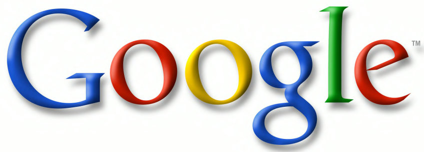
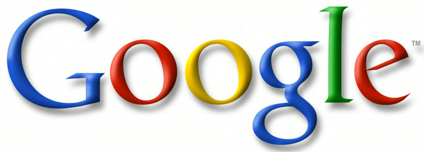
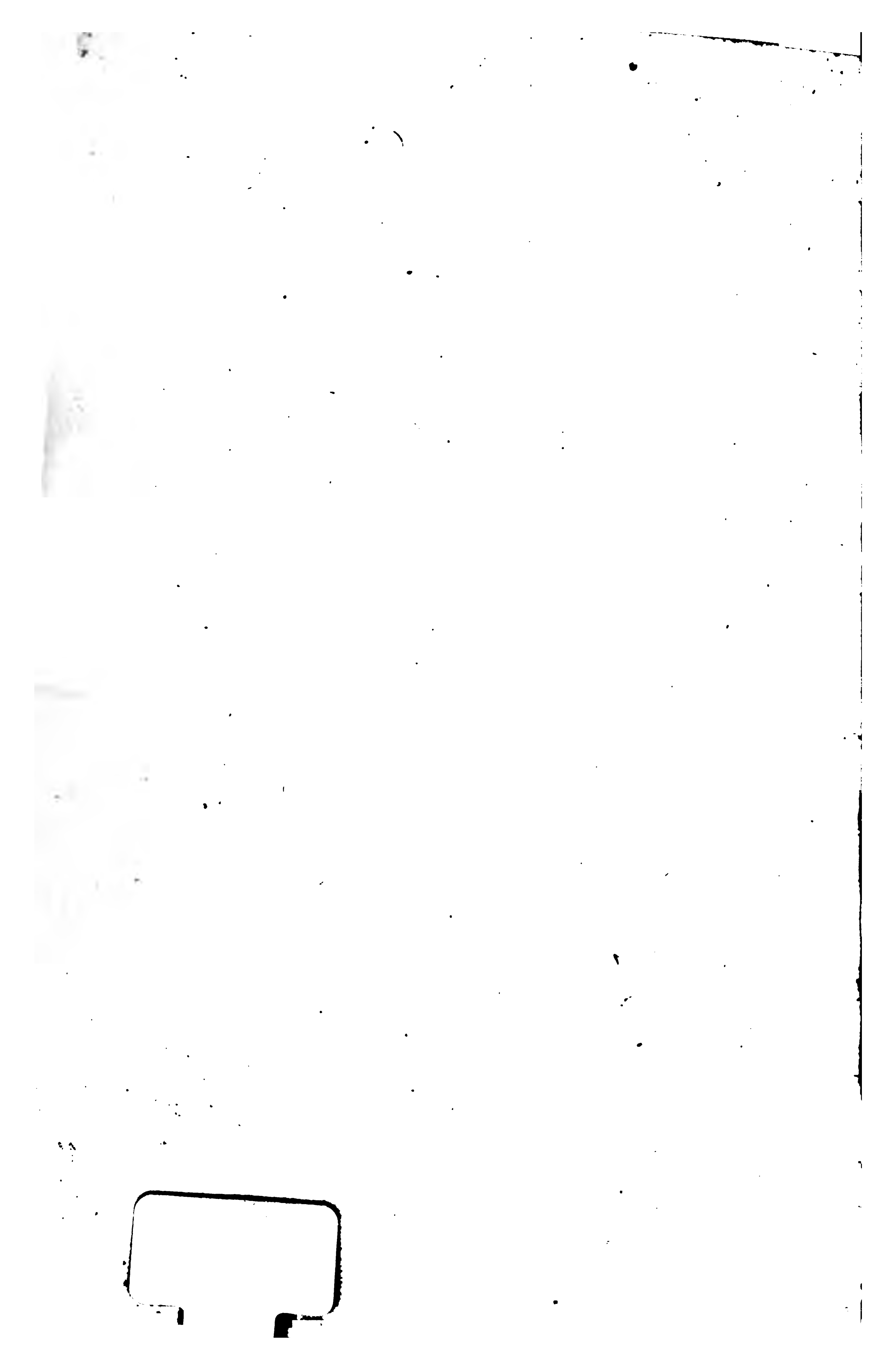

Google







CHOLLET.

Rôle de Gasparillo dans le Portefaix

Acte III. Scène 1re.

Publié dans le magasin Théâtral.

MAGASIN
THÉATRAL,

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES SUR TOUS LES THÉATRES DE PARIS.

TOME HUITIÈME.



PARIS.
MARCHANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1835.

Printed in France.

FLEURETTE,

OU

LE PREMIER AMOUR DE HENRI IV,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par MM. Albert et F. Labrousse,

MUSIQUE DE M. PARIS,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 11 MARS 1835.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
HENRI, prince de Navarre....	M. ALBERT.	FLEURETTE, fille d'André...	Mme GAUTHIER.
CHARLES IX, roi de France..	M. CULLIER.	Mlle D'AYELLE, demoiselle d'honneur	Mlle MATHILDE.
LA GAUCHERIE, gouverneur de Henri..............	M. ST.-ERNEST.	UNE PAYSANNE...........	Mlle HÉLOÏSE.
LE PÈRE MOLINA, jésuite...	M. CONSTANT.	DEUXIÈME PAYSANNE.....	Mlle HONORINE.
JEAN......................	M. PROSPER.	Seigneurs de la cour de Navarre.	
ANDRÉ, jardinier du château de Nérac...............	M. GILBERT.	Seigneurs de la suite du roi de France.	
GABRIEL, garçon jardinier...	M. GUILLOT.	Demoiselles d'honneur.	
UN PAGE..................	Mlle SOPHIE.	Arbalétriers.	
JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre....	Mme DESPRÈS.	Hommes d'armes.	
		Paysans.	
		Paysannes.	

A Nérac.

ACTE PREMIER.

Au lever du rideau, André, Gabriel et des paysans sont occupés à décorer de guirlandes de fleurs des écussons aux armes de France et de Navarre. Tout indique les préparatifs d'une fête. On voit au fond du théâtre, à droite, la fontaine Saint-Jean : son bassin est vaste et profond; de l'autre côté, la statue de l'Amour sur un large piédestal, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRE, GABRIEL, PAYSANS, JEAN, *seul dans un coin, assis.*

CHOEUR *de paysans, au lever du rideau.*

AIR :

Hâtons-nous, travaillons, courage!
Ornons de fleurs et de feuillage,
Le chiffre, par nous si chéri,
De Jeanne d'Albret et d'Henri.

ANDRÉ. Allons, allons, mes amis, la besogne avance... encore cette guirlande par ici... mets là ce gros bouquet, toi, Gabriel... Ma foi, ça prend bonne tournure, et je n' croyons pas qu'on se plaigniont du jardinier du château de Nérac.

GABRIEL. Savez-vous, père André, que vous vous entendez bien à tout ça, vous, au moins?

ANDRÉ. Ah! dam! mon garçon, il y a tantôt vingt ans que feu not' bon roi de

Navarre, monseigueur Antoine de Bourbon, me dit en me tapant sur la joue : André, je te fais premier jardinier de mon château de Nérac ; tu es maître ici, comme moi je le suis de notre vieille Navarre : fais ce que tu voudras Tu conçois ben, mon garçon, que j'y ons toujours mis de l'amour-propre, et ce n'est pas la première fois que je m'acquitions de c'te commission-là.

GABRIEL. Oui, oui, c'est facile à voir... Savez-vous qu'il n'était pas fier du tout, au moins, monseigneur Antoine de Bourbon, de vous parler comme ça sans plus de façons, tout roi qu'il était !

ANDRÉ Fier, lui ! il ne l'était pas pus que toi et que moi, à preuve ce jour oùs que Marcel, tu sais ? le fils du fermier qui d'meure ici près, s'est laissé cheoir dans le bassin de c'te fontaine qu'est si large et si profond, et, ma foi, sans monseigneur d' Bourbon qui passiont dans le moment et qui s'est jeté à l'eau pour le sauver, j' sais pas trop c' qui serait devenu, car il commençait déjà à en avaler, à en avaler pus qu'il n' vouliont ; il me semble que v'là ben qui prouve qu'il n'était pas fier ? c'est qu'ils sont tous de même dans la famille. J'espère que madame la reine, Jeanne d'Albret, est bonne et populaire... aussi, elle aimont mieux une fête au milieu de ses bons paysans de Nérac, comme elle nous appelle, qu'un sermon au prêche de la cour.

GABRIEL. C'est vrai ; et, ma foi, elle a raison, il me semble que ça doit être plus amusant.

ANDRÉ. Et son fils, messire Henriot, dirait-on un prince ? n'est-il pas toujours avec tous nos garçons et nos fillettes, se divertissant et batifolant avec eux, ni plus ni moins que s'ils étaient tous ses égals ?

GABRIEL. Aussi, est-il joliment aimé !

ANDRÉ Je suis ben sûr que toutes ces fêtes, toutes ces çarimonies qui vous ont lieu ici depuis quelques temps à cause du séjour à Nérac de son jeune cousin Charles IX, le roi de France, ne doivent guère l'amuser, lui qu'est si simple. Cependant, je crois que celle d'aujourd'hui n' lui déplaira pas tant que toutes les autres... il s'agit de l'honneur de remporter le prix au tir de l'arbalète, et comme c'est l'exercice qu'il aime le plus...

GABRIEL. C'est tout de même un peu hardi à son cousin d'avoir osé le défier... Voyons, qu'est-ce que vous en pensez, vous, père André ?

ANDRÉ. Moi ! oh ! j' serions ben étonné si messire Henriot ne lui en remontrait pas là-dessus, enfin, nous verrons... Ah çà ! mais, pendant que nous nous amusons à bavarder, la besogne n'avance pas. Et jarni ! il faut montrer, à tous ces biaux seigneurs qui vont venir, qu'on s'y entend aussi bien à la cour de Nérac qu'à celle de leur bonne ville de Paris.

GABRIEL. C'est dit, vous avez raison, père André.

REPRISE DU CHOEUR.

Hâtons-nous, travaillons, courage !
Ornons de fleurs et de feuillage, etc.

ANDRÉ, *à Jean*. Eh bien ! Jean, ne voulez-vous pas nous aider ?

JEAN, *sortant de sa rêverie*. Moi, je veux bien...

GABRIEL. Parbleu ! c'est ben la peine, v'là que c'est fini. (*A André, tout bas.*) Que diable allez-vous lui demander, père André ? Vous savez bien que ce n'est plus un paysan, à présent... il vous a d'autres idées depuis qu'il est allé à Angoulême pour étudier. Enfin, il n'est plus le même, il est toujours triste, il pense toujours.

ANDRÉ. Que veux-tu ? si c'est son caractère...

GABRIEL. Et puis, avez-vous remarqué, il a toujours des entretiens avec le père Molina, vous savez, ce père jésuite, l'ambassadeur de la cour de France qui est ici, et qu'il a connu à Angoulême. Je crois que c'est lui qui lui tourne l'esprit... Oh ! j'en suis sûr, il cherche à l'endoctriner.

ANDRÉ. Laisse donc... te v'là toujours, toi !

GABRIEL. Tenez, regardez, le v'là encore triste comme tout-à-l'heure.

ANDRÉ, *allant à lui*. C'est ma foi vrai... Eh ben ! Jean, ça ne va donc pas ? vous vous ennuyez donc ici ?

JEAN. Ah ! pardon, père André, je suis un peu souffrant aujourd'hui ; mais cela ne sera rien... Non, je ne m'ennuie pas ici... vous savez bien que je connais le pays, puisque j'en suis, et que tous les ans je viens d'Angoulême passer quelque temps auprès de mon oncle, le concierge de ce château. J'aime bien la ville de Nérac, j'y ai trouvé de si bons compagnons, vous surtout, maître André ! mais, vous le savez, nous ne sommes pas de la même religion : vous pouvez, vous autres, vous livrer au plaisir, au travail, et moi, mon confesseur, le révérend père Molina, m'a ordonné de passer ce saint jour dans le repos et le recueillement.

ANDRÉ. A votre aise, mon jeune ami, à votre aise. Parbleu ! protestans et ca-

tholiques, nous avons fait trève, et chacun est libre, vous le voyez bien vous-même, on n'empêche pas le père Molina de lever la dîme chez nos voisins qui sont de votre religion.

JEAN, *tristement*. C'est vrai.

ANDRÉ. Eh ben! alors, voyons, égayez-vous un peu.

JEAN. Oui, merci, père André, merci.

SCENE II.

Les Mêmes, FLEURETTE, *ayant un petit panier rempli de jolies fleurs*.

ANDRÉ, *l'apercevant*. Ah! voilà ma petite Fleurette!

JEAN. Fleurette...

FLEURETTE. Bonjour, mon père, bonjour...

ANDRÉ. Bonjour, ma fille... Eh bien! où vas-tu donc?

FLEURETTE. Mon père, ne me retenez pas, je viens de cueillir ces jolies fleurs que Mme la reine m'a demandées, et je cours les lui porter.

ANDRÉ. Comme te voilà parée!

FLEURETTE. C'est que je n'aurais pas voulu être en retard pour la fête de tout-à-l'heure; je me suis dépêchée... Est-ce que j'ai mal fait, mon père, dites?

ANDRÉ. Non, sans doute... sais-tu que je ne t'ai jamais vue si fraîche et si jolie?

FLEURETTE. En vérité!

ANDRÉ. Oui, vraiment, tu vas faire plus d'une jalouse.

FLEURETTE. Vous croyez, mon père?

ANDRÉ. J'en suis sûr... (*A part.*) C'est un beau brin de fille tout d' même. (*A Gabriel.*) Mais, voyons, Gabriel, encore un coup de main, et tout sera dit.

Ils transportent une petite échelle, et attachent des guirlandes.

FLEURETTE, *à part*. Oh! tant mieux! si je suis un peu jolie, Henriot me verra, je lui plairai davantage... que je suis contente! Eh! mais voilà déjà que j'oublie que je lui en veux, que je dois être fâchée contre lui, car il n'est pas venu aujourd'hui, comme tous les jours, à l'heure de nos rendez-vous du matin. Oh! le méchant! moi qui l'attendais... oh! oui, je le gronderai, je le punirai, je l'embrasserai deux fois de moins... Je dis cela, et je suis sûre que dès que je le verrai, dès que je l'entendrai me dire : Fleurette, je t'aime! je n'en aurai plus le courage: c'est qu'il est si gentil! et puis, je l'aime tant aussi, moi! Oh! mais c'est égal, je le gronderai toujours.

GABRIEL. Ah! voilà le père Molina.

TOUS. Le père Molina!

FLEURETTE. Mon père, je vous laisse. Je cours porter tout cela, et je reviens au plus vite.

ANDRÉ. C'est cela. Va, ma fille, hâte-toi!

FLEURETTE, *à part, en s'éloignant*. En même temps je tâcherai de rejoindre Henri, pour le gronder plus tôt.

Elle sort.

SCENE III.

Les Mêmes, *excepté* FLEURETTE, MOLINA.

MOLINA. Que le Seigneur soit avec vous, mes enfans!

ANDRÉ, *le saluant*. Seigneur prêtre...

MOLINA, *à Jean*. Vous voilà, mon fils?

JEAN. Oui, mon père, je vous salue.

MOLINA, *après avoir tout examiné*. C'est à merveille, mes amis; on ne ferait pas mieux pour une fête à Dieu et aux saints. Charles de France sera satisfait, c'est un digne prince que le ciel réserve à de hautes destinées.

ANDRÉ. Seigneur prêtre, son cousin, Henri de Navarre, ne restera pas en arrière; c'est un digne prince aussi.

GABRIEL. Et qui est bon et courageux.

MOLINA. Oh! sans doute, sans doute, messire Henriot est un prince de haute espérance, rempli de brillantes qualités... (*à part*) oui, mais hérétique; prince qui sera fort et puissant dans l'avenir, caractère que rien ne fera plier; dangereux ennemi pour notre cause, si Dieu ne nous vient en aide et ne l'amène à nous.

GABRIEL, *à André*. Qu'est-ce qu'il a donc à marmotter tout bas, comme ça, lui?

Ici on entend dans le lointain des acclamations : *Noël, Noël, vive messire Henriot!*

MOLINA. Qu'est-ce que cela?

ANDRÉ. C'est notre jeune prince de Navarre qui revient de ses courses du matin.

Nouvelles acclamations.

MOLINA, *à Jean*. Quel oubli de toute dignité! ah! quelle différence entre lui et son cousin Charles de France! Vous verrez, mon fils.

Ici les acclamations redoublent.

SCENE IV.

Les Mêmes, HENRI, FLEURETTE, Paysans, Paysannes.

HENRIOT, *entrant le premier en courant.* Ah! j'ai gagné, je vous l'avais bien dit. Me voilà arrivé le premier... j'ai couru plus vite que vous tous, mes amis, le pied du montagnard a été le plus agile... j'ai gagné. Le prix, je le veux; je dois embrasser une de vous, à mon choix. (*S'adressant à Fleurette.*) Ce sera vous.

FLEURETTE, *qu'Henri vient d'embrasser.* Monseigneur... (*Bas.*) Henriot...

HENRIOT, *de même.* Ma Fleurette! que je t'aime!

JEAN, *à part.* Qu'il est heureux!

PREMIÈRE PAYSANNE. Toujours elle!

DEUXIÈME PAYSANNE. Oui, il en conte à Fleurette.

HENRIOT, *s'adressant à André.* Ah! vous voilà, André; bonjour, bonjour à vous tous, mes amis.

ANDRÉ, *saluant.* Monseigneur...

HENRIOT, *à Molina.* Oh! pardon, seigneur prêtre, pardon si je ne vous ai pas d'abord salué.

MOLINA. Monseigneur...

HENRIOT, *gaîment.* C'est que, voyez-vous, je me suis tant amusé avec ces bonnes gens, que je suis ce matin un peu plus étourdi que de coutume; j'aurais dû pourtant venir à vous plus tôt et vous remercier.

MOLINA. Me remercier!

HENRIOT. Oui, oui... ah! c'est que, sans vous en douter, vous êtes un peu cause que j'ai gagné le prix de la course que nous venons de faire tout-à-l'heure.

MOLINA. Moi, monseigneur!

HENRIOT. Oui, seigneur prêtre... en partant, il nous fallait un but qui fût bien en évidence et... et nous avons choisi votre robe noire qui se voyait de loin.

MOLINA. Je suis véritablement flatté... (*A part.*) Enfant! enfant!

HENRIOT, *à Jean.* Eh bien! mais vous n'étiez pas avec nous, tout-à-l'heure?

JEAN. Non, monseigneur de Navarre.

HENRIOT. Ah! bien certainement vous êtes étranger, car sans cela vous m'appelleriez sire Henriot, ou mieux encore Henriot, en camarade. Oh! je ne suis pas fier, je suis Béarnais, je suis de Pau, je suis montagnard, mauvaise tête quelquefois, bon cœur toujours. Donnez-moi votre main. Voyons, d'où êtes-vous? qui êtes-vous?

MOLINA. Monseigneur!

HENRIOT. Oh! seigneur prêtre, laissez-le répondre tout seul... vous êtes donc son précepteur comme le sire de La Gaucherie est le mien? Mais le bon La Gaucherie me laisse parler quand vient mon tour. (*A Jean.*) Je ne vous intimide pas, je pense... Est-ce que j'intimide quelqu'un, dites, mes amis?

TOUS. Oh! non; vive messire Henriot!

HENRIOT. Ah! prenez garde, si vous allez me flatter et me crier Noël! je me gâte, et adieu les joyeuses parties que nous faisons ensemble. (*A Jean.*) Voulez-vous de mes services? avez-vous quelque chose à me demander? je ferai le prince si vous le désirez.

JEAN. Je vous remercie, monseigneur.

HENRIOT. Eh! mon Dieu! à notre âge, il faut prendre le plaisir partout où on le trouve, faire le bien partout où on le peut: ainsi, dites, parlez... rien?... Eh bien donc, à une autre fois, quand vous voudrez.

JEAN, *s'inclinant.* Monseigneur...

HENRIOT, *examinant tout.* Mes amis, pourquoi donc ces fleurs, ces chiffres? tous ces préparatifs?

MOLINA. Mais, monseigneur...

HENRIOT. Ah! oui, le tir à l'arbalète... fou que je suis! j'oubliais que mon cousin de France va arriver tout-à-l'heure et qu'il n'y a pas loin d'ici au château d'Agen d'où il vient nous faire visite.

MOLINA. Eh quoi! monseigneur, vous ne vous souveniez plus que le gracieux roi de France...

HENRIOT, *vivement.* Seigneur prêtre, je serai toujours prêt à bien recevoir mes amis et mes ennemis... ce que j'oubliais, c'est que les habits que je porte maintenant feraient peut-être une triste figure contre le velours de mon cousin et de ses courtisans. Il faut que j'aille les quitter pour faire honneur à mes hôtes; et pourtant j'aimerais mieux, pour tirer de l'arc, mon habit de Béarnais que le juste-au-corps de cérémonie.

ANDRÉ. Monseigneur, voici Mme la reine votre mère et le sire de La Gaucherie.

HENRIOT. Ma mère!

SCENE V.

Les Mêmes, JEANNE D'ALBRET, LA GAUCHERIE.

TOUS LES PAYSANS, *criant.* Vive la reine! Noël! Noël!

JEANNE. Bonjour, bonjour, mes amis, Te voilà, mon Henriot?

HENRIOT. Oui, ma mère; bonjour.

Jeanne lui essuie le front et l'embrasse.

JEANNE. Enfant, tu as encore couru à perdre haleine.

HENRIOT. Oh! ce n'est rien, ma mère. (*A La Gaucherie*) Bonjour, sire de La Gaucherie : j'ai laissé mes livres pour aujourd'hui; j'ai congé pour toute la journée, n'est-ce pas?

LA GAUCHERIE. A condition, Henri, que vous disputerez avec succès le prix de l'arc et que vous ne serez pas vaincu par les seigneurs de la cour de France.

HENRIOT. Vive Dieu! ce ne sera pas ma faute, toujours! jamais je ne me suis senti en aussi bonne adresse. Je suis à trop bonne école, mon excellent gouverneur. Vous m'avez appris à avoir la main ferme et à frapper droit au but. (*Bas.*) Comme vous frappiez à Jarnac et à Montcontour.

LA GAUCHERIE, *bas*. Ce sont là de tristes souvenirs, Henri; mieux vaut la paix dont nous jouissons, qu'une gloire acquise dans les discordes civiles.

JEANNE, *à Henriot*. Mon fils, l'heure avance et tu n'es pas encore prêt : ce costume...

HENRIOT. Je cours le quitter, ma mère : vous le savez, il me faut peu de temps. (*Aux paysans.*) Venez avec moi, mes amis; nous irons tous ensemble à la rencontre de mon cousin de France. Reprenons notre course; tout-à-l'heure c'était du château ici; eh bien! à présent ce sera d'ici au château. Au revoir donc, ma mère. Fleurette, mes amis, au plus vite arrivé; venez, venez tous.

Il sort en courant. Tout le monde le suit. Acclamations répétées : *Vive la reine! vive messire Henriot!*

MOLINA, *à Jean*. Éloignons-nous, mon fils.

JEAN. Je vous suis, mon père.

Ils remontent la scène lentement. La reine arrête Molina et lui parle bas pendant le monologue de La Gaucherie.

SCENE VI.

MOLINA, JEAN, LA GAUCHERIE, JEANNE D'ALBRET.

LA GAUCHERIE, *à lui-même*. Henriot, Fleurette, ensemble, toujours ensemble! j'en suis sûr, ces deux enfans s'aiment. Ma prudence a été mise en défaut : il est temps que je les sépare.

JEANNE, *à Molina*. Oui, seigneur prêtre, puisque nos pasteurs et nos frères sont bien reçus à la cour de France, il est juste que nous vous rendions la pareille. Nous vous prions donc d'assister à la fête d'aujourd'hui.

MOLINA, *s'inclinant*. C'est pour moi trop d'honneur, et je prie votre majesté de vouloir bien en recevoir mille grâces.

JEANNE. Ainsi donc au revoir, seigneur prêtre, au revoir.

MOLINA. Madame...

Il s'incline et sort.

SCENE VII.

JEANNE D'ALBRET, LA GAUCHERIE.

LA GAUCHERIE. Madame, ces robes noires abondent maintenant dans votre royaume de Navarre. C'est peut-être d'un mauvais augure pour notre tranquillité.

JEANNE. Vous voilà toujours avec vos tristes prévisions, La Gaucherie. Dieu protége la Navarre comme il protége la France; rassurez-vous.

LA GAUCHERIE. Pourtant, madame, déjà un attentat funeste a menacé votre sûreté et les jours de votre fils : j'ai droit de m'alarmer.

JEANNE. Merci; mais laissons cela pour aujourd'hui, et parlez-moi de mon fils. Eh bien! en avez-vous toujours bonne satisfaction?

LA GAUCHERIE. Assez, madame; il a du cœur, il est prompt aux actions généreuses, et c'est une nature à se jeter plutôt vers le bien que vers le mal.

JEANNE. Ce que vous me dites fait du bien à l'ame d'une mère, La Gaucherie; aussi le gouverneur que je lui ai donné...

LA GAUCHERIE. Oh! je sais peu. Je ne suis pas un clerc de la force de maître Amyot, qui a traduit Plutarque à l'usage de son élève le roi de France. Mais en temps de guerre comme en temps de paix, au camp ou à la ville, j'ai toujours un livre à côté de mon épée. J'ai étudié là, comme j'ai étudié dans le cœur de l'homme, livre plus difficile que tous les autres, mais qui renferme de salutaires enseignemens. Henri a bientôt dix-sept ans, madame, il y a de l'ardeur dans sa nature, et il est né sous un ciel où les passions germent vite.

JEANNE. Eh quoi! est-ce que déjà...

LA GAUCHERIE. Madame, le médecin doit prévoir le danger et le mal. A l'âge où il est arrivé, sa volonté peut déjà se montrer ferme.

JEANNE. Que voulez-vous dire?

LA GAUCHERIE. Je veux dire, madame, qu'il faut donner une direction nouvelle aux habitudes de votre fils. Croyez-moi, je l'ai

MOLINA. Pourquoi cela, mon fils ?

JEAN. Voyez comme il jouit des plaisirs de son âge! comme on s'empresse autour de lui! comme il est aimé! quel avenir devant lui!

MOLINA. Qui sait!... Ne voyez-vous pas de quels mécomptes peut être suivi ce bonheur qui vous fait envie? Allez, allez, mon fils, réjouissez-vous plutôt de votre condition; laissez les rois et les princes s'endormir follement dans leurs rêves dorés, tandis que Dieu veille et souvent les frappe pour ses lois méconnues. (*Ici on entend:* VIVE MESSIRE HENRIOT! NOEL! NOEL!) Qu'est-ce que cela?

JEAN, *remontant la scène et regardant*. Ce sont les acclamations du peuple saluant le vainqueur au tir à l'arbalète. Mais voici tout le monde qui revient.

Charles IX entre vivement le premier; il est fort agité; Henriot le suit, il a encore son arbalète à la main. Viennent après toutes les personnes de la cour. Tout le monde garnit le fond du théâtre et observe avec curiosité.

SCENE XI.

CHARLES IX, HENRI, LA GAUCHERIE, MOLINA, JEAN, ANDRÉ, GABRIEL, JEANNE D'ALBRET, Mlle D'AYELLE, FLEURETTE, DEMOISELLES D'HONNEUR, PAYSANS *et* PAYSANNES.

CHARLES, *avec humeur*. Non, je ne continuerai pas.

HENRIOT. Expliquez-vous, de grâce! qu'y a-t-il?

CHARLES. Je ne continuerai pas, vous dis-je, le but est préparé et vous le connaissiez.

HENRIOT. Ah! ce serait déloyal, et vous ne le croyez pas.

CHARLES. J'en suis sûr.

HENRIOT. Ce n'est là qu'un vain prétexte; dites plutôt que vous n'osez pas, que vous avez peur.

CHARLES. Peur! vous mentez, messire.

HENRIOT, *dirigeant son arbalète contre la poitrine de Charles*. Malédiction!

CHARLES, *effrayé, se cachant derrière les courtisans*. A moi! mes amis!

JEANNE, *se jetant entre eux deux*. Mon fils!

LA GAUCHERIE, *l'arrêtant*. Henri!

TOUT LE MONDE. Grand Dieu!

CHARLES. Qu'on l'éloigne! qu'on l'éloigne!

LA GAUCHERIE, *à Henriot*. Que faites-vous, Henri? il est votre hôte.

HENRIOT, *jetant son arbalète*. C'est vrai,

JEANNE, *allant à Charles*. Ah! sire, de grâce... (*A Henri.*) Henriot, mon fils, qu'avez-vous fait, malheureux!

HENRIOT, *à sa mère*. Rassurez-vous, ma mère, laissez, je suis calme maintenant. (*Allant à Charles avec dignité.*) Sire, si votre parole fut prompte, mon bras le fut aussi; pardon, j'avais oublié que vous étiez mon hôte. (*En lui tendant la main.*) Henri de Bourbon, prince de Navarre, à sa majesté Charles IX, roi de France, réconciliation et amitié sincère.

MOLINA, *bas à Charles*. Sire, la religion prescrit l'oubli des offenses.

CHARLES, *bas*. Quitte à s'en souvenir plus tard, n'est-il pas vrai?

MOLINA, *s'inclinant*. Sire...

CHARLES, *après un instant d'hésitation et avec contrainte*. Charles IX, roi de France, à Henri de Bourbon, prince de Navarre, réconciliation et amitié sincère.

Ils se serrent la main.

HENRIOT. Mais je tiens à vous prouver, sire, que je n'ai pas été plus favorisé que vous... attendez. (*Apercevant Fleurette qui a une rose sur son sein.*) Fleurette, cette rose que vous avez là, donnez-la-moi!

FLEURETTE, *en rougissant*. Cette rose, la voici, monseigneur.

HENRIOT. C'est bien, merci, Fleurette. (*Courant la placer sur la statue de l'Amour.*) Tenez, sire, le but est changé à présent. A moi donc une arbalète et une flèche! (*On les lui remet.*) Donnez.

Il vise, la flèche traverse la rose aux acclamations de tout le monde: *Vive messire Henriot! Noël! Noël!*

CHARLES. Je suis vaincu, je dois l'avouer. A lui donc l'honneur tout entier.

JEANNE. Sire, vous aurez votre tour.

Tout le monde se rapproche de Charles: Henri, sans faire attention aux éloges qui lui sont prodigués, a repris la rose et la rapporte.

HENRIOT, *bas à Fleurette*. Garde ceci en mémoire de moi, Fleurette, de moi qui t'aimerai toujours!

FLEURETTE. Oh! oui, toujours! mon Henriot, toujours!

HENRIOT. A ce soir, ici, à la fontaine, tu viendras, n'est-ce pas, ma Fleurette?

FLEURETTE. Non, oh! non, je ne veux pas.

HENRIOT. Oh! je t'en conjure...

FLEURETTE. Silence, Henri, silence!

Mlle D'AYELLE, *à part*. Je crois que messire Henriot a touché deux buts à la fois.

LE PAGE. Madame la reine, tout est disposé selon les ordres de votre majesté.

JEANNE. C'est bien.., allons, sire, et

vous, messeigneurs, rendons-nous au château.

Tout le monde sort. Les paysans suivent. Acclamations. Sortie.

SCENE XII.

JEAN, *seul*.

Fleurette... ah ! c'est en vain que je cherche à bannir son souvenir, malgré moi, il revient toujours... je souffre !... tout-à-l'heure, je croyais aux paroles du père Molina... il me semblait qu'il avait raison, que le cloître, la religion... Oh ! mais non, j'ai revu Fleurette, Fleurette si douce et si belle !... et, je le sens bien maintenant, elle seule peut me rendre heureux... (*Après une longue pause.*) Mais elle ne m'aime pas, et puis, quand bien même elle m'aimerait, nous sommes si jeunes encore !... et cette différence de religion qui nous sépare, son père n'y consentira jamais... ô mon Dieu ! mon Dieu !... n'importe, je le verrai, je lui dirai tout... oui, plus tard... qui sait... peut-être...

Il sort. Pendant qu'il s'éloigne d'un côté, Fleurette rentre de l'autre. Elle a une petite cruche à la main.

SCENE XIII.

FLEURETTE, *seule*.

J'avais cru entendre quelqu'un... (*examinant*) non, je me suis trompée, tout le monde s'est éloigné, tout est tranquille, on n'entend que le bruit de la fête qui a lieu au château et le son des instrumens que le vent apporte doucement jusqu'ici. (*Montrant le château.*) Il est là, mon Henriot !... pense-t-il à moi au milieu de cette fête ?... oh ! j'en suis sûre. (*Elle réfléchit un peu.*) A ce soir, m'a-t-il dit, à la fontaine... j'ai refusé ; et pourtant me voilà, je n'ai pu m'empêcher d'y venir... et il me semble que lui aussi devrait y être... oh ! mais je suis folle, demain je le verrai... mais c'est si loin demain !... enfin, il faut bien que j'attende... voyons, dépêchons-nous.

SCENE XIV.

FLEURETTE, HENRIOT.

HENRIOT, *sans voir Fleurette*. Que cette fête m'importune et me fatigue !... ici l'on respire, ici, je puis penser à ma Fleurette. (*Fleurette en rentrant fait un peu de bruit.*) Du bruit ! qui donc est là ?

Il se tient à l'écart.

FLEURETTE. Allons, il faut quitter ce lieu chéri !

Elle met sa cruche sur sa tête.

HENRIOT, *à part*. Ciel ! Fleurette !

FLEURETTE. Rentrons en répétant tout bas et toujours... Henriot, je t'aime ! Henriot, je t'aime...

Elle va pour s'éloigner, Henri s'élance après elle et la retient.

HENRIOT, *avec amour*. Fleurette !

FLEURETTE, *avec effroi*. Ah !.

HENRIOT. Tais-toi, ma Fleurette... je t'en conjure, tais-toi !

Le mouvement qu'elle fait en se retournant renverse la cruche qu'elle a sur la tête ; elle tombe à ses pieds et se brise en éclats. Fleurette, surprise et effrayée, se jette aux genoux d'Henri ; ses deux mains sont jointes ; elle semble le supplier. Henriot pose une de ses mains sur sa bouche et écoute en même temps si l'on ne vient pas. Tableau.

ACTE DEUXIEME.

Une salle commune du château de Nérac.

SCENE PREMIERE.

HENRI, *seul*.

Au lever du rideau, il est appuyé contre une fenêtre et regarde dans le jardin.

Non, je m'étais trompé, ce n'est pas elle, ce n'est pas Fleurette... oh ! n'importe, elle ne tardera pas à venir ; nos entretiens sont si remplis de charmes, nos rendez-vous si délicieux !... oh ! que je suis aise maintenant d'avoir quitté ce sombre et triste château de Pau, pour venir à Nérac ! je ne regrette plus que mes montagnes de Béarn et leurs périlleux passages : ici pas de dangers à affronter... mais ici, près de ma Fleurette, de l'amour et du bonheur... Ah ! la voilà !

SCENE II.

HENRI, FLEURETTE.

HENRIOT. Ma Fleurette, sais-tu qu'il y a bientôt une heure que je t'attends ?

FLEURETTE. Et moi, monsieur, il y en

à dix que je pense à vous, que je te vois.

HENRI. Comment?

FLEURETTE. Oui, tu es toujours là, près de moi, tu ne me quittes pas... oh! si tu savais comme je suis changée...

HENRI. Changée!

FLEURETTE. Autrefois j'étais un enfant sans réflexion, sans pensée, tandis que maintenant...

HENRI. Maintenant tu es grave, sérieuse, ah! ah! ah!

FLEURETTE. Riez, riez, oui. monsieur, je suis sérieuse, très-sérieuse... il y a même des momens où je réfléchis.

HENRI. Ah! tu réfléchis!

FLEURETTE. Des momens où je me rappelle nos entretiens, où je me retrouve tout-à-coup près de toi, où j'entends ta voix murmurer à mon oreille : Fleurette, chère Fleurette, je t'aime!... alors je rougis, je me trouble, et si quelqu'un me regarde, je rougis davantage, mon cœur palpite, ma raison s'en va, et je me sauve comme si je craignais qu'on puisse lire notre secret sur mon front.

HENRI. Folle!... mais voyons, qu'as-tu fait depuis hier?

FLEURETTE. D'abord, j'ai pensé à vous, à tout ce que vous m'avez dit, et ça m'a pris bien du temps, car je n'oublie pas une seule de tes paroles.

HENRI. Ensuite?

FLEURETTE. Ensuite j'ai lu trois grandes pages des jolies chroniques d'amour que vous m'avez données; car, grâce à tes soins, je sais lire à présent.

HENRI. Mais enfin pourquoi es-tu venue si tard?

FLEURETTE. J'ai fait un grand détour parce que j'ai aperçu Mlle d'Ayelle qui se promenait de ce côté.

HENRI. Mlle d'Ayelle!

FLEURETTE. Chaque fois qu'elle me rencontre, ses yeux s'attachent sur moi avec une expression singulière; j'ai toujours peur qu'elle n'ait deviné notre amour.

HENRI. Oh! ne crains rien, personne ne se doute...

FLEURETTE. Cependant, je l'ai vue en me regardant s'entretenir à voix basse avec Mlle de Fosseuse, première dame d'honneur de la reine; eh! tenez maintenant, je ne me trompe pas, la voilà qui vient de ce côté.

HENRI. Oui... et ma mère... le sire de La Gaucherie aussi... vite, séparons-nous, Fleurette... et au revoir!

FLEURETTE. Oui, au revoir.

Ils sortent l'un par la droite, l'autre par la gauche de la scène.

SCENE III.

JEANNE D'ALBERT, Mlle D'AYELLE, LA GAUCHERIE, SUITE, LE PAGE.

JEANNE. N'est-ce pas mon fils qui s'éloigne de ce côté?

LA GAUCHERIE. Lui-même, madame, (*bas*) et votre majesté a dû s'apercevoir qu'il n'était pas seul.

JEANNE. En effet, il était encore auprès de la petite Fleurette.

Mlle D'AYELLE, *à part*. Toujours avec elle; cette petite est-elle donc si jolie?

LA GAUCHERIE. J'en demande pardon à votre majesté; mais il faut que désormais toute indulgence maternelle se taise devant l'intérêt de l'état et l'avenir du roi Henri... il ne faut pas souffrir...

JEANNE. Je comprends, La Gaucherie, et j'approuve d'avance ce que vous ferez.

LA GAUCHERIE, *au page*. Faites savoir à monseigneur Henri que je l'attends au château.

Il sort.

LE PAGE. Oui, messire.

Il sort.

SCENE IV.

JEANNE D'ALBERT, Mlle D'AYELLE.

JEANNE. Que fera-t-il? S'il allait me l'enlever, l'éloigner pour long-temps: mon Dieu! n'est-il donc aucun autre moyen?

Mlle D'AYELLE, *à part*. Je crois que le moment est favorable. (*Haut*.) Madame, j'ai une grâce à solliciter de votre majesté...

JEANNE. Une grâce!... parlez, mademoiselle, vous me trouverez toujours bien disposée en votre faveur.

Mlle D'AYELLE. Madame, ce n'est pas pour moi que je sollicite.

JEANNE. Et pour qui donc!

Mlle D'AYELLE. Pour une jeune fille de ce pays, dont le père est attaché au château; votre majesté l'a peut-être déjà remarquée... elle se nomme Fleurette...

JEANNE. Fleurette! c'est pour Fleurette que vous sollicitez...? (*à part*) voilà qui est étrange!

Mlle D'AYELLE. Ah! votre majesté se la rappelle...?

JEANNE. Oui, fort bien, et que demandez-vous pour elle?

Mlle D'AYELLE. Un mari, madame.

JEANNE. Un mari!... serait-ce elle qui vous aurait priée...?

Mlle D'AYELLE. Non, non, pas elle, mais lui...

JEANNE. Qui, lui?

MLLE D'AYELLE. Le mari, ou plutôt celui qui brûle de le devenir !

JEANNE, *à part*. Il se pourrait !...

MLLE D'AYELLE. Oh ! si vous le connaissiez, madame, vous ne refuseriez pas de le secourir... et je serais sûre pour lui de l'aide de votre majesté, à moins que ce mariage ne lui déplaise...

JEANNE. Me déplaire, à moi, mais au contraire... je le désire vivement... (*à part*) très-vivement.

MLLE D'AYELLE, *à part*. Bien !...

JEANNE. C'est une bonne action que vous faites et une heureuse idée qui vous est venue, mademoiselle d'Ayelle.

MLLE D'AYELLE. Fleurette est si intéressante ! (*A part.*) Ah ! monseigneur Henri, nous verrons !

JEANNE. Il faudra les aider, leur donner une dot...

MLLE D'AYELLE. Et les envoyer vivre bien paisibles à quelques dix lieues d'ici.

JEANNE. Très-bien, d'Ayelle, je suis satisfaite de vous ; je vois avec plaisir que vous avez un bon cœur.

MLLE D'AYELLE. J'avais pour me guider l'exemple de votre majesté, l'intéret que m'inspire ce pauvre jeune homme, (*à part*) et le désir d'éloigner la petite.

JEANNE. Après tout, elle sera heureuse ; car je veux que, grâce à mes soins, elle soit riche : elle vivra paisible, sans chagrins, dans une bonne ferme, près de son époux, qu'elle aimera... A propos, l'aime t-elle ?

MLLE D'AYELLE. Comme disait votre majesté, elle l'aimera ; on lui fera comprendre qu'un brave et digne jeune homme peut seul lui convenir, et, si quelques folles idées s'étaient emparées d'elle, on calmerait cette petite tête exaltée.

JEANNE. En choisissant la ferme à une distance raisonnable... c'est cela... où est le jeune homme ?

MLLE D'AYELLE. Tout près d'ici ; madame, car ce matin même je lui ai promis de vous présenter sa requête.

JEANNE. Qu'il vienne.

MLLE D'AYELLE *va vers le fond, fait un signe. Jean entre.* Le voici, madame.

JEANNE. Très-bien.

MLLE D'AYELLE, *à part*. Ah ! messire Henri, nous verrons, nous verrons.

SCENE V.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN. La reine !

JEANNE. Approche, approche, mon enfant, et remets-toi.

JEAN. Madame...

JEANNE. Mademoiselle d'Ayelle m'a parlé en ta faveur, et tu m'intéresses vivement.

JEAN. Que de bontés, madame la reine !

JEANNE. Y a-t-il long-temps que tu aimes Fleurette ?

JEAN. Depuis le jour que je l'ai vue pour la première fois !....

JEANNE. Et lui as-tu parlé de ton amour ?

JEAN. Oh ! jamais, jamais, madame !

JEANNE. Et pourquoi ?

JEAN. Je n'osais...

JEANNE. Mais, André connaît-il cet amour ?

JEAN. Il l'approuve, madame... mais il attend que votre majesté ait consenti d'abord, car lorsque Fleurette naquit, vous avez promis de prendre intérêt à elle, et André n'oserait disposer de sa fille sans votre assentiment.

JEANNE. Eh bien donc, aujourd'hui, dans une heure, préviens André qu'il ait à se trouver ici... je lui ferai connaître mon agrément à ce projet... Quant à Fleurette, je n'ai pas oublié qu'elle me fut présentée dans son berceau... Selon la coutume de Nérac, tu dois offrir un présent à ta fiancée... c'est moi qui te le remettrai comme gage de ma royale protection et des soins que je prendrai de votre avenir.

JEAN. Ah ! madame, ma reconnaissance...

SCENE VI.

LES MÊMES, LE PAGE.

LE PAGE. Madame la reine... le père Molina demande avec instance à être admis auprès de votre majesté.

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* LE PAGE, LE PÈRE MOLINA.

JEAN, *à part*. Le père Molina !

JEANNE. Qu'il entre. (*A Molina.*) C'est vous, seigneur prêtre ? nous ne nous attendions pas à votre visite.

MOLINA. Madame, j'arrive de Toulouse, j'étais auprès de sa majesté la reine de France, qui, ayant appris qu'une malheureuse querelle s'était élevée sur la frontière des deux royaumes entre des paysans de religion opposée, m'a chargé de ce pressant message, vous priant de vouloir bien y faire droit.

JEANNE. C'est bien, nous allons en prendre connaissance, et nous agirons pour que justice se fasse. (*A d'Ayelle.*) Venez, made-

moiselle... (*A Jean.*) Dans une heure, ici...

JEAN. Je ne l'oublierai pas, madame la reine...

SCENE VIII.

MOLINA, JEAN.

MOLINA. La reine vous parlait avec une bienveillance... Jeune homme, vous êtes donc en faveur auprès de sa majesté?...

JEAN. Oui, mon père, la reine daigne s'intéresser à moi : si vous saviez comme elle s'occupe de mon bonheur, et avec quelle bonté elle a reçu ma demande?... Aussi, maintenant, je suis heureux.

MOLINA. Là, là, vous me parlez de joie, de bonheur, je ne vous comprends pas...

JEAN. Vous savez, mon père, qu'avant votre départ j'aimais Fleurette, la fille du brave André?

MOLINA. Je le sais, et je vous ai plaint souvent de ce malheur.

JEAN. Oh! mais maintenant, mon père, je ne suis plus à plaindre, je ne suis plus malheureux.

MOLINA, *avec joie*. Comment! la grâce vous a donc éclairé...vous ne l'aimez plus?

JEAN. Au contraire, je l'épouse...

MOLINA. Hein! ai-je bien entendu?... la fille d'un hérétique!...

JEAN. Qu'importent les religions, mon père?... je l'aime...

MOLINA. Insensé! mais vous ne savez donc pas que vous pouvez attirer sur votre tête une terrible excommunication!

JEAN. Oh! ne dites pas cela, mon père, car ce danger même, je me sentirais assez hardi pour le braver, si Fleurette me disait : Je t'aime, je suis à toi...

MOLINA. Est-ce vous que j'entends, vous, naguère si soumis à mes conseils... si dévoué à la religion?...

JEAN. La religion! j'ai cherché dans son sein des consolations contre la douleur; mais, maintenant, comprenez-moi donc, mon père, je ne souffre plus; car, mon bonheur, ma vie, ma religion, c'est Fleurette, et Fleurette sera ma femme...

MOLINA. Malheureux! à genoux, et courbez la tête, car déjà la vengeance céleste s'appesantit sur vous!...

JEAN. Mon père...

MOLINA. Vous reniez votre sainte religion pour l'amour d'une hérétique; eh bien! c'est par elle que vous vient votre premier châtiment...

JEAN. Que dites-vous?...

MOLINA. Ah! vous n'avez pas vu, grâce à ce criminel amour, qu'un autre aussi aimait cette jeune fille; que cet autre avait, pour la séduire, des titres et un rang; qu'il s'appelait Henri de Navarre; et maintenant, pour la lui disputer, où sont vos titres et votre nom? et si vous n'êtes qu'un pauvre paysan, réjouissez-vous, car vous aurez pour femme la maîtresse d'un prince!

JEAN. Assez, assez, vos paroles m'épouvantent...

MOLINA. Réjouissez-vous, car votre nom deviendra un objet de honte et de risée; alors vous vous frapperez la poitrine, en criant à Dieu : Pardonnez-moi, grâce, miséricorde! j'ai méprisé la voix de votre ministre; mais il sera trop tard, car alors vous serez déshonoré, car alors vous serez maudit!

JEAN. Oh! grâce! grâce, mon père! taisez-vous... taisez-vous... Lui!... oh! non, c'est impossible!

MOLINA. Vous doutez de mes paroles! Ah! bénissez plutôt le hasard qui m'amène si à propos pour vous sauver.

JEAN. Ah! laissez-moi, laissez-moi... je ne vous crois pas, je ne veux pas vous croire... Adieu!

MOLINA, *s'élançant après lui*. Malheureux!... arrête... écoute encore, ou tu es perdu!...

SCENE IX.

Mlle D'AYELLE; *puis* FLEURETTE.

Mlle D'AYELLE. Enfin j'ai réussi... cette petite va être mariée, et de plus, éloignée du château... Il ferait beau voir, en vérité, qu'avec un nom, et j'en ai un, quelque peu de beauté, et on m'a dit assez souvent que j'étais jolie; il ferait beau voir qu'une paysanne vînt vous éclipser... Mais je ne me trompe pas, la voici, la tête baissée, triste et pensive. Voyons un peu...

FLEURETTE, *l'apercevant*. Ah! pardon, mademoiselle, je suis venue ici sur l'ordre de madame la reine...

Mlle D'AYELLE, *avec intention*. Oui, je sais que vous n'y venez pas sans cela...

FLEURETTE, *à part*. Elle m'a vue ce matin.

Mlle D'AYELLE. Et vous ne soupçonnez pas pour quel motif sa majesté vous a fait appeler; votre père ne vous a pas dit?...

FLEURETTE. Mon père était au château quand on est venue me prévenir... et je tremble d'avoir pu déplaire à madame la reine.

Mlle D'AYELLE. Lui déplaire!... vous! mais, au contraire, la reine vous aime beaucoup, elle s'intéresse à votre bonheur.

FLEURETTE. Je connais toute sa bonté, et je prie Dieu pour elle...

Mlle D'AYELLE. Pour elle... et pour son fils, n'est-ce pas ?

FLEURETTE. Mais... oui... mademoiselle...

Mlle D'AYELLE. C'est fort bien, et quoique je n'aie pas tout le pouvoir de sa majesté, moi aussi je m'intéresse à vous...

FLEURETTE. Vous, mademoiselle; mais c'est trop de bonté, et je n'ai rien à désirer... je vous remercie.

Mlle D'AYELLE. Rien à désirer, dites-vous?

FLEURETTE. Non, mademoiselle... si ce n'est du bonheur pour vous, en échange du bien que vous me voulez.

Mlle D'AYELLE, *un peu décontenancée*. Ah! allons, cherchez encore, n'y a-t-il pas quelqu'un dont le regard vous trouble chaque fois qu'il rencontre le vôtre?

FLEURETTE. Mademoiselle....

Mlle D'AYELLE. Dont le nom, prononcé devant vous vous fait battre le cœur ; dont la présence vous agite et vous émeut...

FLEURETTE. Mon Dieu!

Mlle D'AYELLE. Et même sans qu'il soit là, sans qu'on le nomme, ne suffit-il pas qu'on en parle pour vous faire trembler et pâlir?

FLEURETTE, *à part*. Elle sait tout...

Mlle D'AYELLE. Allons, remettez-vous... Fleurette... remettez-vous... je ne l'ai pas nommé. (*A part.*) Comme elle l'aime!

FLEURETTE, *à part*. Je suis perdue... (*Apercevant Henri qui vient.*) Henri!...

SCENE X.

Les Mêmes, HENRI.

HENRI, *surpris*. Mademoiselle d'Ayelle ! ensemble...

Mlle D'AYELLE. Ah! c'est vous, monseigneur?

HENRI, *avec embarras*. Oui, mademoiselle, en traversant le jardin, je vous ai aperçue, et je me suis empressé... (*A part.*) Comme Fleurette est émue!

Mlle D'AYELLE. Vous avez bonne vue, monseigneur ; car, à la manière dont nous étions placées, il me semblait que ce n'était pas moi que vous pouviez voir...

HENRI, *embarrassé*. Pardonnez-moi... je...

Mlle D'AYELLE. Comme il la regarde! (*A Henri.*) Monseigneur, c'est madame la reine qui a fait mander Fleurette, peut-être désire-t-elle lui parler seule.

HENRI. Ma mère... ah! c'est elle...

Mlle D'AYELLE. Elle va se rendre ici, je crains de la gêner, je me retire; et puisque c'est pour moi que vous êtes venu, je profite de votre courtoisie. Donnez-moi votre bras, messire, et venez.

HENRI. Me voici. (*A part.*) Et ne pouvoir lui parler !...

Ils vont pour sortir.

FLEURETTE. Eh bien! voilà qu'elle l'emmène, à présent... Je ne sais, mais je tremble... Qu'y a-t-il donc?... Ah! madame la reine! et mon père...

SCENE XI.

Les Mêmes, LA REINE, LA GAUCHERIE, ANDRÉ, Suite de la Reine.

LA REINE. Ainsi, André, ce parti vous convient, et vous consentez?...

ANDRÉ. De grand cœur, madame la reine...

FLEURETTE. Que disent-ils?

ANDRÉ, *allant à sa fille*. Fleurette, madame la reine, qui s'intéresse à toi et qui t'aime, daigne aujourd'hui te faire choix d'un mari.

FLEURETTE. D'un mari!...

HENRI, *à part*. Ciel!...

FLEURETTE. Mon père, je suis pénétrée des bontés de madame la reine; mais je ne veux pas vous quitter, je ne veux pas me marier...

JEANNE. Fleurette, votre père se fait vieux, et il lui a semblé que le moment était venu de vous trouver un appui ; il y a ici au château de Nérac un jeune homme qui vous aime et demande votre main ; votre père la lui accorde, et nous qui avons promis de veiller à votre bonheur...

FLEURETTE, *à genoux*. Oh! vous avez toujours été bonne et généreuse pour moi, madame; mais aujourd'hui...

JEANNE. Aujourd'hui nous voulons accomplir entièrement notre promesse, et nous attendons de vous obéissance filiale, comme aussi déférence aux désirs et à la volonté de votre reine...

FLEURETTE. Mais, madame... je ne l'aime... j'ignore même quel est celui qu'on me destine. (*A part.*) Oh! mon Dieu, mon Dieu! prenez-moi en aide...

HENRI. Mais, ma mère, pourquoi forcer sa volonté?... vous voyez bien que la surprise et l'effroi empêchent cette jeune fille d'exprimer un refus...

JEANNE. Henri, c'est à tort que vous vous faites ici son interprète.

HENRI. Cependant, ma mère... si elle ne veut pas?

JEANNE. Silence... mon fils!...

Mlle D'AYELLE, *à part*. Je ne croyais pas que cela deviendrait si sérieux.

ANDRÉ. Monseigneur... vous vous trompez; ma fille ne peut refuser, et quant à celui qu'on lui destine, c'est un brave garçon, qu'elle connaît bien; le voici.

HENRI. Lui!

FLEURETTE. O mon Dieu!...

JEANNE. Approche, mon ami... approche... ne tremble pas ainsi.

SCENE XII.

LES MÊMES, JEAN.

JEANNE. Fleurette, voici celui qui demande votre main, celui que votre père et moi nous avons choisi pour votre époux, et auquel nous accordons notre royale protection...

FLEURETTE. Est-il possible?...

JEAN. Pardon, madame la reine. (*A part.*) Du courage... qu'il m'en faut, mon Dieu! (*Haut.*) Madame, cessez, je vous en conjure, de presser cette jeune fille... ce mariage que j'avais tant désiré, ce bonheur que tout-à-l'heure encore j'aurais payé de ma vie... maintenant...

JEANNE. Eh bien! maintenant?...

JEAN. Maintenant il me faut y renoncer...

TOUS. Y renoncer!...

JEANNE. Voici qui est étrange, jeune homme... lorsqu'il n'y a qu'un instant...

JEAN. Oh! vous avez raison, madame, et je mérite votre colère; mais je la mérite seul, moi qui me suis laissé entraîner au penchant de mon cœur, sans écouter la voix de ma conscience et de la raison.

JEANNE. Mais le motif, monsieur, le motif?

HENRI, *à part*. Que va-t-il dire?

FLEURETTE. Je tremble...

JEAN. Le motif... c'est ma religion...

FLEURETTE. Je respire.

JEANNE. Votre religion!... vous y pensez bien tard: l'aviez-vous donc oubliée lorsque vous êtes venu me solliciter?

JEAN. Non, madame, mais depuis...

JEANNE. Assez, assez... éloignez-vous... ce n'est ni le lieu, ni le moment de vous interroger à ce sujet, il y a ici trop de susceptibilités à éveiller... nous vous ferons mander...

HENRI, *à part*. Dieu soit loué!

Mlle D'AYELLE, *à part*. Voilà tous mes projets renversés!

JEANNE, *à qui La Gaucherie a parlé bas*. Vous avez raison, La Gaucherie, c'est le seul moyen... et je vais l'employer. (*Haut.*) Nous regrettons, André, que cette occasion nous ait échappé de vous témoigner notre bienveillance... Quant à vous, mon fils, tenez-vous prêt à partir pour notre résidence de Pau...

FLEURETTE, *à part*. Partir... ô mon Dieu!

HENRI. Ma mère!

JEANNE. Vous avez entendu... c'est ma volonté... d'Avelle... allez transmettre mes ordres... et faites tout préparer en conséquence.

Elle sort.

ANDRÉ, *à Fleurette*. Viens aussi, ma fille, il faut que je te parle.

SCENE XIII.

HENRI, LA GAUCHERIE.

HENRI. Partir! non... Oh! non certes, je n'obéirai pas...

LA GAUCHERIE. Pardon, monseigneur; mais, avant de songer à nos préparatifs de départ...

HENRI. Mes préparatifs de départ! Oh! pas de vains détours, messire de La Gaucherie; vous me connaissez assez, et vous avez lu dans mes yeux que je ne partirais pas!

LA GAUCHERIE. Qu'importe ce que disent vos yeux? J'ai lu dans votre cœur, que j'ai formé, que vous obéiriez à l'honneur!

HENRI. Ecoutez-moi, La Gaucherie; on veut m'éloigner, parce qu'on a découvert mon amour pour Fleurette: on n'y parviendra pas, car cet amour fait toute ma vie, et je ne quitterai pas Nérac, car c'est ici seulement que je puis être heureux.

LA GAUCHERIE. Heureux, dites-vous? et quand même il vous faudrait laisser là le bonheur pour accomplir un devoir, où serait le mal? On pourrait vous plaindre en agissant ainsi; mais si vous faisiez autrement, on vous mépriserait peut-être...

HENRI. Messire...

LA GAUCHERIE. Sachez-le bien, on n'est pas destiné à porter une couronne pour livrer tranquillement sa jeunesse aux passions qui peuvent l'assaillir... La gloire... et ce mot n'est pas sans écho pour vous, je pense... la gloire ne s'acquiert pas sans que le bonheur ait à souffrir; et d'ailleurs, c'est justice... assez de princes sacrifient les nations à leurs fantaisies, pour qu'une fois l'un d'eux sacrifie ses fantaisies aux nations...

HENRI. Mais lorsque rien ne l'exige impérieusement, faudra-t-il me condamner à un sacrifice qui briserait mon ame... tandis que je puis vivre paisible?...

LA GAUCHERIE. Vivre paisible!... c'est cela... et puis, quelque jour, il me faudra dire à votre mère, à la Navarre: Cet enfant abdique d'avance ses hautes destinées; ces promesses que vous faisaient son courage et son génie; ces transports que jadis excitait en lui le seul mot de gloire!... tout cela est anéanti! perdu, perdu à jamais!... je vous avais prédit un prince qui serait grand dans l'avenir, et vous n'aurez qu'un de ces rois qui dorment lâchement sur le trône avant de s'endormir dans le tombeau!

HENRI. Oh! vous ne le croyez pas, messire, vous ne le croyez pas!...

LA GAUCHERIE. Et moi, si on me demande: Qu'avez-vous fait pour l'empêcher de descendre si bas? je répondrai: J'ai pris les mains de cet enfant dans mes mains qui tremblaient... je me suis jeté à ses genoux en lui disant: Prince! il se prépare de grands événemens... les rois de l'Europe oublient les plaisirs pour la gloire!... le peuple navarrois se demande qui lui dira: En avant! dans cette lutte qui commence à gronder... Vos frères en religion s'indignent et frémissent, car les insultes ne leur manquent pas!... il leur faut un chef!... eh bien! nous faudra-t-il choisir en rougissant quelque obscur gentilhomme?... tandis que, tout entier aux plaisirs, seul entre tous, vous resterez calme, insensible, et rejeterez loin de vous le vieux drapeau de la Navarre!

HENRI. Oh! non, non... mais il faudra donc sacrifier Fleurette, Fleurette si douce, si aimante, et que j'aime tant!...

LA GAUCHERIE. Eh bien! oui, vous l'aimez, et elle est digne de cet amour; oui, ici vous seriez heureux, mais vous partirez d'ici, et vous vous séparerez d'elle... vous verserez des larmes de regret et de douleur... vous sacrifierez votre bonheur au bonheur du peuple... mais, Henri de Navarre, un jour vous seriez un grand roi..., Dieu et le peuple vous béniront!...

HENRI. Mais partir sur le champ, mais ne pouvoir...

LA GAUCHERIE. Quoi! gagner quelques jours... non pas!... au cri de Dieu et d'indépendance, le peuple donne sa vie sans hésiter, lui, un prince peut bien donner son bonheur de quelques instans... Ecoutez-moi, Henri; je sais qu'un jour vous me saurez gré de mes conseils d'aujourd'hui, et qu'entouré de tout un peuple qui chantera votre louange et exaltera votre nom, du haut du trône, vous jetterez un regard en arrière, vous donnerez un regret, un souvenir à la jeune fille; puis, vous vous rappellerez votre sacrifice d'aujourd'hui, mes prières d'à présent; et au milieu du bonheur et des larmes de joie de tout un peuple, il s'en échappera une de votre paupière, et celle-là sera pour la cendre de votre vieux gouverneur!...

HENRI. Oh! mon ami, assez, assez, oui, je comprends... il le faut, disposez de moi, de ma vie, j'obéirai!...

LA GAUCHERIE. Henri! ah! je le savais bien, moi, que l'honneur l'emporterait sur l'amour...

HENRI, *se jetant dans ses bras*. Mon ami! la voici... laissez-moi seul un instant avec elle, un instant seulement, et je vous donne ma parole de gentilhomme qu'après je serai prêt à partir.

LA GAUCHERIE. Vous le voulez, je cède! mais j'ai bien peur...

HENRI. Allez, allez, mon ami, ne craignez rien.

LA GAUCHERIE, *sortant*. Je vous attends là, Henri, songez à votre promesse!

SCENE XIV.

HENRI, FLEURETTE.

Elle reste quelques instans immobile sur le seuil de la porte.

HENRI, *courant à elle*. Fleurette, ma Fleurette... te voilà!

FLEURETTE. Oui, Henri.

HENRI. Ah! la voix expire sur mes lèvres...

FLEURETTE. Pauvre ami, je te comprends... tu souffres, n'est-ce pas?... C'est comme moi... mais, que veux-tu? il le faut!...

HENRI. Il le faut!

FLEURETTE. Sans doute.. je te savais ici, et je suis venue pour te dire adieu!

HENRI. Adieu!...

FLEURETTE. Oui, mon ami... on dispose tout pour ton départ... je viens de le voir.

HENRI. Déjà!

FLEURETTE. Je comprends maintenant pourquoi ils voulaient me forcer à me marier!... pourquoi ils t'emmènent d'ici!... oh! mais je saurai souffrir sans qu'ils puissent rien sur mon cœur, sans jamais laisser échapper une plainte, un murmure!... et toi, aussi, Henri, tu auras du courage, n'est-ce pas, mon ami?

HENRI. Que dis-tu?

FLEURETTE. Crois-moi, obéis... cède à leur volonté...

HENRI. Et c'est toi, Fleurette... toi, qui m'engages à partir !

FLEURETTE. Puisque ta mère l'ordonne: ils savent que nous nous aimons, vois-tu, et ils ne le veulent pas ! ils connaissent la moitié de notre secret .. Prends garde, Henri, prends bien garde de le leur apprendre tout entier !...

HENRI. Mais toi, ma Fleurette... que deviendras-tu ?

FLEURETTE. Moi... eh bien ! s'il le faut, moi, je mourrai...

HENRI. Mourir !

FLEURETTE. Ne fais pas attention à mes paroles... sais-je ce que je dis?.. j'ai tort; mon Dieu ! mon Dieu !

Elle pleure.

HENRI. Des larmes! des larmes! oh! ma bien-aimée, je t'en conjure, sèche-les vite... bien vite... rassure-toi... tu as beau dire, non, je ne partirai pas !... je le leur avais promis... mais à présent je ne le pourrais plus, je ne le voudrais pas... J'avais trop compté sur mes forces... Tu n'étais pas là... près de moi, comme je te vois à présent souffrante et désolée, me cachant jusqu'à tes larmes pour me donner des forces. Oh ! non, jamais, jamais !...

FLEURETTE. Henri, que tes paroles sont douces!.. qu'elles font de bien à mon cœur !... Elles me rendent moins affreux ce moment de séparation ! Oh ! je t'en supplie ! aime-moi toujours ainsi... toujours, entends-tu? Moi je ne vivrai que pour toi, pour toi seul... à toi, toutes mes pensées, toute mon ame... qui sait, plus tard, bientôt même, tu reviendras peut-être, et alors...

HENRI. Quoi ! tu persistes?

FLEURETTE. Je serais indigne de ton amour si je pouvais te conseiller de désobéir à ta mère... Et puis, quelques-unes des paroles du sire de La Gaucherie sont venues jusqu'à moi... il te parlait de gloire... de ton honneur... Défendre ton départ, ce serait ordonner ta honte, et je ne le veux pas !...

HENRI. Fleurette, que me rappelles-tu là?...

FLEURETTE. Allons, allons, du courage, Henri, du courage... tu vois bien que j'en ai : n'oublie jamais ta Fleurette... Moi, pendant ton absence, je ne quitterai pas la fontaine... J'y resterai sans cesse, pensant toujours à toi, attendant ton retour...

HENRI. Et c'est à l'instant où tu me montres tant d'amour que tu veux que je m'éloigne de toi. Jamais! jamais, te dis-je... Oh! qu'ils viennent donc m'arracher de tes bras !...

SCENE XV.

LES MÊMES, LA GAUCHERIE.

LA GAUCHERIE. Prince !

FLEURETTE, *apercevant La Gaucherie.* Messire de La Gaucherie !

HENRI. Que m'importe !...

Il la presse sur son cœur.

LA GAUCHERIE. Prince, il faut me suivre...

HENRI. Et si je ne le voulais pas?...

LA GAUCHERIE. Si vous ne vouliez pas... je vous rappellerais votre parole de gentilhomme... et, au besoin, cette jeune fille même se joindrait à moi pour vous rappeler votre devoir.

FLEURETTE. Oui, monseigneur, votre gouverneur dit vrai, et s'il se pouvait que j'eusse quelque empire sur votre volonté, je me jetterais à vos genoux et je vous demanderais de partir.

HENRI. Oh !... mon Dieu !... Fleurette !

FLEURETTE, *bas à Henri.* Nous ne sommes plus seuls, monseigneur !...

SCENE XVI.

LES MÊMES, LE PAGE.

LE PAGE. Monseigneur, on vous attend ; tout est prêt pour votre départ.

LA GAUCHERIE. Vous entendez, Henri.

HENRI. Fleurette !!!

FLEURETTE, *avec résignation.* Adieu, monseigneur.

LA GAUCHERIE, *l'entraînant.* Venez, prince.

HENRI. Fleurette... Fleurette !...

LA GAUCHERIE. Venez, venez donc...

FLEURETTE, *tombant à genoux.* O mon Dieu ! faites qu'il m'aime toujours !

ACTE TROISIÈME.

A la fontaine Saint-Jean.

SCENE PREMIERE.

FLEURETTE, *seule*.

Huit jours... il y a huit jours qu'il est arrivé et que je ne l'ai pas encore vu!.. toute une semaine passée ainsi sans que j'aie entendu le son de sa voix, sans que ses yeux se soient arrêtés sur les miens... Mon Dieu, mon Dieu! est-ce qu'il ne m'aime plus?... Ne plus m'aimer!... ah! cette pensée est affreuse... chassons-la bien vite, loin, bien loin de moi, car elle me tuerait... non, oh! non, c'est impossible!... En s'éloignant ne m'a-t-il pas dit: Ma Fleurette, à toi, à toi, pour toujours!... quinze mois d'absence ne peuvent avoir effacé de son cœur tant d'amour et de bonheur! Moi, je n'ai pas cessé, depuis notre séparation, de penser à lui chaque jour, chaque heure, chaque minutes qui se sont écoulés... Dans mes prières à Dieu, je n'implorais qu'une grâce, son retour... et le voilà enfin! oh! si je ne l'ai pas encore vu, c'est que, sans doute, il lui a été impossible... quelque motif puissant, qui sait? la prudence même... l'auront retenu... mais il ne tardera plus... quelque chose me le dit là (*Mettant la main sur son cœur.*) Henri, viens donc, hâte-toi... accours... si tu venais, je serais si heureuse... j'oublierais tout ce que j'ai souffert... viens, oh! cette pensée me fait sourire et pleurer tout à la fois... (*Plus calme.*) Oh! mais allons, allons, remettons-nous... attendons, attendons encore... ne nous éloignons pas de cette fontaine chérie!... on vient; c'est mon père... ah! cachons-lui mes larmes... qu'il ne sache rien, hélas!

Elle sort.

SCENE II.

ANDRÉ, JEAN.

ANDRÉ. Ma pauv' fille... elle s'éloigne, sans doute encore pour m'cacher ses larmes... et dire qu'il n'y a pas de remède à c' mal qui la dévore!

JEAN, *à part*. Soupçonnerait-il?... (*Haut.*) Que dites-vous?

ANDRÉ. J'disons que c'est vous qui êtes cause du chagrin d' ma pauv' fille.

JEAN. Moi!...

ANDRÉ. Oh! il y a long-temps qu' j'ons ça sur l'cœur, et j'suis ben aise d'vous l'dire aujourd'hui... Enfin, pourquoi avez-vous r'fusé ma Fleurette pour femme, après m'avoir supplié d'vous l'accorder... ça m'a donné à penser bien des choses, et pour tout au monde j'voudrais en savoir l'motif.. voyons, dites-le-moi franchement, et je ne vous en voudrons plus.

JEAN, *à part*. Ah! qu'il l'ignore toujours!

ANDRÉ. Eh ben! vous n'me répondez pas?...

JEAN. Je vous l'ai déjà dit, je n'avais consulté que mon cœur... ma religion me défendait ce mariage... je me croyais assez fort pour braver ses arrêts... je m'étais trompé, j'ai cédé à ma conscience...

ANDRÉ. Dites plutôt à vot' confesseur, à un de ces prêtres qui parlent au nom de Dieu, et qui font commettre des actes que Dieu réprouve!

Molina traverse le théâtre lisant une lettre qui semble beaucoup l'occuper. Distrait par la conversation d'André et de Jean, il s'arrête et les écoute.

JEAN. Ah! ne parlez pas ainsi de la sainte religion...

ANDRÉ. Ce n'est pas la religion que j'attaque, moi; vous devez m'comprendre... il n'y a qu'un père Molina, un jésuite, qu'ait pu vous donner un conseil comme celui-là.

JEAN. Ah! taisez-vous!

SCENE III.

LES MÊMES, MOLINA.

MOLINA, *s'approchant*. Que disiez-vous de la religion et de la sainte compagnie de Jésus?

JEAN. Oh! rien, mon père.

MOLINA. Jeune homme, vous savez bien que la religion ne souffre pas...

ANDRÉ. Pourtant...

MOLINA. Silence, hérétique!

ANDRÉ. Hérétique!

MOLINA. Je vous ordonne de vous taire.

ANDRÉ. Seigneur prêtre, j'appartiens à madame la reine de Navarre, et j'nons d'ordre à recevoir que d'elle seule.

JEAN. Père André!

MOLINA. Mon fils, je lui pardonne... puisse Dieu lui pardonner aussi!

ANDRÉ, *à part*. Laissons ça, nous ne

pourrions jamais nous entendre... (*Haut.*) Ah! voici madame la reine.

MOLINA. Madame la reine...

ANDRÉ. Oui; monseigneur Henri, messire de La Gaucherie et Mlle d'Ayelle l'accompagnent.

JEAN, *à part.* Mlle d'Ayelle!... c'est elle qu'il aime à présent, tandis que la pauvre Fleurette...

MOLINA. Je me retire... (*A Jean.*) Venez, mon fils, j'ai reçu d'Angoulême des lettres qui vous concernent, et je désire vous les communiquer...

JEAN. Oui, mon père.

Ils sortent.

SCENE IV.

JEANNE D'ALBRET, HENRI, LA GAUCHERIE, Mlle D'AYELLE.

LA GAUCHERIE. Oui, madame, il faut que la ligue projetée entre les calvinistes reçoive une prompte exécution... Unissons-nous pour résister avec succès et affermir notre cause en péril.

LA REINE. Mais si j'ai consenti à revenir à Nérac, messire, c'est pour hâter cet événement... je l'ai déjà dit, s'il me fallait sacrifier à notre religion ce royaume dont le bonheur m'est confié, mon fils que j'aime tant, je n'hésiterais pas, messire.

LA GAUCHERIE. Je le sais, madame, et vous, Henri, vous n'avez pas oublié ce que nos frères attendent de vous?...

HENRI. Je m'en souviens, messire; nous avons pris pour devise : Paix, Victoire et Liberté!... En tombant avec honneur sur le champ de bataille de Montcontour, Condé me désigna pour lui succéder à la tête de notre ligue... Vienne l'occasion de me montrer digne de le remplacer, et votre élève prouvera qu'il a compris tous ses devoirs!...

LA GAUCHERIE. Bien!... or, vous le savez, aujourd'hui même, la plupart de nos chefs seront arrivés à Nérac... Nérac est le point central où ils ont demandé à se réunir... Si je ne me trompe, j'ai vu tout-à-l'heure se diriger vers le château les équipages du vicomte de Béziers et les archers du sire de Castelnau.

LA REINE. Eh bien, allons aviser à ce qu'exigent ces circonstances difficiles.

Tout le monde se dispose à sortir.

SCENE V.

LES MÊMES, JEAN, *entrant et s'adressant à Henri.*

JEAN. Monseigneur, daignerez-vous m'accorder un instant d'entretien?

HENRI. Ici?

JEAN. Par grâce, monseigneur, ne me refusez pas... que nous soyons seuls, surtout.

HENRI, *à part.* Seuls!... (*Haut.*) Soit donc... (*A sa mère et à La Gaucherie.*) Que je ne vous arrête pas...

LA REINE. A bientôt, n'est-ce pas, Henri?

HENRI. Oui, ma mère, allez, allez, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCENE VI.

HENRI, JEAN.

HENRI. Eh bien! que me voulez-vous?

JEAN. Me reconnaissez-vous, monseigneur?

HENRI. Pourquoi cette question?

JEAN. Pardon, monseigneur; mais me reconnaissez-vous?

HENRI. Sans doute, me croyez-vous donc si mauvaise mémoire?

JEAN. C'est que la mémoire des grands est souvent chose si changeante, qu'en vérité, il m'était bien permis de craindre.

HENRI. Comment!

JEAN. Oui, monseigneur; vous avez si facilement oublié une pauvre jeune fille, dont le souvenir devrait vous être bien cher, pourtant!...

HENRI. Que signifie?...

JEAN. Pardon, monseigneur, pardon; que ce que je viens de vous dire ne vous offense pas... grâce, non pas pour moi, mais pour celle dont je viens plaider la cause...

HENRI. Plaider la cause?

JEAN. C'est à son insu, c'est sans autre confident que moi que j'ai pris cette détermination, et que j'ose vous parler d'elle; oh! vous m'écouterez, n'est-il pas vrai, monseigneur, vous m'écouterez?...

HENRI. Expliquez-vous donc!

JEAN. C'est un pénible devoir que je me suis imposé; mais j'aurai la force et le courage de l'accomplir; car, monseigneur, il s'agit de cette pauvre Fleurette, que vous avez tant aimée autrefois... et dont vous ne vous souvenez plus aujourd'hui.

HENRI. Que dites-vous? (*A part.*) Fleurette!..

JEAN. Ah! je vous en conjure, monseigneur, daignez m'entendre avec calme.., que la distance qui nous sépare s'efface pour un instant à vos yeux.., ne voyez que Fleurette!...Depuis votre fatal départ, la pauvre fille est en proie au chagrin et au désespoir... Elle ne vous accuse pas... elle ne croit pas même à votre abandon... sa pensée ne s'y est pas arrêtée un seul instant... mais il y a si long-temps qu'elle ne vous a vu... il y a si long-temps qu'elle souffre et vous espère en vain, que sa vie se dessèche et se flétrit.., en vous attendant toujours, elle se meurt, monseigneur!... C'est votre abandon qui la tue!.., et c'est un crime que cela!..

HENRI. Un crime!...

JEAN. Oui, je le répète, monseigneur, c'est un crime!...

HENRI. Ah!

JEAN. Oh! je vous conjure, n'élevez pas la voix, la mienne dominerait toujours la vôtre; car avec la mienne, celle de la justice et de la vérité a parlé; entre le prince qui oublie son devoir et l'homme du peuple qui vient le lui rappeler, je vous l'ai dit, la distance s'efface, c'est l'homme du peuple qui domine le prince à son tour, et cela de toute la distance qui les séparait avant, de toute la hauteur que lui donnent le bon droit et la justice!... Punissez-moi si j'ai pu vous déplaire, vous le pouvez, monseigneur... mais j'ai rempli un grand devoir, ma conscience est tranquille... j'attends...

HENRI. Assez, assez... quelque étrange que soit votre démarche, quelque inconvenantes que me paraissent vos paroles... je veux bien tout oublier en faveur du motif qui vous guide; mais éloignez-vous, laissez-moi, je veux être seul... Allez...

JEAN. Oh! ne me renvoyez pas ainsi, monseigneur... écoutez encore, de grâce... jamais, jusqu'à ce jour, je n'ai laissé échapper une plainte ni un murmure; et pourtant, moi, aussi j'aimais cette jeune fille, j'allais en faire ma femme, lorsque son déshonneur me fut connu... j'ai dû la refuser alors sans jamais en avoir révélé le motif, sans jamais avoir cessé de l'aimer en silence...

HENRI. Eh quoi! c'était... vous saviez...?

JEAN. Oui, monseigneur. Eh bien! croyez-vous que je n'aurais pas le droit, peut-être, de maudire ce fatal amour? je ne le fais pas!... Je vais plus loin encore... j'ai pensé que votre ame serait grande et généreuse, je me suis dit: Lorsqu'il saura que cette pauvre Fleurette souffre, il voudra la revoir... apaiser ses douleurs, lui rendre son amour... Et là-dessus, j'ai étouffé le mien, j'ai forcé mon cœur à être calme en venant vous parler d'elle... Je ne me suis pas trompé, n'est-il pas vrai?... Vous allez la revoir, sécher ses larmes... la rendre au bonheur; elle vous attend, monseigneur. Pensez à elle... pensez à elle!

Il tombe aux genoux d'Henri.

HENRI, *attendri, à part.* Grand Dieu! est-il possible... Fleurette... pauvre fille... et lui... lui!... (*A Jean.*) Je t'ai brusqué tout-à-l'heure, j'ai eu tort, oublie cela..., je t'en prie.

JEAN. Ah! monseigneur...

HENRI. Tu as raison, c'est mal... c'est bien mal... être ici depuis huit jours, et ne l'avoir pas encore vue!... Mais aussi c'est comme une fatalité, un fait exprès; chaque fois que mes souvenirs se réveillaient et me poussaient vers elle, il y avait toujours auprès de moi quelqu'un pour m'arrêter..., on eût dit que c'était un plan calculé d'avance. Oh! mais à présent, c'est fini, rien ne pourra m'arrêter... Je t'en prie, parle-moi d'elle... que je sache, que je t'entende encore... Oh! mais que vais-je dire? te demander? c'est affreux... je suis moins généreux que toi!...

JEAN. Non, monseigneur, non, je vous dirai tout; pendant votre longue absence, toute sa vie se consumait ici.

HENRI. Oui, c'est ici qu'autrefois je la voyais chaque jours à chaque instant...

JEAN. Ici... combien de fois n'ai-je pas vu couler ses larmes!... combien de fois ne l'ai-je pas observée secrètement pendant des jours entiers... pendant de longues soirées!... elle restait là... et un nom, un seul nom sortait de sa poitrine oppressée... le vôtre, monseigneur, qui s'échappait avec des sanglots et des larmes.

HENRI. Oh! Fleurette, Fleurette!... douce et tendre fille, dont l'amour est mille fois plus vrai que celui de toutes ces femmes que j'ai rencontrées à la cour..., au milieu de ces fêtes somptueuses, où tout n'est que coquetterie, éclat et mensonge... tandis qu'auprès d'elle, au contraire, tout n'est qu'amour, vérité et candeur... Et j'ai pu t'oublier pour elles... toi, Fleurette!... Oh! pardonne, pardonne... Mon ami, merci, tu m'as rappelé mes beaux jours... enivré de délicieux souvenirs... rendu à moi-même!... Ah! pourquoi n'est-ce plus comme autrefois?... alors à un signal convenu, deux coups frappés dans la main, je la voyais paraître, et venir se jeter dans

mes bras ; mais à présent... Oh ! non, non, je n'oserais pas...

Il tombe assis sur un banc ; il cache sa tête dans ses mains.

JEAN, *à part.* Deux coups frappés dans la main, a-t-il dit... elle est là !... Oh ! oui, pour elle encore cet instant de bonheur.

Il s'avance vers la coulisse et frappe deux coups dans la main.

HENRI. Fleurette ! oh ! mon Dieu ! Fleurette !

JEAN. Elle a reconnu le signal... elle vient... Ah ! éloignons-nous... il ne faut pas que mon courage m'abandonne.

Il sort.

SCENE VII.

FLEURETTE, HENRI.

FLEURETTE. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce une illusion... il m'a semblé entendre... je tremble... je n'ose... (*Apercevant Henri.*) Ciel ! je ne me trompe pas... c'est lui... (*Courant se jeter dans ses bras.*) Ah ! Henri !... Henriot !

HENRI. Fleurette !...

FLEURETTE, *le couvrant de baisers.* Te voilà donc enfin... mon Henriot !...

HENRI. Ma Fleurette !...

FLEURETTE, *l'examinant.* Que je suis heureuse ! Oh ! mais, je t'en prie... regarde, parle-moi... que je ne me croie pas le jouet de quelque vision... ce n'est pas un rêve, n'est-ce pas ?... Non, non, c'est toi... bien toi... ô bonheur, bonheur !

HENRI. Ma bien-aimée !...

FLEURETTE. Si tu savais comme il y a long-temps que je te désire !... combien j'ai souffert depuis ton absence, surtout depuis ces huit jours que tu es de retour... te savoir si près de moi, t'attendre à chaque instant, te chercher partout... et ne t'avoir pas même aperçu une seule fois, conçois-tu... dis ?... c'est affreux !... Mais te voilà, à présent... j'oublie tout...

HENRI. Pardonne, ma Fleurette... pardonne...

FLEURETTE. Te pardonner, quoi donc ? ce n'est pas pour te faire des reproches que je te dis cela... Est-ce que je le voudrais ?... est-ce que je le pourrais... quand te voilà, quand je te serre dans mes bras, quand je te presse sur mon cœur !

HENRI. Mon Dieu ! que je suis donc coupable !...

FLEURETTE. Allons, voilà encore que tu recommences... Mais, que dis-tu ? toi, coupable !... quand tu m'aimes toujours... j'ai eu tort de te dire que j'avais souffert, ne me crois pas, sais-tu ?... Ce n'est pas vrai... ou plutôt, tiens, merci de mes chagrins et de mes larmes ; ils me rendent plus délicieux cet instant de bonheur !... J'ai toujours été heureuse, tu as bien fait de me quitter... Oh ! la joie me tourne la tête ! je ne sais plus ce que je dis.

HENRI. Oh ! je t'en prie, ne me montre pas tant d'amour... tes paroles me tuent !...

FLEURETTE. Tu t'es donc souvenu du signal ?

HENRI. Du signal...

FLEURETTE. Oui... si tu savais comme j'ai tressailli quand je l'ai entendu... mon cœur battait si fort .. si fort... que j'avais peine à me soutenir...

HENRI, *à part.* Ah ! je devine... il n'est pas aimé lui... et moi... Ah !

FLEURETTE. Eh bien, qu'as-tu donc ? comme te voilà triste ; tu n'es donc pas heureux de me voir ?

HENRI. Ah ! si tu pouvais savoir tout ce qui se passe en ce moment dans mon ame... ce que j'éprouve à la fois de félicité et d'angoisses...

FLEURETTE. Voilà que tu pleures à présent... sais-tu que je vais me fâcher si tu continues... et ce serait joli... le jour où je te revois après si long-temps... Voyons, regarde-moi, viens t'asseoir ici... près de moi.

HENRI. Oui, près de toi.

Ils s'asseyent sur le banc.

MOLINA, *passant par derrière.* Ciel ! que vois-je ? ensemble !

Il disparaît.

FLEURETTE, *examinant bien Henri.* Sais-tu que tu n'es pas changé, au moins ?... je te trouve toujours aussi bien qu'autrefois... mais ce que je n'aime pas... .

HENRI. Eh bien ! quoi donc ?

FLEURETTE. C'est cet air triste et malheureux .. Oh ! il ne te va pas du tout... Voyons, quitte-le bien vite... c'est cela... je t'aime bien mieux quand tu souris ; à la bonne heure !

HENRI, *à part.* O mon Dieu !

FLEURETTE. Voyons... resteras-tu toujours avec moi ?

HENRI. Oh ! oui, toujours, nulle puissance ne pourra nous séparer désormais.

FLEURETTE. Alors ce sera comme autrefois... nous reprendrons nos jeux, nos promenades, nos douces causeries.

HENRI. Oui, sans doute.

FLEURETTE. Je n'ai rien oublié, vois-tu, depuis ton départ. Tiens, regarde ces fleurs que tu aimais tant, comme elles sont

belles!... c'est moi qui en ai pris soin... Ces tablettes, c'est toi qui me les a données; c'est là-dessus qu'en t'attendant je traçais chaque jour : Henri, je t'aime... hâte-toi... reviens!... Et cette rose, la reconnais-tu?... celle du tir à l'arbalète... desséchée et flétrie, elle ne m'a pas quittée... elle a toujours été là, sur mon cœur... si elle pouvait parler, elle te dirait qu'il n'a battu que pour toi... Et puis, regarde encore. (*Elle se lève, se dirige derrière le banc, et lui fait voir la flèche qui y est cachée.*) Cette flèche... la voilà... vois-tu, vois-tu que rien ne m'a quittée!

HENRI, *la serrant dans ses bras.* Fleurette, tu es un ange... tu m'enivres de bonheur, jamais je n'aurai assez de tendresse pour te payer de tant d'amour!

On entend retentir dans le lointain le son d'un cor.

FLEURETTE, *se dégageant de ses bras.* Entends-tu, Henri... qu'est-ce que cela?

HENRI. On s'inquiète de mon absence au château, c'est le signal pui m'y appelle.

FLEURETTE. Le signal...

HENRI. Fleurette, il faut nous séparer.

FLEURETTE. Comment, déjà!

Le son du cor se rapproche.

HENRI. On me cherche, on approche; on va venir, peut-être, et il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

FLEURETTE. Oh! mon Dieu! c'est dommage; j'avais tant de choses à te dire encore!

HENRI. Et moi donc! Eh bien! je cours les rassurer, et je reviens à l'instant.

FLEURETTE. C'est cela... ici... tout-à-l'heure...

HENRI. Oui, ici... un baiser.

FLEURETTE. Tiens! le voilà.

HENRI. A bientôt!

FLEURETTE. Oui, à bientôt!

Ils sortent. Le son du cor se fait encore entendre, mais dans une autre direction.

SCENE VIII.

MOLINA, *rentrant.*

Ensemble... encore ensemble!... Après une si longue absence, cet amour n'est donc pas éteint?... c'est une découverte qui pourra me servir. Henri n'est donc pas si vivement attaché à Mlle d'Ayelle que je le croyais? Ah! tant mieux!... Cette intrigue secrète inspire de l'ombrage à la cour de France, Henri vient de se déclarer chef de la ligue calviniste, et pour l'enchaîner on a pensé qu'un mariage avec la princesse Marguerite de Valois, sœur du roi, était le moyen le plus simple et le meilleur. Agissons donc en conséquence, et tâchons surtout qu'une bonne part de tout ceci tourne au profit de notre sainte institution... Il faut qu'à côté du trône l'autel s'élève, grandisse et finisse un jour par le dominer de sa toute-puissance... Mais on vient... c'est Mlle d'Ayelle, je crois... oui... Se douterait-elle qu'Henri et Fleurette?... en tout cas, je saurais, au besoin, l'en informer.

Il sort.

SCENE IX.

Mlle D'AYELLE, *seule.*

Je suis d'une inquiétude!... à peine rentré, j'ai vu le prince sortir furtivement du château et se diriger de ce côté... que peut-il y venir faire à cette heure?... Je ne sais, mais je ne puis me défendre d'un sentiment de jalousie et de crainte... Depuis notre retour ici, j'ai remarqué en lui une contrainte qui ne lui est pas habituelle... Le souvenir de cette petite Fleurette ne serait-il donc pas effacé de son cœur?.... L'aimerait-il encore?... Il faut que je sorte à tout prix de cette incertitude... il faut... Ah! le voilà!...

Elle se retire dans le fond.

SCENE X.

Mlle D'AYELLE, HENRI.

HENRI, *sans voir Mlle d'Ayelle.* Enfin!

Mlle D'AYELLE, *à part.* Plus de doute à présent.

HENRI. Je me suis échappé à la hâte... j'arrive le premier au rendez-vous, tant mieux! Elle ne peut tarder à venir.... attendons. (*Il se dirige vers la fontaine et aperçoit Mlle d'Ayelle qui vient à lui. A part.*) Ciel! (*Haut et avec embarras.*) Vous? c'est vous, mademoiselle?

Mlle D'AYELLE. Oui, monseigneur, moi-même...

HENRI. Seule ici... que veniez-vous donc faire?...

Mlle D'AYELLE. Et vous, monseigneur?

HENRI, *embarrassé.* Moi!... j'avais deviné peut-être que j'aurais le bonheur de vous y rencontrer.

Mlle D'AYELLE, *avec intention.* Eh bien! peut-être aussi avais-je présumé la même chose...

HENRI. En vérité! (*A part.*) Se douterait-elle... ?

Mlle D'AYELLE. En tout cas, messire, je bénis le hasard qui nous a fait deviner si juste, puisqu'il nous réunit si à propos,

nous allons demeurer ici... et, en chevalier soumis et courtois, vous allez me faire bonne et aimable compagnie, n'est-il pas vrai ?

HENRI. Pardon, belle d'Ayelle.

Mlle D'AYELLE. Quoi ? vous hésitez...

HENRI. Non... mais, si cela vous était égal, je préférerais...

Mlle D'AYELLE. Non pas, s'il vous plaît ; je désire rester ici.

HENRI. Cependant...

Mlle D'AYELLE. Ah ! de grâce, n'allez pas oublier nos conventions ; entre nous, le prince doit disparaître... à moi seule l'autorité et le pouvoir... Ainsi donc, il faut que vous m'obéissiez, car je le veux ainsi.

HENRI, *à part.* Quel contre-temps !

Mlle D'AYELLE, *s'asseyant.* Venez donc, monseigneur.

HENRI, *à part.* Cédons, afin de l'éloigner plus vite.

Mlle D'AYELLE. Eh bien !

HENRI, *s'asseyant.* Me voici. (*A part.*) Et Fleurette qui va venir !

Mlle D'AYELLE. Savez-vous que vous êtes peu gracieux aujourd'hui ?

HENRI. Comment cela ?

Mlle D'AYELLE. Sans doute, c'est moi qui, pour ainsi dire, suis obligée de vous courtiser... mais c'est mal... très-mal, au moins. (*Indiquant la fontaine.*) Qu'avez-vous donc à toujours regarder de ce côté?

HENRI. Moi, rien. (*A part.*) Il m'a semblé entendre...

Mlle D'AYELLE. Henri, il faut que je vous parle avec franchise : depuis notre retour ici, je vous trouve tout différent avec moi.

HENRI. Que dites-vous ?

Mlle D'AYELLE. La vérité.

FLEURETTE, *paraissant.* J'ai entendu parler, je crois...

Mlle D'AYELLE. Aussi suis-je devenue inquiète, soupçonneuse, jalouse enfin...

HENRI. Jalouse?

FLEURETTE, *à part.* Oui, quelqu'un... O mon Dieu ! il n'est pas seul.

HENRI. A quelles pensées allez-vous donc vous livrer?

FLEURETTE, *s'approchant.* Mademoiselle d'Ayelle !...

Elle se cache derrière le feuillage.

Mlle D'AYELLE. Lorsqu'on aime comme je vous aime, Henri, on s'inquiète, on s'alarme aisément.

FLEURETTE, *à part.* Qu'entends-je !

HENRI. Enfin... expliquez-vous.

Mlle D'AYELLE. Eh bien, je veux vous parler de Fleurette.

FLEURETTE, *à part.* De moi !...

HENRI. De Fleurette !

Mlle D'AYELLE. Oui, vous l'avez aimée avec amour, avec passion même... Ne dites pas le contraire, je le sais ; eh bien ! ce souvenir me chagrine, me fait mal... je souffre... j'ai peur enfin que vous l'aimiez encore... et cela plus que moi...

HENRI. Mais en vérité il y a enfantillage et folie à vous alarmer ainsi... vous savez bien que c'est vous seule que j'aime.

FLEURETTE, *à part.* Grand Dieu !...

Mlle D'AYELLE. Oh ! ne me trompez pas, Henri.

HENRI, *se levant.* Le pourrais-je donc ? (*A part.*) Je meurs d'impatience !

Mlle D'AYELLE, *se levant de même et s'appuyant sur l'épaule de Henri.* Je l'espère, Henri : de trop graves préoccupations se sont emparées de vous pour oublier jamais que vous n'êtes plus cet Henriot d'autrefois, mais le chef de la ligue calviniste, le futur roi de Navarre... L'amour d'une paysanne n'est plus fait pour vous, il ne pourrait que vous déshonorer : il faut que la dame de vos pensées soit digne de votre haut rang ; il faut enfin que vous puissiez vous parer de son chiffre et porter ses couleurs sans rougir.

HENRI. Aussi, vous ai-je choisie comme la plus belle et la plus noble de toutes.

Mlle D'AYELLE. Allons, allons, j'ai foi dans vos promesses... et me voilà presque rassurée... Merci, mon beau chevalier, merci... voici ma main comme gage de foi ; et, comme récompense d'amour, ce doux baiser au front.

Elle l'embrasse au front.

HENRI. Venez, belle d'Ayelle, voici mon bras ; venez. (*A part.*) Je respire !

Il l'emmène rapidement.

SCENE XI.

FLEURETTE, *seule.*

Elle se traîne sur les deux genoux jusqu'auprès du banc : elle est pâle et toute égarée. D'une voix presque éteinte :

Dieu !.. mon Dieu !... est-il possible, ce n'est pas un rêve, j'existe... c'est lui qui était ici, que je viens d'entendre ; oui... tout cela est vrai, bien vrai... Il l'a dit, ce n'est plus moi qu'il aime... c'est elle, elle seule... Mlle d'Ayelle !... Et il n'y a qu'un instant encore, à cette place, il me répétait la même chose... il pleurait en me voyant, il jurait de m'aimer toujours, et tout cela n'était que fausseté, mensonge... il me trompait !... Ah ! c'est affreux, c'est affreux. (*Après une pause, avec amertume.*) Mais elle a raison... cette demoiselle

d'Ayelle... oui, je ne suis qu'une pauvre paysanne, sans nom, sans éclat, mon amour le déshonorerait, car il est le prince... le futur roi de Navarre. (*S'asseyant.*) Mais, mon Dieu, je n'avais jamais pensé à tout cela, moi... je l'ai toujours aimé sans calcul, sans réserve, je croyais à sa tendresse comme il devait croire à la mienne. Oh! malheureuse que je suis! (*Musique. — Elle se cache la tête dans ses mains; se relevant tout-à-coup.*) Mon Dieu! comme ma tête brûle... tout tourne autour de moi, tout s'efface, se confond... Eh bien! moi aussi, je veux aller à la cour... allons, vite, loin de moi ces habits de paysanne, il me faut de riches vêtemens, c'est bien... A présent, parez-moi; c'est cela... Ah! tenez, le voici... c'est lui, Henri... comme il me regarde!... Eh bien! oui, c'est moi... Fleurette... il ne me reconnaît pas!... c'est sa belle demoiselle d'honneur qu'il cherche... Ah! voilà qu'il lui parle tout bas; approchons, je veux endre... Chut! taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous... Écoutez, c'est de moi qu'il s'agit. Il m'a reconnue... comme elle sourit, elle se moque de la pauvre paysanne. Ah! ôtez-moi tout cela... laissez-moi fuir, laissez-moi! (*Elle tombe accablée; puis, se calmant par degrés, mais toujours égarée.*) Et, dans un instant peut-être, il va venir... et qui sait?... malgré moi, comme tout-à-l'heure, j'aurais peut-être la faiblesse de croire à tout ce qu'il me dirait, de lui pardonner... pour plus tard souffrir... être délaissée.... user ma vie dans les larmes et les regrets... et tout cela pour qu'il ait à rougir de moi!... Oh! non, non, mieux vaut mourir!... Oui, cette fontaine... c'est là qu'a réellement commencé ma vie... c'est là qu'elle s'est usée, et c'est là qu'elle va finir... (*Tirant de son sein des tablettes.*) Ces tablettes, elles viennent de lui... il les reconnaîtra... je veux... oui, écrivons... (*Elle se met à genoux et s'appuie sur le banc.*) J'y vois à peine... n'importe, j'écrirai... «Je vous ai dit à la fontaine... j'y » suis venue; cherchez et vous m'y trouve- » rez... j'ai tout entendu... vous ne m'aimez » plus... il le fallait bien... Adieu!» (*Elle se relève, plante la flèche sur le banc et y attache le mot d'écrit.*) Cette flèche... cet écrit, et puis encore cette rose... oui, c'est cela... (*S'animant par degrés.*) C'en est fait... (*Elle se met à genoux.*) Mon père! et vous, mon Dieu! grâce... pardonnez-moi!... Il ne m'aime plus... il ne m'aime plus!...

Elle disparaît derrière la charmille et se précipite dans le bassin de la fontaine. On entend le bruit qu'elle fait en tombant dans l'eau.

SCENE XII.

HENRI, *revenant et examinant de tous côtés.*

Personne encore!... (*Écoutant du côté de la fontaine.*) Mais quel est donc ce bruit? on dirait... rien... lassée d'attendre, se serait-elle éloignée?... Oh! non!... (*Il se dirige vers le banc qui est près de la fontaine, ou pour s'y asseoir et aperçoit la flèche piquée et les tablettes qui sont attachées après.*) Qu'est-ce que cela?... cette flèche... ces tablettes ainsi attachées... que signifie?... Fleurette est donc venue? (*Il examine avec attention les tablettes.*) Des caractères tracés... oui!... tâchons de lire: « Je vous ai » dit: A la fontaine... j'y suis venue... » cherchez et vous m'y trouverez... j'ai » tout entendu; vous ne m'aimez plus... » il le faut bien... adieu!... » *Poussant un cri d'effroi.*) Ciel!... qu'ai-je lu?... la malheureuse!... c'est horrible!... ah! oui, je comprends... là!... dans cette fontaine... Fleurette!... ah! ah! au secours!... au secours!... à moi, mes amis! au secours!... (*dans le plus grand désordre.* Par ici... par ici... venez!

Il se précipite dans la fontaine.

SCENE XIII.

JEANNE D'ALBRET, LA GAUCHERIE, MOLINA, JEAN, ANDRÉ, *puis* HENRI, PAGES, DOMESTIQUES, *etc.*

LA GAUCHERIE. Quels sont ces cris?

JEAN. La voix de mon fils!

LA GAUCHERIE. Qu'y a-t-il?

Henri reparaît portant le corps de Fleurette.

HENRI. La voilà... la voilà!

JEAN. Ciel! que vois-je?...

ANDRÉ, *tombant à genoux.* Ma fille!...

LA GAUCHERIE. Fleurette!

MOLINA. Elle!

JEAN. Grand Dieu!

HENRI, *posant par terre le corps de Fleurette.* Fleurette!... Fleurette!... il est trop tard... morte! morte!...

TOUS. Morte!...

HENRI. Mon fatal abandon l'a tuée!

JEAN. Henri... mon fils!...

HENRI, *avec désespoir.* Laissez-moi... laissez-moi... que je meure... que je meure!... (*Se jetant dans les bras de La Gaucherie.*) Ah! mon ami!... mon ami!...

LA GAUCHERIE, *avec attendrissement, en lui montrant le corps de Fleurette.* Oui, pleurez! pleurez! (*d'une voix grave et solennelle*) votre premier amour a donné la mort!... Henri! prenez garde!...

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ANACHARSIS,

OU

MA TANTE ROSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

par MM. Dumersan et...

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 18 AVRIL 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA TANTE ROSE	Mme GUILLEMIN.	EUGÈNE	M. BRINDEAU.
ANACHARSIS, son neveu	M. ARNAL.	DEUX VOYAGEURS	M. MATHIEU. M. BALLARD.
ROSALIE, sa nièce	Mlle L. MAYER.	AUTRES VOYAGEURS.	
CLÉMENT, son intendant	M. LEPEINTRE.		
M. BRÉMONT	M. GUILLEMIN.		

La scène se passe aux environs d'Orléans.

Le théâtre représente un parc avec un mur et une grille dans le fond donnant sur la grande route. A droite du spectateur, une fontaine ; à gauche, un berceau. Banc, chaises et table de jardin.

SCENE PREMIÈRE.

ROSALIE, *seule, lisant sous le berceau.*

« Alfred pressait le cadavre sur sa poi- » trine de jeune homme, et il s'écriait : O » toi, qui étais si belle, te voilà donc cada- » vre... et moi aussi je deviendrai cada- » vre... et nos deux cadavres... » (*Elle sanglotte.*) Mon Dieu! qu'on écrit bien, aujourd'hui!... ces cadavres sont palpitans d'intérêt... et que de plaisir nous promet ce prospectus qui est presque aussi long que le livre... les beaux titres de romans! (*Lisant.*) « Pour paraître à la fin du mois : » *Sur la paille*, roman champêtre. » — Ah! oui... pour faire suite à *Sous les tilleuls*... « *Les Grenouilles*, scènes maritimes. *Ut,* » *ré, mi, fa, sol, la, si, ut,* rêve musical » nous avions déjà *Fa Dièze*... » Ah! voilà ma tante Rose ! cachons bien vite mon roman... mais, où?.. ils les font si grands aujourd'hui... autrefois, on les mettait dans la petite poche de son tablier, et tout était fini... Comment donc faire?... il n'est plus temps.. elle l'a vu...

La tante Rose est arrivée par la droite avec monsieur Brémont.

SCENE II.

ROSALIE, LA TANTE ROSE, BRÉMONT.

LA TANTE ROSE. Je t'y prends encore, Rosalie; tu lis de ces vilains romans du jour.

ROSALIE, *avec embarras*. Ma tante, celui-là est très-moral...

BRÉMONT. Oui, comme ils le sont tous... Le titre, mademoiselle...

ROSALIE, *lisant.* « *L'Adultère évité par le suicide.* »

BRÉMONT. Il est charmant, celui-là.

LA TANTE ROSE. Rosalie, donne-moi ce volume...

ROSALIE. Le voilà, ma tante.

LA TANTE ROSE, *le jetant dans la fontaine.* Je le ferai payer au cabinet de lecture... Je parie que c'est ce vieux fou de M. Clément qui te procure tous ces romans, en cachette. Si je l'y prends une fois, je le chasserai.

BRÉMONT. Et vous ferez fort bien, car c'est un poison véritable qu'il introduit dans le château...

ROSALIE, *à part.* Cela ne le regarde pas... de quoi se mêle-t-il ?

LA TANTE ROSE. Vous sortez, M. Brémont?

BRÉMONT. Je vais, en me promenant, jusqu'à Orléans... deux petites lieues... c'est si tôt fait... je reviendrai pour le dîner.

ROSALIE, *à part.* Le vilain parasite.

LA TANTE ROSE. Je vais vous accompagner jusqu'au petit bois.

BRÉMONT. Non, restez... je marche plus vite que vous, et ça me gênerait. Au revoir, mesdemoiselles...

LA TANTE ROSE.

AIR : *Fragment d'Une bonne Fortune.*

Ne vous faites pas trop attendre;

Monsieur, pensez à vos amis.

BRÉMONT, *s'éloignant.*

Mon retour ici va dépendre
Du courrier qui vient de Paris.

La tante Rose le reconduit jusqu'à la grille.

ROSALIE, *à elle-même.*

Monsieur Brémont, qui blâme mes lectures,
Près de ma tante, par momens,
Si l'on croyait aux aventures,
Aurait tout l'air d'un héros de romans.

ENSEMBLE.

A part.

Il peut fort bien se faire attendre;
Et, s'il en croyait mon avis,
Il ferait bien mieux de se rendre
Sur-le-champ lui-même à Paris.

LA TANTE ROSE.

Ne vous faites pas trop attendre;
Monsieur, pensez à vos amis.
Revenez vite nous apprendre
Ce qu'on vous écrit de Paris.

BRÉMONT, *en sortant.*

Si je me faisais trop attendre,
On n'en doit pas être surpris...
Mon retour ici va dépendre
Du courrier qui vient de Paris.

Il sort par le fond.

SCENE III.

ROSALIE, LA TANTE ROSE.

LA TANTE ROSE. Tu n'aimes pas M. Brémont, Rosalie?

ROSALIE. Vous conviendrez, ma tante, qu'il n'est pas aimable; et je ne sais pas comment vous pouvez garder si long-temps au château... ce vilain homme... Il n'a pas encore dit un seul mot aimable à qui que ce soit... et pourtant voilà déjà près de trois mois qu'il est ici... Est-ce qu'il ne s'en ira pas bientôt?

LA TANTE ROSE. Mais, non, car il me plaît à moi. Je le trouve loyal... franc... et quelquefois il est d'une gaieté..

ROSALIE. Jolie gaieté... il gronde toujours; aussi M. Clément, votre intendant ne peut pas le souffrir! (*A part.*) C'est comme moi.

LA TANTE ROSE. Oh! Clément! je sais bien pourquoi; mais laissons cela; je t'annonce une nouvelle qui doit te faire plaisir... Ton cousin Anacharsis arrive aujourd'hui.

ROSALIE. Encore un homme insupportable, à ce qu'on dit, car je ne l'ai jamais vu.

LA TANTE ROSE, *souriant.* Comme tu es difficile! Tiens, en attendant, tu vas faire connaissance avec son style.

Elle lui donne une lettre.

ROSALIE, *à part.* C'est bien amusant. (*Elle lit.*) « Ma belle tante... (*S'interrompant.*) Sa belle tante.... (*A part.*) Le menteur! (*Continuant.*) « Je me trouve dans » une position qui me fait vivement sentir » le besoin de me rapprocher de vous. Les » plaisirs commencent à fatiguer ma brû» lante imagination; et puis, je me repro» che d'avoir négligé une tante chérie, une » tante adorée... Je serai au château de Far» nal en même temps que ma lettre, si je » trouve une place dans la malle-poste. » J'embrasse ma chère tante de tout mon » cœur, et suis, pour la vie, son très-respec» tueux, très-obéissant et très-dévoué ser» viteur et neveu, ANACHARSIS DE FARNAL. » (*Parlant.*) Pour moi, je me passerais bien de sa visite.

LA TANTE ROSE. Tu verras... tu verras!... c'est un garçon fort aimable et qui a de l'esprit.

ROSALIE. Sans qu'il y paraisse.

LA TANTE ROSE. Silence, ma nièce!... et accoutumez-vous à respecter votre cousin... à l'aimer même... car il se peut que les arrangemens de ma fortune nécessitent un mariage entre vous...

ROSALIE, *à part.* Et mon Eugène!... Oh! non... je ne serai jamais qu'à lui.

LA TANTE ROSE. Je vais jusque chez mon fermier... Restez ici pour recevoir Anacharsis, s'il arrivait en mon absence.

Elle sort par la gauche.

SCENE IV.

ROSALIE, *seule.*

Oui, ma tante... Si je pouvais repêcher mon pauvre roman... peut-être qu'en le mettant au soleil... car enfin, j'ai encore trois chapitres à lire...

AIR :

Depuis que j'ai quitté Paris
Et que je ne vois plus Eugène,
Tous ces beaux livres que je lis
Ce n'est que pour tromper ma peine;
Moi je ne tiens pas aux romans,
Je sais les devoirs qu'on m'impose...
S'il m'écrivait de temps en temps,
Je ne lirais plus autre chose.

Elle s'approche de la fontaine pour en tirer le roman; on entend fredonner dans la coulisse.

Quelqu'un vient... Serait-ce M. Anacharsis... il est fort joli garçon, ce monsieur...

SCENE V.

ANACHARSIS, ROSALIE.

Il tient une cage et entre par le fond.

ANACHARSIS, *à la cantonade.* Merci!...

merci ! complaisant agricole... je te donnerai pour boire quand j'aurai vu ma tante.

ROSALIE, *à part*. Ah ! mon Dieu !... c'est lui !... il me fait peur !...

Elle se sauve derrière le berceau et disparaît.

SCENE VI.

ANACHARSIS, *seul*.

Ah ! me voilà donc au château de Farnal... chez ma tante Rose !... Quelle Thébaïde profonde !... Cette bonne tante doit se figurer, d'après ma lettre, que je viens la voir pour ses beaux yeux !... Ah ça... où mettre ma caille... car j'apporte une caille à ma tante Rose.. qui raffolle des oiseaux. Vous me direz, pourquoi une caille ? pourquoi pas un serin, un émouchet, une orfraie ?... Je dirai que la caille est un oiseau de circonstance... je viens ici tout bonnement pour prier ma tante de payer mes dettes ; la seule chose qui m'embarrasse, c'est d'entamer le chapitre du budget... Or, ma caille se chargera d'ouvrir la discussion d'une façon toute parlementaire ; elle prendra la parole, en disant avec son éloquence accoutumée : « Paie tes dettes !... paie tes dettes ! » car elle n'a fait que ça tout le long du chemin ; elle embêtait les voyageurs... (*Il pose sa cage sur une table à gauche*) Maintenant elle ne dit rien... il n'y a pas de mal qu'elle réserve ses moyens pour ma respectable tante.

La tante Rose reparaît avec Rosalie.

SCENE VII.

ANACHARSIS, LA TANTE ROSE, ROSALIE.

LA TANTE ROSE. En effet !... c'est lui !... c'est Anacharsis !...

ANACHARSIS. Ah ! ma tante Rose !... ma jolie tante Rose !...

LA TANTE ROSE. Embrasse-moi, Anacharsis !

ANACHARSIS. Comment donc ! certainement ; je ne demande pas mieux.

Il embrasse Rosalie d'abord, ensuite sa tante, et revient encore pour embrasser Rosalie.

ROSALIE. Mais, monsieur, je ne sais pas pourquoi...

ANACHARSIS. Comment, mademoiselle... mais la voix de la nature me dit quelque part : Anacharsis, cette jolie personne est ta cousine germaine... Me suis-je trompé ?...

LA TANTE ROSE. Non vraiment... c'est bien Rosalie... Mais par où donc es-tu venu ?... j'ai envoyé Clément, mon intendant, au-devant de toi par le petit chemin de traverse.

ANACHARSIS. Oh ! je vais vous dire... je suis arrivé par la grande route... attendu que j'ignorais absolument l'existence de l'autre... et c'est peut-être pour ça que nous ne nous sommes pas rencontrés... (*Il prend la cage et la présente à sa tante.*) Permettez que je vous offre...

LA TANTE ROSE. Ah ! tu es bien gentil d'avoir pensé à moi !... Qu'est-ce que c'est ?

ANACHARSIS. Une caille de la plus belle espèce... et qui parle comme vous et moi. (*A part.*) Si elle pouvait ouvrir le bec, ce serait le moment de placer son petit mot : « Paie tes dettes !... paie tes dettes !... »

LA TANTE ROSE. Tiens !... mais pourquoi une caille ?...

ANACHARSIS. Ah ! voilà... pourquoi ?... (*A part.*) Il n'y a que moi qui sais le pourquoi... (*Haut.*) Parce que j'ai toujours remarqué que cet oiseau a du jugement ; ce n'est pas comme les linottes, qui sont folles, évaporées ; la caille a de l'expérience, et vous donne quelquefois de bons conseils en passant... ça vous a des petits raisonnemens tout gentils... (*Il lui parle.*) Peu.... peu... Dites donc quelque chose à cette tante Rose... vous savez bien, ce que vous disiez dans la voiture...

LA TANTE ROSE. Ah ! tu lui avais appris quelque chose à mon intention ?

ANACHARSIS. Non !... elle répétait deux ou trois mots qu'elle avait entendu dire très-souvent à des personnes qui venaient chez moi... mon tailleur, mon bottier, mon propriétaire... vous savez... c'est un peu perroquet, la caille... Elle ne dira rien, il suffit qu'on l'en prie... elle parlera tout à l'heure. Je ne savais pas que ces petits oiseaux étaient si capricieux.

Il pose sa cage sur la table.

LA TANTE ROSE. Et Paris ?... comment l'as-tu laissé ?...

ANACHARSIS. Je l'ai laissé tourbillonnant et plus fashion que jamais.

LA TANTE ROSE. Donne-t-on beaucoup de pièces nouvelles ?

ANACHARSIS. Des boisseaux... des hectolitres... il y en a de bien bêtes... il y en a beaucoup même.

ROSALIE. Et les concerts ?

ANACHARSIS. Pullulent... il y en a des myriades...

LA TANTE ROSE. Le fashion, les myriades... où va-t-il prendre ces mots-là ?

ANACHARSIS. Le cornet à piston vous poursuit partout... vous allez au jardin Turc... vous entendez... (*Il imite le cornet.*) vous traversez les Champs-Élysées.....

(*Deuxième imitation.*) à Passy... au Ranelagh... (*Il imite toujours le cornet.*) enfin de tous côtés vous n'entendez que ça...

AIR : *L'étude est inutile.*

Aux jours de la conquête,
Quand nos soldats passaient,
Au son de la trompette
Les ennemis dansaient!
Maintenant la musique
A bien changé de ton :
La France, pacifique,
Substitue au clairon
Le cornet à piston! (*bis*).
Les concerts du bon ton
Sont toujours à piston!
Je doit aussi vous dire
Comme on danse aujourd'hui :
C'est un charme, un délire,
Inconnus jusqu'ici!
Le trombonne commence
Un galop amoureux...
Puis, pour vous mettre en danse
Vient le tam-tam joyeux.
Dans une contredanse
Le tam-tam est heureux...
Le tam-tam est au mieux!
Non, rien n'est plus harmonieux,
C'est vraiment gracieux!
Aux accords des timbales,
Doux signal du plaisir,
Comme des cannibales
On aime à s'étourdir...
Pour rendre plus ingambes,
Quittant le flageolet,
Musard vous tire aux jambes
Trois coups de pistolet!
Pan! pan! pan!
Voilà de nos hivers
Les bals et les concerts. (*bis.*)

LA TANTE ROSE, *bas, à Anacharsis.* On m'a dit que tu faisais des tiennes à Paris... et que les femmes...

ANACHARSIS. Qu'est-ce qui dit des bêtises comme ça... Dam! à Paris, pour peu qu'on soit agréable... du physique... des gants jaunes... on va son petit bonhomme de chemin... mais je crois, belle tante, que je vais devenir le plus fidèle des dandys...

LA TANTE ROSE. Des dandys?

ANACHARSIS. Oui, je suis un dandy... autrement dit un fashionable... ou, si vous aimez mieux, un homme adorable.

ROSALIE, *à part.* Et fat, par-dessus le marché...

ANACHARSIS. Vous dites, ma cousine?

ROSALIE. Je ne dis rien... j'emporte votre caille au château; elle a besoin de prendre quelque chose... elle n'a presque plus rien dans sa cage...

ANACHARSIS. Ce n'est pas l'embarras, elle est d'une bêtise amère aujourd'hui... Emportez!... emportez!... l'oiseau peut se vanter d'avoir été stupide.

Rosalie sort en emportant la cage.

SCENE VIII.

ANACHARSIS, LA TANTE ROSE.

LA TANTE ROSE. Ah ça! te voilà donc pour quelque temps avec nous?...

ANACHARSIS. Je le voudrais, belle tante... mais il faudra que je reparte incontinent...

LA TANTE ROSE. Comment! un voyage de trente lieues pour rester si peu...

ANACHARSIS. Que voulez-vous? ils ne peuvent pas se passer de moi là-bas...

LA TANTE ROSE. Enfin, n'importe... tu as toujours bien fait de venir... je te sais même gré de ce sacrifice, un peu tardif il est vrai... car, sans reproche, voilà quatre ans que je ne t'ai vu...

ANACHARSIS. Comment! il y a tant que ça!.. Absurdes plaisirs, qui m'ont retenu si long-temps loin d'une si prodigieuse tante...

LA TANTE ROSE. Avec six mille francs de pension que tu reçois par an, tu dois faire une jolie figure...

ANACHARSIS. Je ne me plains pas précisément de la figure... mais les plaisirs du grand monde sont devenus si chers... Votre neveu vous fait honneur, belle tante!.. seulement, il y a des jours... aux fins de mois, par exemple...

LA TANTE ROSE. Explique-toi mieux... je ne te comprends pas.

ANACHARSIS. Paris est un gouffre... Paris est un minotaure... qui dévore les capitalistes.

LA TANTE ROSE. Tu aurais des dettes?

ANACHARSIS. Hélas! oui, ma jeune tante... jamais votre neveu ne vous en aurait parlé le premier... mais puisque vous avez pris l'initiative...

LA TANTE ROSE, *souriant.* Tu as des dettes... ah! je devine à présent, la caille : « paie tes dettes... paie tes dettes... »

ANACHARSIS. Oui, ma tante... voilà ce que l'oiseau me cornait aux oreilles du matin au soir!.. j'avais beau lui répondre : « Paie tes dettes... paie tes dettes... » c'est aisé à dire... les conseilleurs ne sont pas les payeurs... Eh bien! admirez la délicatesse de ce petit animal... elle n'en a pas ouvert le bec devant vous... ce n'est pas une pie qui aurait eu cette discrétion... et comme le motif était ingénieux!.. je ne

pouvais pas venir vous dire : Bonjour, ma tante... je ne vous ai pas vue depuis quatre ans... je dois dix mille francs, payez-les... et bonsoir la compagnie... je m'en vas... c'eût été bien leste...

LA TANTE ROSE. J'aurais mieux aimé cette franchise...

ANACHARSIS. Eh bien ! je serai franc... je dois dix mille francs... donnez-les-moi, et je m'en irai le plus fortuné des neveux.

LA TANTE ROSE. Cela m'est impossible...

ANACHARSIS. J'ai attendu le plus que j'ai pu ; mais, me voyant harcelé, poursuivi, au moment d'être appréhendé... j'ai pensé à ma tante Rose... et je me suis dit : Elle est aussi bonne que belle.

LA TANTE ROSE. J'en suis bien fâchée, mais je ne paierai pas.

ANACHARSIS. Vous ne paierez pas... et si l'on me donne un logement au nouvel hôtel de la rue de Clichy ? Vous vous direz donc sans frémir : J'ai un neveu qui languit dans les fers, et c'est moi qui fais un esclave d'un homme libre... car enfin je suis un homme libre !.. jusqu'à présent...

LA TANTE ROSE. Tout ce que je puis faire, c'est de te garder ici... tu y seras en sûreté et en liberté... mais je ne donnerai pas un sou.

ANACHARSIS. Alors, je peux compter là-dessus... et je ne dirai plus rien... Cependant il y a encore une chose à dire...

LA TANTE ROSE. Je ne t'écoute plus.

ANACHARSIS. Une chose essentielle... fondamentale... sans réplique...

LA TANTE ROSE. Eh bien ! quoi ?

ANACHARSIS. C'est que vous êtes ma tante, et que je suis votre neveu.

LA TANTE ROSE. Eh bien !.. les tantes sont-elles tenues de payer ?..

ANACHARSIS. Selon les lois de la nature et les habitudes sociales...

LA TANTE ROSE. Brisons là, Anacharsis... Si vous m'en reparlez, je vous déshérite... Encore une fois, et pour la dernière, je ne paierai pas... Restez ici, si vous le voulez... et si vous allez à Paris, vous pouvez emporter votre caille.

Elle sort.

ANACHARSIS, *la suivant.* C'est votre dernier mot, ma jolie tante ! ma charmante...

Il s'arrête.

SCENE IX.

ANACHARSIS, *seul, revenant sur le devant de la scène.*

Vieille éternelle, va !.. comptez donc sur vos parens, d'une manière ou d'une autre... Me voilà bien avancé, avec ma caille... on peut bien la mettre entre deux feuilles de vigne, pour l'agrément qu'elle m'a procuré... Elle est gentille aussi, ma tante Rose... Moi qui comptais m'en retourner à Paris le gousset garni, et recommencer ma vie de sybarite... car je vis comme un véritable Athénien... Rester ici, j'y mourrai d'ennui... Rentrer à Paris, je vais me faire saisir à la barrière comme un objet de contrebande... j'ai cinq huissiers à mes trousses, et un nombre illimité de recors... Ah ! si, au lieu d'une tante, j'avais un oncle !... les oncles paient toujours les dettes de leurs neveux... ces bonnes ganaches d'oncles... depuis ceux d'Amérique jusqu'à ceux de la rue Quincampoix... Enfin tous les oncles des nations civilisées... Cela se voit partout... dans le monde, dans les comédies... eh bien ! oui... mais c'est que je n'ai pas d'oncle... je n'ai qu'une tante... être d'égoïsme et de superfétation, qui se complaît dans ses quarante mille livres de rente... et dans le désastre du fils de sa sœur... ou de son frère. (*Avec violence.*) Et pourquoi donc n'ai-je pas d'oncle, quand tout le monde en a ?... pourquoi ?... parce que ma mère n'a eu qu'une sœur, et que ma tante est restée demoiselle... (*Frappé d'une idée.*) Si je la mariais ?... Si je la mariais !.. j'aurais un oncle, à l'instant même... un oncle, auquel je dirais : Farceur, je t'ai fait épouser ma tante Rose, qui a quarante mille livres de rente... tu vas payer mes dettes plus vite que ça... ohé ! quelle idée ! quelle idée immense !.. Toutes les vieilles filles sont crédules, romanesques... et si je trouvais un individu un peu propre dans le pays... Mais, j'y pense... si je l'épousais moi-même... Voilà qui serait commode...

AIR : *Vaudeville du Passe-partout.*

En contractant ce mariage,
Dont les intérêts seraient grands,
Il aurait le double avantage
De doubler aussi mes parens.
En y pensant j'en ai l'âme contente,
Si l'hymen exauçait mon vœu,
J'aurais l'honneur en épousant ma tante
D'être à la fois mon oncle et mon neveu,
Oui, je serais mon oncle et mon neveu.

Oh ! si ma tante voulait... oui, mais ma tante ne voudrait pas... c'est une femme à scrupules... Il faut donc que je me cherche un autre oncle que moi-même... mais il m'en faut un... n'en fût-il plus au monde !

SCENE X.

ANACHARSIS, CLÉMENT.

CLÉMENT, *sans voir Anacharsis.* Ma foi,

M. Anacharsis arrivera quand il voudra... je suis las de l'attendre et de marcher.

ANACHARSIS, *qui l'aperçoit, le prenant au collet vivement.* Vieillard, es-tu garçon?

CLÉMENT. Je suis intendant, monsieur.

ANACHARSIS. Homme aux cheveux gris, je te demande si tu es marié.

CLÉMENT, *à part, étonné.* Quel est donc ce monsieur? Serait-ce par hasard...(*Haut.*) N'est-ce pas à M. Anacharsis, le neveu de ma belle maîtresse, que j'ai l'honneur de parler?

ANACHARSIS. C'est moi-même... Remets ta casquette, gros être... et causons de bonne amitié.

CLÉMENT, *se couvrant.* Je lui suis attaché depuis vingt-trois ans.

ANACHARSIS. Comment l'entends-tu? parles-tu de ma tante... ou de ta casquette?

CLÉMENT, *troublé.* Je n'ai rien dit...

ANACHARSIS. Un soupir s'est échappé de ta large poitrine... et tes grosses joues se sont colorées d'une couche de vermillon.

CLÉMENT. Ah! pourriez-vous croire...

ANACHARSIS. Tu t'es trahi, vieillard... tu aimes ma tante!

CLÉMENT, Moi, monsieur!

ANACHARSIS. Tout à l'heure tu l'as appelée belle... l'amour est aveugle... tu aimes, vieillard...

CLÉMENT. Eh bien! oui... vous avez lu dans mon faible cœur... Mais c'est un mystère d'iniquité... depuis vingt-trois ans que j'aime en secret mademoiselle Rose de Farnal...

ANACHARSIS, *à part.* Quelle heureuse découverte!..

CLÉMENT. Personne n'en saura jamais rien, et c'est pour mieux dissimuler mon amour que je me suis marié trois fois...

ANACHARSIS. Tu avais donc une figure jadis?

CLÉMENT. Oui... j'ai de la douceur dans les traits... on trouve que j'ai la physionomie de Bernardin de Saint-Pierre.

ANACHARSIS. Qu'est-ce qui t'a dit ça?

CLÉMENT. Mademoiselle de Farnal... un jour que je lui lisais Paul et Virginie.

ANACHARSIS, *à part.* Il paraîtrait que ma tante aime les études de la nature... (*Haut.*) Dis-moi, vieillard précoce, ma tante t'aurait donc remarqué?

CLÉMENT. Dam... pendant vingt-trois ans!.. je ne sais si je me flatte, depuis la mort de ma dernière épouse elle semble me faire plus d'amitiés qu'à l'ordinaire.

ANACHARSIS, *à part, en le regardant.* Ah! ça mais... voyons donc... il a le physique de l'emploi... une bedaine affreuse... le jambes engorgées... Il est horrible... ça fera un oncle superbe. (*Haut.*) Plus qu'un mot... te sentirais-tu de la répugnance à devenir mon oncle?

CLÉMENT, *poussant un cri.* Qui... moi!

ANACHARSIS. Toi et ma tante Rose... vous êtes déjà en communauté de biens, depuis que tu es son intendant... vous n'êtes que séparés de corps...

CLÉMENT. Ah! ménagez-moi... ma sensibilité...

ANACHARSIS. J'y vois les convenances... les rapprochemens...

AIR : *Le Luth galant.*

De sa fortune ayant le maniement,
Tu dois avoir placé beaucoup d'argent.
Ma tante a des écus... elle est bonne, elle est sage...
Et si tu contractais enfin ce mariage,
Tu lui rapporterais comme époux en ménage
Ce que tu lui volas vingt ans comme intendant.

CLÉMENT. Monsieur est trop honnête... mais la distance qui nous sépare... elle voulait, il est vrai, me coucher sur son testament.

ANACHARSIS, *lui frappant sur l'épaule.* Epouse-la... tu feras encore mieux...

CLÉMENT, *ému.* Grâce... grâce!.. c'est au-dessus de mes forces... vous m'abîmez!..

ANACHARSIS. Vieillard... tu seras mon oncle!.. mais il faut que tu t'engages sur l'honneur à payer les dettes de ton neveu, et à ne lui refuser jamais de l'argent!

CLÉMENT. Jamais... oh! jamais!.. mon sang, ma vie...

ANACHARSIS. Eh bien! retourne à tes travaux accoutumés... je vais travailler à votre bonheur mutuel.

CLÉMENT. N'allez pas me compromettre.

ANACHARSIS. Ne crains rien... jeune vieillard...tu m'intéresses singulièrement. (*Il lui arrange les cheveux et la cravate.*) Seulement il faut te bichonner un peu... Je t'assure que si tu te bichonnais...

Il le pousse et sort.

SCENE XI.

CLEMENT, *seul.*

Je ne sais si je dors ou si je veille! après vingt-trois ans d'attente et de soupirs... je posséderais cette céleste créature qui a rempli toute ma vie d'amertume et de douceur!..

SCÈNE XII.

CLÉMENT, EUGÈNE.

EUGÈNE *entrant.* Monsieur, n'est-ce pas ici le château de Farnal?

CLÉMENT. Oui, monsieur.

EUGÈNE. Pourriez-vous me dire si monsieur Anacharsis est arrivé?

CLÉMENT. Il arrive à l'instant même, monsieur.

EUGÈNE. Voudriez-vous lui annoncer qu'un de ses amis de Paris désire l'embrasser en passant?

CLÉMENT. Si monsieur veut me suivre au château?

EUGÈNE. Non... je ne puis m'arrêter... j'ai devancé la diligence qui monte la côte...

CLÉMENT. Je vais avertir monsieur Anacharsis.

Il sort.

SCENE XIII.

EUGÈNE, *seul.*

Ce cher Anacharsis... notre situation est à peu près pareille... il a quitté Paris pour fuir ses créanciers... et moi, je me suis échappé de Sainte-Pélagie, habillé en femme... c'est délicieux. Mais le moyen de retourner dans la capitale avant d'avoir payé le barbare qui me tenait sous les verroux, sans égard pour mon cours de médecine, qui n'est pas fini, et pour l'amour qui me portait à courir après ma belle inconnue... Elle n'aura plus su ce que j'étais devenu... En reprenant ma liberté, mon premier soin a été de voler à son pensionnat... elle était partie depuis trois mois pour la province... quelle province? personne n'a pu me l'apprendre... elle m'oubliera probablement, et me voilà forcé de faire comme elle.

SCENE XIV.

EUGÈNE, ANACHARSIS.

ANACHARSIS, *sans voir Eugène.* Ma tante est furieuse des amours de son intendant... je l'ai laissée aux prises avec lui... il s'en débarbouillera comme il pourra... Qu'est-ce qui peut me demander?..(*Apercevant Eugène*). Dieu! Eugène de Verbois!..

EUGÈNE. Moi-même... embrassons-nous...

ANACHARSIS. Attends!.. (*A part.*) Parbleu, voilà mon Dieu, mon sauveur, mon oncle... (*Déclamant.*)

« Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
» Ma fortune va prendre un visage tout-à-fait nou-
[veau...»

Il l'a pris par la main et lui a fait descendre la scène.

EUGÈNE. Laisse là tes folies... la diligence va venir...

ANACHARSIS. La diligence!.. et tu crois que je te laisserai partir... toi, le plus aimable, le plus joli garçon du quartier latin... toi, qui emportes les cœurs d'assaut: toi, qu'adorent les filles, les épouses, les nièces (*appuyant*) et les tantes... Eugène, les tantes!..

EUGÈNE. Ah ça! es-tu fou?

ANACHARSIS. Veux-tu me faire l'amitié d'accepter quarante mille livres de rente?

EUGÈNE, *tendant la main.* Donne.

ANACHARSIS. Tu crois que je plaisante, facétieux carabin!.. Réponds à mes questions... ton cœur de jeune homme est-il libre?

EUGÈNE. A peu près.

ANACHARSIS. Alors tu n'aurais aucune répugnance à contracter un brillant mariage?..

EUGÈNE. Ma foi, non... je ne suis pas sans y penser...

ANACHARSIS. Quel âge voudrais-tu trouver dans celle qui t'apporterait cette dot colossale?

EUGÈNE. Eh! j'irais bien jusqu'à la quarantaine...

ANACHARSIS. Oh! instinct de la fortune! il a mis le doigt dessus...

EUGÈNE. Que veux-tu dire?

ANACHARSIS. Ecoute... parlons peu... mais parlons bien et vite, car le temps presse... J'ai une tante, Eugène, une tante, qui est encore potable... encore fraîche, bonne, joviale, libérale... veux-tu l'épouser?

EUGÈNE, *surpris.* Moi?..

ANACHARSIS.

Air de la Famille de l'Apothicaire.

Pour fixer les plus inconstans,
Mon cher, tu sauras que ma tante
Possède, avec ses quarante ans,
Quarante mille francs de rente...
Si d'autres comptent leurs vertus
Par le nombre de leurs journées,
Elle compte ses revenus
Par le nombre de ses années.

EUGÈNE. Ah ça! tu plaisantes...

ANACHARSIS. Non, il s'agit ici de payer mes dettes... et d'être pour moi l'oncle qui revient des grandes Indes, ou d'Amérique, comme tu voudras... ou des grandes Indes. Veux-tu revenir d'Amérique?

EUGÈNE. Ah! je comprends. Parbleu! l'idée est originale... mais ta tante voudra-t-elle de moi?

ANACHARSIS. J'en réponds, si tu veux être ici l'homme aimble du quatier latin... le Joconde de la grande Chaumière.

EUGÈNE. Il est sûr qu'au Luxembourg...

ANACHARSIS. Toutes les vieilles filles ont le cœur tendre... et ma tante Rose,

sans être une tante Aurore, ni même une tante Ulurette, doit avoir des idées comme une autre... Fais-lui ta déclaration d'abord... je me charge du reste...

EUGÈNE. Ma foi, puisque cela t'arrange... ce mariage me convient sous tous les rapports!.. J'avais pourtant juré un amour éternel à une jeune fille... une pensionnaire de la rue Barbette. Ah! mon cher quel ange!

ANACHARSIS. Veux-tu bien me laisser tranquille avec ton ange de la rue Barbette. (*Indiquant la cantonade*). Tiens, voilà l'ange qu'il te faut!

EUGÈNE. Quoi! cette dame?..

ANACHARSIS. C'est ma tante, mon ami.

EUGÈNE, *voulant s'en aller*. Sans adieu, Anacharsis.

ANACHARSIS, *le retenant*. Reste, enfant, et songe que le bonheur s'avance vers toi.

EUGÈNE, *à lui-même*. O fortune!... tu coûtes quelquefois bien cher...

SCENE XV.

Les Mêmes, LA TANTE ROSE.

ANACHARSIS. Belle tante!.. permettez-moi de vous présenter M. Eugène de Verbois, le meilleur de mes amis.

LA TANTE ROSE. Monsieur, je suis ravie que mon neveu me procure le plaisir de vous voir... (*Bas, à Anacharsis*). Il est fort bien ce jeune homme.

ANACHARSIS. N'est-ce pas? (*A Eugène.*) Ferme, elle te trouve bien.

EUGÈNE. Combien je me félicite, madame...

ANACHARSIS. Tu peux dire hardiment mademoiselle, sans craindre de commettre une erreur de position... Oui, mon ami, ma belle tante Rose est encore une pure et simple demoiselle... mais c'est parce qu'elle n'a pas voulu... car si elle avait voulu... et si elle voulait encore...

LA TANTE ROSE. Taisez-vous, Anacharchis...

ANACHARSIS. Belle tante... il ne faut pas rougir pour ça.

LA TANTE ROSE. Finissez.

ANACHARSIS. Eh bien! je ne dirai plus rien... Mais mon ami parlera. Parle, Eugène, parle, et surmonte la timidité d'un premier amour... un premier amour, belle tante! un premier amour... c'est si rare!..

LA TANTE ROSE. Quel galimatias me fais-tu donc là?

ANACHARSIS. Mais explique-toi donc... et répète à cette excellente tante ce que tu me disais tout à l'heure avec tant de véhémence et d'exubérance!

EUGÈNE, *bas, à Anacharsis*. En vérité, je n'ose plus...

ANACHARSIS. Homme pusillanime... je vais parler pour toi... approuve-moi du geste et du regard.

LA TANTE ROSE, *inquiète*. Et que vous disait monsieur, Anacharsis?

ANACHARSIS. Il me disait que l'an dernier, à la même époque... à la fête patronale de cette commune...

EUGÈNE, *bas*. C'est la première fois que j'y viens.

ANACHARSIS. Il me disait, dis-je, qu'à cette fête patrouale, communale ou municipale... il avait aperçu une femme... remarquablement belle... une femme difficile à expliquer... ce n'était plus un enfant... elle avait encore ce coloris des roses du printemps que l'on ne doit qu'à la nature... ou au parfumeur... Il la vit, ma tante, cette femme, et soudain l'amour le mordit au cœur, il en devint fou... fou... comme Salvoisy... car cette femme avait un port de reine!

LA TANTE ROSE, *à part*. Où veut-il en venir?

ANACHARSIS, *bas*. Elle est rêveuse... voilà que ça prend.

EUGÈNE. Va toujours.

ANACHARSIS. Depuis ce jour, sa passion ne fait que croître et embellir... Il n'a rêvé qu'à sa reine... et l'espoir seul d'obtenir sa main l'a ramené dans ce pays... Il connaissait mon amitié pour lui... adorable tante! et il est venu me prier, le rouge au front et les larmes aux yeux, de le conduire à vos genoux... (*Bas, à Eugène*). A genoux; elle est émue.

LA TANTE ROSE. A mes genoux?..

ANACHARSIS. Viens, intéressant ami... viens, que je t'y conduise moi-même... Ma tante Rose, ou plutôt ma rose de tante est prête à entendre, que dis-je! est prête à couronner ton immense passion! (*Bas.*) Chaud, chaud...

EUGÈNE, *à genoux*. Quoi! mademoiselle, je pourrais espérer...

LA TANTE ROSE. Monsieur, que signifie.

SCENE XV.

Les Mêmes, ROSALIE.

ROSALIE, *accourant*. Ma tante! ma tante! (*Avec un cri.*) Ah! monsieur Eugène!

EUGÈNE, *se relevant*. Rosalie!.. oui, mademoiselle, oui, je suis accouru de Paris pour vous demander la main de votre nièce adorée.

ROSALIE. Ah! mon Dieu!

ANACHARSIS, *ébahi*. Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce que tu dis?

EUGÈNE. Je dis que j'aime mademoiselle Rosalie depuis un an, que je ne puis aimer qu'elle... que le bonheur de ma vie est de l'obtenir de sa respectable tante.

ANACHARSIS, *à part*. C'est l'ange de la rue Barbette... Que le diable l'emporte!

LA TANTE ROSE. Monsieur, voilà une singulière manière de faire une demande en mariage... Mais j'ai toujours eu beaucoup d'indulgence pour la jeunesse... et pour les faiblesses du cœur surtout... si vous voulez me suivre au château, vous allez me faire connaître votre famille... et nous verrons si les convenances... (*A Rosalie.*) Tu ne m'avais pas parlé de monsieur?

ROSALIE. J'y pensais pourtant tous les jours, ma tante.

LA TANTE ROSE. Ah! ah! fort bien. (*A Eugène*). Donnez-moi le bras jusqu'au château, monsieur.

ANACHARSIS, *arrêtant Eugène*. Du tout! voilà la diligence, et monsieur est obligé de repartir.

EUGÈNE. La diligence partira sans moi... Ah! mon ami, que je te remercie! tu m'as rendu le plus heureux des hommes!

LA TANTE ROSE. Anacharsis, je suis contente de toi... voilà un beau trait... parler pour son ami... quand tu étais toi-même au moment d'épouser ta cousine.

EUGÈNE. Comment... tu pouvais toi-même? Oh! que je t'embrasse encore!..

Il l'embrasse avec violence.

ANACHARSIS, *le repoussant*. Va donc embrasser ton ange de la rue Barbette!

LA TANTE ROSE.

AIR : *Suivons, suivons cette jeunesse.*

Fidèle ami, bon camarade,
Dieu! quel cœur et quel dévoûment!
Vraiment Oreste pour Pylade
N'en aurait jamais fait autant.

EUGÈNE.

Que bientôt le ciel te le rende!...

ANACHARSIS, *consterné, à lui-même*.

C'est un oncle que je demande...
Et je ne trouve qu'un cousin...
Un odieux cousin!

EUGÈNE, *lui serrant la main*.

Encor... encor... ta main!...

ENSEMBLE.

ANACHARSIS, *à part*.

Fidèle ami!... bon camarade!...
Je ne suis pas, pour le moment,
Avec Oreste, avec Pylade,
Propre à faire du sentiment...

LES TROIS AUTRES.

Fidèle ami!... bon camarade!... etc.

Eugène a offert son bras à la tante Rose; ils sortent, ainsi que Rosalie.

ANACHARSIS, *se laissant aller sur un banc*. Je suis abruti... et de deux oncles, qui m'échappent... qui me... filent dans la main...

SCENE XVII.

ANACHARSIS, CLÉMENT, *les yeux mouillés de larmes et portant un paquet.*

CLÉMENT. Après vingt-trois ans de fidélité... me chasser comme un vagabond!..

ANACHARSIS. Ah! voilà mon Bernardin de Saint-Pierre.

CLÉMENT. Ah! monsieur, je ne vous ferai point de reproches, car votre intention était bonne et louable; mais vous m'avez fait bien du mal en dévoilant mon pudique amour à mademoiselle. Elle m'a mis à la porte sans pitié... elle est si chaste et si pudibonde!..

ANACHARSIS. Elle est bégueule...

CLÉMENT. Oh! pouvez-vous parler ainsi de la femme la plus vénérable du département... Je perds ma place... une place superbe... mais je l'aimerai toujours...

ANACHARSIS. La place!.. vieillard? je le conçois, car tu t'y es arrondi... conviens que tu t'y es arrondi... Mirabeau tonneau!..

CLÉMENT. Je ne parle pas de la place, je parle de...

ANACHARSIS. Assez, vieillard... assez! je n'ai plus besoin de tes caduques amours; mais tu pourrais peut-être m'être utile... par tes conseils... Ne connaîtrais-tu pas dans les environs quelqu'un qui fût susceptible de pouvoir, au besoin, faire un oncle... présentable?

CLÉMENT. Moi! que je travaille au bonheur d'un autre...

ANACHARSIS. Écoute, Clément, fais-moi trouver le parent que je cherche, et j'y mettrai pour condition que ta place d'intendant te sera rendue.

CLÉMENT. En vérité... Oh! alors, on peut s'entendre.

Il va poser sa valise sur le banc.

ANACHARSIS. Eh bien! as-tu l'idée d'un oncle?

CLÉMENT. Monsieur... je crois que je tiens notre affaire... mais c'est vraiment bien cruel!

Il soupire.

ANACHARSIS. Laisse tes soupirs, et parle-moi avec tes cheveux blancs. Tu dis donc que tu as l'objet en question?

CLÉMENT. Je le présume... Ecoutez-moi: Depuis deux mois environ... nous avons au château un homme... entre deux âges... qui me paraît ne pas déplaire... à mademoiselle...

ANACHARSIS. Un homme entre deux âges!

CLÉMENT. La jalousie y voit clair... et que de nuits blanches elle m'a fait passer!

Il soupire.

ANACHARSIS, *lui frappant sur le ventre.* Rengaine... rengaine...

CLÉMENT. Ce monsieur et votre tante se promènent souvent tous deux, le soir, très-tard, dans le parc... quand il fait beau... et quand il pleut... ils lisent quelquefois ensemble... dans la chambre à coucher de mademoiselle... jusqu'à une heure du matin.

ANACHARSIS. Jusqu'à une heure du matin... dans la chambre de ma respectable tante!

CLÉMENT. Je dis une heure, comme je dirais trois, comme je dirais quatre, comme je dirais cinq.

ANACHARSIS. Que ne dis-tu toute la nuit?

CLÉMENT. C'est vous qui l'avez dit! car, hier, comme je guettais la sortie de ce monsieur, selon mon habitude, pour m'assurer qu'il ne restait pas...

ANACHARSIS. Eh bien! vieillard?

CLÉMENT. Eh bien! monsieur, il n'est sorti qu'à six heures trois quarts passés du du matin.

ANACHARSIS. Comme qui dirait sept heures... Clément... je tiens mon oncle!

AIR *de la Sentinelle.*

Ah! c'est ainsi, scélérat d'étranger!
Tu viens la nuit déshonorer ma tante!
Mais je suis là... je saurai la venger...
Et l'hymen seul peut venger une amante!...
A nous deux donc, infâme séducteur!
Je te ferai, pour prix de tes fredaines...
Chez le maire, vil suborneur,
Payer la dette de l'honneur...
Et tu paîras aussi les miennes...
D'abord les miennes!...

CLÉMENT. Vous savez nos conventions.

ANACHARSIS. Conduis-moi vers ce célibataire dissolu.

CLÉMENT. Tenez!... le voilà justement qui revient de sa promenade accoutumée.

ANACHARSIS. Il déshonore ma tante... et il se promène... la canne à la main encore!... Nous allons voir...

SCENE XVIII.

LES MÊMES, BRÉMONT.

BRÉMONT, *à lui-même, sans voir les autres.* Parbleu! voilà d'excellentes nouvelles pour le château; aussi, grand gala pendant trois jours!

CLÉMENT, *bas.* Ça ne lui coûte rien.

ANACHARSIS. Grand gala? monsieur!... grand gala? c'est donc apparemment le repas de vos fiançailles... avec mademoiselle de Farnal... que vous voulez faire?...

BRÉMONT, *étonné, mais froidement.* Monsieur, je n'ai pas de compte à vous rendre.

ANACHARSIS, *élevant la voix.* C'est ce qui vous trompe, monsieur, car vous voyez en moi Benjamin-Anacharsis de Farnal, l'unique neveu de votre victime.

BRÉMONT. Ah! c'est vous, monsieur, qui êtes ce neveu mauvais sujet dont on m'a parlé?

ANACHARSIS, *à lui-même.* Mauvais sujet est très-joli... (*Haut.*) Monsieur, ma conduite ne vous regarde pas.

BRÉMONT, *le contrefaisant.* C'est ce qui vous trompe, monsieur... car j'ai promis à votre tante de vous faire rentrer dans la bonne route.

ANACHARSIS. Je vous trouve plus beau que nature, par exemple!... c'est bien vous qui allez y rentrer dans la bonne route... et plus vite que ça... en épousant ma tante ce soir même... ce soir même, entendez-vous!...

BRÉMONT. Ah! vous voulez que j'épouse votre tante?

ANACHARSIS. Je le veux! je l'exige! en réparation du tort que vous avez fait à son honneur; car tout le monde vous a vu, par les yeux de ce vieillard jaloux... sortir de la chambre à coucher de la maîtresse de céans... à sept heures moins un quart du matin... (*criant*) sept heures moins un quart, monsieur... (*A Clément.*) Et il était peut-être en robe de chambre?

CLÉMENT. Monsieur, je n'ai pas dit...

ANACHARSIS. Vous l'entendez... je vous somme d'épouser ma tante Rose... à condition que vous paierez dix mille francs de dettes que j'ai laissées sur le pavé de Paris.

CLÉMENT, *bas.* Et moi!

ANACHARSIS, *à Clément.* C'est moins pressé, toi!

BRÉMONT. Monsieur... qui me sommez à condition... écoutez bien ce que je vais vous dire : Je ne paierai pas vos dix mille francs de dettes... par des raisons à moi connues... et je n'épouserai pas mademoiselle votre tante... attendu que je suis marié. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il rentre au château.

SCENE XIX.

ANACHARSIS, CLÉMENT.

Ils se regardent quelque temps sans rien dire.

ANACHARSIS. Marié!... marié!...

CLÉMENT. Dieu! quelle perversité!

ANACHARSIS, *hors de lui.* Encore un de manqué!... Mais qu'est-ce que je fais? je suis là.. je patange au milieu des oncles... je barbotte... Ah! je n'en aurai pas le démenti, j'aurai un oncle, quand je devrais me poster là... à la grille, sur la grande route, comme un bandit, comme un assassin, et dire à chaque passant: Sois mon oncle, ou la vie!.. (*On entend le bruit d'un fouet de postillon.*) Justement, voici la diligence!... si j'arrêtais la diligence!.., je suis capable de l'arrêter... (*Il court à la grille.*) Tiens, elle s'arrête toute seule... les voyageurs en descendent... ils viennent par ici... qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce qu'il m'arriverait des oncles par *Laffitte et Caillard?....*

BRÉMONT, *sortant du côté du château.* Décidément, il perd la tête!... et je n'ai plus qu'un moyen de salut.

SCENE XX.

ANACHARSIS, PLUSIEURS VOYAGEURS.

CHOEUR.

AIR: *Contredanse de Musard.*

Amis, notre / votre voyage est beau...
Le plaisir nous / vous héberge,
Et nous trouvons / vous trouvez sur ce coteau
Pour auberge
Un château.

1er VOYAGEUR. Monsieur pourrait-il nous dire si c'est ici le château de Farnal?

ANACHARSIS. Oui, messieurs, c'est ici, et vous parlez au neveu de la maison!.. (*A lui-même.*) Ils connaissent ma tante... c'est charmant!... Ils connaissent ma tante! (*Au deuxième voyageur.*) Monsieur voyage en garçon?

2e VOYAGEUR. Hélas! monsieur...

ANACHARSIS, *à part.* Il me fait frémir...

2e VOYAGEUR. J'ai le désagrément d'être veuf...

ANACHARSIS. Veuf!... (*A part.*) En voilà toujours un... (*Haut, et lui frappant sur l'épaule.*) Vous êtes veuf, mon brave homme?... j'estime beaucoup cette classe privilégiée...

2e VOYAGEUR, *essuyant une larme.* Veuf... inconsolable...

ANACHARSIS. Oh! oh! si vous trouviez une demoiselle d'un certain âge, d'une fortune certaine!...

2e VOYAGEUR. Jamais, monsieur, jamais!... j'ai perdu ma femme au 18 brumaire, et j'ai fait graver sur sa tombe: « Attends-moi, je te rejoindrai bientôt. »

ANACHARSIS. Eh bien! puisqu'elle vous attend depuis le 18 brumaire, elle peut bien vous attendre encore un peu... (*Il lui tourne le dos, s'adressant aux autres.*) Et ces messieurs, sans trop de curiosité... sont-ils en puissance de femmes?...

1er VOYAGEUR. Quant à moi, libre comme l'air... et ces messieurs aussi...

ANACHARSIS. Tous garçons... tous disponibles... c'est ravissant!

1er VOYAGEUR, *aux autres.* Il est original, ce jeune homme...

ANACHARSIS. Eh bien! messieurs, j'ai une proposition à vous faire... moi, je n'irai pas par quatre chemins... d'autant plus que... Eh! mon Dieu! c'est souvent le hasard... en deux mots, nous avons ici, ici même, une demoiselle à marier... mademoiselle Rose de Farnal, ma tante... cette tante que vous connaissez tous!...

2e VOYAGEUR, *aux autres.* Ah! ça, mais, dites donc... il est fou apparemment...

1er VOYAGEUR. C'est égal!... il est drôle... (*Haut.*) Comment, monsieur! vous voulez marier mademoiselle Rose de Farnal?

ANACHARSIS. Oui, messieurs, je cherche à l'établir avantageusement pour elle... et pour moi.

2e VOYAGEUR. Mais c'est un parti superbe.

ANACHARSIS. Une véritable budget à marier.

1er VOYAGEUR. S'il en est ainsi, nous nous mettons tous sur les rangs.

TOUS LES VOYAGEURS, *appuyant.* Tous!

ANACHARSIS. Jusqu'au veuf inconsolable! (*A lui-même.*) J'espère que voilà l'oncle qui redonne d'une fière force. (*Haut.*) Seulement, messieurs, je dois vous prévenir que, si l'un de vous agréait, il y aurait une petite condition.

TOUS LES VOYAGEURS. Nous accceptons d'avance.

ANACHARSIS. Eh bien! mes futurs onceles .... en avant, marche!... Et deux par deux... deux par deux pour éviter la confusion. Ma tante Rose va vous passer en revue... défilons dans le plus grand ordre... (*A lui-même.*) En voilà-t-il une pacotille! une émeute d'oncles!...

REPRISE DU CHOEUR.

Amis, notre / votre voyage est beau, etc.

Ils vont pour sortir.

SCENE XXI.

Les Mêmes, LA TANTE ROSE, BRÉMONT, ROSALIE, CLEMENT, EUGENE.

ANACHARSIS, *aux voyageurs*. Halte, messieurs; voici ma tante.

Les voyageurs saluent.

LA TANTE ROSE, *gaiement* Eh bien! Anacharsis, que vient de me dire Clément?... Tu me cherches partout des maris.

Les voyageurs rient à part avec Brémont qui est allé vers eux.

ANACHARSIS. Clément dit vrai, délicieuse tante... votre neveu, qui vous aime, ne peut souffrir plus long-temps de vous voir traîner des jours encore si beaux dans l'atonie du célibat... et depuis ce matin, je travaille à vous marier... voilà...

LA TANTE ROSE. Je te remercie de ta sollicitude; mais si tu avais pris la peine de me consulter, je t'aurais dit de t'épargner ce soin... car depuis deux mois je suis mariée.

ANACHARSIS. Mariée!...

CLÉMENT, *se laissant tomber sur une chaise*. Mariée!...

ANACHARSIS, *à sa tante*. Et... y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander avec qui?

BRÉMONT, *froidement*. Avec moi, monsieur...

ANACHARSIS. Avec vous? le seul prétendant qui ait refusé de s'engager à payer mes dettes.

BRÉMONT. Elles seront payées, monsieur.

ANACHARSIS. Payées! et... y aurait-il encore de l'indiscrétion à vous demander par qui?

BRÉMONT. Par moi!

ANACHARSIS. Ma caille vous a donc dit...?

BRÉMONT. Monsieur Anacharsis, j'ai promis à votre tante que je vous ferais marcher droit.

ANACHARSIS. Impossible, mon oncle .. puisque je vais marcher courbé sous le poids de vos bienfaits... Mais je ne reviens pas de ma surprise... ma tante en puissance de mari? pourquoi ce grand mystère? vous êtes majeurs tous les deux.... vous n'aviez donc pas besoin de papa et de maman.

LA TANTE ROSE. J'attendais, pour déclarer mon mariage, l'issue d'un procès dont M. Brémont vient de m'annoncer l'heureuse réussite.

BRÉMONT, *montrant les voyageurs*. Et tous les futurs que vous destiniez à ma femme sont des amis d'Orléans... que j'avais invités à notre repas de noces...

TOUS LES VOYAGEURS, *riant*. Ha! ha! ha! ha!

ANACHARSIS. Ah! oui, le grand gala... de sorte que ces messieurs savaient... et l'homme au 18 brumaire aussi... j'y suis... Ah! bien... bien...

CLÉMENT, *à part, soupirant*. Elle était mariée!

EUGÈNE. Madame... puis-je espérer?...

LA TANTE ROSE. Demain j'écrirai à votre père... et s'il consent à ce mariage, Rosalie est vous.

ROSALIE. O ma bonne tante...

LA TANTE ROSE. Clément, je vous pardonne...

CLÉMENT. Ah! mademoiselle... tant de bonté! (*Bas, à Anacharsis.*) Vous n'avez parlé de mon amour qu'à mademoiselle?

ANACHARSIS. A elle seule... vieillard... dérobe ta faiblesse à la multitude... va pleurer plus loin.

CLÉMENT, *joignant les mains*. Alors, je vous en prie... que mon secret meure avec vous!

ANACHARSIS. J'aime autant qu'il meure avec toi... grosse bête...

CHOEUR.

AIR *du Châlet*.

Honneur, honneur aux oncles bienfaisans,
Généreux, indulgens...
Providence des jeunes gens!
Honneur, honneur aux oncles bienfaisans,
Voilà les meilleurs des parens!

ANACHARSIS, *au public*.

Des oncles, moi, j'ai la manie;
J'en voudrais la salle garnie
Du haut en bas.
Si le public plein d'indulgence
A son neveu plein d'espérance
Tendait les bras...
Je me dirais, en palpant les recettes,
Qui, chaque soir, rembourseraient mes dettes:
Honneur, honneur aux oncles bienfaisans...
Voilà les meilleurs des parens!
Honneur, honneur aux spectateurs payans!
Voilà pour nous les meilleurs des parens!

CHOEUR.

Honneur, honneur aux oncles bienfaisans!

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LA
TRAITE DES NOIRS,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par MM. Charles Desnoyer et Alboize,

DÉCORS DE MM. FILASTRE ET CAMBON,

MUSIQUE DE M. FRANCASTEL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU CIRQUE, LE 24 AVRIL 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉONARD, lieutenant de marine	M. Henri.	Un OFFICIER de Marine.	M. Edmond.
FRÉDÉRIC, son frère, même grade	M. Stokleit.	Un PILOTE	M. Fontallard.
BARCKAM, nègre	M. Gauthier.	Un MATELOT	M. Ferdinand.
MAFOUC, nègre	M. Joseph.	Un CAPITAINE de Vaisseau anglais	M. Chéri.
PITRE, matelot	M. Parent.	Son LIEUTENANT	M. Provost.
FIL-A-VOILE, mousse	Mlle Léontine.	Un MATELOT anglais	M. Ét. Ahn.
RADAME, roi des nègres	M. Darcourt.	Un Autre MATELOT anglais	M. Banet.
TINKING, père de Barckam	M. Pradier.	Un NÈGRE, ami de Barckam	M. Laurençon.
FRAIDA, mulâtresse, sa femme	Mlle Cœlina Maillet.	Un Autre NÈGRE, chantant au 4e acte	M. Delaunay.
BEDOUC, son fils (12 ans).	Mlle Léonide.	Un AUBERGISTE	M. Bonnet.
NIQUELET, armateur, négrier	M. Neuville.	Un COMMANDEUR des Nègres	M. Langlois.
YVON, matelot	M. Signol.	Un ACHETEUR (1er acte).	M. Delaunay.
Un AMIRAL	M. Auguste Z.	Des Matelots, des Nègres, des Négresses, etc.	

La scène se passe à l'île Bourbon, en mer, et à Madagascar.

ACTE PREMIER.

UN NAUFRAGE.

Vue pittoresque de l'île Bourbon ; au fond, la mer ; à la droite du public, sur le devant de la scène, une auberge. Tous les personnages entrent en scène de la gauche par une route pratiquée dans les rochers qui bordent la mer.

SCENE PREMIERE.

NIQUELET, Le COMMANDEUR, Peuple, Marchands, Nègres, YVON, Matelots, Un PILOTE.

(Au lever du rideau on voit deux nègres et une négresse qui sont à demi couchés sur le rivage. Tout le monde est groupé autour d'eux.)

LE COMMANDEUR. Allons, messieurs, il n'en reste plus que trois. Qui veut un beau nègre? une superbe négresse? qui veut un esclave? qui se présente pour acheter?.... voilà la marchandise, examinez-la bien, la vue n'en coûte rien.

YVON. Sacré père Laligne, si j'étais sûr de rester seulement huit jours à terre, j'achèterais la négresse... elle m'a donné dans l'œil.

NIQUELET. Achète toujours, mon garçon, achète; si tu veux t'en défaire, je te la reprendrai.

YVON. Au même prix?

NIQUELET. Nous verrons...

YVON. Dites donc, pilote, je crois qu'il veut aussi me mettre dedans, le père Niquelet

LE PILOTE. Ça m'en a tout l'air.

YVON. Père Niquelet, je vous la loue, cette négresse, si vous voulez.

NIQUELET. Insolent!.... est-ce que je loue des femmes?... je les vends.

UN ACHETEUR. Je voudrais avoir un negre.

NIQUELET. Rien de plus facile, monsieur; voilà ce qui nous reste de la vente de ce matin; mais si aucun de ceux-là ne vous convient, j'en ai d'autres.

L'ACHETEUR. Voyons d'abord ceux-ci.

NIQUELET. Commandeur, faites approcher les nègres en vente.

LE COMMANDEUR, *faisant claquer son fouet*. Allons, debout, debout! et allez à votre maître.

(Les négresses se lèvent et vont vers Niquelet.)

NIQUELET. Est-ce un nègre adroit, un nègre fort, un nègre bien fait que vous désirez, ou bien une négresse?...

L'ACHETEUR. Je veux un nègre.

NIQUELET. Choisissez, monsieur; celui-ci est un Yolof. On le reconnaît à sa taille svelte et souple; tous ses mouvemens sont gracieux... Faites-le donc remuer un peu, commandeur.

LE COMMANDEUR, *lui donnant des coups de fouet*. Saute donc, Yolof, saute, anime-toi.

L'ACHETEUR. Je préférerais celui-ci.

NIQUELET. Monsieur est connaisseur.... Celui-ci est un Malgache, race pure, acheté sur les lieux; et, comme vous le savez, c'est la race la plus intelligente. Tel que vous le voyez, ce nègre est un excellent cuisinier; il m'a coûté six mois d'apprentissage. Il est en outre très-bon ouvrier en menuiserie.

L'ACHETEUR. Et quel est le prix?

NIQUELET. Trois mille six cent francs: c'est pour rien.

L'ACHETEUR. C'est beaucoup trop cher.

NIQUELET. Songez donc, monsieur, à ce qu'il me coûte. Six mois d'apprentissage... et puis il est beau, bien fait, jeune, bien portant, aucun défaut physique..... voyez plutôt.....

L'ACHETEUR. C'est inutile. Combien ce dernier?

NIQUELET. C'est un Mozambique, tout ce qu'il y a de plus vigoureux... une force musculaire comme on n'en voit que chez ces gens-là... Tâtez, tâtez, monsieur, ce bras, cette poitrine... on dirait du fer... Soulève cette barre de bois... allons!

(Le nègre soulève la barre de bois. Le commandeur lui donne quelques coups de fouet.)

NIQUELET. Vous voyez, sans effort...

L'ACHETEUR. Je crois pourtant que sans le fouet du commandeur...

NIQUELET. Il faut bien l'encourager un peu... Tenez, il n'est pas fatigué: il est tout prêt à recommencer.

L'ACHETEUR. Combien me le vendez-vous?

NIQUELET. Trois mille francs.

L'ACHETEUR. C'est trop.

NIQUELET. Je ne surfais jamais.

L'ACHETEUR. Mais trois mille francs!...

NIQUELET. C'est le prix courant des Mozambiques... vous le savez, dernier tarif de la bourse. Ils ont monté: la race s'épuise.

L'ACHETEUR. Quel âge a-t-il?

NIQUELET. Vingt ans. Ça fera un excellent planteur; je vous engage à le prendre, et vous le donne de confiance.

L'ACHETEUR. Vous m'en répondez?

NIQUELET. Je suis assez connu pour cela; ma bonne foi est patente. Depuis quinze ans que je fais faire la traite, je n'ai pas reçu un seul reproche sur ma marchandise, informez-vous plutôt. Les nègres marqués à mon coin n'ont jamais failli.

L'ACHETEUR. Je m'en rapporte a vous: voici un billet de mille écus.

NIQUELET. Très-bien: voici mon negre.

L'ACHETEUR. Il est baptisé au moins?

NIQUELET. Certainement... est-ce que j'aurais manqué à cette formalité?.. Dieu maudirait mon commerce... Voici son extrait de baptême: il s'appelle Jacques. Allons, Jacques, voici ton nouveau maître.

LE COMMANDEUR. Tu n'entends donc pas: voilà ton nouveau maître. A genoux donc!

(Le commandeur fait mettre le nègre à genoux.)

NIQUELET. Je vous recommande un peu de sévérité dans les premiers jours... quelques coups de fouet pour l'acclimater, et bientôt il n'y pensera plus. Adieu, monsieur.

L'ACHETEUR. Adieu.

(Il sort suivi du nègre.)

NIQUELET. Maintenant fermons la vente. Commandeur, il est déjà tard. Où sont les autres nègres?

LE COMMANDEUR. A deux pas d'ici, sur le môle... chargeant ce bois que vous avez acheté.

NIQUELET. Ramenons ceux-ci à leurs camarades, et qu'ils les aident dans leur travail.

LE COMMANDEUR. Il suffit. Allons, en route!

(Sortie du commandeur et des nègres.)

SCENE II.

NIQUELET, LE PILOTE, YVON, MATELOTS.

LE PILOTE. Il me semble, monsieur Niquelet, que vous avez fait de bonnes affaires ce matin.

NIQUELET. Pas tant que vous croyez, pilote, pas tant que vous croyez : le nègre est une marchandise si susceptible...

YVON. Je ne vois pas trop où est la perte.

NIQUELET. Tu ne vois pas ça, toi? Eh bien! moi, je te dirai qu'il faut toujours compter vingt pour cent par an de déchet sur le nombre brut des nègres..... Ça t'étonne?

YVON. Ma foi, oui.

NIQUELET. C'est pourtant bien clair : d'abord, la nostalgie qui les atteint presque tous; puis, le changement de climat, les premières épreuves du travail...... Et ceux qui s'évadent donc !....... ces imbécilles qui tiennent à leur pays, qui s'enfuient dans les montagnes, qui deviennent nègres marrons... Les Malgaches surtout... il faut les surveiller avec un soin tout particulier; ils n'ont pas plus de bonne foi qu'un voleur de grand chemin. Peu leur importe qu'ils aient coûté douze ou quinze cent francs, ils s'échappent comme s'ils s'appartenaient, comme s'ils ne faisaient de tort à personne... Et ceux qui se laissent mourir... en voilà une filouterie... Tiens, ce sont les Cafres qui nous jouent ce tour-là... c'est étonnant combien ces coquins-là ont de facilité à aller dans l'autre monde... Dernièrement, un de mes amis en a perdu trois qui se sont laissé mourir de faim!... comme je vous les aurais fait manger et boire de force, moi... Il n'y a qu'à voir mes nègres aux heures des repas, ils dévorent : bon appétit, ou vingt coups de fouet... et ils ont toujours bon appétit.... Ah! justement les voici.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMANDEUR NÈGRES.

(Les nègres descendent péniblement la colline, portant des fardeaux. Le commandeur leur donne des coups de fouet pour les faire marcher.)

NIQUELET. Voyez, voyez, comme tout ça marche... Halte! laissez-les reposer ici, commandeur; je suis bien aise de les voir un moment.

LE COMMANDEUR. Allons, halte! et déposez vos fardeaux.

(Les nègres obéissent et se couchent tristement à terre.)

YVON. Plus souvent que je ferais ce métier, si j'étais nègre.

NIQUELET. Veux-tu bien te taire... Ah ça, mais dites-moi donc, commandeur, ces nègres me paraissent bien tristes?

LE COMMANDEUR. En effet, maître, je m'en étais moi-même aperçu. Depuis quelques jours ils sont ainsi.

NIQUELET. Diable! il faut prendre garde à cela. Ils n'auraient qu'à tomber malades, dépérir, se détériorer; ce serait une perte énorme pour moi... Et si, par malheur, ils venaient à mourir!... je serais ruiné...

LE COMMANDEUR. Maître, ils sont tous Mozambiques, et de la même tribu.

NIQUELET. C'est un grand malheur!... quand ils parlent tous le même langage, quand ils sont compatriotes, ils s'entretiennent de leur patrie, ils pleurent ou ils forment des complots d'évasion... Heureusement, ma nouvelle cargaison ne peut tarder à arriver; j'espère qu'il y aura des esclaves de toutes les tribus ; on les mélangera... Mais, en attendant, il ne faut pas souffrir cette tristesse.. ., Allons, allons, qu'ils se lèvent, qu'ils chantent, qu'ils dansent..... en un mot, qu'ils soient gais, ou vingt coups de fouet à tous ceux qui ont les épaules assez larges pour les supporter sans que cela les détériore.

LE COMMANDEUR. Allons! debout, debout...

(Les nègres se lèvent et se tiennent les bras croisés et la tête baissée.)

NIQUELET. Ah ça, mais il le font exprès, ces animaux-là. Qu'on soit gai, entendez-vous... oh! vous ne voulez pas être gais, mes farceurs. Ils sont Mozambiques, n'est-ce pas?... eh bien! commandeur, faites-leur danser la *chega*, la danse de leur pays... Allons, esclaves, dansez, dansez, je vous l'ordonne.

UN NÈGRE, *se jetant à genoux*. Nous pas pouvoir, maîtres ; nous pas savoir.

NIQUELET. Celui-ci va danser le premier, et danser gaîment, sans cela le fouet... Il a des épaules qui peuvent supporter vingt-cinq coups sans avarie.

LE COMMANDEUR. Allons, allons, la danse.

NIQUELET. Vous allez voir... elle est fort jolie, cette danse. Ils la commencent toujours en rechignant ; mais peu à peu ils s'animent malgré eux, et finissent par danser de si bon cœur, qu'il faut les arrêter... Je connais ça... c'est très-salutaire à leur santé, ça leur fait le plus grand bien..... Eh bien ! sommes-nous prêts ?

LE COMMANDEUR. Voilà. En danse, nègres, en danse

(Pendant les paroles de Niquelet on a donné un tamtam à un nègre, qu'on a placé sur une élévation ; il frappe dessus pendant qu'un autre pince un instrument qui n'a qu'une seule corde. La chéga commence par une espèce de pantomime entre un nègre et une négresse, qui d'abord s'approchent, se fuient et finissent par se rapprocher entièrement, se serrer, se toucher, s'embrasser dans les postures les plus lascives. D'autres couples se joignent à eux, et enfin la danse devient générale. Pendant tout le tems le commandeur ne cesse de leur donner des coups de fouet pour les animer.)

NIQUELET. Assez, assez !... Arrêtez-les donc, commandeur ! Et les fluxions de poitrine !.... Vous leur ferez donner un verre d'arack : c'est le rhum des nègres. Allons, qu'ils rentrent.

(On fait reprendre aux nègres leurs fardeaux.)

NIQUELET. Surveillez bien, commandeur. Moi, je vais au-devant des officiers avec lesquels nous devons passer la journée dans cette auberge. Au revoir, mes enfans.

(Il sort d'un côté, les nègres de l'autre.)

SCENE IV.

LE PILOTE, YVON, MATELOTS.

YVON. Je parie que c'est encore M. Frédéric, notre lieutenant, avec lequel il va boire et jouer pendant vingt-quatre heures.

LE PILOTE. Eh bien ! qu'est-ce que ça te fait ?

YVON. A moi, rien du tout. Mais, à notre tour, buvons, les amis.

LE PILOTE. Merci, pour moi.

YVON. Allons donc, pilote, un verre de quelque chose avec les bons enfans.

LE PILOTE. Merci, camarades ; le tems n'est pas sûr, on a signalé un brick, et s'il fallait s'embarquer pour aller le piloter, un verre de trop, ça vous fait voir double.

YVON. Oh ! bah ! le tems est superbe ; le Père éternel est endormi, il ne toussera pas aujourd'hui.

LE PILOTE. Mes enfans, j'ai de meilleurs yeux que vous, et je sais mon vent et mon ciel, comme M. le curé sait son *Pater*, sans comparaison. Je m'en vas chez moi.

YVON. Eh bien ! alors, nous allons vous accompagner. Nous ferons le tour de la ville, nous ramasserons des femmes, s'il y en a de jolies, et nous viendrons ici achever de boire notre prise du mois dernier : ça va-t-il ?

TOUS. Oui, oui...

YVON. Alors, ribotte complète avec tout le tremblement !

UN MATELOT. Tais-toi donc, Yvon, voici des chefs.

YVON. Eh ben ! as-tu pas peur qu'ils nous avalent ? Nous crions, nous sommes dans notre droit, puisque nous ne sommes plus de quart.

YVON. Tiens, c'est ce capitaine de vaisseau anglais qui vient toujours boire et jouer avec notre lieutenant, M. Frédéric ! Et v'là l'armateur, l'père Niquelet, qui revient avec lui.

SCENE V.

LES MÊMES, LE CAPITAINE ANGLAIS, DES OFFICIERS DE MARINE, NIQUELET.

LE CAPITAINE. Venez, venez, messieurs. Il nous attend sans doute dans cette auberge. (*Aux matelots.*) N'auriez-vous pas vu par ici votre lieutenant, M. Frédéric ?

YVON. Non, monsieur l'Anglais, je ne l'ai pas vu.

LE CAPITAINE. C'est bien.

YVON. Au revoir, mes officiers. (*Aux matelots.*) En route, les enfans de la joie.

(Yvon, les matelots et le pilote sortent.)

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE ANGLAIS, NIQUELET, OFFICIERS.

NIQUELET. Il ne viendra pas !... C'est désespérant ! sans lui, pas d'orgie complète.

LE CAPITAINE. L'affection que vous portez à cet officier est bien suspecte, monsieur l'armateur. Je crois que vous voudriez le voir ruiné pour lui faire commander quelqu'un de vos navires.

NIQUELET. J'aimerais mieux le voir ri-

che et à la tête d'un de mes bricks. Je le crois brave, fou, entreprenant.

LE CAPITAINE. Oui, un vaurien, ce que vous appelez en France un homme aimable..... criblé de dettes, jouant toujours, toujours léger d'argent, et disposé à tout faire pour en gagner, tout, même votre commerce, monsieur l'armateur.

NIQUELET. Mon commerce, mon commerce ressemble à celui de tous mes confrères; je le fais avec toute la probité possible, et il est plus dangereux que vous ne pensez. On y fait des pertes considérables, et aujourd'hui surtout, je suis fort inquiet sur le sort du dernier navire que j'ai expédié à Madagascar, et dont je n'ai point de nouvelles.

LE CAPITAINE. Oh! soyez tranquille, il arrivera à bon port; mais tenez, voilà celui que nous attendions.

NIQUELET. M. Frédéric, enfin!

SCÈNE VII.

Les Précédens, FRÉDÉRIC.

NIQUELET. Arrivez donc, traînard; on vous attend depuis une heure.

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas ma faute, j'aurais été ici une heure avant le rendez-vous, si cela m'eût été possible. Mais figurez-vous qu'il a pris envie à l'amiral de me condamner à deux jours d'arrêts forcés à bord.

LE CAPITAINE. Pourquoi donc?

FRÉDÉRIC. Oh! pour mille choses; est-ce que je sais? Parce que j'aime mieux passer la nuit chez ma maîtresse que dans mon hamac; parce que mes chefs disent que je suis impertinent; parce que mes créanciers assurent que j'ai des dettes... *et cætera*. Mais aujourd'hui, j'ai été plus adroit qu'eux. Lorsque j'ai reçu le billet qui me donnait rendez-vous ici pour passer la nuit à boire et à jouer, j'ai trouvé ça plus gai que de rester à bâiller dans une cabine; en conséquence, j'ai grisé le matelot qui était de garde à ma porte, et me voilà.

LE CAPITAINE. Je vous reconnais bien là, vous autres Français! Quelle légèreté! quelle étourderie! Rompre ainsi des arrêts forcés est chose grave dans notre état.

FRÉDÉRIC. Ah ça, m'a-t-on fait venir ici pour me faire de la morale ou pour faire une orgie?..... C'est bien assez de mon frère Léonard quand il se met à prêcher. Quoique je sois son aîné, il me traite comme un cadet... il n'en finit jamais... drôle de corps que mon frère Léonard; marin comme moi, mais savant comme un académicien, réfléchi comme un quaker et sage comme une demoiselle... Ah ça, nous sommes ici entre hommes seulement?

LE CAPITAINE. Sans doute.

FRÉDÉRIC. Alors, nous allons jouer.

NIQUELET. Certainement.

FRÉDÉRIC. Ça se trouve bien, je n'ai pas le sou. Qui veut me prêter de l'argent?

LE CAPITAINE. Est-ce que ça se demande? L'armateur.

FRÉDÉRIC. C'est juste; père Niquelet, nous nous associerons, si vous voulez.

NIQUELET. Non. J'aime mieux vous prêter. Chacun pour soi.

FRÉDÉRIC. Et le hasard pour tous... ça va... Entrons donc dans l'auberge.

TOUS. Entrons.

SCENE VIII.

Les Précédens, Un MATELOT.

LE MATELOT. Monsieur Niquelet!..... monsieur Niquelet!.....

NIQUELET. Qu'est-ce que c'est?

LE MATELOT. Une lettre..... qui vous donne des nouvelles de votre navire..... Il paraît que c'est pressé; on m'a dit de venir vous trouver ici.

NIQUELET. Donne, donne, mon garçon.

LE CAPITAINE. S'agit-il du navire en question?

NIQUELET. Je l'espère... voyons. (*Il lit.*) « Monsieur, j'ai rencontré pendant ma » traversée le brick l'*Épervier*, dont vous » êtes l'armateur. » (*Haut.*) C'est cela même... (*Lisant.*) « Le capitaine venait « d'être égorgé par des nègres révoltés. » (*Haut.*) Ah! mon Dieu! (*Lisant.*) « Tout » l'équipage était à fond de cale. » (*Haut.*) Je suis ruiné. (*Lisant.*) « J'ai rétabli l'or- » dre sur votre brick et en ai donné le » commandement à mon second, le lieu- » tenant Léonard. »

FRÉDÉRIC. Mon frère?

NIQUELET, *continuant à lire*. « Le gros » tems nous a séparés; mais, venant moi- » même de jeter l'ancre à l'ile Bourbon, » je ne crois pas que vous tardiez à voir » arriver votre brick dont la conduite est » confiée au plus habile officier de la ma- » rine. J'ai l'honneur d'être, etc. DALMONT, capitaine du vaisseau de l'état *le* » *Vigilant*. »

FRÉDÉRIC. Bravo!... je vais revoir mon frère...

NIQUELET. Et moi, j'aurai mes nègres... Il ne me dit pas seulement s'ils sont en bon état, et si ce sont de beaux hommes...

FRÉDÉRIC. Oh! il est bien question de vos nègres... A table.

TOUS. A table.

(Pendant que les officiers entrent dans l'auberge, Yvon et les matelots descendent la colline, tenant chacun une femme sous le bras. Ils font le tour du théâtre.)

SCENE IX.

Les Précédens, L'AUBERGISTE.

YVON. Là! maintenant aux boissons et aux vivres. Holà! hé! gargotier...

L'AUBERGISTE. Que voulez-vous, messieurs?

YVON. Tout ce que tu as. Est-ce qu'il y a rien de trop bon pour le sexe et la marine Apporte la marmite tout entière, fais monter un tonneau, un bassin de punch, une montagne de biscuits et une fontaine de rack.

L'AUBERGISTE. Mais cela coûtera beaucoup...

YVON. Et nous paierons plus encore. Tiens, voilà de l'or; allons, camarades, apportez à la masse : chacun sa part de la dernière prise.

TOUS. Voilà, voilà!...

YVON. Dites donc, vous en reste-t-il encore?

TOUS. Oui, oui.

YVON. Eh ben! puisque nous embarquons demain, nous ne pouvons pas le garder.

UN MATELOT. J'aimerais mieux le fondre ... le jeter à la mer.

YVON. Eh ben! je ne vois qu'un moyen de dépenser notre argent, c'est d'acheter cette maison.

UN MATELOT. Qu'est ce que nous en ferons?

YVON. Nous y mettrons le feu... c'est ça une idée!...

TOUS. Oui, oui, le feu!

YVON, *à l'aubergiste*. Dis donc, veux-tu nous vendre ta maison?

L'AUBERGISTE. Du tout, pour ce que vous en voulez faire.

YVON. Qu'est-ce que ça te fait, si on te la paie?

L'AUBERGISTE. Du tout, du tout.

YVON. Alors, dis donc, l'enflé, est-ce que tu n'veux pas qu'les les matelots s'amusent?

L'AUBERGISTE. Je ne veux pas vendre ma maison.

YVON. Eh bien! brûlons-la sans la payer, ça sera plus drôle.

TOUS. Oui, oui...

L'AUBERGISTE. Au sec urs!... à l'incendie!... au meurtre!...

YVON. Va, va, crie : ça nous est égal.

SCENE X.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *paraissant au balcon*. Eh bien! eh bien! enfans! qu'est-ce que c'est donc que ça?...

YVON. Mon lieutenant, c'est nous qui, sauf votre respect, voulons mettre le feu à la maison..... histoire de rire un moment.

FRÉDÉRIC. Vous voulez donc griller vos officiers.

YVON. Excusez, mon lieutenant, nous ne savions pas qu'il y eût du monde maritime et gradé. (*A l'aubergiste.*) Pourquoi que tu l'as pas dit, sournois?...

FRÉDÉRIC. A ce qu'il me semble, vous êtes en assez bonne compagnie.

YVON. Je crois bien. Les plus belles princesses de l'île

FRÉDÉRIC. Eh bien! je gagne de l'or... voilà pour les princesses.

(Il leur jette une poignée d'or. Chacun s'empresse pour le ramasser; hommes et femmes se battent. Frédéric rentre.)

SCENE XI.

Les Mêmes, *excepté* FRÉDERIC.

L'AUBERGISTE. Tout est servi.

YVON. En ce cas, la boisson, le chant, la danse, les femmes, et en avant!

(Ils se groupent et se mettent à boire. Orgie de matelots pendant laquelle Yvon chante la ronde des marins, danses, etc. Pendant ce tems le ciel s'obscurcit, la tempête commence.)

RONDE.

Air nouveau de M. Francastel.

Gais matelots, chantons
L'orgie
A la face rougie;
Gais matelots, buvons,
Que l'or roule,
Que le vin coule,
Demain peut-être nous mourrons
Jusqu'à demain, buvons, chantons.

A bord le travail nous réclame,
A terre le vin et l'amour;
Sachons donc vivre au jour le jour
Pour le plaisir, le tabac et la femme.

REPRISE PAR LE CHŒUR.

Gais matelots, etc.

YVON.

A terre il faut boire sans cesse,
Afin de ne point reculer;
Comme à bord il faut chanceler,
Le pied marin est plus sûr dans l'ivresse.

REPRISE, etc.

Gais matelots, etc.

YVON.

Allons, enfans, de l'eau-de-vie,
Le punch, les femmes, la gaîté;
Les matelots, en liberté,
D'un seul jour font toute leur vie.

REPRISE, etc.

Gais matelots, etc.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, MARINS, *puis un instant après* L'AMIRAL ET LE PILOTE.

L'OFFICIER, *sur la colline*. Par ici.... par ici... On a signalé un navire... le fanal, allumez le fanal...

YVON. Dites donc, les amis, le pilote avait raison; il y a un fameux grain dans l'air... Faut dire adieu à nos poulettes, et voir si on a besoin de nous.

UN MATELOT. Oui. S'il y a un vaisseau en danger, faut lui porter du secours.

YVON. Adieu, mes amours; nous avons bien ri, bien bu, bien dansé; à présent, nous allons peut-être nous noyer; si le cœur vous en dit, suivez-nous; sinon, retournez dans vos palais, mes princesses. Voici l'amiral.... Appareillez, poulettes, appareillez...

(Sortie des femmes.)

L'AMIRAL. Je ne comprends rien à la manœuvre de ce brick... toute la voilure donne avec un vent qui pousse vers les rochers... On dirait que le commandant veut faire échouer ce navire... Voyez, voyez, messieurs..

L'AMIRAL. Un pilote; enfin, trouve-t-on un pilote?

LE PILOTE, *entrant*. Me voici, mon général.

L'AMIRAL. Que dis-tu de la manœuvre de ce brick?

LE PILOTE. Je dis, mon amiral, que s'il y a des hommes sur ce vaisseau, il faut qu'ils aient un terrible compte à démêler avec les hommes, pour chercher ainsi à retourner tous à Dieu.

L'AMIRAL. Ne connaît-on pas encore le nom du commandant?

UN OFFICIER. On vient de le reconnaître à l'instant. C'est le brick *L'Épervier :* armateur Niquelet, commandant le lieutenan Léonard.

L'AMIRAL. Léonard!... le meilleur, l plus brave officier de la marine!... Ce n'es pas possible, monsieur.

L'OFFICIER. Je suis sûr de ce que j'avance, mon général.

L'AMIRAL. Alors, il se passe quelque chose d'extraordinaire à bord de ce navire... Là, voyez, sa manœuvre est toujours la même... il va échouer, si l'on n'arrive à tems... toujours force de voile contre les rochers... Léonard ne connaîtrait-il pas la plage?...

L'OFFICIER. C'est celui de nous qui la connaît le mieux.

L'AMIRAL. Alors, je ne sais plus que croire!... Pilote, pourrez-vous arriver jusqu'à eux?

LE PILOTE. Je le tenterai du moins, mon général; mais j'ai besoin du secours de deux hommes pour conduire ma barque.

L'AMIRAL, *se tournant vers les marins*. Deux hommes pour aller sauver un équipage!

YVON, *s'avançant avec un autre*. Voilà, mon amiral.

L'AMIRAL. C'est bien, enfans. Capitaine, prenez les noms de ces quatre hommes.

YVON. C'est inutile, mon général, si nous n'en revenons pas, à quoi que ça nous servira?... si nous en revenons, nous viendrons vous les dire nous-mêmes.

L'AMIRAL. A la bonne heure. Au revoir! Courage, pilote! Dieu n'abandonne jamais les marins; vous les sauverez, n'est-ce pas?... En mer!

TOUS. En mer!...

(Le pilote et le matelot montent dans la chaloupe et s'éloignent. L'amiral reste dans le fond et examine toujours le brick.)

L'AMIRAL. Vite, vite, messieurs, qu'on allume des feux sur le rivage, afin qu'ils voient bien où est la terre... que le canon du fort se fasse entendre.

(Ces ordres s'exécutent.)

L'OFFICIER. Mon amiral, voyez, voyez, le brick échoue...

NIQUELET. Il échoue...

(On voit le brick échouer dans le lointain; tous les marins poussent un cri affreux.)

L'AMIRAL. Le vaisseau est perdu. Maintenant, enfans, songeons à sauver les hommes.

(Mouvement général: on jette des amarres pour sauver les naufragés; Frédéric sort de l'auberge et se jette à la nage ainsi que beaucoup de

matelots; d'autres montent dans des chaloupes; puis on voit paraître l'équipage de Léonard et des nègres sur des débris de chaloupe; ils abordent, les nègres se sauvent de tous côtés; enfin paraissent dans une chaloupe Léonard, Pitre et Fil-à-Voile.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LÉONARD, PITRE, FIL-A-VOILE.

PITRE. Sacré nom, quelle tempête! Le Père éternel n'est pas de bonne humeur aujourd'hui.

FRÉDÉRIC. Léonard!

LÉONARD. Mon frère!... (*Il l'embrasse.*) L'amiral!

L'AMIRAL. Oui, monsieur... l'amiral qui a suivi tous vos mouvemens, qui vous a envoyé inutilement un pilote, et qui doit vous demander un compte sévère de votre conduite. Parlez, car votre réponse intéresse l'honneur de toute la marine. Lieutenant Léonard, qu'avez-vous fait du navire qui vous était confié?

LÉONARD. Je répondrai avec franchise: je l'ai fait échouer exprès.

L'AMIRAL *et* FRÉDÉRIC. Exprès!

L'AMIRAL. C'est exprès que vous avez risqué les jours de tout un équipage!

LÉONARD. Je n'ai risqué les jours de personne; j'ai mis à tems les embarcations à la mer, et tous mes gens sont parvenus au rivage; quant à moi, ce matelot et cet enfant (*il montre Pitre et Fil-à-Voile*) m'ont entraîné de force dans la chaloupe; sans cela je serais mort sur la dernière planche de mon vaisseau.

L'AMIRAL Votre mort n'eût point effacé votre faute... Mais enfin, expliquez-vous... n'avez-vous rien à dire pour sauver du moins votre honneur? quel inconcevable délire...

LÉONARD. Ah! sans doute... mon action vous révolte, et vous avez le droit de me dire: Le lieutenant Léonard est un mauvais marin; il a manqué à l'honneur, il a noyé son pavillon. Mais moi aussi, monsieur l'amiral, j'ai le droit de dire tout haut devant vous, qui êtes une des gloires de la marine, devant tous mes camarades, j'ai le droit de dire: Pendant que nous étions en mer, nous avons rencontré un vaisseau marchand portant des nègres esclaves qui avaient rompu leurs chaînes. Je reçus l'ordre de le ramener à l'île Bourbon, et de prendre le commandement du vaisseau. Je refusai d'abord; le capitaine insista, le capitaine commanda; il fallut obéir... Mais lorsque nous approchions de la terre, j'entendais les cris des nègres qui invoquaient une tempête pour être engloutis sous les flots, plutôt que de retomber sous le fouet de leurs maîtres. J'entendais ces esclaves, auxquels on refuse le nom d'hommes, maudire l'officier de la marine française, qui était devenu leur geolier; et j'ai regardé mon uniforme, et pour la première fois, j'ai rougi de le porter dans une pareille occasion. Ils étaient tous à mes pieds supplians, impatiens, craignant de voir s'apaiser la tourmente et demandant la liberté pour pouvoir se jeter à la mer.... Je n'ai plus hésité: A Dieu seul! me suis-je écrié, à Dieu seul à conduire ce navire! qu'il échoue ou qu'il se sauve, Dieu aura soin de ses enfans... Et, dès ce moment, immobile sur le pont, je croisai les bras et fis cesser les manœuvres... Le vaisseau périt... Mais, par moi, ces malheureux ont pu retrouver leur liberté; mais par moi a été sauvé l'éclat du pavillon national qui n'a pas brillé dans le port pendant que les commandeurs venaient mettre les fers aux esclaves; mais par moi a été sauvé l'honneur de cet uniforme, qui n'est pas celui d'un marchand de chair humaine.

L'AMIRAL. Lieutenant Léonard, votre épée!

LÉONARD. La voilà.

L'AMIRAL. Messieurs, demain, à six heures, conseil de guerre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

LA FLÉTRISSURE.

Une prison.

SCÈNE PREMIERE.

LÉONARD, PITRE, FIL-A-VOILE.

(Au lever du rideau, Léonard est assis sur le devant de la scène, et semble rêver profondément; Fil-à-Voile est auprès de lui; Pitre fume de l'autre côté.)

FIL-A-VOILE. Ah ça, mon lieutenant, il paraît que rien ne peut vous égayer?

PITRE. Qu'est-ce que ça te fait, petit sacré nom; le lieutenant n'est-il pas toujours maître en prison comme à bord?

FIL-A-VOILE. Je ne dis pas...

PITRE. Eh bien! s'il veut être triste, il en a le droit, et tu n'as rien à dire ni moi non plus... sans ça...

LÉONARD, *s'avançant*. Eh bien! mon brave matelot, sans ça...

PITRE. Sans ça, je vous dirais: Mon lieutenant, il sont quinze qui viennent d'entrer là-dedans, après avoir tenu leur conseil de guerre exprès pour nous, et maintenant ils se disputent comme des corsaires pour savoir à quoi ils nous condamneront, mais nous avons la conscience nette comme le grand obusier quand on vient de le nettoyer; par ainsi, ça n'empêche ni de boire, ni de fumer, ni de chanter... Voilà un petit verre... à la santé de celui qui passera e premier!

LÉONARD, *buvant*. Volontiers, mon canarade, à ma santé!

PITRE. Et pourquoi donc que ce sera vous, puisque je suis le plus vieux?

FIL-A-VOILE. Et pourquoi donc vous, puisque je suis le plus jeune?

LÉONARD. Ce sera moi, parce que je suis le seul coupable, et vous ne serez pas condamnés.

PITRE. Nous ne serons pas condamnés comme vous!.... pourquoi donc c't'injustice.

FIL-A-VOILE. Alors, je me révolte aussi, moi.

LÉONARD. Vous avez obéi à mes ordres... et nos juges eux-mêmes vous diront que vous avez fait votre devoir..... Tout à l'heure, lorsqu'on vous a fait retirer tous deux du conseil, j'ai eu soin d'expliquer votre conduite et la mienne, de vous défendre comme je devais le faire, et le conseil m'a paru décidé à vous acquitter.

PITRE. Vous m'avez défendu, vous... vous m'avez excusé... et pendant que je n'étais pas là encore... Mon lieutenant, je n'aurais jamais cru ça de vous... ça n'est pas bien de faire les choses en cachette... et vous savez bien que sur mer ou sur terre je dois mourir avec vous, si je ne meure pas le premier.

LÉONARD. Mon brave matelot...

FIL-A-VOILE. Ah ça! et moi; est-ce que vous me comptez pour rien dans tout ça?..

PITRE. Toi, tu parleras quand tu auras de la barbe.

LÉONARD. Mes bons amis, combien votre dévouement me touche et m'émeut.... Vous seuls au monde, vous vous intéressez à mon sort... vous seuls; car voilà la famille du marin: un matelot et un mousse.

PITRE. Pourtant, mon lieutenant, je connais encore quelqu'un que vous aimez, et qui vous aime aussi, je le crois.

LÉONARD. Mon frère...

PITRE. Oui, votre frère... Marin comme vous, et mauvais sujet comme vous ne l'êtes pas...

FIL-A-VOILE. Il est ici.

LÉONARD. Ici!... en prison... tu l'as vu?

FIL-A-VOILE. Oui, mon lieutenant, au moment où l'on me conduisait au conseil, et il m'a regardé d'un air qui voulait dire: je sais tout...

LÉONARD. Ah! merci, merci! Fil-à-Voile, ce que tu me dis là me fait un bien... car je n'osais en parler; mais l'indifférence de mon frère envers moi était ma plus grande peine en ce moment.

FIL-A-VOILE. Et tenez, je ne me trompe pas... c'est lui, mon lieutenant...

LÉONARD. Oui, c'est lui... c'est ce bon Frédéric.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Mon frère! mon pauvre Léonard! toi, ici... en prison!

LÉONARD. Oui, tu l'as vu, il y a vingt-quatre heures qu'ils m'ont fait rendre mon épée, et m'ont conduit ici... Mais toi!...

FRÉDÉRIC. Oh moi! c'est une autre affaire. J'y viens quelquefois, tu le sais... j'ai l'habitude, moi, qui me moque de mes chefs et de la discipline, moi qui ne connais dans la vie que mon plaisir et ma volonté... Mais toi! toi, mon frère! Je suis comme l'amiral, comme le conseil de guerre, je ne te comprends pas... Et c'est pour sauver ce bétail de nègres que tu t'es exposé à perdre la vie...

PITRE, *à File-à-Voile*. Filons notre nœud plus loin, gamin : nous gênons les chefs qui s'expliquent.

(Ils se retirent à l'écart.)

LÉONARD. Frédéric, tu en aurais fait peut-être autant à ma place.

FRÉDÉRIC. Moi..... pour des nègres..... oh! non, j'estime trop l'espèce humaine, quand il s'agit de la conserver; et l'espèce humaine, c'est nous, nous dont la couleur est pure et belle, nous qui savons comprendre et agir... Des nègres!... des nègres!... mais on dirait que tu ne les connais pas, que tu ne les a pas vus depuis que nous sommes à l'île Bourbon... Le nègre est l'animal le plus stupide et le plus laid de nos ménageries.

LÉONARD. Je sais qu'on cherche à les abrutir par l'esclavage et les mauvais traitemens; mais tôt ou tard ils montreront qu'ils sont hommes et qu'ils savent se battre et se venger comme nous.

FRÉDÉRIC Mais dans ce moment le conseil délibère sur ton sort, m'a-t-on dit?...

LÉONARD. Oui... et je ne tremble que pour ces matelots et cet enfant qu'on a voulu juger avec moi... Mais, toi-même, que t'a dit le conseil pour avoir rompu tes arrêts?...

FRÉDÉRIC. Le conseil a été charmant avec moi... d'abord ce n'était qu'un conseil officieux.... un conseil de famille.... l'amiral m'a fait de la morale, que je n'ai pas écoutée, et puis on m'a dit : « Lieutenant, nous vous conseillons, en amis, de donner immédiatement votre démission, sans cela nous serions forcés... »

LÉONARD. Eh bien! qu'as-tu fait?..

FRÉDÉRIC. Je me suis retiré en demandant le tems de réfléchir, et voici ma démission que je leur apporte.

LÉONARD. Malheureux!... voilà où t'ont conduit tes folies de tout genre.

FRÉDÉRIC. Je te conseille de parler... ta sagesse et ta science t'ont bien mieux servi peut-être, philantrope marin!..

LÉONARD. Et maintenant que vas-tu devenir? que vas-tu faire?...

FRÉDÉRIC. Est-ce que je sais?... Tout, s'il le faut, rien, si je puis.. Il me reste encore un peu d'or, je jouerai.... si je gagne, je m'amuserai... si je perds, je chercherai... si je ne trouve pas...

LÉONARD. Si tu ne trouves pas...

FRÉDÉRIC. Un marin n'est pas forcé de mourir sur mer, et à terre il y a encore des pistolets et des balles pour se faire sauter la cervelle dans un cas pressant.

LÉONARD. Oh! Frédéric, Frédéric!...

FRÉDÉRIC. Oh! je suis ainsi bâti, tu le sais... pour avoir de l'or, de l'or que j'aime et qui m'est nécessaire, je ferai tout ce qu'il faudra faire, sans calculer, sans réfléchir... pour ne pas souffrir la misère que je ne saurais supporter, je me tuerai...

LÉONARD. Ainsi, de deux frères, qui tous deux sont entrés dans la marine pour y soutenir l'éclat du nom de leur père, qui tous deux possédaient un grade envié et honorable... pas un seul ne laissera un souvenir de bon marin sur le registre du bord... l'un chassé... l'autre fusillé...

FRÉDÉRIC. Fusillé... fusillé, dis-tu?

LÉONARD. On vient, ce sont eux sans doute...

FRÉDÉRIC, *regardant au guichet*. Non... ce sont des nègres qu'on amène en prison...

PITRE. Mon lieutenant, voici tous les mauricauds qui étaient avec nous à bord; il paraît qu'on les a arrêtés.

FRÉDÉRIC. Regarde... à quoi t'a servi ta désobéissance?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BARCKAM, MAFOUC NÈGRES.

BARCKAM. Oui, lieutenant, depuis vingt-quatre heures il nous traquent dans le bois et nous donnent la chasse comme à des bêtes fauves... Plus heureux que nous, plusieurs de nos frères sont morts de leurs mains... mais la ruse et le nombre nous ont accablés... nous venons partager votre captivité jusqu'à ce qu'on nous rende à nos maîtres.

PITRE. Eh bien! soyez les bien arrivés, pommes d'ébène, et en avant le tabac et l'eau-de-vie!

FIL-A-VOILE. Buvons toujours, ça ne peut pas faire de mal.

BARCKAM. Merci, merci; avant que nos lèvres effleurent un verre, avant que de lourdes chaînes fassent ployer notre corps, à genoux, frères, à genoux devant ce blanc qui le premier nous a reconnus pour des hommes, qui a eu pitié de nos maux et a voulu nous faire libres ou nous laisser mourir.

(Tous les nègres se jettent aux pieds de Frédéric.)

LÉONARD. Relevez-vous, mes amis... ne sommes-nous pas tous frères, quelles que soient la couleur et la patrie; relevez-vous, vous êtes des hommes, et des hommes ne se prosternent pas devant leur semblable.

PITRE. Allons donc, debout au commandement, mauricauds, exécutez bien la manœuvre.

(Les nègres se relèvent.)

LÉONARD, *à Frédéric*. Tu l'as vu, mon frère, et maintenant dois-je regretter de les avoir sauvés!...

FRÉDÉRIC. Parce qu'ils se sont mis à genoux devant toi? mais c'est leur état, c'est leur métier, c'est leur devoir... habitude et penchant...

BARCKAM. Lieutenant, c'est la première fois que Barckam a baissé la tête devant un homme, et ce que n'ont pu obtenir le fouet des commandeurs et les tortures des bourreaux, votre frère l'a obtenu par un geste... en me tendant la main.

FRÉDÉRIC. C'est bien, c'est bien, nègre Barckam... en attendant j'aimerais mieux me passer de vos génuflexions et voir Léonard sur son beau brick, cinglant vers le port... mais je cours parler à l'amiral, l'implorer pour toi...

LÉONARD. L'implorer!... Qu'on me fusille moi seul... c'est la seule grâce que j'implore de leur clémence.

FRÉDÉRIC. Et moi j'en attends une autre... dans peu, je l'espère, je te l'apporterai.

(Il sort.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* FRÉDÉRIC.

BARCKAM. Vous fusiller!... vous fusiller!... et c'est nous qui serions cause!...

PITRE. C'est vrai qu'à vous tous vous ne valez pas la tête du lieutenant au moins.

FIL-A-VOILE. Oh! vous n'êtes pas beaux, et mourir pour mourir, j'aimerais mieux que ce fût pour une jolie fille que pour des nègres.

MAFOUC. Mais si l'on vous tue pour nous avoir sauvés, que fera-t-on de nous... on nous tuera aussi.

BARCKAM. Ne crains rien, Mafouc, on ne tue pas facilement un nègre. Ici, notre existence est précieuse; elle se vend, s'achète; c'est une denrée dont trafiquent les marchands de chair humaine. Notre existence, à nous, c'est de l'or pour nos maîtres. Ils nous feront souffrir, mais ils ne nous tueront pas.

MAFOUC. Plus que toi je le hais, cet esclavage, auquel ton roi m'a condamné, car je ne suis pas sujet de ton roi des Hovas; je suis Tamatave, et le roi des Hovas m'a vendu.

BARCKAM. Qu'importe la main qui lie la chaîne, quand elle est liée de manière à ne pouvoir être rompue?

MAFOUC. Oh! moi je ne pense pas ainsi, et la chaîne est lourde par la main qui la jette. Barckam, j'ai pris à Madagascar une haine contre les Hovas; cette haine, je la traîne partout. à l'île Bourbon je suis toujours Tamatave, et je hais les Hovas.

BARCKAM. Même dans les fers?

MAFOUC. Même dans les fers! Un vrai Tamatave n'a pas une haine d'un jour· elle s'étend sur toute sa vie, pour lui donner un but, et il se venge dans l'esclavage comme au faîte de la puissance...... La vengeance contre les Hovas est douce, même dans la prison des blancs.

BARCKAM. Insensé! qui apportes sur cette terre la franchise de la haine des noirs, quand nous devrions tous lutter contre les blancs pour nous rendre libres! Ma haine expire contre ces murs, et quiconque porte une chaîne est mon frère.

LÉONARD. J'admire votre langage, Barckam... vous, nègre né sur les côtes de Madagascar!...

BARCKAM. Ah! cela vous étonne de m'entendre parler ainsi, n'est-ce pas?... Cela vous étonne, parce que mes frères courbent la tête en silence, et osent à peine parler à un blanc..... c'est que l'horreur de l'esclavage a aussi son génie et sa science... c'est que, pour me soustraire aux chaînes d'un maître, l'instinct de la liberté m'a guidé, a ouvert mon ame, éclairé ma pensée.... c'est que seul et sans maître j'ai pu lire dans vos livres cette loi universelle écrite déjà dans mon cœur: Tous les hommes sont libres devant Dieu...

PITRE. Eh ben! mon gros carteron, tu peux te flatter d'en savoir plus que moi... je ne sais pas lire....

FIL-A-VOILE. Et moi, je n'ai appris qu'à écrire.

BARCKAM. Oui, je sais plus que ne doit savoir un esclave, car il est défendu de nous instruire; mais aucun de nous n'a besoin de connaître votre science et vos livres pour regretter sa patrie, et tenter de briser ses fers.... L'amour du pays ne s'apprend pas, il étouffe l'homme sous un ciel étranger, et dans l'esclavage, l'amour du pays rend libre... et je le serais déjà si je n'avais voulu vous revoir encore avant de partir.

LÉONARD. Vous!... vous auriez pu leur échapper, et pour moi....

BARCKAM. Oh! ne craignez rien, cette liberté après laquelle j'aspire n'est que retardée..... Lorsqu'on m'a enlevé de force de ma pauvre hutte pour me conduire ici, j'ai laissé derrière moi mon vieux père.... j'ai laissé ma belle Fraïda, ma femme, et mon fils, que j'aime de toutes les forces de mon ame, et qui m'aiment et m'attendent, j'en suis sûr.... je saûrai les rejoindre ou mourir, car pour moi la vie est auprès d'eux, la vie est sous le ciel de ma patrie; mais j'ai voulu vous revoir, pour vous sauver....

LÉONARD. Me sauver!...

BARCKAM. Oui, vous, vos compagnons, nous tous après si nous le pouvons....

PITRE. A la bonne heure, donc... sauve mon lieutenant d'abord....... Mauricaud, mon ami, tu as mon estime.

FIL-A-VOILE. Mauricaud, si tu étais blanc je t'embrasserais.

LÉONARD. Mais, comment? par quel moyen?... Que voulez-vous dire?...

BARCKAM. Ecoutez-moi... que deux d'entre vous veillent de ce côté, pour que nous ne soyons pas surpris.

(Deux nègres font le guet au fond.)

MAFOUC. Quel est donc ton projet?.....

BARCKAM. Le voici. Je savais que vous étiez dans la prison des nègres; je me suis laissé prendre, convaincu qu'on me conduirait près de vous. Cette prison, j'y suis venu bien souvent.... Là, à la troisième dalle, à droite, est un trou qui conduit jusqu'à la mer....

MAFOUC. Est-il possible!

BARCKAM. Nous qui sommes déjà venus dans cette prison, nous nous sommes entendus pour y travailler, maintenant un homme peut y passer, et cette nuit....

UN NÈGRE. Silence!... on vient....

TOUS. Silence....

BARCKAM. Et bon espoir.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, GEOLIERS.

L'OFFICIER. Faites retirer ces nègres.. (*On les fait retirer*). Lieutenant Léonard voici l'arrêt du conseil de guerre qui sera exécuté dans une heure. Veuillez en prendre connaissance.

(L'officier sort.)

LÉONARD. L'arrêt qui me condamne.... dans une heure... la mort, sans doute. la mort... j'y suis prêt.... mais vous... j n'ose regarder...

PITRE. Si je savais lire, mon lieutenant ce ne serait pas long, je vous dirais...

LÉONARD. Oh! je vais lire, va, ca j'espère pour vous deux... (*Lisant*). Oui oui, Pitre, Fil-à-Voile, acquittés!...

PITRE. Et vous, mon lieutenant?..

LÉONARD. Moi... moi...

PITRE. Fusillé?

LÉONARD. Non... dégradé!...

PITRE *et* FIL-A-VOILE. Dégradé!

SCÈNE VI.

LÉONARD, PITRE, FIL-A-VOILE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Mon frère...

LÉONARD. Oh! tu le sais, n'est-ce pas, tu le sais comme ils m'ont jugé, condamné, flétri.. .

FRÉDÉRIC. Je sollicitais en vain la permission de me présenter chez l'amiral; son antichambre était encombrée de négocians de l'île, qui tous venaient réclamer leur bien, c'est-à-dire leurs esclaves, et justice, c'est-à-dire ta condamnation...

LÉONARD. Les misérables!...

PITRE. En effet, de fameux gaillards que ces carterons pour y tenir tant...

FRÉDÉRIC. C'est ce que l'amiral m'a dit quand je lui ai remis ma démission que j'ai regret de ne pas lui avoir jeté à la tête... mais alors j'ignorais...

LÉONARD. Qu'ils me déshonorent, n'est-ce pas?...

FIL-A-VOILE. Oh! mon lieutenant...

LÉONARD. Tu ne sais pas encore ce que c'est, enfant, qu'un homme qu'on dégrade... On le prend, vois-tu, et on le met

au milieu d'un peloton de soldats... puis on arrache sa croix, on brise son épée, on déchire son uniforme, on le déclare traître à l'honneur... devant l'armée entière tout cela, devant ces groupes d'oisifs qui se forment si vite pour voir le supplice d'un patient... Eh bien, ce supplice, ton lieutenant va le subir, cette honte qu'on jette à pleines mains, ton lieutenant va l'amasser sur sa tête.... Oui, mon vieux Pitre, oui, celui que tu as vu naître entre les planches d'un vaisseau, que tu considérais comme ton enfant, on va le flétrir à la face du monde; oui, mon frère, celui qui comme toi porte un nom honorable et sans tache, on va le déshonorer... dégradé!... dégradé!...

FRÉDÉRIC. Calme-toi, calme-toi, mon frère...

LÉONARD. Que je me calme... que je me calme quand la honte remplace une balle, quand le déshonneur remplace la mort... qu'il me dise, ce conseil injuste et aveugle, où il trouvera un officier de marine plus digne que moi de mourir avec son uniforme et ses épaulettes, plus digne de dire aux soldats : Camarades, droit au cœur... visez ma croix... Et je serai dégradé, mon frère, je serai dégradé!...

SCÈNE VII.

Les Précédens, L'OFFICIER.

LÉONARD. Que voulez-vous?... est-ce déjà l'heure?...

L'OFFICIER. Non. Selon les ordres du conseil, je viens chercher le matelot Pitre et le mousse Fil-à-voile pour les mettre en liberté. Quant à vous, monsieur Frédéric, l'amiral vous demande.

PITRE. Pourquoi donc que le conseil nous condamne à quitter mon lieutenant?

FIL-A-VOILE. Si nous voulons rester en prison, je suis libre peut-être...

L'OFFICIER. J'ai l'ordre de vous faire sortir de prison sur-le-champ.

PITRE. Et si je vous désobéis pour y rester...

FIL-A-VOILE. Si je me révolutionne pour être à l'ombre.

LÉONARD. Mon vieux Pitre, et toi Fil-à-voile, je vous ordonne de sortir et de me laisser...

PITRE. Du moment que vous commandez, lieutenant, c'est autre chose.

FIL-A-VOILE. Je vas vous obéir, mais c'est diablement sciant, toujours.

LÉONARD. Vous le voyez, monsieur, je sais toujours leur officier... à leurs yeux, malgré l'arrêt du conseil, mon épaulette subsistera toujours.... Allez, mes amis, allez...

PITRE. Oui, je m'en vas pour vous obéir; mais je déclare à monsieur que, dès cet instant, je me retire du service... je fais cadeau de ma paie à l'état...

FIL-A-VOILE. Et moi je donne ma démission, le gouvernement s'arrangera comme il pourra

LÉONARD. Mes amis, la seule chose que je vous demande, c'est une place sur un vaisseau qui m'éloigne d'ici et qui n'aille pas en France; n'importe le lieu où il me conduira, pourvu que je fuie cette île maudite, et si tous deux vous voulez me suivre...

PITRE. Est-ce que ça se demande....... est-ce que je puis vous quitter?..... Mais, mon lieutenant, si on vous avait fusillé, je me serais arrangé de manière à empoigner une des balles qui vous étaient destinées.... je trouverai bien une place à bord pour vous suivre au bout du monde, s'il le faut...

L'OFFICIER. Partons.

PITRE. Au revoir, mon lieutenant comptez sur votre vieux Pitre, à la vie, à la mort. Je serai là; et quand on vous dégradera, je me dégraderai moi-même.... Sans adieu....

LÉONARD. Mes amis, mes bons amis...... (*Il lui serre la main.*) Au revoir....

(Ils sortent.)

SCENE VIII.

LÉONARD, FRÉDÉRIC.

LÉONARD, *bas à Frédéric.* Toi, mon frère, profite aussi de cet instant pour sortir, et rends-moi un dernier service....

FRÉDÉRIC. Lequel? parle....

LÉONARD. Mon frère, le nom de notre père ne peut être déshonoré... c'est à toi, à toi seul maintenant de le soustraire à l'infamie....

FRÉDÉRIC. Oh! je me jetterai aux pieds du gouverneur, s'il le faut...

LÉONARD. Ce ne sont pas des prières, ce n'est pas une grâce que je te demande... je ne veux pas être dégradé.... Ne me comprends-tu pas?...

FRÉDÉRIC. Léonard! Léonard!...

LÉONARD. Je le veux ainsi .... je le veux....

FRÉDÉRIC. L'amiral me demande : je cours auprès de lui; et si je puis rien ob-

tenir, mon frère... tu ne seras pas dégradé.
(Il sort.)

SCENE IX.

LÉONARD, *puis* BARCKAM, MAFOUC, ET LES AUTRES NÈGRES.

LÉONARD. Oui, la mort, plutôt la mort devant eux, devant l'armée, et que cette épaulette reste intacte et pure... on ne verra sur elle que la trace de mon sang.

BARCKAM. Ils nous ont fait reconnaître par nos maîtres, et aprè l'exécution de la sentence à laquelle ils veulent que nous assistions ils nous livrent à nos commandeurs.

LÉONARD. Infortunés!...

BARCKAM. Mais nous ne sommes pas encore en leur pouvoir, et cette évasion projetée..

LÉONARD. Il se pourrait!... quoi! j'éviterais l'humiliante cérémonie qu'on me prépare... je pourrais me soustraire à l'infamie, à la honte!... Oh! Barckam, si tu peux me sauver, je te devrai plus que la vie...

BARCKAM. Je vous ai dû la liberté pendant quelques heures... nous serons quittes... Au guet, camarades, je vais moi-même examiner cette ouverture.

MAFOUC, *à part.* S'ils ne venaient pas comme ils me l'ont promis!... je tremble.

(Tous les nègres se rangent au milieu du théâtre; Barckam, Léonard et des nègres cherchent à soulever la pierre.)

BARCKAM. C'est cela... ici... cette pierre... attendez... elle cède... la voilà... (*Ils soulèvent la pierre.*) Personne!...

UN NÈGRE, *du fond.* Je n'entends rien...

LÉONARD. Enfin... je puis donc fuir... cette ouverture conduit à la mer, dites-vous?

BARCKAM. Oui, lieutenant...

LÉONARD. Oh! mes amis, je vous en supplie, je suis sorti le dernier de mon vaisseau pendant la tempête, mais maintenant... oh! laissez-moi partir le premier...

BARCKAM. Non, si leurs gardes surveillaient au dehors... votre existence est trop précieuse aux nègres; votre existence est désormais la nôtre..... Mafouc, à toi à te hasarder le premier; s'il n'y a personne, s'il n'y a pas de danger, tu reviendras nous avertir... Mais vite, vite, le tems presse...

MAFOUC. Je ne connais pas cette partie du rivage, je craindrais....

BARCKAM. Eh bien! à moi alors; à moi à vous ouvrir la route... Attendez, je descends.

(Il entre dans le trou et disparaît.)

LÉONARD, *écoutant.* J'entends le bruit de ses pas... il s'éloigne... j'entends encore... oh! plus rien... Sans doute il est au rivage... (*Ici plusieurs coups de fusil se font entendre.*) Grand Dieu!...

BARCKAM *revient légèrement blessé.* Tout est perdu... nous sommes découverts...... trahis peut-être...

TOUS. Trahis!...

BARCKAM. Oui, il y a un traître parmi nous.

LÉONARD. Quel est-il?...

BARCKAM. Un seul nous a quittés pour aller auprès du gouverneur. Ah! c'est Mafouc.

TOUS. Mafouc!

MAFOUC. Laissez-moi, laissez-moi.

(On va pour le fouiller, plusieurs pièces d'or tombent de sa ceinture.)

TOUS. De l'or!

BARCKAM. D'où te vient-il?

MAFOUC. Que t'importe?...

BARCKAM. Mafouc, tu es un traître!...

MAFOUC. Eh bien, oui, c'est moi qui suis allé tout dévoiler au gouverneur; moi qui ai voulu être libre à tout prix, moi le Tamatave qui n'ai pas cru trahir mes frères en trahissant les Hovas, mes ennemis, moi qui conserve ma haine jusque dans les fers, je vous l'ai dit, et qui me venge dans les prisons.

BARCKAM. Misérable!...

MAFOUC. Des injures... frappe et tue-moi, cela vaut mieux, je ne t'aurais pas épargné, moi... Frappez, Hovas, et regardez... le Tamatave ne tremble pas...

BARCKAM. Eh bien! la mort.

TOUS. Oui, la mort.

LÉONARD, *arrêtant le bras de Barckam au moment où il va étrangler Mafouc.* La mort..... à lui, à un traître..... et à moi le déshonneur et la honte..... Non, mes amis, non, qu'il vive le traître, qu'il vive pour souffrir et qu'il porte sur lui en caractères de sang le souvenir et la marque de sa trahison.. au lieu de le tuer, qu'on le flétrisse.

BARCKAM. Je vous comprends, lieutenant, et, pour la première fois, je suis heureux de savoir écrire... Pendant que j'étais prisonnier, un de vos matelots a gravé sur mon bras ce mot qui est ineffaçable : *Liberté!...* Tenez bien Mafouc, étouffez ses cris... qu'il ne puisse faire un seul mouvement, proférer une seule pa-

sur s'il le

faut... (*Les nègres obéissent à Barckam.*) Et maintenant, lieutenant, dictez ce qu'il faut écrire.

LÉONARD. Flétri pour avoir vendu ses frères.

(On entoure Barckam et Mafouc, pendant que Barckam le tatoue. D'autres nègres font le guet.)

BARCKAM, *lisant après avoir écrit* : « Flétri pour avoir vendu ses frères. » Relève-toi, traître, et garde toujours ce signe de honte et d'infamie. Le sang de tes frères t'a marqué d'une tache ineffaçable.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER, SOLDATS, GEOLIERS,

L'OFFICIER. Votre tentative d'évasion a échoué. Qu'on garde à vue tous ces nègres...

BARCKAM, *montrant Mafouc*. Excepté lui pourtant.

L'OFFICIER. Oui, il est libre.

BARCKAM. Eh bien ! qu'il parte... aussi bien nous le renions pour notre frère et nul de nous ne voudrait de la liberté à ce prix... Mafouc, emporte encore la malédiction de tes frères.

MAFOUC. Barckam, mon sang a tracé ces caractères, le sang des Hovas l'effacera.

(Il sort ; entrée de Frédéric.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Ah ! mon pauvre frère, rien n'a pu les fléchir... déjà les portes de la grande cour sont ouvertes, un détachement de la garnison se rend ici...

LÉONARD. Pas de prières, t'ai-je dit, mais une arme, une arme pour me donner la mort... ne m'avais-tu pas compris ?

FRÉDÉRIC. Une arme ! j'en apportais deux, mon frère, une pour toi... l'autre pour moi ; mais tes geoliers sont ingénieux ; nous ne pouvons même pas mourir ensemble, et je ne puis que t'embrasser.

LÉONARD. Oh ! malheur !... malheur... je les entends... les voici... et rien, rien pour m'y soustraire... si l'on m'avait fusillé... si j'avais commandé le feu moi-même, on m'aurait admiré comme un héros, regretté comme un brave... On me méprisera maintenant... et pourtant pour la mort, il ne faut que le courage d'un instant ; pour la dégradation, le courage de toute la vie !...

FRÉDÉRIC. Mon frère...

LÉONARD. Oh ! je suis calme... regarde... est-ce que je tremble ?... j'attends sans pâlir mes bourreaux.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, L'AMIRAL, L'ÉTAT-MAJOR, UN PELOTON DE SOLDATS.

(Roulement de tambour. Les soldats se rangent au fond du théâtre ; l'état-major sur les côtés. Sur un signe muet de l'amiral, un sergent s'approche de Léonard, lui arrache sa croix et ses épaulettes, puis on lui ôte son uniforme, on le fait marcher dessus, comme pour désigner que Léonard n'appartient plus à l'armée.)

L'AMIRAL. Maintenant, monsieur, vous êtes libre.

LÉONARD. Général, j'ai subi sans murmure l'arrêt du conseil de guerre ; je l'ai souffert pour lever la tête à mon tour et dire à la face de l'armée : l'arrêt du conseil de guerre est une injustice et une lâcheté !

L'AMIRAL. Monsieur !...

LÉONARD. Oui, j'appelle lâches des hommes qui peuvent tuer un homme et qui le déshonorent ! J'appelle injustes et barbares ceux qui veulent qu'un soldat s'abaisse au rôle de négrier ; la marine me repousse, je poursuivrai la marine ; la société me flétrit, je flétrirai la société... dès ce jour je me sépare d'elle, comme elle se sépare de moi ; dès ce jour à moi mes lois, à moi ma justice. Vous venez d'effacer un nom jusqu'ici célèbre et pur dans la marine, eh bien ! ce nom je vous l'abandonne, et je saurai m'en faire un autre qui vous épouvantera... Adieu, frère, tu diras à mon père que je suis mort. Je le suis pour lui, pour toi, pour le monde... (*Aux nègres.*) Je ne le suis pas pour vous, esclaves, qu'on veut asservir plus encore ; vous ouvrirez vos rangs à celui qui fut dégradé par vos maîtres pour avoir voulu vous rendre la liberté. Adieu ! adieu.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

LE CORSAIRE NOIR

La scène se passe en mer, sur le pont d'un brick anglais.

SCENE PREMIERE.

LE CAPITAINE ANGLAIS, son LIEUTENANT, ses MATELOTS, PITRE, FIL-A-VOILE.

Au lever du rideau les matelots de quart sont à leur poste, ainsi que les officiers et le contremaître. Le capitaine est sur le devant de la scène avec Pitre et Fil-à-Voile.)

LE CAPITAINE, *à Pitre.* Ainsi, il s'agit de trois personnes qui demandent passage jusqu'à Pondichéry?

PITRE. Oui, capitaine : moi, ce petit sacré nom et un autre.

LE CAPITAINE. Quel est cet autre?

PITRE. C'est le lieutenant Léonard.

LE CAPITAINE. Léonard!... et que va-t-il faire à Pondichéry?...

PITRE. Je n'en sais rien. Il m'a dit ce soir : Pitre, va-t'en avec Fil-à-Voile me retenir un passage sur le premier navire qui partira, français, anglais, vaisseau marchand ou vaisseau de guerre, peu importe, et je paierai pour la traversée ce que paient les autres passagers.

LE CAPITAINE. Eh bien, tu peux retourner auprès de lui et lui dire que son hamac est préparé sur mon brick.

PITRE. Merci, capitaine, et nous?

LE CAPITAINE. Vous viendrez aussi, puisque vous voulez le suivre.

FIL-A-VOILE. Bien obligé, capitaine....

LE CAPITAINE, *au lieutenant de quart.* Lieutenant, vous ferez inscrire trois passagers sur le registre du bord. (*A Pitre et Fil-à-Voile.*) Aussitôt qu'il sera nuit, vous retournerez à terre dans ma yole; vous amenerez Léonard à bord, car il est probable que la brise du matin nous permettra de lever l'ancre et de faire voile.

PITRE. Il suffit, capitaine.

LE CAPITAINE, *prenant le porte-voix.* Chacun à son poste.

(L'ordre se répète, on entend le sifflet du contremaître.)

LE CAPITAINE. Tout le monde sur le pont.

(Tout le monde monte sur le pont. Les matelots se rangent en cercle autour du capitaine.)

LE CAPITAINE. Enfans, nous partons demain. Hier nous étions encore dans le port, j'ai pu permettre à plusieurs de vos camarades de descendre à terre. Aujourd'hui tout le monde doit rester à bord. Que ceux qui sont descendus à terre hier prennent le quart jusqu'à la nuit; qu'on distribue aux autres triple ration de vin et d'eau-de-vie, c'est le dernier bon tems que vous aurez à l'île Bourbon; demain il faut filer notre câble.

TOUS. Vive le capitaine!..,

LE CAPITAINE. Aussitôt le quart de nuit venu, chacun à son poste ou dans son hamac. Messieurs les officiers, nous avons du punch servi dans ma cabine. (*A Pitre.*)Toi, n'oublie pas de partir aussitôt la nuit venue.

(Il descend avec tous les officiers.)

SCÈNE II.

PITRE, FIL-A-VOILE, MATELOTS.

(On distribue du vin et du grog; tout le monde se met à boire. Pitre et Fil-à-Voile sont dans un coin du vaisseau; un matelot anglais vient leur frapper sur l'épaule.)

LE PREMIER MATELOT. Dites donc..... eh! Français... un verre de grog.

PITRE. Je ne dis pas non, Anglais... Je trinque avec toutes les nations possibles.

FIL-A-VOILE. Et moi aussi.

UN AUTRE MATELOT. Comment! comment! ça boit du grog, un enfant à la mamelle?

FIL-A-VOILE. Dis donc, eh! vieux marsouin, est-ce que tu me prends pour une demoiselle, par hasard?

LE PREMIER MATELOT. Attends un peu, petit drôle.

PITRE. Minute... les Anglais, vous avez été bons enfans avec moi; vous m'avez offert à boire, j'ai accepté, mais j'ai oublié de vous dire une chose dont je suis bien aise de vous avertir, c'est que si quelqu'un agace cet enfant, moi Georges Pitre, ci-devant contre-maître à bord du vaisseau *le Vigilant*, je lui casse la gueule, et lui

flanque mon pied dans son gaillard d'arrière.

LE MATELOT. Georges Pitre?...

PITRE. Lui-même, un peu connu, je m'en flatte, pour la force de la poigne et l'adresse du croc-en-jambe.

LE PREMIER MATELOT. C'est vrai..... je vous reconnais à présent... ce n'est pas la première fois que je trinque avec vous.... je vous ai vu à l'île Bourbon... Vous savez bien, camarades, c'est ce fameux contre-maître dont je vous ai parlé, qui raconte si bien... j'allais à l'auberge exprès pour entendre ses histoires.

PITRE. C'est vrai que je suis l'historien de la marine, et si vous me promettez d'être sages, les Anglais, je vous en conterai une de ma composition que j'ai faite tout exprès pour un roi des peaux rouges, qui n'y a rien compris, je m'en vante.

TOUS LES MATELOTS. Ecoutons! écoutons.

PITRE. Cette histoire, comme vous le verrez, est faite pour le divertissement des têtes couronnées, l'instruction des matelots et la gloire de la marine, ce sont les *Aventures du Matelot d'amour et de ses trois cochons*.

TOUS. Bravo! bravo!...

FIL-A-VOILE. Ecoutez, elle est fameuse celle-là.

PITRE. Attention. Cric!...

TOUS. Crac!

PITRE. Boutons de guêtres, cire à giberne, la terre de pipe et les cors aux pieds pour le pousse-caillou; suif au chapeau, le verre à la main, la pipe à la bouche, c'est la rocambole du matelot de toutes les nations... Cric!

TOUS. Crac!...

PITRE. Un tonnerre dans ton lit, une jeune fille dans mon hamac. Attention, voici le fait. (*Tout le monde se groupe autour de lui.*). Le matelot d'amour avait un père, comme vous êtes tous susceptibles d'en avoir un... plus ou moins. Le papa fit venir son fils et lui dit: mon fils, tu est' en âge de gagner ta vie, de marcher à la gloire et de me débarrasser de ta présence chérie. Je te donne la moitié de ma fortune qui consiste en trois superbes cochons qui sont tes amis dès ta plus tendre enfance, et de plus ma bénédiction avec laquelle je te mets à la porte de la maison paternelle. Le matelot d'amour partit, pas trop content de son ancêtre, et s'embarqua sur le plus beau vaisseau de la rade de son pays. Pendant la traversée, tout l'équipage mourut de la fièvre jaune, que les savans appellent le scorbut. Le matelot d'amour resté seul, manœuvra si bien avec ses trois cochons qu'au bout de huit jours il arriva dans un pays où l'on n'avait jamais vu de vaisseau. On voulut lui refuser l'entrée du port; mais il répondit : Nous sommes quatre gaillards qui sommes prêts à en découdre, et qui ne nous laisserons pas mécaniser. Aussitôt il commence à bombarder le fort, il opère son débarquement; et prend la ville d'assaut.

FILE-A-VOILE. Sacré nom! que c'est intéressant!

PITRE. C'est pas tout, vous allez voir. Le gouvernement qui était à la fenêtre dans ce moment-là, et qui avait tout vu, s'écria : Il n'y a que des Français capables de ça! et il envoya inviter à dîner le matelot d'amour et ses compagnons. Le matelot conduisit ses trois cochons chez le meilleur perruquier de la ville; il les fit friser, poudrer, parfumer, qu'ils avaient l'air de trois élégans de Paris. Pendant le dîner, le roi dit au matelot : Brave Français, vous croyez donc que je ne m'aperçois pas que vous pincez la main à ma fille qui est près de vous?... C'est vrai, lui dit le matelot; mais, sacré nom, grand roi, si vous ne me donnez pas votre fille en légitimité, je l'enlève, que le diable n'y comprendra goutte. Eh bien! je te la donne, dit le monarque attendri; et je te nomme grand amiral de toutes mes flottes, quand j'en aurai, et quant à tes trois cochons je les fais conseillers d'état.

FIL-A-VOILE. Avait-il du bonheur, ce gredin-là, avec ses trois cochons!...

PITRE. Mais voilà que quinze jours après son mariage, il est arrivé une émeute de juillet qui a mis le gouvernement à la porte de chez lui; et, à l'heure où je vous parle, le roi, la princesse, le matelot et les trois cochons sont à Brest, où ils vivent très-heureux, qu'ils ont un bureau de tabac, et qu'on fait queue pour acheter la demi-once qui est pesée par la princesse, les cigarres allumés par le matelot d'amour et les pipes bourrées par les trois cochons. Ceci est pour vous apprendre qu'il ne faut jamais s'endormir dessus la grandeur, et que le plancher des vaches n'est pas plus solide que le plancher de ce brick. La morale de la chose, c'est les trois cochons. Cric!

TOUS. Crac!

PREMIER MATELOT. Encore un verre de grog!

PITRE. C'est ça, et en avant la ronde des matelots.

AIR *nouveau de M. Francastel.*

Viens, mon ancien,
De la cal' t'es l'doyen,
Puisque j'te tiens
J'm'en fiche,
Faut qu'j'te r'liche.
J'ai bu tant d'eau,
D'ratafia de crapaud,
Qu' j' veux enfin vider ton
fond.

CHŒUR.

Viens, etc.

PITRE.

Sur la côte du Malabar,
Plus d'un litr' de hazard,
M'est passé par les pattes,
J'ai bu l'arack des Marates,
Le schnick des Japonais...
J'aim' mieux l'trois-six français,

CHŒUR.

Viens, etc.

PITRE.

En Amérique, au Pérou,
J'ai soifé tout mon sou
Vins indiens, vins créoles;
J' m'ai soulé sous les deux pôles...
Aujourd'hui, sacré sort!
J'veux tomber ivre mort.

CHŒUR.

Viens, etc.

(*A la fin des couplets les matelots sont à moitié gris. La cloche se fait entendre. On bat la retraite.*

PITRE. Anglais, voici le quart de nuit qui sonne et la retraite qui bat... la bamboche est finie. Vous avez tous mon estime. A demain.

TOUS. A demain.

PITRE. Viens, Fil-à-Voile; nous, à la yole du capitaine, et amenons promptement ici le lieutenant Léonard.

FIL-A-VOILE. Partons.

(Ils descendent. Les matelots se retirent peu à peu, il ne reste que les gens de quart et le capitaine qui parcourt le pont suivi de son second. La nuit est entièrement venue.)

SCÈNE III.

Le CAPITAINE, Le LIEUTENANT.

LE CAPITAINE. Ils ont été plus sages que je ne croyais.

LE LIEUTENANT. Sans doute, aucun accident n'est arrivé, aucune rixe ne s'est engagée; mais le vin et le grog les ont mis presque hors d'état de faire leur service cette nuit.

LE CAPITAINE. Il ne sera pas pénible: si près de la terre, avec un si beau ciel, qu'avons-nous à craindre?

LE LIEUTENANT. Oh! rien, je l'espère.

LE CAPITAINE. J'ai tort peut-être de permettre ainsi à mon équipage de se griser, mais j'ai presque des remords quand il m'arrive de m'amuser avec vous, messieurs, et de laisser mes matelots à la peine... le punch m'a porté à la tête d'une manière horrible..... bonne nuit, lieutenant; j'ai vraiment besoin de me reposer, je vais me coucher, et je vous conseille d'en faire autant.

LE LIEUTENANT. Je vous suis, mon capitaine.

(Ils s'éloignent peu à peu; les gens de quart restent seuls en scène. On entend le cri: *Tout va bien pour le quart; dormez-vous?* ce cri est répété par la sentinelle, qui continue de se promener, puis s'arrête et est sur le point de s'endormir; tout-à-coup elle prête l'oreille regarde et s'écrie: *Oh! hé! de la chaloupe.... où va la chaloupe?...* Voyant que personne ne répond, elle s'approche davantage du bord du vaisseau, répète le cri, arme son fusil, met en joue, au même instant on voit une chaloupe se glisser devant le navire; elle porte Barckam et d'autres nègres... Barckam monte sur le brick en s'accrochant aux bastingages; il se glisse avec précaution vers la sentinelle qu'il prend par derrière et lance à la mer.)

SCENE IV.

BARCKAM, DES NÈGRES.

Celui-là ne parlera plus. (*Courant au bord du vaisseau.*) Par ici, par ici, frères, et surtout pas le plus léger bruit.

(De la chaloupe, qui est en mer sur le devant de la scène, et d'une autre qui est censée de l'autre côté du brick, hors de la vue du public, des nègres montent sur le pont.)

Tâchons de les prendre sans tirer un seul coup de fusil; nous sommes si près de la terre que cela pourrait donner l'éveil et leur amener du secours... Vous avez entendu comme moi les derniers cris de l'orgie... tenez, ils dorment du plus profond sommeil.. allez.. visitez tout le vaisseau... toi, descends avec eux dans la cabine du capitaine... il faut me l'amener vivant..... entends-tu, vivant... vous autres, dans la chambre des officiers..... vous, au poste des matelots... emparez-vous de la saintebarbe, afin qu'ils ne menacent pas de faire sauter le vaisseau..... s'ils résistent, des coups de poignard ou à la mer.... moi, je reste ici avec vous autres pour m'occuper des gens de quart..... Songez que nous jouons ici plus que notre vie, nous jouons notre liberté... Allez...

(Les nègres exécutent en silence les ordres de Barckam, il reste seul avec plusieurs nègres.)

Ils descendent..... je ne les entends plus... à nous, maintenant... aux gens de quart...

Ils s'approchent des gens de quart endormis, s'emparent de leurs armes, les tuent et les jettent à la mer.)

SCÈNE V.

BARCKAM, Nègres, Le CAPITAINE ANGLAIS et tout l'Équipage du Brick.

Ici, tout est fini... mais là-bas!... attendez... ils remontent... oui, les voici...

(Les nègres remontent conduisant le capitaine et plusieurs officiers et matelots.

LE CAPITAINE. Laissez-moi, laissez-moi, misérables, qui êtes-vous? que me voulez-vous?

BARCKAM. Est-ce là tout ce qu'il y a d'hommes dans le brick?

UN NÈGRE. C'est tout ce que nous avons trouvé.

BARCKAM. Lequel de vous est le capitaine de ce brick?

LE CAPITAINE. C'est moi.

BARCKAM. Qu'on le lie à ce mat, et qu'on lui laisse la main gauche libre. Liez aussi tous ces gens-là; laissez ceux-ci libres, mais tenez-les en joue, et, au moindre mouvement, feu sur eux. Maintenant nous sommes maîtres du brick; nous n'avons plus rien à craindre.

(Les nègres exécutent tout ce que dit Barckam.)

(*Donnant un porte-voix au capitaine.*) Prends ce porte-voix, et commande à ton équipage la manœuvre que je vais te dire. Vous, exécutez-la... Vous, frères, suppléez les matelots enchaînés... Capitaine, nous voulons aller à Madagascar; allons, commande qu'on lève l'ancre et qu'on cingle vers notre île.

LE CAPITAINE. Jamais.

BARCKAM, *lui appuyant un pistolet sur la tempe.* Commande, ou je te brûle.

LE CAPITAINE. Je ne veux pas.

BARCKAM. Oh! je sais que tu te laisseras tuer pour sauver l'honneur de ton pavillon, comme vous dites, vous autres marins; mais après toi, je ferai mettre ton second à ta place, et quand il verra ton cadavre à ses pieds, il commandera, lui... s'il refuse, un troisième... vous avez tout un état-major ici, il s'en trouvera bien un qui ne sera pas muet... Allons, décide-toi, capitaine, veux-tu commander la manœuvre?

LE CAPITAINE. Non!

BARCKAM. Eh bien! tu vas mourir.

(Il ajuste le capitaine.

UN NÈGRE. Barckam!... une chaloupe...

(La chaloupe se glisse sur le devant contre le brick; Léonard, Pitre et Fil-à-Voile montent à bord.)

SCÈNE VI.

Les Précédens, LÉONARD, PITRE, FIL-A-VOILE.

LÉONARD. Barckam!

BARCKAM. Le lieutenant Léonard!...

LÉONARD. Que vois-je! le capitaine enchaîné, l'équipage prisonnier!...

BARCKAM. Et le brick au pouvoir des nègres. Lieutenant, c'est Dieu qui vous envoie... vous m'épargnez un meurtre que je ne commettais qu'à regret, mais qui était nécessaire au salut de tous..... Vous allez nous commander, vous?

LÉONARD. Moi!..... que voulez-vous dire?.....

BARCKAM. Qu'une fois encore nous avons rompu nos chaînes, que l'audace et la force nous ont rendus maîtres de ce brick dont vous êtes le maître à votre tour.

LÉONARD. J'entends; vous avez dit: le lieutenant Léonard n'est encore que dégradé, il se fera pirate... Et vous avez bien dit, Barckam; après qu'on s'est vu arracher ses épaulettes sans mourir, on jette sa vie à la vengeance, et la vengeance est ici, sur ce brick, à votre tête. Oui, j'accepte le commandement de ce brick; oui, je me fais pirate, et je vous conduirai partout où il y aura des ennemis à combattre et des esclaves à délivrer; car un corsaire a aussi sa gloire et son honneur..... Jurez-vous de m'obéir comme à votre maître, comme à votre père?

TOUS. Nous le jurons!

LÉONARD. Si je vous commande de mourir, vous mourrez?

TOUS. Nous mourrons!

LÉONARD. Si je vous commande de tuer un homme, fût-il votre frère, vous le tuerez?

TOUS. Nous le tuerons!

LÉONARD. Je jure à mon tour guerre éternelle à la traite des noirs! je jure de consacrer ma vie à vous rendre libres, à écraser vos ennemis, à punir vos tyrans!.. (*Les nègres poussent un cri de joie.*) Et maintenant, moi le maître après Dieu, je vous ordonne de détacher tous ces hommes. (*Les nègres obéissent.*) Officiers et matelots

vous avez entendu le pacte que je viens de faire ; s'il en est parmi vous qui aiment les dangers et l'indépendance de la vie de corsaire, qu'ils franchissent la ligne que je trace avec mon épée, ils seront des nôtres.

PLUSIEURS MATELOTS, *allant à lui*. Vive Léonard !...

LÉONARD. Qu'on prépare une chaloupe pour le reste. Capitaine, retournez à terre avec votre monde ; là, vous verrez mes juges peut-être... vous leur direz que vous avez vu le corsaire Léonard, et que leur arrêt l'a fait roi..... Adieu, capitaine, adieu... Fasse le ciel que nous ne nous rencontrions jamais en mer !

LE CAPITAINE. Je le désire, lieutenant ; je n'aurais dû rencontrer votre vaisseau que brillant et vainqueur sous le pavillon de France.

(Le capitaine, les officiers et quelques matelots descendent dans les chaloupes.)

SCENE VII.

LÉONARD, PITRE, FIL-A-VOILE, BARCKAM, NÈGRES ET MATELOTS.

(Le jour est venu. Tous se rangent autour de Léonard, qui commande la manœuvre suivante pour faire lever l'ancre.)

LÉONARD. Chacun à son poste pour déraper.

(Chaque commandement de Léonard est accompagné d'un coup de sifflet du contre-maître Pitre.)

Du monde au cabestan...

(Trois matelots s'approchent du cabestan.)

Vire !

(Ils tournent. Tous les commandemens s'exécutent avec activité. Tout est en mouvement sur le navire.)

PITRE. Stopp... (*La manœuvre cesse.*) Range à caponner l'ancre... stopp-amarre.

LÉONARD. Maître, envoyez un homme à la barre.

PITRE. Un homme à la barre.

LÉONARD. Faites hisser le pavillon.

PITRE. Lequel?

LÉONARD. Pavillon noir.

PITRE, *à Fil-à-Voile*. Va chercher le pavillon noir. Hisse le pavillon.

LÉONARD. Hisse le grand foc.

PITRE, *après le travail*. Amarre.

LÉONARD, *regardant derrière*. Laisse arriver... comme ça. Pare-à-lever.... Borde la brigantine... amarre..... En haut, larguez les perroquets.... Borde... amarre... hisse les perroquets... amarre... Brasse babord devant et tribord derrière... amarre.

(Le brick se met en marche. Panorama de l'île Bourbon, qui semble marcher devant le navire. La lune éclaire ce tableau.)

LÉONARD. Saluez cette terre ingrate qui me rejette et vous fit esclaves ; dites-lui un adieu éternel... Partons, enfans, Dieu nous voit et nous juge, Dieu nous conduira !...

Musique nouvelle de M. Henri Potier.

Que notre destin s'accomplisse !
Respect à notre pavillon ;
Mais à ce brick il faut un nom :
Nous l'appellerons *la Justice !*
Dieu des marins, toi, notre espoir,
De là haut entends ma prière :
Viens t'asseoir à bord du corsaire,
Protége son pavillon noir !

CHŒUR.

Viens t'asseoir à bord du corsaire ;
Protége son pavillon noir !

LÉONARD.

Le négrier dans sa démence
A dit : ces hommes sont mon bien :
Leur travail, leur sang m'appartien.,
On me les achète d'avance.
Mais dans un jour de désespoir,
Nous répondons au téméraire :
Malheur à toi, crains le corsaire,
Respect à son pavillon noir !

CHŒUR.

Malheur à toi, crains le corsaire,
Respect à son pavillon noir !

LÉONARD.

Vous avez brisé vos entraves,
Et pour vos droits vous combattrez,
Votre serment, vous le tiendrez :
Périr plutôt que d'être esclaves !
Si le ciel, trompant notre espoir,
Dans le combat nous est contraire,
Mourons tous à bord du corsaire,
Pressés sous le pavillon noir.

CHŒUR.

Mourons tous à bord du corsaire,
Pressés sous le pavillon noir !

LÉONARD.

Mais bien loin ces tristes présage !
Non, frères, nous triompherons,
Et puis un jour nous reviendrons,
Mais en vainqueurs sur ces parages,
Tremblans alors de vous revoir,
Vos maîtres diront, je l'espère.
Il est vainqueur ! gloire au corsaire !
Honneur à son pavillon noir !

CHŒUR.

Il est vainqueur ! gloire au corsaire !
Honneur à son pavillon noir !

(Le panorama a continué de défiler ; le tableau s'arrête au volcan appelé la Cheminée de l'île Bourbon. La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

LA TRAITE.

Vue pittoresque de la baie de Sainte-Marie, à Madagascar. A la gauche des acteurs, sur le devant de la scène, la case de Tinking, père de Barckam; à droite, celle de Mafouc. Des deux côtés, des poteaux avec des anneaux de fer; sur le second plan, à gauche, une colline couverte d'arbres; on voit dans le lointain un brick à trois mâts qui est à l'ancre dans la baie de Sainte-Marie.

SCENE PREMIÈRE.

TINKING, FRAIDA, BEDOUC, NÈGRES, NÉGRESSES, MULATRES, MULATRESSES, PLUSIEURS OMBIAS, OU PRÊTRES DU PAYS.

(Au lever du rideau les nègres sont prosternés aux pieds de l'idole de Yankar, qui est placée au haut de la colline.)

TINKING, *sur la colline*. Priez, nègres, priez Yankar, le dieu de notre île, d'étouffer les efforts d'Agatis, dieu du mal. Célébrez la fête d'Yankar, notre bon génie, par les chants qui lui sont agréables.

CHOEUR.

Musique nouvelle de M. Francastel.

O Yankar, bon génie,
Les noirs sont tes enfans,
Protége-les contre les blancs,
Et qu'ils meurent dans leur patrie.

UN NÈGRE.

L'ombias t'offrira pour nous
Le beau tanoma qui t'éclaire
Et la vierge qui sait te plaire
Pour toi nourrira trois Zébous.

CHOEUR.

O Yankar, etc.

LE NÈGRE.

Chaque matin pour t'implorer
Nous reviendrons sur ce rivage;
Préserve-nous de l'esclavage,
Rends-nous libres pour t'adorer.

CHOEUR.

O Yankar, etc.

LE NÈGRE.

S'il faut combattre avec le roi
Notre zagaie est toute prête;
Aux ennemis fendons la tête,
Et leur sang coulera pour toi.

CHOEUR.

O Yankar, etc.

(*Après le chant, tous les personnages redescendent la scène et se groupent autour de Tinking, Fraïda et Bedouc.*)

TINKING. Oui, mes enfans, priez le dieu des nègres qu'il ne vous prive jamais de votre fils, comme les blancs m'ont privé du mien, de mon pauvre Barckam.

BEDOUC. Père, ne reviendra-t-il donc jamais?

FRAIDA. Espérons-le, mon fils, ton père Barckam ne mourra pas au milieu des blancs. Notre dieu Yankar le protégera, il le ramènera parmi nous, il viendra retrouver sa femme et son fils.

TINKING. Fraïda, Barckam reviendra peut-être, mais son vieux père Tinking sera mort. Depuis le départ de mon fils, depuis que je l'ai vu, là, enchaîné à ce poteau avec ses frères..., et de là, entraîné à bord d'un vaisseau négrier, je n'ai pas cessé de revenir ici chaque jour pour l'attendre... Du plus loin que je voyais un canot, une chaloupe, une pirogue, je croyais que c'était lui... mais hélas!... deux fois le sagoutier a produit ses fruits depuis ce tems, et mon fils n'est pas de retour.

FRAIDA. Cependant on peut échapper à ces hommes qui nous font esclaves. Plusieurs de nos frères sont revenus de l'île des blancs, et celui qui nous a dit avoir vu Barckam en revenait lui-même.

TINKING. Oh! oui, Mafouc, il nous a long-tems parlé de lui, mais ce nègre est de la tribu des Tamataves, nos plus cruels ennemis, et je n'ose croire à ses paroles.

BEDOUC. Et moi aussi je le crains ce Tamatave... quand il parle de père, il a le regard aussi méchant qu'un blanc qui frappe un nègre... et puis tout est beau dans sa case... il a toujours des noix de ranversara, du zébous et de l'eau-de-vie... il a l'air de mépriser les Hovas...

FRAIDA. Comment notre roi Radame a-t-il pu faire de ce Tamatave un Voadziris Hovas? Il est maintenant un de nos maîtres et ne sort plus qu'avec des soldats de la garde du roi.

TINKING. Mais bientôt il nous quittera, ce Mafouc, il suivra à Tananarive notre roi Radame qui est venu visiter sa baie de Sainte-Marie.

UN NÈGRE. Silence, voici Mafouc qui sort de sa case avec ses soldats.

TINKING. Évitons-le, mes enfans, rentrons dans notre case jusqu'au coucher du soleil.

(Ils sortent de différens côtés.)

SCENE II.

MAFOUC, *richement habillé à la mode du pays*, SOLDATS.

MAFOUC, *aux soldats*. Allez... tenez-vous par là à la côte, et au premier signal.. (*Les soldats font un signe d'assentiment.*) Allez... c'est la volonté du roi. (*Les soldats s'éloignent, Mafouc reste seul.*) Ils ont tous fui, ces Hovas... le Tamatave excite encore leur frayeur... ah! c'est que le Tamatave n'a pas oublié les Hovas de l'île Bourbon... Barckam! Barckam! dont je n'ai pu me venger à Saint-Denis et que je ne reverrai peut-être de ma vie!... mais ici est son père, ici est sa femme, son fils... Les lui renvoyer tous trois... tous trois esclaves... oh! ce serait une belle vengeance... plus belle que de le tuer... car il ne m'a pas tué, lui... il m'a flétri.. Ah! la vengeance! il n'y a que sous notre soleil brûlant qu'on la comprend et qu'on la respire. (*On entend deux coups de canon.*) Ah! voici le signal... ce capitaine, ce négrier qui croise depuis plusieurs jours devant la baie de Sainte-Marie va se rendre au rendez-vous avec son lieutenant que j'ai déjà vu... Courtier de nègres!... que m'importe!... vendre les autres c'est le moyen de n'être plus vendu. Eh! mais je ne me trompe pas... Ce corsaire... ce marchand de noirs... je le connais...

SCENE III.

MAFOUC, FRÉDÉRIC, YVON, MATELOTS.

FRÉDÉRIC. Eh bien! camarades, où diable me conduisez-vous?

MAFOUC, *à part*. Le frère de Léonard!...

FRÉDÉRIC. Est-ce là le nègre dont tu m'as parlé?

YVON. Oui, capitaine, c'est là le mauricaud en question.

FRÉDÉRIC. Tout est-il convenu avec lui?

YVON. Pas encore, il m'a promis une audience du roi.

FRÉDÉRIC. Le roi consent-il à me recevoir?

MAFOUC. Oui, capitaine Frédéric.

FRÉDÉRIC, *à Yvon*. Tu as dit mon nom à ce nègre?

YVON. Non.

MAFOUC. Je vous connais depuis longtems.

FRÉDÉRIC. C'est pourtant la première fois que je viens dans ce pays.

MAFOUC. C'est que je suis allé dans le vôtre, à l'île Bourbon, vendu à l'armateur Niquelet.

YVON. En ce cas nous te réclamerons, tu nous appartiens, Niquelet est notre armateur.

MAFOUC. J'ai été affranchi, et puis je suis Voadziris, et les Voadziris ne sont jamais esclaves à Madagascar.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que c'est que ça, Voadziris?

YVON. C'est la noblesse du pays, c'est comme qui dirait un comte ou un sous-préfet en Europe.

FRÉDÉRIC. Et tu fais le courtage des noirs?

MAFOUC. Vous faites bien la traite, vous, capitaine?

FRÉDÉRIC. Oh! c'est vrai. Moi, que tu as vu jadis avec des épaulettes de lieutenant de marine... aujourd'hui forban, marchand de nègres! misérable destinée! Maudite passion du jeu! c'est toi, toujours toi qui m'as perdu.... Loin de ma patrie, de mes amis, de mon frère, que je n'ai pu revoir... honteux de moi-même, et me méprisant plus encore que je ne méprise les autres hommes; forcé de commander, de défendre un vaisseau négrier..... Ah! je n'ai plus qu'une seule espérance, un seul but, c'est de mourir du moins les armes à la main... Mais, dis-moi, d'après ce qu'on m'a rapporté, ton roi Radame ne paraît pas très-disposé à faire la traite.

MAFOUC. Pas trop avec des Français.

FRÉDÉRIC. Pourquoi cela?

MAFOUC. C'est qu'ils paient mal les noirs qu'ils achètent... cette fois pourtant Radame a daigné agréer vos présens, et aujourd'hui même vous le verrez et vous traiterez avec lui : prenez avec vous les gens qui doivent vous servir d'escorte pour vous faire honneur, et allons au-devant du roi.

FRÉDÉRIC. C'est cela, allons au-devant du roi, savoir combien il tarife ses sujets.

(Ils sortent; des nègres et des négresses rentrent en scène et les suivent des yeux en donnant des signes de surprise; puis ils vont frapper à la case de Tinking, qui ouvre et sort avec Fraïda et Bedouc : ils lui montrent ceux qui s'éloignent.)

SCENE IV.

TINKING, FRAIDA, BEDOUC, NÈGRES, NÉGRESSES.

LE NÈGRE. Que veut dire cela, Tinking? Mafouc avec des blancs !

TINKING. Notre roi a fait des prisonniers dans la dernière guerre... et va les vendre sans doute.

FRAIDA. Quoi! toujours la traite... toujours vendre les noirs!...

BEDOUC. Comme ils ont vendu mon père!...

TINKING. Ah! malheur à nous si les négriers fréquentent encore cette côte ; malheur à nous!...

LE NÈGRE, *sur la colline*. Secours!..... secours!...

TINKING. Quels sont ces cris?...

LE NÈGRE, *accourant*. Frères, frères! secours à un nègre..... là, dans la baie... ses forces épuisées.... il se noie..... venez, venez...

TINKING. Un de nos frères se hasarder dans cette baie si dangereuse!...

FRAIDA, *regardant*. Les voilà... ils arrivent... c'est Bédouc, c'est mon fils qui s'élance le premier... il nage avec rapidité... nos frères le suivent... ils le ramènent au rivage... Ah! il est sauvé!...

TOUS. Sauvé!...

FRAIDA. Oui, oui, les nègres le portent dans leurs bras et viennent de ce côté.

LE NEGPE, *accourant*. Eh! Tinking, Fraïda!... si vous saviez...

TINKING. Qu'est-ce?...

LE NÈGRE. Ce nègre qu'on vient de retirer de l'eau...

FRAIDA. Eh bien?...

LE NÈGRE. C'est votre époux... c'est votre fils... c'est Barckam!...

TOUS. Barckam!...

SCENE V.

LES MÊMES, BARCKAM.

(Bedouc et d'autres nègres apportent Barckam qui ne donne plus aucun signe de vie et le déposent sur un banc.)

TINKING. Du secours!... du secours!... [...]fans...

LE NÈGRE. Oh! cet arbre... l'arbre du [...]yageur... attendez, attendez...

TINKING. C'est cela..... dépêche-toi..... [...]rckam. . mon fils!...

(Le nègre court, et grimpe à l'arbre du voyageur, qui se trouve bien en vue sur la colline. Il fait un entaille avec sa zagaye, aussitôt l'eau coule de l'ouverture, un autre noir la recueille dans une noix de coco et l'apporte à Tinking.)

TINKING. Donne... la liqueur de cet arbre va rendre Barckam à la vie.

(Il fait boire Barckam.)

FRAIDA. Son cœur bat plus fort... il ouvre les yeux... Barckam!...

BARCKAM, *ouvrant les yeux*. Qui me parle?... qui êtes-vous?...

TINKING. Mon fils!...

BARCKAM. Mon père!... Fraïda!... mon enfant!...

(Il les embrasse. Les nègres sautent de joie autour de lui et lui tendent la main.)

BARCKAM. Mes amis, mes frères!...

TINKING. Je ne mourrai donc pas sans t'avoir embrassé!...

FRAIDA. Je t'ai revu!...

BARCKAM. Oh oui! là, là, sur mon cœur... aujourd'hui j'ai tout ce que je désire, tout ce que j'aime au monde... mon père, Fraïda, mon fils, mon pays et la liberté!...

FRAIDA. Mais dis-nous comment tu es parvenu... t'exposer ainsi, quand sur une pirogue sans doute...

BARKAM. Une pirogue! cette fois, c'est un vaisseau qui me ramène à Madagascar.

TOUS. Un vaisseau!...

BARKAM. Oui... caché parmi les rochers qui bordent l'embouchure du Manouzari; un blanc le commande, un blanc auquel j'ai déjà dû la liberté; car tous ne veulent pas se rendre maîtres des nègres, il en est qui ont deviné en nous des hommes, il en est qui nous appellent leurs frères. Venez donc vous joindre à eux, vous combattrez avec nous les blancs qui trafiquent de nos personnes... et du frêle vaisseau qui nous portera peut s'élancer un cri d'affranchissement, répété par les noirs, qui épouvantera les blancs d'un bout à l'autre du monde.

TINKING. Silence!... le moment n'est pas encore venu...

BEDOUC, *sur la colline*. Père, père!..... des blancs!...

(Mouvement général d'effroi.)

BARCKAM. Rassurez-vous... c'est la chaloupe du capitaine Léonard... Frères, vous allez le voir, celui qui protége les nègres et combat pour eux... Mon père, Fraïda, c'est à lui que vous devez de me revoir aujourd'hui.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PITRE, FIL-A-VOILE, LÉONARD.

PITRE. Mon capitaine, c'est ici le pays des mal blanchis.

FIL-A-VOILE. Sacré nom! y en a-t-il des nègres et des négresses!...

BARCKAM. Ah! capitaine, que je vous remercie d'avoir suspendu la marche de notre vaisseau pour me laisser revoir un instant ma patrie... Voyez, voyez, voilà tous mes frères, mes amis... je leur ai dit que vous combattiez pour nous; je leur ai dit que je vous devais la vie, et que s'ils suivaient votre pavillon, à l'avenir nous ne serions jamais esclaves!...

TOUS. Jamais esclaves!...

TINKING. Ah! s'il était possible!

(Tous les nègres entourent les blancs, et particulièrement Léonard. Ils lui baisent les mains, s'agenouillent devant lui.)

LÉONARD. Relevez-vous... laissez-moi... Oh! je ne dois pas souffrir...

PITRE. (*Des mulâtresses lui baisent les mains ainsi qu'au petit mousse.*) Pourquoi donc?.... je souffre très-bien, moi... allez toujours, mulâtresses, allez toujours.

FIL-A-VOILE. Ne vous gênez pas, mille sacrés noms!... je suis bon enfant et pas fier.

LÉONARD. Mais..... ne perdons pas un instant. Eh bien! frères, voulez-vous quitter Madagascar?

UN NÈGRE. Moi, je le veux.

TOUS. Et moi, et moi.

LES FEMMES. Et moi aussi, et moi aussi.

PITRE. Un instant, mulâtresses... vous n'êtes pas dégoûtées.

FIL-A-VOILE. Des fichus matelots que ça nous ferait là, les mulâtresses!

LÉONARD. Pas de bruit, craignez d'éveiller les soupçons..... le tems presse... on a signalé un vaisseau négrier à l'ancre dans la baie de Sainte-Marie..... je dois suivre tous ses mouvemens et ne pas le perdre de vue. Je retourne à mon bord; à la nuit j'enverrai ici des chaloupes pour vous chercher. Déjà, depuis un an, le ciel a encouragé nos efforts, protégé notre audace et la justice de notre cause!... nous avons repris à vos ennemis une partie de l'or qu'ils avaient amassé au prix de votre sang... et maintenant... nous aurons des amis, des compagnons, des soldats de plus... comme les autres, ils deviendront de bons. de fidèles marins. Comme aux autres, je leur crierai: Branle-bas du combat! mort aux négriers..... Et nous verrons encore mon pavillon noir se balancer au-dessus de leurs navires.

BARCKAM. A cette nuit.

LÉONARD. A cette nuit, frères, surveillez l'arrivée des chaloupes.., Prudence et courage... Adieu, adieu...

(Tous les nègres se jettent de nouveau aux pieds de Léonard, le conduisent jusqu'à la chaloupe où il s'embarque avec les matelots. La chaloupe s'éloigne.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LÉONARD, PITRE ET FIL-A-VOILE.

FRAIDA, *montrant le haut de la colline.* Voyez, voyez... la garde du roi qui se rend ici...

TINKING. Reculons, reculons, enfans, vous savez qu'il n'est pas permis de l'approcher.

BARCKAM. Quoi! toujours le même...

TINKING. Oh! toujours... Tiens, voilà les soldats... retirons-nous, mon fils; plus tard nous rentrerons dans la case.

(Le cortége descend du haut de la colline.)

SCENE VIII.

RADAME, MAFOUC, FRÉDÉRIC, YVON, MATELOTS, SUITE DU ROI.

(On présente au roi un canapé de bambou; il s'assied.)

RADAME. Mafouc, amène l'étranger que j'ai consenti à recevoir.

MAFOUC. Le voilà.

RADAME, *à Frédéric.* Tu es Français?

FRÉDÉRIC. Oui.

RADAME. Corsaire, négrier?

FRÉDÉRIC. L'un et l'autre.

RADAME. Et tu n'as pas hésité à jeter l'ancre sur cette côte.

FRÉDÉRIC. Non.

RADAME. Et tu as abordé seul?

FRÉDÉRIC. Avec mon lieutenant et ces matelots.

RADAME. Que veux-tu?

FRÉDÉRIC. Cent nègres.

RADAME. Et si je te les refusais?

FRÉDÉRIC. Je retournerais à mon bord sans cargaison.

RADAME. Et si je te retenais ici malgré toi?

FRÉDÉRIC. Je resterais; ou bien mes camarades viendraient me réclamer.

RADAME. Si je faisais de toi ce que tu fais de ceux que tu achètes, un esclave?

FRÉDÉRIC. Impossible...

RADAME. Pourquoi?

FRÉDÉRID. Je me tuerais.

RADAME. Tu es jeune, et tu as du courage... nous nous entendrons. Que m'apportes-tu?

FRÉDÉRIC. Des piastres, des miroirs, du grenat, de l'eau-de-vie, des armes et des munitions.

RADAME. Des armes, des armes surtout; car vois-tu, moi aussi j'aime la guerre; c'est à elle que je dois toute ma puissance. Le nom de Radame est peut-être venu jusqu'à toi; dix ans de ma vie ont été employés à agrandir mes états; les Séclaves, les Malgaches, les Tamataves, ne reconnaissent plus qu'un seul maître. Maintenant je vais combattre les Mozambiques. Pour les vaincre, j'ai besoin d'armes, d'armes fabriquées dans votre Europe; pour cela je te donnerai des hommes, mes prisonniers, les Mozambiques eux-mêmes que j'échange contre les armes qui vont soumettre leur pays.

FRÉDÉRIC. Je suis prêt à faire l'échange.

RADAME. Tes armes d'abord, montre tes armes.

(Sur un signe de Frédéric, on apporte une caisse de fusils, d'épées, de sabres et des barils de poudre et de cartouches.)

RADAME. C'est bien... je suis content... et maintenant je veux donner aux Européens une idée de la force et de l'agilité des nègres. Viens à mes côtés.

DIVERTISSEMENT.

DANSE.—LUTTE.—PAS DES BAMBOUS.

FRÉDÉRIC, *après le ballet.* Mon lieutenant et ton courtier vont s'entendre. Reçois de mes mains ce sabre que je te destinais comme présent, et que Dieu t'accorde de longs jours: je retourne à mon bord.

RADAME. Adieu, Français, que Yankar te conduise.

FRÉDÉRIC, *à part.* Oh! je n'ai pas le courage de marchander ainsi les hommes... décidément, je suis un trop mauvais négrier.

(Il sort avec quelques matelots.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS *excepté* FRÉDÉRIC.

RADAME. Qu'on amène les prisonniers.

(On amène quelques noirs garrottés, un médecin les examine, leur tâte le pouls, leur frappe la poitrine, etc.)

YVON. Ils sont beaux!... en voici de bien faibles...

RADAME. Il faut les prendre tels qu'ils sont.

YVON. Des femmes!...

RADAME. Toutes fort jeunes, j'en donne deux pour un homme.

YVON, *à un homme de sa suite.* Marque-les de notre poinçon: ils sont à nous.

(On les marque sur l'épaule avec un fer qu'on a fait rougir.)

MAFOUC. Il nous manque vingt-quatre nègres.

RADAME. Que sont-ils devenus?

MAFOUC. Morts en mangeant le fruit empoisonné.

YVON. Il faut nous les compléter à tout prix. Nous ne pouvons emmener moins de cent noirs.

RADAME. Radame n'a qu'une promesse, je t'ai promis cent noirs aujourd'hui, tu les auras. Mafouc, prends des soldats avec toi... visite toutes les cases et prends ceux qui les habiteront, s'ils ne sont ni Voadziris ni Ombias... Il faut qu'avant le coucher du soleil j'aie ici les vingt-quatre noirs,

MAFOUC. Oui, oui, tu les auras... (*A part.*) Enfin, Tinking... Fraïda... Je le savais bien que je me vengerais. (*Aux soldats.*) Venez...

(Il sort avec des soldats.)

YVON. Tu vas donc nous donner tes sujets.

RADAME. Oui, ne les trouves-tu pas assez beaux.

YVON. Ça dépend.

RADAME. Mafouc choisira bien; ton maître est brave et généreux, je veux qu'il soit bien servi. (*Ici on entend des cris et un grand tumulte au dehors.*) Tiens, entend-tu, entends-tu... mes ordres s'exécutent...

YVON. On dirait la presse des matelots.

(Les cris redoublent, Barckam paraît tout-à-coup, les gardes l'arrêtent.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BARCKAM, FRAIDA, TINKING, BEDOUC.

BARCKAM. Laissez-moi, laissez-moi passer, je veux parler à notre roi Radame.

RADAME. Qui es-tu?... que veux-tu?...

BARCKAM. Eh quoi! la traite, toujours la traite... non content de vendre tes prisonniers, tu nous vends, nous, les Hovas, nous, les vainqueurs de l'île, tes sujets, tes enfans.

RADAME. J'ai juré que je donnerais aujourd'hui à ce Français cent noirs, il faut que je les lui donne.

BARCKAM. Mais tu ne sais pas comment les blancs traitent les Hovas que tu leur vends. Oh! si tu le savais, si un seul jour tu voyais un esclave avec son maître, tu abolirais la traite à Madagascar.

RADAME. Abolir la traite! et des armes, où en trouverai-je pour me défendre?

BARCKAM. Le nombre suffirait contre l'adresse des Européens. Ah! je t'en supplie, plus de traite, plus d'esclavage..... rends à ce blanc ses présens et ses armes, et tes sujets sauront te défendre, vaincre avec toi et te rendre le premier monarque de la terre... Oh! jetez-vous à ses pieds comme moi, nos prières l'attendriront peut-être... vois, roi Radame, vois une femme, un enfant, un vieillard, un homme qui t'implorent... C'est tout ton peuple qui te parle par ma voix.....

RADAME. Va-t'en!... ce que tu dis est dangereux à entendre pour tes frères... affronter ton roi est une grande audace, je te la pardonne, mais va-t'en... c'est tout ce que tu peux obtenir de moi.

BARCKAM, *se relevant*. Ah!... impitoyable et sourd à la voix de tes sujets... oui, roi Radame, j'ai eu tort de fléchir le genou devant toi et de venir te supplier. J'ai cru pouvoir attendrir ceux qui trafiquent de la vie de leur semblable... je ne sais de celui qui vend ou de celui qui achète lequel mérite plus de malédictions!...

RADAME. Barckam, ta parole est trop dure, ce n'est pas impunément qu'on peut maudire Radame et l'insulter.

(Grand bruit au dehors.)

BARCKAM. O rage! rage et impuissance! on les fait esclaves et je ne puis rien!

(Plusieurs nègres entrent en scène poursuivis par les soldats qui les arrêtent de tous côtés.)

BARCKAM. Mafouc!... Mafouc!... courtier de nègres!...

MAFOUC. Voilà les vingt-quatre noirs...

RADAME, *montrant Barckam*. Ajoutes-y celui-ci... Blanc, je te le donne

MAFOUC, *avec joie*. Ah! Barckam! il est ici...

(On se jette sur Barckam, Fraïda et Tinking; Bedouc s'échappe sans être vu et grimpe sur un arbre où il se tient blotti avec deux autres enfans.)

BARCKAM. Laissez-moi... laissez-moi... jamais... jamais...

(Un soldat lève sa sagaye sur Tinking.)

Misérable!.. égorge-moi, mais respecte mon père.

(Les nègres sont attachés à des poteaux avec une longue chaîne par le milieu du corps.)

RADAME. Blanc, voilà ton compte, termine cette affaire avec Mafouc, que Yankar te conduise.

(Radame sort avec sa suite.)

YVON, *passant en revue les esclaves et montrant Tinking*. Celui-ci est bien vieux... bien faible..... jamais on ne me l'achètera...

MAFOUC, *souriant et montrant Barckam*. Oui, mais celui-là?...

YVON. A la bonne heure... il est solide, je t'en donne tout ce que tu voudras...

MAFOUC. Allons, allons, il n'y a pas à marchander... Cent esclaves, et toi, de quoi en armer cent autres.

YVON. C'est convenu. Voici ma marchandise.

MAFOUC. Et voilà la mienne.

YVON. Cette nuit nous viendrons la prendre. Ils sont bien attachés.

MAFOUC. Très-bien... n'est-ce pas Barckam?

(Barckam se tait et le regarde avec mépris. Les armes et les munitions ont été portées dans la case de Mafouc.)

MAFOUC. Soldats, ne vous éloignez pas. Adieu, Barckam.

(Sortie de Mafouc, d'Yvon et des gardes; les sentinelles restent au fond, sur la colline.

SCÈNE XI.

BARCKAM, TINKING, FRAIDA ET LES NÈGRES ENCHAINÉS.

BARCKAM. Mafouc!.... c'est lui.... c'est encore lui qui nous a livrés! Ah! de tous les tourmens que j'éprouve, le plus grand

est de ne pouvoir l'écraser, lui déchirer le cœur!..... (*La nuit est venue; la plus grande partie des nègres s'est laissé tomber sur sa chaîne, comme désespérée et se résignant à son sort.*) Au nom du ciel, Fraïda, retiens tes larmes...... elles ajoutent à mes souffrances, à ma rage..... Voyez, voyez autour de nous, pas un de nos frères qui partage mon indignation, ma colère, qui veuille faire un effort pour briser ses chaînes et les rejeter sur la tête de ses bourreaux.

TINKING. Non, pas un. Moi, Barckam, tu me connais. Ainsi qu'à toi, pour être libre, rien ne me coûterait... mais à nous deux, pourrions-nous seulement la rompre cette chaîne?

BARCKAM. Oui... déjà, oubliant leur misère, leur abaissement..... Tiens! leurs yeux se ferment... ils vont dormir... et demain ils se réveilleront à fond de cale du vaisseau négrier. Ah!..... attendez, attendez.... pas de bruit.... et peut-être..... (*Il fait un effort pour briser sa chaîne.*) Aidez-moi... aidez-moi donc... là! là!.. Vains efforts... mes doigts meurtris... mes forces épuisées... esclave!.... Fraïda, mon père.... ne songeons plus qu'à mourir...

BEDOUC, *du haut de l'arbre.* Père!... père!...

FRAIDA. Ah!... mon fils!... tiens, par là... Barckam...

BEDOUC. Père, c'est moi... attends...

(Il descend rapidement de l'arbre et se glisse sans être vu auprès de Barckam; les deux petits nègres qui étaient avec lui en font autant.)

BARCKAM. Mon fils! tu es libre, toi, du moins...

BEDOUC, *montrant la case de Mafouc.* Père... là sont des armes... les veux-tu?...

BARCKAM. Des armes.... là.... là.... dis-tu?... Ah! donne, donne... à moi, à eux, à eux tous..... et d'ici, quoique liés à ces poteaux, nous combattrons nos ennemis, et du moins nous nous ferons tuer si nous ne pouvons nous faire libres.

(Bedouc et les enfans courent à la case de Mafouc et en rapportent des armes à Barckam et Tinking.)

BARCKAM, *montrant les nègres qui dorment.* A eux, à eux aussi des armes, et dis-leur que c'est pour être libres!

(Les enfans lui obéissent.)

Frères, l'heure est venue..... Liberté! vengeance!

(Quelques nègres soulèvent la tête, répètent machinalement les mots : *Liberté*! *Vengeance*! puis ils retombent endormis.

BARCKAM. Ah! ces mots ne peuvent rien sur eux... Que faire? par quel moyen les ranimer?... (*Montrant un baril d'eau-de-vie laissé par les négriers sur le seuil de la case de Mafouc.*) Ah! de l'eau-de-vie... prends. prends!... Frères, frères, réveillez-vous, de l'eau-de-vie!... à boire! à boire!

(Les enfans ont défoncé le baril d'eau-de-vie; ils remplissent des noix de coco, se rapprochent des nègres endormis, les réveillent et les font boire.)

Des armes! des armes! tenez, prenez, prenez donc... (*Ils prennent les armes que les enfans avaient laissées à leurs pieds.*) Vengeance et liberté!

CRI GÉNÉRAL DES NÈGRES. Vengeance et liberté!

(Barckam tire un coup de fusil sur une des sentinelles placées dans le haut de la colline. Aussitôt des gardes du roi arrivent et font feu. Les nègres, toujours enchaînés aux poteaux par le milieu du corps, se sont baissés pour éviter les balles, ils se relèvent et font feu à leur tour. Puis on les attaque de plus près... Ils se défendent avec énergie, et formant une phalange autour de leurs poteaux, renversent un grand nombre de leurs ennemis. D'une part Mafouc et d'autres soldats de Radame; de l'autre Frédéric, Yvon et des matelots viennent changer la face du combat. Frédéric, dans la mêlée frappe d'un coup d'épée Tinking, le père de Barckam. Puis, on voit paraître sur les rochers Léonard, Pitre, Fil-à-Voile, et tous les matelots et les nègres de l'équipage de Léonard. Bientôt tous les soldats de Radame sont terrassés. Des matelots se sont emparés de Mafouc et de Frédéric. Léonard, placé sur le haut de la colline, n'a pu voir son frère. La case de Mafouc est incendiée. Le combat cesse.)

BARCKAM, *embrassant le cadavre de son père, puis regardant avec fureur Frédéric qui est renversé à deux pas de lui.* Mon père, tu seras vengé!!!

(La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

UNE EXÉCUTION A BORD.

La scène se passe dans l'entrepont du brick commandé par Léonard.

SCÈNE PREMIERE.

LÉONARD, BARCKAM, FRAIDA, BEDOUC, PITRE, FIL-A-VOILE, TOUT L'ÉQUIPAGE, NÈGRES ET BLANCS.

(Au lever du rideau, tous les marins, blancs et nègres, sont en rang, debout, le chapeau à la main autour d'une espèce de civière formée par des fusils placés en croix sur des tambours, et supportant un cadavre enveloppé dans un linceul; plus près du cadavre, Barckam, Fraïda et Bedouc pleurant; au milieu du théâtre, Léonard.

BARCKAM. Oui, camarades, à nous la victoire; grâce à toi, Léonard, nous avons échappé à la tyrannie de Radame, à l'avidité du négrier, et ceux que l'on voulait emmener en esclavage sont libres à bord du brick *la Justice;* mais moi, moi... de quel prix cette fois ai-je payé la liberté?... Mon père!.... il est là, mort!... et je ne devais le revoir que pour lui dire un éternel adieu!...

LÉONARD. Ami..... ta douleur..... je la comprends, moi, privé depuis si longtems des embrassemens de tous les miens, moi triste et désespéré, même après une victoire; moi qui n'ai pas comme toi un enfant, une femme, pour partager, pour adoucir mes chagrins.... Ton père est mort en brave, et j'ai voulu qu'on lui rendît à bord les honneurs funèbres que nous devons aux plus intrépides de nos camarades. Qu'on place sur sa poitrine l'arme avec laquelle il se défendait quand il est mort; autour de cette voile qui lui sert de linceul, nos armes et notre pavillon.

(Ce mouvement s'exécute. Musique funèbre. Roulement.)

Mon Dieu!... le corsaire n'a pas d'aumônier sur son navire pour lui servir d'interprète auprès de toi; pas un livre de prières où il puisse lire l'oraison des morts sur les restes de ses frères; et pourtant..... tu entendras sa voix, et la simple prière qu'il t'adressera au nom de tous ces marins que le monde a repoussés, mais qui espèrent toujours en toi, en ta clémence, en ta justice! A genoux, camarades! à genoux!

(Tout le monde s'agenouille. Musique. Roulement.)

LÉONARD. Un frère va nous quitter pour jamais : la mer va engloutir sa dépouille mortelle; et toi, mon Dieu, prends son ame, toi devant qui disparaissent tous les préjugés, toutes les distinctions humaines; tôt ou tard la mort vient tous nous réunir auprès de toi, forts et faibles, pauvres et riches, maîtres et esclaves. Mon Dieu! reçois l'ame de notre frère, car il fut bon et juste, car il n'a jamais versé de sang innocent, car il est mort en défendant ses droits.

Tout le monde se relève.

LÉONARD, *se rapprochant du cadavre.* Adieu, pour jamais, adieu!

BARCKAM. Un instant! encore un instant.... Père, j'en fais serment sur ton linceul, par ce sang qui coule encore de ta blessure... je ferai tomber la tête de ton meurtrier. (*avec effort.*) Adieu! adieu!

TOUT L'ÉQUIPAGE. Adieu!

(Musique. — Canonnade.—Le corps est jeté à la mer. Barckam fait éloigner sa femme et son fils.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, *excepté* FRAIDA ET BEDOUC.

LÉONARD. Et maintenant... la justice?

BARCKAM. Oui, la justice!

LÉONARD. Pitre, ne m'as-tu pas dit que le traître Mafouc avait été pris par vous et jeté à fond de cale? Qu'on me l'amène.

(Sortie de Pitre et de quelques matelots.)

BARCKAM, *à lui-même.* Mafouc!... oui, lui d'abord.... et puis ensuite.... je l'ai juré.

(Mafouc entre par le dessous, conduit par Pitre et des matelots)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAFOUC.

LÉONARD, *à Mafouc.* Me reconnais-tu.

MAFOUC. Oui, capitaine Léonard, tu es mon ennemi, comme je suis le tien depuis la prison de l'île Bourbon.

LÉONARD. Tu me rappelles le premier de tes crimes ; il a été puni. Comme aujourd'hui, j'avais à prononcer ton arrêt, et je t'ai laissé la vie, la vie avec le déshonneur.... Mais, qu'est-ce pour toi qu'une flétrissure ?... Tu l'oubliais en devenant riche et puissant au prix du sang de tes compatriotes ; et du pont de ce brick, nous pourrions encore voir le rivage où par toi, par ton infâme trahison, tant d'hommes ont été égorgés. Mafouc, n'as-tu rien à dire pour te défendre ?

MAFOUC. Léonard.... le brick négrier croise toujours dans la baie de Sainte-Marie.... en peu d'instans il peut rejoindre le tien.

LÉONARD. Je l'attends... Oh ! je l'attends avec impatience.

MAFOUC. Son équipage est plus nombreux, plus fort, mieux exercé que celui-ci, et avec le secours des soldats de Radame....

LÉONARD. Que m'importe ?

MAFOUC. Bientôt ma mort serait vengée.

LÉONARD. Des menaces !

MAFOUC. Pour racheter mes jours, au contraire, de riches trésors passeraient à bord de ton navire, et la parole du roi assurerait à jamais l'affranchissement de tous ces hommes.

LÉONARD. Leur affranchissement ! ils l'assureront eux-mêmes en combattant ... Des richesses ! tu peux y tenir, toi, à cet or, qui a fait de toi un traître et un lâche.

MAFOUC. Un lâche !

LÉONARD. Oui.... il y a un an, prisonnier de l'île Bourbon, tu nous disais : Tuez-moi.... je ne tremblerai pas. Aujourd'hui, riche, et voadziris de Madagascar, tu regrettes ton or et ta puissance, et tu as peur de mourir ?

MAFOUC. Moi !... frappez-moi donc..... Ma vengeance... je la lègue au capitaine négrier.... Léonard, quand tu vas le voir, ce capitaine.... (*Il rit frénétiquement.*) Ah ! ah ! ah !... je n'ai plus rien à te dire, qu'on me tue.

LÉONARD. Eh bien !.... tenez, amis.... (*Il lui arrache le manteau qui lui recouvrait l'épaule.*) « Flétri pour avoir vendu ses frères.... » et maintenant.... mis à mort pour avoir vendu ses frères !!... Qu'on l'entraîne sur le pont, et qu'il soit exécuté à l'instant, à l'instant même.

(Les matelots et les nègres emmènent Mafouc. On entend une fusillade au-dessus de l'entrepont ; puis nègres et matelots redescendent et viennent se ranger autour de Léonard.)

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* MAFOUC.

LÉONARD. Qu'on inscrive sur le registre du bord son crime, son arrêt et son châtiment ; ajoutez que, dès ce jour, tout homme faisant la traite des nègres, et saisi par nous les armes à la main en défendant cet exécrable trafic, sera fusillé, ou pendu à la grande vergue, pour effrayer les vaisseaux négriers du plus loin qu'ils apercevront le pavillon du corsaire Léonard. (*Un homme s'est assis et a écrit sous la dictée de Léonard.*) Vous approuvez tous l'article que je viens d'ajouter à notre réglement, et ce sera pour nous une loi sacrée, irrévocable ?

BARCKAM, *qui est resté jusque-là absorbé dans ses réflexions, s'avance vers Léonard.* Oui, irrévocable... nous jurons tous de ne jamais faire grâce aux négriers. Vous-même, capitaine Léonard, vous n'aurez pas le droit de faire grâce.

LÉONARD. Grâce ! me l'a-t-on faite à moi ? Je serai juge à bord comme ils l'étaient dans leur conseil, et comme eux, juge inexorable, je n'épargnerai personne.

BARCKAM. Personne ? vous le jurez.

LÉONARD. Je le jure.

BARCKAM. Eh bien !... en même tems que le traître Mafouc, le capitaine du vaisseau négrier a été saisi par moi l'épée à la main, et avec cette épée... (*Pleurant.*) Il venait de tuer mon père... capitaine Léonard, je demande justice.

LÉONARD. Qu'il meure !

TOUS. Oui, qu'il meure !

BARCKAM. Vous me permettez d'en finir avec lui comme vous venez d'en finir avec l'autre ?

LÉONARD. Oui, mais ici, en présence de nous tous, et après que ma voix aura prononcé son arrêt.

BARCKAM. J'ai votre promesse et la loi que vous avez dictée tout à l'heure.

LÉONARD. Cette loi ; cette promesse..... si j'y manque jamais..... qu'on me tue.... Va chercher cet homme.

(Sortie de Barckam, de Pitre, des nègres et des matelots.)

SCENE V.

LÉONARD, FIL-A-VOILE, *dans un coin du vaisseau.*

(Léonard s'est assis et parcourt le registre sur lequel on vient d'écrire.)

FIL-A-VOILE, *fumant.* Il n'est pas de

bonne humeur aujourd'hui, le capitaine.

(Il se promène en long et en large, toujours fumant, et regardant de tems en tems les mouvemens de Léonard.)

LÉONARD. Ce registre. . s'il venait à tomber un jour entre les mains de nos ennemis... ils apprendraient alors comme ma justice était prompte et terrible! je leur ai dit que je me séparais de la société, que je défendrais, que je vengerais ceux qui étaient abandonnés, proscrits, opprimés par elles... Ils verraient que j'ai tenu mes sermens... Ah! les cruels! comme ils ont endurci mon ame!... Tout à l'heure, lorsqu'on a tué ce misérable, j'éprouvais je ne sais quel affreux plaisir à entendre exécuter l'arrêt que je venais de rendre.... et maintenant encore, j'attends avec impatience ce capitaine négrier que d'avance j'ai condamné à mort... Il le faut!... c'est justice... justice! Pauvre insensé! qui mets tes passions et ta colère à la place du droit et de la raison... Les hommes ont brisé pour jamais ton existence, et tu t'en venges en détail! et tu ne te fais le protecteur de quelques-uns que pour en détruire beaucoup d'autres!... Ah!... c'est que je suis si malheureux!... Et j'ai cru que cette vie agitée d'un pirate, le bonheur, la gloire d'être appelé le libérateur des nègres... que sais-je enfin? peut-être la vue du sang et du carnage... que tout cela m'étourdirait sur mes misères... Non, non, il est là, toujours, toujours là... ce poignard qu'ils m'ont enfoncé dans le cœur, et toujours, je crois entendre retentir à mes oreilles, dégradé! dégradé!

(Il se rassied et pleure.)

FIL-A-VOILE, *accourant à lui.* Ah! mon Dieu! capitaine... qu'est-ce que vous avez?... Le diable m'emporte si vous ne pleurez pas!...

LÉONARD. Enfant!... tais-toi, tais-toi... pour Dieu, ne dis pas à d'autres ce que tu as vu, ce que tu as entendu... car le pirate doit être dur et impitoyable... car dans un instant il va rendre une sentence de mort... on ne lira sur son visage ni trouble ni émotion... et personne, entends-tu bien, mon ami, personne au monde, excepté toi, ne doit savoir que Léonard a pleuré.

FIL-A-VOILE, *pleurant aussi.* Non, mon capitaine, personne... (*A part.*) Je ne sais pas pourquoi il a pleuré; mais c'est égal... sacredieu! ça me fait de l'effet.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PITRE.

PITRE, *accourant précipitamment.* Capitaine!... capitaine! si vous saviez...

LÉONARD. Quoi donc?

PITRE. Ce pirate, ce commandant du vaisseau...

LÉONARD. Eh bien?

PITRE. Barckam et ses matelots se sont emparés de lui... je l'ai vu...

CRIS DANS LA COULISSE. A mort! à mort! le négrier!

PITRE. Entendez-vous? les voilà!... ils vont le tuer, mon capitaine.

LÉONARD. Que t'importe? n'avons-nous pas tous juré sa mort?...

PITRE. Eh bien! apprenez donc...

SCENE VII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *entrant du dessous poursuivi par Barckam et les Nègres.*

TOUS. A mort le négrier!

BARCKAM. A mort celui qui a tué mon père!

FRÉDÉRIC. Eh bien! où est-il donc, ce capitaine de brigands et d'assassins..... Léonard!

LÉONARD. Frédéric! mon frère!

TOUS. Son frère!

(Moment de silence. Tous les personnages en scène semblent hésiter à prendre une résolution.)

BARCKAM, *s'avançant, et lisant lentement sur le registre.* Capitaine!... « Tout homme, » faisant la traite des nègres, et saisi par » nous les armes à sa main en défendant » cet exécrable trafic, sera fusillé ou pendu » à la grande vergue, pour effrayer les » vaisseaux négriers du plus loin qu'ils » apercevront le pavillon du corsaire Léo- » nard. »

FRÉDÉRIC. Diable! fusillé, passe encore, mais pendu!

BARCKAM, *à Léonard.* Cette loi est votre ouvrage; nous avons reçu vos sermens comme vous avez reçu les nôtres..... Nos frères ont été égorgés par ses soldats; mon vieux père a été tué de sa main... et ce n'est pas tout... (*S'adressant à un des nègres qui l'entourent.*) Ami, monte sur le pont... et dis-nous ce qui se passe à présent sur le vaisseau dont cet homme est le capitaine.

LE NEGRE. Ciel!... en haut des mâts!

des cadavres suspendus... des cadavres de nègres! Venez, regardez donc.

Cri général.)

LÉONARD. Grand Dieu!... mon frère, ah! comment te sauver maintenant?

FRÉDÉRIC. Je n'y comprends rien... c'est mon gredin de lieutenant qui aura fait tout cela. Aussi... si jamais je le retrouve, il me le paiera.

BARCKAM. Oui, tu ne lui pardonnerais pas d'avoir tué des hommes dont l'existence rapporte de l'or. Amis, justice! justice!... Pour tant de cadavres, un seul! le sien! le sien! capitaine, tu nous dois son supplice! il ne sera pas dit que tu aies enfreint la loi aussitôt après l'avoir faite! à mort! à mort! Et lui aussi, comme nos frères, pendu! pendu!

TOUS LES NÈGRES ET LES MATELOTS, *se pressant autour de Burckam*. Pendu! pendu!

(Tous se portent en masse vers Frédéric qui est protégé par son frère, Pitre et le petit mousse.)

LÉONARD. Arrêtez!... arrière!... je suis votre capitaine, arrière, vous dis-je, et je vous ordonne à tous le plus profond silence!... qui de vous osera lever la main sur lui tant que sa sentence n'a pas été prononcée par moi! attendez mes ordres.

(Tous les personnages se sont reculés devant lui, et se trouvent à quelque distance de Frédéric. Léonard fait signe aussi à Pitre et Fil-à-Voile de s'éloigner un peu; il se rapproche alors de son frère, et lui serre la main avec douleur.)

FRÉDÉRIC. Mon pauvre Léonard... console-toi... qu'est-ce après tout que mon existence, tu sais bien que je n'y tiens pas... et c'est un hasard si depuis longtems je ne m'en suis pas défait moi-même... Voyons, je suis préparé, fais ton devoir, remplis tes promesses... Seulement j'ai deux prières à te faire.. d'abord, quand je serai mort donne bien la chasse à mon bâtiment, c'est à toi de punir mon lieutenant et mon équipage des exécutions sanglantes qu'on vient de faire! et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir combattre sous tes ordres pour me donner le plaisir de couler à fond le brick de mon armateur...Ecoute encore... Il y a un an, à l'île Bourbon, tu me disais: Frère, une arme!... je ne veux pas être dégradé... et moi, je te dis aujourd'hui: Frère, une arme! je ne veux pas être pendu!... tu comprends?

LÉONARD, *lui serrant la main*. C'en est fait!... il le faut! il le faut! tel devrait être le terme de nos misérables destinées!.. Nous devions enfin nous réunir ici, et pour toujours.

FRÉDÉRIC. Pour toujours! mon ami, que signifie....

LÉONARD. Toi, Barckam, et vous tous, écoutez... Vous avez voulu du sang en échange de celui de vos frères... vous serez satisfaits... Chacun à son rang... Portez armes! et vous... écrivez, là, sur ce registre, à la suite de ces lignes que Barckam vient de lire. « Une heure après avoir » dicté cette loi, après avoir juré de ne » jamais faire grâce, le capitaine Léonard » a été parjure. »

TOUS. Parjure!...

LÉONARD. Ecrivez donc... parjure, entendez-vous... « Il a refusé de prononcer » un arrêt de mort, et il a eté fusillé par » son équipage avec celui qu'il voulait » sauver. »

PITRE. Fusillé! lui, le capitaine.

FRÉDÉRIC. Mon frère.

LÉONARD. Mais écrivez donc... je vous l'ordonne... et maintenant, frère, embrasse-moi... et que le libérateur des nègres et le capitaine, leur ennemi, soient frappés dans les bras l'un de l'autre. Apprêtez armes!... en joue, feu!

(Tout l'équipage tombe à genoux, excepté Barckam.)

TOUS. Jamais! jamais! vive notre capitaine!

LÉONARD. Ah!... mes amis!... mes braves camarades... (*A Barckam qui est toujours debout et la main sur la détente de son fusil.*) Et toi, Barckam?

BARCKAM. Moi?... (*Faisant un effort sur lui-même, et laissant tomber son fusil.*) Capitaine, je vous sacrifie plus que ma vie: mon père ne sera pas vengé.

(Ici on entend une bordée de coups de canon.)

PITRE. Entendez-vous? c'est le brick qui nous salue.

TOUS. Le brick!

FIL-A-VOILE, *du haut de l'échelle qui conduit au pont*. Il cingle vers nous avec vitesse... le voilà! le voilà!...

LÉONARD. Enfin!... ah! grâce au ciel, Frédéric, tu n'es pas là pour le commander! aux armes! aux armes!

FRÉDÉRIC. Et tu penses bien qu'à présent, Léonard, mes amis et mes ennemis sont ceux de mon frère. Voyons... un sabre, une carabine... qu'on me place au poste le plus dangereux... tiens, à côté de toi, Barckam.

LÉONARD. Je te le disais bien, nous voilà réunis pour toujours. Enfans! attention à la manœuvre! tout le monde sur le pont! Branle-bas général de combat!

TOUS. Au combat! au combat!

(La décoration change.)

COMBAT NAVAL.

(La scène se passe en pleine mer, de nuit, par un gros tems. Un navire à trois mâts est à l'ancre sur la gauche et semble attendre le combat : c'est le brick négrier. On voit arriver de l'autre côté le second navire à deux mâts, voiles déployées... C'est celui commandé par Léonard.)

SCENE VIII.

LÉONARD, FRÉDÉRIC, BARCHAM, MATELOTS, NÈGRES, NÉGRIERS.

LÉONARD, *le porte-voix à la main*. Range à carguer la misaine... (*On exécute à mesure les commandemens au bruit du canon et de la mousqueterie.*) Cargue!... hâle bas les deux focs... Drisse la voile d'étai... la barre de dessous... borde la brigantine..... brasse tribord grand hunier..... feu tribord... A l'abordage! jetez les grapins....... hardi, garçons! à l'abordage!...

TOUS. A l'abordage!

(Tout l'équipage de Léonard passe sur le navire ennemi. On se bat avec acharnement. Enfin l'avantage reste au vaisseau commandé par Léonard. L'autre est incendié. Cri général de tout l'équipage :)

Victoire! victoire! Vive le corsaire noir! vive le capitaine Léonard!

(*Reprise crescendo à l'orchestre de l'air qui termine le troisième acte.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Il est vainqueur! gloire au corsaire!
Honneur à son pavillon noir!

(*La toile tombe.*)

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

MANETTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

en un acte,

Par MM. Bayard et Gabriel,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 28 avril 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme VALENTIN, maîtresse de poste, jeune veuve.	Mme Leménil.	FICHON, jeune voltigeur	M. Levassor.
ALEXIS, élève de l'école de Saint-Cyr.	M. Welsch.	TOURNIQUET, meunier.	M. Al.-Tousez.
		ROBERT.	M. Lhéritier.
		JEAN, postillon.	M. Barthélemy.

La scène se passe dans un village, à quelques lieues de Paris.

Le théâtre représente une place écartée dans un petit bourg. A droite, une maison de poste avec une fenêtre en vue du public; près de la porte d'entrée, la porte d'un petit caveau avec un œil-de-bœuf. En scène, quelques arbres; un banc, à gauche, et dans le fond un écriteau avec ces mots : *Poste royale.*

Au lever du rideau, il fait nuit.

SCÈNE I.

MAD. VALENTIN, ROBERT *.

MAD. VALENTIN, *à la cantonnade, à une jeune fille qui l'éclaire avec un falot.* Merci, mon enfant, retire-toi, je ne veux pas qu'on me voie rentrer. (*La rappelant.*) Ah! Justine!.. tu diras que je serai ce soir chez ma tante, de bonne heure; mais je n'y passerai pas la nuit. Adieu, adieu.

La jeune fille s'éloigne.

ROBERT, *entrant par le côté opposé.* Rien! toujours rien!..

MAD. VALENTIN, *à droite.* Je ne veux pas qu'on sache que je m'absente souvent. Le service en souffrirait.

ROBERT, *à gauche.* Et cette lettre... cette maudite...

MAD. VALENTIN, *en traversant le théâtre. Ils se heurtent.* Ah!

ROBERT. Est-ce vous, Monsieur Alexis?

* Les personnages sont indiqués de droite à gauche comme à la représentation.

MAD. VALENTIN. Eh! c'est M. Robert!

ROBERT. Bah! madame Valentin!.. la maîtresse de poste...

MAD. VALENTIN. Silence!.. j'ai peur qu'on ne vous entende. Si l'on savait chez moi que je vais passer une partie de la nuit auprès de ma tante Bernard... qui se meurt... on profiterait de ça pour négliger le service : les postillons passeraient la nuit à dormir, les garçons et les chevaux resteraient les bras croisés; il faut qu'on me sente là... et puis ma sœur ne veut pas que je la laisse seule.

ROBERT. Ah! votre sœur, mademoiselle Manette, un ange! Si l'on faisait encore des rosières dans le pays, elle pourrait être sûre...

MAD. VALENTIN. Dam!

Air : *Viens, mon petit.*

Elle est sage autant que gentille,
Ce n'est pas parc'qu'elle est ma sœur;
Mais je réponds qu'à not' famille

Elle doit un jour faire honneur ;
C'est par sa vertu qu'elle brille.

ROBERT.

Pourtant j'ai vu plus d'un bon drille
Qui vous l'embrassait lestement,
En lui faisant son compliment.

MAD. VALENTIN.

On n'offense point une fille,
Quand on s'y prend bien poliment.

Aussi je la marierai, et avant peu, je l'espère. Ce n'est pas que ça presse; c'est facile à garder une jeunesse comme ça.

ROBERT. Vous êtes bien heureuse. Attendez!.. il me semble... non...

MAD. VALENTIN. Hein! à qui en avez-vous donc, de faire comme ça le pied de grue sur cette place?

ROBERT. Madame Valentin, vous me voyez dans une inquiétude mortelle... debout toute la nuit... tenez, je rentre.

MAD. VALENTIN. Est-ce que vous avez aussi un parent malade?

ROBERT. Ah bien oui!.. ça ne m'empêcherait pas de dormir... moi, qui n'ai plus qu'un vieux cousin dont j'hérite ..

MAD. VALENTIN. C'est une consolation. Mais que se passe-t-il donc?

ROBERT. Il se passe que M. Alexis a disparu.

MAD. VALENTIN. Qu'est-ce que vous dites?

ROBERT. Il a disparu... hier, vers onze heures, je le croyais rentré, je frappe à sa porte... rien... je la pousse... sont lit était défait, mais il n'y était plus... sa bougie était à moitié brûlée... il y avait sur son bureau une lettre cachetée et sans adresse. Alors il m'est passé par la tête une foule d'idées... avec un frisson qui dure toujours. Minuit sonne, et il ne revient pas... A moitié mort, je suis sorti pour le chercher, et je cherche encore.

MAD. VALENTIN. Et que craignez vous?

ROBERT. Ce que je crains... mais vous ne savez donc pas pourquoi sa famille me l'a envoyé ici, à la campagne : c'est qu'il a une passion dans le cœur... une jeune couturière de Paris, pour laquelle il voulait se brûler la cervelle...

MAD. VALENTIN. Parce qu'on la lui refusait?

ROBERT. Ah dam!.. c'est un jeune homme qui se monte, qui se monte!.. avec ça qu'il y avait deux ans qu'il était à l'école Saint-Cyr. En sortant de là, au premier minois qu'il a vu, il a pris feu comme une fusée... et pourvu que dans son désespoir il n'ait pas... Dam! je viens de suivre le bord de la rivière, derrière le moulin.

MAD. VALENTIN. Oh! vous me faites peur... Mais cette lettre qu'il a laissée...

ROBERT, *la tirant de sa poche*. Elle est là; mais je n'ai pas osé l'ouvrir.

MAD. VALENTIN. Et vous avez eu tort... ça vous mettrait peut-être sur la voie.

ROBERT. Vous croyez?

MAD. VALENTIN. Eh vite! ouvrez donc. . si on pouvait le sauver.

ROBERT. C'est juste!.. ah!.. mes genoux s'en vont.. mes yeux ne voient plus...

MAD. VALENTIN. Donnez... je lirai bien, moi; éclairez avec votre falot... (*Robert éclaire; elle lit.*) « Mon cher Amédée!.. (*S'interrompant.*) Ne tremblez donc pas comme ça!.. (*Lisant.*) « Je suis toujours » le plus malheureux des hommes... à » peine échappé à mon premier amour..

ROBERT. Ah!..il paraît que c'est passé..

MAD. VALENTIN, *Lisant.* « Voilà que » j'en éprouve un autre encore plus violent... et toujours sans résultat. . (*S'interrompant.*) Pauvre jeune homme!..

ROBERT. Qu'est-ce que c'est que cet autre?

MAD. VALENTIN, *lisant.* « Sans espérance!.. et pour vivre ainsi, mieux vaudrait cent fois s'en aller dans l'autre « monde. »

ROBERT. Ah!.. j'en étais sûr!..

MAD. VALENTIN. Le fait est que c'est effrayant...

ROBERT. Que faire maintenant... comment empêcher...

MAD. VALENTIN. Eh vîte... voyez le maire... le juge de paix... qu'on mette tout le monde en campagne... les gendarmes, la garde nationale et les pompiers.

ROBERT. C'est çà... j'y cours...

MAD. VALENTIN. Oh!.. j'entends la diligence... on prépare les chevaux... Voici le postillon qui va partir... adieu, je rentre... bonne chance?..

ROBERT. Ah!.. je n'y compte plus... (*Mad. Valentin rentre dans la maison à gauche.*) Malheureux jeune homme!.. comment apprendre à sa famille...

UNE VOIX, *en dehors.* Ah!.. ah!.. là.. là.. allons postillon... allons... Jean! allons...

Jean paraît au moment où M. Robert sort par le fond. L'orchestre fait entendre l'air du Muletier jusqu'à la sortie de Fichon.

SCÈNE II.

JEAN, *puis* ALEXIS, *puis* FICHON.

JEAN, *portant ses grosses bottes.* Voilà!.. voilà! vous n'êtes pas en retard à ce matin... le temps d'mettre mes bottes, et

j'enfourche la borgne... (*Il pose ses bottes près de la maison.*) Soyez calmes... (*Il se penche pour les mettre.*)

ALEXIS, *Paraissant à la fenêtre.* Sauve qui peut...

Il descend le long du treillage contre lequel Jean est appuyé.

JEAN, *mettant une botte.* Le pavé n'a qu'à bien se tenir... je vais le brûler jusqu'à Châlons...

ALEXIS, *lui posant le pied sur le dos en sautant à terre.* Ah!...

JEAN, *poussant un cri*, Ah!.. (*Alexis se sauve du côté droit.*) Qu'est-c'qui me tombe sur le dos... (*regardant autour de lui.*) Personne!.. en v'là une sévère... j'ai une côte enfoncée!... si je n'étais pas pressé...

Il se penche pour mettre l'autre botte.

FICHON, *arrivant à pas de loup.* Ma foi! je n'y tiens plus!.. elle en dira ce qu'elle voudra, mais huit jours sans la voir, c'est trop fort, ça m'étouffe... je vas reprendre le chemin de la fenêtre que je connais si bien... en avant le 5e de ligne... histoire de causer z'un'minute!.. (*Il met le pied sur la borne et pose l'autre sur le dos de Jean.*) Ah!..

JEAN. Ah!.. (*Fichon se sauve.*) Arrêtez!.. au voleur!.. cette fois, c'est un homme!.. arrêtez.

Il est embarrassé dans ses grosses bottes et peut à peine faire quelques pas.

SCÈNE III.

TOURNIQUET, JEAN.

Tourniquet a le visage et les habits couvers de farine.

TOURNIQUET. Hein! quoi?

JEAN, *lui sautant au collet.* Ah! je te tiens, coquin... gueux... sauteur.

TOURNIQUET. Ah, ah, ah! qui est-ce qui m'étrangle.

JEAN. Je ne te lâcherai pas... Ah! tu prends mes épaules pour une échelle; gredin. (*Le reconnaissant.*) Tiens! c'est l' meunier.

TOURNIQUET. Ah! bah! c'est Jean le postillon.

JEAN. Pardon, excuse, M. Tourniquet.

TOURNIQUET. Il est bien temps, quand il m'a écrasé la pomme d'Adam, d'un coup d' pouce.

JEAN. Dam! qu'est-ce que vous cherchiez donc en l'air si matin?

TOURNIQUET. Comment en l'air, moi, qui venais par terre, de mon moulin, en songeant à un rêve que j'ai fait, un rêve atroce, où il y a un âne noir.

JEAN. Laissez donc avec votre âne! ce n'est pas vous qui m'avez marché sur le dos.

TOURNIQUET. Postillon, vous voulez rire, mon cher.

JEAN. Allons donc, ce n'est pas vous qui descendiez de cette maison.

TOURNIQUET. Je descendais...

JEAN. Ou bien vous montiez.

TOURNIQUET. Je montais...

JEAN. Enfin, c'est égal... ce qu'il y a de sûr, c'est que vous m'avez enfoncé votre talon dans les côtes.

TOURNIQUET.* Attendez donc, attendez donc, voilà que ça devient clair, et les cheveux se dressent sur ma tête... madame Valentin! madame Valentin!..

JEAN. C'est vrai!.. vous lui faites la cour...

TOURNIQUET. Ah! mais... Et vous dites qu'un individu quelconque est sorti...

JEAN. Chut! chut!.. je n'en dirai rien... c'est vous... gaillard!..

TOURNIQUET. Mais, non... mais, non...

UNE VOIX, *en dehors.* En route, postillon!.. Allons donc!..

JEAN. Adieu... bonjour... v'là qu'on m'appelle.

TOURNIQUET. Du tout... vous m'expliquerez...

UNE VOIX, *en dehors.* Allons donc, postillon!..

JEAN. Voilà! voilà!.. Oh! la borgne... tu vas me payer ça... (*Revenant.*) Une autre fois, tâchez de mettre le pied sur autre chose, meunier.

Il sort.

TOURNIQUET. Mais quand je vous assure... Le voilà loin...

Il fait nuit.

SCÈNE IV.

TOURNIQUET, *seul.*

Ce qu'il m'a dit est là, comme un cauchemar... Un homme est sorti... un homme était... ça me coupe la respiration... je parie que je suis tout pâle... c'est le sang qui me monte à la figure. Au fait... c'est gentil... je me suis éveillé avec un amour féroce... je me suis levé comme le soleil, pour venir rôder à l'entour de mon objet. Madame Valentin... j'arrive, et j'apprends que... Merci!.. et c'est comme ça qu'on me traite... moi, créature amoureuse et jalouse!.. jalouse!.. c'est-à-dire que je suis sur le gril... Et c'est là vivre!.. c'est là

* Jean, Tourniquet.

existier... Non! non! non!.. il faut que ça finisse... elle croit peut-être avec son petit air moqueur, que je serai toujours timide et bon enfant; mais nous allons voir; je vais lui parler... et ferme!.. Ah! ah!..

SCÈNE V.

MAD. VALENTIN, TOURNIQUET.

MAD. VALENTIN, *un panier au bras*. C'est bien... reste... j'y vais moi-même.

TOURNIQUET. C'est elle!.. ferme!.. sois homme, meunier.

MAD. VALENTIN. Tiens!..c'est M. Tourniquet... Bonjour, M. Tourniquet.

TOURNIQUET. Bonjour, madame Valentin.

MAD. VALENTIN, *lui frappant sur la joue*. Ce bon M. Tourniquet... comment ça va-t-il?

TOURNIQUET, *déconcerté*. Ça va! ça va! (*A part.*) Si elle me tape comme ça, d'abord, je vais mollir... je vais mollir...

MAD. VALENTIN. Eh bien, vous n'avez rien de gentil à me dire, ce matin.

TOURNIQUET, *éclatant*. J'ai à vous dire, madame Valentin...

MAD. VALENTIN, *reculant*. Ah! mon Dieu!

TOURNIQUET, *la ramenant par le bras*. Madame Valentin, il faut que j'éclate... c'est la bombe. Ecoutez-moi : j'ai fait un rêve cette nuit...il y avait un âne dedans... un âne noir...

MAD. VALENTIN. Alors, ce n'était pas vous.

TOURNIQUET. Pas de personnalité... un âne noir... qui me poursuivait sans cesse de ses ruades, le polisson...

MAD. VALENTIN. Qu'est-ce que vous chantez là?..

TOURNIQUET. Je ne chante pas, je n'ai pas envie de chanter; je dis que vous êtes une coquette... et pis que ça... que vous avez reçu...

MAD. VALENTIN. Allez vous coucher, voisin... vous êtes malade.

TOURNIQUET. Mais, non... mais, non...

MAD. VALENTIN. Laissez-moi donc... tenez!.. je vais chercher du charbon à mon petit caveau.

TOURNIQUET. Du tout... vous me direz quel est l'insolent qui vous a rendu visite ce matin... il faut que je l'écrase comme un grain de blé.

MAD. VALENTIN. Mais de qui parlez-vous donc?

TOURNIQUET. Du malintentionné qui est entré chez vous ou qui est sorti, n'importe... en passant sur le dos de Jean le postillon.

MAD. VALENTIN. Sur le dos de Jean...

TOURNIQUET. Il l'a reçu...

MAD. VALENTIN. Vous verrez que c'était un chat qui tombait de quelque gouttière... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!.. Et un chat amoureux, peut-être...

TOURNIQUET. Un chat... Au fait, je n'ignore pas que ces sortes de quadrupèdes ont les passions extrêmement vives, je les entends quelquefois manifester à haute et intelligible voix leur amour clandestin.

Air : *Patrie, honneur etc.*

L'amant heureux sait taire son bonheur,
Mais l'angora connaît peu le mystère;
Deux fois par an il sent battre son cœur,
Et j'aime alors sa voix tendre et légère,
Quand pour charmer les dormeurs d'alentour,
Il fait la nuit entendre un chant d'amour.

MAD. VALENTIN. C'était ça.

TOURNIQUET. Mais c'était donc un chat botté, car il a enfoncé les côtes à Jean. (*S'emportant.*) Et vous ne voulez pas que je me fâche... que je me mette en colère... je vous déclare donc que je ne crois pas...

MAD. VALENTIN. Et, je vous déclare, moi, que vos soupçons nous insultent, ma sœur et moi.

TOURNIQUET. Mais, non... je ne parle pas de votre sœur... Oh! Dieu! mademoiselle Manette.

MAD. VALENTIN. Je veux la marier, entendez-vous... et avant peu, s'il plaît à Dieu!.. Aussi, je tiens à sa réputation comme à la mienne; et si vous osez répéter une pareille histoire, je ne vous reverrai de ma vie.

Elle va vers le petit caveau.

TOURNIQUET, *d'un ton très doux*. Je n'ai rien dit de mademoiselle Manette... par exemple!.. la vertu la plus farouche... on peut l'épouser, elle!.. les yeux fermés... une fille... que... une. . (*Quand madame Valentin est entrée dans le caveau, reprenant courage.*) Mais, c'est de vous que je parle, de vous, qui êtes une perfide... (*Allant au caveau.*) Oui, oui... une perfide!.. Ah! ah! si elle croit que j'ai peur.

MAD. VALENTIN, *sortant du caveau*. Ah! ça... qu'est-ce qui vous reprend? est-ce que je vous ai jamais aimé?

TOURNIQUET. Vous m'avez adoré...

MAD. VALENTIN, *riant*. Ah! ah! ah!.. par exemple...

TOURNIQUET. Vous m'avez idolâtré,

MAD. VALENTIN, *riant.* Vous êtes fou!.. Ah! ah! ah!

TOURNIQUET. Eh bien, oui... je suis fou .. je sens que je vais me détraquer tout-à-fait... car, je vous aime, moi... je vous adore, je vous idolâtre...

Madame Valentin va pour rentrer en riant; il la suit.

MAD. VALENTIN. Bonjour! bonjour!..

TOURNIQUET. Ecoutez-moi donc...

Elle lui ferme la porte sur le nez au moment où M. Robert entre par la droite. Tourniquet regarde Robert.

SCÈNE VI.

TOURNIQUET, ROBERT, *puis* ALEXIS.

ROBERT. Ça vous a fait mal...

TOURNIQUET, *se frottant le nez.* Un peu! juste sur le tendron... mais c'est indigne... si vous saviez...

ROBERT. Bien, mon garçon... bien... tu me conteras ça plus tard. Dis-moi... ton moulin va-t-il?

TOURNIQUET. Ah! M. Robert... mon moulin et moi nous n'allons plus que d'une aile, je le néglige; il est arrêté...

ROBERT. Tant mieux, il ne faut pas qu'il aille ce matin... on fait des recherches du côté de la rivière... pour découvrir ce malheureux Alexis.

TOURNIQUET. M. Alexis! qu'est-ce qu'il a donc?

Alexis entre sans être vu.

ROBERT. Ah! mon pauvre ami!.. tu ne le verras plus...

TOURNIQUET. Ah! bah!..

ROBERT. Mort!.. mon cher... mort!

TOURNIQUET. Mort!..

ALEXIS, *paraissant entre eux.* Hein!.. qu'est-ce qui est mort?

ROBERT, *reculant.* Ah! mon Dieu!

TOURNIQUET, *id.* Qu'est-ce que c'est que ça?

ALEXIS. Eh bien, qu'avez-vous donc tous les deux? est-ce que je vous fais peur?

ROBERT, *lui prenant la main.* Ah! M. Alexis!.. c'est vous!.. c'est bien vous!.. que je suis aise de vous voir!..

TOURNIQUET. Ah ça!.. il marche... il parle... comme une personne naturelle... on dirait qu'il n'est pas mort...

ALEXIS. Moi!..

ROBERT. Eh vite, mon garçon... cours prévenir monsieur le maire, que notre jeune homme est retrouvé.

TOURNIQUET. Mais,.. j'ai un sac de farine à porter.

ROBERT. Tu le porteras plus tard... Va donc, il n'y a pas de temps à perdre... la garde nationale, les gendarmes, tout le monde va être sur pied.

TOURNIQUET. J'y vas! ces bons gendarmes, ils pourraient s'enrhumer; mais je reviendrai.

ALEXIS. M'expliquerez-vous ce que cela signifie?

ROBERT. Cela signifie... (*A Tourniquet.*) Encore là...

TOURNIQUET. J'y vas! j'y vas! il est embêtant, ce vieux...

Il sort.

SCÈNE VII.

ROBERT, ALEXIS.

ROBERT. Cela signifie, que vous m'avez fait peur; je vous ai cherché toute la nuit, et j'aurais parié que, dans votre désespoir, vous aviez mis fin à votre déplorable existence.

ALEXIS. Moi! quelle folie!..

ROBERT. Dam!.. c'est la folie à la mode.

ALEXIS. Par exemple!.. me tuer, quand je suis le plus heureux des hommes!

ROBERT. Bah!.. vous êtes heureux!

ALEXIS. Enfin...

ROBERT. Comment! quand cette nuit, je battais les champs et la rivière pour vous trouver... vous étiez...

ALEXIS, *lui serrant la main.* Silence!

ROBERT. Ah!

ALEXIS. Cela vous étonne... moi, si timide, si malheureux...

Air *de Julie.*

Oui, malgré ma jeune épaulette,
Je n'osais rien... et la beauté,
Qu'elle fût ou dame ou grisette,
Riait de ma simplicité.
Mon cœur cherchait une compagne,
Je n'étais qu'un franc écolier...
Mais vous voyez un officier
Qui fait sa première campagne. *bis.*

ROBERT. Oui, j'entends! la jeune fille que vous adoriez... que votre famille espérait vous faire oublier ici; elle vous a donc suivi?.. où est-elle?

ALEXIS. Eh! que m'importe! j'ai mieux qu'elle... cent fois mieux...

ROBERT. Ah! bah!.. ah! bah!.. c'est un autre... de ce village...

ALEXIS. Et si vous saviez, mon bon M. Robert... un ange!..

ROBERT. Oui, un ange qui vous reçoit

la nuit; entre chien et loup... Ah ça!.. et son nom?

ALEXIS. Son nom... c'est un secret... amour et discrétion... voilà ma devise... l'honneur d'une femme...

ROBERT. Allons donc, ne plaisantez pas.

ALEXIS. C'est une passion.... une véritable passion à laquelle elle n'a pu résister, et je lui ai promis de l'aimer toujours, de n'aimer qu'elle, de ne vivre que pour elle. Je l'ai juré!

ROBERT. Oui, on jure toujours avant... je connais ça, moi, qui vous parle, j'ai juré, juré, juré... comme un fonctionnaire...

ALEXIS. Oh! je tiendrai mes sermens... elle est si bonne, si gentille, et d'une candeur, d'une innocence! vous riez! je comprends! parce qu'elle a eu pitié de mon amour et de mon désespoir! Eh bien! vous avez tort... il fallait que ce fut moi... elle n'aurait jamais accordé à un autre... je suis le premier, le seul...

ROBERT. A la bonne heure; mais maintenant que vous ne pensez plus à votre Armide... à la première... vous pouvez retourner à Paris...

ALEXIS. Moi, partir! moi, la quitter.... jamais!

ROBERT. Mais songez-y donc... vous êtes officier... votre brevet peut vous arriver au premier moment.

ALEXIS. Bah! j'ai le temps... on ne pense pas à moi, heureusement...

ROBERT. Mais, monsieur...

ALEXIS. Mais, mon cher M. Robert, soyez gentil.... ne me tourmentez pas..... j'aime... j'aime... vous ne savez donc pas ce que c'est que d'aimer...

ROBERT. Si fait, je l'ai su! il y a longtemps; je l'ai su même assez bien...

ALEXIS. Tant mieux... alors, vous aurez de la mémoire et de l'indulgence...

ROBERT. Oh! non... vous ne voulez pas me brouiller avec votre mère, m'exposer à perdre ma place ..

ALEXIS. Allons donc!

SCÈNE VIII.

FICHON, ROBERT, ALEXIS.

ALEXIS. Eh mais... c'est Fichon, mon frère de lait...

FICHON. Ah! monsieur Alexis... bonjour, mon officier.

ALEXIS. Bonjour, conscrit.. mon Dieu, tu te tiens à distances... on dirait que tu n'oses ni m'approcher, ni me parler.

FICHON. Dam! mon frère de lait!... (*A Robert*) Vous permettez, n'est-ce pas que je l'appelle mon frère de lait?

ROBERT Eh! comme tu voudras...

FICHON, *passant au milieu.* Merci, mon ancien... ça date de loin, du temps où nous nous donnions des taloches et de fameuses, nous étions frères, je ne dis pas; mais, à présent il n'y a plus d'égalité.

ALEXIS. Eh! qu'est-ce que ça fait; cela empêche-t-il de donner la main à un ami; eh! si jamais j'étais ton officier, je ne t'en aimerais pas moins.

FICHON. Oui, vous m'enverriez à la salle de police.

ROBERT. Chacun son devoir; il ferait bien...

FICHON. Merci... mon ancien...

ALEXIS Mais bah! je ne suis pas encore ton officier, il n'y a pas de grade, d'épaulette, de salle de police... j'irai voir ma bonne nourrice, la mère Fichon .. La! nous ne serons plus que les deux frères, et pour aujourd'hui je t'invite à diner...

FICHON. Et j'accepte...

ROBERT. Permettez, monsieur...

FICHON. J'accepte...

ALEXIS. C'est convenu, un bon petit diner. Vous vous en chargez, n'est-ce pas! (*A Fichon.*) Tu me conteras comme autrefois tes fredaines.... tes projets.... tes amours...

FICHON, *riant.* Oh! oh! oh! oh!.. mes amours...

ALEXIS. Ça va bien?

FICHON. Ça va ferme... (*Regardant Robert.*) Oh! oh! oh!

ROBERT, Imbécile...

FICHON. Merci, mon ancien... Ah! ça, et vous, mon frère de lait...

ALEXIS. Pas mal non plus.... et elle est jolie ..

FICHON. Jolite! oh! jolite! elle a ceci... et cela... et puis des choses ..

ALEXIS. Comme la mienne... elle a une figure...

FICHON. Comme la mienne...

ALEXIS. Et une taille...

FICHON. Comme la mienne...

ALEXIS. Et je l'aime...

FICHON. Comme la mienne... c'est au point que je veux l'épouser.

ALEXIS. Bah!

ROBERT, *passant entr'eux.* Par exemple! je vous demande un peu ce petit sot... ça ne pense qu'au mariage... c'est qu'il lui mettrait dans la tête des idées... allons,

venez, M. Alexis, venez, il faut déjeuner, et vous refaire un peu....

ALEXIS. Oui, oui... (*Revenant à Fichon.*) Tu me diras son nom, je te nommerai la mienne, je te dirai...

ROBERT. Venez-vous?

ALEXIS. Voilà... voilà.... à ce soir.... le verre à la main...

FICHON. C'est ça, je me griserai...

ROBERT, *regardant Fichon.* Ça n'a pas le sou... ça se mariera... ça aura des enfans... ah! mon Dieu!

Il sort après Alexis.

SCÈNE IX.

FICHON, *seul.*

FICHON. Des enfans... tiens! pourquoi pas, et de solides... je ne ferai pas comme mon père qui n'en a jamais eu... mais, ce M Alexis, est-il bon, est-il aimable, il me tutoie, et une tournure!

Air : *de l'Artiste.*

Qui dirait que c'est mon frère!
A-t-il l'air élégant!
Quel gentil militaire!
Moi qui n' suis qu'un Jean-Jean.
Notr' nourric' fut la même...
J' croirais en vérité
Qu'il a bu tout' la crême,
Et qu' le lait m'est resté.

Mais c'est égal.... mademoiselle Manette n'est pas de c't avis-là, si je pouvais me faire entendre. Ah! mon flageolet!

Il va pour jouer du flageolet, madame Valentin paraît ; il se détourne et se promène.

SCÈNE X.

FICHON, MAD. VALENTIN.

MAD. VALENTIN. Ah! c'est toi, Fichon.

FICHON. Oui, madame Valentin, c'est moi tout d' même.

MAD. VALENTIN. Eh bien.... qu'est-ce que tu as donc ce matin, comme tu as l'air bête...

FICHON. Vous trouvez? c'est possible, c'est qu'il y a des momens où c' qu'on ne sait plus...

MAD. VALENTIN. Ce qu'on dit.

FICHON Voilà.

MAD. VALENTIN. Bah! qu'est-ce que ça signifie? qu'est-ce que tu as?

FICHON. J'ai... jai... que j' suis amoureux, là...

MAD. VALENTIN. Amoureux? et de qui?

FICHON. Dam! vous vous fâcherez peut-être... (*Riant.*) Ah! ah! ah!

MAD. VALENTIN. Moi... dis toujours...

FICHON. Est-ce que vous ne devinez pas...

MAD. VALENTIN, *souriant.* Dam! M. Fichon, vous êtes bien aimable.

FICHON. Vous y êtes.

MAD. VALENTIN. Mais je ne veux pas me remarier.

FICHON. Qu'est-ce c' que ça fait... si mademoiselle Manette veut bien...

MAD. VALENTIN. Comment! c'est Manette...

FICHON. Vous voyez bien, ça vous fâche!

MAD. VALENTIN. Manette! (*A part.*) Dam! je crois toujours que c'est pour mon compte

FICHON. Alors, je m'en vas, bonsoir.

MAD. VALENTIN, *le retenant.* Eh! non... reste, pauvre garçon, tu aimes ma sœur; il n'y a pas grand mal, car, cela ne peut-être qu'avec de bonnes intentions.

FICHON. LeFrancé n'en a jamais d'autres; je l'aime, et j' l'épouse. Mais vous ne voulez peut-être pas marier mamsell' Manette?...

MAD. VALENTIN. Au contraire... c'est ce que je veux... c'est ce que je désire... je donnerais tout ce que j'ai pour la marier, pour la bien marier, par exemple... Dam! je veille sur sa vertu!..

FICHON. Ah! oui... et vous y veillez solidement...

MAD. VALENTIN. Aussi, celui qui l'épousera pourra bien dire...

FICHON. Oh! moi... ça m'est égal...

MAD. VALENTIN. Qu'est-ce que tu dis?

FICHON, *se reprenant.* Je veux dire... que pourvu qu' vous m'accordiez sa main.

MAD. VALENTIN. Et son cœur?..

FICHON. Je l'ai..

MAD. VALENTIN. Hein!..

FICHON. Il est à moi! j'ose m'en flatter, quoique depuis quelques jours, elle ne me dise plus rien... mais, j'ai su ça un soir en dansant... parce que je l'ai fait danser... et je lui tenais la main, en soupirant comme ça... *Oh!..* et je serrais ferme...et puis elle a répondu : Ah! vous me faites mal... si bien qu'ell' m'adore.

MAD. VALENTIN. Comment... elle ne m'en a rien dit .. mais mon garçon... tu n'y penses pas, toi qui es conscrit... qui n'as pas le sou...

FICHON. Pardon, excuse... j'aurai mon congé, et puis, il y a le père Fichon...vou

savez, mon oncle... il me fera quelqu' chose... Car, il a des écus!..

MAD. VALENTIN. Oh! alors, c'est différent... tu peux demander le consentement de Manette...

FICHON, *sautant de joie.* Vrai! oh! madame Valentin... que vous êtes bonne... soyez tranquille, allez! le troupier porte un cœur reconnaissant... Ma sœur... car, vous s'rez ma sœur...

Air : *Faut l'oublier.*

Allons, il faut qu' je vous embrasse
Un p'tit baiser!..

MAD. VALENTIN.

De tout mon cœur!

C'est un bon mari pour ma sœur,
Fesons les chos's de bonne grace!..

Il l'embrasse, Tourniquet entre portant un sac de farine. A cette vue, il s'arrête.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, TOURNIQUET.

TOURNIQUET, *continuant l'air.*

Que vois-je, ô ciel! ça m' cass' les bras! Fichon!

FICHON.

L' meunier!..

TOURNIQUET.

J'en s'rai malade.

MAD. VALENTIN.

Pauvr' garçon!

TOURNIQUET.

Je n' puis faire un pas!..

A madame Valentin.

Il paraît qu' vous n' tenez pas au grade,
N' vous gênez pas! *bis.*

FICHON. Tiens! pourquoi qu'on se gênerait, meûnier...

TOURNIQUET. Et vous ne lui dites rien... et vous vous laissez cajoler... bichonner... Ouf!.. attends! attends... que j'aie porté ma farine, hussard...

MAD. VALENTIN, *riant.* Ah, ah, ah! il étouffe...

FICHON. Qu'est-ce que ça m' fait?

TOURNIQUET. Je suis à toi... hussard!..

Il sort.

MAD. VALENTIN. Laisse-le dire... je verrai ton oncle... va trouver Manette, toi...

FICHON. J'y vais... j'y vais!.. (*A Alexis qui entre.*) Ah! mon frère de lait... si vous saviez... je suis... je... Oh! tenez... madame Valentin...vrai... ça m' coupe la respiration...

Il entre vivement chez Mad. Valentin.

SCÈNE XII.

MAD. VALENTIN, ALEXIS.

MAD. VALENTIN. Ah! mon Dieu! M. Alexis, est-ce bien vous!

ALEXIS. Parbleu! qui donc?.. Comme vous me regardez!

MAD. VALENTIN. Bah! vous qu'on disait mort par amour... mais ça ne m'étonne pas... les amans reviennent toujours.

ALEXIS. Comment? vous dites... mais, qu'est-ce qu'il a donc, ce pauvre Fichon, on dirait qu'il est fou...

MAD. VALENTIN. A peu près... il est amoureux...

ALEXIS. Est-ce de vous, madame Valentin?

MAD. VALENTIN. Eh! monsieur, il y en a eu de mieux bâtis que lui qui n'y ont pas manqué. Aujourd'hui, c'est le tour de ma sœur...

ALEXIS. Votre sœur! Manette! c'est elle qu'il aime... Fichon.

MAD. VALENTIN. Certainement...

ALEXIS. Et vous le laissez entrer comme ça.

MAD. VALENTIN. Puisqu'il veut l'épouser...

ALEXIS. Ah! bien, oui... mais vous n'y consentez pas, vous!

MAD. VALENTIN. Eh! pourquoi non, monsieur, ma sœur est en âge d'être mariée... et je ne vois pas pourquoi...

ALEXIS. Pourquoi, pourquoi! c'est que ce serait la sacrifier... gentille, bien élevée comme elle est...

MAD. VALENTIN. Et sage?

ALEXIS. Oui, sage... j'oubliais... vous voulez la donner à un conscrit... à un soldat, à Fichon... vous voulez donc en faire une vivandière...

MAD. VALENTIN. Ecoutez donc, M. Alexis, elle n'est pas riche.

ALEXIS. Pas riche!.. elle, avec tout ce qu'elle a... d'ailleurs... elle n'aime pas Fichon, je vous le déclare, elle le détestera... elle sera malheureuse...

MAD. VALENTIN. Pourquoi ne l'aimerait-elle pas?

ALEXIS. Parce qu'elle en aime un autre.

MAD. VALENTIN. Ce n'est pas vrai...

ALEXIS. Un autre, qui en est fou!.. qui ne peut vivre sans elle, et que l'idée seule de la perdre rend le plus malheureux des hommes, et cet autre... c'est moi.

MAD. VALENTIN. Vous!

ALEXIS. Oui, moi... et je vous préviens, que ce mariage ne se fera pas, il arriverait

quelque malheur d'abord... j'en mourrais plutôt... et elle aussi...

MAD. VALENTIN. Allons donc, M. Alexis, soyez raisonnable... est-ce que ma sœur Manette peut vous aimer.

ALEXIS. Si elle peut...mais elle m'aime, elle m'adore...

MAD. VALENTIN. Et comment, savez-vous...

ALEXIS. Ah! elle me l'a dit... en dansant avec moi... car, je l'ai fait danser.

MAD. VALENTIN. Ah! vous l'avez... (*A part.*) Il paraît qu'ils l'ont fait danser tous les deux...

ALEXIS. Et vous concevez que cet amour-là...

MAD. VALENTIN. Cet amour-là, M. Alexis, ne peut que lui faire du tort... Jugez donc, si l'on vous entendait... votre famille, surtout...

ALEXIS. Ma famille... ma famille, veut que je sois heureux, et je le suis... c'est à dire, je le serai... on a voulu m'empêcher à Paris d'épouser une grisette... on a bien fait...elle me trompait; mais votre sœur... c'est un ange!..

MAD. VALENTIN. Sans doute! (*A part.*) Un ange, qui commence à me faire peur. (*Haut.*) Mais elle ne peut être à vous...

ALEXIS. Si fait! nous verrons... et plutôt de souffrir qu'un autre obtienne... qu'un autre... que... oh! jamais!

MAD. VALENTIN. Ce qu'il lui faut... c'est un mari...

ALEXIS. Eh bien! je l'épouse. .

MAD. VALENTIN. Vous l'épousez! diable; dites donc, c'est bien différent... un petit officier...c'est gentil, et si on veut consentir...

ALEXIS. On consentira... ou bien je ferai un coup de ma tête.

MAD. VALENTIN. Ah! mon Dieu!

ALEXIS Je me brûlerai la cervelle! allons, madame Valentin... dites-moi, que vous ne la donnerez pas à un autre... qu'à moi...

MAD. VALENTIN. Dam! je ne demande pas mieux...

ALEXIS. Vrai!.. ainsi vous allez prévenir Fichon que c'est fini... qu'il ne doit plus espérer...

MAD. VALENTIN. Dam! je vais lui dire.

ALEXIS. Ah! que vous êtes bonne... que je vous aime...

Même air.

Permettez que je vous embrasse!
Mille baisers!..

MAD. VALENTIN.

De bien bon cœur!
C'est un beau parti pour ma sœur,
Faisons les chos's de bonne grâce!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, TOURNIQUET, *tenant son sac vide à la main.*

TOURNIQUET. Nous allons voir si le conscrit...

Il voit Alexis embrasser Mad. Valentin.

Reprenant l'air

Que vois-je! un autr', ça m' cass' les bras...
Un officier!.. j'en s'rai malade.

MAD. VALENTIN.

Encor lui!

TOURNIQUET.

Je n' puis faire un pas...

A madame Valentin.

Il paraît qu' vous montez en grade...
N' vous gênez pas!.. (*bis.*)

ALEXIS. A qui en a-t il?.. allez, allez! ma chère madame Valentin, et moi... je vais déclarer à M. Robert, que c'est un parti pris... qu'il peut écrire à ma famille! (*Lui baisant la main.*) Oh! que je vous aime. (*En sortant il heurte Tourniquet.*) Eh! butor...

SCÈNE XIV.

MAD. VALENTIN, TOURNIQUET.

MAD. VALENTIN, *voyant Tourniquet qui la regarde, part d'un éclat de rire.* Ah, ah, ah, ah!

TOURNIQUET. Et de deux! et de deux!.. moi, qui revenais pour casser quelque chose au conscrit... je trouve l'officier... il y en a donc pour tous les grades et pour toutes les professions...

MAD. VALENTIN, *riant.* Bah! ça vous tient toujours...

TOURNIQUET. Et vous en riez, vous avez la chose d'en rire. Oh! fi que c'est vilain! encore, s'il n'y en avait qu'un... je ne dis pas, parce qu'un amant, on le passe encore... ça se voit tous les jours; mais deux, deux sans me compter...

MAD. VALENTIN. Imbécille!... M. Tourniquet?

TOURNIQUET. Vous dites...

MAD. VALENTIN Vous êtes un enfant.

TOURNIQUET. J'ai eu vingt-deux ans à la Saint-Jean.

MAD. VALENTIN. C'est un bel âge.

TOURNIQUET. Oui, je suis dans ma fleur..

et cette fleur-là c'était pour vous... pour toi, serpent!...

MAD. VALENTIN. Et si votre jalousie n'avait pas le sens commun?

TOURNIQUET. Laissez-donc!... et Fichon... et l'officier...

MAD. VALENTIN. Si je n'aimais ni l'un ni l'autre.

TOURNIQUET. Mais alors dites-moi donc..

MAD. VALENTIN. Rien du tout... écoutez-moi .. d'être jaloux, ça porte malheur. Vous demandez ma main, je ne dis pas non .. pour cela il faut avoir confiance, me croire sur parole et compter sur moi... vilain!...

TOURNIQUET. Ah! ne me regardez donc pas comme ça!..

MAD. VALENTIN. Mais si vous me soupçonnez encore... si vous êtes jaloux, méchant... si vous me faites de la peine, je ne vous aimerai plus!...

TOURNIQUET. Eh! bien, je vous crois.

MAD. VALENTIN. Plus du tout!

TOURNIQUET. Eh! bien je vous crois.

Mme Valentin sort.

SCÈNE XV.

TOURNIQUET, *seul.*

Eh! bien, je la crois... me v'là repincé... tant mieux pour elle... car, un peu plus tard j'allais porter mon cœur, ma main et tous mes avantages physiques à une autre... ah! ah!. . c'est que je n'en manque pas... d'autres... avec cette jambe... cette scélérate de jambe... une jambe à passions... pour être parfaite... il ne lui manque qu'un mollet... mais qui est-ce qui a des mollets?..

ALEXIS, *en dehors.* Non, non... je ne veux pas...

ROBERT, *id.* Si fait!.. vous partirez..

TOURNIQUET. On se dispute...

SCÈNE XVI.

ALEXIS, ROBERT, TOURNIQUET.

ALEXIS, *entrant.* Non!... je mourrai plutôt!...

ROBERT, *id.* C'est ce que nous verrons...

TOURNIQUET, *à part.* Ah!... l'officier... il croit peut-être...

Il passe devant Robert en jetant son sac vide sur son épaule et le couvre d'un nuage de farine.

ROBERT. Allons!.. imbécille!..

Tourniquet sort par le fond.

ALEXIS. Vous voulez me rendre malheureux..

ROBERT. Je veux M. Alexis, que vous repartiez pour Paris où votre famille vous attend...

ALEXIS. Ma famille m'a envoyé ici.. et j'y resterai..

ROBERT. Quand vous voilà nommé officier..

ALEXIS. Je donne ma démission..

ROBERT. Mais, vous n'y pensez pas.. pour une grisette..

ALEXIS. Parlez-en mieux, Monsieur Robert, elle sera ma femme...

ROBERT. Allons donc... vous partirez... je vous enlèverai plutôt...

SCÈNE XVII.

ALEXIS, FICHON, ROBERT.

FICHON, *sortant de la maison.* C'est une indignité!.. une infamie!.. et si je le renrencontre...

ROBERT. A qui en a-t-il encore, celui-là?..

FICHON. Monsieur Alexis!..

ALEXIS. Ah! ah! mon frère de lait...

FICHON. Oui, votre frère de lait... qui est bien aise de vous rencontrer pour vous dire... (*étouffant*) Allez, M. Alexis... c'est bien mal... ce que vous avez fait là.

ALEXIS. Allons... C'est bien!.. c'est bien; (*à part*) il paraît qu'il est congédié... bravo!..

FICHON. Vous, qui avez des belles dames!.. je n'y touche pas à vos belles dames... moi... je vous les laisse... et vous m'enlevez celle que j'aime.. Mademoiselle Manette.

ROBERT. Hein!.. lui aussi... ah!.. ah!.. ah!..

ALEXIS, *embarrassé.* Que veux-tu... ce n'est pas ma faute... va-t-en...

FICHON. Et je ne veux pas m'en aller!.. tiens... la rue est à moi, donc, tout comme à vous!.. je me promène...

Il se promène.

ROBERT. Ma foi, je vous fais mon compliment.. le rival est charmant... il est... ah!.. ah!.. ah!..

ALEXIS. Eh! non... vous voyez bien qu'on le chasse... un pataud...

FICHON, *revenant vivement.* Il a dit... un pataud!.. *

ROBERT, *se plaçant entr'eux.* Allons!... allons... pas de querelle..

* Alexis, Robert, Fichon.

FICHON. Ah!.. ah! c'est qu'on ne me marche pas sur le pied, à moi! . il ne faut pas croire, parce que j'suis un simple troupier, que j'permettrai à un... gringalet...

ALEXIS. Un gringalet...

ROBERT. Rentrons, Monsieur... et toi, conscrit...

FICHON. Laissez-moi, l'ancien.. le conscrit ne boude pas... oui, un gringalet.. je l'ai dit .. je le répète... voilà!..

ALEXIS. Tu es un sot...

FICHON. Et vous... une...

ROBERT. Veux-tu passer ton chemin..

FICHON. Laissez-moi, l'ancien... j'aime Mademoiselle Manette.

ALEXIS. Qu'est-ce que ça me fait.. elle ne t'aime pas...

FICHON. Si fait!...

ALEXIS. Tu en as menti..

FICHON. J'en ai...

ROBERT. Allons, Messieurs... Messieurs...

FICHON, Laissez-moi, l'ançien... j'en ai menti... une insulte entre z'hommes... entre jeunes z'hommes!... il m'en rendra raison... ou il n'est qu'un [illegible]ltron...

ROBERT Fichon...

ALEXIS. Insolent!..

ROBERT. Monsieur...

FICHON. Viens donc... viens donc t'aligner avec moi...

Il se met en position de se battre.

ROBERT. Vous êtes fous tous les deux... et toi...

FICHON, *faisant des armes avec la main.* Laissez-moi l'ancien... vous attraperez quelque chose...

ROBERT, Mais.. *Il reçoit un coup dans le côté.* Ouf!..

ALEXIS, *passant à Fichon et lui prenant les mains.* Quand tu voudras!..

FICHON. A la bonne heure... voilà ce que je demandais...

ROBERT, *revenant entr'eux.* Et ce qui ne sera pas... que diable... vous, M. Alexis... vous battre avec ça...

ALEXIS. Pourquoi pas!..

FICHON. Ça, l'ancien... c'est un Francé.

ROBERT. Un conscrit qui ne peut pas se battre avec un officier...

FICHON. il ne l'est pas...

ROBERT. Voilà son brevet, que nous venons de recevoir... sous-lieutenant au 5e de ligne...

FICHON. Ah! mon Dieu !.. mon régiment...

ALEXIS. Quest-ce que ça me fait?..

ROBERT. A vous... c'est possible!.. mais lui, il sera puni... la discipline...

FICHON. Je m'en moque...

ALEXIS. Et moi aussi!..

ROBERT. Si vous persistez... je vais prévenir Monsieur le maire... qui le fera coffrer pour le renvoyer de brigade en brigade...

ALEXIS. Ah! c'est différent, vous avez raison..

FICHON, *à part.* Ah! il cagne. il cagne...

ROBERT. Le maire et le capitaine de gendarmerie lui donner ient de mes nouvelles! que je t'entende encore le provoquer, petit drôle...

FICHON. Suffit... (*A part.*) Vieux drôle!

ROBERT.

Air: *L'or est une chimère.*

Allons, monsieur, rentrons vite,
Préparez-vous à artir.

ALEXIS.

Fichon!

FICHON.

Bonsoir, j' vous tiens quitte.

ALEXIS, *lui tendant la main.*
Allons, prends-la sans rougir.

FICHON.

Merci, faut en rabattre!
Avec l'officier, l' fantassin
S'il n'est pas dign' de s' battre,
N'est pas dign' d' lui serrer la main.

ENSEMBLE.

ROBERT, *revenant entr'eux.*
Allons, monsieur, rentrons vite,
Préparez-vous à partir.
Toi, prends garde à ta conduite,
Je t'en ferais repentir.

ALEXIS.

Avec lui sans être quitte,
Je prétends ne pas partir;
Et bientôt de sa conduite
Je le ferai repentir.

FICHON.

Des adieux je vous tiens quitte,
Allez, vous pouvez partir!
(*A part.*) Oh! d'un' pareille conduite
Un officier d'vrait rougir.

Alexis sort avec Robert qui s'arrête pour menacer Fichon.

SCÈNE XVIII.

FICHON, *ensuite* ALEXIS.

FICHON, *seul.* Hou! vieux cagnard! lui, ça m'est égal... mais, M. Alexis, mon frère de lait, ça me fait de la peine, parce que je l'aimais, parce que... mais tant mieux,

là... je ne le regretterai pas... je ne regrette que son dîner! et quand Manette saura ça... Dieu! si je pouvais lui parler à sa fenêtre... Madame Valentin ne se tient jamais de c' côté-là... prenons mon flageolet.

Il en joue.

ALEXIS, *revenant vivement deux épées à la main*. Eh! vite, Fichon...

FICHON. Comment... vous osez après votre conduite...

ALEXIS. Vite!.. habit bas... voici nos épées...

FICHON. Vrai! vous voulez vous battre; vous revenez...

ALEXIS. Il fallait dérouter Robert, l'empêcher de nous surveiller, de te poursuivre... maintenant, sois tranquille... en avant!..

FICHON. Ah! M. Alexis... mon frère de lait... si vous saviez combien je suis content... ça me faisait de la peine, de croire que vous étiez...

ALEXIS. Brave Fichon, va! je te prouverai le contraire... Prends une épée...

FICHON, *prenant une épée*. Celle-ci... je ne sais pas comment ça se tient; mais c'est égal, ça me fait tant de plaisir pour vous.

ALEXIS, *ôtant son habit*. Eh! vite...

Air de la Famille du Porteur d'eau.

D'abord, ici nous nous battrons!..
FICHON, *ôtant sa veste*.
Oui, tous les deux, coûte que coûte!
ALEXIS.
Puis ensemble nous dînerons.
FICHON.
Si je ne suis pas mort... sans doute!
A part. Mon frère de lait sait mettre au pas
Les lois d' l'honneur et d' la cuisine...
Avec nos faiseurs d'embarras
On déjeûne et l'on n' se bat pas...
Ici l'on se bat et l'on dîne.

ALEXIS. Y es-tu?

FICHON. Si nous allions du côté du parc.

ALEXIS. Non!.. Robert nous entendrait.

FICHON. Par là!..

ALEXIS. C'est trop en vue du village... ici... dans ce lieu écarté... je n'y vois personne... Allons!.. en garde...

Ils vont pour se battre, Tourniquet entre en parlant.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, TOURNIQUET.

TOURNIQUET. Il faut que ce soir, le contrat... (*Les apercevant.*) Tiens, tiens, tiens! en voilà deux qui s'allongent... c'est Fichon!..

ALEXIS. Qu'est-ce?..

Ils sortent.

TOURNIQUET. Et M. Alexis... juste, les deux...

FICHON. Passe ton chemin, meunier.

TOURNIQUET, *entr'eux*. Excusez, les petits, voulez-vous me permettre de voir votre bataille... je n'en ai pas encore vu.

FICHON. Comme tu voudras...

ALEXIS. Mais, silence!..

TOURNIQUET. Motus!.. (*Ils font quelques parades.*) Ah! le conscrit!.. se fend-il... se fend-il!..

ALEXIS, *s'arrêtant*. Je vais te blesser, c'est sûr...

FICHON. Ça m'est égal... allez...

Ils s'arrêtent de nouveau.

ALEXIS. Tiens! dis-moi que tu renonces à elle.

FICHON. Jamais!..

ALEXIS. Mais tu ne peux pas l'épouser...

FICHON. C'est vous, plutôt.

ALEXIS. Madame Valentin m'a promis sa main.

FICHON. Et à moi aussi.

TOURNIQUET, *riant*. Bah!.. j'y suis.. j'y suis...

ALEXIS. J'ai sa parole... elle m'aime...

FICHON. Et moi aussi... Poussez toujours.

TOURNIQUET. Attendez donc...c'est pour ça que vous vous battez... eh bien, rengaînez... les petits... elle se moquait de vous... elle m'a aussi promis sa main...

ALEXIS. Toi, butor!..

TOURNIQUET. Elle m'aime.

FICHON. Il se pourrait...

TOURNIQUET. Tout de bon!..

ALEXIS. Ah! vraiment... Eh bien, sois tranquille, ton tour va venir.

TOURNIQUET. Quel tour?

FICHON. Tu t'aligneras avec M. Alexis ou avec moi... après...

TOURNIQUET. Moi, me battre...du tout... pas si bête...

ALEXIS, *tournant son épée contre Tourniquet*. Comment, poltron!

TOURNIQUET, *reculant*. Ah! ne plaisantons pas!..ne plaisantons pas!.. ça pique...

FICHON, *le poursuivant aussi*. Tu es donc un lâche, toi...

TOURNIQUET, *reculant de l'autre côté.* Fichon! Fichon!.. pas de bêtise!.. là... là!.. je suis un... tout ce que vous voudrez... Au secours!.. au.. (*En reculant toujours il arrive à la porte du caveau, qui s'ouvre, et il disparaît en tombant à la renverse, et criant*) Ah!.. ah!

ALEXIS. Ah! mon Dieu!..

FICHON. Il s'est tué...

ALEXIS, *regardant.* Eh! non... non!.. il n'a pas de mal... il est tombé dans le charbon...

FICHON. Qu'il y reste... (*Il ferme la porte et donne un tour de clé.*) Le voilà sous clé...

ALEXIS*. Et nous, à notre affaire...

FICHON. Dépêchons-nous... m'y voilà!

Ils se battent.

ALEXIS. Pousses donc... tu recules...

FICHON. Non, mon frère de lait.

ALEXIS. Oh!.. je t'ai touché...

FICHON, *tournant.* Pas vrai!..

ALEXIS, *de même.* Efface-toi, ou je te traverse...

FICHON. Merci, mon frère de lait...

ALEXIS. Ah!..

FICHON. Je suis piqué...

ALEXIS. Je t'ai blessé...

FICHON, *laissant tomber son épée.* Merci, mon frère de lait.

TOURNIQUET, *à l'œil de bœuf.* Il paraît que c'est chaud...

ALEXIS, *soutenant Fichon et le faisant asseoir.* Fichon!.. mon pauvre Fichon!..tu te trouves mal...

FICHON. Non, non... pas tout-à-fait... je crois que ça coule... et moi, qui ne peux pas voir mon sang...

ALEXIS, *relevant sa manche de chemise.* Au bras gauche!.. un peu plus... je le tuais...

FICHON. Là!.. suis-je heureux d'avoir un bras du côté du cœur.

ALEXIS, *arrachant sa cravate.* Attends... attends, pour te bander le bras... pour étancher le sang...

FICHON. Oh! que je ne le voie pas!

TOURNIQUET. Ça fait frémir!

ALEXIS. Ce n'est rien... une blessure un peu légère... presque rien... Oh! que je suis content...

FICHON. Et moi, donc!..

ALEXIS. Mon pauvre ami...

FICHON. Mon frère de lait... que vous êtes bon...

ALEXIS. Pourquoi aussi es-tu entêté...

FICHON. Ah! c'est vous, plutôt...

* Alexis, Fichon.

ALEXIS. Quand je te dis que je suis aimé...

FICHON. Mais, quand je vous dis que c'est moi!

TOURNIQUET, *se montrant.* Ça va recommencer... ça va recommencer...

ALEXIS, *regardant autour de lui.* Eh bien, s'il faut te forcer à prendre ton parti...sache donc... tu n'en diras rien au moins!.. sache donc .. que je suis heureux... et que cette nuit, cette nuit encore, par cette fenêtre...

TOURNIQUET, *reparaissant.* Ah! bah!

FICHON. Qu'est-ce que vous me dites?..

ALEXIS. Là!.. es-tu content?..

FICHON Mais, moi aussi...

ALEXIS. Hein?..

FICHON. Oui... moi aussi... c'est par le même chemin que... il n'y a pas encore huit jours...

TOURNIQUET. Ah! bah! ah! bah!

ALEXIS. Vrai! . elle t'a reçu...

FICHON. Comme vous... et vous êtes resté...

ALEXIS. Comme toi... elle me trahissait...

FICHON. Et moi aussi!

ALEXIS. Ah! que ça fait de mal...

FICHON. Oui, n'est-ce pas?.. ça étouffe!

ALEXIS. Et quand je pense que pour elle... j'ai manqué de te tuer...

FICHON. Oui, pour elle... j'ai dégaîné contre vous...

La fenêtre s'ouvre.

ALEXIS. Ce pauvre Fichon, mon ami...

FICHON. Mon officier.

ALEXIS. Mon frère!

Ils s'embrassent.

FICHON. C'est une perfide.

ALEXIS. Une coquette!

FICHON, *riant.* Moi, qui ai laissé chez elle mon pompon.

UN CRI, *dans la maison.* Ah!

FICHON. Qu'est-ce que c'est que ça?

ALEXIS. Chut! c'est elle! elle ouvrait sa fenêtre... elle nous a entendus...

FICHON. Oh! oui, oui, j'ai vu!

ALEXIS. Ne regardons pas... viens-t-en boire un verre de vin de Bordeaux pour te remettre tout-à-fait...

FICHON. Ce n'est pas de refus tout de même.

TOUS DEUX.

Air : *Vaudeville des Couturières.*

Paix, paix, ne disons rien
A ses regrets, mon cher, / monsieur, laissons la belle.
Paix, p ix, ne disons rien,
Notre infidèle

Ici le paiera bien.

FICHON.

Quand l'amour s'en va,
On souffre.

ALEXIS.

Allons, frère,
L'amitié j'espère
Nous consolera.

ENSEMBLE.

Oui, notre amitié nous consolera.

TOURNIQUET. Ah! bah! ah! bah! ah! bah!

FICHON. Je t'en donnerai du flageolet!

FICHON *et* ALEXIS, *sortant.*

Paix, paix, ne disons rien, etc.

TOURNIQUET, *passant la tête.* J'en apprends de belle, et ils me laissent renfermé...

Il frappe.

SCÈNE XX.

TOURNIQUET, MAD. VALENTIN.

MAD. VALENTIN, *à la cantonnade.* Non, laissez-moi, mademoiselle, laissez-moi,... (*Entrant vivement*) Quel mystère... comment se fait-il? quelqu'un est venu... chez elle?

TOURNIQUET, *frappant.* Ouvrez! ouvrez!

MAD. VALENTIN. Qu'est-ce que c'est que ça?

TOURNIQUET. Madame Valentin, c'est horrible.

MAD. VALENTIN. Eh! mais, cette voix... on est enfermé! (*Elle ouvre et recule en poussant un cri.*) Ah! mon Dieu!

TOURNIQUET, *sortant moitié noir et moitié blanc.* C'est une infamie!

MAD. VALENTIN. Le meûnier! Que faisiez-vous là... comme vous êtes noir...

TOURNIQUET, *s'essuyant avec sa main noire.* C'est possible, je n'y tiens pas.

MAD. VALENTIN. Non, de l'autre côté...

Air : *Oui, c'est bien moi.*

J' vous l' dis tout bas,
J' vous l' dis bien bas,
Du diabl' vous avez la figure,
Et son teint noir que j' n'aime pas.

TOURNIQUET.

Je n'ai pas encore sa coiffure,
J' vous l' dis tout bas,
J' v'ous l' dis tout bas,
Madame, je n' la porterai pas.

MAD. VALENTIN. Qu'est-ce que vous dites là?

TOURNIQUET. Femme, vous venez d'exposer trois hommes à se détruire... (*Faisant semblant de se battre.*) Oh! oh! j'en ai encore le frisson...

MAD. VALENTIN. Vous vous êtes battu, vous...

TOURNIQUET. Au contraire, ils ont eu soin de me mettre sous clé, car, sans cela, j'aurais fait comme eux.

MAD. VALENTIN Eux, qui donc?

TOURNIQUET. Eux! vous n'y êtes pas, madame... Le conscrit qui sortait par la fenêtre.

MAD. VALENTIN. O ciel!

TOURNIQUET. Et l'officier, car vous montez en grade; l'officier aussi, comme le conscrit...

MAD. VALENTIN. Ah! taisez-vous!

TOURNIQUET. C'étaient des chats qui tombaient sur le postillon.

MAD. VALENTIN. M. Tourniquet, de grace!

TOURNIQUET, *reculant.* Ne me touchez pas.... ils ne sortaient pas de chez vous.... hein!

MAD. VALENTIN, *avec un mouvement de satisfaction.* De chez moi, ah!

TOURNIQUET. Maintenant, c'est fini!.... vous ne m'y reprendrez plus, j'ai le cœur gros! mais je suis un homme.. . homme! vous ne m'êtes plus de rien, je vous déteste... je vous méprise... et je vais me jeter à l'eau ou ailleurs...

MAD VALENTIN. Il ne se doute de rien.

TOURNIQUET, *revenant de l'autre côté.* Adieu, couleuvre!

MAD. VALENTIN. Oh! lui, ça m'est égal, mais Manette! moi, qui aurais mis ma main au feu pour elle...

TOURNIQUET, *au moment de sortir regardant la porte de la maison qui est ouverte.* Ah! bah!

Il entre vivement.

SCÈNE XXI.

MAD. VALENTIN, *seul.*

MAD. VALENTIN. Si on allait savoir, oh! non... il faut que l'un des deux l'épouse... il le faut! ou elle est perdue! déshonorée... et j'en mourrai!

SCÈNE XXII.

MAD. VALENTIN, ALEXIS, ROBERT, *ensuite* FICHON.

ALEXIS. Eh! mon Dieu! M. Robert! quand vous voudrez.

ROBERT. Tout de suite. Madame Valen-

tin... je puis avoir des chevaux, n'est-ce pas? j'emmène ce gaillard là.

MAD. VALENTIN. Comment!.. M. Alexis.

ROBERT. Et le petit Fichon. Eh! vite.

Il sort.

MAD. VALENTIN. Ciel! (*A Alexis.*) M. Alexis, vous partez, cela ne se peut pas... c'est impossible *.

ALEXIS. Mais si fait, Robert le veut... la voiture est prête.

MAD. VALENTIN, *à mi-voix.* Et cette demande de la main de ma sœur.

ALEXIS. C'est que voyez-vous... je ne sais pas... si elle refuse!

MAD. VALENTIN. Vous savez bien que non. Ah! monsieur Alexis, vous ne voudrez pas que l'honneur d'une jeune fille...

ALEXIS. Son honneur... c'est que voyez-vous... (*Voyant entrer Fichon, à gauche.*) Son honneur! ça regarde Fichon.

FICHON, *avançant vivement.* Hein! présent, qu'est-ce qu'il y a!

Alexis se détourne et s'éloigne en souriant.

MAD. VALENTIN, *baissant la voix.* Il y a, mon garçon, que ce que tu me disais ce matin de ton amour pour ma sœur...

FICHON, *à part.* Ouf! (*Haut.*) Je pars avec M. Alexis... sur le siége, près du cocher... en lapin, d'ailleurs, vous m'avez refusé.

MAD. VALENTIN. Tu sais bien, que cela ne se peut plus... allons, tu dois à la réputation de Manette...

FICHON. Ah! oui, sa réputation... c'est que voyez-vous, ça regarde mon frère de lait.

MAD. VALENTIN, *se trouvant entre eux, à part.* Ils savent tout!

ROBERT, *rentrant.* Eh! vite, M. Alexis, Fichon, venez, tout est prêt, la voiture est à deux pas.

ALEXIS *et* **FICHON.** Partons!

MAD. VALENTIN.

Air : *Non, non, vous ne partirez pas.*

Eh quoi! vous partez tous les deux,

ROBERT.

A l'instant même, je le veux;

MAD. VALENTIN, *à Alexis.*

Oh! vous resterez!

ALEXIS.

Je m'en vais!

MAD. VALENTIN, *à Fichon.*

Tu l'épouseras!

FICHON.

Non jamais!

* Alexis, Mad. Valentin.

MAD. VALENTIN, *à demi-voix.*

Compromettre une fille,
Et puis la laisser là!
L'honneur de la famille
Qui donc nous le rendra!..

FICHON *et* **ALEXIS.**

Non, c'en est fait, tout est fini.

MAD. VALENTIN.

Vous ne pouvez partir ainsi!

ENSEMBLE.

MAD. VALENTIN.

Non, non, je retiendrai vos pas!
D'ici vous ne partirez pas.

FICHON, ALEXIS, ROBERT.

Rien ne peut arrêter nos pas,
Ici nous ne resterons pas.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, TOURNIQUET.

TOURNIQUET, *sortant de la maison.* C'est bien! c'est convenu!

MAD VALENTIN. Mais, messieurs... Le meunier... chut!

TOURNIQUET*. Ah! je vous dérange, et ces messieurs, et le vieux... (*A part.*) Il monte peut-être aussi par les fenêtres.. le vieux!

MAD. VALENTIN, *s'efforçant de sourire.* M. Tourniquet! vous deviez vous jeter à l'eau.

TOURNIQUET. J'ai fait mieux que ça... j'ai tout dit à mademoiselle Manette.

MAD. VALENTIN. A ma sœur?.. Grand Dieu!

TOURNIQUET. Oui, tout.. et je l'épouse!

FICHON, MAD. VALENTIN, ALEXIS *et* **ROBERT.** Vous l'épousez!

TOURNIQUET, *fièrement.* Mais z'oui... mais z'oui... (*A madame Valentin.*) Ça vous étonne! vous croyez peut-être que j'allais prendre chat en poche... Chat! vous comprenez l'illusion. Merci! je n'aime pas les voyages au clair de la lune, et je veux que ma femme soit... enfin, suffit... je m'entends...

MAD VALENTIN. Et Manette consent?

TOURNIQUET Si elle consent! et ferme! elle ne tient pas pour le militaire, elle... pour le hussard. (*A part.*) Attrappe! (*Haut.*) Pauvre petite, je l'ai trouvée là toute tremblante, et les yeux rouges, à cause des mauvais traitemens... je suis sûr

* Robert, Alexis, Madame Valentin, Tourniquet, etc.

qu'elle pâtit... (*Alexis et Fichon se détournent pour rire.*) En v'là de la vertu! ce n'est pas elle... qui... ah! bien.

MAD. VALENTIN. Vous avez raison. (*A part.*) Eh bien! je suis contente!

ROBERT. Et nous, messieurs, nous partons pour Paris.

ALEXIS. Me voilà.

FICHON. Je suis prêt.

TOURNIQUET. Bah! ils partent tous les deux, c'est ça... la voilà entre trois amoureux, le nez par terre. Ah! que je suis aise!

ALEXIS, *passant près de Tourniquet*. Et en partant, nous vous félicitons, sur votre mariage avec Man... avec mademoiselle Manette...

FICHON. Et nous viendrons au baptême, dans quelques mois...

TOURNIQUET. C'est à dire, dans neuf...

ALEXIS. Bah! pour le premier...

TOURNIQUET. Le premier comme les autres... et les autres comme le premier!

MAD. VALENTIN, *à Fichon et Alexis qui remontent ensemble**. Ces messieurs s'éloignent; mais ils n'oublieront pas qu'ils ont entre leurs mains l'honneur d'une femme qui compte sur leur discrétion.

* Robert, Alexis, Fichon, Mad. Valentin, Tourniquet.

FICHON. Je suis Francé! (*Prenant la main d'Alexis.*) Nous sommes Francés!

MAD. VALENTIN, *passant à Tourniquet*. Et sur la vôtre aussi, M. Tourniquet.

TOURNIQUET. Oh! moi, c'est une affaire de famille.

Alexis et Fichon sont à droite avec Robert et font un mouvement pour sortir par le fond, madame Valentin et Tourniquet sont à gauche et les saluent.

ENSEMBLE.

MAD. VALENTIN, *à part*.

Ils partent... bon voyage!
Et du moins j'ai l'espoir
Que dans notre village,
On n' pourra rien savoir!

TOURNIQUET.

Partez donc! bon voyage!
Mais du moins j'ai l'espoir
Qu'après mon mariage
Vous reviendrez nous voir!

ROBERT, ALEXIS, *et* FICHON.

Mettons-nous en voyage!
Mais du moins j'ai l'espoir
Qu'après le mariage
Nous reviendrons vous voir!

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.



KARL,

OU

LE CHATIMENT,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Lockroy et Anicet Bourgeois,

MUSIQUE DE M. PICCINI

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 30 AVRIL 1835.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Marquis d'ALMÉIDA. . .	M. Delafosse.	NUNEZ.	M. Serres.
DON ALPHONSE, son fils. .	M. Mélingue.	INESILLA, mère de Nunez. .	Mme Chéza.
Le Ce KARL DE RICHTER, ami d'Alphonse.	M. Lockroy.	PACHITA, petite-fille d'Inesilla.	Mlle Laisné.
DONA JUANA, sa femme. .	Mlle Georges.	ALVAR, jeune seigneur, ami d'Alphonse.	M. Alfred.
MARIE, sœur de Karl.	Mlle Georges cadette.	Un Domestique.	
FERNANDO, fils de Juana. . .	Mlle Noblet.	Trois Chasseurs.	

La scène se passe chez Inesilla, dans l'ancienne maison du garde, près du château d'Alméida, au premier acte; en Norwége, dans le château du comte de Richter, aux deuxième, troisième et quatrième actes.



ACTE PREMIER.



Une petite maison au milieu de la forêt. Porte au fond, fenêtre à droite. A gauche, une grande cheminée; du même côté, une porte conduisant à la chambre de Nunez. Un grand fauteuil, un buffet, une table, quelques chaises en bois.

SCÈNE PREMIERE.

INESILLA, PACHITA.

INESILLA, *assise dans le grand fauteuil.* Pachita... ouvre la croisée; on étouffe. Cette maison est pourtant cachée sous les arbres, dans le plus épais du bois, mais notre soleil d'Espagne est si brûlant quand vient midi, que sa chaleur pénètre partout.

PACHITA. Je ne comprends pas, grand'-maman, que la chasse ne soit pas venue se reposer ici une heure ou deux; elle n'y manquait jamais autrefois.

INESILLA. Oui, du vivant de mon pauvre mari, quand il était garde de la forêt, c'était le rendez-vous au milieu du jour... Mais notre jeune maître, don Alphonse, une fois en campagne, s'arrête rarement, lui. A son âge, le plaisir fait oublier la fatigue. Je t'assure qu'il n'a pas encore fait si chaud qu'aujourd'hui.

PACHITA. Voulez-vous que j'approche

votre fauteuil de la croisée? vous aurez plus d'air.

INESILLA. Merci, petite. Ah! tu as bien soin de moi. Tu me tiens lieu de toute ma famille que Dieu avait faite si nombreuse, et qu'il lui a plu de rappeler à lui.

PACHITA. Bah! et mon oncle Nunez, le dernier de vos enfans, vous le comptez pour rien donc?

INESILLA. Oh! lui. n'a jamais voulu me quitter, c'est vrai; il a grandi dans la maison... au coin du feu... sans se déranger... mais il ne me sert pas à grand'chose. M. le marquis d'Alméida, le père de don Alphonse, qui est si bon, et qui nous a toujours obligés, a voulu s'intéresser à lui et le lancer; bah! impossible de le remuer jamais... Voilà quelqu'un.

PACHITA. C'est monseigneur peut-être... Non, un étranger.

SCENE II.

INESILLA, PACHITA, KARL, *en costume de chasse, un fusil à la main.*

INESILLA, *qui s'est levée.* Entrez, monsieur : vous êtes fatigué, n'est-ce pas? reposez-vous ici. Vous devez avoir soif. Pachita, du vin, des fruits...

KARL. (*Il paraît très-agité.*) Merci; je ne m'arrêterai pas. Depuis peu de jours seulement au château d'Alméida, je ne connais pas les détours de cette forêt, et je m'y suis perdu. N'avez-vous pas un guide à me donner jusqu'à la lisière du bois?

INESILLA. Si monsieur voulait attendre un moment, il serait certainement rejoint par quelques-uns de ses compagnons de chasse.

KARL. Non, vous dis-je; j'ai besoin d'un guide... dépêchez.

INESILLA. Alors, je vais appeler mon fils Nunez qui connaît la forêt comme je connais mon jardin; il vous conduira. (*Appelant.*) Nunez .. (*A Karl.*) C'est que, voyez-vous, il fait sa sieste... il n'y manque jamais. (*Appelant encore.*) Nunez!

NUNEZ, *en dehors*. Qu'est-ce qu'il y a?

INESILLA. On te demande... on a besoin de toi... viens vite...

NUNEZ, *toujours du dehors*. Bon!... bon!.. j'y vais...

INESILLA, *bas à Pachita*. Va lui dire de se dépêcher. (*Pachita sort: Karl est assis sur un bras du fauteuil et reste là en silence.*) Monsieur n'est pas habitué à chasser ainsi toute une journée? Dam! c'est fatigant; il s'est trouvé séparé des autres, et il voudrait retourner au château d'Alméida?

KARL. Non.

INESILLA. A Grenade, alors?

KARL, *préoccupé*. Peut-être.

INESILLA. C'est que, pour conduire monsieur, il est essentiel que nous sachions où il veut aller.

KARL. Dites-moi... la chasse a-t-elle passé de ce côté?

INESILLA. Pas encore, mais elle ne peut pas tarder.

KARL. Et on s'arrêtera ici?

INESILLA. C'est probable.

KARL, *à lui-même*. Allons! je ne pourrai plus les quitter. Il faut que je m'éloigne cependant... que je sorte de ce bois où toutes les pensées sont sinistres... (*Haut.*) Votre fils ne vient pas?

INESILLA. Le voilà. (*Appelant.*) Nunez! Nunez!

KARL, *à lui-même*. Dans un instant ils arriveront peut-être. (*Haut en reprenant son fusil.*) Ah! votre fils tarde trop; je ne puis attendre; je n'ai besoin de personne. (*Jetant une pièce d'or sur la table.*) Voilà pour votre hospitalité... merci... merci...

(Il sort.)

INESILLA. Monsieur!... mais vous vous perdrez... Il est déjà loin! (*Regardant sur la table.*) Une pièce d'or! Voyez ce paresseux de Nunez : il en eût peut-être gagné deux comme çà. Mais non, il ne vient pas... Ah! il faut absolument que je prenne un parti.

SCÈNE III.

INESILLA, NUNEZ.

NUNEZ. Ouf!... vous m'avez éveillé en sursaut!... Eh bien! où est-il cet étranger?

INESILLA, *avec humeur*. Il est loin maintenant.

NUNEZ. Ah!... que son patron le conduise alors. Par la chaleur qu'il fait, ça m'arrange.

INESILLA, *montrant la pièce d'or*. Tenez, voilà ce qu'il nous a laissé. Vous auriez pu en avoir autant pour votre peine. Ecoutez, Nunez : je suis lasse de vous voir manquer toutes les occasions de nous être utile. Nous sommes pauvres, et vous ne faites rien pour nous tirer de la misère. Vous m'avez toujours dit que vous m'aimiez trop pour me quitter, mais je ne peux pas vous nourrir éternellement à rien faire. Il est tems que ça finisse. Aujourd'hui meme

nous verrons monseigneur : je vous re commanderai à lui, et demain, s'il le faut, vous partirez.

NUNEZ. Me chasser!.. ah! un moment!.. vous arrangez comme ça ma destinée à vous toute seule; mais je suis d'âge à m'en mêler, ce me semble, et d'abord je ne partirai pas.

INESILLA. Vous partirez, si je le veux.

NUNEZ. Du tout. Qu'est-ce que c'est donc que ces idées-là? Comment! je suis ici bien tranquille... je ne dis rien... je ne fais rien... je vous laisse gronder dix heures sur douze, et quand je me suis fait par la force de l'habitude un petit paradis de ce purgatoire, vous m'en mettez dehors en me disant : Marche, on te poussera... Je ne veux pas marcher, moi ; je ne veux pas qu'on me pousse. Je resterai sous le toit paternel, près du foyer paternel, dans le fauteuil paternel.

INESILLA. Nunez, vous me ferez perdre patience. (*Avec douceur.*) Voyons, Nunez, sois raisonnable; tu as trente ans, mon garçon; il est tems de prendre un état.

NUNEZ. Voilà dix ans que vous me dites ça. Pardieu! j'y pense tous les jours... mais il faut que j'en trouve un qui m'aille.

INESILLA, *avec humeur.* Tu en as trouvé vingt. Pourquoi n'as-tu pas été soldat comme ton frère Juanito, le père de Pachita? à la première affaire il fut fait sergent.

NUNEZ. Et tué à la seconde. C'est cet état-là que vous me proposez? il ne me va pas.

INESILLA. Tu aurais pu être marin, comme Antonio, ton autre frère.

NUNEZ. Oui... et je me serais fait noyer comme lui ; il est gentil encore cet état-là. Ça n'a pas de bon sens de proposer des professions pareilles.

INESILLA. Mais que veux-tu faire alors?

NUNEZ. Ce que je fais... attendre. Je ne sais pas pourquoi vous vous tourmentez comme ça, moi. Tout homme a dans sa vie une occasion de faire sa fortune, le tout est de ne pas donner à côté, de la saisir. Soyez donc tranquille, elle se présentera pour moi comme pour les autres. Je suis sûr que je trouverai quelque bon emploi commode, qui se fera tout seul..... il suffit pour cela d'une occasion, d'un hasard... il ne faut pas se presser... et en attendant cette fortune, qui ne peut pas manquer d'arriver, je m'occupe auprès de vous ; car, en vérité, si on vous écoutait, on pourrait croire...

INESILLA. Tu t'occupes? et à quoi ?

NUNEZ. A vous regarder filer... et ce n'est pas toujours très-gai ; à fendre votre bois, et c'est très-fatigant. Ne vous inquiétez donc pas ; un peu de patience. Le mieux est l'ennemi du bien, a dit un sage, je ne sais plus lequel... nous sommes bien, ne bougeons pas et attendons.

INESILLA. Ne bougeons pas..... oui..... c'est ton refrain... aujourd'hui, par exemple, tous les paysans des environs battent le bois pour aider la chasse. Il leur en reviendra quelque chose ; toi, tu n'y penses seulement pas.

NUNEZ. J'y vais justement... ah! qu'est-ce que vous avez à dire?... vous voyez bien que je fais tout ce que vous voulez. (*Revenant.*) Mais si je partais, vous n'auriez plus personne à gronder; pensez donc à ça; vous vivriez vingt ans de moins, bonne mère ; et puis je ne vous embrasserais pas tous les jours... Eh! mon Dieu! vous avez beau vous fâcher, je vous connais, allez. Je sais bien ce qu'il vous faut... et à moi aussi.

(Il sort.)

SCENE IV.

INESILLA, *puis* PACHITA.

INESILLA. Il fait de moi ce qu'il veut ; mais c'est égal, ça finira, et si je peux lui trouver une place...

PACHITA, *accourant.* Grand'maman, voilà monseigneur, avec son père M. le marquis d'Alméida ; je viens de les voir descendre de cheval à l'entrée du petit clos.

INESILLA. Vite, range ici... approche ce fauteuil ; et surtout ne va pas perdre la tête et courir comme une folle dans la maison.

PACHITA. Si mon oncle Nunez était ici, il m'aiderait ; mais il s'en va toujours quand on a besoin de lui. On dirait qu'il devine qu'il y a quelque chose à faire.

SCÈNE V

ALMÉIDA, ALPHONSE, INESILLA, PACHITA.

ALMÉIDA. Ah! je ne suis pas fâché de me reposer enfin. Bonjour, Inesilla.

INESILLA. Votre servante, monseigneur.

ALMÉIDA. Toujours alerte!

INESILLA. Toujours heureuse, monseigneur, quand j'ai l'honneur de vous recevoir, vous, ou notre maître, don Alphonse.

PACHITA, *prenant le fusil et le chapeau d'Alméida.* Si monseigneur le permet, je le débarrasserai de tout cela, quoique j'aie un peu peur des armes à feu.

ALMÉIDA. Ah ! c'est toi, petite... merci !

PACHITA, *elle a été prendre le fusil d'Al-*

phonse qui le lui donne machinalement. Tiens!... celui-ci n'est pas chargé... (*Bas.*) Mon Dieu! bonne mère, regardez donc comme notre jeune maître a l'air soucieux. Depuis qu'il est entré, il n'a encore rien dit.

INESILLA, *bas.* Nous le gênons peut-être... viens, mon enfant. (*Haut.*) Monseigneur, nous sommes là, dans ma chambre.

(Elles rentrent.)

SCÈNE VI.

ALMÉIDA, ALPHONSE.

ALMÉIDA. Eh bien! tu ne t'assieds pas un moment?... Alphonse! Il ne m'entend pas... sombre et pensif depuis deux jours! (*Allant à lui et lui frappant sur l'épaule.*) Alphonse! au milieu des préparatifs d'hier et du bruit d'aujourd'hui nous n'avons pu causer tous deux comme je l'aurais voulu. Nous voici seuls enfin. N'as-tu rien à me dire?

ALPHONSE. Rien, mon père.

ALMÉIDA. Ainsi cette agitation convulsive, cette mélancolie dont rien ne peut te distraire, n'ont pas de cause réelle?

ALPHONSE. Aucune qui puisse vous alarmer, du moins.

ALMÉIDA. Ils se trompent donc comme moi, ceux de tes amis qui pensent que pour une aussi grande tristesse il faut un malheur bien grand?

ALPHONSE. Ah! ils m'ont vu préoccupé, peut-être, et ils croient que j'ai dans le cœur un secret que je cache; et ils voudraient le connaître... Un secret! lequel? je n'en ai pas.

ALMÉIDA. J'ai vainement tenté de le deviner. Toi triste et soucieux! et que te manque-t-il? tu as quitté la cour parce que tu te trouvais trop heureux pour vivre au milieu du monde. Il te fallait un séjour plus tranquille, où il te fût permis de goûter ton bonheur en liberté. Tu t'es retiré dans mon château d'Alméida. Tu as à tes côtés une femme jeune et belle que ton cœur a choisie, Juana, un ange; ton enfant, ton petit Fernando, qui accourt déjà au-devant de toi, qui pleure lorsque tu n'es pas là, que tu aimes avec idôlatrie; ton père, dont tu es l'unique pensée; et comme si ce n'était pas assez de tous ces objets de tes affections, le comte Karl de Richter, ce jeune seigneur étranger, que tu avais connu à Madrid, que tu as retrouvé en Allemagne, et que tu nommes ton ami le plus tendre, ton frère, il est ici depuis quinze jours et tu le retiendras long-tems sans doute. Alphonse, apprends-moi comment, entouré de tout ce qui t'aime, de tout ce qui t'est cher, le malheur a pu venir jusqu'à toi?

ALPHONSE. Eh! qui vous dit que je sois malheureux, mon père? cette tristesse que vous me supposez, un jour l'a fait naître, il suffira d'un moment pour la dissiper.

ALMÉIDA. Non; elle paraît trop profonde pour que la cause n'en soit pas sérieuse, qu'elle s'évanouisse ainsi. Ecoute: j'ai dit adieu aux honneurs, aux emplois auxquels la confiance du roi m'avait appelé, à cette chaîne brillante, mais odieuse, qui me retenait loin de toi, pour venir vivre en famille près de mon fils, au milieu de mes enfans. Si cependant les intérêts de l'Espagne se trouvaient un jour compromis, il se peut qu'un ordre de mon souverain me ramène dans ces cours du nord où j'ai passé une longue partie de ma carrière, où les secours de ma vieille expérience pourraient être nécessaires à mon pays. C'est à cette condition que j'ai obtenu mon rappel. Ma seule consolation alors sera de te savoir exempt d'inquiétude et de peines, sans autre chagrin que celui de mon absence. S'il est un secret qui doive empoisonner le bonheur que je voudrais te laisser, ne le renferme pas dans le fond de ta pensée; Laisse-moi porter la moitié du fardeau, il te paraîtra moins lourd... mon fils!.. mon Alphonse!...

APHONSE. Eh! n'avez-vous pas ma confiance tout entière? vous ai-je jamais rien caché à vous? Si vos soupçons étaient fondés, j'aurais déjà déposé ma douleur dans votre sein; je vous aurais dit: Je souffre, mon père; il y a là au fond de mon cœur un tourment qui le ronge: au risque de troubler à jamais votre repos, je vous aurais tout avoué, avec désespoir... en pleurant.... Oh! mais quelle folie!... il n'y a rien de réel là-dedans. Votre tendresse s'alarme à tort... je suis calme, je suis heureux, mon père.

ALVAR, *en dehors.* Pardieu! vous ne nous échapperez pas.

ALMÉIDA. On vient. Alphonse, je vous verrai ce soir.

SCENE VII.

ALMÉIDA, ALPHONSE, ALVAR, KARL, DEUX OU TROIS SEIGNEURS, TOUS EN COSTUME DE CHASSE.

ALVAR, *tenant Karl par le bras.* Le voici !

ALPHONSE, *tressaillant.* Karl !

ALVAR. Oui, le comte Karl qui nous abandonnait, que nous avons eu toutes les peines du monde à ramener. Il s'en retournait....

ALPHONSE. Au château, sans doute !

ALVAR. Non, à Grenade.

ALPHONSE. Eh quoi ! s'enfuir ainsi ! au milieu de la chasse ! sans prendre congé de personne ! il faut que ce plaisir ait bien peu d'attraits pour lui, ou qu'il ait été bien malheureux ! Cependant son adresse est grande, son coup-d'œil rapide. Ah ! mon bon Karl est bien changé de ce que je l'ai connu autrefois. Le ciel d'Espagne a amolli son ame : il lui faut maintenant une vie douce et paisible ; le calme d'un château, des chants d'amour et deux beaux yeux où il puisse se mirer.

ALVAR, *riant avec les autres.* Mais, cette vie nous convient assez, à nous autres Espagnols.

KARL. Ces messieurs m'excuseront sans doute ; il faut que je sois aujourd'hui même à Grenade.

ALPHONSE. Quel intérêt si pressant vous y appelle ?

KARL. Des préparatifs à faire... une lettre de ma sœur... qui me forcera peut-être à retourner en Norwége.

ALPHONSE. Sitôt... vous nous donnerez quelques jours au moins. Partir ainsi sans un mot d'adieu, vous, Karl, dont l'amitié pour moi est si vive et si tendre ! partir en fugitif, sans avoir revu Juana..... oh ! cela n'est pas possible.

KARL. Je ne puis différer mon départ.

ALPHONSE, *bas, l'amenant sur le devant de la scène.* Il faut donc que j'aie tout deviné pour que tu t'éloignes ?

KARL. Alphonse !

ALPHONSE. Tu te taisais sans cela, tu restais ! Oh ! c'est noble et grand ! se jouer d'un ami ! le tromper ! infâme !

KARL. Alphonse !

ALPHONSE. Tu l'aimes, n'est-ce pas ? mais sans espoir, car je ne la quitterai pas... elle porte mon nom ; elle est à moi... oh ! c'est un supplice aussi.

KARL. Par pitié, ne me retiens pas.

ALPHONSE. Tu resteras. (*Haut.*) Messieurs, c'est demain fête au château d'Alméida ; c'est demain l'anniversaire de mon mariage. Karl passera cette journée au milieu de nous, il me l'a promis. Au moment de nous séparer, pour long-tems peut-être, il veut être encore une fois témoin de mon bonheur ; il veut conduire dona Juana à la chapelle.

KARL, *bas.* Assez ! pourquoi m'ont-ils ramené, mon Dieu !

ALPHONSE, *bas.* Oh ! tu souffriras autant que moi. (*Haut.*) La matinée a été pour lui triste et languissante : tâchons de lui rendre plus gais les derniers momens qu'il doit passer avec nous. En chasse, messieurs !

ALVAR. De grand cœur. (*Bas à Karl qui passe à côté de lui.*) Nous sommes heureux de vous avoir retrouvé. Quelle gaîté subite ! Je crois que don Alphonse devient fou.

KARL. Oui... oui...

(Il sort.)

ALPHONSE. Vous ne nous accompagnez pas, mon père ?

ALMÉIDA. Non : à mon âge on a peine à vous suivre. La fatigue vient vite : allez, vous me retrouverez ici.

ALPHONSE, *se retournant.* Parti déjà ! Karl ! Au revoir, mon père. A cheval, messieurs !

SCENE VIII.

ALMÉIDA, INESILLA, *puis* PACHITA.

ALMÉIDA. Quelle peut être la cause de son chagrin ? Il ne savait pas le départ de son ami. Il a parlé bas à Karl tout à l'heure. Lui aurait-il confié ce qu'il me cache à moi ? Je l'interrogerai.

INESILLA. Tiens ! plus personne ! Vous ici, monseigneur ! vous êtes resté seul ?

ALMÉIDA, *s'asseyant dans le grand fauteuil.* Ah ! le tems n'est plus où, toujours infatigable, je parcourais le bois avec Mengo, ton mari. Les années sont venues, et avec elles le besoin de repos.

INESILLA, *à part.* Voilà le moment de lui parler de Nunez. (*Haut.*) Monseigneur se souvient donc encore de mon pauvre défunt ?

ALMÉIDA, *à lui-même.* Changé à ce point ! (*Haut.*) Si je m'en souviens ! certes. Pauvre Mengo ! s'il avait vécu, nous ne nous serions jamais quittés.

(On entend un coup de fusil.)

INESILLA. Ah ! voilà qu'on rentre en chasse. Monseigneur s'est toujours montré si bon pour nous !

ALMÉIDA. Moins que je ne l'aurais désiré. J'aurais voulu être utile à vos enfans, mais le sort vous les a enlevés.

INESILLA. Il m'en reste un, monseigneur.

ALMÉIDA. Ah !

INESILLA. Le plus jeune de tous, le Benjamin... ce n'est pas à dire pour ça qu'il soit tout petit; il a eu trente ans à Pâques dernier.

ALMÉIDA. Pourquoi ne m'avoir jamais rien demandé pour lui?

INESILLA. Dam ! je n'osais pas, monseigneur. Et puis j'ai toujours eu de la peine à m'en séparer. Vous savez... un enfant... le seul qu'on ait...

ALMÉIDA. Oui... oui... allons! nous tâcherons d'en faire quelque chose. Cette chaleur est accablante, en vérité.

INESILLA. N'est-ce pas? c'est ce que je disais ce matin. Monseigneur aura donc la bonté de s'occuper de Nunez?

ALMÉIDA, *dont les yeux se ferment.* Oui, ma bonne Inesilla, oui... sois tranquille.

INESILLA. C'est que je vais vous dire, c'est un garçon un peu indolent, qui ne fait rien, qui ne pense à rien, qui n'est bon à rien... il lui faut un état qui lui convienne, parce qu'il ne les aime pas tous... où il n'y ait pas trop de travail, parce qu'il ne l'aime pas du tout; qui rapporte de l'argent, parce qu'il veut faire fortune; un état enfin comme on n'en trouve pas tous les jours; mais il y en a à ce qu'il dit. Après ça, une fois poussé il marchera, et je mourrai contente... Tiens, monseigneur s'endort... c'est égal, il s'occupera de Nunez... il me l'a promis. (*A Pachita qui entre.*) Fais doucement, petite. (*Lui montrant Alméida endormi.*) Vois-tu! Pauvre cher homme!... il a voulu suivre la chasse et il est fatigué. Je suis sûre que c'est par complaisance pour son fils qu'il est venu. Dam ! il l'aime tant!

SCENE IX.

INESILLA, PACHITA, NUNEZ.

NUNEZ, *arrivant tout essouflé.* Ah! vous voilà, bonne mère.

INESILLA. Parle bas.

NUNEZ, *baissant la voix.* Je n'ai pas le tems. Embrassez-moi... et adieu.

INESILLA. Qu'est-ce qu'il t'arrive?

NUNEZ. Je vous dirai ça plus tard.

INESILLA. Où vas-tu?

NUNEZ. Je n'en sais rien.

INESILLA. Qui t'emmène?

NUNEZ. Un grand monsieur pâle, auprès duquel je me suis trouvé, sans le savoir, au coin d'un buisson... il m'a fait peur. Il m'a demandé s'il y avait long-tems que j'étais là.... je lui ai dit que oui... Si j'appartenais à la chasse... je lui ai dit que non. Alors il a ajouté que je ne le quitterais plus, puis il m'a mis dans la main ces deux pièces d'or... une pour vous, l'autre pour moi... nous partageons... adieu.

INESILLA. Attends!

NUNEZ. Ah bien oui! il ne voulait pas me permettre d'entrer ici; mais je ne serais pas parti sans vous revoir. Allons... dépêchons et embrassez-moi.

INESILLA. Nunez!

NUNEZ. Vous me vouliez un état: en voilà un. Deux pièces d'or pour m'être trouvé à côté de lui... je crois que j'ai mon affaire.

INESILLA. Un mot.

NUNEZ. On vient.., c'est peut-être mon homme... Je vous enverrai de mes nouvelles... adieu.

(Il sort précipitamment.)

INESILLA. Nunez! Nunez!.. il a perdu la tête.

PACHITA. Ma foi, je n'y comprends rien.

SCENE X.

INESILLA, PACHITA, ALVAR, TROIS AUTRES CHASSEURS.

ALVAR, *avec le plus grand désordre.* Où est-il?... le marquis d'Alméida, où est-il!

INESILLA. Chut!.. prenez garde.. il dort.

ALVAR. Oh! comment lui annoncer cette horrible nouvelle?

INESILLA. Qu'est-il donc arrivé?

ALVAR. Son fils, don Alphonse...

INESILLA ET PACHITA. Eh bien?

ALVAR. Vient de se tuer.

INESILLA. Sainte Vierge!

ALVAR. Nous l'avons trouvé baigné dans son sang. Il ne respirait plus... l'arme fatale était près de lui. C'est volontairement qu'il aura mis fin à sa vie.

INESILLA. Notre pauvre maître! c'est donc ça qu'il paraissait si triste ce matin!

ALVAR. Et son malheureux père...

INESILLA. Oh! ne l'éveillez pas! il en mourrait.

ALVAR. Comment lui cacher le malheur qui l'a frappé?..... Pauvre vieillard! son sommeil est paisible....... et quel réveil l'attend!

(Il s'approche d'Alméida et le touche légèrement pour l'éveiller. Inesilla et Pachita se sont mises à genoux. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon. Portes latérales, porte au fond. Une harpe.

SCENE PREMIERE.

DONA JUANA, MARIE.

(Elles sont toutes deux assises. Juana près d'une harpe.)

MARIE. Mon frère ne revient pas. Allons! je retournerai dans ma pieuse solitude d'Erichstadt sans l'avoir vu.

JUANA. Tenez, je suis faible: un triste pressentiment m'agite; je crains pour les jours de mon mari.

MARIE. Depuis douze ans que vous avez abandonné votre riante Grenade, pour suivre mon frère Karl en Norwége, et que vous habitez ensemble ce vieux château de nos pères, est-ce donc la première fois qu'il vous quitte pour chasser dans la forêt? Les maris ne chassent-ils pas en Espagne?

JUANA. Ah! les vents y soufflent doucement; la campagne est un jardin; les animaux timides fuient à travers des bosquets d'oliviers; mais dans votre nord sauvage, la chasse est un combat mortel. Et puis, je vous l'avouerai, dussiez-vous rire de ma faiblesse, cette corde de ma harpe, qui, sans que je l'eusse touchée, s'est rompue tout à l'heure avec un son aigre et déchirant, me paraît un présage sinistre. Il m'a semblé qu'un écho lugubre me renvoyait le gémissement d'un mourant.

MARIE, *avec gaîté*. Oh! vous ne connaissez pas l'allure de nos esprits! Peut-être, de l'autre côté des Pyrénées, ce sont des accords mélodieux qui portent les arrêts du destin; mais c'est sur un autre ton que dans nos climats glacés les esprits se révèlent à nous. Le vent souffle avec fureur dans l'étroit et long tuyau d'une cheminée; toutes les portes s'ouvrent avec violence, toutes les lumières s'éteignent; la cigogne s'enfuit en criant; on entend craquer la charpente; enfin tant que le hibou n'aura pas crié d'une voix rauque le nom de mon frère, ne vous alarmez pas sur son compte.

JUANA. Bonne Marie! vous voulez dissiper ma tristesse; votre gaîté y parviendrait, peut-être, si des pressentimens seuls m'agitaient

MARIE. Et qu'avez-vous encore ?

JUANA. Vous renouvelez d'anciennes douleurs gravées dans le fond de mon ame; c'est dans une chasse qu'Alphonse, mon premier mari, est mort d'une mort cruelle.

MARIE. D'une mort cruelle?

JUANA. On croit que son cheval s'abattit sous lui; dans sa chute son fusil partit, et le coup lui donna la mort.

MARIE. Oh! pardonne mes importunes saillies! mais comment avais-je ignoré jusqu'à ce jour?...

JUANA. Ton frère ne souffre pas qu'on rappelle ce malheur devant lui; il fut l'ami d'Alphonse.

MARIE. Ecoute... Je crois entendre le son du cor.

JUANA. Oui... mais si loin qu'on le distingue à peine.

MARIE. C'est le rappel... les chasseurs réunis reviennent au château. J'entends les pas des chevaux dans l'avant-cour... Karl a sans doute pris les devans.

JUANA. Dieu soit loué! je vole dans ses bras comme aux premiers jours de notre amour. Ah! qu'une absence de quelques heures est longue! (*Appelant.*) Fernando! Fernando!

FERNANDO, *en dehors*. Me voici.

MARIE. Hâte-toi. Laisse-là tes livres. Viens au-devant de ton père.

SCÈNE II.

JUANA, MARIE, FERNANDO.

FERNANDO. Qui arrive, dites-vous?

MARIE. Ton père.

FERNANDO. Mon père? pourquoi parlez-vous toujours ainsi? mon père est mort; il n'était point né dans ce pays glacé. Le comte Karl de Richter n'est que le mari de ma mère.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JUANA, MARIE.

MARIE. Ne descends-tu pas au-devant de mon frère?

JUANA. Je ne puis. Les paroles de mon fils ont flétri ma joie ; elles m'enchaînent à cette place.

MARIE. Pauvre sœur !

JUANA. Oui, plains-moi, car ma position est cruelle. Fernando m'afflige souvent. Je ne puis commander à son cœur. Karl le chérit comme un père ; mais l'enfant n'aime que moi.

SCENE IV.

JUANA, MARIE, FERNANDO, PUIS UN DOMESTIQUE.

FERNANDO, *gaîment*. Ma mère ! ma mère ! ce n'est pas le comte de Richter qui vient de descendre dans la cour, ce sont des étrangers ; ils parlent espagnol ; cette langue si chère a retenti doucement à mon oreille qui a tant souhaité de l'entendre. Fais-les promptement entrer, ma mère.

LE DOMESTIQUE. Madame, un seigneur étranger, que les gens de l'ambassadeur d'Espagne ont conduit au château, demande M. le comte de Richter.

JUANA. Son nom?

LE DOMESTIQUE. Le marquis... Pardonnez, les noms étrangers se retiennent difficilement... je vais...

JUANA. Non. Qu'importe comment il se nomme? dites-lui que nous attendons le comte. Logez-le dans les meilleures chambres du château.

FERNANDO. C'est moi qui me chargerai de ce soin, si tu le permets.

JUANA. Va : mais c'est au comte qu'il veut parler : ne le presse pas de questions indiscrètes.

FERNANDO, *avec joie et fierté*. Il est Espagnol ; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

SCENE V.

JUANA, MARIE.

JUANA, *avec inquiétude*. Marie, que présage ceci?

MARIE, *la regardant fixement*. L'étranger vient d'un pays où mon frère a passé plusieurs années, où il a choisi son épouse. Cette visite le surprendra moins, sans doute, qu'elle ne semble vous inquiéter.

JUANA. Je l'avouerai, mon cœur est oppressé.

MARIE. Juana seule peut savoir ce qu'elle craint, pourquoi elle doit craindre. Pour moi, je ne vois que trop...

JUANA. Quoi donc, ma sœur?...

MARIE. Que l'Espagne, ce pays si vanté par vous, n'a pas, jusqu'à ce jour, porté bonheur à mon frère.

JUANA. Comment dois-je expliquer votre pensée?

MARIE. Ecoute, Juana. Pour que ton bonheur soit complet, il faut que Karl soit à tes côtés ; il suffit au mien de le savoir heureux. Je crains qu'il ne le soit pas.

JUANA. Et pourquoi cette crainte?... il m'aime, il est à moi, que lui manquerait-il?

MARIE. Karl, élevé dans ces climats, y vivait tranquille et libre. Son ame pure et sans tache se peignait dans ses regards. Il est rentré sous le toit de ses pères bien changé de ce qu'il était alors. Sa poitrine est oppressée d'un lourd fardeau : ses yeux craintifs et sombres se détournent des autres. Il semble qu'il suffirait d'un regard pour lui arracher un secret ; qu'il le sent ; qu'il le craint. Oh ! ce n'est point là le bonheur ; il n'est point de bonheur sans repos.

JUANA. Il n'est que trop vrai ; mais peux-tu nous le donner, toi, ma sœur? si tu ne le peux, laisse-nous à notre destinée ; laisse-nous vivre et mourir ainsi.

SCENE VI.

JUANA, MARIE, NUNEZ.

NUNEZ. Madame, monsieur le comte est de retour de la forêt.

JUANA. Enfin !... Viens, Marie, courons au-devant de lui. Son retour m'est d'autant plus cher, qu'il te retiendra peut-être quelques instans encore.

MARIE. Non, je dois être rentrée avant la nuit, et il y a huit milles d'ici à...

JUANA. Nous te voyons si rarement !... Allons ! viens !

SCÈNE VII.

NUNEZ.

Ouf, je suis fatigué. Ces escaliers sont d'un raide à monter !... Tous les gens du château sont occupés autour de cet étranger... Un Espagnol !... nous n'en recevons pas souvent. Il me vient une idée ; ce seigneur s'en retourne peut-être dans notre pays, si je profitais de cette occasion pour écrire à ma famille? c'est une très-bonne idée. Je vais écrire à ma mère. (*Il se met à une table, et écrit.*) « Ma vieille » mère, j'ai peur que vous n'ayez été in- » quiète de ne pas recevoir de mes nouvelles

» depuis douze ans, j'espère que cette lettre » vous trouvera alerte et grondeuse comme » autrefois. L'homme que je rencontrai » dans le bois, près de chez nous, et qui » me prit avec lui, est le comte Karl de » Richter, un riche seigneur norwégien. Il » m'emmena à Madrid, de là à Séville, » puis nous nous rendîmes par mer en Hol- » lande... j'ai été bien malade. Un an après, » dona Juana, la veuve de don Alphonse, » vint nous rejoindre avec son enfant, le » petit Fernando. Mon maître épousa dona » Juana, et depuis ce tems nous habitons » un château du comte en Norwége. Vous » saurez que ce pays-ci est un pays très- » froid; mais je ne sors pas l'hiver. Je ne » vous dirai pas que je suis intendant, at- » tendu qu'il y en a un : je ne vous dirai » pas que je suis valet de chambre, attendu » qu'il y en deux : je ne crois pas être » homme de confiance, car on ne me con- » fie rien. Si vous pouvez m'expliquer ce » que je suis, vous me ferez plaisir. Je vis » au château, voilà. Je me lève entre huit » et onze heures... sur les midi. Je suis bien » vêtu, bien logé... j'engraisse. On me » donne pour tout ça quatre-vingts ducats » par an. Quatre-vingts ducats, voyez-vous, » bonne mère, c'est plus d'argent qu'il n'en » est jamais entré chez vous. J'ai fait des » économies depuis douze ans; j'espère que » le seigneur qui est ici voudra bien vous » en porter la moitié, avec une peau d'ours » que je vous envoie... C'est excellent pour » se tenir les pieds chauds. Il est tems que » vous ne travailliez plus, bonne mère; le » repos est nécessaire à l'homme, et qui » dit l'homme dit la femme. Reposez-vous » donc, portez-vous bien, et vivez long- » tems. Je voudrais pouvoir vous dire : » Vivez toujours. NUNEZ. »

SCENE VIII.

KARL, JUANA, NUNEZ.

JUANA, *à Karl*. Elle était ici depuis ce matin; mais tu es rentré si tard!

KARL. C'est vrai. Chère sœur! combien je regrette de ne pas l'avoir vue plus long-tems! (*Apercevant Nunez.*) Qui donc est assis là?... (*Avec douceur.*) Ah! c'est vous, monsieur Nunez. (*A part.*) Il a tout vu, lui.... La présence de cet homme me fait mal, et pourtant il ne doit plus me quitter. (*Haut.*) Pardon... voulez-vous nous laisser?

NUNEZ. Oui, monsieur le comte. (*A part.*) A la bonne heure il me parlait sur un ton!.. (*Il sort.*)

SCENE IX.

KARL, JUANA.

JUANA. Tu parais fatigué.

KARL. Oui... grâce à Dieu; c'est le corps qui trouble la paix de l'ame, qui l'agite de craintes et d'espérances. Je chasse pour épuiser mes forces; je n'ai de repos qu'à ce prix.

JUANA, *la main sur son cœur*. Autrefois, tu en avais toujours là.

KARL. Autrefois... Oui... autrefois. (*A lui-même, après un silence.*) Qui pourrait le découvrir?

JUANA. Découvrir... Quoi donc?

KARL. Oh! rien... L'art de rappeler le tems passé... de faire qu'autrefois fût aujourd'hui... et qu'aujourd'hui fût le néant.

JUANA. Mon Dieu! Karl, tu es bien cruel. Jamais que des paroles tristes et sombres; jamais que de l'amertume et des regrets. Qu'as-tu fait de ces mots d'amour qui m'enivraient autrefois, et qui faisaient que je ne comprenais pas qu'on pût te voir sans t'aimer? Ces mots, je les trouvais alors à chaque instant sur tes lèvres; et quand ta bouche se taisait, tes yeux parlaient pour elle; mais depuis que le prêtre a béni notre union, paroles et regards tout a changé. Mon amour te pèse, mes caresses te fatiguent; tu me cherches et tu ne peux rester à mes côtés. Nous vivons séparés; et lorsqu'il t'arrive de te rapprocher de moi, tu me quittes tout-à-coup, comme s'il y avait un remords entre nous deux : on dirait qu'il est un secret que tu as besoin d'avouer, que tu retiens à peine et qui va t'échapper à chaque instant. Karl, que se passe-t-il en ton ame? y a-t-il une autre femme dont la tendresse te soit devenue plus chère que ne l'était la mienne?.... Il faudrait me le dire, vois-tu? ou plutôt il faudrait me tuer... Mon Dieu! mon Dieu! je suis bien malheureuse, moi.

KARL. Toi, jalouse!... et de qui?... Ne t'ai-je pas donné tout ce que j'avais d'amour?... Mais tu doutes... c'est juste... pouvons-nous croire à notre fidélité... (*à demi-voix*) quand nous regardons en arrière?

JUANA. Karl!... quel souvenir viens-tu de rappeler? L'épouse d'Alphonse l'avait trompé.

KARL, *d'une voix sombre*. Aujourd'hui... oui... ce jour est maudit!

JUANA. Aujourd'hui! que veux-tu dire?

KARL. As-tu pu oublier?... C'est aujourd'hui qu'il s'est tué.

JUANA. Dieu tout-puissant!

KARL. As-tu oublié encore comme nous nous ecrivions des paroles d'amour après sa mort, et pendant l'année de ton deuil? comme nos plaintes hypocrites déguisaient mal la joie de nos cœurs?

JUANA. Arrête! tu me fais mourir!

KARL. S'il venait nous le rappeler, lui!

JUANA. Oh! mon Dieu!

SCÈNE X.

JUANA, KARL, ALMÉIDA, FERNANDO, *qu'il tient par la main.*

JUANA, *avec terreur, l'apercevant.* Ah!... le marquis d'Alméida!

KARL. Qui?

JUANA. Le père d'Alphonse.

KARL. Ah!

ALMÉIDA. Pardonnez à mon impatience, à celle de l'enfant, que je n'ai pu contenir quand il a su qui j'étais. Mon arrivée inattendue vous a effrayée. (*Il embrasse Juana avec émotion.*) Ma fille!... (*A Karl.*) Monsieur le comte, nous nous sommes vus souvent en Espagne; mais douze ans se sont écoulés depuis, et vous avez peut-être peine à me reconnaître.

KARL, *qui ne l'a pas quitté du regard.* Non... non... il suffirait d'ailleurs de votre étonnante ressemblance avec Alphonse...

ALMÉIDA. C'est tout ce qui me reste de mon fils. Vous, monsieur le comte, vous avez recueilli l'héritage des plus précieux de ses biens : vous êtes l'époux de sa veuve, le père de son fils; leur amour vous appartient. Moi, je suis resté seul; n'est-il pas juste que le pauvre vienne demander au riche quelque part de ses trésors?

KARL, *lui tendant la main.* Soyez le bien-venu.

JUANA. Nous étions loin de vous supposer dans ce pays.

ALMÉIDA. Voilà deux mois que j'ai quitté l'Espagne par un ordre de mon souverain, qui me chargeait d'une mission secrète à la cour de Danemarck. Vous le savez, Juana, quand on m'éveilla pour m'annoncer la mort de mon malheureux fils, le coup fut si imprévu, la douleur si grande, que ma tête se perdit. On me ramena au château, sans que le deuil qui m'entourait me rappelât la perte que je venais de faire. Je passai ainsi douze années dans un état d'insensibilité et d'oubli qui me laissa vivre. Enfin, après ce tems, Dieu a permis que ma raison me revint pour sentir tout mon malheur, et pour le venger, peut-être. (*A Juana.*) Avez-vous vu le corps de votre mari lorsqu'on le rapporta sur un brancard?

JUANA. Non... je n'aurais pu supporter...

ALMÉIDA. L'avez-vous vu dans son cercueil?

JUANA. Non.

FERNANDO. Moi, je l'ai vu. La salle était tendue de noir. Mon père était étendu sur un lit, pâle, mais beau encore. Son corps était couvert d'un manteau de velours, sur lequel brillait l'ordre de l'étoile de Calatrava. (*Des larmes viennent dans ses yeux.*) Des hommes du voisinage, d'autres venus de loin, pleuraient auprès de son corps et baisaient la frange d'or de son manteau... car on l'aimait, mon père!...

ALMÉIDA. Oh! pourquoi ai-je fait ouvrir le cercueil qui cachait à tous les yeux cet effrayant spectacle. Quand j'osai lever le manteau qui enveloppait son corps, je vis l'affreuse vérité. Une main pressait sa blessure, son bras droit était étendu et rejeté en arrière, le poing fermé; ses sourcils froncés; sa bouche muette semblait dire : Vengez-moi, je suis assassiné.

JUANA. Grand Dieu! si cela était vrai.

KARL, *les genoux tremblans.* Oui... ce serait effroyable.

ALMÉIDA. On l'avait trouvé au milieu de la forêt dans cette même attitude ou je le vis dans son cercueil. Ceux qui me conduisirent dans le tombeau m'en ont donné l'assurance. Sa main, son bras étaient ainsi placés; sa figure avait la même expression. Une balle lui avait percé le cœur, et sa main semblait attachée sur sa blessure par une force surnaturelle : impossible d'ouvrir le poignet fermé; impossible de ramener près du corps le bras rejeté en arrière. Depuis cet instant, tous mes doutes furent dissipés. Un vague instinct me fit accepter la mission dont on me chargeait, et je suis venu jusqu'au milieu de vous, cherchant le meurtrier d'Alphonse, sans savoir où je reconnaîtrai sa trace.

KARL, *d'une voix éteinte.* Dieu veuille que vous la trouviez bientôt... mais pardon... la fatigue de la chasse... Permettez que je me retire.

(Il se dirige vers une porte latérale.)

ALMÉIDA, *à Fernando, en lui faisant signe de conduire Karl.* Mon enfant!

(Fernando prend un flambeau. Juana, absorbée dans ses réflexions, ne remarque rien. Au moment où Fernando s'approche de Karl, celui-ci tombe par terre sans connaissance.)

FERNANDO, *avec un cri.* Ah!

ALMÉIDA. Grand Dieu!

JUANA, *sortant de sa rêverie.* Qu'y a-t-il?

FERNANDO. Le comte!

JUANA, *se précipitant vers son mari.* Karl!

FERNANDO. Au secours! au secours!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le cabinet du comte de Richter. Portes latérales, porte au fond.

SCENE PREMIÈRE.

NUNEZ, *devant une armoire ouverte.*

Qui diable a pu prendre ce fusil? ce n'est pas le comte, car il ne se sert jamais de celui-là et le tient précisément caché dans cette armoire. Il ne faut même pas qu'on en approche. Ce ne peut être aucun des gens du château, bien que ce soit fête aujourd'hui et que les paysans des environs viennent ici pour s'exercer au tir. Pas un ne l'eût osé. Serait-ce M. Fernando? Non: le comte ne lui a jamais permis de se servir d'une arme à feu. Ce n'est pas l'embarras: le jeune homme a déjà été prêt de désobéir vingt fois: il brûle d'essayer son adresse, et je ne serais pas étonné...

SCENE II.

NUNEZ, ALMEIDA.

ALMÉIDA. M. le comte est-il sorti?

NUNEZ. Non, monsieur, il est resté toute la journée enfermé dans sa chambre à coucher. Il paraît qu'il s'est trouvé bien mal hier soir.

ALMÉIDA. Oui... bien mal.

NUNEZ. Monsieur le marquis ne me reconnaît pas?

ALMÉIDA, *après l'avoir regardé.* Non, mon ami.

NUNEZ. Oh! c'est unique. Moi, je l'ai reconnu tout de suite. Monsieur le marquis se rappelle sans doute Gil Nunez?

ALMÉIDA. Nunez?... non.

NUNEZ. Oh! c'est particulier. Nunez... le fils d'Inesilla.

ALMÉIDA. Ah! de la vieille Inesilla..... qui demeure dans la forêt... près du château... au rendez-vous de chasse... Oui... oui... je m'en souviens.

NUNEZ. Je me disais aussi, il n'est pas possible..... Elle vit toujours la bonne vieille?

ALMÉIDA. Toujours, quoiqu'elle soit mon aînée.

NUNEZ. L'aînée de monsieur le marquis, ça commence à bien faire. Ce n'est pas l'embarras; une Bohémienne lui a prédit qu'elle vivrait cent ans, elle, et ce qui naîtrait d'elle. Or, comme tous mes frères sont morts, la prédiction ne peut regarder que moi. Et est-elle toujours tracassière et hargneuse? C'est que, voyez-vous, nous nous chamaillons souvent... moi, j'étais un espiègle. Et ma petite nièce Pepita a-t-elle trouvé un mari? Et mon cousin Perez...

ALMÉIDA. Je ne sais, mon ami... je ne pourrais vous donner aucune nouvelle. Mais comment se fait-il que je vous trouve ici? autant que je peux m'en souvenir, vous n'étiez pas au service du comte en Espagne?

NUNEZ. C'est-à-dire j'y suis entré peu de tems avant son départ. Eh! mon Dieu! le jour même de la mort de notre pauvre seigneur don Alphonse. Vous connaissez le proverbe: le bien vient en dormant! je dormais, assez près de notre maison, dans le bois, quand un coup de fusil m'éveilla en sursaut. J'aperçus auprès de moi M. le comte de Richter, que je ne connaissais pas alors. Il était debout, regardant devant lui avec tant d'attention, que son fusil lui était tombé des mains. Je le ramassai. Il parut extrêmement surpris de ma politesse. Il m'adressa quelques questions: qui j'étais? d'où je venais? et m'emmena en me promettant de l'emploi.

ALMÉIDA. Sans autre information?

NUNEZ. Pas d'autre. Après ça ma physionomie lui avait plu, et depuis il m'a toujours traité avec beaucoup d'égards.

ALMÉIDA. Vous lui avez peut-être rendu des services?

NUNEZ. Ah! oui... je lui ai ramassé son fusil.

ALMÉIDA, *à lui-même.* C'est étrange. Cet homme emmené ainsi, uniquement parce qu'il se trouvait là!

SCENE III.

ALMÉIDA, KARL.

(A l'entrée de Karl, Nunez s'éloigne.)

KARL. C'est vous, monsieur le marquis pardonnez-moi de m'être laissé prévenir.

ALMÉIDA. J'étais inquiet de votre santé.

KARL. Oh! ce n'est rien. J'éprouve souvent de ces faiblesses subites, fruit d'un

exercice trop violent... Je suis tout-à-fait bien aujourd'hui. J'ai ordonné qu'on vous logeât dans l'appartement le plus gai du château.

ALMEIDA. La gaîté, monsieur le comte, c'est sur le visage du maître que je voudrais la trouver. Permettez-moi de vous le dire, vous ne m'avez pas reçu comme le père de votre ami.

KARL, *vivement.* C'est que vous ne vous êtes pas présenté ainsi. (*Avec calme.*) Pourquoi avez-vous rouvert dans mon cœur et dans celui de Juana des blessures si profondes et si douloureuses?

ALÉMIDA. Je ne devais pas soupçonner qu'elles fussent plus profondes dans vos cœurs que dans celui d'un père.

KARL. Vous avez vu du moins qu'elles y sont plus sensibles, puisque nous n'avons pas eu la force d'entendre ce que vous avez pu raconter. (*Alméida l'observe, il continue.*) Vous êtes père et vous pleurez parce que vous avez perdu un fils, moi, j'ai perdu un ami, et croyez-moi, monsieur, quelque poignant que soit pour vous le souvenir de sa perte, il n'est pas plus cruel que ne le sont mes regrets. C'était un autre moi-même, j'ai vécu, je suis mort avec lui.

ALMÉIDA. Je sais que les liens qui vous unissaient étaient puissans : autrefois, on vous avait appelés *les amis.*

KARL, *avec attendrissement.* Oui, nous étions amis, et non pas des amis vulgaires, mais de ceux qui n'ont qu'une pensée, une ame, une volonté : de ceux qui sont plus que des frères. J'avais fait un voyage en Espagne, à la suite de notre ambassadeur. J'y avais connu Alphonse. De retour dans ma patrie, je l'y retrouvai; il voyageait en Allemagne. Ma maison devint la sienne. Comme à Madrid, peine, plaisirs, dangers, tout nous était commun; nous ne nous quittions pas; on nous invitait ensemble, parce qu'on ne pouvait nous avoir qu'ensemble. Quelle fête eût su lui plaire lorsqu'il me croyait triste? quel chagrin l'eût affligé quand il me voyait heureux? S'il se trouvait engagé dans une affaire d'honneur, il venait me chercher et me disait : Karl, je me bats aujourd'hui, et je prenais mon épée, parce que offenser l'un, c'était offenser l'autre; parce que on ne pouvait tuer l'un sans l'autre. Heureux si je n'avais pas eu pour lui un secret.... et il n'est plus! et, depuis douze ans, mes larmes n'ont pu lui rendre cette existence, qu'il eût donné pour moi!.. (*Sanglotant.*) Oh! Alphonse... oh! mon cher Alphonse!..

ALMÉIDA, *lui saisissant la main.* Karl!.. Non, l'homme qui l'a aimé ainsi n'a pas connu la cause de sa mort, car il n'eût pas laissé le crime impuni.

KARL, *effrayé.* Comment?... que dites-vous?... quel crime?...

ALMÉIDA. Celui qui nous a frappés tous deux dans ce que nous avions de plus cher; celui que je poursuis, que vous m'aiderez à découvrir. Karl, reportez sur le père quelques-uns des sentimens que vous aviez pour le fils : vous étiez son ami, soyez le mien aussi.

KARL, *hors de lui, le regardant fixement.* Moi!.. que demandez-vous? vous ne le pensez pas! c'est un piége.

ALMÉIDA. Quel égarement!

KARL. Pourquoi me regarder ainsi? que me voulez-vous?.. moi... votre ami!.. mais oui!.. vous n'avez pas une épouse jeune et belle.

ALMÉIDA, *se reculant avec effroi.* Comte!..

KARL, *vivement et avec expression.* Ne me condamnez pas, vous êtes homme : aujourd'hui vertueux, demain coupable. Savez-vous d'ailleurs qui des deux l'a ravie à l'autre? Savez-vous si mon amour n'était pas plus ancien que ses droits?... Ah! quand je l'ai vu son épouse, il fallait fuir, n'est-ce pas? il fallait fuir maître de mon secret... Eh! qui vous dit que cette raison, ce dévouement, je ne les eusse pas eus ailleurs, peut-être... mais là... dans votre Espagne... dans ces climats voisins du soleil... sous ces rayons dévorans qui enflamment les sens, il n'est plus ni raison, ni devoir, ni amitié... tout ce qu'il y a de sentimens généreux se concentre et s'éteint dans une seule passion, l'amour, qui est la vie. Vieillard, avant de me blâmer, il faut me plaindre; il faut avoir pitié d'un malheureux qui aimait son ami, et qui brûlait pour la femme de son ami. Comprenez-vous maintenant mes tourmens? Si dona Juana m'appartient, elle est la veuve d'Alphonse; c'est là depuis douze ans la cause de mes remords; vous avez voulu les savoir, vous les connaissez; il n'y en a pas d'autre.

ALMÉIDA, *après un silence.* Comte, m'avez-vous tout dit?

KARL, *péniblement.* Oui.

ALMÉIDA, *après l'avoir observé.* C'est votre dernière parole. Fasse le ciel que celle-là aussi soit sincère.

SCENE IV.

ALMÉIDA, KARL, JUANA, *puis* FERNANDO.

JUANA, *à Alméida.* Je viens de chez vous, mon père. Je craignais que Karl ne pût vous recevoir, et je ne voulais pas vsou laisser seul tout-à-fait.

ALMEIDA. Merci, dona Juana, le comte se trouve mieux, et il a bien voulu perdre quelques instans avec moi.

JUANA. L'accueil que vous avez reçu dans ce château n'est pas celui que vous deviez attendre, je le sais. Mais la surprise où nous a jetés votre arrivée, l'évanouissement du comte nous ont troublés au point de nous faire tout oublier. J'espère que votre séjour ici nous laissera le tems de réparer nos torts.

ALMÉIDA. Vous n'en avez aucun, Juana; et je me trouverai trop bien accueilli, si vous m'avez gardé un peu de l'amitié que vous me portiez autrefois.

JUANA. Vous l'auriez trouvé la même, s'il m'avait été possible hier de la laisser éclater; mais ce que vous nous avez raconté est si triste!... assassiné, mon Dieu! et par qui? don Alphonse n'avait pas d'ennemis.

ALMÉIDA. On ne lui en connaissait pas, du moins.

KARL, *vivement*. Juana, ne voyez-vous pas que vous renouvelez les douleurs d'un père par ces horribles souvenirs?

ALMÉIDA. Ils ne me quittent jamais, monsieur le comte.

KARL, *à Juana*. On ne lui connaissait pas d'ennemis, vous l'avez entendu? mais qui peut lire dans le cœur de l'homme? qui sait ce qu'il renferme de pensées de trahison et de meurtre? amitié, dévouement, vains mots! qui s'évanouissent devant l'intérêt ou la passion.

JUANA. Ne parle pas ainsi, Karl, toi dont l'ame est si pure et si noble.

KARL. Eh! cette pureté même, dont on fait tant de cas, à quoi tient-elle? au hasard. Il eût peut-être vécu sans reproche celui dont la vie est devenue une expiation, s'il n'avait pas compté sur des sermens de femme, si on lui avait gardé la foi jurée.

JUANA, *à elle-même*. Karl! quel souvenir!

KARL. Il s'absenta peut-être, on le trahit... crainte ou oubli, qu'importe!... Mais comme il n'avait rien oublié lui, celle qu'il aimait toujours était devenue la femme de son ami, et il se trouva coupable, sans avoir rien fait pour l'être.

JUANA. Par pitié...!...

FERNANDO, *ontrant un fusil à la main*. Tout le monde ici!...

(Il fait un mouvement pour sortir.)

KARL. Dévouement, amitié, vains mots, isa s-je tout à l'heure, faux semblans!... au ais dû y comprendre l'amour, qui est n mensonge aussi.

JUANA, *pleurant*. Karl! mon Dieu!

FERNANDO. Des pleurs!... (*S'avançant rapidement entre Karl et Juana.*) Monsieur le comte, qu'a donc ma mère?

JUANA, *vivement*. Rien, Fernando... rien.

KARL, *les yeux fixés sur Fernando, et avec un mouvement convulsif*. Que tenez-vous là?... un fusil!... Fernando!... Quel est ce fusil?...

FERNANDO. Je vous ai désobéi, monsieur le comte. J'ai voulu m'essayer au tir qui avait lieu aujourd'hui.

KARL. Répondez. Quel est ce fusil? qui vous l'a donné? où l'avez-vous pris?

FERNANDO, *timidement, indiquant l'armoire*. Là.

KARL. Là!... (*Le lui arrachant.*) Malheureux!... un fusil dans vos mains! et celui-là encore?

FERNANDO. Monsieur...

KARL, *qui a jeté le fusil dans l'armoire*. Ne savez-vous pas qu'il m'appartient? que seul j'ai le doit d'y toucher?... seul, entendez-vous? Ce n'était pas assez d'enfreindre mes ordres, il fallait y ajouter tout ce que la désobéissance a de plus cruel: il fallait me poursuivre jusqu'ici, me torturer. Songez-y, Fernando, je ne souffrirai pas qu'on se joue ainsi de mon repos... Ce fusil... que je ne le retrouve jamais en vos mains... Voilà le fruit de mon indulgence, de ma bonté... voilà comme vous m'avez toujours répondu.

FERNANDO. Souffrez...

KARL. Laissez-moi... oh! laissez-moi, laissez-moi.

(Fernando sort ainsi qu'Alméida, qui n'a pas cessé d'observer Karl.)

SCENE V.

JUANA, KARL.

JUANA, *après un silence*. Karl, je te prie de m'écouter sans colère, et s'il se trouve dans mes paroles quelque chose qui t'afflige ou te blesse, pardonne-le-moi, car ma volonté ne sera jamais de te déplaire. Je t'ai aimé avec passion, Karl; je t'aime encore comme au premier jour. Mais, cet amour qui me rend si heureuse ne m'aveugle pas au point de me faire oublier qu'il faut que tu sois heureux aussi, toi. Tu as cessé de l'être, Karl: dès lors c'est à moi de sacrifier une tendresse désormais égoïste, puisqu'elle ne t'est plus nécessaire.

KARL, *avec douceur*. Juana, voulez-vous donc me tourmenter aussi?

JUANA. Je vous laisserai libre. Je me retirerai auprès de votre sœur: seulement comme mon fils est d'un âge à avoir plutôt besoin de vos soins que des miens, vous le garderez auprès de vous. Il est encore bien jeune, le pauvre enfant, et sa jeunesse

peut faire excuser ses f aute s... jus demanderai de ne pas le traiter avec trop de sévérité, et de vous souvenir quelquefois de l'attachement que vous portiez à sa mère.

KARL. Me quitter! vous, Juana! vous en avez eu la pensée? Oh! mais tout le monde ici conspire donc contre moi? Vous voulez donc me faire mourir! Toi, me quitter, Juana?... allons donc! est-ce que cela se peut? Eh! que deviendrais-je, moi, si tu me quittais?... Tu ne sais donc pas comme je t'aime? tu l'as oublié, Juana? Mais ton amour c'est mon bien, ma consolation, le seul lien qui m'attache à la vie: sans lui, sans ta présence que me resterait-t-il? Tout ce que j'ai souffert, tout ce qui s'est passé ne m'aurait servi à rien! je te perdrais ensuite! oh! cela ne se peut pas! cela ne se peut pas!

JUANA. Vous êtes malheureux, Karl, et c'est moi qui ai fait votre malheur.

KARL. J'ai pu t'en accuser! ces paroles cruelles sont sorties de ma bouche! ah! elles n'ont jamais été dans mon cœur... jamais, Juana! jamais! Il faut plaindre un malheureux qu'on torture, à qui la douleur arrache des reproches injustes, insensés... Enfin, on pardonne à un homme qui demande grâce... qui la demande à genoux, en pleurant... Juana, vous ne me pardonnerez donc pas, vous?...

JUANA. Karl!... mon Karl!...

KARL. Toi coupable de mes actions! toi, pauvre victime, dont mon amour a troublé l'existence! Mais c'était fou ce que je disais... cruel aussi, oui, bien cruel.. Tu ne peux pas me le pardonner... mais ne me quitte pas!

JUANA. Oublié, Karl... c'est oublié.

KARL. Juana, mon amour, mon ame! je suis bien coupable, voyez-vous?... Et Fernando à qui j'ai parlé avec colère, avec menace... cet enfant si bon... qui ne savait pas le mal qu'il m'avait fait!.. Fernando!.. il me hait sans doute, lui!... et il n'est pas là pour que je l'embrasse! pour que mes caresses réparent au moins le chagrin que je lui ai causé.

JUANA. Fernando va venir se jeter dans tes bras... je vais te l'envoyer... je vais lui dire que tu l'attends, n'est-ce pas? Ne parlons plus de moi, qui ne me souviens de rien que de tes paroles bonnes et consolantes. Karl!... ah! il y a long-tems que je n'ai été si heureuse!

SCENE VI.

KARL, PUIS NUNEZ.

KARL. Pauvre Juana! la faire souffrir ainsi, c'est affreux. C'est ce vieillard dont la présence me tue. C'est lui qui est venu renouveler mes tourmens. Toujours Alphonse!... que prétend-il savoir?... (*Il sonne, Nunez entre.*) Monsieur Nunez, dites, je vous prie, que je n'ai besoin de personne ce soir. (*A part.*) Cet homme, il peut parler. (*Haut.*) Je suis content de vos services. Vos appointemens sont doublés.

NUNEZ, *surpris*. Ah!

KARL. C'est bien: laissez-moi. (*Nunez sort.*) Ce vieillard a apporté dans cette maison le malheur qui le suit. (*Après un tems.*) Etais-je plus heureux avant?... oh! non!... mais plus tranquille du moins..... Allons! toujours ces sombres pensées et Fernando va venir!... et je ne dois pas montrer encore à cet enfant un front sévère et triste... Parce que je souffre, faut-il que tout le monde souffre autour de moi?... non: cela serait injuste. On vient... c'est lui...

(Il ouvre la porte. Entre Alméida.)

SCÈNE VII.

KARL, ALMÉIDA.

KARL, *reculant*. Vous, monsieur? à cette heure!... que me voulez-vous? et pourquoi ces armes?

ALMÉIDA, *lui jetant une épée*. Nous sommes seuls, monsieur le comte. Défendez-vous.

KARL. Me défendre! et pourquoi?

ALMÉIDA. Parce que votre crime n'est plus un secret entre nous deux, et qu'il faut que vous tuiez le père, comme vous avez tué le fils.

KARL. Moi!...

ALMÉIDA. Allons! votre attentat n'a pu rester caché: il ne doit pas rester impuni... défendez-vous!

KARL. Mon Dieu! mon Dieu!

ALMÉIDA. On peut venir, êtes-vous prêt?

KARL. Me battre, moi! contre un vieillard!

ALMÉIDA. Ah! il lui reste encore assez de force pour tenir une épée... Prends donc et défends-toi.

KARL. Jamais!..... la puissance du moment peut entraîner la volonté. Quand votre épée s'approchera de mon sein, il se pourrait que l'amour de la vie s'y ranimât... Je vous tuerais peut-être.

ALMÉIDA. Eh bien! tue-moi.

KARL. Non... frappez plutôt.

ALMÉIDA. Sans défense!... ce n'est pas moi qui frappe ainsi.

KARL, *avec fureur*. Ce n'est pas vous!... (*Avec prières.*) Monsieur! monsieur!...

ALMÉIDA. Tu portes un nom honorable et tu es un lâche!

KARL, *hors de lui*. Qui a dit cela?

ALMÉIDA. Lâche comme les assassins.

KARL, *dans l'égarement, ramassant l'épée*. Malheureux!

ALMÉIDA, *avec joie*. Ah! enfin!...

KARL, *brisant son épée*. Non: que ma main soit maudite si elle tire cette épée.

ALMÉIDA. Eh bien! si tu ne veux pas risquer ta vie, perds-la.

(Il saisit son épée dans ses deux mains comme un poignard.)

KARL, *avec un rire convulsif*. Un assassinat, vous! et ne voyez-vous pas que vous n'entendez rien à de telles actions? que vous ne pourrez l'accomplir avec ces armes! La main de l'homme tremble au moment d'enfoncer le poignard dans le sein de son semblable; la terreur glace son sang; son bras reste sans force, et l'œuvre demeure imparfaite. Voulez-vous commettre plus sûrement le meurtre..... ce n'est pas une épée..... c'est une arme à feu qu'il faut prendre. Alors sans approcher du but, vous pouvez l'atteindre. La colère vous tranporte, vous armez le fusil... mais la chance est incertaine; le coup peut ne pas porter: si vous étiez sûr du succès, vous jetteriez loin de vous l'arme fatale; alors le démon vous dit tout bas: *l'atteindras-tu?* Il entraîne la volonté chancelante; la main tremble, le coup part, et la victime frappée de loin tombe et meurt.

ALMÉIDA. Alphonse! Alphonse!...

KARL. Il savait tout et voulait se venger. J'étais jaloux, moi, jaloux d'un bien qu'il m'avait ravi. Je le rencontrai dans la forêt..... L'arme meurtière était dans mes mains... Pour posséder Juana, je n'avais qu'à toucher le ressort fatal... Voyez!... le feu brille... le plomb vole!...

ALMÉIDA. Assassin! assassin!...

KARL. Ah! vous me connaissez..... Eh bien! il vaut mieux que tout soit dévoilé... Ce que je savais seul, il me fallait l'enfouir dans mon sein... c'était un feu qui me dévorait... (*Il respire librement.*) Maintenant la flamme a brisé ses entraves... elle s'est fait jour avec les paroles que j'ai prononcées... tout est consumé, mais tout est tranquille.

ALMÉIDA... Mon fils!... et je ne puis te venger!

SCÈNF VIII.

KARL, ALMÉIDA, FERNANDO.

ALMÉIDA, *apercevant Fernando*. Fernando!... c'est Fernando!... merci, mon Dieu. Tiens! voilà celui qui a tué ton père.

FERNANDO. Grand Dieu!

ALMÉIDA. Ton père qui t'aimait tant!... tu sais comme il t'aimait, ton pauvre père?... tu t'en souviens? quand il te prenait tou petit entre ses bras, quand il t'embrassait... Eh bien! c'est lui qui l'a tué... il s'en est vanté devant moi... oui, tout à l'heure... dis-lui d'oser me démentir... et quand j'ai demandé vengeance, il m'a méprisé parce que je suis vieux, il a ri de ma menace... mais toi... toi, tu as seize ans, Fernando.

FERNANDO, *s'élançant sur Karl et le saisissant*. Deux épées! assassin! deux épées!...

ALMÉIDA, *avec un transport de joie*. Ah!... Fernando!... noble enfant!

KARL. Fernando!... mon Fernando?

FERNANDO. Du sang!... le vôtre ou le mien.

KARL. Le tien!... mon Fernando!... mon fils!...

FERNANDO. Votre fils, moi!... qu'avez-vous fait de celui qui pouvait m'appeler son fils?

KARL. C'est impossible... je ne puis me battre avec toi.

FERNANDO. Il le faut. Vous ne voulez pas que je vous assassine... et je vous assassinerais, voyez-vous.

KARL. Toi!..... tu te chargerais d'un pareil crime!

FERNANDO. Partout..... jusque sous les yeux de ma mère, qui ne sait pas qu'elle a donné sa main au meurtrier de son mari.

KARL. Oui.... ta mère est innocente. Je le jure devant Dieu qui m'entend, elle ne sait rien. Elle ne soupçonne rien, ta mère, Fernando! elle doit rester pure à tes yeux..... tu le sens comme moi, n'est-ce pas?... il ne faut pas qu'elle puisse jamais rougir devant toi. Eh! mon Dieu! c'est ta seule consolation ta mère..... Nous nous battrons, entends-tu? cela est bien horrible, mais nous nous battrons.

SCÈNE IX.

KARL, ALMÉIDA, FERNANDO, JUANA.

JUANA. Pourquoi ces cris? que se passe-t-il?

KARL. Rien... rien. Fernando que vous m'avez envoyé... à qui j'ai tout pardonné... à qui je pardonne tout encore... Fernando qui m'a parlé comme il devait le faire... qui a rempli son devoir... Juana, prenez-le dans vos bras... c'est un bon fils... oh! oui!..... aimez-le bien, car il vous aime bien!...

(Il tombe épuisé dans un fauteuil.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Un salon : porte au fond ; porte à droite conduisant chez Juana. Petite porte à gauche conduisant dans le parc

SCÈNE PREMIÈRE.

KARL, *assis devant un bureau et achevant une lettre.*

« Une chaise de poste est prête : tu y » monteras avec Alméida et ton fils.

» Juana, en te révélant aussi cet horri- » ble secret, je laisse à toi seule le fardeau » de mon crime. Pardon, mais il le fallait. » Tu aurais voulu qu'on me pleurât, peut- » être ; mon aveu te condamne au silence. » Laisse-les maudire ma mémoire, cela » vaut mieux. Mon nom ne déshonore que » toi : Fernando en porte un pur et sans » tache ; accepte comme une consolation le » bonheur de ne pas lui faire partager ta » honte.

» Maintenant, adieu. Je t'impose un » courage et une résignation que je n'ai » pas. Je vais me délivrer de mes tour- » mens, je vais chercher dans la tombe un » repos... que l'on n'y trouve pas, peut- » être.... Toi, tu vivras pour souffrir..... » Juana !... oh ! ma pauvre Juana ! !... » (*Il plie la lettre.*) Allons !... il le faut. Avant l'heure fixée pour ce duel, j'aurai cessé d'exister. (*Il se lève.*) Mes pistolets sont dans le pavillon du parc ; c'est bien. Là, je dirai adieu à la vie... quelques lignes à ma sœur et tout sera fini. (*Il se promène un instant absorbé dans ses pensées.*) Comment n'ai-je pas compris qu'il en devait être ainsi ? qu'on ne pouvait se taire et tromper toujours ?... Tant qu'on renferme dans le secret de sa pensée un désir criminel, le crime n'existe pas : c'est là ce qui tente l'homme et qui le perd ; parce qu'il a la puissance de cacher des pensées coupables, il s'encourage à les réaliser ; il croit qu'il pourra enfouir dans la nuit de son cœur les actions qu'il aura commises, comme les projets qu'il forma. Malheureux ! tu porteras ce fardeau dont tu as osé te charger ; mais, à chaque pas, il deviendra plus lourd. Son poids t'accable, il t'écrase ; tes genoux plient, tu tombes dans le précipice, et tu entraînes avec toi tout ce qui te fut cher. (*Avec un profond gémissement.*) Oh !

SCENE II.

KARL, NUNEZ

KARL. Je vous ai fait appeler, monsieur Nunez ; j'ai quelques mots à vous dire. Depuis douze ans que vous ne m'avez pas quitté, je ne crois pas avoir eu un tort envers vous. (*Nunez a l'air de réfléchir.*) Dites, avez-vous quelque reproche à m'adresser ?

NUNEZ. Pardon... je cherchais... Non, je ne vois pas...

KARL. Je sais que vous avez plus fait pour moi que je n'ai fait pour vous, que je vous suis encore redevable. Je vous remercie de votre silence ; mais le motif qui rendait votre présence nécessaire à mon bonheur, à mon repos, a cessé d'exister.

NUNEZ. Ah !

KARL. Que voulez-vous ?... il fallait que cela arrivât tôt ou tard.

NUNEZ. Je ne dis pas non... mais j'aurais mieux aimé que ce fût plus tard.

KARL. Qu'importe ? dès aujourd'hui vous pouvez partir.

NUNEZ. Est-ce que c'est pour moi que monsieur le comte a fait préparer sa chaise de poste ?

KARL. Non.... non.

NUNEZ. Pardon, c'est que, d'après ce qu'il vient de me dire, je croyais...

KARL. Non... c'est... pour moi, monsieur Nunez, il est juste que je cherche à m'acquitter envers vous. Voici un contrat de deux cents ducats de rente ; il vous appartient. Avant de vous éloigner cependant, j'ai un service à vous demander ; un seul ; c'est le dernier. Prenez cette lettre ; je vous la confie. Lorsque neuf heures sonneront, vous la remettrez à dona Juana... A neuf heures... pas avant ! Ce devoir rempli, vous êtes libre, et vous pourrez dire adieu au château de Richter.

NUNEZ. Cela suffit.

SCENE III.

KARL, ALMÉIDA, FERNANDO.

FERNANDO, *après un instant de silence, bas à Karl. Il est très-pâle et très-agité.*) Etes-vous prêt, monsieur?

KARL. Pas encore. Notre rendez-vous n'est que pour neuf heures, et il en est à peine huit.

FERNANDO. Que cette matinée est lente! toujours dans le parc.

KARL. Oui.

FERNANDO. Près du pavillon.

KARL, *avec intention*. Vous m'y trouverez. Votre impatience est cruelle, Fernando. Vous me haïssez donc bien?... (*Se reprenant.*) Oui, vous le devez... je m'y suis condamné. J'avais plus de résignation tout à l'heure : j'aurais voulu ne pas vous revoir avant le moment fatal... Maintenant la pensée que votre haine ne s'éteindra pas avec moi a quelque chose d'horrible qu'il me paraît au-dessus de mes forces de supporter..... La mort est une expiation..... N'est-ce pas qu'un tems peut venir, bien éloigné, où on cesse de maudire?.. (*Après un silence.*) Vous me répondriez, Fernando, si vous saviez combien une parole, qui ne serait pas amère, me paraîtrait bonne et consolante dans votre bouche!... (*Nouveau silence.*) Rien!... rien... (*Sa voix est étouffée par ses sanglots.*) Ah! quel châtiment!

(Il sort par la petite porte qui conduit dans le parc.)

SCENE IV.

ALMÉIDA, FERNANDO.

ALMÉIDA. Il y a des larmes dans tes yeux, Fernando.

FERNANDO. Pardon.

ALMÉIDA. Ce combat aura donc lieu!

FERNANDO. Qui pourrait l'empêcher?... mais vous-même vous êtes bien ému, mon père.

ALMÉIDA. Oh! moi!... moi, je suis un vieillard, et le vieillard n'a qu'un moment d'énergie. Le tems, qui use les forces de son corps, use en même tems celles de son ame : il peut bien crier : le devoir est là; mais quand le moment arrive, quand l'heure sonne, il s'approche de celui qu'il a jeté au-devant du danger, il lui prend la main et il lui dit : Fernando, ne te bats pas.

FERNANDO. Mon père!...

ALMÉIDA. Ah! c'est mon unique pensée maintenant; il fallait bien le prononcer ce mot que ma bouche ne pouvait plus contenir. Depuis hier il murmure à mon oreille, mon cœur en est plein : c'est lui que je répétais tout bas cette nuit, lui que j'ai retrouvé ce matin sur mes lèvres. Un espoir m'était venu, que je ne cache pas, dont je ne rougis pas, et qui le retenait encore.. Ce combat, on pouvait le refuser aujourd'hui, comme on l'avait fait hier... Mais à présent qu'il est accepté, que je dois en subir les hasards, je ne connais plus ni faiblesse, ni honte, et je viens à toi les larmes aux yeux, la prière à la bouche : à toi si jeune, si inexpérimenté, dont j'ai follement exposé la vie.

FERNANDO. Que dites-vous? mon Dieu!

ALMÉIDA. Écoute : je touche à la fin de ma longue carrière, il me reste à peine quelques instans à vivre ; ce peu de jours, je n'ai que toi pour les consoler. Cela n'est pas possible, vois-tu? que je meure seul, isolé, sans une main qui me ferme les yeux... Enfin, je n'ai pas mérité d'être abandonné de tous, de survivre à tous... Tu n'es pas touché de mes paroles, parce que tu ne sais pas combien j'ai été malheureux, moi. J'avais un frère que j'aimais, et il est mort; j'avais une femme qui m'était bien chère, elle est morte : j'avais un fils et on l'a tué... on te tuerait aussi... Fernando! ne te bats pas!

FERNANDO. Ah! ne me parlez pas ainsi! ne pleurez pas ainsi! mon père, votre tendresse vous égare. On me l'a dit depuis mon enfance, et je le vois aujourd'hui, et vous n'en doutez pas, vous qui avez vécu plus long-tems, il y a là-haut une justice. C'est elle qui vous a conduit ici, qui vous a fait parler, c'est elle qui guidera mon bras. Pourquoi voulez-vous qu'elle m'abandonne alors qu'elle m'a choisi pour instrument? Non : je ne l'ai pas offensée, moi, et elle ne serait pas venue me chercher pour me perdre. Montrons tous deux que nous avons foi en elle. Et puis, voyez-vous? ce serait bien infâme ce que vous me demandez. Vous me parlez ainsi maintenant parce que le danger est là, que vous ne voyez que lui, parce vous m'aimez et que vous tremblez ; mais plus tard quand nous reverrions l'Espagne, car nous y retournerons ensemble, n'est-ce pas? plus tard, quand vous retrouveriez dans votre château d'Alméida et vos souvenirs et vos douleurs, vous me diriez : Fernando, tu es bon ; Fernando, tu m'aimes bien ; mais tu n'as pas vengé ton père!

ALMÉIDA, *avec des sanglots*. Mon enfant,

mon enfant!... c'est bien noble et bien cruel ce que tu me dis là.

SCÈNE V.

ALMÉIDA, FERNANDO, NUNEZ.

NUNEZ. Pardon, je croyais que M. le comte était ici.

FERNANDO. Non : que lui voulez-vous?

NUNEZ. Je venais lui annoncer que la chaise de poste qu'il a demandée est prête.

FERNANDO. Une chaise de poste!.. pour qui?

NUNEZ. Pour lui.

FERNANDO. Vous en êtes sûr?

NUNEZ. Il me l'a dit.

FERNANDO. Ah!

NUNEZ. Il ne m'a pas confié où il allait, par exemple. (*A Alméida.*) Monsieur le marquis ne se propose pas de repartir bientôt?

ALMÉIDA. Pourquoi?

NUNEZ. C'est que, comme il paraît que le comte a enfin pris sur lui de se passer de moi, que je ne suis plus si nécessaire à son existence que je l'étais, j'aurais profité de l'occasion pour m'en retourner en Espagne.

ALMÉIDA. Nous verrons. Laissez-nous.

NUNEZ. Dam, je dis ça.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ALMÉIDA, FERNANDO.

FERNANDO. Fuir!... Vous l'entendez, mon père? il veut fuir!

ALMÉIDA. Oui... oui... il a peur. Mais en quelque lieu qu'il se cache, la main de Dieu saura l'atteindre. Il y a des juges, des lois qui punissent le crime : croit-il donc qu'il pourra échapper à son châtiment? Il l'eût trouvé ici de ta main; mais il fuit, le lâche! il fuit, et il te laisse quitte envers l'honneur, envers ton devoir, car ce n'est pas toi qui a tremblé.

FERNANDO. Quitte envers mon devoir, dites-vous, et le sang de mon père est-il vengé, pour que je sois quitte? Cessez de vanter ce stérile courage, qui ne serait plus à présent qu'un prétexte à la lâcheté. J'étais un enfant quand vous m'avez pris par le bras et que vous m'avez dit : Voilà l'assassin de ton père. De ce moment vous avez fait de moi un homme; laissez-moi donc agir en homme.

ALMÉIDA. Eh bien! eh bien! vous me quittez, Fernando? Quel est votre projet? de punir un meurtrier? mais ce meurtrier ne manque ni de force, ni d'audace, et s'il cherche à s'éloigner, c'est que cette Providence dont vous parliez tout à l'heure lui a inspiré la pensée d'éviter le combat, parce qu'elle en prévoit la fatale issue.

FERNANDO. Elle nous a donné, à lui l'espoir de se sauver, à moi le pouvoir de le retenir.

ALMÉIDA. Fernando, rien qu'un mot; vous sortirez après, si vous le voulez. Mes prières sont impuissantes, cela devait être. Tu veux te battre, et c'est bien. Mais c'est à moi de te servir de guide, et maintenant que je ne m'oppose plus à ton projet, que je l'approuve, il est de ton devoir de m'écouter.

FERNANDO. Fuir! il veut fuir!

ALMÉIDA. Mais il n'est pas parti, mais on peut le retenir; rien n'est changé encore, il est en notre pouvoir.

FERNANDO. Oh! non! il ne partira pas.

ALMÉIDA. Tu le vois bien, Fernando; moi non plus, je ne veux pas qu'il nous échappe; comme toi, j'assure notre vengeance; mais la colère ne m'aveugle pas, moi : descends, ferme toi-même les portes du château. Ainsi tu n'as plus rien à craindre : ainsi la fuite devient impossible, et le combat inévitable. Tu ne m'écoutes pas?

FERNANDO. Pardon.

ALMÉIDA. Moi, je t'attends : tu reviendras me chercher ici.

FERNANDO. Oui.

ALMÉIDA. Fernando, tu me le jures, n'est-ce pas?

FERNANDO. Je vous le jure.

ALMÉIDA. Eh bien! descends... hâte-toi.

SCÈNE VII.

ALMÉIDA.

(Il suit des yeux Fernando, et dès qu'il l'a vu sortir il sonne violemment.)

(*Un domestique paraît.*) Sa mère! qu'on appelle sa mère!.. La comtesse, qu'elle vienne à l'instant. (*Le domestique sort par la porte à droite.*) Elle seule peut tout empêcher : Fernando ne tentera pas de lui résister; il n'oserait expliquer le motif de ses refus. Oui... il se taira... il obéira. Puis, s'il me demande plus tard compte de ma faiblesse, je l'aurai sauvé. Que m'importent ses reproches! sa vie d'abord.

SCENE VIII.

ALMEIDA, DONA JUANA.

JUANA. Vous m'avez fait appeler, monsieur, et je viens...Mais pourquoi ce trouble, cette émotion?...

ALMÉIDA. Ecoutez-moi, madame. Dans cinq minutes je pars. Une chaise de poste est en bas toute prête, les chevaux attelés. Mais dans ce pays d'Espagne où je vais retourner, ma vie est bien seule et bien triste; souffrez que Fernando m'accompagne.

JUANA. Lui! Que s'est-il donc passé?... Ces soins, cette tendresse que vous méritez si bien, vous les trouverez ici, mon père. Pourquoi ce départ subit?

ALMÉIDA. Il est devenu nécessaire.

JUANA. Pardon; Fernando ne peut vous suivre. Il a pour vous tout le respect et l'attachement qu'il doit avoir, mais il n'a jamais quitté sa mère, et il ne consentirait pas facilement à s'en séparer; et moi, je mourrais d'inquiétude, voyez-vous.

ALMÉIDA. Laissez-moi l'emmener, dona Juana; je vous le demande, je vous en prie.

JUANA. Enfin, vous voulez m'enlever mon fils. Pourquoi? il y a là un secret que vous me cachez. On n'enlève pas ainsi un fils à sa mère.

ALMÉIDA. Juana... il le faut.

JUANA. Le motif de ce départ?... Je dois l'apprendre. Vous aimez Fernando, mais vous n'avez pu penser que, sur un mot, je vous sacrifierais ma tendresse, ma tranquillité.

ALMÉIDA. Eh! ne voyez-vous pas que je tremble pour lui, qu'il faut que je le sauve, que s'il reste ici quelques instans encore, on va le tuer.

JUANA. Qui donc?

ALMÉIDA. Celui qui a tué son père.

JUANA. Il est ici!

ALMÉIDA. Juana, ne m'interrogez pas.

JUANA. Son nom? Vous vous taisez?... Ce n'est pas Karl, n'est-ce pas?

ALMEIDA. N'exigez pas que je réponde.

JUANA. Karl!... lui...

ALMÉIDA. Oh! je ne lui demande plus compte du sang qu'il a versé: je ne demande plus rien: qu'il vive; mais mon Fernando, mon enfant; qu'on me rende mon enfant. Rendez-le-moi, vous qui le pouvez encore, vous qui l'aimez. Ils vont se battre.

JUANA. Qu'est-ce que vous dites?

ALMÉIDA. Dans un quart d'heure.

JUANA. Karl! Fernando!... et Karl a accepté?

ALMÉIDA. Oui.

JUANA. Pour moi!.. oui!.. et Fernando veut se battre pour venger son père?..

ALMÉIDA. Pour le venger.

JUANA. Se battre avec Karl!!.. mais cela ne se peut pas. O mon Dieu! vous le savez que cela ne se peut pas!

ALMÉIDA. Comprenez-vous maintenant pourquoi je voulais l'emmener, pourquoi je vous le demandais à genoux tout à l'heure?

JUANA, *abîmée dans sa douleur*. Oui... oui...

ALMÉIDA. Il faut qu'il parte avec moi à l'instant: tant qu'il resterait ici, je ne répondrais pas de lui.

JUANA. Oui... (*Sortant de sa stupeur.*) Mais le tems s'écoule, monsieur; et quand nous voudrons empêcher ce combat, il sera trop tard, peut-être. (*Elle sonne avec orce.*) Qu'on appelle Fernando, qu'on le cherche, qu'il vienne.

ALMÉIDA. Dans un instant il sera ici, il me l'a juré.

JUANA. Eh! puis-je attendre sur la foi d'une parole! Vous, monsieur, à qui je dois tout, qui voulez le sauver, vous savez où il est, peut-être. . vous pourrez le trouver, l'amener... Ce combat n'aura pas lieu.. il est impossible., entendez-vous?.. Je n'ai qu'un mot à dire à Fernando... mais il faut que je le voie, que je lui parle à l'instant... amenez-le-moi, monsieur, amenez-le moi!..

ALMÉIDA. J'y cours.. Songez-y, Juana... je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

SCENE IX.

JUANA.

JUANA. Fernando se battre! il le veut!.. et contre lui!.. Karl un meurtrier!.. mais c'est horrible.. Fernando.. il va venir.. il m'entendra... il s'empressera d'accourir, quand il saura que c'est sa mère qui le demande... sa mère au désespoir... Oui... voilà ce qu'ils vont lui dire, et il craindra mes prières, mes ordres... et il ne viendra pas. J'aurais dû les prévenir, l'attendre, le surprendre ici... S'il ne venait pas à présent!.. mon Dieu! c'est trop me punir! pitié! pardon! je vous crie pardon!. Rien!.. ils n'ont pas eu le tems de le trouver... Je suis folle aussi!.. c'est que l'heure passe: c'est qu'il n'y a plus que quelques minutes.. allons! il ne viendra pas!.. mais je puis courir sur ses traces,

moi... (*La porte de côté s'ouvre.*) Quelqu'un! (*Apercevant Fernando et courant à lui.*) Ah! Fernando!

SCENE X.

JUANA, FERNANDO.

FERNANDO. Ma mère!!..

JUANA. Elle qui te couvre de ses baisers, que le ciel a exaucée, qui le remercie, qui le bénit. Je ne lui demandais que de te voir.. te voilà, je n'ai plus rien à craindre.

FERNANDO, *à genoux.* Oh! ne me maudissez pas, ma mère!

JUANA. Toi, mon enfant, te maudire!.. penses-tu que je vais te quitter maintenant, et que ce duel fatal aura lieu?

FERNANDO. Ce duel!.. votre présence me tue, ma mère.. laissez-moi sortir.

JUANA. Tu me demandes cela, à moi? Ecoute, Fernando, tu as résisté à toutes les prières, mais tu n'as pas entendu les miennes; à toutes les larmes, mais ce n'étaient pas les miennes. Celles-là, vois-tu? il faut leur céder, parce qu'elles viennent du cœur, parce qu'elles retombent sur le cœur.

FERNANDO. Par pitié!.. vous ne savez pas ce que je souffre.

JUANA. J'aurais bien des choses touchantes à te dire, bien des paroles qui pourraient t'émouvoir.. mais je pleure.. je ne puis que pleurer.. les sanglots m'étouffent.. Fernando! grâce!

FERNANDO. C'est moi qui l'implore... qui ne peux supporter l'aspect de votre désespoir.. ne me retenez pas, je vous en conjure.

JUANA. Attends! attends! à tes pieds!

FERNANDO. Vous, ma mère!

JUANA. Oui, pour te retenir; pour que tu ne m'obliges pas à dire tout ce que ma position a d'horrible. Si je parlais, tu ne bougerais plus d'ici, vois-tu! ne m'y force pas: cède à mes larmes comme tu céderais plus tard à mes paroles... Non, il a vu sa mère à ses pieds, et il a dit: Non. Je n'ai donc plus à prier maintenant. (*Avec autorité.*) Fernando, vous ne sortirez pas.

FERNANDO. Ma mère!

JUANA. Je croyais en vous, en votre amour; j'espérais pouvoir me taire, que Dieu le permettrait; il n'y consent pas; il ne me laisse que ce moyen de vous sauver. Asseyez-vous là, monsieur!..... (*Avec force.*) Asseyez-vous!... (*Après un instant de silence, elle prend tout-à-coup la tête de Fernando dans ses mains.*) Mon enfant, mon Fernando, tu ne veux donc plus qu'elle ose lever les yeux sur toi, ta pauvre mère? Elle n'a jamais pu se résoudre à rougir en ta présence... Eh bien! eh bien! elle s'y condamne; ce sera son châtiment. Cette femme que tu entoures de vénération et d'amour, elle a été bien coupable. C'est pour la conserver pure aux yeux de son fils que Karl a accepté le combat, qu'il s'est immolé, vain dévouement qui n'a pu la préserver de la honte. Oh! tu m'écouteras à présent. J'ai aimé Karl de cet amour qui fait tout oublier, devoir, famille, honneur. Malgré mon père, à l'insu de mon père, je l'ai aimé. Il partit. Quelques mois après, don Alphonse vint à Madrid. On lui promit ma main. Quand cette terrible nouvelle me fut annoncée, je me jetai aux genoux de mon père, je lui avouai tout. Oh! alors il pleura amèrement le déshonneur de sa maison! il me conjura avec sanglots de le taire! il me menaça de sa malédiction, si je n'obéissais, de la mort.. j'aurais dû me laisser tuer... je ne l'osai pas... j'eus peur. Je te dis tout cela, Fernando, parce que je voudrais me justifier un peu... parce que j'ai besoin de ta pitié. On me conduisit à l'église, froide, inanimée... Don Alphonse m'entendra, me disais-je; mais on ne nous quittait pas, et quand nous fûmes seuls, j'étais sa femme. Mon courage m'abandonna alors, je fis taire le devoir, l'honneur, je gardai le silence. Ce fut là mon crime... le ciel ne me l'a pas pardonné. Alphonse aurait dû me repousser du pied, car je l'avais trompé, car, en marchant à l'autel, je savais que j'étais mère...

FERNANDO. Mon Dieu!

JUANA. Et cet enfant que je portais dans mon sein, c'était toi, et ton père, c'est Karl de Richter.

FERNANDO, *avec un cri d'effroi.* Ah!... pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt, ma mère!

JUANA. Karl!...

FERNANDO. Je viens de le tuer...

JUANA. Ah!...

(Juana tombe évanouie. — Fernando reste anéanti. — Au même instant Alméida paraît au fond.)

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

LA CROIX D'OR,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE CHANTS,

Par MM. de Rougemont et Dupeuty,

AIRS NOUVEAUX DE M. PILATI,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 2 MAI 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRANCIS	M. DERVAL.	THÉRÈSE	Mme LEMÉNIL.
GUILLAUME	M. ALCIDE TOUSEZ.	JEAN, garçon d'auberge.	
GAUTIER	M. LEMÉNIL.	GARÇONS ET FILLES.	
CHRISTINE	Mlle DÉJAZET.		

L'action se passe, au premier acte, en 1812; au deuxième acte, en 1815.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une auberge, au Chastelet, à trois lieues de Melun. Le fond est ouvert et laisse apercevoir une petite colline qui descend en dehors jusque sur le théâtre... Au deuxième plan, à gauche, une petite porte : dans l'intérieur, table et chaises communes, une seconde petite porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAUTIER, FRANCIS, *puis* THÉRÈSE.

GAUTIER, *entrant par le fond avec Francis.* Holà !... eh ! la maison !... v'là des pratiques qui n'sont pas trop pressées, pourvu qu'on les serve tout de suite.

THÉRÈSE, *entrant par la droite.* Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, messieurs ?...

GAUTIER, *montrant Francis.* Parlez au camarade..... c'est moi qui régale et c'est lui qui paie.

FRANCIS. Qu'avez-vous à nous donner à déjeuner ?

THÉRÈSE. Oh ! tout ce que vous voudrez... d'abord il n'y a pas de bœuf, pas de mouton et pas de veau.

GAUTIER. Eh bien ! petite mère, il faut mettre les mains à la pâte et tordre le cou à un poulet.

THÉRÈSE. Ah ! des poulets, c'est différent; nous en avions joliment la semaine passée, à ne savoir qu'en faire... mais si vous voulez des œufs à la coque, des œufs durs, des œufs sur le plat, des œufs à l'oseille... des œufs en omelette... vous pouvez choisir.

GAUTIER. Il paraît que la cantinière a oublié d'aller à la provision... enfin, c'est égal, va pour l'omelette, avec un morceau de fromage, jeune Rose de la Brie.

(Il veut lui prendre la taille.)

THÉRÈSE, *lui donnant une tape sur la main.* Je ne m'appelle pas Rose... je m'appelle Thérèse.

(Elle sort et rentre pour mettre le couvert.)

SCENE II.

GAUTIER, FRANCIS.

GAUTIER. Elle est gentille, la petite Briarde.

FRANCIS. Elle a l'air fort décent pour une servante d'auberge.

GAUTIER. Elle est peut-être sage!.. qui sait..... ça s'est vu..... en tems de paix..... mais c'est égal, ça n'empèche pas la gaudriole; d'abord, moi, quand je vois une femme, il faut pour ma satisfaction personnelle que je lui adresse toujours les mots les plus agréables... aussi ce n'est pas pour rien que dans la cinquième compagnie on m'a surnommé Volcan d'amour.

AIR *Nouveau.*

Je suis né tendre et combustible,
Mon cœur toujours bat le briquet,
Pour moi les yeux d'un' femm' sensible,
C'est l'chien qui frapp' sur l' bassinet.
C'est un plaisir quand on m'allume,
Toujours je flamb', jamais je n' fume,
Et l' mont Vésuv' dont on parl' tant.
Auprès de moi c'est d' la saint Jean;

Volcan d'amour,
Je suis tout de flammes
A moi les femmes!,..
Guerrier français et troubadour,
Voilà, voilà l'volcan d'amour,
Belles voilà, (*bis*) l' joli volcan d'amour.

(*Parlé.*) Et je dis que j'en ai eu des succès.

A la beauté j'ai fait des peines,
Autant les nuits comme les jours,
C'est du punch qui coul' dans mes veines,
C'est c'qui fait que je brûle toujours;
J' brûle pour la brune et pour la blonde,
Pour tout's les femm's d'la mapp'monde,
Et j' crois qu'un jour mon cœur brûlant
Incendiera mon fourniment.

Volcan d'amour, etc.

FRANCIS. L'amour! les femmes!........ vous pouvez en parler... vous! moi... il m'est défendu d'y songer.

GAUTIER. Bah! ça n'est défendu à personne, pas même au grand Turc.

FRANCIS. Si vous saviez ce qu'on désire de moi.

GAUTIER. Il n'y a qu'un moyen de me l'apprendre, c'est de me le dire.

FRANCIS. Nous nous connaissons depuis si peu de tems.

GAUTIER. Si peu de tems... il y a près de quatre heures un quart!... vous arpentiez le grand chemin de Paris à Melun, moi je flanais pédestrement dans la même direction, me rendant pour le compte du gouvernement dans ce petit village du Chastelet, où il n'y a que des œufs; nous faisons route ensemble malgré mon antipathie pour le pékin : vous me convenez..... je vous conviens... nous nous convenons... après déjeuner nous nous quitterons peut-être pour ne jamais nous revoir. Vous voyez bien que nous ne pouvons pas trop nous dépêcher d'être amis.

FRANCIS. Touchez là, sergent.

THÉRÈSE. Voilà votre omelette..... elle est toute chaude.

GAUTIER. Si le cœur vous en dit, beauté sauvage... voilà une chaise qui vous tend les bras.

THÉRÈSE. Merci, vous êtes trop farceur, vous.

(Elle sort.)

GAUTIER. Pour lors à table, et chantez-moi un peu ce qui vous interdit de penser à la plus belle moitié des deux sexes.

FRANCIS. Imaginez-vous, sergent, que j'ai un oncle qui m'aime beaucoup.

GAUTIER, *frappant sur son gousset.* A-t-il des noyaux?

FRANCIS. Il a déjà employé une partie de son avoir à me faire exempter de la conscription en 1810.

GAUTIER. Il paraît qu'il n'aime pas l'état militaire, votre respectable parent.

FRANCIS. Mais craignant qu'un nouveau décret ne me rappelle au service, il vient, à force de protections, de me faire admettre au séminaire de Sens.

GAUTIER. Pour être curé... excusez!...

FRANCIS. Il prétend que j'aurai de la vocation.

GAUTIER. Écoutez un peu, mon ami de quatre heures un quart... je n'dis pas d'mal des curés... des curés de village surtout!.. pauvres braves gens du bon Dieu... sans comparaison, voyez-vous, c'est comme les simples soldats dans les régimens.... c'est eux qui donnent le plus et qu'on paie le moins... Je les estime parce qu'ils ont passé l'âge du recrutement, mais un jeune homme de vingt ans qui entre là comme aux Invalides, c'est le dernier des hommes ou le premier des cornichons... et voilà...

(Il boit.)

FRANCIS. Sergent... je ne suis ni lâche ni brute, mais je crains d'affliger la vieillesse d'un oncle qui m'a servi de père.

GAUTIER. Si cet oncle-là est un bon père, il ne doit vouloir que votre bonheur...... or, mon garçon, au jour d'aujourd'hui il n'y a à frire que pour le militaire... il est de notoriété que l'empereur va nous con-

duire directement en Chine, en passant par la Russie, le tout pour vexer l'Anglais, parce que, voyez-vous, comme il le disait l'autre jour à Cambacérès, le sucre à six francs la livre, c'est un peu trop fort de café.

FRANCIS. Je sais que l'empereur prépare une campagne formidable.

GAUTIER. C'est là qu'il y en aura à attraper des épaulettes et des croix d'honneur, et quand le soldat vainqueur reviendra au pas de charge, ombragé de ses lauriers, à lui les brunes... les blondes... les châtaignes... la beauté se précipitera à ses pieds, et alors, comme disait dernièrement Napoléon au sénat conservateur, ce sera les demoiselles de Paris qui demanderont les guernadiers en mariage.

FRANCIS, *à part.* La gloire!... les femmes... avoir vingt-deux ans... et renoncer au bonheur de la vie!

GAUTIER. Mais tout ça pour vous, c'est des détails oiseux et incohérens...vous aimez mieux entrer dans le régiment des évêques... liberté, libertas!... achevons la bouteille et n'en parlons plus. (*Il verse et ils trinquent.*) A la santé du pape!

FRANCIS. A la gloire!... à la beauté!

GAUTIER. Comment, est-ce que vous avez envie de changer de chef de file?

FRANCIS.

AIR : *V. de l'Anonyme.*

Non, mon ami, ma triste destinée,
Je vous l'ai dit, est fixée à jamais,
Mais il me reste encor cette journée
Pour prononcer ces mots que je rêvais.
Demain pour moi toute illusion cesse,
Et je vous dis adieu, songe si beau,
Comme un amant voit mourir sa maîtresse,
Comme un soldat voit tomber son drapeau.

GAUTIER. Dire qu'un jeune homme qui a la taille va passer sa vie à chanter du latin à des paysans... (*Le tambour bat au loin. A lui même.*) Ah! ah! v'là une autre chanson là-bas.

FRANCIS. Quel est ce bruit?

SCÈNE III.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE. Oh! ce n'est rien, nous y sommes accoutumés... quelque marchand forain qui fait tambouriner sa marchandise au rabais, afin de la vendre le plus cher possible.

GAUTIER. Vous faites erreur, tubéreuse de la Seine-et-Marne...je connais le monologue de la peau d'âne... ce n'est point un tambour civil... c'est moi que le camarade tambourine... et je me rends à l'ordre.... Jeune homme, vous connaissez le fond de ma pensée... je serais votre mère que je ne vous aurais pas parlé autrement..... Quant à vous, petite barbare, je n'ai qu'un mot à vous dire..... avec un camarade de chambrée de votre physique, je renoncerais momentanément aux personnes de votre sexe.

THÉRÈSE. Est-ce que vous êtes toujours aussi aimable que ça?...

GAUTIER. C'est plus fort que moi... c'est dans le sang. Je ne peux pas plus m'en passer que l'empereur de...

(Il fait le geste de prendre une prise, et s'en va en répétant le refrain :)

Volcan d'amour,
Je suis tout de flammes,
A moi les femmes!
Guerrier français, et troubadour,
Voilà, voilà l' volcan d'amour,
Belles voilà, (*bis*) l' joli volcan d'amour.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, FRANCIS.

THÉRÈSE. Eh bien! monsieur, comment avez-vous trouvé votre omelette?

FRANCIS. Bonne... fort bonne.

THÉRÈSE. C'est le pays aux omelettes... et le vin?

FRANCIS. Oh! je ne suis pas difficile.

THÉRÈSE. Alors, vous devez l'avoir trouvé excellent, c'est de la récolte à Guillaume.

FRANCIS. Qu'est-ce que c'est que Guillaume?

THÉRÈSE. C'est le frère de Christine... la belle Chistine.

FRANCIS. Qu'est-ce que c'est que la belle Christine?

THÉRÈSE. C'est la sœur... (*S'interrompant.*) C'est vrai, vous ne savez pas... ce sont les enfans de l'ancien aubergiste qui ont succédé à leurs parens et qui tiennent la maison. Moi je, suis orpheline, et je dois bientôt me marier avec Guillaume.

FRANCIS, *à demi-voix.* Ils parlent tous d'amour, de mariage...

THÉRÈSE. Elle, Christine, c'est différent... elle ne veut pas entendre parler de mariage... et ce n'est pas faute d'amoureux... tous les garçons du village en sont fous!... c'est un si joli brin de fille... mais elle ne pense qu'à son frère... c'est une amitié comme on en voit peu!

FRANCIS. Combien ai-je encore de chemin à faire d'ici au Fossard ?

THÉRÈSE. Les uns disent une lieue et demie, les autres deux petites lieues, mais la vérité est qu'il y en a trois grandes!

FRANCIS. Trois lieues!... avec ce que j'ai déjà fait et par le soleil de midi encore!

THÉRÈSE. Reposez-vous ici jusqu'à deux ou trois heures.

FRANCIS. Avez-vous une chambre à me donner ?

THÉRÈSE, *montrant une petite porte à gauche*. V'là tout ce que nous avons... Dam! on entend un peu de là tout ce qui se dit, tout ce qui se fait ici ; mais on tâchera de ne pas faire de bruit... de ne pas vous réveiller.

FRANCIS. Va pour la petite chambre.

THÉRÈSE. Bonne nuit; que je suis bête!... bien du plaisir... dormez bien.

FRANCIS. Je ferai mon possible.

Il va dans le cabinet.

SCENE V.

THÉRÈSE, *seule*.

Elle va voir dehors, pour apercevoir Guillaume, puis elle revient sur le devant de la scène.

Mais, voyez donc un peu ce Guillaume ! depuis ce matin qu'il est sorti ! je gagerais qu'il est encore sur la grande route à regarder passer les soldats, à battre la mesure.... à suivre les tambours et la musique... Il est si bête avec ses idées militaires!... heureusement qu'il n'est conscrit que de 1812, et qu'on ne parle pas encore de les appeler. O mon Dieu! s'il en était question... il serait capable de me planter là, et sa sœur aussi, pour voler à la gloire, comme il le dit... Ah! je l'aperçois, enfin...

SCENE VI.

THÉRÈSE, GUILLAUME.

GUILLAUME, *chantant*.

Y a de l'ognon, d' lognon, d' lognette,
Y a d' lognon.

THÉRÈSE. Qu'est-ce que tu as donc à courir et à chanter comm' ça ?

GUILLAUME. En v'là une de nouvelle!...

THÉRÈSE. Quelle nouvelle ?

GUILLAUME. Les cent vingt mille conscrits de 1812 sont appelés sous les drapeaux immédiatement.

THÉRÈSE. Ah! mon Dieu ! mais tu en es de 1812 ?

GUILLAUME. Eh bien, oui, j'en suis.

THÉRÈSE. Et tu ris, et tu chantes !

GUILLAUME. Veux-tu pas que je pleurniche comme tous ces capons du village ! Du tout, je suis Français, et je veux voler gaiement à la bataille.

THÉRÈSE. Viens dire que tu m'aimes à présent, menteur !

GUILLAUME. Oui, je le dirai. Je t'aime, Thérèse... je t'aime foncièrement; mais il me faut d' la gloire..... je veux d' la gloire... j'en veux comme un enragé ; d'ailleurs, j'ai pas le choix, mes camarades font déjà leurs paquets, et ce que tu as de mieux à faire, Thérèse, c'est de me donner le mien, et de me dire : Tiens, voilà quatre chemises, cinq mouchoirs, une paire de bas; sois-moi toujours fidèle et va moissonner des lauriers.

THÉRÈSE. Moi, te dire ça!

GUILLAUME. Puisque je vas partir...

Il se trouve près de la porte.

SCENE VII.

LES MÊMES, CHRISTINE.

CHRISTINE. Partir, toi!... Non, Guillaume, non, mon frère, tu ne partiras pas...

THÉRÈSE. A la bonne heure, viens à mon secours, ma petite Christine.

GUILLAUME. T'y peux rien, ma pauvre cadette...

CHRISTINE. Tu ne partiras pas, la loi est pour toi.

GUILLAUME. La loi est pour moi... en voilà une folie ! comme si le sénat conservateur s'amusait à faire des lois pour Guillaume Botin! Il a bien autre chose à faire.

THÉRÈSE. Mais si la loi est pour toi.

CHRISTINE. Plutôt deux fois qu'une.

GUILLAUME. Christine, tu erres!

CHRISTINE. Ah! je ne sais ce que je te dis! nous allons voir. Qui est-ce qui m'a élevée! n'est-ce pas toi ? Ainsi, tu es père de famille, et les pères de famille ne partent pas.

GUILLAUME. Bon, v'la que je suis père de famille.

CHRISTINE. Diras-tu aussi que tu n'es pas fiancé avec Thérèse?... Que tu n'as pas promis de l'épouser. Eh bien ! la loi exempte les hommes mariés... ils ne partent pas.

GUILLAUME. Mais je ne le suis pas...... devant l'autorité c'est pas encore fait...

CHRISTINE. Enfin, tu es toujours orphelin... fils unique... et les orphelins ne partent pas.

THÉRÈSE. Il faut aller tout de suite dire cela à M. le maire.

CHRISTINE. Oui, Thérèse... oui... il est si bon, M. le maire, pour tous les conscrits, je suis bien sûre que son fils ne partira pas.

GUILLAUME. Mais vous êtes des révoltées... le maire n'y peut rien de rien.... Le préfet est arrivé, et avec lui il n'y a pas à badiner, tout lui est bon.

AIR *de Gusman d'Alfarache.*

Il ne faut pas lui parler de réforme,
Tous les Français, qu'il vous dit, sont égaux;
Mais, mon préfet, j'suis bossu. — Pour la forme,
A l'ennemi tu n'montreras pas l'dos;
Mais j'n'ai qu'un œil, dit un pauv' misérable.
— Pour bien viser l'second te gênerait.

THÉRÈSE.

Ah! ton préfet je l'donnerais au diable.

GUILLAUME.

Je n'sais pas trop si le diable en voudrait

CHRISTINE. Eh bien!..... on va trouver l'officier... on lui dit: Monseigneur, je ne veux pas partir, je n'veux pas m'faire tuer, c'est mon caprice comme ça. J'ai une femme et une sœur qui ne peuvent pas vivre sans moi... ni moi sans elles...... Je respecte beaucoup sa majesté l'empereur et roi; vive l'empereur! qu'il fasse la guerre..... tout seul. Quant à moi, je suis libre et je n'ai pas le droit de quitter une sœur qui ne le veut pas.

THÉRÈSE. Le fait est que si tu lui disais ça.....

GUILLAUME. Si j'avais envie de lui dire ça... je commencerais par en charger un autre..... au risque de lui faire avoir une gratification de coups de canne à ma place... d'ailleurs ça n'est pas dans mes principes... les Français, même ceux des campagnes, se doivent à la patrie.

CHRISTINE. Ta patrie à toi, c'est Thérèse, c'est mo ,c'est ton auberge.

GUILLAUME. Quand je serai revenu..... mais j'ai pas fait mon tems.... chacun fait son tems.

CHRISTINE. Son tems, il est joli...... et notre pauvre frère aîné qui est parti pour l'Espagne... il a fait son tems, lui... n'est-ce pas?.... il est mort au bout de six semaines...

THÉRÈSE. En revanche, François Copin y est toujours depuis sept ans.... que sa maîtresse, la petite Boulin, a été obligée d'en épouser un autre..... il y a six ans et demi... Son tems! avec ton chien d'empereur!....

GUILLAUME, *lui fermant la bouche.* Veux-tu bien te taire?

CHRISTINE. Non, elle ne se taira pas, ni moi non plus. Si tu pars, il faudra donc vendre l'auberge, et nous en aller... où... car tu sens bien que deux jeunes filles ne peuvent pas gouverner seules une maison. Que deviendra cette pauvre Thérèse qui t'aime tant?... et toi, frère!... ils te tueront comme notre pauvre André..... Oh! d'abord si tu t'en vas, j'en mourrai de chagrin.

GUILLAUME. Mais, pauvre sœur, est-ce que tu crois que ça me fait pas de peine d'être forcé de vous quitter toutes les deux... mais il n'y a pas moyen de rester!

THÉRÈSE. Si on pouvait lui trouver un remplaçant; Grégoire, le marchand de paille, en a bien trouvé un.

GUILLAUME. Oui, mais il a du foin dans ses bottes le marchand de paille.

THÉRÈSE. Encore une injustice..... c'est une chose que tout le monde devrait en avoir.

CHRISTINE. C'est donc bien cher un homme.

GUILLAUME. Ils renchérissent tous les jours. Ça se vend comme du pain.

CHRISTINE. Ah! si j'étais homme!...... pourquoi ne suis-je pas homme?

GUILLAUME. Parce que tu es ma sœur, et qu'étant ma sœur...

CHRISTINE. C'est égal... tiens... s'ils veulent m'accepter, je prends l'uniforme... je te dis: Epouse Thérèse, donne-moi ton numéro et je pars à ta place.

GUILLAUME. Et crois-tu que je te laisserai exposée aux regards jaloux de quatre cent quatre-vingt mille hommes, toi surtout qui ne veux pas entendre parler de mariage... c'est là que tu risquerais d'être... mariée involontairement.

THÉRÈSE. Mais comment donc faire comment donc faire?

CHRISTINE. Ah! une idée!..... cette fois, une bonne idée.... regardez-moi bien tous les deux.

GUILLAUME. Nous te regardons.

CHRISTINE. Maintenant parlez-moi franchement.

GUILLAUME. Nous te parlerons franchement.

CHRISTINE. Comment me trouvez-vous?

THÉRÈSE. Gentille à croquer...

GUILLAUME. Superbe!.... superbe...

CHRISTINE. Vous croyez donc que je vaux mon homme?

GUILLAUME. C'est-à-dire que tu en vaux dix-sept.

CHRISTINE. Je m'en rapporte à vous et mon parti est pris... Thérèse, écoute bien.

(Elle lui parle bas à l'oreille.)

THÉRÈSE. Mais pourquoi faire?

CHRISTINE. Va toujours .... ils doivent être tous sur la place de la mairie..... dépêche-toi, dépêche-toi.

THÉRÈSE. J'y vas... j'y vas.

SCENE VIII.

CHRISTINE, GUILLAUME.

GUILLAUME. Qu'est-ce que tu lui as dit à Thérèse?

CHRISTINE. Je lui ai dit que je voulais te trouver un remplaçant.

GUILLAUME. Parmi qui?

CHRISTINE. Parmi ceux qui me font la cour, qui tous les jours me disent qu'ils se mettraient dans le feu...... qu'il se jetteraient à l'eau pour moi.

GUILLAUME. Lesquels?

CHRISTINE. Tous ceux qui dansent avec moi.

GUILLAUME. Qui s'appellent?

CHRISTINE. Louis Girard d'abord, le fils de l'épicier.

GUILLAUME. Celui qui s'est fait soustraire les deux dents de devant pour pas savoir déchirer la cartouche? comptes-y.

CHRISTINE. Pierre Mulot.

GUILLAUME. Le neveu du meunier?.... plus souvent qu'il empêchera un conscrit de partir.... son oncle qu'est sur les rangs pour être nommé corps législatif.

CHRISTINE. Ah! bah! si ceux-là manquent, j'en ai encore une douzaine sur lesquels il s'en trouvera bien un...

GUILLAUME. Petite sœur, je ne demande pas mieux par amitié pour toi; eh bien! si tu en trouves seulement le quart d'un, voisin... je donne ma démission en sa faveur.

CHRISTINE. Les voici... les voici...

SCENE IX.

LES MÊMES, THERÈSE, HABITANS DU VILLAGE.

CHOEUR de M. Pilati.

C'est Christine qui nous appelle
Courons tous.
Au rendez-vous.

CHRISTINE.

Les voilà.

CHOEUR.

Nous voilà.

GUILLAUME. Je parie que vous voulez tous savoir pourquoi Christine vous a fait venir ici... Si je le savais, je vous le dirais tout de suite; ne le savant pas, je lui cède naturellement la parole.

THÉRÈSE, *aux paysans*. Approchez tous.

CHRISTINE. Ce que j'ai à vous dire ne sera pas long. Je sais que dans le village on me traite de coquette... de capricieuse... (*Les paysans font un signe négatif.*) Si, si, parce que je ne veux pas encore me marier. Eh bien!... j'ai changé d'idée... et aujourd'hui, à l'instant même, je fixe mon choix parmi vous.

TOUS. Ah! Ah!

(Ils sont dans l'enchantement. Chacun est persuadé que le choix va tomber sur lui.)

CHRISTINE, *montrant la croix qu'elle porte au cou*. Vous voyez bien cette petite croix d'or... elle m'est bien chère... car elle renferme des cheveux blancs de celle dont j'ai reçu le jour... Eh bien! ce souvenir de ma mère...

BARCAROLE *de M. Pilati.*

Je le donne pour gage
Pour gage de ma foi
A l'amant dont l'courage
Sera digne de moi.
Mais je veux une épreuve...
Cett' croix est à celui
Qui me donn'ra la preuve
Qu'il m'aime plus que lui.
C'est une loterie
Qui doit combler vos vœux;
Ma main, mon cœur, ma vie
Sont au plus amoureux ..
Allons, allons, il faut tenter le sort:
Allons, allons, qui veut de ma croix d'or.

LES JEUNES GENS, *s'approchant tout-à-fait*

Parlez,
Parlez,
Que voulez-vous
De nous?

CHRISTINE.

Pour être militaire,
Guillaume doit partir;
Qu'un d'vous remplac' mon frère,
A lui ce souvenir!

(*Mouvement d'hésitation parmi les jeunes g*

Puis qu'il vienn' me le rendre
Avant deux ans d'ici,
Je promets de l'attendre
Pour être mon mari.

(*Les jeunes gens s'éloignent.*)

C'est une loterie
Qui doit combler vos vœux;
Ma main, mon cœur, ma vie
Sont au plus amoureux.

Allons, allons, il faut tenter le sort;
Allons, allons, qui veut de ma croix d'or?

LES JEUNES GENS.

Partir et risquer de mourir
Sans l'obtenir.

(*Ils détournent la tête et se reculent. Moment de silence.*)

CHRISTINE. (*Parlé.*) Eh bien?

(*Guillaume a l'air de dire: Je m'en doutais, et par ses gestes, il plaint sa sœur.*)

CHRISTINE.

Comment! ils gardent le silence,
Ceux qui disaient m'aimer plus que leur existence!

GUILLAUME.

De leur part, c'qui t'arrive là,
J'l'aurais parié, ma chère amie,
On dit j'vous aim' plus que la vie,
Mais on n'veut pas mourir pour ça.

(*Pendant le chœur des hommes qui se retirent, Thérèse leur fait la moue, les gronde, leur fait honte, et Guillaume les traite de lâches, de capons, en les poursuivant.*)

CHOEUR.

Épousez-nous alors la belle,
Vous dispos'rez de votre mari.
Nous voulons bien vivre pour elle,
Mais non risquer d'mourir pour lui.

(*Christine tombe accablée sur une chaise. Les jeunes gens s'éloignent accablés des reproches de Thérèse et de Guillaume.*)

SCENE X.

CHRISTINE, GUILLAUME, THÉRÈSE.

CHRISTINE. Comptez donc sur les hommes!

GUILLAUME. Qu'est-ce que je t'avais dit? des canards, des vraies poules d'eau, encore plus mouillées que les autres.

CHRISTINE, *se relevant avec résolution.* C'est égal, je ne perds pas courage, et, si tu es forcé de partir, ce ne sera du moins qu'après que j'aurai épuisé tout les moyens d'empêcher ton départ. Tentons un effort auprès de l'officier qui doit emmener le détachement..... quand nous n'obtiendrions qu'un répit de quelques jours... cela suffira peut-être pour réunir nos ressources, pour nous concerter, pour acheter un homme.

THÉRÈSE. On verrait parmi ses connaissances, ses parens... on tâcherait d'emprunter...

GUILLAUME. Mais qué que tu vas lui dire à c't'officier?

CHRISTINE. Que tu souffres... que tu es poitrinaire.

GUILLAUME. Et mon creux... ce superbe creux que je possède?

CHRISTINE. C'est égal... je lui dirai tout ce qui me passera par la tête... Et quand je devrais faire la coquette auprès de l'autorité... faudra bien que l'empereur se passe de toi...

(Elle entraîne Guillaume; Thérèse entre un moment dans le cabinet.)

SCENE XI.

THÉRÈSE, *puis* FRANCIS.

FRANCIS, *sortant de sa chambre.* Elle est partie... je n'ai pas pu la voir... mais comme sa voix est douce!.. comme ses accens vont au cœur!

THÉRÈSE, *revenant.* Ah! vous êtes réveillé... c'est le train qu'on a fait... Je vous disais bien qu'on entendait tout... Je suis fâchée de ça... ça vous aura dérangé.

FRANCIS. Au contraire... Combien vous dois-je?

THÉRÈSE. Ah! mon Dieu! pas grand' chose. Pain, vin, omelette, fromage et petite chambre... trente six sous en tout... Mais vous êtes bien pressé?

FRANCIS. Oui... oui... je le suis... Voilà votre argent.

THÉRÈSE. Bon voyage... monsieur.

FRANCIS. Merci, ma belle enfant... A vous un heureux mariage... au revoir.

(Il s'éloigne vivement.)

SCENE XII.

THÉRÈSE, *seule.*

En v'là un que la conscription ne gêne guère... il se moque du rappel. Peut-être bien qu'il a eu de quoi acheter son homme, celui-là... C'est quelque fils de négociant, de fournisseur; oh! non, les fils de fournisseur, ça dépense plus de trente-six sous à son déjeuner, et ça ne marche pas un bâton à la main. Au surplus, notre voyageur n'en est pas moins un gentil garçon... Ces malheureuses guerres... ça en consomme-t-il!

SCENE XIII.

THÉRÈSE, GUILLAUME, *puis* CHRISTINE.

THÉRÈSE. Ah!... eh bien! Guillaume avez-vous obtenu quelque chose?

GUILLAUME. Oui, oui, nous avons obtenu un délai.

THÉRÈSE, *avec joie*. Un délai!

GUILLAUME. Le major m'a dit, en présence de toute la société : Monsieur Guillaume, vous avez une grande demi-heure pour faire vos adieux.

THÉRÈSE. Que ça?

CHRISTINE, *toute triste*. Ah! mon Dieu! oui, ma pauvre Thérèse, il n'y a plus d'espérance.

THÉRÈSE, *pleurant*. Suis-je donc malheureuse!.. on me prend mon homme.

GUILLAUME. Allons, la v'là partie!

CHRISTINE. Mon pauvre frère!

GUILLAUME, *allant de l'une à l'autre*. Voyons, Christine, voyons, Thérèse, soyons hommes... Je vous promets que je ne serai pas long-tems... je reviendrai grand officier de la légion... chevalier de Malte, capitaine ou général... Je m'y engage.

(Tambour au loin.)

CHRISTINE, *effrayée*. Ah! mon Dieu!.. est-ce qu'on viendrait déjà le chercher.... Mon frère, je ne veux pas que tu te fasses tuer.

(Elle le prend dans ses bras.)

THÉRÈSE, *de l'autre côté*. Ils nous emmèneront tous les trois.

GUILLAUME, *combattant son émotion*. Elles m'étouffent... elles m'étouffent avec leurs caresses... avec ça que j'ai une envie de pleurer qui me fait faire des grimaces affreuses.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, GAUTIER.

GAUTIER, *entrant*. Le conscrit Guillaume Bottin, sans vous commander.

GUILLAUME. Sergent, je crois que c'est moi.

GAUTIER, *lui présentant un papier*. Sais-tu lire?

GUILLAUME. Sergent, je crois que non.

CHRISTINE Donnez, donnez... (*Après avoir lu des yeux*.) Que vois-je!.. quoi, libéré du service!.. est-ce bien possible?

THÉRÈSE. Certainement, ça doit être possible.

GAUTIER. Un congé en bonne forme.

GUILLAUME. Un congé à moi-même?

GAUTIER. Oui, à toi-même.

GUILLAUME. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire?

GAUTIER. Ça veut dire qu'il t'est survenu un remplaçant...

CHRISTINE. Un remplaçant!

THÉRÈSE. Oh! le brave homme

GUILLAUME. A moi!

GAUTIER. Et c'est dommage; la poudre à canon t'aurait fait pousser les moustaches...

GUILLAUME. C'est pas encore décidé tout de même.

GAUTIER. Passons au second point de la chose..... où est mademoiselle la belle Christine?

GUILLAUME. Celle-ci, sergent!

GAUTIER, *à part*. Excusez... plus que ça de physique... (*Haut*.) Le bouillon de la caserne n'a jamais eu des yeux aussi grands que ceux-là... histoire de rire et d'être galant, belle Christine. Le militaire est léger, mais plein de convenance. Je n'ai plus qu'une parole à ajouter... le particulier m'a dit que vous aviez un bijou à me remettre.

CHRISTINE. Un bijou...

GAUTIER. Une certaine petite croix!

CHRISTINE. Comment! c'est pour moi qu'il part!...

GAUTIER. Et vous pouvez vous flatter d'avoir opéré une conversion... vous avez fait un homme, quoi!...

GUILLAUME. Pourquoi qu'il se montre pas, ce cadet-là...

CHRISTINE. Oui, pourquoi n'est-il pas venu franchement lui-même...

GAUTIER. Le jeune guerrier a ses motifs pour qu'on ne se doute pas dans le canton du coup de tête qu'il s'est plu à commettre.

THÉRÈSE. Comment, il est du canton?

CHRISTINE. Et il refuse de se faire connaître.

GAUTIER. C'est son ordre du jour!

GUILLAUME. Eh bien! sergent... une poignée de main... j'en veux pas de ce remplaçant, j'irai pas sacrifier ma sœur à un inconnu... qu'on ne connaît pas encore.

(Il va pour déchirer le congé.)

CHRISTINE, *l'arrêtant*. Et si j'en veux, moi.

THÉRÈSE. Oui, si elle en veut.

GAUTIER. Les volontés sont libres.

CHRISTINE. C'est beau ce qu'il fait là..

partir... sur une parole de moi... sans condition, sans se montrer... c'est un dévouement... vois-tu... rien que ça... je sens que je serais capable de l'aimer.

THÉRÈSE, *au sergent.* Il n'est ni bossu ni bancal.

GAUTIER. C'te farce... est-ce que la grande armée se recrute d'individus torturés par la nature.

THÉRÈSE. Est-ce un bon enfant ?

GAUTIER. Beaucoup... j'en réponds.

GUILLAUME. Eh bien ! le gouvernement y perdra encore.

CHRISTINE, *qui pendant ce tems-là a détaché sa croix.* Il a bien fait de ne pas se montrer, peut-être qu'on l'aurait trop regretté.

GAUTIER. Eh ! c'est dans les possibles.

CHRISTINE. Une délicatesse de plus dont je lui sais gré... monsieur le sergent... Voici... dites-lui bien que j'ai juré sur ma croix d'or... de l'attendre deux ans... de lui être fidèle... oh ! fidèle !... qu'il me rapporte ma croix et Christine est à lui...

GAUTIER. Il va avoir ces paroles-là mot à mot.

GUILLAUME. Je me résigne, je n'serai pas général.

CHRISTINE. Eh bien ! petite belle-sœur, moi aussi je suis fiancée... mon gage est dans les mains d'un soldat de la garde.

(Un roulement.)

GAUTIER. V'là le signal du départ.

AIR *de Pilati.*

Plan ra ta plan, (*bis*)
C'est l'tambour qui nous appelle ;
Séparons-nous, adieu ma belle,
C'est la marche du régiment.
Il avanc'ra par sa valeur,
Dign' de la France et de Christine,
Il rapport'ra sur sa poitrine
La croix d'or et la croix d'honneur !

(*Les conscrits paraissent au fond et montent l petit tertre, un caporal à leur tête ; Francis est parmi eux, mais caché par un camarade, il ne peut être vu des personnages en scène.*)

CHOEUR.

Plan ra ta plan, etc.

(*Trois heures sonnent au clocher du village.*

CHRISTINE. Trois heures !... ah ! que jamais cette heure-là ne sonne sans que j pense à lui !

GAUTIER. En route !... en route !...

CHOEUR.

Plan ra ta plan, etc.

(*La musique continue. Guillaume serre la main de Gautier, qui fait un salut militaire aux deux femmes. Le détachement qui s'était arrêté au bas de la colline se remet en marche Tableau. La toile baisse.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une cour d'auberge ; à droite et à gauche, un petit corps de logis, avec une porte et fenêtre au premier ; dans la cour, des bancs et des tables.

SCENE PREMIERE.

THÉRÈSE, GUILLAUME.

THÉRÈSE. Mais laisse donc là ta pipe... Guillaume.

GUILLAUME. Si tu me contrarie encore, je ne pourrai jamais m'habituer au tabac... ça me causera toujours des étranglemens!

THÉRÈSE. Mais qu'as-tu besoin de fumer?

GUILLAUME. Je fume... je fume... parce que ça fait voir qu'on a été un ancien militaire... qu'on a servi.

THÉRÈSE. Je te conseille de te vanter de ta campagne de seize jours.

GUILLAUME. Près de dix-neuf, mon épouse. J'étais déjà assez taquiné dans le tems, il y a de ça deux ans et demi, de m'être laissé remplacer en 1812... or, quand les Russes sont venus s'emparer des grands chemins, assiéger la forêt de Sénart et menacer de venir pêcher les anguilles de Melun... pour lors mon caractère guerrier s'est remontré... le préfet... un gaillard... nous dit : faut que chacun se lève en masse.. je me suis levé en masse.. je me suis porté en avant de moi-même, comme un vieux troupier... et le préfet s'est porté en arrière, très en arrière de sa personne.

THÉRÈSE. C'est beau !... laisser une femme de vingt-un ans à l'abandon... au risque de me faire veuve.

GUILLAUME. Oh ! ça, il ne s'en est pas fallu de grand'chose, t'as manqué d'être veuf et les femmes des autres aussi par la même occasion.

THÉRÈSE. Heureusement que le ciel a envoyé à votre secours le brave capitaine Francis.

GUILLAUME. Ce n'est pas le ciel qui l'a envoyé... c'est le major-général... un grand brun... dire que ces coquins de mosquouites allaient nous fusiller sans plus de cérémonie... sans nous demander si cela nous convenait... et ça sous le prétexte que le paysan peut pas défendre sa petite avoir quand il est habillé au naturel... Nous étions là tranquilles comme Baptiste, très-peu disposés à la chose, quand tout-à-coup nous entendons : A moi, grenadiers ! et pif, pouf, pan... patatras !... les Russes tombent comme des capucins de cartes... nous avons crié bravo! bravo!... et je suis revenu triomphant ici avec le brave officier qui m'avait évité le désagrement.

THÉRÈSE. Que je l'ai donc embrassé de bon cœur, ce M. Francis !... et Christine aussi, elle y a été bon jeu, bon argent.

GUILLAUME. Je crois bien ! un officier !... nous autres anciens militaires.

THÉRÈSE. Est-ce que tu ne trouves pas singulier que le capitaine Francis... qui, Dieu merci, est guéri de ses blessures depuis un bon bout de tems, ne parle pas de s'en aller ?

GUILLAUME. Tu sais bien qu'il ne veut plus reprendre de service à cause de l'autre qui est à l'île d'Elbe. . Pauvre Napoléon ?... il a mangé son pain blanc le premier.

THÉRÈSE. Mais ça ne l'empêcherait pas d'aller habiter une grande ville... comme Melun, Montereau.

GUILLAUME. Ah ! mon Dieu ! que les femmes !... (*Se reprenant.*) Je veux dire que ma femme est ridicule !... Mais t'as donc pas des yeux !... t'es donc pas observateur comme moi. Le capitaine Francis est fanatisé de Christine.

THÉRÈSE. Bah !...

GUILLAUME. Christine est fanatisée du capitaine... ils sont fascinés tous les deux de l'amour la plus pure, ils sont dans les nuages, ils voyagent dans le royaume des illusions.

THÉRÈSE. Eh bien ! notre homme, il faut faire ce mariage-là !...

GUILLAUME, *avec importance.* Je m'y en occupe. (*Apercevant Christine qui vient.*) Chut !... la v'là Christine... la v'là !...

(Christine entre.)

SCENE II.

LES MÊMES, CHRISTINE.

CHRISTINE. Eh bien ! mon frère, nous oublions l'heure du déjeuner.

THÉRÈSE. Du tout, petite sœur... tu sais bien que M. Francis est allé hier à Melun et qu'il ne doit être de retour que ce matin à onze heures.

CHRISTINE, *souriant*. Et il est midi.

GUILLAUME. Nous serions évidemment dans notre tort, mais le capitaine n'a pas encore montré le bout de son nez.

CHRISTINE. De ma fenêtre... il m'a semblé voir quelqu'un au haut de la côte...

GUILLAUME, *à Thérèse*. Hein! le guette-t-elle?... (*Allant au fond.*) Voyons voir... (*Regardant.*) T'es godiche, Christine... c'est une voiture de foin.

THÉRÈSE, *regardant aussi*. Non.

(Il sont tous trois en dedans de la porte charretière près de la balustrade ou clôture du fond à droite.)

GUILLAUME. J'entrevois effectivement un uniforme... un uniforme qui s'appuie sur un gros bâton.

CHRISTINE. Oh! non... ce n'est pas M. Francis.

GUILLAUME. Pourquoi ça?.. est-ce qu'il ne peut pas avoir cueilli un bambou dans la forêt?

THÉRÈSE. Il s'arrête... il a l'air de chercher son chemin...

GUILLAUME. Bon... v'là qu'il prend à droite... au lieu de suivre le sentier à gauche... (*Criant.*) Dites donc... hé... hé... à gauche, capitaine, à gauche... vous prenez le plus long.

SCENE III.

LES MÊMES, FRANCIS.

(Pendant ce qui précède, Francis a paru à gauche en dehors, puis ensuite il est entré par la porte charretière.)

FRANCIS, *frappant sur l'épaule de Guillaume*. Tu te trompes... Guillaume... je suis parfaitement dans mon chemin.

CHRISTINE. Ah!.. monsieur Francis.

GUILLAUME, *la main au bonnet de police*. Mon capitaine.

THÉRÈSE. Nous qui croyons vous voir de ce côté-là!...

FRANCIS.

AIR: *Et voilà comme tout s'arrange..*

Mes bons amis, n'est-ce pas là
L'histoire de toute la vie;
Malgré la prudence qu'on a,
Au gré du hasard, tout varie;
Le bonheur n'est en vérité
Qu'une ombre vaine et fugitive,
Se jouant de l'humanité,
Et quand on court après lui d'un côté,
C'est de l'autre qu'il vous arrive.

GUILLAUME. Vous vous êtes fait désirer, mon officier.

FRANCIS. J'ai manqué la voiture... je suis revenu par la route d'en bas. et j'ai fait mes trois lieues en me promenant.

GUILLAUME. Allons, Thérèse, à la cuisine... que le déjeuner soit servi dans cinq minutes, heure militaire.

THÉRÈSE. Oui, mon commandant.

GUILLAUME, *à Thérèse*. Emboîtons le pas!

(Elle sort avec son mari.)

SCENE IV.

FRANCIS, CHRISTINE.

(Christine va pour les suivre, Francis l'arrête.)

FRANCIS. Quoi! vous aussi, Christine, vous me quittez!...

CHRISTINE. J'allais aider Thérèse pour vous faire déjeuner plus tôt.

FRANCIS, *lui prenant la main*. J'aime mieux attendre.

CHRISTINE. Alors, je reste... (*Retirant sa main.*) Asseyez-vous, cela vous reposera.

(Il va s'asseoir.)

FRANCIS. Comme vous voilà loin de moi!... est-ce que vous ne venez pas me tenir compagnie?...

(Il lui montre le banc.)

CHRISTINE. Oh! je ne suis pas lasse.

FRANCIS. Alors, je me lève...

CHRISTINE, *vivement*. Non, non, restez.. trois lieues à pied... c'est fatiguant

(Elle s'assied.)

FRANCIS. Auprès de vous je ne m'aperçois plus de la fatigue.

CHRISTINE. Pendant la journée que vous avez passée à Melun... vous n'avez pas lu les journaux.

FRANCIS. Je vous avoue que leur politique ne m'intéresse guère.

CHRISTINE. C'était uniquement pour savoir s'il est question de nos malheureux Français prisonniers en Russie.

FRANCIS. Pauvres frères d'armes!

CHRISTINE. Dit-on qu'ils reviennent bientôt... en France...

FRANCIS. Leurs amis ne les attendent plus... leurs futures se marient. Il n'y a plus que les mères qui attendent toujours.

CHRISTINE, *à part*. Et moi!

FRANCIS. Maudite Russie... j'y ai perdu un ami qui m'était bien cher!... et moi aussi, j'ai bien cru n'en jamais revenir.

CHRISTINE. Comme votre famille va vous revoir avec plaisir!

FRANCIS. Ma famille... je n'en ai plus...

CHRISTINE. Plus de famille...

FRANCIS. Mais j'espère m'en procurer une... à ma fantaisie... et pour ça il ne me faudra pas aller bien loin. Depuis cinq mois que je suis ici, ma chère Christine... j'ai eu le tems de vous connaître, d'apprécier votre excellent caractère, votre franchise... et j'espère...

CHRISTINE, *se levant vivement.* Monsieur Francis, voici le déjeuner...

FRANCIS. Diable de déjeuner, il arrive bien mal à propos.

SCENE V.

LES MÊMES, THÉRÈSE, GUILLAUME, *deux valets de ferme qui apportent une table servie.*

TOUS.

AIR :

Allons, mettons-nous à table!
Quel repas plus agréable!
Grâce à lui, voilà réunis,
Les bonnes gens, les vrais amis.

GUILLAUME. Voilà des alimens auxquels nous allons dire mille choses flatteuses... (*A Thérèse.*) Passe le boudin au capitaine. J'en ai fait cuire une aune et demie...

THÉRÈSE, *à Christine.* Et toi, verse donc à boire à M. Francis.

(Christine verse à boire en tremblant.)

GUILLAUME. Qu'est-ce que tu as à trembler?... v'là que tu fais boire la nappe.

FRANCIS. C'est ma faute.

CHRISTINE. Non, c'est moi qui n'ai pas fait attention.

GUILLAUME, *à Thérèse.* Regarde donc comme il la regarde.

THÉRÈSE. Je vois bien, bétât... mais faut pas avoir l'air.

GUILLAUME. Ah ça! capitaine, sans vous commander, vos affaires de Melun, ça va-t-il un brin?

FRANCIS. Oui, mes amis... un oncle, mon seul parent, un oncle dont j'avais en quelque sorte repoussé les conseils... et dont je me croyais déshérité, vient, par son testament, de me laisser soixante mille francs.

GUILLAUME. C'est une bonne vengeance... As-tu des oncles qui t'en veulent, ma femme?

THÉRÈSE. Je n'ai que des tantes.

GUILLAUME. Eh bien! Christine, tu ne dis rien de ça?

CHRISTINE. Je prends beaucoup de part au bonheur qui arrive à monsieur Francis.

GUILLAUME. Allons donc... (*A sa femme.*) V'là le feu qui s'allume,.. j'vas souffler dessus... Et capitaine, maintenant que vous voilà dans l'opulence, faut vous établir... il y a des châteaux à vendre dans les environs.

FRANCIS. Point de châteaux... une bonne ferme que je ferai valoir moi-même...J'en ai déjà une en vue...

GUILLAUME. Et puis, il faut vous marier!...

FRANCIS. Je ne dis pas non... si l'on veut de moi.

GUILLAUME. Si vous épousiez... la fille du préfet...

CHRISTINE. Il n'en a pas.

GUILLAUME. C'est ma foi vrai... la fille de M. le maire.

CHRISTINE. Elle n'a que sept ans.

GUILLAUME. N'a-t-elle que ça... alors... la fille de quelque gros marchand de farine... il y en a de fort jolies... et blanches... elles sont blanches!... (*Bas, à sa femme.*) Comme je suis malicieux!

FRANCIS. Mon cher Guillaume, ne te donne pas la peine de me chercher une femme; mon choix est fait... et j'ai l'espoir que mademoiselle Christine... que ta sœur l'approuvera.

CHRISTINE. Monsieur!...

GUILLAUME. Capitaine... c'est un honneur... j'espère, petite sœur, qu'en voilà un de mari... un jeune, un riche, un beau... un qui a servi... nous allons être une famille toute de militaires.

FRANCIS. Mais, Guillaume, laisse donc parler ta sœur, un seul mot d'elle m'en apprendra plus...

GUILLAUME. Du tout... du tout, ça me regarde... En qualité de son frère aîné, je suis son père. (*Il se lève.*) Mon capitaine, je reçois votre demande qui nous flatte infiniment, ma femme et moi. (*A sa femme.*) Lève-toi donc! Et je vous réponds : Commandez votre habit de noces, elle est pour dans huit jours.

(Ils se rassoient.)

CHRISTINE. Tu te trompes, Guillaume...

GUILLAUME. On ne peut pas plus tôt que ça...

CHRISTINE. Je suis touchée de l'affection de M. le capitaine Francis... mais ce mariage... ce mariage est impossible.

TOUS, *se levant.* Impossible!...

ENSEMBLE.

AIR : *Quatuor de Lestocq.*

FRANCIS.

Quel est donc ce mystère!
Me faut-il, ô douleur!
Moi, qui croyais lui plaire,
Renoncer au bonheur!

CHRISTINE.

Plus d'espoir sur la terre,
Il me faut, ô douleur!
Moi, qui savais lui plaire,
Renoncer au bonheur!

GUILLAUME *et* THÉRÈSE.

Quel est donc ce mystère?
Ce n'est pas de bon cœur,
Ell' qui savait lui plaire,
Qu'ell' refus' son bonheur!

GUILLAUME, *à Francis.*

Capitaine, ça m'chagrine,
Mais, ce n'est, on peut bien l'voir,
Qu'un caprice de Christine.

CHRISTINE.

Frère, c'est un devoir!
Oh! oui, c'est un devoir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Christine reste pensive; Francis sort avec Thérèse.*)

SCÈNE VI.

GUILLAUME, CHRISTINE.

GUILLAUME. Ah ça! qu'est-ce que ça veut dire... qu'une conduite comme celle-là, accompagnée d'un refus obstiné... il faut s'expliquer franchement; voyons, la main sur le côté gauche, tu n'as pas le mauvais goût de détester le capitaine?

CHRISTINE. Je l'estime!

GUILLAUME. Tu l'estimes... tu l'aimes comme une perdue. Tu en es fanatique.

CHRISTINE. Eh bien! oui, je l'aime... j'en conviens avec toi... j'aime M. Francis... mais, Guillaume, cet amour est un malheur de plus pour moi, puisque je ne peux pas l'épouser.

GUILLAUME. Tu ne peux pas... pourquoi donc ça?

CHRISTINE. Et celui qui est parti à ta place, il y a deux ans.

GUILLAUME. Ça n'a pas le sens commun... un homme que tu ne connais pas... que tu n'as jamais vu... qui est peut-être laid... oui, oui, il est laid; il est peut-être décédé cet homme-là.

CHRISTINE. S'il était mort... ce serait pour toi... pour toi, Guillaume... je ne dois pas l'oublier.

AIR *de Pilati.*

Il m'semble encor que j'suis à ce jour-là,
Quand nos conscrits se mettaient en voyage;
J'm'en souviendrai tant que mon cœur battra,
Trois heur's sonnaient au clocher du village.

(*En ce moment on entend sonner trois heures au clocher du village.*)

Est-ce une erreur? non, tiens, mon frère, entends,
Ell' sonne encor cette heure solennelle,
Et quand tu m'dis d'oublier mes sermens,
Voilà Dieu qui me les rappelle.

GUILLAUME. Le terme est passé... il y a plus de deux ans... c'était bien avant la moisson... et nous sommes à la Saint-Martin... il est dans son tort.

CHRISTINE. Et qui t'a dit que le froid, la fatigue, des blessures peut-être ne l'ont pas retenu... dans cette longue route?.. Et que lui dirais-je, moi, s'il arrivait souffrant... malheureux, sans asile... et qu'il me dit... mam'zelle, v'là votre croix... v'là votre promesse?

GUILLAUME. Dam!... je lui dirais tout ce qui me passerait par la tête... bien obligée... je vous remercie... n'fallait pas vous déranger pour ça, vu que j'en aime un autre!...

CHRISTINE. Non, mon frère... je lui dirais: Voilà ma main... car je l'ai promise à celui qui me rapporterait ma croix d'or.

SCENE VII.

LES MÊMES, FRANCIS.

(Depuis quelques minutes, il s'était montré à la porte et écoutant.)

FRANCIS. Il se pourrait!... ah! mademoiselle... ah! mon ami!

GUILLAUME. Qu'est-ce qui lui prend donc?

FRANCIS, *à Christine.* Si vous saviez!.. les paroles que vous venez de prononcer m'ont rendu le plus heureux des hommes.

CHRISTINE. Que dites-vous? comment, monsieur?

FRANCIS. Ah! daignez m'écouter un moment... Il y a deux ans environ... un jeune homme traversait un village pour se rendre chez son oncle, y continuer ses études, quand le hasard le rendit témoin invisible d'une conversation qui changea le cours de ses idées et décida le sort de sa vie entière...

GUILLAUME. Bon!... bon!...

FRANCIS. Il s'agissait d'une jeune personne qui s'offrait noblement en sacrifice pour empêcher le départ de quelqu'un qui lui était bien cher.

CHRISTINE. Que dit-il?

FRANCIS. Le jeune homme, un peu romanesque, voulut être de moitié dans le sacrifice, et cela sans se faire connaître, sans voir même la jeune fille... car il se disait : Avoir un cœur si bon... une voix si douce... on doit être belle... et si je la vois, je ne pourrai plus partir.

GUILLAUME. Ah ça! mais...

CHRISTINE. Continuez... oh! continuez...

FRANCIS. Il partit donc... le sac sur le dos. Echappé comme par miracle aux périls sans cesse renaissans de son état... il fit rapidement son chemin... Les rangs s'éclaircissaient si vite!... et deux ans à peine écoulés... il revit pour la seconde fois le village où il s'était arrêté... et pour la première celle dont il avait si bien deviné les attraits... celle dont le souvenir était resté gravé dans son cœur... Sans doute il aurait pu dire... Me voilà... c'est moi... mais encore un peu romanesque, il voulait être aimé pour lui-même ; bien décidé, s'il ne pouvait y réussir, à renoncer à tous ses droits... Quelques mots qu'il vient d'entendre lui ont donné la certitude que son amour n'était pas dédaigné.

CHRISTINE. Quoi! monsieur Francis... vous seriez!...

GUILLAUME. Je l'ai deviné tout de suite à ses dernières paroles. C'est-y ça un hasard fait exprès!

CHRISTINE. Eh bien !... et cette pauvre petite croix?

GUILLAUME. Oui, oui, donnez-lui sa croix, à cette entêtée-là.

FRANCIS. Votre croix!

CHRISTINE. Oui.

FRANCIS, *accablé*. Je ne l'ai plus.

GUILLAUME *et* CHRISTINE. Grand Dieu!..

CHRISTINE. Vous ne l'avez plus?

FRANCIS. Dans une circonstance fatale, si commune dans la vie d'un soldat...

CHRISTINE. Oui, oui, je devine. Ah! monsieur Francis, c'est bien mal!

FRANCIS. La parole d'un militaire.... d'un homme d'honneur, ne vous suffit-elle pas ?

CHRISTINE. Mon frère vous a tout raconté.

FRANCIS. De grâce, écoutez-moi.

CHRISTINE. Assez, assez, monsieur, je ne dois pas en entendre davantage... Ah! mon frère, en voulant me forcer, par une ruse indigne de vous... à faire le bonheur de votre ami... vous avez fait pour toujours le malheur de la pauvre Christine.

(*Elle sort vivement.*)

SCENE VIII.

THÉRÈSE, GUILLAUME, FRANCIS.

GUILLAUME. Ah ça! qu'est-ce que ça signifie? comment diable le capitaine a-t-il pu savoir tout ça?

THÉRÈSE, *entrant et la regardant s'en aller*. Qu'est-ce qu'elle a donc la petite sœur? elle a l'air toute renversée.

GUILLAUME. Je parie que c'est ma femme qui a fait ce cancan-là!... Ah! te voilà, toi...

THÉRÈSE. Oui, me v'là.

GUILLAUME. Eh bien! tu as fait de jolies choses, je parie que c'est toi qui es la cause de tout ça!.

THÉRÈSE. De quoi?

GUILLAUME. Tu ne peux pas retenir ta langue... tu bavardes comme une pie.

THÉRÈSE. Est-ce que tu es malade, Guillaume?

GUILLAUME. Tu as été faire confidence au capitaine de l'homme à la croix.. et lui, qui est amoureux, comme un bon militaire... a bâti là-dessus une foule d'historiettes...

THÉRÈSE. Mais du tout... du tout...

FRANCIS. Comment, Guillaume, vous aussi, vous croiriez?

GUILLAUME. Mais enfin, si vous ne l'avez pas, quelqu'un l'a, cette croix... il faut la ravoir.

FRANCIS. Va donc la demander à la lame des Cosaques ou aux glaces de la Russie... (*Passant au milieu d'eux.*) Il ne me reste plus qu'un parti à prendre... Thérèse.. Guillaume, je ne vous oublierai jamais, ni elle non plus... mais je quitte à l'instant cette maison. Je n'y resterai pas un jour de plus.

(Il sort.)

GUILLAUME. Eh bien! moi je dis que vous y resterez, que vous n'en partirez pas... quand je devrais le faire arrêter par la gendarmerie.

THÉRÈSE. Eh bien! Guillaume...

GUILLAUME. Sois donc tranquille... il n'y en a pas ici de gendarmerie.

(Il rentre.)

SCENE IX.

THÉRÈSE, *seule*.

Cette Christine qui va se tourmenter pour un homme qui ne reviendra jamais.

Il était bien plus simple de faire semblant de croire à ce que disait le capitaine. (*Regardant Gautier qui est arrêté.*) Qu'est-ce qu'il examine, celui-là ?

SCENE X.

THÉRÈSE, GAUTIER.

(Il est revêtu d'un vieil uniforme, sans armes, le sac sur le dos, un bâton à la main.)

GAUTIER, *en dehors*. Ah ça! est-ce qu'ils m'ont escamoté cette maison là?... (*Il regarde.*) Et pourtant voià bien l'enseigne... « Au Français indomptable. »

THÉRÈSE, *à part*. Il a à la main un fameux compagnon de voyage.

GAUTIER, *entrant*. C'est qu'ils auront rafistolé la baraque ; oui, oui, le cabaret a été remis à neuf.... Ce n'est pas comme moi.

THÉRÈSE. Qu'est-ce que vous voulez, mon brave homme ?

GAUTIER. D'abord je veux.. ou plutôt je ne veux pas qu'on m'appelle mon brave homme... c'est une qualification bourgeoise qui répugne au véritable troupier.

THÉRÈSE. Eh bien ! que voulez-vous, mon brave ?

GAUTIER. C'est plus correct. Servez-moi un demi-litre de petit père noir, et quelque chose avec, pour manger si vous en avez... et dans le cas où mon costume vous causerait de l'inquiétude pour la dépense, on paiera d'avance, belle enfant, et on vous embrassera par-dessus le marché.

THÉRÈSE. Merci... ne vous dérangez pas pour ça. Cette monnaie-là n'a pas cours ici.

(Elle sort.)

GAUTIER, *seul*. Ça me fait l'effet d'être l'autre... autant que je me rappelle. (*Il ôte son sac, le pose sur la table et s'assied.*) Ah! ça fait du bien de se reposer, surtout quand on se dit: demain je n'ai pas besoin de me remettre à tricoter des jambes... c'est qu'il y a un fameux ruban de queue d'ici Wilna... surtout en revenant! Quand nous y sommes allés tambour battant, mèche allumée... fricotant de côté et d'autre dans les châteaux, dans les couvens... on filait des étapes sans y penser, mais quand il a fallu en revenir l'oreille basse... trahis par le beau-père et par un tas de rois!... Enfin! me voici donc en France... c'te belle France, je ne peux pas la regarder sans penser à ce tems où un caporal de la garde était une curiosité... que tout Paris se mettait aux fenêtres pour le voir défiler... C'est des miracles qui ne reviendront plus.

THÉRÈSE, *apportant bouteille, verre, pain, fromage*. Voilà, mon brave homme.

GAUTIER. Petite mère, vous avez l'oreille dure... je vous ai déjà signifié...

THÉRÈSE. Allons, ne vous désolez pas... on ne le dira plus, et je vais vous verser à boire.

GAUTIER. J'accepte la réparation. (*Bas à Thérèse.*) Vous n'avez pas ici?...

THÉRÈSE. Quoi donc?

GAUTIER. De...

(Il achève en lui parlant à l'oreille.)

THÉRÈSE. Ah! par exemple!

GAUTIER, *se découvrant et levant son verre*. A la santé de l'ancien... à celle de ceux qui restent encore... à la mémoire de ceux qui dorment là-bas sous la neige.

(Il boit.)

THÉRÈSE. Ah ! ma foi, vous vous fâcherez si vous voulez, mais bien sûr que vous êtes un brave homme.

GAUTIER. Le sens que vous y attachez, cette fois, flatte mes opinions politiques.

THÉRÈSE. Vous avez dû en voir de terribles...

GAUTIER. Ah dam! quand on a fait pendant quinze ans la conversation à coups de canon avec toute l'Europe... on en a vu user des hommes et des souliers... brrr !.. chassons ses pensées là... et occupons-nous de ce qui me reste à faire!... Si mes souvenirs ne battent pas la breloque, vous devez vous appeler Rose, Louise, Catherine, Madeleine ou Thérèse.

THÉRÈSE. Tiens... vous savez donc mon nom...

GAUTIER. Mieux que ça... vous devez avoir avec vous, si elle y est toujours, une sœur, une belle-sœur... ou quelque chose d'approchant, qu'on appelait la belle Christine.

THÉRÈSE. Et comment que vous savez ça?

GAUTIER. C'est pas la première fois que je fréquente l'arrondissement.

THÉRÈSE. Ah ! c'est ça.

GAUTIER. Et y est-elle la susdite?...

THÉRÈSE. Oui.

GAUTIER. Demoiselle.

THÉRÈSE. Toujours.

GAUTIER. Eh bien ! la petite mère, rendez-moi le service d'aller lui dire qu'un ancien des anciens... désire avoir avec elle dix minutes de dialogue.

THÉRÈSE. Vous avez donc quelque chose à lui dire?

GAUTIER. C'est plus que probable.

THÉRÈSE. Si ça vous était égal, il n'y

aurait pas besoin de la déranger... Je connais tous ses secrets... c'est comme si vous lui parliez.

GAUTIER. Merci... mais c'est quelque chose qui ne regarde que nous deux.

THÉRÈSE, *inquiète*. Vous deux...

GAUTIER. Elle et moi.

THÉRÈSE, *plus inquiète*, *à part*. Ah! mon Dieu!.. est-ce que ce serait?... (*Elle s'en va lentement*, *s'arrête puis revient.*) Et si on lui disait votre nom?

GAUTIER. Ca ne l'avancerait pas beaucoup, vu qu'elle ne le sait pas... Enfin, c'est égal... vous lui direz que le particulier qui la réclame se nomme Jacques Gautier, sergent de fantassins, et surnommé par les belles Volcan d'amour.

THÉRÈSE. J'y vas, monsieur Volcan d'amour.

(Elle sort.)

SCENE XI.

GAUTIER, *seul.*

Avalons encore un verre de vin... ça éclaircit la voix... et ça pousse aux idées!. Je vas me trouver face à face avec la beauté... il faut une éloquence appropriée à la chose... il ne s'agit pas ici de faire des calembourgs... La voilà... (*Il s'arrange.*) profitons des dons de la nature.

SCENE XII.

GAUTIER, CHRISTINE.

CHRISTINE, *à elle-même*, *en entrant.* Gautier... je ne connais pas ce nom-là... Thérèse se sera trompée.

GAUTIER. Du tout... belle Chris...

CHRISTINE, *effrayée*. Ah!..

GAUTIER. Je vous fais peur... J'ose vous dire que vous ne me produisez pas le même inconvénient. (*A part.*) Encore plus gentille que la dernière fois!... (*A Christine.*) Mais ne tremblez donc pas comme ça!.. regardez-moi en face... la vue n'en coûte rien...

CHRISTINE, *regardant à la dérobée*. C'est que... quand on ne connaît pas...

GAUTIER. Et puis quand il y a du déchet dans la tenue.

CHRISTINE. Oh! Thérèse m'a dit que vous étiez...

GAUTIER. Un brave homme!... c'est son mot à cette jeunesse!... Eh bien! belle Christine... me reconnaissez-vous?

CHRISTINE. Moi!

GAUTIER. Vous n'avez pas mémoire de quelque chose.

CHRISTINE. Non.

GAUTIER. Il n'y a pourtant pas trois ans que nous nous sommes vus.

CHRISTINE. Nous...

GAUTIER. Il est vrai de dire que, pour lors, j'étais ficelé d'une manière un peu plus soignée.

CHRISTINE. Quoi! monsieur... vous êtes venu dans ce village... il y a près de trois ans.

GAUTIER. Le jour où l'on battait le rappel pour les conscrits de 1812...

CHRISTINE. Ah! mon Dieu!

GAUTIER. Et j'en ai vu du pays, depuis ce tems-là... Des Allemandes, des Prussiennes, des Polonaises, des Bavaroises... j'en ai vu de belles, mais rien qu'on puisse vous comparer.... Et votre voix.... c'te jolie petite voix qui va là... J'ai toujours dans les oreilles ces paroles.

CHRISTINE, *à part*. Je tremble!...

GAUTIER. Celui qui, dans deux ans, me rapportera ma croix d'or...

CHRISTINE. Ciel!

GAUTIER. Vous êtes-vous sacrifiée de bon cœur!

CHRISTINE, *le regardant*. Oh! oui....... sacrifiée.

GAUTIER. Je sais bien qu'à la rigueur... j'aurais pu vous retrouver mariée... parce que les deux ans sont révolus... Mais si je ne vous ai pas rapporté ce joyau..... cette croix..... où il y a des cheveux de votre mère... c'est la faute à ces gueux de Russes..... qui m'ont ramassé sur le champ de bataille. Ils m'avaient gratifié d'une balle et de six coups de lance..... j'étais percé à jour, quoi!.... Il m'a fallu rester six mois dans un chien d'hôpital : je ne sais pas comment j'ai pu guérir ; ils ont des remèdes si barbares!.... Enfin, dès que j'ai pu mettre un pied l'un devant l'autre, j'ai pris ma feuille de route pour le département de la Seine-et-Marne.

CHRISTINE, *hésitant à chaque mot.* Et vous avez pu conserver!...

GAUTIER. Si je l'ai conservée!.... on m'aurait tué dix fois sur place avant de me l'arracher une... mille noms d'une pipe...

CHRISTINE, *le regardant.* Ah!...

GAUTIER. Oui, oui, c'est juste, pardon... la voilà... j'espère que vous reconnaissez le bijou.

CHRISTINE, *à part*. Ah! que je suis malheureuse!

GAUTIER. Eh bien! elle se trouve mal... voulez-vous un verre de vin...

CHRISTINE, *revenant à elle*. Ce n'est rien....

GAUTIER, *à part*. Voilà que je n'ose plus lui dire le reste.

CHRISTINE, *à part*. J'en mourrai... mais c'est égal. (*Haut*.) Monsieur...

GAUTIER. Gautier pour vous servir.

CHRISTINE, *avec douceur et timidité*. Comme vous le disiez tout à l'heure... les deux ans étaient passés... et peut-être qu'une autre se serait crue dégagée..... mais non pas moi... je me disais : Celui qui exposa ses jours pour me conserver mon frère... il gémit peut-être dans quelque prison... peut-être il paie de sa liberté son dévouement généreux... ah ! je dois rester libre... fidèle à ma parole... prête à accomplir ma promesse au moment où il en réclamera l'exécution... vous arrivez souffrant, blessé... malheureux... voici ma main.

GAUTIER. Votre main... pourquoi faire?

CHRISTINE. Puisque vous me rapportez ma croix?

GAUTIER. Mais ce n'est pas à moi que vous l'avez donnée.

CHRISTINE. Comment ce n'est pas à vous?

GAUTIER. Eh non ! mille millions de... excusez?..

CHRISTINE, *souriant*. Oh ! vous pouvez jurer tout à votre aise... à présent, ne vous gênez pas.

GAUTIER. Pauvr' jeunesse, vous êtes ben plus à plaindre que vous ne pensez.

CHRISTINE. Ah ! mon Dieu !

GAUTIER. Vous n'avez jamais vu celui qui est parti... imaginez-vous un amour de soldat... un Français taillé pour la gloire et le sentiment... parti simple fantassin, par son mérite... par son courage, et c'étaient de belles protections dans ce tems-là, il avait accaparé l'épaulette d'emblée... c'était du bois dont on fait des généraux, avec ça qu'il vous aimait sans vous connaître.

CHRISTINE. Comment?..

GAUTIER. Nous parlions si souvent de vous ; c'est moi, moi... le sergent... qui vous ai remis le congé...

CHRISTINE. Ah ! oui... oui... je me souviens...

GAUTIER. Dieu !... auriez-vous été heureuse avec lui?

CHRISTINE. Heureuse.

GAUTIER. Mais il paraît que celui de là-haut a donné sa démission et qu'il ne se mêle plus des choses d'ici-bas, ça fait qu'il n'y a plus de bonheur pour les braves... à Smolensk... voilà encore la marque de la balle, sur la croix, là...

CHRISTINE. Il a été blessé !...

GAUTIER. Oui, blessé..... blessé à n'en pas revenir.

CHRISTINE. Il est mort !

GAUTIER. J'avais déjà mes six coups de lance.. mais j'étais debout... Sergent, qu'il me dit : tu la connais... tu la remettras à elle-même ; car, vois-tu... il ne faut pas qu'elle m'attende plus long-tems... dis-lui qu'elle fasse le bonheur d'un autre, que je lui souhaite toute sorte de... Et comme je lui pressais la main en recevant ce brimborion, voilà qu'une gredine de balle dans la cuisse me couche à ses côtés... J'ai resté là... je ne sais pas combien... mais je me suis réveillé dans un hôpital, tandis que lui il ne s'est plus réveillé du tout.

CHRISTINE. Noble cœur ! faire des vœux pour mon bonheur à l'instant où je causais sa mort... (*A la croix*.) Oh!... jamais, jamais tu ne me quitteras, moi aussi je te serai fidèle jusqu'à la mort.

GAUTIER. En voilà une Française !..... ah ! gredins de Russes!... scélérats de cosaques ! un petit bout de guerre seulement, et vous me le paierez ; mon lieutenant, il m'en faudra des capitaines et des colonels !...

CHRISTINE, Monsieur Gautier.

GAUTIER. Présent !

CHRISTINE. Je vais vous faire préparer un lit, une chambre... vous resterez avec nous... vous prendrez votre retraite ici. Oh ! c'est bien le moins... oh! vous ne nous gênerez pas !... nous sommes riches à présent... et notre maison passe pour la meilleure auberge de la Brie.

GAUTIER, *à demi-voix*. De la Brie.... J'aurais préféré la Bourgogne.

CHRISTINE. Et puis, voyez-vous, j'ai besoin qu'on me parle de celui qui n'est plus... qu'on m'en parle souvent... toujours, toujours...

GAUTIER. Et vous y avez la main... J'en parlerais trente-six heures de suite sans boire ni manger... qu'aux heures de repas.

CHRISTINE, *qui a remonté la scène*. Jean?

JEAN, *entrant*. Plaît-y, bourgeoise?

CHRISTINE, *montrant le sac de Gautier*. Prends ce sac... et porte-le dans la chambre du rez-de-chaussée, n° 2. (*A Gautier*.) Suivez ce garçon-là... prenez du repos.... vous en avez besoin.

GAUTIER, *à Christine*. O Française ! (*A Jean*. Marche, conscrit.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

CHRISTINE, *seule.*

Et je suis libre!... et Francis m'a trompée. J'en doutais encore... mais maintenant me voilà convaincue de sa fausseté... forcée de ne plus l'estimer. Ah! c'est une peine affreuse!... (*A la croix.*) Va... va, tu seras mon préservatif, toi!.. tu resteras là.. en sentinelle... et si j'éprouvais quelques momens de faiblesse... un regard jeté sur toi me rendrait tout mon courage... et me rappellerait que celui qui t'avait reçue était seul digne d'être aimé.

AIR *de frère Philippe.*

Je l'ai juré, je ne serai qu'à toi,
Oui, dans le ciel qu'habite ta belle ame,
Mon bienfaiteur, mon époux, attends-moi;
Bientôt tu reverras ta femme,
Et si nos cœurs peuvent dès aujourd'hui
Se rapprocher par la pensée...

(*Regardant la croix qu'elle baise.*)

Gage sacré, reçois et porte-lui
Le baiser de sa fiancée. (*bis.*)

J'entends du bruit... c'est Thérèse... mon frère... et lui... à ton poste.

(Elle passe le ruban noir à son cou et cache la croix avec sa main.)

SCENE XIV.

CHRISTINE, GUILLAUME, THÉRÈSE ET FRANCIS.

(Ces trois derniers sont très-animés.)

FRANCIS. Non, non, c'est décidé, ma résolution est prise... elle est irrévocable.

GUILLAUME. Entêté...va... vous ne valez pas mieux que ma sœur.

THÉRÈSE. Où est donc passé mon brave homme?

GUILLAUME. As-tu jamais vu un caprice mieux conditionné?.. le capitaine qui nous fait ses adieux!... qui veut partir... nous quitter!

CHRISTINE, *froidement.* S'il a ses raisons..

GUILLAUME. C'est ta maudite querelle de tantôt, ton obstination à ne pas le croire.. lui!.. un brave qui m'a sauvé de la fusillade!

CHRISTINE. Monsieur Francis... je n'oublierai de ma vie une pareille action... je vous en conserve une reconnaissance éternelle; mais voyez-vous... il y a autre chose aussi qu'on ne peut pas oublier!..... Moi. qui vous aimais... oui, je ne crains pas de le dire... à présent que vous n'êtes plus à redouter pour moi : oui, je vous aimais, vous balanciez dans mon cœur le serment que j'avais fait... encore un an, six mois peut-être, et j'aurais consenti à être à vous... mais vous avez préféré m'obtenir à l'aide d'un mensonge?

FRANCIS. Je vous proteste...

CHRISTINE. Celui qui est parti pour toi n'existe plus.

THÉRÈSE. Pauvre jeune homme!

FRANCIS, *vivement.* C'est une calomnie,

CHRISTINE, Je suis veuve.

GUILLAUME. Laisse donc, des veuves comme ça, c'est bien agréable pour un second mari...

FRANCIS. Christine...au moment de vous quitter pour toujours... je vous le répète, sans crainte que personne au monde puisse me démentir, c'est à moi... à moi que votre croix a été remise... et si jamais vous la revoyez, je jure devant Dieu...

CHRISTINE. N'achevez pas... la voici!...

TOUS. Sa croix?

GUILLAUME. C'est bien elle, ma foi!... Elle est un peu bossuée... mais le contrôle y est toujours.

FRANCIS. Qui vous l'a remise?

CHRISTINE. Un brave!

FRANCIS. Un lâche imposteur!...

CHRISTINE. Monsieur Francis!...

FRANCIS. Où est-il?

CHRISTINE. Là!

FRANCIS.

Morceau d'ensemble de M. Pilati.

Qu'il se montre à l'instant...

CHRISTINE

Vous voulez?

FRANCIS.

Je l'ordonne.

GUILLAUME.

C'est un luron qui n'craint personne.

THÉRÈSE.

Que va-t-il faire?... ah! malgré moi,
Ici je trembl', je meurs d'effroi. (*bis.*)

FRANCIS.

Oui, s'il soutient son imposture,
C'est de ma main qu'il périra.
Qu'il se montre! qu'il vienne!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GAUTIER.

GAUTIER, *paraissant.*

Me voilà.

TOUS.

Le voilà!...

(*Ils s'avancent à la rencontre l'un de l'autre.*)

FRANCIS.

Ciel! que vois-je!

GAUTIER.

O surprise extrême:

Est-ce un rêve?

GAUTIER.

Est-ce un revenant?

FRANCIS.

Gautier

GAUTIER.

Francis!

TOUS DEUX

Oui, c'est lui-même!

FRANCIS.

C'est mon sergent!

GAUTIER.

Mon lieutenant!

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

GAUTIER *et* FRANCIS.

Surprise extrême!
Mon lieutenant!
Oui, c'est lui-même!
Heureux moment!

CHRISTINE, THÉRÈSE, GUILLAUME.

Bonheur suprême!
Heureux moment!
Celui { que j'aime, / qu'elle aime,
Est innocent.

FRANCIS. Tu n'es pas mort, mon pauvre Gautier. .

GAUTIER. Ils m'ont guéri, les misérables!... avec des milliers de cataplasmes...

FRANCIS. Moi j'ai été porté à l'ambulance par les nôtres... dirigé sur l'Allemagne... j'ai fait la campagne de France.

GUILLAUME. Nous avons fait la campagne... nous sommes capitaines... c'est-à-dire, lui.

GAUTIER. Ah! mon lieutenant... vous rappelez-vous l'omelette... il y a trois ans bientôt?

THÉRÈSE. Quand je me disais que j'avais vu cette figure-là quelque part!... C'est mon beau jeune homme.

FRANCIS. Eh bien! Christine...

CHRISTINE. Monsieur Francis... je suis bien coupable, n'est-ce pas?... mais j'espère que vous me pardonnerez de vous avoir été trop fidèle... pour m'en punir... je vous aimerai deux fois.

FRANCIS. Ah! Christine!...

GAUTIER. Etes-vous contente, ma brave femme?

THÉRÈSE. Oui, mon brave homme.

CHOEUR.

AIR : *Surprise extrême.*

Malgré l'absence,
Toujours épris,
De sa constance,
Il a le prix!

CHRISTINE, *au public.*

AIR *de la barcarole du premier acte.*

Cette croix m'est bien chère,
Par son charme si doux,
Elle a sauvé mon frère,
Et me donne un époux;
Et cependant j'ignore
Si contre tout danger
Son influence encore
Pourra me protéger.
Par un' faveur nouvelle,
Près d'vous en ce moment,
Ah! me servira-t-elle
Ce soir de talisman?
Allons, (*bis*) décidez de mon sort,
Allons, (*bis*) qui veut de ma croix d'or?

TOUS.

Allons, allons, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

UN PÈRE!

OU

LA FAMILLE SIMON,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par M. Victor Roger.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Folies-Dramatiques, le 3 Mai 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
SIMON, Négociant	MM. V. Roger.	Le Docteur DESROSIERS	MM. Dargent.
VICTOR, son fils	Alphonse.	UN CONVIVE	Adolphe.
GUSTAVE, Lieutenant de vaisseau	St.-Edmé.	PIERRE, Domestique	Charles.
GEORGES, Capitaine	Dubart.	Un Commissionnaire du Port	Victor.
SAINT-HILAIRE, Ami de Victor	Marly.	Mme SIMON	Mmes Dumas.
POTIN, vieux Portier (*boiteux*).	Rébard.	ELISE, sa Fille	Faidt.
		LA MARQUISE	Alberty.
		Marie de SOURDEUIL	Laure.

La scène est à Marseille, chez M. Simon.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un magasin ; deux portes latérales, une porte et des fenêtres au fond ; fond de mer ; quelques mâtures se voient de l'une des fenêtres. Un pupitre, chaises et table.

SCÈNE PREMIÈRE.

POTIN ; UN COMMISSIONNAIRE.

POTIN, *entrant avec des commissionnaires portant des ballots.* Allons donc, allons donc, vous autres ; entrez donc par ici, posez donc ça par là. On n'dirait jamais qu'vous travaillez pour le plus riche négociant d'Marseille, le roi du commerce, le... c'est-à-dire, l'ex-roi du commerce, car à présent, grâce à Mme Simon, je ne sais pas trop si M. Simon... Ah! ça, mais qu'est-ce vous faites donc là ? Vous me r'gardez la bouche béante comme si vous n'aviez rien de mieux à faire. Si j'n'y étais pas, j'crois qu'la maison de monsieur irait bien !

UN COMMISSIONNAIRE. J'crois M. Potin, qu'elle irait bien mieux si vous ne parliez pas tant!

POTIN. Tiens, c't'autre, si je ne parlais pas tant! est-ce qui n'faut pas qu'la cour soit débarrassée avant le lever de madame? Ah! ben! elle me ferait un beau train

N. B. Messieurs les Directeurs de province qui désireraient avoir la mise en scène exacte, peuvent écrire *franco* à l'Auteur ; il s'empressera de la leur faire parvenir. (*S'adresser au Théâtre.*)

si elle y voyait seul'ment le moindre petit ballot!

LE COMMISSIONNAIRE. Pourquoi donc l'avez-vous laissé encombrée ces jours-ci?

POTIN. Parce que madame était malade et qu'aucune voiture n'pouvait y entrer, et puis qu'monsieur l'voulait. Mais aujourd'hui qu'elle va mieux, qu'elle va peut être sortir, c'est différent : monsieur n'est plus rien, et madame est tout.

LE COMMISSIONNAIRE. Ah! c'est vrai. On la dit bien fière. Elle n'est pas aussi bonne que son mari... et vous qui êtes son portier, vous craignez...

POTIN. Qu'est-ce que c'est qu'ça, portier? concierge, s'il vous plaît!... qu'est-ce que je dis, concierge? suisse! si vous l'voulez bien. Et d'plus pensionné de monsieur, pour les services que je lui rends et...

LE COMMISSIONNAIRE. Et parce que la roue d'son cabriolet vous a passé sur la jambe. Ça n'vous a pas mal fait. La place que vous avez vaut mieux qu'celle que vous occupiez au coin du quai lorsque vous étiez... cordonnier.

POTIN, *le faisant taire*. Voulez-vous bien! D'vant tout le monde, comm'ça... c'est joli!

LE COMMISSIONNAIRE. Allons, allons, M. Potin, n'nous fâchons pas. Nous allons ôter tout c'qu'il y a dans la cour afin que madame ne gronde pas son suisse!!! Ah! ah! ah!

(Il sort en riant avec les autres.)

SCÈNF II.

POTIN, *seul, et criant après eux.*

Oui, oui, riez; j'n'en suis pas moins suisse, entendez-vous? Vl'à pourtant c'que c'est qu'd'ét'e trop libre avec tous ces gens... quand on est r'vêtu d'la confiance d'une aussi grande maison qu'celle-ci, qu'on y occupe une place importante, on n'devrait jamais s'mésailler. Car enfin, je suis l'premier d'la maison... personne ne peut me l'contester j'espère... et ça n'empêche pas que j'rends d'fameux services à c'bon M. Simon, tout d'même : qu'est-ce qui *l'as* averti de la conduite de M. Victor, son fils? c'est moi. Qu'est-ce qu'il envoie aux informations quand l'jeune homme rentre tard ou même quand il ne rentre pas du tout? c'est encore moi, Potin! et ces porteurs, ces misérables porteurs!... y n'y a pas d'doute que l'cabriolet de monsieur m'as écrasé la jambe... je n'cherche pas à l'cacher ça s'voit d'reste... et quoiqu'ils en disent, ca n'me f'ra jamais clocher. (*Il veut marcher et fait un faux pas.*) Aïe! Aïe! tiens! v'là mademoiselle!

SCÈNE III,

POTIN, ELISE.

ELISE. Bonjour, M. Potin. Qu'avez-vous donc? vous paraissez n'être pas à votre aise?

POTIN. C'n'est rien, mademoiselle, c'est ma diabl' de jambe qu'était restée en *airrière* et qui m'a causé une douleur un tant soit peu vive qui m'a répondu au cœur.

ELISE. Oh! mon dieu! quel malheur d'avoir été blessé comme cela. Vous devez bien souffrir?

POTIN, *gauchement*. Oh! non, mademoiselle, je n'souffre pas quand vous êtes là.

ELISE. Vous êtes flatteur, M. Potin.

POTIN. Vous vous trompez: je n'suis qu'franc, franc!... comme un Français!

ELISE, *allant à la fenêtre*. Je vous remercie.

POTIN. Il n'y a pas d'quoi, mademoiselle. (*A part.*) Elle a l'air contente, bien contente tout d'même de c'que j'lui ai dit. Ah! dame! v'là c'que c'est, quand l'on a de l'érudition... et qu'on sait parler!... on peut se permettre!... il faut que j'continue... (*Haut.*) Vous êtes déjà l'vée, mademoiselle? Diable! vous êtes matinière.. à ce matin... madame vot' mère est mieux portante à c'qui paraît? (*Voyant qu'Elise ne répond pas, il va se mettre à la fenêtre où elle est occupée à regarder sur le port.*) Ah! ah! j'vois c'que c'est. Vous r'gardez l'vaisseau de M. Gustave, ce brave et jeune lieut'nant d'*marine* qu'monsieur a pour ainsi dire élevé, qui vous aime tant et qu'vous aimez bien aussi... c'est une justice à lui rendre. Il va partir aujourd'hui même pour faire son voyage de long-cours afin de r'venir capitaine et vous épouser. Ah! tout l'monde dit qu'ça sera un fameux mariage!... c'est pas l'embarras, vous f'rez une bien belle couple!! ça vaudra mieux que d'vous être unie à c' M. de Saint-Hilaire, ce soi-disant ami de M. Victor, qui plaisait bien à votre mère, mais qui en *r'vange* déplaisait diablement à vot' père et à vous, car vous ne l'aimiez pas (*riant*), vous aviez raison, y m'a l'air d'un sournois!...

ELISE, *impatientée, mais avec douceur.* M. Potin, je vous en prie, parlons d'autre chose.

POTIN. Très volontiers, mademoiselle.

(*A part.*) Il paraît que ma conversation lui plaît. (*Haut.*) Il fait assez beau c'matin? nous avons joui d'une bien belle journée, c'te nuit? (*se frottant la jambe.*) Mais nous aurons d'l'orage, c'est sûr.

ELISE, *vivement*. Que dites-vous? (*à part.*) Et Gustave qui va partir! (*haut.*) Mais en êtes-vous bien certain?

POTIN. Certain'ment que j'en suis certain... c'est ma jambe qui me l'dit... et ma jambe ne m'trompe jamais, c'est la plus sûre des thermomèt's qu'on puisse trouver.

ELISE, *avec peine*. C'est assez, ne parlons plus de cela.

POTIN. Je l'veux bien, mademoiselle. (*à part.*) Elle aime la variation! voyons... qu'est-ce que j'vais donc lui dire? (*il cherche*) tiens! voilà M. Gustave!

ELISE. Gustave!

SCÈNE IV.

POTIN, GUSTAVE, ELISE.

GUSTAVE, *entrant du fond*. Ma chère Elise!

POTIN, *le saluant*. M. Gustave!... j'ai bien l'honneur... il paraît que... (*Gustave lui fait signe de se retirer.*) Ah! il paraît qu'il faut que je m'en aille. J'vas aller voir si Mme Potin a bientôt fini sa b'sogne; car elle est si bavarde Mme Potin que si j'n'étais pas là! (*Gustave lui fait un second signe.*) Ah! oui (*haut*) Mademoiselle, j'ai ben l'honneur... (*à part*) c'est égal; j'peux m'flatter d'lui avoir fait passer un instant bien agréable tout d'même.

(*Il salue et sort.*)

SCÈNE V.

GUSTAVE, ELISE.

GUSTAVE. Ma chère Elise! combien ce moment m'est agréable! que je craignais de ne pouvoir vous trouver seule afin de vous faire connaître tout ce que me fait éprouver une séparation si longue avant d'être votre époux! qu'il y a loin aujourd'hui de ce plaisir si pur que je ressentis lorsque votre père me dit, en me serrant la main: Pars, tu es brave, reviens capitaine et ma fille est à toi! Et quand mes yeux fixés sur les vôtres y cherchaient un autre consentement, je les vis mouillés de larmes qui me semblèrent produites par la joie; votre main tremblant dans la mienne, les marques d'affection et de tendresse que nous prodiguait votre père, tout enfin concourait à faire de ce moment le plus beau de ma vie! je semblais défier le destin... Et quoiqu'il dût me séparer de vous, j'aurais voulu pouvoir avancer mon voyage, afin de revenir plus tôt recevoir votre main. Eh bien! ce jour est arrivé, et des craintes se sont emparées de mon esprit.

ELISE, *vivement*. Des craintes! Gustave, pensez-vous que ce voyage ne sera point heureux? Ah! si cela est, ne partez pas, mon ami, ne partez pas!

GUSTAVE. Non, non, ce n'est point cela! ce que je crains, Elise, c'est de ne plus vous trouver libre à mon retour.

ELISE. Mon ami, vous ne doutez pas de mon cœur?

GUSTAVE. Ah! plutôt mourir que d'avoir une pareille pensée!

ELISE. Que pouvez-vous donc redouter encore? N'est-ce pas mon père qui le premier vous a promis ma main?

GUSTAVE. Oui, Elise. Mais votre mère? elle ne m'aime pas, vous le savez. Votre mère, issue d'une noble et ancienne famille, n'a quitté sa noblesse qu'à regret, pour s'unir à votre père; et quoiqu'après plus de vingt années d'un heureux mariage, elle rougit souvent encore d'avoir épousé (ce qu'elle appelle un marchand); consentira-t-elle jamais?...

ELISE. Mon père vous aime tant, Gustave, que nous pouvons tout espérer!

GUSTAVE. Oui, car si je cherche les honneurs, la fortune, c'est pour les mettre un jour aux pieds de son Elise, toute mon ambition, tous mes vœux sont pour elle!.. dites-moi! comment ne pourrions-nous pas nous entendre?

ELISE. Oui, Gustave, soyez-en sûr; mon père ne consentirait jamais à faire notre malheur. Et puis, s'il vous faut une assurance plus positive, je vous promets de ne penser qu'à vous, de n'appartenir qu'à vous, à vous seul, vous entendez. Ma mère, j'en suis persuadée, ne voudrait pas forcer notre inclination.

GUSTAVE. Ah! je puis partir, maintenant, car vous tiendrez votre promesse... Elise sera à moi!

ELISE. Vous êtes plus tranquille, n'est-ce pas?

GUSTAVE. Oui, oui, car vous êtes un ange!

(*Il lui baise la main.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON, *riant en les voyant*. Ah ! c'est vous mes enfans? diable! diable! il paraît que j'arrive mal-à-propos? vous êtes tous les deux dans de bonnes dispositions, à ce que je vois ? je vous dérange peut-être?

ELISE, *allant à Simon*. Mon père !

SIMON, *l'embrassant*. Eh bien! mon enfant, tu es émue? il n'y a pas de mal; un jour d'adieu, quoi de plus naturel ? si je n'avais pas voulu qu'il en fût ainsi, aurais-je promis ta main à Gustave, à mon fils d'adoption ?

GUSTAVE, *prenant la main de Simon*. Ah! mon bienfaiteur! mon père!

SIMON. Oui, oui, appelle-moi ton père : il y a longtemps que je le suis de cœur, et dans un an, dix-huit mois au plus, je le serai de fait... car tu ramèneras ton vaisseau à bon port, n'est-il pas vrai ?

GUSTAVE. Je l'espère, du moins.

SIMON. Et moi j'en suis sûr. (*A Elise.*) Ah! ça, j'oubliais de te dire, ma chère enfant, que ta mère est levée, qu'elle t'attend. Nous venons de recevoir la visite de la marquise de Chateauneuf... que je n'aime guères, ni toi non plus, n'est-ce pas? Nous ne pouvons oublier que cette joueuse infatigable a fait entrer sa passion dans l'âme de ta mère. Cela n'a pas duré longtemps, mais cela m'a coûté cher ! Et l'inconduite de Victor !... Allons, allons, ne pensons plus à tout cela. Va, mon enfant, ta mère se fâcherait peut-être si tu tardais à lui rendre tes devoirs.

ELISE. J'y vais, mon bon père. Gustave, je vous reverrai, n'est-il pas vrai ?

GUSTAVE. Oui, ma chère Elise, je reviendrai vous dire adieu au moment de mon départ.

SIMON, *à Elise*. Eh bien! tu t'en vas sans m'embrasser. Ce n'est pas parce que Gustave est là, qu'il faut me négliger, moi. (*Elle l'embrasse.*) Va, va, ma chère enfant !

(Elle fait un signe d'adieu à Gustave, et sort.)

SCÈNE VII.

SIMON, GUSTAVE.

SIMON, *regardant sa fille*. Ah! mon cher Gustave, c'est la meilleure de la famille!

GUSTAVE. C'est un trésor que vous me donnez !

SIMON. Oh ! oui, un trésor ! tu connais son cœur, ses vertus ? mais ce que tu ne connais pas, c'est sa tendresse pour moi, son amour pour tous ses parens ! pourquoi faut-il que son frère ne lui ressemble pas !

GUSTAVE. Est-il possible, que Victor, que votre fils?...

SIMON. Ah! mon pauvre Gustave, mon fils me tuera !

GUSTAVE. Il est donc bien changé ?

SIMON. Changé ? Dis qu'il est méconnaissable. Tu sais, mon ami, combien il était doux dans sa jeunesse ? tout entier à ses devoirs ses progrès furent rapides ; on le regardait comme le plus studieux de son collége; point de prix, point de couronnes qui ne lui fussent décernés. Eh bien ! cet enfant sur lequel on pouvait fonder le plus grand espoir, que tous les pères m'enviaient ! cet enfant est maintenant un débauché, un joueur ! je cherchai à le ramener dans le bon chemin en payant plusieurs fois ses dettes et en lui faisant des remontrances sévères ; je croyais y être parvenu, lorsqu'hier j'apprends qu'à tous ses défauts il joint encore celui de duelliste! Alors je racontai tout à sa mère et lui manifestai le besoin de ne plus le ménager: sa tendresse pour lui l'emporta encore. Je l'attendais pour lui faire honte de sa conduite... te le dirai-je ? il n'est pas rentré !

GUSTAVE. Est-il possible ?

SIMON. Non, mon ami, il n'est pas rentré!

GUSTAVE. Écoutez, mon père; quoique je ne sois de retour ici que depuis peu de jours, je me suis bien aperçu de quelque changement dans la manière d'agir de votre fils, j'ai cru en deviner la cause ; et si je ne craignais pas que vous pussiez croire que quelqu'arrière pensée me guidât... je vous dirais...

SIMON. Que c'est à M. de St-Hilaire que nous devons la plus grande partie de nos malheurs. Ne le pensai-je pas comme toi ? j'ai voulu rompre cette liaison ; j'ai été jusqu'à le prier de ne plus revenir chez moi... Mais les prières de ma femme de qui il a, je ne sais comment capté la confiance, celles de mon fils qui promettait de se corriger me décidèrent et il revint.

GUSTAVE. Il ne m'appartient pas de juger votre conduite... mais vous avez peut-être mal fait de consentir à son retour.

SIMON. Je le sais bien. Que veux-tu ? je

ne puis rien refuser à ma femme. Je ne suis pas méchant, mais mon caractère est loin d'être égal! j'ai des instans de colère que je redoute vraiment... et un jour je poussai si loin l'emportement contre ma femme que peu s'en fallut que je ne me portasse à des excès contre elle!

GUSTAVE. Vous, mon père?

SIMON. Oui, mon ami, j'ai failli la frapper!... Elle voulait se séparer de moi, ce ne fut qu'à force de prières que je la fis consentir à ne point faire un éclat, capable de me perdre dans le monde, et de m'enlever le cœur de mes enfans, celui de ma fille, auquel je tiens avant tout. Depuis, j'ai dû m'éloigner de toute discussion qui me conduirait encore à des actes que je déplorerais toute ma vie; j'en ai pris l'habitude, maintenant, et lui résister me serait impossible. Mais je t'entretiens de mes malheurs et je ne pense pas qu'aujourd'hui surtout tes momens sont précieux.

GUSTAVE. En effet, l'heure de me rendre à bord est arrivée, souffrez que je vous quitte.

SIMON. Je vais t'accompagner jusqu'au port. Car si j'ai des chagrins, j'ai aussi des motifs de joie: j'attends aujourd'hui même un bâtiment qui m'apporte une riche cargaison, et demain peut-être il m'en arrivera un autre. Oh! je suis remis tout-à-fait quant aux affaires!

GUSTAVE. Eh bien! espérons, espérons mon père, le naturel de Victor ne peut être entièrement perdu, il reviendra.

SIMON. Allons, j'en accepte l'augure. Je vais prier un matelot de venir m'avertir aussitôt que mon bâtiment sera signalé.

(Ils sortent en causant par la porte du fond. Saint-Hilaire, puis Victor, entrent par la porte de côté.)

SCÈNE VIII.

VICTOR, SAINT-HILAIRE.

ST.-HILAIRE. Eh bien! entre donc; ton père n'y est pas. Tiens, le voila qui s'éloigne avec mon heureux rival.

VICTOR. Ah! tant mieux! Je n'aurais jamais osé me présenter devant lui...; quelle nuit fatale! six mille francs! comment les acquitter?

ST-HILAIRE. Bah! c'est la première dette que tu fais depuis que ton père eût la bonté de les payer il y a un mois...; crois-tu qu'il se montrera plus sévère pour celle-ci?

VICTOR. Et moi, qui lui avais promis de me corriger!

ST-HILAIRE. Eh bien! tu lui feras de nouveaux sermens et ta signature disparaîtra des mains de tes créanciers pour passer dans les siennes.

VICTOR. Il se lassera!

ST-HILAIRE. Eh! non. Tu connais bien mal le cœur de ton vieux père! voudrait-il pour quelques milliers de francs voir son fils unique, l'espoir de sa famille, sous le poids d'un jugement, d'une contrainte par corps? Pourrait-il supporter les reproches de ta mère, lorsque cette bonne et tendre dame lui dirait: vous avez des fonds en caisse, du crédit dans le monde, et mon fils est en prison! allez, monsieur, payez et rendez-le à ma tendresse? non. Comme il ne peut rien refuser à sa noble épouse, le brave homme ouvrirait encore une fois ses coffres, acquitterait tes lettres de change, et te ramènerait dans ses bras.

VICTOR. Tout a une fin; sa fortune est déjà bien diminuée!

ST HILAIRE. Au contraire. Depuis six mois elle est dans une prospérité continuelle. Et puis la chance peut te revenir; une bonne veine va te remettre d'ici longtemps à même de jouir de la vie, sans rien emprunter, sans rien demander à tes parens. Le rendez-vous est donné pour ce soir: tu vas gagner le double de ce que tu as perdu cette nuit, j'en suis sûr. Hier cela ne commençait déja pas mal... si tu avais eu à faire à un joueur aussi franc que toi!...

VICTOR, *se levant*. Voilà ce qui me révolte! m'être laissé voler toute une nuit sans m'en apercevoir!

ST-HILAIRE. Oui, c'est vrai, cela répugne de se trouver avec des gens aussi peu consciencieux. Mais tu l'as bien puni. Tu profites de mes leçons!

VICTOR. Pourvu que mon père ne sache rien..

ST-HILAIRE. De qui veux-tu qu'il apprenne?...

VICTOR. S'il s'est aperçu que je ne suis pas rentré, il aura peut-être pris des renseignemens où nous avons passé la nuit, on lui aura dit...

ST-HILAIRE. Pas un mot, car j'ai défendu qu'on parle de cette affaire: ainsi tu n'as rien à craindre. D'ailleurs tu as un moyen de t'en assurer; ta mère est seule, va l'embrasser comme à l'ordinaire; si elle ne te dit rien, c'est qu'on ne sait rien, alors tu pourras hardiment paraître devant ton père.

VICTOR. Oui, c'est le plus sage. Quand elle me ferait quelques reproches, ils sont si doux que je ne les redoute pas.

ST-HILAIRE. Elle est si bonne pour toi! ne sois pas longtems, je t'attends ici.

(Victor sort.)

SCÈNE IX.

SAINT-HILAIRE, *seul.*

Oui, dépêche-toi, va demander ton pardon, ce ne sera pas le dernier, je l'espère. Enfin je puis donc rendre à cette famille tous les maux qu'elle a causés à la mienne. Grâce à ce nom de St-Hilaire que j'ai pris après une longue absence de ma ville natale, on ne se doute pas ici que je suis le fils d'un ancien ennemi, le fils du pauvre Bernard qui fut ruiné il y a plus de vingt ans par la concurrence et les procès qu'il perdit contre Simon. quoique jeune encore, j'ai juré haine et malédiction à celui qui en fut la cause, je tiendrai mon serment. J'aurais pu tout oublier pourtant; la vue d'Elise avait éteint en moi tous sentimens de vengeance : le refus de son père et la préférence accordée à Gustave me les ont rendus plus forts, plus audacieux qu'ils le furent jamais! prends garde, Simon, prends garde! une fois déjà je suis parvenu à ébranler ton crédit, encore un revers, je l'anéantirai. D'ailleurs, enhardi par quelques succès, Victor ne peut plus rien entendre d'un homme sans aussitôt s'en rapporter au sort des armes... un jour viendra où une main plus exercée que la sienne jettera le deuil dans sa famille; ce que j'eusse déjà fait moi-même si je n'en voulais qu'à son existence : certain de lui envoyer une balle droit au cœur, j'aurais pu le provoquer.. mais j'ai des projets plus élevés; avant sa vie il me faut la fortune qu'ils m'ont fait perdre, que je la possède un jour! et si les moyens que j'emploie ne suffisent pas pour triompher du père, ma main, j'en suis persuadé ne tardera pas à me venger sur le fils!... Le voici.

SCÈNE X.

ELISE, LA MARQUISE, Mme SIMON, VICTOR, ST-HILAIRE.

MAD. SIMON. Oui, monsieur, votre père est furieux, votre conduite est blâmable, très-blâmable! si j'ai parlé pour vous, c'est pour la dernière fois, je vous en préviens; car j'entends que vous vous corrigiez ou, loin de vous défendre, j'engagerais M. Simon à prendre des moyens extrêmes.

ST-HILAIRE, *bas à Victor.* Saurait-on ici?...

VICTOR. Non, rien de cette nuit, mais mon père m'attendait hier, et je crains...

MAD. SIMON. Mais, marquise, je ne puis tolérer; je lui ai tout passé jusqu'à ce jour parce qu'il ne s'agissait que de quelques dettes, de folies de jeune homme. Mais risquer sa vie! lui, notre fils unique! M. Victor devrait pourtant se rappeler que si le nom de son père est vulgaire, celui de sa mère au moins est illustre, que plusieurs de ses parens occupent des places éminentes, qu'avec eux il peut arriver à tout, s'élever aux honneurs!

LA MARQUISE. Allons, calmez-vous, mon amie; ce jeune homme sent parfaitement la force de votre raisonnement, il se corrigera.

ELISE. Ma mère!

ST-HILAIRE. Croyez madame que je ferai tout mon possible afin d'opérer en lui un heureux changement.

LA MARQUISE. Puisque M. de St-Hilaire veut bien s'employer, vous ne devez plus craindre ma chère amie.

MAD. SIMON. Non sans doute. Mais depuis quelque temps M. de St-Hilaire nous néglige; à peine le voit-on une fois la semaine.

ST-HILAIRE. Je crains d'être importun.. mais je me féliciterais d'être aujourd'hui près de vous, si ma faible voix pouvait être utile à mon ami, si elle pouvait lui faire obtenir un pardon, qu'il s'efforcera toujours de mériter.

LA MARQUISE. Ah! vous ne pouvez vous y refuser.

ELISE. Ma bonne mère!

MAD. SIMON, *à Victor.* Je vous pardonne. Mais à condition qu'il ne vous arrivera jamais pareille chose et que vous suivrez ponctuellement les conseils que vous donnera M. de Saint-Hilaire qui est votre ami, l'ami sincère de la famille.

ST-HILAIRE Madame!

VICTOR. Oui, ma mère.

LA MARQUISE. Ah! ça, maintenant, vous allez me promettre de venir à notre soirée oh! vous ne pouvez vous y refuser : une réunion superbe, ce qu'il y a de mieux composé, presque toutes les dames nobles de la ville.

MAD. SIMON. Je suis sensible à toutes

ces marques d'intérêt, mais il m'est impossible de me rendre à vos aimables invitations; j'en suis désespérée, marquise, je l'ai promis à M. Simon.

LA MARQUISE. Comment! vous avez promis à votre mari de fuir la société?

MAD. SIMON. Non, mais....

LA MARQUISE. Ah! si vous n'y venez pas, la soirée sera encore plus triste qu'à l'ordinaire.

ST-HILAIRE. Rendez-vous; madame la marquise vous prierait-elle aussi sincèrement si votre présence n'était nécessaire pour embellir cette réunion? M. Simon ne pourra vous en vouloir, je suis même certain que s'il était ici, il vous y aurait déjà fait consentir.

MAD. SIMON. Le voici.

VICTOR. Mon père!

MAD. SIMON. Ne parlez de rien devant lui.

SCÈNE XI.

ELISE, SIMON, LA MARQUISE, Mme SIMON, VICTOR, ST-HILAIRE.

SIMON, *à Elise qui est allée à lui.* Allons, ma bonne Elise, Gustave va bientôt revenir et tu n'es pas à ta toilette? quoique ce soit un jour d'adieu, il ne faut pas se négliger.

MAD. SIMON. C'est moi qui ne l'ai pas voulu; si l'on n'y tenait la main, cette petite passerait des jours entiers devant une glace.

SIMON. Ah! par exemple! je ne l'y ai jamais vue.

ELISE, *à son père.* Ma mère a raison; j'ai ce défaut, je m'en corrigerai. (*A part.*) Ma toilette était pour Gustave, ma mère me l'a défendue.

SIMON, *à Victor.* Vous voilà, monsieur? j'en suis bien aise. J'ai quelque chose à vous dire; ne vous éloignez pas.

MAD. SIMON. Votre fils a imploré de moi son pardon; je le lui ai accordé. Il est inutile de recommencer à lui faire de la peine, à le mortifier.

SIMON. Ma bonne amie ce n'est plus de cela qu'il s'agit. Mais j'ai besoin de lui parler seul... et vous m'avez promis...

ST.-HILAIRE. Je vous gêne, peut-être; je me retire.

MAD. SIMON. Non, vous nous accompagnerez au jardin, pour un moment seulement, nous reviendrons de suite, (*à Simon*) Souvenez-vous, monsieur, que j'ai dit à cet enfant tout ce que j'avais à dire... Je me fâcherais contre vous si....

SIMON. Sois-donc tranquille, je serai modéré, je te le promets.

MAD. SIMON. A la bonne heure.

ÉLISE. Mon bon père, ne le gronde pas trop, je t'en prie!

SIMON. Non, ma chère enfant; va, va avec ta mère.

SCÈNE XII.

VICTOR, SIMON.

SIMON. Enfin, je puis donc vous parler! Je vous ai attendu hier; où êtes vous allé?

VICTOR. Mon père!....

SIMON. Allons, répondez-moi... Rassurez-vous, j'ai promis à votre mère d'être calme, je le serai. Cependant elle ne connait pas encore toute votre conduite, sans cela croyez-vous qu'elle même pourrait garder la modération qu'elle me recommande? Je n'ai pas encore voulu vous enlever toute sa tendresse, mais j'exige ici un aveu franc et loyal. Où avez-vous passé la nuit?... Vous n'osez me répondre? eh bien! je vais vous le dire: vous l'avez passée toute entière dans une maison réprouvée dans un repaire de scélérats qui exploitent les jeunes gens qui, comme vous, ont la passion du jeu, pressurent leur fortune et ne les quittent souvent qu'après les avoir rendus criminels. Oui, monsieur, voilà pourquoi on voit le deshonneur se glisser tout-à-coup dans des familles respectables; voilà ce qui vous attend si vous ne vous corrigez pas!

VICTOR. Mon père! je puis m'être égaré, mais vous deshonorer? jamais!

SIMON. Jamais?... Ecoutez. J'ai mûrement pesé vos actions, j'ai mûrement réfléchi, car un père, voyez-vous, n'est pas une heure sans penser à l'avenir de ses enfans, sans chercher à le prévoir. On n'a pas besoin d'esprit pour cela: on n'a besoin que d'un bon cœur, et vous savez si le mien vous était ouvert?

VICTOR. Je n'en ai jamais douté, je n'en doute pas encore, malgré.....

SIMON. Malgré vos fautes, n'est-ce pas? Voyons.... vous avez beaucoup perdu, cette nuit? Vous avez fait sans doute quelques lettres de change? Comment feriez-vous pour les payer si je n'étais pas là? dites. Vous ne le savez pas. Eh bien! si je vous refusais mon secours et que leur échéance arrivât, vous feriez comme les autres, vous voudriez sortir à tout prix de votre position et, comme les autres, ce serait aux dépens de votre honneur. Voilà

ce que m'ont appris mes prévisions sur vous, ce qu'elles me confirment de jour en jour pour votre malheur et pour le nôtre!

VICTOR. Je sens profondément la force de vos raisons, elles sont déjà gravées dans mon cœur. Et si l'envie de mal faire me prenait jamais, nul doute que je pusse m'en garantir en les rappelant à ma mémoire.

SIMON. Ce matin, à six heures, après une querelle très-vive avec votre adversaire au jeu, vous êtes sorti, vous sixième.. où avez vous été ?

VICTOR. Vos procédés pour moi m'engagent à vous répondre avec franchise. Comme vous le pensiez tout-à-l'heure, mon père, j'ai été trompé au jeu, trompé toute la nuit. Quand je m'en aperçus, je voulus retirer l'argent que j'avais perdu où, pour dire vrai, les signatures que j'avais faites: non-seulement mon adversaire s'y refusa, mais il osa encore rire de ma crédulité, insulter à mon malheur!.. je ne pus me contenir... et un soufflet!...

SIMON. Imprudent!... Et vous vous êtes battus?

VICTOR. A une lieue de la ville, tous les deux, à vingt-cinq pas, une balle dans la poitrine l'étendit à mes pieds!

SIMON. Malheureux! malgré mes prières, malgré tes promesses!

VICTOR. Mais, mon père, il m'avait volé!

SIMON. Sa joue portait la marque de ton mépris, tu devais être satisfait.

VICTOR. Mais il disait qu'il voulait se battre; qu'il voulait me tuer: si j'avais fui, il m'aurait traité de lâche!

SIMON, *avec force*. Et quel est donc le courage qui vous force sur un mot, sur un geste, d'aller tuer son semblable? Savez-vous qu'un duelliste à mes yeux est aussi méprisable qu'un assassin? un duelliste, qui de gaîté de cœur ose priver une famille de son plus ferme et quelquefois de son seul appui, n'est-il pas un meurtrier? que fait donc de plus que lui l'assassin? Il frappe dans l'ombre direz-vous? Mais c'est pour se dérober à la honte, au cri de sa conscience, et plus souvent encore, c'est pour se dérober à lui-même! Le duelliste ne respecte rien, pas même son frère! Je vais vous en fournir la preuve... A seize ans, lorsque je pris le parti de m'embarquer, le capitaine du bâtiment sur lequel je montai avait justement le caractère dont je vous parle. Étant allé se reposer aux lieux qui l'ont vu naître; il devint épris de la maîtresse de son frère, qui comme lui était capitaine. Il le provoqua, et poussa si loin la fureur jalouse, qu'il le dégrada en plein café! dès-lors tout arrangement entre eux fut impossible, et, quoique dans ce temps, le duel pût être puni de mort, le lendemain ils tirèrent l'un sur l'autre à bout portant... l'instant d'après le frère n'existait plus et les remords les plus cuisans étaient dans le cœur de mon capitaines. Rentré chez lui, craignant san doute d'être arrêté, il m'ordonna de lui composer un breuvrage (que je ne connaissais pas alors), et s'empoisonna par degrés en me dictant son testament. C'est ainsi que finit un homme appelé par ses talens et son courage à être l'honneur de sa famille et l'orgueil de sa patrie!.. Maintenant, monsieur, je vous ai tout dit; si ces exemples ne suffisaient pas pour vous rappeler à vos devoirs, vous ne seriez plus mon fils, vous ne seriez à mes yeux que le plus méprisable des hommes!

VICTOR. Ah! mon père! je veux racheter par ma conduite à venir tous les torts du passé, c'est à genoux maintenant que je sollicite l'entier oubli de mes fautes.

SIMON. Ah! si ton repentir est sincère, ce n'est pas là que tu dois être, c'est sur le cœur de ton père! (*Ils s'embrassent*). Tais-toi, voici ta mère, essuyons nos larmes; qu'il ne soit plus question à présent que de notre amour mutuel!

SCÈNE XIII.

POTIN, ÉLISE, Mme SIMON, SIMON, VICTOR.

MAD. SIMON. M. Potin, M. Potin... je vous dis que vous lassez ma patience et qu'elle est à bout.

POTIN. Mais, madame.....

SIMON. Qu'y-a-t'il donc?....

MAD. SIMON. C'est une horreur! La cour, le péristyle sont encombrés à n'y pouvoir marcher; l'entrée du jardin est interceptée.

SIMON. Comme il m'est arrivé beaucoup de marchandises ces jours-ci, c'est moi qui ai commandé....

MAD. SIMON. M. Simon, cela ne vous regarde pas. Quand je rappelle un valet à ses devoirs, je vous prie de ne pas vous en mêler. (*à Potin*) Répondez-moi?

POTIN J'avais dis à Mme Potin....

MAD. SIMON. Taisez-vous. Avez-vous dit aussi à votre femme de répandre de la paille dans la cour? Ne vous paie-t-on pas pour que la maison soit en ordre?

POTIN. Pardon, madame, c'est madame Potin... qui...

MAD. SIMON. Madame Potin est ici pour veiller à qui entre et sort de la maison, rien autre chose. D'ailleurs dans un bon ménage, l'homme seul doit travailler.

POTIN, *à part*. Diable de madame Potin, va!...

MAD. SIMON. Il y a longtemps que je vous aurais renvoyé sans M. Simon qui vous considère à cause de votre blessure. Mais je le dis devant lui: la première fois que vous vous éloignerez de la règle que je vous ai prescrite, on continuera votre pension et je vous chasserai!

ÉLISE. Ah! ma mère! Il faudrait que vous en prissiez un autre!

MAD. SIMON. Laissez-nous, petite-fille..

POTIN. Mademoiselle a raison. Madame ne peut pas être *sans-suisse*.

MAD. SIMON. Allons, partez et tenez-vous pour averti.

POTIN. Oui, madame, (*à part*) j'ai bien fait de lui parler comme ça tout d'même!

(Il sort par le côté, Gustave paraît au fond.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GUSTAVE.

ÉLISE. Gustave!

GUSTAVE. L'heure de partir va sonner, je viens vous faire mes adieux.

ÉLISE. Déjà!

SIMON. Eh! quoi, mon pauvre ami, nous allons donc encore nous séparer!

MAD. SIMON. Ah! c'est aujourd'hui que monsieur quitte notre ville?

GUSTAVE. Oui, madame; mais ce départ m'affligerait bien moins si madame Simon m'assurait qu'à mon retour, ayant mérité de ma patrie le grade de capitaine, la promesse que m'a faite M. Simon de me donner la main de sa fille n'a rien qui puisse la contrarier, qu'elle me permettra enfin de l'appeler ma mère!

MAD. SIMON. Mais, non... M. Simon a promis, je ne veux pas le faire manquer à sa parole... si vous vous en rendez digne.

ÉLISE. Ma mère! ma bonne mère!

SIMON. Bien, bien, ma bonne amie!

GUSTAVE. Ah! madame! votre réponse a ému mon âme; je sens aux pleurs qui coulent de mes yeux que je reviendrai digne de vous et du trésor que vous m'accordez.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-HILAIRE, LA MARQUISE.

ST.-HILAIRE, *en entrant*. Tenez ferme, marquise, elle se rendra, et une fois arrivée, il vous sera facile.....

LA MARQUISE. Chut! taisez-vous!

GUSTAVE, *embrassant Élise*. Adieu donc Élise!

ÉLISE. Adieu, adieu, Gustave.

GUSTAVE. Adieu, mon père, ma mère!. Ah! je puis vous donner ce nom car je mériterai celui de votre fils.

ST.-HILAIRE, *à part*. Malédiction! j'arrive pour être témoin de son départ et de la préférence qu'on lui accorde. Mais patience, il y a loin encore d'ici son retour!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE. M. Simon, M. Simon, le brick *le Bonheur* vient d'entrer dans le port; le capitaine a rencontré la corvette *la Galathée* à la hauteur des îles d'Hières et m'a chargé de vous dire que d'après sa marche, il ne l'a pas dépassée de plus de deux heures.

SIMON. Ah! mes enfans! mes amis! je ne donnerais pas cette journée pour deux cents mille francs!

MAD. SIMON ET VICTOR. Est-il vrai?

SIMON. Oui, oui, mes chers amis, rien n'est plus vrai?

(On entend un coup de canon.)

GUSTAVE. C'est le signal pour mettre à la voile. Je pars tranquille et content, car j'emporte l'assurance de posséder Élise et que votre bonheur ne sera point troublé!

ST.-HILAIRE, *à part*. Peut-être!

(Pendant que Gustave fait ses adieux à Élise et à Simon, la Marquise s'approche de Mme Simon, et St-Hilaire de Victor.)

LA MARQUISE, *bas à Madame Simon*. Viendrez-vous à notre soirée?

MAD. SIMON, *avec embarras*. Je ne sais.

ST.-HILAIRE, *bas à Victor*. On nous attend.

VICTOR. Silence!

LA MARQUISE. Un jour comme celui-ci, M. Simon pourrait-il vous refuser un instant de plaisir?

ST.-HILAIRE. Ayant engagé notre parole nous ne pouvons y manquer !

MAD. SIMON, *ayant réfléchi*. J'irai.

VICTOR, *avec force*. Je n'irai pas !

(Gustave, Elise et Simon sont restés au fond. Le vaisseau paraît au lointain ; une barque est au bord de la mer. Gustave y monte et fait ses adieux à tout le monde. On entend le canon jusqu'au baisser du rideau. — Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un riche salon à colonnes, ouvert des deux côtés du fond. Sur le devant de la scène, à la gauche de l'acteur, un sopha ; à la droite, une table ronde, des fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, SIMON.

SIMON. Mais, ma chère Elise, conçois-tu cela de ta mère? Quand toute la fortune que j'avais acquise ne suffira peut-être qu'à réparer les pertes consécutives que j'ai faites, vouloir donner un bal dans un pareil moment !

ÉLISE. Mais, mon père, c'est que depuis plusieurs jours vous paraissiez avoir oublié vos peines.

SIMON. Sans doute. D'après les lettres que j'ai reçues de Gustave, je pouvais penser qu'enfin, après deux années de voyages et de combats, il reviendrait dans les premiers jours du mois : nous voilà au quinze, et point de nouvelles ! Je crains bien qu'il n'ait été forcé de continuer ses expéditions.

ÉLISE. J'en souffré autant que vous, mon père !

SIMON. Mais cela ne dérange pas tes projets à toi ; car j'ai pris mon parti, vois-tu. Dès que vous serez mariés, je fais mes comptes, je réalise ; et s'il me reste quelque chose après ta dot, nous irons ensemble habiter une campagne; et là, ne recevant personne, vivant dans sa famille, ta mère peut-être ne me donnera plus aucun souci. Nous tâcherons d'attirer ton frère à nous ; et si ces projets réussissent, nous pourrons jouir encore de quelques momens heureux.

ÉLISE. Oui, mon père, n'en doutez pas : Gustave nous ramènera le bonheur; votre félicité sera complète, votre existence embellie et prolongée par l'amour de vos enfans !

SCÈNE II.

POTIN, ÉLISE, SIMON.

POTIN, *accourant*. M. Simon! M. Simon! on vient vous prévenir qu'on aperçois à l'horison un gros bâtiment ; on dit que c'est celui du capitaine Gustave.

ÉLISE. Ah ! mon père ! c'est lui ! Je le sens aux battemens de mon cœur !

POTIN. Oui, mademoiselle, c'est lui ; car ça m'a fait *la* même effet tout-à-l'heure quand...

SIMON. C'est bon. Continue ta besogne ; tu en as aujourd'hui, et tu n'y es pas habitué à celle-là. Dam! nous n'avons plus autant de domestiques, il faut que le travail de chacun soit réparti.

POTIN. Ah ! ben oui, l' travail, ça n' me fait pas peur à moi. Y n'y a qu' madame Potin... Mais elle est vieille, c'te femme... Et les vieilles femmes, il faut diablement les r'muer pour qu' ça puisse faire quèque chose.

SIMON, *à Elise*. Je vais voir sur le port si c'est bien Gustave qui nous arrive, pour le ramener dans tes bras. Ah! çà, maintenant, si c'est lui, mon enfant, ce bal qui d'abord m'avait tant déplu, devien-

dra pour nous le mobile d'une grande fête... Non-seulement, je voudrai que tu y paraisses, mais encore que tu y sois brillante!

ELISE. Je le serai, mon père.

SIMON. Ma foi, je ne serai plus fâché que mon monde soit congédié, et d'avoir renvoyé toute affaire à mon banquier; car nous pourrons être tout à lui au moins. Allons, va te préparer. Adieu, adieu, mon enfant.

SCÈNE III.

POTIN, *seul.*

C'est ça, qu'elle aille à sa toilette; moi j'ai fait la mienne. Dieu de dieu! suis-je t'y beau comme ça! J' m'ai r'gardé tout-à-l'heure dans une glace, j' pouvais pas me r'connaître. Et Mme Potin! a-t-elle l'air *fierte* de son époux! Aussi elle l'a embrassé, en l'appelant son bibi! Y n'y a qu' la culotte qui m' contrarie... à cause de ma jambe. Mais, du reste, j' crois qu' je n'suis pas mal. Ah! ça, voyons si tout est bien en ordre pour les rafraîchissemens... car je suis le *sommeil-lier* du bal! Tiens, v'là déjà c' M. de St.-Hilaire... j' l' haït'y, c't être-là! A'-t-'y l'air sournoise! Et puis, çà n' donnerait jamais rien au concierge... au suisse! veux-je dire.

SCÈNE IV.

POTIN, SAINT-HILAIRE.

POTIN, *saluant.* M. de St.-Hilaire... j'ai bien l'honneur ..

ST.-HILAIRE. Victor est-il de retour?

POTIN. Je ne l'ai pas encore vu.

ST.-HILAIRE. Dès qu'il reviendra, dites-lui que l'attends ici.

POTIN Tout ce qui peut être agréable à M. de Saint-Hilaire.

ST.-HILAIRE. C'est bon. Allez.

POTIN. Je vas.

(Il va pour sortir.)

ST.-HILAIRE. Ah! est-il venu beaucoup de monde demander M. Simon?

POTIN. Tiens! c'est vrai. Il en est venu une douzaine de monde.

ST.-HILAIRE. Qu'avez-vous répondu?

POTIN. C' que monsieur m'avait dit...

ST.-HILAIRE. Oui, d'aller chez son banquier : c'est très-bien. Il est inutile d'en parler à votre maître; je sais qui, je m'en charge.

POTIN. Mais je dois pourtant... car mes devoirs sont...

ST.-HILAIRE. De vous taire lorsqu'on vous le commande; et si vous en ouvrez la bouche, je vous fais chasser par madame!

POTIN. C'est fini... ell' rest'ra muette... ma bouche. (*A part.*) Est-y sournois! Oh! sournois, va!

(Il sort.)

SCÈNE V.

SAINT-HILAIRE, *seul, feuilletant des billets.*

Oui, oui, j'en ai assez. Ma vengeance, celle de mon père seront satisfaites! Quelle heureuse circonstance pour moi! La marquise, qui, sans le savoir, coopérait à l'accomplissement de mon œuvre, la marquise m'aimait depuis longtemps : elle m'a fait offrir sa main... je dois donc posséder sa confiance? J'en ferai bon usage. Il n'y a plus que ce Gustave... N'importe, qu'il se marie, pourvu que je sois vengé! J'ai tremblé un moment pourtant: la tranquillité de Victor, son obstination à ne plus suivre mes conseils, me faisaient désespérer d'arriver à mon but; mais l'idée de le rendre amoureux pour la première fois vint à ma pensée, et depuis un an il dépasse tout ce que j'avais conçu de lui. La préférence que Marie accorde au capitaine Georges me servira... Je pourrai peut-être... Mais je crois entendre Victor... Oui, c'est lui.

SCÈNE VI.

SAINT-HILAIRE, VICTOR.

VICTOR. Ah! te voilà, mauvais sujet? c'est ainsi que tu laisses tes amis? un déjeuner excellent, des vins exquis, des femmes charmantes! et tu n'étais pas là! C'est peut-être la seule fois que tu m'aies abandonné : Oreste pourrait-il donc vivre sans Pylade?

ST.-HILAIRE. Non, Pylade est nécessaire à l'existence d'Oreste : c'est pour cela que je t'ai quitté. Ne fallait-il donc pas que j'allasse au plus tôt chez cet homme qui doit te procurer la somme dont tu as besoin?

VICTOR. C'est juste. Eh bien! ce vieux juif est-il plus traitable?

ST.-HILAIRE. Non; il veut une caution.

VICTOR. Ne lui as-tu pas offert la tienne comme tu me l'as promis?

ST.-HILAIRE. Oui; mais il la refuse. Il dit qu'il veut mieux que des répondans, mieux que des signatures; il lui faut des gages.

VICTOR. Des gages! il devient difficile : il n'aura rien. Je me passerai de lui, je me passerai d'argent.

ST.-HILAIRE. Y songes-tu? N'est-il pas de toute nécessité que tu en aies? N'as-tu pas le dessein de faire passer un cadeau à la belle Marie? seule ressource qui te reste; car si elle l'accepte, elle est forcée d'agréer ton hommage, et tu triomphes enfin!

VICTOR. Ah! c'est vrai. Elle est si belle, Marie! Donne-moi donc un moyen?

ST.-HILAIRE. Adresse-toi à ta mère; elle ne te refuse rien... Précisément la voici.

(Ils remontent la scène.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme SIMON, LA MARQUISE.

MAD. SIMON. Vous avouerez, marquise, que j'ai un malheur décidé à votre bouillotte? Chaque fois que je tiens, on me décave; c'est vraiment une chose extraordinaire.

LA MARQUISE. C'est vrai, la chance vous est contraire aujourd'hui; mais vous aurez votre revanche. Tout le monde est enchanté de vous; et la duchesse de Sainte-Vallée, qui ne vous connaissait pas encore, vient de faire les plus beaux éloges de vos manières à notre réunion.

MAD. SIMON. Vraiment?

LA MARQUISE. Et en effet, je vous ai bien observée, il est impossible de perdre avec plus de réserve, avec plus de grâce! Enfin, comme je vous le disais, tout le monde en est enchanté. — Ah! c'est vous, M. de St.-Hilaire? vous ne deviez venir que pour le bal.

ST.-HILAIRE. J'ai eu des affaires pour mon ami. (*Bas.*) J'ai à vous parler.

LA MARQUISE. Je suis à vous. (*A Madame Simon.*) Vous ne tarderez pas à revenir, n'est-ce pas? Je suis sûre qu'on se plaint déjà de votre absence, tant vous êtes désirée!

MAD. SIMON. Oui, oui, je vais y aller.

LA MARQUISE, *bas à St.-Hilaire.* Que voulez-vous me dire, mon ami?

ST.-HILAIRE. Avez-vous les billets que je vous ai demandés?

LA MARQUISE. En voici pour vingt mille francs, c'est tout ce que j'ai de Madame. Simon; mais il faut que vous me promettiez qu'ils ne sortiront pas de vos mains.

ST.-HILAIRE. C'est bien mon intention!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

Mme SIMON, VICTOR.

MAD. SIMON. Toujours en perte, toujours! ah! je commence à croire M. Simon, cette marquise sera cause de bien des maux! ah! c'est vous, Victor?

VICTOR. Oui, ma mère.

(Il l'embrasse et s'assied près d'elle.)

MAD. SIMON. Vous m'embrassez bien tendrement aujourd'hui... auriez-vous encore besoin de moi?

VICTOR. Ah! ma mère! ce n'est pas cela... vous savez combien je vous aime, et je sais combien vous méritez d'être aimée!... il est vrai cependant... que j'ai une demande à vous faire.

MAD. SIMON. Qu'est-ce donc? je ne vous vis jamais embarrassé comme en ce moment.

VICTOR. C'est qu'il s'agit en effet d'une chose pour laquelle je ne vous ai jamais sollicitée.

MAD. SIMON. Qu'elle est-elle?

VICTOR. C'est... votre consentement...

MAD. SIMON. Pour?...

VICTOR. Pour me marier.

MAD. SIMON. Vous marier! aimeriez-vous déjà?

VICTOR. Oui, ma mère. Et celle que j'aime, vous la connaissez... elle vient ce soir ici, au bal.

MAD. SIMON. Dites-moi son nom.

VICTOR. C'est Marie! La belle Marie!

MAD. SIMON, *se levant.* Mademoiselle de Sourdeuil! je vous approuve Victor; vous ne pouviez faire un meilleur choix. Des vertus, de la fortune... (*à part*) trop de fortune, peut-être! (*haut*) et... a-t-elle agréé vos hommages?

VICTOR. Pas encore. Elle attend que je me présente à ses parens.

MAD. SIMON. C'est juste, il faudra le faire.

VICTOR. C'est bien mon intention... mais, avant, j'aurais désiré savoir si elle m'aime réellement... et, pour cela... je voudrais lui faire un présent.

MAD. SIMON. Je n'y vois pas de mal, si toute fois les parens y consentent.

VICTOR. Comme je n'ai pas la somme nécessaire... je viens vous faire un dernier emprunt...

MAD. SIMON. Un emprunt? mais hier je vous ai fait donner cinq cents francs.

VICTOR. Oui, mais...

MAD. SIMON. Vous les avez déjà dépensés?... et comment?.. vous avez joué, peut-être... ah! vous avez joué!!!

VICTOR. C'était pour la dernière fois.

MAD. SIMON. Oh! oui, Victor... que ce soit la dernière fois, la dernière! car vous ne savez pas, vous ne pouvez encore savoir combien il est terrible de ne pouvoir se passer du jeu!

VICTOR, *étonné*. Mais, ma mère...

MAD. SIMON, *vivement*. Bien, bien, c'est assez, ne parlons plus de cela, je vous pardonne.

VICTOR. Alors vous aurez la bonté de me prêter.

MAD. SIMON. Mais je ne le puis pas, mais cela m'est impossible.

VICTOR. Comment? j'avais pensé au contraire que puisque vous donniez un bal...

MAD. SIMON. Un bal! ah! si vous en connaissiez les motifs, si vous saviez!..

VICTOR. Expliquez-vous, je vous en prie.

MAD. SIMON. Eh bien! ce bal, je l'ai donné...

(On entend un coup de canon.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉLISE.

ÉLISE. Ma mère! ma mère! c'est Gustave! oh! c'est bien lui, j'ai reconnu son bâtiment.. (*remarquant la pâleur de sa mère*) Ah! mon Dieu! qu'avez-vous ma mère? vos yeux sont remplis de larmes?

MAD. SIMON. Rien!... je n'ai rien! (*à part*) Qu'ils ignorent toujours les bruits qui circulent sur la ruine de notre maison!

SCÈNE X.

LES MÊMES, SAINT-HILAIRE, LA MARQUISE, PIERRE, GEORGES, VICTOR, MARIE.

PIERRE, *annonçant*. Le capitaine Georges et Mlle de Sourdeuil.

VICTOR. Marie!

ST.-HILAIRE, *à Victor*. Eh bien! ta mère?

VICTOR. Impossible!

ST.-HILAIRE. Comment?

VICTOR. Je ne puis te le dire, mais j'ai besoin de tes conseils.

ST.-HILAIRE, *à part*. Je m'en doutais.

(Il va trouver Georges et Victor s'empresse auprès de Marie pendant la scène suivante.)

ST.-HILAIRE, *à Georges*. Eh bien! capitaine, vous êtes donc des nôtres?

GEORGES. Oui, M. de St-Hilaire; je ne m'y attendais pas pourtant, car j'étais d'un repas donné par mon corps d'officiers au nouveau colonel du régiment, et je ne me sentais pas après le courage de danser ce soir; mais mademoiselle de Sourdeuil et sa mère m'engagèrent tellement que je me suis décidé.

ST.-HILAIRE. Vous avez très-bien fait; vous aurez du plaisir.

GEORGES. Peut-être. Je n'aime point le bal, surtout quand je suis avec une demoiselle.

ST.-HILAIRE. Pourquoi?

GEORGES. Parce qu'il y a toujours des importuns qui la suivent, qui lui parlent.

ST.-HILAIRE. Je vois ce que c'est, vous êtes jaloux.

GEORGES. Je ne m'en défends pas. Et comme je suis assez vif de mon naturel, j'ai peur qu'il ne s'en suive des affaires, toujours fâcheuses quelle qu'en soit l'issue.

ST.-HILAIRE. J'étais sûr d'avoir deviné.

(Saint-Hilaire et la Marquise sortent.)

GEORGES, *prenant la main de Marie*. Pardon!

(Il passe devant Victor, qui paraît mécontent.)

PIERRE, *accourant*. Madame, madame, voilà M. Simon et le capitaine Gustave.

ÉLISE. Grand Dieu!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GUSTAVE, SIMON.

GUSTAVE, *accourant*. Élise! ma chère Élise!

ÉLISE. Gustave!

GUSTAVE. Ah! ma mère! car je puis vous donner ce nom chéri! daignez permettre... (*A Victor et à Georges.*) Mon frère! mes amis! pardon si, dans le premier moment.....

GEORGES. Comment donc!... nous savons tous l'effet que produit un retour que l'on désire depuis longtemps..... Surtout lorsqu'on revient pour épouser une demoiselle aussi accomplie.

SIMON. Je vous remercie, capitaine, je prends le compliment pour moi.

PIERRE. Les salons sont éclairés. Une nombreuse société y est déjà réunie.

SIMON. Venez, mes enfans, je vais vous présenter à tous nos amis. Messieurs, je vous en prie, donnez la main à vos dames et que le bal commence.

(Tout le monde entre dans le salon du bal.)

SCÈNE XII.

POTIN, *seul.*

(La contredanse se fait entendre en sourdine pendant cette scène.)

POTIN, *seul avec un plateau.* C'est singulier, personne n'y touche..... Ils disent qu'ils n'ont pas encore soif. Eh bien! j'ai soif pour eux, moi. (*Il avale deux biscuits.*) C'est bon, tout d'même, pauvr' Mame Potin, si t'étais là!... Au fait, qu'est-ce qui m'gêne?... j'suis pas forcé d'rend' le compte. (*Il met les biscuits dans sa poche, puis il en mange en parlant.*) C'te pauvr' biche! c'est ben assez pour elle d'êtr' obligée d'garder la porte pendant qu' les aut'es se divertissent.... j'lui ai porté tout-à-l'heure un litre de marrons et quat'e bouteilles de cid'e pour qu'elle s'amuse à grignoter... elle aime tant grignoter d'puis qu'elle n'a plus de dents!... c'est pas comme moi qui en ai-z-encore!.... Oh! bon!... v'là qu' j'étouffe à présent! et pas la moindre liquide!!... Ma foi, tant pire pour les glaces! (*Il en avale deux.*) Tiens c'est pas mauvais du tout ça!..... Si j'pouvais en porter à Bibi! (*Il fait un pas pour sortir.*) C'est pas possible... on m'verrait... si j'avais quéque chose encore.... (*Il cherche dans ses poches et y trouve le sac aux marrons.*) Oh! quelle idée! (*Il met deux glaces dans le sac*). Oh! mon bichon!... comme tu vas te régaler!

(La musique cesse. Potin va pour sortir, au moment où Victor et Saint-Hilaire entrent vivement; il met le sac dans la poche de son habit.)

SCÈNE XIII.

SAINT-HILAIRE, VICTOR, POTIN.

VICTOR. Ce maudit capitaine, il n'y a que pour lui à parler, à peine si l'on m'écoute!

ST.-HILAIRE. Ma foi! je crois qu'il t'est préféré!

VICTOR. Si je le savais!.....

POTIN, *à part.* Ils ont l'air bien échauffés, si *j'leurs* offrais... (*Haut.*) Ces messieurs veulent-ils se rafraîchir?

(La musique reprend.)

VICTOR. Des glaces! Apporte-nous du champagne.

POTIN. Je n'en ai pas là... En attendant, si ces messieurs voulaient...

VICTOR. Du champagne, te dis-je.

POTIN. Je vas, monsieur, je vas...

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

ST.-HILAIRE, VICTOR.

VICTOR. Je suis dans une fureur!

ST.-HILAIRE. Allons, calme-toi.

VICTOR. N'as-tu pas remarqué comme moi qu'il affectait de sourire en me regardant?

ST.-HILAIRE. C'est vrai. Son regard était triomphant.

VICTOR. Il savait bien que je serais refusé. Ils s'aiment sans doute?

ST.-HILAIRE. Et sans ce bal tu n'aurais connu cette inclination qu'après eur mariage!

VICTOR. Leur mariage!... oh! il ne se fera pas.

ST.-HILAIRE. Laisse-moi me charger de cette affaire, et dans celle-ci, comme dans toutes les autres, sois certain que je te servirai en ami.

VICTOR. Je compte sur toi.

(La musique cesse.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIE, GEORGES, LE DOCTEUR DESROSIERS, POTIN, ET QUELQUES CONVIVES.

POTIN, *accourant.* Voilà du champagne, messieurs. (*Il dépose deux bouteilles sur une table ronde qui est sur l'avant-scène à droite de l'acteur. Essuyant sa culotte.*) Qui diable a pu me mouiller comme ça?... Ma poche aussi? (*Il fouille dedans, et en retire le sac aux marrons.*) Ah! mon Dieu! mes pauvres glaces!... et mes biscuits donc!... c'était bien la peine... Pauv' biche! j't'en port'rai d'aut'es va!

(Il reprend son plateau et offre des glaces à Marie et à Georges, qui refuse. Saint-Hilaire s'en apercevant, s'approche de Georges.)

ST.-HILAIRE, *à Georges.* Je suis sûr que le capitaine est comme nous, il préfère un verre de champagne à toutes les orangeades du monde?

GEORGES. Ma foi, oui, je l'avouerai franchement.

ST.-HILAIRE, *bas*. Si ces dames voulaient le permettre, je vous inviterais à faire comme ces messieurs.

(Georges prend congé des dames ; un verre lui est présenté. On entend une walse.)

GEORGES. Messieurs, que notre première santé soit pour la famille Simon.

LES CONVIVES. Oui, oui, à la famille Simon.

(Tout le monde disparaît, excepté les convives.)

SCÈNE XVI.

SAINT-HILAIRE, VICTOR, CONVIVES, LE DOCTEUR DESROSIERS, GEORGES.

ST.-HILAIRE. Allons, mes amis, remplissez vos verres ; rasade pleine. Il s'agit d'un toast qui vous sera cher. (*Trinquant.*) A la belle Marie ! la rose du bal !

LES CONVIVES. Bien ! bien ! A la belle Marie !

LE DOCTEUR. Oui ; mais qui se chargera de répondre pour elle ?

UN CONVIVE. Et parbleu ! son favori de la soirée, le capitaine Georges.

ST.-HILAIRE. Non, non, le capitaine Georges n'est pas son favori. Dix à parier contre un que mon ami Victor l'emportera.

GEORGES. M. Victor ?... peut-être ?

LE DOCTEUR, *riant*. Je crois, Messieurs, que le cœur de la belle Marie est encore indécis entre ses deux adorateurs.

ST.-HILAIRE. Je gage toujours pour mon ami.

VICTOR. En effet, je ne crois pas que le capitaine ait le droit de prétendre à sa main.

GEORGES. Tenez, messieurs, nous faisons beaucoup de bruit pour rien, ce me semble ; mais, puisque la question, toute puérile qu'elle soit, n'est pas encore résolue, je dois dire, quoique cela vous paraisse peut-être ridicule de ma part, que le cœur de la belle Marie est à moi, à moi seul ; j'ai de bonnes raisons pour parler ainsi ; et M. Victor, mon rival, ne saurait l'emporter sur moi, malgré les avantages qui le feraient réussir auprès de toute autre personne.

VICTOR. Capitaine, point d'ironie.

GEORGES. Ironie !.... Que voulez-vous dire par ce mot ? Je vous promets, M. Victor, que je n'ai pas l'intention de vous chercher querelle. S'il m'est échappé quelque chose d'offensant pour vous, j'en suis fâché, je vous assure. Mais quant à mademoiselle Marie, je suis bien certain de vous être préféré. Ainsi, messieurs, je vous remercie pour elle.

VICTOR. Capitaine, vous vous trompez..... Ah ! dites que vous vous êtes trompé !

GEORGES, *avec calme*. Trompé ?..... Tenez, Victor, vous me forcez à faire un aveu que je voulais retarder encore de quelques jours, mais qui, je l'espère, va nous mettre d'accord..... Non-seulement la main de mademoiselle de Sourdeuil m'est accordée, mais elle m'est assurée par un contrat signé hier entre nos deux familles. Et je puis vous affirmer, qu'à moins d'événemens que je ne peux prévoir, avant un mois vous aurez été témoin de mon bonheur.

LES CONVIVES ET LE DOCTEUR. Ah ! c'est différent.

VICTOR. Cela n'est pas, messieurs, cela n'est pas.

GEORGES. M. Victor, vous avancez là des paroles.....

VICTOR. Que je soutiendrai envers et contre tous !

GEORGES, *après une pause*. Vous êtes jeune, Victor. Vous ressemblez en ce moment à un fort écolier qui n'a plus besoin que d'une bonne leçon pour sortir parfait des mains de son maître.

VICTOR. Et... qui pourrait me la donner ?

GEORGES. Moi !... si je ne respectais la maison où je me trouve.

ST.-HILAIRE, *bas*. Ah ! c'en est trop, Victor, son orgueil me révolte, il faut en finir.

VICTOR. Si ce que vous nous avez dit au sujet de votre mariage est vrai, vous avez fait une action basse en vous en flattant devant moi ; et cette action me ferait croire que vous n'êtes.....

GEORGES. Achevez !...

VICTOR. Que vous n'êtes qu'un lâche !

GEORGES. Vous m'accusez de bassesse, et vous m'appelez lâche ?

VICTOR. Oui, oui, je l'ai dit.

GEORGES. Vous savez quelles excuses vous me devez à l'instant même ?

VICTOR. C'est lorsque l'un de nous deux aura le cœur percé d'une balle que je vous ferai excuse.

GEORGES. Eh bien ! marchons !

LES CONVIVES. Nous ne le souffrirons pas.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, POTIN.

ST-HILAIRE. Vite, vite, cours au tir de Leboucher, demande lui une paire de pistolets; tu lui diras que c'est pour moi, il saura ce que cela veut dire..... tu nous attendras à la porte, va.

POTIN. Mais, monsieur,....

ST-HILAIRE. Cours, te dis-je, dix louis pour toi, si tu arrives à temps!

POTIN. Dix louis!.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, *excepté* POTIN.

GEORGES, *au docteur*. Non, non, il faut que cela finisse sur le champ. (*A Victor*.) Vous avez des pistolets?

VICTOR. Nous en trouverons en chemin.

LE DOCTEUR. Y songez-vous, messieurs, il fait nuit close.

GEORGES. Et qu'importe? a-t-on besoin du jour pour se battre à bout portant?

VICTOR. Non, non, partons.

(Les convives leur barrent le passage.)

LE DOCTEUR. Nous nous y opposerons tous (*Appelant*.) A nous, Messieurs!

VICTOR. Silence!

ST.-HILAIRE. Malheureux!

SCÈNE XIX.

TOUT LE MONDE, *excepté* POTIN.

SIMON. Qu'y a-t-il? D'où vient ce bruit?

LE DOCTEUR. Vous arrivez à propos, Ces messieurs allaient se battre.

TOUS. Se battre!

ÉLISE. Mon frère!

M. et MAD. SIMON. Mon fils!

LE DOCTEUR. Votre fils et le capitaine Georges.

SIMON *à Victor*. Malheureux! vous vouliez faire de ma maison une scène de meurtre?

MAD. SIMON. Y pensiez-vous, Victor?

GEORGES. Mais je vous jure que ce n'était rien; un mot, cela se serait arrangé, soyez-en sûrs. Et la preuve, c'est que j'offre ma main à Victor, je suis persuadé qu'il ne la refusera pas.

VICTOR, *la refusant*. Monsieur!

GUSTAVE, *à Victor*. Dès que le capitaine vous offre sa main, vous devez l'accepter.

MAD. SIMON. Mon fils!

(Victor lui donne la main, pendant que tout le monde interroge les témoins de la scène précédente. Victor et Georges se tiennent à l'écart.)

GEORGES. A quelle heure demain?

VICTOR. Au lever de l'aurore.

GEORGES. En quel lieu?

VICTOR. Celui que vous voudrez.

GEORGES. Eh bien! Nous nous trouverons sur le port.

VICTOR. Les armes?

GEORGES, Le pistolet. Tous deux, sur les levées d'une chaloupe, en pleine mer: afin que celui qui sera touché ne puisse en revenir!

VICTOR. C'est dit, point de grâce, car je ne vous en ferai pas.

GEORGES. Ni moi, je vous le jure! Ce n'est plus rien, vous le voyez. Continuons à nous divertir. Ce bal était divin! je suis vraiment fâché de l'avoir troublé un moment.... Mais je veux vous donner à mon tour l'exemple du plaisir. (*A Marie lui donnant la main*.) Mademoiselle.....

SCÈNE XX.

LES MÊMES, POTIN.

POTIN. Voilà les pistolets!

GUSTAVE, *les lui prenant*. Malheureux!

POTIN. Prenez donc garde! ils sont chargés!

GUSTAVE, *les pose sur la table*. Retire-toi!

POTIN. Je crois que j'ai fait une bêtise.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE. M. Simon, un domestique ayant vainement tenté de vous parler dans la soirée, m'a chargé de vous remettre cette carte qui, dit-il, est celle de son maître.

SIMON, *lisant*. Eugène de St-Martin... mon banquier! que peut-il me vouloir? (*A Pierre*.) J'y vais. Pardon, mes amis, une affaire pressante sans doute m'appelle, Gustave me remplacera. (*A Victor*.) J'espère monsieur, que vous ne quitterez pas votre mère.

VICTOR. Mon père!

SIMON. Je l'exige.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, *excepté* SIMON.

GEORGES, *à la société*. Eh bien ! vous ne me suivez pas ?

LE DOCTEUR. Il se fait tard... je crois que nous ferions mieux de nous retirer.

GEORGES. Partons donc puisque vous le voulez. (*A Victor.*) Sans rancune. (*A part.*) Jusqu'à demain.

VICTOR, *de même*. Sans rancune.

(Ils se donnent la main. Pendant que la société remonte la scène, Saint-Hilaire vient près de Victor.)

ST-HILAIRE, *à Victor*. Le combat est-il digne de toi ?

VICTOR. À mort !

ST-HILAIRE, *joyeux*. À la bonne heure.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON, *à Gustave*. Ah ! mon ami, que viens-je d'apprendre ?

GUSTAVE. Quelle pâleur ! qu'avez-vous donc ?

MAD. SIMON. Que vous est-il donc arrivé, mon ami ?

SIMON, *avec colère*. Et c'est vous qui me le demandez ?

ÉLISE. Mon père !

MAD. SIMON. Au nom du ciel, qu'y a-t-il ?

SIMON. Vous allez le savoir. (*A tout le monde.*) Retirez-vous.

GUSTAVE. Ce n'est rien, mes amis.... plus tard vous en serez instruits.

(Toute la société se retire en exprimant la surprise.)

SCÈNE XXIV.

SIMON, Mad. SIMON, ST-HILAIRE, *au fond*.

MAD. SIMON. Enfin, monsieur, me direz-vous !...

SIMON. Qu'ai-je à vous apprendre encore ? Ne voyez-vous pas sur mon front que je suis déshonoré ?...

MAD. SIMON. Que voulez-vous dire ?

SIMON. Que vos dilapidations ont enfin précipité ma ruine ?

MAD. SIMON. O mon Dieu ! ce n'est pas possible ?

SIMON. Regardez ces billets protestés!. Voyez ces signatures...... ce sont les vôtres.... malheureuse ! avoir souscrit pour vingt mille francs en un jour, vingt mille francs ! comment les payer ?

MAD. SIMON. Mais votre banquier ?

SIMON. Il n'avait plus rien et n'a pu satisfaire. Et les effets, des effets signés de ma main, sont protestés maintenant. (*Lui saisissant le bras.*) Mais dites-moi donc comment je pourrai me tirer de cette affaire?

MAD. SIMON. O mon Dieu, vous me faites mal, mais vous me faites mal, monsieur ! vous oubliez sans doute qui je suis ?

SIMON. Qui vous êtes ? mauvaise épouse ! mauvaise mère !

MAD. SIMON. Ah ! Monsieur, cessez, cessez je vous prie.

ST-HILAIRE. Je suis vraiment fâché d'interrompre votre entretien ; mais comme la nouvelle de votre ruine se confirme et devient officielle, voici des billets signés de votre main que je vous prie d'acquitter sur le champ.

SIMON. Des billets signés de ma main ? À vous ?

ST-HILAIRE. Oui, monsieur, à moi..... Regardez.

SIMON. Comment ces billets sont-ils aujourd'hui en votre pouvoir?

ST-HILAIRE. Que vous importe ? ils y sont : maintenant il faut les payer.

SIMON. Plus tard... demain.

ST-HILAIRE. Non, non, aujourd'hui, à l'instant même il me faut de l'argent!

SIMON. Je n'en ai pas.

ST-HILAIRE. Il faut en trouver. On ne donne point de bal quand on ne peut faire honneur à sa signature.

MAD. SIMON. Qu'entends-je ? Est-ce bien vous, Saint-Hilaire, qui parlez ainsi?

ST-HILAIRE. Non, non, ce n'est pas Saint-Hilaire, c'est le fils de Bernard ! de Bernard, que vous avez ruiné ! qui se venge aujourd'hui de la mort de son père et reprend la fortune que vous lui aviez fait perdre !

MAD. SIMON. Ah ! grand Dieu !

(Elle va s'asseoir.)

ST-HILAIRE. Maintenant.... banqueroutier Simon, il me faut de l'argent.

SIMON, *vivement*. Banqueroutier !!

ST-HILAIRE. Oui, oui, banqueroutier !

SIMON, *le prenant au collet*. Ne répétez pas ce mot, jeune homme, ne le répétez pas ! car le vieillard, voyez-vous, tout affaibli qu'il est, retrouverait encore assez de force pour vous mettre à ses pieds !

(Saint-Hilaire plie et tombe à genoux.)

ST-HILAIRE. N'employez pas la violence, ou sinon...

MAD. SIMON. Par grâce, mon a m, aissez-le. qu'il parte.

ST-HILAIRE, *se relevant*. Il ne tient qu'à monsieur, de me faire sortir.

SIMON. Demain, vous dis-je, vous avez ma parole.

ST - HILAIRE. Je vous le répète, un banqueroutier n'en a pas !

SIMON, *saisissant les pistolets restés sur la table*. Malheureux ! tu es chezmoi, et tu me braves ainsi !!

(Il l'ajuste. Elise, qui entre avec Gustave, reçoit le coup et tombe auprès de sa mère évanouie.)

SIMON. Ma fille ! ma fille !

ST-HILAIRE. A l'assassin ! à l'assassin!

VICTOR, *l'arrêtant par sa cravate et lui mettant la main sur la bouche*. Silence.

(Gustave veut relever Elise. — Tableau.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente un appartement moderne, mais sans luxe. A gauche de l'acteur une cheminée avec une pendule dessus, une table et des fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, SIMON, *assis*.

SIMON, *à Gustave qui entre*. Eh bien ! Gustave ?

GUSTAVE. Tranquillisez-vous mon père, je viens de voir monsieur le procureur du roi : il m'a assuré que les pièges employés par ce Saint-Hilaire rendaient toutes circonstances atténuantes ; que votre moralité ne peut être atteinte par un événement d'autant plus malheureux pour vous qu'il frappe un enfant que vous chérissiez de toutes les forces de votre âme; et d'ailleurs, quand il ne le croirait pas ainsi, j'ai vu vingt négocians des plus notables se faire inscrire au parquet, se portant caution pour vous afin qu'on ne vous ravisse pas la liberté.... ils ne veulent pas, ont-ils dit devant moi, que le plus honnête marchand de la ville soit traîné en prison comme un scélérat et déjà des cotisations sont faites pour vous sauver également de la ruine et rétablir votre crédit.

SIMON, *sanglotant*. Mais ma fille ? ma fille ?

GUSTAVE. Hélas ! mon cœur est brisé aussi ! mais enfin, le coup est porté.

SIMON. Et c'est moi, moi qu'elle aimait tant !

GUSTAVE. Pourquoi vous accuser quand le monde vous absout ?

SIMON. Eh ! que m'importe le monde ? j'ai frappé mon enfant !

GUSTAVE. Le malheur peut être réparé ; le docteur ne désespère pas encore de ses jours.

SIMON. Non,non,elle en mourra, vois-tu.

GUSTAVE. S'il n'y avait plus d'espoir, ne pleurerais-je pas aussi ? car enfin, le charme de ma vie serait détruit. Elle seule pouvait embellir mon existence. Allez la revoir, mon père ; elle ne veut pas que vous la quittiez ; elle craint votre désespoir ; chaque minute que vous passez loin d'elle est une nouvelle angoisse pour son âme !... allez la revoir mon père !

SIMON. C'est vrai, elle le veut, je dois lui obéir. Me suis-tu Gustave ?

GUSTAVE. Non, mon père ; M. le préfet maritime m'attend sans doute, je dois me rendre auprès de lui. Mais je ne tarderai pas à revenir.

SCÈNE II.

GUSTAVE, *seul.*

Ah! j'avais besoin d'être seul. Comme lui aussi j'ai des larmes à répandre, car mes rêves de bonheur sont évanouis. Ces craintes, qui lors de mon départ me semblaient chimériques, ne sont que trop fondées, maintenant. Demain !... aujourd'hui peut-être !... ah ! si elle meurt, que ce ne soit pas sans que j'aie puni le monstre qui nous a tous perdus.

SCÈNE III.

VICTOR, *entrant furtivement*, GUSTAVE.

VICTOR. C'est vous, Gustave ? je vous cherchais.

GUSTAVE. Que me voulez-vous, Victor?

VICTOR. Un service que vous ne me refuserez pas, j'en suis convaincu.

GUSTAVE. Parlez.

VICTOR. Je m'aperçois maintenant, que j'ai été l'instrument de vengeance du fils de Bernard, qu'il s'est servi de moi comme d'un jouet. C'est lui qui, par ses fatals conseils, me rendit la terreur ou le bourreau de ceux qui m'approchaient et l'opprobre de ma famille! Croyez-vous qu'on ne doive pas se venger d'un tel homme?

GUSTAVE. Je l'ai pensé.

VICTOR. Et moi je l'ai résolu. Je suis allé chez lui pour le trouver, il n'était pas rentré; je courus visiter les endroits qu'il a pour habitude de fréquenter, je ne me rebutai pas; enfin, après deux heures de recherches, j'eus le bonheur de le voir et le rendez-vous est donné pour dans une heure.

GUSTAVE. Déjà ?

VICTOR. Oui, dans une heure l'un des deux aura cessé d'exister. Mais il est adroit; si la chance le favorise je serai une seconde fois sa victime et ce monstre jouira de l'impunité. Ce n'est donc pas un témoin ordinaire qu'il me faut, mais un homme brave, qu'un même désir de vengeance anime... et j'ai pensé à vous.

GUSTAVE. Moi, votre témoin? quand je voulais être le premier...

VICTOR. Cela ne se peut plus, maintenant, la parole est donnée. D'ailleurs comme il le dit partout, je suis son élève! C'est à moi qu'il appartient d'attaquer un maître tel que lui ! Pourvu qu'en mourant j'emporte l'assurance qu'un autre ne tardera pas à le punir, je suis satisfait. Et vous me le promettez, n'est-ce pas?

GUSTAVE. Oui, je vous le promets, je vous le jure même. Je n'ai qu'un regret, c'est celui de ne pouvoir vous épargner le combat. Fussiez-vous vainqueur, il manquera quelque chose à ma félicité.

VICTOR. Elle sera peut-être complète... Vous aurez sans doute deux existences à venger.

GUSTAVE. Que dites-vous?

VICTOR. Au reste ma vie m'importe peu, je la donnerais à celui qui la rendrait pure et sans tache. Mais une autre chose m'inquiète.

GUSTAVE. Qu'elle est-elle?

VICTOR. Ma réconciliation avec Georges n'était pas sincère; nous devions nous retrouver à cinq heures ce matin pour nous battre; l'évènement de cette nuit et le désir de m'en venger me firent oublier ma parole. Georges ne me voyant pas aura pensé que j'étais un lâche. Je ne voudrais pas qu'il eût de moi cette opinion, elle me ferait rougir.

GUSTAVE. Il faut le voir, lui peindre votre situation. Le capitaine est homme d'honneur, cela lui suffira.

VICTOR. Vous avez raison. Mais aurais-je encore le temps?..

GUSTAVE. Oui, sans doute, il ne faut que quelques minutes.

VICTOR. Eh bien! attendez-moi ici, je cours.....

SCÈNE IV.

VICTOR, GEORGES, GUSTAVE.

VICTOR. Ah !.. C'est vous, capitaine ? j'allais au rendez-vous.

GEORGES. Et moi j'en viens. Je vous y ai attendu près de trois heures.

VICTOR. Et vous avez pensé que la crainte seule m'empêchait de m'y trouver?

GEORGES. Non, monsieur, non; si j'avais pu le croire, je ne serais pas ici en ce moment. Je soupçonnais bien que quelque événement vous retenait, mais je ne m'attendais pas à ceux qui affligent votre famille; je viens de les apprendre à l'instant. Et comme le capitaine Georges a un père et une sœur comme les vôtres, que si pareils malheurs venaient les accabler il oublierait tout excepté la vengeance qu'il leur devrait; le capitaine Georges a effacé la tache faite à son habit et ne croit pas commettre une

bassesse en vous rapportant votre parole et vous priant de lui rendre la sienne.

GUSTAVE. Ah! capitaine!

VICTOR. Ah! monsieur, que d'excuses je vous dois!

GEORGES. Vous ne me devez rien, car je ne le ferais pas si je ne croyais agir en honnête homme, faire mon devoir en soldat.

VICTOR. Puissé-je un jour reconnaître dignement cette action. Vous pouvez disposer de mon sang, de ma vie, car ils sont à votre service.

GEORGES. Ce que vous m'offrez, j'allais vous l'offrir moi-même. Je me souviens parfaitement de tout ce qui s'est dit, de tout ce qui s'est passé hier. Ce n'est pas vous, c'est Saint-Hilaire qui sans motif a jeté le défi sur table lorsqu'il s'agissait de savoir lequel de nous était préféré. C'est lui qui connaissant notre caractère à tous deux avait pour but de nous faire entr'égorger; c'est donc sur lui que doit retomber le poids de notre colère; je vous propose de m'accepter pour votre témoin et vous promets que vous ne serez jamais mieux secondé que par le capitaine Georges.

GUSTAVE. C'est moi qui lui en servirai, capitaine.

GEORGES. Ah! c'est juste, je n'avais pas réfléchi. Et quand vous battez-vous?

VICTOR. Dans une demi-heure.

GEORGES. En quel lieu?

VICTOR. Non loin de la porte St.-Victor, près les remparts.

GEORGES. C'est bien. Je dirigerai ma promenade de ce côté.

VICTOR, Pardon, capitaine, mais avant de quitter cette maison, pour n'y plus revenir peut-être, je voudrais écrire à mon père une lettre d'adieu qu'on ne lui remettra qu'après le combat.

GEORGES. Que je ne vous dérange pas; je me retire. Je vais aller chez moi pour calmer l'inquiétude que mon départ avant le jour a pu faire naître. Nous nous reverrons là-bas.

VICTOR. Adieu, capitaine. Si le sort me favorise je ne vous demanderai qu'une grâce, celle de vous regarder comme mon ami.

GEORGES. Victor, votre main? (*à Gustave*). La vôtre, capitaine? Maintenant c'est entre nous à la vie, à la mort!

(Il sort.)

SCÈNE V.

GUSTAVE, VICTOR.

VICTOR. Et c'est lui que je voulais tuer!

GUSTAVE. L'heure avance, hâtez-vous.

VICTOR. J'entre dans ma chambre: Le temps d'écrire deux mots et je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, *puis* POTIN.

GUSTAVE. Ah! que je voudrais être déjà en présence de ce St.-Hilaire! hier je regardais le duel avec horreur, je jurais de ne combattre que les ennemis de ma patrie... et aujourd'hui ce désir est comme un feu allumé dans mon sang. Mais qui pourrait me blâmer? me reprocher de ne pas tenir mon serment? quand c'est pour venger Elise!

POTIN, *entrant les larmes aux yeux.* Allons, madame Potin l'a voulu. C'est vous M. Gustave?

GUSTAVE. Que demandez-vous?

POTIN. Moi? rien. C'est madame Potin qui veut que j'parle à M. Simon.

GUSTAVE. Pour obtenir votre grâce?

POTIN. Oh! non, je n'voudrais pas... C'est-à-dire je voudrais bien, mais... Enfin v'la c'que c'est. J'vois bien qu'j'ai-z-été la cause de tout l'malheur... C'qu'est bien malheureux tout d'même, quand malgré ça on n'a pas l'plus p'tit ch'veu à s'arracher de la conscience. Dam! que voulez-vous? A bien considérer on peut s'laisser aller... Dix louis! pour un concierge!... Qu'est-ce que je dis, concierge? Portier! j'n'ai jamais été qu'c'a... et dix louis pour un portier!... vous comprenez?

GUSTAVE. Non, je ne vous comprends pas.

POTIN. V'là c'que c'est. M. de St.-Hilaire m'a promis dix louis pour aller lui chercher les armes en question.

GUSTAVE. Le misérable! il vous a donné cette somme pour lui rendre un pareil service!

POTIN. Donné? ça n's'rait que d'mimal... y m'a promis... mais pour donner... bernique! c'qu'est encore bien plus pire!

GUSTAVE. Enfin?

POTIN. V'là c'que c'est. Quand madame Potin a su que j'les *avait* apporté pour dix louis et que je n'les avais pas reçus!... ça lui a fait une révolution!.... parce qu'elle a les *nerfs* sensibles, madame Potin,

GUSTAVE, *impatienté*. Et que m'importe à moi ?.... arrivez donc au fait.

POTIN. V'la c'que c'est. Comme je pense bien qu'après un coup comm'ça qu' M. et madame Simon n'voudront p'us m'voir ni ma femme d'un bon œil..... j'viens donner ma démission..... et d'mander les vingt-quatre heures qu'on accorde à tous braves portiers loyaux qui s'en vont d'une maison ousqu'i n'ont fait ni bassesse, ni..... enfin..... j'demande vingt-quatre heures.

GUSTAVE. Attendez M. Simon, il ne vous refusera pas.

POTIN. J'sais bien. Mais j'aurais préféré qu'ça soie vous.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOR, *avec une boite à armes*.

GUSTAVE. Vous voilà, Victor? avez-vous tout ce qu'il faut?

VICTOR. Oui, mon ami, tout est dans cette boîte.

GUSTAVE. Voyons. Deux paires de pistolets, de la poudre, des balles. Oui, oui, c'est tout ce qu'il faut.

VICTOR. Mais cette lettre..... Si je chargeais cet homme ?

GUSTAVE. Non, plutôt Antoine, mon domestique.

VICTOR. Partons,

POTIN, *à part*. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'ils ont donc ?

GUSTAVE. Partir sans voir Élise, sans lui dire adieu ? Ah! n'importe, je la verrai bien mieux lorsqu'elle sera vengée!

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

POTIN *seul*.

Ah! ç'a qu'est-ce que ç'a veut donc dire tout ç'a? y a encore qu'euque chose sur jeu, et j'vas l'dire..... Non, non, je n'le dirai à personne parce que c'a n'me r'garde pas.... d'ailleurs ils ont parlé d'pistolets... j'en ai assez..... les autres me sont encore à cheval sur le cœur. Coquin d'St.-Hilaire, va! si j'te t'nais! ç'a n'empêche pas qu' madame Potin *m'as* appelé monstre, tout d'même!.... je n'l'ai pas *dis* à M. Gustave, j'n'en parlerai à qui qu'ce soit.... ç'a pourrait donner une très-mauvaise opinion d'mon individu.... Ah! mon Dieu! j'crois qu'v'là M. Simon? a t'y l'air *pensive!* comme il est pâle! je m'sauve, j'lui parlerai plus tard.

SCÈNE IX.

POTIN, M. SIMON.

SIMON. M. Potin faites en sorte qu'aucun étranger ne pénètre jusqu'ici, nous ne pouvons recevoir personne.

POTIN. Oui, monsieur, je n' manquerai pas; soyez persuadé qu'à l'avenir, tant qu' j'aurai l' bonheur d'être vot' portier... mes devoirs...

SIMON. Soyez plus réservé à l'avenir; ne faites jamais rien qui ne vous soit ordonné par vos maîtres... c'est la seule recommandation que j'aie à vous faire.

POTIN. Sans doute que j' n'oublierai jamais que...

SIMON. C'est bon, allez.

POTIN, *à part*. Y n' parle pas de m' renvoyer. J' m'en vas dire ça à Mme Potin. Dieu de Dieu qu'elle va-t-être heureuse!

(Il sort.)

SCÈNE X.

SIMON, Mme SIMON.

MAD. SIMON. Ah! je puis donc vous parler! nous sommes seuls, enfin! depuis hier que vous voyez mes larmes vous ne m'avez pas adressé la parole, vos regards ne se sont pas arrêtés. une seule fois sur moi! Pourquoi me traiter ainsi, monsieur? Car enfin je ne suis pas une étrangère et les pleurs que notre situation m'arrache mériteraient au moins quelques consolations.

SIMON. Et quelle consolation voulez-vous que je vous donne, quand je suis dans le désespoir.

MAD. SIMON. Alors, monsieur, si vous m'aviez parlé, si j'avais vu que vos chagrins l'emportassent sur les miens, c'est moi qui vous en aurais adressé; je l'aurais fait du fond de mon âme, car je sais que votre affliction est grande et je la partage sincèrement.

SIMON. Vous? la cause de tous nos maux!

MAD. SIMON. Non, monsieur... oh! non; je me suis égarée souvent, sans doute; mais ma fille, que peut-elle me reprocher?

SIMON. De ne l'avoir jamais aimée.

MAD. SIMON. Moi? n'avoir jamais aimé mon enfant! N'admirai-je pas comme vous ses vertus? ses talens ne faisaient-ils pas ma fierté?... je l'avouerai pourtant; l'amour que je portais à mon fils me ren-

dit quelque fois injuste. Mais Elise m'en fût-elle moins chère? ai-je jamais reculé devant aucun sacrifice pour elle? et quand j'ai su que son cœur était tout entier à Gustave, que son hymen avec lui ferait son bonheur, n'y ai-je pas consenti? ah! monsieur, vous pouvez m'accabler, j'entendrai tout de votre bouche : mais au nom du ciel, ne reprochez pas à une mère de ne point aimer ses enfans!

SIMON. Est-ce donc les aimer que de dissiper leur héritage? de forcer leur père à rougir?

MAD. SIMON. Oui, je conçois ces reproches, croyez qu'ils n'égaleront jamais ceux que je me fais à moi-même. J'ai été l'une des causes de notre ruine, je ne m'en défends pas... mais si ces malheurs sont réparables, si notre crédit n'est pas entièrement perdu, dites-moi ce qu'il faut faire, je ne reculerai devant aucune humiliation, je me résignerai à tout, pourvu que vous me rendiez votre cœur et que vous m'aidiez à regagner ceux de mes enfans! ah! voyez votre femme, elle est à vos genoux, elle vous implore et vous ne pourrez lui refuser la première grâce qu'elle vous demande, qu'elle a droit d'attendre de la bonté de votre âme!... son pardon!

SIMON, *cherchant à la relever.* Levez-vous! madame, levez-vous.

MAD. SIMON. Non, non, car vous aurez pitié de ma situation.

SIMON. Eûtes-vous pitié de moi quand je vous suppliais de mettre un frein à vos passions? d'éloigner un homme qui après nous avoir perdus, deshonorés, m'a rendu l'assassin de ma fille? et vous vous voulez que je pardonne la mort de cette enfant chérie, du seul espoir qui restait à ma vieillesse?

MAD. SIMON, *se relevant.* Ah! c'est vrai. Je croyais avoir énuméré toutes mes fautes, et j'avais oublié la plus grande, celle qui doit le plus vous frapper! hélas! que n'aviez-vous alors cette fermeté qui m'accable aujourd'hui! que ne résistiez-vous à mes ordres comme vous résistez en ce moment à mes prières et à mes larmes.

SIMON. Oui, ma faiblesse était grande et j'en rougis maintenant. J'ai passé vos défauts sous silence, je les ai souvent oubliés même. Mais à présent que ma fille est victime!...

MAD. SIMON. J'entends... il n'y a plus de repos pour moi. Notre existence se passera donc ainsi? nous voir sans oser nous parler!

SIMON. Oh! rassurez-vous; la mienne ne sera plus longue!

MAD. SIMON. Que dites-vous? Ah! vous vivrez; c'est moi qui dois mourir! et cela ne peut tarder, je le sens!

SIMON. Retenez donc vos larmes, madame; si ma fille vous entendait!

MAD. SIMON. Craignez-vous qu'elle ne demande grâce pour sa mère?

SIMON. Ce serait augmenter sa souffrance.

MAD. SIMON. Mais mon pardon me serait accordé... je cours...

SIMON Silence! voici le docteur et votre femme de chambre, je ne veux pas qu'ils puissent soupçonner que le cœur de votre époux vous est maintenant fermé.

MAD. SIMON. Ah! je suis une femme perdue!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, LA FEMME DE CHAMBRE.

LE DOCTEUR. Oui, cette chambre est plus grande et lui conviendra beaucoup mieux.

SIMON. Qu'y a-t-il, docteur? ma fille court-elle un plus grand danger?

LE DOCTEUR. Non, non... la chambre où elle repose est basse, celle-ci est plus aérée; comme sa principale souffrance est occasionnée par le défaut d'air, je désire que vous donniez des ordres pour qu'on la transporte ici.

SIMON. Et vous ne craignez pas que ce changement lui fasse aucun mal?

LE DOCTEUR. Au contraire; je suis persuadé qu'elle souffrira moitié moins.

SIMON, *vivement*, Allez, Julie; dites à Pierre et à Guillaume de vous aider.

MAD. SIMON. Non, non, c'est à moi, à moi seule qu'il appartient de la soutenir. (*A part.*) Et de l'implorer.

(Elle sort avec Julie.)

SCÈNE XII.

LE DOCTEUR, SIMON.

SIMON. Docteur, parlez-moi avec franchise: conservez-vous encore quelque espérance?

LE DOCTEUR. Je ne puis vous le dire.. mais ici les douleurs seront bien moins vives... d'ailleurs c'est elle qui a désiré..

SIMON. Docteur, ne trompez pas un pauvre vieillard! rassurez vous, il a du

courage; il veut savoir en quel état est sa fille.

LE DOCTEUR. Que me demandez-vous!

SIMON. La vérité. Ma fille survivra-t-elle?

LE DOCTEUR. Hélas!

SIMON. Expliquez-vous, mon ami...., voyez, je puis vous entendre.

LE DOCTEUR. Infortuné! mais quand je tarderais plus longtemps, le coup doit être si prochain que je ne crois pas manquer à l'humanité en vous prévenant une heure d'avance!

SIMON. Ma fille!

(Trois heures sonnent.)

LE DOCTEUR. Dans une heure, mon ami, elle aura cessé de souffrir

SIMON. Élise! ah! ah! ma pauvre Élise!

LE DOCTEUR. Rappelez-vous, mon ami, que c'est vous qui avez exigé cet aveu.

SIMON. J'étais bien préparé à sa mort, mais je ne savais pas qu'elle dût être si prochaine!

LE DOCTEUR. Pardonnez-moi de vous l'avoir révélé.

SIMON. Que je vous pardonne? Mais je dois vous remercier au contraire, car elle serait passée dans mes bras sans que je sache qu'elle pût mourir sitôt! et j'aurais été là, embarrassé de son corps, embarrassé de moi-même, sans penser que son corps et son âme ne devaient pas partir seuls, que ma fille, enfin, devait être vengée!

LE DOCTEUR. Que dites-vous? votre esprit s'égare!

SIMON. Oui, oui, vous avez raison.... ma tête n'y était plus... (*A part.*) J'allais trahir mon secret.

LE DOCTEUR. Contraignez-vous, au moins devant votre fille: qu'elle ne sache pas que tous les secours de l'art sont épuisés pour elle!

SIMON. Non, non, vous le voyez, je suis calme, très calme; me voyant ainsi pourra-t-elle soupçonner que j'ai pleuré son trépas?

SCÈNE XIII.

Les Précédens, MAD. SIMON, ÉLISE, DOMESTIQUES.

(Elise entre soutenue par sa mère; on l'assied dans un fauteuil.)

SIMON. Ah! mon enfant! ma pauvre enfant!

ÉLISE, *souffrante*. Mon père! pourquoi pleurer ainsi? je souffre beaucoup moins, n'est-ce pas docteur?

LE DOCTEUR. Oui, oui, je le crois.

ÉLISE. Tâchez-donc de le persuader à mes parens: ils versent tant de larmes qu'ils se rendront bientôt aussi malades que moi.

LE DOCTEUR. Madame! M. Simon! vos chagrins augmentent les douleurs de votre fille.

SIMON. C'est vrai. Il vaudrait peut-être mieux que je restasse seul avec elle. Le permets-tu mon enfant.

ÉLISE. Oui, sans doute; si ma bonne mère veut bien me promettre de ne point pleurer quand elle ne sera plus là.

MAD. SIMON. Ma fille! ma fille! pardonne-moi!

ÉLISE. Que faites-vous donc ma mère?

MAD. SIMON. Je t'implore à genoux!

ÉLISE. Est-ce ainsi que vous devez être quand je brûle de vous presser sur mon cœur?

MAD. SIMON. Tu ne me haïs donc pas?

ÉLISE. Moi? je vous ai toujours aimée!

MAD. SIMON, *l'embrassant*. Ah! soit bénie, ma fille, puisque tu pardonnes à ta mère!

SIMON, *bas à Pierre*. Ce que je t'ai demandé est-il prêt?

PIERRE. Oui, monsieur, c'est là, dans votre cabinet.

SIMON. C'est bien; je te remercie.

MAD. SIMON, *à son mari*. Élise ne m'a pas repoussée; serez-vous inexorable?

SIMON. J'ai besoin d'être seul avec elle: tout-à-l'heure nous nous reverrons. (*Bas au docteur.*) Défendez, docteur, que personne puisse entrer avant que je vous appelle.

LE DOCTEUR. Cela suffit.

(Tout le monde se retire. Simon est entré dans son cabinet, il en sort avec un flacon, et approche une chaise d'Elise.)

SCÈNE XIV.

SIMON, ELISE.

ELISE, *paraît plus abattue*. Ah! que la poitrine me fait mal!

SIMON. Ma pauvre enfant... comme tu souffres!

ELISE. Oui, oui; mais plus encore pour vous que pour moi... pour vous qui m'aimez tant et que je ne puis consoler.

SIMON. Elise! ma pauvre Elise! c'est moi qui t'ai tuée!

ELISE. Non, non; ... je me suis jetée au-devant du coup... c'est mon imprudence qui en fût cause.

SIMON. Ne dis pas cela, je suis ton meurtrier!

ELISE. Mon père !... vous avez voulu rester avec votre fille... est-ce pour l'affliger davantage?

SIMON. Mais pourquoi n'ai-je pas plutôt dirigé l'arme contre mon sein ! c'est moi qui aurais dû périr.

ELISE, *poussant un cri de douleur*. Ah !

SIMON. Mon enfant! mon enfant! qu'as-tu ? au nom du ciel, réponds-moi !

ELISE. Ce n'est rien... Ce n'est rien. (*Après une pause pendant laquelle Simon a bu de la liqueur que contient le flacon.*) Si je meurs... promettez-moi de vivre, mon père... de vivre, pour aller quelques fois jeter des fleurs sur ma tombe... et consoler Gustave!

SIMON. Et le pourrais-je, ma pauvre Elise ? Oh ! non, la foudre m'a frappé avec toi!... c'en est fait de ton père!

ELISE. Et Gustave? comme son cœur doit être brisé!... lui, qui revenait hier plein de gloire, d'espérance et d'amour... aujourd'hui, triste et désespéré.. demain... dans le deuil peut-être... pleurant sur le cercueil de celle qu'il a tant chérie !... puisque demain je ne serai plus là pour partager ses sentimens. .. soyez-y, vous mon père... pour qu'il ait encore quelqu'un qui s'intéresse à lui... pour lui dire. . combien je l'ai aimé !

SIMON. Ah ! ma fille ! c'est impossible, je ne te survivrai pas.

ELISE. O mon Dieu !

SIMON. Attends, je vais appeler.

ELISE, *agonisant*. Ah! quel affreux bandeau vient se placer sur mes yeux ! mon père ! où êtes-vous ?

SIMON. Ma fille!

ELISE. Embrassez-moi donc ! . . . car votre main est encore plus froide que la mienne...

(*Quatre heures sonnent.*)

SIMON. Ma pauvre enfant ! ! c'en est donc fait !

ELISE. Ah !... grâce pour ma mère... et Victor ! mon père !... pardonnez-leur vos chagrins. C'est la dernière prière de votre fille ! . . . adieu à tous... adieu à Gustave !

(*Elle meurt. Simon boit le reste du poison.*)

SIMON. Venez, venez tous... mon enfant n'est plus !

SCÈNE XV.

SIMON, Mme SIMON.

MAD. SIMON. Ma fille ! ma fille ! réponds-moi !

SIMON. Non, non, vos cris sont inutiles... cette enfant qui était hier remplie d'existence, n'est plus qu'un cadavre maintenant. Heureusement que je vais bientôt la rejoindre.

(*Il tombe sur sa chaise.*)

MAD. SIMON. Grand Dieu ! qu'a-t-il ? voyez, voyez donc docteur!

LE DOCTEUR, *l'examinant*. Votre mari, madame, il s'est empoisonné !

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

Mme SIMON, VICTOR, *le bras en écharpe*, GUSTAVE.

MAD. SIMON. Viens ! viens, mon fils ! ta sœur n'est plus et ton père s'est empoisonné !

VICTOR. Mon père !

GUSTAVE, *aux pieds d'Elise.* Morte ! morte ! ah ! du moins je l'ai vengée !

VICTOR. Mon père, reconnais-moi, c'est ton fils qui t'implore.

MAD. SIMON. C'est ta femme qui pleure à tes pieds !

SIMON, *avec effort*. C'est vous? eh bien.. je... oh ! non. Ma fille l'a voulu... je vous pardonne !

(*Il tombe aux pieds d'Elise. — Tableau.*)

FIN.

Imprimerie de Madame DE LACOMBE, faubourg Poissonnière, 1.



LE VENDU,

TABLEAU POPULAIRE, EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS,

Par MM. Didier et Deslandes.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 3 mai 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEAN, soldat vendu.	M. Dumoulin.	FOLQUOY, Md de vin.	M. Prosper Goths.
CELESTE, voltigeur.	M. Hyacinthe / M. Lamarre.	JUSTINE, sa fille.	Mlle Dupont.
FORTIN, soldat du centre.	M. George.	JULIEN, jeune élégant.	M. Alexandre.
		AMANDA, sa maîtresse.	Mlle Elisa Jacobs.
		Plusieurs Soldats du centre.	

La scène se passe chez Folquoi, à la barrière de la Courtille.

Le théâtre représente la cour d'un marchand de vin de la Courtille. Une table, des bancs et chaises à gauche du spectateur. Vis-à-vis, et sur le premier plan, l'entrée d'un bosquet; le fond garni de tables. A gauche, au deuxième plan, la porte de l'intérieur du cabaret; au fond, l'entrée extérieure.

SCÈNE I.

(Ils entrent en se donnant le bras.)

AMANDA, JULIEN (1).

AMANDA, *marchant comme malgré elle.* C'est abominable!... c'est affreux!... c'est inoui!... ça n'a pas le sens commun....

JULIEN. Allons, allons, ma chère Amanda, pourquoi jeter ainsi les hauts cris?...

AMANDA. Qu'est-ce qui ne les jeterait pas?... Pour la première fois, depuis trois mois, que nous sortons ensemble, me conduire ici, dans un cabaret, et à la Courtille encore!... c'est compromettre ma réputation....

JULIEN. Tu ne comprends rien du tout.. Amanda, sois raisonnable une fois dans ta vie.

AMANDA. Ah! monsieur Julien!... vous ne méritez pas les bontés qu'on a pour vous... vous n'avez aucune reconnaissance!... C'est vrai, je mets mon chapeau à chicorée et ma robe à petits pois.... je fais deux pas et un coulé dans le tilbury... je n'ai pas eu le temps de me faire remarquer.... Ah! si, un homme, sur la porte de Dénoyez, qui a dit : Elle a bien l'air de ce qu'elle est!

JULIEN, *riant.* C'est un compliment.... il t'aura prise pour une grande dame.

AMANDA. C'est ce que j'ai pensé.... ça a flatté mon amour-propre de fleuriste. Mais, riche comme vous l'êtes, quel plaisir trouvez-vous donc dans ces endroits si communs?...

JULIEN. Quel plaisir?... tu me le demandes.... à moi, peintre, émule de Charlet.... A son exemple, au lie u de faire venir les modèles dans mon atelier, je viens les chercher ici, et saisir la nature sur le fait.

AMANDA. C'est une curiosité qu i n'est pas sans danger.

JULIEN, *riant.* Je suis payé pour le savoir, car on m'y a donné la danse la mieux conditionnée.... Comme notre fameux peintre de marines, Joseph Vernet, qui, pendant les éclairs et l'ouragan, se

(1) Le premier acteur inscrit tient toujours la gauche du spectateur.

faisait attacher au mât d'un vaisseau; j'ai voulu braver la tempête aussi.

AMANDA. Tout comme lui?...

JULIEN. Absolument....

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

J'imitai son trait de courage,
Seulement il fut dans l'orage,
Battu par les vents furieux,
Et moi par des bras vigoureux.
Mais aussi, grâce à cette affaire,
D'une tempête populaire
Je pourrai peindre les cahos,
Car j'ai reçu tout sur le dos. (*Bis.*)

AMANDA. Comment, vous avez été....

JULIEN. Joliment balotté, et dans tous les sens; c'est ce qui fait que depuis trois mois j'étais à la campagne, pour me remettre de mon naufrage terrestre.... et, par conséquent, privé du plaisir de te voir.

AMANDA. Et moi, qui n'ai pas su ça.... méchant....

JULIEN, *riant.* Bien, bien.... je sais que tu es sensible.... Tiens, c'était en sortant d'ici.... un dimanche, à la brune.... des gaillards de mauvaise mine.... me coudoient en passant, et prétendent, à cause de cela, que je suis un malhonnête.... me frappent.... J'étais éreinté, sans deviner ce qu'ils me voulaient, c'était fait de moi, lorsqu'un jeune homme accourt, et avec un bâton dont il jouait d'une manière à faire frémir, me débarrasse en un clin d'œil; puis me rendant mon portefeuille, que l'on m'avait enlevé pendant la bagarre : « N'ayez pas mauvaise opinion des ouvriers, me dit-il : ceux qui vous ont attaqué n'en étaient pas. » Il me ramena ici, et disparut.

AMANDA. Et vous ne l'avez pas revu depuis?...

JULIEN. Je ne suis à Paris que d'aujourd'hui; et ce qui, franchement, me fait venir dans ces lieux.... c'est l'espoir que le hazard m'y fera rencontrer mon libérateur....

AMANDA. C'est chercher une aiguille dans une botte de foin.... Croyez-moi, allons à l'Ile-d'Amour, c'est plus fashionable, et puis on mange mieux.

JULIEN, *à part.* Est-elle gourmande!... (*Haut.*) Non, je t'avouerai que je veux manger aujourd'hui le classique rôti de veau.... (*Riant.*) C'est une envie de convalescent.... et puis il manque un croquis à mon album, et nul doute que je ne trouve ici à le compléter....

AMANDA. Si ces demoiselles de la boutique me voyaient, que diraient-elles?

JULIEN. Que par condescendence pour ton.... ami, tu as bien voulu entrer dans une guinguette.

AMANDA. Je suis sûre qu'il n'y a seulement pas de citron dans ces petits endroits, ah!...

JULIEN, *appelant.* Garçon!... garçon!

SCÈNE II.

LES MÊMES, FOLQUOI (1).

FOLQUOI, *arrivant.* Voilà!... voilà!... qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur et à madame?...

JULIEN. A dîner.

FOLQUOI. Ça se peut.

JULIEN, *à part.* Il ne me remet pas....

FOLQUOI. Je connais l'art que j'exerce, j'ose m'en flatter, je vous fais un mironton aux oiseaux.

AMANDA, *à part.* Du mironton, j'en mange toute la semaine.... (*Haut.*) Avez-vous des cailles, des perdrix?...

FOLQUOI. De tous les âges; et quoique que ce ne soit pas l'habitude dans le jardin, je vais vous servir en argenterie.

JULIEN, *riant.* Enchanté de la confiance..

FOLQUOI. On est physionomiste.... Ce n'est pas qu'il y ait rien à dire sur mes habitués. J'ai une clientelle à se mettre à genoux devant.

AMANDA, *faisant la précieuse.* Mais puis-je espérer au moins qu'ici mes oreilles ne seront pas blessées?...

FOLQUOI. Vos oreilles pourront être tranquilles.

JULIEN. Où allez-vous nous servir?

FOLQUOI. Dans les bosquets, car des militaires vont venir ici tout-à-l'heure.

AMANDA, *allant à Julien.* Des militaires!.... alors, venez vite, mon ami!..... Ces militaires, ça chante, ça jure, ça a un ton de corps-de-garde.... Voyons, mon cher, la carte.

FOLQUOI. Vous voulez jouer une partie de piquet?

AMANDA. La carte des alimens....

FOLQUOI. Je ne donne pas dans ce charlatanisme-là. Chez moi on peut voir et marchander les morceaux qu'on achète....

JULIEN. Vas, avec monsieur, choisir ce qui te conviendra.

FOLQUOI.

AIR : *L'amour, l'estime et l'amitié.*

Quoique j'n'ai' personne aujourd'hui,
Chez moi l'parisien vient en foule.

AMANDA.

J'veux : poulet à la barigoule;

FOLQUOI, *à part.*

J'entends, c'est un poulet roti.
(*Haut.*) Mieux qu'ailleurs vous l'aurez ici.

(1) Amanda, Folquoi, Julien.

AMANDA.
Anchois, potage à la julienne
FOLQUOI.
C'est ma fille qui le préparr'ra.
AMANDA.
Des pois, un lapin de garenne,
Cailles, perdrix. De tout qu'on se souvienne.
FOLQUOI, *à part.*
Il paraît que cette dam' là
Mang' le lundi pour tout' la s'maine.

AMANDA, *entraînant Folquoi.* Venez donc, mais venez donc.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

JULIEN, *seul.*

Quel type que mon Amanda!... Me voilà donc à la Courtille!... que de choses à observer dans ces lieux!... que de sujets!.. Oh! les peintres!.. les auteurs...

Air nouveau, de M. Ch. Tolbecque.

Apportez vos pinceaux,
En cachette,
A la guinguette,
Vous verrez des tableaux
Toujours vrais, toujours nouveaux.

C'est la servante sournoise
Qui vient étaler ici
Les grands airs de sa bourgeoise
Et ses beaux chapeaux aussi.
Apportez vos pinceaux, etc.

On s'y bat à se détruire!...
Mais que d'amoureux ont soin...
D'y réparer sans rien dire
Les dégats qu'on fait plus loin.
Apportez vos pinceaux, etc.

Du peuple encore c'est un homme,
Qui pour être respecté,
A coups de poings prouve comme
Il entend l'égalité...
Apportez vos pinceaux, etc.

SCÈNE IV.

JUSTINE, JULIEN.

JUSTINE, *à la cantonnade.* Tiens!.. est-ce qu'elle se croit au Palais-Royal pour faire ses embarras comme ça... Elle retournaille, elle retournaille tout...

JULIEN. Je ne me trompe pas.... c'est Justine!...

JUSTINE. Vous ici, M. Julien, avez-vous été assez longtemps à vous remettre des suites de ce combat... vous savez...

JULIEN, *souriant.* Eh! mais, assez comme ça....

JUSTINE. C'est pas l'embarras, vous n'étiez pas dans de beaux draps quand on vous a rapporté chez nous.

JULIEN. Non!... je te dois bien des remercîmens, ainsi qu'à ton père, pour vos soins généreux.

JUSTINE. Allons donc.

JULIEN.

AIR : *Mariage à la hussarde.*

Combien cet intérêt me flatte...
JUSTINE.
J'vous vois encore pâle et défait,
N'pouvant remuer ni pied ni patte...
JULIEN.
Et cela bien fort t'affligeait...
JUSTINE.
Pour voir sans peine, je le confesse,
Un jeune homme abimé comme ça...
Il faudrait un cœur de tigresse,
Et j'n'aurai jamais ce cœur là...

JULIEN. Dis-moi... vois-tu toujours ce brave jeune homme qui m'a conduit ici, après m'avoir si bien secouru...

JUSTINE. Ah! mon Dieu, non; il m'aimait pourtant bien, à ce qu'il me disait; mais depuis ce jour-là même, je ne l'ai pas revu.

JULIEN. Tu le reverras... Quant à moi, je ferai tout pour le découvrir d'abord.

JUSTINE. Il sera bien temps; je vais épouser Céleste, un voltigeur...

JULIEN. Un voltigeur?

JUSTINE. Oui, un imbécile qui s'croit spirituel parce qu'il fait le beau parleur, et brave, parce qu'il a fait ses huit ans de service en qualité de cuisinier du régiment.

JULIEN. Il ne te plaît guères, à ce qu'il paraît?

JUSTINE. Il n'y a pas d'excès... Mais c'est égal, c'est toujours bien à vous d'être venu nous revoir avec vot' femme...

JULIEN, *riant.* Ma femme?... Qui?... Amanda?...

JUSTINE. C'est pas vot' femme?... En c' cas je peux vous dire qu' c'est une fameuse chipie!.. Elles sont gentilles, vos grandes dames.

JULIEN, *riant.* Une grande dame!... C'est tout simplement une fleuriste.

JUSTINE. C'est donc ça qu'elle vous sent les odeurs!..

JULIEN, *riant.* Mais Justine... (*Lui prenant la taille.*) Est-ce qu'en souvenir de notre ancienne amitié...

JUSTINE, *le repoussant.* Notre amitié n'a jamais été jusque là!...

JULIEN. Un baiser seulement.

JUSTINE, *criant.* Non, monsieur Julien... non, d'abord je ne veux pas...

(Amanda arrive.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, AMANDA (1), *portant un rôti.*

AMANDA.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Que vois-je !... petite impertinente !...

JULIEN, *riant.*

Amanda, d'où vient ta fureur ?

AMANDA.

Vouloir embrasser la servante,
En vérité c'est une horreur...
(*A Justine.*) Vous rougissez, je le suppose.

JUSTINE.

Pour l'empêcher, je criais cependant ;

AMANDA.

Elle criait... la belle chose !

JUSTINE.

Vous n'en auriez pas fait autant.

ENSEMBLE.

AMANDA.

A-t-on vu cette impertinente,

JULIEN, *riant.*

Amanda, d'où vient ta fureur ?

AMANDA.

Vouloir embrasser la servante,
En vérité c'est une horreur !...

JUSTINE.

A-t-on vu cette impertinente,
Qui vient ici s'mettre en fureur. ..
Apprenez, mamzell', qu'une servante
Plus qu'bien d'autr' peut-être a d'l'honneur.

AMANDA. Ah! si j'avais mon flacon de vinaigre d'Angleterre... Bien certainement je me trouverais mal...

JULIEN, *riant.* Allons, pas de bêtises!.. Tiens, pendant que tu t'échauffes, ceci refroidit.

AMANDA. Vous avez raison... sans ça... mais vous ne perdrez rien pour attendre.

JULIEN. C'est ça... garde-moi ça pour le dessert.

AMANDA. C'est que je suis furieuse !... Aurons-nous du Champagne?...

JULIEN. Oui, oui... Justine, où nous mets-tu ?

AMANDA. Je trouverai bien... c'est là...

(Elle va pour sortir.)

JUSTINE. Non, par là...

(Du côté opposé à celui qu'Amanda montrait.)

AMANDA. Vous le voyez, j'en étais sûre!

(Elle sort avec Julien.)

SCÈNE VI.

JUSTINE *seule.*

A-t-on jamais vu... elle aussi qui va penser... la voilà comme Auguste à présent... car je n'en saurais douter... il était jaloux de M. Julien... C'est pour ça qu'il m'a planté là... Il était susceptible comme une chouette.

(1) Justine, Amanda, Julien.

AIR :

Dieu ! qu'c'est vexant,
Que toujours on vous soupçonne.
Moi je suis bonne,
Mais ne vous y fiez pas pourtant ;
Je ris,
Souris,
J'plaisante,
Mais je me vante
Qu'à tort,
Oui dà,
L'on m'accusa.
Si sans faillir,
Sage,
On m'accuse d'êtr' volage,
Ma foi, pour en finir,
Je n'les f'rai pas mentir.
J'aimais sans fard,
Comm' une folle mon Auguste ;
Mais faut êtr' juste,
A ma flamme il n'eut pas égard.
Ici,
Sans lui,
Fille
Jeune et gentille,
J'aurais toujours
Fui les amours.
Malgré tout ça,
Sage
On m'accuse d'êtr' volage ;
Celui qui m'épous'ra
Pour tout le mond' paiera.

SCÈNE VII.

FOLQUOI, JUSTINE.

FOLQUOI. Qu'est-ce que tu fais avec tes bras croisés à te gratter l'oreille?... V'là Céleste, ton prétendu, qui arrive avec les camarades.

JUSTINE. Eh! bien?...

FOLQUOI. Remue-toi un peu... J'avais déjà peur qu'il me laisse avec tout mon comestible...

JUSTINE. Ah! ça définitivement, c'est donc sur lui que vous avez jeté les yeux pour vous débarrasser de moi.

FOLQUOI. Vous êtes nés l'un pour l'autre. Il n'a plus que huit jours à faire, il va quitter le service; mais avant il veut s'en donner encore à faire aller quéqu's jobards, puis à son tour....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CÉLESTE, FORTIN (2), *soldats.*

CHOEUR.

AIR : *La cloche nous appelle* (Saint-Denis).

C'est le vendu qui paie,
Il faut nous en donner.
Et que chacun s'égaie,
En mangeant son dîner.

(2) Folquoi, Céleste, Justine, Fortin. (Les autres militaires généralement se partagent aux deux côtés de la scène.)

CÉLESTE.
Il faut nous faire des bosses,
C'est pas souvent notr' tour ;
On ne fait guer' de noces,
Avec un sou par jour.
CHŒUR.
C'est le vendu qui paie, etc.

CÉLESTE. Me voici, charmante fleur des vignes, agréez mes sentimens contagieux, vifs comme la poudre et chauds comme du charbon de terre.

FORTIN. Est-il heureux d'en trouver comme ça...

FOLQUOI. Mais où est donc votre *Néofite*.

CÉLESTE. *L'Amphitrion.* Il va venir : la propreté étant le miroir de l'âme, je l'ai chargé d'une corvée surabondante, telle que de nétoyer mon habit et ma buffleterie.

FOLQUOI. Il est donc bien bête?

CÉLESTE. C'est-à-dire que sans beaucoup d'efforts on lui ferait accroire que des vessies sont des pelles à feu... C'est un phénomène en bêtise, vous allez le voir.

FOLQUOI. Comme il va vous amuser...

CÉLESTE. Les sots sont ici bas pour nos divertissemens a dit un bédouin des bords du Tage.

FORTIN. A-t-il de l'instruction ce gaillard-là...

JUSTINE, *à part en riant.* Ils le croyent malin pourtant, c'que c'est que de nous.

CÉLESTE. D'ailleurs, c'est un vendu, pas de pitié pour lui.

AIR : *Jadis et aujourd'hui.*

On ne doit pas vendre sa vie ;
Et pour moi, celui qui la vend,
N'est autre qu'un être amphibie
Que j'méprise indéfiniment...
Au combat, pour être opiniâtre,
Se vendre est un mauvais moyen ..
Pour de l'argent peut-on se battre ?
FOLQUOI.
Ça vaut mieux que d'se battr' pour rien.

CÉLESTE. Vous parlez d'après votre état... Et vu que c'est lui qui paie... je conçois la réplique.

FOLQUOI, *s'en allant.* Tas d'espiègles, va... (*à Justine*) Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là, toi? Céleste n'est pas le seul qui doit t'occuper ici; il y a d'autres volatiles qui te réclament. (*Il sort avec Justine.*)

CÉLESTINE. Ainsi, camarades, c'est conclu... Il faut que le vendu achète l'honneur de notre connaissance...

FORTIN. Oui, oui.

CÉLESTE. Il faut lui en faire gober de toutes les couleurs et que pour ça chacun se montre national... Le voici, vous allez voir.

SCÈNE IX.

JEAN, CÉLESTE, FORTIN, SOLDATS.

JEAN, *arrivant.* Chaud, chaud... Présent à l'appel! mangeons le fricot.

CÉLESTE. Quoi déjà! as-tu exécuté l'ordre du quartier général?

JEAN. S'il vous plaît...

FORTIN. On te demande si tout est brossé...

JEAN. Oh! oui! Vous m'avez dit de nettoyer, secouer et brosser vot'habit... Alors j'ai commencé par l'induire de blanc d'Espagne délayé...

CÉLESTE. T'a mis du blanc d'Espagne sur mon habit?

JEAN. Il est blanc comme une neige... Et quand il s'ra *séche*, je le secouerai et j'le brosserai... Ça reluira comme des chandeliers...

FORTIN. Avec tout ça tu la gobe, toi malin.

JEAN, *à part.* Je leur en ferai bien voir d'autres...

CÉLESTE. A-t'on vu un quadrupède de c'te force là...

JEAN. S'il vous plaît.

TOUS, *riant.* Ah!... Ah!... Ah!... Ah!...

JEAN. Voltigeur... ils ont l'air de rire... est-ce que c'est d'vous?

CULESTE, *riant.* De moi?... Ah! c'est succulent, ma parole d'honneur.

JEAN. Alors, j'sais pas d'qui!... mais ça m'est inférieur... Ah! ça, maintenant qu'on est quitt' des corvées, est-c'qu'on n'va pas s'adonner au festin.

FORTIN. T'as l'appétit ouvert?

JEAN. S'il vous plaît?

FORTIN. Est-il embêtant, avec son « s'il vous plaît? »

CÉLESTE, *bas à Fortin.* Attends, attends!... C'est qu't'as fais un'faute, toi. Faut lui parler français... (*haut à Jean*) On te demande si ton appétit est ouverte.

JEAN. Je n'sais pas si elle est ouverte ou fermée... Mais j'voudrais jouer des fourchettes...

CÉLESTE. En c'cas tu vas danser.

JEAN. Danser... c'est pas ça... j'ai faim...

CÉLESTE. Nul ne peut être admis à un repas de corps quelconque, sans avoir préalablement usé de ce genre d'exercice, n'est-ce pas camarades?

TOUS. Oui, oui.

JEAN. Si c'est dans la loi de la conscription...

CÉLESTE. Sais-tu danser?

JEAN. J'ai la tête dure comm'tout pour ça...

CÉLESTE. Eh! bien, on va te donner les premiers principes.

JEAN. C'est le principal.

CÉLESTE. D'abord, la première position... (*Il cherche à placer Jean.*) Fortin, viens m'aider.. (*Ne pouvant lui faire prendre la 1re position, ils lui laissent prendre la 3e.*) Maintenant, v'là une bouteille que tu vas verser... Sans changer d'position.

Jean. C'est pas difficile...

(Chacun va chercher un verre à une table. Pendant ce temps, Jean qui tient la bouteille, boit à même avec tranquillité.)

CÉLESTE. Eh! bien, qu'est-ce que tu fais donc.

JEAN. Je verse... et toujours à la position...

CÉLESTE, Mais, c'est pas là dedans... c'est dans nos verres...

JEAN. J'savais pas.

CÉLESTE. Quelle cruche...

JEAN. Oh! oui, allez... il en tiendrait fièrement.

CÉLESTE. Allons, voyons maintenant.. des assemblées...tiens comme ça... (*Il lui montre comment il faut faire.*) Tâche de ne pas manquer... vous allez voir... (*Jean lui donne un coup dans les jambes.*) Prends donc garde.

JEAN. J'ai manqué... j'vas r'commencer... j'irai plus haut...

FORTIN et CÉLESTE. Est-il maladroit?

(Amanda paraît.)

CÉLESTE. Tiens! une nayade qui sort du bocage... silence...

(Ils se mettent à l'écart.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, AMANDA (1).

AMANDA. Il faut tout aller chercher dans cette gargotte... Ils auront oublié ma friture.

CÉLESTE. En cercle!...

(Ils entourent Amanda.)

AMANDA. Ciel!.... des militaires....

(Elle veut s'échapper, et rencontre toujours un soldat qui l'en empêche.)

CÉLESTE. Vous êtes ici dans les filets de Vulcain.

JEAN. Pas moyen d'filer...

AMANDA. Laissez moi donc, messieurs, songez que vous êtes auprès d'une femme.

CÉLESTE. Madame, faudrait être miope pour ne pas le voir... et nous sommes incapables par essence de manquer au *sesque* enchanteur, auquel nous devons le bonheur d'être voltigeurs.

AMANDA. Ils ont des formes...

JEAN. Et des uniformes...

CÉLESTE. Il s'est lancé...

JEAN. Pourquoi qu'on s'lanc'rait pas.. j'vas joliment, quand j'm'y mets...

CÉLESTE. Nous savons bien...

JEAN. Vous allez voir, avec mon p'tit air...

CÉLESTE, *le poussant.* Oui, oui, va... va...

JEAN, *passant près d'Amanda, et la main au schako.* Madame, voulez-vous permettre?

AMANDA. Qu'est-ce que c'est que ce gros garçon là?

FORTIN, *bas.* C'est un imbécille que nous balotons.

JEAN.

AIR : *Rendez-moi ma patrie.*

Vous avez un' figure,
Des pieds de rien du tout...
Vous avez un' tournure,
Tout's chos's du dernier goût!
Vous avez un' prunelle...
Un je ne sais pas quoi...
Dans tout ça mad'moiselle,
N'auriez-vous rien pour moi?

AMANDA. Il est plaisant, celui-là...

CÉLESTE, *bas à Jean.* Bien... va toujours...

FORTIN, *bas à Amanda.* Menez-le tambour battant.

JEAN.

Même air.

Vous avez je l'suppose,
A l'âge où vous voilà...
Donné plus d'une chose
Que l'amour vous d'manda...
Ne fait's pas la cruelle,
S'il vous reste de quoi...
Ah! donnez, mad'moiselle,
Quelque chose pour moi.

CÉLESTE. Vous allez voir...

(Fortin fait signe à Amanda de donner un soufflet à Jean.)

AMANDA. Tenez!...

(Elle va pour donner un soufflet à Jean, qui se baisse en ce moment, et Céleste le reçoit.)

CÉLESTE. Ah!...

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah! ah!

JEAN, *baissé.* Qu'est-ce qu'il y a là haut?

CÉLESTE. Animal...

JEAN. C'est une épingle... voltigeur.... ça vous servira...

CÉLESTE. Tu avais bien besoin de te baisser.

AMANDA. Eh bien!... je ne suis pas fâchée de m'être trompée...

CÉLESTE. Ma belle, ça n'peut pas se

(1) Fortin, Amanda, Céleste, Jean.

passer comme ça... faut payer par un baiser...

TOUS. Oui, oui... un baiser.

JEAN. Non!... c'est moi...

(Il se met devant Céleste.)

AMANDA. Finissez... ou j'appelle mon époux.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FOLQUOI, *apportant la friture.*

FOLQUOI. Est-il possible!.. comment!.. violenter une femme! Sachez que dans mon établissement la pudeur a toujours été à l'abri des attaques.

AMANDA. Venez, venez... je leur pardonne.... et puis... (*Montrant la friture.*) ce n'est pas bon froid.

(Elle entraîne Folquoi.)

SCÈNE XII.

FORTIN, CÉLESTE, JEAN, SOLDATS.

JEAN. En v'là un'soignée, d'femme!...

CÉLESTE. Tu la trouves jolie?

JEAN. Je la trouve bien mise.

CÉLESTE. Est-ce que tu n'as pas encore été amoureux?.

JEAN. J'ai été sept fois en pourparler pour ça.

CÉLESTE, *bas*. Oh! Fortin, un' bonne farce!... je veux faire semblant de l'marier... (*Haut.*) Jean... je veux t'enchaîner...

JEAN. M'enchaîner... oh! non, voltigeur... un' fois on m'a mis les poucettes... ça fait trop de mal...

CÉLESTE. Jean... tu es un vrai cantalou.

JEAN. S'il vous plaît?

FORTIN. Encore... le paour...

CÉLESTE. Le cantalou, vois-tu, c'est l'image de l'innocence.

JEAN. Alors vous êtes bien honnête... et puis j't'assure.

CÉLESTE. Promets de payer un' bouteille, et je te fais épouser la fille du père Folquoi.

JEAN. J'croyais que c'était vous...

CÉLESTE. Je le voulais... mais elle t'a vu, et tu lui as donné dans l'œil... Je ne veux pas lutter contre un séducteur comme toi...

JEAN. Voltigeur... ah!... voltigeur... vous n'êtes pas beau, mais l'aimabilité embellit la laideur,

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FOLQUOI.

CÉLESTE, *bas à Folquoi*. Père Folquoi.. consentez à la d'mande du vendu... c'est pour lui faire payer un repas d'accordage...

FOLQUOI, *de même*. Bon!... bon!... je comprends.

CÉLESTE, *à Jean*. Va prier le beau-père...

JEAN. Marchand de vin...

CÉLESTE. Les demandes, ça s'fait sur un seul pied...

JEAN. S'il vous plaît?

CÉLESTE. Pour qu'il sache sur quel pied danser.

JEAN, *riant bêtement*. Ah! ah! ah!... c'est juste... c'est l'usage... (*Il reste sur un pied.*) La présente est pour vous d'mander la main de vot' fille.

FOLQUOI, *avec importance*. Quels sont vos moyens d'existence?

JEAN. Cinq sous par jour.

FOLQUOI. C'est pas trop... Vous savez les devoirs qu'impose l'hymen?

JEAN. Oui, oui... (*à Céleste.*) Peut-on changer de jambe?

CÉLESTE. A la condition que je f'rai venir une bouteille.

JEAN. Qu'elle vienne... (*Il change de jambe. A Folquoi.*) La femme doit obéissance à son mari.

FOLQUOI. Mais il doit la nourrir.

JEAN. Les haricots n'ont pas été inventés pour des prunes.

FOLQUOI. Je vais vous envoyer la future. (*A part.*) C'est bête de le faire aller ce jeune homme.

CÉLESTE, *à Folquoi*. Et ce dindon?

FOLQUOI. Je vas achever de le plumer.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

CÉLESTE, JEAN, FORTIN.

JEAN. J'vas donc avoir un' femme.

CÉLESTE. C'n'est pas tout... il faut savoir la défendre.

JEAN. Ah! ça n'est pas difficile... j'ai pas besoin d'leçon pour ça!.. (*S'échauffant.*) Si on l'attaquait... Et v'li! à coups de pied... et v'lan! à coups... Voilà... voilà...

(Il en donne à chacun d'eux.)

CÉLESTE. Butor! on n'fait pas de gestes comme ça quand on porte l'uniforme,

JEAN. Vous avez bien vu qu'si... j'en fais...

CÉLESTE. On ne doit pas...

JEAN. Ah! qu'est-ce qu'il faut faire pour lors?

CÉLESTE. Il faut faire des armes.

JEAN. Ah! oui... faut être armurier.

CÉLESTE, *avec importance.* Nouveau venu, vous êtes par trop cornichon... Je vais te donner une leçon... (*A Jean, en prenant deux baguettes.*) Fais attention. En garde... V'là un' feinte... faut qu'un des deux tombe sur le coup.

JEAN. Faut qu'un des deux tombe... j'suis ben sûr qu'ça s'ra moi... Voyons... j'y suis... (*Céleste porte un coup à Jean, qui se baisse, lui empoigne les jambes, et le jette par terre.*) Touché... c'est pas moi...

FORTIN *et* **CÉLESTE.** C'est pas d'jeu... c'est pas d'jeu.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JUSTINE (1).

JUSTINE, *à Céleste, qui est encore à terre.* Tiens!.. qu'est-ce que vous faites donc là?

CÉLESTE, *se relevant.* C'est une leçon que je donnais à ce nigaud... c'lui dont votr' père vient d'vous parler... à qui nous ne faisons que des farces d'puis notre arrivée.

JUSTINE. Oui, mais moi, je n'sais pas si je dois...

CÉLESTE. Justine... par le pouvoir que mon regard séditieux exerce sur votre liberté individuelle... je vous prie de vous prêter à cette simple bamboche, qui fera plaisir à votre futur maître.

JUSTINE. Quoi!.. vous voulez que j'lui laiss' croire.

CÉLESTE. Ne s'ra-t-il pas bien malheureux de posséder un instant une fraction du tout qui doit m'appartenir un jour... Vous consentez, n'est-ce pas?

JUSTINE. *à part.* Consentons... mais je l'avertirai... (*Haut.*) Ah! bien, puisque vous le voulez.

CÉLESTE, *à Fortin.* Amis, laissons ce jeune homme conférer avec sa future, et nous, allons, pendant ce temps, lui dresser une couronne de fleurs d'orange et de chardons, image de sa candeur et de sa constitution...

(A Jean.)

CHŒUR.

AIR : *Madelinette.*

Allons, mon cher, de l'assurance !...
Ne crains rien, montre-toi galant...
Les femmes ont toujours, en France,
Un faible pour le fourniment.

CÉLESTE.

C'est le moment d'être subtile;
L'amour est fantasque et trompeur;
Il s'rit souvent du plus habile,

JEAN.

Je sais qu'l'amour est une fureur.

ENSEMBLE.

J'aurai mon cher de l'assurance,
N'crains rien, j'vas m'montrer galant;
J'sais qu'les femmes ont toujours en France
Un faible pour le fourniment.

LES SOLDATS.

Allons, mon cher, de l'assurance, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI.

JEAN, JUSTINE.

JUSTINE, *à part.* C'pauvr' garçon... j'ai beau n'pas le connaître... ça m'fait d'la peine de l'voir faire aller comme ça.

JEAN, *soupirant.* Ah! mamzell'...c'est-y vrai que vous voudriez attacher votre boulet à la chaîne de mon amour.

JUSTINE, *allant à lui.* Monsieur... (*Le regardant.*) Ah! mon Dieu!

JEAN. Vous vous êtes mordu la langue?

JUSTINE. Non... mais quelle ressemblance... Dites-moi, Monsieur...

JEAN. J'm'appelle Jean... mais pas Monsieur

JUSTINE. Dites-moi... vous n'avez pas un frère?

JEAN. Non, mamzelle, j'suis seul et unique dans mon genre.

JUSTINE. Ah! c'est étonnant, comme vous ressemblez... à un jeune homme... mais ce n'est pas lui... Il avait les yeux si vifs... l'air si aluré... si malin... et vous...

JEAN. Et moi j'ai l'air si bête...

JUSTINE, *vivement.* Oh! ça n'est pas ça...

JEAN. Allez... n'vous gênez pas... j'y suis habitué... Et puis, ça m'fait plaisir de vous entendre... Car, vous aussi, mamzelle, vous ressemblez à une fille qui m'avait joliment tapé sur l'oreille encore.

JUSTINE. Vraiment.

JEAN. Oui, mais c'est pas vous non plus... car vous n'sereriez pas fausse comme elle...

JUSTINE. Fausse? ah! ça non... par exemple...

JEAN. Ni coquette...

JUSTINE. Coquette... ah! ben oui...

JEAN. Et un' fois qu' vous aurpriez dit

(1) Fortin, Jean, Céleste, Justine.

à un brav' garçon que vous l'aimez, vous n'vous moqueriez pas de lui?

JUSTINE. Ah! pour ça ben du contraire... et tenez, dans la crainte qu' vous n'alliez à votre tour vous prendr' d'amour pour moi... je dois même vous prévenir que j'aime quelqu'un, monsieur Jean.

JEAN. Ah! qu'est-ce que vous me dites là?

JUSTINE. Vos camarades se sont moqués de vous.

JEAN. J'm'en avais douté...

JUSTINE. J'vas épouser M. Céleste.

JEAN. Ah! c'est lui que vous aimez si fort.

JUSTINE. Ah! ben oui, l'aimer... j'l'épous', c'est bien différent : mon père le veut... Mais celui que j'aime... tenez, j'veux vous le dire à vous.

JEAN. Oui... j'suis bête, mais pas bavard.

JUSTINE. Eh! bien, celui qu'j'aimr'ai toutema vie, c'est un ouvrier, c'beau garçon qui vous ressemble tant... si c'nest pourtant qu'vous n'avez pas d'beaux favoris comme lui.

JEAN. Si le caporal le veut... j'laisserai pousser mes écheveaux de fil.... Et vous l'aimiez?

JUSTINE. Si je l'aimais!...

JEAN, *vivement*. Vous l'aimiez.

JUSTINE. Oui...

JEAN. Que lui...

JUSTINE. Oui.

JEAN, *à part*. Oh! oh! qu'est-c'que j'apprends!

JUSTINE. Mais un jeune homme de la haute classe, trouvait drôle de venir dans ce monde si différent du sien...l'ouvrier en fut jaloux; un jour que ce jeune homme sortait d'ici, il partit derrière lui... et je ne sais ce qu'il est devenu.

JEAN, *s'animant peu à peu*. Je l'sais, moi!... l'ouvrier suivit le mirliflor, et ne savait comment l'aborder pour lui chercher honnêtement querelle... il craignait d'être refusé... pour un cartel.. car un ouvrier a du cœur comme un autre, allez; il ne se bat pas qu'à coups de poings... il allait l'accoster, quand des hommes, des voleurs tombent sur lui... Ah! alors, n'y avait plus d'jalousie, je tape; non, il tape à tort, à travers, le sauve... mais pas moyen de lui chercher querelle, il vénait de l'obliger.

JUSTINE, *le regardant avec attention et vivacité*. Est-il possible!...

JEAN, *avec volubilité*. Manquant alors d'ouvrage, ayant sa vieille mère à nourrir le désespoir, la jalousie dans l'cœur, il s'est vendu...

JUSTINE. Toi!... Auguste... c'est toi...

JEAN. Oui, oui... moi. que tu ne reconnaissais pas... moi, aux beaux favoris.. moi, aux yeux vifs... qui est fait le jobard, parce que je voyais des tourlouroux qui voulaient faire aller le malin des malins... moi, qui voulais t'éprouver... moi, qui croyais n'avoir jamais à regretter d'avoir fait une bonne action en me vendant, et qui m'en repents maintenant que je vois que je n'peux plus être à toi.

JUSTINE. Ah! mon Dieu, mon Dieu!... pardonne moi de ne t'avoir pas reconnu, mais ça fait deux hommes si différens... oh! oui, c'est toi... c'est bien mon Auguste... le jaloux Auguste... Ah! ben... au diable l'beau Céleste.

JEAN. Il est bête comme un oie...

JUSTINE. Je n'peux pas être à toi... mais je n's'rai pas à un autre...

JEAN. Elle était fidèle... et moi qui... ah! quel guignon... si j'avais su... j'aurais renoncé à toutes les jubilations de monde, je serais entré dans cette corporation respectable, dont Saint-Joseph est le patron. je n'aurais pas quitté ma vieille mère... j'aurais patienté... maudite jalousie, ah! si jamais je suis jaloux... et le moderne qui venait ici... tu ne l'as pas revu?

JUSTINE. Une seule fois, pendant deux minutes, et justement c'est...

JEAN, *l'interrompant*. Et j'ai pu te fuir.. toi... toi... toi à qui je pensais quand je faisais la poule... toi, que je voyais au fond de chaque verre, c'est pourquoi je le vidais si souvent... et maintenant... bûche, oison, rien du tout... et tout ça faute de s'entendre... laisse moi me dire des sottises... laiss'moi me martyriser...

JUSTINE. Oh! non ne t'abîmes pas...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JULIEN, *un album à la main* (1).

JULIEN. Tandis qu'Amanda est seule : voyons donc, si avec ces militaires dont elle m'a parlé, je ne pourrais pas trouver la scène que je cherche. . ah! il n'y en a plus qu'un avec Justine!... la scène peut être drôle!...

JEAN, *à Justine*. Il n'est pas revenu ici, le mirliflor.., ben sûr!... ben sûr!... plus de jalousie...

(1) Jean, Justine, Julien.

JULIEN, *reconnaissant Jean.* Que vois-je?. c'est lui!...

JEAN, *hors de lui, et allant à Julien.* Ah!... ah!... quoi c'est vous...

JULIEN. Mon libérateur!... que je suis heureux de vous rencontrer...

JEAN, *avec rage.* Et moi donc? .. comment Justine... quand tu me disais que jamais... ah!... ah!... maintenant je suis content de m'être vendu...

JULIEN. Vendu?...

JEAN. Et elle me disait à l'instant encore...

JUSTINE. Mais écoutez-moi, au moins..

JEAN. Non... je n'veux rien entendre, et personne pour passer ma colère!... ah! quelle idée ! Monsienr vous êtes là, vous!

JULIEN. Parlez!... puis-je vous rendre service...

JEAN. Service!... ah! oui... oui... vous vous battrez avec moi..

JUSTINE. O ciel!...

JULIEN. Avec vous, moi...

JEAN. Vous vous battrez...

JULIEN. Quand je vous doit tant... expliquez-moi...

JEAN. Rien!... rien!.. vous êtes un' pierre qui vous trouvez toujours sur mon passage pour me faire tomber... j'aime mieux me l'attacher au cou et me noyer tout-à-fait...

JULIEN. Mais encore...

JEAN. Vos armes...

JUSTINE. Jean...

JEAN. Vos armes!... vos armes!...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, AMANDA (1).

AMANDA. Eh ! bien... eh ! bien... qu'est-ce qu'il y a donc par ici?...

JULIEN. C'est monsieur, qui m'a sauvé la vie et qui voudrait m'exposer à le tuer. et sans me dire pourquoi.

AMANDA. Il est donc fou?...

JEAN. Pourquoi!... pourquoi?...parce que vous êtes en partie cause que je me suis vendu!... parce que Justine est un' coquette, et que c'est la deuxièm' fois que vous me l'enlevez...

AMANDA. Qu'entends-je?

JULIEN. C'est pour ça...

AMANDA. Enfin, vous voilà connu, traître!... perfide!...

JUSTINE, *à part.* A l'autre à présent...

JULIEN, *à Amanda.* Apprends donc.

JUSTINE. Que j'vous dise...

JEAN et AMANDA. Non, non, non...

(1) Justine, Jean, Julien, Amanda.

JULIEN. Emmenons-les car je n'en finirais pas...

JEAN ET AMANDA.

AIR : *Ah ! j'étouffe de colère.*

ENSEMBLE.

Ah ! je suis dans ma colère
Capable ici de tout faire;
Ma passion ! (*bis.*)
N'écoute pas la raison.
Je ne saurais davantage,
Souffrir un pareil outrage,
Et je veux ! (*bis.*)
Me venger de tous les deux.

JULIEN ET JUSTINE.

Ah ! comme ils sont en colère !
Ici, nous avons beau faire,
La passion, (*bis.*)
N'écoute pas la raison !
Ne souffrons pas davantage,
Que leur soupçon nous outrage,
Et je veux,
Oui je veux,
A tous deux ouvrir les yeux.

JULIEN, *à Justine.*

Jeune fille, essuyez vos larmes!...
(*A Jean.*) Je viendrai vous rejoindre ici.

JEAN, *furieux.*

Et vous apporterez des armes.

AMANDA ET JUSTINE.

Vous m'en rendrez raison aussi...

(Julien emmène Justine, Amanda furieuse les suit sur la reprise.)

ENSEMBLE.

JEAN ET AMANDA.

Ah ! je suis dans ma colère, etc.

JULIEN ET JUSTINE.

Ah ! comme ils sont en colère, etc.

SCÈNE XIX.

JEAN, *seul.*

Justine pleure!... ah! bah!. j'crois ben, les femmes ell's pleurent comme ell's chantent... et moi au fait j'suis ben bon... une de perdue, dix de retrouvées.

CÉLESTE et FORTIN *en dehors.* Nous voici!... nous voici!

JEAN. Ah!... ils arrivent bien... ils vont profiter de ma bonne humeur... faut que je m'amuse, tiens... faut que j' m'amuse!... ils paieront en gros et pour tout le monde.

SCÈNE XX.

JEAN, CÉLESTE (1), FORTIN, SOLDATS, *puis* FOLQUOI et JULIEN.

CÉLESTE ET FORTIN.

AIR : *Je payais.* (Une bonne fortune: *Feydeau.*)

Nous voilà ! (*bis.*),
Ah ! ah !
Nous sommes bons là !
A ce repas,

(1) Il a une couronne de chardons au bout de son sabre, qu'il porte sur son épaule.

Plein d'appas,
Amis, prenons nos ébats.
CÉLESTE.
On va mettre le couvert,
Nous allons faire bonne chère,
JEAN, *à part.*
Je leur gard' pour le dessert,
Un plat qu'ils n'attendent guère.
CÉLESTE ET FORTIN.
Nous voilà (*bis.*) etc.

CÉLESTE. Eh! bien, malin... épouses-tu Justine?

JEAN. Non, non... elle tient trop à vous!... (*à part avec dépit*). C'est la meilleure farce que j'puisse lui faire.

CÉLESTE, *riant.* Ah! ah! ah! dame... tous les humains ne sont pas Céleste... et cette fine couronne de chardons que je t'apporte...

JEAN. Gardez-la pour vous. elle vous servira au dessert.

JULIEN, *qui revient.* Amanda a fait sa paix avec Justine... voyons un peu ce que devient mon gaillard...

CÉLESTE. Allons à table.

TOUS. A table...

FOLQUOI, *entrant.* Vous êtes servis...

CÉLESTE, *bas à Folquoi.* Avant faites-le donc financer...

FOLQUOI, *bas à Céleste.* Ah! c'est vrai!.. (*haut.*) Messieurs, la confiance étant l'âme du commerce... vous savez que j'ai l'usage de fair' payer d'avance...

JEAN, CÉLESTE et FORTIN. C'est juste..

JULIEN *à part.* Bon moyen de ne pas être arriéré...

FOLQUOI. Voilà la carte... (*Il sort.*)

CÉLESTE, *la prenant.* Jean, voilà la carte...

JEAN. C'est bien... gardez-là voltigeur.

CÉLESTE. Mais allons donc... la cadence du pouce...

JEAN. Eh! ben, mais cadencez tant que ous voudrez.

JULIEN, *prenant son crayon.* Ça commence à devenir comique.

CÉLESTE. Prends donc...

JEAN. Du tout!... j'ai pas besoin d'voir la carte pour savoir que vous aurez bien fait les choses.

CÉLESTE. Comprenez-vous... vous autres.

TOUS. Non...

JEAN, *se détournant.* Est-ce moi qui vous empêch' de payer?... n'vous gênez point... tenez, je n'vous regarde pas... c'est pour célébrer mon arrivée au corps que vous m'avez invité, m'avez-vous dit... merci...

CÉLESTE. Jean! ah! ça te moques-tu de nous?

JEAN, *prenant son ton naturel.* Ça m'en a tout l'air.., et v'là deux jours que ça dure... comment, tas de poulets-d'Inde que vous êtes... tas de machines... vous n'voyez pas que c'est moi qui vous fait tourner.. depuis c'matin... me faire aller, vous!... vous êtes trop jeunes... vous me preniez pour un Jean-Jean.. mais il n'y en a plus de Jean-Jean en France. (*A Céleste.*) Invalide, tu voulais me donner des leçons de danse... tricotte donc comme ça...

(Il fait un entrechat.)

JULIEN, *à part, dessinant.* Bravo!...

CÉLESTE. Vendu!... vendu!...

JEAN. Ah voilà le grand mot lâché... et c'est pour ça qu'vous m'en voulez... n'est-ce pas?

AIR : *Le siècle marche et la philosophie.*

Aucun de vous ne s'mettait à ma place...
Vous m'condamniez sans m'avoir entendu!
Pouvais-je, au fait, espérer cette grâce,
J'étais coupabl' car j'étais un *vendu*!.. (*bis.*)
Mais savez-vous quand vous m'jetez la pierre
Savez-vous bien que je manquais de pain,
Qu'auprès de moi, j'avais ma vieille mère,
Et que ma vieille mère avait faim.
Je m'suis vendu pour lui donner du pain.

CÉLESTE. Vendu!... ça ne se passera ainsi...

TOUS. Non certainement...

JULIEN, *s'approchant.* Un instant, s'il a besoin de moi...

JEAN. De quoi.... des méchancetés.. nous voulons faire joujou.

JULIEN, *voyant Jean qui prend un balai.* Oh! je suis tranquille.

(Pendant le cœur il dessine. Jean démanche le balai, tire le bâton et tape à tort et à travers sur les soldats qui se sauvent.)

JEAN.

AIR : *L'aventure est singulière.*

Quand je jouais la comédie,
Vous m'preniez pour un cornichon!...
Grâce à c'jug' de paix de Turquie,
J'men vais vous mettre à la raison.
TOUS *se sauvant.*
D'où vient donc cette fantaisie,
Lui qu'était doux comme un mouton...
Voilà qu'il se met en furie
Et tap' vraiment comme un démon.

JEAN, *seul sur le devant.* Demandez... faites vous servir...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, JUSTINE, AMANDA (1).

JUSTINE et AMANDA, *lui arrêtant le bras.* Arrêtez!...

(Tableau.)

JULIEN, *dessinant.* Sublime!... quelle tableau!.. délicieux..

(Il dessine avec feu.)

(1) Fortin, Céleste, Justine, Amanda, Jean Julien, sous le berceau.

CÉLESTE. V'là du sexe... bas les armes. vous allez voir.

JEAN. Comment, c'est vous!... toi aussi?

AMANDA.

AIR *de Marianne.*

Oui, je vous l'amène moi-même...
Vous m'en remercierez, je crois...

JUSTINE.

C'est toi qu'j'aimais.. c'est toi que j'aime.

CÉLESTE.

Mais voilà du nouveau pour moi.

AMANDA.

Elle est fidèle,
Je réponds d'elle.

JEAN.

C'est bon tout ça,
Mais qui me l'prouvera?

AMANDA.

Pour lui répondre
Et le confondre,
Je veux ici
T'embrasser devant lui!
Vous voyez que je suis loyale
Et vous me croirez désormais,
Car une femme n'a jamais
Embrassé sa rivale. (*ter.*)

FORTIN. Eh! ben... dis donc, j'vois qu'on enlève ta femme.

JEAN. Ah! maintenant j'vous crois de tout mon cœur... oh! j'ai besoin de vous croire... quel malheur... que je ne sois pas libre...

JULIEN, *s'avançant.* Vous le serez aujourd'hui même... croyez vous donc que toute la vie je voudrais rester débiteur de ce que vous avez fait pour moi... non!... et je ne suis venu ici que pour vous rencontrer et m'acquitter envers vous...

JEAN. Ah! monsieur...

JULIEN. Votre ami...

FOLQUOI, *qui s'est tenu sur le pas de sa porte tout le temps de la bagarre.* Je crois que les affaires vont s'arranger.

JULIEN. Et vous épouserez Justine..... n'est-ce pas M. Folquoi?

FOLQUOI. Monsieur, je n'irai pas contre vos prétentions... je me charge du repas.

AMANDA. Et moi, je ferai la carte.

CÉLESTE, *étourdi.* Eh! ben... eh! ben..

JEAN. Monsieur vous me confusionnez.

JULIEN. Vous ne me devez pas tant que vous croyez... (*Montrant son album.*) Tenez, voici qui me servira à remplir l'engagement que je viens de prendre... et c'est vous qui m'avez fourni mon plus beau dessin...

JEAN. Mais, c'est c'qui vient de m'arriver... C'est moi avec tous les fantassins.

TOUS, *regardant.* C'est vrai!...

CÉLESTE. Il me semble que je dois faire un' drôl' de figure... moi, qui n'ai plus qu' huit jours à faire et qui comptait prendre l'établissement du pèr' Folquoi... avec sa fille... me v'là sans état à présent...

JULIEN. Restez au service... prenez la place de Jean...

TOUS. Oui, oui.

CÉLESTE. La place de Jean... au fait, Jean, c'est un bon lapin... et je m' f'rai un honneur de l'remplacer au régiment.

JEAN. Et moi auprès de ta future... nous nous remplac'rons mutuell'ment.

FORTIN, *aux autres.* C'est égal tout d' même, le voltigeur est un vendu..

JUSTINE, *à Jean.* Surtout plus de jalousie...

JEAN, *vivement.* Par exemple!... (*Furieux.*) Mais si jamais quelques flaneurs... (*Se radoucissant.*) Non... non... ah! ben.. non...

Chœur du hussard de Felsheim.

Tout est commerce dans la vie
Et chacun de nous est marchand;
Grandeur, beauté, talent, génie,
Oui, tout s'achète et tout se vend.

JEAN, *au Public.*

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Messieurs, j'ai d'bons bras, je suis leste,
Et j'leur ai fait voir du pays;
Je n'peux pas souffrir qu'on moleste
Devant vous un enfant d'Paris,
Car j'suis un enfant de Paris;
J'ai dû repousser leurs attaques;
Mais quant à vous, j'vous appartiens;
Poussez-moi, donnez-moi des claques,
Tapez fort, ça n'me f'ra qu'du bien.

FIN.

Imprimerie de Madame DE LACOMBE, faubourg Poissonnière, 1.

JEANNE DE FLANDRE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Fontan et Victor Herbin,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 9 MAI 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
BAUDOIN, comte de Flandre.	M. St-Ernest.	LE BARON D'HÉNIN........	M. Léon.
JEANNE, sa fille aînée, comtesse de Flandre...........	Mme Darcet.	L'ÉVÊQUE DE BEAUVAIS...	M. Léopold.
MARGUERITE, sa fille cadette.	Mlle Mathilde.	LE CARDINAL ROMAIN.....	M. Laplaine.
Sire RAOUL DE MAULÉON, amant de Jeanne, chevalier flamand..................	M. Montigny.	UN HÉRAUT D'ARMES......	M. Coqlaut.
PIERRE DE LACY, autre chevalier flamand..........	M. Cullier.	UN OFFICIER de Louis VIII...	M. Alfred.
LOUIS VIII, roi de France....	M. Émile.	UN OFFICIER de Jeanne.....	M. Guillot.
BURG, valet spadassin de Jeanne.	M. Gilbert.	LE CORDELIER.............	M. Palatz.
Sire HUBERT DE COURTRAY, chevalier flamand..........	M. Constant.	LE TOURMENTEUR.........	M. Louis.
Le Chevalier RUYSDALE, autre chevalier flamand.......	M. Barbier.	Seigneurs de la cour de Flandre.	
		Seigneurs de la cour de Louis VIII.	
		Chevaliers français et flamands.	
		Hommes d'armes français et flamands.	
		Femmes des princesses Jeanne et Marguerite.	
		Soldats.	
		Peuple.	

La scène se passe à Lille aux premier, troisième et quatrième actes; au second, elle est à Péronne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la grande salle du palais de la comtesse Jeanne.

SCENE PREMIERE.

LE BARON D'HÉNIN, LE CHEVALIER RUYSDALE, Seigneurs.

RUYSDALE. Allons, messires, attendons ici qu'il plaise à notre gracieuse souveraine, la comtesse Jeanne, de nous permettre de lui faire notre cour.

D'HÉNIN, *souriant.* Notre gracieuse souveraine!... Vous êtes flatteur, chevalier...

RUYSDALE. Eh! qui ne serait pas de mon avis, baron? n'est-ce pas une gracieuse femme que celle qui n'a que des sourires pour tous les nobles gentilshommes qui lui offrent leurs hommages, qui donne ses jours et ses nuits aux plaisirs, qui s'endort au sein de l'orgie et des voluptés, et qui se réveille en rêvant pour le soir de voluptés et d'orgies?... Sur ma parole, je romprais vingt lances en son honneur!

SCENE II.

Les Mêmes, SIRE HUBERT.

HUBERT, *qui a entendu les derniers mots.* Et moi, si j'étais juge du camp, je déclarerais indigne du titre de chevalier celui qui souillerait ainsi son blason.

TOUS, *riant.* Ah!... ah!... ah!... ah!... ah!... ah!...

HUBERT. Qui ose rire de sire Hubert de Courtray?

RUYSDALE, *lui prenant la main et riant toujours.* Moi, loyal Hubert; moi, le chevalier Arthur de Ruysdale, qui viens de prononcer les paroles qui vous ont causé une si violente colère; moi, qui n'ai pas besoin de vous jurer que je ne pense pas un mot de ce que j'ai dit.

D'HÉNIN, *riant aussi.* Ah! sire Hubert, vous devez des excuses à Ruysdale pour l'avoir si mal jugé.

HUBERT. C'est juste... j'aurais dû penser qu'il n'y a pas dans la Flandre entière une seule voix qui défende la coupable Jeanne; elle n'a d'appui que parmi les soldats mercenaires du roi de France, qui la protégent contre nous.

RUYSDALE. Vous oubliez son favori, ce damné de Mauléon, que j'ai souvent pris pour Satan en personne, caché sous une armure de chevalier.

HUBERT. L'infâme!... misérable aventurier qui a réchauffé ses membres nus à notre foyer domestique, et qui a incendié nos villes avec le feu qui l'avait ranimé; mendiant, à qui nous avons donné un toit et du pain, et qui nous a payé par la proscription et la famine... Oh! messires, la coupe de la honte est pleine, elle déborde. Le crime marche audacieusement; Mauléon et sa complice se sont lassés de feindre. Aux saturnales secrètes ont succédé les saturnales à la face du ciel... L'adultère se cachait dans l'ombre, il se montre maintenant à qui veut le voir, il s'avoue, il se vante, il pousse ses horribles cris de joie sur la tombe à peine fermée du mari de Jeanne. Regardez autour de vous: l'or, la sueur, le sang du peuple s'épuisent pour satisfaire la haine, la vengeance et l'avidité... Au moindre murmure, les cachots s'ouvrent, l'échafaud se dresse: voilà la Flandre, messires; vous qui l'avez connue alors que régnait l'illustre comte Baudoin, dites, oh! dites... la reconnaissez-vous?

RUYSDALE. Oui, oui, vous avez raison, sire Hubert; nous avons tout perdu en perdant le comte Baudoin.

D'HÉNIN. C'était un maître doux et bon; trop faible peut-être pour ses enfans, surtout pour l'impudique Jeanne.

HUBERT, *avec émotion.* Quelle serait sa douleur s'il vivait, lui qui n'avait qu'un vœu... le bonheur et la gloire de la Flandre!...

RUYSDALE, *qui est allé au fond, revenant avec mystère* Je vous engage, messires, à choisir un autre sujet de conversation... Quelqu'un vient par cette galerie...

HUBERT, *regardant.* C'est la jeune Marguerite, la sœur de Jeanne, qui va partir pour aller rejoindre son tuteur, le comte de Namur... Pauvre et innocente orpheline, le souffle du vice n'a pu ternir la candeur naïve de son ame... Voyez, messires, quel calme heureux répandu sur tous ses traits!

Les seigneurs ouvrent leurs rangs et se placent de chaque côté de la porte pour laisser passer Marguerite: ils s'inclinent dès qu'elle entre.

SCENE III.

Les Mêmes, MARGUERITE, deux de ses Femmes.

Marguerite a un livre d'heures à la main.

MARGUERITE, *saluant.* Salut, sires chevaliers! (*Allant à sire Hubert.*) Ah! c'est vous, mon respectable ami!... j'ai bien envie de vous gronder; voilà long-temps que vous n'êtes venu voir votre Marguerite. Si le hasard ne m'avait fait vous rencontrer ici, j'aurais quitté Lille sans recevoir vos adieux.

HUBERT. Ma noble damoiselle, combien cette marque de souvenir est précieuse pour le vieux Hubert!

MARGUERITE. Mon reproche s'adresse à vous aussi, sires chevaliers: il semble qu'il n'y ait au palais que ma sœur Jeanne; on ne vous y rencontre que les jours d'audience solennelle (*souriant*), et je n'assiste point aux audiences solennelles, moi!

RUYSDALE. C'est que l'entrée du palais ne nous est permise que ces jours-là.

MARGUERITE. Ah! oui, je sais; ma sœur Jeanne est la maîtresse en Flandre, et elle ne veut pas que Marguerite parle de son père avec ceux qui l'ont servi autrefois... Heureusement on ne m'a pas encore défendu de prier Dieu pour lui.

Elle cache son visage dans ses mains.

HUBERT, *lui prenant la main.* Vous pleurez, noble damoiselle!...

MARGUERITE. Pardon, mon ami, pardon... je sors de la chapelle du palais; depuis ce matin j'y suis restée agenouillée, invoquant le ciel pour le repos de l'ame de celui qui m'aimait tant! Oh! sire Hubert, que mes réflexions ont été pénibles et douces à la fois!... il y a aujourd'hui quinze années, oui, quinze années, que mon père a quitté la Flandre pour se vouer à la sainte cause du ciel. Je n'ai point oublié cela, moi.

HUBERT, *ému*. Pauvre enfant!

MARGUERITE. Mais je ne songe pas que ma suite n'attend plus que moi pour partir... et j'aperçois d'ici mon beau palefroi qui hennit d'impatience. Que Dieu vous garde, messires; pensez quelquefois pendant son absence à la triste Marguerite.

HUBERT. Oh! nous nous en souviendrons toujours... Mais cette absence qui nous afflige ne sera sans doute pas longue, damoiselle?

MARGUERITE, *avec résignation*. J'ignore quand il plaira à ma sœur Jeanne de me rappeler.

HUBERT. Que tous les saints veillent sur vous, noble fille du comte Baudoin!... vos serviteurs intercéderont auprès d'eux pour qu'ils vous ramènent bientôt.

MARGUERITE. Merci, sire Hubert..... merci.

Elle lui donne sa main à baiser, et salue de nouveau les chevaliers. Ses deux femmes, qui étaient allées en avant, à la porte du fond, sortent, et Marguerite les suit.

SCENE IV.

SIRE HUBERT, LE CHEVALIER RUYSDALE, LE BARON D'HÉNIN, SEIGNEURS.

HUBERT, *allant à la fenêtre*. Voilà notre jeune Marguerite qui monte sur son palefroi... sa suite se range autour d'elle... elle donne le signal du départ... ah! elle nous adresse un dernier adieu... (*Tous s'approchent; Hubert salue de la main.*) Elle se dirige du côté de la porte de Lille... Je ne la vois plus. (*Après une pause.*) Mais quelle foule immense de l'autre côté... là! regardez, messires... la garde française repousse les Flamands. (*On entend des cris.*) Entendez-vous, on crie : Vive Baudoin!... Ah! Mauléon entre au palais... Qu'y a-t-il donc?...

Il quitte la fenêtre et remonte la scène avec les autres seigneurs.

SCENE V.

LES MÊMES, RAOUL DE MAULÉON.

Au moment où il entre, tous se retirent en groupe sans le saluer.

RAOUL. Messeigneurs, la comtesse Jeanne désire être seule avec moi, en ces lieux... Restez dans la salle voisine; si elle a besoin de vous, on vous rappellera. (*Tous sortent en saluant Jeanne, qui rentre dans son appartement. Seul.*) Je l'ai laissée encore tout émue de l'événement qui vient de se passer. (*Il s'approche du fond.*) Mais les cris redoublent... ce peuple factieux aurait-il forcé la garde?

Il porte la main à son épée. Jeanne entre vivement.

SCENE VI.

RAOUL, JEANNE.

JEANNE, *allant à la fenêtre*. Hurle, tigre aux mille têtes!... Oh! que ne puis-je les écraser toutes! (*A Raoul.*) Conçois-tu, Raoul, une pareille audace?... Tu les as vus, ils m'ont poursuivie, accablée d'outrages... et quand ma fidèle garde française a cherché à les repousser en criant : Place à la comtesse Jeanne! ils ont répondu : Il n'y a pas de comtesse Jeanne! il n'y a que le comte Baudoin qui va revenir!... nous ne voulons plus obéir à une femme!... Ils l'ont dit, Raoul... ils l'ont dit!...

RAOUL. Que t'importe?

JEANNE. Oh! je me vengerai!

RAOUL. Eh! ne voilà-t-il pas dix ans que tu te venges, puisque voilà dix ans que tu règnes?

JEANNE. Les clameurs cessent... je n'entends plus rien.

RAOUL. Demain elles recommenceront.

JEANNE. Demain... toujours!...

RAOUL. Toujours... Mais laissons cette foule insolente s'épuiser en vaines imprécations... Je t'ai demandé un entretien secret, Jeanne; assieds-toi, et écoute.

JEANNE. Je t'écouterai bien debout.

RAOUL. Jeanne, l'instant est arrivé de tenir les promesses que tu m'as faites.

JEANNE. Je les ai tenues; je t'avais promis la riche baronnie de Tournay.

RAOUL. Et je suis baron de Tournay, n'est-ce pas? c'est juste.

JEANNE. Je t'avais promis de t'élever à la cour de Flandre, toi, simple étranger et proscrit, plus haut qu'aucun noble seigneur de ce comté...

RAOUL. Et je suis le premier à la cour de Flandre... c'est juste encore.

JEANNE. Je t'avais promis des richesses, des palais, que sais-je?

RAOUL. Et j'ai des richesses et des palais!... Mais j'ai payé tout cela au-delà de sa valeur, et il me faut autre chose que cela, Jeanne.

JEANNE, *avec fierté*. Que te faut-il donc?

RAOUL. Oh! ne me regarde pas ainsi; mon front ne se courbera pas devant le tien. Tu m'as rappelé les bienfaits que je te dois, je vais te rappeler à mon tour les services que je t'ai rendus : compte tes crimes, et tu compteras mes services. Te souviens-tu de ce jour où la noblesse de Flandre se souleva contre toi, de ce jour où tant de sang coula, versé par le glaive, où tant de têtes tombèrent sur l'échafaud? Qui répandit ce sang? qui dressa l'échafaud?... moi!... Te souviens-tu aussi de ton époux, le duc de Rouez?... Tu frémis, Jeanne!... un sombre cachot s'est ouvert pour lui, lorsque naquit la fatale passion que tu m'as inspirée... Oh! comme dans nos confidences mystérieuses d'amour, nos vœux impatiens devançaient l'avenir! cet avenir qui te rendrait ta liberté... Mon Raoul, me disais-tu, s'il mourait... Il est mort!

JEANNE. Je crois te comprendre...

RAOUL. Il est mort!... Oh! il me semble l'entendre me demander grâce à genoux, en joignant ses deux mains qui s'attachaient à moi; il me semble le voir se débattre sous mon bras qui le tenait à terre, me supplier avec des larmes de le laisser vivre, ignoré, obscur, au fond de sa prison. Trois fois le poignard que tu m'avais remis s'est plongé dans son sein, Jeanne! trois fois je l'en ai retiré en prononçant ton nom!... Et parce que la noble comtesse de Flandre m'a jeté de l'or et des honneurs, parce qu'elle m'a fait le premier de sa cour, parce qu'elle m'a créé, moi, l'aventurier de France, baron de Tournay, la noble comtesse de Flandre pense être quitte envers moi!... Non, non! on n'achète pas le meurtre à si bon marché... Jeanne, ce que tu m'as donné ne me paie pas un seul remords.

JEANNE, *avec force*. Mais qu'exiges-tu enfin?

RAOUL. La couronne de comte de Flandre et toi!

JEANNE. Jamais!

RAOUL. Jamais!... songes-y, Jeanne... tu te perds...

JEANNE. La Flandre entière briserait l'autel qui recevrait nos sermens et le trône où je te ferais asseoir...

RAOUL. La Flandre entière ne veut plus être gouvernée par une femme... Le peuple te l'a dit tout-à-l'heure.

JEANNE, *avec colère et mépris*. Mais il n'a pas dit qu'il voulût être gouverné par toi...

RAOUL. Ainsi tu refuses?

JEANNE. Oui.

RAOUL, *avec exaltation*. Eh bien, je te remercie... Je puis rompre le pacte infernal qui nous liait, je puis espérer mon pardon du ciel... Oui, oui, je l'obtiendrai; car les crimes que j'ai commis, je ne les ai commis que pour toi; car le sang dont je suis souillé, je ne l'ai versé que pour toi. Je t'aimais; mais je ne savais pas alors qu'en t'aimant il fallût étouffer tous les sentimens de la nature, se couvrir le cœur d'une armure d'airain, tu me l'as appris... A toi, maintenant, à toi le fardeau d'ignominie et de trahison que nous avons porté ensemble!... Ne cherchez plus, comtesse Jeanne, un complice dans Mauléon, et prenez garde de trouver un jour en lui un bourreau!

JEANNE. Vos menaces ne m'effraient pas, chevalier de Mauléon; mais vos remords m'attendrissent... Dans quel saint couvent désirez-vous que nous vous envoyions faire pénitence?

RAOUL, *avec colère*. Jeanne!...

JEANNE. Le vieil Yvon, ce sorcier habile, qui consulte les astres pour vous, vous a-t-il prédit quelques malheurs?

RAOUL, *la main sur son poignard*. Jeanne!

JEANNE. Ou peut-être la grâce d'en-haut a-t-elle touché votre cœur? Soit donc!... repentez-vous! mais il est bien tard pour se repentir... (*Ici on entend un grand bruit et comme une discussion avec les gardes, Jeanne va au fond avec anxiété.*) Qu'est-ce cela?

SCENE VII.

LES MÊMES, SIR HUBERT.

HUBERT, *avec agitation*. Ah! madame... pardon, si j'entre ainsi, sans que votre ordre m'appelle... mais la nouvelle importante que j'ai à vous annoncer...

JEANNE. Quelle nouvelle, sire Hubert?

HUBERT. Mon émotion, mes larmes, ne vous le disent-ils pas assez, madame? Notre illustre comte Baudoin, votre père...

JEANNE. Eh bien!

HUBERT. Il vit! il nous est rendu : le bruit de sa mort répandu depuis quinze ans était faux. Prisonnier de Joannice, roi des Bulgares, il vient enfin, après de cruelles souffrances, de recouvrer sa liberté.

JEANNE. Mensonge! vous avez perdu la raison, sire Hubert!

HUBERT. Et ceux qui l'ont vu, qui lui ont parlé, ont-ils aussi perdu la raison, madame?

JEANNE. Ceux qui l'ont vu... où?

HUBERT. Au port d'Ostende, où la tempête l'a jeté.

JEANNE, *ironiquement*. Et qui sont-ils ceux-là, qui offrent de porter témoignage que le comte Baudoin existe encore?

HUBERT. Deux chevaliers de la cour de France qui ont traversé Lille, il n'y a qu'un instant, et qui allaient en informer de sa part sa majesté Louis VIII. Votre père, madame, s'était embarqué sur un navire de Calamata. Près de toucher les côtes d'Ostende, une horrible tempête l'a assailli, et Dieu a permis qu'il se sauvât seul. Oh! Dieu ne pouvait pas abandonner celui qui a versé tant de sang pour sa cause.

JEANNE, *souriant*. Sur mon ame, sire Hubert, voilà une histoire admirablement bien arrangée, rien n'y manque; mais je vous avertis que si quelqu'un est assez crédule en Flandre pour y ajouter foi, ce n'est pas la comtesse Jeanne, souvenez-vous de ces paroles.

HUBERT. La France y ajoutera plus de foi peut-être que la comtesse Jeanne; et je connais de vaillans seigneurs qui n'ont pas oublié leurs sermens de fidélité à leur maître.

JEANNE, *faisant un pas et s'arrêtant devant lui*. Dites en mon nom à ces vaillans seigneurs que je n'ai pas oublié non plus que je suis souveraine de la Flandre et que je sais faire respecter mes droits; dites-leur cela, sire Hubert.

Elle lui ordonne par un geste de sortir. Il sort.

SCENE VIII.

JEANNE, RAOUL.

JEANNE. Eh bien! Raoul, que penses-tu de ce bruit étrange? Y crois-tu? Tu gardes le silence; mais parle donc, parle donc.

RAOUL. Je n'ai plus de conseils à te donner.

JEANNE, *s'éloignant de Raoul, et à elle-même*. Oh! non, non, c'est encore un complot de mes ennemis : ils espèrent soulever le peuple contre moi, en le flattant du retour de mon père.

RAOUL, *ironiquement*. Est-ce que tu règles d'avance le compte de sang que tu auras à rendre au vieillard?

JEANNE. Je songe au danger que nous courons, si ce qu'a dit sire Hubert est vrai.

RAOUL. Ah! tu as peur maintenant!

JEANNE. Peur? tu verras, Raoul.

RAOUL. Tes traits égarés trahissent l'émotion que tu cherches à me cacher en vain. Il te semble que ton père est là, qu'il t'interroge, qu'il te demande ce que tu as fait de ton mari, ce que tu as fait de sa couronne : tu trembles de répondre à ton juge irrité, et ta conscience se réveille.

JEANNE. Qu'importe, si ma volonté parle là, toujours là?

RAOUL. Tu ne conserverais pas cette assurance si le comte Baudoin était devant toi!

JEANNE, *avec colère*. Le comte Baudoin est mort! et d'ailleurs qui le soutiendrait?

RAOUL. La Flandre qui l'aime et qui nous abhorre.

JEANNE. Est-ce qu'ils oseront?

RAOUL. Ces nobles seigneurs de ta cour, qui reconnaîtront leur ancien maître.

JEANNE. Si je ne le reconnais pas, moi.

RAOUL. Qui te crieront : Voilà ton père!

JEANNE. Et si je leur crie à mon tour : Ce n'est pas mon père!

RAOUL. Tu le ferais?

JEANNE. Je ne sais.

RAOUL, *s'approchant d'elle*. Mais si je te démentais, moi; moi, qui me rappelle les traits du comte Baudoin, moi qu'il a accueilli, pauvre et proscrit en Flandre, moi, ton complice, Jeanne? Si je disais à ces seigneurs et à ce peuple que tu veux tromper : Cette fille criminelle se parjure : car ce vieillard est bien son père, c'est bien notre juge à tous deux.

JEANNE. Oh! tu ne dirais pas cela?

RAOUL. Je le dirais : que me fait à moi, à présent, que ce soit Jeanne ou Baudoin qui règne sur le comté de Flandre?

JEANNE, *après avoir regardé Raoul*. C'est vrai! (*Se promenant avec agitation et se parlant.*) Il faut d'abord que j'éclaircisse mes doutes; ensuite, puisque messires les chevaliers veulent un comte de Flandre, eh bien! ils en auront un.

Elle siffle. Burg paraît.

SCENE IX.

LES MÊMES, BURG.

JEANNE. Burg, tu m'es dévoué.

BURG. Commandez, ma noble souveraine, Burg obéira.

JEANNE. Oui, oui, tu obéis, toi, tu obéis sans murmure : prends dix archers de ma garde française, et pars à l'instant pour Ostende, tu trouveras là un homme qui prétend être le comte Baudoin; tu t'empareras de lui de gré ou de force, sans attenter à sa vie cependant, et tu l'amèneras ici, dans ce palais, en le cachant à tous les yeux; va. (*Le rappelant.*) Ah! préviens nos seigneurs qui attendent que la comtesse Jeanne les mande à l'instant. Vous, sire Raoul de Mauléon, à ma droite! c'est votre place.

Burg sort.

RAOUL. Que veut-elle faire?

Il passe à sa droite.

SCENE X.

JEANNE, RAOUL, SIRE HUBERT, LE CHEVALIER DE RUYSDALE, LE BARON D'HÉNIN, SEIGNEURS FLAMANDS *et* FRANÇAIS.

JEANNE. Soyez les bien-venus, messires! je vous ai fait appeler auprès de moi pour vous communiquer la résolution importante que depuis long-temps j'avais prise : prêtez-moi toute votre attention.

RUYSDALE, *bas à sire Hubert.* Elle va nous parler du retour de son père.

D'HÉNIN, *de même.* Et remettre le pouvoir entre ses mains sans doute.

JEANNE. Voici dix ans bientôt que, par le droit que je tiens de Dieu, je suis souveraine des comtés de Flandre et de Hainaut. J'ai gouverné selon les lois humaines et célestes les peuples confiés à ma garde. Le sceptre, vous tous ici vous pouvez l'attester, n'a pas été lourd pour mes mains. Je n'ai jamais voulu déposer la moitié de ce glorieux fardeau entre celles d'un autre. J'étais trop fière de le supporter seule. Messires, aujourd'hui ma résolution est changée. (*Mouvement.*) Jeanne, comtesse de Flandre, va vous donner un maître et prendre un époux. (*S'adressant à un héraut d'armes.*) Seigneur de Wattignies, noble héraut d'armes, approchez, et proclamez à haute voix époux de Jeanne et comte de Flandre le sire Raoul de Mauléon.

Murmures violens.

HUBERT. Jamais! jamais!

TOUS. Non! non!

RUYSDALE. Nous ne souffrirons pas cette infamie!

JEANNE, *vivement.* Quel est l'imprudent qui veut que sa tête tombe?

SCENE XI.

LES MÊMES, UN OFFICIER ; *puis* UN PÈLERIN.

L'OFFICIER. Madame, un pèlerin qui est entré malgré vos gardes veut pénétrer jusqu'à vous.

Avant que Jeanne ait pu répondre, le pèlerin s'est avancé et s'est placé devant elle, mais à quelque distance.

LE PÈLERIN. Salut à la noble fille du comte Baudoin!

RAOUL. Dis à la comtesse Jeanne.

LE PÈLERIN. Sire chevalier, si madame ne m'a point repris, c'est que, sans doute, ce que j'ai dit est bien dit.

RAOUL. Tu es hardi, vieillard!

LE PÈLERIN. On l'est toujours quand on a la justice avec soi.

JEANNE, *l'interrompant.* Pèlerin, tu as demandé à nous voir?

LE PÈLERIN. Oui, madame.

JEANNE. Que nous veux-tu?

LE PÈLERIN. Vous parler de votre père!

Se levant.

JEANNE. Mon père est mort!

LE PÈLERIN. Non, le comte Baudoin n'est pas mort. (*Agitation.*) J'en jure par mon ame et mon salut éternel! (*Bas.*) Mais pourquoi pâlis-tu, Jeanne?

JEANNE, *à part.* Ces traits sont bien les siens! c'est lui! (*Haut.*) Où donc est-il, vieillard?

LE PÈLERIN. Où il est! cette question, est-ce la crainte ou l'empressement qui la dicte? Où il est? oh! tu le sais, Jeanne, car tu viens de me reconnaître, déclare à ces loyaux seigneurs, comme je le leur déclare moi-même, que je suis le comte Baudoin!

TOUS LES SEIGNEURS, *criant.* Vive le comte Baudoin.

BAUDOIN, *s'avançant vers Jeanne.* Que tout soit oublié, Jeanne! c'est ton père qui vient à toi.

Il va pour l'embrasser.

JEANNE, *le repoussant.* Toi, mon père? tu mens!

BAUDOIN. Elle me repousse, ma fille! on me l'avait prédit! une fille qui ose dire au vieillard à cheveux blancs : Tu mens! Avoir passé quinze années de la servitude la plus affreuse, n'avoir eu qu'un espoir, qu'un désir, celui de revoir ses enfans, et maintenant être méconnu d'eux.

Il se couvre la figure de ses mains.

RAOUL, *se levant.* Imposteur!

BAUDOIN. Chevalier de Mauléon, ton règne de honte et de crimes est fini! (*S'approchant de lui et parlant plus bas.*) Règne d'adultère et de sang! (*Haut.*) Tu ne le sais que trop, toi, que je n'ai pas menti! tiens, me reconnaîtras-tu mieux sous cet habit que sous l'autre? (*Il ôte son habit de pèlerin et paraît sous celui de croisé.*) Chevaliers, c'est avec cet habit que je vous ai conduits à la victoire, que nous avons fait la conquête de Constantinople.

TOUS LES SEIGNEURS. Vive le comte Baudoin!

BAUDOIN. Au nom de Dieu qui m'a ramené parmi vous, je suis le comte Baudoin, celui qui fut empereur d'Orient.

JEANNE, *d'un ton ému par la rage.* Que ce soit donc la force qui décide entre nous!

TOUS. Oui, la force.

Les seigneurs flamands tirent leurs épées. La garde française de Jeanne fait de même.

BAUDOIN, *se jetant au milieu.* Arrêtez! arrêtez! ne versez pas pour ma cause un sang qui n'appartient qu'au pays : laissez-moi tenter un dernier effort sur elle. (*S'approchant de Jeanne.*) Jeanne, n'étouffe pas au fond de ton cœur le cri de la nature qui te parle! au nom de ces larmes qui mouillent tes mains, au nom de ta part de bonheur dans l'autre vie, Jeanne, ne méconnais pas ton père! Tu te tais! tu détournes les yeux! ah! je n'ai plus qu'à mourir!

RAOUL, *aux seigneurs.* Moi, chevalier de Mauléon, j'affirme que le prétendu comte Baudoin est un traître et un félon. (*Mouvement des seigneurs.*) Écoutez-moi tous, seigneurs de Flandre, si madame la comtesse Jeanne y consent. Que le roi Louis VIII, séant en cour suprême de justice à Péronne, soit l'arbitre de cette prétention insolente. Seigneurs de Flandre, acceptez-vous le jugement du roi Louis VIII?

SIRE HUBERT. Ah! seigneur comte, refusez : c'est un piége que l'on vous tend! Le roi Louis VIII est votre suzerain, il est vrai. C'est lui qui vous a confirmé l'investiture du comté de Flandre, vous lui devez foi et hommage. Mais le roi Louis VIII est le protecteur de Jeanne. Oh! refusez! refusez!

BAUDOIN. Pourquoi Baudoin, messeigneurs, craindrait-il la justice du roi de France? je ne ferai pas cette insulte à mon suzerain; Jeanne, c'est moi qui vous cite au tribunal de Louis VIII, y comparaîtrez-vous?

JEANNE. Oui.

BAUDOIN. A Péronne donc, messeigneurs.

JEANNE. A Péronne!

BAUDOIN, *l'entraînant et la saisissant par le bras, à voix basse.* Nous nous retrouverons là tous deux!

JEANNE, *de même.* Je t'attends!

TOUS. A Péronne!

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

La scène se passe à Péronne. Le théâtre représente une grande tente richement décorée ; à la gauche des spectateurs, Louis VIII, roi de France, assis sur son trône et entouré des seigneurs de sa cour ; à sa droite, le cardinal de Saint-Ange ; à sa gauche, l'évêque de Beauvais, accusateur. Vis-à-vis du roi, Jeanne, Raoul et peu de seigneurs flamands.... Devant le trône, debout et découvert, le vieux comte Baudoin ; derrière lui, des seigneurs et des chevaliers ; tout autour, des soldats. Jusqu'à la scène du combat, les rideaux du fond restent fermés. Autour de la tente, les armes de France ; derrière le roi, un grand crucifix.

SCENE PREMIERE.

LOUIS VIII, LE CARDINAL, L'ÉVÊQUE, JEANNE, RAOUL, BAUDOIN, SEIGNEURS *et* CHEVALIERS FRANÇAIS ET FLAMANDS ; HOMMES D'ARMES, SOLDATS, PEUPLE, ETC.

BAUDOIN, *debout, les yeux et la main droite levés vers le ciel.* Devant vous, hommes qui me jugez, et devant Dieu qui nous jugera tous, je le jure, je suis Baudoin, comte de Flandre, que les suffrages réunis des Francs et des Vénitiens ont porté, il y a quinze ans, sur le trône de Constantinople, le seizième jour de mai de l'an 1210.

Murmures dans l'assemblée. Mouvement de colère de Jeanne.

LOUIS. Peuple !... en nous soumettant à la justice qui est la règle immuable de notre conduite, nous allons, après avoir imploré le secours de l'esprit de Dieu, tenter de déchirer le voile qui couvre la vérité... (*S'adressant à Baudoin.*) Prétendu comte Baudoin, trois questions vont vous être adressées sur la vie de celui dont on vous accuse d'usurper le nom : si vous répondez à toutes les trois, Dieu aura fait ainsi connaître vos droits, et nous nous soumettrons sans hésiter à sa volonté puissante, sinon, vous subirez le châtiment réservé aux fourbes et aux imposteurs.

BAUDOIN. Sire, j'attends...

LOUIS. Répondez sur-le-champ : où et quand avez-vous fait hommage et féauté au roi Philippe, notre père !...

BAUDOIN. A Reims, le jour de son sacre !... quand, en récompense de mes services, il me fit prendre rang parmi les sept pairs du royaume, vous étiez là, sire, car en me relevant le roi votre auguste père, vous dit : Mon fils, voici un brave !...

LOUIS. C'est vrai. (*Murmures d'approbation parmi les seigneurs.*) En quel lieu et de qui avez-vous reçu l'ordre de chevalerie?

BAUDOIN. Du même Philippe, mon auguste souverain, la deuxième année de son sacre, dans sa bonne ville de Paris... Souvenez-vous-en, sire : enfant encore, après l'accolade de votre père, vous me pressâtes les mains en me disant d'une voix jeune et courageuse : Ces mains-là m'armeront un jour chevalier.

LOUIS. Je me le rappelle. (*Murmures plus vifs.*) A quel jour partîtes-vous pour la croisade ?

Baudoin reste muet et cherche à se rappeler. Stupeur dans l'assemblée. Mouvement de la cour.

L'ÉVÊQUE. Vous ne pouvez répondre?

BAUDOIN. Est-il étonnant, messeigneurs, qu'après avoir gémi quinze ans dans un cachot et enduré les supplices des barbares, un fait d'aussi peu d'importance soit sorti de ma mémoire? (*Moment de silence et d'abattement. Puis, relevant la tête.*) Je suis le comte Baudoin, je vous le répète, et il n'y a que Dieu qui sache que la vérité est sur mes lèvres comme dans mon cœur. Qui osera jurer sur son image que ma parole est un mensonge?

JEANNE, *se levant.* Moi !... (*elle étend la main sur la croix*) je le jure !...

Elle passe près du roi. Raoul lève aussi le bras ; mais il est devancé par Jeanne.

BAUDOIN, *avec désespoir.* Oh !... sire, ne l'écoutez pas, ne croyez point à ce qu'elle a osé dire !... Une fille renier son père, cela est affreux, n'est-ce pas ?... Tenez, sire, enlevez-moi mon nom, mon pouvoir; mais ne forcez pas mon enfant à me renier, c'est trop horrible !... car maintenant je serai donc aussi forcé de dire : Ce n'est pas ma fille, ce n'est pas mon sang ! Je n'ai qu'une fille, messeigneurs, elle s'appelle Marguerite, et je n'en ai point qui s'appelle Jeanne... Oh ! la douce Marguerite, elle n'est point ici, peut-être prisonnière. Celle-là, elle me reconnaîtrait, me presserait dans ses bras, mêlerait ses larmes aux miennes. Elle n'avait que huit ans pourtant, quand je partis ; mais déjà, elle avait un cœur pour aimer son père !...

elle n'oserait pas dire, elle, à son père : Tu mens! (*Avec force.*) Sire, je vous demande pourquoi l'on n'a pas amené Marguerite à Péronne!... Je veux la voir... vous ne pouvez pas me refuser cette grâce, sire, car vous êtes juste, et c'est mon droit.

LOUIS. Comtesse Jeanne, répondez.

JEANNE. Hélas! sire, la malheureuse enfant vient d'être saisie d'un mal subit, qui fait craindre pour ses jours. Le comte de Namur, son tuteur, auprès de qui elle est maintenant... me mande même que sa raison est affaiblie. Voici la lettre du comte de Namur.

Elle présente la lettre au roi.

LOUIS, *après avoir lu.* En effet, le noble comte assure que sa pupille est hors d'état de se rendre à Péronne, et que sa folie augmente à chaque instant. (*A un officier.*) Montrez l'écrit à cet homme.

BAUDOIN, *le repoussant.* Eh! qu'est-il besoin que je lise, sire? ne voilà-t-il pas le seing et les armes d'Antoine Lyderick, comte de Namur, mon loyal cousin; celui-là même qui deux fois a tenté de m'enlever la couronne de Flandre, et qui maintenant, pour prix de sa nouvelle trahison, espère sans doute la partager avec ma coupable fille? (*Élevant la voix.*) Je vous le demande encore une fois, sire, je vous le demande devant tous ces nobles seigneurs; ordonnez que Marguerite se rende à Péronne; je vous en supplie à genoux.

Il s'agenouille devant le roi.

LOUIS. Nous ne pouvons satisfaire à votre désir : notre cour de justice doit être levée aujourd'hui même.

Murmures.

JEANNE, *avec joie.* Il est perdu.

SCENE II.

Les Mêmes, SIRE HUBERT, UN OFFICIER du Roi.

L'OFFICIER. Place! place à l'envoyé de noble damoiselle Marguerite de Flandre!

LOUIS. Qui ose ainsi?...

HUBERT, *aux pieds du roi.* Sire, excusez la témérité d'un vieillard. Je viens de Namur, accompagnant l'illustre Marguerite de Flandre, qui implore de vous, par ma voix, l'honneur d'être admise en votre présence... Elle attend.

Hésitation. Louis VIII semble se consulter avec l'évêque de Beauvais et le cardinal romain. Long silence.

LOUIS, *à l'officier.* Qu'on l'introduise... (*A Baudoin.*) Vous, retenez bien l'ordre que je vais vous donner... que pas un mot ne sorte de votre bouche avant que je ne l'aie interrogée moi-même.

SCENE III.

Les Mêmes, MARGUERITE.

Quand elle entre, Baudoin est tourné de manière à ce qu'elle ne le voie pas. Une vive agitation se peint sur sa figure.

MARGUERITE. Sire, le loyal Hubert m'a dit que le comte Baudoin n'était pas mort, qu'il était dans votre cour... Oh! je suis vite partie pour le voir... montrez-le-moi, montrez-le-moi!

LOUIS, *lui désignant Baudoin.* Regardez cet homme. (*Marguerite s'avance vivement lorsque Baudoin se tourne de son côté; puis elle s'arrête.*) Regardez-le bien; c'est lui qui prétend être le comte Baudoin, votre père?...

MARGUERITE, *s'avançant vivement et le regardant fixément.* Lui!...

LOUIS. Le reconnaissez-vous?

MARGUERITE, *vivement.* Attendez!...

Elle continue à le regarder et passe sa main sur son front.

LOUIS. Soyez sans crainte et parlez avec franchise. Le reconnaissez-vous?

MARGUERITE, *avec abattement.* Non!...

Mouvement général. Satisfaction de Jeanne et de Raoul.

BAUDOIN, *avec douleur et après un long silence.* Sire, voulez-vous me permettre d'adresser quelques questions à la jeune Marguerite? (*Signe d'assentiment du roi.*) Approche-toi, chère enfant... ici... plus près... et auparavant laisse mes regards avides se rassasier du bonheur de te contempler : laisse-moi chercher sur ta douce figure la trace des traits de ton enfance... Oui, voilà bien ce calme pur, cette simplicité naïve de tes premières années... Approche-toi encore, chère enfant...

Ici Baudoin s'arrête, épuisé par son émotion.

MARGUERITE, *à elle-même.* Comme le son de sa voix m'émeut!...

BAUDOIN. Maintenant, écoute; ce n'est pas, ainsi que ta sœur, l'ambition qui te fait me méconnaître... tu es bonne, sensible... et tu aimais ton malheureux père... tu le pleures, toi, tu le pleures toujours!...

MARGUERITE. Oh! je donnerais ma vie pour qu'il nous fût rendu!

BAUDOIN. Mais tu étais si jeune quan je te quittai... puis, je suis si changé par

l'infortuné... ta mémoire te servira mieux peut-être... Voyons, ma Marguerite... recueille bien tes souvenirs et réponds-moi. (*Après un moment de silence.*) Te rappelles-tu ta pauvre mère?...

MARGUERITE. Oui... il me semble qu'elle est là... devant moi... parlez-moi de ma mère... elle était si bonne!...

BAUDOIN. Te rappelles-tu que chaque soir, avant de s'endormir, elle se prosternait avec toi au pied d'un simple autel de chêne surmonté d'un crucifix, et qu'elle te disait, en te montrant un noble gentilhomme à cheveux blancs : « Invoque le ciel, Marguerite, demande-lui sa bénédiction pour ton père. »

MARGUERITE. Oui, oui... je me rappelle cela aussi.

BAUDOIN. Et la mort de cette femme angélique, tu ne l'as pas oubliée non plus, Marguerite?... c'était à une époque peu éloignée de mon départ pour la croisade... tu n'as pas oublié les longues heures de souffrance qu'elle a passées. A côté de son lit de douleur, chaque nuit voyait deux êtres qu'elle chérissait, agenouillés et en prières, l'un un vieillard, l'autre une jeune fille... Tu n'as pas oublié, quand elle eut rendu le dernier soupir, qu'elle fut placée, le visage rayonnant et calme, au milieu de la grande salle du palais de Lille; à côté de son lit, chaque nuit qui a précédé ses funérailles vit encore deux êtres qui la chérissaient agenouillés et en prières... les mêmes... la jeune fille et le vieillard!

MARGUERITE. Le vieillard... c'était mon père!

BAUDOIN. Et la jeune fille, c'était toi... nous la conduisîmes à la demeure éternelle où dorment mes aïeux... le cœur brisé, j'implorai des consolations de Dieu : il m'inspira la guerre sainte, où coula tant de sang chrétien... il fallut me séparer de toi... Au moment de m'éloigner, je te pris dans mes bras!... « O chère petite Marguerite, te dis-je en sanglotant, je t'abandonne faible et orpheline dans ce monde méchant et corrompu. » Et je te couvris de mes baisers et de mes larmes... et j'ajoutai, en approchant ton frais et joli visage de mon visage cicatrisé : « Regarde-moi bien, ma Marguerite, afin de me reconnaître quand je reviendrai. »

MARGUERITE, *qui a été vivement émue par ces paroles.* Oh! mes souvenirs se réveillent à présent... j'étais là quand il revêtit son armure de chevalier. Je la soulevai de mes mains débiles cette riche armure qui étincelait d'acier et d'or, et je la traînai à ses pieds en souriant.

BAUDOIN. C'est toi qui voulus attacher à ma ceinture cette lourde épée... (*montrant son épée portée par un page*) que voilà.

MARGUERITE. Et quand il s'élança, entouré de ses vassaux, sur son noble coursier, tout cuirassé de fer, c'est moi qui me baissai jusqu'à terre pour tenir l'étrier à mon seigneur.

BAUDOIN. Puis je te donnai un baiser d'adieu sur le front.

MARGUERITE. C'est vrai.

BAUDOIN. Puis je détachai de mon cou une croix de diamans, présent de ta mère, et je la passai au tien en pleurant.

MARGUERITE. La voilà!

BAUDOIN. Puis, quand mon coursier m'eut emporté... loin... bien loin de toi... je me retournai et je t'aperçus... à la même place, à genoux et les yeux levés vers le ciel...

MARGUERITE, *avec un cri, se jetant dans ses bras.* Mon père!... oh! mon père!...

BAUDOIN, *la pressant sur son cœur.* Ah! je savais bien, moi, que Marguerite me reconnaîtrait!

MARGUERITE, *allant au roi.* Oui, oui, c'est mon père!... c'est le comte Baudoin, je le reconnais. Voyez, messeigneurs, voyez, sire, une fille ne pleurerait pas ainsi sur un étranger... Oh! la voix de la nature ne trompe jamais!... il y a au fond de l'ame un sentiment muet, qui parle enfin... un cri étouffé qui s'exhale; et ce sentiment, il a parlé, et ce cri, il a retenti à votre oreille, quand je vous ai dit : C'est mon père!

JEANNE, *avec une rage concentrée.* Sire, écoutez-moi à mon tour!... Certes, l'adresse de cet homme ne peut s'égaler qu'à son audace... j'admire avec quel art il a réveillé dans une jeune tête ardente des souvenirs confus... des souvenirs de quinze années, qu'un autre eût pu réveiller comme lui. Sont-ce là les preuves qu'il apporte pour qu'on lui donne le titre de comte de Flandre?... Il évoque l'ombre de ma mère; il la traîne devant vous, pâle et enveloppée de son funèbre linceul; il prend par la main une pauvre fille et la conduit auprès de son cadavre!... puis, qui a amené Marguerite à Péronne?... sire Hubert de Courtray, vassal rebelle dont j'aurais dû faire tomber la tête sur l'échafaud; sire Hubert de Courtray qui a imposé le mensonge à ma sœur pour servir ses projets ambitieux; sire Hubert de Courtray qui savait bien que la raison affaiblie de Mar-

guerite ne résisterait pas à des émotions si violentes... Ah! sire, vous ferez acte de bonne et loyale justice en condamnant l'imposteur.

LOUIS, *à ses seigneurs.* Venez, messeigneurs, j'ai besoin de m'entourer de vos avis. (*Ils se consultent. Pendant ce temps une vive agitation règne dans l'assemblée:* Silence! *Le roi se lève.*) En conscience, et après avoir consulté monseigneur l'évêque de Beauvais et monseigneur le cardinal romain, nous déclarons n'être pas assez éclairé pour rendre notre jugement.

JEANNE. Eh bien! puisque le jugement du roi de France me défaut, je réclame le jugement de Dieu.

LOUIS, *après s'être consulté de nouveau avec ses seigneurs.* Nous accordons le combat au jugement de Dieu.

On ouvre les rideaux du fond. A gauche, les murs de Péronne; à droite, les barrières et l'entrée du champ-clos. Au fond, une croix de pierre, un autel improvisé sur lequel sont les armes des champions. A l'entrée du champ-clos, le bourreau, à qui appartiendra le vaincu. Dans le fond, foule de peuple; sur une estracade, seigneurs et juges du combat.

L'ÉVÊQUE, *à un héraut.* Appelez!

LE HÉRAUT, *se tournant vers les seigneurs.* Qui s'offre à être le chevalier de la comtesse Jeanne au jugement de Dieu?

Silence.

RAOUL, *se levant.* Moi, sire Raoul de Mauléon!

LE HÉRAUT, *au peuple.* Qui veut combattre pour le prétendu comte Baudoin?

TOUS. Moi! moi!

BAUDOIN, *se retournant.* Fidèles serviteurs!

Pierre de Lacy perce la foule et vient se placer devant le roi.

SCENE IV.

LES MÊMES, PIERRE DE LACY, LE COMTE DE VILLARCY.

PIERRE DE LACY. Monseigneur le roi, je vous en conjure, laissez-moi combattre pour mon vieux maître!

LOUIS. Quoi!

PIERRE DE LACY. Moi aussi, je suis chevalier. Depuis long-temps le comte Baudoin a promis de me récompenser; eh bien! que ce soit là ma récompense.

LOUIS. Mais qui t'a dit que cet homme fût le comte Baudoin?

PIERRE DE LACY. Vous allez voir si c'est le comte Baudoin! (*A Baudoin.*) Monseigneur?

BAUDOIN. Pierre de Lacy, qui m'as sauvé la vie dans trois combats, qui prenais pour toi les coups qui m'étaient destinés? Tu as été blessé pour moi à Courtray, à Nice, à Constantinople, et dans d'autres guerres encore. Je t'ai fait ainsi douze blessures.

PIERRE DE LACY, *montrant sa poitrine.* Elles sont là.

BAUDOIN. Laissé pour mort, je t'ai enlevé du champ de bataille sur mes épaules, j'espérais te rendre à la vie. Digne serviteur, je remets ma cause entre tes mains.

PIERRE DE LACY. Merci! merci!... (*Au roi.*) Sire, vous consentez?

LOUIS. Qu'il vous soit fait selon que vous l'avez voulu. (*S'adressant à un seigneur.*) Comte de Villarcy, que nous avons nommé maréchal du camp dans cette cause solennelle, tout a-t-il été préparé suivant l'usage pour le champ-clos?

VILLARCY, *s'inclinant.* Oui, sire!

LOUIS. Combattans des deux causes, vous déclarez devant Dieu, devant votre roi et tous les plus nobles seigneurs des pays de Flandre et de France, que vous n'avez fait usage d'aucuns charmes ni sortiléges.

TOUS LES DEUX. Nous le jurons.

LOUIS. Vous jurez de combattre en votre ame et conscience pour la cause de la vérité.

TOUS LES DEUX. Nous le jurons.

LOUIS. Eh bien! que l'esprit de Dieu vous éclaire, et que sa force descende en vous. Parrains des deux champions, présentez les armes bénites. (*Ici deux seigneurs s'avancent et donnent à chacun des combattans une lance, une épée, un poignard, puis les prennent par la main.*) Nobles juges du combat, donnez le signal. Quant à nous, seigneurs et chevaliers, attendons avec confiance l'issue qui doit nous révéler la volonté de Dieu!

Les juges du camp s'avancent, les champions les suivent, conduits par leurs parrains. Les fanfares se font entendre. Un héraut rend compte du combat.

LE HÉRAUT. Les lances sont brisées!... combat à pied et à l'épée!... les épées brisées! combat de près et au poignard!

Anxiété de toute la cour.

BAUDOIN. Mon Dieu! protége mon vieux compagnon d'armes!

MARGUERITE. Espérez, mon père, Dieu ne nous abandonnera pas.

En ce moment on voit les deux combattans. De Lacy revient à mi-scène et y est terrassé. Les seigneurs s'élancent sur Raoul.

LOUIS, *se levant*. Respect au jugement de Dieu!

RAOUL. Au nom de Dieu qui nous écoute, jure que tu as combattu pour un imposteur!

PIERRE DE LACY, *mourant*. Au nom de Dieu, devant qui je vais paraître... je le jure, je meurs... pour le véritable... Baudoin, comte de Flandre.

Il expire.

RAOUL, *le poignardant*. Meurs donc!

BAUDOIN, *pleurant*. Adieu, bon et fidèle serviteur, va dire à Dieu leurs mépris et mes larmes, dans peu j'irai confirmer ta parole.

LOUIS, *avec colère*. Silence, vous qui soutenez si impudemment le mensonge. Nous vous accordons la vie, pour tenir notre promesse royale; mais nous vous déclarons félon et imposteur et vous défendons de remettre jamais le pied sur la terre de Flandre. Tel est l'arrêt de Louis VIII, roi de France, confirmé par Dieu même.

Murmures parmi les seigneurs flamands.

TOUTE LA COUR *et* **LE PEUPLE**. Vive le roi Louis VIII!

LOUIS, *à un officier*. Que l'on conduise cet homme, sous bonne escorte, hors du royaume de France.

MARGUERITE, *se jetant aux pieds du roi*. Laissez-le-moi, sire!... oh!... laissez-le-moi, je vous en supplie... il est proscrit; s'il faut qu'il mendie un asile, eh bien, que je puisse l'accompagner... voyez, sire! voyez; il est vieux, il est affaibli par tout le sang qu'il a versé! un guide lui est nécessaire en exil, il a besoin d'un ami qui aille frapper à la porte des chaumières pour implorer l'hospitalité... je serai tout cela pour lui, moi !... Oh! ne me séparez pas du pauvre vieillard... laissez-le-moi! laissez-le-moi!

LOUIS. Nous vous accordons cette grâce, jeune fille. (*Mouvement d'attendrissement général. A sa cour.*) Que tous nous suivent, sires chevaliers.

Le roi sort suivi de toute sa cour, aux acclamations du peuple. Les seigneurs flamands font une fausse sortie, et reviennent.

SCENE V.

LES MÊMES, BAUDOIN, *appuyé sur sa fille*.

BAUDOIN. Adieu, mes amis, adieu!

HUBERT. Nous ne vous laisserons point partir, comte... Dieu vous a donné à la Flandre pour seigneur bien-aimé, il n'appartient point au roi de France de détruire l'œuvre de Dieu! Si vous vous refusez à nos prières, notre dévouement deviendra violence! nous vous placerons au milieu de nous, nous vous placerons sur nos épaules comme notre saint et glorieux drapeau.

BAUDOIN. Vous le voulez? Eh bien! sur le corps de ce brave mort pour ma cause, promettez-vous de me suivre jusqu'au bout?

TOUS. Nous le jurons!

BAUDOIN. Vous jurez de verser comme lui jusqu'à la dernière goutte de votre sang?

TOUS. Nous le jurons!

BAUDOIN, *prenant son casque dont il se couvre la tête et son épée*. Eh bien! chevaliers, aux armes! et vive la Flandre!

TOUS. Vive le comte Baudoin!

Tous ont l'épée nue levée sur le corps de Pierre Lacy, lequel est couvert du manteau de pourpre de Baudoin.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un cachot circulaire. Baudoin dort sur de la paille, enchaîné par le corps à la colonne qui s'élève au milieu du cachot. Une lampe suspendue éclaire faiblement.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, BAUDOIN.

Elle entre doucement et donne aux gardes sa chaîne d'or en leur disant :

MARGUERITE. Tenez! quand vous donnerez le signal, je sortirai. (*Elle s'avance lentement, une petite lampe d'argent à la main; puis, après avoir regardé quelque temps Baudoin en silence et levant les yeux au ciel :*) Mon Dieu! sauve mon père!... (*Elle le regarde encore.*) Quelle puissance dans ses cheveux blancs! quelle sainte auréole!... comment oser outrager un si beau vieillard? (*Elle tombe à genoux.*) Vois, mon Dieu, les traces que la douleur a laissées sur son visage! N'a-t-il point assez souffert? Eh bien! s'il te faut une victime, reporte sur ma tête tous les maux qui pèsent sur la sienne!... mais épargne sa vieillesse, et chaque jour de ma vie je l'emploierai à te bénir!

BAUDOIN, *rêvant.* Jeanne!

MARGUERITE. Il rêve!

BAUDOIN. Jeanne! ma fille!

MARGUERITE. Il l'aime toujours... il l'appelle sa fille... et il ne pense pas à moi... Je l'ai pourtant bien aimé, bien pleuré, tandis qu'elle... oh! c'est affreux à penser, que l'on préfère l'enfant dénaturé à celui qui n'a jamais eu que respect, reconnaissance, amour; oh! c'est affreux à penser!

BAUDOIN. Jeanne!

MARGUERITE. Ne l'appelle pas, Jeanne! elle viendra bien assez tôt. (*Courant à son père et s'agenouillant.*) Mon père, mais c'est moi qui suis votre fille.

BAUDOIN, *s'éveillant.* Oui, oui... ma fille chérie... mais je rêvais, et c'était *l'autre* que je croyais voir à mes pieds.

MARGUERITE. Vous l'aimez donc mieux que la pauvre Marguerite?

BAUDOIN. Oh non! le ciel m'en est témoin... Mais tu ne sais pas, toi, combien sont douces pour un père les larmes d'un enfant coupable, quand c'est le repentir qui le ramène!... Il me semblait qu'elle était là, près de moi, à la place où tu es, me disant : Mon père, pardonnez-moi!... oui, j'ai cru entendre : Pardonnez-moi!

MARGUERITE. C'était moi qui priais pour vous, mon père! moi qui depuis le jour fatal où vous êtes tombé sanglant sur le champ de bataille, avais perdu l'espérance de vous revoir.

BAUDOIN. Affreux souvenir que tu viens de réveiller au fond de mon ame!... Oui, j'ai été vaincu dans une lutte criminelle... horrible mêlée où retentissaient des cris de rage et de mort, où l'enfant montrait aux glaives la poitrine nue de son père, où mes braves chevaliers de Flandre tombaient en me couvrant de leurs corps, où ma bannière a été brisée!

MARGUERITE, *avec force.* Non pas brisée, mon père... car la voilà maintenant qui se relève.

BAUDOIN. Que dis-tu?

MARGUERITE. Ecoutez, écoutez, et regardez-moi, mon père. Voyez ces habits qui me couvrent, ces habits de deuil que j'ai juré de ne quitter que quand vous serez libre. L'héritière des nobles comtes de Flandre a rejeté la magnifique parure des suzeraines pour l'humble vêtement du pauvre et du proscrit, parce qu'elle voulait unir le pauvre et le proscrit à sa cause; elle a fui le palais des rois, où l'on vous trahit, pour aller frapper à la porte des chaumières où l'on vous aime. Depuis que vous êtes dans les fers, pas un jour, pas une heure ne s'est écoulée sans que sa voix n'ait fait retentir un appel aux armes, pas un cœur fidèle et dévoué ne s'est rencontré sur le chemin de la pèlerine, sans qu'elle ne l'ait rempli de l'ardeur qui brûle le sien : il faut que Dieu ait prêté bien de la force à sa parole et ait donné bien de la persuasion à ses larmes, car, en ce moment même, mon père, sur toute l'étendue de ce vaste pays, il n'y a pas un homme qui ne se lève, pas une épée qui ne soit prête à sortir du fourreau : la Flandre sera debout quand je lui crierai : Lève-toi! et ce cri, les murailles de votre cachot vous l'enverront demain, mon père, demain, à la sixième heure du jour.

BAUDOIN. Demain... je pourrais encore

revoir la lumière du ciel! ces chaînes si pesantes ne chargeraient plus les mains du vieillard!

MARGUERITE. Votre Marguerite viendra les détacher!

BAUDOIN. Et Jeanne? sa vie ne courra-t-elle aucun danger? Ah! je ne veux pas de ma liberté au prix de son sang, Marguerite! ce serait la payer trop cher.

MARGUERITE, *après une pause*. Silence! J'ai cru entendre marcher dans ce passage souterrain.

BAUDOIN. C'est un des gardes de ma prison, sans doute.

MARGUERITE, *écoutant toujours*. Non... ils ne viennent point par là... attendez! (*Elle va vers l'endroit où le bruit s'est fait entendre et touche la muraille.*) On marche, il doit y avoir une porte là! (*Revenant vers Baudoin.*) Il faut me cacher, mon père!

BAUDOIN. Fuis, fuis, ils te tueraient aussi!

MARGUERITE. Derrière vos chaînes.

BAUDOIN. Non, non, va-t'en!

MARGUERITE. Oh! je ne vous abandonnerai pas!

Elle s'en va par la droite, par où elle était entrée.

SCENE II.

LES MÊMES, JEANNE, BURG.

Une porte secrète s'ouvre à gauche : Jeanne paraît avec Burg, qui tient une torche à la main et qui se retire au dehors.

JEANNE. Reste ici, Burg, et que personne n'approche. (*La porte se referme. Elle s'avance près de son père.*) Baudoin!

BAUDOIN, *tressaillant*. Viens-tu insulter à ma douleur?

JEANNE. Non.

BAUDOIN. C'est donc la malédiction d'un père que tu cherches?

JEANNE, *avec amertume*. Tu n'oserais pas me la donner.

BAUDOIN. Malheureuse!

JEANNE. Qu'importe d'ailleurs la malédiction d'un père à celle qui est maudite de Dieu?

BAUDOIN. Alors, c'est la mort que tu m'apportes?

JEANNE. La vie!

BAUDOIN. Tu railles, Jeanne!

JEANNE. Je dis vrai.

BAUDOIN. Mon Dieu, donne-moi la force d'espérer.

JEANNE. Je viens t'offrir un moyen de salut.

BAUDOIN. J'écoute.

JEANNE. Tu m'accuses, vieillard, tu as raison, je suis une grande coupable.

BAUDOIN, *avec joie*. Ah!

JEANNE. Mais toi aussi, n'as-tu pas été bien imprudent?

BAUDOIN. Comment?

JEANNE. Tu connaissais Jeanne! tu savais que, pour avoir la puissance, elle n'avait reculé ni devant la haine de ses vassaux, ni devant toute espèce de forfaits, et tu as cru qu'en venant prononcer le mot *père*, elle allait sur-le-champ descendre du trône, et se courber devant toi! Folie que tout cela!

BAUDOIN. Oh! je m'étais trompé.

JEANNE. Mais, lors même que je l'aurais voulu, cela n'était pas en mon pouvoir.

BAUDOIN. Quoi!

JEANNE. Suis-je seule, dis-moi, depuis dix ans, à commettre le crime? suis-je seule à en recueillir les fruits?

BAUDOIN. Ah! je te comprends! Raoul!

JEANNE. Si encore tu m'avais préparée à ce sacrifice, si j'avais su que tu existais toujours?... peut-être... Mais t'avoir cru mort depuis quinze ans, n'avoir nourri depuis ce temps qu'une seule idée; avoir livré pour la réaliser mon corps aux dangers, mon ame à la damnation; et puis, au moment où j'ai le plus soif de vengeance et de pouvoir, t'entendre me dire à la face de toute la Flandre : Rends-moi ce titre et ce pouvoir! jamais, vois-tu; l'enfer plutôt! Nous nous sommes engagés dans un duel solennel où la couronne de comte est au vainqueur et la mort au vaincu! A moi la couronne! à toi la mort!

BAUDOIN. L'arrêt du roi de France et ta victoire ne t'ont donc pas suffi?

JEANNE. Ma sûreté veut d'autres garanties.

BAUDOIN. Comment un vieillard brisé par les années pourrait-il la compromettre?

JEANNE. Ce vieillard brisé par les années m'a disputé le trône les armes à la main.

BAUDOIN. Ah! non, ce n'était pas le trône que je voulais.

JEANNE. Quoi! tu aurais quitté la Flandre? tu aurais renoncé à tes droits?

BAUDOIN. Mes droits! le trône!... c'est une fille qu'il me faut.

JEANNE, *après une pause*. Eh bien! je puis te la rendre.

BAUDOIN. Me rendre ma fille?

JEANNE. Avec une existence tranquille et heureuse.

BAUDOIN. Tu ne m'abuses pas encore?

JEANNE. Non, car toute criminelle que je suis, ta mort, vois-tu, me fait horreur! (*Se jetant à ses pieds.*) Oh! tu auras pitié de moi, mon père, tu ne voudras pas que

sur ces mains qui pressent les tiennes, il y ait du sang... non, non, tu sauveras Jeanne d'elle-même. Tu comprendras qu'il lui serait impossible de quitter le pouvoir aujourd'hui, car les haines veillent à ses côtés, les vengeances du peuple l'attendent, son complice ordonne, et la Flandre, la Flandre insulterait à sa chute avec impunité... Regarde, je suis là, à tes genoux, humiliée, soumise, repentante! mon père, sauve-moi, pardonne-moi!

BAUDOIN. Que veux-tu donc?

JEANNE, *tirant un parchemin de son sein, le lui présente en tremblant.* Signe sur ce parchemin que tu n'es pas le comte Baudoin.

BAUDOIN. Signer que je suis un imposteur!

JEANNE. Je te conduirai moi-même vers un asile sûr, où mon amour veillera sur toi.

BAUDOIN. O mon Dieu!

JEANNE. Puis, plus tard, tu reviendras auprès de Jeanne; tu ne vivras que pour elle; je te chérirai, je chasserai de ta mémoire, à force de soins et de tendresse, le souvenir de tes malheurs!

BAUDOIN. Impie, veux-tu lasser enfin la justice du ciel!

JEANNE, *se relevant.* Je veux qu'il n'y ait personne entre le comté de Flandre et moi... pas même mon père!

BAUDOIN. Et pour cela, Jeanne, tu as besoin de l'exil de ton père... ou de son sang, n'est-ce pas? pour cela, tu ne reculeras devant rien... (*se levant avec exaltation*) pas même devant le parricide?

JEANNE, *avec terreur.* Ah!...

BAUDOIN, *la saisissant par la main.* Commets-le donc!... puisque c'est le seul moyen qui te reste; sur les degrés de ce trône où tu veux t'asseoir, il y a le corps d'un vieillard! change ce corps en cadavre, et tu le repousseras du pied ensuite! Crains-tu que la victime ne se débatte contre le bourreau?... Oh! regarde ces yeux éteints, cette face livide et amaigrie; regarde ce spectre pâle et sans force qui se dresse devant toi du fond de sa tombe. Nous sommes seuls ici, ces murs sont épais, les cris du meurtre se perdront sous ces sombres voûtes... Allons, prends ce poignard caché dans ton sein, Jeanne, enhardis ta main qui tremble encore, appelle l'enfer à ton secours, et assassine ton père... tu seras comtesse de Flandre.

JEANNE. Oh! tais-toi, tais-toi!

BAUDOIN. Qu'est-ce qu'un crime, quand il est payé par une couronne? Tu seras comtesse de Flandre! tu auras ôté la vie à celui qui t'as donné la vie; tu auras appelé sur ta tête l'épouvante des hommes et l'anathème de Dieu; mais tu seras comtesse de Flandre! Peut-être, dans tes nuits sans sommeil, quand sonnera cette heure funèbre où se sera accomplie ton œuvre de damnation; peut-être verras-tu l'ombre de ton père se présenter menaçante et muette à tes regards! mais tu seras comtesse de Flandre... Tes chevaliers t'entoureront en pliant le genou devant toi, ta cour sera brillante et somptueuse; moi-même, j'irai te saluer comme ma souveraine, et si la pourpre de ton manteau a pâli, je l'approcherai de ma blessure, et j'en ranimerai l'éclat avec mon sang!

JEANNE, *appelant avec terreur.* Burg! à moi! à moi!

Elle fait un effort désespéré et tombe à genoux.

BAUDOIN, *se rejetant sur la paille de son cachot.* Oui, oui, tu as raison... charge du crime une main plus sûre que la tienne, car tout-à-l'heure je l'ai sentie trembler!

JEANNE, *à elle-même.* Je ne resterai pas un moment de plus en ces lieux. (*Se relevant; à Baudoin.*) Baudoin, il est temps encore de te sauver: écoute bien ceci: (*montrant la petite porte*) quand cette porte se sera refermée sur toi... penses-y, elle ne se rouvrira plus.

BAUDOIN. Fuis donc!... oh! ta présence est plus cruelle que la mort.

JEANNE. Tu le veux, je pars!... que ton sang et celui de ta Marguerite retomben sur toi.

BAUDOIN, *se soulevant, avec prière et désespoir.* Le sang de Marguerite... oh! tu ne le verseras pas!

JEANNE. N'a-t-elle point partagé ta révolte? depuis ta défaite, n'est-ce pas elle qui appelle la Flandre aux armes contre moi? Ses jours sont comptés, te dis-je...

BAUDOIN. Par bonheur, elle n'est pas en ton pouvoir.

JEANNE, *souriant.* Oh! l'on ne trompe pas facilement la vigilance de Jeanne, elle a reparu aujourd'hui dans Lille, ta Marguerite, et demain je l'enverrai pleurer avec toi... Adieu!

BAUDOIN. Attends, attends... ne t'en-va pas!

JEANNE, *s'approchant.* Les heures s'écoulent vite, Baudoin, décide-toi!

BAUDOIN. Eh bien! donne, donne, je vais signer.

MARGUERITE, *entrant et se précipitant dans les bras de son père.* Ne signez pas, mon père!

JEANNE, *avec rage*. Marguerite!

MARGUERITE. Mon père, plutôt la mort que le déshonneur!

BAUDOIN, *la pressant dans ses bras*. Oui, tu es mon ange! (*A Jeanne.*) Tu peux partir maintenant.

JEANNE. Malheur à toi, Marguerite! malheur à tous deux!

MARGUERITE. Ferme sur moi les portes de tes cachots, entoure-les de tes gardes, mon père et moi en sortirons, songes-y bien.

JEANNE, *après une pause*. J'y songerai... (*Revenant à Baudoin.*) Tu persistes, vieillard!... soit donc!... que notre destinée s'accomplisse à tous les trois!... tu m'implorerais à présent qu'il serait trop tard! Je redeviens la comtesse Jeanne. (*Elle va vers la porte. On entend au dehors un bruit de marteaux.*) Entends-tu? c'est l'échafaud qui sort de son sommeil; il va se dresser dans l'ombre, demain il sera debout... à demain!

MARGUERITE. Ah!

Elle tombe sur le sein de son père.

BAUDOIN, *embrassant Marguerite*. Sois bénie, mon enfant. (*D'une voix forte.*) Jeanne, je te maudis!

Jeanne tombe contre la porte.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une grande salle du palais de la comtesse, comme au premier acte. Crépuscule du soir. A la droite du spectateur, une table, sur laquelle se trouvent un sablier, des parchemins et le sceau du comtes de Flandre. Au-dessus de la porte, les armes de Flandre, lion d'or au champ d'azur. Riches fauteuils blasonnés.

SCENE PREMIERE.

RAOUL, *étendant les mains.*

Loin de moi, terreurs de l'ame, vains fantômes de l'imagination!... loin de moi, idées de sang et de mort qui me poursuivez sans cesse!... Partout je crois entendre la voix du bohémien qui me crie: Tu mourras aujourd'hui avec la comtesse Jeanne!... Moi, mourir!... souillé de tant de forfaits et dont le dernier l'emporte encore sur tous les autres, le parricide!.. car c'est moi qui, semblable à Satan, lui ai donné l'idée de le commettre; elle ne le commettra pas! tous les autres, quelque grands qu'ils soient, meurtre, empoisonnement, adultère, peuvent être pardonnés de Dieu; mais le parricide!... Oh! je vais supplier Jeanne, je vais la conjurer de renoncer à son horrible dessein, et si elle me refuse, je romps le pacte et la fuis!... (*Il tombe abattu sur un fauteuil à droite.*) Comment finira cette sanglante journée? Oh! je ne savais pas que le remords fît tant souffrir.

Il se cache la figure dans ses mains.

SCENE II.

RAOUL, JEANNE.

JEANNE, *s'approchant doucement de Raoul.* A quoi donc pense si profondément le noble chevalier Raoul de Mauléon?

RAOUL, *relevant lentement la tête.* Je pensais que tôt ou tard arrive un moment où le meurtre paraît bien horrible à celui qui l'a commis.

JEANNE. Sire Raoul pensait cela?

RAOUL. Je pensais aussi que, ce moment arrivé, ceux qui n'ont rien à craindre des hommes ont beaucoup à craindre de Dieu, n'est-ce pas, Jeanne?

JEANNE. Si c'est pour moi que tu parles ainsi, Raoul, tu te trompes: à l'heure de la mort, je me présenterai devant Dieu, le front haut et le cœur sans crainte; je répéterai devant lui ce que j'ose dire à toute la terre: Je suis Jeanne, comtesse de Flandre!... pourquoi m'as-tu fait Jeanne, comtesse de Flandre? Et d'ailleurs ce moment dont tu parles, il est bien loin de moi... jamais mon pouvoir ne fut plus

grand qu'aujourd'hui : je suis jeune, pleine de force, mes ennemis sont à mes pieds... le roi de France est mon allié... (*bas*) qui sait, avant peu mon époux peut-être, et alors...

Pendant ce temps, Jeanne marche et s'éloigne de Raoul ; celui-ci se lève, et, allant derrière elle, lui crie :

RAOUL. Cette nuit même, il n'y aura plus de comtesse Jeanne.

JEANNE, *se retournant*. Qui ose?

RAOUL, Moi, Jeanne! moi, qui t'aime, qui seul puis t'aimer; moi, qui ne veux pas te voir mourir, et après ta mort te damner éternellement.

JEANNE. Sur mon ame, raillez-vous, sire Raoul ?

RAOUL. A cette heure les paroles doivent être graves.

JEANNE. Mais parle, explique-toi!

Elle s'assied.

RAOUL. Jeanne, me crois-tu brave?

JEANNE Je le crois, je le sais.

RAOUL. Ne m'as-tu pas vu cent fois affronter la mort sans pâlir?

JEANNE. Je l'ai vu.

RAOUL. Et si l'on venait te dire maintenant : Sire Raoul de Mauléon a peur, croirais-tu que ce fût sans cause?

JEANNE. Jamais.

RAOUL. Eh bien! Jeanne, j'ai peur!

JEANNE. Toi?

RAOUL. J'ai peur, et je tremble comme un lâche!

JEANNE. Peur de quoi? parle donc!

RAOUL. Jeanne, depuis les longues années que dure notre vie d'amour et de sanglans mystères, depuis dix ans bientôt que chaque jour nouveau est un nouveau pas vers l'enfer, le remords est-il jamais parvenu jusqu'à toi?

JEANNE, *d'une voix sourde*. Jamais!

RAOUL. Tant pis! ou plutôt tant mieux; car tu n'en connais pas les supplices, toi: tu n'entends pas au milieu de tes fêtes, dans le tumulte des camps, et jusque dans les folles joies de l'orgie, une voix qui te crie, comme à moi : Raoul! qu'as-tu fait du sang de ta femme, du sang de ton enfant, du sang de ces milliers d'innocens qui ont assouvi tes ambitions et tes vengeances? et au milieu des sombres nuits, dans ton palais doré, entourée de tes gardes, tu ne vois point apparaître les pâles figures de nos victimes?

JEANNE, *se levant*. Mais avez-vous perdu l'esprit, sire Raoul?

RAOUL. Non, Jeanne.

JEANNE. Est-ce que vous me croyez un faible enfant que l'on épouvante avec des fantômes. (*Le prenant par le bras*.) Par l'enfer! parlez, sire Raoul, qu'avez-vous vu ?

RAOUL. Oh! c'est horrible ce que j'ai vu, Jeanne! et tu vas rire, toi, cependant; car ce n'est qu'un rêve; n'importe, écoute. Je m'étais endormi cette nuit dernière, heureux, presque heureux, en pensant à nos projets d'ambition, qui, un par un, se réalisaient. J'eus un songe! Nous étions tous deux les maîtres de la terre; à nos pieds les peuples, dans la poussière, ne prononçaient nos deux noms qu'en tremblant; et cependant notre ame, altérée de puissance, ne pouvait étancher sa soif : nos regards et nos pensées se tournaient sans cesse vers un trône d'or à demi voilé, dont l'éclat nous attirait en nous fascinant. Il était haut placé, ce trône; et pour y arriver, il fallait marcher sur des degrés faits de têtes humaines. Nous y montâmes en nous tenant par la main. La dernière marche, horreur! c'était la tête de ton père! et à l'instant où tu y posas le pied, elle poussa un cri lamentable et terrible, qui fut répété par toutes les autres têtes. Elles criaient : *Mort aux parricides!* Alors, elles se dressèrent livides et menaçantes ; elles s'entrechoquèrent avec un épouvantable fracas; nous tombâmes; et en glissant sur ces degrés vivans, leurs dents acérées nous déchiraient; leur sang enflammé nous brûlait, et nous roulâmes ainsi jusqu'au fond du précipice où nous disparûmes, toi la première, aux acclamations de toute la terre.

JEANNE, *troublée*. Assez, Raoul.

RAOUL. Haletant, baigné de sueur, je m'éveillai; l'inflexible vision ressaisit sa proie : l'apparition, la même, revint tordre et déchirer mon ame; trois fois j'en secouai les horreurs : l'aube seule la fit redescendre aux enfers! J'appelai le vieil Ivon, je lui racontai ma nuit.

JEANNE. Et il t'a dit?

RAOUL. Que pour nous, oh! pour nous deux, Jeanne, c'était l'annonce d'une mort prochaine.

JEANNE, *frissonnant et à part*. Je tremblerais! (*Haut*.) Et tu l'as cru, insensé? Je ne le crois pas, moi! Est-ce là tout ce que tu as vu, sire Raoul, tout ce que tu as entendu?

RAOUL, *abattu*. Non! Je sortis pour faire exécuter tes ordres : les agens de sire Hubert de Courtrai, ce favori du peuple, avaient répandu l'épouvante de la mort du comte Baudoin. Lui-même, Hubert, caché dans la ville, attendait l'heure de la révolte qu'il avait préparée. Aussi, par-

tout je vis le peuple sombre, mystérieux, menaçant! Les places s'emplissaient, les campagnes descendaient dans la ville, et sous les habits de chaque homme je devinais des armes. (*Il va à la fenêtre et tire la draperie.*) Tiens, regarde, Jeanne, cette mer lointaine de têtes, chaque tête est un combattant : voilà ce que j'ai vu. Puis la foule a grossi, leur audace s'est accrue; autour de moi on osait regretter ton époux, on demandait hautement ton père, on maudissait ton nom, on maudissait le mien : voilà ce que j'ai entendu!

JEANNE. Et tu as tremblé, n'est-ce pas? et tu t'es dit : Je raconterai cela à Jeanne; puis elle tremblera comme moi!

RAOUL. Jeanne!

JEANNE. Vive Dieu! messire, montrez que vous êtes toujours l'homme que j'ai choisi entre tous. Mettez-vous à la tête de mes gardes, paraissez dans cette place, et la vue seule des hallebardes mettra en fuite ce vil troupeau de manans!

RAOUL. Je vais te prouver que je ne suis point un lâche! Écoute, Jeanne, quoi qu'il puisse arriver, je vais combattre, périr s'il le faut pour toi : la victoire ne peut manquer d'être à nous.

JEANNE. Sans doute.

RAOUL, *hésitant*. Alors pourquoi?...

JEANNE. Pourquoi?...

RAOUL. Faire périr ton père?

JEANNE. Encore!

RAOUL. Un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre.

JEANNE. Honte à moi qui croyais te connaître!

RAOUL. C'est ton père, enfin.

JEANNE. Pitié!

RAOUL. Une prison maintenant serait pour lui un tombeau.

JEANNE, *irritée, lui montrant le sablier qui est presque épuisé*. Écoute, quand la poudre de ce sablier aura cessé de couler, cet homme ne sera plus.

RAOUL. Ta résolution est inébranlable?

JEANNE. Je l'ai juré.

RAOUL. Eh bien! moi, j'ai juré de rester pur du sang de ton père. Je vais combattre, Jeanne, à moi la mort peut-être; mais à toi, oh! à toi seule le parricide.

Il sort.

SCENE III.

JEANNE, *seule*

Ah! tu trembles, sire Raoul, tu as des remords? Tu ne veux plus être mon complice, soit; alors tu seras mon ennemi; et tu devrais cependant savoir ce qu'il en coûte d'être l'ennemi de Jeanne. Ainsi cet homme serait moins coupable que moi! c'est pour lui que j'ai commis ma première faute; c'est lui qui m'a prise par la main et m'a conduite dans la route de l'enfer, et aujourd'hui il me crie : Arrête! oh! non, non! (*Réfléchissant.*) D'ailleurs c'est lui qui m'y force!

Elle siffle. Burg paraît.

SCENE IV.

JEANNE, BURG.

JEANNE. Burg!

BURG. Que désire la noble comtesse de Flandre?

JEANNE. L'aide de ton bras et de ton poignard, mon brave serviteur.

BURG. Dites.

JEANNE. Burg, tu as vu sortir tout-à-l'heure Raoul de Mauléon?

BURG. Oui, ma souveraine.

JEANNE. Il est allé sur la place publique imposer silence à ce peuple qui m'outrage; il faut que tu le suives.

BURG. (*Signe muet.*)

JEANNE. Il faut que tu t'attaches à ses pas, comme l'ombre s'attache au corps, que tu ne le quittes pas un seul instant.

BURG. (*Signe muet.*)

JEANNE. Il faut enfin que tu l'empêches de revenir ici.

BURG. Oui, ma souveraine.

JEANNE. Pars.

BURG. Un mot. Si votre garde française l'entoure et le défend?

JEANNE. Tu as raison. (*Allant à une table et écrivant.*) « Ordre de mettre à » mort sur-le-champ Raoul de Mauléon, » pour exactions et crime d'état. » Prends ceci. Va maintenant.

BURG. Ah! j'oubliais, madame, de vous prévenir d'un secret important, que je viens de surprendre en me mêlant parmi le peuple! A la sixième heure, c'est bientôt, le signal de la révolte doit être donné par votre sœur; on n'agira que lorsqu'elle paraîtra à ce balcon!

JEANNE. Je le sais; tout est prévu. Amène-la ici. (*Seule.*) Encore une ennemie, une accusatrice. (*Regardant son blason placé au-dessus de la porte.*) Oh! mon blason! mon blason! que n'ai-je les dents et les griffes de ta lionne pour les déchirer tous!

On amène Marguerite.

SCENE V.

JEANNE, MARGUERITE.

JEANNE. Approche, Marguerite...

MARGUERITE. Que me veux-tu ?

JEANNE. Voici la sixième heure qui vient... (*La conduisant à la fenêtre.*) Regarde !...

MARGUERITE. L'échafaud !... O mon Dieu !... ne nous vengeras-tu pas?...

JEANNE. Dieu !... chimère, vain épouvantail !... dernière et inutile ressource du vaincu... Dieu !... tu disais aussi le peuple !... autre mot menaçant, mais qui n'éveille rien... Vois cette place, elle est remplie de peuple, et pas une voix, pas un cri ne s'élève ; ils savent tous qu'il faut trembler devant moi, et tu l'avais oublié, toi !...

MARGUERITE. Ah ! tu es maudite !...

JEANNE. Maudite !... et pourquoi ?... le sang qui va couler retombe sur ta tête et non sur la mienne... c'est toi, toi seule qui fais monter aujourd'hui ton père, le mien, sur l'échafaud : il pouvait se sauver, ce matin encore, je le voulais, moi, et tu l'en as empêché... c'est donc toi qui l'auras fait mourir !...

MARGUERITE. Oh ! c'en est trop, mon Dieu !...

Tumulte sur la place publique.

DEUX VOIX, *lentement.* Place à la justice de madame Jeanne, comtesse de Flandre !

UNE VOIX. Arrêt qui condamne à la hache le prétendu comte Baudoin convaincu d'imposture et de haute trahison.

DEUX VOIX, *lentement.* Place à la justice de madame Jeanne, comtesse de Flandre !

Pendant cette lecture Jeanne et Marguerite sont restées immobiles et silencieuses. Jeanne entraîne Marguerite à la fenêtre.

JEANNE. Tiens, c'est le convoi qui s'avance ; vois-tu, Marguerite, que ma volonté est puissante.

MARGUERITE, *se jetant à la fenêtre en criant :* Mon père !... Flamands !... sauvez mon père !...

Tumulte.

JEANNE, *l'arrachant de la fenêtre.* Taistoi !...

PEUPLE, *criant.* Vive le comte Baudoin ! vive le comte Baudoin !

MARGUERITE. Sauvez mon père !

JEANNE, *l'arrachant de la fenêtre.* Tu ne veux pas te taire? eh bien !... (*Elle porte la main à son poignard. Marguerite fuit à l'autre bout de la salle.*) Burg ! Burg ! à moi !

SCENE VI.

LES MÊMES, RAOUL, *au lieu de Burg.*

Marguerite s'enfuit en criant : *Mon père !*

RAOUL, *se précipitant sur Jeanne.* Arrête, Jeanne, tu te perds...

JEANNE. Comment ?

RAOUL. Entends-tu ?

JEANNE. Ces cris ?...

RAOUL. C'est le peuple...

JEANNE. Eh bien !... oui, le peuple... il est content, on lui donne un spectacle...

RAOUL. Il n'en a point assez.

JEANNE. Que veut-il donc encore?

RAOUL. Ta tête et la mienne.

JEANNE. Es-tu fou ?

RAOUL. Ton père est délivré... le peuple est vainqueur.

JEANNE. Et mes gardes ?

RAOUL. Ils sont égorgés.

JEANNE. Mes portes d'airain ?

RAOUL. Brisées.

JEANNE. Oh!... et moi aussi, j'ai peur !

RAOUL. Rassure-toi pourtant, Jeanne, ainsi que tu l'as dit, tu n'as rien à craindre, seul je dois mourir...

JEANNE. Que veux-tu dire ?

RAOUL. Que ton père a demandé et obtenu la grâce de sa fille, que la tête de Raoul doit seule tomber...

JEANNE. Il se pourrait !...

PEUPLE, *criant.* Mort à Raoul !...

RAOUL. Ces cris de mort... t'annoncent la vérité.

JEANNE. Ne perds point l'espoir, Raoul, je ne t'abandonnerai pas.

RAOUL. Oui, j'ai compté sur toi.

JEANNE. J'ai du pouvoir sur mon père ; j'en userai pour obtenir ta grâce.

RAOUL. Ma grâce ! ah ! oui, comme tu avais chargé tout-à-l'heure Burg de me l'apporter.

JEANNE. Quoi ?

RAOUL. Le poignard que tu avais mis dans sa main pour me frapper, le voilà.

JEANNE. Peux-tu croire ?

RAOUL, *la repoussant.* Oh !... de toi je crois tout, Jeanne !... après avoir immolé ton père, tu pouvais bien assassiner ton amant !... Ainsi j'aurais dix ans partagé tes crimes et la haine qu'ils accumulaient sur toi, j'aurais uni mon nom au tien. Sous le même sceau de réprobation, j'aurais été pendant si long-temps le bras qui exécutait les crimes que concevait ta tête... Et, après tout cela, il m'aurait fallu

mourir sous ton poignard... et toi, vivre heureuse et tranquille?.. Oh! non... même vie... même mort!..

JEANNE. Que veux-tu dire?

RAOUL. Écoute, entends-tu?... on monte le grand escalier du palais, on approche... c'est ton père qui les dirige, ton père qui défend tes jours, ton père redevenu le comte tout-puissant qui apporte, à toi le pardon, à moi la mort!...

JEANNE. Eh bien?...

RAOUL. Eh bien! il arrivera trop tard pour le pardon.

Il court aux portes et ferme le grand verrou.

JEANNE. Que veux-tu faire?

RAOUL. Mon premier acte de justice...

Il tire son poignard. Le peuple frappe aux portes.

JEANNE, *se jetant à genoux.* Grâce, Raoul!... grâce!...

RAOUL. Ah! oui, à genoux... prie Dieu, si tu l'oses!

JEANNE. Grâce...

RAOUL. Grâce!... il n'y aurait donc pas de Dieu au ciel!... et tu vois bien maitenant qu'il y en a un...

JEANNE. Mon père! mon père!...

RAOUL. Allons, tu ne me précèdes que de quelques instans.

Il la frappe. On ébranle les portes, Raoul va les ouvrir.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE COMTE BAUDOIN, SEIGNEURS, SOLDATS, PEUPLE.

TOUS, *se précipitant dans la salle.* Mort à Raoul!...

MARGUERITE. Il m'a sauvé la vie...

BAUDOIN, *avec douleur.* Il a tué mon enfant!...

RAOUL, *calme.* Vous ne pouviez la frapper : elle était votre fille, et vous ne pouviez lui pardonner; elle était JEANNE DE FLANDRE!

Tous se précipitent sur lui. Baudoin se jette sur le cadavre de Jeanne; Marguerite s'agenouille. Tableau.

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

L'IF DE CROISSEY,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Varin, Desvergers et Laurencin.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 11 mai 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
AUGUSTIN, séminariste.	M. Bressan.	DENISE, future de Joseph.	Mlle Caroline.
JOSEPH, aubergiste,	M. Lamarre.	Un Garçon d'auberge.	M. Dochz jeune.
PITOIS, jeune villageois,	M. Hyacinthe.	Conscrits.	
REMI., sergent,	M. Dumoulin.	Villageois et Villageoises.	
LUCIENNE, sœur de Joseph.	Mlle Beauchêne,		

La scène se passe au village de Croissey.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site champêtre; à droite, au premier plan, une auberge ayant pour enseigne: *à l'If de Croissey.* Du même côté, près de l'auberge, ungrand if dont le tronc est creux à la hauteur de la main, çà et là des tables et des bancs.

SCENE I.

CONSCRITS, *puis* AUGUSTIN.

A u lever du rideau, les conscrits sont à table et boivent. Leurs chapeaux sont garnis de rubans.

CHŒUR.

Air nouveau de *M. Ch. Tolbecque.*

En partant pour la guerre,
Voici notre refrain :
Honneur au militaire
Et malheur au pékin.

AUGUSTIN, *sortant de l'auberge pour traverser le théâtre et s'arrêtant à leur vue.*

Que vois-je?.. les conscrits réunis en ces lieux...
Comment passer au milieu d'eux...

CHŒUR, *riant.*

Ah! pardieu! la drôl' de figure!
C'est un abbé! quelle tournure...
(*Se levant tous et l'entourant.*)
Voyons, s'il boira de bon cœur
A la santé de l'Empereur.

SCÈNE II.

Les Mêmes, JOSEPH.

JOSEPH, *accourant.*
Suite du Morceau.

Eh bien! quel est donc ce tapage?..

AUGUSTIN.

Tous contre moi; vraiment j'enrage.

JOSEPH.

C'est mon hôte et j' dois protéger
Ceux qui, chez moi, viennent loger.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Monsieur l'abbé, restez de grace.

Allons, allons, point de façon,
Buvez, sans faire la grimace,
A la santé d' Napoléon...

JOSEPH.

Laissez-le tranquille, de grâce!..
Tourmenter ce pauvre garçon...
Est-c' là le courage et l'audace
Des soldats de Napoléon.

AUGUSTIN.

Laissez-moi tranquille, de grace,
Si je n'écoutais la raison,
Malgré votre insolente audace,
Vous verriez si je suis poltron.

SCÈNE III.

Les Mêmes, REMI.

REMI, *arrivant par le fond.* Eh bien! conscrits, que signifie ce vacarme intempérant?

JOSEPH. Le sergent.

REMI. Est-ce qu'on se dispute ici? Souvenez-vous, jeunes conscrits, que l'empereur, dans un ordre du jour du mois dernier, 15 avril 1811, a expressément défendu de se cogner entre soi-mêmes....

JOSEPH. Sergent Remi, je vas vous expliquer...

REMI. Silence! vous me couperez la parole quand je n'aurai plus rien à dire..... Conscrits, l'autorité vous prévient, par mon organe, que le départ des jeunes guerriers, l'espoir de la France et l'orgueil du hameau de Croissey, est fixé à sept heures... Nous marcherons la nuit pour vous ménager le teint... et, si vous n'avez pas le temps d'embrasser vos bonnes amies... vous n'avez qu'à parler, je m'en charge.

LES CONSCRITS. En route!

REMI. Un instant!.. Pour arriver plus vite au chemin de la gloire et des honneurs, ceux qui seront trop fatigués, on les transportera aux frais du gouvernement...

LES CONSCRITS. Ah!..

REMI. A la tête de la colonne... à la seule fin que ceux qui seront derrière leur marchent sur les talons, pour les faire aller plus vite. Vive l'Empereur!.. Là-dessus, par le flanc à droite, pas accéléré, marche!..

CHŒUR.

En partant pour la guerre, etc., etc.

Tous les conscrits sortent par le fond.

SCÈNE IV.

REMI, AUGUSTIN, JOSEPH.

AUGUSTIN. M. Joseph, et vous, M. le sergent, je ne sais comment vous remercier... vous m'avez secouru bien à propos.

REMI. Soyez calme!.. le conscrit aime à rire, mais il n'est point féroce, il ne vous aurait nullement dévoré.

AUGUSTIN. Ce n'est pas là ce que je craignais... mais si vous n'étiez pas venu... j'allais peut-être en assommer un ou deux.

REMI. Ah ça! vous êtes donc belliqueux, jeune corbeau...

AUGUSTIN. Je suis un peu vif et vos conscrits se sont mis à rire au moment où je sortais, pour me rendre chez le curé de ce village... C'est un ami de mon oncle, et j'allais lui demander ses commissions.

JOSEPH. Ses commissions? vous êtes donc sur le point de nous quitter.

AUGUSTIN. Ce soir... il le faut... c'est malgré moi... car ce pays me plaît infiniment... un village très bien situé... une population superbe...

REMI. Les canards n'y sont pas chers...

AUGUSTIN. Je me fixerais volontiers dans ce canton... malheureusement, ça m'est impossible... mais je n'oublierai pas que vous avez pris ma défense, M. Joseph; et vous aussi, M. le sergent, quoique vous ayez dit tout à l'heure, jeune corbeau.

REMI. Dam!.. c'est que votre plumage est si analogue.

AUGUSTIN.

Air *du Baiser au Porteur.*

Sous cet habit, avec philosophie,
Je sais qu'il faut supporter bien souvent...
Et l'injure et la raillerie,
C'est difficile et cependant,
Moi, je n'en garde aucun ressentiment.
Oui, je m'efforce et vous pouvez m'en croire,
D'oublier les torts qu'on m'a faits,
Afin d'avoir plus de mémoire,
Pour me souvenir des bienfaits!..

REMI. L'abbé, voilà des principes!.. Fameux, les principes.

AUGUSTIN. M. Joseph, je me rends chez le curé et ensuite je me mettrai en route.

JOSEPH. J'espère bien que vous ne partirez pas sans faire vos adieux à ma sœur Lucienne.

REMI. Justement, j'aperçois notre jolie petite hôtesse...

AUGUSTIN, *à part*. La voici ! Dieu ! qu'elle est gentille ! sauvons-nous bien vite.

Il s'enfuit par le fond.

SCÈNE V.

REMI, JOSEPH, LUCIENNE.

LUCIENNE, *qui voit Augustin se sauver*. Eh bien!.. où va donc notre jeune abbé, je ne l'aurais pas cru capable de si bien courir.

JOSEPH. On dirait que c'est toi qui l'a mis en fuite.

LUCIENNE. Tant mieux, je ne peux pas le souffrir.

JOSEPH. Bah!.. et pourquoi donc?..

LUCIENNE. Parce que tu es conscrit et qu'il ne l'est pas; avec ça que parmi les numéros... tu es tombé juste sur le plus mauvais.

REMI. Il a tiré l'as... c'est excellent au piquet.

JOSEPH. C'est avoir du guignon, sergent; juste le n° 1, un peu plus, je n'avais rien du tout.

LUCIENNE. Tous ces abbés-là feraient mieux de s'enrôler que de laisser partir un brave garçon comme toi... un homme utile; car enfin tu es mon seul appui... je n'en ai pas d'autre... et Denise donc ta prétendue... est-ce qu'elle peut se passer de toi... de son mari?..

REMI, Joseph, ne te laisse point aller aux émotions de famille... et vous, petite mère, songez plutôt à faire son sac et à le remplir des meilleurs ingrédiens possibles.

LUCIENNE. Du tout!.. j'espère bien qu'il ne nous quittera pas...

REMI. Chimérique espérance...

LUCIENNE. Je vous répète qu'il ne sera pas soldat.

JOSEPH. Comment, explique-toi?

LUCIENNE. Ah! c'est notre secret à Denise et à moi, tout ce que je peux vous apprendre, c'est que, dans ce moment-ci, elle est en sentinelle sur la route, pour voir arriver quelqu'un... Alors, elle viendra nous avertir... et ensuite, vous saurez le reste.

REMI. Mariez-vous, soyez heureux! j'y compâtirai avec plaisir.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, PITOIS.

PITOIS, *à la cantonnade*. Au revoir, les amis, au revoir! bon voyage, portez-vous bien!..

JOSEPH. Tiens! c'est Pitois!

PITOIS. Bonjour tout le monde .. Bonjour Joseph; bonjour, mademoiselle Lucienne; bonjour, sergent!.. Vous regardez mon chapeau. Ils regardent tous mon chapeau... l'effet du 111, du fameux cent-onze!.. Voilà un fort chiffre, le plus fort de tous.

JOSEPH. Ainsi, tu es tout-à-fait libre?..

PITOIS. Puisque j'ai le cent-onze et qu'il n'en faut que quarante-deux pour la commune... j'aurais pourtant fait un superbe militaire, n'est-ce pas, sergent? je parie que vous me regrettez.

REMI. Vous?.. ma foi, non!..

PITOIS. Ah! farceur, il ne veut pas en convenir, mais il me regrette.

REMI, *à part*. Dieu! que cet oiseau-là est affligeant.

PITOIS. Et toi, mon pauvre Joseph, tu vas donc partir... tu laisses là ta sœur, ton auberge, tout le bataclan. Mais elle connaît mes sentimens, ta sœur... je veux me marier; pendant que je suis en veine, je tomberai peut-être encore sur un bon numéro.

LUCIENNE. Merci, M. Pitois, je ne veux pas de vous.

PITOIS. Voilà comme vous me recevez, quand je fais la folie de vous offrir ma main.

LUCIENNE. La folie... Est-il malhonnête?

PITOIS. Oui, la folie... car enfin, vous n'êtes pas riche, sans reproche.

LUCIENNE. Et vous, vous êtes si avare..

PITOIS. Parce que j'aime l'argent, vous appelez ça de l'avarice... c'est de la reconnaissance et voilà tout.

LUCIENNE. C'est affreux, seulement, de venir parler de mariage au moment où tous nos amis partent pour la guerre.

PITOIS. Au contraire, Lucienne! c'est le moment, le bon moment... il y en a qui prennent un fusil, une giberne.. moi, je prends une femme.

Air : *Vaudeville du Premier prix*.

Non ce n'est point un badinage,
C'est le moment, je le soutien ;

Si je vous parl' de mariage
C'est que je suis bon citoyen.
Quand l'ennemi dans sa furie
D' la France extermin' les enfans,
Marions-nous pour la patrie
Et r'faisons lui des régimens.
Beaucoup, beaucoup, de régimens
Un' kiriell' de régimens,

LUCIENNE. Allez, vous n'avez pas de cœur, M. Pitois, vous qui êtes seul, qui ne tenez à rien, je sais bien ce que je ferais si j'étais de vous?

PITOIS. Et que feriez-vous, si vous étiez de moi?

LUCIENNE. Je remplacerais quelque bon garçon, qui soutient ses parens; mon frère, par exemple.

PITOIS. C'est bien mon intention...

REMI. Bah!

LUCIENNE. Il serait possible.

PITOIS. Je le remplacerai auprès de vous.

LUCIENNE. Oui, comptez là-dessus...

PITOIS. Vous me refusez, décidément...

LUCIENNE. Oh! bien décidément.

PITOIS. Lucienne, c'en est trop, vous verrez de quoi je suis capable, je ferai un coup de tête... vous serez cause que je me livrerai à tout ce qu'il y a de plus fort en coup de tête.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, DENISE, *accourant par le fond.*

DENISE. Lucienne! Lucienne! le voici.

LUCIENNE. Tu l'as vu!

DENISE. Sa carriole descend la montagne.

JOSEPH. Qui donc ça?

DENISE. M. Gerbault, mon parrain.

LUCIENNE. Qui était à dix lieues d'ici pour toucher de l'argent.

DENISE. Nous allons aller le trouver tous les trois.

LUCIENNE. Et il nous prêtera de quoi lui acheter un remplaçant.

PITOIS. Un remplaçant!

JOSEPH. Comment, vous croyez qu'il consentira.

LUCIENNE. Il a tant d'amitié pour Denise.

REMI. Ah! dam! c'est qu'il faut pas mal de gros sous pour ça, depuis quelque temps, les hommes sont bien augmentés de prix... je connais un particulier extrêmement fortuné qui ne peut pas s'en procurer un pour son fils... et cependant, il paierait tout ce qu'on voudrait.

PITOIS. Tout ce qu'on voudrait!.. faut qu'il soit riche!

DENISE. Oh! c'est égal, allons toujours trouver mon parrain, et nous verrons après.

LUCIENNE. Oui, ne perdons pas de temps.

ENSEMBLE.

Air : Chœur final du *Clair de la Lune*

Heureux destin!
Partons soudain;
Vien, mon frère,
Et, je l'espère,
Près de nous deux,
Selon nos vœux
Tu resteras en ces lieux.
Heureux destin, etc.

DENISE.

Partons soudain,
Oui, mon parrain,
Sauvra ton frère
De la guerre.
Près de nous deux,
Selon nos vœux,
Il va rester en ces lieux.

REMI.

Partez soudain
Et que l' parrain,
De la guerre
Sauv' votre frère.
Selon vos vœux,
Près de vous deux,
Puisse-t-il rester en ces lieux.

PITOIS.

Partez soudain,
Mais le parrain,
De la guerre
Ne sauvra pas votre frère,
Selon vos vœux
Près de vous deux,
Il ne rest'ra pas en ces lieux.

Joseph, Lucienne et Denise sortent par le fond

SCÈNE VIII.

PITOIS, REMI, *puis* UN GARÇON D'AUBERGE.

PITOIS, *à Remi qui est sur le point de rentrer à l'auberge.* Sergent! pardon sergent! j'aurais un petit service à vous demander.

REMI. Je reviendrai plus tard.

PITOIS. Dites donc, sergent, il fait bien chaud, ne trouvez-vous pas que ça dessèche le gosier.

REMI. Vous voulez vous rafraîchir... (*Appelant*) Garçon, garçon...

PITOIS, *à part.* Est-ce qu'il m'offrirait à boire?

LE GARÇON. Qu'est-ce qui appelle?

REMI. C'est monsieur qui voudrait une bouteille.

LE GARÇON. De quel vin?

REMI, *à Pitois.* Du meilleur, n'est-ce pas?

PITOIS. Oui, du meilleur, du meilleur marché.

Le garçon rentre dans l'auberge.

REMI, *se mettant à une table.* Maintenant, causons avec calme et tranquillité.

PITOIS, *s'asseyant en face.* C'est ça, causons, sergent! voici ce que c'est.. Vous voyez devant vous, un villageois bien triste... Cette petite Lucienne me remplit d'amertume, et puisqu'elle repousse ma personne, je me fais soldat, je veux entrer dans la troupe en qualité de militaire.

LE GARÇON, *rentrant.* Voilà, messieurs!

Il pose la bouteille et les verres sur la table et rentre dans l'auberge.

REMI, *versant à boire.* Ainsi, jeune berger, vous avez la louable intention de vous engager?

PITOIS. Du tout, sergent, vous n'y êtes pas; permettez-moi de vous rappeler un propos qui est sorti de votre bouche, il n'y a pas une heure.

REMI. Je vous le permets, campagnard.

PITOIS. Vous avez dit en propres termes : « Je connais un particulier extrême- » ment fortuné, qui ne trouve pas de rem- » plaçant pour son fils, et cependant il » paierait tout ce qu'on voudrait.

REMI. En effet! j'ai tenu ce discours...

PITOIS. Tout ce qu'on voudrait! à combien croyez-vous que ça pourrait se monter, sergent?

REMI. Dam! ça dépend des conventions.

PITOIS. Eh bien, je les accepte pourvu que ce soit une grosse somme.

REMI. Voilà donc comme vous comprenez la gloire, homme des champs.

PITOIS. Ecoutez donc, je n'ai pas le moyen de servir la patrie gratis... et si je consens à me faire tuer, c'est pour gagner ma vie.

REMI, *buvant.* A votre santé.

PITOIS, *de même.* A la vôtre, sergent.

REMI, *se levant.* C'est conclu, l'affaire peut s'arranger.

PITOIS, *de même.* Merci, sergent! par exemple. je vous recommande une chose, c'est de ne parler de ça à personne, vu que j'ai des ennemis dans l'endroit; tout le monde me jalouse, excepté la veuve Durand, une femme sur le retour... qui a pour moi des affections au-dessus de son âge...

REMY. Je conçois l'apologue.

PITOIS. Et si les autres savaient que je me suis vendu... ils se permettent déjà tant d'horreurs sur mon compte...

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Ils m'appelle't cancre, mercenaire
Ils disent que j 'fais argent d' tout,
Qu'pour deux sous j'livrerais mon père
Justement j' n'en ai pas du tout.
Ils ajout'nt, voyez comme on m' traite,
Que je vendrai ma peau quelque jour.

REMI.

Si vous la vendez moi je l'achète
Ca s'ra bon pour faire un tambour,
J'en f'rai faire un fameux tambour.

PITOIS. Il vaut mieux leur laisser croire que je me suis engagé, ça vous est égal à vous, sergent?

REMI. Convenu, les autres n'y verront que du feu

PITOIS. Et vous allez me conduire chez les parens du conscrit.

REMI. Nous y marchons de ce pas, payez la bouteille, et filons...

PITOIS. Me voilà donc troupier... adieu, Lucienne, adieu, la veuve Durand, au diable tout le village; je veux vexer le bourgeois, la noblesse et le clergé.

REMI. A propos de clergé! j'aperçois le jeune abbé de ce matin.

PITOIS. Le jeune abbé, vous allez voir, sergent, comme je suis loustic.

Il verse un verre de vin.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, AUGUSTIN, LE GARÇON.

AUGUSTIN, *à part.* Toujours des buveurs et des militaires.

PITOIS. Bonjour, l'abbé, voulez-vous accepter un verre de vin, l'abbé?

Il lui présente un verre plein.

AUGUSTIN. Je vous remercie... je n'ai besoin de rien...

PITOIS. Oh! c'est égal... vous boirez...

AUGUSTIN, *voulant rentrer.* Encore une fois, je vous remercie...

PITOIS, *le retenant.* Le vin est tiré... il faut le boire.

AUGUSTIN, *impatienté.* Laissez-moi tranquille.

PITOIS. Veux-tu bien avaler ça, caffard.

AUGUSTIN, *le prenant à la gorge.* Misérable, je ne sais ce qui me retient...

PITOIS. Aye! aye!.. au secours, sergent! il m'étrangle.

REMI, *riant.* Doucement, l'abbé... doucement... ménagez mes soldats...

AUGUSTIN, *lâchant Pitois.* Lui, soldat.

PITOIS. Oui, je suis militaire... et si je ne respectais l'habit que vous portez.

AUGUSTIN. Va, tu ne mérites pas que je te fasse payer plus cher ton insolence.

PITOIS, *à part.* A-t-on jamais vu un pareil *Dominus vobiscum!*

REMI. La paix, mes amis!.. et pour ça... il n'y a rien comme un verre de vin... garçon, garçon, une bouteille et un verre.

PITOIS, *à part.* Encore!.. mais c'est une éponge que ce sergent-là ?..

LE GARÇON, *entrant.* Voilà, messieurs.

Il pose une bouteille et un verre sur la table.

REMI, *versant à boire.* C'est le paysan qui régale.

PITOIS, *payant le garçon.* Je suis pincé... tiens!.. mauvais valet d'auberge.

REMI, *présentant un verre à l'abbé.* J'espère, l'abbé, que j'aurai le plaisir de trinquer avec vous?

AUGUSTIN. Après ce que vous avez fait pour moi ce matin... je n'ai rien à vous refuser.

Il boit.

REMI. Vous êtes un brave... et j'ai idée que vous feriez un meilleur soldat que ce jeune pastoureau.

PITOIS. Sergent ne nous amusons pas à boire, ce vin-là est très malsain (*Il boit.*) et puis vous êtes pressé et moi aussi.

REMI. C'est vrai... le coup de l'étrier et partons.

REMI *et* PITOIS.

Air : *Quittons ces lieux.* (Quoniam.)

Quitt ez / ons ces lieux
Vin généreux,
Reçois leurs / nos adieux
Vite aux combats
Marchez / Marchons soldats
Et bons Français
Buvons à nos succès.

AUGUSTIN.

Quittez ces lieux,
Pour vous aux cieux
J'adresse des vœux.
Vite aux combats
Marchez soldats,
Et bons Français,
Buvez à vos succès.

Remi et Pitois sortent par le fond; le garçon a enlevé les bouteilles et les verres et est rentré.

SCÈNE X.

AUGUSTIN, *seul.*

Que ces gens-là me sont insupportables, il faudrait avec eux une patience d'ange... et je ne suis pas un ange! au contraire!.. je me fâche... je m'emporte! je me batterais même sans trop de répugnance... Enfin, j'ai bien peur de n'avoir aucune vocation pour mon état... et comme dit le sergent, je serais peut-être un bon militaire... il me semble que mes mains sont plutôt faites pour distribuer des coups de sabre que des bénédictions... et ce n'est pas tout, j'ai encore d'autres défauts, j'en ai un surtout, qui m'épouvante et dont je ne peux pas me corriger; mon séjour ici en est la preuve... je me rendais tranquillement chez mon oncle pour y passer les vacances; en traversant ce village, j'aperçois à la fenêtre de cette auberge deux petites mains qui tricottaient... deux jolies petites mains, il ne m'en fallait pas d'avantage... et c'est là le défaut dont je parlais tout à l'heure.

Air : *J'entends et la grêle et la pluie.* (Fiorella.)

Oui, la présence d'une femme,
Jette le trouble dans mon cœur...
Et sa voix au fond de mon ame!
Porte l'ivresse et le bonheur...
Etre divin!.. femme jolie!
Je brave un scrupule ennemi,
Et baissant les yeux à demi
A ton aspect, moi je m'écrie
De t'avoir faite ainsi,
Que le ciel soit béni.

Voilà pourquoi je suis entré dans l'auberge. J'ai vu Lucienne! et depuis trois jours je reste ici à la regarder, à la suivre des yeux... je vous demande s'il y a du bon sens?.. d'autant plus qu'elle ne fait pas attention à moi... je crois même qu'elle me déteste... je ne lui plairai jamais sous ce vêtement sinistre... et pourtant si elle sa-

vait combien je l'aime... si elle savait! mais non! elle ne saura rien... il vaut mieux m'éloigner... faisons mes adieux à son frère et partons!.. (*Remontant la scène.*) N'est-ce pas lui que j'aperçois là-bas?.. oui, Lucienne et Denise l'accompagnent... comme ils ont l'air triste... leur serait-il arrivé quelque malheur? je veux le savoir et si je pouvais leur être utile...

Il se cache derrière l'if.

SCÈNE XI.

AUGUSTIN, *caché*, LUCIENNE, DENISE *et* JOSEPH.

JOSEPH. Allons! allons! consolez-vous! que diable! il ne faut pas se chagriner comme ça...

DENISE. Nous consoler... Oh! jamais... moi qui comptais tant sur mon parrain...

JOSEPH. Puisque ça ne se peut pas... au-lieu de recevoir de l'argent, il en a déboursé... ce n'est pas sa faute... laissez-moi partir. Allez, on fait son temps et voilà tout.

LUCIENNE. Oh! son temps... il y a Léonard le menuisier qui est parti avec les autres, il a fait son temps, Léonard... il est mort, voilà comme on fait son temps avec leur monstre d'Empereur.

JOSEPH. Veux-tu te taire!

LUCIENNE. Et si je ne veux pas me taire, moi...

AUGUSTIN, *à part.* Pauvre Lucienne!

LUCIENNE. Mon Dieu! est-ce qu'il n'y aurait pas un homme, un camarade assez bon pour te remplacer... oh! que je l'aimerais celui-là.

DENISE. Faut-il que mon parrain n'ait pas eu d'argent.

LUCIENNE. Mais, je donnerais tout ce que j'ai, moi; ma croix d'or, mes boucles d'oreilles, mes fichus, mes collerettes, tout ce que je possède à celui qui voudrait partir.

AUGUSTIN, *à part.* A-t-elle un bon cœur.

JOSEPH. Tout ça ne ferait pas le prix d'un homme...

LUCIENNE. Eh bien! moi, je vaux bien un homme peut-être, je vaux mieux qu'un homme... oh! bien sûr... et s'il y avait la quelqu'un dans le cas de te remplacer... je lui dirais... partez pour mon frère... je serai votre femme.

AUGUSTIN, *à part.* Il serait possible!

LUCIENNE.

Air *nouveau de M. C. Tolbecque.*

Vous le voyez... je suis jolie!
Rendez un frère à mon amour...
Oui, sauvez-le je vous en prie
Et je suis à vous, sans retour.

DENISE.

Par bonheur on n'peut nous surprendre,
Car si l'on entendait cela,
Quelqu'un au mot pourrait te prendre.

AUGUSTIN, *à part.*

Moi, je suis là...

Même air.

LUCIENNE.

Je donnerais ma vie entière,
Pour payer un tel dévouement,
Et sur la croix d'or de ma mère,
Devant vous j'en fais le serment!

AUGUSTIN, *à part.*

Au bonheur, je puis donc prétendre.

LUCIENNE.

Mais à mes vœux qui répondra!
Personne, hélas! n'a pu m'entendre.

AUGUSTIN, *à part en s'en allant.*

Moi, j'étais là!

Il sort par le fond sans être vu.

SCÈNE XII.

JOSEPH, LUCIENNE, DENISE, *puis* PITOIS.

JOSEPH. Ma bonne petite sœur, tout ça... c'est des idées de femme... sois donc raisonnable... un peu de fermeté... l'heure approche... je vais faire mes préparatifs.

DENISE. Oh! pas encore...

PITOIS, *au fond.* Bon! les voilà tous.

JOSEPH. Tiens! c'est Pitois... il arrive à propos...

PITOIS. Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? moi qui vous croyais dans l'ivresse de la joie...

JOSEPH. Ah! c'est que j'espérais... mais pas du tout... il faut que je parte...

PITOIS. Là, voyez-vous, mamzell' Lucienne, si vous aviez voulu m'épouser... mais vous n'avez pas voulu... tout est dit femme insensible, je vous ai prévenu que je ferais un coup de tête, le coup de tête a eu lieu... il est consommé.

JOSEPH. Comment! qu'as-tu donc fait?

PITOIS. Ne m'interrogez pas. (*A part.*) S'ils savaient que je me suis vendu neuf mille francs.

LUCIENNE. Ah! M. Pitois, ce n'est pas le moment de me faire des reproches...

PITOIS. Lucienne! vous m'avez laissé des souvenirs bien amèrs... et si j'osais seulement vous en demander un plus doux.

DENISE. Un souvenir!.. et pourquoi!

PITOIS. Ne m'interrogez pas... donnez-moi ce que vous voudrez, la moindre des choses... tenez ce ruban que vous avez là.

LUCIENNE. Mon Dieu? je n'y tiens pas... si ça vous fait plaisir.

Elle lui donne un ruban.

PITOIS. Merci oh! merci! Lucienne... je le couvre de baisers.

On entend un roulement de tambour dans le lointain.

DENISE ET LUCIENNE. Grand Dieu!

Elles se rapprochent de Joseph.

PITOIS. C'est le tambour... on va se réunir sur la place.

DENISE. Joseph!

LUCIENNE. Mon frère!

JOSEPH. Eh bien! quoi? vous voyez que je ne suis pas prêt; il faut que je rentre pour faire mon sac.

LUCIENNE. Laisse-moi au moins t'aider.

JOSEPH. Non; restez-là... vos pleurs n'avanceraient à rien.

PITOIS, *serrant la main de Joseph.* Au revoir, Joseph... adieu, tout le monde... Ah! Lucienne! Lucienne!... quel coup de tête vous m'avez occasionné.

Il sort par le fond; Joseph rentre chez lui.

SCÈNE XIII.

LUCIENNE, DENISE, *puis* REMI.

LUCIENNE. Pauvre Joseph!... il va nous quitter.

DENISE. Tout est fini!

LUCIENNE. Nous ne le verrons plus... oh! les hommes qui sont cause de tout ça, si nous pouvions, oh! nous les tuerions tous, pas vrai, Denise? le maire, l'adjoint, le greffier, et le sergent Remi tout le premier.

REMI, *qui est entré sur les dernières paroles.* Qu'est-ce qu'il a donc fait, le sergent Remi?

LUCIENNE. Laissez-nous, je vous déteste... allez-vous-en!

REMI. Tout doux, petite mère, et prenez lecture de ce poulet.

LUCIENNE. Qu'est-ce que c'est? vous riez, ça me rassure, car vous n'êtes pas méchant, vous! donnez, donnez, je veux lire.

Elle ouvre la lettre.

DENISE. Est-ce une bonne nouvelle, M. Remi?

REMI. Momus...

LUCIENNE. Oh ciel! ça serait possible! (*Courant à la porte de l'auberge.*) Frère! frère! viens vite, dépêche-toi, j'en perds la tête! embrassez-moi, M. Remi! (*Remi l'embrasse.*) Embrasse-le donc aussi, Denise!

Elle le pousse.

REMI. J'accepte toujours.

Il l'embrasse.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, JOSEPH.

Il entre avec son sac, et voyant Remi embrasser Denise.

JOSEPH. Eh bien! c'est pour ça que vous m'appelez?

LUCIENNE. Joseph! tu ne pars pas, tu restes, tu ne nous quitteras plus!

JOSEPH. Allons donc, cette plaisanterie...

LUCIENNE. Ecoute plutôt. (*Lisant.*) «Mademoiselle, je n'exige rien! je remplace votre frère et je pars sans condition... mais si je vous inspire quelque intérêt, vous détacherez la croix d'or qui vient de votre mère et vous la mettrez dans le creux de l'if. Je trouverai moyen de la prendre; et plus tard, si je ne suis pas mort, je vous la rapporterai; vous souviendrez-vous que vous avez fait un serment sur cette croix?»

JOSEPH. La signature?

LUCIENNE. Il n'y en a pas.

JOSEPH. Qui donc que ça peut être?

LUCIENNE. Je ne sais.

JOSEPH. Mais tu as juré d'épouser celui qui me remplacerait.

DENISE. Qnelqu'un nous aura écoutés?

JOSEPH. Je ne veux pas de ce remplaçant-là, fi donc, j'irais te sacrifier.

LUCIENNE. Et si j'en veux, moi! si j'ai envie de l'aimer... c'est beau, enfin, ce qu'il a fait là... et puis vous le connaissez, monsieur le sergent?

REMI. Un peu.

LUCIENNE. Est-il bon enfant?

REMI. Beaucoup! j'ai idée qu'il fera son chemin.

JOSEPH. Mais pourquoi qu'il ne s'est pas montré?

REMI. Ah! dam! il y a des individus de ce calibre-là... ils obligent, voilà, ni vu, ni connu.

LUCIENNE, *qui a détaché sa croix*. Ça m'est égal! voici ma croix, je la lui donne.

Elle va mettre la croix dans le creux de l'if.

JOSEPH, *qui veut la retenir*. Ma sœur...

LUCIENNE. C'est fini! et je promets encore d'épouser celui qui me la rapportera, s'il ne m'a pas oubliée.

REMI. C'est bien, jeune villageoise!.. vous n'aurez point lieu de vous en repentir!.. assez causé; le conscrit m'appelle, je vole à sa tête. Adieu, les amis.

ENSEMBLE.

Air : *Cachons-nous et sachons*, etc. (Jacquemin.)

Oui! c'en est fait, et pour la guerre,
Il faut vous quitter en ce jour;
Au revoir, le ciel, je l'espère,
Protégera notre retour.

LES TROIS AUTRES.

C'en est donc fait, et pour la guerre,
Ils vont nous quitter en ce jour,
Ah! que bientôt le sort prospère,
Daigne protéger leur retour.

Remi sort par le fond, à gauche.

SCÈNE XV.

LUCIENNE, JOSEPH, DENISE, *puis* AUGUSTIN, REMI, PITOIS, et LES CONSCRITS.

DENISE. Mon Dieu! que je suis heureuse! à présent que je n'ai plus peur.

JOSEPH. C'est comme un coup du ciel... je ne vous en disais rien, mais ce n'était pas sans peine que j'abandonnais une si bonne sœur et une fiancée comme toi... aussi, à présent, de peur qu'ils ne s'avisent de me rappeler, il faut nous marier tout de suite.

LUCIENNE. Et moi aussi je suis fiancée! la fiancée d'un brave!

On entend au loin tambour.

DENISE. Ah! ce sont les conscrits qui se mettent en route.

Ils regardent tous trois vers la gauche, et sont placés de manière à tourner le dos à l'if.

LUCIENNE. Dis-moi donc, celui qui te remplace doit être avec eux... si nous pouvions deviner lequel... examinons bien.

Pendant ce temps Augustin est entré par la droite, et s'approchant de l'if y prend la croix, qu'il porte à ses lèvres, en regardant Lucienne.

AUGUSTIN, *à voix basse*. Adieu!

Il disparaît.

JOSEPH. Tiens! je ne me trompe pas!... c'est Pitois que je vois là-bas.

LUCIENNE. Pitois?

DENISE. Mais, oui, c'est bien lui! il regarde par ici.

JOSEPH. Il part avec eux... qu'est-ce que ça signifie?

LUCIENNE, *courant à l'if et plongeant sa main dans le creux*. Dieu! ma croix n'y est plus!

JOSEPH. Vraiment! quel soupçon? est-ce que par h sard ce serait lui!

LUCIENNE. Oui, mon frère! j'en suis sûre maintenant... pauvre Pitois, c'est lui qui t'a remplacé.

On entend le tambour.

JOSEPH. Les voilà qui partent.

LES CONSCRITS, *en dehors*. Vive l'empereur!

Les conscrits défilent au fond, Remi à leur tête, et Pitois le dernier.

CHŒUR.

En partant pour la guerre,
Voici notre refrain :
Honneur au militaire
Et malheur au pékin!

LES CONSCRITS, *agitant leurs chapeaux*. Vive l'Empereur!

Lucienne se jette dans les bras de Joseph.

Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre ouvrant dans le fond, sur la campagne, Deux portes latérales. Une armoire à gauche; une table à droite; chaises et une échelle.

SCÈNE I.

LUCIENNE, DENISE.

Au lever du rideau, elles travaillent auprès de la table. Lucienne toicotte, Denise ourle une cravate.

LUCIENNE. Comment, Denise, c'est aujourd'hui qu'ils arrivent.

DENISE. Aujourd'hui même, à ce que j'ai entendu dire, tous les soldats rentrent dans leur foyers, les habitans du village iront au-devant d'eux : mais c'est singulier, ça n'a pas l'air de te faire autant de plaisir qu'à moi.

LUCIENNE. Quelle idée ! au contraire...

DENISE. Dam ! puisque la paix est faite, tout le monde doit se réjouir ! c'est si terrible, la guerre ! quand on pense que Joseph, mon mari, a été obligé de partir après un an de mariage, lui qui avait déjà un remplaçant, et qu'il a été se battre comme un simple garçon.

LUCIENNE. C'est vrai, ce pauvre frère.

DENISE. Avec ça qu'il n'aime pas trop les batailles... aussi. il n'a pas attendu que l'armée soit licenciée... il s'est licencié lui-même, et il est revenu le premier comme un brave mari doit le faire.

LUCIENNE. Oh ! mon frère ne manque pas de courage, mais il ne voulait pas abandonner ce jeune officier blessé qu'il a ramené avec lui, et voilà ce qui l'a fait revenir plus tôt.

DENISE. Je ne m'en plains pas, tant s'en faut, surtout, que ce jeune officier a l'air d'un très bon enfant, sans compter qu'il est beau garçon, n'est-ce pas, Lucienne?

LUCIENNE. Peut-être bien, je n'y ai pas fait attention.

DENISE. Ne dis donc pas cela, c'est impossible, depuis huit jours qu'il est ici, il n'a cessé de te faire la cour.

Air *de la Robe et les Bottes*.

On dirait même qu'avant de te connaître
Il t'adorait...

LUCIENNE.

C'est un rêve !

DENISE.

Oui, c'est ça,
Il t'a vue en rêve peut-être
Dans le sommeil on voit de ces choses-là,
Moi l'autre nuit... à notr' jeun' militaire,
J' pensais encore en m'endormant...
Et j'ai rêvé qu' je m' voyais un beau-frère,
Qui lui r'semblait... c'était frappant;
En vérité, c'était frappant.

LUCIENNE. Tu es folle ! tais-toi; voici Joseph.

SCÈNE II.

Les Mêmes, JOSEPH.

JOSEPH. Ah ! te voilà, Lucienne ! je te cherchais.

LUCIENNE. Que me veux-tu?

JOSEPH. Je quitte à l'instant M. Auguste notre jeune sous-lieutenant, nous causions de toi, et il m'a fait une demande qui m'a comblé de joie.

LUCIENNE. Une demande?

JOSEPH. Cependant, j'ai dit que je t'en parlerais, parce qu'au fait, ça te regarde; il est là qui attend la réponse.

LUCIENNE. Mais enfin, de quoi s'agit-il?

JOSEPH. Tu ne le devines pas?

LUCIENNE. Non, du tout !

JOSEPH. Il demande ta main, il veut t'épouser.

LUCIENNE, *à part*. O ciel !

DENISE. Là ! qu'est-ce que je te disais.

JOSEPH. Je l'ai à peu près assuré de ton consentement.

LUCIENNE. Tu as eu tort, car je ne le donnerai jamais.

JOSEPH. Et pourquoi

DENISE. Tu es bien difficile.

LUCIENNE. Vous savez tous les deux que ça m'est impossible.

JOSEPH. Par exemple, ah ! j'y suis, c'est à cause de Pitois, qui m'a remplacé, il y a trois ans... Dam ! c'est un service qu'il m'a rendu. j'en conviens, mais tu n'es pas obligée de payer pour moi.

LUCIENNE. Si fait! n'ai-je pas juré de l'épouser à son retour; quand il me rapporterait... ma croix d'or.

JOSEPH. Mais tu ne peux pas le souffrir.

LUCIENNE. Peut-être, qu'en sais-tu?

JOSEPH. Comment. Oh! ce serait drôle, car enfin, notre jeune sous-lieutenant vaut cent fois mieux; et en fait d'obligations; je lui en ai de solides, dont je ne vous ai rien dit, parce qu'il me l'a défendu; d'abord, il m'a sauvé la vie, c'est déjà bien gentil, ça vaut bien d'être parti pour moi.

Air : *J'ai vu le parnasse, etc.*

Dans le plus fort d'une bataille,
J'en conviens, je me croyais perdu,
Par un dragon d'un' fort bell' taille
En deux j'allais être fendu!
Lorsqu'entre nous, avec audace,
Je vois se jeter le lieut'nant,
Il a r'çu l' coup d' sabre à ma place
V'là c' que j'appelle un remplaçant.

DENISE. Oui, c'est un trait magnifique.

JOSEPH. Et sans me connaître, encore, remarquez bien ça... mais depuis ce moment-là, nous ne nous sommes plus quittés, et je ne sais si c'est un effet de sympathie! mais il me semblait que je le connaissais déjà, et que je devais le jour à un ancien ami.

LUCIENNE. Assez, mon frère! n'insiste pas! ce serait inutile, dis à M. Auguste que je suis engagée à un autre et que rien ne saurait me faire manquer à ma promesse; il me comprendra, lui.

JOSEPH. C'est à dire que tu ne l'aimes pas, je ne me chargerai jamais d'une si mauvaise nouvelle.

DENISE. Ni moi non plus! je n'en aurai jamais le courage.

LUCIENNE. Oh! je t'en prie, mon frère, ne me force pas de lui apprendre moi-même.

JOSEPH. C'est juste! de ta part, ça lui ferait encore plus de peine, tandis que moi... je vais aller le trouver.

DENISE. Dieu! le voici!

SCÈNE III.

Les Mêmes, AUGUSTE, *en uniforme, avec des moustaches.*

AUGUSTE, *à demi-voix.* Eh bien, Joseph?

JOSEPH. Dam! mon lieutenant! (*A part.*) Quelle diable de commission.

Air : *Vraiment, je t'espère.* (Estelle.)

AUGUSTE, *à part.*

Eh quoi, ma présence,
Les rend interdits,
Ah! de leur silence,
Déjà je frémis.

LUCIENNE, *à part.*

Fuyons sa présence;
Il faut, j'en rougis,
Cacher, par prudence,
Le trouble ou je suis.

Elle sort par la droite.

JOSEPH *et* DENISE, *sortant par le fond.*

De notre silence,
Il est tout surpris;
Cachons par prudence
Le trouble où je suis.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, JOSEPH.

AUGUSTE. Elle s'en va!.. sans m'adresser une parole; et toi? ton embarras, celui de ta femme, m'expliqueras-tu ce que ça signifie?

JOSEPH, *à part.* Il faut lui toucher ça avec ménagement.

AUGUSTE. Mais réponds-moi donc, tu me fais mourir...

JOSEPH. Patience, mon lieutenant... Supposez que vous allez recevoir un boulet dans l'estomac... ça viendra toujours assez vite.

AUGUSTE. Que dis-tu? Lucienne me refuserait, elle me fuit, elle ne m'aime pas..

JOSEPH. Ma sœur, ne pas vous aimer! par exemple, vous qui m'avez sauvé la vie, je voudrais bien voir ça... Non! la seule difficulté, c'est qu'elle en aime un autre.

AUGUSTE. Un autre.

JOSEPH. Mon Dieu oui!..

AUGUSTE. Voilà ce que je craignais.

JOSEPH. Un garçon de ce village, qui lui faisait la cour dans les temps... Elle se moquait bien un peu de lui; mais il paraît que depuis c'est changé; il a reçu d'elle des promesses, des sermens, et ma sœur tient toujours ses sermens... Elle ne fait rien comme les autres.

AUGUSTE. Dis plutôt qu'elle m'a indignement trompé... moi qui l'aime tant... mais je ne le souffrirai pas, je ne dois pas le souffrir.

JOSEPH. Permettez, mon lieutenant;

ma sœur ne vous a rien promis, à vous! tandis qu'à ce pauvre Pitois.

AUGUSTE. Pitois, qu'est-ce que c'est que que ça?

JOSEPH. Un imbécille qui m'a remplacé il y a trois ans.

AUGUSTE. Qui t'a remplacé? lui, Pitois?

JOSEPH. Oui, par amour pour Lucienne. C'est beau, n'est-ce pas?

AUGUSTE, *à part.* Je n'y conçois rien; c'est une méprise!..

JOSEPH. Et ce qu'il y a de terrible pour vous, c'est qu'il revient aujourd'hui de l'armée!.. Nous l'attendons d'un instant à l'autre.

AUGUSTE, Et tu dis qu'elle l'aime!.. Tu en es bien sûr...

JOSEPH. Je ne l'aurais jamais cru... si elle ne me l'avait pas assuré tout à l'heure.

AUGUSTE. Non, non! je ne puis le croire!.. ce serait aussi trop de malheur après tout ce que j'ai fait... car tu ignores ma position et tu ne peux comprendre.

JOSEPH. Mais si, mon lieutenant; et je suis désolé de n'avoir qu'une sœur, je voudrais en avoir une douzaine pour vous donner à choisir.

AUGUSTE. Va! tout n'est pas désespéré.. j'attends mon rival, M. Pitois!.. Je serai présent quand il arrivera... j'observerai et je verrai bien si ta sœur... Oh non! elle ne l'aime pas, elle ne peut pas l'aimer.

JOSEPH, *à part.* Pauvre jeune homme! il me fait de la peine...

SCÈNE V.

Les Mêmes, DENISE, *accourant.*

DENISE. Les voici!.. les voici!.. (*Allant à la porte à droite.*) Lucienne, Lucienne!.. voici Pitois, le sergent Remi et les autres.

AUGUSTE. Le sergent Remi?

DENISE. Lui-même.

JOSEPH. Je vais à leur rencontre...

Il va vers le fond.

DENISE. Oh! ce n'est plus la peine à présent.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, PITOIS, REMI, autres Soldats, Villageois et Villageoises.

CHŒUR.

Air : *Chœur final des Pages de Bassompierre.*

Nous revenons / Ils reviennent tous de la guerre,
Aux lieux si chers à notre cœur.
Nous retrouverons / Ils retrouveront je l'espère,
Et le repos et le bonheur.

JOSEPH. Ce bon Pitois... embrassons-nous encore.

PITOIS, *l'embrassant.* Volontiers! et mamselle Denise aussi.

Il embrasse Denise.

JOSEPH. C'est ma femme à présent..

PITOIS. Ta femme!.. raison de plus...

REMI, *apercevant Auguste.* Eh! qu'est-ce que je vois? est-ce bien vous, mon lieutenant?

AUGUSTE. Remi, mon brave Remi.

Ils s'embrassent.

JOSEPH. Vous vous connaissez donc.

REMI. Si je le connais! c'est mon élève, c'est moi qui l'ai formé... un joli sujet, je m'en flatte, et qui a été plus loin que son maître... ça n'est pas étonnant quand on a étudié en latin, en grec et en autres arts d'agrément.

AUGUSTE, *interrompant.* Et par quel hasard dans ce pays.

REMI. Que voulez-vous? la guerre est finie... et je viens déposer le glaive dans ce hameau pacifique.

PITOIS. Nous venons déposer le bancal. C'est moi qui ai décidé le sergent.

REMI. Au fait, je devais m'attendre à vous rencontrer, mon officier... Je me souviens que dans le temps...

AUGUSTE, *bas à Remi.* Silence! Remi, personne ne m'a reconnu... pas un mot sur le passé.

REMI, *bas à Auguste.* Il y a du mystère, suffit.

PITOIS, *qui a examiné l'intérieur de l'auberge.* Dis donc, Joseph... ton auberge est embellie, tu as donc fait des réparations?

JOSEPH. Oui, nous sommes à notre aise à présent; un petit héritage assez gentil...

PITOIS. Un héritage assez gentil! tiens. tiens... ça me fait penser à Lucienne, ta sœur Lucienne. Pourquoi donc qu'elle n'est pas ici? ah! je devine... c'est peut-être à cause de moi.. elle ne se soucie pas de me voir, la tigresse.

JOSEPH. Oh! peux-tu penser ça.. elle qui est si reconnaissante; et, c'est bien naturel, après le service que tu nous as rendus.

PITOIS. Comment? j'aurais eu le bonheur de vous rendre service.

JOSEPH. Il est inutile de feindre; nous savons tous que c'est toi...

PITOIS. Vous savez que c'est moi...

DENISE. Oui, M. Pitois, nous vous avons tant d'obligations...

JOSEPH. Et tu n'as pas affaire à des ingrats...

PITOIS, *lui serrant la main.* Merci!.. vous faites bien de me prévenir, car le diable m'emporte...

JOSEPH. J'aperçois ma sœur qui saura te remercier à sa manière.

PITOIS. La voici! Dieu! comme mon cœur palpite...

ENSEMBLE.

Air *de la Maison de plaisance.*

PITOIS et AUGUSTE.

La voilà!
Malgré moi sa présence,
De crainte et d'espérance,
Me fait trembler déjà.

REMI, JOSEPH, DENISE *et le* CHŒUR.

La voilà!
Si j'en crois l'apparence,
D'une douce espérance,
Ses yeux brillent déjà.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, LUCIENNE.

LUCIENNE, *à Pitois.*

C'est vous! ah! ma joie est extrême
Enfin vous voilà de retour
Pauvre Pitois,

AUGUSTE, *à part.*

C'est lui qu'elle aime!
Son trouble a trahi son amour...

PITOIS.

Vous me souriez! ô jour prospère!
Ça me rappelle un proverbe connu
Ah! quand on en est revenu
C'est un' bell' chose que la guerre.

ENSEMBLE.

PITOIS, AUGUSTE, LUCIENNE.

Le / La voilà.
Malgré moi, sa présence,

DENISE, REMI, JOSEPH.

La voilà
Si j'en crois l'apparence, etc.

PITOIS. Comment, mamzell' Lucienne, vous êtes contente de me voir? vous êtes douce, vous êtes bonne! c'est bien étonnant; moi qui m'attendais à des brutalités de votre part.

LUCIENNE. Rassurez-vous mon bon Pitois! je ne suis plus la même et je ne dois songer maintenant qu'à vous faire oublier le passé et à m'acquitter envers vous.

PITOIS. Ah! oui! toujours à cause du service en question!.. dam! si vous croyez me devoir quelque chose... c'est bien facile, car moi je ne suis pas changé: toujours Pitois, toujours le même Pitois.

Air : *Vaudeville du Charlatanisme.*

En garnison dans les combats,
Dans les plaisirs dans la détresse
Le souvenir de vos appas
Dans mon cœur est resté sans cesse;
C'était à vous seule que j' pensais,
Quand j' me r'posais à l'ambulance
A la cantin' quand je buvais,
A la gamell' quand je mangeais
C'est c' qui sout'nait mon existence.

LUCIENNE. Pauvre Pitois.

PITOIS. Pauvre n'est pas le mot! je suis riche à présent, j'ai plus de dix mille francs.

JOSEPH. Dix mille francs! comment diable as-tu fait?

PITOIS. Ne m'interrogez pas! et si j'osais, vous pourriez me rendre le plus heureux fantassin de l'Europe, mais non... vous ne voudrez pas...

LUCIENNE. Dites toujours...

PITOIS. Pour lors... je vous offrirais de rechef mon cœur et ma main...

LUCIENNE. Vous savez bien que je ne puis vous refuser.

PITOIS. Bah! pas possible...

REMI, *bas à Auguste.* Ah! ça mon lieutenant, qu'est-ce que ça signifie?

AUGUSTE, *id.* Remi... je t'en conjure... écoute et ne dis rien...

PITOIS, *à Lucienne.* Comment, vous acceptez? tout de suite et sans façon.

LUCIENNE. Oui, Pitois! je le dis en présence de tout le monde... je suis prête à vous épouser, dès que vous m'aurez rendu le gage que vous avez reçu de moi.

PITOIS, *étonné.* Le gage que j'ai reçu...

REMI, *bas à Auguste.* Mais, mon officier, il me semblait que c'était vous.

AUGUSTE, *id.* Tais-toi... tu sauras tout.

PITOIS. Pardon, Lucienne! vous dites le gage que j'ai reçu...

LUCIENNE. D'où vient votre surprise? ne l'auriez vous pas conservé?

PITOIS. Si fait! si fait! ne vous fâchez pas, par exemple, je ne l'ai pas sur moi...

LUCIENNE. Où est-il donc ?

PITOIS. Où il est? soyez tranquille... je ne peux pas l'avoir perdu... et je vais aller le chercher. (*A part.*) Si je savais seulement ce que c'est.

JOSEPH. Allons Pitois... puisque ma sœur le veut; tu seras mon beau-frère, tu peux regarder ma maison comme la tienne, mon auberge est ouverte à toi et à tes amis.

PITOIS. Comment, gratis, et à tes frais?

JOSEPH. Est-ce que ça se demande? et pour commencer!.. je les invite tous à se rafraîchir. (*Aux soldats.*) A table, camarades et ne ménagez pas les flacons.

PITOIS, *à part.* Je suis dans une position extrêmement ténébreuse.

CHOEUR.

Nous revenons / Vous revenez tous de la guerre,
Au lieu si chers à votre / notre cœur
Vous retrouverez / Nous retrouverons je l'espère
Et le repos et le bonheur.

Lucienne sort par la droite. Joseph, Pitois et le chœur sortent par le fond ainsi que Denise.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, REMI.

REMI. Ah! ça, mon lieutenant, je compte sur vous, pour me déchiffrer l'énigme ou je suis plongé.

AUGUSTE. Remi, je suis au désespoir...

REMI. Pourquoi donc ça, mon officier?

AUGUSTE. Tu le vois bien, parce que Lucienne me rend le plus malheureux des hommes.

REMI. Je n'y comprends rien, elle ne sait donc pas qui vous êtes?

AUGUSTE. Eh! non, morbleu! je suis arrivé ici comme l'ami de Joseph que j'avais vu à l'armée!.. personne n'a reconnu sous l'habit militaire le timide abbé d'autrefois, et par une fatalité inconcevable, ils s'imaginent tous que Pitois est le remplaçant de Joseph.

REMI. Ne pouvez-vous pas leur prouver le contraire...

AUGUSTE. Sans doute, j'ai des droits sur Lucienne... mais avant de les faire valoir je voulais gagner son cœur, m'assurer de son amour.

REMI. Jeune homme, vous donnez dans le sentiment, c'est un genre faux et prétentieux : à votre place, j'aurais dit : me voilà... je suis un tel... épousez-moi, et que ça finisse...

AUGUSTE. Le ciel m'en préserve... en gardant le silence, j'ai du moins acquis la preuve qu'elle en aime un autre, et ce rival préféré c'est Pitois...

REMI. Lui, ce clampin de Pitois... c'est un grippe-sou; à l'armée il a trouvé moyen d'entrer dans les vivres...il n'y a que là qu'il ait fait son service régulièrement.

AUGUSTE. C'est possible! mais elle l'aime, tu en as été témoin tout à l'heure... elle l'a reçu avec tendresse, elle était joyeuse de son retour.

REMI. C'est pourtant vrai.

AUGUSTE. Et tu ne veux pas que je sois furieux.

REMI. Mais si fait, mon lieutenant à votre aise, cassez tout... brisez tout, je vous aiderai ; ça rentre plus dans ma manière de voir.

AUGUSTE. Eh bien! non, à quoi me servirait la colère, les emportemens? d'autant plus qu'il me reste un doute une incertitude... je veux encore tenter une dernière épreuve, et pour cela tu peux m'être utile.

REMI. Parlez, mon officier, vous savez si je vous suis dévoué.

AUGUSTE, *tirant la croix d'or de sa poche.* Voici sa croix d'or, le gage que j'ai reçu d'elle... tu vas le lui remettre...

REMI. De votre part.

AUGUSTE. Garde-t'en bien!.. dis-lui que tu es chargé de la lui rendre par celui qui a remplacé son frère.

REMI. Rien de plus?

AUGUSTE. Que désormais elle est libre de tout engagement et qu'elle peut disposer de sa main.

REMI.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mais, mon lieut'nant c'est une inconséquence,
Vous êt's un peu troubadour je le voi
Quoi, c'en est fait? et comme dit la romance
Vous lui rendez ses sermens et sa foi,
Ça n'est pas là l' bon moyen, croyez-moi.
A vot' bonheur puisqu'un rival s'oppose
Faut l' mettre à l'ombre et la jeune beauté
Va vous choisir en toute liberté...
Dites un mot et j' prends sur moi la chose
J' vas trancher la difficulté
Il met la main à son sabre.
Voilà ce qui tranche plus d'une difficulté!
Il va pour sortir par le fond.

AUGUSTE, *l'arrêtant*. Non, non... arrête, ce n'est pas là ce que je veux... si Lucienne m'aime, je n'ai rien à craindre, c'est en ma faveur qu'elle se décidera, elle est là dans sa chambre!.. va la trouver!.. ne perds pas un instant.

REMI. Vous le voulez, lieutenant, vous donnez dans le pastoral, c'est fini.

AUGUSTE. Va donc... dépêche-toi.

Il le pousse dans la chambre.

REMI. Allons! c'est douloureux; pauvre jeune homme, va.

AUGUSTE. Oui, ce moyen réussira, du moins je l'espère...Lucienne n'attend peut-être qu'une occasion.

SCÈNE IX.

AUGUSTE, JOSEPH, *puis* PITOIS.

JOSEPH. Ah! je vous cherchais, mon lieutenant... pour nous consoler ensemble, si c'est possible, car je suis aussi contrarié que vous, allez...

AUGUSTE. Autant que moi, c'est difficile.

JOSEPH. Si ça continue... je finirai par détester ce Pitois!.. tenez, l'entendez-vous? il est gai comme un pinson, lui...

PITOIS, *entrant sans les voir il tient un ruban à la main*. Tra la la la la la, etc. je suis au comble des combles... j'ai enfin retrouvé le gage de Lucienne... je me suis rappelé, c'est le ruban qu'elle m'a donné à mon départ, les femmes n'oublient rien.

JOSEPH, *à Auguste*. Il ne nous voit seulement pas...

PITOIS, *à part*. Et moi, qui l'avais perdu... j'ai été vite en acheter un à crédit, chez la veuve Durand; elle se porte toujours très bien la veuve Durand.

JOSEPH. Qu'est-ce que tu as donc à rire là-bas, tout seul, Pitois?

PITOIS. Tiens! tu étais là, beau-frère, où est donc Lucienne?

JOSEPH. Je ne sais... je causais avec le lieutenant.

PITOIS, *à part*. Toujours ce lieutenant, il ne bouge pas d'ici, le lieutenant, il est comme chez lui... (*Haut.*) Joseph, écoute donc, Joseph!

Il l'appelle dans un coin du théâtre.

JOSEPH, *s'approchant de lui*. Hein? qu'est-ce que c'est?

PITOIS, *à mi-voix*. A présent que nous allons être parens, j'ai le droit de t'observer une chose... Où as-tu donc pêché ton officier, est-ce un voyageur?

JOSEPH. Non, c'est un ami, il est de la maison.

PITOIS, *plus haut*. Est-ce que tu le nourris?

JOSEPH. Parle donc plus bas, il m'a sauvé la vie.

PITOIS. Ah! c'est différent, tu peux le nourrir... et beaucoup... (*S'approchant d'Auguste.*) Mon lieutenant, recevez le témoignage de mon admiration, il paraît qu'à nous deux, nous avons rendu plus d'un fameux service au beau-frère; les braves sont faits pour s'estimer, et se donner des poignées de main. Touchez là...

AUGUSTE, *la lui serrant très fort*. Avec plaisir.

PITOIS. Oh! assez... très bien... (*A part.*) Je ne sais si je me trompe, mais le poignet de ce gaillard-là ne m'est pas inconnu...

JOSEPH, *à Pitois*. Tu demandais après ma sœur, tiens, la voici.

SCÈNE X.

Les Mêmes, LUCIENNE.

AUGUSTE, *à part*. Elle a remis sa croix.

LUCIENNE, *à part*. Il est encore là.

PITOIS. Adorable fiancée, (*Mettant sa main dans sa poche pour en tirer le cordon.*) vous m'avez demandé le gage que j'ai reçu de vous.

LUCIENNE. Et vous me l'avez renvoyé, je vous en remercie.

AUGUSTE, *à part*. Ecoutons bien...

PITOIS. Je vous l'ai renvoyé? depuis peu?

LUCIENNE. On vient de me le remettre à l'instant.

PITOIS. Qui ça? un de mes amis?

LUCIENNE. N'était-ce pas convenu avec vous?

PITOIS. Nécessairement... car sans ça... vous sentez que... et je vous demande pardon de ne pas vous l'avoir rendu moi-même, mais j'avais un motif...

LUCIENNE. Que je connais maintenant et dont j'apprécie la générosité.

PITOIS. Vous être bien bonne, Lucienne....

LUCIENNE. Ne craignez pas que j'en abuse.... mais je désire avoir avec vous, là-dessus, un entretien particulier.

PITOIS. Sur le même sujet? très bien! (*A part.*) Il paraît que ce n'était pas le ruban... et moi qui l'avais acheté... Heureusement, c'est à crédit.

LUCIENNE. Jusque là, rien ne doit être changé dans nos dispositions, et vous pouvez dès à présent, fixer le jour de notre mariage.

AUGUSTE, *à part.* Son mariage, allons! tout est fini, il n'y faut plus penser.

JOSEPH. Bah! rien ne presse, nous avons le temps.

PITOIS. Au contraire, marions-nous vivement; d'abord, je ne pourrais pas rester long-temps comme ça, faisons une petite noce entre nous... point de dépenses... point d'étrangers, je ne crois pas que le lieutenant se soucie beaucoup d'en être.

AUGUSTE. Quand je le voudrais, ça me me serait impossible... je vais prendre congé de vous.

LUCIENNE. Vous partez, M. Auguste.

AUGUSTE. Dans un quart-d'heure, j'aurai quitté ce village...

LUCIENNE. Déjà!

AUGUSTE. Il le faut.

PITOIS, *bas à Lucienne.* Ne le retenez pas, ça serait malhonnête.

LUCIENNE. Ça suffit, monsieur...

JOSEPH. Mon lieutenant, je n'insiste pas non plus... à votre place j'agirais de même...

AUGUSTE. Je vous laisse, pour aller faire mes préparatifs.

JOSEPH. Et moi, je vais seller votre cheval... mais nous nous reverrons plus tard, je l'espère.

AUGUSTE. Jamais... Adieu, mon ami.....

Il sort par la gauche. Joseph par le fond.

SCÈNE XI.

LUCIENNE, PITOIS.

PITOIS, *à part.* Elle veut me parler en particulier... elle va sans doute m'expliquer l'embrouillamidi.

LUCIENNE. M. Pitois, je ne puis vous exprimer combien je suis touchée de votre conduite.

PITOIS. Mon Dieu, Lucienne, ma conduite est bien simple.

LUCIENNE. Oh non! vous m'avez dégagée de mes promesses, vous me laissez libre de disposer de ma main, tout le monde ne serait pas capable d'un pareil procédé.

PITOIS, *stupéfait.* Lucienne! ce que vous me dites là... (*A part.*) Voici une autre histoire.

LUCIENNE. Mais je saurai m'en rendre digne par ma franchise par ma sincérité, car je me reprocherais toute la vie de vous avoir trompé un seul instant.

PITOIS. Et vous avez raison, j'aime mieux apprendre tout de suite ce qui en est...

LUCIENNE. Eh bien, mon pauvre Pitois, j'ai un aveu à vous faire.

PITOIS. Un aveu, Lucienne, si c'est pour me dire que vous m'aimez, ne vous gênez pas.

LUCIENNE. Non, Pitois, ce n'est pas cela.

PITOIS. Ah! ce n'est pas ça...

LUCIENNE. C'est un secret que jusqu'ici, je n'ai confié à personne, car après ce que vous avez fait pour moi.

PITOIS. Achevez, Lucienne, achevez!... (*A part.*) Je prévois une foule de choses.

LUCIENNE. N'insistez pas, je vous en prie, il me serait trop pénible de vous avouer... mais ce que je n'oserais pas vous dire, je vous l'ai écrit.

PITOIS. Une lettre, Lucienne! donnez, que je la lise.

LUCIENNE. Cette lettre, je ne l'ai pas... j'aurais eu trop à rougir; vous la lirez quand je ne serai plus là?

PITOIS. Vous l'avez donc mise à la poste?...

LUCIENNE. Je l'ai déposée...

PITOIS. Où ça, Lucienne, où ça?

LUCIENNE. A la même place, où, il y a trois ans, vous avez trouvé le gage que vous m'avez rendu.

PITOIS, *ébahi.* A la même place où... ah! c'est... ah! c'est à cette place-là?

LUCIENNE. Allez, Pitois!.. prenez cette lettre, et quand vous l'aurez lue, si vous voulez encore que je sois votre femme, je suis prête à accomplir mon serment.

PITOIS, *la retenant.* Pardon! permetttez... une légère explication...

LUCIENNE. J'en ai déjà trop dit... réfléchissez... je reviendrai tout à l'heure savoir votre résolution.

Ellle sort par la droite.

SCÈNE XII.

PITOIS, *seul*.

Lucienne!.. Lucienne!.. (*Il court à la porte, que Lucienne ferme brusquement.*) elle me plante là. Voyons un peu! elle m'a dit: « A la même place où vous avez trouvé mon gage il y a trois ans.... » Je n'ai pas voulu lui demander où c'était, parce que ça aurait eu l'air de ne pas le savoir... Et... le fait est que je n'en sais rien... car, enfin, quel gage m'a-t-elle donné? comment lui ai-je rendu ce gage que je n'ai jamais eu... et dans quel endroit ai-je trouvé ce gage que je n'ai jamais eu... et que pourtant je lui ai rendu; décidément cette femme-là abuse de mon intelligence!.. Et, le plus bête de tout, c'est qu'elle va venir chercher une réponse à sa lettre... Où diable les femmes mettent-elles leurs gages ordinairement?.. C'est peut-être... Oh! non, j'ai plutôt idée que c'est dans un tiroir ou dans une armoire; au fait, en cherchant partout, ça doit y être... (*Il cherche dans le tiroir de la table et dans l'armoire.*) Rien dans le tiroir, rien dans le sucrier, rien dans la soupière. Qu'est-ce que c'est que ça?.. (*Il tire un plat.*) un canard... il y a de quoi se manger le bout des doigts.

Air de vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

C'est vainement que je persiste,
Moi qui pourtant ai l' nez très fin;
Il faut qu' je n' sois pas sur la piste,
Et dans c' moment je suis enfin
Comme un basset qui perd la trace
D'un lapin ou bien d'un perdreau:
Oui, je m'fais l'effet d'un chien de chasse
Qui s' trouve enrhumé du cerveau.

Oh! mais... j'aperçois là-haut une petite boîte... Justement voici une échelle... (*Il va prendre l'échelle et monte.*) il y a des choses qu'on met dans des petites boîtes.

SCENE XIII.

PITOIS, AUGUSTE, *puis* LUCIENNE.

AUGUSTE, *sortant de la chambre à gauche avec son porte-manteau.* Me voilà prêt. Joseph n'est pas là... n'importe! il faut partir sans voir Lucienne, sans lui dire adieu! j'y suis décidé...

PITOIS, *tenant un papier.* Qu'est-ce que c'est que ça?

AUGUSTE. Eh bien, non, je m'arrête, je balance, je ne peux définir ce qui se passe en moi.

PITOIS, *au haut de l'échelle.* De la mort aux rats (*Voyant Auguste.*) Tiens, le lieutenant... lui qu'est de la maison, il sait peut-être où Lucienne met ses gages... J'ai envie de le questionner.

Il descend quelques échelons.

AUGUSTE. Morbleu! c'est trop hésiter... partons... (*Apercevant Lucienne qui entre.*) Dieu! la voici.

PITOIS, *voyant Lucienne.* Lucienne! et je n'ai encore rien trouvé.

Il remonte l'échelle, tire un des volets de l'armoire et se cache derrière.

LUCIENNE. Pitois n'est pas revenu...c'est singulier... (*Elle va vers le fond et voit Auguste.*) Oh! c'est vous, M. Auguste...

AUGUSTE. Oui, mademoiselle, j'espérais trouver votre frère ici... mais, pardon! je vous laisse, adieu, mademoiselle.

LUCIENNE. M. Auguste, que vous ai-je donc fait pour me quitter ainsi? qu'avez-vous à me reprocher?

AUGUSTE. Eh qu'importe! maintenant ne sommes-nous pas étrangers l'un à l'autre.

LUCIENNE. Je croyais pouvoir compter du moins sur votre amitié.

AUGUSTE. Mon amitié? Oh! non, ne la demandez pas, car alors j'aurais le droit de vous faire des reproches...un ami n'est pas indulgent, un ami ne manquerait pas de vous dire que celui que vous aimez, ce Pitois, que vous me préférez, est indigne de vous.

PITOIS, *à part.* J'en apprends de belles sur mon échelle.

LUCIENNE. C'est vous, monsieur, qui êtes injuste; n'oubliez pas que Pitois va être mon mari, et que si vous l'accusez... mon devoir est de le défendre.

PITOIS. Très bien!

AUGUSTE. Vous voyez bien que j'avais raison de m'en aller. Adieu, Lucienne.

LUCIENNE. Arrêtez!

PITOIS, *à part.* Elle le rappelle!..

AUGUSTE. Vous voulez que je reste...

LUCIENNE. Encore un instant... Pitois va revenir... je l'interrogerai... et après, vous jugerez vous-même, s'il faut rester ou partir.

AUGUSTE. Que dites-vous?..

LUCIENNE. Je vous engage à attendre sa réponse.

PITOIS. Il attendra long-temps.

AUGUSTE. Je n'y conçois rien... mais cette confiance que vous lui témoignez

m'irrite encore contre lui... car vous ne le connaissez pas... et mon devoir, à moi, est de vous éclairer... Ce Pitois est un fourbe dont vous êtes la dupe.

PITOIS, *descendant quelques échelons.* Il est temps de les interrompre.

AUGUSTE. Un imposteur, à qui j'irais chercher querelle s'il était capable de me rendre raison.

PITOIS. Je ne descendrai pas jusque-là.

Il remonte à l'échelle.

AUGUSTE. Croyez-moi, Lucienne!.. je puis prouver ce que j'avance... j'ai des preuves qui calmeront vos craintes, qui feront cesser tous vos scrupules!..

LUCIENNE. Il serait possible!

AUGUSTE. Mais avant de vous livrer mon secret, il me faut un mot qui me rassure et m'encourage.

LUCIENNE. Et ces preuves vous me les donnerez?..

AUGUSTE. Vous saurez tout...

PITOIS, *à part.* La tête me tourne.

LUCIENNE.

Air du premier acte.

Mon Dieu, que faut-il donc vous dire?
Rien n'égale mon embarras,
Mon amitié doit vous suffire.

AUGUSTIN.

Non, non, ce mot ne suffit pas!
Oui, j'exige un aveu plus tendre;
Eh! quoi, vous vous taisez déjà,
Parlez, on ne peut nous entendre.

PITOIS, *à part, en lui montrant le poing.*

Moi, je suis là,
Moi, je suis là.

LUCIENNE.

Vous me cachez quelque mystère,
Confiez-moi tous vos secrets.

AUGUSTE.

Moi, je ne puis.

LUCIENNE.

Pourquoi vous taire.

AUGUSTE.

Si vous m'aimiez je parlerais.

LUCIENNE.

Eh bien, parlez sans plus attendre.

AUGUSTE.

O bonheur!

Il se jette à ses genoux et lui baise la main.

LUCIENNE.

Je tremble déjà.

AUGUSTE.

Qui peut nous voir, nous entendre.

PITOIS, *à part, d'un air piteux.*

Moi, je suis là,
Moi, je suis là.

SCÈNE. XIV.

Les Mêmess, REMI, JOSEPH, DENISE, Villageois, Villageoises, Soldats.

JOSEPH, *voyant Auguste à genoux.* Que vois-je!

LUCIENNE. Ah!

REMI, *à la cantonnade.* Arrivez, arrivez, vous autres, vive la joie!

CHOEUR.

Air: J'entends la contredanse.

Au plaisir seul fidèles,
Chantons tous, mes amis,
Rien n'est doux comm' les bell's
Et le vin du pays.

REMI. Nous venions vous faire nos adieux mon lieutenant... mais il paraît qu'il y a contr'ordre...

AUGUSTE. Oui, mon brave Remi, je reste.

REMI. Tout est donc connu?.. on sait enfin que vous êtes le remplaçant de Joseph.

TOUS. Son remplaçant!

LUCIENNE. Lui!.. M. Auguste.

PITOIS, *toujours sur l'échelle.* Maudit bavard...

REMI. Vous l'ignorez encore?.. Ne vous rappelez-vous plus ce jeune abbé, qui logeait chez vous il y a trois ans?

LUCIENNE. En vérité.

PITOIS, *à part.* Je l'avais reconnu à la force du poignet.

REMI, *à Lucienne.* C'est pour vous qu'il a quitté le froc, ma belle enfant; il est parti abbé et le voilà officier.

AUGUSTE, *à Lucienne.* Vous ne m'aimiez pas dans ce temps-là.

LUCIENNE. Voyez pourtant comme on change.

JOSEPH. Ma foi, ça s'arrange à merveille! Mais où est donc Pitois... voilà un impudent menteur! se faire passer pour mon remplaçant.

PITOIS, *à part, s'agitant sur l'échelle.* Si je rencontrais un trou de souris, je m'y introduirais avec plaisir.

REMI. Allez, le ciel est juste! et il sera puni... Apprenez que, dans le temps, il s'est vendu neuf mille francs payables à son retour.

PITOIS, *à part.* Je chancelle.

REMI. Mais ce qu'on vient de me dire

est plus drôle... Le particulier qu'il a remplacé a fait banqueroute et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

PITOIS, *se laissant glisser le long de l'échelle.* Ah! grand Dieu!

TOUS. Qu'est-ce que c'est que ça?

PITOIS. Rendez-moi moi mes neuf mille francs ou je m'évanouis.

JOSEPH *le relevant.* Que diable faisais-tu donc là-haut?

PITOIS. Ne m'interrogez pas! c'est une infamie... mais je le poursuivrai le scélérat, il ne sera pas dit que j'aurai servi la France pour le roi de Prusse.

AUGUSTE. Ainsi, Pitois, vous nous écoutiez?

PITOIS. J'ai tout entendu,..

LUCIENNE. Pitois, je ne vous demande pas de me rendre ma lettre.

PITOIS. Votre lettre, Lucienne? vous la trouverez à la même place, où il y a trois ans.

LUCIENNE. C'est bien!.. ça suffit...

PITOIS, *à part.* Va donc... épouse ton abbé en demi-solde... je vais aller aller retrouver la veuve Durand.

CHOEUR FINAL.

Air *du Châlet.*

Vive l'amour, vive les sentimens,
Tous joyeux et contens.
Célébrons ces liens charmans;
En fait d'hymen vive les remplaçans,
Ce sont les meilleurs des amans.

LUCIENNE, *au public.*

Air nouveau de M. *Ch. Tolbecque.*

Pour que mon bonheur en ménage,
Messieurs, soit complet aujourd'hui,
Il est encore un autre gage,
Que de vous je réclame ici;
Oui! ce bonheur que je désire,
Grace à vous tous s'accomplira,
Si chaque soir vous venez dire,
Moi, je suis là!
Moi, je suis là.

CHOEUR.

Vive l'amour, etc.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mévrel, passage du Caire, 54.

UNE CHAUMIÈRE ET SON COEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES ET TROIS PARTIES,

Par MM. Scribe et Alphonse,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 12 MAI 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD WOLSEY	M. PAUL.	MISTRESS DOROTHÉE, aubergiste	Mme JULIENNE.
JENNY, sa pupille	Mlle E. SAUVAGE	JEDEDIAH, régisseur	M. KLEIN.
SARAH, femme de chambre de Jenny	Mme PRAGUE.	DOMESTIQUES.	
JOHN GRIPP, fermier	M. BOUFFÉ.	FERMIERS, PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène se passe, pendant la première et la troisième parties, au château, dans la principauté de Galles, et pendant la seconde partie, dans la taverne du Chariot d'or, tenue par mistress Dorothée, auprès de la ferme de Kendal.

ACTE PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

e théâtre représente un salon richement décoré. Portes au fond; portes latérales. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, un guéridon. A gauche, une table couverte d'un riche tapis.

SCENE PREMIERE.

JENNY, SARAH.

(Au lever du rideau, Jenny assise sur un fauteuil, auprès du guéridon, paraît absorbée et pensive; elle soutient à peine le livre qu'elle lisait.—Sarah entre par le fond.)

SARAH. Je viens de défaire nos malles, nos cartons, et, à peine arrivées... il semble déjà que nous soyons ici depuis huit jours, tant on avait mis de soins, de recherche et d'élégance dans tous les appartemens de ce château... Mademoiselle !.. Elle ne m'entend pas... la voilà déjà, comme à l'ordinaire, dans ses méditations... Mademoiselle !..

JENNY. Eh bien ! ma bonne Sarah, que me veux-tu ?

SARAH. Qu'est-ce que vous faites là ?

JENNY. Je lisais... je pensais...

SARAH. Au lieu de voir par vous-même comment j'ai arrangé vos robes et vos chapeaux, si je n'ai pas chiffonné vos mousselines...

JENNY. Qu'importe ?

SARAH. Voilà justement ce qui m'effraye ! quand une femme ne s'occupe pas de ce qui devrait l'inquiéter le plus... il y

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre, le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur.

a quelque chose en elle qui ne va pas bien... Voilà deux heures que nous sommes dans le plus beau château du monde, et au lieu de le parcourir du haut en bas, de l'admirer comme moi...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Dans un fauteuil, avec tristesse,
Vous restez là pour méditer :
De vos jamb's et de vot' jeunesse
Hâtez-vous donc de profiter ;
Tandis qu' vous êtes jeune et légère,
Hâtez-vous de vous divertir :
Pour se r'poser l'on a, ma chère,
Le temps où l'on n' peut plus courir

JENNY, *se levant nonchalamment* Tu as raison.

SARAH. Tout ce côté du château est pour vous .. et puis, par-là, un salon de musique, et une petite porte qui conduit dans les jardins. Milord, votre tuteur, m'a dit de vous en remettre la clef, pour que vous puissiez, à votre gré, sortir dans le parc, et même dans la forêt. Profitez-en... cela vous fera du bien... vous êtes souffrante.

JENNY, *prenant la clef*. C'est possible ; cependant jen'éprouve rien, je n'ai aucun mal.

SARAH. Si vraiment, le plus grand de tous : vous êtes trop heureuse!.. c'est ce qui vous empêche de sentir votre bonheur. Pauvre orpheline abandonnée, vous avez été recueillie par milord, qui vous a donné de l'éducation et des talens, qui vous a rendue belle et gentille comme vous v'là!... Vous avez pris le ton, les manières des grandes dames, et peut-être aussi leur ennui... car enfin, maintenant, vous n'êtes bien nulle part... A New-York, vous ne parliez jamais que du bonheur de vous retrouver en Europe.

JENNY. C'est vrai.

SARAH. Et quand nous y sommes revenus, vous ne pouviez rester en place. En Italie, vous aviez trop chaud, en Suisse, vous aviez trop froid ; vous ne pensiez qu'à l'Angleterre, votre patrie, au pays de Galles, qui vous avait vue naître ; et milord, sans vous en rien dire, achète ce domaine exprès pour vous ; et rien qu'en apercevant ce canton, ces campagnes, c'était un trouble, une émotion, vous pouviez à peine parler... des larmes coulaient de vos yeux... et maintenant vous voilà calme et indifférente sur ce bien-être et ce bonheur qui vous entourent.

JENNY. Non... non... je ne la suis pas!.. et je pense comme toi, Sarah, c'est une belle chose que la fortune; mais il y a encore mieux que cela...

SARAH. Et quoi donc, s'il vous plaît?

JENNY. Autre chose... d'autres idées... je ne puis pas te dire; tu ne me comprendrais pas... Mais je voudrais être loin d'ici, dans les bois, dans une chaumière.

SARAH. Laissez-moi donc avec vos bois et vos chaumières... moi aussi, à New-York, j'ai été dans les bois, puisque mon mari était bûcheron; il y est mort à la peine, ce pauvre cher homme! Etions-nous malheureux!... Mais depuis que je suis devenue votre femme de chambre, je n'ai plus, comme vous dites, l'ombre des bois, le silence des forêts, Dieu merci, et je m'en arrange très-bien. J'ai chez vous de bons appartemens, bien chauffés, une bonne table, un bon lit : tous les matins, du thé au lait ou du café à la crême, voilà le vrai bonheur!

JENNY. Tais-toi! je te le répète, ma pauvre Sarah, tu me fais mal... tu ne peux ni lire dans mon cœur, ni sentir ce que j'éprouve... car enfin, que suis-je en ces lieux?... pauvre fille, sans fortune, sans naissance, élevée et protégée par un seigneur jeune encore, riche, aimable, qui m'accable de ses bienfaits; mais ces bienfaits, de quel droit puis-je les recevoir?...

SARAH. O ciel!.. quelle idée me donnez-vous là?...

JENNY. Non pas que lord Wolsey ait jamais été pour moi autre chose qu'un ami, qu'un père...

SARAH. C'est égal... il n'y a plus à hésiter; et avec des idées pareilles, il faut prendre un parti... Silence, c'est milord...

SCENE II.

LORD WOLSEY, JENNY, SARAH.

WOLSEY. Eh bien! ma chère enfant, comment vous trouvez-vous ici, dans notre nouvelle habitation?

JENNY, *d'un air aimable*. Comme partout où je suis avec vous, Milord.

(Sarah passe à droite.

WOLSEY. Il faut bien que je devine vos goûts, car jamais vous ne me les faites connaître, et, à ce sujet, mis Jenny, j'ai grand besoin d'avoir une conversation avec vous. (*A Sarah, qui veut se retirer.*) Restez, Sarah, je désire que ce soit en votre présence. (*Il prend un fauteuil et s'assied; Sara, en avance un à Jenny, qui s'assied à la droite de Wolsey. Sarah reste debout derrière le fauteuil de Jenny.*) Je ne puis même différer cet entretien ; car ce soir, à la ville, plusieurs gentilshommes de mes amis donnent, à l'occasion de mon arrivée,

une fête où je ne puis me dispenser d'assister.. et peut-être demain serai-je obligé de repartir... Que cela ne vous effraie pas? ce n'est pas sûr encore.

JENNY. Je l'espère bien; que vouliez-vous me dire?...

WOLSEY. Je ne sais trop par où commencer

JENNY. Vous, milord, troublé, embarrassé avec moi? qu'est-ce donc? vous m'inquiétez!

WOLSEY. C'est qu'ici, comme en toutes choses à peu près, il y a du raisonnable et qu'il peut y avoir aussi du ridicule!

JENNY. Pouvez-vous le croire?

WOLSEY. Vous savez, ma chère Jenny, que vous étiez bien jeune lorsque le ciel vous offrit à moi, et je le remercie tous les jours d'avoir placé un tel trésor dans mes mains! J'ai vu avec joie se développer en vous les qualités les plus brilantes! Une seule aurait pu devenir un défaut; défaut bien naturel à votre âge.

JENNY. Et lequel, milord?

WOLSEY. Cette imagination qui se montre parfois chez vous bien vive, bien romanesque, exaltée même... mais c'est aussi la source de tant de bonnes actions, de tant de pensées généreuses... que je n'ai jamais osé en réprimer les écarts.

AIR *d'Aristippe*

Souvent s'élançant dans l'espace,
Où vous aimez vous égarer,
J'ai vu votre cœur s'enivrer
Respectant de si doux mensonges,
Je me taisais... tant j'avais peur,
En dissipant un de vos songes,
De vous enlever un bonheur.

Mais maintenant, cependant, il faut bien vous parler raison. Vous êtes sortie depuis un an de la pension où je vous avais placée... votre beauté, vos grâces, vous font remarquer de toutes parts.... et cela devient effrayant, pour moi, surtout, qui voudrais bien ne jamais vous quitter.

JENNY. Eh bien?

WOLSEY. Eh bien!.. je viens vous faire une proposition qui peut-être va glacer cette ardente imagination dont je parlais tout-à-l'heure... une proposition très-peu romanesque, horriblement bourgeoise.... une chose qui arrive tous les jours, et à tout le monde... c'est un mariage.

JENNY. Un mariage!

WOLSEY. Avec moi.

JENNY, *à part*. Grand Dieu!

SARAH. Je respire!

WOLSEY. *Il se lève. Jenny se lève aussi.* Je sais que vous allez m'objecter mon âge; huit ou dix ans de plus que vous, c'est la vieillesse à vos yeux... et puis jusqu'à présent vous ne m'avez regardé que comme un tuteur..... et un *tuteur amoureux*... mais ce n'est pas mon amour seul que j'ai consulté; c'est votre avenir qu'il fallait assurer; c'est cette idée qui m'a donné le courage de tout braver.... même le ridicule.. .. et s'il est dans le monde quelqu'un qui plus que moi puisse vous rendre heureuse, ne craignez pas de me le dire, de me l'avouer franchement... faites comme moi, Jenny, ne pensez point à moi, et ne songez qu'à vous!

JENNY, *attendrie*. Ah! milord!... Ah! mon ami!..

WOLSEY. Allons!.. allons, mon enfant, calmez-vous! c'est ici une affaire de sang-froid et de raison; surtout pas d'imagination! c'est mon ennemie mortelle... et je suis perdu, si n'écoutant qu'un moment d'exaltation ou de reconnaissance, vous me voyez autrement que je ne suis... j'ai des dehors peu brillans, un caractère froid, souvent sévère; et si vous ajoutez à cela un bon cœur, qui vous aime bien, et une fortune assez belle, voilà tout ce que je viens vous offrir... Il n'y a là-dedans pas la moindre poésie, pas le plus petit roman!... et maintenant que vous voilà prévenue, j'attends votre décision.

JENNY, *baissant les yeux*. J'aimerais mieux ne pas vous la donner de suite.

SARAH, *bas à Jenny*. Y pensez-vous!

WOLSEY. Elle a raison.

AIR *du Pot de fleurs.*

C'est un sentiment de prudence
Auquel je ne peux qu'applaudir;
Car le péril est assez grand, je pense,
Pour qu'elle veuille y réfléchir...

SARAH.

En vains délais faut-il qu'on se consume?

WOLSEY.

Oui, laissez-lui tout le temps d'y songer.
C'est en regardant le danger,
Qu'à le braver on s'accoutume.

(*A Jenny.*) Ainsi, j'attendrai votre réponse, tant que vous voudrez.

JENNY. C'est trop de bontés.

WOLSEY. Et d'ici là, voulez-vous m'accompagner ce soir, à cette fête où l'on m'attend?.. (*La regardant.*) Non, cela vous contrarie... je n'insiste pas; et je vous laisse... Songez à votre situation actuelle, à votre avenir, songez à tout cela, Jenny, et même à moi, qui vous aime comme un père, et comme un amant.... Adieu!...

(Il sort par la porte à droite.)

* Sarah, Jenny, Wolsey.

SCENE III.

JENNY, SARAH.

SARAH. Il a bien fait de sortir... je ne pouvais plus y tenir.... J'en suis tout émue, tout attendrie!... Et vous ne lui avez pas sauté au cou! Vous ne l'avez pas embrassé!.. Mais, à votre place, mademoiselle, je lui aurais dit sur-le-champ: Oui, oui... et mille fois oui.

JENNY. C'était impossible.

SARAH. Impossible, dites-vous... impossible! un protecteur si généreux, un ami si dévoué, un époux si tendre... .

JENNY. Oui, c'est justement pour cela!. il m'aime tant! il eût été horrible de e tromper!

SARAH. Allons! allons! voilà votre tête qui s'échauffe et qui travaille; nons n'allons plus nous entendre.

JENNY. Si... car il faut bien te dire la vérité...

SARAH. Quoi? vous n'adorez pas.. vous n'épousez pas lord Wolsey.

JENNY. Non!

SARAH. Et pourquoi?

JENNY. J'en aime un autre!

SARAH. Grand Dieu!

JENNY. Apprends donc que je suis née en ce pays, que j'ai passé mes premières années dans ce canton, tout près d'ici! chez le fermier Robert Gripp, dans l'auberge qui était jointe à sa ferme, où j'étais employée à tous les travaux de la maison; je ne désirais rien, je n'imaginais rien autre chose, et quelque rudes que fussent ces travaux ils me semblaient doux, puisque je les partageais avec John! John! le fils de Robert, plus âgé que moi de quelques années, et que j'aimais... comme je l'aime encore... comme il m'aimait lui-même. Peines et plaisirs tout nous était commun... mais, que dis-je?.. des peines.... il n'en existait pas! John n'était-il pas toujours auprès de moi? n'était-ce pas lui qui m'accompagnait dans les champs ou à la ville? qui me protégeait quand quelques voyageurs ivres ou emportés me menaçaient! n'était-ce pas avec lui que je jouais, que je dansais, que j'étais heureuse!.. Tous ces souvenirs sont là... là, toujours présens à ma pensée!

SARAH. Ah! mon Dieu!

JENNY. Lorsqu'un jour des voyageurs étrangers s'arrêtèrent dans notre auberge, et l'un d eux, qui semblait commander aux autres, me regarda avec attention. — Elle est gentille, disait-il, la petite servante! Cela fera un jour, une jolie ménagère... Veux-tu venir avec nous à New-York; nous partons demain, et notre vaisseau n'est pas loin? — Et moi de refuser; et eux de répondre : *Bon gré, mal gré, tu viendras, nous ferons ta fortune.* Et ce que tu ne croirais jamais, c'est que la lendemain de grand matin, au moment où Robert Gripp venait de partir pour sa ferme de Kendal, ces vilains hommes pensant qu'une enfant, une orpheline telle que moi, n'exciterait ni réclamations ni poursuites, enfermèrent John pour l'empêcher de crier ou de me défendre; et je me vis surprise, enlevée, transportée à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour les Etats-Unis, avant que je ne fusse revenue de l'étonnement et de la frayeur où m'avait jetée cet acte de violence!

SARAH. Quelle horreur!

JENNY. Pendant la traversée, lord Wolsey, qui montait le même vaisseau, et se rendait à Philadelphie pour recouvrer la succession de son oncle, fut frappé de ma jeunesse, et de la crainte que je manifestais à la vue de mon ravisseur; j'étais également attirée vers milord par cet air de bonté et de protection empreint sur tous ses traits... Il apprit de ma bouche même toutes les circonstances de l'enlèvement dont j'avais été la victime: il accabla mon ravisseur de reproches : celui-ci lui répondit avec insolence: des menaces et des insultes, ils en vinrent aux provocations, et comme il arrive souvent, la querelle se vida aussitôt, à bord, sur le bâtiment même.... Ah! je crois voir encore cette scène horrible, où enfin l'adversaire de milord succomba!

SARAH. Quel bonheur!

JENNY. A peine débarqués, lord Wolsey me plaça dans un des premiers pensionnats de New-York, et malgré ses fréquens voyages et les affaires qui l'occupaient, il venait souvent me voir. Il avait changé mon nom de Catherine contre celui de Jenny : c'était le nom d'une jeune sœur qu'il avait perdue!.. (*Mouvement de surprise de Sarah.*) La lecture, les arts, la société habituelle de lord Wolsey, produisaient chez moi un changement rapide et profond; mon esprit, mes manières, tout était changé... mais, non mon cœur.. Le temps, l'absence, l'exil sur une terre étrangère, me rendaient encore plus vives les impressions de mon enfance et les souvenirs de la patrie. Je pensais à John, je ne rêvais qu'à lui. Du fond de mon cœur

qui lui restait fidèle, toutes mes joies, je les lui confiais.... les talens mêmes qui m'étaient donnés, c'est pour lui que je les cultivais... je lui adressais les romances qu'on m'apprenait, et le dessin qu'on m'avait enseigné me servait à retracer son image!

SARAH. Quoi! cette grande figure! ce jeune homme que je trouvais dans tous vos cartons.. c'était lui!

JENNY. Oui, Sarah, c'était lui!.. N'est-ce pas qu'il est bien? n'est-ce pas qu'il est charmant?

SARAH. Oui, pas mal... mais chacun son goût! j'aimerais autant lord Wolsey!

JENNY. C'est que tu n'aimes pas John! c'est que tu ne sais pas, malgré la vivacité de son caractère, combien il était bon... empressé! et comme il m'aimait! les souvenirs de mon enfance ne me quittent pas!... ces habits que j'avais autrefois... j'en ai fait moi-même de pareils, et quand je suis seule, je les mets, je m'en pare... Enfin, trop malheureuse loin de John, je ne pouvais y tenir! aussi, avec quelle joie j'ai vu milord se rendre à mes instances et quitter New-Vork. Nous avons voyagé en Suisse, en Italie, sous prétexte d'éducation et de santé; mais, en effet, pour me rapprocher de l'Angleterre, pour me rapprocher de John!.. Nous y sommes enfin, et c'est quand je suis sur la même terre, dans le même pays que lui, à quelques lieues peut-être du séjour qu'il habite, que tu veux que je l'oublie, que je le bannisse de mon souvenir?.. c'est impossible!

SARAH. Et ce pauvre milord qui vous aime tant!

JENNY. Ah! c'est là mon supplice, à présent.

AIR : *Muse des bois.*

Oui, je le sens, je l'estime et l'honore,
Et son amour est bien cher à mon cœur.
Mais John aussi depuis long-temps m'adore,
Et John est pauvre, il n'est pas grand seigneur.
Chez nous, dit-on, la gloire ou la richesse
De tout console, et mon tuteur les a;
Mais John, hélas! n'avait que ma tendresse,
Et s'il la perd, qui le consolera?

SARAH. C'est milord qui vient vous dire adieu.

SCENE IV.

JENNY, WOLSEY, *dans la chambre à droite, parlant à son intendant*, SARAH.

WOLSEY. C'est bien, monsieur Jedediah.. arrangez cela comme vous l'entendrez.

(Il entre.)

JENNY. Qu'est-ce, milord?

WOLSEY. C'est M. Jedediah, mon nouvel intendant, qui vient me parler pour une ferme... mais la voiture est prête; et je pars! je ne reviendrai peut-être que bien avant dans la nuit. (*A Sarah.*) Qu'on ne m'attende pas! (*A Jenny.*) Ainsi, mon enfant, à demain! (*L'amenant au bord du théâtre.*) Avez-vous déjà commencé vos réflexions?

JENNY. Pas encore!

WOLSEY. Je ne suis pas comme vous; j'ai réfléchi depuis que je vous ai quittée, car lorsque vous étiez là, je ne le pouvais pas, j'étais trop troublé et j'ai vu que tantôt j'avais eu tort, j'avais mal agi.

JENNY. Vous, milord!

WOLSEY. Sans doute! Je vous ai demandé une décision, et pour qu'elle soit franche et sincère, il faut que vous soyez libre dans votre choix; c'est à cela d'abord que j'aurais dû songer, et je m'empresse de réparer mon oubli. (*Lui présentant un papier.*) Tenez, mon enfant.

JENNY. Quel est ce papier?

WOLSEY. Il assure votre indépendance; quelque parti que vous preniez, vous pouvez désormais vivre sans moi, vous voilà riche, vous voilà libre.

JENNY. C'est trop! c'est trop, milord!.. je n'accepterai jamais!

WOLSEY. Ne craignez rien; je n'ai pas voulu, par-là, gagner mon juge; mais seulement remettre à ma pupille la dot qui lui appartient, et dont elle peut disposer.

AIR *d'Yelva.*

Si votre choix doit tomber sur un autre,
Cette fortune il doit la recevoir,
Non de ma main, Jenny, mais de la vôtre,
Et de mon cœur si vous comblez l'espoir,
Songeant alors à votre indépendance,
Heureux et fier, je dirai chaque jour :
Je ne dois rien à son obéissance,
Et je dois tout à son amour.

Adieu, Jenny.

(Il s'éloigne.)

SARAH, *bas à Jenny.* Et vous pouvez hésiter encore?

JENNY, *le rappelant.* Milord?...

WOLSEY, *revenant vivement.* Vous me rappelez!... Avez-vous quelque chose à me demander?

JENNY, *baissant les yeux.* Non, sans doute; mais j'aurais voulu vous dire... et je n'ose pas; et puis vous allez partir!

WOLSEY, *vivement.* S'il en est ainsi, je reste, me voilà à vos ordres!

JENNY. Non, je vous en supplie; ne vous privez pas pour moi de cette fête où vos amis vous attendent... J'ai besoin d'être

seule ; je l'aime mieux. Tu peux te retirer, Sarah ; et vous, milord, partez ! je reste avec le souvenir de vos bontés, de vos bienfaits ! il est des sentimens que ma bouche ne sait, ou n'ose peut-être exprimer... mais, si vous le voulez bien, je vous écrirai.

WOLSEY. Quand cela ?

JENNY. Ce soir, et à votre retour... ou plutôt demain matin...

WOLSEY. J'aurai votre réponse.

JENNY. Oui, milord !

WOLSEY, *la regardant avec amour*. Adieu ! adieu ! Jenny.

(Il sort par le fond. Après qu'il est sorti, Jenny fait un signe à Sarah, qui se retire.)

SCENE V.

JENNY, *seule*.

Combien je suis coupable !... est-il un homme meilleur, plus aimable, plus aimant ? Je ne puis prononcer son nom sans émotion, et dans mon cœur attendri tout me dit que je devrais l'aimer !... et je l'aime !... ah ! oui, je l'aime ! mais pas comme John ; je donnerais ma vie pour lui ! mais ce n'est pas John !! Quand je pense à Wolsey, je suis tranquille, j'ai du bonheur ; mais quand je pense à John, c'est une ivresse, un transport !... j'ai la fièvre ! ma tête se perd ! je suis folle !... je sacrifierais tout pour me retrouver encore couverte de mes humbles habits, comme aux jours de mon enfance... une chaumière, une chaumière et lui ; la pauvreté, la misère, n'importe, je serais avec lui ! au lieu de cela, ce luxe, ces richesses, ces bienfaits dont on m'accable et qui enchaînent ma reconnaissance, qui me défendent d'être ingrate. (*Lisant le papier que lui a remis Wolsey.*) Il me donne ce château et les bois, les terres qu'il vient d'y réunir ; la ferme de Kendal !... ô ciel ! c'est bien ce nom-là, c'est celle dont Robert Gripp était le fermier, et qui doit sans doute encore être occupée par lui... ou par son fils. La ferme de Kendal, à trois milles d'ici !... et avant d'arriver à la ferme, à deux cents pas du parc, la taverne du *Chariot d'or*, où j'étais servante, où j'étais avec John !.. et qui sait ? peut-être y est-il encore ? peut-être en ce moment est-il là qui pense à moi, qui me regrette, qui m'appelle... O ma tête !... ma tête !... elle est brûlante, elle est en feu... je ne vois plus rien que John qui est près de moi ; et avec quelle violence mon cœur s'élance vers lui !... (*Marchant vivement.*) Ah ! cet état est horrible !... je ne puis le supporter plus longtemps ! Là, là, là, à deux cents pas de moi, les souvenirs de toute ma vie ; le repos et la paix !... deux ames qui s'entendent et se devinent ; le bonheur enfin !.. Non, je ne puis y résister ; non, je n'accepterai pas le sort brillant que milord me propose ! ce serait indigne à moi de lui donner un cœur qui dans ce moment est rempli d'amour pour un autre ; et l'honneur, la reconnaissance même m'ordonnent de refuser sa main et ses bienfaits !.. Pauvre il m'a trouvée !.. pauvre je dois le quitter ; oui, oui, c'est cela !... (*Elle va s'asseoir à la table et écrit.*) J'ai promis à milord de lui écrire... eh bien ! avouons-lui la vérité ! son noble cœur est digne de l'entendre. (*Écrivant.*) « Je ne peux plus » rester auprès de vous, et ne puis recevoir » vos bienfaits dont je ne suis pas digne... » j'en aime un autre, je ne puis vivre sans » lui. » (*Elle écrit encore quelques mots, et ferme la lettre, puis y met l'adresse.*) Demain, quand je n'y serai plus, on lui portera cette lettre, que je laisse à son adresse ; et cette nuit même... (*Se levant.*) Oui, c'est à celui que j'aime, à l'ami de mon enfance, à mon époux, que je dois aller demander asile. Et ces riches habits ne peuvent plus être les miens !... je les quitterai ! je reprendrai ceux qui me conviennent, ceux que j'entrevoyais toujours comme l'espérance de mon bonheur. (*Montrant le cabinet à gauche.*) Ils sont là !.. là ; tout le monde dort ; dans une heure je puis être auprès de John... (*S'arrêtant.*) Mais milord !!! ah ! ne pensons pas à lui, car je ne partirais pas !

(Elle se précipite dans le cabinet à gauche.)

DEUXIÈME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

MISTRISS DOROTHÉE, *au comptoir à droite;* CHOEUR DE BUVEURS, *autour de la salle à gauche.*

CHOEUR DE BUVEURS, *les uns assis autour de la table, les autres au bout.*

AIR *du pas des Nonnes.* (Robert.)

Buvons, compagnons,
Buvons francs, lurons,
La bière
A plein verre,
Afin d'oublier,
Afin d'égayer,
Le sort de l'ouvrier.
A jeun, je n'ai pas un schelling;
Mais quand je bois... oui, soudain,
J'ai des rentes et de l'or,
Et je m'crois un milord.
Buvons, compagnons,
Buvons, francs lurons,
La bière
A plein verre;
Afin d'oublier,
Afin d'égayer,
Le sort de l'ouvrier.

(*Pendant cette dernière reprise, mistriss Dorothée a quitté son comptoir pour imposer silence aux buveurs en leur disant :*

Chantez plus bas, ou allez dans la chambre à côté.

(Tous les buveurs se lèvent et passent dans la chambre à droite, en chantant toujours.)

SCENE II.

DOROTHÉE, JEDEDIAH.

JEDEDIAH. Eh bien! eh bien! quel tapage! et surtout quelles chansons!

DOROTHÉE. C'est M. Jedediah, le régisseur du château.

JEDEDIAH. Bonjour, mistriss Dorothée.. (*Regardant les buveurs qui sont entrés dans la chambre.*) Les gaillards ne respectent ni la langue, ni les mœurs. (*A Dorothée.*) Mais il me semble qu'il est nuit close, et que votre taverne devrait être fermée.

DOROTHÉE. Que voulez-vous?... je loue cette maison si cher de John Gripp, qui en est le propriétaire... Il n'y aurait pas moyen de s'en retirer, si on ne donnait pas à boire après le couvre-feu... ça n'offense personne...

JEDEDIAH. Que le réglement... et par principe, je suis pour qu'on respecte la morale et surtout le réglement.

DOROTHÉE. Vraiment! Voulez-vous une pinte de bière?

JEDEDIAH. Volontiers..... car j'ai bien chaud...

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

DOROTHÉE, *lui versant.* C'est de ma meilleure! vous ne me dénoncerez pas au constable... vous, mon ancien maître...

JEDEDIAH, *l'interrompant.* C'est bien!

DOROTHÉE. Je me rappelle toujours le temps où j'ai été votre gouvernante.

JEDEDIAH. Et moi aussi!... tu m'as quitté pour te faire cabaretière! établissement honorable, auquel je n'ai pas dû m'opposer...

DOROTHÉE. Et puis, nous ne sommes pas séparés pour toujours...

JEDEDIAH, *lui frappant sur la joue.* C'est bon, c'est bon!... (*Il se lève.*) Il ne s'agit pas de ça... Notre ami John Gripp, ton propriétaire, est-il là-haut?

DOROTHÉE. C'te question!... Est-ce qu'il y demeure?

JEDEDIAH. Non; mais en revenant du marché, où il est allé vendre des bestiaux, il doit s'arrêter ici.

DOROTHÉE. Comment le savez-vous?

JEDEDIAH. Il m'y a donné rendez-vous, pour parler d'affaires; et comme il sera trop tard pour se rendre à sa ferme, il pourra bien souper et coucher ici.

(Il va à table et boit un verre de bière.)

DOROTHÉE. Comme il voudra... A la taverne du *Chariot d'or*, tout le monde est bien reçu pour son argent...

JEDEDIAH. Et même sans cela, John ne serait pas mal accueilli par toi... C'est le plus aimable et le plus beau garçon du pays.

(Il revient auprès de Dorothée.)

DOROTHÉE, *avec fierté.* Eh! que m'importe à moi? Vous devez savoir mieux que personne que ma vertu et mes principes...

JEDEDIAH. C'est bon... c'est bon... Je t'ai déjà dit qu'il ne s'agissait pas de ça... et puis John est riche, il a reçu de son père un bel héritage.

DOROTHÉE. Qu'il est en train de manger...

JEDEDIAH. Il lui reste cependant cette maison-ci qui est d'un assez bon revenu... une taverne bien achalandée... grâce à toi, la belle cabaretière... Et puis, il tient à loyer les meilleures terres du comté, la ferme du Kendal.

DOROTHÉE. Dont le bail vient d'expirer!

JEDEDIAH. Mais on pourra le renouveler; cela dépend de moi.

DOROTHÉE. Vraiment!

JEDEDIAH. Ce domaine vient de passer entre les mains d'un nouveau maître, lord Wolsey, qui est arrivé au château cet après-midi...

DOROTHÉE. Seul?

JEDEDIAH. Non... on dit qu'il y est venu en tête-à-tête avec une jeune dame.

DOROTHÉE. Sa femme?

JEDEDIAH. Du tout.

DOROTHÉE. Sa sœur?

JEDEDIAH. En aucune manière... vous comprenez?

DOROTHÉE. Quelle horreur!

JEDEDIAH. Ça ne m'a pas étonné... ces lords, ces gens de la cour ont des mœurs si dépravées!... et cela a déjà produit un très-mauvais effet dans le canton, parce qu'au milieu de nous autres, bons et simples paysans du pays de Galles...

DOROTHÉE, *avec impatience*. Et vous avez parlé à milord?

JEDEDIAH. Je lui ai présenté mes hommages et mes livres de comptes.

DOROTHÉE. Comment vous a-t-il reçu?

JEDEDIAH. Très-bien. Il n'a pas plus fait attention aux uns qu'aux autres... des grandes manières, des manières comme il faut... pour nous!... J'avais pour moi son valet de chambre à qui j'avais donné un petit pot de vin; car tous ces gens-là sont d'une cupidité!... Milord était donc prévenu d'avance de ma moralité et de mes principes; et il m'a dit: « Je vous conserve » dans mes domaines votre place de régis- » seur-général! »

DOROTHÉE. C'est superbe!

JEDEDIAH. *d'un air dépréciateur*. Il y a bien des frais!... Vous le voyez par ce que cela me coûte... Je lui ai parlé alors de la ferme de Kendal, dont le bail était à renouveler; et il a répondu: « Vous connaissez » mieux que moi les gens du pays, je m'en » rapporte entièrement à vous; faites ce » que vous voudrez! » De sorte que j'en suis le maître.

DOROTHÉE. Ce qui est assez avantageux pour vous!... et à qui donnerez-vous ce riche fermage?

JEDEDIAH. Pouvez-vous me le demander? la justice avant tout... Je le laisserai au possesseur actuel... depuis soixante ans, et de père en fils, cette ferme est dans leur famille... D'ailleurs, John Gripp est mon ami! nous jouons, nous buvons de compagnie... nous chassons ensemble le renard. Et, vous le savez, Dorothée, je n'oublie jamais l'amitié.

DOROTHÉE. C'est bien! c'est bien!... et quand se conclut cette affaire?

JEDEDIAH. Ce soir! j'ai donné rendez-vous ici à tous les fermiers du château, pour y régler nos comptes; et John va venir comme eux...

DOROTHÉE. C'est inutile, car John n'aura pas le bail...

JEDEDIAH. Puisque je le lui donne.

DOROTHÉE. Vous vous trompez!... Ce n'est pas à lui que vous le donnerez!

JEDEDIAH. Et à qui donc?

DOROTHÉE. A moi?

JEDEDIAH. A vous, Dorothée?...

DOROTHÉE. Oui, mon bon monsieur Jedediah! à moi, votre ancienne gouvernante!

JEDEDIAH. Permettez, ma chère, vous êtes très-aimable, et je vous veux beaucoup de bien... mais je n'irai pas, pour vos beaux yeux, me fâcher avec John Gripp.

DOROTHÉE. Cela vous regarde.

JEDEDIAH. Il a ma parole.

DOROTHÉE. Peu m'importe!...

JEDEDIAH. C'est très-important... car lui, de son côté, m'a promis deux cents guinées...

DOROTHÉE. Voilà donc la grande raison!

JEDEDIAH. Il me semble qu'elle a assez de poids.

DOROTHÉE. Et à moi, monsieur Jedediah, n'avez-vous rien promis?...

JEDEDIAH. Il ne s'agit pas de ça...

DOROTHÉE. Cette promesse de mariage que vous m'avez faite quand j'étais votre gouvernante?...

JEDEDIAH. C'était bon autrefois...

DOROTHÉE. Et maintenant encore!.. elle est valable!

JEDEDIAH. Que diable! Dorothée, vous n'y teniez pas... vous ne devez pas y tenir... j'ai eu dans ma vie bien des gouvernantes; et je ne dis pas que de temps en temps, je n'ai pas fait des promesses.. tout le monde en fait... mais vous êtes la première qui ayez pris cela au sérieux...

DOROTHÉE. C'est écrit...

JEDEDIAH. Certainement..... mais des écrits de ce genre-là rentrent dans la catégorie des sermens et des paroles d'honneur... *verba volant*, comme on dit; et cela ne doit avoir à vos yeux aucune importance...

DOROTHÉE. Oui, quand je pense à vous, mais quand je pense à votre place!... *Régisseur-général!*.. c'est beau! et en présentant ce papier en justice... (*Elle lui montre un papier, qu'il veut prendre et qu'elle renferme*

aussitôt.) ou seulement à milord, comme certificat de votre moralité...

JEDEDIAH. C'est indigne !

DOROTHÉE. La moralité dont lui a parlé son valet de chambre.

JEDEDIAH. Dorothée !. je ne vous reconnais pas là !.. et ce n'est pas tant la chose que le procédé qui me fâche... (*Avec sensibilité.*) Abuser ainsi d'un instant d'erreur !. et vous armer contre un ancien ami d'une promesse imprudente!...

DOROTHÉE, *de même.* Eh ! mon Dieu, monsieur Jedediah... si vous me prenez par les sentimens, je ne sais plus me défendre... et me voilà prête à vous rendre ce papier..

JEDEDIAH. Est-il vrai ?...

DOROTHÉE, *d'un air doucereux.* Persuadée que de votre côté, vous n'hésiterez pas à me donner la preuve d'amitié que je vous demande... le bail de la ferme....

JEDEDIAH. Vous y tenez donc toujours?

DOROTHÉE, *tendrement.* Autant que je tiens peu à cette promesse.

JEDEDIAH, *avec un dépit concentré.* Ah ! Dorothée, vous le mériteriez bien.. je devrais....

DOROTHÉE. Quoi donc ?

JEDEDIAH, *lui montrant la promesse.* La tenir ?..

DOROTHÉE, *avec menace.* Si vous vous en avisiez...

JEDEDIAH, *avec joie.* Ah ! cela vous fait trembler !

DOROTHÉE, *froidement.* Pour vous !..

JEDEDIAH. Pour moi !.. (*Avec réflexion*) C'est vrai... il ne faut pas non plus que la colère m'aveugle sur le danger... (*A Dorothée, d'un ton radouci et caressant.*) Allons, Dorothée, allons, qu'est-ce que c'est donc que d'être comme ça ?... vous n'avez pas été toujours aussi méchante... et puisque vous le voulez... je cède (*mouvement de joie de Dorothée*), mais par amitié, par amitié seulement.

DOROTHÉE, *d'un air câlin.* C'est bien.

ENSEMBLE.

AIR : *Petit blanc.*

Plus de haine importune,
Que tout soit oublié ;
Célébrons la fortune,
Ainsi que l'amitié.

JEDEDIAH, *à part.*

Pour fuir ce mariage
Que ne ferais-je point !
Mais si John fait tapage...

DOROTHÉE.

Je m'charge de ce point. (*bis.*)
C'te ferme est donc la mienne ?...

JEDEDIAH, *à part.*

Il le faut bien, hélas !

DOROTHÉE, *à part.*

Ah ! je l'tiens sous ma chaîne.

JEDEDIAH, *à part.*

Ah ! tu me le pairas...

ENSEMBLE.

Plus de haine importune,
Que tout soit oublié ;
Célébrons la fortune,
Ainsi que l'amitié. (*bis.*)

(*On frappe en dehors. Mistriss Dorothée se remet à son comptoir ; Jedediah s'asseoit à la table.*)

SCENE III.

DOROTHÉE, JENNY, *sous ses anciens habits*, JEDEDIAH.

JEDEDIAH. Qui vient là ?

DOROTHÉE, *criant de la place où elle est.* Entrez !

JENNY, *paraissant à la porte du fond, et à part.* C'est ici !.. je reconnais la maison ! Comme le cœur me bat !

JEDEDIAH, *regardant Jenny.* C'est une jeune fille... et elle paraît gentille.

DOROTHÉE, *brusquement, à Jenny.* Qui vous amène, la belle enfant ? que demandez-vous ?

JENNY. N'est-ce pas ici la taverne du *Chariot d'or.*

JEDEDIAH, *se levant.* Comme vous dites.

JENNY. Qui appartient à maître *John Gripp?*

DOROTHÉE. Précisément.

JENNY. Est-il ici ?

JEDEDIAH. Est-ce que vous vouliez lui parler ?

JENNY. Oui, monsieur !..

JEDEDIAH. Cela se trouve à merveille, car il va venir.

JENNY, *tremblante, et à part.* Ah !.. j'ai peine à me soutenir...

DOROTHÉE. Et peut-on savoir ce que vous lui voulez ?..

JENNY. Ce que je veux ?.. je le lui dirai à lui-même...J'ai une lettre à lui remettre.

JEDEDIAH. Des secrets intimes ?.. c'est différent...

JENNY, *vivement.* C'est relatif à cette auberge... Je venais lui demander s'il ne pourrait pas m'y faire avoir une place...

DOROTHÉE, *allant à elle et la prenant par la main.* Est-ce que vous seriez cette jeune irlandaise que maître Hapefort, le constable, a recommandée à John ?

JENNY, *hésitant.* Oui... oui... madame.

DOROTHÉE. Vous entendez donc le service ?..

JENNY. Autrefois... pas mal, quoique j'en aie perdu un peu l'habitude.

DOROTHÉE, *avec ironie*. Alors ça ira bien. Et qu'est-ce que vous demandez de gages?

JENNY. Je ne demande rien, jusqu'à ce que je sois au fait du service.. si toutefois ça convient à M. John.

DOROTHÉE. Ou à moi... ce qui est la même chose.

JENNY, *à part*. O ciel !.. (*A Jedediah.*) Est-ce que ce serait sa femme ?

JEDEDIAH. Non.... John n'est pas marié...

(Il passe entre Dorothée et Jenny.)

JENNY, *à part*, *avec joie*. J'en étais sûre.. mais elle m'a fait une peur !

DOROTHÉE. C'est moi qui suis la maîtresse de cette taverne, je vous reçois... je vous accepte pour servante...

JENNY. Et John ?..

DOROTHÉE. John est le propriétaire de la maison... celui qui me la donne à loyer.

JENNY. Il n'habite donc pas ici ?

DOROTHÉE. Non, sans doute... et qu'est-ce que ça vous fait ?

JENNY, *embarrassée*. Rien... c'est que monsieur... (*montrant à Jedediah*) me disait qu'il allait venir...

JEDEDIAH, *qui est passé entre Dorothée et Jenny*. Souper et coucher ici, attendu qu'il est trop tard pour retourner ce soir à la ferme où il habite.

JENNY, *avec joie*. Oh ! alors... à la bonne heure !...

DOROTHÉE. Comment à la bonne heure !... vous tenez donc beaucoup à voir M. John Gripp lui-même ?

JENNY. Oui, madame...

JEDEDIAH. C'est tout naturel... si elle a pour lui une lettre de recommandation de M. Hapefort le constable.

DOROTHÉE.

AIR : *Ces Postillons*.

Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage?
C'est inutile et l'on voit bien
Qu'ell' vient ici fair' son apprentissage...
R'gardez plutôt son air et son maintien,
Je parirais qu'elle ne s'entend à rien.

JEDEDIAH.

Ça ne doit pas empêcher de la prendre.

DOROTHÉE.

Oui, pour avoir encore sur les bras
Une ignorante...

JEDEDIAH.

A qui l'on peut apprendre
Ce qu'elle ne sait pas.

Car elle est très-intéressante cette jeune

Dorothée, Jedediah, Jenny.

fille... et j'aurais, si elle voulait, une bien meilleure condition à lui proposer.

DOROTHÉE. Et laquelle ?

JEDEDIAH, *à Jenny*. Je n'ai pas de gouvernante dans ce moment et j'en cherche une... c'est une place excellente ! une maison tranquille... un homme seul... Jedediah, régisseur de lord Wolsey !.

JENNY, *à part*. O ciel !..

JEDEDIAH. Je ne vous promets pas des gages bien brillans ; mais vous pouvez être sûre du moins que du côté des principes et de la morale... (*La regardant.*) Je n'ai jamais vu de tournure comme celle-là...

DOROTHÉE, *les séparant*. C'est bon... c'est bon, n'allez-vous pas déjà lui en conter à cette jeunesse ?.. songez plutôt à vos affaires. (*Lui montrant deux fermiers qui entrent par le fond.*) Voilà maîtres Tony et Tintmouth, deux fermiers de milord, qui viennent avec vous régler leurs comptes.

JEDEDIAH, *aux deux fermiers*. C'est bien, mes enfans, je suis à vous... (*Leur montrant la porte à côté de celle du fond.*) Attendez-moi là... (*Les deux fermiers entrent. A Jenny.*) Toi, ma petite, songe à mes propositions...

DOROTHÉE, *passant entre eux*. En v'là assez... (*A Jenny.*) Si vous vous amusez ainsi à écouter les enjôleurs, nous ne serons pas long-temps bien ensemble, il faut dans nos auberges une autre tenue que celle-là...

JENNY. Mais, madame...

DOROTHÉE, *sèchement*. Votre nom ?

JENNY. Catherine !

DOROTHÉE. Eh bien, mamzelle Catherine (*montrant la porte à droite*) allez là-dedans servir ces messieurs, et vous irez ensuite faire les lits et préparer votre chambre !

JENNY. Comment, déjà ! (*A part.*) Ah !

DOROTHÉE. Il faut bien voir si vous êtes bonne à quelque chose.

JENNY. C'est juste ! (*A part.*) Heureusement, ce ne sera pas long ! (*Avec réflexion*). Il va venir, il va venir, et tout sera oublié. (*Haut*). J'y vais, madame.

(Elle entre par la porte à droite.)

DOROTHÉE, *se retournant, et apercevant encore Jedediah qui suit de l'œil Jenny, entrée dans la chambre à droite*. Eh bien !.... qu'est-ce qu'il fait là en contemplation.

JEDEDIAH, *poussant un grand soupir*. Ah !

(Il entre dans la chambre où il a fait entrer les deux fermiers.)

SCENE IV.

DOROTHÉE, *le contrefaisant.*

Ah! encore une à qui il ferait une promesse de mariage, ce M. Jedediah est étonnant, dès qu'il voit une jeunesse, il n'y tient plus... rien n'est plus dangereux que ces vieux garçons! aussi, si jamais on m'y reprend... (*On entend parler très-haut au dehors.*) Ah! c'est John!

SCENE V.

JOHN GRIPP, DOROTHÉE.

JOHN, *entrant avec mauvaise humeur.* Par l'ame de mon père, que le diable puisse les emporter!

DOROTHÉE. Bonjour, monsieur John...

JOHN. Bonjour... et à boire!

DOROTHÉE. Après qui jurez-vous donc ainsi?

JOHN. Après vos damnés chemins, où j'ai manqué de rester, moi et ma jument.

(Il jette son fouet et son chapeau sur une chaise au fond du théâtre.)

DOROTHÉE. Pourquoi aussi revenez-vous si tard?

JOHN. Est-ce que je ne suis pas mon maître?

DOROTHÉE. Comme il est aimable! prenez donc intérêt à lui!

JOHN. Eh! qui diable vous prie de prendre intérêt à moi? Donnez-moi à souper... c'est tout ce que je vous demande; car je meurs de faim. Quant à ce qui est d'être aimable, nous verrons plus tard, quand j'aurai le temps, mais dans ce moment je n'y pense guère!

DOROTHÉE. Est-ce que vos bestiaux ne se sont pas bien vendus au marché?

JOHN. Très-bien!

DOROTHÉE. Les affaires ont donc été bonnes?

JOHN. Oui...

DOROTHÉE. Vous dites ça comme si elles avaient été mauvaises.

JOHN. C'est qu'elles sont mauvaises..... ces imbéciles-là m'ont payé comptant... ils m'ont donné des guinées... et moi quand j'ai des guinées dans ma poche!..

DOROTHÉE. Vous avez encore joué!..

JOHN. Eh! que voulez-vous qu'on fasse après le marché? surtout quand les autres fermiers sont tous là à jouer à la boule.... à vous exciter et à parier... moi, je ne suis pas méchant...

DOROTHÉE. Je le sais bien.

JOHN. Je fais comme eux! aussi, depuis la mort de feu mon père en ai-je vu défiler des vraies livres sterling!

DOROTHÉE. Parce quevous n'avez personne auprès de vous pour vous retenir ou vous donner de bons conseils ..

JOHN. N'allez-vous pas me faire de la morale, la tavernière.

DOROTHÉE. Pourquoi pas? vous avez encore une jolie fortune... cette taverne qui vous appartient, et de bons quartiers de terre au soleil... mais tout ça est engagé; on vous a prêté là-dessus, et pour remettre de l'ordre dans vos affaires... il faudrait quelqu'un qui y prît intérêt, comme si elles étaient les siennes.

JOHN. C'est ça... je vous vois venir...... voilà deux ans que vous avez la rage de m'épouser.

DOROTHÉE. Moi!

JOHN. Oui, par saint Georges! vous m'en voulez... et je ne sais pas ce que je vous ai ai fait... je vous loue cette taverne à un prix modéré; je ne vous tourmente pas pour le paiement, et la moitié du temps, je viens le manger ou le boire ici, avec des amis... enfin, je suis un bon voisin, et un honnête homme, à qui vous devriez vouloir du bien... oh! bien, pas du tout... elle a une idée qu'elle poursuit...

DOROTHÉE. Vous devriez m'en remercier.

JOHN. Laissez-moi donc tranquille... si je voulais comme on dit faire pénitence... je n'aurais qu'à être votre mari...

DOROTHÉE. Pourquoi ça?

JOHN. Pourquoi... pourquoi? parce que votre mari... ce n'est pas moi... c'est tout le monde qui le dit... votre mari serait exposé d'abord à...

DOROTHÉE. A?...

JOHN. A marcher droit; attendu que vous n'êtes pas bonne tous les jours, la cabaretière.

DOROTHÉE. Parce que j'ai de la tête, du caractère, de l'ordre, de l'économie... tout ce qu'il vous faudrait en un mo .. aussi, je ne vous en parle plus et vous êtes bien le maître de vous ruiner... si cela vous plaît...

JOHN. Me ruiner! c'est possible... ça en prenait le chemin; mais, grâce au ciel, j'ai en train une bonne affaire qui va rétablir les miennes.

DOROTHÉE. Et laquelle?

JOHN. Ça ne vous regarde pas! maître Jedediah, le régisseur du château, est-il arrivé?

DOROTHÉE. Oui, il est là...

JOHN. Alors je souperai plus tard, je vais le trouver.

(Il fait quelques pas pour sortir.)

DOROTHÉE. Ce n'est pas la peine.

JOHN, *s'arrêtant*. Et pourquoi cela?

DOROTHÉE. Il ne compte plus sur les deux cents guinées que vous lui avez promises...

JOHN, *revenant vivement auprès de Dorothée*. Du silence.... qui diable a pu vous apprendre?..

DOROTHÉE. Est-ce que je ne sais pas tout?.. votre bail vient d'expirer pour la ferme de Kendal... un bail qui serait susceptible d'une grosse augmentation; et au lieu de cela le régisseur Jedediah a promis de vous faire avoir un nouveau bail de douze ans, avec une forte diminution... ce qui dans les mains d'un homme d'ordre serait une fortune superbe...

JOHN. Je le sais mieux que vous!

DOROTHÉE. Ce qui lui permettrait, dans douze ans, de se retirer dans ses propres domaines et de devenir, à son tour, un riche propriétaire.

JOHN. C'est bien mon idée.

DOROTHÉE. Eh bien! mon cher John, il faut y renoncer.

JOHN. Et pourquoi cela?

DOROTHÉE. Parce que vous n'aurez pas de bail.

JOHN. Jedediah me l'a promis pour deux cents guinées... je le tuerais s'il manquait à sa parole!

DOROTHÉE. Et s'il ne pouvait pas la tenir?.. si lord Wolsey, le nouveau maître du château, lui avait ordonné d'en disposer en faveur d'une autre personne à laquelle il porte intérêt!

JOHN. Quelle indignité!.. une personne sans délicatesse qui aura été intriguer auprès du milord.

DOROTHÉE. Comme vous auprès du régisseur?

JOHN. Et si je connaissais seulement cette personne-là.

DOROTHÉE. C'est moi!

JOHN. Vous, mistriss Dorothée!.. c'est vous qui m'enlevez mon bail! on le donne à vous... à une femme!

DOROTHÉE. Je peux prendre un mari! rien ne s'y oppose... et quand on saura que je suis la fermière de Kendal, les épouseurs ne me manqueront pas.

JOHN, *avec désespoir*. Je crois bien! une si belle ferme.

DOROTHÉE. Ils viendront me demander ma main.

JOHN, *de même*. De si bonnes terres, qui peuvent rapporter le double de ce qu'elles donnent.

DOROTHÉE. Ils me presseront tous de faire un choix

JOHN, *de même*. Parbleu!.. des bestiaux en si bon état, et se voir enlever tout cela!

DOROTHÉE. Il ne tient qu'à vous... de les en empêcher.

JOHN. C'est ça! vous y v'là encore!...... quand je disais qu'elle y tenait et qu'elle y revenait toujours.

DOROTHÉE. Moi, du tout, je n'insiste pas... et dès demain j'aurai pris mon parti.... ainsi, dès aujourd'hui, prenez le vôtre... oui ou non, et tout sera dit.

JOHN. A-t-on jamais vu une position semblable.. (*S'approchant d'elle.*) Voyons, ma petite Dorothée, il n'y aurait pas moyen autrement?

DOROTHÉE, *avec fierté*. Que voulez-vous dire?

JOHN. Je dis... à des conditions moins rigoureuses... je t'aimerai tant, Dorothée, que mon amour pourra te dédommager..

DOROTHÉE. Et de quoi? tous les avantages sont pour vous!

JOHN. En un sens, je ne dis pas... mais dans l'autre...

DOROTHÉE. Je ne vois que des bénéfices; nous réunissons l'auberge et la femme.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Vous n'aimez pas à travailler,
De vous remplacer je m' propose;
Je m'charge de tout surveiller,
Pendant que monsieur se repose...
Parler, agir et commander,
Voilà quell' tâch' sera la mienne!
Vous n'aurez qu'à me regarder...
JOHN, *la regardant.*
C' n'est pas ell' qu'aura le plus de peine.

DOROTHÉE. Du reste, aucun embarras pour vous, aucun souci.

JOHN. C'est vrai.

DOROTHÉE. Si ce n'est de boire et de rire avec vos amis.

JOHN. C'est vrai... par malheur, Dorothée, vous n'avez guère d'argent comptant.

DOROTHÉE. Et les deux cents guinées qu'il faudrait donner à Jedediah, et qui vous restent... c'est ça que je vous apporte; et de plus une ferme superbe.

JOHN, *se décidant*. C'est ma foi vrai!... au petit bonheur! arrivera ce qui pourra. . (*lui tendant la main*) affaire faite...

DOROTHÉE, *la prenant*. Et conclue...

JOHN. Et alors qu'on me donne à souper! un bon souper, et une bouteille de vin!.. ça étourdit!

DOROTHÉE. A l'instant même.

JOHN, *allant à gauche et frappant sur la*

table. Et dépêchons... les garçons, la fille, il n'y en a jamais ici.

DOROTHÉE. C'est ce qui vous trompe, je viens de retenir une jeune servante que vous adresse M. Hapefort, le constable; elle s'est recommandée de vous!

JOHN. De moi, ou du diable, peu importe!.. pourvu qu'elle me donne à souper et qu'elle ne me fasse pas attendre.

DOROTHÉE. Je vais vous l'envoyer... Adieu! John.

(Elle va vers la chambre à droite.)

JOHN. Adieu, Dorothée. (*La regardant.*) plus je la regarde... (*Avec tendresse.*) Dorothée!..

DOROTHÉE, *s'arrêtant et regardant John.* Quoi?

JOHN. Envoie-moi deux bouteilles.

(Dorothée entre dans la chambre à droite.)

SCENE VI.

JOHN *seul.*

Il faut bien ça... car l'épouser pour garder ma ferme... ça n'est pas agréable... Il est vrai qu'il aurait fallu donner à mon ami Jedediah deux cents guinées que je garde, c'est une économie, comme elle dit... oui, une économie qui coûte cher. Et puis, après tout, une fois la noce faite, si ma femme m'ennuie, rien ne m'empêche de l'envoyer promener... Ainsi, morbleu! vive la joie et le bon vin... quand j'en aurai... car on ne se presse pas d'arriver... Holà! Jeannette, Betty, Charlotte! enfin, v'là du monde, c'est bien heureux!

SCENE VII.

JENNY, *apportant le souper*, JOHN.

JOHN, *toujours auprès de la table.* C'est la nouvelle servante!

JENNY, *tout émue et tremblant de tous ses membres.* C'est lui... le voilà!

JOHN. Eh bien! qu'est-ce qui lui prend donc? elle va jeter le souper par terre. (*Il lui prend le plat des mains et le met sur la table.*) Pas de bêtises, au moins...

JENNY. Comment? il ne me reconnaît pas... John...

JOHN. Cette voix... cette émotion... et ces traits... que j'ai déjà vus... que je connais... Mais non, ce n'est pas possible!..

JENNY. Eh! si vraiment!.. c'est moi.

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

JENNY. John! mon cher John!.. tu ne m'as donc pas oubliée?..

JOHN. Moi! ah. bien oui... je parlai. encore de toi l'autre jour à mon oncle'

JENNY. Bien vrai?

JOHN. Je lui disais: « Conçoit-on que » c'te petite Catherine qui était si gentille, » qui aurait si bien achalandé la maison... » soit ainsi disparue? » Vrai, ça a été une perte pour nous...

JENNY. Pour toi, du moins?

JOHN. Et une fameuse!.. au point qu'à la mort de mon père, j'ai renoncé à faire valoir l'auberge... je l'ai louée.

JENNY. Je le sais bien... et tu as eu raison... Ces lieux que nous avons habités ensemble devaient te paraître si tristes... comme à moi tout à l'heure pendant que je t'attendais.

JOHN. Tu m'attendais! ma pauvre Catherine!.. Et au moins, a-t-on eu soin de toi? as-tu pris quelque chose?

JENNY. Je n'avais besoin de rien... que de te revoir, John!

JOHN. Ça ne m'étonne pas, tu as toujours été un bon cœur, une bonne enfant: Mais que je te regarde encore! comme te v'là grande et gentille... comme t'es formée... te v'là une demoiselle à marier... Voyez un peu comme ça pousse en quatre ans?

JENNY. Il y en a bien cinq.

JOHN. Crois-tu?.. dam! c'est bien aisé à savoir... C'était à la Saint-Martin, l'année d'avant la mort de Robert Gripp, mon père, et nous sommes maintenant...

JENNY. Il y a bien cinq années, te dis-je!.. j'ai trop bien compté tous les instans. Et quel a dû être ton étonnement, ton effroi, lorsque tu ne m'as plus revue!..

JOHN. Pardieu... ils m'avaient enfermé dans le cellier dont je n'ai pas pu briser la porte... sans cela ils me l'auraient payé!

JENNY. Tu m'aurais défendue!

JOHN. Oui, morbleu, par saint George!.. et que je ne touche de ma vie un verre de vin, si je ne les ai pas poursuivis après, pendant deux lieues, que j'en étais en nage, quoi!.. et que j'en ai eu une veste neuve quasiment perdue; c'est comme je te le dis, à ne pouvoir plus la remettre.

JENNY. Mon pauvre John!

JOHN. Et toi, Catherine... Qu'est-ce que t'es devenue? Qu'est-ce qui t'est arrivé?

JENNY. J'en ai bien long à te raconter... et je vais te dire tout cela... d'abord tu sauras...

(Elle va commencer son récit.)

JOHN, *l'interrompant.* A la bonne heure! mais si ça t'est égal.. après souper...

JENNY. Comment?

JOHN. C'est que je meurs de faim.

JENNY. Est-il possible!

JOHN. J'ai un appétit d'enragé...

JENNY, *le regardant.* Ah! je suis fâché que tu aies faim.

JOHN. Et moi aussi... j'aimerais mieux ne pas l'avoir.. ça prouverait que j'ai soupé; mais ça ne sera pas long... Mets vite le couvert.

(Il passe à sa droite.)

JENNY. Comment?.. ah! c'est juste. (*Elle va prendre la table qu'elle place avec effort au milieu du théâtre.*) Quoi! il ne m'aide pas?.. ah! que c'est lourd!

JOHN. C'est bien!.. maintenant, mets le couvert.. Mets-en deux! car je ne suis pas fier... tu t'assoieras à côté de moi, le maître et la servante... ça t'étonne!.. il n'y a pas de quoi. Je ne suis pas changé, je suis toujours bon enfant et nous allons ensemble... comme autrefois...

JENNY. Oui... oui, comme autrefois!

JOHN. Je parie que t'as oublié où c' qu'on mettait la nappe...

JENNY *. Oh! que non, tu vas voir... (*Courant au petit buffet.*) Là...

(Elle prend une nappe, ensuite des assiettes qu'elle place sur la table.

JOHN, *debout près du comptoir et la regardant* Tout juste...

JENNY, *étendant la nappe sur la table.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce c'est que ça? comme c'est gros?

JOHN. C'te nappe-là, c'est superbe!.. de tout le pays, c'est ici qu'est le plus beau linge...

JENNY. C'est possible!.. où est l'argenterie?

JOHN. L'argenterie!.. Ah ça! tu es folle? il n'y en a pas plus maintenant qu'autrefois.

JENNY. Tiens! c'est vrai... (*Montrant des cuillers d'étain.*) Mais au fait, on doit manger aussi bien avec ça. (*Servant les deux plats qu'elle a appportés.* Là! tout est prêt! à table!

JOHN. A table!

(Ils s'asseoient tous les deux; Jenny à la droite de John, sur un tabouret de bois.)

JENNY *se relevant vivement.* Ah! mon Dieu!

JOHN. Qu'est-ce qui te prends?

JENNY. C'est que...

JOHN. Ce tabouret est un peu dur, n'est-ce pas? Eh bien! vas chercher une chaise!

JENNY, *en va prendre une et s'asseoit.* C'est à peu près la même chose.

JOHN. T'es devenue bien douillette... verse-moi tout plein. (*Elle remplit le verre de John.*) Quand t'es partie, Catherine, t'en souviens-tu? mon père ne voulait quasi pas m' laisser boire de la bière... Aussi, quand nous pouvions en escamoter une bouteille à nous deux.

JENNY. Fi donc!

JOHN. A présent, c'est plus ça... l'ale, le porter, tout y passe, et souvent même du vin... comme un milord... je suis le plus fort buveur du pays... à ta santé... est-ce que tu ne bois pas?..

JENNY. Non, John... je ne bois que de l'eau!..

JOHN. Ah! comme t'es changée!

JENNY, *en soupirant.* Et toi aussi, un peu! (*Elle a fini ce qui était sur son assiette, et elle la lève comme pour la donner à un domestique qui se tiendrait debout derrière elle. Voyant qu'on ne la prend pas, elle dit avec impatience.*) Eh bien!..

JOHN. Eh bien... qu'est-ce que tu fais donc comme ça l' bras en l'air?

JENNY, *se remettant aussitôt.* Rien.... rien... je croyais qu'il y avait là quelqu'un... ou quelque chose pour recevoir cette assiette.

JOHN. C'te bêtise... Eh bien! qu'est-ce que tu cherches?

JENNY. Une serviette!..

JOHN, *s'essuyant la bouche avec la main.* Eh! à quoi bon?

JENNY, *la regardant.* O ciel!

JOHN. Qu'est-ce que t'as?

JENNY, *s'essuyant avec son mouchoir.* Rien! j'ai tort!

JOHN. Que diable de manières as-tu prises?.. ce n'est pas là des façons convenables! ça n'est pas bon ton!.. veux-tu un peu de poisson... là, à côté de ton rosbif?

JENNY. Merci!.. je n'ai plus faim.

JOHN. Moi, ça redouble.

JENNY. Pourvu que je sois là près de toi... à te regarder... Parle-moi un peu de nos anciennes connaissances. La petite Nelly, la blonde, qu'est-elle devenue?

JOHN. Elle est devenue rousse, et puis elle a épousé le colporteur, qui s'est établi mercier au bas du village; ils ont un tas d'enfans, ils sont malheureux comme les pierres! Passe-moi le fromage!

JENNY. Ah! mon Dieu! les pauvres gens!.. Et le père Tom-Dick qui nous faisait danser aux fêtes de Noël?

JOHN. Il vient de mourir à l'hôpital!.. Donne-moi donc à boire!

JENNY. Quel malheur! un si brave homme!

JOHN. Est-elle drôle! où voulais-tu qu'il mourût?

JENNY. J'aurais voulu lui donner des secours, lui faire une pension.

JOHN. Pour ça faut être riche, avoir

* Jenny Joh

des guinées... et le peu qu'on a, on le garde pour soi.

JENNY. Est-il possible!

JOHN. Comme de juste! (*Levant son verre.*) A ton tour, mon enfant!

JENNY, *lui arrêtant le bras.* C'est trop, John!

JOHN.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Va, ne crains rien, bien boire est ma science!
Plus d'un bouteille y pass'ra, Dieu merci!
Verse toujours!.. voilà que je commence!

(*Regardant le verre qu'il tient à la main.*)

Salut à toi!.. mon verre!... mon ami!
Je t'aime tant, quand je te vois rempli!
O toi! par qui gaîment le temps s'écoule,
Dans mon sein où j' vais te verser,
Entr', mon garçon! tâch' de te bien placer
Vu que ce soir y aura foule!

(*Il boit.*)

JENNY. En vérité, John, vous vous ferez mal!

JOHN. N'aie donc pas peur, ma petite Catherine...

(Il est près d'elle et la serre dans ses bras.)

SCENE VIII.

DOROTHÉE, JOHN, JENNY.

DOROTHÉE, *parlant en dedans.* Oui, oui, monsieur Jedediah, c'est une affaire conclue et arrangée. (*Elle entre.*) Eh bien, est-ce qu'on ne se couche pas, aujourd'hui... v'la tout à l'heure minuit.

JOHN. Fallait bien le temps de souper.

(Jenny et John portent la table au fond du théâtre.)

DOROTHÉE. Votre chambre est prête, monsieur John!.. c'est de ce côté.

(Montrant la porte à droite.)

JOHN. C'est bon!.. on y va!.. Et Catherine...

DOROTHÉE. Ne vous en inquiétez pas... (*Remettant à Jenny un bougeoir.*) Tenez mon enfant.

JENNY, *prenant le bougeoir avec dégoût, à part.* Ah! mon Dieu!.. du suif!

DOROTHÉE. Qu'est-ce que c'est?

JENNY, *timidement.* Rien... je dis que ça sens le suif.

DOROTHÉE. Pardine!.. c'en est. (*Montrant la porte à gauche.*) Voilà votre chambre.

JENNY, *ouvrant la porte et regardant.* Quoi! ce grabat.

DOROTHÉE. Un grabat!.. Toutes les servantes qui l'occupaient avant vous s'y trouvaient à merveille... quatre planches, un matelas, une chaise.

JENNY. A peine si on peut y respirer.

DOROTHÉE. On ouvre la fenêtre... il y en a une sur la campagne.

JOHN*. C'est un vrai boudoir!

JENNY, *avec un soupir, s'approchant de John.* John! je ne peux pas rester ici, j'y mourrais!.. dès demain nous irons à la ferme.

JOHN, *de même.* Comme tu voudras.

DOROTHÉE, *les regardant.* Hein? qu'est-ce que c'est? qu'avez-vous là à chuchoter?

JOHN. Rien... elle me parle.

DOROTHÉE. Qu'est-ce qu'elle vous dit?

JENNY, *avec impatience.* Que lui importe?.. est-ce que cela la regarde?

DOROTHÉE. Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Oui, mademoiselle, cela me regarde, parce que je suis la maîtresse et que vous êtes la servante... et je n'entends pas qu'à l'avenir vous ayez des familiarités pareilles avec mon mari.

JENNY. Son mari!

JOHN, *à Dorothée.* C'est-à-dire, permettez...

DOROTHÉE. C'est tout de même... fiancés d'aujourd'hui.

(On entend appeler dans la chambre à droite.)

JENNY, *à John.* Est-il possible!

JOHN, *à demi-voix.* Sois donc tranquille, ne t'inquiète pas.

(Bruit dans la coulisse. Musique. On entend de nouveau appeler dans la chambre à droite, frapper sur la table et les verres.)

JOHN. Eh bien! eh bien! entendez-vous ce tapage? . ce sont vos convives qui s'apprêtent à partir, et qui demandent le coup de l'étrier.

DOROTHÉE. Eh bien! on y va. (*A Jenny.*) Et vous restez là... debout... immobile?...

JOHN. Est-ce qu'elle sait où sont les clefs de la cave?

DOROTHÉE C'est juste, c'est moi qui les ai... je ne les confie à personne... et pour cause. (*Le bruit redouble.*) On y va, on y va. Sont-ils altérés!

(Elle sort par la droite.)

SCENE IX.

JOHN, JENNY.

JENNY, *à elle-même.* Fiancé d'aujourd'hui! il ne savait pas que je reviendrais; c'est égal. (*A John.*) Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Vous, monsieur John, fiancé à cette vilaine femme-là

* Dorothée, John, Jenny.

JOHN. Ce n'est pas ma faute, Catherine, c'est malgré moi ; j'y étais forcé, je ne pouvais pas faire autrement.

JENNY. Et comment cela ?

JOHN. Je m'en vais te l'expliquer, parce que, toi, tu as de l'esprit, et tu comprends les choses : Je tenais une ferme, qui maintenant est à peu près toute ma fortune.... elle appartient à lord Wolsey...

JENNY, *avec émotion*. Lord Wolsey !

JOHN. Un riche seigneur que tu ne connais pas.

JENNY. Si vraiment ; je te dirai cela, va toujours.

JOHN. Le bail est expiré... et j'allais le ravoir avec une diminution...

JENNY. Il était donc trop cher ?

JOHN. Au contraire, il aurait dû être augmenté ; mais moyennant deux cents guinées, que je donnais à M. Jedediah, le régisseur.

JENNY. O ciel ! M. Jedediah trompait donc milord !

JOHN. Cela ne me regardait pas.

JENNY. Si vraiment, puisque tu en profitais... et ce n'était pas bien, ce n'était pas digne de toi.

JOHN. Si, ma foi ! car c'était une fameuse affaire ; d'ailleurs, milord est si riche !.. c'est de bonne guerre, c'est de franc jeu... chacun pour soi ; mais malgré tout ça... je ne l'ai pas eu.

JENNY, *lui tendant la main*. Tant mieux !

JOHN. Parce que je n'ai pas pu ; c'est cette mistriss Dorothée qui l'a obtenu... et qui est venu me dire : « Promettez-moi de m'épouser, et vous aurez la ferme. »

JENNY. Et tu as refusé bien vite ?

JOHN. En refusant j'étais ruiné.

JENNY. Eh bien ! qu'importe ?

JOHN. Comment qu'importe ? tu ne comprends donc pas ?.. Je vais t'expliquer de nouveau...

JENNY. C'est inutile !.. moi qui te parle, John, j'avais aussi une belle fortune, et je l'ai abandonnée, j'y ai renoncé sans regret.

JOHN. Pourquoi donc ?

JENNY. Pour venir près de toi.

JOHN. C'te bêtise !.. fallait donc me l'apporter... moi, ça m'aurait dispensé d'épouser Dorothée.

JENNY. L'épouser ! tu y penses encore, depuis que tu m'as vue... quand je suis là, près de toi.

JOHN. Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque je ne l'aime pas, au contraire ? je la déteste... je ne peux pas, la souffrir ? et ça fera bientôt un ménage à la diable... ce ne sera pas long.

JENNY. Et c'est pour elle que vous renoncez à moi ?

JOHN. Renoncer à toi !.. plutôt mourir, car depuis que je t'ai revue, ça m'a repris.. je t'aime bien plus qu'autrefois... je t'aime comme un enragé.

JENNY. Eh bien, alors.

JOHN. Eh bien !

JENNY. Eh bien ?

JOHN. Eh bien, ça n'empêche pas.

JENNY. Comment ? ça n'empêche pas....

JOHN. Non vraiment !.. et tu ne comprends donc rien ! elle sera ma femme, parce qu'elle a la ferme ; mais tu seras ma bonne amie, toi... parce que je t'aime.

(La ritournelle de l'air suivant.)

JENNY. O ciel !.. je l'ai voulu, je l'ai mérité... Adieu !

JOHN. Où vas-tu donc ?

JENNY. Laissez-moi.

JOHN. Non parbleu !.. Qu'est-ce que c'est que ces manières, et à quoi ça sert ?..

AIR : *Allez dormir, ma belle*. (M. Monpou.)

Allons, n'sois pas rebelle,
Un seul baiser, ma belle,
Ton amour est mon bien...
Oui, nos cœurs sont les mêmes,
Et puisqu'enfin tu m'aimes,
Que ça n' soit pas pour rien !

JENNY, *effrayée*.

A l'honneur j'en appelle,
Vous y serez fidèle,
Votre cœur m'entendra !

JOHN.

Quand d'amour tu m'embrases,
N'vas-tu pas faire des phrases ?
On n'te demand' pas ça.

ENSEMBLE.

JOHN.

Ne fais pas la cruelle,
Un seul baiser, ma belle,
Ton amour est mon bien...
Oui, nos cœurs sont les mêmes,
Et puisqu'enfin tu m'aimes,
Qu'ça n'soit pas pour rien.

JENNY.

Ma voix en vain l'appelle,
A l'honneur infidèle,
Son cœur n'écoute rien...
Ah ! je me hais moi-même ;
O désespoir extrême !
Quel destin est le mien !

(*A la fin de cet ensemble, John embrasse Jenny qui cherche en vain à se défendre.*)

SCENE X.

LES MÊMES, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *sortant de la chambre à droite et apercevant John qui veut embrasser*

Jenny. Eh bien! par exemple, qu'est-ce que c'est qu'une conduite pareille?

JOHN. Ah! mon Dieu!... ma fiancée!

DOROTHÉE. Je me doutais bien qu'elle venait ici avec des intentions; mais je ne souffrirai pas qu'une petite misérable que j'ai reçue par charité vienne porter le désordre dans mon ménage.

JENNY. Quoi! madame? vous pourriez supposer...

DOROTHÉE. Voyez donc cet air de princesse... Heureusement, la belle inconnue, on sait qui vous êtes. (*Trouble de Jenny.*) Sir Hapefort, le constable, dont vous vous êtes réclamée et qui était en course cette nuit, vient d'entrer se reposer à l'auberge; il ne vous a jamais donné de lettre; il ne vous connaît seulement pas.

JOHN. Eh bien! qu'est-ce que ça fait? moi, je la connais.

DOROTHÉE. C'est une intrigante, une vagabonde.

JOHN. Dorothée! de la modération.

DOROTHÉE. Et pour la sûreté de ma maison, j'ai demandé qu'on l'arrêtât.

JENNY. M'arrêter? ô ciel!

JOHN. Je ne le souffrirai pas, quand je devrais étrangler le constable!... Le premier qui entre, je l'étrangle. (*En ce moment Jedediah entre; mais, le reconnaissant, il dit:*) Ah! c'est vous, mon bon ami, vous êtes bien heureux de ne pas être le constable...

SCENE XI.

LES MÊMES, JEDEDIAH.

JEDEDIAH. Qu'est-ce que vous faites là? courez donc vite, un événement : lord Wolsey...

JENNY. O ciel!

JEDEDIAH. Il revenait de la ville, d'une fête qu'on lui avait donnée; et près d'ici, dans un des fossés qui longent la route, son postillon l'a versé.

JENNY. Il est blessé?

JEDEDIAH. Du tout, mais il est à pied; et pendant qu'on relève sa voiture, il entre se reposer chez vous; il est là qui cause avec le constable.

DOROTHÉE. Courons le recevoir.

(Elle sort avec Jedediah; John les suit.)

JENNY. Et moi, que devenir, s'il m'aperçoit, s'il me reconnaît? et ce constable qui me menace! Ah! c'est fait de moi!

(Elle s'élance dans le cabinet à gauche.)

* Jonh, Dorothéc, Jedediah, Jenny,

JOHN, *rentrant et voyant Jenny entrer précipitamment dans le cabinet.* Eh bien! où va-t-elle donc?

SCÈNE XII.

JEDEDIAH, LORD WOLSEY, DOROTHÉE, JOHN, DOMESTIQUES, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

AIR FINAL.

Musique de M. Hormille.

ENSEMBLE.

JEDEDIAH, DOROTHÉE, JOHN, LE CHOEUR.

Grand Dieu! quelle aventure,
Je tremblais de frayeur;
Mais mon coeur se rassure,
En voyant monseigneur.

WOLSEY.

Que chacun se rassure,
Calmez votre frayeur...
Il ne m'est, je vous jure,
Arrivé nul malheur.

(*Il s'assied sur une chaise que lui présente Jedediah.*)

De votre zèle secourable,
Ah! grand merci... Mais, quelle était
Cette affaire dont le constable
A l'instant même me parlait.

DOROTHÉE.

Ce n'est rien, c'est une servante;

JEDEDIAH.

Une jeune fille charmante...

JOHN.

Qu'on veut arrêter...

WOLSEY.

Mais encor,
De quel crime est-elle coupable?

JOHN.

Ell' n'a rien fait... c'est une fable.

WOLSEY.

Ne puis-je la voir?

JOHN.

Oui, milord.
(*Montrant le cabinet.*)
C'est là qu'elle est.

DOROTHÉE.

Quand on n'est pas coupable,
De s'cacher on n'a pas besoin.

JOHN, *allant ouvrir la porte.*

Par saint George! ell' n'est pas loin.
(*Regardant dans le cabinet.*)
Ciel! elle a disparu.

DOROTHÉE.

Par où?

JEDEDIAH, *regardant aussi.*

Par la fenêtre
Qu'elle a laissée ouverte...

DOROTHÉE.

Et qui donn' sur les champs.

WOLSEY.

Elle s'est évadée?

DOROTHÉE.

En emportant peut-être
Ses effets.

JOHN.

Laissez donc!

JEDEDIAH, se frottant les mains.

Ah! que d'événemens!

ENSEMBLE.

DOROTHÉE, JEDEDIAH et LE CHOEUR.

Grand Dieu! quelle aventure
Partons, suivons ses pas;
Malgré la nuit obscure,
Ell' n'échappera pas;
Oui, dans la nuit obscure,
Partons, suivons ses pas.

JOHN.

Grand Dieu! quelle aventure!
Que je la plains, hélas!
C'est lui faire une injure,
Qu'ell' ne mérite pas..
Oui, dans la nuit obscure,
Partons, suivons ses pas.

WOLSEY.

L'étonnante aventure,
Quel bruit et quel fracas!
Mais dans la nuit obscure,
Ils vont perdre leurs pas.

(*Ils sortent tous en désordre. La toile tombe.*)

ACTE II.

TROISIÈME PARTIE.

Même décoration qu'à la première partie. Porte au fond; portes de cabinet. Auprès de la porte, à gauche de l'acteur, table couverte d'un riche tapis. A droite, un petit guéridon auprès duquel se trouve un fauteuil.

SCENE PREMIERE.

JENNY, *dans ses habits de paysanne, entrant vivement par la porte à gauche, qu'elle referme, et courant se jeter sur le fauteuil qui est auprès du guéridon à droite.*

Je suis sauvée! personne ne m'a vue rentrer!. quelle nuit, bon Dieu!.. et que j'ai eu peur!.... Obligée de fuir à travers les champs... craignant toujours d'être poursuivie, et arrivée à ce parc, où je me croyais en sûreté... perdue dans ces nombreuses allées, que je connais à peine; enfin, j'ai retrouvé le sentier qui conduisait à ce pavillon, et grâce à la clef que milord m'avait donnée hier. (*Elle se lève et regarde autour d'elle.*) Je suis donc chez moi! oui, m'y voilà! ce n'est point un rêve! qu'avec plaisir mes yeux se reportent sur tout ce qui m'entoure! que tout cela est élégant et de bon goût! et quand je pense à cette taverne sombre et enfumée... et à ceux qui l'habitent, à leurs manières, à leurs propos, aux sentimens qui les animent... où étais-je, mon Dieu!.. dans un enfer, dans un monde horrible, effrayant, hideux à voir. Ah! que j'étais malheureuse! et s'il fallait être condamnée à y vivre... plutôt mourir!.. Oh! oui, la mort vaut mieux!.. Mais, grâce au ciel! tout cela est dissipé... je renais, je respire!... Qui vient là?.. Sarah!... ma bonne Sarah... quel bonheur!

SCENE II.

SARAH, JENNY.

SARAH. Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

JENNY. Rien... (*Lui prenant les mains.*) C'est bien elle! (*A part.*) J'ai toujours peur de voir entrer mistriss Dorothée.

SARAH. Déjà levée... au point du jour?

JENNY. Oui, je ne pouvais dormir.

SARAH. Je le vois bien... et ces habits que vous avez là me prouvent que vos vilaines idées vous occupent toujours.

JENNY, *avec embarras.* Non, j'essayais ce matin ce costume; je ne sais pourquoi, un caprice, un souvenir.... le dernier sans doute.

SARAH, *vivement.* Dites-vous vrai?

JENNY. Je te le jure; j'y pense pour la dernière fois.

SARAH. Quel bonheur!.. et comment cela se fait-il! vous, qui hier encore?

JENNY, *vivement.* Ah! c'est que depuis hier... c'est que cette nuit... (*Se reprenant.*) un rêve, un rêve affreux, auquel je ne peux penser encore sans effroi, m'a fait voir de près, ce que de loin mon imagination m'avait montré si brillant et si beau!. j'étais folle!.. et maintenant que j'y pense, j'ai tort de leur en vouloir.

SARAH. Et à qui donc?

JENNY. *sans écouter Sarah et sans la re-*

garder. Ils sont ce qu'ils doivent être, ce qu'ils ont toujours été... ce ne sont pas eux, c'est moi qui suis changée; les soins qui m'entouraient, l'éducation que j'ai reçue, m'ont donné une autre existence, des pensées plus généreuses, de meilleurs sentimens, peut-être... et je dois en remercier, je dois en aimer encore plus celui à qui je dois tant de bienfaits.

SARAH. Vous avez raison... et quoique je ne comprenne pas bien encore comment ce changement-là est arrivé...

JENNY. Tant mieux, tant mieux, je ne sais où j'ai l'esprit en te racontant tout cela; n'en parle à personne, et garde-moi bien le secret.

SARAH. Je vous le promets.

JENNY. Mais, je ne veux pas que milord me voie sous ce costume... Je passe dans mon appartement.

SARAH. Oui, mamzelle!

JENNY. Viens m'y rejoindre, j'aurai besoin de toi

SARAH. Je vous suis, le temps de mettre cette chambre en ordre.

JENNY. Ah! quel bonheur!

SARAH. Soyez donc tranquille. (*Jenny entre par la porte à droite.*) Il faut convenir qu'elle a fait là un rêve bien heureux.

AIR : *Vaudeville de l'Homme vert*

Voilà pour elle, quand j'y pense,
Un' bien bonn' nuit, un bon sommeil!
D' sa foli', d' son extravagance
Ell' s' trouv' corrigée au réveil!
D'aut' pensées en son cœur s'élèvent!...
Ah! quel bonheur pour not' pa...
Si tous les insensés qui rêvent
Pouvaient se réveiller guéris.

C'est milord!..

SCENE III.

SARAH, LORD WOLSEY.

LORD WOLSEY. Tu me vois de bien bonne heure, Sarah; mais je t'avoue que je n'ai pas dormi, que je ne puis rester en place... et t'ayant vue entrer chez ta maîtresse, je suis venu savoir si elle était éveillée.

SARAH. Oui, Milord.

WOLSEY. Si elle pouvait me recevoir.

SARAH. Pas encore... Elle s'habille.

WOLSEY. Tâche qu'elle se dépêche... il me tarde tant d'apprendre sa décision, de connaître sa réponse.

SARAH. C'est bien naturel... et pour ma part je ne peux pas lire dans la pensée de mademoiselle... mais j'ai idée que la réponse sera bonne.

WOLSEY. Dis-tu vrai?.. Je ne pourrais jamais assez payer une pareille nouvelle... mais de grâce qu'elle ne me fasse pas languir; car, moi, qui d'ordinaire suis calme et de sang-froid, j'aurais peut-être de la force et du courage contre un grand malheur... mais je n'en ai pas pour commander à l'impatience et à l'agitation que j'éprouve... Va, Sarah... va vite...

SARAH. Oui, milord!.. Pauvre homme qu'il va être content?

(*Elle sort par la droite.*)

SCENE IV.

WOLSEY, *seul.*

En vérité je suis honteux de ma faiblesse; mais quel homme serait plus raisonnable que moi? prêt a posséder ou à perdre pour jamais un trésor dont je connais seul tout le prix... car j'ai vu croître et se développer sous mes yeux tant d'attraits, tant de vertus, tant d'heureuses qualités!.. et cette exaltation même que je lui reproche parfois ajoute encore un nouveau charme à ce caractère si candide et si naïf... Oui, je l'ai juré, c'est à Jenny que sera unie ma destinée... à elle ou à personne au monde!.. Mais que les instans s'écoulent lentement!.. cette nuit en rentrant... j'espérais trouver une lettre d'elle, que je n'ai pas reçue... (*Il s'asseoit auprès de la table.*) Est-ce bon ou mauvais signe?.. et cette réponse si désirée... (*Jetant les yeux sur la table.*) Que vois-je!.. son écriture.. (*Lisant.*) « A lord Wolsey, à mon bien» faiteur. » (*Tenant la lettre.*) Ah!.. je tremble... (*Il se lève.*) « A mon bienfaiteur. » A quoi bon?.. c'est à mon époux... qu'il fallait dire. Allons, lisons... (*Il lit la lettre tout bas.*) O ciel!.. (*Il la relit encore.*) Elle est décidée à quitter ce château... et à renoncer à mes bienfaits dont elle n'est pas digne... car elle en aime un autre!.. (*Avec colère.*) Un autre!.. Eh! qui donc?.. (*Cherchant à se calmer.*) Allons... allons, que vais-je faire? l'accabler de ma jalousie, de mes reproches... m'avilir à ses yeux, moi qui lui demandais de la franchise... Eh bien! elle m'a obéi... elle ne m'aime pas.. elle en aime un autre...

AIR : *Un jeune Grec.*

Et pourquoi donc en serais-je irrité?
Suis-je de ceux qui voulant tout apprendre,
Vont demandant tout haut la vérité,
Et qui plus tard ne savent pas l'entendre?
De cet aveu naïf et sans détour,
Mon cœur doit-il lui faire un crime?
Non, non... soyons généreux à mon tour;
Si je n'ai pu mériter son amour,
Méritons au moins son estime.

SCENE V.

SARAH, JENNY, *sortant de la porte à droite, puis* WOLSEY, *dans un fauteuil, à gauche, auprès de la table.*

SARAH*. Oui, mademoiselle, il est là qui vous attend; donnez-lui une bonne parole.

JENNY. Je ne demande pas mieux; mais c'est si difficile à dire: ne me quitte pas, reste près de moi. (*S'approchant timidement de Wolsey.*) Milord, je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir de si bonne heure.

WOLSEY, *qui a tressailli en entendant sa voix, se lève et la salue froidement.* Je suis bien indiscret, peut-être.

JENNY. Oh! jamais... vous savez bien que quand je vous vois je suis heureuse!

WOLSEY, *froidement.* Je vous remercie!

JENNY, *bas à Sarah.* Il n'a pas l'air content.

SARAH. Dites-lui quelque chose de mieux encore.

JENNY, *se rapproche de lui, et après un instant d'hésitation lui dit.* Votre soirée d'hier a-t-elle été brillante?

WOLSEY, *toujours froidement.* Très-brillante.

JENNY. Il ne vous est rien arrivé en route?

WOLSEY, *de même.* Un accident dont ce n'est pas la peine de vous parler.

JENNY, *timidement.* Et pourquoi donc? vous savez bien que tout ce qui vous concerne... (*avec émotion*) me touche et m'intéresse... (*plus tendrement*) que rien de vous ne peut m'être indifférent.

WOLSEY, *froidement.* Oui, je connais votre bon cœur.

JENNY, *bas à Sarah.* Il ne comprend pas; je ne peux cependant dire mieux.

SARAH, *de même.* Vous ne parlez pas assez clairement.

JENNY. Tu crois! (*Se rapprochant de lui.*) Milord...

WOLSEY, *avec un peu d'impatience.* Eh bien!... que me voulez-vous?

JENNY, *avec embarras.* Je ne sais, j'aurais voulu vous dire, vous apprendre...

SARAH, *l'encourageant tout bas.* C'est cela.

JENNY. Ça n'est pas ma faute, milord, mais c'est si difficile à vous avouer!

SARAH, *de même.* C'est bien.

WOLSEY, *avec calme.* Je vous comprends, Jenny, ma présence vous embarrasse.

JENNY, *naïvement.* C'est vrai.

WOLSEY. Vous avez un secret que vous n'osez me confier.

JENNY. Ah! milord...

WOLSEY, *lui prend la main, elle s'arrête avec timidité.*

AIR *de Céline.*

C'est un secret qui vous tourmente,
Et pèse là, sur votre cœur!...

JENNY.

Oui, j'en conviens, je suis tremblante.

WOLSEY.

Et d'où vient donc cette frayeur
Que ma vue ici vous inspire,
Et qui semble vous dominer?

JENNY.

Hélas! je n'ose vous le dire...
Ne pouvez-vous le deviner?

WOLSEY, *à part.* Pauvre enfant! elle redoute ma colère, ou plutôt elle craint de me voir malheureux! allons, ne soyons pas généreux à demi, ne lui laissons pas même la douleur d'un regret ou d'un remords. (*Haut.*) Jenny, écoutez-moi!

JENNY, *s'approchant de lui vivement.* Me voici!

WOLSEY. Depuis hier, j'ai réfléchi.

JENNY. Et moi aussi!

WOLSEY. J'ai vu combien il était peu sensé à moi de songer à vous épouser.

JENNY, *à Sarah.* O ciel!

WOLSEY. Ma raison, que j'ai fini par écouter, m'a démontré tous les inconvéniens d'un pareil mariage; m'a prouvé que je ne devais plus vous aimer, du moins comme je faisais... et quand une résolution me paraît juste et raisonnable, vous le savez, Jenny, quoi qu'il m'en coûte, je sais la tenir... ainsi, mon enfant, que la crainte de m'affliger ou de me faire de la peine ne vous empêche pas de faire un choix... je vous rends votre liberté, comme je vous demande, de mon côté, à reprendre la mienne.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

JENNY, *à Sarah.* Ah! c'est fait de moi!

SARAH. V'là ce que c'est d'attendre si long-temps... les hommes font comme nous... ils changent d'idée!

JENNY, *bas.* Que veux-tu que je lui dise maintenant?

SARAH, *bas.* Rien... il ne veut plus! (*Haut, et passant auprès de Wolsey.*) Et cependant, tout à l'heure encore il me semblait que milord...

WOLSEY. Il suffit, Sarah, laissez-nous! j'ai maintenant à parler en particulier à votre maîtresse.

* Sarah, Jenny, Wolsey.

SARAH. Oui, milord... (*A part, en s'en allant.*) Ah! mon Dieu! quel dommage!..

(Elle sort par le fond.)

SCENE VI.

JENNY, WOLSEY.

WOLSEY, *se levant.* Nous sommes seuls, Jenny, et vous pouvez parler sans crainte à votre ami, à votre père...

JENNY. Qu'attendez-vous de moi, monsieur?

WOLSEY. Que vous imitiez ma franchise... maintenant que la reconnaissance ne vous oblige plus à cacher vos véritables sentimens, il est tout naturel que je désire les connaître.

JENNY. Que voulez-vous dire?

WOLSEY. Que je viens ici comme votre conseil et votre tuteur, causer avec vous sur le choix que vous avez fait.

JENNY. Moi! je n'en ai aucun, je vous le jure.

WOLSEY. A quoi bon cette dissimulation? je ne vous reconnais pas là, Jenny... c'est la première fois de votre vie que vous ne me dites pas la vérité; voyez plutôt...

(Il lui montre la lettre.)

JENNY. O ciel! ma lettre d'hier soir!

WOLSEY. Je venais ici pour vous annoncer un changement de résolution, pour vous dire que je renonçais décidément à vous épouser, lorsque cette lettre a frappé mes yeux...

JENNY, *à part.* O mon Dieu! (*A Wolsey.*) Vous l'avez lue?...

WOLSEY. Le mal n'est pas bien grand... votre intention n'était peut-être pas de me l'envoyer encore; mais je l'ai trouvée ici à mon adresse; et, après tout, il aurait toujours fallu m'apprendre ce que vous m'écrivez là.

JENNY. Jamais! jamais!.. ne croyez pas, milord...

WOLSEY. Que vous puissiez aimer quelqu'un?... Je vous ai dit, mon enfant, que cela ne m'offensait en aucune façon... et si, comme je n'en doute pas, c'est une personne qui mérite votre tendresse, une personne digne de votre choix...

JENNY, *se tordant les mains.* Ah! je mourrai de honte!

WOLSEY. Eh bien!... vous vous taisez.. son nom?

JENNY. On ne le saura jamais, ni vous, ni personne au monde... D'ailleurs, je vous l'ai dit, je ne l'aime pas, je ne l'aime plus.

WOLSEY. Ce n'est guère probable. (*Lisant la lettre.* « Je l'aime, je l'adore... je » ne puis vivre sans lui. » Vous m'écriviez cela hier soir; nous voici au matin; et ce n'est pas dans l'intervalle de quelques heures... ce n'est pas du jour au lendemain qu'une personne telle que vous peut changer de sentimens... des sentimens aussi violens... (*Voyant Jenny qui s'est caché la tête dans ses mains.*) Eh bien! Jenny, qu'est-ce que cela signifie? ce ne sont pas des pleurs, des sanglots que je vous demande, c'est la vérité... c'est le nom de celui que vous aimez.

JENNY, *joignant les mains.* Oh! milord, milord, je suis une malheureuse et coupable créature... je ne suis pas digne de vos bontés... accablez-moi de votre colère, abandonnez-moi; mais ne m'interrogez pas, ne me demandez rien; car je ne puis rien dire... et si vous deviez jamais connaître la vérité... je crois que je me tuerais.

WOLSEY. C'en est trop! et une pareille obstination... (*Jedediah paraît à la porte du fond.*) Qui vient là? qui vient nous interrompre?

SCENE VII.

JENNY, WOLSEY, JEDEDIAH.

JEDEDIAH. C'est moi, milord, votre régisseur Jedediah.

JENNY, *à part.* O ciel!

WOLSEY. Que voulez-vous?

JEDEDIAH. Est-il vrai, comme on nous l'a dit, que ce château et ses dépendances appartiennent désormais à miss Jenny, votre pupille?

WOLSEY. Sans doute.

JEDEDIAH. C'est que j'aurais voulu vous parler du bail de la ferme... et d'autres détails d'administration.

WOLSEY, *brusquement.* Cela ne me regarde plus, adressez-vous à elle. (*Lui montrant Jenny.*) Car la voici.

JEDEDIAH. Mille pardons!.. (*Il passe en s'inclinant près de Jenny qui est à droite du théâtre et qui s'asseoit, en lui tournant à moitié le dos**.) J'espère que les renseignemens que milady pourra prendre de moi dans le pays... seront tous à mon avantage, car je puis dire que pour la morale et les principes. (*Regardant Jenny.*) Ah! mon Dieu!.

WOLSEY. Qu'avez-vous donc?

JEDEDIAH. Je disais... à milady que pour le chapitre de la probité et des mœurs... (*Regardant toujours Jenny.*) Mais c'est un hasard bien singulier!..

* Jenny, Jedediah, Wolsey.

WOLSEY, *avec intention*. Lequel? votre probité...

JEDEDIAH. Eh non, milord, il s'agit de... d'une erreur, d'une absurdité... qui n'a aucun rapport avec la ferme du Kendal... dont je voulais vous parler.

JENNY, *à part*. O mon Dieu!

JEDEDIAH. Deux concurrens s'en disputaient le bail et voulaient, chacun de son côté, venir solliciter... et importuner milady.. qui aurait peut-être été bien embarrassée pour se décider entre eux! Je les ai engagés à réunir leurs prétentions; et comme ce sont, l'un et l'autre, de braves et honnêtes gens... dont milady n'aura que de la satisfaction... si elle voulait les recevoir.

WOLSEY. C'est bien le moment... qu'ils aillent au diable.

JEDEDIAH. Ils sont là.

SARAH, *à la porte du fond*, *avec John et Dorothée*. Avancez.

WOLSEY. Eh bien! alors, qu'ils se dépêchent.

SCENE VIII.

Les Mêmes, JOHN et DOROTHÉE, *amenés par* SARAH.

SARAH. Avancez... miss Jenny est là.

JENNY, *les apercevant*. Ah! c'est fait de moi.

DOROTHÉE * *un peu au fond du théâtre*, *donnant le bras à John*. Salut, milord, milady, et toute la compagnie.

WOLSEY. C'est bon; dites à ma pupille ce qui vous amène.

DOROTHÉE, *s'avançant près de Jenny*.

AIR *de la Bergère châtelaine*.

C'est au sujet de c'te ferme
Qu'il nous faut pour nous marier,
Pour c'qu'est d'bien payer son terme,
Il n'y a pas d'meilleur fermier.
J' somm's pauv', mais not' cœur renferme
Honneur, probité, bonne foi...

(*Levant les yeux sur Jenny et s'arrêtant.*)

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-c' que j'voi!

JEDEDIAH, *à part*.

Ça lui fait l'même effet qu'à moi.

JOHN *étonné*, *regarde Dorothée*.

Qu'est-c' qui lui prend?.. ell' dont l'usage,
Est d' parler toujours si long-temps.

(*S'avançant près de Jenny***.*)

Oui, milady, c'n'est qu'au village
Que l'on trouve des cœurs constans.
Aussi, nous ferons bon ménage,
Car, nous nous aimons, elle et moi...

(*Levant les yeux sur Jenny et s'arrêtant.*)

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-c' que j'voi?

DOROTHÉE.

V'là qu'il est aussi bête que moi!

JOHN.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-c' que j'voi?

JEDEDIAH *et* DOROTHÉE.

Ça lui fait l'même effet qu'à moi. (*bis.*)

DOROTHÉE, JOHN *et* JEDEDIAH, *parlant*, *tous trois ensemble entre eux*. Hein! dites donc... c'est inconcevable, n'est-ce pas?.., et si on n'était pas ici... dans ce château.

WOLSEY, *à Jedediah avec impatience*. Ah ça!.. qu'avez vous donc?

JEDEDIAH. Rien, milord... c'est John Gripp...

SARAH, *toute tremblante*, *et regardant attentivement John et Jenny*. O ciel! John Gripp!

(Jenny fait de loin des signes à Sarah pour lui imposer silence.)

WOLSEY, *regardant Sarah*. Et elle aussi! je ne vois que des visages interdits... êtes-vous donc tous frappés de vertige. (*Allant à Jenny.*) Qu'est-ce que tout cela signifie?*

JENNY, *cherchant à reprendre de la fermeté*. Je ne saurais l'expliquer, milord... et comme je n'ai ici d'autres droits que ceux que je tiens de vous-mêmes... c'est à vous de décider, et de répondre à leurs demandes.

(Elle lui fait la révérence et sort par la droite.)

SCENE IX.

WOLSEY, JOHN, DOROTHEE, JEDEDIAH, SARAH.

JOHN, *la saluant pendant qu'elle sort*, *à Dorothée*. Etions-nous bêtes.... regardez, regardez donc cette tournure et c'te belle robe! c'est impossible.

(Sarah passe à droite du théâtre, et se tient derrière lord Wolsey.)

DOROTHÉE. Vous avez raison.

JEDEDIAH. C'est ce que je me suis dit.

WOLSEY. Et de qui donc parlez-vous? le saurais-je enfin?

JOHN. Oui monseigneur, c'est qu'autrefois mon père Robert-Gripp avait chez lui, à la taverne du *Chariot d'or*, une petite orpheline nommée Catherine, qui avait été enlevée par des voyageurs...

WOLSEY. O ciel!

JOHN. Il y avait plus de cinq ans qu'on ne savait ce qu'elle était devenue, quand elle s'est présentée, c'te nuit, à la taverne.

* Jenny, Dorothée, Jedediah, John, Wolsey.
** Jenny, John, Dorothée, Jededia, Wolsey.

* Jenny, Wolsey, John, Dorothée, Jededia, Sarah.

WOLSEY, *vivement.* Cette nuit! en êtes-vous bien sûr.

SARAH, *à part.* O mon Dieu!

DOROTHÉE. Pardine, c'est moi et M. Jedediah qui l'avons reçue... elle venait de mander M. John.

JEDEDIAH. Et une place de servante!

DOROTHÉE. C'est elle que le constable voulait arrêter, et qui venait de s'enfuir quand vous êtes arrivé.

WOLSEY, *avec colère.* Non... je ne puis le croire...

SARAH, *à part, avec abattement.* Je n'en doute plus!

JOHN. Oh! ce n'est rien encore, et v'là le plus étonnant... c'est que c'te petite paysanne... cette servante... ressemble à milady...

JEDEDIAH. Que c'est à s'y méprendre!

DOROTHÉE. Sauf l'élégance et la noblesse?

JOHN. Que l'autre petite ne pouvait pas avoir.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

C'est la nuit seul'ment que j' l'ai vue,
Et j'viens de voir l'autre au grand jour;
L'une est un' servante ingénue
Et l'autre un' grand' dam' de la cour,
Qui est riche et brillante à c' qui m' semble,
Tandis qu' l'autr' n'a rien... Ça suffit
Pour prouver que ça se r'semble
Tout comme le jour et la nuit.

WOLSEY, *s'efforçant de sourire.* Tu as raison!.. je sais maintenant ce que cela veut dire... et je sais qui a causé à tous votre erreur... je vous l'expliquerai... Allez, Jedediah, dressez ce bail avec mistriss Dorothée. nous le signerons tantôt. (*Ils sortent tous par la porte du fond; John est prêt à sortir, milord le rappelle.*) Vous, John, restez, j'ai des renseignemens à vous demander sur les terres que vous faites valoir.

JOHN. A vos ordres milord...

SARAH, *à Wolsey.* Milord, ne croyez pas...

WOLSEY, *à Sarah, à demi-voix.* Prévenez votre maîtresse... qu'elle vienne, je le veux!..

SARAH, *à part.* Oh! mon Dieu! qu'est-ce que cela va devenir?.. (*Regardant John, à part.*) Madame Gripp! la belle avance!

(Elle sort par la porte à droite. Jedeniah et Dorothée sont sortis par la porte du fond.)

SCENE X.

WOLSEY, JOHN.

(Wolsey s'assied sur un fauteuil à droite du théâtre.)

JOHN, Puisque votre grâce me fait l'honneur de me le demander, il ne faut pas qu'elle croie qu'ici la terre est des meilleures... ça donne bien du mal et ça rapporte peu...

WOLSEY. Je n'en doute pas! Vous dites donc, John, que vous avez été élevé avec cette petite Catherine... qui a été enlevée par des voyageurs...

JOHN. Oui, milord.

WOLSEY. Et que vous vous aimiez tous deux...

JOHN. C'est la vérité!.. elle surtout! car, moi, vous entendez bien... depuis le temps, je l'avais oubliée... mais elle... c'te pauvre fille! elle y pensait encore... témoin c'te nuit où elle est venue me retrouver, dans un bon motif s'entend; car elle croyait que je l'épouserais...

WOLSEY. Vraiment!

JOHN, *riant.* Elle le croyait; mais ça ne se pouavit pas, parce que primo d'abord, j'avais des engagemens avec mistriss Dorothée qui m'aime aussi... elles m'aiment toutes... et puis vous le comprenez, milord.

AIR : *Vaudeville du Premier prix.*

On n' peut, surtout pour le mariage,
Prendre une fille qui est sans bien;
Et pour Catherine, c'est dommage,
Tout ce qu'elle a, du reste est, si bien
Elle à d' beaux yeux, un cœur fidèle;
Elle a des vertus, des appas...
Et ce qui me déplaît en elle,
C'est seulement ce qu' ell' n'a pas.

WOLSEY. C'est penser en homme sage et raisonnable.

JOHN. N'est-ce pas? Quant aux terres dont vous me parliez... c'est sablonneux en diable... il n'y a que du sable... du beau sable à la vérité...

WOLSEY, *lentement et le regardant.* Mais si Catherine, que je connais du reste, était un bien meilleur parti que mistriss Dorothée...

JOHN. Que me dites-vous là?..

WOLSEY. Si elle avait à elle des terres, des fermes... si elle était riche?..

JOHN. Cette pauvre enfant!..

WOLSEY. Hésiterais-tu encore à l'épouser?

JOHN Moi! mon bon Dieu!.. mais je l'ai toujours aimée! je vous le disais tout-à-l'heure... et hier quand elle est revenue ça m'a fait un effet... que ça m'avait repris comme autrefois... et quand j'ai vu qu'elle ne voulait seulement pas se laisser embrasser le bout du doigt... je n'y tenais plus... je l'aimais comme un enragé, et si malheureusement elle ne s'était pas ensauvée... je ne sais pas ce que ça serait devenu!..

WOLSEY, *avec intention.* C'est bon... ça

suffit... et tu es bien persuadé de sa tendresse...

JOHN. Cette pauvre chère fille... elle ne peut pas vivre sans moi... elle vous le dirait elle-même si elle était là, si je pouvais la retrouver.

WOLSEY, *se levant*. Je m'en charge... je me charge aussi de lui donner en dot, pour t'acheter des fermes et des métairies, au moins cinq mille livres sterlings.

JOHN. C'est-y possible!.. cinq mille sterling!..

WOLSEY, Mais tu promets de la rendre heureuse?

OHN. Heureuse!.. mais je la rendrai cinq mille fois heureuse!.. pour commencer je, vais envoyer promener mistriss Dorothée... Ah! bien oui, une femme qui n'est pas bonne du tout, et qui n'est pas belle... vous l'avez vue, d'ailleurs, et puis c'était comme un instinct... je n'ai jamais pu la souffrir?..

WOLSEY C'est bon... laisse-moi!

JOHN, *qui était prêt à sortir*, *revient*. V'là, milord, tout ce que vous aviez à me dire sur vos terres...

WOLSEY. Oui, mon garçon...

JOHN, *revenant et d'un air embarrassé*. Il ne faudrait cependant pas croire qu'elles sont si mauvaises qu'on pourrait vous le dire... Il y a du sable, c'est vrai... mais en dessous, bien en dessous... et c'est encore d'un bon produit... c'est pas pour moi, puisque j'y renonce, et que j'abandonne le bail à mistriss Dorothée.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Mais loin d'la diminuer, je l' pense,
Vous pourriez l'augmenter encor,
Je vous le dis en conscience,

W

Assez, te dis-je.

JOHN.

Oui, milord.

WOLSEY.

Va tout disposer, je l'exige.

JOHN.

Comm' ça double une passion,
Quand la fortune vous oblige
A suivr' votr' inclination.

ENSEMBLE.

JOHN.

Je vais tout rompre à l'instant même,
L'amour me f'ra tout refuser,
C'est désormais Cath'rin' que j'aime,
Et je reviens pour l'épouser.

WOLSEY.

C'est en vain, dans mon trouble extrême
Que je cherchais à m'abuser;
Oui, je le vois, c'est lui qu'elle aime;
C'est lui qu'elle doit épouser.

(*John sort.*)

SCENE XI

WOLSEY, JENNY.

Jenny entre par la porte à droite, et se dirige lentement vers la gauche du théâtre.

WOLSEY. Allons, allons, du courage! c'est elle! (*Apercevant Jenny qui entre pâle et les yeux baissés, il lui dit avec douceur.*) Vous vous êtes fait bien attendre, miss Jenny...

JENNY. Oui...Sarah m'avait dit que vous me demandiez... mais je n'osais... j'aurais voulu me cacher à tous les yeux et surtout aux vôtres...

(Elle cache sa tête entre ses mains.)

WOLSEY, *s'approchant d'elle*. Calmez-vous, Jenny! et tâchez de m'entendre de sang-froid. (*Après un instant de silence.*) Vous vous doutez bien que je sais tout... je ne vous ferai pas de reproches, ils seraient inutiles maintenant.

JENNY. Ah! milord!

WOLSEY. Ne m'interrompez pas, et voyons, dans la position où vous vous êtes mise, le meilleur parti qui vous reste à prendre... nous vivons dans un temps où peu-à-peu et grâce au ciel toutes les distances s'effacent, et en fait de mariage, il n'y a plus guère d'inégalité de rang, de naissance, ou de fortune; cependant il en existe une autre; celle de l'éducation... celle-là on ne peut la braver impunément; car avec elle il n'y a pas en ménage de bonheur possible... et vous concevez vous-même que votre ton, votre langage, vos manières ne s'accorderont jamais aux yeux du monde avec celle de M. Gripp.

JENNY. Ah! de grâce!..

WOLSEY. Je ne dis pas cela pour vous faire changer d'idée, ni contrarier en rien vos inclinations : on l'essayerait en vain... et d'ailleurs telle n'est pas mon intention... mais je dis seulement que ne pouvant l'élever jusqu'à vous, il faut dans votre intérêt même descendre jusqu'à lui... et voici ce qui me semble convenable...vous quitterez ce pays où votre sort passé nuirait à votre bonheur à venir... vous irez dans le Northumberland... j'ai là une habitation charmante, à mi-côte, et dans la plus riante situation... auprès, est une riche métairie, des prés, des bois, des champs vastes et fertiles que votre mari fera valoir, et dont vous pourrez vous-même surveiller l'exploitation...c'est là que s'écouleront vos jours, près de votre mari... près de celui que vous aimez... vous serez heureuse et moi

aussi... puisque j'aurai assuré votre bonheur...

JENNY. Ah! milord, je ne sais comment vous remercier, non de vos bontés... dès long-temps, j'y suis accoutumée... mais du soin que vous prenez de relever à ses propres yeux une pauvre fille qui regardait comme le plus grand de ses malheurs la perte de votre estime.

WOLSEY. Moi! Quelle idée!

JENNY. Je l'ai mérité, je le sais... aussi, résignée à mon sort, je subirai tous les châtimens que vous ordonnerez... même le plus grand de tous... celui de ne plus vous voir... mais ne me condamnez pas à épouser John Gripp... je vous le demande en grâce! je vous le demande à genoux!

WOLSEY, *la relevant.* Que faites-vous?.. et qu'entends-je?.. O ciel!..

JENNY. Ah! vous saurez tout ce qui s'est passé dans mon cœur... je puis maintenant tout vous avouer, je n'en serai pas plus malheureuse... Eh bien! oui, sous ce ciel étranger où vous m'avez conduite, j'avais conservé les premières impressions de mon enfance, et le souvenir de ces lieux que ma tête romanesque avait embellis, et que l'éloignement même favorisait encore; car la réalité n'était pas là pour détruire les rêves que mon imagination avait créés... aussi, quand pour rester fidèle à mes premiers sermens, je renonçai à la fortune et à l'amitié... quand remplie d'espoir, de souvenirs, d'enthousiasme, j'arrivai dans ces lieux que je croyais regretter...près de celui que je croyais aimer!.. ah! que le désenchantement fut prompt et rapide! pour dissiper tous mes rêves, détruire mes illusions, et me rendre enfin à moi-même, il n'a fallu, ni les conseils du temps, ni ceux de la raison... il n'a fallu que l'aspect de la vérité... la vérité horrible... hideuse! ce que je voyais ressemblait si peu à ce que j'avais rêvé, que saisie d'effroi, d'horreur et de dégoût, je me suis enfuie en fermant les yeux: je ne les ai rouverts qu'ici... et alors je me suis comprise moi-même, et j'ai vu clair dans mon cœur... oui, je m'étais fait un être idéal... en qui j'avais tout réuni: vertus, noblesse, générosité!... tout cela je l'avais rêvé... ou plutôt tout cela existait près de moi, et je perds tous ces biens au moment où j'en connais tout le prix!

WOLSEY. Que dites-vous?

JENNY. Oui, milord, je l'ai juré! je ne vous verrai plus! je veux fuir! je veux m'ensevelir loin de vous dans quelque retraite!.. mais avant de vous quitter à jamais, et pour que je sois punie autant que je l'ai mérité, pour que vous jugiez vous-même du châtiment qui m'est réservé... Je vous aime...

WOLSEY. Jenny!

JENNY. Et si je vous fais un tel aveu c'est que séparés désormais je sais que rien ne peut nous réunir, que vous ne m'aimez plus, que mon imprudence et mes fautes m'empêchent d'être à vous... et qu'après ma démarche d'hier et de cette nuit...

WOLSEY, *vivement.* Rassurez-vous, personne ne la connaîtra, personne ne pourra jamais soupçonner...

JENNY. O ciel! et comment?

WOLSEY. Fiez-vous à moi du soin de sauver mon amie et ma femme...

(Il l'embrasse avec transport.)

JENNY, *hors d'elle-même.* Qu'entends-je?

WOLSEY, *lui prenant la main.* Reste là! près de moi!

SCENE XII.

JEDEDIAH, DOROTHÉE, JOHN, WOLSEY, JENNY, SARAH.

JOHN, *se disputant avec Dorothée.* Oui, morbleu, vous pouvez garder le bail, et votre main... je ne tiens pas plus à l'un qu'à l'autre: qu'est-ce que c'est que tout ça? auprès d'un mariage d'inclination!

DOROTHÉE. Ah! vous le prenez ainsi.. eh bien! soit.

JEDEDIAH. Silence, donc, devant milord et devant miss Jenny!

JOHN, *s'approchant de Wolsey.* Me v'là, milord, et d'après votre promesse, j'ai tout rompu.

WOLSEY. Tu me vois désolé, mon garçon, j'espérais te servir et cela n'est plus en mon pouvoir... la femme de chambre de miss Jenny a disparu du château.

JOHN, *étonné.* Comment, la femme de chambre!

WOLSEY. Oui, cette petite Catherine... que nous avions rencontrée dans nos voyages. Frappés comme vous de son étonnante ressemblance avec ma pupille, nous l'avions emmenée, prise à notre service, et nous lui portions un véritable intérêt... la preuve, c'est que j'espérais, comme je te l'ai dit, lui donner une dot considérable et la marier avec toi...

JOHN. Eh bien?..

WOLSEY. Eh bien! elle vient de confier à sa maîtresse qu'elle t'avait aimé autrefois quand elle était enfant, mais qu'hier en te revoyant, cet amour-là s'était en allé sur-le-champ.

JOHN. Ça n'est pas possible!

WOLSEY. Ça l'est tellement, qu'elle a déclaré que pour rien au monde elle ne t'épouserait, et qu'elle est partie...

JOHN. Partie... et sa dot?

WOLSEY. Sa dot aussi...

JOHN. Ah! mon Dieu... en voilà du malheur...

DOROTHÉE. C'est bien fait.

WOLSEY. Elle est allée se réfugier bien loin d'ici, dans le Northumberland.

JENNY. Où nous irons bientôt la rejoindre.

JEDEDIAH. Quoi! milady quitterait ce pays?

JENNY. Oui, monsieur Jedediah, (*regardant Wolsey*), dès ce soir... (*Bas.*) Et pour jamais.

JOHN, *de l'autre côté, s'adressant à Dorothée avec qui il a parlé bas.* Allons, Dorothée... vous ne serez pas cruelle... et puisque je reviens à vous!

DOROTHÉE. Votre servante!... j'en ai un autre en vue! et puisque j'ai maintenant à moi toute seule le bail de la ferme... qui est tout dressé et que milord et milady m'ont promis de signer...

JENNY. Volontiers!... mais à une condition expresse... c'est que vous consentirez à épouser John Gripp qui vous le demande!... je le veux.

JOHN. Ah! milady, que de bontés!..

JEDEDIAH. M'en voilà débarrassé.

JOHN. Ça sera toujours un dédommagement et une consolation... car vrai, Dorothée, ce n'est parce que vous êtes là... mais l'autre valait mieux...

JENNY, *bas à Sarah.* Viens, Sarah... je te dirai tout. Ah! que je suis heureuse!...

JOHN, *à Jedediah, sur le devant du théâtre.* Qui aurait dit ça de cette petite Catherine... que ma vue produirait cet effet-là sur elle... et qu'elle m'abandonnerait... Ah! les femmes!...

JENNY, *à Wolsey.* Partons, milord.

JOHN. Je suis une vrai victime.

JEDEDIAH, *montrant Dorothée.* Puisque tu l'épouses...

JOHN. C'est ce que je voulais dire!...

DOROTHÉE. Hein...

JOHN. Rien.

JENNY, *au public.*

AIR *du Vaudeville des Frères de lait.*

Je me trompais, exaltée et légère,
Quand je disais : *Sa chaumière et son cœur.*
Pour être heureux, un cœur, une chaumière,
Ne suffisent pas, j'en ai peur;
Et cependant, reprenant mon erreur,
Moi, débutante, inconnue, étrangère,
Je me croirais au comble du bonheur,
Si je pouvais ce soir, dans ma chaumière,
De mes juges gagner le cœur.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Fragment de Gustave.*

Oui, voilà dans ces lieux le bonheur de retour,
Célébrons en ce jour et l'hymen et l'amour.

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, Nº 46, AU MARAIS.

CORNARO,

TYRAN PAS DOUX,

TRADUCTION EN QUATRE ACTES ET EN VERS

D'ANGELO,

TYRAN DE PADOUE,

Par MM. Dupeuty et Duvert,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 18 MAI 1835.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CORNARO, homme farouche et crédule	M. LEPEINTRE jᵉ.
MOLLEFFO, poêlier-fumiste, moyen âge	M. CH. POTIER.
PSALMODI, paillasse sententieux et vindicatif	M. FONTENAY.
CASTORINE, épouse de Cornaro, vertueuse et adultère	Mˡˡᵉ C. STÉPHANY.
MALAGA, danseuse de corde, femme faible	Mˡˡᵉ BROHAN.
POLICHINELLA, femme de chambre de Castorine	Mˡˡᵉ É. STÉPHANIE.
CACHNÉ, autre femme de chambre	Mˡˡᵉ CAROLINE.
UN NOTAIRE, officier public	M. BALLARD.
UNE VOIX dans la salle	M. CASSEL.
LE SOUFFLEUR du théâtre	M. ACHILLE.

La scène se passe à Paris. Le premier acte dans le jardin de Tivoli; le deuxième et le troisième chez Cornaro; le quatrième chez Malaga.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin de Tivoli illuminé d'un lampion, au-dessus duquel on lit: *Ceci est une illumination.*

SCENE PREMIERE.

CORNARO, MALAGA, PSALMODI.

Psalmodi est endormi, il a un violon auprès de lui.

MALAGA, *entrant avec Cornaro par la droite.*

Quoi! père Cornaro; mais je n'en reviens pas!
Vous ici, dans ces lieux?

CORNARO.

Oui, je suis sur tes pas;
Oui, Tivoli, ce soir, ouvre à ton bénéfice.
De mes trois francs dix sous j'ai fait le sacrifice.
Pour obtenir un mot, un regard simple et doux,
Je t'apporte mon cœur et mes trois francs dix sous.

MALAGA.

Un homme marié! quelle horreur!

CORNARO.

Eh! qu'importe!
Beaucoup plus que la loi la passion est forte;
Te suivre est mon bonheur; souvent quand je suis seul,
Je donnerais vingt francs pour être un épagneul,
Et malgré mes vieux jours, je crois, miséricorde!
Que j'apprendrais, cruelle, à danser sur la corde,

D'une grosse voix.

Pour te suivre encor là. Si ton cœur le voulait,
Que je serais heureux d'être ton beau valet!...

MALAGA.

Arrêtez! quelle voix! quels cris d'hippopotame!
Êtes-vous le cousin du bourdon Notre-Dame?

CORNARO.

Non. Quant à mon amour, nous sommes à Paris,
La loi sur le cumul n'atteint pas les maris,

MALAGA.

Oui; mais l'indigne objet de ce feu ridicule,
Le connaissez-vous bien? Moi, je suis funambule;
Le hasard à Paris n'a point conduit mes pas;
J'y viens pour des projets que l'on ne connaît pas.
Répondez! Savez-vous ce que c'est qu'une mère?

CORNARO, *un peu étonné.*

La question, ma belle, est extraordinaire.

MALAGA.

J'en conviens... Répondez, et parlez sans détour.

CORNARO.

Communément c'est celle à qui l'on doit le jour.

MALAGA.

Votre réponse est juste et pleine de mérite;

Lui serrant la main.

Vous êtes très-malin, je vous en félicite.

CORNARO, *s'inclinant.*

De rien!

MALAGA.

Ce n'est pas tout; en fait de questions,
J'ai de quoi vous fournir, j'ai des provisions:
Dites-moi, savez-vous ce que c'est qu'une femme?

CORNARO, *finement.*

J'en ai quelque soupçon. Demandez à madame
Cornaro, vous verrez qu'en mainte occasion...

MALAGA, *l'interrompant vivement.*

Très-bien, vous le savez.

CORNARO, *à part.*

Quelle obstination
Met-elle à m'adresser des phrases saugrenues,
Des questions sans suite et qui tombent des nues!

MALAGA.

Vous ne devinez pas où je veux en venir?

CORNARO.

De comprendre cela je n'ai pas le plaisir.

MALAGA.

C'est pour vous dire donc que j'avais une mère...

CORNARO.

Eh bien, je m'en doutais; ça, c'est très-ordinaire,
Même on ne peut venir au monde en sûreté
Sans avoir accompli cette formalité.
Votre mère...?

MALAGA, *d'un air modeste.*

Chantait sur la publique voie;
Il faut prendre l'état que le ciel nous envoie.

CORNARO.

Bon! Chanteuse en plein vent, c'est un fort bel état.

MALAGA.

Surtout quand on l'exerce avec un tel éclat.
D'un pouvoir ombrageux elle bravait l'attaque,
Car de la préfecture elle portait la plaque;
D'un petit violon en cuivre non doré
Le poitrail maternel se trouvait décoré.
Heureuse si sa voix, au son de la cymbale,
N'eût jamais entonné que la chanson légale;
Mais dans la politique elle fit un écart;
De là tous nos malheurs.

CORNARO, *avec sentiment.*

J'y prends beaucoup de part.

MALAGA.

Un gendarme passait, sa fureur fut sans bornes...
Oh! qu'ils sont embêtans, ces juges à trois cornes!

CORNARO.

Je suis de votre avis.

MALAGA.

Il empoigna maman,
Et le tambour de basque, et tout le tremblement;
Et d'un air triomphant il l'emmenait au poste,
Lorsqu'une jeune fille au même instant l'accoste...

CORNARO.

Ah! c'est fort dramatique!

MALAGA.

Ange échappé du ciel
Et tombé tout exprès sur le pont Saint-Michel,
Un affreux coup de poing, emplâtre salutaire,
Est par elle appliqué sur ce nez militaire.
Le gendarme roulant, honteux et tout confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

CORNARO.

Ce récit est touchant, la chose est bien certaine,
Il rappelle de loin un vers de Lafontaine;
Mais, n'importe, aux Français, le narré d'un tel fait
Ferait, étant bien fait, un effet très-parfait.
Il faudra voir.

MALAGA.

Ma mère, en cette circonstance,
Transportée et de joie, et de reconnaissance,
Regarde avec dédain sa plaque de métal,
Détache de son sein l'objet préfectoral!
Puis, saisissant la main de sa libératrice:
Vous venez de me rendre un énorme service,
Prenez! ceci toujours vous portera bonheur.
Elle est morte depuis, ma mère.

CORNARO.

Ah!

MALAGA.

Sur l'honneur.
Et depuis ce temps-là, comme feu Télémaque,
Je cours pour découvrir la maternelle plaque;
Je ne puis la trouver.

CORNARO.

C'est avoir du malheur!

On entend Psalmodi ronfler.

Qu'est-ce que j'entends là? Quel est donc ce ronfleur?

MALAGA.

C'est mon pauvre paillasse, un homme assez bizarre,
C'est le plus grand dormeur de France et de Navarre.
Ce cadeau me fut fait (car c'est un vrai trésor)
Par un de mes anciens, de Dijon (Côte-d'Or),
Riche négociant, ayant le privilége
De fournir le premier la moutarde au Saint-Siége.

CORNARO, *souriant avec malice.*

Connu!

MALAGA.

Ce... Dijonnier, pour plaire aux amateur
Sait fabriquer un tas de petites liqueurs...
Et pour échantillon, en m'adressant cet homme,
Il m'envoya pour lui deux sortes de rogome,
L'un extrait de Lucrèce, et l'autre de Tudor;
Le premier asphyxie, et l'autre vous endort.

CORNARO, *enchanté.*

Mais cela peut servir en mainte circonstance,
J'en voudrais posséder un peu de cette essence.

MALAGA, *étonnée.*

Pourquoi?

CORNARO, *avec légèreté.*

Mais pour tuer, oui, pour faire mourir,
Selon ses appétits chacun prend son plaisir.

MALAGA.

Ah! c'est particulier; vous êtes donc féroce?

CORNARO, *de même.*

Oui, quand je fais du mal mon cœur est à la noce.

MALAGA.

Oh! je n'aurais jamais pensé cela de vous.

CORNARO, *de même.*

D'une voix sombre.

Oui, je suis un tyran... mais un tyran pas doux.
Il ne faut pas juger l'arbre sur son écorce.
J'ai mérité cent fois qu'on me mît à la Force,
Tel que vous me voyez... aussi de toutes parts
Je ne vois que sergens... et je rêve mouchards,

Tendrement.

Et pourtant je vous aime...

MALAGA, *riant.*
Elle est assez étrange,
Votre transition...
CORNARO, *d'un air très-sérieux.*
J'y suis forcé, mon ange,
Quand je ne trouve pas à rompre des chrétiens,
Je change de sujet, vois-tu? je romps les chiens.
MALAGA.
C'est fort ingénieux.
CORNARO.
Ah! voici votre frère!
Il arrive à propos pour me tirer d'affaire.
Je sors; en attendant quelques instans plus doux,
Je vais tyranniser.
MALAGA.
Bien des choses chez vous!

Cornaro sort par la droite.

SCENE II.

MALAGA, *seule.*

Mon frère, plus souvent! moi qui suis fille unique.
C'est mon amant à moi, c'est bien plus dramatique.
Oui, c'est mon va-nu-pieds, oui, c'est mon vagabond!
Mon tout, mon Piémontais! car il est du Piémont!
Poétique Piémont! paradis des artistes,
D'où l'on tire le riz et les poêliers-fumistes.

SCENE III.

MOLLEFFO, MALAGA.

Il entre les bras croisés et d'un air sombre.

MALAGA.
Ah! c'est toi, mon trésor!.. oui, c'est bien Molleffo:
Sois toujours mon Phaon! moi, je suis ta Sapho!
MOLLEFFO, *détournant la vue.*
Va-t'en, je n'aime pas les femmes caressantes;
Je dirai même plus... je les trouve embêtantes.
MALAGA.
Parmi tant de poêliers mon cœur te distingua,
Tu voudrais t'éloigner en vain de Malaga.
Je demande un regard, que ton œil me l'accorde;
Moi, je ne sais qu'aimer et danser sur la corde...
Pauvres femmes, hélas! vers le particulier
Nous allons sans détour comme sans balancier.

On entend la trompette.

Mais voici le signal, on attend mes services,
Je sors pour me livrer à d'autres exercices.
MOLLEFFO, *avec joie.*
Comment! on vous attend?
MALAGA.
Oui, pour l'ascension.
MOLLEFFO.
Ce n'est que dans deux mois.
MALAGA.
Quelle observation!
Qu'elle part d'un cœur sec! qu'elle est d'une ame [froide!
C'est pour l'ascension, mais sur la corde roide,
Ou sur la corde lâche, ou le fil de laiton...
C'est pour ça que je sors.

Elle baisse son balancier et en donne involontairement un coup à Molleffo.

Prends garde à mon bâton!

Elle se retourne et fait des petits pas en sortant comme si elle marchait sur une corde.

SCENE IV.

MOLLEFFO, *seul.*

Ah! ma position me fait perdre la tête!

SCENE V.

MALAGA, MOLLEFFO.

MALAGA, *rentrant gaîment.*
Encor moi!
MOLLEFFO.
Que veux-tu?
MALAGA, *en minaudant.*
Je t'aime!

Elle lui fait des agaceries comme on en fait aux oiseaux.

MOLLEFFO, *à part.*
Est-elle bête
De revenir exprès! Je vois avec chagrin
Qu'elle veut me priver à l'égal d'un serin.
MALAGA, *même jeu.*
Adieu! je t'aime! adieu!

Elle sort.

MOLLEFFO, *seul, s'asseyant d'un air abattu.*
Couverte de mystère,
Ma vie est à secret... ainsi qu'un secrétaire.

Il reste pensif.

SCENE VI.

MOLLEFFO, PSALMODI.

PSALMODI, *se levant, allant vers Molleffo, et lui frappant sur l'épaule.*

Vous ne vous nommez pas Molleffo!
MOLLEFFO, *se retournant effrayé.*
Comment ça?
PSALMODI.
Je le tiens d'un houlan qui jadis vous berça.
Vous n'êtes point poêlier, un jour vous serez riche;
Vous êtes un bâtard de l'empereur d'Autriche.
MOLLEFFO, *qui paraît d'abord fort surpris, lui répond tranquillement.*
Je le sais.
PSALMODI.
Bien! de plus, vous fûtes amoureux
D'une jeune fillette, une brune aux yeux bleus;
Vous ignorez son nom, chose assez peu croyable.
MOLLEFFO, *d'un ton solennel.*
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable:
Ça s'est vu!
PSALMODI.
Bien! item, je dois vous dire ici
Qu'elle est, depuis un mois, en pouvoir de mari;
Elle m'en a fait part, à moi, par une lettre
Qu'entre vos mains, monsieur, je ne veux pas remettre.
MOLLEFFO, *à part.*
Mais je sais tout cela! quelle est donc sa fureur
De venir me conter ce que je sais par cœur?
PSALMODI.
Son mari, dont le nom pour vous est un mystère,
Sous clef, par jalousie, a mis sa ménagère.

MOLLEFFO, *se levant.*
Se peut-il? ah! grand Dieu! mes mollets ont frémi.
PSALMODI, *vivement.*
Contenez vos mollets, mon respectable ami;
Je sais où l'on a mis celle qui vous est chère,
Si vous voulez la voir, ce soir, j'ai votre affaire.
MOLLEFFO, *avec passion.*
Quoi! je pourrais la voir, lui parler et l'ouïr,
Ah! vous venez du ciel!
PSALMODI, *tranquillement.*
Non, je viens de dormir.
MOLLEFFO, *d'un air mystérieux.*
Ce soir, à l'Opéra!
PSALMODI.
Le Grand?
MOLLEFFO.
Non! le Comique;
On n'y redoute point l'affluence publique,
On est bien plus tranquille.
PSALMODI.
A minuit!
MOLLEFFO.
A minuit!
PSALMODI, *à part.*
En attendant le soir, je vais finir ma nuit.
Il se remet à dormir.

SCENE VII.

MOLLEFFO, *puis* MALAGA.

MOLLEFFO, *d'abord seul.*
Je n'ai pas demandé le nom de ma princesse!
C'est discret de ma part... Encor l'autre drôlesse!
MALAGA.
Ingrat! si vous aviez une place au trésor,
Si vous aviez un toit, des habits et de l'or,
Je pourrais avec vous songer aux convenances;
Mais tu n'as pas le sou, je te fais des avances!
A toi si laid, si maigre et de si mauvais ton;
Ah! vois-tu, je suis folle... à mettre à Charenton
MOLLEFFO, *avec expansion.*
Ame!
MALAGA.
Démon!
MOLLEFFO.
Houri!
MALAGA.
Comète lumineuse,
Qui jettes sur mes nuits tes doux rayons!
MOLLEFFO, *avec beaucoup de tendresse.*
Farceuse!
Ah! je voudrais toujours demeurer dans tes bras,
Brusquement.
Ne te quitter jamais... C'est pourquoi je m'en vas.
Il sort.

SCENE VIII.

MALAGA, *puis* PSALMODI.

MALAGA, *d'abord seule.*
Amant problématique! est-il donc nécessaire
D'envoyer sa conduite en charade au *Corsaire?*
Car je n'y comprends rien; je pense qu'il est fol,
Ou qu'il a du chagrin de n'avoir pas le sol.
PSALMODI.
Pour la seconde fois, je me réveille encore,
Le désir de parler m'oppresse et me dévore.
Il lui frappe sur l'épaule.
MALAGA.
Que veux-tu?
PSALMODI, *d'un air sentencieux.*
L'imbécille est un homme d'esprit.
Tel qu'on crut attraper bien souvent nous surprit;
C'est parfois la boisson qui nous met en goguette;
Souvent le chat qui dort n'est qu'un matou qui guette.
MALAGA.
Que diable dit-il là? Vient-il de Nuremberg?
Il s'exprime à présent comme Mathieu Laensberg.
D'où vient donc, Psalmodi, ce langage d'oracle?
De rébus d'almanach quelle horrible débâcle!
Qu'as-tu donc mangé?
PSALMODI.
Rien, je suis encore à jeun.
Mais vous avez perdu certain jeune homme brun.
Voulez-vous le trouver, ce soir, chez une blonde?
Ou bien chez une brune, à votre choix?
MALAGA, *s'éloignant avec noblesse.*
Immonde!
Crois-tu donc que mon cœur soit un frêle instrument,
Dont on puisse à son gré jouer impunément.
PSALMODI, *gravement.*
On peut pincer d'un cœur comme d'une guitare.
MALAGA, *gaîment et à part.*
Cette comparaison est d'un genre assez rare.
Haut.
Tu mens! Comme il ment! oh!
PSALMODI.
Dans une maison
Dont je ne vous dis pas l'adresse pour raison...
Je ne vous dis que ça. Cornaro qui vous aime
Va revenir ici pour la scène dixième,
Il porte d'habitude un bijou précieux,
Qu'avec soin il dérobe aux regards curieux,
Une petite clef, oui, clef de nécessaire,
Clef de petit coffret ou bien de secrétaire,
Tâchez adroitement de vous en emparer.
MALAGA.
Et qu'en ferai-je après?
PSALMODI, *appuyant.*
Vous devez l'ignorer.
MALAGA.
Ah! bon! parfait! C'est juste. A vous je m'en rapporte.
A part.
Si c'était par hasard pour ouvrir une porte!
Ce serait fort plaisant! Une clef pour cela!
PSALMODI.
Pour la troisième fois, je vais me coucher là;
Allons continuer mes sommes léthargiques;
Je débute ce soir dans les ronfleurs tragiques.
Il se couche et s'endort.

SCENE IX.

MALAGA, CORNARO, *portant une énorme clef suspendue à son cou.*

MALAGA, *d'abord seule.*
Si ce qu'il dit est vrai, Molleffo n'est qu'un gueux,
Un horrible trompeur, un petit malheureux;
Et cette main saura, pour venger mon outrage,
Casser trois balanciers sur le dos du volage.
Apercevant Cornaro qui entre légèrement.
Qu'avez-vous, Cornaro? D'où vient cet air mutin?
Auriez-vous avalé des mouches ce matin?
CORNARO.
Être plus que parfait! Fée à qui rien ne manque!
Oui, je suis très-joyeux; bonjour, ma saltimbanque!
MALAGA.
Que portez-vous donc là... *dessus* votre gilet?

CORNARO, *légèrement.*
C'est un petit bijou gentil dans ce qu'il est.
MALAGA.
Coquet, un tel bijou, c'est bon pour une dame
CORNARO.
Ce serait un peu lourd sur le cou d'une femme.
MALAGA.
Aussi je n'en veux pas, je me garderais bien
De vous le demander.
A part.
Ingénieux moyen!
CORNARO.
De porter ce joyau j'ai la longue habitude...
MALAGA.
Serait-ce pas la clef du cachot de Latude?
CORNARO.
Mais non, vous vous trompez; l'objet est peu léger;
Mais je ne sais pourquoi, j'aime à m'en surcharger.
MALAGA.
Oh! je m'en moque bien de votre clef colosse.
A part.
Tâchons adroitement qu'il donne dans la bosse!
Haut.
Je la refuserais si vous me l'offriez.
CORNARO.
C'est dire finement qu'on la jette à vos pieds.
MALAGA.
Eh bien! faisons tous deux un pari dramatique.
CORNARO.
Eh bien! lequel? parlez, je suis à la réplique.
MALAGA.
Gageons, si je voulais que vous m'en fissiez don,
Que vous refuseriez tout net.
CORNARO.
Gageons que non!
MALAGA.
J'en jure par le ciel, qu'en ce moment j'atteste,
Oh! oui, je vous méprise! oh! oui, je vous déteste.
CORNARO.
Allez! allez toujours, je n'en crois pas un mot.
MALAGA.
Vous êtes un poussah! vous êtes un magot!
CORNARO.
Je n'en crois pas un mot.
MALAGA.
Un vieux cheval hors d'âge!
CORNARO.
Très-bien!
MALAGA.
Un animal à manger du fourrage.
Eh bien! faites-moi donc des cadeaux maintenant!
CORNARO, *avec galanterie.*
Si je t'en refusais, je serais un manant;
Et pour te mieux prouver comme ta voix de femme
Sut percer le sentier qui conduit à mon ame,
La voilà cette clef, c'est ma propriété,
Elle est tienne à présent, je l'ai dit, déité!
MALAGA, *à part, prenant la clef.*
O! *Raoul Barbe-Bleue!* O! *Gageure imprévue,*
Qu'au Théâtre-Français depuis long-temps j'ai vue!
Haut.
Maintenant de filer faites-moi le plaisir.
CORNARO.
Puisque vous l'ordonnez, selon votre désir,
Je vais lever le camp, c'est un mot militaire:
Quand on bat en retraite, on l'emploie à la guerre.
Il sort.

SCENE X.

MALAGA, PSALMODI.

MALAGA.
Oui, va-t'en, vieillard type et stupide à l'excès!
Espèce retrouvée au Théâtre-Français,
Et dont défunt Cuvier aurait fait ses délices!
Descendant de Gribouille, au moins pour ses malices!
Concombre jeune encor captif sous le bouchon,
Et que vulgairement on nomme...
Elle cherche le mot.
UNE VOIX *dans la salle.*
Cornichon!
Malaga cherche des yeux qui a pu prononcer le mot et salue avec reconnaissance.
PSALMODI, *s'éveillant et apercevant Malaga.*
A-t-il donné la clef?
MALAGA.
Je possède la chose.
PSALMODI.
Eh bien! servez-vous-en, et surtout bouche close!
MALAGA.
Que je m'en serve! à quoi?
PSALMODI.
Vous allez le savoir:
Vous vous introduirez dans un profond couloir,
Alors vous ouvrirez une première porte...
La gâche est bien rouillée.
MALAGA.
Oh! j'ai la poigne forte!
PSALMODI.
Et puis une seconde, une troisième...
MALAGA.
Après?
PSALMODI.
La quatrième alors vous ouvrira l'accès
D'un obscur corridor qui mène à la cinquième,
Puis vous arriverez tout droit à la sixième.
MALAGA.
Une sixième encore! ah! c'est original!
Qui donc peut habiter un semblable local?
Si les fenêtres sont en nombre égal aux portes,
Les impositions doivent être bien fortes.
PSALMODI.
Ce n'est pas encor tout.
MALAGA.
Quoi! ce n'est pas fini?
PSALMODI.
Ce n'est pas encor tout. Retenez bien ceci:
Arrivée une fois dans une voie étroite,
Quand vous n'y verrez plus, vous tournerez à droite...
MALAGA.
Bon! je comprends, j'y suis.
PSALMODI.
Et quand vous serez là,
A droite, et puis à droite, à gauche, enfin voilà!
Un enfant trouverait.
MALAGA.
Oh! rien n'est plus facile!
La carte cependant serait assez utile,
Car c'est pour parvenir le moyen le plus bref,
Je pourrais m'égarer; n'importe, j'ai la clef,
Non celle de l'intrigue, effroyable corvée!
Car le public la cherche et ne l'a point trouvée.
Au public.
Messieurs! ça n'est pas clair; ce sujet exigu
Offre peu de gaîté, mais beaucoup d'ambigu!
Pour opérer vos yeux de cette cataracte,
Nous allons, s'il vous plaît, entrer au deuxième acte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

théâtre représente la chambre de Castorine. A droite, un lit, près duquel est une table. Portes au fond et de chaque côté. A gauche, au fond, une fenêtre donnant sur un balcon. Les murs sont partout percés de trappes imperceptibles qui se referment d'elles-mêmes.

SCENE PREMIERE.

CACHNÉ, POLICHINELLA, *achevant de faire le lit.*

POLICHINELLA.

Voilà son lit bien fait, maintenant ma maîtresse
Peut venir se coucher, si le sommeil la presse.

CACHNÉ.

Oui, se coucher... mais seule... et l'affreux Cornaro...

POLICHINELLA.

Ah! Cachné, de ces lieux je redoute l'écho!
Pouvez-vous vous livrer à des phrases pareilles?
Ignorez-vous qu'ici les murs ont des oreilles,
Des bouches... et des nez?

CACHNÉ.

Je ne le savais pas,
Mais personne ce soir n'a pu suivre nos pas.
Non, Polichinella; j'ai tout fermé, ma chère,
Et les portes surtout, notamment la cochère.

Psalmodi descend du cintre assis sur un banc portant cette inscription : Porte secrète.

SCENE II.

PSALMODI, POLICHINELLA, CACHNÉ.

CACHNÉ.

Au voleur! au voleur!

PSALMODI.

Taisez-vous, cadédis.
Femmes jeunes!...

Il pose sur la table une grande clef qu'il a apportée.

CACHNÉ.

Qui donc êtes-vous?

Psalmodi ouvre sa veste et montre l'inscription : K. D. 10.

POLICHINELLA, CACHNÉ.

K. D. dix!

PSALMODI.

Et ma façon d'entrer, je crois, n'est pas commune.

POLICHINELLA.

Par quelle porte donc vîntes-vous?

PSALMODI.

Par aucune!
Les chemins usités ne sont pas de mon goût,
Moi, je suis un lézard, un vrai passe-partout;
D'un ton solennel.
Et le chat joue avec la souris. C'est sensible!

CACHNÉ, *avec crainte.*

Pardon, votre langage est peu compréhensible.

PSALMODI, *brusquement.*

La souris et le chat! vous n'avez pas compris?
Je vous dis que le chat joue avec la souris,
Et que même parfois il la tue... et la croque...

POLICHINELLA.

C'est peut-être fort beau; mais c'est un peu baroque.
Que venez-vous parler de souris et de chats?

PSALMODI.

Je comprends qu'en effet vous ne compreniez pas;
Je suis un sphynx vivant, un homme-hiéroglyphe,
Et quand je ne dors pas, je fais du logogriphe,
J'ai même l'habitude (et jamais je n'en ris)
De prendre pour sujet les chats et les souris :
C'est une idée. Allons, laissez-moi, mes commères,
J'ai besoin d'être seul; je veux parler d'affaires,
Détalez promptement, sans bruit et sans éclat,
Ainsi que deux souris fuyant devant un chat.

POLICHINELLA.

Allons-nous-en, Cachné, sa manie est fort triste!
Peut-être c'est un fou.

CACHNÉ, *bas à Polichinella.*

C'est un naturaliste.

Elles sortent par le fond.

SCENE III.

PSALMODI, MOLLEFFO.

Psalmodi prend la clef et ouvre une trappe pratiquée dans le plancher. Molleffo paraît.

PSALMODI.

Entre! personne ici ne viendra te chercher,
Te voici chez l'objet; c'est sa chambre à coucher :
Pas de bruit! ne va pas faire craquer tes bottes.

MOLLEFFO.

Mais son époux...

PSALMODI.

Il dort... à l'égal des marmottes
Qu'on attrape en Sardaigne.

MOLLEFFO.

Eh! mais en ce moment,
Doù vient pour moi, mon cher, ton rare dévoûment?

PSALMODI, *avec mystère.*

L'autre jour dans la nuit, un trio redoutable
M'arrête en me disant : La bourse, misérable!
Entouré par ces gueux criant tous à la fois,
J'écoutais... sans plaisir ce nocturne à trois voix;
Et déjà mes bandits tiraient leur tabatière
Pour me jeter aux yeux leur caustique poussière.
J'allais être aveuglé, vrai comme il n'est qu'un Dieu,
Lorsqu'un grand maigriot, arrivant sur le lieu,
Tombe sur ces coquins, les frappe, les conspue,

Il se jette dans les bras de Molleffo.

Cet homme, c'était toi... tu m'as sauvé la vue!

MOLLEFFO, *l'embrassant à plusieurs reprises.*

Est-il possible, ô ciel! comment! voilà pourquoi?..

PSALMODI.

Tu fis ceci pour moi, je fais cela pour toi.
Te voici dans la chambre aux émotions fortes,
Où l'on entre partout... excepté par les portes.

MOLLEFFO.

Ah ! c'est original !

PSALMODI.

Et quand on veut partir,
On ne trouve jamais de porte pour sortir ;
C'est là le plus joli.

MOLLEFFO.

C'est fort désagréable !

PSALMODI.

Je te devais, mon cher, cet avis charitable,
Au cas où tu voudrais t'éloigner de ces lieux ;
Car un homme averti, comme on dit, en vaut deux.
On vient... vite, au balcon !

MOLLEFFO.

Ah ! c'est bien vieux de forme,
C'est ce que fait Didier chez Marion Delorme.

PSALMODI, *le conduisant au balcon.*

Que t'importe, après tout, ergoteur ennuyeux !
Les places de balcon, c'est ce qu'on a de mieux.

Après avoir fermé la fenêtre qui cache Molleffo, il revient sur le devant de la scène.

Ainsi je mets dedans la drôlesse et le drôle.

Il dépose sur la table une lettre qu'il tire de sa veste.

Ils sont bloqués tous deux; ma haine carambole.

Indiquant le mur à gauche.

Et je m'en vais par là, comme faisait, dit-on,
Feu Gusman dans le *Pied* surnommé *de Mouton.*

Il sort par le mur à gauche.

SCENE IV.

CASTORINE *seule, une chandelle à la main.*

Depuis un mois qu'ici je suis ensevelie,
Sans pouvoir me livrer à la moindre folie ;
Que, par l'ordre cruel de mon mari jaloux,
Je n'entends que le vent et le chant des coucous,
J'ai cessé de le voir, mon trésor, mon illustre,
Lui, dont la noble jambe, arrondie en balustre,
Ressemble à ces longs bas que des siècles entiers
Ont vus servir d'enseigne aux marchands bonnetiers.
Il est bien jeune encor ; mais aux jambes bien nées
Le mollet n'attend pas le nombre des années.

D'un air mutin.

J'adore mon mari : d'honneur, il est charmant!
Monsieur, il ne veut pas que sa femme ait d'amant;

D'un air sentimental.

C'est du neuf... Quels transports, lorsque dans sa demeure,
Nous causions tous les deux pendant une simple heure!
Une heure est bien étroite, hélas! je m'en souvien,
Une heure n'est vraiment pas plus large que rien.
(Même ceci m'inspire un trait fort poétique!)
Cette heure-là, c'était le soupirail unique
Par où le ciel d'amour, saluant mon réveil,
M'envoyait le matin pour un sou de soleil.
Ah ! si pour endormir mes ennuis et ma crainte,
Si je me rappelais la suave complainte
Dont souvent à mes pieds il chantait un couplet,
Tout en s'accompagnant avec le flageolet !...

On entend Molleffo chanter avec accompagnement de flageolet.

MOLLEFFO.

Écoutez, peuple de France;
Peuple de Russie aussi,
De Bretagne et du Chili,
Du Cap de Bonne-Espérance.....

CASTORINE, *avec enthousiasme.*

O sons mélodieux ! musique aérienne !
Je suis dans le Tyrol !... on me transporte à Vienne.

MOLLEFFO, *continuant.*

Le mémorable accident
D'un drame très-conséquent.

CASTORINE.

Ah ! je le reconnais : c'est son accent si doux !
Je vais donc le revoir !

SCENE V.

MOLLEFFO, CASTORINE.

MOLLEFFO, *sautant dans la chambre et avec le plus grand sang-froid.*

Comment vous portez-vous?

CASTORINE, *effrayée.*

Vous, en ces lieux, grand Dieu! quelle audace est la vôtre?
Vous jouez votre tête, et n'en avez pas d'autre.

MOLLEFFO.

Parbleu ! je le sais bien ; c'est un désagrément,
Car je ne perdrais pas grand'chose au changement.

CASTORINE.

Mais c'est fort indécent de venir dans ma chambre.

MOLLEFFO.

Quand on ne s'est pas vu depuis défunt novembre.

CASTORINE, *tendrement.*

T'es-tu bien ennuyé ?

MOLLEFFO.

Ma parole d'honneur !
J'ai bâillé comme on bâille à *Chaumière et son cœur!*
L'existence sans toi, c'est un bateau sans voiles ;
C'est un caveau sans lampe, une nuit sans étoiles.
J'étais un chien errant, allant je ne sais où ;
Comme un aveugle ayant égaré son bambou ;
La nuit, en prononçant des syllabes sans suite,
Je sautais dans mon lit comme une carpe frite.

CASTORINE, *avec entraînement.*

Pardonne l'hiatus que je vais faire ici....
Tu sautais? moi aussi, moi aussi, moi aussi :
Je crois que c'est bien là la preuve que je t'aime.

MOLLEFFO.

Eh bien ! appelle-moi par mon nom de baptême.

CASTORINE, *tendrement.*

Ils se regardent avec tendresse.

Arbogaste! Un projet ! Mettons-nous à genoux,
Et, sans dire un seul mot, tous deux regardons-nous.

MOLLEFFO, *d'un air très-posé.*

Je voudrais le pouvoir ; je ne puis, mon amante,
Car de mon pantalon la panne est menaçante ;
Je craindrais que sous moi l'étoffe ne manquât,
Et que peu décemment le genou ne craquât.

CASTORINE.

Ah ! c'est une raison ; redoutons de tels risques,
Et restons tout debout comme deux obélisques :
J'aime à te regarder !

MOLLEFFO.

O ma poule !

CASTORINE.

O mon coq !
Comme de tes regards mon cœur ressent le choc!

MOLLEFFO, *avec sentiment.*

Quelles mains ! et quels pieds ! quelle taille élégante !
Quels yeux ! quel front ! quel nez !

CASTORINE, *avec expansion.*

Quelle boule étonnante !

Apercevant le billet sur la table.

Qu'est-ce que je vois là? J'aperçois un poulet ..

MOLLEFFO, *vivement.*

Rôti ?

CASTORINE.

Non, cacheté. C'est un petit billet.

MOLLEFFO, *immobile et avec crainte, à part.*

Une lettre! qui donc dans ces lieux l'a placée?
Je me sens investi d'une sueur glacée.

CASTORINE, *lisant.*

« Avez-vous rêvé chat ?

Ils se regardent tous deux avec surprise.

Celui qu'on a jeté
» Court encor dans sa force et dans sa liberté.
» Vous crûtes me briser... Eh bien ! vous vous trom-
[pâtes ;
» On sait qu'un chat toujours retombe sur ses pattes. »
J'entends !

MOLLEFFO.

J'entends aussi ; mais je ne comprends pas.

CASTORINE, *continuant de lire.*

« Je me suis plu, madame, à tendre sous vos pas
» Un hameçon cruel auquel il faudra mordre,
» Et qui vous donnera quelque fil à retordre.
» Votre amant pourra bien emporter son chapeau,
» Mais laissera chez vous les trois quarts de sa peau. »

MOLLEFFO, *marchant à grands pas.*

Je voudrais m'en aller.

CASTORINE.

Pourquoi ?

MOLLEFFO.

Cet horoscope
Me paraît peu flatteur touchant mon enveloppe.

CASTORINE, *d'un air effrayé.*

On grimpe l'escalier ! fuyez !

MOLLEFFO.

Avec plaisir.
Seule au moins dans ces lieux on pourra vous saisir.

CASTORINE.

C'est mon mari qui vient, éteignez la chandelle !

MOLLEFFO, *cherchant sur la table avec inquiétude.*

Je n'ai pas d'éteignoir.

Ils se regardent tous deux avec l'expression de la plus grande anxiété.

CASTORINE.

Position cruelle !
Comment donc faire, hélas ! pour éteindre cela ?
Soufflez, mais soufflez donc !

MOLLEFFO, *essayant de souffler la chandelle.*

Je n'ai pas de souffle !

CASTORINE, *après un moment de silence.*

Un projet lumineux m'a paraît et m'éclaire. Ah !

Au souffleur.

Vous qui soufflez toujours, soufflez cette lumière !

Elle pose le flambeau devant le souffleur.

LE SOUFFLEUR, *sortant de son trou.*

Comment ! mais vous allez, par cette absurdité,
Augmenter de la scène encor l'obscurité,
Et je n'y verrai plus.

CASTORINE.

Ce n'est pas votre affaire.
Pour un souffleur la pièce est toujours assez claire.

Le souffleur souffle la chandelle.

Merci.

MOLLEFFO.

Moi, je voudrais me mettre n'importe où !

Il parcourt la scène d'un air fort inquiet.

Ah ! si monsieur voulait me cacher dans son trou ?

Il essaie d'entrer dans le trou du souffleur.

LE SOUFFLEUR, *le repoussant violemment.*

Du tout, monsieur, du tout.

MOLLEFFO, *tristement au souffleur.*

En ce cas, je détale ;
Je retourne au balcon pour occuper ma stalle.

Il retourne sur le balcon. Castorine ferme la fenêtre sur lui ; il la rouvre, vient mettre son chapeau par terre et retourne au balcon.

SCENE VI.

CASTORINE, *seule.*

Moi, je vais me coucher sur ce lit... de repos.
Mon lit se trouve là justement à propos ;
Mon mari, l'œil au guet et la puce à l'oreille,
En voyant que je dors, croira que je sommeille.
Oui ; mais, pour me coucher, il faut absolument
Que je ne garde ici qu'un léger vêtement.
On le fait aux Français ; mais je ne suis pas seule,
Et, dussé-je passer pour être un peu bégueule,
Je ne le ferai pas ; c'est, je crois, meilleur ton.
Dans le monde bien né, tous les jours que fait-on ?
Enfin, lorsque le soir elle quitte sa robe,
Une femme toujours aux regards se dérobe ;
Et je crois bienséant, sur un pareil tableau,
En vous disant bonsoir, de tirer le rideau.

Elle se couche et tire les rideaux.

SCENE VII.

CASTORINE, *couchée*, MALAGA.

MALAGA, *entrant par le mur du fond, une chandelle à la main et la grosse clef dans l'autre.*

J'arrive en apportant la seconde chandelle.
Eh bien, me voilà propre avec mon infidèle !

Elle pose sa clef sur la table, écarte les rideaux et regarde Castorine qui feint de dormir.

Seule ? Ah ! le tour est bon. Où donc est mon coquin ?
S'il était sous le lit, ou sur le baldaquin ?
Cherchons.

Elle parcourt lentement la chambre.

CASTORINE, *se dressant sur son lit.*

Ce n'est pas lui. Quelle est cette étrangère
Qui de mon mobilier vient dresser l'inventaire ?

Haut.

Mais qu'est-ce donc ici que ceci ?

MALAGA, *sans la regarder.*

C'est cela !

CASTORINE.

La femme à la chandelle ! eh ! que cherchez-vous là ?

MALAGA.

Ce que je veux trouver.

A part.

Est-elle curieuse ?

CASTORINE.

Sortez, ou bien je vais crier : A la voleuse !

MALAGA, *apercevant le chapeau et le prenant.*

Haut.

Ah ! voilà son chapeau. Votre amant est le mien ;
Cette chambre est la vôtre, et ce chapeau le sien.

CASTORINE, *avec dignité.*

Ce feutre m'appartient.

MALAGA, *avec ironie.*

Il est à vous, madame ?
Il est un peu pointu pour un chapeau de femme.

D'un ton décidé.

Il est un être ici que vous voulez cacher ;
Car jamais un chapeau tout seul ne peut marcher.
Il faut quelqu'un dessous, la chose est incomplète

CASTORINE.

Mais vous vous méprenez, car je suis femme honnête.

MALAGA.

Honnête ? Eh bien ! moi donc, pour qui me prenez-
[vous ?
Ah ! madame a chapeau ? comme son cher époux.
Pudeur de similor, vertu de chrysocale !

CASTORINE, *avec dignité.*
Avez-vous donc vendu des harengs à la halle?
A-t-on jamais vu scène indécente à ce point?
Il y manque un seul trait... ce sont les coups de poing.
MALAGA.
Fausse femme!
CASTORINE.
Comment? l'épithète me vexe.
Croyez-vous donc que j'aie ici caché mon sexe?
MALAGA.
Rendez-moi mon amant, rendez-le, je le veux.
Oui, rendez-moi mon jeune, ou j'appelle le vieux.
CASTORINE.
Y pensez-vous, grand Dieu! quand mon mari repose,
Vous oseriez troubler son sommeil?
MALAGA.
Oui, je l'ose.
Coiffé d'un casque à mèche, il doit être ford laid:
Il est couché, n'importe, il viendra comme il est!
Et quand il vous battrait? Vos raisons sont étranges!
Je m'en ris, je m'en joue.
CASTORINE.
O marchande d'oranges!
Tenez, pour vous calmer, acceptez ce bijou.

Elle lui offre la plaque qu'elle tire de son sein.

MALAGA, *saisissant la plaque.*
Quel est cet instrument que vous portez au cou?
D'où vient-il?
CASTORINE.
Je le tiens d'une ancienne gaillarde,
Que j'arrachai jadis aux griffes de la garde;
Prenez-le, vendez-le, c'est de peu de valeur;
Mais c'est délicieux pour vous porter bonheur,
Vous en voyez la preuve.
MALAGA, *à part.*
O rare circonstance!
Voilà ce que j'appelle une reconnaissance!
Première qualité. Ce hasard vaut du neuf;
On n'a rien vu de tel depuis quatre-vingt-neuf.
Haut.
Me voilà disposée à vous rendreservice;
La paix soit entre nous!
CASTORINE, *étonnée.*
Comment?
MALAGA.
Dieu vous bénisse!
De tromper votre époux j'ai trouvé le moyen;
Comprenez-vous cela?
CASTORINE.
Pas trop.
MALAGA.
Ça ne fait rien;
Ca tient à des raisons de plaque maternelle.

SCENE VIII.

MALAGA, CASTORINE, CORNARO.

CORNARO, *entrant une chandelle à la main: il est coiffé d'un bonnet de coton et porte un sabre de cavalerie.*

J'arrive en apportant la troisième chandelle.
J'ai cru dans le silence entendre quelque bruit;
Quelqu'un dedans mon mur s'est-il donc introduit?
Dans l'ombre j'aperçois deux êtres ridicules;
Sont-ce des malfaiteurs ou bien des somnambules?
Qui vive? répondez, ou sinon je fais feu.
MALAGA.
Ami!
CORNARO.
Qui?
MALAGA.
Malaga.
CORNARO, *posant la pointe de son sabre en terre et examinant Malaga.*
Je vous attendais peu.
Enchanté de vous voir... Quoi qu'il en soit, ma chère,
Je vais chercher partout, je connais mon affaire.

Il cherche partout, tenant son sabre d'une main et sa chandelle de l'autre.

CASTORINE, *à part avec onction.*
Ciel! fais que mon mari tombe dans quelque trou!
Qu'il se rompe une jambe ou se casse le cou!
CORNARO, *cherchant toujours et à part.*
Le poisson ne mord pas; continuons ma pêche.
MALAGA *à part.*
Mais c'est l'ogre en fureur, et qui sent la chair fraîche.
CORNARO, *à part.*
Il m'échappe! et pourtant, moi qui suis bien armé,
De lui ravir le jour j'aurais été charmé!
CASTORINE, *bas à Malaga.*
Ah! là-bas qu'il doit dire: en ces lieux pourquoi vins-je?
MALAGA, *bas à Castorine.*
Faites partir l'oiseau, je me charge du singe.
Bas à Cornaro.
Approchez-vous!
CORNARO, *d'un air surpris.*
Pourquoi?
MALAGA, *avec mystère.*
Je veux vous parler bas.
Surtout que votre femme ici n'entende pas.
CORNARO.
C'est dit.
A Castorine d'un ton sévère.
Allez au fond!
CASTORINE, *avec modestie.*
J'obéis à mon maître;
Puis-je, pour prendre l'air, ouvrir cette fenêtre?
CORNARO, *avec autorité.*
Tu le puis!
MALAGA, *bas à Cornaro.*
Je venais vous dire que demain
Contre vous le parquet doit faire un coup de main.
CORNARO.
Ah! bah!
MALAGA.
L'on doit saisir, et j'en suis consternée,
Ceux qui vont découvrir la Méditerranée.
En êtes-vous?
CORNARO.
Qui? moi? du tout, pas si Gascon!

SCENE IX.

LES MÊMES, MOLLEFFO, *entrant par la fenêtre que Castorine vient d'ouvrir.*

MOLLEFFO, *bas à Castorine.*
Que je te remercie, ouvreuse du balcon!
Il lui donne des baisers sur la main.
CORNARO, *bas à Malaga.*
Et moi, moi qui croyais, ayant martel en tête,
Que c'était pour ma femme...
MALAGA, *bas à Cornaro.*
Ah! que vous étiez bête!
CASTORINE, *bas à Molleffo.*
Fuyez! mais fuyez donc!

MOLLESSO, *bas à Castorine.*
Rassurez-vous, j'ai peur,
Et je file... à l'instar des bateaux à vapeur.
Il s'élance dans le mur à gauche et disparaît.

SCENE X.

CORNARO, CASTORINE, MALAGA.

CORNARO, *entendant la trappe se refermer, regarde du côté opposé à celui par lequel Mollesso est sorti.*

C'est là... si c'eût été quelque homme illégitime,
Ah! qu'avec volupté j'aurais commis un crime!

CASTORINE, *bas à Malaga.*
Il s'est sauvé!

MALAGA, *bas à Castorine.*
Bravo!

CASTORINE, *à part.*
Le ciel en soit loué!
On entend le bruit d'une porte cochère qui se ferme.
On a fermé la porte!

MALAGA, *avec joie.*
Il sort!

Pendant ces derniers vers, Castorine a passé deux flambeaux à Malaga qui, à son tour, en remet un à Cornaro : tous trois ont un flambeau à la main.

CORNARO, *regardant les deux femmes avec inquiétude.*
Je suis floué,
Comme dit Frédérick : ma femme est infidèle!
Je ne tiens pas l'amant... mais je tiens.....
Il montre avec indignation aux spectateurs la chandelle qu'il porte.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

CORNARO, UN NOTAIRE.

CORNARO.
Approchez, bon notaire, orné d'une écritoire,
J'avais un grand besoin d'un mauvais accessoire,
Je veux avoir un bout de conversation
Avec vous. Vous sentez que la chose est exacte;
Un notaire est parfait pour commencer un acte.
C'est commencé ; partez, et partez promptement.

LE NOTAIRE.
De quoi s'agit-il donc?

CORNARO, *lui donnant un coup de pied.*
De faire un testament!
Le notaire entre dans la chambre à gauche.

SCENE II.

CORNARO, *seul.*

Je suis asphyxié par ma fureur jalouse,
Oui, je vais enfonir ma légitime épouse.
Pourquoi, me dira-t-on, vieillard trop rancuuier,
Veux-tu donc te livrer à cet acte grossier?
Qu'est-ce que ça vous fait?,.. chacun a sa manière ;
Je suis ce que je suis, je fais ce qu'il faut faire.
J'aime beaucoup cela; ce n'est qu'un polisson
Qui peut venir ici me faire la leçon!
J'ai bien le droit, je crois, de faire un petit crime,
D'autant plus que...
Il reste un instant la bouche béante.

SCENE III.

CORNARO, MALAGA.

MALAGA, *entrant par le mur du fond.*
C'est moi! j'arrive pour la rime;
C'est gentil de ma part!

CORNARO.
La rime! qu'est cela?
Qui m'ose encor parler de ces saletés-là?

MALAGA.
Mais songez que jadis à la raison absente
Souvent on suppléa par la rime élégante.

CORNARO, *d'un air décidé.*
On écrit maintenant en prose et sans façon...

MALAGA, *à part.*
De sorte qu'on n'a plus ni rime ni raison.

CORNARO.
Savez-vous, Malaga, la chose qui m'arrive?
Un malheur trois fois plus ennuyeux... que la *Juive*.
Je dormais, je ronflais... et tout ce qui s'en suit,
Ne me croyant coiffé que d'un bonnet de nuit,
Lorsque dans mon logis ma femme a la bassesse
D'introduire un gamin de la dernière espèce.

MALAGA.
Ah! vous vous abusez!

CORNARO, *s'inclinant.*
C'est comme j'ai l'honneur
D'être avec dévoûment votre humble serviteur.

MALAGA.
Alors vous êtes donc?...

CORNARO.
Vous avez dit la chose;
Je suis un Actéon après métamorphose.

MALAGA.
C'est juger votre femme avec trop de rigueur.
Et, tenez, franchement vous êtes un...

CORNARO, *avec fierté.*
Blagueur!

MALAGA.
Oui, même un vieux.

CORNARO.
Non, non, mon épouse me joue;
Elle me fait la queue en ruban de Padoue!
Depuis deux mois passés ma femme me trompait!
Tout est dans ses discours faux, tout ; paix!
Il remonte la scène avec inquiétude.

MALAGA, *à part, étonnée.*
Faux toupet!

CORNARO, *redescendant la scène.*
J'ai cru qu'elle venait. Pour entrer en matière,
J'ai saisi ce billet aux mains de la portière;
Un cruel incident, dont je suis indigné,
C'est que ce billet-là n'est pas du tout signé.
Connaissez-vous la main de ces pattes de mouche?
Regardez cet écrit.
Il lui donne la lettre.

MALAGA, *fort émue et à part.*
C'est de lui! Dieu! je louche!
Je donnerais mes jours pour un oui, pour un non.

CORNARO, *tirant sa tabatière et d'un air furieux.*
Ah! de cet écrivain pour connaître le nom,
Moi, je donnerais...

MALAGA.
Quoi?

CORNARO.
Mon œil droit, ma main droite
Et mon pied gauche avec.. et mon nez.. et ma boîte..
Savez-vous qui traça ce billet?

MALAGA.
Non!

CORNARO, *avec force.*
Tant mieux!
L'exécrable femelle alors paiera pour deux.
(*Prenant une prise.*)
J'ai pour me priver d'elle un moyen homicide,
Mais un crâne moyen, un fameux, un solide!
Il met le doigt à son front d'un air malin.
J'ai ma petite idée...

MALAGA, *à part.*
Et moi, la mienne aussi.
Haut.
Vous voulez la tuer! bien! j'approuve ceci.
Mais il faudrait sans bruit escoffier madame;
J'aime fort l'arsenic, un demi-kilogramme
Serait assez, je crois, pour son tempérament.

CORNARO.
Je ne demanderais pas mieux certainement;
Mais le poison d'abord est un point nécessaire;
Eh bien! vous me croirez, si vous voulez, ma chère,
J'ai tant empoisonné de femmes et de rats,
Que dans cette maison il ne m'en reste pas,
(De venin) pas un brin, pas la moindre parcelle,
Pour aller seulement à la saison nouvelle.

MALAGA.
Qu'importe? moi, j'en ai, vous le savez très-bien...

CORNARO, *avec joie.*
Oh! sacrebleu! c'est vrai! qui vient de votre ancien!
Somnifère et poison...

MALAGA, *d'un ton mystérieux.*
Voulez-vous bien vous taire!
Vous devez oublier que j'ai le somnifère.
Hier fort longuement j'ai pu vous en parler;
Ce n'est pas un motif pour vous le rappeler.

CORNARO.
Alors je n'en sais rien, c'est convenu d'avance!
Allez donc la chercher cette horrible substance.
Conclusion: voilà ce qui nous prouve bien
Qu'un bon tyran doit être un peu pharmacien.
Malaga remonte la scène, Cornaro la retient.
Autre conclusion: pour obtenir la vogue,
Que faut-il composer bien souvent? Une drogue!
Elle sort.

SCENE IV.

CORNARO, *puis* CASTORINE.

CORNARO, *d'abord seul.*
Descendra-t-on bientôt? (Faisons ma grosse voix;
Pour faire de l'effet c'est très-bon quelquefois.)
Descendra-t-on bientôt? madame, êtes-vous prête?

CASTORINE, *entrant.*
Prête à quoi?

CORNARO.
La demande est passablement bête.
Je suis, et mainte fois vous l'avez éprouvé,
Un vieux lapin farouche et qui n'est pas privé.
Savez-vous ce qu'on fait aux femmes trop sensibles?

CASTORINE.
Non!

CORNARO.
On leur fait passer le goût des comestibles.

CASTORINE.
Comment ça?

CORNARO, *tirant sa montre.*
Je vous dis que je veux être veuf
A dix heures sonnant, et comme il en est neuf...
Faites votre calcul, vous savez votre affaire.

CASTORINE, *étonnée.*
Mais comme il me dit ça! quel vieux Robert-Macaire!

CORNARO.
Je vous accorde une heure!

CASTORINE.
Et si je ne veux pas!
Monsieur vous dit: Madame, il faut sauter le pas,
Sans façon, comme on dit: Allons-nous à la noce?

CORNARO.
Mais vous me faites dire une bêtise atroce!
Je n'ai pas dit: *Madame;* et de vos tours affreux,
Si je voulais parler, nous vous aimons à deux;
Dirais-je donc les traits et les tours de *madame;*
Je dirais tout au plus les tours de *notre dame.*
Je crois savoir ma langue.

CASTORINE, *à part.*
Affreux grammairien!

CORNARO, *s'appuyant sur la table et prenant une attitude tragique.*
Cependant, notre dame, il vous reste un moyen
D'échapper au décès.

CASTORINE.
Lequel?

CORNARO.
Il faut me dire
Quel est le paltoquet qui s'est permis d'écrire
Le billet que voici.

CASTORINE, *à part.*
J'ai froid! j'ai froid! j'ai froid!

CORNARO, *après avoir été la regarder de très-près.*
Si c'est un calembourg, il est fort maladroit.

CASTORINE.
Grâce!

CORNARO, *avec force.*
Grâce pour vous! cet objet-là, ma chère,
Je le refuserais même aux os de ma mère!
Voyez un peu!

CASTORINE.
Grand Dieu! que c'est de mauvais goût!

CORNARO, *d'un ton très-calme.*
Parce que j'ai dit ça? ça ne fait rien du tout;
Puisque je suis tyran, il faut que mon ramage,
Pour être conséquent, ressemble à mon plumage.

CASTORINE, *à part.*
Absurde scélérat!
Haut.
Mais vous ignorez donc
Que pour un pareil trait il n'est point de pardon?

CORNARO.
Qu'importe? Vous savez, chez vous, de mère en fille,
L'adultère toujours fut un mal de famille:
Défunt votre grand-père, et certe il eut raison,
Fit condamner sa femme en trois ans de prison;
Sa fille, quoique borgne et rousse de naissance,

Du panier conjugal fit très-bien danser l'anse ;
Son époux invoqua l'article Thomassin,
Et l'appliqua lui-même....
Il fait le geste d'appliquer des coups de canne.

CASTORINE.

Exécrable assassin !

CORNARO.

Vous avez sur mes jours renversé du cirage.
Ma vie en est noircie à sa plus belle page.
Notre dame ! en vos mains je laisse ce billet,
Vous écrirez au bas le nom du gringalet.

CASTORINE.

Eh bien ! non !

CORNARO.

Vous avez une heure !

CASTORINE.

Malhonnête !
Je vous ai déjà dit que je ne suis pas prête :
M'habiller, déjeuner, mourir et cætera,
Et vous ne me donnez qu'une heure pour tout ça?

CORNARO.

C'est tout le temps qu'il faut.

CASTORINE.

Je demande une année,
Un mois, huit jours, un jour, une demi-journée.

CORNARO, *en sortant, et d'une voix éclatante.*

Je vous accorde une heure, et vous le dis tout sec;
Je vous accorde une heure, et pas un fichtre avec.

Il sort.

SCENE V.

CASTORINE, *seule.*

Mais il faudrait aller dans l'Afrique centrale
Pour trouver un coquin d'une humeur si brutale.
Et c'est qu'il le ferait vraiment comme il le dit!
Pourvu que Molleffo, ce maladroit maudit,
Ne vienne pas ici... Quelqu'un gratte à la porte...
C'est lui, ça tombe bien! que le diable l'emporte !

SCENE VI

MOLLEFFO, CASTORINE.

MOLLEFFO, *entrant par le mur du fond.*

C'est moi, mon cher amour, je viens mal à propos.

CASTORINE.

Mais pourquoi donc viens-tu?

MOLLEFFO

Pour troubler ton repos.

CASTORINE.

Parlons raison. Sais-tu ce qui te reste à faire?
Va fermer en dehors notre porte cochère.

MOLLEFFO, *étonné.*

En dehors? c'est me dire alors de m'en aller?

CASTORINE.

C'est mon intention ; ton jeu, c'est de filer;
Pour ton dos, Molleffo, le temps est à la pluie,
Je crains de coups de canne une averse inouïe.

MOLLEFFO.

Mais mon guignon, vraiment, commence à m'abrutir,
Quand j'entre dans ces lieux, c'est toujours pour sortir.
Vite ! allons! mettez-moi ma canne sur la tête,
Mon chapeau dans la main !... Mais non ! que je suis [bête!

CASTORINE.

Attends encore un peu ! tu sais que ma pudeur
N'accorda jamais rien à ta brûlante ardeur.

MOLLEFFO, *étonné.*

Eh bien ?

CASTORINE, *d'un air résolu.*

Ce n'est plus ça ; j'ai changé de nature,
Par-dessus les moulins je jette ma coiffure.
Allons ! ferme ! un baiser !

MOLLEFFO, *de plus en plus étonné.*

Un baiser?

CASTORINE.

Je le veux.

MOLLEFFO.

Ah ! je me sens ému des orteils aux cheveux !

CASTORINE.

C'est mon idée, à moi, je bannis toute crainte,
Il me faut un baiser...

MOLLEFFO, *à part et avec joie.*

Etrange coloquinte !

Il lui donne un baiser.

Le baiser demandé? voilà !

CASTORINE.

Bien ! pars sans bruit.

MOLLEFFO, *à part, en sortant et d'un air triste.*

Quoi de plus attristant qu'un amoureux qui fuit !

Il sort par le mur du fond.

SCENE VII.

CASTORINE, MALAGA, CORNARO.

CASTORINE, *d'abord seule.*

Ah ! j'entends mon jaloux !

CORNARO, *portant deux bouteilles et un verre à champagne.*

Avez-vous, notre dame,
Fait vos réflexions?

CASTORINE.

Non, monsieur.

CORNARO.

Je vous blâme !
Me faites-vous aller ?

MALAGA, *à part.*

Elle a bien ses raisons !

CORNARO, *à part, regardant les deux bouteilles qu'il pose.*

Je me sens mal à l'aise entre ces deux boissons.

Il pose les bouteilles sur la table et se met à en déboucher une. D'une voix caverneuse.

Ah ! c'est fini de rire ! il faut gober la chose
Avec délicatesse... Ah ! ah ! tout n'est pas rose
Dedans la vie humaine ; il est des jours foncés.

MALAGA, *à part.*

Des jours jaunes...

CORNARO, *toujours d'une voix sombre.*

Couleur des maris enfoncés!

Il présente un verre plein à Castorine.

Buvez à ma santé ceci.

CASTORINE, *avec dignité.*

Je vous méprise !

CORNARO, *étonné.*

Ah ! la réplique est bonne, et vaut qu'on la redise...
Vous me méprisez?

CASTORINE.

Oui.

CORNARO.

J'avais bien entendu ;
Mais je ne m'étais point à ce style attendu !

CASTORINE.

Parlons plus simplement ! vous êtes un gros cuistre,
Parfaitement infâme... Offrir d'un ton sinistre

Un verre à pied rempli de ce coco mortel!
Mais jamais, sur l'honneur, on ne vit rien de tel.
Vous êtes un tyran, un Turc de mélodrame!
A Malaga.
De ce mâle hideux que pensez-vous, madame?

MALAGA.
Ce que je pense? hélas! ne m'interrogez point.

CASTORINE.
Si! je veux le savoir; j'insiste sur ce point.

MALAGA.
Pour lui, si je pouvais, vu sa rare furie,
J'obtiendrais une bourse à la ménagerie;
Oui, je voudrais qu'à l'arbre on le fit travailler,
Et que sur ses vieux jours on le fît empailler,
Puis mettre au cabinet d'histoire naturelle.

CORNARO, *à part.*
Le mot est dur pour moi.

CASTORINE, *à Cornaro.*
Vous, que pensez-vous d'elle?

CORNARO.
A part.
Ce que j'en pense?... Ah! ah! je ne m'attendais pas
A cette question. Ça me casse les bras...
Haut.
Je pense qu'il faudrait vous dépêcher de boire,
Au lieu de vous lancer dans l'interrogatoire;
Allons! ferme! avalons! voici le vrai moment!

CASTORINE.
Bon, je ne boirai pas.
A Malaga.
Quel affreux garnement!
Elle se jette aux pieds de Malaga.
Madame, vous voyez ses desseins malhonnêtes!
Il veut m'empoisonner. Est-ce que vous en êtes,
Vous? parlez, répondez!

CORNARO, *brusquement.*
Avalez vite et prompt!

CASTORINE, *vivement.*
Ah! vous m'interrompez!
A Malaga.
Hein! comme il m'interrompt!
Elle se relève, et dit au public :
M'interrompt il assez?

CORNARO, *lui tendant le verre.*
Faut-il qu'on vous contraigne!
Je suis las! pour un bras prenez-vous mon enseigne?
Serai-je donc réduit à vous pincer le nez
Comme on fait quelquefois aux enfans obstinés?

CASTORINE.
Je n'ai pas soif du tout; je l'ai dit, j'y persiste.

CORNARO, *à Malaga.*
Alors, c'est à nous deux; et puisqu'elle résiste,
Il pose le verre sur la table.
Prenez-la par les bras, je vais pincer l'objet
Et lui jeter ceci dans le cou tout d'un jet.

CASTORINE, *d'un ton menaçant.*
Eh bien! osez venir, je mords et j'égratigne,
Et je fais un sabbat, mais un sabbat indigne.

MALAGA, *à Cornaro, le prenant à part.*
Au fait, ses cris pourraient faire accourir quelqu'un.
D'un air important.
Il est un précédent : l'anguille de Melun.

CORNARO, *interdit.*
La remarque est puissante! Il me faut du mystère,
A Castorine.
Attendez un instant!

CASTORINE, *avec crainte.*
Quoi donc?

CORNARO, *à part.*
J'ai mon affaire!
Il sort d'un air sombre.

SCENE VIII.

CASTORINE, MALAGA.

MALAGA.
Mais pourquoi donc ainsi faites-vous des façons?

CASTORINE.
Je crois avoir pour ça d'excellentes raisons.

MALAGA.
Pourquoi faire l'enfant? Pourquoi tant vous débattre.
On le boit en deux fois.

CASTORINE.
Je vous le donne en quatre,
A vous.

MALAGA.
Buvez toujours?

CASTORINE.
Quelle est cette boisson?

MALAGA.
Vous ne le saurez pas, et voilà ma raison,
Elle s'assied tranquillement.
Je n'en ai pas le temps, je suis par trop pressée.

CASTORINE.
Vous n'avez pas le temps? L'excuse est déplacée.
La raison?..

MALAGA, *d'un air prophétique.*
Est une île escarpée et sans bords,
Où je ne rentre plus dès que j'en suis dehors.

CASTORINE.
Vous ne me dites rien? Eh bien! ce sont des leurres,
Vous voulez me donner quelque bouillon d'onze [heures.
Je saisis le travail...

MALAGA, *se levant effrayée et allant au fond.*
Il revient... Ah! grand Dieu!
A-t-il l'intention de mettre ici le feu?

SCENE IX.

MALAGA, CASTORINE, CORNARO; *il a une pièce de canon sur le dos et une mèche allumée à la main.*

CORNARO, *à part.*
Cette pièce est très-lourde et supportable à peine!
A Malaga.
Je lui veux infliger le trépas de Turenne.
(*A Castorine.*)
Je vais la canonner. Mettez-vous dans le coin!
A part.
Organisons ma pièce, et pointons avec soin.

MALAGA.
Pour venger vos affronts, prendre l'artillerie!

CORNARO.
C'est l'arme que je crois le plus près du génie,
Et la charge est complète.

CASTORINE, *indignée.*
Eh! mais, tête à l'envers,
Me prenez-vous ici pour la chose d'Anvers?

MALAGA.
Voulez-vous donc, usant d'un affreux privilége,
L'assiéger?

CORNARO.
Oui, ma femme est en état de siége...
A Castorine.
Mettez-vous dans le coin!.. A vos pièces!.. pointez!.

MALAGA, *à Castorine.*
Boirez-vous?

CASTORINE, *vivement.*
Je boirai.

CORNARO, *approchant la mèche de la lumière.*
Garde à vous!

MALAGA, *à Cornaro.*

Arrêtez!
Elle pense, à présent, comme défunt Grégoire...
Cornaro reste interdit.
Vous ne comprenez pas?

CORNARO.

Non.

MALAGA.

Elle aime mieux boire.

CORNARO, *posant sa mèche dans un coin, et donnant le verre à Castorine.*

Très-bien! alors, ma chère, avalez-moi cela...

CASTORINE, *avec sentiment.*

Ah! c'est du propre, allez, ce que vous faites là!
Elle boit.
Tiens! c'est assez piquant. Oh! que la mort m'est douce!
Il lui verse à boire.
Encore un verre, allons!... jusqu'au bord!... Tiens! ça [moussé!
Elle boit.

CORNARO, *la regardant boire.*

Tudieu! comme elle boit!... Gaillarde!... sa façon
Rappelle les flûteurs de monsieur Vaucanson...

MALAGA, *à part et d'un air chagrin.*

Tant il est vrai pourtant qu'en matières semblables
On peut faire avaler des choses incroyables...

CASTORINE, *gaîment.*

Ah! ventrebleu! c'est bon!

MALAGA, *à part.*

Ce farouche animal
Vraiment la fait sortir de son état normal...
Elle jure à présent?

CORNARO, *à Castorine.*

Ferme! doublons la dose.
Il verse.

CASTORINE, *le verre à la main.*

Que vous êtes joli!
Elle tombe sur la chaise.

CORNARO, *à Malaga.*

C'est l'effet de la chose;
La potion déjà lui tape le cerveau.
Il se frotte les mains d'un air satisfait.
Je vais donc être veuf! bravo! trois fois bravo!

MALAGA, *à part.*

Est-ce donc un tyran? ou bien est-ce un Jocrisse?
Dramatique Janus! ah! dans son double office,
Qu'il pourrait sur la scène obtenir de succès!
Gaîment.
C'est un nouvel emploi: le Jocrisse à forfaits.

CORNARO, *regardant Castorine.*

Elle tourne de l'œil! plus elle devient pâle,
Plus je jouis, je suis une Brinvilliers mâle.
Castorine fredonne à demi-voix l'air Trou la la.

CORNARO, *avec joie.*

Ah! c'est le chant du cygne!

MALAGA, *étonnée.*

Elle dit: Trou la la!

CORNARO, *d'une voix sombre.*

Écho sombre et lointain d'une ame qui s'en va!
La farce est accomplie... elle a cessé de vivre,
Ma vengeance triomphe, enfin... Elle est morte!..

MALAGA, *à part.*

Ivre!

SCENE X.

LES MÊMES, POLICHINELLA, CACHNÉ.

CORNARO, *d'un air triomphant.*

Viens, Polichinella! venez aussi, Cachné!
Emportez cet objet par nous empoisonné...
Et comme aux curieux il faut que l'on réponde,
Vous direz: C'est ainsi qu'elle est venue au monde!
Si l'on ne vous croit pas, envoyez aux Français...
Là tout devient croyable...

MALAGA, *à part, levant les mains au ciel.*

Excepté le succès!

Polichinella et Cachné emportent Castorine évanouie qui fredonne toujours l'air de : Trou la la. *Cornaro offre son bras à Malaga, en chantant avec elle le même air que répète l'orchestre.*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

La chambre à coucher de Malaga. Une alcove au fond, fermée par des rideaux. A droite du spectateur, divan, sur lequel est placée une brochure.

SCENE PREMIERE.

MALAGA.

Messieurs, excusez-nous; c'est encore une alcove!
Il faut bien du décor, quand l'intérêt se sauve.
Trois lits, me direz-vous, c'est dur à concevoir...
Trois lits dans une pièce! alors c'est un dortoir;
Et l'on peut y dormir? oui, messieurs, je m'en vante;
(Remarquez-vous, parfois, comme je suis méchante?)
J'ai fait placer ici l'objet sur le duvet;
(Vous savez cet objet! cet objet qui buvait!)
Voyons! voyons un peu comment elle se porte...
On entend Castorine ronfler très-bruyamment.
Elle ronfle! bravo! c'est bien pour une morte!
C'est très-bien de sa part!

SCENE II.

MALAGA, CACHNÉ.

CACHNÉ.

Eh bien! le Cornaro,
Que devient-il?

MALAGA.

Eh mais! un superbe zéro;
Il est allé souper, ayant fini son rôle,
Ainsi que Psalmodi.

CACHNÉ.

Tiens! tiens! c'est assez drôle.

MALAGA.

Je suis de ton avis.

CACHNÉ.
Comment? ils n'en sont plus?
Plus du tout?
MALAGA.
Plus du tout, on a soufflé dessus;
Disparais! comme on fait envers une muscade,
Que sous un goblet on envoie à Grenade.
CACHNÉ.
Comment? anéantir deux héros vertueux!
Avant le dénoûment? c'est assez dangereux.
Et, pour sauver la pièce, en ce péril extrême,
Vous arrivez, vraiment, comme mars en carême.
MALAGA.
Va, Cachné, ferme tout bien hermétiquement,
Ne laisse entrer personne, excepté mon amant.
CACHNÉ.
Si quelqu'autre venait?
MALAGA.
Dans cette conjoncture,
Pour le faire sauver, montre-lui la brochure
Que voici.
Elle prend la brochure.
CACHNÉ.
Qu'est-ce donc?
MALAGA.
C'est un in-octavo
Qu'assez vulgairement on appelle *Angelo*.
Et tu le lui liras, sans décors, sans actrices,
Entièrement privé de tous ses artifices;
Je te réponds du reste. Allons, va-t'en, Cachné,
Et comme on cache tout ici, cache ton né.

SCENE III.
MALAGA, MOLLEFFO.

MALAGA.
Ah! qu'une pauvre femme!...
MOLLEFFO, *entrant d'un air furieux.*
A bas le monologue!
MALAGA, *jetant un cri.*
A part.
Ah! vous m'avez fait peur. Je l'ai pris pour un dogue.
Haut.
Quoi! plus de gras de jambe!
MOLLEFFO, *d'une voix sombre.*
Ah! mon cœur est aigri;
Vous en voyez l'effet! mes mollets ont maigri,
Réduit par le chagrin (et j'ai honte à le dire)
Au format révoltant de deux bâtons de cire
A cacheter.
MALAGA, *pleurant*
Hélas! quel malheur!
MOLLEFFO.
Être abject!
MALAGA, *à part.*
Mais qu'a-t-il donc?
MOLLEFFO.
Je viens vous manquer de respect.
MALAGA.
Ah! tu l'aimais donc bien, dis-moi, ta Castorine?
MOLLEFFO.
Si je l'aimais! autant que je vous abomine;
Je l'aimais comme un pauvre aime un morceau de pain,
Et vous je ne peux pas vous sentir.
MALAGA, *avec mépris.*
Galopin!...
MOLLEFFO.
Je l'aimais, je l'aimais comme une cuisse d'oie,
Comme un poulet sauté, comme un pâté de foie
Gras.
MALAGA.
Ah! tu l'aimais donc, et tu ne m'aimais pas?..
Eh bien! oui, c'est par moi qu'elle a sauté le pas.
MOLLEFFO, *à part.*
Elle le dit... très-bien! elle le dit sans rire!
On ne me dira pas que je le lui fais dire.
MALAGA.
Oui, c'est moi qui, sans crainte...
MOLLEFFO.
Eh bien?
MALAGA.
Hier, mardi,
Lui fis prendre un bouillon d'une heure avant midi.
Ah!
MOLLEFFO.
Ah!
MALAGA.
Ah!
MOLLEFFO.
Ah! très-bien! enchanté de l'apprendre.
Vous jouez ce jeu-là, nous pouvons nous entendre.
Vous avez dit tantôt: Moi, j'en ai, du poison...
MALAGA.
Après?
MOLLEFFO.
Moi, pour rimer, je possède un poinçon!
MALAGA.
Quoi! par cet instrument faut-il donc que je meure?
MOLLEFFO.
Et pour t'y préparer je vous donne un quart d'heure.
MALAGA.
Castorine eut une heure, au moins, de son mari;
Le temps depuis tantôt est donc bien renchéri?
Tu veux me poinçonner? eh bien, moi, je t'arrête,
Scélérat moyen-âge; à la fin, ça m'..*ennuie.*
Eh! qui m'a donc bâti tes drames actuels,
Où les gens innocens sont toujours criminels,
Où l'absurde renaît, où le bon sens expire?...
Vous retournez Schiller, vous retapez Shakspeare;
S'ils pouvaient revenir, hélas! des sombres bords,
Ils crieraient: Au voleur! Vous détroussez les morts!
Malheureux! Et pour mieux déguiser leur dépouille,
Vous mettez hardiment du vernis sur la rouille,
Du moins, monsieur Fétis, aux concerts ennuyeux,
Ne nous prend pas en traître, il nous dit: C'est du vieux.
Mais vous! Champollions des muses endormies,
Est-ce donc innover qu'exhumer des momies?
Un seul titre est à vous, gardez-le tout entier!
Inventeurs de la barbe à la François premier.
MOLLEFFO.
Te tairas-tu?
MALAGA.
Le meurtre et l'affreux suicide
Nous poursuivent partout de leur face livide.
Chatterton s'empoisonne au lieu de travailler,
Et quelle est la morale, enfin? un escalier!
Escalier curieux! espèce de symbole,
Qui semble nous montrer comment l'art dégringole...
MOLLEFFO.
Encor...
MALAGA.
Ce n'est pas tout. Les modernes faiseurs
Evoquent maintenant l'art des magnétiseurs;
Et l'on ose endormir, au milieu du prétoire,
Un procureur du roi sur son réquisitoire.
Ah! ça, c'est du nouveau, car nous avons, hélas!
Des procureurs du roi qui ne s'endorment pas!
MOLLEFFO.
Ah! tu poursuis toujours! eh bien! tiens, enragée,
Vlan! vlan! voilà pour toi.
Il la frappe de son poinçon.
MALAGA.
Merci, bien obligée!
C'est au cœur, j'ai senti!
MOLLEFFO.
Quoi! tu ne tombes pas?
Allons donc, tombe donc.

MALAGA.

Pourquoi ? j'ai fait deux pas.
Tout doucement, vois-tu, sous moi je me dérobe,
Car je ne voudrais pas trop chiffonner ma robe.

Elle tombe doucement sur le divan.

MOLLEFFO, *à part.*

O femme archisoigneuse ! et quel plaisir on a
De poignarder quelqu'un qui tombe comme ça !

MALAGA.

Je suis morte, à présent ! ta main que je la baise !

MOLLEFFO.

Si ça te fait plaisir, ma foi, j'en suis bien aise.
Ne mords pas !

MALAGA, *à part.*

Un seul mot de moi l'eût retenu !
Mais j'ai voulu jouir d'un trépas saugrenu...
Chacun, comme il l'entend, se conduit et se venge !

SCENE IV.

LES MÊMES.

CASTORINE, *sur le lit.*

Coucou !

MOLLEFFO, *étonné.*

Coucou !

MALAGA, *d'un air affirmatif.*

Coucou !

MOLLEFFO.

Quels accens ! Dieu ! qu'entends-je ?
Castorine sur pied ! Revenant féminin !...

Castorine se jette dans les bras de Molleffo.

MALAGA.

Elle a bu du champagne, et non pas du venin !

CASTORINE.

Pardonne, Molleffo, si je suis peu gazée...
Quand on a bu...

MOLLEFFO.

Comment ?

MALAGA.

C'est moi qui l'ai grisée,
Moi-même, moi pour toi !

MOLLEFFO.

Toi pour moi ?

CASTORINE, *à Malaga.*

Vous pour lui !

MALAGA.

Moi !

MOLLEFFO.

Toi ?

CASTORINE.

Vous ?

MOLLEFFO.

De prénoms quel déluge inoui !

MALAGA, *se relevant vivement.*

Ne vous amusez pas, faites comme les autres.

CASTORINE.

Qu'entendez-vous par là? Quels projets sont les vôtres?

MALAGA, *tirant sa bourse.*

Voilà chacun six sous, prenez un omnibus,
Et faites-vous mener barrière des Vertus.

SCENE V.

LES MÊMES, CORNARO, *sortant d'une trappe souterraine.*

CORNARO, *d'un air furieux.*

Je veux en être, moi !... L'on osera peut-être
Finir un mélodrame en l'absence du traître ?
Pardon si je le dis ; mais c'est fort idiot.
Suis je un père Sournois, Cassandre ou Goriot ?
Suis-je donc un hors-d'œuvre, un inutile article,
Une cinquième roue ajoutée au tricycle ?
Ma femme se marie... ah ! parbleu ! c'est fort neuf,
Sans mon consentement ?

MALAGA.

Vous vouliez être veuf,
Voilà, selon nos vœux, les choses arrangées,
Vous n'aurez dans neuf mois qu'à payer les dragées.

CORNARO, *serrant la main de Malaga.*

Ah ! vous me convainquez !... Et sans crier : Haro !
J'y consens... aussi vrai que je suis Cornaro !

CASTORINE.

Mais, mon vieux bêtas d'homme, êtes-vous en démence?

CORNARO, *d'un air sentimental.*

Il faut toujours finir ainsi que l'on commence...
Au lever du rideau, je n'étais pas très-fin,
Je fus sot au milieu, je suis bête à la fin.

MALAGA, *d'un air inspiré.*

Écoutez mes conseils ! qu'ils vous soient profitables !

CORNARO, *étonné.*

Quoi donc ?

MALAGA.

Sollicitez un lit aux Incurables.

(*Cornaro fait un mouvement pour sortir, Malaga le retient.*)

Vous y verrez un couple à vos destins uni,
Le vieux de Marion et le vieux d'Hernani.

CORNARO, *d'un air étonné.*

Mes cousins ! qu'on s'embrasse, et que tout ça finisse !
Épousez mon épouse

Il offre une prise à Molleffo et à Castorine qui éternuent.

Et que Dieu vous bénisse !

Il les bénit. L'orchestre joue l'air : Où peut-on être mieux?

MALAGA, *au public.*

Messieurs, voici la chose ! Au théâtre voisin,
On a fait de cet homme un curieux coquin;
Ce farouche est censé tyranniser Padoue,
Lorsqu'au fond de lui seul tout le monde se joue.
Chacun le fait aller, ma parole d'honneur,
Comme l'on fait aller un pauvre rémouleur.

Castorine, Cornaro et Molleffo rient.

Comment se fait-il donc que la foule s'y porte?
J'en conviendrai, messieurs, l'objection est forte ;
C'est que, pour faire admettre une absurde action
Le drame s'est placé sous l'invocation
De deux noms protecteurs, anges de notre scène,
C'est sainte Kettybell et sainte Célimène.
La critique à leur vue expire sans écho ;
On voit Mars et Dorval, on oublie Angelo.

CORNARO.

Enfin résumons-nous, et malgré vos malices,
Faut-il le voir ce drame ?

MALAGA.

Allez voir les actrices.

Au public.

Et vous aussi pourtant, revenez dans ces lieux.
Parodistes hardis de talens gracieux,
Heureux si nous pouvons, effeuillant leur couronne,
Recueillir quelques-uns des bravos qu'on leur donne !

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



UNE

CAMARADE DE PENSION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Ancelot et Paul Duport.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 20 mai 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS
MAULÉON,	M. Daudel.	BOUGINEY, riche célibataire ami de Mauléon.	M. Cazot.
LOUISE, sa femme,	Mlle Pauline.	AMÉDÉE DE BUSSIÈRE, prétendu de Stéphanie.	M. Bressant.
STÉPHANIE, sa fille d'un premier lit.	Mlle A.-Beauchêne.		
ADÉLAIDE SOREL, camarade de pension de Louise.	Mlle Jenny-Colon.		

La scène se passe dans la maison de campagne de Mauléon, à trois lieues de Bordeaux.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon ouvrant au fond sur des jardins. Portes latérales.

SCÈNE I.

MAULÉON, AMÉDÉE, STÉPHANIE.

Au lever du rideau, Stéphanie est occupée à faire un bouquet; Amédée est auprès d'elle, lui prenant la main, touchant à ses fleurs. Mauléon écrit à une table.

MAULÉON. Tenez, Amédée, voilà le compte de tout ce qui revient à ma fille; sa dot, l'héritage de sa mère; venez-vous examiner?..

AMÉDÉE. Merci, M. Mauléon, je m'en rapporte à vous.

Air *du Piége.*

MAULÉON.

Quand je songe à votre avenir,
Quel dédain vous faites paraître!
Ce qui va vous appartenir
Vous devez au moins le connaître.

AMÉDÉE.

Dans ces calculs je ne saurais rien voir;
Si vous voulez que ce jour me révèle
Tous les trésors que je vais vous devoir,
Laissez-moi rester auprès d'elle.

Nota. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre le premier inscrit tient la gauche du spectateur: les changemens sont indiqués par des notes.

MAULÉON. Allons, quand l'amour parle, la raison doit se taire.

AMÉDÉE. Chère Stéphanie!..

Il lui prend la main.

STÉPHANIE. Finirez-vous, taquin?... D'abord, je vous préviens que si vous m'empêchez de faire mon bouquet, je suis vindicative; je vous punirai.

AMÉDÉE. Et comment?..

STÉPHANIE. Quand je devrais refuser ce soir de signer notre contrat de mariage...

AMÉDÉE. Ah!. ne plaisantez pas ainsi, Stéphanie... ça n'aurait qu'à nous porter malheur..

STÉPHANIE, *gaîment, lui tendant la main.* Est-il enfant?..

MAULÉON, *se levant.* Il a raison, ma fille, il ne faut jamais supposer, même en riant...

STÉPHANIE, *se levant aussi*.* Des choses qui affligeraient trop, si elles étaient vraies. N'est-ce pas là, mon père, ce que vous alliez dire?..

MAULÉON. Exactement... Tu devines donc?..

STÉPHANIE. Non... je me souviens Cette leçon-là, ce n'est pas à vous que je la dois, c'est à ma belle-mère...

MAULÉON. Comment?..

STÉPHANIE, *le narguant avec gentillesse.* Oui, mon père... oui...

Air : *Paris et le Village.*

C'est vous que naguère on prêchait,
La leçon, je l'ai reconnue!
Elle me vient par ricochet,
Le premier vous l'avez reçue!
Votre femme vous la donna,
Vous la rendez à votre fille,
Afin que cette leçon-là
Profite à toute la famille.

MAULÉON. En effet... ta belle mère... je crois me rappeler vaguement...

STÉPHANIE. C'était, il y a six semaines, chez mon parrain

MAULÉON. Bouginey?..

STÉPHANIE. Oui, avant son départ pour les eaux de Bagnères, vous nous aviez menés, ma mère et moi, dîner chez lui à Bordeaux, et pendant que vous causiez dans le jardin, moi, qui étais rentrée au salon pour copier une aquarelle, j'entendais toute votre conversation...

AMÉDÉE, *gaîment.* Ah!.. on est curieux!

STÉPHANIE. Du tout, je n'allais pas la chercher, c'est elle qui venait jusqu'à moi...

MAULÉON. Enfin, de quoi parlions-nous?

* Mauléon, Stéphanie, Amédée.

STÉPHANIE. Vous reprochiez à mon parrain, riche comme il est, de rester encore célibataire à cinquante ans. « Pardon, mon ami, a-t-il répondu avec sa petite toux, et entre deux prises de tabac, pardon. » (*S'interrompant.*) D'abord, c'est son mot... il demande toujours des pardons... (*Bas à Amédée.*) un pour chaque gaucherie, et encore il en redoit. (*Haut, avec une voix factice.*) « Tu sais combien je tiens à ne pas être ridicule, et justement à cause de mon âge, je n'ai qu'à trouver une femme qui me trompe... Hem! hem! hem! » (*Voix naturelle.*) Est-ce bien cela?..

AMÉDÉE. Qu'elle est gentille...

MAULÉON. Petite moqueuse...

STÉPHANIE. Alors, vous lui avez cité l'exemple de ma belle mère pour lui prouver que l'âge d'un mari n'y faisait rien... (*Voix factice.*) « Hem! hem!.. pardon encore, mon ami, j'admets qu'une femme ne me fasse pas de traits après le mariage, peut-être ne voudra-t-elle de moi, que parce qu'elle en aura fait avant. (*Voix naturelle.*) Ça, par exemple, je ne l ai pas du tout compris.

AMÉDÉE, *à part.* Et ce n'était pas nécessaire.

STÉPHANIE. Car, enfin, je vous le demande, quel tort peut-on avoir envers un homme à qui on n'a rien promis encore?

MAULÉON, *embarrassé.* Tu sais bien que s'il fallait chercher un sens à toutes les paroles de Bouginey ..

STÉPHANIE. C'est juste... (*Bas à Amédée.*) un contresens perpétuel .. (*Haut.*) Aussi vous êtes vous mis à rire, en disant à ma mère. « Prends garde, Louise, il me ferait croire que quand tu étais demoiselle. . » Et c'est là-dessus que ma mère vous a interrompu avec ces mots : « Mon ami, il ne faut jamais supposer, même en riant...» Enfin, le reste de la phrase... puis elle s'est levée, la conversation s'est bornée là, et je me flatte que la fidélité avec laquelle je vous la rapporte, m'aurait valu à la pension pour le moins un prix de mémoire. .

AMÉDÉE, *à part.* Et même un prix d'innocence.

MAULÉON. Je reconnais bien là toute la raison de Louise...

STÉPHANIE Oh! il est sûr que pour la raison!.. Il n'y a en ma belle-mère qu'une seule qualité qui vaille encore mieux; c'est sa bonté...

MAULÉON Oui, oui... elle ne saurait t'être trop chère...

STÉPHANIE. Sans doute... c'est par elle que nous avons connu Amédée...je lui dois mon mariage!. comment ne l'aimerais-je pas?..

AMÉDÉE. Oh! oui... car, en me protégeant, elle fut bien généreuse; mon père, son tuteur, avait un caractère dur, impérieux, dont elle eut à gémir plus d'une fois, et je me le rappelle; au pensionnat où il la laissa si long-temps, dans les distributions de prix, j'entendais ses maîtresses, ses jeunes compagnes faire son éloge. On ne trouvait rien à lui reprocher, excepté une mélancolie, une tristesse dont personne ne devinait la cause... moi, je la devinais trop bien... la sévérité, le despotisme de mon père... Eh bien! vous le voyez pourtant, son unique vengeance, ça été de faire mon bonheur.

MAULÉON*. Vous n'êtes pas le seul, Amédée, avec qui elle se soit vengée ainsi, et moi-même...

STÉPHANIE. Vous, mon père?..

MAULÉON. Oui... oui.... tu sauras plus tard... j'eus des torts graves envers elle... des torts que je crus long-temps ne pouvoir expier... aussi, devenu maître de sa main, ce souvenir ajoutait encore à ma défiance naturelle, surtout quand j'étais témoin de sa tristesse! Que n'aurais-je pas fait pour en triompher? J'épiais toutes les occasions de prévenir ses désirs, ses moindres caprices... mais elle n'en eut jamais. Jamais pour elle la plus légère dépense... excepté quand il s'agit d'une bonne action... car, entre nous, c'est là un secret que j'ai cru pénétrer.

STÉPHANIE, *sautant avec joie.* Un secret à savoir.

MAULÉON. Oui, dans les premiers temps de notre union, chaque fois qu'elle recevait de Paris des lettres d'une certaine main. une main de femme, elle semblait plus pensive. plus inquiète qu'à l'ordinaire, et bientôt, sous quelque prétexte de frivolité, de coquetterie (bien mal choisi avec son caractère), elle me demandait un argent qui ne lui était jamais refusé... aussi, c'était devenu comme une convention tacite... et chaque fois que sur l'adresse d'une lettre pour elle, je reconnaissais l'écriture en question, j'allais lui porter la somme accoutumée, qu'elle acceptait avec un air de reconnaissance qui me pénétrait l'ame. Seulement à qui allait ce bienfait? c'est ce qu'elle ne m'avait jamais confié Le hasard, moins mystérieux qu'elle, vient, hier soir même, de me mettre sur la voie.

STÉPHANIE. Hier soir... attendez...peut-être, cette jeune dame que la diligence de Paris nous a amenée, et que je n'ai pas vue... car c'était l'heure où je fais de la musique avec M. Amédée.

MAULÉON. Précisément... une ancienne camarade de pension de ma femme...

AMÉDÉE, *à part*. Ah! mon Dieu!

MAULÉON. A ce qu'elle m'a dit; et en apprenant que Louise était depuis deux jours à Bordeaux, elle avait un air de contrariété, de désappointement dont son bagage assez mince m'a donné sans peine l'explication; aussi l'ai-je retenue, conduite dans l'appartement qui touche à celui de ma femme, en recommandant à Julie les mêmes attentions que pour sa maîtresse. Et jugez combien je m'en suis applaudi, quand, ce matin, Julie m'a remis une lettre que notre jeune Parisienne l'avait chargée d'envoyer sur-le-champ à ma femme, et où j'ai reconnu...

STÉPHANIE. Cette même écriture...voilà le bienfait expliqué. En effet, une camarade de pension, c'est une amie intime.

MAULÉON. Surtout, quand ma femme arrivera, ne la prévenez de rien. Je me fais une fête d'être le premier à lui annoncer cette agréable nouvelle. Aussi lui ai-je envoyé dire de presser son retour, en gardant la lettre que je lui remettrai moi-même, afin de jouir de son contentement, de son bonheur...

AMÉDÉE, *hésitant*. Et cette dame .. vous a-t-elle dit son nom?...

MAULÉON. Oui... oui... et en effet...vous aurez pu la connaître au pensionnat de ma femme...

AMÉDÉE, *un peu embarrassé*. Oh! mon père m'y envoyait si rarement... (*A part.*) Mais depuis... Oh!.. ce serait pourtant un bien grand hasard...

MAULÉON, *cherchant dans sa mémoire*. Attendez donc... ce nom... que je me rappelle...

LOUISE, *dans la coulisse*. Bien! bien!.. montez tout cela au premier...

MAULÉON C'est ma femme!

BOUGINEY *dans la coulisse*. Et surtout les plus grandes précautions

MAULÉON. Bouginey aussi...

STÉPHANIE Courons au-devant d'eux.

MAULÉON. Les voilà.

SCÈNE II.

STÉPHANIE. LOUISE, BOUGINEY, MAULÉON, AMÉDÉE

MAULÉON. Ce cher Bouginey... Ah! ma bonne amie, que je vous sais gré de nous l'avoir ramené.

* Stéphanie, Mauléon, Amédée.

LOUISE. N'est-ce pas ?.. il arrivait justement des eaux.

MAULÉON. Et comment t'en es-tu trouvé?

BOUGINEY, *toussant.* Mon médecin assure que je ne tousse plus... Hem! hem!

LOUISE. Et moi, je lui ai prescrit pour ordonnance d'être mon chevalier jusqu'ici... Croiriez-vous qu'il résistait. Oh!.. j'y ai du mérite... il m'a fallu de l'éloquence.

Air : *Un Homme pour faire un tableau.*

Sur lui ma voix est sans pouvoir,
C'est vainement que je le prie;
Et j'ai cru qu'il faudrait avoir
Recours à la gendarmerie :
J'ai vu l'instant où sans cela
Il ne m'eût pas rendu les armes.

BOUGINEY.

Non, madame!.. avec ces yeux-là
On n'a pas besoin de gendarmes.

Du reste, pardon, madame, j'avais pour venir ici un motif déterminant.

MAULÉON. Quoi donc?

BOUGINEY. C'est que je t'en veux : ta femme m'a conté que tu mariais ma filleule...

MAULÉON. Sans t'en prévenir... dam... tu étais absent... mais, je te présente son futur.

Il montre Amédée qui salue.

BOUGINEY. Ah! c'est monsieur... pardon... mais, devant lui, devant tout le monde, je dirai que c'est très mal de ta part, que tu as eu tort. (*Il tousse.*) Hem?.. hem?..

AMÉDÉE. Comment, monsieur, qu'ai-je donc fait?..

STÉPHANIE. Qu'est-ce qui vous prend, mon parrain?

BOUGINEY. Rien... rien... ce n'est qu'un petit reste de quinte; pardon, jeune homme, mon reproche ne porte pas sur vous... mais, Mauléon! un ami de trente ans.

MAULÉON. Explique-toi...

BOUGINEY. Comment!.. il y a six semaines tu me pérores, pour me faire renoncer au célibat... moi, bon enfant, je me laisse convaincre; mais par précaution, je me dis : il faut commencer par aller aux eaux guérir ma petite toux; ça me sera plus commode pour faire ma cour. Je pars, et pendant mon absence, tu maries justement à un autre, la femme que je m'étais choisie... (*Toussant.*) Hem! hem!.. ça fait mal!..

MAULÉON. Stéphanie!

STÉPHANIE. Moi! mon parrain?

BOUGINEY. Oui, sans doute! mes trente mille livres de rentes dont je ne sais que faire, je te les aurais données.

STÉPHANIE. Merci, mon parrain; je ne suis pas intéressée.

BOUGINEY. Est-elle gentille! elle m'aurait épousé même sans cela... enfin, que veux-tu, mon enfant, console-toi; c'est un malheur... (*A Amédée.*) Pardon, estimable jeune homme, je ne dis pas ça pour vous... et quant à ma fortune, il est possible encore... si je ne trouve pas une autre femme, ou bien, si tu devenais veuve...

STÉPHANIE. Par exemple!

BOUGINEY, *se retournant vers Amédée.* Pardon, jeune homme; ceci ne vous concerne pas; au contraire... mais c'est que je tiens à me marier... j'ai besoin de me marier .. le plus tôt possible; sans cela je me trouverais dans une position ridicule...

MAULÉON. Toi!..

BOUGINEY. Parole d'honneur .. figure-toi, qu'en partant pour les eaux, avec mon plan ruminé d'avance, j'ai annoncé confidentiellement à toute ma société qu'à mon retour, il serait question d'un mariage ..

LOUISE. Comment, vous en parliez à tout le monde, excepté à nous, les seuls intéressés...

BOUGINEY. Pardon!.. un calcul... je voulais vous ménager une surprise... (*Regardant Stéphanie.*) Une agréable surprise; mais, maintenant, si on ne voit rien résulter de mes promesses semi-officielles, on se moquera de moi, et moi qui n'en ai pas l'habitude...

LOUISE. Eh bien! donnez-moi le temps, je vous marierai, moi...

BOUGINEY. Vous, madame...

LOUISE. Pourquoi non?.. comme le fils de mon tuteur... vous voyez que j'ai la main heureuse...

BOUGINEY. Au fait... Eh bien! c'est cela, et en attendant, pour me faire prendre patience, je vous demanderai à déjeûner... car, j'ai gagné de l'appétit en courant tous les magasins, toutes les boutiques de Bordeaux, pour vos emplettes, vos cadeaux de noces.

STÉPHANIE. Des cadeaux!

LOUISE, *souriant.* Indiscret!

BOUGINEY Pardon, pardon, madame, c'est vrai. C'était aussi une surprise...

STÉPHANIE. Ah! ma mère, je vous reconnais bien là, et ce qu'en arrivant, vous avez fait porter là-haut... je devine...

LOUISE. Puisque tu es prévenue... allons, va voir... va satisfaire ta curiosité.

MAULÉON. Pendant qu'Amédée ira chercher mon notaire...

AMÉDÉE. J'y cours monsieur... (*A part.*) Oui, c'est le plus sûr... car cette nouvelle venue... n'importe... une fois tout signé...

STÉPHANIE. * Venez-vous avec moi, mon parrain?..

BOUGINEY. Volontiers, ma petite, pour me repaître du doux spectacle de ta félicité... et pour prendre quelque chose, moins que rien... je suis au régime... une tranche de jambon et un verre de Madère.

CHOEUR.

Air : *Vive l'Empereur.* (Paul Ier.)

Ah! pour notre cœur,
Espoir flatteur;
Vive allégresse!
Présent, avenir,
Tout sourit à notre désir!
Pour former les nœuds
Les plus heureux,
Que tout s'empresse,
L'amitié, l'amour,
Vont ensemble embellir ce jour!

(*Bouginey arrive à la porte du fond, où Amédée, qui a donné la main à Stéphanie, s'est arrêté pour le laisser passer; il prend la main de Stéphanie, et passe en disant :*) Sans cérémonie, jeune homme... pardon...

SCÈNE III.

LOUISE, MAULÉON.

MAULÉON. Pauvre Bouginey!.. si les eaux de Bagnères n'ont pas influé sur sa poitrine plus que sur son esprit!. Je vous admire, ma Louise, de le supporter, de l'accueillir avec cette inaltérable patience!

LOUISE. Et pourquoi non?.. dès qu'il est votre ami...

MAULÉON. Oui, un ami de collége; et à cet âge-là, on ne choisit guère; mais, ma Louise est plus heureuse... et je me félicite de la bonne nouvelle que je tiens en réserve pour toi.

LOUISE. Laquelle?

MAULÉON. Tiens!.. cette lettre!..

LOUISE. Une lettre...

MAULÉON, *lui présentant la lettre.* Que j'étais chargé de te faire passer... mais sûr de ton prompt retour...

LOUISE, *regardant l'adresse, à part.* Cette écriture!.. O ciel! (*Haut, avec agitation.*) Monsieur, je ne puis comprendre... elle n'est pas venue par la poste... qui vous l'a remise?..

* Louise, Stéphanie, Bouginey, Mauléon, Amédée.

MAULÉON. Tu ne devines pas... ton amie, ta camarade de pension...

LOUISE. Elle!.. et quand donc?..

MAULÉON. Hier au soir, en arrivant au château...

LOUISE. D'où elle est repartie?..

MAULÉON. Ah! peux-tu me croire capable de l'avoir souffert?.. non, non... réjouis-toi... je l'ai retenue... tu vas la voir, elle est ici...

LOUISE. Ici!.. Adélaïde Sorel!..

MAULÉON. Oui, justement... c'est son nom qui m'avait échappé... car je l'ignorais; tu ne m'as jamais confié...

LOUISE. C'est que j'étais si loin de m'attendre!..

MAULÉON. Mon Dieu!.. quel trouble! quelle agitation!.. moi qui me félicitais par avance du plaisir que tu allais éprouver.

LOUISE. Oui... oui, en effet, c'est du plaisir, de la joie... pas autre chose!..

MAULÉON. Eh bien! c'est singulier... ça n'en a pas l'air... on dirait plutôt qu'une contrariété secrète...

LOUISE, *avec effroi.* Quoi donc?.. pourriez-vous soupçonner?..

MAULÉON. Je ne soupçonne rien... je m'étonne seulement...

LOUISE. Rien de plus simple : c'est qu'Adélaïde qui a perdu sa mère, il y a un an, qui est orpheline...

MAULÉON. Vraiment?..

LOUISE. Au milieu d'une noce, d'une réunion de famille, le contraste... vous comprenez?..

MAULÉON. Oh! sois tranquille!.. nous éviterons tout ce qui pourrait renouveler sa douleur... nous respecterons sa mélancolie.

On entend dans la coulisse une voix chanter:

«Venez, charmantes bayadères....

Ce chant?.. quelle est cette voix?.. (*Il regarde au fond.*) Ah! mon Dieu, c'est elle!.. en costume d'amazone!.. Que signifie cela?..

LOUISE, *à part.* Ah! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IV.

MAULÉON, ADELAIDE, LOUISE.

ADELAIDE, *en habit d'amazone, et continuant à fredonner l'air d'Aladin.*

Venez, enfans de la gaîté... »

MAULÉON, *à part.* La gaîté!.. il paraît

que ce n'est pas ce qui lui manque... moi qui craignais... (*Haut.*) Madame...

ADELAIDE. Ah! monsieur, vous voilà... que je vous dois d'excuses... hier soir, en arrivant, je tombais de sommeil, je vous ai à peine parlé, et, ce matin, me lever si tard... vous allez me prendre pour la belle aux bois dormant.

MAULÉON. Belle, dormant ou non, madame.

ADELAIDE. Oh! de la galanterie!.. il paraît qu'à Bordeaux on distille le madrigal... comme l'anisette.

MAULÉON, *à part.* Ce langage!.. (*Haut.*) Eh bien!.. Louise, vous n'embrassez pas votre amie...

ADELAIDE, *quittant brusquement la main que Mauléon lui a offerte à son entrée, pour aller à Louise qui est restée à sa place, parcourant avec la plus vive émotion la lettre qu'elle tenait.* Elle est là!.. oui... c'est elle! c'est bien elle! comment... c'est toi, Louise!.. et tu n'accours pas... tu ne me saute pas au cou!.. mais, viens donc!.. viens donc!.. (*Elle l'embrasse.*) Ah! encore!..

LOUISE. Oui... oui, ma bonne Adélaïde!

ADÉLAIDE, *se reculant un peu pour l'examiner.* Ah! mon Dieu oui!.. c'est bien toi! y a-t-il des éternités que nous ne nous sommes vues?.. Ah! moi, je ne t'aurais pas reconnue, d'abord!.. c'est que tu es changée!.. mais en mieux... tu as pris de la force, un air de santé; et moi, comment me trouves-tu? dam!.. les peines de cœur, le sentiment...

LOUISE, *l'interrompant.* Sans doute... tu me conteras plus tard...

ADELAIDE. Je crois bien, et en détail. Ah! j'ai eu bien des tourmens! et pourtant il paraît que j'ai engraissé, car tu te rappelles qu'à la pension tes robes m'étaient trop larges, et celle-ci elle me va! tu dois reconnaître?.. c'est à toi, tout ce que j'ai sur le corps...

MAULÉON, *à part.* En effet! l'amazone de ma femme... le procédé est leste!

ADÉLAIDE. Ah! c'est que je vais te dire, je venais d'ouvrir ma fenêtre, quand j'aperçois un grand bêtat de laquais, qui promenait un joli petit cheval, je lui crie : à qui?.. à madame... tiens, j'ai dit, Louise a un cheval... tant mieux; je monterai dessus. J'ai donné ordre de me le seller tout de suite, et puis une réflexion... si Louise a un cheval, elle doit avoir une amazone... alors, je me suis mise à fouiller retourner, bouleverser tout chez toi, et je l'ai trouvée... la voilà...

MAULÉON, *riant à part.* En vérité, je n'en reviens pas...

LOUISE. Tu as très bien fait!.. (*Regardant son mari avec un sourire forcé, et d'un ton d'excuse.*) Elle a bien fait.

ADÉLAIDE. Tiens! cet enfantillage!.. est-ce que j'ai besoin que tu me le dises? Est-ce qu'à la pension, tout n'était pas commun entre nous?.. Oui, monsieur, telle que vous nous voyez, moi, et votre belle-fille...

LOUISE, *bas et vivement.* C'est mon mari...

ADÉLAIDE, *avec une expression involontaire.* Ah bah! tiens, tiens, tiens!.. ma pauvre Louise!.. Ah! monsieur, je suis fâchée...

MAULÉON. De quoi donc, madame?.. Je ne mets pas d'amour-propre à cacher mon âge, et, dès que ma femme me le pardonne...

ADÉLAIDE. Eh bien, elle a raison... moi aussi, je ferais comme elle... à la longue!. Comme je vous disais donc, dans notre pensionnat, Louise et moi, nous étions les deux inséparables... pas tout de suite pourtant... au moins de son côté... car moi, dès le premier jour, je me suis senti du goût pour elle; d'abord, à cause du nom, je m'appelle aussi Louise; quoique cette maudite maîtresse, pour nous distinguer en classe, m'eût forcée à prendre mon autre nom d'Adélaïde, dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est d'un commun! Moi, je n'ai jamais pu souffrir ce qui est commun.

MAULÉON, *à part.* Ma foi!.. elle commence à m'amuser...

LOUISE, *bas.* Adélaïde...

ADÉLAIDE. Le fait est que, dans le principe, tu aimais mieux ma mère que moi, au point que j'en étais jalouse. . Tu t'étais faufilée dans sa tendresse, et vous alliez toujours faire ensemble de grandes tartines de conversation, quand elle venait me voir dans son bel équipage... car elle avait équipage, ma mère, et un superbe!.. deux chevaux gris-pommelé... et des laquais et des livrées qui changeaient autant dire tous les mois... Ah! dam!.. c'était une opulence!..

MAULÉON, *à part.* Elle est adorable pour les digressions.

ADÉLAIDE. Bref, pour vous achever, au bout de quelque temps, l'attachement qu'elle avait pour la mère, retomba sur la fille... Tiens, juste après ta grande maladie, qui te fit quitter le pensionnat... tu te rappelles?

LOUISE. Oui, oui, c'est bien!.. c'est bien...

ADÉLAIDE. Et ton changement me rendait si heureuse!.. quand je lui aurais rendu le plus signalé des services, elle ne m'aurait pas témoigné plus d'empressement. Toujours ensemble!.. aussi, par envie, nos camarades nous avaient surnommées : *Les deux Louises*; ce qui amenait quelquefois des méprises!.. Ah! j'en ris encore... (*Elle rit.*) Et toi, tu ne ris pas..... (*S'apercevant que Louise jette les yeux sur la lettre qu'elle tient.*) Ah! c'est juste... tu relis la lettre de ma mère!.. pauvre chère femme!.. Etait-elle bonne? a-t-elle rendu des services cachés? aussi que des gens qui se seraient jetés dans le feu pour elle! Un surtout, le neveu de notre maîtresse de pension, qui est mort il y sept ans, à Philadelphie, tu te rappelles, Louise?.. Charles d'Egligny...

LOUISE, *troublée et bas.* Dieu!.. Adélaïde...

ADÉLAIDE. Ah oui, ces souvenirs-là font mal!.. ma pauvre mère! elle t'aimait tant!.. Son dernier mot a été pour me parler de toi : « Adélaïde, si jamais tu te trouves » sans ressources, adresse-toi à Louise... » elle ne peut pas t'abandonner... » Oh! je le sais bien aussi que tu ne peux pas...

LOUISE. Oh! sans doute... notre amitié...

ADÉLAIDE. Oui... notre amitié... c'est ce que je veux dire...

LOUISE, *a part.* Elle a compris...

ADÉLAIDE. C'est une si belle chose que l'amitié... Jouir du bonheur qu'on procure, est-il un plaisir plus doux?

Air *du partage de la richesse.*

Ce fut toujours là mon système,
On s'enrichit en partageant;
Quand on rend heureux ceux qu'on aime,
Peut-on mieux placer son argent!
Peines, plaisirs, trésors, misère,
Tout en commun!.. voilà ma loi!
Aussi, je n'ai plus rien, ma chère,
Je viens partager avec toi.

MAULÉON, *à part.* On n'est pas plus original.

ADÉLAIDE. A propos, tu dois voir dans la lettre de ma mère qu'elle m'avait chargée de te remettre...

LOUISE, *bas et très vivement.* Silence!

ADÉLAIDE, *à part, étonnée.* Ah!..

LOUISE. Nous serons plus à notre aise pour causer de tout cela dans ta chambre, où je vais te faire porter à déjeuner.

ADÉLAIDE. Merci! c'est inutile... j'ai pris un à-compte.

MAULÉON. Parlez en liberté, mesdames; je me retire.

ADÉLAIDE. Pourquoi donc ça?..

Air : *Plus de mariage.* (Chanoinesse.)

Ah! d'être bégueules,
Nous sommes bien loin.
Que nous soyons seules
Ou devant témoin,
Pour nous, c'est tout comme.

MAULÉON.

Je vous gênerais.

ADÉLAÏDE.

Laissez donc, un homme,
Ne gêne jamais.

ENSEMBLE.

MAULÉON.

Je préfère, et j'espère
Vous revoir après.

ADÉLAÏDE.

Non, pour moi, le mystère
N'eut jamais d'attraits.

SCÈNE V.

LOUISE, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE. Dis donc, sais-tu qu'il n'est pas trop mal encore ton mari? au fait, un des beaux de l'empire, un des danseurs des fameux quadrilles, à ce que ma mère m' raconté! Il paraît qu'il t'adore toujours comme quand il t'a enlevée il y a six ans parce que tu refusais sa main et qu'il voulait rendre le mariage nécessaire?.. Dam! c'est expéditif et sans gêne!

LOUISE, *qui a suivi des yeux son mari, revenant avec précipitation.* Donne vite!.. oh! vite...

ADÉLAIDE. Comment? quoi?

LOUISE, Oui... ce que la lettre annonce, ce que tu m'apportes...

ADÉLAIEE. Ah!... (*Pendant qu'elle tire un petit paquet de sa poche.*) Tiens, tu vas voir... bien enveloppé, bien cacheté... comme je l'ai reçu de ma mère... sans doute, de peur d'accident... voilà.

LOUISE, *saisissant vivement le paquet et le mettant dans sa poche.* Oh!.. mon Dieu!. enfin... enfin...

ADÉLAIDE. Un reproche!.. c'est juste... j'aurais dû t'envoyer plutôt... mais tiens je ne suis pas fausse; les passions, les orages du cœur... ça ferait tout oublier, même une camarade... et ce n'est que quand le bonheur a été parti, que la mémoire m'est revenue. (*Elle la voit près de se trouver mal*)

Eh bien! mais... qu'as-tu? qu'est-ce qui te prend?

LOUISE. Ce n'est rien... ce n'est rien!...

ADÉLAIDE. Des larmes!.. Ah ça, Louise, est-ce que je t'aurais fait de la peine?

LOUISE. Non; mais, Adélaïde, je t'en conjure, sois bien prudente, bien attentive... puisque tu es maintenant instruite de ma position, tu dois comprendre...

ADÉLAIDE. Parbleu!.. est-ce que je voudrais te faire du tort? Aussi, tu as vu, quand j'ai parlé de ma mère... *motus* sur son état... non pas que j'en rougisse, mais pour toi... je sais qu'il y a des préjugés... en fait de danseuses, le siècle n'est pas encore à la hauteur... et je me souviens que ma mère elle-même, pour me faire entrer dans ce pensionnat, pour m'y faire donner une brillante éducation, avait caché ce qu'elle était... je n'en avais fait confidence qu'à toi seule; tout le monde me croyait une fille de prince, ou mieux que ça, de banquier, d'agent de change... Et au fait, c'était possible.

LOUISE. Tu sais qu'alors je gardai fidèlement ton secret... toi, maintenant...

ADÉLAIDE. Sois donc tranquille... je m'observerai... j'en ai peut-être besoin!... Dam! depuis le pensionnat, les six ans que j'ai passés chez ma mère... c'est qu'il n'y venait plus de beau monde, la fortune avait dégringolé...

LOUISE. Oh! compte sur moi... et puisque ta mère ne t'a rien laissé...

ADÉLAIDE Je ne lui en veux pas... elle aimait le faste, la splendeur... comme elle disait : « La vie est un entrechat; peu importe qu'on retombe, pourvu qu'on se soit élevé bien haut. » C'est aussi mon système, et tu vois : je suis déjà retombée.

LOUISE. Eh bien! il faut t'assurer un sort... je parlerai à mon mari, il est si généreux; j'obtiendrai sans peine...

ADÉLAIDE. Fi donc! me crois-tu intéressée... Pour mes caprices, mes fantaisies, ça c'est vrai, il faut que tout y cède; mais des calculs... moi! jamais...

Air du Cabaret.

Qu'importe le jour qui doit naître!
Riche ou pauvre, je ne crains rien!
Notre avenir n'est qu'un peut-être;
L'insouciance est le vrai bien!
C'est le seul trésor que je garde;
Car souvent le plaisir, dit-on,
Se cache dans une mansarde,
Tendis qu'on l'attend au salon.
Le plaisir est dans la mansarde, etc.

LOUISE. Pourtant un avenir, un établissement honorable... Si j'en crois certains mots qui t'échappaient tout à l'heure, tu aurais eu quelque inclination.

ADÉLAIDE. Oui, quelques-unes.. mais en tout bien tout honneur, Louise; car ma pauvre mère, qui connaissait le danger, m'avait fait jurer de m'en garantir, et j'ai tenu bon... peut-être pas sans peine!.. L'année dernière encore, un jeune homme, si aimable, si séduisant... le monstre!.. Pour m'amadouer, il m'avait promis de m'épouser, mais quand il a vu que je ne faisais pas crédit, parti, disparu, ma chère!.. Ah! je me vengerai, si jamais je le retrouve... et tu m'y aideras... car, tu sais peut-être où il est, ce qu'il est devenu; tu le connaissais.

LOUISE. Et qui donc?

ADÉLAIDE Parbleu! c'est...

BOUGINEY, *en dehors*. Je veux parler à madame de Mauléon.

LOUISE. On vient... Silence!

SCÈNE IV.

STÉPHANIE, BOUGINEY, LOUISE, ADÉLAIDE.

STÉPHANIE, *entrant avec Bouginey*. Allons, ne vous fâchez pas, mon parrain; cela peut se réparer.

BOUGINEY. Que je ne me fâche pas?.. Pardon, je veux porter mes plaintes à madame de Mauléon.

LOUISE. Des plaintes? et contre qui?

BOUGINEY. Contre un de vos gens.

LOUISE. Comment? qui aurait pu vous manquer chez moi?

BOUGINEY. Le déjeuner. Votre cuisinier n'a-t-il pas l'effronterie de me soutenir qu'il me l'a servi tout à l'heure, et que je l'ai consommé... Le fait est que je n'ai rien consommé du tout. Que diable?.. ce n'est pas un homme doué d'un certain tact, qui serait capable de déjeuner sans s'en apercevoir.

Air de Turenne.

Le cuisinier proteste, et je réclame;
Fariboles que tout cela!
Je n'ai pas déjeuné, madame,
Quelque chose me le dit là!
Oui, j'en suis sûr, mon témoin, le voilà!
(*Il se frappe sur l'épigastre.*)
A son langage aisément on peut croire,
Car nous avons cent preuves sous les yeux,
Que si le cœur est oublieux,
L'estomac a de la mémoire.

A la rigueur, pendant que j'étais là-

haut, le Madère aurait pu s'évaporer, je ne dis pas; mais le jambon, il ne s'est pas mangé tout seul... hum, hum!

ADÉLAIDE. Hein? comment dites-vous du Madère?.. du jambon?.. (*Riant*) Ah, ah, ah!

BOUGINEY, *à part*. Quelle est cette dame qui rit de me voir à jeun?.. je ne goûte pas la plaisanterie.

ADÉLAIDE, *riant toujours*. Ce déjeuner? ah! ah!.. ne le cherchez plus... ah, ah, ah!.. je le reconnais au signalement... ah, ah!.. c'est moi qui l'ai intercepté au passage...

BOUGINEY. Vous!..

ADÉLAIDE. Oui! en traversant la salle à manger, j'ai vu sur la table une tranche de jambon, un verre de Madère.

Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus!

BOUGINEY. Alors, madame, je vous demande bien pardon. (*A part.*) C'est un peu dur à digérer.

LOUISE. M. Bouginey, je vais donner des ordres...

BOUGINEY. C'est inutile, madame. (*A part.*) Pour que le cuisinier se moque de moi. (*Haut.*) J'attendrai le dîner : votre belle-fille m'a dit que nous dînerions de bonne heure.

ADÉLAIDE, *vivement*. Ta belle-fille!.. comment? cette jolie personne? et tu ne me le disais pas!.. Ah! c'est mal, je t'en veux... nous aurions déjà fait connaissance. (*Passant près de Stéphanie.**) car, il faut que nous soyons amies, n'est-ce pas, ma belle enfant?

STÉPHANIE. Madame...

ADÉLAIDE. Ah! voilà comme je suis moi... tout cœur et jamais de façon... votre physionomie m'a plu au premier coup d'œil; quelque chose de vif, d'enjoué... Je parie que vous êtes une rieuse?

STÉPHANIE. Mais, assez...

ADÉLAIDE Comme moi... Ah bien, nous plairons-nous ensemble!

BOUGINEY, *à part*. Cette dame paraît bien aimable (*Mettant la main sur son estomac.*) Elle est cause que j'ai des tiraillemens horribles.

ADÉLAIDE. Et puis, ma belle, je vous serai utile, allez... je pense quelquefois aux choses sérieuses, dans mes momens perdus. Je vous ferai profiter de mon expérience; et, pour commencer... tenez... une faute très grave, dont vous ne vous doutez peut-être pas.

STÉPHANIE. Ah! mon Dieu!.. laquelle?

* Bouginey, Stéphanie, Adélaïde, Louise.

ADÉLAIDE. Comment, ma chère, vous mettez encore vos cheveux en accroche-cœur? ça ne se porte plus à Paris, vous auriez l'air d'un almanach de l'année passée; prenez garde, c'est très essentiel, il y a des hommes si méticuleux!.. il n'en faudrait pas davantage pour les détacher d'une inclination.

STÉPHANIE, *souriant*. Oh! à cet égard-là, madame, je n'ai rien à craindre.

ADÉLAIDE. Oui dà? vous êtes bien heureuse!.. Je vous conseille pourtant de ne pas vous y fier! les amoureux, voyez-vous...

LOUISE, *à part*. Que va-t-elle dire? (*Elle l'interrompt vivement.**) Quoiqu'en dise M. Bouginey, le jeûne ne lui convient pas: vous paraissez souffrir.

BOUGINEY. Vous croyez? il est possible, en effet... (*A part.*) J'ai des crampes atroces dans l'estomac.

LOUISE. Je vais donner des ordres pour qu'on répare ce léger accident; Stéphanie va m'accompagner; Adélaïde permettra...

ADÉLAIDE. Tout ce que tu voudras!.. ne te gêne pas pour moi, je t'en prie.

LOUISE. Je reviens bientôt causer avec toi.

Louise et Stéphanie sortent.

BOUGINEY, *à Adélaïde*. Malgré le déjeuner, pardon, je ne suis pas moins enchanté, madame, d'avoir fait votre connaissance.

ADÉLAIDE. Et moi, ravie, monsieur... (*Bouginey sort. Le regardant.*) Il ressemble au chef des grand-prêtres dans la Vestale.

SCÈNE VII.

ADÉLAIDE, *seule*.

Pauvre chère enfant! elle n'a rien à craindre, dit-elle?.. comme c'est naïf et crédule!.. ah! à cet âge-là on ne soupçonne pas la perfidie des hommes; on ne se doute de pas de ce que c'est que l'amour!.. Tiens, à propos d'amour, et moi qui oubliais le mien, qui ai laissé partir Louise sans lui demander des renseignemens... Ah! il faudra que j'apprenne d'elle où est le fils de son tuteur, le volage, le parjure Amédée.. D'abord, elle me doit bien de m'aider à le retrouver... si je l'ai connu, n'est-ce pas grace à elle seule, quand il venait pour elle à nos distributions de prix? Aussi, était-il étonné, lorsque plus tard, me rencontrant à l'Opéra, il apprit que j'étais la fille d'une

* Bouginey, Stéphanie, Louise, Adélaïde.

danseuse... Eh bien, c'est égal... ça ne l'empêcha pas de m'offrir son cœur et sa main; il est vrai que je n'ai pas eu sa main, et qu'il m'a retiré son cœur... M'abandonner ainsi!.. oh! je le poursuivrai partout, je ne lui laisserai ni paix, ni trève!.. voilà comme je suis, moi, quand j'aime!

SCÈNE VIII.

ADÉLAIDE, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, *sans voir Adélaïde.* Tout se prépare pour mon bonheur, il faut que je trouve madame de Mauléon et Stéphanie..

ADÉLAIDE, *se parlant à elle-même.* Ah! cet Amédée...

AMÉDÉE, *se retournant.* Hein!.. qui m'appelle?

ADÉLAIDE, *se retournant aussi.* Plaît-il? (*Le reconnaissant.*) Que vois-je?

AMÉDÉE, *la reconnaissant, à part.* Ciel!.

ADÉLAIDE. Vous, ici!.. vous, traître!

AMÉDÉE. Croyez que j'étais loin de m'attendre...

ADÉLAIDE. Oh!.. je m'en doute bien!.. Et vous osez me regarder sans rougir... je ne sais qui me tient... mais non!.. non!.. je me mettrai en colère plus tard... en ce moment, je n'en ai pas la force... je vous revois, j'oublie votre abandon, tous vos torts... je ne pense plus qu'à vous aimer... et vous?.. Voyons!..

Air *du Verre.*

Qu'éprouvez-vous à mon aspect?
Parlez vite!

AMÉDÉE.

Mademoiselle...

ADÉLAÏDE.

Mademoiselle!..

AMÉDÉE.

Le respect...

ADÉLAÏDE.

Quoi! du respect!.. Oh! l'infidèle!
Devais-je m'attendre à cela?
Voyez donc quel air il affecte!..
Le monstre me place déjà
Parmi les femmes qu'on respecte.

AMÉDÉE. Quand on s'est perdu de vue depuis un an...

ADÉLAIDE. A qui la faute?.. Ne m'aviez-vous pas juré une tendresse éternelle!.. il paraît qu'un an, c'est l'éternité pour les hommes!.. Je ne vous plaisais donc plus?.. vous ne me trouviez donc plus jolie?

AMÉDÉE. Je ne dis pas cela...

ADÉLAIDE. Alors, qu'est-ce que vous dites?

AMÉDÉE, *à part.* Cette amie de pension, c'était elle!.. Que devenir?..

ADÉLAIDE. Voyons... une raison!.. une seule... n'importe laquelle...

AMÉDÉE, *à part.* Que répondre?.. Ah!.. du dépit... c'est moins impoli que tout le reste.

ADÉLAIDE. J'attends... parlez... parlez donc...

AMÉDÉE. Vous m'accusez... si je voulais changer les rôles...

ADÉLAIDE. Comment?..

AMÉDÉE. Oui... ce colonel Venneville, dont les assiduités près de vous...

ADÉLAIDE. Quoi!.. c'était de la jalousie... Ah! quel bonheur! Ainsi... c'est à cause de ce dandy de colonel... dans le fait... je ne dis pas non... je le laissais me faire la cour... Ah! bah!.. quand on est à confesse, autant ne rien taire .. je l'ai même encouragé... écoutez donc : On aime... mais ça n'empêche pas d'être femme... je veux dire coquette... si le cœur a ses droits, le caractère a aussi les siens... et moi qui ai beaucoup de caractère!.. Après cela, il me semble que ça aurait dû vous faire plaisir...

AMÉDÉE. Par exemple!..

ADÉLAIDE. Sans doute; avoir un rival brillant, à la mode, et obtenir sur lui la préférence!.. qu'est-ce qu'il y a de plus flatteur?.. vous auriez dû m'en savoir gré, et me compter ça pour une attention.

AMÉDÉE. Vous étiez beaucoup trop attentive!..

ADÉLAIDE. Laissez donc... c'était sans conséquence... et vous le savez bien, car vous n'ignorez point que je n'ai jamais fait un faux pas!.. Allez, Amédée, il n'y a pas un homme qui puisse se vanter de m'avoir plû autant que vous. La preuve, c'est que je suis restée constante, même après votre départ!..c'est beau!.. je me disais : « Si je je le retrouve, il faut qu'il n'ait pas de reproche à me faire... » Mais par exemple!.. j'étais pressée de vous retrouver!..

AMÉDÉE. Comment?.. c'est moi que vous cherchiez ici?..

ADÉLAIDE. Sans doute...

AMÉDÉE. Ah! mon Dieu!..

ADÉLAIDE. Vous ne l'espériez pas?..

AMÉDÉE. Non, vraiment!

ADÉLAIDE. Vous en trembliez, peut-être?

AMÉDÉE, *à part.* Que faire? quel parti prendre?.. (*Haut.*) Mademoiselle...

ADÉLAIDE. Prenez garde, Amédée!.. vous ne me connaissez pas bien! vous ne

savez pas que ce qui vous a paru un simple attachement peut être devenu de la fureur, de la frénésie?..

AMÉDÉE O ciel!..

ADÉLAIDE. Oui, depuis que vous m'avez quittée sans me rien dire, il y a eu des momens, voyez-vous, où j'entrais dans des accès de rage... par exemple, quand je pensais que vous pourriez vous marier à une autre...

AMÉDÉE. Qu'auriez-vous fait?

ADÉLAIDE. Mon premier mouvement, c'était de m'écrier: Qu'il s'en avise, et que je l'apprenne à temps... je me vengerai... Oui, quand je devrais prendre la poste, tomber comme un accident au mileu de la cérémonie, me jeter entre lui et ma rivale... la tuer à ses yeux!..

AMÉDÉE. Quelle folie!..

ADÉLAIDE. Je sais bien!.. de nos jours, les coups de poignard.... ça n'est reçu qu'à la Porte-Saint-Martin! Le siècle n'a plus d'énergie... aussi je me calmais... je revenais à la douceur...

AMÉDÉE. A la bonne heure!..

ADÉLAIBE. Et je réfléchissais qu'avec les lettres brûlantes que j'ai gardées de vous, avec toutes les preuves qui sont entre mes mains, en les mettant sous les yeux des grands parens...

AMÉDÉE, *à part*. En effet... un éclat... du scandale...

ADÉLAIDE. Eh bien, vous vous taisez?.. Ne m'expliquerez-vous point ce départ précipité, cette longue absence?..

AMÉDRE, *à part*. Il faut en finir!.. lui faire entendre raison; il n'y a que ce moyen... (*Haut.*) Mademoiselle, j'ai eu des torts, je l'avoue...

ADÉLAIDE. Je le sais bien... qu'importe, si je les pardonne?

AMÉDÉE. Mais s'ils étaient plus grands que vous ne le supposez?

ADÉLAIEE. Comment?

AMÉDÉE. S'il était vrai que j'eusse changé d'amour?

ADÉLAIDE. Changer d'amour!.. il serait possible?.. j'aurais une rivale... et vous êtes ici... elle y est donc!.. Ah!.. si c'était Louise!..

AMÉDÉE. Que dites-vous?..

ADÉLAIDE. Oui... son air de langueur... son trouble en ma présence... Vous l'aimez... vous êtes aimé d'elle!

AMÉDÉE. Pouvez-vous croire?.. elle qui est mariée!..

ADÉLAIDE. Ça n'empêche pas...

AMÉDÉE. Qui est la vertu même...

ADÉLAIDE. Qu'est-ce que ça prouve!

AMÉDÉE. C'en est trop... laisser porter la moindre atteinte à son honneur, ce serait d'un lâche... et vous, Adélaïde, qui me savez incapable de mensonge, vous me croirez quand je vous jure que je n'ai d'autre sentiment pour elle que ceux d'un frère et d'un ami...

ADÉLAIDE. Mais qui donc me préférez-vous?.. Oh! quel trait de lumière!.. cette jeune fille... s'il se pouvait?..

AMÉDÉE. Eh bien, quand il serait vrai?

ADÉLAIDE. Oh! alors!..

AMÉDÉE. Qu'y gagneriez-vous? de m'attirer des reproches?.. Mais enfin, je m'expliquerais, je me défendrais... on ne me condamnerait pas sans m'entendre... et puisque vous ne m'avez jamais rien accordé...

ADÉLAIDD. Pas plus à vous qu'aux autres!.. mais vous ne m'en auriez pas moins trompée, et si j'acquiers la preuve...

SCÈNE IX.

ADÉLAIDE, BOUGINEY, AMÉDÉE.

BOUGINEY. Qu'est-ce que vous faites donc là, M. Amédée? on vous cherche partout... Pardon, madame!.. Le notaire est arrivé... votre beau-père, votre prétendue, tout le monde va venir dans ce salon... je les entends déjà...

Il va au fond, au-devant de tout le monde.

ADÉLAIDE. Ah!..

AMÉDÉE, *à demi-voix*. Adélaïde, je vous en conjure... calmez-vous!.. mon amitié sans bornes... ma reconnaissance...

ADÉLAIDE. Taisez-vous!..

AMÉDÉE. Quel embarras!..

BOUGINEY. Entrez, entrez, il est ici.

SCÈNE X.

BOUGINEY, LE NOTAIRE, MAULÉON, STÉPHANIE, AMÉDÉE, ADÉLAIDE, LES INVITÉS.

Air : *Sorte seconda mi.* (Introduction du premier acte de la *Zelmira* de Rossini.)

ENSEMBLE.

MAULÉON, LOUISE, BOUGINEY, LE NOTAIRE, LES INVITÉS.

Nous voilà réunis,
Nous allons, entre amis,
Former des nœuds chéris :
Bonheur sans prix!
Oui, pour moi, mes amis,
C'est un bonheur sans prix,....

Et j'en jouis.
Ma
Sa Stéphanie!
Qu'elle est jolie!
Ah! dans ses yeux si doux,
On peut lire entre nous,
Qu'elle fera le bonheur d'un époux.

AMÉDÉE.

Des parens, des amis,
Sont enfin réunis,
Former des nœuds chéris:
Bonheur sans prix!
Mais combien je maudis,
Des projets ennemis,
Dont je frémis.
Ma Stéphanie!
Est si jolie!
Non, non, l'amour jaloux,
D'une femme en courroux,
Ne peut m'ôter le nom de son époux.

STÉPHANIE.

Mes parens, mes amis,
Sont pour moi réunis,
Former des nœuds chéris:
Bonheur sans prix!
Sans rougir, je le dis,
C'est un bonheur sans prix,
Et j'en jouis.
Oui, pour la vie,
L'hymen me lie,
Au plus aimable époux.
Ah! d'un destin si doux,
Combien mon cœur est heureux est jaloux!

ADÉLAÏDE.

Ingrat, qui me trahis,
Je prétends à tout prix,
Rompre ces nœuds chéris:
Tremble, frémis!
Oui, je veux à tout prix,
Rompre ces nœuds chéris,
Et je le puis.
Sa Stéphanie!
Qu'elle est jolie!
Ah! monsieur est jaloux,
De ses regards si doux;
Et je saurai lui ravir son époux!

MAULÉON, *au notaire*. Monsieur, veuillez vous asseoir : ne faisons point languir ces jeunes gens.

Le notaire s'assied, Mauléon parle bas avec lui.

AMÉDÉE, *à part*. Sera-t-elle sans pitié?

STÉPHANIE, *à Amédée*. Eh bien, monsieur, que signifie cet air consterné?

LOUISE, *à Adélaïde*. J'avais oublié, ma chère amie, de te prévenir...

ADÉLAIDE, *à voix basse à Louise, sur le devant*. Louise... ce mariage est impossible!.. il ne se fera pas!..

LOUISE. Que veux-tu dire?

ADÉLAIDE. Qu'Amédée est mon parjure, que je suis hors de moi... et que si tu ne trouves un moyen de tout rompre à l'instant!..

LOUISE. Adélaïde!..

ADÉLAIDE. Arrange-toi... ou sinon... pour me venger je serais capable de tout...

LOUISE. Il serait possible...

ADÉLAIDE. Ah!.. c'est que, je t'en préviens... j'ai des preuves terribles... des lettres écrasantes...

LOUISE, *à part*. En effet!.. celles que j'ai écrites à sa mère... elle peut me perdre!..

ADÉLAIDE. Et en présence de tout ce beau monde... je vais...

LOUISE, *la retenant*. Malheureuse!.. Ah! que faire?..

AMÉDÉE, *à part*. Que lui dit-elle?.. je tremble!..

MAULÉON, *à qui le notaire a parlé bas*. A merveille!.. il ne reste donc plus maintenant qu'à signer. Amédée, venez prendre la plume.

LOUISE, *bas à Amédée*. Amédée, ne signez pas!

AMÉDÉE. Quoi! parce qu'on veut m'accuser?..

LOUISE, *bas*. Non, pas vous!.. mais, moi!

AMÉDÉE. Comment?

LOUISE, *bas*. Si vous signez, je suis perdue...

AMÉDÉE. Quel mystère!..

Final du premier acte d'Emmeline.

MAULÉON.

Eh bien, mon cher, qui vous arrête?

LOUISE, *bas à Amédée*.

Ah! refusez, au nom du ciel,
Ou c'est ma mort.

AMÉDÉE, *à part*.

Ordre cruel!

STÉPHANIE.

Quel bonheur!

ADÉLAÏDE, *bas à Louise*.

Ma vengeance est prête.

LOUISE, *bas à Adélaide*.

Tais-toi! (*A Amédée.*) Cédez!

AMÉDÉE, *bas à Louise*.

Quelle raison?

LOUISE, *bas*.

Un secret!..

MAULÉON, *à Amédée*.

Le contrat n'attend que votre nom.

LOUISE, *bas*.

Ciel!.. par grace!..

MAULÉON, *à Amédée.*
Approchez.
AMÉDÉE, *hésitant.*
J'implore mon pardon.
TOUS.
Comment?..
MAULÉON.
Parlez! monsieur.
AMÉDÉE.
Je garde le silence.
C'est un devoir pour moi!.. mais je perds l'espé-[rance
D'obtenir le bonheur que m'offrait le destin.
TOUS.
Il refuse!..
MAULÉON.
Achevez!
AMÉDÉE.
Non, pour moi plus d'hymen!
TOUS.
Se peut-il?
AMÉDÉE, *montrant Stéphanie.*
C'en est fait!.. je renonce à sa main!
TOUS.
Quoi! plus d'hymen!
AMÉDÉE.
Affreux destin!
LOUISE.
Que je le plain!
MAULÉON.
Par quel motif? parlez enfin!
ENSEMBLE.
MAULÉON.
Malheureux! cet outrage
Appelle un châtiment!
Sortez, ou de ma rage
Craignez tout maintenant.
STÉPHANIE.
Quoi! l'ingrat se dégage!
Il semblait m'aimer tant!
Ah! pour moi quel outrage!
Pour mon cœur quel tourment!
LOUISE.
Ce malheur, dont l'image
S'offre à moi maintenant,
Hélas! c'est mon ouvrage!
Pour mon cœur quel tourment!
AMÉDÉE.
Je sens tout mon courage
Abattu, chancelant!
Ah! fuyons cette image
Qui double mon tourment.
ADÉLAÏDE.
J'ai puni le volage;
J'ai fait rompre à l'instant
Cet hymen qui m'outrage...
Je triomphe à présent.
BOUGINEY.
Oh! le bel avantage
De prendre un jeune amant!
Un trompeur, un volage!..
Je valais mieux vraiment!
LES INVITÉS.
Un si sanglant outrage,
Appelle un châtiment.
Sortez ou de sa rage,
Craignez tout maintenant.

Le rideau baisse.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Louise; porte au fond; portes latérales.

SCÈNE I.

AMÉDÉE, LOUISE.

LOUISE. Que vois je, Amédée?.. vous, chez moi!

AMÉDÉE. Oui!.. l'on me croit parti! j'ai laissé mon cheval à un quart de lieue du château, et revenu à pied, je suis rentré par la petite porte du parc.

LOUISE. Et que venez-vous faire ici?

AMÉDÉE. Tantôt j'ai dû vous obéir : votre trouble, votre effroi, les mots terribles que vous avez prononcés, tout m'en faisait une loi; mais je ne puis vivre ainsi!... Que signifiaient vos paroles mystérieuses, ce désespoir que je lisais dans vos regards?

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Avec cette rigueur extrême
D'un tort douteux fallait-il me punir?
Et d'où vient donc que tantôt pour vous-même
Vous paraissiez et trembler et frémir?
Fût-elle encor plus grande et plus certaine,
Ma faute, enfin, ne vous compromet pas!...

LOUISE.

Ah! ce n'est point la vôtre, hélas!

AMÉDÉE.

Qu'entends-je?

LOUISE.

Si c'était la mienne?

Epargnez-moi!... car c'est la mienne?

AMÉDÉE. O ciel!.. madame!...

LOUISE. Amédée, je suis bien malheureuse!... Et mon malheur, vous n'y êtes pas étranger!

AMÉDÉE. Comment?

LOUISE. Oui, c'est votre père qui le causa.

AMÉDÉE. Que dites-vous?

LOUISE. Avez-vous oublié la sévérité de son caractère? Orpheline, livrée à sa tutelle despotique, ne pouvant confier à personne mes pensées, mes projets, ou mes espérances, ma jeunesse s'écoula sans joie et sans plaisirs!.. Un instant, j'eus l'espoir du bonheur... votre père fut inflexible... et moi, je fus coupable, peut-être!...

AMÉDÉE. Vous!...

LOUISE. Pas un mot de plus, Amédée!.. Je m'étais condamnée à un isolement éternel; j'avais dû renoncer à faire le bonheur d'un honnête homme; je ne le pouvais plus, car un secret affreux pesait là!... Les ffres les plus brillantes, je les avais repoussées; mes refus avaient attiré sur moi l'attention; on s'étonnait de me voir insensible à tous les hommages... M. de Mauléon se présenta... il m'offrit sa main... je la refusai!... Habitué au succès, dans cette cour de l'empire qui l'avait cité comme un modèle, il s'irrita des obstacles et jura d'en triompher!... Un jour, je me trouvai en sa puissance!... on sut qu'il m'avait enlevée... on pensa que j'étais d'accord avec lui... Il m'avait perdue aux yeux du monde... que faire?... secrets, douleurs, repentir, il fallut tout renfermer!... je devins la femme de Mauléon!

AMÉDÉE. Grand Dieu!...

LOUISE. Eh bien! ce mariage, qui me paraissait un supplice, il m'a contrainte à le bénir! il s'accusait sans cesse de ce qu'il appelait ses torts, et quoiqu'un peu jaloux, peut-être, il a été pour moi le meilleur des époux, le plus tendre des amis; je lui dois les seules années de bonneur que j'aie connues!... et ce bonheur, un mot peut le détruire!...

AMÉDÉE. Quel étrange mystère!...

LOUISE. Oui, Amédée, un mot, un seul!... car, je vous l'ai dit, il y eut une époque fatale où il ne me restait plus qu'à mourir, si une femme n'était venue à mon secours!.. Cette femme, c'était la mère d'Adélaïde!... elle me sauva!... ma reconnaissance ne lui manqua jamais!... enfin, elle mourut!... Je pensais qu'elle avait emporté dans la tombe le secret de mes douleurs... eh bien! sa fille, la compagne de mon enfance, en est dépositaire!... sa fille est venue m'apporter en son nom des gages chers et cruels, que je croyais anéantis, qui renferment tout le secret de mon infortune, qui peuvent le trahir!... mon avenir est entre ses mains : avec une parole elle peut changer le sort de toute une famille, rendre inutiles six années de regrets et de vertus, flétrir le cœur de l'homme que j'aime et que je vénère, et elle me menace de tout révéler si je vous laisse épouser Stéphanie!...

AMÉDÉE. Juste ciel!...

LOUISE. Comprenez-vous, maintenant? et serez-vous sans pitié?

AMÉDÉE. Ah! madame, je suis bien à plaindre!

LOUISE. Autant qu'elle à présent, vous disposez de mon sort.

AMÉDÉE. Que faire? que devenir?

LOUISE. Amédée, tout espoir n'est pas perdu! ces nœuds, que j'avais tant de plaisir à former, ils ne sont pas rompus à jamais! prenez pitié de celle dont votre père a causé tous les maux : et quoi qu'il m'en coûte de condamner ma chère Stéphanie à un chagrin même passager, il le faut, pour son père.

AMÉDÉE. Ah! madame!

SCÈNE II.

AMÉDÉE, MAULÉON, LOUISE.

MAULÉON. Vous ici, monsieur!

LOUISE, *à part*. Ciel! mon mari!

AMÉDÉE. Pardonnez, j'étais venu... j'offrais à madame des excuses...

MAULÉON. Et des explications, sans doute...

LOUISE, *avec crainte*. Mon ami, je vous en conjure...

MAULÉON. Rassurez-vous, je dispense monsieur de toute explication, il est des chose qu'on ne dis pas. il est des offenses au-dessus desquelles on doit se placer, je venais pour causer avec vous. et je ne m'attendais pas, je l'avouerai, à rencontrer ici monsieur.

AMÉDÉE. Je m'éloigne...

MAULÉON. Je ne vous retiens pas.

AMÉDÉE. Ah! monsieur, si vous saviez!

LOUISE, *à part*. Que va-t-il dire?

MAULÉON. Je ne veux rien savoir; adieu, monsieur. (*Bas.*) Attendez-moi dans le parc, je vous y rejoins.

AMÉDÉE, *bas.* J'obéis.

Il sort.

SCÈNE III.

MAULÉON, LOUISE.

LOUISE. Oh! que je vous sais gré, mon ami, de votre modération.

MAULÉON. Louise, ne parlons plus de cela.

LOUISE. C'est moi qui vous ai fait connaître ce jeune homme, c'est moi qui suis cause...

MAULÉON. Vous accuser! je venais au contraire pour écarter de telles idées de votre esprit, pour les combattre d'avance... et soyez sûre, quoiqu'il arrive...

LOUISE. Comment?

UN DOMESTIQUE. *entrant.* Monsieur, vos ordres sont exécutés, votre cheval est près de la grille.

LOUISE Vous partez?

MAULÉON. Une course dont j'avais le projet... je venais pour vous dire adieu, mais j'y renonce en vous voyant si triste; je ne m'éloigne pas de vous dans ce moment, et je vais moi-même contremander...

LOUISE. Combien vous êtes bon!

MAULÉON. Jamais assez pour vous! à bientôt, Louise... (*Bas au domestique.*) Mes pistolets dans le parc, vous entendez?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

Il sort.

MAULÉON, *à Louise.* A bientôt, j'espère.

SCÈNE IV.

LOUISE, *seule.*

Quelle tendresse pour moi! ah! s'il savait que cette tendresse même ajoute encore à mes tourmens? pourquoi cette femme est-elle venue? Fatal voyage! horrible situation! souffrir, trembler et feindre! ce portrait, funeste garant d'une faute que tant de larmes ont expiée, après sept années, c'est la première fois qu'il charme mes regards : mon repos eût commandé peut-être que je ne le visse jamais? Allons, il le faut, cachons à tous les regards, ce gage trop dangereux, et que Dieu seul soit témoin des larmes qu'il m'a coûtées!

Elle sort par la porte à droite, Bouginey entre par le fond et la suit des yeux.

SCÈNE V.

BOUGINEY.

Eh bien, madame Mauléon qui s'en va quand j'arrive... elle a l'air bien effaré!.. depuis l'événement de tantôt on ne trouve plus personne avec qui causer ici : c'est désagréable Ah, je vais entrer chez elle... eh mais, qu'est-ce qu'elle tient donc à la main? c'est un médaillon, oui, un portrait, oh, oh, elle le couvre de baisers, elle pleure, elle le cache dans son secrétaire. et emporte la clé en sortant! qu'est-ce que tout ce mystère-là?.. baiser un portrait en cachette, pleurer?..tout cela est équivoque! ou plutôt, pardon, ça ne l'est pas du tout! je ne sais pas ce qu'il y a, mais il y a quelque chose... Beaucoup, même... qui aurait soupçonné? qui? moi... parce que j'ai une pénétration... je me disais souvent en la voyant si douce, si soumise, si docile, ça n'est pas naturel à une femme... je comprends à présent, c'était pour fasciner ce pauvre Mauléon, fiez-vous donc à ces eaux dormantes... oh, l'on ne m'y trompera plus!

SCÈNE IV.

BOUGINEY, STÉPHANIE.

BOUGINEY. Ah! te voilà, ma chère Stéphanie.

STÉPHANIE. Bonjour, mon parrain?

BOUGINEY. Eh bien? quoi, toujours soucieuse et triste?

STÉPHANIE. Amédée, refuser ma main! au moment de signer le contrat.

BOUGINEY. Voilà ce que c'est que de choisir des jeunes gens?

STÉPHANIE. Oh! je me vengerai?

BOUGINEY. Vrai?.. Eh bien tu as là une excellente idée!

STÉPHANIE. Je serai malheureuse, mais c'est égal, ce sera bien fait!

BOUGINEY Oh que non, tu ne seras pas malheureuse!

STÉPHANIE. Il verra du moins que je n'avais pas besoin de lui pour me marier.

BOUGINEY. C'est cela!.. il sera forcé de t'appeler madame, tu auras des cachemires, une voiture et trente mille livres de rentes, et il enragera.

STÉPHANIE. Comment savez-vous que j'aurai tout cela, mon parrain?

BOUGINEY. Je le sais parce que j'ai trouvé ton vengeur.

STÉPHANIE. Vous?

BOUGINEY. Moi-même.

STÉPHANIE. Oh! s'il venait pendant que je suis en colère...

BOUGINEY. Il est tout venu.

STÉPHANIE. Comment?

BOUGINEY. Tu ne te rappelles donc pas mes premiers projets?

STÉPHANIE. Ah!

BOUGINEY. Tu oublies pour qui je suis allé aux eaux, afin de guérir ma toux? (*Il tousse.*) Hum! hum! hum!

STÉPHANIE. Vous toussez encore, mon parrain.

BOUGINEY. Pardon, pardon! ce n'est plus rien!.. le mariage achèvera de me guérir.

STÉPHANIE. Le mariage!

BOUGINEY. Oui, sans doute!

Air *du Fleuve de la vie.*

Puisque pour époux tu veux prendre
Quiconque se présentera,
Tu peux faire un choix sans attendre;
Je me présente... me voilà!

STÉPHANIE, *parlé.* Vous!

BOUGINEY, *continuant l'air.*

Cette fois à propos j'arrive,
Je suis le vengeur qu'il te faut!

STÉPHANIE, *parlé.* Ah mon Dieu!..

BOUGINEY, *parlé.* Tu dis?..

STÉPHANIE, *achevant l'air.*

Que c'est un bien vilain défaut,
D'être vindicative!..

SCÈNE VII.

ADELAIDE, BOUGINEY, STÉPHANIE.

BOUGINEY, *à part.* Décidément, il faut que j'y renonce. (*Allant au-devant d'Adélaide.*) Arrivez donc, madame! nous avons grand besoin de votre gaité! voilà une jeune fille qui se désespère!

ADELAIDE. En effet, je comprends!.. Il est cruel quand on se croyait préférée, quand on s'imaginait qu'on devait l'emporter sur toutes ses rivales...

STÉPHANIE. Des rivales? mais, madame, je n'en avais pas.

ADELAIDE. Vous n'en aviez pas?..

STÉPHANIE. Je croyais que M. Amédée n'avait jamais aimé que moi.

ADELAIDE. En vérité?

STÉPHANIE. Il me l'avait dit.

ADELAIDE, *à part.* Le monstre! (*Haut.*) Si vous croyez tout ce que les hommes vous diront?..

BOUGINEY, *à part.* Comme cette jeune dame connaît le cœur humain!

STÉPHANIE. J'aurais pu me défier des autres; mais Amédée...

ADELAIDE. Ah! oui!.. vous le supposiez d'une espèce particulière, et vous pensiez qu'on l'avait fait exprès pour vous. Voilà pourtant ce qu'on se figure. (*A part.*) La première fois.

STÉPHANIE. Si vous saviez ce que je souffre...

ADELAIDE, *à part.* C'est qu'elle semble vraiment affligée! (*Haut.*) * Ne pleurez donc pas pour si peu de chose!

STÉPHANIE. Si peu de chose?.. mais c'était tout pour moi, madame! oh!.. si j'avais été sa femme, je suis bien sûre qu'il n'aurait jamais pensé à une autre : Je l'aurais tant aimé!.. notre bonheur aurait duré toute la vie.

ADELAIDE. Quelles folles illusions!..

BOUGINEY. Il est certain que ma petite filleule n'a pas votre usage.

ADELAIDE. C'est qu'en vérité tous ses traits annoncent un profond chagrin!.. Il paraît qu'en province on prend ces choses-là au tragique!.. Dites-moi, mademoiselle depuis combien de temps l'aimez-vous ce volage?

STÉPHANIE. Depuis que je l'ai vu!.. Il y a déjà plus d'un an.

ADELAIDE, *à part.* Un an!.. le traître! c'est bien cela!.. ça remonte à mon époque! (*Haut.*) Ah ça, est-ce qu'il y a disette de jeunes gens dans le pays?

BOUGINEY. Pardon! pardon! nous avons bal tous les quinze jours pendant l'hiver.

ADELAIDE. Eh bien! alors?

STÉPHANIE. Qu'est-ce que cela fait?

ADELAIDE Dam! sont-ils aimables, jolis garçons?

STÉPHANIE. Je ne sais pas.

ADELAIDE. Vous ne savez-pas?.. mais qu'est-ce que vous faisiez donc au bal?

STÉPHANIE. Je dansais.

ADELAIDE. Je m'en doute bien!.. mais à quoi pensiez-vous en dansant?

STÉPHANIE. Je pensais... à Amédée.

ADELAIDE. Et les autres?

STÉPHANIE. Est-ce que je les voyais?.. Amédée était là.

ADELAIDE, *souriant.* Oh! alors!..

BOUGINEY. Que voulez-vous? C'est une éducation de province!

STÉPHANIE. C'en est fait, madame, il n'y a plus de bonheur pour moi.

ADELAIDE, *à part.* Elle est capable d'en mourir! . et moi à présent que la colère est

* Bouginey, Adélaïde, Stéphanie.

passée, je n'en serai pas même malade!.. si je cédais à un bon mouvement?..

STÉPHANIE. Vous semblez vous intéresser à mon chagrin, madame?

ADELAIDE. J'en ai presque envie.

STÉPHANIE. Mais, hélas, vous n'y pouvez rien...

ADELAIDE. Que sait-on! écoutez, ma chère demoiselle, je crois qu'il serait plus difficile de changer vos idées que de vous faire épouser le volage.

STÉPHANIE. Que dites-vous, madame?

ADELAIDE. Je dis... ah! bah ma foi, tenez, je dis que vous l'épouserez.

STÉPHANIE. Serait-il possible?.. Mais il ne m'aime plus.

ADELAIDE. Et si je vous disais qu'il vous aime encore? que je le sais?

STÉPHANIE. Ah! mon Dieu!.. expliquez-moi...

BOUGINEY. Oui! expliquez-nous...

ADELAIDE. Rien du tout!.. Il y a peut-être un mystère, mais vous ne le saurez pas!.. Croyez-moi seulement, et laissez-moi agir!.. je suis une bonne personne; je n'ai jamais fait volontairement de mal à une femme!.. quant aux hommes; c'est différent, c'est de bonne guerre!.. ne sont-ils pas l'armée ennemie? Et Dieu sait qu'ils combattent avec tous les avantages de leur côté! trop heureuses quand nous avons assez de sang-froid pour leur disputer le terrain!

BOUGINEY. Qui ne nous rendrait les armes?

ADELAIDE. Pas mal!.. Vous, mon enfant, allez trouver votre belle mère; qu'elle fasse rappeler M. Amédée... dites-lui que c'est moi qui veux ce mariage... et vous verrez!

STÉPHANIE. Ah! qu'est ce que j'entends? Comment? vous pensez que cela suffira?

ADELAIDE. J'en réponds.

BOUGINEY. Elle est étonnante!

STÉPHANIE. Mais êtes-vous bien sûre qu'il m'aime encore, qu'il n'aime que moi, qu'il ne pense qu'à moi?

ADELAIDE. Il en est bien capable, le scélérat!

STÉPHANIE. Que dites-vous donc?

ADELAIDE. Rien, rien!.. (*A part.*) C'est beau d'être généreux, mais c'est un peu dur! (*Haut.*) Allez, je ne veux plus voir ces petites larmes qui roulent dans vos jolis yeux!

BOUGINEY. En voilà un cœur!.. noble, généreux, compâtissant!..

ADELAIDE Oui, oui, dites cela, répétez-le!.. ça donne du courage!.. (*A part.*) Allons, décidément rien ne fait du bien comme une bonne action!..

STÉPHANIE. Merci, madame, merci!.. Je cours près de ma belle mère!..

On entend deux coups de feu.

TOUS. Ciel!

BOUGINEY Il est parti deux coups : on dirait que c'est un duel.

ADELAIDE Un duel?

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, LOUISE, *puis* MAULÉON.

LOUISE, *sortant de son appartement.* Ah! vous êtes ici?.. avez-vous entendu? savez-vous pourquoi ces deux coups de feu?..

BOUGINEY. Nous l'ignorons : mais je cours ..

LOUISE, *apercevant Mauléon.* Mon mari!

STÉPHANIE. Mon père ..

MAULÉON. Rassurez-vous, personne n'a succombé.

LOUISE. C'est donc vous qui vous êtes battu?

STÉPHANIE. Et avec qui, mon Dieu?

MAULÉON. J'ai dû chercher à venger mon offense; mais, après avoir essuyé mon feu, Amédée a tiré en l'air; il va s'éloigner d'ici à l'intant même...

STÉPHANIE. Ciel!..

ADÉNAIDE, *à part.* C'est pourtant moi qui suis cause de tout cela.

MAULÉON Eh quoi, ma fille, vous le regrettez, après l'affront qu'il vous a fait, qu'il nous a fait à tous!.. Il a risqué sa vie, il a épargné la mienne; mais il paraît que c'est seulement les armes à la main qu'il sait se conduire en homme d'honneur

ADÉLAIDE. Doucement, monsieur!.. ne l'accusez pas, je vous en prie.

STÉPHANIE, *vivement.* Non mon père! il m'aime encore; il dépend de ma mère de tout arranger... Madame me l'a dit, elle le veut, et maman ne résistera pas à sa prière.

MAULÉON, *à sa femme.* Qu'entends-je?.. c'était vous qui empêchiez ce mariage?

ADÉLAIDE. Eh non, ce n'est pas elle qui est cause... c'est... Enfin, qu'est-ce que cela vous fait, si tout peut se réparer?.. * Louise, il faut que ces jeunes gens s'épousent : tu arrangeras cela.

MAULÉON. Qu'y a-t-il donc, mesdames? Amédée refuse ma fille après l'avoir demandée avec empressement; cette union, connue de tous, et rompue sans motif, va

* Bouginey, Mauléon, Adélaïde, Louise.

nous rendre la fable du pays; et Amédée, dites-vous, n'est point coupable! Et vous pouvez renouer ce mariage à volonté!.. Quel secret y a-t-il donc entre vous et avec lui?

ADÉLAIDE. Vous êtes bien curieux!..

STÉPHANIE. Il va partir, on ne saura plus où le retrouver!

ADÉLAIDE. Elle a raison.

ENSEMBLE.

Air : *Qu'il tienne sa promesse.* (Serment.)

ADÉLAIDE, BOUGINEY, STÉPHANIE.

Courez / Courons vite, on ignore
Où tourneront ses pas :
Si nous tardons encore
Nous ne l'atteindrons pas.

MAULÉON, *à part.*

Ce secret que j'ignore,
Quel peut-il être, hélas!
Le soupçon me dévore;
Je n'y résiste pas.

LOUISE, *à part.*

Ce secret qu'il ignore,
S'il le devine, hélas,
O mon Dieu, je t'implore,
Ne m'abandonne pas.

Louise fait quelques pas pour sortir.

MAULÉON, *l'arrêtant.*

Louise, répondez: ne pourrai-je savoir,

ADÉLAÏDE.

Ne nous arrêtez pas.

LOUISE.

Mon ami...

STÉPHANIE.

Mon bon père!

MAULÉON.

Un seul mot!..

ADÉLAIDE.

Laissez-nous! notre premier devoir
Est de rendre au bonheur votre famille entière,
De réparer des torts et d'unir deux amans,
Puis nous vous dirons tout quand nous aurons le [temps.

ENSEMBLE.

ADÉLAÏDE, BOUGINEY, STÉPHANIE.

Courez / Courons vite, on ignore, etc.

MAULÉON, *à part.*

Ce secret que j'ignore, etc.

LOUISE, *à part.*

Ce secret qu'il ignore, etc.

Adélaïde emmène Louise et Stéphanie.

SCÈNE IX.

BOUGINEY, MAULÉON.

MAULÉON, *soucieux.* Je ne sais que penser... tout cela n'est pas naturel!

BOUGINEY. Cette jeune femme est extraordinaire.

MAULÉON. Dis donc extravagante!.. Comment Louise, si douce, si réservée, si timide, peut-elle être dans une si grande intimité avec cette bruyante étourdie?.. Encore, si elle ne lui avait cédé que sur des bagatelles; mais faire dépendre l'avenir de ma fille d'un caprice de cette folle.

BOUGINEY. Pardon, pardon, mon ami! Cette folle pourrait bien être plus sage que celle qui font tant les mijaurées.

MAULÉON Comment?

BOUGINEY. Oui!.. cette gaîté annonce une conscience paisible et qui n'a rien à se reprocher : ces étourdies-là sont les femmes les plus sûres!.. Et je mettrais mille fois plutôt mon bonheur entre les mains de cette folle-là que de le confier à une prétendue sagesse... Pardon!

MAULÉON. Que veux-tu dire?.. Prends garde, Bouginey!.. tu me fais peur avec tes réticences!

BOUGINEY. Pardon!.. Ce n'est pas mon projet.

MAULÉON. Sais-tu bien qu'il m'est venu à l'esprit qu'il y avait un secret entre ma Louise et son amie?

BOUGINEY. Ah! je jurerais bien que la jolie Parisienne est à l'abri du soupçon.

MAULÉON. Est-ce à dire que tu soupçonnes ma femme?

BOUGINEY. Je ne dis pas cela!. ne me mêle pas là-dedans!.. je n'ai rien vu... Je n'étais pas là!

MAULÉON. Il y a donc quelque chose?

BOUGINEY. Allons!.. est-ce que tu vas recommencer à être jaloux, comme autrefois?

MAULÉON. Eh bien oui! tout cela me fatigue, m'irrite!.. je vois à ton air mystérieux que tu en sais plus que tu n'en veux dire... mais je ne t'interrogerai point... Je veux m'éclairer par moi-même; et, dussé-je fouiller partout, tout visiter, tout ouvrir...

BOUGINEY, *vivement.* Oh! pas le secrétaire!..

MAULÉON. Que dis-tu?

BOUGINEY, *à part.* Quelle bêtise! (*Haut*) Rien, mon ami, rien!.. je dis cela comme autre chose... je te vois prendre feu tout de suite... Est-ce que cela a le sens com-

mun? troubler ton repos, celui de ta famille... allons donc!

MAULÉON, *contraint*. Oui, c'est juste!.. je te remercie! qu'il n'en soit plus question... je profiterai de l'avis que tu m'as donné...

BOUGINEY. A la bonne heure!.. ah, comme tu y allais!.. Vous autres, anciens séducteurs. vous êtes trop défians, vous ne devriez pas vous marier.

MAULÉON. A revoir, Bouginey!.. à revoir...

Il sort.

SCENE X.

BOUGINEY, *seul*.

Allons, je suis content de moi!.. je l'ai calmé, je l'ai tranquillisé!.. Ce n'est pas que madame de Mauléon... cela me paraît démontré... Tandis que cette charmante Adelaïde, comme elle est bonne!.. comme cela vous animeraitune maison!.. ce serait une joie, un mouvement, une variété!.. Au lieu de ces intérieurs insipides et monotones où chaque jour ressemble à la veille, où tout est sans cesse à la même place, on entendrait rire, chanter à chaque instant, elle bouleverserait tout dans la maison, et le mouvement c'est la vie!.. Ah! si j'osais... justement, la voilà qui chante... Rien que d'entendre sa voix, je me sens tout joyeux!..

SCÈNE XI.

BOUGINEY, ADÉLAIDE, *entre en chantant*.

BOUGINEY. Toujours gaie?

ADÉLAIDE. Je tâche de m'étourdir. (*A part.*) Le traître a-t-il été content!

BOUGINEY. Avez-vous réussi? M. Amédée reste-t-il?

ADÉLAIDE. Oui vraiment!.. Dès que Louise lui a dit : Demeurez, votre mariage se fera...

BOUGINEY. Il a été transporté?

ADÉLAIDE. Il était d'une joie insultante.

BOUGINEY. Comment?

ADÉLAIDE. Je veux dire délirante.

BOUGINEY, *avec intention* Je le crois bien!.. épouser une jolie femme qui vous aime!.. Je connais des gens qui voudraient pour beaucoup avoir un pareil bonheur!.. pardon!

ADÉLAIDE, *le regarde en riant*. Quelle drôle de mine vous faites?

BOUGINEY. Me permettrez-vous une question?

ADÉLAIDE. Dix si voulez, je n'ai pas de secrets.

BOUGINEY. J'en suis convaincu...., eh bien, êtes-vous mariée?

ADÉLAIDE. Non.

BOUGINEY. Veuve?

ADÉLAIDE. Non!

BOUGINEY. Demoiselle?

ADÉLAIDE. Ah! par exemple!

BOUGINEY. Pardon! pardon! je ne sais ce que je dis : ma question est superflue.

ADÉLAIDE. Au moins!.. mais si vous voulez rire, à la bonne heure! j'entends la plaisanterie... Oui, monsieur, je suis demoiselle!.. et même je n'aurai peut être jamais l'honneur et l'ennui du mariage, car je suis sage, mais je n'ai rien, et cela ne fait pas compensation... pour me dédommager, je fais ma volonté du matin au soir, et, tout bien considéré, cela vaut mieux que d'être contrainte à faire celle d'un autre.

BOUGINEY, *à part*. C'est qu'en vérité voilà précisément la femme qui me convient Il n'y en a pas deux comme ça dans les 86 départemens.

ADÉLAIDE. Qu'est-ce donc que vous marmottez tout bas?

BOUGINEY, *d'un ton important et décidé*. Mademoiselle!..

ADÉLAIDE. Monsieur?..

BOUGINEY. J'ai trente mille livres de rentes.

ADÉLAIDE. Oui dà?.. Eh bien, je vous en fais mon compliment.

BOUGINEY. Il ne tiendrait qu'à vous de le faire à nous deux, ce même compliment.

ADÉLAIDE. A nous deux?.. qu'entendez-vous par ces paroles?

BOUGINEY. J'entends que si le cœur vous en dit, vous pourriez devenir madame Bouginey. Pardon!

ADÉLAIDE. Madame Bouginey!

BOUGINEY. Madame Bouginey.

ADÉLAIDE. Ah ça, je vois que décidément vous aimez à rire.

BOUGINEY. Sans doute, et c'est pour rire par la suite que je parle sérieusement dans ce moment-ci.

ADÉLAIDE. Comment, ce n'est pas une plaisanterie?

BOUGINEY. Pas le moins du monde!.. vous m'avez enchanté, ravi, et vous me convenez!

ADÉLAIDE. Mais vous ne me connaissez pas.

BOUGINEY. C'est justement pour cela... Toutes les femmes de ce pays, je les con-

nais trop ; j'ai tant répété que je tenais à une vertu irréprochable, que je ne veux pas faire rire tout le département, et surtout ce diable de Mauléon, qui s'imagine, quoiqu'il en dise, que jamais on ne m'aimera ; que je suis créé et mis au monde pour être... Pardon !

ADÉLAIDE. Tiens !.. j'ai envie de lui en donner un démenti, à ce vieux élégant de l'empire.

BOUGINEY. Ah ! ce serait bien à vous, ce serait un trait superbe.

ADÉLAIDE, *à part.* Et je pourrais narguer mon perfide. (*Haut.*) M. Bouginey ?

BOUGINEY. Mademoiselle ?..

ADÉLAIDE. Vous n'êtes pas beau.

BOUGINEY. Vous trouvez ?..

ADÉLAIDE. Mais vous avez l'air d'un bon enfant ; je vous crois franc, loyal, honnête... et cela vaut quelque chose.

BOUGINEY. N'est-ce pas ? .

ADÉLAIDE. Oui, cela vaut bien les petites manières, les cols de velours, la tournure et les gants jaunes de nos dandys. (*A part.*) Il a une bonne figure, le brave homme ! (*Haut.*) Ecoutez, j'ai rencontré des freluquets qui m'ont offert leur sotte personne en pensant que je serais trop heureuse de l'accepter pour le temps qu'il leur plairait de m'en ennuyer : vous m'offrez, vous, pour toute ma vie, une fortune et un mari : je ne vous dirai pas tout de suite, j'accepte : je veux vous laisser le temps de la réflexion et celui des informations... Moi aussi, je veux traiter avec vous en loyale personne et en honnête femme... Voyez, interrogez.. et, si l'on vous dit, si vous voyez quelque chose qui vous fasse repentir... prenez qu'il n'y a rien de fait... sinon, touchez là !..

BOUGINEY. Ah ça, est-ce que vous avez juré de me rendre amoureux fou ? . (*Il lui baise la main.*) Vous êtes une femme adorable.

ADÉLAIDE Si vous pensez encore ainsi dans un mois, je deviens la vôtre... et de bon cœur !.. Nous nous amuserons joliment avec vos trente mille livres de rentes !. mais, je vous réponds que madame Bouginey sera aussi remarquée pour sa vertu que pour l'élégance de sa toilette et la coupe de ses chapeaux.

BOUGINEY. Ah ! que je voudrais que le mois fut déjà passé !..

ADÉLAIDE. Je ferai faire ma robe de noces par Victorine.

BOUGINEY. Qu'est-ce que vous dites là ? Une robe de noces ?.. vous en ferez faire six !

ADÉLAIDE. Et un chapeau par Herbault pour mes visites.

BOUGINEY. Douze chapeaux par Herbault !.. Que je serai heureux !.. Ah ! pardon !.. une seule chose !.. quand nous serons mariés, il ne faudra plus voir madame Mauléon.

ADÉLAIDE. Ne plus voir Louise !.. Et pourquoi cela ?

BOUGINEY. J'ai mes raisons.

ADÉLAIDE. Par exemple !.. Expliquez-vous.

BOUGINEY. Je vous dis que j'ai mes raisons.

ADÉLAIDE. Et, je vous dis, moi, que je veux les connaître.

BOUGINEY. Eh bien, j'ai tout lieu de croire qu'elle a, ou a eu, des torts envers son mari.

ADÉLAIDE, *riant.* Bah !.. ce serait drôle !

BOUGINEY. Drôle !.. pardon !..

ADÉLAIDE. Comment, elle aurait ?.. Oh ! j'en rirais bien !.. Elle, si réservée... et même un peu prude...

BOUGINEY. Il y a quelque chose qu'elle a intérêt à cacher à Mauléon.

ADÉLAIDE. Est-ce possible ?

BOUGINEY. J'ai même cru que vous le saviez.

ADÉLAIDE. Moi !. mais, vous m'y faites songer ; depuis hier, en effet, son air et sa conduite sont étranges.

BOUGINEY. Il y a du louche !..

ADÉLAIDE. Au reste, que nous importe ?

BOUGINEY Pardon ! cela m'importe beaucoup .. il ne faut pas...

ADÉLAIDE, *vivement* Il ne faut pas être ingrat !.. Louise est ma meilleure amie ! je lui ai dit : Je n'ai rien, je ne sais que devenir !.. et elle m'a reçue dans sa maison, j'y fais toutes mes fantaisies... Il ne sera pas dit qu'Adélaïde a oublié un pareil service ; si Louise a du chagrin, je l'en aimerai davantage ; si elle a des torts, je l'aimerai avec ses torts... Ah, c'est comme cela, M. Bouginey !

Air du Pompier de la Revue de Paris.

Ça vous étonne, je le vois,
Mais quoique votre hymen me flatte,
Rien dans mon cœur n'effacera ses droits,
Car elle est la première en date !..
Dussiez-vous en être jaloux,
Voici déjà, notez la différence,
Quatorze ans que je l'aime... et vous,
C'est dans un mois que je commence.
Depuis long-temps je l'aime... et vous,
C'est dans un mois que je commence.

Je ne renoncerais pas à mon amie, voyez-vous !.. pas même pour trente mille livres de rentes.

BOUGINEY. Cette femme-là est une exception dans l'espèce!.. Pardon!.. il n'y a pas le plus petit mot à répondre... pourtant, je veillerai sur madame Mauléon, et je découvrirai...

Louise entre.

ADÉLAIDE. Chut... Allez vous-en.

Bouginey sort en saluant.

SCÈNE XII.

ADÉLAIDE, LOUISE.

LOUISE. Ah! tu as parlé!.. tu as été sans pitié!

ADÉLAIDE. Moi!.. j'ai parlé!

LOUISE. Est-ce là le prix de tant d'années d'amitié, de cette aveugle soumission à tes volontés dont je t'ai donné une si grande preuve?

ADÉLAIDE. Mais je te jure...

LOUISE. Ah! toi seule as pu me perdre.

ADÉLAIDE. Moi?..

LOUISE. Mon mari tout à l'heure a passé près de moi, pâle, agité, me lançant un regard de colère, prêt à menacer, à punir, peut-être?.. mais j'y suis décidée, je n'affronterai pas ses reproches!.. depuis huit années, j'ai trop souffert! mes regrets, mon repentir, mon dévoûment, toutes mes actions, toutes mes pensées, toute ma vie enfin, auraient dû expier le passé! mais si tu lui as parlé de ce funeste portrait, si l'existence de cette lettre fatale lui a été révélée, vois-tu bien, Adélaïde?.. c'est ma mort!

ADÉLAIDE. Ah! mon Dieu! quel égarement!.. De quel portrait, de quelle lettre veux-tu parler?..

LOUISE. Comment?

ADÉLAIDE. Je ne te comprends pas.

LOUISE, *la regardant fixement.* Est-il possible?.. Dis-tu vrai?

ADÉLAIDE. Es-tu devenue folle?.. Je n'ai pas vu de portrait, je ne connais pas de lettre, je ne sais pas ce que tu veux dire.

LOUISE. Ah! ta mère ne t'a pas raconté?..

ADÉLAIDE. Rien du tout!..

LOUISE. Quoi!.. tu ne sais rien? tu n'as rien dit à Mauléon?

ADÉLAIDE. Pas la moindre chose.

LOUISE. Oh! qu'ai-je fait?

ADÉLAIDE. Mais c'est donc bien terrible.

LOUISE. Ah! pardonne-moi! je t'avais soupçonnée!.. je suis si malheureuse!

Elle se jette dans ses bras et pleure.

ADÉLAIDE. Oh! ma pauvre amie!.. qui m'aurait dit que ce serait moi qui devrais te consoler?.. Tu as donc un secret?

LOUISE. Un secret qui me tuera!

ADÉLAIDE. Qu'entends-je?.. mais on vient!.. Allons, remets-toi, essuie tes larmes!.. prends garde qu'on ne voie que tu as pleuré!.. C'est ton mari!.. tâche de sourire... Le voici!.. ris donc, Louise il le faut...

Elle change de ton au moment où entre Mauléon.

SCÈNE XIII.

ADÉLAIDE, LOUISE, MAULÉON, *puis* BOUGINEY.

ADÉLAIDE, *affectant l'étourderie et la gaîté.* Oui, ma chère, je t'assure que sa déclaration était fort drôle! (*Elle rit.*) Ah! ah! si tu avais vu la figure qu'il fesait?.. mais tu rias bien mieux encore quand tu entendras annoncer M. et madame Bouginey. (*A Mauléon.*) * Vous semblez étonné, monsieur, Eh bien, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, j'ai fait la conquête de votre gros ami, et dans un mois nous nous marierons, si je veux!

MAULÉON, *avec amertume.* Se marier!

ADÉLAIDE. Oh! ne vous gênez pas! faites comme Louise : cette nouvelle l'a beaucoup divertie, et tenez, quand vous êtes entré, elle en riait... aux larmes!.. (*Bas à Louise.*) Remets-toi donc?

MAULÉON. Je suis ravi de sa gaîté, et je vous remercie de cette bonne nouvelle; mais moi aussi j'ai à lui communiquer quelque chose d'étrange et de nouveau.

LOUISE, *à part.* Grand Dieu!

ADELAIDE. Je me retire?

MAULÉON. ** Non, madame! j'ai lieu de croire que depuis long-temps vous êtes fort avant dans les confidences de madame de Mauléon, et je demande pour toute faveur à être en tiers dans vos secrets.

LOUISE, *à part.* A-t-il tout découvert?

ADELAIDE, *à part.* Pauvre femme! si je savais ce que c'est je la tirerais peut-être d'embarras.

MAULÉON, *à Louise.* Tout à l'heure, madame, j'ai trouvé dans votre secrétaire.

LOUISE, *avec indignation.* Dans mon secrétaire! vous l'avez donc brisé?

ADELAIDE. C'est une horreur!

MAULÉON. Moins de colère, madame!.. vous le voyez, je suis calme, moi!.. car, vous allez m'expliquer ce que signifie cette lettre datée de Philadelphie.

* Louise, Adélaïde, Mauléon.
** Adélaïde, Louise, Mauléon.

ADELAIDE, *à part.* Ecoutons!

LOUISE, *à part.* Je suis perdue!..

MAULÉON, *lisant.* «Ma bien aimée Louise, » c'est sur mon lit de mort que je t'écris : » je n'ai plus que quelques instans à vivre; » qu'ils soient consacrés à te dire un dernier » adieu!.. Cette fortune, que j'étais allé » chercher, car, sans elle, on m'eût impi- » toyablement refusé ta main, je ne l'ai pas » trouvée!.. ce pauvre enfant, fruit secret » de nos amours, que la prudence m'or- » donna de t'arracher dès le moment de sa » naissance, il est mort dans mes bras sans » avoir reçu les caresses de sa mère. J'ai » tracé son image, et je te l'envoie : C'est » tout ce qui te restera bientôt de lui et de » son malheureux père. Je confie ce funeste » et dernier gage de mon amour à l'amie » qui t'a déjà secourue, et qui t'aida à ca- » cher ce que le monde aurait nommé ta » faute!... adieu, Louise!... je meurs en » t'aimant... »

CHARLES D'ECLIGNY.

ADELAIDE, *qui a écouté, avec une grande attention. A part.* Je comprends tout!..

MAULÉON, *à sa femme.* Eh bien! madame?..

LOUISE, *dans le plus grand trouble.* Monsieur!..

ADELAIDE, *à part* Que faire pour la sauver?

MAULÉON. Les expressions de cette lettre, vous les avez entendues? N'avez-vous rien à dire?.. ne parlerez-vous pas enfin?..

Bouginey arrive au fond et s'arrête.

ADELAIDE, *se précipitant entre Mauleon et Louise arrachant la lettre des mains de Mauléon.* Non, elle ne parlera pas.

MAULÉON. Madame, que faites-vous?

ADELAIDE. Je reprends mon bien!

MAULÉON. Comment?

LOUISE, *à part.* Qu'entends-je?

ADELAIDE. Si elle consent à se laisser accuser plutôt que de trahir le serment qu'elle a fait de se taire, je ne le souffrirai pas; vous prendrez de moi l'opinion que vous voudrez, ça m'est égal!.. mais ce qui m'importe, c'est que l'amie à qui je dois tant, qui ne m'a jamais abandonnée, ne soit pas, à cause de ma mauvaise tête, livrée aux soupçons et aux chagrins.

LOUISE. Adélaïde!..

ADÉLAIDE, *lui serrant la main.* Ah! laisse-moi faire!.. je suis libre, moi!.. je n'ai pas de mari qui ait le droit de rendre ma vie malheureuse.

BOUGINEY, *à part, dans le fond.* Qu'est-ce que j'entends?

MAULÉON. Ainsi, cette lettre?..

ADELAIDE. Eh bien, quoi? cette lettre, elle m'était adressée! est-ce que je ne me nomme pas Louise, comme votre femme, si vous vous en étiez souvenu, vous n'auriez pas fait une pareille esclandre.

LOUISE, *à part.* Généreuse amie!..

MAULÉON. Eh quoi!.. cet enfant, ce gage?..

ADELAIDE. Faut-il le repéter cent fois? tout m'appartient.

BOUGINEY, *à part dans le fond.* Un enfant!

ADELAIDE. J'avais pris mon amie pour dépositaire, et sans votre ridicule jalousie ce serait resté entre nous!

BOUGINEY, *s'avançant et se plaçant entre Mauléon et Adelaïde.* Merci!..

ADELAIDE. M. Bouginey!..

MAULÉON. Qu'ai-je fait?

BOUGINEY. Bouginey, lui-même! qui est arrivé à propos, n'est-il pas vrai?

ADELAIDE. Ma foi, M. Bouginey, que vous dirai-je? puisque vous avez entendu...

BOUGINEY. Pardon! dites que j'ai compris! quelle abomination! moi qui avais déjà fait part de mon mariage... Il est écrit que je mourrai garçon.

LOUISE, *à part.* Et je permetterais... Oh! ce serait affreux! (*Haut, à Bouginey.*) Monsieur, il faut...

ADELAIDE, *vivement.* Il faut ne pas te mêler de mes affaires!.. Eh mon Dieu, un mariage manqué!.. je sais ce que c'est!

BOUGINEY. Je le crois bien! pardon!..

ADELAIDE, *bas à Louise.* Tu perdais ton bonheur et je ne perds que trente mille livres de rentes!.. (*A part.*) C'est pourtant dommage!

MAULÉON. Il est donc vrai? madame, reprenez ce médaillon...

ADELAIDE. Donnez! (*A part.*) Il me coûte un peu cher!

BOUGINEY, *regardant.* Eh mais, ce médaillon, n'est-ce pas celui que j'ai vu entre les mains de madame de Mauléon? il me semble...

MAULÉON. Oui, sans doute! il a causé de cruels soupçons; puissent-ils être à jamais oubliés!..

Il va auprès de Louise.

BOUGINEY, *à part.* * C'était l'autre qui le couvrait de baisers!.. c'était l'autre qui pleurait; oh, je crois que j'y suis!..

MAULÉON. J'entends Amédée et Stéphanie : qu'ils ignorent tout ce qui s'est passé.

Il va au devant d'eux.

BOUGINEY, *à part.* Femme généreuse et incomparable!..

* Louise, Mauléon, Adélaide, Bouginey.

SCÈNE XIV.

MAULÉON, LOUISE, ADELAIDE, BOUGINEY, STÉPHANIE, AMÉDÉE.

STÉPHANIE. Est-il vrai, mon parrain? Je ne serai pas seule heureuse!.. et votre prochain mariage...

ADELAIDE. C'est du vôtre qu'il faut s'occuper, ma belle demoiselle!.. j'ai, eu le bonheur d'y contribuer, mais je n'y assisterai pas : Adieu, Louise! j'ai, sans le vouloir, apporté du trouble dans cette maison; ne me gardez pas ranccune, et, pardonnez la légèreté de ma tête en songeant à mon cœur? soyez tous heureux, et souvenez-vous quelquefois de l'autre Louise.

LOUISE. Ah! qui pourrait t'enlever mon amitié?

STÉPHANIE. Comment, madame! nous quitteriez-vous?

ADELAIDE. Dans quelques heures, je retourne à Paris.

BOUGINEY, *bas*. Vous pouvez commander votre robe de noces!

ADELAIDE. Oh!

Bouginey fait signe à Adélaide de se taire. — Le rideau tombe.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.

CROMWELL ET CHARLES IER,

DRAME EN CINQ ACTES,

PRÉCÉDÉ DE

UN DERNIER JOUR DE POPULARITÉ,

PROLOGUE EN UN ACTE,

Par M. Cordellier Delanoue,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 21 MAI 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES Ier	M. Jemma.	THOMLINSON	M. Duplanty.
OLIVIER	M. Mélingue.	STRODE	M. Marchand.
STRAFFORT	M. Delafosse.	SELDEN	M. Bernard.
UN GENTILHOMME	M. Auguste.	ANNESLEY	M. Fonbonne.
M. PYM	M. Chilly.	UN CONSTABLE	M. Moessard.
GORING	M. Tournan.	LE DUC DE GLOCESTER	Mlle Olympe.
ROBERT	M. Prével.	LE PRINCE DE GALLES	Mme Cordier.
MONTROSE	M. Hébert.	SARA MURSEL	Mlle Moralès.
BUCKINGHAM	M. Alfred.	Mme DAPPEL	Mme Dupont.

UN DERNIER JOUR DE POPULARITÉ,

PROLOGUE.

Le vestibule du palais de Westminster. A gauche, l'escalier qui conduit à la Chambre des lords. A droite, l'escalier qui conduit à la Chambre des communes. Au fond, la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIVIER et PYM, *sur le devant de la scène;* LE PEUPLE, *au fond et dans la rue.*

LE PEUPLE. Vive l'honorable sir Thomas Wentworth! vive le parlement!

PYM. Noblement crié, mon Angleterre! oh! je reconnais ta voix juste et puissante. Oui, vive sir Thomas Wentworth! vive le parlement!

OLIVIER, *s'approchant de Pym.* Monsieur ou milord?...

PYM, *se retournant.* Monsieur, tout bonnement.

OLIVIER. Monsieur?...

PYM. Pym, pour vous servir.

OLIVIER, *saluant.* Monsieur Pym (*Pym s'incline*), pouvez-vous me dire pourquoi ces braves gens s'égosillent ainsi?

PYM. Voilà une question qui m'étonne de la part d'un Anglais. Vous êtes Anglais, je pense?

OLIVIER. Oui, de par saint Georges! et sans une goutte de sang étranger dans les veines.

PYM. Vous n'êtes donc pas de Londres, alors?

OLIVIER. Non, monsieur; je suis du comté de Huntingdon, où j'ai des biens, et j'y paye plus de huit écus de rente, ce qui me donnerait le droit, aussi bien que tout autre, de siéger au parlement.

PYM. Eh bien! monsieur, ces hommes crient parce qu'ils se réjouissent.

OLIVIER. Et de quoi se réjouissent-ils?

PYM. De ce que ce jour est un jour de triomphe.

OLIVIER. Et pour qui, s'il vous plaît?

PYM. Pour le peuple, pour vous, pour moi, pour nous tous.

OLIVIER. Oh! moi, je ne suis pas du peuple.

PYM. Hein?

OLIVIER. N'importe; je prends grand intérêt à ce qui lui arrive de bon.

PYM. Eh bien! monsieur, vous saurez donc que les communes ont tant fait, que le bill des droits est, à l'heure qu'il est, voté.

OLIVIER. Voté!

PYM. Et signé.

OLIVIER. Signé!

PYM. Par le roi Charles Ier, qui a écrit au bas, de sa main, la formule d'usage: *Soit droit fait comme il est désiré!* et cela en bon français.

OLIVIER. Pour être mieux compris des Anglais, n'est-ce pas?

PYM. Pour être compris de tout le monde. L'engagement est pris, n'importe en quelle langue il l'a été, l'engagement sera tenu. (*Faisant un mouvement pour se retirer.*) C'est tout ce que vous voulez savoir?

OLIVIER, *le retenant*. Pardon, monsieur, mais qu'est-ce que le bill?

PYM. Mais vous ne savez donc rien de ce qui se passe?

OLIVIER. Je ne sais pas même où nous sommes.

PYM. Cela étant, je vous dirai que nous sommes à Westminster; que voici à ma droite la Chambre des communes, à ma gauche la Chambre des lords... Vous ignorez peut-être aussi ce que c'est que la Chambre des communes et la Chambre des lords?

OLIVIER. Dites toujours, monsieur! si je ne le sais pas, je l'apprendrai; si je le sais mal, je le saurai mieux. Vous êtes en tout cas excellent à entendre, et si votre complaisance ne se lasse pas...

PYM, *s'inclinant*. Nullement, monsieur. Je disais donc qu'il y a en Angleterre deux grands corps qui luttent depuis long-temps, et qui s'essoufflent patiemment, pour savoir lequel des deux terrassera l'autre; l'un, c'est le roi, c'est le prince de Galles, ce sont des lords, c'est toute la cour, c'est tout le palais, c'est l'antechrist, c'est le diable habillé en ministre, c'est Georges Villiers, duc de Buckingam, et cet homme siége là (*montrant la Chambre des lords.*) L'autre, ce sont les communes, c'est nous, c'est Londres, c'est l'Angleterre, c'est sir Thomas Wentworth, et cet homme siége ici (*montrant la Chambre des communes*). Oppression émancipation, voilà les deux principes. Buckingham et Wentworth, voilà les deux hommes. Or, ce Buckingham voulait encore hier nous gouverner tout seul et à sa manière. Le roi ne trônait plus que pour la forme, il n'y avait plus de roi; en revanche, il y avait augmentation d'impôts, les taxes pleuvaient du ciel, et les soldats sortaient de terre pour lever les taxes; derrière les soldats, au besoin, et pour les pousser en avant, il y avait des juges; derrière les juges, des huissiers; nous ne connaissions plus d'autres percepteurs. Vous comprenez que cela ne pouvait durer long-temps; aussi l'autre jour un homme se leva, qui, tout haut et seul au milieu des communes assemblées, entreprit courageusement la défense de nos droits violés; cet homme c'était le député d'York! c'était Wentworth! il fit adopter le bill des droits qui fut présenté hier à la signature du roi. Charles a refusé d'abord; Buckingham a donné les communes au diable. Mais il faut de l'argent à Charles, il en faut à Buckingham. La Chambre s'était prononcée: point de bill, point de subsides; aujourd'hui, à midi, le roi a signé le bill.

OLIVIER. Et aujourd'hui, à une heure, la Chambre a voté le subside, n'est-ce pas?

PYM. Vous l'avez dit.

OLIVIER. Et ces nouveaux droits accordés au peuple, quels sont-ils, monsieur, s'il vous plaît?

PYM. D'abord, aucune taille ou aide ne sera levée par le roi sans le consentement des archevèques, évêques, comtes, barons, chevaliers, bourgeois et autres hommes libres de la communauté de ce royaume.

OLIVIER. Mais si j'ai bonne mémoire, monsieur, ce droit du peuple remonte à un statut d'Edouard Ier, *de tallagio non concedendo*; il a été rendu en 1814, je crois, et nous sommes en 1628. Le peuple n'a donc fait que reprendre son bien, et il n'y a point là matière à si grande fête. Après?

PYM, *avec moins d'enthousiasme*. Après, monsieur, après! Il est établi par l'article 12 que tout emprisonnement, ou exil, ou pis encore, ne pourra être appliqué à aucun bourgeois ou homme libre sans le jugement des pairs, ou la loi du pays.

OLIVIER. Diable! ceci est une faveur grande. Aussi y a-t-il quelque part deux cent soixante-treize ans que des remerciemens publics furent votés au roi Edouard III par la ville de Londres, pour une faveur semblable reconnue par l'art. 16 ou 17 de la Grande Charte des libertés. Si c'était

là le motif des cris que j'entendais tout-à-l'heure, vous conviendrez, monsieur, qu'il m'était bien permis d'ignorer ce grand secret de la joie publique, et de m'informer un peu avant d'y prendre part. Mais sans doute votre bill contient encore d'autre, franchises?

PYM. Oui, certes! monsieur.

OLIVIER. Voyons.

PYM. Il y a un article par lequel le roi s'engage à retirer de chez les particuliers les soldats et matelots qui y étaient logés, à abolir et annuler les commissions martiales, quant à présent et à toujours : et à toujours, entendez-vous?

OLIVIER. Oui, oui, j'entends. Mais pourriez-vous me dire en vertu de quel article de la Grande Charte, le roi Charles Ier pourrait forcer les hommes libres et les bourgeois de ce royaume de loger son armée, et quel statut des constitutions anglaises autorisait l'établissement des commissions martiales? Vous êtes...

PYM. Avocat, monsieur.

OLIVIER. En ce cas, vous devez mieux connaître que moi, qui ne suis qu'un simple particulier, les lois qui régissent la Grande-Bretagne. Parlez, monsieur, je vous écoute.

PYM, *s'éloignant de lui.* Hein! quel est donc ce provincial qui ne sait rien et qui sait tout? ce gentilhomme lettré comme un théologien, ce théologien légiste comme un avocat? est-il whig ou tory? est-il l'ami de Wentworth ou de Buckingham?

OLIVIER, *se rapprochant.* Ainsi, voilà les droits qui vous ont été concédés aujourd'hui par le roi Charles! Voulez-vous que je vous dise maintenant quels sont ceux qu'il se réserve? Il a le droit de pourvoir aux places et offices d'amiral, de grand-chancelier et de grand-trésorier; il a le droit de créer les pairs qui ne peuvent siéger à la Chambre qu'après lui avoir prêté le serment de fidélité; il a le droit de nommer les juges du royaume et les lieutenans de la province, qui ne peuvent exercer leur charge qu'en son nom et sous l'autorité de son sceau; il a le droit de déclarer la guerre et de faire la paix, d'armer des flottes et de les pousser en mer, de lever des armées et de les mettre en campagne; il peut plier et déplier la bannière de saint Georges, qui est celle de l'Angleterre et non la sienne; il peut ouvrir et fermer les portes des forteresses et des citadelles, en augmenter ou en diminuer les garnisons; enfin, il a le droit d'arracher le glaive des mains de la justice, puisque la loi condamne en vain lorsque c'est le bon plaisir du roi de faire grâce. Allons, monsieur, voilà sir Thomas Wentworth qui se rend à la chambre, criez *vivat* haut et fort, et remerciez-le bien de ce qu'il a fait pour nous, car c'est un tribun magnifique, et qui nous a obtenu de merveilleuses libertés.

PYM, *rêveur.* Voilà, sur mon honneur, un homme bien étrange.

LE PEUPLE. Vive sir Thomas Wentworth! Place! place au tribun!... Vive le député des communes! vive le défenseur de nos droits!...

SCENE II.

SIR THOMAS WENTWORTH *au fond; au tour de lui* LE PEUPLE, *aux deux côtés du théâtre et sur le devant de la scène,* OLIVIER *et* PYM.

TOUS, *excepté Olivier et Pym.* Vive Wentworth!

WENTWORTH. Mes amis, vous vous trompez; c'est vive le roi qu'il faut dire; c'est au roi que vous devez tout; votre député n'a fait que son devoir, criez : Vive le roi!

(Silence.)

PYM, *à part.* Vive le roi... qu'est cela? raille-t-il?

(Murmures dans la foule. Wentworth monte les degrés de la Chambre, et fait signe de la main qu'il a quelque chose à dire.)

OLIVIER. Votre député va parler, messieurs; écoutez donc.

VOIX DANS LA FOULE. Ecoutez! écoutez!

(Pym regarde Olivier avec étonnement.)

WENTWORTH, *du haut de l'escalier.* Anglais, vos libertés étaient menacées hier; je les ai défendues, je les défendrais encore si Buckingham osait porter la main sur la Grande Charte d'Angleterre; mais cela n'est pas à craindre : aujourd'hui, plus de barrière entre le roi et les sujets.

OLIVIER. Vous entendez? plus de barrière entre le roi et les *sujets*.

PYM. Les sujets!

OLIVIER. Cet homme parle bien.

WENTWORTH. Le bill de vos droits est signé, toute l'Angleterre bat des mains, le pays est content : il n'y a qu'ici, il n'y a qu'à Westminster qu'on se plaint encore et qu'on murmure!

OLIVIER. Ah! l'on murmure.

WENTWORTH. C'est la Chambre des communes qui se plaint et qui menace; les communes encore; les communes toujours. Au lieu de recevoir humblement et un genou en terre, comme elles le doi-

vent, le magnifique présent que la royauté vient de leur faire, savez-vous ce qu'elles prétendent maintenant? faire arrêter le duc de Buckingham. Certes, je hais ce Buckingham; mais je hais aussi les ingrats, et nous le serions tous si nous jetions une insulte à la couronne en échange de la loi qu'elle nous a donnée, un affront pour une grâce! cela ne sera pas. Je siége aux communes, au milieu des députés du peuple! et c'est sur mon honneur de député du peuple que je vous garantis les loyales intentions du roi! Maintenant, qu'on arrête lord Buckingham! je le protégerai contre le massier de la Chambre, moi, sir Thomas Wentworth, qui suis l'adversaire du duc et non son ennemi. Je le protégerai, s'il le faut, contre la sédition armée, car ce n'est plus le peuple à ce qu'il paraît, c'est le roi qu'il faut défendre. À présent que les droits de l'Angleterre sont garantis, on commence à attaquer ceux du trône; messieurs, soyons en aide au trône comme nous avons été en aide à l'Angleterre! dès ce moment mon rôle change : Anglais, j'entre au parlement non plus comme orateur du peuple, mais comme sujet obéissant du roi.

(Wentworth entre dans la salle des séances au milieu des murmures de la foule.)

OLIVIER, *s'approchant de Pym.* Ne me disiez-vous pas, monsieur, que ce Wentworth parlait bien?

PYM, *amèrement.* Oui, très-bien. Mais vous venez de l'entendre; qu'en dites-vous.

OLIVIER. Je partage votre avis; c'est un grand orateur! je n'attendais pas tant de lui.

PYM. Ni moi non plus, je l'avoue.

OLIVIER. Il m'a étonné.

PYM. Je le crois.

OLIVIER. C'est comme vous l'avez dit, un grand tribun.

PYM. Je n'ai pas dit cela.

OLIVIER. Pardon, monsieur, et vous m'avez vanté son éloquence...

PYM. Une éloquence des plus ordinaires.

OLIVIER. Avez-vous remarqué avec quelle chaleur il a parlé des droits...

PYM. Du peuple?

OLIVIER. Non, du roi.

PYM. Opprobre sur cet homme! il est acheté.

OLIVIER. Je crois que vous êtes dans l'erreur; il n'en est encore qu'à faire son prix; il est à vendre.

PYM. Et à qui croyez-vous qu'il appartienne bientôt? au peuple ou au roi?

OLIVIER. A celui qui le nommera ministre.

PYM. Mais le roi seul peut le nommer.

OLIVIER. Eh bien! alors il se vendra au roi.

PYM. Eh bien! alors malheur à Wentworth! malheur à Charles!

OLIVIER. Silence! voilà sa gracieuse majesté.

PYM. La connaissez-vous, monsieur?

OLIVIER. Je lui ai été présenté par sa grâce, lord Buckingham.

PYM. Ah! il paraît que vous êtes l'ami de sa grâce?

OLIVIER. Je ne suis l'ami de personne, monsieur.

UN HUISSIER, *descendant l'escalier de la Chambre des lords.* Place au roi? (*A un gentilhomme tout poudreux et tout botté qu'il rencontre sur l'escalier.*) Place donc!

LE GENTILHOMME. Il faut que je parle à sa majesté.

L'HUISSIER. Qui êtes-vous?

LE GENTILHOMME. Sir Thomas Lokart, baron.

L'HUISSIER, *passant.* Vous avez droit.

OLIVIER, *à Pym.* C'est juste; tout noble a le droit de parler au roi partout où il le rencontre, pourvu qu'il lui parle un genou en terre et la tête découverte.

L'HUISSIER, *continuant.* Place, messieurs, place!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, BUCKINGHAM, LES LORDS.

CHARLES, *appuyé sur le bras de Buckingham.* Sois tranquille, Villiers, sois tranquille; si l'on crie trop fort contre toi et qu'il me soit impossible de te garder en Angleterre comme ministre, je te renverrai en France comme ambassadeur. Que dis-tu de cet exil, mauvais sujet?

BUCKINGHAM. Que vous me mettriez à la porte de l'enfer et m'ouvririez celle du paradis, sire, et que si ce n'était le chagrin de vous quitter, je solliciterais à genoux une pareille disgrâce.

CHARLES. Il t'arrivera mal, Buckingham, il t'arrivera mal, prends garde à toi.

LE GENTILHOMME, *la tête découverte et un genou en terre.* Sire!

CHARLES, *tressaillant.* Qu'est-ce, mon maître? et que me voulez-vous?

LE GENTILHOMME. J'arrive à l'instant du Devonshire.

CHARLES, *le regardant de la tête aux pieds.* Cela se voit de reste, monsieur.

LE GENTILHOMME. Oui, sire, regardez-moi; je suis tout botté, couvert de poussière et de boue, n'est-ce pas? c'est que

j'ai traversé toute l'Angleterre au galop pour ne pas perdre un instant; car il n'y avait pas un instant à perdre.

CHARLES. Il s'agit de choses urgentes, à ce qu'il paraît, mon gentilhomme?

LE GENTILHOMME. Oui, urgentes et saintes, car il s'agit de votre honneur, sire, de la dignité de la couronne, du maintien du triple droit que vous avez reçu du ciel: droit divin, droit naturel, droit positif.

CHARLES. Et puis-je savoir qui prend un si grand soin de mon honneur, de la dignité de ma couronne et du maintien de mes droits?

LE GENTILHOMME. Votre noblesse du Devonshire dont je suis le député, sire; elle vous conjure, la tête découverte comme elle le doit, à genoux comme je le suis, et par ma voix, qui est celle d'un suppliant; elle vous conjure au nom des rois de l'Angleterre qui furent vos aïeux, au nom des rois de l'Europe qui sont vos frères, elle vous conjure de maintenir vos droits, qui sont les siens, de ne point céder à la violence qu'on veut vous faire, de repousser le bill que l'on vous propose.

CHARLES. Je suis bien reconnaissant à ma noblesse du Devonshire, de la sollicitude qu'elle prend de mon honneur et du sien; mais quelque diligence qu'ait faite son député, il arrive trop tard.

LE GENTILHOMME. Que dites-vous, sire?

CHARLES. Je dis que le bill est signé.

LE GENTILHOMME. Oh! vous n'avez pas fait une telle chose! cela ne peut pas être, cela n'est pas! dites que vous vous raillez d'un pauvre gentilhomme.

CHARLES. Eh! monsieur, je ne raille jamais, et moins dans ce moment-ci que dans tout autre.

LE GENTILHOMME. Mais le sceau de la Chancellerie n'y est point encore apposé; il n'est point encore sorti de vos mains; vous pouvez encore reprendre votre signature royale, déchirer le parchemin maudit, en jeter les morceaux au vent ou à la flamme, les disperser ou les anéantir?...

CHARLES. Oui, monsieur: si vous voulez vous charger de l'aller reprendre au président de la Chambre basse, qui en fait lecture aux communes maintenant.

LE GENTILHOMME, *se relevant et se couvrant*. C'est bien, tout est dit.

CHARLES. Que faites-vous, monsieur?

LE GENTILHOMME. Vous le voyez.

CHARLES. Oubliez-vous que nous sommes ici en Angleterre et non en Espagne, et qu'il n'y a dans les trois royaumes que sir Henry Howard, comte de Surrey, qui ait le droit de se couvrir devant nous?

LE GENTILHOMME. Aussi suis-je resté à genoux et la tête découverte, tant que j'ai cru parler au roi.

CHARLES. Et à qui croyez-vous donc parler maintenant?

LE GENTILHOMME. Le roi est celui qui ordonne et non celui qui obéit; il n'y a plus en Angleterre d'autre roi que le peuple; vienne le président de la Chambre des communes et je me découvrirai devant lui, mais devant lui seul!

CHARLES. C'est ce que nous allons voir. (*Faisant un pas.*) Chapeau bas, mon gentilhomme! (*Faisant encore un pas.*) Chapeau bas, monsieur! Chapeau bas, drôle!

(Il fait sauter le chapeau du gentilhomme.)

L'HUISSIER *de service appelant*. Les carrosses de sa majesté!

BUCKINGHAM, *suivant le roi et passant devant le gentilhomme*. Maintenant vous pouvez remettre votre chapeau, mon gentilhomme; le roi est passé.

LE GENTILHOMME. Merci, milord; mais je viens de faire un vœu.

BUCKINGHAM, *se retournant*. Et lequel, s'il vous plaît?

LE GENTILHOMME. Celui de ne me couvrir que devant le cadavre de Charles Stuart.

BUCKINGHAM. Votre action était d'un insensé, monsieur; votre menace est d'un rebelle. Au nom du roi, je vous ordonne de quitter l'Angleterre.

LE GENTILHOMME. Dites à Charles de prier Dieu que je n'y rentre jamais.

BUCKINGHAM. Monsieur le capitaine des gardes, vous êtes chargé de l'exécution de cet ordre. Venez, milords, on nous attend à White-Hall, venez.

(Buckingham sort par la porte du fond. Le capitaine des gardes entraîne le gentilhomme par une porte latérale. On entend l'huissier crier: *Les équipages de sa grâce lord Buckingham.*)

PYM, *se rapprochant d'Olivier*. Eh bien! monsieur, que dites-vous de tout ceci?

OLIVIER. Que c'est un spectacle fort curieux, en vérité, pour un observateur. Vous avez raison, les partis se sont faits hommes.

L'HUISSIER, *revenant et s'adressant à Pym*. Sir Thomas Wentworth, s'il vous plaît?

PYM, *à part*. Un message aux armes du roi!. (*Haut.*) Que lui voulez-vous, mon ami?

L'HUISSIER. Cette lettre...

PYM, *la lui prenant des mains*. C'est bien, je vais la lui rendre moi-même.

L'HUISSIER. Monsieur, s'il vous plaît.

PYM, *rencontrant au haut de l'escalier sir Thomas Wentworth qui sort de la chambre*. Sir Thomas Wentworth! voici pour vous.

WENTWORTH. Merci, monsieur; mais comment ce papier se trouve-t-il entre vos mains?

PYM. C'est que je l'ai arraché de celles de l'huissier qui devait vous le remettre.

WENTWORTH. Et pourquoi avez-vous fait cela?

PYM. Pour savoir avant personne ici combien d'or pèse une conscience comme la vôtre, et si Charles I[er] a fait les choses en roi.

WENTWORTH. Je me souviendrai quelque jour de ce que vous dites, monsieur.

PYM. L'Angleterre n'oubliera pas ce que vous faites.

WENTWORTH, *après avoir lu*. Je cesse, messieurs, d'être membre de la Chambre des communes. Je ne siégerai plus parmi vous. (*Murmures d'étonnement.*) Le roi, notre gracieux souverain, me crée baron de Wentworth, de Newmarsh et d'Oversly.

ELLIOT, *à Dudley*. Eh bien! sir Dudley, qu'en dites-vous?

DUDLEY. Un grand scandale!

SELDEN. Une grande honte!

ELLIOT. Trois dignités pour une apostasie.

WENTWORTH, *voulant parler*. Anglais!...

PYM, *le dominant de trois marches*. Oh! taisez-vous, monsieur, nous savons que vous parlez bien. Ecoutez plutôt un avertissement; à la cour où vous allez, pays de dorures et de mensonges, personne ne vous le donnera. Hier vous aviez le peuple à vous, c'était votre ami; aujourd'hui vous avez le peuple contre vous, c'est votre adversaire. A vous deux maintenant, et voyons quel lutteur terrassera l'autre; voyons qui aura le plus d'haleine et le plus de force. Je regarderai pendant ce temps, je vous surveillerai, milord! oui, je vous le jure; et croyez-en ma parole : à dater de ce jour l'un de nous deux appartient à l'autre! marchez à White-Hall, milord! je vous attends ici! je vous attends à Westminster!

WENTWORTH. Mais c'est un défi, je crois.

PYM. C'est un duel.

WENTWORTH. Fixez l'époque.

PYM. Je vous la dirai le jour où la Chambre des communes sera érigée en cour de justice.

WENWORTH, *riant*. Voilà un délai bien vague.

PYM. C'est qu'il est difficile de préciser le temps qu'il faut pour bâtir un solide échafaud sur la place de Tower-Hill.

WENTWORTH. Ah! nous aurons un échafaud?

PYM. J'ai dit, milord.

WENTWORTH. Merci de la prédiction, quoique je ne croie pas aux sorciers; en tout cas, monsieur, que la lice soit un champ clos ou une place publique; que le peuple soit votre témoin, ou le bourreau votre second, vous me trouverez toujours prêt, pour la défense du roi, à offrir ma poitrine à l'épée, ou ma tête à la hache. Serviteur, messieurs.

PYM, *regardant le peuple qui le suit*. C'est cela, sors au milieu du silence, toi qui es entré au milieu des bravos de tout ce peuple! ton cortége maintenant est composé des mêmes hommes, mais non plus des mêmes cœurs. Les bouches qui se sont fermées après les acclamations ne se rouvriront plus que pour les menaces. Malheur à toi! malheur! (*Il descend et rencontre Olivier au bas de l'escalier.*) Vous êtes encore ici, monsieur?

OLIVIER. Oui, j'ai voulu voir le premier acte du drame dont vous avez prédit le dénouement.

PYM. Et croyez-vous que je me sois trompé?

OLIVIER. Sur un point.

PYM. Lequel?

OLIVIER. Vous avez dit, n'est-ce pas, qu'il y aurait un échafaud?...

PYM. Je l'ai dit.

OLIVIER. Eh bien! c'est là que vous avez commis l'erreur.... Il y en aura deux.

(Olivier fait quelques pas pour sortir.)

PYM, *le rappelant*. Monsieur, vous m'avez dit, je crois, que vous arriviez ce matin. Si vous n'avez nulle hôtellerie à Londres, je vous prie de considérer ma maison comme la vôtre.

OLIVIER. Je vous rends grâces, monsieur. Je suis arrivé ce matin, il est vrai; mais dans une heure je repars.

PYM. Et vous vous rendez?...

OLIVIER. Au port.

PYM. Vous vous embarquez?

OLIVIER. Pour la France.

PYM. Seul?

OLIVIER. Avec un de mes amis, sir Robert Cutler, qui va chercher une femme sur le continent; une femme nommée Sara Mursel.

PYM. Et vous?

OLIVIER. Moi, j'y vais chercher un homme.

PYM. Que vous appelez?...

OLIVIER. Armand Duplessis, cardinal de Richelieu.

PYM. Adieu.

OLIVIER. Au revoir. (*Ils se séparent.*)

FIN DU PROLOGUE.

CROMWELL ET CHARLES Ier,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

1640.

A White-Hall, chez le comte de Strafford.—Une porte au fond ; une autre porte masquée, vers le troisième plan, à droite ; à gauche, sur le premier plan, l'entrée d'un corridor, cachée par une portière de tapisserie ; Une fenêtre latérale.

SCENE PREMIERE.

STRAFFORT, *entrant précipitamment, suivi d'*ANNESLEY *qui porte un flambeau et une liasse de papiers.*

STRAFFORT. Me voici donc arrivé ! Oh ! que Londres est triste et silencieuse, et que ce White-Hall est grand !.. Posez là ces lumières ; approchez ce fauteuil... Aucun courrier ne m'a précédé ici?

ANNESLEY. Aucun, milord.

STRAFFORT, *à part.* Butler est en retard. Allons, je l'attendrai.

ANNESLEY. Milord doit être fatigué?

STRAFFORT, *s'asseyant.* Du voyage, un peu ; de ma goutte, beaucoup ; oui, Annesley. Mais ce n'est pas tout : le plus fatigant de ce voyage, ce ne sera pas de l'avoir fait ; ce sera d'avoir quitté mon armée pour leur parlement... J'étais dans le nord, à la tête de mes troupes, surveillant l'Ecosse et l'Irlande, inquiétant London et Lesly, déroutant les intrigues de lord Hamilton et les trahisons de lord Saville... Or, le bruit du camp me plaisait ; le cliquetis des armes étourdissait ma goutte... Au lieu de cela, j'aurai ici le tumulte criard des avocats, les batailles de la chambre, et que sais-je encore ?.. le bruit de mes vitres cassées avec des boulets de pierre, lorsque j'aurai mal parlé de quelques misérables qui m'en veulent, du comte de Rothes, par exemple, ou du chevalier Clotworthy !.. Misère et pitié ! Mais le roi l'a voulu : j'ai dû tout quitter... Me voici... Arrive que pourra !.. Quelle heure est-il?

ANNESLEY. Neuf heures du matin. Avertirai-je milady de votre retour?

STRAFFORT. Non sans doute ; il ne fait point encore jour chez elle... et j'en ai pour deux heures au moins à débrouiller tous ces papiers. Aussitôt cette besogne achevée, j'irai la saluer, cette pauvre Elisabeth !

ANNESLEY. M. Butler, le nouveau secrétaire de milord, ne l'a point accompagné à Londres?

STRAFFORT. Non ; mais je l'attends aujourd'hui même. Il a dû prendre une autre route que la mienne, et passer par Durham. Il me rapportera des nouvelles du corps d'armée que commande le major Smith... On s'est battu par là, et si nos troupes ont fait leur devoir, Durham est à nous... Un brave Anglais que ce Butler ! et que j'ai recommandé au roi comme un serviteur fidèle et dévoué. Vous m'avertirez aussitôt son arrivée ; n'y manquez pas. (*Annesley salue, et fait un pas pour sortir : Le comte le rappelle.*) Ah ! Annesley, quelqu'un est là dehors... un officier irlandais, je ne sais trop comment vous le désigner, attendu qu'il porte rarement le même costume. Vous lui demanderez s'il ne se nomme pas M. Goring... et s'il vous répond oui, vous me l'amènerez.

ANNESLEY, *désignant une petite porte cachée dans la tapisserie, à gauche du spectateur.* L'introduirai-je par cette porte ?

STRAFFORT. Non. Cette porte, vous le savez, est celle du roi, et vous pourriez le rencontrer dans le couloir. Il ne faut pas que sa gracieuse majesté se trouve face à face avec un pareil homme... (*Montrant celle du fond.*) Vous entrerez par celle-ci.

(Annesley sort.)

SCENE II.

STRAFFORT, *parcourant les papiers.*

Ce Goring qui sait tout.... ou que du moins je paie pour tout savoir... doit avoir quelque chose à m'apprendre de vive voix. C'est un homme précieux, ce Goring.... qui va toujours regardant et écoutant, et cela avec une mémoire merveilleuse.. Quelle honte pourtant ! un officier ! mais bah ! il faut de ces gens-là... Voyons, en l'attendant, ces rapports écrits... « 5 mai 1640. » Jour de malheur !.. jour où fut dissous le dernier parlement ! « Saint-Jean, « Elliot, Strode, Selden ! » Toujours remuans, toujours factieux !.. Oh ! ces hommes ! comme ils me haïssent ! « M. Pym » celui-là surtout ! Continuons : « Puis en-

» core un certain William ou Olivier » d'Huntingdon, député aux communes » pour le comté de ce nom... esprit mys- » tique et grossier, peu au fait des affaires » publiques : sorte d'aventurier qui se pré- » tend gentilhomme, et dont la mère diri- » geait une brasserie! » Et c'est avec de pareils hommes qu'il faut que la royauté se compromette! .. Où marchons-nous? Où allons-nous? grand Dieu!.. « Un brouil- » lon qui parle mieux en latin qu'en an- » glais; grand docteur et grand disputeur, » connu d'ailleurs pour son excessive dé- » votion : ce qu'on appelle un saint!.. Il » va régulièrement, soir et matin, dire sa » prière à la chapelle de White-Hall. Au- » teur à la fois de pamphlets royalistes et » parlementaires : de *la Samarie anglaise* » et du *Protée puritain.* » Voici les deux libelles. « Peu à craindre, après tout, pour » le moment. Un pédant d'école, bon tout » au plus pour la tonsure, et qui vise à la » mitre... un pauvre homme qui n'a que » deux amis à Londres : le charretier Pride » et le boucher Harrisson. On lui en con- » naissait autrefois un troisième avec le- » quel il s'embarqua, il y a treize ans, » pour la France, et qui se nommait sir » Rober Cutler. » Cutler!... Je connais ce nom-là.... Serait-ce Cutler du comté d'York?... « Pendant ce voyage sur le con- » tinent, il s'est compromis dans une aven- » ture fort scandaleuse, avec je ne sais » quelle petite fille du peuple, nommé Sa- » ra Mursel, qui habitait, il y a un an, » Paris avec sa tante, et qui loge depuis » hier à Londres, dans une maison de Lin- » coln's-Inn, près de la maison Lamberth. » (*Jetant le papier.*) Mais quelle sottise à ce Goring de m'écrire un pareil caquetage, intéressant tout au plus pour la chambrière de ma femme! Où diable cet homme-là va-t-il chercher tout ce qu'il nous rapporte? Ah! le voici!

SCENE III.

STRAFFORT, OLIVIER.

STRAFFORT. Je vous attendais, venez.

OLIVIER. Me voici, milord.

STRAFFORT, *se levant.* Qu'est-ce?.. Vous n'êtes point Goring!.. Qui êtes-vous, monsieur? Ce n'est pas vous que j'attendais.

OLIVIER. Je le sais, milord.

STRAFFORT. On vous a demandé si vous étiez M. Goring, cependant?

OLIVIER. Et j'ai répondu que je l'étais.

STRAFFORT. Et dans quel but avez-vous fait ce mensonge?

OLIVIER. Parce que j'avais autant hâte de vous voir, milord, que vous aviez hâte de voir Goring.

STRAFFORT. Pourquoi ne m'avoir pas plutôt demandé une audience?

OLIVIER. Parce que vous eussiez été trop long à me l'accorder.

STRAFFORT. Mais vous saviez bien, monsieur, qu'une fois entré, l'erreur serait vite découverte?

OLIVIER. Mais je savais aussi que l'erreur ne serait découverte que lorsque je serais entré, et qu'une fois entré...

STRAFFORT. Eh bien?

OLIVIER. Vous m'écouteriez, milord, car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

STRAFFORT. Qui êtes-vous, d'abord?

OLIVIER. Olivier d'Huntingdon, membre de la Chambre des communes.

STRAFFORT. Ah! (*Se rasseyant.*) Parlez.

OLIVIER. Vous voyez bien qu'il était inutile que je vous demandasse une audience.

STRAFFORT. C'est bien. Que voulez-vous de moi?

OLIVIER. Une position politique, un grade militaire, ou un office d'église, milord. Un portefeuille, une bible ou une épée, à votre choix. J'ai dit.

STRAFFORT. Et vous vous croyez apte à remplir indifféremment l'un ou l'autre de ces trois emplois?

OLIVIER. Voilà quinze ans que j'y travaille, du moins.

STRAFFORT. Vous êtes de famille noble?

OLIVIER. L'illustration de mes ancêtres remonte à Henri VIII, et milord Keepper, évêque de Lincoln, m'appelle son cousin.

STRAFFORT. Ah! c'est de vous que parlait si souvent ce bon doyen, lors de mon dernier voyage d'Irlande? mais vous êtes un grand clerc, monsieur, fort savant en matière de religion, et j'ai mémoire du beau compliment en latin que vous fîtes au feu roi Jacques, lorsque lord Villiers vous présenta à sa majesté. Vous avez pris vos degrés à Cambridge?

OLIVIER. Oui, milord.

STRAFFORT. Vous êtes docteur?

OLIVIER. J'ai reçu le bonnet de maître ès-arts il y a dix-sept ans, au sortir de l'université. Un certain Brim, qui, ce jour même, a tiré mon horoscope, m'a prédit que je serais une des plus hautes colonnes de l'église!.. erreur sans doute, imposture que cela; les prédictions humaines sont folles et incertaines; cependant celle-là me revient toujours en mémoire, milord; et en ce moment plus que jamais, car il ne tient qu'à vous qu'elle s'accomplisse.

STRAFFORT, *souriant*. Et vos talens militaires sont-ils aussi développés que vos facultés théologiques?

OLIVIER. Je sais tout ce qu'un soldat doit savoir, milord; j'ai appris en France de quel air on portait l'épée; en Angleterre, de quelle manière on la tirait; j'ai assisté au siége de la Rochelle avec milord Buckingham et j'y ai tué de ma main le baron de Chantal. J'étais avec Guillaume de Nassau à la prise du fort de l'Etoile, et comme le porte-étendard ne montait pas assez vite, je lui ai arraché l'enseigne des mains et je l'ai plantée sur la muraille; alors Frédéric Henri, prince d'Orange, m'a frappé sur l'épaule et m'a dit que je serais un grand capitaine !.. Mais le Dieu des armées n'aura point entendu sa voix, et le prince d'Orange se sera trompé sans doute comme l'astrologue Brim !

STRAFFORT. Oui, oui, j'ai entendu parler de toutes ces choses : mais j'ignorais que ce fût vous qui les eussiez accomplies, monsieur. Et maintenant je ne doute pas qu'en matière politique vous n'ayez étudié d'aussi bons maîtres et n'ayez fait de pareils miracles?

OLIVIER. Milord, tous les miracles politiques que je ferai sont encore dans l'avenir; quant à ces maîtres fameux dont vous parlez, je n'en ai eu qu'un seul, qui les vaut tous.

STRAFFORT. Lequel?

OLIVIER. Son éminence Armand-Duplessis, cardinal de Richelieu.

STRAFFORT. Ah ! ah! l'ancien évêque de Luçon, le ministre du roi Louis XIII est de vos connaissances?

OLIVIER. Milord, il avait la bonté de me compter au nombre de ses amis, de me recevoir à toute heure, de m'envoyer chercher parfois même : le plus souvent c'était la nuit Combien de fois, durant ces heures silencieuses où l'esprit de Dieu et le génie de l'homme veillent seuls, avons-nous échangé de ces pensées qui remuent des trônes et jeté sur l'Europe de ces regards d'aigle qui vous font voir les rois petits et les peuples grands ! Ce fut dans une de ces nuits qu'il me consulta sur ses démêlés avec Marie de Médicis ; et c'est moi qui lui conseillai d'exiler la reine-mère. Une autre nuit, il me montra les preuves de la conspiration de Henri de Montmorency; et c'est moi qui lui dis de faire tomber la tête du connétable. Depuis que je l'ai quitté, milord, il m'a écrit souvent, et pas une de ces lettres où il ne me dise.. entendez-vous bien, lui, Richelieu! que j'aurai des destinées pareilles aux siennes sinon de plus hautes, et que je serai à l'Angleterre ce qu'il est à la France ! Mais sans doute Richelieu se trompe comme le prince d'Orange, comme l'astrologue Brim, comme-moi-même enfin, qui parfois aussi me crois destiné à devenir quelque chose.

STRAFFORT. Et pour laquelle de ces trois carrières vous sentez-vous plus de vocation?

OLIVIER. Je n'ai de vocation pour aucune, milord; je vous ai dit que j'étais apte, je ne vous ai point dit que je fusse appelé. Je suis comme ces chefs barbares que Dieu avait suscités pour désoler le monde, et comme eux je réponds au pilote qui me demande où je veux aller : Où Dieu me poussera! *Quò Deus impulerit.*

STRAFFORT. Et comme eux vous vous croyez une mission destructive, sans doute?

OLIVIER. Je ne crois rien, milord ; je sais seulement que je suis né le jour même où mourut le nom royal de Tudor étouffé dans le dernier râle d'Élisabeth. Je sais que la maison de Stuart et moi, nous avons commencé ensemble; que ma nourrice avait une tache figurant un ruisseau de sang et qui lui descendait depuis l'épaule jusqu'au sein qui m'allaitait; je sais que le jour où je fus baptisé, le feu prit au palais de White-Hall, et qu'on ne put l'éteindre que lorsque je m'endormis Je sais que toutes ces choses ne sont que des présages, mais des présages terribles, des comètes perdues dans le ciel, mais qui peuvent rencontrer un monde et le briser !

STRAFFORT. En somme, monsieur, que venez-vous me demander?

OLIVIER. Je ne sais, milord!. des armes contre moi-même peut-être. Je m'effraie de l'avenir ; je m'épouvante de mes rêves; je voudrais qu'une main forte me prît et m'arrachât à ma destinée; je voudrais une prélature, qui m'enfermât dans quelque ville, bien loin de Londres; un grade militaire qui m'enchaînât sous mes drapeaux; une charge politique qui me traçât la route que j'ai à suivre. Je suis comme un navire battu du vent, sans boussole, sans gouvernail, qui chasse sur ses ancres devant toutes les rafales, qui dérive à tous les courans ; la tourmente peut l'échouer sur quelque plage solitaire; mais aussi bien peut-elle le pousser vers quelqu'île dont il deviendra le roi!

STRAFFORT, *riant*. Vous avez des rêves d'or, monsieur.

OLIVIER. Riez, riez milord; moi je frémis. L'homme ne s'appartient pas; l'homme

appartient à Dieu, qui jette les yeux sur le monde, étend la main sur nos têtes et emporte où il veut celui qui lui plaît. Milord, milord, ayez pitié de moi, qui ne suis encore rien, et peut-être aurez-vous pitié de vous, qui êtes ministre, peut-être aurez-vous pitié de Charles, qui est roi!

STRAFFORT. Ah! monsieur, prenez garde! vous passez de la prière à la menace.

OLIVIER. Je ne menace pas, milord; car c'est moi qui tremble, car je sens que je suis à l'heure où ma destinée va s'accomplir; j'ai fait tout ce que j'ai pu contre elle; je me suis embarqué pour être marin, et la tempête m'a rejeté à la côte si souffrant et si malade, que j'ai senti que la mer m'était impossible; j'ai voulu prendre du service sous Gustave-Adolphe, et je suis arrivé en Suède le soir même de la bataille de Lutzen, une heure après la mort de l'homme que j'y allais chercher; je suis monté, et John Hampden et John Pym avec moi, sur un vaisseau qui devait nous conduire en Amérique; un ordre du roi, du roi! nous a enchaînés au port, et en remettant le pied sur la terre, j'ai appris que j'étais nommé par le comté d'Huntingdon membre de la Chambre des communes. Etes-vous si aveugle, milord, que vous ne voyiez point la main de Dieu dans tout ceci? Ne savez-vous point que John Hampden est le premier qui ait refusé de payer l'impôt? ne savez-vous point qu'il a été traîné en prison par ordre du roi, tiré de prison par ordre du peuple? que John Hampden vous hait, milord, et qu'il est tout puissant à la chambre? avez-vous oublié le cartel que Pym vous a jeté à Westminster? il y a treize ans qu'il prononça contre vous cet ajournement fatal, milord; aujourd'hui ces deux ennemis se réveillent! Seul entre eux, je n'ai aucune haine contre vous, seul entre eux, je n'ai aucune puissance au parlement. Milord! si je me réunissais à eux! milord, si je prenais quelque puissance!... milord, faites de moi votre ami, je vous le conseille.

STRAFFORT. Je vous ai écouté, monsieur, et comme vous pourriez prendre ma complaisance pour de la crainte, je vais vous prouver que c'était de la patience. Si loin que j'étais de Londres, je n'ai point perdu de vue ces hommes dont vous me parlez, ni vous-même, et vous allez voir si je les connais bien et si je les juge ce qu'ils valent. John Hampden est un honnête homme, mais fanatique et insensé, rêveur et utopiste, républicain prématuré, que brisera, le jour où il sera véritablement à craindre, le bras puissant de la monarchie. Pym est un hypocrite, au fond un débauché, un ambitieux de taverne, une créature du comte de Bedford: misérable représentant du misérable bourg de Tavistock; un obscur avocat, qui, faute de causes, a pris d'office celle du peuple; qui crie haut à la chambre basse pour être entendu à la chambre haute, et qui, du jour où l'on mettra un bon prix à ses plaidoyers politiques, défendra la cause du roi contre le peuple, comme il défend aujourd'hui la cause du peuple contre le roi. Quant à vous, monsieur, qui ne savez encore si vous serez un Hampden ou un Pym, un fanatique ou un intrigant, vous préludez par de petites trahisons littéraires à de grandes trahisons politiques.

OLIVIER, *fronçant le sourcil.* Milord!

STRAFFORT. Oh! monsieur, je vous ai écouté, écoutez-moi: vous m'avez raconté des présages, je vais vous montrer des preuves. Voici deux libelles qui se vendent publiquement à Londres, et qui insultent deux majestés: celle du roi, celle du parlement. L'insulte au roi s'appelle *la Samarie anglaise*. L'invective au parlement s'appelle *le Protée puritain*. Ici une éloquence de bas lieu, là une faconde de courtisan. Vous connaissez l'auteur de ces deux pamphlets: moi aussi. Vous vous demandez quelle sera sa récompense. Moi aussi je me le demande, et je ne vois guère que deux choses qui puissent répondre à ces deux livres: la torche du bourreau, ou le mépris des laquais. N'est-ce pas votre avis, monsieur?

OLIVIER. Où voulez-vous en venir, milord?

STRAFFORT. A ceci, que diriez-vous si, voulant faire de vous un officier, je vous recommandais au roi comme auteur de *la Samarie anglaise?..*

OLIVIER. Hein!..

STRAFFORT. Ou si, pour assurer dans la Chambre basse votre position politique, j'envoyais à M. Hampden, votre parent, à M. Pym, votre ami, cet exemplaire de votre *Protée puritain.*

OLIVIER. Milord.

STRAFFORT. Il vous resterait, n'est-ce pas, la carrière théologique, l'espoir d'une prélature ou l'ambition d'un cardinalat? l'église au lieu du camp, la chaire au lieu de la tribune, la bible aux fermoirs d'or au lieu du portefeuille taché d'encre, au lieu du glaive taché de sang. Milord Keepper, évêque de Lincoln, vous appelle son cousin, et milord Keepper est un puissant protecteur; mais croyez-vous qu'il mettrait une aussi grande chaleur dans ses recom-

mandations à venir que dans ses recommandations passées, lorsqu'il saurait certaine aventure arrivée en France à son protégé, avec une?.. aidez-moi donc, monsieur, car ma mémoire est mauvaise; avec une jeune fille nommée Sara Mursel, c'est ce nom-là, je crois, n'est-ce pas?

OLIVIER. Milord! milord! ce nom, il vaudrait mieux pour vous que vous ne l'eussiez jamais su, ou que vous l'eussiez oublié.

STRAFFORT. Ah! vous avouez donc!...

OLIVIER. Au contraire, je nie. Ces brochures existent, cela est vrai, mais sans nom d'auteur, milord : on peut donc les attribuer à tout le monde; on vous attribue bien, à vous, tous les malheurs de l'Angleterre!..... mais aussi chacun peut les désavouer. Quant à cette jeune fille que vous nommez Clara ou Sara Mursel, avez-vous dit... car ma mémoire n'est pas meilleure que la vôtre... j'ai logé en France chez sa tante, je crois... je l'y ai vue comme on voit tout le monde... mais je ne sais ce que ces deux femmes sont devenues.

STRAFFORT. Je vais vous l'apprendre, monsieur : ces deux femmes sont arrivées d'hier à Londres; elle logent dans une maison de Lincoln's-Inn, près de la maison Lamberth.

OLIVIER, *à part.* A Londres!... Venir à Londres!... Sara!... l'imprudente!

(Entre Annesley fort agité; il s'approche mystérieusement de Sraffort.)

STRAFFORT, *se retournant.* Qu'y a-t-il?

ANNESLEY, *à demi-voix.* Milord!...

STRAFFORT. Eh bien?...

ANNESLEY. Ces nouvelles que vous attendez de l'armée...

STRAFFORT, *vivement.* Un courrier? Est-ce un courrier?

ANNESLEY. Butller lui-même...

STRAFFORT. Butler!...

ANNESLEY. Qui arrive de Durham.

STRAFFORT. Pour m'annoncer une victoire, sans doute..... une victoire!..... Faites entrer Butler. Mais si au lieu d'une victoire... (*Jetant un regard de défiance sur Olivier.*) Non, j'y vais moi-même, j'y vais. (*A Olivier.*) Veuillez m'attendre ici un instant, monsieur; je reviens.

OLIVIER. Allez, milord.

STRAFFORT. Tenez : il y a là des notes que vous pouvez feuilleter en m'attendant. C'est le tarif des consciences de messieurs des communes. Au revoir, monsieur.

(Il sort.)

SCENE IV.

OLIVIER, *seul, et assis devant la table.*

Allons, j'ai vainement demandé la paix. C'est une guerre qu'il veut, une guerre déclarée et mortelle. Nul ne peut fuir sa destinée et chacun de nous accomplira la sienne. Pauvre fou qui sait que j'ai écrit ces deux pamphlets, qui sait que Sara Mursel est arrivée à Londres, et qui ignore qu'en ce moment peut-être, en ce moment, Pym et Hampden l'accusent, lui, de trahison au premier chef devant la Chambre des communes!.. Clairvoyant dans la vie des autres, aveugle dans la sienne! Ta police, qui sait tout, n'a oublié qu'une chose, milord, peu importante, il est vrai : c'est qu'il y va dans ce moment-ci de ta tête. Qui vient là, par cette porte?... je ne me trompe pas..... le roi!.. le roi Charles Ier! Est-ce le hasard ou la providence qui mène tout ainsi par la main?

SCENE V.

OLIVIER, CHARLES.

CHARLES. Straffort n'est-il point ici, monsieur?

OLIVIER. Il vient de sortir à l'instant, sire.

CHARLES. Et depuis quand est-il arrivé à Londres, savez-vous?

OLIVIER. Depuis une heure, à peu près.

CHARLES. Vous êtes M. Butler, ce secrétaire qu'il m'a recommandé. (*Lui donnant un papier.*) Tenez donc.

OLIVIER. C'est l'écriture de milord.

CHARLES. Faites-moi une copie de ceci, je vais l'attendre, il me la faut; j'en ai besoin...

(Il s'assied devant le bureau de Straffort et feuillette des papiers.)

OLIVIER, *lisant.* Qu'est-ce? et comment de pareilles choses viennent-elles me trouver ainsi d'elles-mêmes?.. Oh! mais je me trompe!.. (*S'asseyant, lisant et écrivant en même temps.*) « Les chefs de l'armée royale » envoyée contre les Ecossais, ayant été » informés des coupables entreprises ten- » tées par la Chambre basse du parlement » anglais contre les droits sacrés que le roi » tient de Dieu, ont résolu de se rassem- » bler pour protester d'abord ouvertement » et s'armer ensuite au besoin contre d'aus- » si criminelles tentatives; dès ce moment » l'armée se déclare donc prête à soutenir

» la cause du roi contre le parlement britannique, et elle signe par la main de » ses chefs et officiers la présente déclaration. Dieu prête force au covenant du » roi! *Signé* STRAFFORT.» Oh! Pym! Pym! si pour appuyer ton accusation, tu tenais cette preuve!

(Il se lève et présente la copie et l'original de la lettre au roi.)

CHARLES, *les prenant, et pliant la lettre originale*. Connaissez-vous un nommé Goring?

OLIVIER. Oui, sire; un officier de l'armée royale, n'est-ce pas?

CHARLES. Oui, Straffort dit que je puis me fier à cet homme.

OLIVIER. Si milord le dit, cela est probable.

CHARLES. Eh bien! vous allez à l'instant lui porter cette lettre.

OLIVIER. Moi!

CHARLES. Vous lui direz qu'elle est de votre maître, et que vous la tenez de ma main; vous lui direz que je lui ordonne de partir à l'instant même pour les frontières d'Ecosse, de voyager nuit et jour sans repos et sans relâche jusqu'à ce qu'il ait joint l'armée. Il remettra cette lettre au comte de Northumberland, qui commande en chef nos fidèles soldats en l'absence de Straffort. Le comte est prévenu de ce qu'il a à faire. Allez.

OLIVIER, *sortant*. Sire! sire!... Dieu vous garde!

SCENE VI.

CHARLES, *seul*.

Straffort a raison. Quand cette protestation nous reviendra, couverte de trois mille signatures, nous l'afficherons sur les portes de Westminster et nous verrons alors ce qu'en diront nos petits tribuns. Si, contre toute probabilité, la rébellion persiste, eh bien! l'armée sera compromise, et il faudra qu'elle marche. Oh! ce covenant d'Ecosse! ce parti infernal des presbytériens! ce drapeau du peuple levé contre le drapeau de la royauté! il semble, à le voir de loin planté sur la frontière, que ce soit un hochet ridicule, un épouvantail de théâtre, formé de quelques feuillets de la Bible, et de quelques lambeaux d'étoffe rouge. Mais, en le regardant bien et long-temps on reconnaît qu'il est fait avec une robe de cardinal, et que Richelieu en a fourni la pourpre ou le sang!

SCENE VII.

CHARLES, STRAFFORT, *rentrant fort agité*.

STRAFFORT, *s'approchant du roi*. Maintenant, monsieur...

CHARLES, *se retournant*. Straffort!...

STRAFFORT. Le roi! sa majesté!!!

CHARLES, *lui tendant les bras*. Straffort! mon cher Straffort! (*Straffort lui baise la main et regarde autour de lui.*) Eh bien! qu'y a-t-il? Que cherchez-vous donc?

STRAFFORT. Rien, sire, rien. (*Regardant encore.*) Rien.

CHARLES. Ah! milord, que je vous souhaitais ici! que j'avais besoin de vous! Pourquoi ne pas être venu plus tôt?

STRAFFORT. Sire, il fallait réparer l'échec de Newburn: il fallait prendre une victorieuse revanche sur les troupes de Lesly. C'est ce que j'ai fait.

CHARLES. Et je vous approuve, milord.

STRAFFORT. Malheureusement un nouveau désastre...

CHARLES. Lequel?

STRAFFORT. J'apprends que Durham est au pouvoir des Ecossais.

CHARLES. Nous le reprendrons, pardieu! L'essentiel, milord, c'est que vous soyez ici, près de moi; car, pour le moment, j'ai plus besoin de votre tête que de votre bras, et je crains moins les révoltés d'Ecosse que les rebelles de Londres.

STRAFFORT. La bonté de votre majesté leur a laissé prendre une attitude menaçante.

CHARLES. Que nous leur ferons perdre, n'est-ce pas?

STRAFFORT. Cela est probable, si votre majesté a la force de vouloir.

CHARLES. Oui... certes... je veux, milord!.. et je n'ai pas voulu vous attendre pour vous en donner la preuve.

STRAFFORT. Comment, sire?

CHARLES, *passant familièrement son bras sous celui de Straffort*. Tu sais, milord, cette protestation que tu m'as envoyée pour l'armée?

STRAFFORT. Oui, sire.

CHARLES. Elle est en ce moment sur le chemin de l'Ecosse.

STRAFFORT. Et votre majesté n'a confié une pièce de cette importance qu'à des mains dévouées, je suppose?

CHARLES. Je n'en pouvais choisir de plus sûres que celles de ton secrétaire.

STRAFFORT. Mon secrétaire!

CHARLES. Oui, Butler, ton secrétaire, que tu m'as recommandé toi-même, et que j'ai trouvé là, à cette table, feuilletant des papiers...

STRAFFORT. Pardon, sire, je ne comprends pas bien, j'espère que je me trompe...

CHARLES. Je te dis que j'ai chargé un homme, que j'ai trouvé ici, et qui m'a dit être ton secrétaire, de porter de ma part cette protestation à Goring, et de donner l'ordre à celui-ci de partir à l'instant pour les frontières d'Ecosse.

STRAFFORT. Sire, il y a une malédiction sur l'Angleterre ! Dieu veuille qu'elle ne frappe que moi.

CHARLES. Que dis-tu ?

STRAFFORT. Je dis, sire, que cet homme que vous avez pris pour mon secrétaire, que cet homme à qui vous avez confié un secret d'état... mortel... car il l'est ! je dis que cet homme est un ennemi..... un rebelle... un collègue de Pym et de Hampden... un parlementaire enfin !

CHARLES. Son nom ?

STRAFFORT Inconnu encore, mais qui se révélera comme un incendie, en dévorant : Olivier.

CHARLES. Et cet homme ?

STRAFFORT, *prenant les libelles sur la table.* Je tenais son honneur entre mes mains, sire, et j'allais demander sa honte; mais voilà que vous avez remis ma vie entre les siennes, et il va demander ma tête.

CHARLES. Oh ! que me dis-tu là, Straffort ! ta tête ! et ne faut-il pas que je retire ma main royale pour qu'elle tombe ? Ah ! maudite confiance, qui me jette toujours au-devant de quelque ennemi, la main ouverte et un secret sur les lèvres ! Aveugle fatalité, qui me montre toujours un allié dans un adversaire, un dévouement dans une trahison !

SCENE VIII.

LES MÊMES, GORING, *entrant pâle et essoufflé.*

GORING. Milord ! milord ! (*Apercevant le roi.*) Pardon, sire !

STRAFFORT. Parlez, qu'y a-t-il... voyons?

GORING. Milord !

STRAFFORT, *avec calme.* Le roi vous ordonne de parler, monsieur Goring, dites.

GORING. Milord, il y a un grand tumulte à la Chambre basse; M. Pym vous a accusé de trahison contre le peuple.

CHARLES. De trahison ! lui, Straffort !

STRAFFORT. Après, monsieur Goring?

GORING. Mais cette accusation allait être repoussée par la majorité des communes...

CHARLES. Tu vois qu'il y a encore de l'honneur dans la vieille Angleterre.

STRAFFORT, *souriant.* Laissez achever, sire.

GORING. Lorsque M. Olivier est entré précipitamment et a demandé la parole...

CHARLES. Olivier!...

GORING. Alors il a lu une protestation à l'armée, signée de votre main... scellée du sceau du roi... un appel aux armes ou quelque chose de semblable... on ne voulait pas y croire... alors il l'a déposée sur le bureau... et chacun a pu reconnaître votre écriture, milord.

STRAFFORT. Après.

GORING. L'orateur a déclaré que la Chambre des communes était érigée en cour de justice. Il a ordonné de faire sortir tous ceux qui n'étaient pas membres des communes. Il a fait fermer les portes de Westminster.

STRAFFORT. Eh bien ! sire, m'étais-je trompé ?

CHARLES. Ah ! tu avais raison !.. je suis maudit !.... Mais, va, tes ennemis, Straffort, n'en sont pas où ils pensent. Ils dressent un bill d'accusation ; que nous importe ! ils n'oseront seulement le mettre aux voix. Qu'est-ce que le parlement, après tout? une assemblée de factieux que je puis dissoudre en faisant prendre la masse d'argent sur le bureau de l'orateur... Un beau sceptre, pardieu ! pour le croiser avec le mien ! Bon espoir, milord ! la Chambre basse vous acuse; opposez-lui la Chambre haute. Allez droit aux lords et revenez ensuite à nous, qui sommes votre roi et votre ami. Partez, milord, et si c'est un duel qui se prépare, un duel de peuple à royauté, ne refusez pas d'être mon second.

STRAFFORT. Je me battrai avant vous, sire!..

CHARLES. Partez !

(Straffort lui baise la main et sort avec Goring. Le roi rentre par le corridor de gauche.)

ACTE II.

Une maison de Lincoln's-Inn, à Londres.

SCENE PREMIERE.

SARA, Mme DAPPEL.

SARA. Et quand permettrez-vous, ma tante, que je lui fasse savoir que nous sommes arrivées?

MADAME DAPPEL. Lorsque l'avocat que j'ai fait demander nous aura dit quel recours nous donnent contre cet homme les lois de l'Angleterre. Tu as la promesse de mariage?

SARA. Oh! ma tante, vous savez combien il me répugnera d'avoir recours à ce moyen! Olivier m'aime, ou du moins il paraissait m'aimer, et je compte plus sur ma présence et sur les souvenirs qu'elle éveillera dans son cœur, que sur un chiffon de papier où il n'y a pas un mot d'amour. Croyez-moi, ma tante: ses lettres contiennent ses véritables engagemens; car dans ses lettres il me dit qu'il m'aime et il m'appelle sa vie!

MADAME DAPPEL. Pauvre enfant, qui ignores qu'il n'est point de souvenirs qui ne s'effacent! point de promesses qui ne s'oublient!

SARA. Oui, oui; mais quand je viendrai les lui rappeler, moi! quand je ferai revivre dans son cœur ces heures de douces promenades devant le donjon de Vincennes, dont les murailles le faisaient toujours rêver si profondément...

MADAME DAPPEL. Oui, à sa politique maudite! tu lui disais: Je vous aime, Olivier... et il se retournait vers son ami, lui montrait les tours de la prison royale et lui disait: Cutler, il ne faut frapper les rois qu'à la tête... Souvenez-vous de cela!

SARA. Oui, je sais bien que de temps en temps des pensées aux ailes d'aigle l'enlevaient au ciel; mais comme il retombait vite près de moi! comme la politique faisait promptement place à l'amour! qu'il y avait alors de douceur, de sincérité et d'enthousiasme dans les paroles qu'il me disait! et moi, comme je l'écoutais avec bonheur et ravissement! J'aimais jusqu'à l'hésitation de son langage, lorsque l'expression propre venait à lui manquer pour me dire son amour; son silence d'un instant lui en fournissait quelqu'autre plus forte ou plus originale; j'aimais son accent étranger qui était plein de charme. Vous rappelez-vous, ma bonne tante, la difficulté qu'il avait à prononcer votre nom, et qu'il vous appelait toujours *mistriss* au lieu de *madame*?

MADAME DAPPEL. Oui. Mais te rappelles-tu aussi comme, à mesure que son amour pour toi s'augmenta, son amitié pour sir Robert Cutler se refroidit?

SARA. Ma tante, n'était-ce pas bien simple? il savait que sir Robert m'aimait, et que tout jeunes, il y a treize ans, nous avions été fiancés.

MADAME DAPPEL. Te souviens-tu comme à leurs paroles amicales succédèrent des mots contraints, des relations froides, des sarcasmes amers?

SARA. Oui, oui, ma tante... et un jour vous me fîtes remarquer qu'ils ne se parlaient plus.

MADAME DAPPEL. C'est peu de temps après que tous deux sortirent un matin, au point du jour, pour aller, disaient-ils, voir une dernière fois les tours de Vincennes.

SARA. Et un seul revint, n'est-ce pas?

MADAME DAPPEL. Blessé.

SARA. Mourant.

MADAME DAPPEL. Il mourut!.. l'autre...

SARA. Ne revint pas.

MADAME DAPPEL. C'était Olivier, l'autre!

SARA. Je le crus mort.

MADAME DAPPEL. Il était parti, parjure, et peut-être assassin...

SARA. Oh! ma tante, ma tante! quelle pensée!

MADAME DAPPEL. Et ne te souviens-tu pas que le seul mot que put prononcer Cutler, ce fut le nom d'Olivier?

SARA. Oh! mais c'était pour dire qu'il ne fallait pas l'accuser.

MADAME DAPPEL. Pauvre enfant! N'importe: nous tenons doublement cet homme, toi par sa promesse, moi par un secret, et voilà pourquoi j'ai cherché d'abord un avocat.

(Olivier entre.)

SARA. Vous avez eu tort, ma tante; il fallait lui écrire que nous étions arrivées.

MADAME DAPPEL. Ma lettre ne l'aurait pas fait venir.

SCENE II.

LES MÊMES, OLIVIER, *s'avançant.*

OLIVIER. Vous vous trompez, madame, puisqu'il vient sans l'avoir reçue.

SARA, *courant à lui.* Oh! Olivier, Olivier, c'est toi! c'est lui! ma tante, voyez, mon Olivier bien aimé, lui! lui!

MADAME DAPPEL. Et comment avez-vous appris, monsieur?..

OLIVIER. Je l'ai appris, madame, puisque me voilà; vous qui doutez de tout, doutez-vous que je sois moi? tenez, cette enfant ne doute de rien, et elle m'embrasse. Oui, mon enfant chérie, ma Sara, c'est moi, ton Olivier... (*A demi-voix.*) Mais écoute: j'ai mille choses à te dire, tu as tout ton cœur à verser dans le mien, toi; dis à ta tante de nous laisser un instant seuls: il faut que je te parle.

SARA, *allant à Mme Dappel.* Ma tante! (*La caressant.*) Ma bonne tante!

MADAME DAPPEL. Oui, je comprends... Ah! ma pauvre Sara! (*Allant à Olivier.*) Je me retire, monsieur; mais n'oubliez pas que je n'ai plus la confiance d'un enfant, moi, et que je ne vous perds pas de vue.

OLIVIER, *froidement.* Libre à vous, madame.

(Mme Dappel sort.)

SCENE III.

OLIVIER, SARA.

SARA, *à Olivier qui regarde sortir madame Dappel.* Ah! nous voilà seuls, mon Olivier; tu avais raison, ma tante même était un voile entre nos pensées, un obstacle entre nos cœurs. Maintenant, personne, viens, viens. (*Elle le fait asseoir près d'elle.*) Dis-moi, es-tu heureux de me revoir?

OLIVIER. Oui, Sara, je suis heureux... quoique le moment soit mal choisi pour votre arrivée en Angleterre.

SARA. Oh! un moment mal choisi pour revoir Olivier! croyez-vous que le vôtre était bien choisi pour me quitter?

OLIVIER. Ai-je été le maître de rester à Paris? vouliez-vous que je m'exposasse aux chances mortelles d'un procès criminel?

SARA. Comment cela?

OLIVIER. Oui, après mon affaire avec Cutler...

SARA. Votre affaire!

OLIVIER. Et l'édit de Richelieu contre les duels, l'avez-vous oublié?

SARA. Il est donc vrai! vous vous êtes battu?

OLIVIER. Eh! sans doute; il fallait en finir avec cet homme: il était royaliste, et papiste, ami de l'archevêque Laud, que sais-je, moi!

SARA. Ah! mon Dieu, mais ce n'est donc pas parce qu'il m'aimait que vous vous êtes battu?...

OLIVIER. Oui, oui, cela aussi sans doute, cela aussi. Bref, je ne me souciais pas de me brouiller avec Richelieu, et de monter en pleine Grève sur l'échafaud de Bouttevillle. M'eussiez-vous mieux aimé décapité en France que sain et sauf en Angleterre?

SARA. Oh! Olivier! Olivier!

OLIVIER. Certes, non, n'est-ce pas? on ne ressuscite pas un cadavre, on rejoint un fuyard.

SARA. Olivier! vous me parlez avec une amertume...

OLIVIER. C'est que vous me poursuivez, vous, avec un acharnement...

SARA. Moi, monsieur?

OLIVIER. Oui, vous; et dans quel moment encore! quand je suis en équilibre sur la roue de la fortune, quand la moindre secousse peut me briser sur le pavé, quand le moindre appui peut m'élever au faîte! quand à chaque instant le pied me manque et la tête me tourne! Vous m'avez rejoint, c'est bien; mais savez-vous quel homme vous avez rejoint? je ne le sais pas moi-même. Est-ce un homme d'église, un homme de politique ou un homme de guerre? par le ciel! dites-le moi; vous me rendrez service: vous courez après un époux, encore faut-il que vous sachiez du moins qui vous épouserez.

SARA. J'épouserai le père de mon enfant, peu m'importe quel titre il portera; s'il n'est rien, je serai heureuse de l'élever jusqu'à moi; s'il est puissant, je serai fière qu'il m'attire à lui.

OLIVIER. Oui, Sara, oui; je sais que vous avez les vertus et la douceur d'un ange; mais comme un ange aussi vous voyez notre terre de trop haut et de trop loin pour y distinguer nos misérables tracasseries et nos petites ambitions. Jugez par moi de tous ces hommes qu'agite une pensée quelconque d'avenir! Moi, qui suis de parlement, moi, qui ai dépensé à y arriver dix années de ma vie, m'y voilà enfin dans cette Chambre: maintenant il faut que je m'y fasse un parti. Quand ce parti sera formé, il faudra que je me mette à sa tête; quand je m'y serai mis, il faudra que j'y demeure! Et quand je pense combien peu

de chose suffirait pour me précipiter! un créancier mécontent, une femme jalouse et importune, une dette de jeunesse, une folie de cœur... car j'appartiens à une secte rigoureuse et sévère : la secte puritaine, à laquelle appartiennent comme moi presque tous mes collègues du parlement. J'observe rigoureusement chacun d'eux, comme chacun d'eux m'observe. Nul de nous ne peut forfaire sans déshonneur et sans péril au redoutable serment qu'il a prêté : serment de fer qui attache le citoyen à l'œuvre sainte jusqu'à ce que l'œuvre soit achevée! Jusqu'à ce moment, pas une émotion ne doit se trahir sur notre visage, pas un éclair ne doit briller dans nos yeux, pas un battement de notre cœur ne doit soulever notre poitrine... Ce temps est un temps d'épreuve, oh! ma chère Sara! vous voyez bien que votre présence ici est dangereuse, et que ce voyage peut me perdre, et qu'il ne fallait pas venir.

SARA. Oh! monsieur! monsieur! voilà un langage bien nouveau et que vous ne parliez pas à Paris.

OLIVIER. C'est qu'à Paris, voyez-vous, on ne craint ni puritain, ni prélatiste, ni covenant; c'est qu'il y a là une Place-Royale, une Marion-Delorme, une Anne-d'Autriche; c'est que l'état y est mené par un roi faible, et par un ministre fort; et tout cela se soutient, tout cela s'équilibre, une force neutralise l'autre! ils vivent à Paris; tandis qu'ici! ici, nous combattons...

SARA. Trève de prétextes, monsieur, car je lis dans votre pensée; vous êtes libre, n'est-ce pas, et vous voulez rester libre : non que vous ne m'aimiez pas, Olivier; non que vous en aimiez une autre; mais parce qu'à un moment venu, à une heure donnée, une femme, quelle qu'elle soit, peut vous tendre la main, pour vous aider dans votre ascension ou vous soutenir dans votre chute; moi, je puis beaucoup pour votre bonheur, mais je ne puis rien pour votre ambition, je le sens, et je m'humilie, et je pleure; mais il ne s'agit pas de moi, Olivier. Oh! mon Dieu! s'il ne s'agissait que de moi seule, je me détournerais de votre route, et je vous laisserais passer. Mais je vais être mère, Olivier; il s'agit de mon enfant, de lui donner un nom, si ce n'est un père...

OLIVIER. Eh! mon Dieu! je sais bien cela, et nous avons raison tous deux.

SARA. Oui, mais malheur au plus faible, n'est-ce pas? l'autre le brisera pour se débarrasser de lui. Si j'étais seule, Dieu m'est témoin que je plierais sous votre main jusqu'à rompre; mais mon enfant, que j'ai pensé tuer par ce voyage que vous me reprochez! mon enfant qui meurt si je meurs, et vingt fois dans cette traversée j'ai cru mourir!.. l'espoir de vous trouver loyal, l'espoir de donner un nom à mon enfant m'a seul rattachée à la vie qui s'en allait de moi : vous le voyez, je suis assez faible et assez pâle pour vous prouver que je dis certes la vérité.

OLIVIER. Ma chère Sara, soyez raisonnable, croyez-moi...

SARA. Merci de vos conseils, monsieur! deux choses seulement : vous êtes homme, eh bien! je vous apprends que vous êtes père; vous êtes noble, je vous adjure, sir Olivier, de tenir votre foi de gentilhomme, car vous me l'avez donnée.

OLIVIER. Oui, par écrit même, je m'en souviens.

SARA. Si vous étiez assez cruel pour me repousser, assez dénaturé pour étouffer la voix qui vous parle dans mon sein, au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde, alors... Olivier, pour vous, pour moi, ne me forcez pas à cela... alors j'en appellerais aux lois de ce pays, je montrerais cette promesse au ministre, j'irais me jeter aux pieds du roi...

(Entre Mme Dappel.)

OLIVIER. Ne puis-je vous empêcher de faire cette folie? en ce cas, vous êtes libre, Sara; et les lois de ce royaume protégent aussi bien les étrangers que les Anglais. Invoquez la loi contre moi, qui n'invoque ici que vous seule. Allez au roi, allez au ministre... essayez de me perdre et perdez-moi; vous y réussirez sans doute, car je suis d'une secte persécutée, et l'on me jugera comme vous m'aurez accusé : sans m'entendre. Adieu...

(Il va pour sortir, Mme Dappel l'arrête.)

MADAME DAPPEL. Un instant, monsieur.

OLIVIER, *avec impatience*. Que me voulez-vous?

MADAME D'APPEL. J'ai à vous parler aussi, moi, monsieur, non pas en invoquant votre amour, votre pitié ou votre honneur, la chose serait inutile, je le vois, mais au nom de votre intérêt, de votre avenir, de votre ambition...

(Elle fait un signe à Sara qui sort.)

OLIVIER. Faites vite.

MADAME DAPPEL. Mais comme je suis une femme isolée, sans appui, ignorante des lois, vous permettrez qu'un tiers assiste à notre entretien. (*Elle sonne.*) C'est mon

conseil aujourd'hui ; demain, s'il le faut, il sera mon avocat. (*Au domestique.*) Faites entrer. La présence de ce légiste ne peut vous être désagréable, monsieur ; c'est un de vos collègues du parlement ; un de vos amis même, je crois.

OLIVIER, *se retournant.* M. Pym!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, PYM.

MADAME DAPPEL, *allant à M. Pym.* Monsieur, vous savez pour quelle affaire je vous ai mandé ; je vous ai parlé d'un engagement pris, d'une promesse de mariage, n'est-ce pas?

PYM. Oui, madame.

MADAME DAPPEL. Eh bien! monsieur, votre avis maintenant, votre avis, devant M. Olivier que voilà. C'est votre collègue au parlement ; il ne peut vous inspirer de défiance. Parlez donc et dites-moi quel est l'appui que je dois espérer de ma bonne cause et de vos lois.

PYM. Tout homme qui, par écrit, sans surprise, sans violence, a fait une promesse de mariage, est forcé de la ratifier par le mariage.

MADAME DAPPEL. Et s'il refuse, quelle peineen court-il?

PYM. Celle de la prison.

MADAME DAPPEL. Et le premier fonctionnaire public peut requérir contre lui cette peine, n'est-ce pas?

PYM. Oui, par provision, et s'il est porteur de la promesse.

MADAME DAPPEL Eh bien! monsieur, je vous adjure, et comme avocat et comme parlementaire, d'appeler un constable et de faire arrêter monsieur ; car voici sa promesse par écrit, donnée sans surprise, et sans violence, et il refuse de l'accomplir. (*Sonnant un valet.*) Allez prévenir le constable que M. Pym, avocat et parlementaire, le demande ici pour office de sa charge.

(Le domestique sort.)

PYM. Cette promesse est-elle bien de vous, monsieur?

OLIVIER. Vous connaissez mon écriture et mon seing, voyez.

PYM. Et vous l'avez donnée sans surprise, sans violence?

OLIVIER. Je l'ai donnée de ma propre volonté et de mon consentement libre.

PYM. Et vous refusez de l'accomplir?

OLIVIER. Je ne refuse pas ; je diffère.

PYM. Et la cause?

OLIVIER. Je l'expliquerai à Sara elle-même ; puis, lorsque je lui aurai parlé, lorsqu'elle aura vu, si elle consent encore à devenir ma femme, eh bien! elle le deviendra.

MADAME DAPPEL, *passant au milieu.* Oh! tout rctard est un refus, monsieur ; d'ailleurs, pendant ce temps, le coupable peut s'éloigner, se soustraire à la justice ; repasser en France comme il a passé en Angleterre. Oh! non, non, je persiste dans ma demande ; la loi est pour moi, je l'invoque ; elle condamne cet homme ; cet homme a été sans foi, je serai sans pitié. Au nom des lois de l'Angleterre dont vous êtes le représentant, monsieur, je vous adjure de faire arrêter cet homme!

PYM. Ignorez-vous, madame, que cette arrestation que vous réclamez est impossible?

MADAME DAPPEL. Impossible! comment cela?

PYM. Je ne puis être ici que votre conseil, rien de plus.

OLIVIER. Rien de plus ; il dit vrai, madame, et vous pouvez l'en croire ; s'il était en son pouvoir de me faire arrêter, il le ferait et de grand cœur ; n'est-il pas vrai, monsieur Pym?

PYM. Monsieur!...

OLIVIER. Eh! oui, que de scrupules! Avouez-le donc franchement ; vous ne seriez pas fâché, n'est-ce pas, de vous débarrasser de moi? Qu'une pareille idée vienne à un ennemi vulgaire, à un homme ignorant de nos coutumes, cela se conçoit. Mais vous, vous, monsieur Pym, avocat et parlementaire, vous avez compris d'abord toute l'inutilité d'une semblable tentative, et que vos constables seraient mal venus, monsieur, à venir me mettre au collet une autre main que celle de la loi!

PYM. Je sais, monsieur, que la personne d'un député est inviolable lorsqu'il se rend à la chambre, lorsqu'il y siége, lorsqu'il s'en retourne dans ses foyers. Je sais que cette prérogative du député cesse dans un cas seulement.

MADAME DAPPEL. Lequel?

PYM. Lorsqu'il s'agit d'assassinat ou d'homicide.

MADAME DAPPEL, *vivement.* Et pour ce crime le député cesse d'être inviolable, n'est-ce pas?

PYM. Oui, madame.

MADAME DAPPEL. Arrêtez donc monsieur, alors, car je l'accuse d'assassinat et d'homicide!

OLIVIER, *se levant.* Moi!

MADAME DAPPEL. Oui, vous, sur la

personne de sir Robert Cutler, gentilhomme anglais, du comté d'York.

OLIVIER. Par le ciel, madame, cela est faux! ce Robert Cutler, dont vous parlez, je l'ai tué en duel; un duel aussi loyal que celui où fut appelé lord Donald Réa par sir David Ramsay, écuyer; les armes étaient égales : c'étaient la rapière et le poignard, et si Robert a succombé, ce n'était pas que son épée fût moinse longue, ou sa dague moins affilée que la mienne; c'est que Dieu avait résolu sa mort, et que Dieu peut ce qu'il veut.

PYM. Ainsi, vous vous avouez coupable de la mort de ce gentilhomme?

OLIVIER. Je ne dis pas que je sois coupable de sa mort; je dis que je l'ai tué.

MADAME DAPPEL. Eh bien! monsieur Pym, je prends acte de la déclaration de monsieur. Je me charge de désigner la place où l'on retrouvera le cadavre: il n'y a pas encore si long-temps qu'il est confié à la tombe qu'on ne retrouve sur ce corps la trace du coup qui l'a tué; car la blessure était large, monsieur : elle entrait sous le sein droit et sortait sous l'épaule gauche; cette blessure a entraîné la mort; voilà ce que je me charge de prouver: c'est qu'il y a eu homicide. Monsieur se chargera, lui, de prouver que cet homicide est la suite d'un duel.

PYM. Ce sera chose facile, monsieur; car vous avez des témoins, sans doute?

OLIVIER. Nous n'en avions pas, et cette femme qui vient m'accuser ici sait bien pourquoi nous n'en avions pas: c'était pour ne pas déshonorer sa nièce. Non, monsieur : mon duel avec sir Robert Cutler fut une affaire d'honneur... mise sous la sauvegarde de l'honneur; je l'ai tué comme il aurait pu me tuer : Dieu prenne pitié de son ame!

PYM. Alors je me vois forcé de vous faire arrêter, en attendant que vous fournissiez vos preuves.

OLIVIER. Eh faites, monsieur! Je suis las de discuter... avec des femmes et des avocats.

PYM, *allant à lui.* Réfléchissez, monsieur, que la robe d'un avocat n'est ni plus longue, ni plus noire que celle d'un théologien!

OLIVIER. Tout théologien que je suis, monsieur Pym, je vous avertis que j'ai porté l'épée.

PYM. Tout avocat que je suis, monsieur Olivier, je me battrais aussi volontiers qu'un officier des armées royales!

OLIVIER. Eh bien! venez donc!... je suis à vous. (*A part.*) Au fait, c'est le seul moyen qu'il y ait de sortir d'ici. (*Haut.*) Venez!

MADAME DAPPEL, *retenant M. Pym.* Non pas!...

(Pym, qui a fait un pas pour sortir, revient en scène.)

OLIVIER. Ah! ah! l'homme de cœur déjà qui disparaît devant l'homme de loi!.. Soit, monsieur!.. faites votre office!... J'en appellerai à la chambre, et nous verrons si la chambre ne me relâche pas sous caution.

MADAME DAPPEL. Est-ce que la chambre peut rendre la liberté à cet homme, dites-moi, monsieur?

PYM. Elle le peut, madame; à moins que le roi ne le réclame comme justiciable de haute justice.

MADAME DAPPEL. Oh! comment voir le roi!... comment me jeter aux pieds du roi!

(On entend du bruit au dehors.)

OLIVIER, *regardant à la fenêtre.* Eh! tenez, voilà son ministre que l'on poursuit à coups de pierres.

VOIX AU DEHORS. A bas sir Thomas Wentworth! à bas le comte de Straffort! mort à l'ennemi du peuple! mort! mort!!

PYM. Mais c'est une émeute!... une sédition! Le peuple ne nous donnerait-il pas le temps de lui faire justice, et se la ferait-il lui-même?...

MADAME DAPPEL, *au constable.* Ne vous éloignez pas, monsieur le constable! ne vous éloignez pas; votre œuvre n'est point finie ici.

PYM. Mais si, par le ciel; on ferme toutes les portes, il ne trouvera nulle part à se réfugier?

VOIX AU DEHORS. Hurra! hurra Straffort!... mort! mort!

PYM. On détèle sa voiture; on le force à descendre... Les shériffs l'entourent.... mais ils ne pourront le défendre!... mais ils vont le tuer!

VOIX. Mort à Wentworth. mort au renégat! mort au traître! mort!

OLIVIER, *froidement.* Madame Dappel, vous désirez avoir une audience du roi, je crois?

MADAME DAPPEL. Oh! je l'obtiendrai, monsieur!

OLIVIER. C'est chose facile: ouvrez votre porte à son ministre, et il sera bien ingrat s'il ne vous conduit pas lui-même aux pieds de sa majesté.

MADAME DAPPEL. Vous avez raison! et lorsqu'un conseil est bon, il faut le prendre, de quelque part qu'il vienne. (*Courant à la porte et l'ouvrant.*) Milord! milord! entrez ici! milord, venez, venez.

(Rumeurs, voix confuses.)

SCENE V.

LES MÊMES, UN SCHÉRIFF, STRAFFORT.

(Celui-ci paraît toujours calme, mais sans chapeau et ses habits déchirés et souillés de boue. On referme la porte derrière lui.)

STRAFFORT, *à madame Dappel.* Merci, madame; vous me sauvez la vie... merci... Il est bon de retrouver, au milieu de tant de rebelles, un cœur loyal, un cœur vraiment anglais.

MADAME DAPPEL. Je suis étrangère, milord : je suis Française.

STRAFFORT, *lui baisant la main.* N'importe, madame, quelle main vous me tendez, puisque cette main me sauve; seulement je crains de ne pouvoir jamais m'acquitter envers vous.

(On entend rugir la foule au dehors : des pierres brisent une vitre.)

MADAME DAPPEL. Pardon, milord, vous le pouvez.

STRAFFORT. Il faudra que ce soit donc bientôt, madame, ou j'aurai bien peur que la volonté seule survive au pouvoir.

MADAME DAPPEL. Ce sera dès demain.

STRAFFORT. Oh! demain j'espère encore être ministre... Que demandez-vous pour demain, madame?

MADAME DAPPEL. Une audience du roi pour moi et ma nièce.

STRAFFORT. Vous l'aurez..... (*Les murmures et les rumeurs redoublent.*) Si toutefois cette maison, où j'ai cru voir un asile, ne devient pas un tombeau; car les hommes qui hurlent au dehors pourraient bien être de quelque intelligence avec ceux que je trouve au dedans.

LE CONSTABLE. Milord, ils vont enfoncer cette porte!..... Milord, vous êtes perdu!

MADAME DAPPEL. Et pas d'autre sortie!

STRAFFORT, *impérativement.* En ce cas, ouvrez, monsieur le constable! (*A madame Dappel.*) Madame, si j'arrive jusqu'au roi, je vous donne ma foi de gentilhomme que votre commission sera faite. Ouvrez cette porte, monsieur le constable! dût le meurtre en personne m'attendre sur le seuil!

OLIVIER, *allant à lui.* Milord! vous nous connaissez mal! nous sommes vos ennemis et non vos assassins... Nous vous accusons devant la chambre; mais nous ne tramons point un guet-apens dans la rue. Milord, prenez mon bras; et je vous réponds, sur mon honneur, que pas un cheveu ne tombera de votre tête.

STRAFFORT. Quelque inattendue que soit votre offre, monsieur, je l'accepte.

MADAME DAPPEL, *bas et très-vite à M. Pym.* Mais il va sortir! il va nous échapper!...

PYM. Soyez tranquille, nos constables sont là.

STRAFFORT, *prenant le bras d'Olivier.* Alors, à demain, madame!

LE CONSTABLE, *s'avançant.* Pardon, milord, mais il y a ordre du parlement pour que monsieur (*désignant Olivier*) ne quitte pas cette maison.

STRAFFORT, *avec hauteur.* Ordre du parlement, dites-vous, monsieur le constable?... Eh bien! il y a ordre du roi pour qu'il en sorte ; entendez-vous!.. ordre du roi!..

LE CONSTABLE, *se retournant vers le shériff.* Ordre du roi?...

LE SHÉRIFF. Ordre du roi : laissez passer.

(Les gens de justice se découvrent et livrent passage au comte et à Olivier, qui sortent ensemble. Mme Dappel se dirige lentement vers la porte.)

PYM, *rêveur, sur le devant de la scène, après qu'Olivier est sorti.* Le roi plus fort que le parlement!... Nous avons encore besoin de cet homme.

ACTE III.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

OLIVIER, *entre* DEUX GARDES.

UN DES DEUX GARDES. Attendez ici sa grâce le comte de Strafford.

(Les deux gardes s'éloignent.)

OLIVIER, *seul.* Très-bien! hier prisonnier du parlement, aujourd'hui prisonnier du roi; lequel des deux vaut le mieux? ma foi, je n'en sais rien. Si, cependant : mieux vaut être prisonnier du roi; cela jettera sur moi un vernis de persécution qui fera bien aux chambres. Bizarre destinée que la mienne! c'est toujours lorsque

j'étais près du but, lorsque j'étendais la main pour l'atteindre, que j'ai été précipité, et c'est toujours au plus bas de ma chute que le hasard m'a donné des ailes d'aigle pour me relever, dépasser le premier but et en découvrir un second! chaque fois que j'ai cru que je reculais dans ma voie, c'est un élan que je prenais! Maintenant où vais-je? et suis-je enfin au bout de ma fortune ou à la fin de mes ennuis? ..u le sait!.

(Il reste absorbé dans ses rêveries.)

SCENE II.

OLIVIER, GORING.

GORING, *apercevant Olivier.* Ah! monsieur Olivier! (*Il va à lui et le salue; Olivier ne s'en aperçoit pas. Goring le salue une seconde fois.*) Monsieur!

OLIVIER, *tressaille et se retourne.* Monsieur Goring! vous vous trompez sans doute, monsieur?

GORING. Je vous prends pour l'honorable sir Olivier d'Huntingdon, monsieur, et je vous salue.

OLIVIER. Il paraît que vous ignorez que je suis prisonnier dans ce palais de White-Hall.

GORING. Au contraire, je le sais.

OLIVIER, *l'amenant en scène.* Alors, monsieur, il s'est passé, depuis mon arrestation, quelque chose d'étrange, ou dans la ville ou dans le parlement; contez-moi cela.

GORING. Volontiers, monsieur, et puissé-je être le premier à vous annoncer une bonne nouvelle!

OLIVIER. Une bonne nouvelle?.. entendons-nous, monsieur: une bonne nouvelle pour le comte de Straffort, votre maître, est une mauvaise nouvelle pour moi, et une bonne nouvelle pour moi en est une mauvaise pour le comte de Straffort.

GORING. La nouvelle est bonne pour vous, monsieur Olivier.

OLIVIER. Et cela vous rend joyeux?

GORING. On ne peut plus.

OLIVIER. Ce cher monsieur Goring! J'ai toujours remarqué en lui un grand fond de tolérance politique, une appréciation si impartiale de toutes les opinions, qu'il ne savait à laquelle se rattacher. Voyons, monsieur Goring, quelle est cette bonne nouvelle qui vous rend si joyeux?

GORING. A peine le bruit s'est-il répandu que vous étiez retenu prisonnier, que le parlement s'est rassemblé. Le chevalier Hampden, votre parent, a rappelé que cette arrestation avait pour cause la pièce importante déposée par vous hier sur le bureau de l'orateur, et qui avait fait adopter le bill d'accusation. Pièce terrible!..

OLIVIER. Ce cher Hampden!

GORING. Il a dit que vous étiez perdu si on laissait au ministre le temps de vous frapper, et que par conséquent il fallait se hâter de frapper le ministre. M. Pym alors s'est levé, a appuyé la motion de M. Hampden, et l'on a décidé qu'en attendant que le mode d'arrestation du ministre fût adopté, des troupes garderaient toutes les issues de White-Hall, afin que personne n'en pût sortir.

OLIVIER. Alors vous avez quitté promptement la chambre, n'est-ce pas, pour venir ici prévenir le comte de ce qui se passait; et, lorsque vous m'avez vu, il s'est fait une révolution soudaine dans vos idées, un changement subit dans vos opinions; vous vous êtes dit: Puisque M. Olivier se trouve sur ma route, c'est la Providence qui l'y place; Dieu m'avertit donc que c'est à lui que je dois confier ce que j'allais confier à sa grâce... Ce bon M. Goring!..

GORING. Oui, je me suis senti entraîner.

OLIVIER. Contre les lois de la pesanteur, vers celui qui monte? c'est bizarre, mais cela s'est vu. Ah çà! maintenant nous sommes bons amis, n'est-ce pas, monsieur Goring?

GORING, *s'inclinant.* Monsieur!....

OLIVIER. Or, les bons amis n'ont point de secrets l'un pour l'autre. Dites-moi, il y a bien à White-Hall quelque port edérobée donnant dans quelque rue déserte (*Goring fait signe que oui*), et par laquelle lord Straffort pourrait gagner la citadelle, par exemple, où sont les troupes du roi; ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si Dieu ne m'eût point placé sur votre route et ne vous eût point envoyé cet entraînement sympathique auquel vous avez cédé tout d'abord. Cette porte existe, n'est-ce pas, monsieur Goring?

GORING, *désignant une petite porte au fond sur la droite.* Ce corridor y conduit.

OLIVIER. Eh bien! arrangez-vous pour que d'ici à cinq minutes quatre hommes gardent cette issue. Vous n'hésiterez pas à rendre ce service au parlement, j'espère?

GORING. Hésiter! moi, monsieur! lorsque le parlement me fait l'honneur de me donner ses ordres par l'un de ses premiers organes! Oh! non, monsieur, je n'hésiterai pas et je vais...

OLIVIER, *lui frappant sur l'épaule.* Cet estimable monsieur Goring!.. allez...

(Goring sort.)

SCENE III.

OLIVIER, *seul.*

Encore la main du Très-Haut qui vient me tirer de l'abîme et graver sur les murs des puissans la sentence de Balthazar! Avant-hier le ministre tout puissant, hier le ministre accusé, aujourd'hui le ministre décrété d'arrestation, demain exécuté peut-être!.. Et lui qui, pendant ce temps, se fie à un Goring, à un misérable, traître dévoué à tous les partis, et qui ne sait rien!.... O aveugle, plus aveugle que Tobie, et qui, au lieu de l'ange de la lumière, est déjà dévoué à l'ange de la mort! Mon Dieu! que la nuit de l'aveuglement est profonde et qu'il est facilement terrassé celui dont votre bras se retire! Mon Dieu! donnez-moi votre lumière! Mon Dieu! donnez-moi votre force!

SCENE IV.

OLIVIER, *pensif*, STRAFFORT, *entrant par le fond.*

STRAFFORT, *aux gardes.* Laissez-nous. (*Les gardes se retirent. Allant à Olivier qui reste pensif pendant tout le temps que Straffort lui parle.*) Monsieur, vous devez me croire bien ingrat, puisqu'en échange de la protection que vous m'avez accordée, je vous ai rendu, moi, une captivité d'une nuit; c'est qu'il m'était important que vous ne vous éloignassiez pas, afin que je pusse vous revoir aussitôt que j'aurais pris les ordres de sa majesté. J'espère, du reste, qu'on vous a fait la captivité douce; j'avais donné des ordres en conséquence. Maintenant, monsieur, écoutez-moi : ici, dans cette chambre même, vous êtes venu il y a trois jours ; vous étiez là où vous êtes, j'étais où je suis; vous veniez me demander quelque chose, je crois, que je ne pus vous accorder alors; oubliez que trois jours se sont écoulés depuis ce moment, oubliez mon refus; supposez que vous entrez ici pour la première fois, et, comme la première fois, dites-moi ce que vous désirez; je suis prêt à vous accorder tout ce que je puis, et le roi ratifiera tout ce que je vous accorderai. Répondez-moi, monsieur; m'avez-vous entendu?

OLIVIER. Non, milord, non : vos paroles ont frappé mon oreille comme un vain son, voilà tout; j'étais tout entier à un autre intérêt qu'au mien.

STRAFFORT. Et auquel, monsieur?

OLIVIER. Au vôtre, milord! car en apprenant pour quelle cause vous m'aviez fait arrêter, je me suis senti prendre d'une grande pitié.

STRAFFORT. Pour moi, monsieur?

OLIVIER. Milord, vous êtes le ministre le plus grand, le plus brave et le plus loyal qu'ait honoré depuis long-temps la malédiction publique; eh bien! votre grandeur, votre courage, votre loyauté, tout cela ne vous servira de rien, milord; tout cela ne vous sauvera pas.

STRAFFORT. Que voulez-vous dire?

OLIVIER. Je dis que vous avez mal choisi votre terrain; que le sol de la royauté est mouvant, que tout ce que vous bâtissez dessus s'écroule; que sous vos pieds des abîmes s'ouvrent que vous ne voyez point, et que chaque pas que vous croyez faire vers votre salut est un pas de plus vers votre perte.

STRAFFORT. Je n'entends rien à votre langage mystique, monsieur; si quelque péril me menace, dites-le-moi tout bonnement, en langage vulgaire, sans préparation et sans mystère, comme on dit ces choses-là à un homme, et je les entendrai comme un homme doit les entendre.

OLIVIER. Regardez par cette fenêtre, milord.

STRAFFORT. Eh bien?

OLIVIER. Que voyez-vous?

STRAFFORT. La place pleine de soldats! de soldats armés! qui leur a donné l'ordre de se rassembler?

OLIVIER. Qui? c'est le parlement, milord; ces hommes sont là par ordre du parlement.

STRAFFORT. Et que font-ils sur cette place? je vais savoir...

OLIVIER, *l'arrêtant.* Ecoutez en homme ce que je vais vous dire, milord.

STRAFFORT. J'écoute.

OLIVIER. Ces soldats sont là pour garder sa grâce le comte de Straffort, prisonnier à White-Hall.

STRAFFORT. Moi?

OLIVIER. En attendant qu'on le conduise à la tour de Londres.

STRAFFORT. Le commandement de la force armée appartient au roi et non à la chambre.

OLIVIER. Hier le roi était plus fort que le parlement, aujourd'hui le parlement est plus fort que le roi.

STRAFFORT. Et pourquoi cette révolte, cet appel aux armes?

OLIVIER. Pourquoi, milord? demandez à celui qui sait cela! Pourquoi, dites-vous? parce que l'heure est venue où une grande révolution doit s'achever en Angleterre;

parce que, sans que l'un ni l'autre s'en aperçoive, depuis long-temps le roi descend et le peuple monte! parce que le pouvoir va changer de main, et le sceptre de la royauté faire place à la masse du parlement. Milord! milord! ne résistez pas, car il faut que cela s'accomplisse. Oubliez que vous êtes soldat : rappelez-vous seulement que vous êtes chrétien.

STRAFFORT. S'il y va de la vie, monsieur, je la défendrai chèrement, je vous en avertis.

OLIVIER. Défendez-vous contre la tempête! défendez-vous contre l'incendie!.... Le peuple, c'est un élément, milord; il engloutit comme l'eau; il dévore comme le feu!

STRAFFORT Je ferai un appel à ces soldats.

OLIVIER. Presque tous de la milice bourgeoise?... c'est l'armée du parlement! ils ne vous entendront pas.

STRAFFORT. Je me renfermerai dans la citadelle; là sont mes braves et loyaux Anglais qui défendront le roi contre la révolte, contre le parlement, contre les deux chambres. Il ne leur faut qu'un signal, monsieur!..

OLIVIER. Et ce signal, qui le leur donnera? sera-ce vous?

STRAFFORT. Peut-être!

(Il se dirige vers la petite porte du fond, à droite.)

OLIVIER. Revenez, revenez milord : ce passage aussi est gardé.

STRAFFORT. Vous le connaissiez?

OLIVIER. Oui. (*Se retournant.*) Voici le roi.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES. Milord Straffort, où est milord?

STRAFFORT. Me voici, sire.

CHARLES. Mon ami, mon cher Straffort! eh bien! qu'est-ce donc? j'apprends que l'accusation portée contre vous vient d'être adoptée à la Chambre des communes!

STRAFFORT. C'est vrai, sire.

CHARLES. Que vous êtes prisonnier à White-Hall, dans mon palais?

STRAFFORT. C'est encore vrai, sire.

CHARLES. Et que des soldats, des rebelles, des traîtres, en gardent les issues... (*Straffort lui désigne la fenêtre.*) Oh! je vais me montrer à ces hommes! nous sommes habitués à frapper du poing sur de pareilles séditions. Nous avons la garde intérieure de notre palais qui nous est dévouée, nous allons l'appeler et...

STRAFFORT. Sire! sire! ne détournez pas l'orage sur votre tête! ce sont les cèdres les plus hauts que frappe la foudre : ne vous mettez pas près de moi.

GORING, *entrant vivement.* M. Olivier! (*Apercevant le comte.*) Milord Straffort! (*Apercevant le roi.*) Sa majesté!

CHARLES. Quel est cet homme?

STRAFFORT. Un de mes agens.

CHARLES. D'où vient-il?

STRAFFORT. De la chambre basse sans doute.

CHARLES, *le prenant par le bras et l'amenant en scène.* Que s'y passe-t-il? parlez.

(Goring regarde Straffort.)

STRAFFORT. Parlez.

(Goring regarde Olivier. Olivier lui fait signe de parler.)

GORING. Votre arrestation a été décidée à la majorité de quatre-vingts voix, milord.

CHARLES. Mais cette arrestation, on n'osera point la faire, je l'espère, dans ce palais de White-Hall?

GORING. Le parlement a décidé que milord serait arrêté, n'importe le lieu où il se trouverait.

CHARLES. Qui accomplira cette décision, je vous prie?

GORING. L'huissier de la chambre accompagné d'un parlementaire et du massier des communes.

CHARLES. Et le nom de ce parlementaire.

GORING. On l'ignorait encore lorsque j'ai quitté la chambre pour venir avertir sa grâce. (*Il regarde alternativement Straffort et Olivier.*) Le sort en décidera.

STRAFFORT. Ah! l'on a remis ce choix au sort?

GORING. Oui, la mission était difficile, dangereuse même; l'élu du hasard devra obéir quel qu'il soit; et en quelque lieu qu'il soit, une fois son nom sorti de l'urne, l'huissier de la chambre lui apparaîtra, le nommera par son nom et lui ordonnera d'agir. On a voulu ôter ainsi à la timidité le temps de la réflexion.

STRAFFORT, *amèrement, se tournant vers Olivier.* Vous aviez raison, monsieur Olivier! il y va de la vie.

CHARLES. M. Olivier! cet homme! c'est vrai : je ne le reconnaissais pas! C'est lui, lui, qui, se faisant passer pour ce qu'il n'était pas... Ah! Straffort, voilà qui répond de ta vie; sois tranquille, tête pour tête!..

OLIVIER, *sourdement.* Sire! prenez garde!

CHARLES, *se tournant vers le fond.* Messieurs! à moi! (*Entrent plusieurs gardes et quelques gentilshommes.*) Cet homme, pre-

tez-le, désarmez-le, et qu'on le conduise à la meilleure, à la plus sûre prison de Londres. Vous entendez, messieurs! (*Deux gardes prennent Olivier par les bras; au même instant la porte du fond s'ouvre. L'huissier de la verge noire et le massier de la chambre paraissent sur le seuil. L'huissier s'avance; le massier reste à la porte.*) Qu'est cela?.. (*A l'huissier du parlement.*) Qui venez-vous chercher ici, messieurs?

L'HUISSIER. L'honorable sir Olivier d'Huntingdon, désigné par le sort pour arrêter sir Thomas Wentworth, comte de Strafford.

OLIVIER, *à part.* Fatalité! fatalité!

STRAFFORT. Il a raison : tout cela n'est point l'œuvre des hommes. Mais je ne puis croire cependant que ce soit l'œuvre de Dieu.

OLIVIER, *impérieusement à ses gardes.* Arrière maintenant, messieurs! sortez tous, et laissez le parlement tête à tête avec le roi d'Angleterre! Hors d'ici! les issues de White-Hall ne sont plus gardées; qu'on lève toutes les sentinelles! (*Les gardes se retirent au fond.*) (*A l'huissier.*) Vous, approchez, monsieur! Touchez milord de votre baguette noire, et faites-lui connaître la volonté du parlement.

L'HUISSIER, *s'approchant de Strafford.* Milord, au nom de la chambre des communes, je vous arrête.

STRAFFORT. Où est le bill qui me condamne?

L'HUISSIER. Le voici.

OLIVIER, *le prenant des mains de l'huissier et le déroulant.* Vous êtes convaincu du crime de haute trahison, milord, et comme tel condamné.

CHARLES. Condamné!

STRAFFORT. Je vous suis, monsieur.

CHARLES, *passant au milieu.* Milord, vous ne sortirez pas.

STRAFFORT. Sire!..

CHARLES. Vous ne sortirez pas, vous dis-je! cet homme qui vous arrête au nom du parlement est un imposteur, que je veux confondre, que je veux punir. A moi, mes gentilshommes!

(Les gentilshommes font un pas.)

OLIVIER, *à haute voix.* Vous vous perdez, sire. (*Se tournant vers le fond.* A moi, les communes! L'huissier de la masse, approchez! Sire, reconnaissez-vous cela?

(Le massier s'approche lentement.)

STRAFFORT. Sire, n'exposez pas des jours mille fois plus précieux que les miens.

CHARLES. Que voulez-vous dire?

STRAFFORT. Je dis que ce signe que vous voyez, cette masse d'argent qui s'avance pas à pas vers nous, c'est la massue d'Hercule, c'est l'arme du peuple; je dis qu'elle briserait comme un verre votre couronne en la touchant; prenez garde, sire, prenez garde : livrez-moi plutôt...

CHARLES. Jamais!

OLIVIER. Huissier, faites votre devoir!

LE MASSIER DE LA CHAMBRE, *s'avançant.* Arrière! (*Le roi recule d'un pas.*) Arrière! (*Même jeu de scène.*) Arrière!

CHARLES. Straffort! mon ami! Maintenant, messieurs, sortez tous de White-Hall! moi je me rends à la chambre des lords. Les lords n'ont pas encore confirmé ce bill de sang; et, l'eussent-ils fait d'ailleurs, il me reste toujours mon droit de grâce.

STRAFFORT, *lui baisant respectueusement la main.* Votre majesté en usera selon son bon plaisir. Partons, messieurs, partons, et que Dieu sauve le roi!

(Il sort avec le massier et l'huissier du parlement.)

CHARLES. Nous, maintenant, à la chambre des lords!

(Il sort par la porte de gauche.)

SCENE VI.

OLIVIER, SARA, UN HUISSIER *du palais de White-Hall.*

SARA, *de la porte de droite, à l'huissier qui lui ferme le passage.* Le roi, monsieur!.. faites-moi voir le roi!

L'HUISSIER. Que lui voulez-vous, madame?

SARA. J'ai une audience de sa majesté.

OLIVIER, *se retournant et reconnaissant Sara.* Oui, oui, je sais ce que veut cette jeune fille... laissez entrer... Venez, Sara.. (*A part.*) Elle seule porte encore une ombre sur ma fortune : il faut qu'elle s'éloigne, il faut qu'elle parte; je l'y déciderai. (*Haut.*) Sara...

SARA, *regardant autour d'elle.* C'est vous, Olivier? Où est le ministre? où est le roi?

OLIVIER. Il n'y a plus de ministre, Sara. et peut-être n'y aura-t-il bientôt plus de roi?

SARA. Il est donc vrai que des factieux ont osé accuser le noble comte de Strafford!.. qu'un de ces traîtres a eu l'audace de venir l'arrêter jusque dans le palais du roi, et qu'aujourd'hui peut-être sa tête tombera!..

OLIVIER. Sara, je vous ai dit que je ne refusais pas de vous épouser : je suis prêt.

SARA. Oh! mon ami... mon Olivier!..

je le savais bien qu'ils te jugeaient mal!.. je savais bien que j'avais mal entendu!..

OLIVIER. Mais auparavant, Sara, il faut que vous sachiez à quelles chances de misère ou de fortune s'expose la femme d'Olivier.

SARA. Dites! dites! tout me sera cher avec vous, bon ou mauvais sort, je partagerai tout.

OLIVIER. Vous le savez, Sara, et je vous l'ai dit : deux partis divisent l'Angleterre : le parti du peuple, le parti du roi. Je me suis jeté corps et ame dans le parti du peuple... j'y ai mis mon honneur, ma fortune, ma vie.

SARA. Continuez.

OLIVIER. Si ce parti est vaincu, ce qui n'est pas probable au reste, le roi sera sans pitié, car le peuple eût été sans miséricorde; alors, les noms de ceux qui auront pris une part à cette révolution, qui ne sera plus qu'une révolte, seront publiquement flétris... Tu porteras mon nom, Sara!

SARA. Le malheur comme la gloire a son auréole : je porterai ton nom.

OLIVIER. Nos biens seront confisqués, vendus au profit des courtisans; nos maisons seront rasées, la charrue passera sur leurs fondemens, et l'on sèmera du sel sur le sol où s'élevait la demeure de nos pères... Alors, nous serons exposés à la faim et à la soif... aux intempéries de l'air... aux caprices du temps... Il nous faudra fuir, car nous serons proscrits... nous cacher le jour dans les forêts... marcher la nuit, marcher toujours, jusqu'à ce que nous trouvions un port, et dans ce port un vaisseau qui nous mènera mourir bien loin, sur une terre étrangère, une terre d'exil.

SARA. Je suis forte et courageuse, Olivier !.. Je serai attachée à toi par le double lien d'épouse et de mère... je te suivrai, et je serai la compagne de ta fuite et de ton exil.

OLIVIER. Mais si, au lieu de la fuite et de l'exil, je trouvais des juges et un cachot!.. Je ne nierai rien de ce que j'ai fait, Sara. Les hommes comme nous ne désavouent pas l'œuvre dont ils sont fiers. Alors ma condamnation est certaine... Ce n'est plus la misère, ce n'est plus l'exil sur une terre étrangère, c'est un échafaud à Londres, sur la place de Tower-Hill; c'est un peuple tout entier qui poursuit de ses malédictions la victime quelle qu'elle soit, qui salue de ses cris toute tête qui tombe. Peu lui importe quelle couronne elle a portée, couronne d'or ou couronne de martyr. Alors, Sara...

SARA. Alors, je dirai que j'étais ta complice... je réclamerai ma place sur ton échafaud, et ils me la laisseront prendre, je l'espère.

OLIVIER. Et notre enfant?

SARA. Les orphelins sont bénis de Dieu, Olivier... Dieu réserve pour eux le bonheur qu'il a refusé à leur père.

OLIVIER. Ton dévouement ne m'étonne point, Sara, car je te connais .

SARA. Ainsi donc, rien ne s'oppose plus à notre bonheur?..

OLIVIER. Quelque chose encore, Sara : je t'ai dit quel serait mon sort si nous étions vaincus; il faut que je te dise quelle sera notre fortune si nous sommes vainqueurs.

SARA. Parle.

OLIVIER. Tu as dit que des factieux avaient osé accuser le comte de Straffort.

SARA. Oui.

OLIVIER. Ces factieux sont dirigés par moi : je suis leur chef.

SARA, *tressaillant.* Toi?

OLIVIER. Tu as dit qu'un traître avait eu l'audace de venir arrêter le ministre jusque dans le palais de White-Hall..

SARA. Oui.

OLIVIER. Ce traître, c'est moi.

SARA. Toi!

OLIVIER. Tu as dit qu'aujourd'hui sa tête tomberait peut-être?...

SARA. Oui.

OLIVIER. Regarde sur cette place.

SARA. Que font ces hommes?

OLIVIER. Ces hommes sont des ouvriers et des soldats. Ils se rendent à Tower-Hill, pour obéir à l'ordre qui leur a été donné de construire un échafaud : celui du comte de Straffort.

SARA. Et qui leur a donné cet ordre?

OLIVIER. Moi.

SARA, *reculant.* Ah! malheur! malheur!

OLIVIER, *à part.* Oui, malheur! cela devait être. Ma fortune l'effraie. Courageuse pour mes revers seulement, sans forces pour le reste. (*Haut.*) Ce ne sera point tout encore; car le sang appelle le sang.

SARA. Tu me fais frémir, Olivier.

OLIVIER. C'est une main rouge que celle que je tends, vois-tu? C'est un nom terrible que celui que je t'offre; c'est un de ces noms que le présent condamne, que l'avenir juge, et que le résultat seul absout. Dans dix ans peut-être le nom d'Olivier sera en bénédiction ou en malédiction au monde!

SARA. En malédiction! en malédiction!

OLIVIER. Ce sera ton nom! Sara, ce sera le nom de ton fils; ce sera le nom des fils de ton fils!

SARA, *se détournant.* Jamais! jamais! plutôt pas de nom qu'un nom souillé! plutôt un nom dans l'ombre qu'un nom dans le sang!

OLIVIER. Réfléchis.

SARA. Ne peux-tu reculer?

OLIVIER. Impossible, il faut que j'aille en avant, toujours, vers ce but sanglant que j'entrevois; que je marche, avant le meurtre, comme Caïn le maudit marchait après, sans m'arrêter.

SARA. Alors, adieu.

OLIVIER. Où vas-tu?

SARA. Le sais-je? je retourne en France.

OLIVIER. Tu m'abandonnes dans ma route?

SARA. Je n'aurais pas la force de t'y suivre.

OLIVIER. Faible que tu es! tu vois bien que Dieu ne nous avait pas créés l'un pour l'autre.

SARA. Dieu n'a pas fait mon cœur pour le crime. Adieu, Olivier!

SARA. Adieu, Sara.

SARA, *se jetant dans ses bras.* Adieu!

OLIVIER. Adieu!

(Sara sort par la petite porte de droite.)

SCÈNE VII.

OLIVIER, GORING, *ensuite* PYM.

OLIVIER, *la regardant aller.* Pauvre femme! elle se rend justice, et je l'avais bien jugée. Je ne puis la laisser partir seule cependant. (*Appelant.*) Colonel Goring! colonel Goring!

GORING, *entrant très-pâle et très-inquiet.* Monsieur Olivier?

OLIVIER. N'est-ce pas, colonel Goring, que c'est le fait d'un imprévoyant et d'un insensé de croire à la stabilité des grandeurs humaines?

GORING. Monsieur...

OLIVIER. Et dans cette croyance de s'attacher à la fortune d'un ministre qui peut tomber et nous entraîner dans sa chute; entrer dans une prison, et nous forcer de l'y suivre; monter sur un échafaud, et nous y traîner après lui?..

GORING, *affectant la tranquillité.* Mais rien de pareil ne me menace, j'espère?...

OLIVIER, *continuant.* Et que celui qui vous dirait: monsieur Goring, voici de l'or, (*il lui donne une bourse*) un sauf-conduit (*il écrit quelques lignes sur un papier et le signe*), vous allez partir pour la France, vous rendrait un si grand service, que vous seriez prêt à faire à votre tour ce qu'il réclamerait de vous?

GORING. Que faut-il que je fasse, dites?

OLIVIER. Il faut que vous accompagniez jusqu'à Paris les deux dames qui sortent d'ici; que vous veilliez à ce qu'elles ne manquent de rien et à ce qu'il ne leur arrive aucun accident.

GORING, *voulant baiser la main d'Olivier.* Une éternelle reconnaissance...

OLIVIER, *retirant sa main.* Partez! monsieur, partez.

(Il sort par la porte de droite.)

PYM, *entrant par le fond.* Monsieur Olivier!

OLIVIER, *se retournant.* C'est vous, monsieur Pym? avez-vous trouvé quelque moyen de me faire arrêter?

PYM. Oublions tous ces dissentimens particuliers au nom du pays, monsieur Olivier: j'avais tort. Votre main.

OLIVIER. La voilà.

PYM. Vous savez la nouvelle!

OLIVIER. Quoi donc?

PYM. Le roi a failli être assassiné.

OLIVIER. Quand cela?

PYM. Tout-à-l'heure, en entrant à la chambre des lords. Un homme s'est précipité sur lui, un couteau à la main, au moment où il descendait de voiture.

OLIVIER. Mon Dieu! le roi serait-il blessé?

PYM. Non

OLIVIER. Ah! tant mieux. Un assassinat, monsieur! savez-vous qu'il n'en faudrait pas plus pour rendre toute l'Angleterre royaliste? Et l'assassin est arrêté, je suppose?..

PYM. Non. Il est parvenu à s'échapper.

OLIVIER. Et aucun indice?..

PYM. Aucun. L'homme a jeté son couteau. Quant à son chapeau, il n'a pu le perdre; il n'en avait pas. Enfin, il s'est sauvé, m'a-t-on dit.

OLIVIER. N'avez-vous que cette nouvelle à m'apprendre, et seriez-vous venu exprès pour me la dire? En ce cas, je ne saurais trop vous remercier, monsieur Pym, de l'obligeanee que vous auriez mise à vous déranger pour si peu...

PYM. Je viens pour autre chose, monsieur Olivier.

OLIVIER. Ah! ah!

PYM. Je viens au nom du parlement. La chambre craint que le roi n'use de son droit pour la dissoudre; car alors il nous faudrait passer de la lutte parlementaire à la lutte armée; et Dieu sait si nous serions les plus forts!

OLIVIER. Que puis-je faire à cela?

PYM. Voici un bill qu'elle vous envoie, et par lequel le roi renoncerait à ce droit. Par persuasion, par crainte ou par force, tâchez qu'il le signe.

OLIVIER. C'est bien, je m'en charge.

PYM. La chambre compte sur vous!

OLIVIER. Lui ai-je jamais failli, monsieur?..

PYM. Non.

OLIVIER. Eh bien! pas plus cette fois que les autres. Soyez tranquille, retournez au parlement; ce bill y sera aussitôt que vous.

(Il conduit Pym jusqu'à la porte de droite.)

SCENE VIII.

CHARLES, OLIVIER.

CHARLES, *entrant par le fond.* Cet homme qui était ici, ce membre du parlement, ce... (*Apercevant Olivier.*) Ah! je vous cherchais...

OLIVIER, *se retournant.*) Moi, sire!..

CHARLES. Oui, vous, vous, mon adversaire, mon ennemi, je le sais. Mais; au milieu des dangers qui m'environnent, il faut bien choisir entre mes ennemis, et m'adresser au plus cruel peut-être, comme au plus loyal.

OLIVIER. Que voulez-vous, sire?

CHARLES. Je veux, monsieur, je veux que vous veniez à mon aide; car ces lords... ces lords!..

OLIVIER, *froidement.* Ils ont confirmé la condamnation, n'est-ce pas?

CHARLES. Les lâches! dix-neuf seulement ont osé voter contre! J'étais là, dans une tribune: j'ai vu leur défection, leur misère!..

OLIVIER. Eh bien!

CHARLES. Eh bien! j'ai pensé qu'il y avait encore plus peut-être à espérer de la chambre basse que de la chambre haute; que là, du moins, s'il y avait de la haine, il y avait de l'honneur, et, au milieu de tous ces hommes, c'est vous que j'ai choisi.

OLIVIER. Moi!

CHARLES. Pour vous demander conseil. Que réclament-ils de moi? que faut-il que je fasse pour qu'ils me rendent Straffort, pour sauver la vie de Straffort, pour que Straffort ne meure pas?..

OLIVIER. D'abord, sire, le parlement demande que vous renonciez à votre droit de le dissoudre.

CHARLES. Pour le sauver! eh! de grand cœur, mon Dieu! où est le bill? que je le signe...

OLIVIER, *le lui présentant.* Le voici.

CHARLES, *signant.* Je vais l'envoyer... oui! le parlement verra avec quelle promptitude je me rends à ses demandes; cela le désarmera.

OLIVIER. Si votre majesté l'ordonne, je vais le porter.

CHARLES. Non, restez ici, vous! *Appelant.*) Quelqu'un... J'ai quelqu'un. (*A part.*) Oui, une démarche du prince de Galles, de l'héritier de la couronne, de mon fils... (*Bas à l'huissier.*) Faites venir le prince de Galles. (*L'huissier sort.*) Cet enfant n'a rien fait pour mériter leur haine; il est pur des fautes de Straffort, des miennes, de nos crimes, comme ils disent!..(*Le prince de Galles entre.*) Viens, Charles, fais-toi accompagner de deux gentilshommes, va à la chambre basse, remets cette lettre à l'orateur, prie-le avec ta douce voix, avec ta voix d'enfant, de t'accorder ce que je lui demande, et il ne pourra te refuser; va, mon enfant, va... (*Le prince de Galles sort. Le roi revient à Olivier.*) Vous voyez, monsieur; je renonce au droit de dissoudre le parlement; je fais ce qu'il veut; ne fera-t-il point ce que je lui demande!

OLIVIER. Et par qui votre majesté a-t-elle envoyé ce message?

CHARLES. Par mon fils, par mon Charles... par le prince de Galles... (*On entend un roulement de voiture au dehors.*) Entendez-vous? le voilà qui part...

OLIVIER. Comment! cet enfant?...

CHARLES. Cet enfant! c'est le seul héritier de la couronne d'Angleterre, monsieur!

OLIVIER. Et vous avez été livrer à la chambre un pareil otage? aveuglement et fatalité!..

CHARLES. Comment, monsieur! vous croyez qu'on oserait?...

OLIVIER, *riant.* Oh! mon Dieu! mon Dieu! comment les puissans jugent-ils donc les autres hommes et se jugent-ils eux-mêmes? à travers quelle atmosphère voient-ils donc les objets, pour qu'ils leur apparaissent avec une couleur aussi fausse et sous des formes aussi trompeuses!...

CHARLES. Vous me faites mourir, monsieur!

OLIVIER. Je me trompe peut-être, sire.

CHARLES. Mais que pensez-vous?

OLIVIER. Rien.

CHARLES, *tombant dans un fauteuil.* Ah! vous êtes des hommes impitoyables!

OLIVIER. Impitoyables pour qui a été sans pitié; oui, sire, et les rigueurs de votre ministre...

CHARLES. Ah! car ces rigueurs, ce n'est

point Strafford, c'est moi qui les ai ordonnées. Lorsque le trône et l'autel sont en péril, on ne les délivre pas avec des prières impuissantes, avec des larmes inutiles; on les réhabilite avec la force! l'écusson d'Angleterre, monsieur, est soutenu par des lions!

OLIVIER. Plaise à Dieu que cette force ne se brise pas au moment de la lutte, et que les rugissemens de vos lions héraldiques couvrent la grande voix du peuple qui vous demandera compte un jour du sang versé!...

CHARLES! A moi, bien! qu'il me le demande à moi, et je suis prêt à le lui rendre; mais à mon fils! que peut-il demander à un enfant, qui n'a rien fait que d'étendre ses petites mains pour le bénir? vous parlez des périls que court mon fils; quels sont ces périls, monsieur?

(Un huissier entre et remet un double message à Olivier.)

OLIVIER. Vous allez le savoir, sire, car voici un message du parlement.

CHARLES, *arrachant l'un des deux papiers*. Donnez. (*Lisant.*) Ma renonciation au droit de faire grâce!... Jamais, monsieur, jamais...

OLIVIER, *lui donnant un second papier*. Lisez, sire.

CHARLES. Le prince de Galles prisonnier!!

OLIVIER, *montrant du doigt*. Et la tête du fils leur répond du consentement du père.

CHARLES. Vous croyez qu'ils oseraient porter la main sur mon fils!...

OLIVIER. Ils l'oseraient.

CHARLES. Mon Dieu!

OLIVIER, *à l'huissier*. Les hommes qui ont apporté ce message, où sont-ils?

L'HUISSIER. Sur la place, sous cette fenêtre, avec une multitude de peuple qui les a suivis.

OLIVIER. Vous voyez, sire : ils attendent ce bill : signez et votre fils vous est rendu.

CHARLES. Jamais! jamais!

OLIVIER. Hâtez-vous, sire! le temps presse : on a promis un supplice à la foule; on ne le lui donne pas. Le peuple attend, et le peuple n'aime pas à attendre; écoutez!... écoutez!... (*On entend de grandes rumeurs.*) Sire, vous m'avez demandé conseil; si j'ai un conseil à vous donner, signez, signez vite.

CRIS DANS LA FOULE. Mort à Strafford! mort au prince de Galles!

CHARLES. Mon fils! mort à mon fils! (*Il signe précipitamment.*) Tenez, tenez, monsieur; voilà ma tête! voilà la sienne! mais que mon fils vive, qu'il vive, entendez-vous!

OLIVIER. Voilà qui vous le fera rendre!..

(Il va à la fenêtre, et l'ouvre.)

LA FOULE, *au dehors*. Olivier! Olivier! vive sir Olivier! mort à Strafford!

OLIVIER, *de la fenêtre*. Bien rugi, mes lions! vous demandez la tête du comte de Strafford! eh bien! le roi vous la donne. (*Il jette le parchemin par la fenêtre.*) La voilà! ramassez.

(Il ferme la fenêtre et revient en scène. Les clameurs éclatent de nouveau, et s'éloignent peu à peu.)

CHARLES. Eh! maintenant, mon fils, me le rendront-ils au moins!...

OLIVIER. Je réponds de lui sur mon honneur, sire! Le voilà.

(La porte du fond s'ouvre; le prince de Galles paraît et court se jeter dans les bras de son père.)

CHARLES, *embrasse son fils avec sanglots*; *puis, se relevant*. Donc, le comte est mort?

OLIVIER. Justice est faite!

CHARLES, *s'approchant d'Olivier, la main appuyée sur la tête du prince de Galles*. Et maintenant, vous qui êtes entré dans ce palais pour y laisser des traces de sang, homme ou démon, parlez, que je sache enfin qui vous êtes! Votre nom! est-ce Olivier ou Satan?

OLIVIER. Ni l'un ni l'autre, sire! à partir de ce jour, je me nomme Cromwell.

ACTE IV.

14 JUIN 164..

Le camp du roi devant York, le soir de la bataille. —La tente royale ; à droite, un lit de repos et une table. Les rideaux du fond, entr'ouverts, laissent apercevoir au loin le camp des parlementaires et les remparts de la ville d'York.— Au lever du rideau, la musique du régiment des gardes joue, dans la coulisse, le *God save the King*.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, *entrant avec le* PRINCE ROBERT, *et quelques gentilshommes.*

CHARLES. Oui, mes amis! vous avez raison de choisir cet air comme un air de victoire ; car aujourd'hui Dieu a non seulement sauvé le roi, mais encore l'Angleterre (*La musique se tait.*) Merci, prince Robert! merci, messieurs! merci à tous! car le dernier soldat de mon armée s'est conduit comme un capitaine; mais où donc est le marquis de Montrose?

ROBERT. Il est à la poursuite des fuyards, sire.

CHARLES. A lui les honneurs de la journée, messieurs, vous en conviendrez.

MONTROSE, *entrant.* Non pas comme au plus brave, sire, mais comme au plus heureux.

CHARLES. Comme à celui qui a décidé du gain de la bataille, en abattant le chef des parlementaires.

ROBERT. On m'a dit qu'en vous apercevant, Cromwell avait tourné le dos?

MONTROSE. Prince, Cromwell est venu à moi, aussi droit, je vous le jure, que ma balle a été à lui; et si mon pistolet n'avait pas prévenu son épée, si j'avais attendu la lutte corps à corps qu'il venait m'offrir, peut-être, à l'heure qu'il est, serais-je couché à sa place sur le champ de bataille.

CHARLES. Et vous l'avez vu tomber?

MONTROSE. Non, sire ; mais il s'est retiré tout sanglant. Plusieurs de nos hommes l'ont vu descendre de cheval, et c'est sa mort, comme vous le savez, qui a mis le désordre dans l'armée des rebelles.

CHARLES. Ainsi, messieurs, victoire complète! Trois mille hommes tués, cinq cents prisonniers... Le champ de bataille conquis... le siége d'York levé... le camp abandonné... Lesly et Fairfax en fuite.... Manchester perdu, Cromwell tué!... C'est une glorieuse bataille, milord!

MONTROSE. Dont il faudrait profiter, sire, en entrant ce soir même dans la ville d'York.

CHARLES. De nuit, messieurs? pour que nos fidèles sujets qui nous ont si bien conservé cette bonne et forte place ne puissent lire la reconnaissance sur notre visage?... Non pas, milord! non pas! demain, au grand jour, comme cela convient à un roi et à un vainqueur! (*Avec un sourire.*) Quant à ce soir, (*montrant la tente*) il y a réception à White-Hall.

MONTROSE. Sire, il n'y a point de palais qui vaille une tente le soir d'une victoire. Les rois d'Ecosse dormaient d'un sommeil aussi tranquille sur les champs de bataille de Bannockburn et d'Harlow, que dans leurs palais d'Edimbourg et de Stirling.

CHARLES. Annesley!

(Il dégrafe son épée.)

ROBERT. Que faites-vous, sire? c'est notre office.

CHARLES, *lui donnant son épée.* En ce cas, prenez, messieurs.

MONTROSE, *montrant la trace d'une balle sur la cuirasse du roi.* Qu'est cela, sire?

CHARLES. Une chose étrange : au milieu de la mêlée, un homme vêtu du costume de mes gardes est parvenu jusqu'à moi, et, presqu'à bout portant, m'a tiré un coup de pistolet, dont la balle, en glissant sur ma cuirasse, a laissé cette marque.

MONTROSE. Et ceux qui entouraient votre majesté ne l'ont point arrêté?

CHARLES. Il avait disparu avant qu'aucun de nous fût revenu de sa surprise.

ROBERT. Et votre majesté n'a pu le reconnaître?

CHARLES. Si fait! si fait! car il était tête nue, et je crois bien que c'est le même homme qui, dans les rues de Londres... le jour où fut exécuté Straffort, (*il pousse un soupir*) au moment où je sortais de la chambre des lords, essaya de me frapper d'un poignard dont la pointe glissa sur le portrait du prince de Galles... Cette fois comme aujourd'hui, il avait la tête nue, et cette fois comme aujourd'hui, je crus reconnaître le visage de cet homme pour l'avoir vu agenouillé autrefois devant moi... je ne sais quand... je ne sais où... Merci, messieurs! ne pensons plus à cette chose..... De l'encre et du papier, que j'écrive à la reine.

ANNESLEY. En voici sur cette table, sire.

CHARLES. C'est bien! Montrose, visitez les postes. .

MONTROSE. J'y vais, sire. Le mot d'ordre pour cette nuit?

CHARLES. « Charles et Straffort. »

MONTROSE, *bas à Robert.* « Charles et Straffort. »

ROBERT, *de même.* Bien.

(Montrose sort.)

CHARLES, *les yeux fixés sur le papier.* Milord! milord!

ROBERT, *s'approchant.* Votre majesté?

CHARLES. Venez ici... Dites-moi... Ne voyez-vous point du sang sur ce papier?

ROBERT. Non, sire.

CHARLES, *reculant sa chaise.* Comment! vous ne voyez pas? là! là!

(Il montre avec le doigt.)

ROBERT. Je ne vois rien, sire.

CHARLES, *passant sa main sur ses yeux.* Oh! c'est étrange!... voyons!... (*il déchire la feuille et en prend une autre*) C'était un prestige sans doute. Dites à ces messieurs que je voudrais être seul.

ROBERT, *se tournant vers le fond.* Messieurs, le roi a besoin de repos... La journée a été rude, et pour vous et pour lui. Retirez-vous dans vos tentes... Demain au point du jour nous entrons dans la ville.

(Les gentilshommes se retirent en saluant le roi, qui reste toujours immobile, les yeux fixés sur son papier.)

CHARLES. Encore! encore! (*il essuie le papier.*) Mais c'est une vision infernale!.. (*Se levant.*) On dit que le roi Charles IX, la veille de la Saint-Barthélemy, vit de pareilles taches de sang sur son échiquier... ces taches de sang étaient le présage de grands malheurs, milord!

ROBERT. C'est l'agitation de la journée qui vous poursuit jusque dans le repos de la nuit. Nous avons vu bien du sang aujourd'hui, sire, et vos yeux ont gardé le reflet du champ de bataille.

CHARLES. Oui, cela se peut, mais n'importe, je n'écrirai pas ce soir; j'écrirai demain, au jour, à la lumière du ciel!

(Entre Montrose.)

MONTROSE, *à demi-voix à la sentinelle.* « Charles et Straffort. »

CHARLES, *tressaillant.* Qui a prononcé mon nom et celui de Straffort?

MONTROSE, *s'approchant.* C'est moi, sire. N'est-ce pas le mot d'ordre que vous avez donné vous-même?

CHARLES. Oui! oui! vous avez raison: ce sont deux noms que le destin à liés l'un à l'autre, vous avez raison. Rien de nouveau au camp?

MONTROSE. Une chose étrange, et qui, le soir d'un autre jour, pourrait être interprétée à mauvais présage.

CHARLES. Laquelle?

MONTROSE. L'étendard d'Angleterre, placé à la tête du camp, a été renversé deux fois dans la poussière; j'ai placé près de lui un gentilhomme pour le protéger contre les rafales du vent.

CHARLES. Et de quel côté vient ce vent?

MONTROSE. Du midi.

CHARLES. C'est cela, du côté de la France! Mazarin poursuit l'œuvre de Richelieu, et souffle la rébellion dans mon royaume.

ROBERT, *à demi-voix.* Le roi est triste et préoccupé, Montrose.

MONTROSE. Oui, voyez comme il rêve profondément! Ne le troublons pas. Éloignons-nous.

CHARLES, *appelant.* Milord!

ROBERT, *revenant.* Sire?..

CHARLES. En vous retirant, levez, je vous prie, cette sentinelle qui est là dehors, et dont les pas me troubleraient cette nuit. C'est étrange maintenant: tous les bruits me font peur!

ROBERT. Mais, sire...

CHARLES, *le congédiant du geste.* Allez!

(Robert et Montrose s'inclinent, baisent respectueusement la main du roi et se retirent. Le roi se jette sur son lit tout habillé, et se couvre de son manteau.)

SCENE II.

CHARLES, *seul et accoudé sur son chevet.*

L'étendard d'Angleterre renversé deux fois!... cela était déjà arrivé à l'étendard d'Écosse: oui, la veille de la bataille de Flodden! Et cela présagea la défaite des Écossais... Cette fois, comme aujourd'hui, on fit veiller auprès de la bannière un gentilhomme qu'on retrouva mort le lendemain près de la bannière renversée!..... (*Soufflant la dernière lampe qui brûlait, et se rejetant sur son lit.*) Dormons!...

UNE VOIX, *dans l'éloignement.* Qui vive?

UNE AUTRE VOIX. Ami!

LA SENTINELLE. Le mot d'ordre?

CROMWELL. « CHARLES ET STRAFFORT. »

LA SENTINELLE. Passez!

(Ici Cromwell soulève les tapisseries de la tente du roi et paraît au fond du théâtre.)

SCENE III.

CHARLES, CROMWELL.

CROMWELL, *s'approchant.* Charles Stuart! Charles Stuart!

CHARLES, *se levant en sursaut.* Qui m'appelle?

CROMWELL. Moi.

CHARLES. Qui, toi?

CROMWELL. Moi, Olivier Cromwell.

CHARLES. Est-ce maintenant au tour des morts à venir m'épouvanter?

CROMWELL. Tu te trompes, Stuart; je ne suis point mort encore. Je ne viens point, comme le spectre de César, te prédire la perte de la bataille de Philippes; je ne viens point comme l'ombre de Clarence te dire: Richard, désespère et meurs; je viens animé de l'esprit conciliateur du saint roi David, j'entre dans ton camp, je soulève les courtines de ta tente, et au lieu de t'enlever ou ta lance ou ton épée, au lieu de couper un pan de ton manteau pour te prouver au réveil que ton ennemi a pénétré jusqu'à toi, je te veille, Charles Stuart, afin que tête à tête, loin de tes conseillers maudits, loin de mes sectaires fanatiques, nous réglions à nous deux les affaires de ce pauvre royaume d'Angleterre, qui perd tout son sang par chacune de nos blessures.

CHARLES. Qui t'a donc ouvert le chemin? Qui t'a donné le mot d'ordre? Qui t'a conduit à ma tente?

CROMWELL. Peu t'importe, puisque me voilà.

CHARLES. Et tu ne crains pas que d'un mot...

CROMWELL. Le cœur de Charles Stuart serait bien changé s'il y restait si peu de chevalerie qu'il fit arrêter un ennemi qui, pour sauver sa couronne et sa tête peut-être, s'est levé du lit de douleur où le clouait sa blessure, et est venu seul et sans défense se livrer à sa foi.

CHARLES. Tu as raison... c'est bien. Que veux-tu de moi, Cromwell?

CROMWELL, *avec un accent profond.* Ce que je veux de toi, Charles! c'est que tes yeux se dessillent et que tu voies enfin. Je n'ai jamais été ton ennemi personnel, tu le sais; je suis l'élu du peuple, comme toi l'élu de la royauté; la main de Dieu m'a élevé à mesure qu'elle t'abaissait, de sorte qu'aujourd'hui, toi né dans le palais, moi sorti de la chaumière, voilà que nous nous trouvons égaux dans le camp, l'épée à la main tous deux, et tous deux prêts pour la bataille.

CHARLES. Le Dieu des armées m'a prouvé aujourd'hui qu'il était le Dieu de la justice, je remets ma cause entre ses mains.

CROMWELL. N'attribuez point à Dieu ce qui est l'effet du hasard; Dieu détournait la vue de nous, au contraire, lorsque je reçus cette blessure qui vous fit croire à ma mort: mort feinte qui vous fit croire à la victoire. Je suis vivant, Charles Stuart, et, crois-moi, tu es bien loin d'être vainqueur.

CHARLES. Que faut-il donc faire pour mériter ce nom? j'ai dispersé tes soldats.

CROMWELL. Et moi je les ai ralliés.

CHARLES. J'ai vu fuir Manchester.

CROMWELL. Et moi je l'ai pris par le bras et je l'ai arrêté dans sa fuite.

CHARLES. J'ai fait lever à ton armée le siége de la ville d'York, où j'entre demain.

CROMWELL. Et moi avec mon régiment je suis venu frapper à ses portes, et j'y suis entré ce soir.

CHARLES, *se levant.* Tu veux m'effayer, Cromwell! cela n'est pas.

CROMWELL. Demain au point du jour, tu verras le drapeau parlementaire flotter sur les murailles d'York.

CHARLES. Eh bien! en supposant que cela soit, il me restera encore une armée égale à la tienne, et tu n'en doutes pas, je l'espère, Cromwell, un courage égal au tien!

CROMWELL. Une armée égale à la mienne; et qui te dit qu'une partie de ton armée n'est point déjà à moi? penses-tu qu'il n'existe pas de traîtres, Charles Stuart? et crois-tu que c'est Dieu qui m'a révélé le chemin de ta tente et qui m'a dit le mot d'ordre? Un courage égal au mien! oui, Charles, je le sais, tu es brave; mais Dieu nous a créés, toi faible, moi fort; tu as été élevé dans le velours, moi dans le fer, et tandis que l'on t'instruisait à porter le sceptre, je m'exerçais, moi, à manier l'épée! Pour dormir, toi, il te faut une tente, un lit, des seigneurs à l'entour; moi, je me couche dans ma cuirasse partout où je me trouve; le feuillage d'un arbre est ma tente, une pierre et une bible sont mon oreiller, et deux ou trois rudes soldats sont mes seuls courtisans.

CHARLES. Cromwell, tâche de me rencontrer demain dans la mêlée, et tu verras que si je choisis ma place pour sommeiller, je ne la choisis pas pour combattre ni pour mourir.

CROMWELL. Mais je ne veux point ta mort, si ta vie peut s'allier avec la tranquillité de l'Angletterre. Je veux que tu renonces à une partie de ces droits que tu prétends tenir du ciel, pour en assurer d'autres que tu tiendras de nous tous. Je veux équilibrer ta puissance avec celle du peuple, afin que l'un ne puisse opprimer l'autre. Je veux dans ta main enfin une balance et non un sceptre!

CHARLES. Et tu crois obtenir quelque chose de moi par la menace?

CROMWELL. Je ne menace pas, je supplie.

CHARLES. Que les rebelles mettent bas les armes d'abord ; puis je verrai quelles conditions je veux bien leur accorder.

CROMWELL. Je puis te livrer ma vie, Charles Stuart, non pas celle de mes soldats, et à moins qu'un traité signé de toi ne garantisse la foi de tes promesses...

(Il lui présente une plume.)

CHARLES. Un traité! un roi, monsieur, ne signe de traité avec les rebelles qu'à la pointe de son épée ; demain j'écrirai sur le champ de bataille quelle grâce je veux bien faire aux vaincus.

CROMWELL. Sire...

(On lève le rideau du fond à moitié.)

CHARLES. Assez, monsieur, voici le jour! il est temps que de chaque côté nous nous préparions à combattre !

CROMWELL. Au nom du ciel, sire! ne persévérez pas dans cette voie; abaissez l'orgueil de votre race au niveau de votre fortune; vous ne traitez pas avec des rebelles, vous traitez avec l'Angleterre. (*Le roi prend son épée. Cromwell continue.*) Mais l'Angleterre n'a-t-elle pas ses droits comme vous avez les vôtres, et doit-elle les abandonner à la fantaisie, lorsqu'elle peut les faire régler par la justice? Gardez votre rang, votre titre; gardez ce luxe qui est votre vie. Nous vous appellerons *sire* et *majesté*... nous vous parlerons la tête découverte, nous ferons tous de l'or avec le pain de nos enfans... avec le sang de nos veines s'il le faut; mais la liberté politique, la liberté de conscience, il nous la faut, sire ! il nous la faut!

CHARLES, *se couvrant*. Assez, vous dis-je! assez ! Maintenant, monsieur, vous avez dix minutes pour sortir du camp ; passé ce temps vous perdez votre titre de parlementaire et ma sauve-garde royale. (*Annesley paraît au fond.*) Annesley, marchez devant monsieur.

CROMWELL, *s'approchant du roi*. Sire! sire ! souvenez-vous de Strafford !

(Il sort. On ouvre tout-à-fait les rideaux de la tente.)

CHARLES, *seul*. Oui, oui, je m'en souviens, et c'est parce que je m'en souviens que je ne leur céderai plus rien à ces révoltés !... Strafford ! a-t-il dit, ce nom, c'est plus qu'un souvenir... c'est un remords !.. Oh ! si Dieu me pardonnait d'avoir livré mon ami comme je l'ai fait, je serais tranquille à mon heure dernière.... tandis...

(Il se met à genoux et prie.)

MONTROSE, *sur le seuil de la tente. Il a vu s'éloigner Cromwell.* Est-ce lui ou son ombre ?

ROBERT, *entrant par le fond, et se retournant pour regarder encore*. Dieu me damne, si je me trompe ! mais voilà votre mort d'hier, Montrose, qui me paraît pardieu bien vivant ! Et d'où sort-il ainsi, savez-vous ?

MONTROSE. De la tente du roi, prince.

ROBERT. Vous savez que deux régimens entiers sont passés à l'ennemi?

MONTROSE. Non, lesquels?

ROBERT. Ceux des majors Kind et Hurry.

MONTROSE. Vous savez que l'étendard d'Angleterre a été une troisième fois renversé dans la poussière, et que l'écuyer que j'avais fait veiller auprès a été trouvé mort?

ROBERT. Tout cela est sinistre.

(Le roi se lève brusquement et prend son chapeau.)

MONTROSE. Le roi! silence!

ROBERT. Il est bien pâle !

CHARLES, *remontant la scène et désignant les remparts de la ville d'York*. Il n'avait pas menti, voyez !

ROBERT. Le drapeau des parlementaires sur les murailles d'York ! Oh ! je vous l'avais bien dit, sire ! une nuit de retard !

CHARLES, *d'une voix sombre*. Oui, vous avez raison ; il se passe tant de choses dans une nuit ! Allons, messieurs, le boute-selle ! (*On entend les trompettes.*) Mon cheval ! Saint Georges et Angleterre !

MONTROSE *et* ROBERT, *tirant leurs épées*. Et Dieu sauve le roi !

(La musique qu'on a entendue au commencement de l'acte reprend le *God save the King*. Le roi sort avec ses officiers.)

ACTE V.

30 JANVIER 1649.

A White-Hall : au fond, la grande fenêtre historique par où sortit Charles Ier pour aller à l'échafaud ; à droite, la porte d'entrée ; sur le devant de la scène, une table où sont disposés le sceptre et la couronne sur un coussin de velours noir ; près de la table, un fauteuil.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, *assis ;* LE JEUNE DUC DE GLOCESTER, *à genoux devant lui sur un coussin armorié.*

CHARLES, *embrassant la tête de son fils qu'il tient à deux mains.* Ecoute-moi, mon enfant, et grave bien les paroles que je vais te dire dans le plus profond de ton cœur ; car ce sont les dernières que tu entendras sortir de la bouche de ton père. (*Le duc de Glocester jette ses bras autour du cou de Charles.*) Ils m'ont condamné, mon enfant ! ils vont me trancher la tête sur un échafaud... comme ils feraient à un meurtrier !

LE DUC DE GLOCESTER. Mon père !

CHARLES. Il se peut qu'après ma mort tu sois un instrument entre leurs mains... il se peut qu'ils veuillent te mettre sur le trône, et profiter de ta faiblesse pour arracher de toi ce qu'ils appellent la ratification de leurs droits... N'oublie pas, mon enfant, que l'héritier légitime de la couronne, après moi, c'est ton frère aîné, le prince de Galles... et s'ils veulent te couronner à sa place...

LE DUC DE GLOCESTER. Jamais ! mon père, jamais ! plutôt mourir !

CHARLES. Bien, bien, mon enfant... Je leur pardonne tout à ces hommes, puisqu'ils ont permis que je te revisse... Mon enfant, mon enfant chéri ! que tu es beau et que je t'aime !... Oh ! pourquoi donc suis-je né roi !... pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas jeté dans quelque chaumière avec de pareils enfans et le même cœur pour les aimer ! Regarde-moi... encore !... oui, comme cela. (*Il l'embrasse au front.*) Après ma mort, il m'ont promis de te renvoyer en France... Là, tu trouveras la reine... ton frère, le prince de Galles, tu leur diras... (*sa voix s'altère*) tu leur diras, mon enfant... (*pleurant*) tu leur diras.... que j'ai pleuré en parlant d'eux, et que ce sont les seules larmes que j'ai versées. Voilà tout ce que tu auras à leur dire, et ils sauront que ma douleur était immense !.... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC DE GLOCESTER, *se levant.* Oh ! mon père ! mon père !

(On n'entend un instant que des baisers et des sanglots.)

CHARLES. Maintenant, mon enfant, il me reste une dernière chose à te dire... une dernière recommandation à te donner.. une dernière prière à te faire...

LE DUC DE GLOCESTER. A moi !

CHARLES. Oui, à toi..... écoute. J'ai régné vingt-quatre ans, et, dans ce long espace de temps, peut-être suis-je tombé dans bien des erreurs... peut-être ai-je fait bien des fautes ! Ces erreurs et ces fautes, je vais les expier... Mais ce n'est pas tout, mon fils !.. j'ai commis un crime !

LE DUC DE GLOCESTER. Vous !

CHARLES, *mettant un genou en terre pour s'approcher de l'oreille de son fils.* Oui, un crime pour lequel il n'y a pas d'expiation en ce monde, et que la miséricorde divine peut seule me pardonner dans l'autre. J'avais un ministre brave, fidèle, dévoué ; il m'aimait comme jamais ministre n'a aimé son roi... Ces mêmes hommes qui demandent aujourd'hui ma tête, me demandèrent un jour la sienne... J'avais le droit de grâce... droit sacré, que j'avais reçu de Dieu, et que les hommes ne pouvaient pas m'ôter... j'y renonçai, mon enfant ! et la tête de cet ami loyal... tomba... là... sur ce billot... où va tomber la mienne !

LE DUC DE GLOCESTER. Oh !

CHARLES. N'est-ce pas que c'est un crime, et un crime horrible ?... Aussi, mon enfant, toi qui es jeune, toi qui n'as encore commis ni erreurs, ni fautes, ni crimes ; toi qui es pur devant Dieu comme un de ses anges, il faut que tu me jures une chose.

LE DUC DE GLOCESTER. Laquelle ?

CHARLES. C'est que chaque matin et chaque soir, après avoir prié pour l'Angleterre, pour la reine et pour le prince de Galles, ton aîné et ton roi, tu ajouteras du plus profond de ton ame : « Mon Dieu ! » Seigneur ! pardonnez à mon père d'avoir » abandonné Straffort ! »

LE DUC DE GLOCESTER. Je vous le jure.

CHARLES, *le serrant dans ses bras.* Silence ! ils viennent te chercher !

LE COLONEL THOMLINSON, *de la porte.* Sa grâce le duc de Glocester !

CHARLES. Tu ne l'oublieras pas ?

LE DUC DE GLOCESTER. Non, non !

CHARLES. Adieu, mon enfant, adieu. (*Il le prend dans ses bras, l'embrassant toujours, et le porte jusqu'au colonel.*) Tenez, le voilà!

LE DUC DE GLOCESTER. Mon père!...

CHARLES. Adieu! adieu!

(Thomlinson emporte le duc de Glocester.)

SCENE II.

CHARLES, *seul.*

Ah! enfin me voilà seul en face de la mort... seul et libre... car la mort, c'est la liberté! On m'accuse d'être un tyran..... vienne maintenant mon peuple tendre devant Dieu ses mains meurtries... je lui montrerai mon cou sanglant. Qu'il m'accuse de despotisme, moi je l'accuserai de meurtre! et nous verrons lequel de nous deux obtiendra l'absolution divine!..... O Shakspeare! tu l'as dit le jour où Hamlet, ce sublime sceptique, interrogeait la tombe paternelle.... Mourir! dormir!... oui, s'est la même chose; seulement c'est un sommeil pendant lequel nous voyons Dieu et entendons les anges! dormons donc...ce dernier repos sera un essai de mort. D'ailleurs, j'ai besoin de ce repos pour rester homme sur l'échafaud, et m'agenouiller en roi devant la hache... Dormons comme je dormirais la veille d'une bataille, où je serais sûr de succomber... comme je dormirais la veille d'un duel sans merci ni miséricorde! dormons! Je suis soldat, je suis chevalier... Ce n'est point si difficile de mourir... dormons. Oh! si j'allais rêver de la reine!.. si j'allais rêver de mes enfans... ah!...

(On entend dans le lointain une chanson d'ouvriers sur un air très-gai. Elle se rapproche de la croisée à mesure que celui qui la chante monte à l'échelle.)

Amène-moi, beau page
Au bas de ce perron,
Mon équipage
De baron.
Je veux, par saint Etienne!
Je veux mon destrier,
Et qu'on me tienne
l'étrier!

(*On entend des coups de marteau. Les ouvriers reprennent en chœur:*)

L'étrier!

LA MÊME VOIX.

Ça, mettons-nous en route,
Partons, car il est tard,
Pour voir la joute
De Richard.
La joute est des plus belles;
Richard, l'homme de cœur,
Des infidèles
Est vainqueur.

Les coups de marteau recommencent.)

CHOEUR D'OUVRIERS.

Est vainqueur!

CHARLES. Mon Dieu! quel est ce bruit? (*Appelant.*) Colonel Thomlinson! colonel Thomlinson! (*A Thomlinson qui paraît.*) Qu'est cela, je vous prie?

THOMLINSON. Sire...

CHARLES. Dites!

THOMLINSON. Sire, ce sont les ouvriers qu'on a dû faire venir et qui chantent en travaillant.

CHARLES. Dites-leur, je vous prie, que le roi les prie de frapper moins fort et de chanter plus bas: car ils l'empêchent de dormir pour la dernière fois; dites-leur cela, colonel Thomlinson...

(Thomlinson ouvre la fenêtre du fond et parle aux ouvriers qui se taisent aussitôt. Cromwell paraît sur le seuil de la porte enveloppé d'un grand manteau, un chapeau rabattu sur les yeux.)

SCENE III.

CHARLES, CROMWELL.

THOMLINSON, *revenant.* Ils se tairont, sire!

CHARLES. Merci.

CROMWELL, *à Thomlinson.* Laissez-moi seul avec le condamné. (*Thomlinson sort. Cromwell s'approche lentement du roi.*) Sire!

CHARLES, *tressaillant.* Encore cette voix! (*Se retournant.*) Encore cet homme! Cela m'étonnait au fait de ne point encore avoir vu mon mauvais génie.

CROMWELL. Vous êtes injuste, sire!

CHARLES. Injuste! rappelle tes souvenirs, et dis-moi si je t'ai jamais vu autrement que comme un messager de malheur! La première fois, c'était la veille de l'accusation de Straffort.

CROMWELL. Je venais demander au comte de faire de moi un ami; il a fait de moi son adversaire.

CHARLES. La deuxième fois, c'était le jour de l'exécution de Straffort.

CROMWELL. Je venais de lui sauver la vie, et vous m'avez fait arrêter.

CHARLES. La troisième fois, c'était au camp devant York.

CROMWELL. Je venais vous proposer de traiter: vous m'avez chassé de votre tente. A trois reprises j'ai voulu vous sauver, sire: d'abord d'une faute, puis d'un crime, puis enfin d'une honte!

CHARLES, *amèrement.* Et aujourd'hui que viens-tu me sauver, dis?

CROMWELL. La vie, sire!

CHARLES. La vie! toi! (*Le regardant et se levant.*) C'est pour cela que tu as pressé ma condamnation, que tu as fait tirer sur la tribune qui criait malédiction sur mes juges, et que tu as écrit de ta main à l'exécuteur pour fixer le supplice au 30 janvier, six heures du matin, n'est-ce pas?

CROMWELL. J'ai pressé votre condamnation, sire, parce que depuis dix ans l'Angleterre luttait contre vous, que le peuple était haletant de fatigue, et que votre chute seule pouvait lui donner du repos J'ai fait tirer sur la tribune qui criait malédiction sur vos juges, parce que le jugement prononcé réclamait lerespect dû à un jugement. J'ai écrit de ma main à l'exécuteur pour fixer le supplice au 30 janvier six heures du matin, parceque dans la nuit du 29 une barque devait vous attendre sous le pont de Londres, et vous conduire à un vaisseau dont le capitaine m'est dévoué, et qui vous conduira en France. Jamais vous n'avez voulu vous fier à ma parole, sire, et toujours la providence s'est chargée de votre punition. Une dernière fois, sire, je vous adjure! La mort est là, instante, avide, inévitable!.. Laissez-moi me placer entre vous et la mort!

CHARLES. Vous parlez à un soldat qui l'a vue si souvent en face qu'il ne la craint plus. Vous parlez à un roi qui a été si malheureux qu'il la désire.

CROMWELL. Je ne parle ni au soldat ni au roi, je parle à l'époux qui va faire sa femme veuve, au père qui va faire ses fils orphelins, je parle au cœur et non à l'ame, à la nature qui se livre et non à la fierté qui raisonne, au découragement qui s'abat. Ouvrez l'oreille à mes paroles, sire, car elles vont chercher en vous tout ce qu'il y a de saint et de douloureux et de sacré dans le cœur de l'homme.

CHARLES. On dira que je suis un lâche, et que j'ai craint la mort!

CROMWELL. Les batailles d'York et de Naseby seront là pour répondre!

CHARLES. Votre parlement me raillera!

CROMWELL. Votre femme et vos enfans vous embrasseront!

CHARLES. Mais quel intérêt avez-vous donc à me sauver?

CROMWELL. Ecoutez, il y a un homme que vous auriez pu sauver autrefois, comme je puis vous sauver aujourd'hui, vous ne l'avez pas fait; cet homme est mort: je n'ai pas besoin de vous dire son nom.

CHARLES, *tressaillant*. Je le sais! je le sais!

CROMWELL. Dites-moi, sire : n'est-ce pas que depuis l'heure où la hache du bourreau fit tomber sa tête, n'est-ce pas que sur tout ce que vous avez vu depuis lors il y avait une tache de sang? n'est-ce pas qu'au fond de votre cœur vit et remue depuis ce jour une pensée voilée, triste et sombre, qui empoisonne toutes vos pensées? n'est-ce pas qu'il ne s'est pas écoulé une nuit sans qu'un spectre vînt s'asseoir à votre chevet, portant sa tête à la main, et sans que cette tête, ouvrant sa bouche violette et ses yeux ternes, ne vous ait crié : Malheur à toi, Charles Stuart!

CHARLES. C'est vrai! c'est vrai!

CROMWELL. Eh bien! moi, Charles, je ne veux point un pareil remords dans mes journées, un pareil spectre dans mes nuits. Je puis vous sauver... je veux vous sauver!... je vous sauverai, sire, fût-ce malgré vous-même.

CHARLES. Est-ce pour me sauver que vous avez fait dresser l'échafaud devant ma fenêtre?

CROMWELL. Oui : car cet échafaud c'est, à votre volonté, le pont qui conduit à la mort ou à la vie. Cette nuit, ces planches ne sont qu'une estrade par laquelle vous pouvez descendre; demain, au point du jour, c'est un échafaud sur lequel il vous faut monter. Sortez donc par cette fenêtre; moi, je sortirai par cette porte. Dans dix minutes vous êtes sous le pont de Londres. dans une heure vous êtes en mer.

CHARLES. Et la sentinelle qui veille là-bas?

CROMWELL. Je vous donnerai le mot d'ordre, et, pour qu'elle ne puisse vous reconnaître... tenez, voici le manteau avec lequelle elle m'a vu entrer...

CHARLES. Donnez donc, et que Dieu vous récompense!

CROMWELL. Attendez. (*Il va à la fenêtre.*) Bien, les ouvriers sont partis; la sentinell. seule se promène au bas de l'échafaud. Je vais lui parler pour qu'elle me reconnaissee (*Elevant la voix.*) Soldat!

LE SOLDAT, *du dehors*. Mon général.

CROMWELL. Rien de nouveau?

LE SOLDAT. Rien.

CROMWELL. Bien, je descends. (*Il referme la fenêtre.*) Maintenant, sire, pas un instant à perdre, voici le manteau: le mot d'ordre est *Charles et Straffort.*

CHARLES, *tressaillant*. Le même que le jour de la bataille d'York!

CROMWELL. C'est vrai.

CHARLES, *le prenant par le bras*. De la loyauté, monsieur!

CROMWELL. Du courage, sire!...

(Cromwell ouvre la porte et Charles la fenêtre. Charles fait un pas sur l'échafaud; un homme noir. masqué et nu-tête, le saisit brusquement par le bras.)

SCENE IV.

LES MÊMES, L'HOMME MASQUÉ.

L'HOMME MASQUÉ. Arrête, Charles Stuart!

CHARLES, *reculant*. Trahison!

CROMWELL. Quel est cet homme?...

CHARLES, *laissant tomber son manteau.* Serait-ce l'ombre de Straffort!

L'INCONNU. Non, sire, je suis un homme et non un spectre.

CHARLES, *l'amenant en scène.* Alors venez, et que je vous regarde en face pour vous prouver que je n'ai pas peur! Qui êtes vous?

L'INCONNU, *ôtant son masque.* Me reconnais-tu, Charles Stuart?

CHARLES. Oh! oui, monsieur!... C'est vous qui, dans les rues de Londres, m'avez donné un coup de poignard! c'est vous qui, a la bataille d'York, m'avez tiré un coup de pistolet!

L'INCONNU. Vous m'avez vu une troisième fois, sire; essayez de vous le rappeler.

CHARLES, *le regardant fixement.* Je ne me le rappelle pas.

L'INCONNU. C'est qu'il y a vingt-un ans de cela, sire! C'était le jour où vous signâtes le bill des droits. Un gentilhomme venait, au nom de la noblesse du Devonshire, vous prédire les malheurs qui vous sont arrivés depuis. Ce gentilhomme vous attendit au bas de l'escalier de Wesminster.

CHARLES. Oui, je me le rappelle!

L'INCONNU. Il vous parla humblement, tête nue et à genoux; il vous implora, vous supplia de ne point donner votre démission de roi; mais la faute était déjà faite. Alors il se releva et se couvrit.

CHARLES. Oui, je me le rappelle.

L'INCONNU. Et vous, aveugle et insensé que vous étiez, vous avez marché à lui comme à un valet; vous lui avez parlé comme à un vassal; vous l'avez frappé comme un chien!...

CHARLES. Je me le rappelle.

L'INCONNU. Son chapeau tomba, sire! et depuis ce jour ce gentilhomme, insulté par vous, fit le serment de rester tête nue tant que vous vivriez et de ne se couvrir que devant votre cadavre. (*Riant.*) Ce gentilhomme, c'est moi: je me nomme Thomas Lockart, et je suis baron. Ah! vous m'avez exilé, chassé!.. Vous m'avez renvoyé en France; vous avez cru, tout puissant que vous étiez, que vos flottes garderaient éternellement vos ports, vos garnisons, vos villes et vos palais. Vanité! vanité! j'ai eu l'air de fuir, et j'ai pris mon élan! je n'ai fait que trois bonds, mais trois bonds de tigre, et au troisième je vous tiens!...

CHARLES. Alors c'est vous qui remplacez...

L'INCONNU. Oui, sire.

CHARLES. *l'éloignant du geste.* Alors, éloignez-vous, monsieur! et ne vous rapprochez de moi que pour me trancher la tête.

(Le gentilhomme remet son masque et se retire.)

SCENE V.

CHARLES, CROMWELL.

CROMWELL, *s'approchant du roi.* J'ai fait ce que j'ai pu pour vous sauver, sire.

CHARLES. Je le reconnais, monsieur Cromwell, et je vous pardonne.

CROMWELL. Sire, voici le jour.

CHARLES. Et la mort qui entre en même temps que lui. Voyez!

(Entrent, le greffier du parlement, l'évêque Juxon, gentilhomme masqué, etc., etc.)

LE GREFFIER, *un rouleau à la main.* Sire, au nom du parlement...

CHARLES. C'est inutile, monsieur; êtes-vous prêt? je le suis.

LE GREFFIER. Oui, sire.

CHARLES. Alors, marchons!

(Il ouvre lui-même la fenêtre et sort appuyé sur l'évêque Juxon et accompagné de tous les hommes de justice qui sont entrés avec le greffier du parlement. Rumeur sourde dans le peuple en apercevant le roi.)

CROMWELL, *seul, regardant la couronne d'Angleterre qui est déposée sur la table.* Pauvre tête sans couronne! pauvre couronne sans tête!...

(On entend le roi.)

CHARLES, *au dehors.* Anglais! je prends Dieu à témoin devant le tribunal où je vais comparaître dans un instant, que je suis entièrement innocent de ce dont on m'accuse. Je meurs dans la foi et dans la communion de l'église anglicane, dans laquelle j'ai eu le bonheur d'être élevé par les soins du roi mon père; j'ai une bonne cause ici-bas, un Dieu miséricordieux là-haut. il me pardonnera mes fautes, je l'espère, comme je vous pardonne votre crime. Faites, monsieur.

(On entend un grand cri; Cromwell laisse tomber la couronne d'Angleterre qui se brise.)

CROMWELL. Est-ce un tyran? est-ce un martyr? Dieu le sait.

(La fenêtre se rouvre, le gentilhomme traverse le fond du théâtre son chapeau sur la tête; quatre hommes paraissent portant une bière de velours noir, qu'ils déposent sur deux fauteuils, puis ils se retirent. Cromwel, resté seul, regarde autour de lui, puis voyant que personne ne l'observe, il s'approche de la bière qui contient le corps de Charles Ier, y porte avec hésitation la main pour en soulever le couvercle. En ce moment le rideau tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

LES MARAIS PONTINS,

OU

LES TROIS BIJOUX,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Théaulon, L. Planard et Lange,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 25 JUIN 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ALBERT, sous le nom de CARLO-CARLETTO	M. DERVAL.
MARCO, hôtellier et bandit	M. SAINTVILLE.
FABIO, son fils.	M. OCTAVE.
M. BÉRARD	M. DORMEUIL.
SAINT-GODARD, son neveu	M. LEVASSOR.
BRISQUET, valet de Bérard	M. BOUTIN.
CHEF DES SBIRES	M. MASSON.
AMÉLIE, fille de M. Bérard	Mme EMMA.
FLORETTA, jeune italienne	Mme MARY.
SBIRES, BANDITS ITALIENS.	

Le premier acte se passe dans les marais Pontins, sur la route de Rome à Naples, en 1831.

ACTE PREMIER.

La salle d'une hôtellerie dans les marais Pontins, ouverte au fond sur la campagne. Il y a l'image d'une madone sur un pilier. Une mandoline est suspendue au mur avec des carabines. Portes latérales; des tables, des chaises. Au lever du rideau, un orage.

SCENE PREMIERE.

FLORETTA, MARCO, *occupé à remonter une carabine.*

Floretta est appuyée sur son rouet et pleure.

MARCO. Quel temps horrible!... mais je ne dois pas m'en plaindre; il va rendre la route des marais Pontins impraticable; et l'hôtellerie de la Madone s'en trouvera bien... Floretta!... Floretta!...

FLORETTA, *relevant la tête.* Maître!

MARCO. Ah! tu pleures, je crois... veux-tu bien chanter tout de suite!

FLORETTA. C'est que...

MARCO. Je te conseille de te plaindre!... Est-ce qu'on ne te traite pas ici comme la fille de la maison?...

FLORETTA. Je ne me plains pas, maître; si je pleure, c'est que je m'ennuie...

MARCO. Eh dam! cette hôtellerie des marais Pontins n'est pas aussi gaie que Naples, Venise, Rome ou Florence; car tu n'as jamais voulu me dire au juste quel est ton pays.

FLORETTA. A quoi bon?... ma famille est trop pauvre pour me racheter; ce dernier sacrifice achèverait de la ruiner. . je suis résignée.

MARCO. Il y a des momens où je suis tenté de le croire! Tu es gaie, tu chantes, tu ris avec nous... tandis que ce matin... tu as l'air d'une conspiration manquée.

FLORETTA, *à part.* Il a raison, contraignons-nous.

AIR *de Turiaf.*

Le noir chagrin qui cause ma souffrance,
Je dois ici le cacher à leurs yeux.
Pour mieux tromper leur sombre vigilance,
Gardons toujours, gardons un air joyeux.

Chantant en faisant tourner son rouet.

Quand l'amour est là,
Point de tristesse (*bis*);
Car sa douce ivresse
Nous réveillera,
Nous enchantera;
Le chagrin fuira,
Le bonheur viendra.
Tra la la la la, etc.

MARCO. A la bonne heure, voilà comme je t'aime!... Va, console-toi, Floretta... nous finirons par quitter ce vilain pays... tu épouseras l'un de mes fils, et nous irons vivre... à Venise ou à Florence avec la petite fortune que j'amasse!... Sans mes principes, il y a long-temps qu'elle serait faite, ma fortune.

FLORETTA. Vos principes, maître?

MARCO. Sans doute. Tu me connais, je me suis toujours fait un scrupule de voler les voyageurs qui descendent chez moi, attendu que mon auberge est sous la protection de la madone dont elle porte l'enseigne... et qu'un saint monastère n'est qu'à deux portées de carabine.... mais alors... comme il ne faut rien perdre... et que je dois, avant tout, faire mon état, je vais attendre les voyageurs sur le grand chemin... ce qui est bien plus difficile et plus dangereux... c'est peut-être une faiblesse; mais jamais je n'ia pu me départir de mes principes; aussi... je suis idolâtré des capucins du voisinage, estimé des sbires qui poussent des patrouilles jusqu'ici, et généralement révéré de tous les bandits qui m'appellent leur père, à cause de mes cheveux blancs et des conseils vertueux que je leur donne.

Musique de patrouille.

MARCO. Hein! qu'est-ce donc que cela?

FLORETTA. C'est une patrouille de sbires. (*A part.*) Si j'osais...

MARCO. Par le temps qu'il fait!

FLORETTA. Ils cherchent quelques bandits, sans doute.

MARCO. Oh non! les soldats du pape ne se seraient pas mis en campagne pour si peu de chose, et pendant un pareil orage...Ils viennent par ici?

FLORETTA. Les voilà!

MARCO. Si je n'étais pas connu pour mes principes, ça m'inquiéterait toujours.

SCENE II.

LES MÊMES, PREMIER SBIRE, SBIRES. *En entrant, ils ploient leurs parapluies.— Ils en ont un chacun.*

CHOEUR.

AIR *du Hussard.*

Soldats, nous rions d'un déluge,
Et nous le narguons sans effort,
Mais ici cherchons un refuge,
Car, vraiment, le vent est trop fort!

PREMIER SBIRE. Du vin, Marco!

MARCO. Eh! c'est l'ami Benedetto. (*A part.*) Je suis tranquille, il est pour la politique. (*Haut.*) Floretta, allons, du vin à ces braves, et du meilleur!

PREMIER SBIRE. Je reconnais là mon vieil ami. — Messieurs, je vous présente un ancien avec lequel j'ai passé ma tendre jeunesse.

MARCO, *bas en riant.* Tu ne leur dis pas où, fripon!

PREMIER SBIRE, *bas.* Nous avons été long-temps liés par le cœur.

MARCO, *bas.* Et par le pied.

PREMIER SBIRE, *bas.* Veux-tu bien te taire! (*Haut.*) C'est un homme à principes, messieurs.

MARCO. Je m'en vante.

PREMIER SBIRE. Et dont les opinions sont connues... ce n'est pas lui qui nous fait courir par cet effroyable temps!

MARCO. Oh! non certainement... Je vois que ce n'est pas pour inquiéter ces pauvres bandits que vous êtes ici.

PREMIER SBIRE. Des bandits!... L'infanterie du pape ne se dérangerait pas pour eux... nous cherchons des carbonari, mon cher, des conspirateurs échappés de Naples...

MARCO, *à part.* J'en étais sûr!

PREMIER SBIRE. Mais, à propos de conspirateurs, il serait bien possible que l'orage fît abattre chez toi quelques-uns de ces oiseaux de passage!... et, comme tu es averti, tu peux faire un bon coup...

MARCO. Chez moi!... faire arrêter quelqu'un dans l'hôtellerie de la Madone! tu me dis cela, toi qui connais mes principes!

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Qui? moi livrer sans nul scrupule
Ceux que le ciel conduit chez moi?
Non, non, dût-on me trouver ridicule,
J'observe une plus sainte loi,
Et n'accepte pas cet emploi.
En tous lieux chacun le proclame,
Il faut respecter le malheur,
Même dans un conspirateur...
Et le métier le plus infâme
C'est le métier de dénonciateur.

PREMIER SBIRE, *à part.* Où diable l'honneur va-t-il se nicher! (*Haut.*) A boire! (*Floretta lui verse du vin.*) Oh! oh! voilà une petite brune qui a les yeux encore plus pétillans que ton vin, Marco!

FLORETTA. Monsieur le sbire est bien honnête.

PREMIER SBIRE. Est-ce ta fille?

MARCO. Non; une petite orpheline que j'ai recueillie chez moi, et à laquelle je cherche à donner toutes les vertus dont je suis susceptible. Je me propose de la marier au plus jeune de mes fils, qui est allé apprendre un état en Calabre.

PREMIER SBIRE. Quel état?

MARCO, *à part.* Il me le demande!

SCENE III.

LES MÊMES, FABIO, ALBERT, *en costume de bandit italien, et tenant une carabine.*

FABIO, *entrant le premier par la porte à droite.* Par ici, Carlo, par ici!

ALBERT, *entrant*. Ciel ! les sbires !

PREMIER SBIRE. Quels sont ces deux hommes ?

FABIO. C'était bien la peine de prendre tant de précautions !

MARCO. Mon fils Fabio, d'abord ; quant à l'autre, je ne le connais pas.

FABIO. Carlo-Carletto, montagnard.

MARCO, *à part*. On sait ce que ça veut dire.

PREMIER SBIRE, *examinant Albert*. Que viens-tu faire dans les marais Pontins?...

ALBERT. Garder les taureaux sauvages, et faire la chasse aux carbonari de Naples que l'on cherche.

PREMIER SBIRE. Ah ! ah ! ton port d'armes ?

ALBERT. Le voilà !

Il lui donne un papier.

PREMIER SBIRE, *lisant*. Le podestà de Fondi... le signalement exact... C'est bien... tu es en règle, et ton zèle pour la sainte cause est honorable.

ALBERT. Par saint Janvier, la récompense est assez belle... nous mourons de faim dans nos montagnes, et quand on nous a lu la proclamation du cardinal gouverneur, j'ai dit à ma vieille mère : « Femme, puisqu'il y a de l'or » à gagner dans la plaine, j'y vais descen- » dre... » J'ai pris ma carabine, et me voilà !

AIR *d'Adam*.

Ma carabine, mes amours,
Est la compagne de ma vie,
Et toujours cette noble amie
A su venir à mon secours.

Que le daim sur les rocs s'élance,
Que le sanglier paraisse au loin,
Sans embarras, et sans témoin, } (*Bis*.)
Qui les soumet à ma puissance ? }
Ma carabine, mes amours, etc.

Franchise, loyauté, constance,
C'est le refrain du montagnard ;
Mais aussi, je le dis sans fard,
Malheur à celui qui m'offense!

ENSEMBLE.

Sa carabine, ses amours, etc.
Ma carabine, mes amours, etc.

MARCO. Le drôle paraît déterminé !

PREMIER SBIRE. Jusqu'à présent, tu n'as pas été plus heureux que nous, à ce qu'il paraît?

ALBERT. Je commence à croire que les ministres de Naples ont encore rêvé cette conspiration-là.

PREMIER SBIRE. Hein ! qu'est-ce que c'est que ce langage ! apprends, drôle, que les ministres ne rêvent jamais.

ALBERT. Dam ! moi, ce que j'en dis, c'est la peur de ne pas gagner la récompense promise, et vous conviendrez que ce serait vraiment bien mal de déranger pour rien de braves gens comme nous de leurs paisibles travaux?

PREMIER SBIRE. C'est bon ! cherche, et tu trouveras ; partons, mes amis.

MARCO. Un moment, le coup de l'étrier, le montagnard va boire avec nous, puisqu'il est des nôtres.

ALBERT. Volontiers.

Reprise du chœur précédent.

Ma } carabine, { mes } amours, etc.
Sa }   { ses }

Ils trinquent tous. Les sbires sortent après avoir repris leurs parapluies. Marco les accompagne, ainsi que Fabio.

FLORETTA, *à part*. Je voudrais bien lui parler; mais soyons prudente ils ont toujours les yeux sur moi.

ALBERT. Ma belle enfant, pouvez-vous me donner une chambre ?

FLORETTA. Je vais vous préparer notre plus belle.

ALBERT. Je n'y tiens pas ; le premier lit venu, car je tombe de lassitude.

FLORETTA. Oh ! il n'y a rien de trop beau pour un joli garçon comme vous.

Elle sort.

SCENE IV.

ALBERT, *seul*, *assis*.

Après une marche de trois jours et de trois nuits, trouverai-je enfin un peu de repos dans cette misérable auberge ! Toujours harcelé, toujours poursuivi ! c'est avec la plus grande peine que j'ai pu parvenir jusque dans cette contrée, où de nouveaux dangers m'attendent, sans doute ! embarquez-vous donc dans de folles expéditions! Il a fallu tout quitter parens, amis, patrie, et renoncer peut être à revoir jamais cette jeune étrangère! Quel charme répandu dans toute sa personnne ! je n'en saurais douter, elle avait remarqué mon empressement à me trouver partout où elle portait ses pas, et quand je fus assez heureux pour la secourir... Mais est-elle mariée?... est-elle libre encore ? c'est ce que je n'ai pu savoir, j'ignore même quel est son pays ; je la crois Française, il y a dans les femmes de cette nation je ne sais quelle grâce qui les trahit toujours; mais où pouvoir la retrouver?

AIR *de Bérat*.

Des bords heureux qui m'ont vu naître
Quand je m'éloigne pour jamais,
Sa présence aurait su peut-être
Adoucir mes cruels regrets.
Mais loin de toi, chère Italie,
Puis-je rêver d'autres amours !
C'est le soleil de la patrie
Qui seul pour nous fait luire les beaux jours.

Même air.

Du ciel de la noble Ibérie
On vante le riant azur.
De la France en tous lieux chérie
Le ciel, dit-on, est doux et pur.
Mais dans l'exil l'ame flétrie,
Sombre partout, languit toujours ;
C'est le soleil de la patrie
Qui seul pour nous fait luire les beaux jours.

SCENE V.

ALBERT, FLORETTA.

FLORETTA. Votre chambre est prête, seigneur montagnard...

ALBERT. Merci, ma belle enfant!

Il sort.

FLORETTA, *seule, haut.* Belle! belle! et il ne m'a pas encore regardée... il doit être fier, ce garçon-là! (*A part.*) Si j'osais me confier à lui!

SCENE VI.

FLORETTA, MARCO, FABIO.

MARCO. Où diable as-tu donc rencontré ce montagnard, Fabio?

FABIO. Près de la ferme d'Arello, il était égaré et m'a demandé sa route; je l'ai conduit ici. (*Bas.*) Il n'est pas plus montagnard que vous et moi... c'est un brave de la bande de Jacobi.

MARCO. Ah! ah!

FABIO. C'est lui qui a eu la maladresse d'arrêter le cardinal Caprara, le cardinal en est malade de peur, et la tête de Carlo est mise à prix.

MARCO. Que diable aussi va-t-il s'aviser d'arrêter un prince de l'église!...Vois-tu, Fabio, mon fils, quand on n'a pas de principes, on finit toujours mal... Où est ce jeune homme, Floretta?

FLORETTA. Maître, il est allé se reposer, je parie qu'il dort déjà bien tranquillement.

MARCO. Il a raison; ma maison est sûre... je m'en flatte.

FABIO. Je vous quitte, mon père, les amis m'attendent à la Croix-Noire, à deux pas d'ici... j'y vais à pied.

MARCO. Ah! ah! est-ce qu'il y a quelque expédition sous jeu?

FABIO. Un convoi de mulets chargés de marchandises pour Terracine... l'affaire est sûre... nous sommes en force... je vous ai mis au partage pour tout le gain de la journée.

MARCO. Très-bien... mais souviens-toi des conseils paternels, Fabio... beaucoup de vols et peu d'assassinats... avec ça on vit longtemps... même dans les marais Pontins.

FABIO, *lui serrant la main.* Je serai digne de vous, mon père.

Claquement de fouet.

MARCO. Des voyageurs! qui passent, sans doute...

FLORETTA, *regardant.* Une belle berline à quatre chevaux...

FABIO. Ah! la voilà dans la grande ornière que vous avez faite...

MARCO, *se frottant les mains.* C'est bien, la fortune nous arrive de tous les côtés... Adieu, mon enfant; sois brave, mais ne t'expose pas.

FABIO, *sortant.* Soyez tranquille.

MARCO. Toi, Floretta, des soins, des égards, beaucoup d'égards pour tous ceux qui descendent à l'hôtellerie de la Madone.

SCENE VII.

MARCO, M. BÉRARD, SAINT-GODARD, AMÉLIE, FLORETTA.

FLORETTA. Entrez, madame et messieurs, entrez.

M. BÉRARD. Je vous déclare que je n'ai vu de ma vie un postillon si entêté; je lui crie : A gauche! à gauche! la route est superbe! et il s'obstine à nous jeter à droite dans une ornière dont nous ne pourrons plus sortir.

SAINT-GODARD. C'est un petit malheur, cher oncle, ma cousine avait besoin de repos.

Il la fait asseoir.

AMÉLIE. Oui, mon beau-père... la route m'a beaucoup fatiguée, et depuis que nous sommes entrés dans les marais Pontins, j'éprouve je ne sais quel accablement.

M. BÉRARD. Effet ordinaire de la localité; je me suis laissé dire que l'air des marais Pontins était des plus insalubres.... selon Tacite.

SAINT-GODARD. Le voilà dans ses classiques, ce sera long. Eh bien, selon Tacite...

M. BÉRARD. Toute une armée romaine y manqua périr.... aussi faut-il se hâter d'en sortir... Saint-Godard, occupez-vous de la voiture.

SAINT-GODARD. Moi, cher oncle... je ne suis pas fâché de m'arrêter un peu. (*Allant à la porte.*) Brisquet!... veillez sur mon trésor.

MARCO, *à part.* Son trésor! (*Bas à Floretta.*) Quel est le postillon qui les conduit?

FLORETTA. Paolo.

MARCO, *bas.* Ah! je ne m'étonne pas.... donne-lui le pour-boire convenu... (*Haut.*) Ces postillons sont d'une maladresse!

M. BÉRARD. Etes-vous le maître de l'hôtellerie?

MARCO. Oui, monsieur, pour vous servir.

M. BÉRARD. Donnez vos ordres, je vous prie, afin qu'on tire notre berline de cette maudite ornière, je ne serais pas fâché de sortir des marais Pontins, le plus tôt possible; je ne vous dissimulerai point qu'ils n'ont pas une très-bonne réputation; mais je suis sûr qu'on exagère.... selon Tacite. (*A part.*) Saint-Godard, eh! allez donc!

MARCO. M. Tacite a beau dire... il y a des honnêtes gens partout, et tous ces récits de voyageurs...

SAINT-GODARD. Bah! des histoires, des contes de bonnes femmes, est-ce que vous avez peur, ma cousine? moi, je n'ai pas peur du tout... et je donnerais quelque chose pour voir un de ces affreux bandits dont on parle tant.

MARCO, *à part.* On pourra lui procurer ce plaisir. (*Haut.*) Je vais donner des ordres

pour relever la voiture de ces messieurs.

Il sort un moment et rentre bientôt.

FLORETTA. Madame a-t-elle besoin de quelque chose?

AMÉLIE. Je désire une chambre où je puisse me reposer un instant.

M. BÉRARD. Te reposer... mais nous allons nous remettre en route, mon enfant.

SAINT-GODARD. Oh! pourquoi, pourquoi tant se presser?... Reposez-vous quelques heures, ma cousine; moi, pendant ce temps, j'irai à la découverte dans les environs, peut-être trouverai-je encore quelque pierre précieuse. Allez, ma petite.

Floretta sort.

M. BÉRARD. Mon neveu, je vous déclare que vous êtes l'être le plus insipide avec vos pierres... vous nous faites perdre tout notre temps en route, et pourquoi?... pour ramasser des cailloux.

SAINT-GODARD. Des cailloux! si l'on peut appeler de ce nom des pierres du plus haut intérêt! des fragmens de ruines antiques!... qui me formeront le plus beau cabinet d'archéologie... Il serait beau, vraiment, qu'un homme comme moi eût fait le voyage d'Italie sans en rien rapporter!

M. BÉRARD. Nous ne pouvons pas nous plaindre du résultat de notre voyage... D'abord, l'air de Naples avait fait beaucoup de bien à ma chère Amélie.

Marco rentre.

AMÉLIE. Oh! oui, mon père, beaucoup de bien; mais, depuis que nous avons quitté cette ville...

M. BÉRARD. Et puis, nous rapportons, tous les trois, en France les souvenirs les plus glorieux de la ville éternelle, comme l'appelaient les Romains.

MARCO. Qu'est-ce qu'ils comptent donc en rapporter?

M. BÉRARD. Moi, d'abord, cette superbe tabatière en or, avec les clefs de Saint-Pierre, en diamans.

Il la montre.

SAINT-GODARD. Moi, cette magnifique montre à répétition, ornée de pierreries, et qu'on évalue mille écus.

Il la montre.

AMÉLIE. Et moi, cette belle bague, qui, je crois, n'a pas sa pareille... Voyez l'éclat de ces brillans, et comme elle me va bien.

Elle la montre.

SAINT-GODARD. Et ma montre, comme elle me va!

M. BÉRARD, *jouant de sa tabatière.* Je ne vous dissimulerai pas que ma tabatière ne me va pas mal non plus!

MARCO, *à part.* Mais tout cela m'ira fort bien aussi!

M. BÉRARD. Et tout cela nous vient de la munificence du Saint-Père, auquel nous avons eu l'honneur de présenter ensemble une bible magnifique, avec gravures, et sortie de mes presses, quand j'étais imprimeur...

SAINT-GODARD. Ce qui ajoute un prix infini à ces bijoux, c'est qu'ils ont été bénits par le Saint-Père... avec ça que nous avons eu l'honneur de baiser la mule du pape!

MARCO, *se découvrant.* Je vois avec plaisir qu'ils ont des principes.

Il sort.

FLORETTA, *rentrant.* La chambre de madame est préparée.

M. BÉRARD. Va, mon enfant. Mademoiselle, ne la quittez pas, je vous prie.

Amélie sort avec Floretta.

SCENE VIII.

M. BÉRARD, SAINT-GODARD.

M. BÉRARD. Mon cher neveu, je vous déclare que je suis très-inquiet sur la santé de ma fille, sa tristesse me semble augmentée depuis notre départ de Naples.

SAINT-GODARD. Cher oncle, il faut nous marier, et sa mélancolie se dissipera au feu de mon amour, comme l'ombre s'évapore aux rayons du soleil naissant.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas que j'ai imprimé plus d'une fois cette belle phrase dans mes classiques grecs et latins. Mais si j'étais sûr que ce mariage rendît à ma fille sa gaité, sa fraîcheur...

SAINT-GODARD. Le mariage produit toujours cet effet-là sur les personnes bien nées... d'ailleurs, toutes vos affections se concentrent aujourd'hui sur votre fille, sur votre neveu, et sur la petite fortune que vous avez amassée en réimprimant les classiques... pourquoi ne pas réunir en faisceau tous les objets de votre affection, c'est-à-dire, votre fille, votre fortune et moi, nous vivrions tous les quatre dans une douce intimité.

M. BÉRARD. Oui, cela ferait un faisceau assez agréable, nous parlerons de cela à notre retour à Paris, et si mon Amélie vous aime....

SAINT-GODARD. Mais je me flatte d'être assez bien placé dans son cœur de jeune fille!

M. BÉRARD. Je le désire; mais j'ai cru un moment, à Naples, qu'elle avait distingué quelqu'un.

SAINT-GODARD. Quelqu'un! Qui?

M. BÉRARD. Mais ce jeune homme qui la délivra, elle et ses compagnes, de la brutalité de ces lazzaroni qu'elles avaient rencontrés sur le bord de la mer... Amélie m'en parlait avec une chaleur, un enthousiasme!.... Et ce jeune homme qui refuse de m'être présenté, et se dérobe par la fuite à notre reconnaissance....

SAINT-GODARD. Par la fuite! c'était peut-être quelque aventurier... l'Italie est la terre classique des aventuriers, et je croirais...

SCENE IX.

LES MÊMES, BRISQUET.

BRISQUET, *mystérieusement.* Monsieur...

M. BÉRARD. Qu'est-ce?

BRISQUET, *de même.* Notre voiture est tirée de l'ornière.

M. BÉRARD. Mais, malheureux serviteur, vous ne vous déferez donc jamais de cet air mystérieux que vous mettez à tout...

« Et jusques au bonjour... il dit tout à l'oreille.»

comme l'a dit notre divin Molière.

SAINT-GODARD, *à part.* Encore un classique! (*Montrant Brisquet.*) Et comme le voilà pâle! on dirait d'une statue antique!

BRISQUET. C'est que je viens d'apprendre des choses à faire frémir la nature!

M. BÉRARD. Qu'est-ce donc? voyons.

SAINT-GODARD. Encore quelque vision du bonhomme... depuis que nous sommes en Italie, il voit des brigands partout! il en a vu même dans le Vatican...

M. BÉRARD. Laissez-le parler.

BRISQUET. Savez-vous, monsieur, comment s'appelle cette auberge;

SAINT-GODARD. Imbécile!... est-ce que nous n'avons pas vu l'enseigne... l'hôtellerie de la Madone.

BRISQUET. Oui, l'enseigne porte: hôtellerie de la Madone; mais on l'appelle l'hôtellerie des Bandits.

M. BÉRARD. L'hôtellerie des Bandits!... quelle histoire!..

SAINT-GODARD. Veux-tu bien t'en aller, poltron!

BRISQUET. Poltron! tant que vous voudrez; mais pendant que j'étais dans la voiture, pour vous apporter cette cassette que monsieur m'a tant recommandée, j'ai entendu le postillon qui disait à l'hôtellier: « Vous ne » me donnez que ça?... c'est la dixième voi- » ture que je verse cette semaine devant » l'hôtellerie des Bandits!... »

M. BÉRARD. Il est impossible que vous ayez entendu cela!...

BRISQUET. Je l'ai entendu positivement, monsieur.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur Brisquet, que vos éternelles frayeurs me fatiguent l'esprit, et que...

SAINT-GODARD. N'allez-vous pas vous effrayer, imprimeur sans caractère!

M. BÉRARD. Mon neveu, j'espère avoir prouvé dans notre voyage que j'étais aussi brave que vous!... Brisquet, appelez ma fille, je veux me remettre en route à l'instant même!

BRISQUET. Hélas! monsieur, un postillon qui vient de passer dit qu'à deux lieues d'ici la route est impraticable.... l'orage a fait déborder un torrent!

SAINT-GODARD. Bien! très-bien!... des obstacles, des aventures... c'est charmant en voyage! (*Criant.*) Ohé!... à nous les bandits!

SCENE X.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, *avec sa carabine.* Quel est ce bruit?

BRISQUET. Ah! monsieur... je crois qu'en voilà un bandit!...

M. BÉRARD. Quelle idée!... c'est un voyageur comme nous... c'est le costume national...

SAINT-GODARD, *à part.* Voilà un gaillard que je ne voudrais pas rencontrer dans un chemin creux!

M. BÉRARD, *bas.* Brisquet, allez dire qu'on mette les chevaux, je vais chercher ma fille... L'air de ces marais commence à m'incommoder étrangement.

Il sort.

SCENE XI.

SAINT-GODARD, ALBERT.

ALBERT, *à part.* Ces étrangers me paraissent ignorer les dangers qu'ils courent dans cette hôtellerie...

SAINT-GODARD, *à part.* Comme il m'examine!... montrons de l'assurance. (*Il se promène en chantant.*) Diavolo, Diavolo, Diavolo!

ALBERT, *s'approchant de lui.* Si je ne me trompe, monsieur est Français!

SAINT-GODARD. Non, monsieur, je suis Anglais. (*A part.*) Quelle atroce figure!... il me ferait croire aux bandits, lui!...

ALBERT. Oserai-je adresser à monsieur une question?

SAINT-GODARD. Faites, monsieur. (*A part.*) Mon gaillard, je te vois venir.

ALBERT. Monsieur va-t-il à Rome ou à Venise?

SAINT-GODARD, *à part.* Est-il curieux, donc! (*Haut.*) Monsieur, je n'en sais rien.

ALBERT. Ma demande vous paraît peut-être indiscrète, monsieur; mais nous aurions pu voyager ensemble et nous protéger mutuellement.

SAINT-GODARD. Nous protéger!... (*A part.*) Voilà la peur qui commence à me prendre.

ALBERT Avez-vous des armes?

SAINT-GODARD, *à part.* Voyez-vous la question insidieuse!... (*Haut.*) Oui, oui, monsieur, nous avons des armes, des pistolets, des sabres, des tromblons même!

ALBERT. C'est un sot; ma foi, qu'il s'arrange!... (*Musique de patrouille.*) Qu'est-ce donc?... la patrouille des sbires qui revient de ce côté... ne me rappelons pas à sa mémoire.

Il rentre.

SAINT-GODARD. Voyez-vous, voyez-vous... la gendarmerie qui passe lui a fait peur... le cher oncle a raison... ce climat ne nous convient nullement.

SCENE XII.

SAINT-GODARD, M. BÉRARD.

AMÉLIE.
Air de M. T***.
Quoi? mon père, partir déjà?
M. BÉRARD.
Je brûle de revoir la France!
SAINT-GODARD.
Cher oncle, faisons diligence
Ou cet air cruel nous tuera. (*Bis.*)

ENSEMBLE.

M. BÉRARD.
Il faut partir à l'instant même;
Un air pur doit te soulager,
Car de te voir ainsi changer
J'éprouve une frayeur extrême.
SAINT-GODARD.
Ah! qu'il est doux de voyager,
Quand on voyage sans danger! (*Bis.*)
AMÉLIE.
Ah! quel chagrin de voyager,
Loin de ce pays étranger! (*Bis.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARCO.

MARCO.
Eh quoi, messieurs! quoi, vous partez déjà?
On dit pourtant la route impraticable.
M. BÉRARD.
Oui, nous partons à l'instant, il le faut;
De ces marais l'air est insupportable.
SAINT-GODARD, *le payant.*
Partons, partons! (*Bis.*)
MARCO.
Bon voyage, messieurs; mais je crois, entre nous,
Que mon auberge était bien plus sûre pour vous!

ENSEMBLE.

AMÉLIE.
Ah! quel chagrin de voyager, etc.
SAINT-GODARD.
Ah! qu'il est doux de voyager,
Lorsqu'on voyage sans danger!
MARCO, *à part, frottant ses mains.*
Ils ont raison de voyager,
Moi, je n'y vois aucun danger.

M. Bérard, Saint-Godard et Amélie sortent.

SCENE XIV.

MARCO, FLORETTA.

MARCO, *à la porte.* Les voilà partis... ils n'iront pas bien loin!

FLORETTA. Elle est heureuse, cette jeune fille!... elle est avec son père, avec celui qu'elle aime, tandis que moi...

Marco revient.

MARCO. Floretta, ma carabine?

FLORETTA. La voilà, maître.

MARCO. Garde l'hôtellerie, mon enfant; et s'il se présente quelqu'un, les plus grands soins, les plus grands égards... entends-tu?

FLORETTA. Oui, maître.

MARCO. Je ne tarderai pas à revenir.

Il sort.

SCENE XV.

FLORETTA, *ensuite* ALBERT.

FLORETTA. Seule!... seule!... pour la première fois, depuis trois mois; profitons du moment... (*Elle appelle.*) Seigneur Carlo!... seigneur Carlo!...

ALBERT, *entrant.* Vous m'appelez, ma belle enfant?

FLORETTA. Je ne sais pas qui vous êtes... mais vous m'inspirez la plus grande confiance, et je me jette à vos pieds.

Elle se jette aux genoux d'Albert, les mains croisées et suppliantes.

ALBERT. Que faites-vous?

FLORETTA. Sauvez, sauvez une infortunée que des misérables ont enlevée à sa famille.

ALBERT, *la relevant.* Comment, vous seriez?...

FLOTETTA. Je suis la fille d'un noble Florentin et la fiancée du jeune comte Salviati, secrétaire d'ambassade... Mon père m'avait envoyée, il y a trois mois, à Naples visiter ma tante, dont j'attends quelque fortune... ma vieille gouvernante et moi sommes tombées au pouvoir de Marco et ses enfans... Ma gouvernante est morte de frayeur; et moi, sachant que mon père est trop pauvre pour payer une rançon... j'ai fait semblant de me résigner à mon sort, en attendant l'occasion favorable d'échapper à ces bandits... elle se présente aujourd'hui pour la première fois... Sauvez-moi!... sauvez-moi!... et comptez sur la reconnaissance de mon père...

ALBERT. Oui, ma belle enfant, oui, je vous ramènerai à votre famille, à votre fiancé, si toutefois je puis échapper moi-même à ceux qui me poursuivent... mais où est donc l'hôtellier?

FLORETTA. Il est allé dépouiller les voyageurs qui viennent de partir.

ALBERT. Le scélérat!

FLORETTA, *vivement.* Oh! j'étais bien sûre que vous n'étiez pas un malfaiteur, vous!...

ALBERT, *surpris de son exaltation.* Ah! vous croyez que je ne suis pas?... (*A part.*) De la prudence!

FLORETTA. Venez!... hâtons-nous de partir!... le cheval de Fabio est encore dans l'écurie... (*Musique.*) Grand Dieu!

ALBERT. Qu'entends-je!

FLORETTA. Il n'est plus temps!... ce sont les bandits!

ALBERT. Rassurez-vous!... voici l'heure de la sieste; nous trouverons une occasion favorable...

SCENE XVI.

LES MÊMES, FABIO, BANDITS, *chargés de butin.*

CHOEUR.

AIR *de Jovial.*

Victoire! victoire!
Ah! pour nous, quelle gloire!
Victoire, victoire!
Le butin
Est certain!

FABIO. Posez là ces marchandises... en attendant le partage... Floretta, où est mon père?

FLORETTA. Il est allé arrêter une voiture.

FABIO. Tout seul!... le brave homme!... (*Voyant Albert.*) Tiens! vous êtes encore ici, et pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné, mon père?

ALBERT. Il ne me l'a pas proposé, sans cela... je ne recule jamais devant une bonne affaire... il s'est peut-être méfié de moi.

FABIO. Dam! mon cher, l'arrestation du cardinal Caprara vous fera le plus grand tort!...

ALBERT. Eh, morbleu! pourquoi votre cardinal ne voyage-t-il pas comme les anciens apôtres?

AIR *de l'Anonyme.*

Il faut ici, vraiment, que je le dise,
De l'Evangile il ne suit pas la loi;
Convenez-en, les princes de l'église
Ne devraient pas voyager comme un roi.
Leur équipage à travers la poussière
Roule éclatant et d'or et de couleurs.
L'humble bâton qui soutenait Saint-Pierre
Ne tentait pas autrefois les voleurs.

FABIO. C'est un païen. (*Murmure des bandits.*) Eh! voilà mon respectable père!

SCENE XVII.

LES MÊMES, MARCO, *avec une cassette et plusieurs autres objets sous le bras.*

MARCO. Ah! ah! c'est déjà fait?

FABIO. Et vous?

MARCO. Fini!... Ils étaient pourtant là trois hommes; mais des poltrons comme je n'en ai jamais vu: j'ai rejoint la voiture au grand taillis, à deux pas d'ici; car la route est mauvaise, et le postillon est des nôtres. J'ai mis mon masque, et, le pistolet au poing, j'ai prié ces messieurs de me donner ce qu'ils avaient... Ils ne se le sont pas fait dire deux fois, et ils m'ont remis en tremblant tout leur bagage. Mais un instant, voici trois bijoux superbes que je demande à garder, parce qu'ils sont bénits, et qu'ils viennent de notre saint père le pape. (*Il se découvre.*) J'en mettrai au partage la valeur en argent; car ce n'est pas moi qui voudrais vous faire du tort... vous connaissez mes principes. Les voilà, vous les estimerez. (*Il les met sur la table.*) Voyons d'abord ce qu'il y a dans cette cassette si lourde.

TOUS. Voyons! voyons!

MARCO, *faisant sauter la serrure.* Hein! qu'est-ce que je vois là?... (*Il lit.*) « Pierre de » Pompeïa, pierre du Vésuve, pierre du » tombeau de Virgile, pierre du temple de » Jupiter... » Au diable! je suis volé!

TOUS, *riant.* Ah! ah! la bonne prise!

MARCO. Et cet imbécile qui appelait ça son trésor; c'est égal, les bijoux valent la course, et pourtant il fait une chaleur... (*Il s'assied et appelle.*) Floretta!

TOUS. Floretta!

FLORETTA, *rentrant.* Qu'est-ce?

MARCO. Du vin!

FABIO. Et pour nous égayer, une chanson en l'honneur des bandits... Qui est-ce qui va chanter?

MARCO. Eh parbleu! le montagnard qui est là dans un coin comme un sournois.

ALBERT. Mais...

MARCO. Chante donc!

ALBERT. Allons, puisque vous le voulez, donnez-moi cette mandoline.

MARCO. Il sait tout faire, ce brigand-là, parce qu'il a reçu une éducation soignée. (*Aux bandits.*) Silence! vous autres.

Ils se groupent.

ALBERT. C'est la ballade favorite des enfans de la Calabre.

MARCO, *buvant.* Des bons enfans de la Calabre.

ALBERT.

AIR *de Castil-Blaze.* (Chaumière moscovite.)

Venez, venez, filles de la montagne;
Car dès demain le bandit Feraldo
Veut parmi vous choisir une compagne
Pour faire vivre un nom qu'il rend si beau!
Vous le savez, il est riche, il est grand,
Heureuse enfin l'épouse du brigand!

CHOEUR.

Vous le savez, etc., etc.

ALBERT.

Même air.

De vingt beautés du haut de la montagne
On vit soudain le cortége accourir.
Chacune veut devenir sa compagne,
Au beau brigand chacune vient s'offrir;
Mais lui, disait tout bas, en souriant:
Ce n'est pas là l'épouse du brigand!

CHOEUR.

Mais lui disait, etc., etc.

ALBERT, *ralentissant son chant.*

Même air.

Du Mont-Alby Liva la chevrière,
Aux cheveux noirs, à l'œil vif et petit,
Modestement arriva la dernière,
Baissa les yeux, et Feraldo lui dit:

Reste avec moi ; c'est toi, ma belle enfant,
Qui deviendras l'épouse du brigand!

CHOEUR.

Reste avec moi, etc., etc.

Ils s'endorment. La musique continue.

FLORETTA, *bas*. Ils sont endormis!

ALBERT. Vite ! le cheval de Fabio.

FLORETTA. Nous prendrons un de ceux qui sont là. Venez.

ALBERT, *vivement et bas*. Attendez !

FLORETTA, *inquiète*. Qu'allez-vous faire?

ALBERT, *venant à la table où sont les bijoux*. Cette bague... cette montre... cette tabatière... L'occasion est trop belle.

Il s'en empare.

FLORETTA, *à part, avec effroi*. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est encore un bandit !

ALBERT. Venez... il n'y a pas un instant à perdre !

La musique continue. Ils sortent doucement.

SCENE XVIII.

MARCO, FABIO, LES BANDITS.

MARCO, *rêvant*. C'est un présent de Sa Sainteté, et je le garde... par respect pour le Saint-Père.

On entend un coup de fusil. Les brigands s'éveillent avec un cri.

FABIO, *courant au fond*. Nous sommes trahis !... Carlo s'enfuit avec Floretta !

MARCO, *s'éveillant*. Carlo !... et les bijoux ont disparu !... Un vol... chez moi... dans l'hôtellerie de la Madone... quelle horreur!... Courez après ce brigand.

TOUS. A cheval ! à cheval !

Ici l'angélus sonne au couvent voisin.

MARCO. L'angélus! enfans, à genoux !

FABIO. Mais ils vont s'échapper pendant ce temps !

MARCO. C'est égal : les principes avant tout !

Les bandits se mettent à genoux. L'angélus du soir sonne ; l'orchestre joue l'air connu sous cette dénomination, et le rideau tombe sur ce tableau.

ACTE DEUXIEME.

Un riche salon préparé pour le jeu et ouvert sur un jardin illuminé.

SCENE PREMIERE.

AMÉLIE, *sortant de la porte à droite ; elle se retourne et parle à la cantonnade*.

Prenez bien garde d'être aperçu!... et refermez la petite porte... (*Elle vient en scène.*) C'est bien mal de tromper ainsi mon père !... mais mon cousin, M. Saint-Godard est si maussade, et M. Albert est si bon, si aimable, si bon! Il a pourtant des secrets pour moi... pour moi qui l'aime tant... mais moi, n'en ai-je pas aussi pour mon père... Ah ! je suis bien coupable...

SCENE II.

AMÉLIE, BRISQUET.

BRISQUET, *mystérieusement*. Mademoiselle...

AMÉLIE. Eh bien !

BRISQUET, *avec mystère*. Votre coiffeur va venir.

AMÉLIE. C'est bien!... Êtes-vous allé chez M. Deligny? sa femme viendra-t-elle à notre bal?

BRISQUET. Elle est au désespoir, mademoiselle ; mais elle donne aussi un bal ce soir.... Vous savez que tout le monde, à présent, veut avoir son bal. Au carnaval dernier, la perruquière a donné le sien dans son arrière-boutique... et un bal travesti encore... j'y étais.

AIR *de la Colonne*.

A ce raout d'une espèce nouvelle,
Les masques n'étaient pas nombreux,
Sur la commode une chandelle
Eclairait un quadrille à deux...
La fruitière y dansait au mieux.
Une vive et brune bergère
S'amusait fort en intriguant;
Mais, pour souper, ayant ôté son gant,
On reconnut la teinturière.

AMÉLIE, *souriant*. Quant à moi, mon intention est louable en donnant cette petite fête, c'est pour distraire mon pauvre père qui, depuis notre voyage en Italie, il y a trois ans, et notre aventure des marais Pontins, est presque toujours souffrant.

BRISQUET. Il est sûr que nous eûmes tous une fière peur!... depuis ce jour, M. votre père a la monomanie des voleurs... il croit en

voir partout !... et toutes nos portes sont garnies de verroux comme celles d'une prison... un rien l'alarme, une histoire de voleurs le rend malade, et il a renvoyé tous ses journaux, parce qu'ils parlaient trop souvent de vols et de meurtres.

AMÉLIE. J'ai pensé qu'un bal changerait un peu ses idées.

BRISQUET. C'est possible... il est bien plus gai depuis qu'il s'en occupe ; mais, votre cousin, M. Saint-Godard, est toujours là, qui se fait un malin plaisir de lui rappeler notre aventure d'Italie, aventure qui lui fit peut-être autant de peur qu'à nous.

AMÉLIE. Silence ! voici mon père.

SCENE III.

LES MÊMES, M. BÉRARD.

M. BÉRARD. Eh bien, mon enfant, tu n'es pas encore prête ? Tu le vois, je suis déjà en grande tenue ; et je ne te dissimulerai pas que je me propose de beaucoup m'amuser.... nous allons passer une nuit de plaisir !... Mais comment se fait-il que toi, la reine de la fête ?..

AMÉLIE. Ne me grondez pas, mon bon père, j'attends mon coiffeur... il faut que votre Amélie éclipse ce soir toutes les demoiselles.

M. BÉRARD. Petite coquette !... du reste, j'espère bien éclipser, moi, tous les papas. (*A Brisquet.*) Brisquet, avez-vous porté mon invitation à M. Albert, notre locataire du petit pavillon du jardin ?

BRISQUET. Oui, monsieur, et il m'a paru enchanté.

M. BÉRARD. Je ne pouvais pas l'oublier ; un jeune homme qui m'a été adressé par mon avocat ; un jeune homme charmant, qui me paie six cent cinquante francs de loyer d'un pavillon que je n'avais jamais loué jusqu'ici que quatre cents francs... et, comme propriétaire...

AMÉLIE, *riant.* Oh ! M. Albert a d'autres qualités... et quand vous saurez, mon père, quel service important il nous a rendu...

M. BÉRARD. Un service à nous !... Que veux-tu dire ?

AMÉLIE. C'est encore un secret... et il m'a priée de vous le laisser ignorer... jusqu'à demain matin...

M. BÉRARD. Quel mystère ?

AMÉLIE. Oh ! vous serez bien surpris !... il a une grande demande à vous faire... et j'espère que vous ne le refuserez pas, car c'est un jeune homme aimable, rangé, qui ne sort jamais.

BRISQUET. Que la nuit.

M. BÉRARD. La nuit !

AMÉLIE. La nuit !

BRISQUET. Dam ! de dix heures à deux du matin.

AMÉLIE, *à part.* Il ne m'a jamais dit cela. (*Haut.*) M. Brisquet se trompe, mon père.

BRISQUET. Mademoiselle, le concierge qui tire le cordon ne peut pas se tromper, et c'est lui qui l'a dit... il a même ajouté que ce jeune homme lui était suspect.

M. BÉRARD. Suspect... suspect, mon meilleur locataire ; vous voilà encore, monsieur Brisquet, avec vos conversations ridicules ; je vous déclare...

AMÉLIE. Mon père !

AIR : *Valse de Robin des bois.*

Allons, égayez-vous bien vite,
Car notre bal sera charmant !
Egayez-vous, moi, je vous quitte,
Car là-bas mon coiffeur m'attend.

SCENE IV.

LES MÊMES, SAINT-GODARD.

SAINT-GODARD, *avec un énorme bouquet.* Ma cousine, ma belle cousine...

Mettez ces fleurs auprès des vôtres,
Votre fraîcheur les parera,
Et, si vous dansez avec d'autres,
Mon bouquet du moins sera là.

Parlé. En voilà du classique !

ENSEMBLE.

Allons, égayons-nous bien vite,
Car notre bal sera charmant !
Va, mon enfant, va tout de suite,
Car là-bas le coiffeur t'attend.

AMÉLIE.

Allons, égayez-vous de suite, etc.

Elle sort.

SCENE V.

M. BÉRARD, SAINT-GODARD, BRISQUET.

SAINT-GODARD. Délicieuse cousine !... Cher oncle, hâtez-vous de nous marier... que nous respirions tous... sous le même toit, et que je sois là, pour vous défendre des voleurs, comme dans les marais Pontins.

M. BÉRARD. Oh ! ne reparlez donc jamais de ça.

Il s'éloigne.

SAINT-GODARD. C'est à Brisquet que j'en parle, cher oncle... Dis donc, Brisquet, ai-je montré du courage en cette circonstance ?

BRISQUET. Mais pas trop... vous avez bravement donné votre belle montre à répétition, qui venait du Saint-Père.

SAINT-GODARD. C'est vrai, je l'ai donnée, et je ne pouvais pas faire autrement... les bandits me la demandaient... d'ailleurs, mon oncle aussi a donné sa tabatière... et ma cousine donc... mais ma contenance a seule mis ces misérables en fuite... pourtant, ils étaient au moins trente.

BRISQUET. Comme la peur exagère les objets, moi, monsieur, je n'ai compté que quatorze malfaiteurs... N'est-ce pas, monsieur, que ces voleurs ?...

BÉRARD. Encore! silence! je vous l'ordonne! Saint-Godard, vous nous aviez promis un proverbe...

SAINT-GODARD. Oui, cher oncle, et Cior, le célèbre Cior, le coiffeur à la mode, a dû m'apporter les costumes que j'ai commandés.... Brisquet, va voir s'ils sont arrivés.

BRISQUET. Oui, monsieur.

Il sort.

SCENE VI.

M. BÉRARD, SAINT-GODARD.

BÉRARD. Et quel est le titre de votre proverbe, Saint-Godard?

SAINT-GODARD. Le titre... est encore un mystère, et surtout pour vous, cher oncle... Qu'il vous suffise de savoir que c'est du Théodore Leclerc... classique en ce genre, le Molière des paravents.

SCENE VII.

LES MÊMES, BRISQUET, *revenant avec mystère.*

BRISQUET. Monsieur?

M. BÉRARD. Qu'est-ce encore?

BRISQUET, *toujours avec mystère.* M. Albert demande s'il peut entrer.

M. BÉRARD, *impatienté.* Mais, certainement...

Brisquet sort.

SAINT-GODARD. M. Albert... votre sournois de locataire... un Italien réfugié, qui se permet presque de faire les yeux doux à ma cousine, et dont la figure, que j'ai vue quelque part, ne me revient pas du tout... Si vous m'aviez consulté...

M. BÉRARD. Taisez-vous, le voilà!

SCENE VIII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT. Mon cher propriétaire, vous ne douterez pas de mon empressement à me rendre à votre aimable invitation, car je vois que j'arrive le premier.

SAINT-GODARD, *bas.* Il ne sait pas vivre.

M. BÉRARD, *bas.* Taisez-vous!

SAINT-GODARD, *bas.* Tous ceux qui arrivent les premiers ne savent pas vivre.

M. BÉRARD. Il faut pourtant bien que ce soit quelqu'un.

SAINT-GODARD, *bas.* J'en reviens à mon dire... j'ai déjà vu cette figure d'Italien... mais en quel endroit? j'ai beau chercher.

M. BÉRARD. Eh bien, monsieur, comment vous trouvez-vous du climat de Paris?... il ne vaut pas celui de votre belle Italie.

ALBERT. Ah! oui, je sais que vous avez fait un voyage dans ma patrie.

SAINT-GODARD. Et un fameux encore... des aventures...

M. BÉRARD, *bas.* Taisez-vous! (*Haut.*) Oui, oui, nous avons vu Rome, Venise.

SAINT-GODARD. Naples!...

M. BÉRARD. Naples! sejour délicieux... quel ciel pur! J'ai été continuellement malade à Naples... le siroco m'incommodait beaucoup.. et je gardais constamment la chambre... Mon Amélie sortait quelquefois avec les dames de l'hôtel.

ALBERT. Oui, je fus assez heureux pour les rencontrer quelquefois dans leurs promenades... et l'image de votre aimable fille ne s'était plus effacée de ma mémoire... elle a de ces figures qui ne s'oublient pas... jugez donc de ma surprise, quand je la retrouvai à Paris, chez M. Deligny, l'avocat qui a bien voulu me recommander à vous.

SAINT-GODARD, *à part.* Tiens! tiens! tiens! on dirait presque d'un roman...

ALBERT.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, monsieur, de votre Amélie
L'image remplissait mon cœur.
Où trouver femme plus jolie?
Où rencontrer plus de candeur?
Ah! sans le malheur de ma vie,
Je vous aurais, en vérité,
Proposé le plus doux traité
Entre la France et l'Italie.

M. BÉRARD. C'eût été beaucoup d'honneur pour nous, monsieur... mais ma fille est au moment d'épouser son cousin...

SAINT-GODARD. Que voici... si vous voulez bien le permettre...

ALBERT. Vous êtes bien heureux, monsieur!

SAINT-GODARD. Heureux!... ce n'est pas encore précisément le mot... mais je me flatte qu'incessamment...

ALBERT, *à part.* C'est ce que nous verrons.

M. BÉRARD. Mais nos invités arrivent... voici l'heure des plaisirs...

On entend l'orchestre.

SCENE IX.

LES MÊMES, AMÉLIE *sous un charmant costume, au choix de l'actrice*, INVITÉS.

CHOEUR.

Que ce soir la gaîté s'allie
Au son des instrumens joyeux.
Une nuit d'aimable folie
Nous est promise dans ces lieux.

AMÉLIE. Mon bon père, comment me trouvez-vous?

M. BÉRARD. Je ne te dissimulerai pas que je te trouve charmante...

SAINT-GODARD, *à Albert, en montrant Amélie.* Et dire que ça va m'appartenir...

ALBERT, *bas, avec force.* Peut-être, monsieur...

SAINT-GODARD. Quels yeux italiens il m'a lancés!... où diable ai-je donc vu cette figure effrayante?

M. BÉRARD. Ah!... j'entends l'archet de la folie! ces bosquets sont illuminés; allons, jeunes gens, la main aux dames...

ALBERT. Mademoiselle veut-elle m'accorder la première contredanse?

AMÉLIE. Mais...

SAINT-GODARD. Pardon, pardon, monsieur; mais, à Paris, la première contredanse est pour le prétendu.

ALBERT, *prenant la main d'Amélie.* En Italie ce n'est pas cela, monsieur, et je ne change rien à mes usages.

SAINT-GODARD. C'est différent.

Il s'éloigne.

CHOEUR.

Que cette soirée, etc.

La société se rend dans la salle du bal.

SCENE X.

M. BÉRARD, QUELQUES INVITÉS.

Des jeunes gens se sont mis à des tables de jeu.

M. BÉRARD. Comment? des jeunes gens autour du tapis vert, tandis qu'il y a peut-être là-bas des dames qui ne dansent pas! c'est mal, messieurs, très-mal... à vous les dames, à nous les cartes... Ils n'ont pas l'air de m'entendre.

PREMIER JOUEUR, *un tout jeune homme.* Cent francs de ce côté.

M. BÉRARD. Cent francs!... cent francs!... je vous déclare que je m'oppose...

PREMIER JOUEUR. Laissez donc, papa Bérard... et allez danser un galop.

M. BÉRARD. Un galop... monsieur... la danse n'est pas ce que j'aime... comme dit la chanson.

PREMIER JOUEUR, *à part.* Je sais un moyen de le faire partir. (*Haut.*) A propos, papa Bérard, avez-vous lu le *Journal de Paris* d'aujourd'hui?

M. BÉRARD. Je me prive de ce plaisir depuis trois ans.

PREMIER JOUEUR. Vous auriez lu qu'il s'est commis dans la capitale, la nuit dernière, six vols et trois assassinats.

M. BÉRARD. Oh!... si nous parlions d'autre chose, messieurs?...

DEUXIÈME JOUEUR. Et de quoi voulez-vous qu'on parle, papa Bérard? Les journaux ne sont pleins que de vols, d'assassinats et de suicides!

M. BÉRARD. De suicides... cela m'est égal, parce que je suis bien sûr que ça ne m'arrivera jamais... mais les voleurs...

DEUXIÈME JOUEUR. Il paraît que nous allons passer une saison épouvantable!... On dit qu'une bande de brigands italiens est venue s'établir à Paris.

M. BÉRARD. Je vous déclare, messieurs, que je ne crois pas un mot de tout cela.

PREMIER JOUEUR. C'est pourtant dans le *Moniteur*.

M. BÉRARD. Dans le *Moniteur?*

PREMIER JOUEUR. Partie officielle... on donne cet avis aux propriétaires pour qu'ils se tiennent sur leurs gardes.

M. BÉRARD. Pardon, messieurs, je vais voir si tout va bien dans le bal.

PREMIER JOUEUR. Nous en voilà débarrassés.

DEUXIÈME JOUEUR. C'était le seul moyen de le faire partir.

Musique.

SCENE XI.

LES MÊMES, SAINT-GODARD.

SAINT-GODARD, *retenant M. Bérard en entrant.* Ah! cher oncle, c'est vous que je cherche... je viens d'être frappé d'un trait subit de lumière!

M. BÉRARD. Qu'est-ce encore?

SAINT-GODARD. Ce M. Albert, votre locataire, qui danse avec ma prétendue...

M. BÉRARD. Eh bien?

SAINT-GODARD. Devinez où je l'ai vu?

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas que je ne suis point sorcier.

SAINT-GODARD. Je l'ai vu dans les marais Pontins, à l'hôtellerie des Bandits!...

M. BÉRARD. L'hôtellerie des Bandits!... quelle singulière coïncidence avec la nouvelle de ces messieurs... mais non, non, non; mon avocat me l'a recommandé; et puis cette figure si noble...

SAINT-GODARD. Est-ce que les brigands n'ont pas toutes les figures à leur disposition?... il prendrait la mienne s'il voulait.

PREMIER JOUEUR. Un rentrant?

M. BÉRARD. Me voilà!... me voilà!... j'ai besoin de me distraire de toutes ces idées; ma tête est un vrai volcan!... un Vésuve!...

PREMIER JOUEUR. Allons, allons, monsieur Bérard.

M. BÉRARD. Voilà, voilà!

Il s'assied et joue.

SAINT-GODARD, *à part.* Oh! quelle idée!... c'est lui... ce costume de mon proverbe le forcera de se trahir!... Le voici... dissimulons... style de bandit... Un joueur!

Il s'assied à la table de jeu qui est à droite.

SCENE XII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, *à part et venant s'asseoir sur le fauteuil qui est devant la table où s'est placé Saint-Godard auquel il tourne presque le dos.* Amélie est loin d'être rassurée, et je ne puis lui dire toute l'affreuse vérité, car j'ai promis à mes amis de garder le silence sur ma fâcheuse position; je l'ai promis surtout à ma généreuse protectrice, à cette aimable Flo-

retta que j'ai sauvée, il y a trois ans, en Italie, et qui est aujourd'hui l'épouse de l'envoyé de Toscane à Paris.

SAINT-GODARD, *à part.* Avec ça, ce n'est pas tout-à-fait la même physionomie..... Monsieur...

ALBERT, *à part.* Elle m'avait fait espérer une heureuse nouvelle pour ce soir... mais il paraît...

SAINT-GODARD, *lui frappant sur l'épaule.* Monsieur.... j'ai l'honneur de vous attendre.

ALBERT, *tournant à peine la tête.* Pourquoi faire ?

SAINT-GODARD. Pour jouer.

ALBERT. Je ne joue jamais, monsieur.

SAINT-GODARD. C'est différent.

PREMIER JOUEUR. M. Bérard a gagné.

M. BÉRARD. Vous croyez, c'est possible... je suis d'une certaine force à l'écarté ; alors un rentrant.

ALBERT, *se levant.* Me voilà !

M. BÉRARD. Dieu ! c'est lui !

SAINT-GODARD. Est-il malhonnête... si je voulais, je pourrais me croire insulté, mais je ne le veux pas; d'ailleurs, je suis en train de dissimuler... Un joueur...

M. BÉRARD. Saint-Godard, venez parier pour moi.

SAINT-GODARD, *se levant.* Impossible, cher oncle, je suis retenu pour dix-neuf contredanses, toutes les jolies femmes du bal veulent m'avoir.

UNE VIEILLE DAME, *entrant du fond.* Eh bien, monsieur Saint-Godard, la contredanse est commencée, je vous attends.

SAINT-GODARD, *rentrant.* Me voilà, belle demoiselle, me voilà !... et de là, j'irai prendre mon costume.

Il sort en dansant. Musique de bal.

ALBERT, *à M. Bérard.* A vous à faire, monsieur.

M. BÉRARD. Je marque le roi.

ALBERT. Pardon, c'est la dame.

M. BÉRARD. Ah ! je croyais... je suis tout bouleversé.

ALBERT. C'est moi qui marque le roi et je le joue.

M. BÉRARD, *jouant.* Fort bien..... fort bien...

ALBERT. Vous êtes volé, monsieur.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur, que chez moi, depuis trois ans, on a adopté l'usage de dire : je marque deux points.

ALBERT, *qui a donné des cartes.* A vous à parler, monsieur.

M. BÉRARD. Pardon... des cartes, s'il vous plaît ?

ALBERT. Impossible, monsieur.

M. BÉRARD. Alors, atout de la dame.

ALBERT. Je marque le roi.

M. BÉRARD. Encore !

AIR *du Château perdu.*

Je suis surpris, il faut que j'en convienne,
Vous le marquez pour la seconde fois;
On m'avait dit, jeunesse italienne,
Que vous n'étiez pas bien avec les rois.

ALBERT, *riant et jouant.*

Vraiment, monsieur, on ne nous connaît guère,
Et vous pourrez dire la vérité...
A tous les rois loin de faire la guerre,
Nous les aimons beaucoup... à l'écarté (*bis*).

Monsieur, vous êtes encore volé !... oh ! pardon de l'expression...

M. BÉRARD. Monsieur Albert gagne avec une facilité....

ALBERT. Allons, mon cher propriétaire, pour vous consoler, une petite prise ..

Il lui offre du tabac.

M. BÉRARD. Volontiers, monsieur. (*Il reconnaît sa tabatière.*) Que vois-je ! cette tabatière !...

ALBERT. N'est-ce pas qu'elle est admirable, monsieur ?... les clefs de Saint-Pierre en diamans.

M. BÉRARD. Oui, elle est magnifique !... (*A part.*) Je suis atterré... c'est la mienne !... c'est le présent du Saint-Père ! (*Haut.*) Elle doit vous avoir coûté bien cher?

ALBERT. Mais non... (*Riant.*) Pas absolument.

M. BÉRARD. C'est un présent peut-être ?

ALBERT. Oh ! non ! c'est une aventure... je vous conterai cela.

M. BÉRARD, *tremblant.* Une aventure !... ça me paraît assez clair.

ALBERT. Voulez-vous votre revanche ?

M. BÉRARD. Non pas... je me trouve assez volé comme cela !

Musique du bal.

ALBERT. Allons, il paraît que j'ai mis en fuite tous les joueurs... rentrons dans le bal...

M. BÉRARD. Que faire ! que résoudre !... Et ma fille !... la plus forte tête de la maison qui n'est pas là. Ah ! la voici... viens donc, Amélie, viens donc vite !

SCENE XIII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE. Qu'avez-vous, mon père ?

M. BÉRARD. Mon enfant, il se passe ici des choses inouïes !...

AMÉLIE. Quoi donc ?

M. BÉRARD. Ce M. Albert, qui a l'air si doux, si honnête...

AMÉLIE. Eh bien ?

M. BÉRARD. Saint-Godard a cru le reconnaître pour un des bandits qui nous dévalisèrent dans les marais Pontins, et par une coïncidence singulière, ce jeune Italien...

SCENE XIV.

LES MÊMES, BRISQUET.

BRISQUET, *mystérieusement.* Monsieur !

M. BÉRARD. Qu'est-ce encore ?

BRISQUET. C'est une lettre...

M. BÉRARD. Une lettre !... mais, insupportable serviteur, ce mystère continuel...

BRISQUET. Oh ! monsieur, c'est qu'il y en a du mystère, cette fois; cette lettre a été apportée par un domestique qui parle comme on parle dans les marais Pontins.

M. BÉRARD, *prenant la lettre*. Les marais Pontins... quelle observation ridicule et puérile ! (*Il lit.*) « Monsieur, connaissant tout » l'intérêt que vous prenez... au jeune Albert, » qui se cache chez vous.

AMÉLIE. Qui se cache...

M. BÉRARD. Il y a bien qui se cache.

BRISQUET. Monsieur...

M. BÉRARD. Eh bien !

BRISQUET. J'en étais sûr...

M. BÉRARD. Encore ! silence ! et laissez-nous, monsieur Brisquet... laissez-nous, je vous l'ordonne. (*Brisquet sort ; il lit.*) « Qui se ca- » che chez vous... je vous prie de lui faire sa- » voir qu'il ait à se tenir sur ses gardes, car la » police a, dit-on, découvert sa retraite... »

AMÉLIE. La police !

M. BÉRARD. La police ! quelle effroyable complication de coïncidences !

AMÉLIE. Et cette lettre n'est pas signée ?

M. BÉRARD. Attends... ce n'est pas encore » fini... (*Il lit.*) « Vous lui direz que ce sont » ses amis de Naples qui lui font donner cet » avis important. »

Signé, FLORETTA SALVIATI.

AMÉLIE, *à part*. C'est une femme qui lui écrit... quel mystère !

M. BÉRARD. Je te déclare, mon enfant, qu'il m'en coûte pour mésestimer un locataire de six cent cinquante francs; mais réunis toutes les circonstances, et tu comprendras que je dois être dans un état horrible d'anxiété et de terreur !... car enfin, au moment où nous parlons, toute la bande est peut-être dans mes jardins... ils inondent mes bosquets... quelle nuit de plaisirs !...

Musique.

SCENE XV.

LES MÊMES, SAINT-GODARD, *en costume de bandit*.

SAINT-GODARD. Je dois produire un effet colossal... Ah ! voilà mon oncle... une scène d'Italie. (*Il avance et lui dit vivement.*) Signor !...

M. BÉRARD, *avec un cri*. Ah ! qu'est-ce donc ?...

SAINT-GODARD *Datemi la vostra superba tabatiera. !*

M. BÉRARD. C'est Saint-Godard... quelle frayeur il m'a faite !

Il est forcé de s'asseoir.

AMÉLIE. Mon père... mon bon père, revenez à vous !

SAINT-GODARD. C'est le costume du proverbe, de Théodore Leclerc, que nous jouons... vous savez bien... *le brigand*...

M. BÉRARD. Saint-Godard, vous êtes mon vampire, vous êtes mon cauchemar, et je vous déclare que vous n'aurez pas ma fille !... Aide-moi à regagner ma chambre, mon enfant ; je ne me sens pas bien !..

SAINT-GODARD. Croyez bien, cher oncle...

M. BÉRARD. Laissez-moi... et, puisque vous voulez avoir cette superbe tabatière... allez la demander à M. Albert... elle est en son pouvoir.

Il sort.

AMÉLIE, *le suivant*. Oh ! quelle idée...

SCENE XVI.

SAINT-GODARD, *seul*.

Il est fou, ma parole d'honneur ; ne va-t-il pas se persuader maintenant que M. Albert a sa tabatière !... Je crois avoir vu ce jeune homme dans les marais Pontins... mais je n'en suis pas sûr... Le voici justement... Observons bien l'effet que va produire sur lui ce costume... (*Chantant.*) *Diavolo ! Diavolo !*

SCNE XVII.

SAINT-GODARD, ALBERT.

ALBERT. La nuit avance, et point de nouvelles ! (*Apercevant Saint-Godard.*) Ah ! un déguisement !... nous ne sommes pourtant pas en carnaval... un costume qui a la prétention de rappeler nos bandits.

SAINT-GODARD, *à part*. Je crois qu'il se reconnaît !

ALBERT. Il n'est pas tout-à-fait exact... il manque là deux poignards, deux pistolets et une carabine surtout.

SAINT-GODARD. Chez nous, monsieur, ces divers ustensiles sont prohibés par la police.

ALBERT. Votre police a peur de tout... même de son ombre...

SAINT-GODARD. La police, monsieur, est une institution nécessaire et respectable... oui, nécessaire à cause de certaines gens...

ALBERT, *à part*. Que va-t-il dire ?

SAINT-GODARD, *à part*. Je crois qu'il a pâli... Ferme... (*Haut.*) Oui, monsieur.

AIR *de Préville et Taconnet*.

De ses suppôts la foule est innombrable;
Mais il faut bien applaudir ses rigueurs.
Car à présent il est incalculable
Comme à Paris on voit de malfaiteurs;
Tant pis pour ceux qui ne sont pas tranquilles,
Moi, je le suis.

ALBERT *qui s'est assis*.

Je conçois vos raisons,
Votre préfet connaît ses fonctions ;
Nous délivrer des fats, des imbéciles,
Ce ne sont pas ses attributions.

SAINT-GODARD, *à part*. C'est une épigramme contre les honnêtes gens.

ALBERT. Et personne ne vient !

BRISQUET, *criant du fond.* Monsieur...

SAINT-GODARD. Qu'est-ce?

BRISQUET. On vous attend pour le proverbe.

SAINT-GODARD. Déjà!

ALBERT, *tirant sa montre.* Je suis d'une inquiétude...

SAINT-GODARD. Quelle heure est-il donc?

ALBERT. Trois heures, monsieur.

SAINT-GODARD. Trois heures! impossible...

ALBERT. Voyez plutôt vous-même.

Il lui présente la montre.

SAINT-GODARD, *à part.* Que vois-je!... ma montre d'Italie. Je ne m'étais pas trompé... Ah! mon Dieu... je ne tiens plus sur mes jambes...

ALBERT. Qu'avez-vous donc, monsieur? Vous changez de couleur, permettez...

SAINT-GODARD. Ne m'approchez pas... ne m'approchez pas...

Il se sauve.

SCENE XVIII.

ALBERT, *seul.*

Cet homme a perdu la raison!... et c'est un être pareil qui posséderait mon Amélie!... mais quel sort puis-je lui offrir, moi, proscrit, et qui peut-être serai forcé de fuir encore?

SCENE XIX.

ALBERT, INVITÉS, *au fond dans le jardin.*

AIR *du Cid.*

Cédant, hélas! au malheur qui me presse,
En m'éloignant mon vœu sera comblé,
Si dans son ame elle garde sans cesse
Un souvenir pour le pauvre exilé!

CHOEUR, *dans le fond, à voix basse.*

Silence (*bis*)!
Voyez son assurance!
Silence (*bis*)!
On le dit
Un bandit!

ALBERT.

Même air.

J'ignore encore en quel lieu de la terre
Je porterai mon destin isolé;
Mais qui peut seul adoucir ma misère?
Un souvenir pour le pauvre exilé!

CHOEUR.

Silence! etc.

ALBERT, *surpris.* Pourquoi suis-je donc ici l'objet de la curiosité générale?... Je veux savoir...

Il va vers le fond; tout le monde pousse un cri, et on ferme les portes.

SCENE XX.

ALBERT, AMÉLIE, *sortant de la chambre à gauche.*

ALBERT. Que signifie ce mystère?... Ah! chère Amélie... c'est vous!... Pourriez-vous m'expliquer?...

AMÉLIE. Ce serait perdre un temps précieux, je viens vous sauver... car on va vous arrêter.

ALBERT. M'arrêter!... Grand Dieu... si je tombe en leur pouvoir, je suis perdu...

AMÉLIE. Perdu!... et moi qui ne pouvais le croire coupable...

ALBERT. Coupable!... est-ce donc être coupable aux yeux d'Amélie que d'avoir des pensées généreuses?

AMÉLIE, *à part.* Il appelle cela des pensées généreuses!

ALBERT. Apprenez toute la vérité, chère Amélie!... A Naples, mon amour pour la liberté m'avait entraîné dans une conspiration... je fus forcé de fuir à Paris, où je vivais paisiblement... on m'a fait un crime de mes antécédens, et les honneurs d'un complot auquel je n'ai jamais songé... j'ai dû me dérober à toutes les poursuites; et, si je tombe au pouvoir de mes ennemis, je perds ma liberté et peut-être la vie... Voilà le mystère!...

AMÉLIE. Quoi! vous n'êtes qu'un conspirateur?

ALBERT, *tout surpris.* Que voulez-vous donc que je sois?

AMÉLIE. Et mon père!... et Saint-Godard qui croyaient avoir vu entre ses mains... Ah! mon ami, si vous saviez quel bien vous me faites, et combien je suis heureuse!

ALBERT, *lui prenant la main.* Amélie!...

AMÉLIE, *avec un cri.* Ah!

ALBERT. Pourquoi cette frayeur?

AMÉLIE, *à part.* C'est ma bague!... je ne puis plus douter de l'affreuse vérité. (*Haut.*) Tenez, tenez, monsieur, voyez le danger que vous courez, et fuyez.

Elle lui donne la lettre.

ALBERT. Que vois-je? grand Dieu!... Oh oui! fuyons... il le faut, fuyons à l'instant même.

CHOEUR, *en dehors.*

AIR *de Frétillon.*

Quelle aventure, ô ciel! quelle méprise!
On le prenait ici pour un brigand.
Mais pour son cœur quelle douce surprise!
Annonçons-lui la fin de son tourment.

ALBERT.

Vous entendez leurs cris et leur délire.

AMÉLIE, *en pleurant à part.*

Je l'adorais, et c'est un malfaiteur.

Haut.

Venez par là, je saurai vous conduire.

ALBERT.

Il n'est plus temps, je cède à mon malheur.

CHOEUR, *entrant par toutes les portes.*

Honneur, honneur au proscrit d'Italie,
Ce jour lui rend toute sa liberté :
Auprès de nous désormais qu'il oublie
Un sort injuste et sa sévérité!

ALBERT *et* AMÉLIE. Qu'entends-je!

SCENE XXI.

LES MÊMES, M. BÉRARD, TOUTE LA SOCIÉTÉ, FLORETTA.

M. BÉRARD, *hors de lui.* Ah! monsieur Albert, monsieur Albert, quelle nouvelle... Recevez mes excuses... car je sais tout maintenant; et voilà madame la comtesse qui vient vous annoncer que vous êtes renvoyé de toute poursuite politique tant en France qu'en Italie.

ALBERT. Eh quoi, madame, c'est à vous?

FLORETTA, *lui donnant un écrit.* Pouvais-je oublier que je vous dois la liberté, l'honneur et la vie! j'ai fait bien des démarches; mais c'est à votre bon droit seul que vous devez la fin de vos malheurs.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur le comte, que tout le monde ici vous prenait pour un voleur; mais je vous déclare que je n'ai point partagé l'opinion générale... seulement, veuillez m'excuser...

SCENE XXII.

LES MÊMES, SAINT-GODARD, *amenant la garde nationale, qui reste au fond.*

SAINT-GODARD. Par ici, par ici... grâce à mes soins il est cerné de toutes parts... Tenez, justement, le voici... Arrêtez-moi ce brigand-là!

M. BÉRARD. Que faites-vous, Saint-Godard?... vous êtes absurde... c'est M. le comte Albert de Foscari.

SAINT-GODARD. Un comte... c'est possible!... mais il ne m'a pas moins volé ma montre.

ALBERT. Sa montre!

SAINT-GODARD. Fouillez-le... j'ai des témoins qui la reconnaîtront.

ALBERT. Quoi? cette montre.....

M. BÉRARD. Je ne dissimulerai pas à monsieur le comte qu'il a aussi entre les mains ma tabatière.

AMÉLIE. Et ma bague.

ALBERT. Eh quoi!... tous ces objets sont à vous?

SAINT-GODARD. Il en convient! empoignez-moi ce brigand-là!

ALBERT. Vous êtes prompt, monsieur; mais vous serez bien fâché d'avoir eu de pareils soupçons, quand vous saurez que ces bijoux précieux, je les ai enlevés aux bandits qui vous avaient dépouillés...

FLORETTA, *avec joie.* Je puis l'attester... car j'étais là!...

ALBERT. J'ignore comment il se fait que mon aventure ne soit pas arrivée jusqu'à vous... car je l'ai fait insérer dans tous les journaux de France et d'Italie.

M. BÉRARD. Depuis trois ans, je n'en lisais plus!

AMÉLIE. Et mon père avait défendu de parler de cette aventure.

ALBERT, *à M. Bérard.* Reprenez ce bijou, monsieur... c'est un glorieux souvenir.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur le comte, que j'en éprouve un sensible plaisir .... elle me vient du Saint-Père.

SAINT-GODARD. Je suis anéanti!

ALBERT. Et puisqu'aujourd'hui je reprends mon nom et mes droits politiques, je vous demande la permission d'échanger avec l'aimable Amélie cette bague contre un anneau de mariage.

AMÉLIE. Mon père, à Naples, M. Albert fut mon libérateur.

FLORETTA. Il fut aussi le mien dans les marais Pontins; monsieur Bérard, M. le comte est digne de votre fille par sa naissance, sa fortune, ses qualités personnelles, mon mari et moi lui servirons de caution sur cette terre étrangère.

SAINT-GODARD. Oh! fort bien... mais si M. le comte me prend ma femme, j'espère qu'il me rendra ma montre.

ALBERT. Je vous la rends, monsieur, afin que pour toute punition de votre poltronnerie, elle vous rappelle les heures que votre aimable cousine va me faire oublier.

Il la lui rend.

SAINT-GODARD. Merci, mon cousin.

M. BÉRARD. Je vous déclare, monsieur, que je ne vois aucun inconvénient à ce mariage; car M. Saint-Godard n'est point du tout mon fait. Il doit savoir que je n'aime pas les poltrons.

BRISQUET, *bas.* Monsieur!...

M. BÉRARD. Quoi donc?

BRISQUET. Le souper est servi...

Tout le monde rit.

REPRISE DU CHOEUR.

Honneur, honneur au proscrit d'Italie,
Ce jour lui rend l'honneur, la liberté,
Auprès de nous désormais qu'il oublie
Un sort injuste et sa sévérité!

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

MATHILDE,

OU

LA JALOUSIE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANTS,

Par MM. Bayard et Laurencin,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 3 JUIN 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DARBERT, agent de change.	M. LAFONT.	Mme DARBERT..............	Mme DOCHE.
ALFRED DE SAVENAY, maître des requêtes................	M. HIPPOLYTE.	MATHILDE DE SAVENAY....	Mme THÉNARD.
THEOBALD DE PONT-CASSÉ.	M. ARNAL.	JULIE, femme de chambre de Mme Darbert..............	Mlle FORTUNÉE.
LUCIEN, fils de Mme Darbert.	M. E. TAIGNY. M. BRINDEAU.	JOSEPH, domestique d'Alfred.	M. BALLARD.
		AMIS.	

La scène se passe à Paris, chez M. Darbert, aux premier et troisième actes, et chez M. de Savenay, au deuxième.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon élégant, éclairé pour un bal et ouvrant sur un riche appartement. Portes à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

DARBERT, Mme DARBERT.

Au lever du rideau, Mme Darbert est debout, et achève sa toilette devant une psyché. Darbert entre par la gauche, en parcourant des lettres.

DARBERT. Encore un qui ne viendra pas.

Mme DARBERT. Qui donc?

DARBERT. Un de mes confrères, l'agent de change des grands seigneurs.... Il va sans doute à quelque bal du faubourg Saint-Germain.

Mme DARBERT. Peut-être au bal de la cour; je vous l'ai bien dit... c'est un mauvais jour que celui-là; lorsqu'on donne un bal, il faut faire en sorte de ne se rencontrer ni avec le roi, ni avec le président de la chambre; ils enlèvent tout Paris, et quand on demeure comme nous rue Montaigne, aux Champs-Elysées.

* Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient la gauche du spectateur.

DARBERT, *continuant de parcourir les lettres*. Oh! soyez sans inquiétude! vous aurez des danseurs, M. Théobald de Pont-Cassé, M. Lucien!

Mme DARBERT, *vivement*. Ah! il viendra!

DARBERT. Lucien!

Mme DARBERT, *se reprenant*. Ah! je croyais que vous parliez de M. Théobald.

DARBERT. Oh! M. Théobald, c'est différent... il est l'ame de nos fêtes; c'est l'homme à bonnes fortunes de la finance; il fait la cour à toutes nos dames, ce n'est pas comme M. Lucien, dont voici la carte.

Mme DARBERT, *d'un air d'indifférence*. Vous l'avez invité?

DARBERT. Mais oui, je l'aime assez, ce pauvre jeune homme; il n'est pas heureux... et je ne me rappelle pas sans émotion que notre vieil avocat, M. Durville, quelques jours avant sa mort, le recommandait à mon amitié.

pas une passion trop malheureuse... je ne sais pas comment cela se fait, mais je suis homme à bonnes fortunes; j'en ai, j'en ai, j'en ai... ça me tue, ça m'abîme, la poitrine y passera.

(Il tousse.)

LUCIEN. Prenez garde, c'est trop de bonheur.

THÉOBALD. Pas toujours, j'ai des querelles, des disputes, et quelque chose de particulier, c'est que moi qui perce une poupée à vingt pas, je suis très-crâne... eh bien! quand je me bats avec un mari, je me bats quelquefois avec les maris, je suis toujours sûr d'attraper une balle ou un coup d'épée... ce qui est contre l'usage établi; car il est convenu que ces gens-là doivent toujours être malheureux. Demandez!

LUCIEN. En effet, cela se voit souvent.

THÉOBALD. Enfin, cette année, j'ai déjà reçu deux balles.

LUCIEN. En vérité!

THÉOBALD. Oui, une dans mon chapeau et l'autre dans ma redingote.

LUCIEN. Il faut bien que le sort vous fasse payer vos conquêtes trop faciles.

THÉOBALD. Faciles! mais pas du tout... Et tenez, en ce moment, je fais la cour à une femme que je ne vous nommerai pas, parce que je suis très-discret, à une femme charmante qui n'a pas l'air de m'écouter.

LUCIEN. Pas possible?

THÉOBALD. Il y a un mari, il n'y a pas de mal, j'aime ça, c'est plus piquant... par malheur, elle l'adore, elle en est jalouse comme une hyène; mais, entre nous, je compte là-dessus; il lui fera des traits désobligeans, elle se fâchera, je la calmerai, et... votre serviteur de tout mon cœur... (*Lui offrant du jujube.*) Voulez-vous du jujube?

LUCIEN. Mais je ne tousse pas, moi.

THÉOBALD. Vous êtes fort, n'est-ce pas? un gaillard comme Antony.

LUCIEN, *lui saisissant vivement la main.* Monsieur, monsieur, vous avez dit...

THÉOBALD. Oh! rien, un enfantillage, je n'avais pas l'intention de vous blesser.

LUCIEN. Je vous crois... malheur à celui qui me ferait rougir!

THÉOBALD, *à part.* Il a le poignet très-fort.

LUCIEN. Mais laissons cela, parlons plutôt de vos amours, c'est plus gai... vous dites que votre passion, c'est madame...

THÉOBALD. Je n'ai pas nommé, je suis trop discret pour compromettre... (*Apercevant Mme de Savenay.*) Ah! c'est elle!

LUCIEN. Madame de Savenay! la femme d'un maître des requêtes!

THÉOBALD. Tiens, pourquoi pas? comme un conseiller d'état.

SCENE IV.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, *entrant vivement et très-agitée par le fond.* Mais où est-il? qu'est-il devenu? je ne sais... pas là...

THÉOBALD, *la saluant.* Madame de Savenay.

MATHILDE, *descendant la scène entre Théobald et Lucien.* Ah! monsieur Théobald, je suis bien aise de vous voir.

THÉOBALD. Trop bonne trois mille fois.

MATHILDE. Mon mari, M. de Savenay, vous ne l'avez pas vu... ici... je le cherche, je voudrais...

LUCIEN. Madame paraît souffrante.

MATHILDE. Je le suis en effet, cette foule, cette chaleur, voyez donc, monsieur Théobald, cherchez mon mari, de grâce, qu'on l'avertisse, je veux partir.

(Lucien va regarder à la porte du fond.)

THÉOBALD. Déjà! non, madame; d'ailleurs M. de Savenay est occupé quelque part, et fait danser sans doute.

MATHILDE. Qui donc?

THÉOBALD. Dam! je suppose... (*A part.*) Amener le mari, pas si candide.

MATHILDE. Prévenez-le de grâce... ou je ne crois plus à votre amitié... mon mari...

LUCIEN, *du fond.* Je l'aperçois, madame; il parle à madame Darbert.

MATHILDE, *remontant la scène.* Madame?...

LUCIEN. Je vais lui dire que vous l'attendez.

(sort.)

THÉOBALD, *ramenant Mathilde.* Mais à quoi bon! vous ne partirez pas sitôt, cela ne se peut pas; c'est à se jeter par la fenêtre.

MATHILDE. Il s'est empressé de m'échapper dans cette foule.

THÉOBALD. D'ailleurs vous me devez une contre-danse, un galop, pour achever certaine conversation...

MATHILDE, *apercevant Alfred.* Ah! c'est lui!

SCENE V.

MATHILDE, THÉOBALD, ALFRED.

ALFRED. Qu'est-ce donc?... qu'y a-t-il?

THÉOBALD. C'est madame qui veut déjà nous échapper.

ALFRED. Ah! quelle idée!

MATHILDE. Oui, mon ami, je ne me sens pas bien, je te cherchais.

ALFRED, *souriant*. Elle ne partira pas.

THÉOBALD. Bravo!

MATHILDE. Si fait!

ALFRED. Non, ma chère amie...

THÉOBALD. J'invitais madame à danser, mais son départ...

ALFRED. Elle accepte.

THÉOBALD. Bravissimo!

MATHILDE. Mais non...

ALFRED. Mais si...

THÉOBALD. Certainement. (*A part.*) Il me la jette dans les bras!... Ces maris, c'est pyramidal...

AIR *de la Tentation*.

Je vais voir ce qu'on annonce,
Notre vis-à-vis est là.
Mathilde.
Je pars, j'ai votre réponse.

MATHILDE.

Monsieur...

ALFRED.

Elle dansera.

THÉOBALD, *à part*.

C'est en vain qu'elle balance,
Son cœur me cède, il le faut;
Je le touche à la contre-danse,
Et je l'enlève au galop.

ENSEMBLE.

Je vais voir ce qu'on annonce,
Notre vis-à-vis est là.
Je pars, j'ai votre réponse;
Enfin elle dansera.

MATHILDE.

Il va voir ce qu'on annonce,
Bientôt il reparaîtra.
Au bal en vain je renonce,
A danser il m'obligera.

ALFRED.

Voyez donc ce qu'on annonce,
Ma femme vous attendra.
Vous connaissez sa réponse,
Avec vous elle dansera.

SCENE VI.

MATHILDE, ALFRED.

MATHILDE. Y penses-tu? mais je ne danserai pas, je ne resterai pas ici... Je veux quitter ce bal, je me sens mal aux nerfs.

ALFRED. Eh non! jamais tu n'as été plus jolie, on me faisait tout-à-l'heure compliment de ta toilette, qui est délicieuse, de ton air animé, de tes yeux si brillans.

MATHILDE. Mes yeux! c'est qu'on ne voyait pas les larmes prêtes à s'en échapper, lorsqu'en arrivant tu m'as abandonnée à côté de ma sœur, pour aller porter tes hommages à je ne sais quelles femmes, d'anciennes conquêtes, peut-être, qui t'appelaient du regard.

ALFRED. Ah! tu as remarqué cela! Tu me flattes assurément, j'ai salué quelques dames fort peu occupées de moi, je t'assure.

MATHILDE. Tu crois? Eh bien! oui... c'est possible; mais alors quel plaisir trouves-tu à rester ici, au milieu de ce bruit, de cette cohue?... Méchant, j'étais si heureuse à l'idée seule de te retenir ce soir, chez nous, en tête-à-tête, j'avais prévenu madame Darbert que nous ne viendrions pas.

ALFRED. Et tu avais eu tort... que diable! je veux m'amuser... on a bien le temps, dans son ménage, de rester face à face avec... ce qu'on aime, ce qu'on adore, assurément! mais on se doit à ses amis, au monde!

AIR *du Piège*.

Moi, j'aime cet éclat d'un bal,
Au bruit des danses enivrantes,
Ce luxe...

MATHILDE.

Cela me fait mal.

ALFRED.

Ces fleurs, ces toilettes charmantes,
Ces femmes dont l'heureux essaim
Cède à la valse qui l'entraîne,
Si belles!

MATHILDE.

Ces femmes enfin
Qui te font oublier la tienne!

ALFRED. Ah! quelle idée! toi-même, je suis sûr que tu resteras avec plaisir, quand la danse t'aura un peu égayée, tiens, tout-à-l'heure, avec M. Théobald.

MATHILDE. Oui, un original qui me fatigue de ses airs de fatuité et de bonne fortune.

ALFRED. Vrai? il doit être amusant.

MATHILDE. Vous trouvez! S'il vient me parler bas, pour faire croire que je l'écoute... s'il me suit sans cesse, s'il m'entoure de soins fastidieux... cela vous est égal... cela ne vous émeut pas!

ALFRED. Cela me fait rire...

MATHILDE, *avec douleur*. Ah! c'est que vous ne m'aimez pas... c'est que vous ne m'avez jamais aimée.

ALFRED. Nous y voilà... il faudrait être jaloux comme toi! Eh bien! non, ma chère, non!... je ne le suis pas... je ne

veux pas l'être. C'est un ridicule que j'aurais eu... que sais-je? comme un autre.... mais tu m'en as dégoûté, Dieu merci!

MATHILDE. Ainsi... parce que je t'aime, parce que je souffre... parce que je suis malheureuse... vous me trouvez bien ridicule, n'est-ce pas?...

ALFRED. Je te trouve... je te trouve insupportable!

MATHILDE. Alfred!...

ALFRED. C'est vrai aussi!... Il y a cinq heures que je veux me contenir pour ne pas éclater, tu m'y forces à la fin... Après m'avoir fait une scène chez moi pour m'empêcher de venir ici, où tu as voulu me suivre; c'est toi qui l'as voulu... voilà que tu vas recommencer à me tourmenter, à me persécuter de tes soupçons, de tes reproches, de tes maux de nerfs!... Je ne puis pas parler à une femme que tes yeux ne s'allument de colère... je n'ose pas danser, de crainte que tu ne t'évanouisses... Oh! ma foi! cela m'ennuie, cela me fatigue. Si tu te déplais ici, prends la voiture, va-t'en... je ne m'y oppose pas. Quant à moi, je m'y trouve bien... et j'y reste...

MATHILDE. Oh! ce que vous me dites là est bien dur, bien cruel!.. Tu es un ingrat, Alfred!

ALFRED. Moi! allons, tu pleures à présent... Tu vas nous donner en spectacle à toute cette foule qui ne demande pas mieux que de rire à nos dépens... Adieu...

MATHILDE, *le retenant.* Eh bien! non... non... reste. Tiens... vois, je ne pleure plus... je ne pleurerai plus...

ALFRED. Tant mieux! car avec ta jalousie, tu ferais le malheur de tous ceux qui t'entourent... et pour commencer, j'irais perdre mon argent à la bouillotte que je ne peux pas souffrir.

MATHILDE. Et tu as tort... tous ces messieurs jouent là-bas, dans l'appartement de madame Darbert... vas-y...

ALFRED. Oui, dans le quartier des hommes.

MATHILDE. A moins que tu ne préfères partir tout de suite... Oh! je t'en prie...

ALFRED. Je ne partirai pas... et si tu t'obstines à me faire la guerre, je resterai ici jusqu'à trois heures du matin... et je danserai et je valserai.

On entend un air de galop.

MATHILDE. Oh! je vais danser, je vais danser.

SCENE VII.

LES MÊMES, THÉOBALD.

THÉOBALD, *vivement et mettant ses gants.* Voilà! voilà! entendez-vous? le galop est commencé...

ALFRED. Tiens, c'est ton danseur.

MATHILDE. C'est juste... Je vous attendais, monsieur.

THÉOBALD. Eh! vite! je ne voudrais pas perdre une mesure... j'en raffole... tra la la la...

MATHILDE. Mon ami...

THÉOBALD. Oh! ici, il n'y a plus de mari... plus d'autorité... c'est le galop qui gouverne, galopons...

MATHILDE. Viens là-bas... dans le salon, que je te voie.

THÉOBALD, *jetant son claque à Alfred.* Tenez mon claque... (*à part*) mari! (*Haut.*) Tra la la la la... prenons la file...

Il sort en faisant galoper Mathilde.

SCENE VIII.

ALFRED *seul, à sa femme qui le regarde en sortant.*

Oui, oui, j'y vais... (*Revenant en scène.*) Je n'irai pas! c'est un supplice à la fin... c'est une tyrannie de toutes les heures, de tous les instans... Plus de trêve... plus de repos!... sa jalousie est toujours là pour me donner des idées qui étaient bien loin de mon esprit... C'est vrai! après une vie de garçon un peu agitée, je ne demandais qu'à me reposer près de ma femme... une petite femme bien douce... bien gentille... Je l'aimais... j'en étais fou!... mais voilà qu'elle s'avise d'être jalouse sans motifs... elle veut faire de ma maison un enfer... Eh bien! tant pis! je m'émancipe... je me révolte... et si... dam! c'est sa faute!...

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Si ma vertu court du danger,
Ma femme en sera responsable;
L'époux qu'on trouve un peu léger
N'est pas toujours le plus coupable.
On se lasse... un joli minois
Aux distractions vous invite,
Le cœur est faible... et quelquefois...
Un malheur arrive si vite.

Avec ça que je suis taquin... et du moment qu'elle ne veut plus que je parle à une femme, je vais les aimer toutes... une, surtout, qui feint de ne pas me comprendre... Oh! je n'ai pas oublié mes phrases d'autrefois.... dans le bon temps.... ces phrases passionnées...

SCENE IX.

Mme DARBERT, ALFRED.

Mme DARBERT, *entrant par le fond.* On étouffe! c'est charmant!

ALFRED. Justement la voilà.

Mme DARBERT. Monsieur de Savenay!... que faites-vous donc seul ici?

ALFRED. Mais je vous attendais, peut-être...

Mme DARBERT. Moi!

ALFRED. Eh! ne savez-vous pas que partout où vous êtes je ne cherche que vous, je ne veux voir que vous?

Mme DARBERT. Ah! vous allez reprendre votre langage ordinaire... quand je vous cherchais sans crainte.

ALFRED. Vous me cherchiez?... Était-ce donc pour repousser encore mes hommages, mon amour?

Mme DARBERT. Monsieur...

ALFRED. Ah! pardon... ce mot m'est échappé... mais il le fallait enfin... et cette déclaration que vous recevez aujourd'hui...

Mme DARBERT, *souriant.* Le lieu est singulièrement choisi pour me la faire.

ALFRED. Eh! que m'importe!... cette musique, cet éclat, cet air de fête et de bonheur... tout éveille en moi des espérances que vous ne repousserez pas... Oh! non.... vous savez si je vous aime.

Mme DARBERT. Je croyais du moins que vous aviez compris mon silence, et que mes refus... seraient un obstacle.

ALFRED. Au contraire, ils n'ont fait qu'irriter mon amour!

Mme DARBERT. Mais vous êtes fou en vérité!... Monsieur... Alfred! écoutez-moi... cet amour, je n'y crois pas... (*Mouvement d'Alfred.*) Ce langage me fait mal... il me rappelle des souvenirs...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

A ce passé que je regrette
Il me reporte malgré moi;
Votre amitié franche et discrète
Me conviendrait mieux, et j'y crois.

ALFRED.

Ah! vous l'avez, tout vous l'atteste!

Mme DARBERT.

La mienne est à vous désormais!

ALFRED.

J'accepte votre amitié... mais
Sans vous tenir quitte du reste!

Mme DARBERT.. Oh! ne me parlez plus ainsi... je vous le demande en grâce! un ami, voilà tout... et j'en aurai besoin peut-être!...

ALFRED. Ah! parlez, madame... parlez; trop heureux...

Mme DARBERT. Vrai! si mon cœur vous confiait des peines... Alfred, la vie d'une femme... la plus folle... la plus heureuse en apparence... est souvent entourée de mystère... et vouée à la douleur...

ALFRED. Vous, madame!

Mme DARBERT, *gaîment.* Heureusement que ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

ALFRED. Quoi! ce sont les peines d'une autre femme?

Mme DARBERT. C'est possible... mais plus tard.. d'ailleurs, au milieu d'un bal.

ALFRED. Oui, vous avez raison. (*Regardant autour de lui.*) Mais, du moins, ne pourrai-je vous voir bientôt... seule?

Mme DARBERT. Y Pensez-vous?

ALFRED. Pour recevoir vos secrets... à charge de revanche... car moi aussi, j'ai des peines, des chagrins qu'une amie pourrait guérir.

Mme DARBERT. Une confidence à moi!... mais votre femme!

ALFRED. Une confidence à moi! et votre mari? Ah! pardon!... rappelez-vous ce jour où, arrivant de bonne heure... chez cette vieille Marguerite qui fut autrefois au service de mon père et qui avait imploré ma pitié... je vous trouvai à son chevet, comme un ange bienfaisant; vous lui portiez des secours!

Mme DARBERT. Mon mari prend ses cliens au premier étage; il me laisse ceux des mansardes.

ALFRED. Oui, et grâce au hasard... je suis seul dans ce secret-là... Depuis cette matinée que je n'oublierai jamais, je suis retourné souvent chez Marguerite, je ne vous y ai plus retrouvée... vous la négligez.... retournez-y demain.... à neuf heures.

Mme DARBERT. Ah! je vois quelle est votre espérance.

ALFRED. Vous y serez?

Mme DARBERT. Non, monsieur, non, n'y comptez pas.

ALFRED. Ah! c'est que vous n'avez pas pour moi cette amitié dont vous me parliez tout-à-l'heure, c'est que vous ne m'aimez pas comme je vous aime...

Mme DARBERT. Ah! de grâce... taisez-vous!

ALFRED. Comme vous en aimez un autre, peut-être.

Mme DARBERT. Monsieur de Savenay!

ALFRED. Oui, madame, oui, un autre... que je retrouve partout sur vos pas... que vous retenez sans cesse à vos côtés, par un regard, par un sourire...

Mme DARBERT. Plus bas, monsieur. Je ne vous comprends pas...

ALFRED. Ce jeune homme... monsieur Lucien.

Mme DARBERT. Je le connais à peine.

ALFRED. Il est chez vous ce soir.

Mme DARBERT. Ce n'est pas moi qui l'ai invité.

ALFRED. Raison de plus.

Mme DARBERT. Je ne lui adresse jamais la parole.

ALFRED. Le voilà.

SCENE X.

LUCIEN, Mme DARBERT, ALFRED.

LUCIEN. Madame, je me rends ici comme vous me l'avez ordonné.

ALFRED, *à Mme Darbert, bas et avec ironie*. Jamais!

Mme DARBERT, *un peu embarrassée*. Ah! monsieur Lucien... vous paraissez bien agité... bien ému?

LUCIEN. Ce n'est rien, madame... une danseuse qui m'a manqué de parole. J'ai été malheureux.

ALFRED. Mais non... madame vous attendait.

LUCIEN, *faisant un léger salut*. Monsieur...

Mme DARBERT. En effet, je suis bien aise de vous voir, monsieur Lucien.

AIR *de Paris et le Village*.

Monsieur Durville était pour vous
Un protecteur et presque un père,
Il vous recommandait à nous.
ALFRED, *à part*.
Ce vieil avocat... quel mystère!
Mme DARBERT.
Il n'est plus... mais il fut pour moi
Un vieil ami fidèle et sage,
Nous l'aimions.
ALFRED, *se rapprochant d'elle, et à demi-voix*.
Et monsieur, je voi,
A recueilli son héritage,
Mouvement de Mme Darbert.
On l'aimait, et monsieur, je voi,
A recueilli son héritage.

Mme DARBERT. Oui, de l'intérêt que nous lui portions; aussi je voulais vous recommander M. Lucien. Il a travaillé chez un agent de change, un confrère de mon mari; et, comme la famille de M. de Savenay est dans la banque... vous pourriez...

ALFRED. Oh! fort peu de chose.

LUCIEN. Je vous remercie, madame, de vos bontés pour moi... elles me font bénir encore la mémoire de mon bienfaiteur! Après l'avoir perdu, je croyais n'avoir plus d'amis...

Mme DARBERT, *avec émotion*. Et c'était de l'ingratitude! nos amis seront les vôtres: M. Alfred, par exemple...

ALFRED. Assurément. (*A part.*) J'ai l'air d'être là pour lui donner un maintien.

LUCIEN. Je tâcherai de me rendre digne... mais pardon, je crains que la valse ne commence.

Mme DARBERT. Non, pas encore... (*A part, regardant Alfred.*) Est-ce qu'il ne s'en ira pas?

ALFRED. Elle le retient...

SCENE XI.

LES MÊMES, M. DARBERT, UN DOMESTIQUE.

DARBERT, *dans le fond, au domestique*. C'est bien; dans mon cabinet une table de wisth, dépêchez-vous, je vous donnerai des cartes. (*Apercevant sa femme.*) Ah! c'est vous, ma bonne amie, vos cousines viennent d'arriver... un peu tard... tâchez de les placer.

Mme DARBERT. Tout de suite, j'y vais.

ALFRED, *allant vers elle*. Si madame veut me permettre...

Mme DARBERT, *se rapprochant de Lucien*. Merci, M. Lucien m'a offert son bras.

DARBERT. Tant mieux... car vous, mon cher, il faut que vous alliez rejoindre votre femme (*baissant la voix*) qui paraît fort agitée. Je lui parlais tout-à-l'heure, elle avait de grosses larmes dans les yeux.

Mme DARBERT. Qui, Mathilde?

ALFRED. Je sais ce que c'est...

DARBERT, *à demi-voix*. Et moi aussi... prenez garde! je crois m'y connaître, elle est jalouse... c'est un mal horrible, et qui rend bien malheureux.

ALFRED. Oui, le mari.

Mme Darbert et Lucien remontent la scène pendant les répliques qui précèdent. — M. Darbert prend des cartes sur un meuble. — Théobald arrive par le fond.

SCENE XII.

LES MÊMES, THÉOBALD.

THÉOBALD, *prenant une glace et riant*. Oui, c'est sérieux... Ah! monsieur Lucien, j'ai arrangé l'affaire.

LUCIEN. Vous êtes bien bon, monsieur.

Mme DARBERT. Comment, que veut-il dire?

LUCIEN, *l'entraînant*. Ah! rien, madame...

Il sort avec Mme Darbert.

DARBERT, *à Alfred*. Vrai, allez la rejoindre, je vous en prie.

THÉOBALD, *descendant la scène*. Mathilde vient par ici. (*Il montre la porte à gauche.*) Ciel ! le mari...

DARBERT. Tenez, M. Théobald vous dira de quel côté vous la trouverez.

THÉOBALD. Qui donc?

DARBERT. Mme de Savenay.

THÉOBALD, *indiquant la droite*. Ah ! par là... à droite... dans le salon bleu, je crois.

ALFRED. Merci. (*Bas à Théobald.*) Quel est donc ce M. Lucien qui sort avec Mme Darbert?

THÉOBALD. Dam ! c'est un jeune homme qui n'a ni pays, ni fortune, ni père, ni mère... du reste, un particulier... très-connu dans Paris.

DARBERT, *revenant à Alfred*. Alfred ! et Mme de Savenay?

THÉOBALD, *montrant la droite*. Par là.

ALFRED. Oui, oui. (*A part.*) Elle fera si bien que je serai amoureux fou... de l'autre.

Il sort par la droite.

THÉOBALD, *achevant sa glace*. Elle vient par la gauche... et je reste... c'est ce que nous appelons une ruse de guerre, nous autres. (*Mathilde paraît.*) Je suis un fourbe!

SCÈNE XIII.

THÉOBALD, MATHILDE.

MATHILDE. On m'a trompée.

THÉOBALD. Combien je bénis, madame, le hasard qui m'a retenu ici.

MATHILDE. Monsieur... (*A part.*) Toujours lui ! Cet homme est insipide.

THÉOBALD, *à part*. Je lui cause un doux émoi... elle rougit... (*Haut.*) Permettez-moi de saisir ce moment favorable.

MATHILDE. Pardon, monsieur, je cherche mon mari.

Elle remonte la scène.

THÉOBALD. Encore! Il paraît qu'il ne met pas un grand empressement à vous répondre. (*A part.*) Je suis un bien grand fourbe... (*La retenant.*) Ah ! madame, laissez-moi profiter de son absence pour vous exprimer des sentimens...

MATHILDE. Quels sentimens ? Monsieur, je ne vous comprends pas.

THÉOBALD. Ah ! c'est que vous y mettez... de la mauvaise volonté. (*A part.*) Elle m'a parfaitement compris. (*Haut.*) Ces demi-mots échappés à un cœur vivement épris.

MATHILDE. Encore, monsieur, c'est une persécution.

THÉOBALD. Une persécution !.. eh bien ! oui, madame, je ne le cache pas... c'en est une... ou plutôt... c'est autre chose !.. c'est le langage d'un jeune homme extrêmement sensible et enthousiaste... qui n'a pu vous voir sans vous admirer et sans vous plaindre.

MATHILDE. Oubliez-vous que je suis mariée ?

THÉOBALD. Eh ! non, parbleu ! je me le rappelle parfaitement, et c'est ce qui me rend plus cher ce trésor que M. de Savenay semble négliger.

MATHILDE, *avec émotion*. Vous trouvez, monsieur ?

THÉOBALD. Ah! ces maris, ils ne sentent pas leur bonheur... et c'est nous, jeunes gens bons et naïfs, cœurs tendres et ingénus, qui apprécions ces qualités.... qu'ils vont trahir aux pieds de nos coquettes.

MATHILDE, *vivement*. Monsieur, vous avez vu mon mari dans le salon, parler à quelqu'un.

THÉOBALD. Je ne dis pas...

MATHILDE. Si fait, si fait... et si vous avez de l'amitié pour moi...

THÉOBALD. Ah ! considérablement.

MATHILDE. Dites-moi tout... ne me cachez rien, monsieur Théobald... parlez, parlez, je vous écoute.

THÉOBALD, *à part*. C'est chaud !.. me voilà lancé.

MATHILDE. Alfred était.. où donc était-il ?

THÉOBALD. Monsieur Alfred... mais il était ici tout-à-l'heure.

MATHILDE. Pas seul?

THÉOBALD. Non... M. Darbert...

MATHILDE. Eh ! ce n'est pas cela... (*En souriant.*) J'ai cru voir une dame qui lui parlait...

THÉOBALD. Une dame... c'est possible... Mme Darbert sortait.

MATHILDE. Madame !.. oh ! non, non... pas d'autre?

THÉOBALD. Je n'ai pas vu.... (*A part.*) Tiens! est-ce qu'elle aurait des soupçons? Tant mieux ! ça me va, tout me va.

MATHILDE. Et dans ce moment-ci, vous ne savez pas où il est, à qui il parle?

THÉOBALD. Eh ! que nous importe, madame ; il est occupé ailleurs, sans doute, et toutes les fois que je le saurai loin de vous, je serai à son poste... toutes les fois...

MATHILDE. Oh ! oui, épiez ses sorties... ses rendez-vous, et dès que vous serez sûr

de son absence, de sa trahison, montrez-vous à moi.

THÉOBALD. Vous me recevrez?

MATHILDE. Oui, monsieur... (*à part*) comme un avis.

THÉOBALD, *à part*. Je suis un heureux fourbe !

SCENE XIV.

LES MÊMES, Mme DARBERT, ALFRED.

Ils entrent par la droite sans voir Mathilde.

Mme DARBERT. Non, monsieur, non, je n'irai pas.

ALFRED. Oh ! je vous en supplie. (*A part.*) Ciel ! ma femme !

MATHILDE, *à part*. Mme Darbert !

Mme DARBERT, *à Théobald*. Monsieur Théobald, voyez donc dans le salon de l'orchestre, on s'y porte en foule, je ne sais ce qui s'y passe, vous me le direz.

THÉOBALD. Tout de suite, madame. (*Saluant Alfred.*) Monsieur... (*A part.*) Ces maris, je n'en manque pas un.

Il sort par la gauche.

ALFRED, *à part, et regardant sa femme**. Oh! quels regards !

Mme DARBERT. Madame, je vous ramène votre mari qui s'égarait dans le bal.

MATHILDE, *les observant*. Ah! c'est donc pour cela que nous ne nous retrouvons jamais.

ALFRED. Et pourtant, ma chère amie, je te demandais à tout le monde, je te croyais perdue.

MATHILDE, *avec ironie*. Pauvre Alfred ! il en a encore l'air tout ému.

ALFRED, *embarrassé*. Moi ?

Mme DARBERT. Monsieur de Savenay ?

On rit dans la coulisse.

MATHILDE. Vous ne trouvez pas madame?

Bruit.

ALFRED. Eh ! mais il me semble que le bruit redouble.

Mme DARBERT. Qu'est-ce que cela peut être?.. des éclats de rire...

THÉOBALD, *entrant par la gauche*. C'est bon, c'est bon, ça ne se passera pas ainsi.

Mme DARBERT. Qu'est-ce donc, monsieur?

THÉOBALD, *il va se placer entre Alfred et Mme Darbert*. Oh! c'est fini... à peu près. Et vous m'avez envoyé bien à temps, car sans moi, M. Lucien recevait le plus effroyable soufflet.

Mme DARBERT. M. Lucien! Que dites-vous ?

THÉOBALD. Eh bien! la dispute avec M. de Mauclair. Ah ! vous ne savez pas? Ce grand fashionable lui avait enlevé sa danseuse. Il y a une demi-heure, je croyais avoir arrangé l'affaire. Ah! bien oui. Il paraît qu'il a la tête chaude, le petit Lucien ; il a demandé une explication à ce grand fat à besicles, qui a un pied de plus que lui... et une main !..

Mme DARBERT. Achevez, que s'est-il passé?.. Achevez donc!

ALFRED. Mon Dieu! quelle émotion !

MATHILDE, *vivement à Alfred*. Et vous?

THÉOBALD. Je suis arrivé comme la querelle s'échauffait. M. de Mauclair a dit un mot qui a blessé l'autre... une allusion à sa parenté avec Antony et le beau Dunois.

Mme DARBERT, *vivement*. Après?

THÉOBALD. L'autre lui a répondu insolemment, et, comme j'avais l'honneur de vous le dire, il allait recevoir le plus effroyable soufflet, lorsqu'heureusement pour lui, je suis arrivé juste à temps pour lui épargner cet affront.

ALFRED. Vous avez empêché...?

THÉOBALD. Rien du tout, au contraire, et si M. de Mauclair a la vue faible, il peut se flatter, en revanche, d'avoir la main solide, j'en suis devenu cramoisi.

ALFRED. D'indignation?

THÉOBALD. Non, de surprise !

ALFRED. Bah! vous avez reçu ?

THÉOBALD. En plein.

ALFRED, *riant*. Ah! ah! c'est drôle.

THÉOBALD. N'est-ce pas? c'est ce que tout le monde a dit.

AIR *du Verre*.

La soirée est chaude : en entrant,
Sur le parquet j'ai pris mesure,
Et par un quiproquo charmant
Voilà qu'il pleut sur ma figure!
De ma chute encore affecté,
Pour moi, quelle fête est la vôtre !
J'ai cru que j'avais d'un côté
Reçu le contre-coup de l'autre.

J'ai voulu me fâcher, mais le moyen, il y avait erreur, Lucien l'a si bien senti...

ALFRED. Le soufflet?

THÉOBALD. Eh! non, l'erreur... que je l'ai laissé se charger de l'affaire qui doit être arrangée maintenant.

Mme DARBERT. Vous croyez?

THÉOBALD. Parbleu, ils se battront.

Mme DARBERT. O ciel !

THÉOBALD. Il n'y a pas moyen de s'arranger autrement... d'abord, moi, je ne le veux pas... il faut que ma joue soit lavée.

Il remonte la scène.

Mme DARBERT. Que dites-vous? Lucien...

ALFRED, *s'approchant de Mme Darbert, à*

* Mathilde, Alfred, Mme Darbert.

mé-moi*s*. Vous vous intéressez bien à ce jeune homme, madame!

MATHILDE, *de même, à Alfred*. Cela vous inquiète, monsieur?

THÉOBALD. Ah! M. Darbert les a séparés.

Les invités entrent par toutes les portes.

CHOEUR.

AIR *nouveau de Doche*.

Mme DARBERT.

Grands Dieux! une pareille offense!
Quel trouble vient de me saisir...
S'il voulait en tirer vengeance.
Je tremble, je me sens mourir!

MATHILDE.

Eh! que m'importe leur offense,
Pour moi seule je dois souffrir.
S'il me trahit, son inconstance,
Je le sens, me fera mourir.

ALFRED.

Elle tremblait pour lui, je pense.
Le danger qu'il pouvait courir
Alarmait son cœur, et d'avance
Pour Lucien la faisait frémir.

THÉOBALD.

Pour lui j'ai reçu cette offense,
C'est donc à lui de l'en punir.
Mais, s'il renonce à la vengeance,
J'irai me battre avec plaisir.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DARBERT, LUCIEN.

LUCIEN. Laissez-moi, monsieur.

DARBERT, *l'entraînant*. Non, jeune homme, non, ce n'est pas vous qui l'avez reçu.

THÉOBALD. Je crois bien!

Mme DARBERT. Monsieur Lucien... (*Se contraignant*.) Quoi? qu'y a-t-il?

LUCIEN. Mille pardons, madame, d'un scandale qui n'aura pas de suites.

THÉOBALD. Comment, pas de suites?

DARBERT. Je l'espère bien.

Il va parler aux personnes du fond.

Mme DARBERT, *s'approchant d'Alfred avec mystère*. Monsieur de Savenay!

ALFRED. Madame?

MATHILDE, *à part, les observant*. Que lui veut-elle?

THÉOBALD, *écoutant*. Quoi?

Mme DARBERT, *bas à Alfred*. Ce rendez-vous, rue de Choiseul.

ALFRED, *de même*. Neuf heures.

Mme DARBERT, *de même*. J'y serai.

ALFRED, *avec joie*. Ah!

THÉOBALD, *qui a entendu*. Bah!

MATHILDE, *bas à Théobald*. Il a dit?

DARBERT. Allons, une contre-danse pour rapprocher tout le monde.

TOUS. Bravo!

LUCIEN, *à part*. Demain, à cinq heures, je serai chez lui.

Reprise de l'air.

MATHILDE.

Eh! que m'importe leur offense,
Pour moi seule je dois souffrir.
S'il me trahit, son inconstance,
Je le sens, me fera mourir!

THÉOBALD.

Pour lui j'ai reçu cette offense,
C'est donc à lui de l'en punir.
Mais, s'il renonce à la vengeance,
J'irai me battre avec plaisir!

ALFRED.

Elle tremblait pour lui, je pense.
Le danger qu'il pouvait courir
Alarmait son cœur, et d'avance
Pour Lucien la faisait frémir.

DARBERT.

Venez, jeune homme, cette offense
N'a rien qui puisse vous flétrir.
Après une telle insolence,
C'est au mépris de l'en punir.

LUCIEN.

Non, c'en est trop, de ma vengeance
Rien ne saurait le garantir.
Laissez-moi, de son insolence
Bientôt je saurai le punir.

Mme DARBERT.

Grand Dieu, une pareille offense!
Quel trouble vient de me saisir?
S'il voulait en tirer vengeance!
Je tremble, je me sens mourir.

CHOEUR DES INVITÉS.

Mais le bal enfin recommence,
Le signal vient de retentir.
Qu'au moins, au milieu de la danse,
Rien ne trouble notre plaisir.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon chez M. de Savenay. La porte d'entrée au fond. Une fenêtre sur le même plan à droite, avec rideaux ; de l'autre côté, une cheminée avec une pendule. Portes latérales. A droite, vers le premier plan et près de la porte, un guéridon. A gauche, un canapé.

SCENE PREMIERE.

ALFRED, UN DOMESTIQUE.

ALFRED, *entrant par la gauche; au domestique, en lui montrant le guéridon.* Eh! oui, tu mettras ici mes gants, mon chapeau, je sortirai dans une heure. (*Le domestique rentre dans la chambre.*) Elle me l'a promis, elle y sera... oh! j'ai besoin de me le répéter pour y croire! Mme Darbert d'un caractère si bon, si doux, c'est de l'amitié qu'elle me promet; j'espère mieux que ça, et, du moins, près d'elle j'oublierai les persécutions, car c'est Mathilde qui l'a voulu, qui m'y a forcé... (*Au domestique qui met le chapeau et les gants sur le guéridon.*) C'est bien ; si ma femme me demande, tu diras que je suis... (*cherchant*) dam! au conseil-d'état.

Mathilde est entrée par la droite sur ces derniers mots, et s'est approchée de lui. Le domestique sort par le fond.

SCENE II.

ALFRED, MATHILDE.

MATHILDE, *qui a passé son bras sous celui d'Alfred, souriant.* Le croira-t-elle?

ALFRED, *il s'éloigne d'elle.* Mathilde!

MATHILDE. Eh bien! tu me boudes encore?

ALFRED. Après la soirée d'hier...

MATHILDE, *lui tendant la main.* Je te demande la paix.

ALFRED, *sans la regarder.* Oui, vous me la demandez tous les jours ainsi, et tous les jours vous prenez à tâche de mettre ma patience à l'épreuve: ce ton impérieux au milieu d'un bal! m'entraîner malgré moi comme un enfant... comme un esclave... ah!

Il se jette sur un canapé, et ouvre un journal.

MATHILDE, *s'appuyant sur le canapé.* Alfred! ah! ce n'est pas bien d'avoir de la rancune ; je suis coupable, c'est possible ; mais si tu savais tout ce qu'il y avait là de douleur et d'angoisses! ma toilette me pesait, mon front me brûlait... j'étais bien à plaindre, va!

Elle s'assied près de lui sur le canapé.

ALFRED, *sans la regarder.* Et pourquoi, je vous le demande?

MATHILDE, *avec passion.* Pourquoi! c'est que je t'aime, c'est que tu es mon bonheur, ma vie ; c'est que l'idée seule de te perdre est un supplice affreux! il faut avoir pitié de moi, vois-tu ; je suis faible... je crains tout.... quand tu es là, dans un cercle, et que je vois une femme arrêter ses regards sur toi.. te sourire, t'adresser une parole, je voudrais me jeter entre elle et toi... pour te retenir, pour t'embrasser, car j'ai peur, je tremble, je voudrais te savoir seul, toujours seul!

ALFRED, *sans la regarder.* Merci! ce serait amusant.

MATHILDE. Avec ça que tu n'es pas insensible à toutes ces séductions.

ALFRED, *offensé.* Moi!

MATHILDE. Oui, avant notre mariage.

AIR : *Pardonne-moi* (de M. Amédée de Beauplan).

Pardonne-moi!
J'attends de toi
Ces mots si doux
Qui chassent les soupçons jaloux.
Pourquoi toujours
De nos amours
Troubler le cours?
Plein d'espérance,
De confiance,
Aux soupçons mon cœur est fermé ;
Que peux-tu craindre,
De quoi te plaindre,
Est-ce donc d'être trop aimé?
Regarde-moi bien,
Ton cœur vers le mien
Ne sent-il rien qui l'attire!
Alfred, sois généreux,
Es-tu donc si malheureux!
Regarde-moi bien,
Allons, ne crains rien,
Crois-en mes yeux, mon sourire...
Allons, sois généreux ;
Mais es-tu donc si malheureux!..

Pendant ce couplet Alfred a laissé tomber son journal, et s'est retourné peu à peu vers sa femme.

(*Parlé.*) Elle est charmante.

MATHILDE.

Pardonne-moi!
Auprès de toi
Je sens mon cœur
Battre d'espoir et de bonheur.
Oui, je renais,
Déjà la paix
Calme mes traits.

ALFRED.

Ah ! pour me plaire,
Reste, ma chère,
Toujours ainsi que je te voi,
Belle et joyeuse !

MATHILDE.

C'est être heureuse;
Méchant, cela dépend de toi !
Je suis heureuse,
Oui, bien heureuse !
Quand tu m'aimeras,
Quand tu souriras,
Pour toi je serai plus tendre ;
Aimes-tu mieux tous deux
Nous rendre malheureux ?
Alfred, un baiser,
Peux-tu le refuser?
Donne vite... ou je vais le prendre...
Allons, sois généreux,

Alfred l'embrasse.

Mais es-tu donc si malheureux !

ALFRED, *à part.* Allons, je sens que l'amitié de Mme Darbert me suffira, je ne veux rien de plus.

MATHILDE. Tu dis?

ALFRED. Je dis que je ne veux pas d'autre amour que le tien.

MATHILDE. Oh ! je te crois... je devrais toujours te croire... Tu ne sais pas, tiens, il faut que je m'accuse... Tu sortais quelquefois à pied, en secret... tu me parlais de bien à faire.. de malheureux à secourir, je ne te croyais pas, et j'avais tort, car enfin ces visites rue de Choiseul, au cinquième étage, chez cette vieille domestique de ta mère... oh! j'ai bien ri de mes soupçons.

ALFRED. Tu m'as suivi?

MATHILDE. Oui, un jour ; elle y a gagné de nouveaux secours..... elle ne m'en veut pas, ni toi non plus.

ALFRED, *cherchant à cacher son trouble.* Oh ! tu as été assez punie...

MATHILDE. Non !... car je t'en ai aimé davantage! et maintenant, je n'aurai plus de ces soupçons qui font tant de mal!..... puisque tu ne me quitteras plus... n'est-ce pas? et pour commencer, aujourd'hui, tu restes avec moi?

ALFRED. Oui... nous irons au bois ensemble... et ce soir à l'Opéra...

MATHILDE, *avec intention.* Et nous passerons la matinée ici... chez nous... tu ne sors pas ?

ALFRED, *cherchant à se donner un air indifférent.* Un quart d'heure seulement.

MATHILDE. Oh ! non...

ALFRED. Oh ! si...

MATHILDE. Non !...

ALFRED. Si fait !...

MATHILDE. Tu n'as rien à faire au conseil-d'état, c'était un prétexte...

ALFRED. Là... ou ailleurs... n'importe.

MATHILDE. Eh bien ! je sortirai avec toi...

ALFRED. Voilà comme tu tiens tes promesses !

MATHILDE. Je t'en prie.

ALFRED. Je ne le veux pas.

MATHILDE, *se levant.* Et moi... je le veux !

ALFRED, *même jeu.* Mathilde !

MATHILDE. Je le veux... oh ! je te devine... c'est la suite de ce bal..... de ces conversations secrètes, quand tu me fuyais toujours.

ALFRED. Eh ! à qui la faute ?

MATHILDE. Quand tu parlais sans cesse.

ALFRED. A personne...

MATHILDE. Pas même à Mme Darbert.

ALFRED. Mathilde ! c'est indigne ! laissez-moi !

MATHILDE, *le retenant.* Je vois ton impatience... tu m'écoutes à peine... ta pensée est ailleurs... je te supplie de rester, et tu ne songes qu'au moyen de m'échapper! Et, lorsque je te vois ainsi, tu ne veux pas que ma tête se perde... que je devienne folle...Alfred ! Alfred ! tu ne sortiras pas... ou je sors avec toi !

ALFRED. Non, madame, je vous le défends.

MATHILDE. Je suis libre, je pense... Je veux sortir.

ALFRED. Je vous ordonne de rester...

MATHILDE. C'est de la tyrannie...

ALFRED. Tout ce que vous voudrez..... mais je ne vous passerai pas ce nouveau caprice...

MATHILDE. Et il faut que je vous passe les vôtres, moi ! prenez garde..... monsieur ; et moi aussi, je souffre... depuis long-temps... depuis trop long-temps.

ALFRED. Des menaces... Oh ! c'en est trop, écoutez-moi, à votre tour...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Darbert...

MATHILDE. Ah !

SCENE III.

ALFRED, DARBERT, MATHILDE.

DARBERT. Pardon ! je suis importun.

ALFRED. Du tout... au contraire... monsieur.

DARBERT. C'est qu'il m'a semblé que j'arrivais au milieu de quelques détails de ménage.

MATHILDE. Oh ! fort peu agréables, je vous assure.

ALFRED. Et que nous reprendrons plus

tard... (*Au domestique qui s'est approché de lui.*) Eh bien ! qu'est-ce encore?

LE DOMESTIQUE. Monsieur, il y a quelqu'un qui vous attend dans votre cabinet.

MATHILDE, *vivement.* Qui donc ?

LE DOMESTIQUE. Un jeune homme...

MATHILDE, *rassurée.* Ah !

ALFRED. Il fallait dire que j'étais occupé, puisque M. Darbert...

DARBERT. Oh ! que ce ne soit pas moi qui vous retienne... je venais vous parler pour ce jeune Lucien... que vous avez vu chez moi hier... je l'attends ici... et alors nous passerons chez vous.

LE DOMESTIQUE, *bas à Alfred.* C'est une lettre très-pressée... d'une dame.

ALFRED, *à part.* Ah ! (*A Darbert.*) En ce cas, je vous laisse un instant... avec ma femme.

En sortant, il va prendre son chapeau que Mathilde retient de la main.

MATHILDE. Tu ne sors pas?...

Alfred la regarde, fait un mouvement d'impatience et sort par la gauche.

SCENE IV.

DARBERT, MATHILDE.

MATHILDE, *suivant Alfred des yeux.* O mon Dieu !

DARBERT. Eh ! mais, madame... qu'est-ce donc? qu'avez-vous ?

MATHILDE. Rien, monsieur, rien, je vous remercie.

DARBERT. Peut-être l'indisposition d'hier au soir qui continue, car vous êtes sortie du bal, pâle, agitée... oh ! je connais cela ; vous souffrez beaucoup !

MATHILDE. Oh ! oui... beaucoup !

DARBERT. Comme en ce moment, et je plains votre mari, car il est plus malheureux que vous.

MATHILDE. Et qui vous a dit cela?

DARBERT. Mais lui-même, madame.

MATHILDE. Malheureux, par moi ! oh ! non, cela est n'est pas...

DARBERT, *avec amitié.* Ecoutez, Mathilde, nos deux familles sont unies... des rapports d'amitié me lient à votre mari, à vous... j'ai droit peut-être, à ce titre, d'entrer dans des secrets que j'ai devinés, et puissé-je fermer des blessures que vous vous plaisez à déchirer!.. Oui ! Alfred est malheureux...

MATHILDE. Lui ! et c'est moi qui pleure, moi qu'il n'aime plus et dont il a détruit le repos et le bonheur !

DARBERT. Que dites-vous ? vous l'accusez...

MATHILDE. Oh ! monsieur... il est de ces douleurs qu'on ne peut vaincre... elles briseraient le sein qui voudrait les étouffer...

DARBERT. Mais... j'ai peine à comprendre...

MATHILDE. Ah ! c'est que vous n'avez jamais aimé... c'est que vous n'avez jamais senti au fond du cœur ces tortures d'un amour jaloux... cette douleur qui brûle et qui dévore...

DARBERT. Moi... madame.... ah ne me parlez pas ainsi... vous réveillez là des souvenirs... oh ! si fait, madame... moi aussi, je me suis plaint comme vous.... j'ai senti comme vous mon cœur tressaillir... mon sang bouillonner ou se glacer dans mes veines... comme vous, plus que vous, peut-être... j'ai été soupçonneux, jaloux et par momens encore...

MATHILDE. Vous, monsieur ?

DARBERT. Oh ! c'est mon secret... vous me le garderez... oui, jaloux ! mais j'ai résisté, j'ai imposé silence à mes transports, j'ai combattu le mal...

MATHILDE. C'est impossible !

DARBERT. J'ai fait plus... je l'ai vaincu ! et, s'il le fallait encore...

MATHILDE. Quoi !.. si l'on vous disait : Votre femme vous trompe !.. elle vous trahit !

DARBERT, *avec explosion.* Si l'on me disait cela, madame !.. (*Se reprenant.*) Oh ! silence !.. et maudit soit celui qui rouvrirait mes blessures mal fermées... qui me rendrait ma terreur et mes angoisses !...

MATHILDE. Et ce courage dont vous me parliez.... c'est qu'il n'a jamais été mis à l'épreuve comme le mien.

DARBERT. Jamais, dites-vous, jamais ! mais vous, madame, vous qui cédez à des craintes, à des soupçons imaginaires, chez vous, près d'un mari qui vous aime... que vous voyez à chaque instant du jour, que serait-ce donc, si, à la veille d'un mariage long-temps sollicité... il eût fallu vous éloigner, comme moi, de tout ce qui vous était cher au monde... en laissant là, à ses côtés, un rival également épris et plus aimé peut-être?

MATHILDE. Quoi ! monsieur...

DARBERT. Oui ! j'étais officier.... le devoir m'ordonnait de partir.... il fallut ajourner à mon retour ce mariage qui allait combler tous mes vœux... il fallut emporter, avec mon amour, des soupçons horribles que l'incertitude et la distance irritaient encore. Pendant un an d'absence, je n'eus pas un jour, une heure, un instant de calme... C'est affreux, savez-

vous, de passer un an à aimer, à souffrir, à trembler.

MATHILDE. Et vous n'êtes pas mort, monsieur?

DARBERT. On voulait me retenir encore.,. c'était un supplice au-dessus de mes forces; je brisai mon épée, je perdis mon état, mes épaulettes... je revins... mais trop tard pour joindre mon rival... un autre... le frère de ma femme l'avait provoqué, l'avait puni de ses insolentes assiduités. Ma fiancée était mourante... elle tremblait sous la volonté de son père... mais je l'adorais.... mais l'amour m'aveuglait alors; je ne vis que sa beauté, ses vertus... je ne pensai qu'à mon bonheur. Je réclamai la foi promise, et je l'épousai. Mais jugez de ma douleur... jugez de mon désespoir, quand je reconnus que je n'étais pas aimé!... moi qui l'aimais avec passion... avec délire... ce cœur que j'aurais acheté de ma vie ne m'appartenait pas..... en proie à je ne sais quelle préoccupation.. ma présence, le son de ma voix, la faisaient tressaillir... elle pâlissait... elle tremblait.. et la nuit, en songe, elle murmurait des paroles de trouble... de terreur... aussi, chez moi, dans le monde, partout.... mes pas s'attachaient à ses pas... mes regards épiaient ses regards... ses pensées et jusqu'à son sommeil... mes soupçons s'arrêtaient sur tous ceux qu'un mot, un sourire, une faveur légère, semblaient retenir à ses côtés.

MATHILDE. Oh! oui, oui... c'est bien cela.

DARBERT. Violent, emporté, je la condamnais à fuir les bals, les plaisirs..... j'aurais voulu briser son cœur pour lui arracher ses secrets... J'étais jaloux, madame... je faisais mon malheur et le sien.. je voulais son amour, et c'était son indifférence, sa haine, que j'attirais sur moi. Heureusement je sentis que j'étais un fou.. un insensé.... tant de résignation me désarma, ces soupçons odieux, flétrissans, je les refoulai dans mon cœur, je les renfermai là... au risque d'en mourir... je luttai contre moi-même... j'ai réussi... je suis heureux... ma femme m'entoure d'une tendresse toujours nouvelle, et me paie en bonheur tous les efforts que j'ai faits pour être digne d'elle et de moi!.. Voilà ce que j'ai souffert, madame... voilà mes combats et le prix que j'en ai reçu. Et vous qui cédez à ce mal que j'ai vaincu... vous qui, plus heureuse que moi, commencez par de l'amour... tremblez de finir par de l'indifférence et de la haine... comme j'ai commencé.

MATHILDE. Oh! vous avez raison, je tâcherai de lui cacher mes larmes.... de la haine... de l'indifférence.... voilà tout ce que j'ai obtenu de lui.

DARBERT.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Non, son cœur est toujours le même,
Il est à vous... mais songez-y,
Soupçonner toujours ce qu'on aime,
C'est mériter d'être trahi!..
Au joug qu'on supporte sans peine
On s'abandonne sans rougir;
Mais on cherche à briser sa chaîne
Dès qu'on commence à la sentir.

Dites-vous une bonne fois : J'aurai du courage, et vous en aurez.

MATHILDE. Je me le dis souvent, et je n'en ai pas davantage!.. il me semble toujours qu'il y a dans ses démarches, dans ses paroles, dans ses regards, quelque chose de mystérieux.

DARBERT. Oh! je me reconnais... les mêmes symptômes, la même folie.... Oh! je le sens, ce feu mal éteint, une étincelle pourrait le rallumer... et quand je crois voir en elle cet air de réserve, de mystère étrange, inexplicable...

MATHILDE. Que dites-vous?

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Lucien.

SCENE V.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN. M. Darbert est ici?.. (*Saluant Mathilde.*) Madame....

DARBERT. Je vous attendais...

LUCIEN. Pardon...* je croyais être en retard... car j'ai eu beaucoup d'affaires ce matin... et en ce moment encore j'ai peu de temps à moi. (*Regardant la pendule.*) Une heure environ...

DARBERT. Quoi donc! qu'est-ce qui vous occupe? la querelle d'hier peut-être.

MATHILDE. En effet... Est-ce que cette affaire d'hier a eu des suites, monsieur?

LUCIEN. Du tout, du tout, madame... M. Darbert l'a arrangée...

DARBERT. Oh! ce n'était rien, et M. Lucien aurait tort...

LUCIEN. Sans doute, j'aurais tort de me fâcher de l'impertinence de M. de Mauclair, moi, pauvre jeune homme sans fortune, sans famille, sans nom.... moi dont le cœur appelle en vain les caresses d'un père; je suis jeté dans le monde pour y souffrir les insultes, les railleries, et parce que je me vois en butte aux sarcasmes de M. de Mauclair, un fashionable qui à

* Darbert, Lucien, Mathilde.

l'honneur, lui, d'avoir pour père un intrigant sans ame, toujours vendu et toujours à vendre, de nous éclabousser dans un tilbury qu'il doit et d'étaler dans une loge de l'Opéra son insolence et ses gants jaunes... je dois baisser la tête et lui dire : Merci...

DARBERT. Oh! de l'humeur, vous m'aviez promis de tout oublier?

LUCIEN. Je tiendrai ma promesse...

DARBERT. A la bonne heure! et moi qui ai de l'amitié pour vous.... je veux vous éloigner de Paris pour quelque temps, voilà plusieurs querelles que vous avez en huit jours.

MATHILDE. Et c'est fort mal... c'est comme cela qu'on a des duels, qu'on se bat, qu'on se fait tuer.

LUCIEN. Eh! madame, qu'importe?.. je puis mourir tranquille; on ne me pleurera pas.

Mouvement de Mathilde et de Darbert.

MATHILDE. Comment, monsieur?

DARBERT. Et vos amis?

LUCIEN. Des amis, oui, c'est bien; mais ce n'est pas assez... (*S'efforçant d'être gai.*) Voyons, monsieur Darbert, que faites-vous de moi, où m'envoyez-vous? en ambassade à quelque banquier étranger? en Angleterre, pour m'égayer un peu, ou plus loin, si vous voulez?

DARBERT. Vous ne sortirez pas de France... Mme de Savenay a un frère au Hâvre, un riche négociant à qui son mari me fera l'amitié de vous recommander.

MATHILDE. Et je joindrai ma récommandation à la sienne, monsieur...

LUCIEN. Ah! madame... M. Darbert, si vous saviez combien je suis sensible à l'intérêt que vous me portez... et quand je vous dis que je partirai sans regrets.... (*tendant la main à Darbert*) je vous trompe, je me trompe moi-même, monsieur... (*Se reprenant et allant à la porte de droite.*) Mais voulez-vous me présenter à M. de Savenay, car je suis attendu quelque part, chez un ami... (*A part.*) Et je ne veux pas qu'il m'attende.

MATHILDE, *à Darbert*. Vous trouverez Alfred dans son cabinet.

LUCIEN, *près de la porte*. Venez-vous?... M. de Savenay doit être pressé lui-même, car Théobald de Pont-Cassé, que j'ai rencontré tout-à-l'heure, m'a dit que votre mari ne serait pas chez lui ce matin.

MATHILDE, *vivement et allant à lui*. Ah! il vous a dit cela?

DARBERT, *à Lucien, vivement*. Entrez, mon ami.... (*Bas à Mathilde.*) Et vous, madame, allons, du courage..... faites comme moi! ayez confiance! cela porte bonheur!

Il sort avec Lucien.

SCENE VI.

MATHILDE, *seule, après un silence.*

Oui, je suivrai ses conseils... je saurai lui cacher ma douleur, mon dépit, il ne verra rien; car enfin il se peut que mes soupçons soient injustes, que je le rende malheureux... Alfred... lui malheureux!.. et par moi! il aurait le droit de me haïr! oh! non, il m'aime, et je l'entourerai de soins, d'amour, de confiance, et pour commencer, il peut sortir sans que je lui adresse une seule question, je vais lui porter moi-même...

Elle se dirige vers les gants et le chapeau. Théobald entr'ouvre la porte du fond, et passe sa tête.

SCENE VII.

MATHILDE, THÉOBALD.

THÉOBALD, *la tête à la porte*. Dix heures, il doit être sorti...

MATHILDE, *se retournant et effrayée*. Qu'est-ce? ah!

THÉOBALD, *entrant*. Chut! pardon, belle dame, si j'ose pénétrer chez vous sans valet ni sonnette, comme un mal intentionné...

MATHILDE. Mon Dieu! monsieur, que voulez-vous? que venez-vous faire ici, à cette heure?

THÉOBALD, *reculant*. Comment? est-ce qu'il n'est pas sorti?

MATHILDE. Qui donc?

THÉOBALD. Eh bien! lui, votre mari...

MATHILDE. Vous saviez...

THÉOBALD. Sans doute, ne sommes-nous pas convenus que lorsque je serais sûr de son absence...

MATHILDE, *vivement*. Ah! oui, oui; mais parlez bas!

THÉOBALD, *baissant la voix*. Ne craignez rien...

AIR : *Le fleuve de la vie.*

Comme vous, j'aime le mystère...
Ami discret, amant heureux;
A la beauté qui sait me plaire
Sans parler j'exprime mes vœux.

Mathilde va fermer la porte du cabinet d'Alfred. A part.

Oui, j'ai fait tourner bien des têtes;
Mais, quoique je sois éloquent,
Moi, ce n'est jamais en parlant
Que je fais des conquêtes.

J'ai une autre manière, plusieurs autres..

MATHILDE, *revenant à lui*. C'est hier... cette nuit, au bal, que vous avez entendu donner un rendez-vous? par qui?

THÉOBALD. Eh! eh! eh! permettez, je n'abuse pas d'une position extrêmement avantageuse... je n'ai rien entendu, il me suffit de savoir qu'il a dû sortir ce matin.

MATHILDE. Qui donc?

THÉOBALD. Eh bien, lui! votre mari.... Nos conventions...

MATHILDE. Oui, oui, je sais, je me rappelle, et si vous êtes ici, seul avec moi.... c'est que vous savez ce qui l'attire loin de moi, où il doit aller... mais où donc, monsieur, où donc?

THÉOBALD, *troublé et reculant*. Il n'est donc pas sorti?

MATHILDE, *le retenant vivement*. Si fait, si fait, vous le voyez, votre calcul était juste... nous sommes seuls. (*A part.*) Oh! je saurai enfin....

THÉOBALD, *à part*. Seuls.... c'est vrai... ça me donne un petit frisson... tout singulier.

MATHILDE. Parlez, monsieur Théobald. Oh! je suis au fait... ne craignez rien... je sais tout.

THÉOBALD. Madame... (*A part.*) Oh! voilà ses yeux qui flamboient déjà.

MATHILDE, *allant s'asseoir sur le canapé*. Asseyez-vous donc, je vous prie...

THÉOBALD, *à part*. Près d'elle! (*S'asseyant.*) Pardon.. je...

MATHILDE. Vous avez entendu le rendez-vous? je suis trahie... trahie... n'est-ce pas?

THÉOBALD. Calmez-vous!

MATHILDE. Moi... mais je suis calme... tranquille... voyez, monsieur Théobald.

THÉOBALD. Madame... (*A part.*) Elle me fait l'effet d'être en colère.

MATHILDE. Eh! comment sauriez-vous que M. de Savenay doit être sorti... si vous n'aviez pas entendu Mme Darbert?..

THÉOBALD. Mme Darbert!

MATHILDE. Ah! vous voyez bien? vous le savez, vous l'avouez.

THÉOBALD. Moi!

MATHILDE. Allons, vous voulez me tromper... vous craignez de m'affliger... rassurez-vous... vous avez bien fait de me le dire...

THÉOBALD. Permettez... je n'ai pas dit...

MATHILDE. Mais si....

THÉOBALD. Mais non...

MATHILDE. Ah! vous êtes discret, monsieur Théobald, avec moi?

THÉOBALD. Oh! non... oh! non... je voudrais avoir des secrets pour vous les confier... des secrets à moi... parce que je vous aime...

MATHILDE. Oui... je vous crois, et vous voyez bien que, moi aussi, je vous attendais sans m'inquiéter de ce rendez-vous... de ce rendez-vous que Mme Darbert a donné à mon mari....pour...

THÉOBALD. Pour neuf heures...

MATHILDE, *se levant et passant à droite*. Ah! c'est elle...

THÉOBALD, *se levant*. Plaît-il?

MATHILDE, *à elle-même*. C'est elle... je ne me trompais pas! elle... l'attend... Eh bien! j'irai... (*A Théobald.*) Le lieu, monsieur?

THÉOBALD, *à part*. Ah çà! je me laisse enferrer... moi...

MATHILDE. Le lieu!

THÉOBALD. Eh! que vous importe? si votre amour...

MATHILDE. Le lieu! vous dis-je...

THÉOBALD. Je ne sais pas... je n'ai pas entendu.

MATHILDE. Si fait, si fait, j'irai... vous m'accompagnerez... vous me donnerez votre bras.

THÉOBALD. Moi, sortir avec vous, vous accompagner! certainement... assurément. (*A part.*) Bravo! si nous arrivons rue de Choiseul, ce ne sera pas ma faute, je lui ferai faire du chemin.

MATHILDE. Mais le lieu, monsieur! ah! c'est lui!

THÉOBALD, *apercevant Alfred*. L'autre! il n'est pas sorti, j'étais joué.

SCENE VIII.

MATHILDE, THÉOBALD, ALFRED.

ALFRED, *sans les voir*. Enfin, ils sont partis... elle doit m'attendre!.. (*Apercevant Théobald.*) Ah! monsieur Théobald, par quel heureux hasard...

THÉOBALD *. Un hasard, en effet, je venais, j'étais, je passais, je... (*A part.*) Je dois avoir une figure prodigieusement ridicule.

MATHILDE. M. Théobald est surpris; cela devait être, il te croyait sorti.

ALFRED. Moi! comment?

THÉOBALD. Permettez...

MATHILDE. Oui, sorti pour un rendez-

* Alfred, Théobald, Mathilde.

vous où tu dois être impatiemment attendu, n'est-ce pas, monsieur?

THÉOBALD. Madame... (*A part.*) Oh!

ALFRED. Plaît-il?

THÉOBALD. Je n'ai pas dit. (*A part.*) Je suis dans un guêpier.

MATHILDE. Oh! monsieur l'a su d'une singulière façon. Je devais le savoir aussi, tu n'as point de secrets pour moi, et j'en douterais encore si monsieur n'eût entendu de la bouche même de la personne qui doit s'impatienter...

ALFRED. Cela ne se peut pas. (*Avec un regard sévère.*) Monsieur!

THÉOBALD, *très-embarrassé.* C'est-à-dire, pardon... je vous demande trois mille pardons... je disais à madame : En supposant que votre mari... car ce n'était qu'une supposition... je vous prie de remarquer que ce n'était qu'une chétive supposition.

ALFRED. Si en effet le hasard ou quelque autre circonstance... que je ne peux pas comprendre... avait instruit monsieur d'une affaire qui me réclamerait en ce moment, il doit savoir aussi qu'une indiscrétion de sa part mériterait un autre nom...

THÉOBALD. Comment donc! mon cher monsieur de Savenay, vous pouvez être sûr que jamais, au grand jamais, je ne dirai...

MATHILDE. Ce que vous savez...

THÉOBALD. Moi, je sais.. il me semble que je n'ai pas soufflé un mot.

ALFRED, *bas.* C'est bien.

MATHILDE, *appuyant.* Oui... c'est très-bien.

THÉOBALD, *les regardant alternativement et s'efforçant de rire.* Eh! eh! eh! eh! (*A part.*) Est-ce que ça va durer longtemps comme ca?..

MATHILDE. Quant à moi je n'insiste pas... je ne sais rien... je ne veux rien savoir.

ALFRED, *à part.* Enfin!

THÉOBALD, *à part.* Je respire... c'est la première fois depuis vingt minutes.

MATHILDE, *regardant Théobald.* Mais il aut que je sorte.

ALFRED. Vous!

THÉOBALD, *à part.* Oh! mon Dieu! nous y revoilà!

MATHILDE. Oui... une visite... chez madame Darbert.

ALFRED. Mme Darbert!

MATHILDE. Ne vous dérangez donc pas, mon ami. Si vous ne pouvez pas m'accompagner...

ALFRED, *s'asseyant.* Oh! moi, merci; je ne sors pas ce matin. (*A part.*) Est-ce qu'elle saurait?...

MATHILDE. En ce cas, M. Théobald qui m'offrait tout-à-l'heure avec tant de complaisance...

THÉOBALD. Moi, Madame!

MATHILDE.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Eh bien! j'accepte votre bras!

ALFRED, *bas.*

Restez...

MATHILDE.

Monsieur, je vous en prie.

THÉOBALD.

Quoi! je ne l'échapperai pas!..

MATHILDE.

Venez!

ALFRED, *bas.*

Restez!

THÉOBALD, *à part.*

Quelle agonie!

MATHILDE.

Votre bras.

ALFRED, *bas.*

Je vous le défends.

THÉOBALD.

Grand Dieu! l'épreuve est des plus fortes,
Je dois avoir l'air, je le sens,
D'un homme pris entre deux portes!..

Mon Dieu! madame, je suis désolé... mais je ne puis pas avoir l'honneur...

MATHILDE. Vous me refusez?..

THÉOBALD. Pas du tout... (*Se reprenant.*) C'est-à-dire une affaire importante... la querelle de cette nuit... il faut absolument que je sache où cela en est, car enfin, si le petit Lucien fléchissait, il faudrait bien que moi-même...

ALFRED. C'est ça!

MATHILDE, *à part.* Eh! monsieur, pour me conduire à deux pas, chez Mme Darbert.

THÉOBALD. Mais, si elle n'est pas chez elle...

ALFRED. Chut!

MATHILDE, *à part.* Ce n'est pas là...

THÉOBALD, *à part.* Qu'est-ce que j'ai dit!

MATHILDE, *observant Alfred.* N'importe, vous me conduirez chez sa sœur.

ALFRED. Oui... chez sa sœur.

MATHILDE, *à part.* Ce n'est pas là...

THÉOBALD. Chez sa sœur?

MATHILDE. Non, non, dans la maison où elle est.

THÉOBALD, *allant vers le fond.* Pardon! je cours chez Lucien, rue d'Anjou.

MATHILDE, *qui s'est approchée d'Alfred qu'elle observe.* Eh bien!... c'est votre chemin,

THÉOBALD. La rue de Choiseul...

ALFRED, *se levant*. Ciel!

MATHILDE. Rue de Choiseul... (*A part.*) C'est là...

THÉOBALD, *à part*. J'ai dit une bêtise... (*Haut.*) C'est-à-dire, madame, je voudrais... je ne dis pas... c'est que... (*A part.*) Ah! ma foi! il n'est pas permis de placer un homme dans une situation aussi personnellement désagréable.

MATHILDE, *souriant d'un air de contentement*. De grâce, messieurs! Vous, mon ami, restez... M. Théobald peut vous tenir compagnie.

THÉOBALD. Madame... (*A part.*) Ils s'amusent tous les deux à me promener sur un buisson d'épines.

MATHILDE. Le domestique me suivra... je vais moi-même... cette pauvre Marguerite! j'aurai du plaisir à lui porter des secours en votre nom, monsieur.

THÉOBALD. Marguerite! qu'est-ce que c'est encore?

MATHILDE, *avec ironie*. Une pauvre femme, que M. de Savenay va visiter quelquefois, dans sa mansarde, par charité.

ALFRED, *à part*. Elle a deviné.

MATHILDE, *avec une révérence*. Messieurs, ne vous dérangez pas. (*A part.*) Ah! je la verrai avant lui.

Elle sort par la droite.

THÉOBALD. Cloué ici, avec le mari... c'est extrêmement divertissant.

SCENE IX.

ALFRED, THÉOBALD.

ALFRED, *avec explosion*. Monsieur, monsieur!

THÉOBALD. Eh bien! eh bien!

ALFRED. Silence, sur votre tête, monsieur!

Il remonte le théâtre et regarde.

THÉOBALD, *sur le devant*. Hein? sur ta tête, toi-même!

ALFRED. Ce que vous avez fait est indigne! votre bavardage a jeté le trouble chez moi.

THÉOBALD. Je vous proteste, monsieur, qu'il n'y a pas de ma faute; votre femme m'a pris en traître, je vous donne ma parole d'honneur la plus sacrée, qu'elle m'a pris en traître.

ALFRED, *le serrant fortement*. Silence!... vous avez voulu me perdre dans son esprit, je sais vos projets, vos espérances.

THÉOBALD, *à part*. Il cherche à m'humilier.

ALFRED. Mais, rassurez-vous, je ne vous fais pas l'honneur de vous craindre.

THÉOBALD. Permettez, je n'ai jamais eu la prétention de me faire craindre, au contraire.

ALFRED. Silence! vous dis-je!

Il remonte la scène.

THÉOBALD. Ah! c'est que je ne permets pas qu'on donne des soufflets à mon honneur; ce n'est pas tous les jours fête! si c'est une réparation que vous demandez, vous n'avez qu'à dire... (*A part.*) Une affaire, m'y voilà; je serai blessé, c'est sûr.

ALFRED, *revenant à lui*. Une réparation! oui, monsieur, vous m'aiderez à réparer le mal que vous avez fait; vous allez sortir sur-le-champ, attendre ma femme ou la rejoindre.

THÉOBALD. Ah! bah!

ALFRED. Oui, monsieur, la rejoindre à l'instant, lui offrir votre bras.

THÉOBALD. Ah! bah!

ALFRED. Vous lui direz ce qu'il vous plaira; des choses aimables, spirituelles, si vous pouvez; contre moi-même, si vous voulez; mon Dieu, peu m'importe.

THÉOBALD, *à part*. Ces maris sont d'une fatuité!

ALFRED. Vous offrirez de la conduire rue de Choiseul... elle acceptera... mais vous, vous ferez naître des obstacles, vous retarderez sa marche; enfin, il faut qu'elle n'arrive rue de Choiseul que le plus tard possible, vous comprenez!

THÉOBALD. Très-bien... et pendant ce temps-là, vous... très-bien. (*A part.*) Je vais exercer une jolie profession!

ALFRED. Oh! monsieur, pas de suppositions dont mon honneur, plus que le vôtre, pourrait s'offenser; tout est faux, tout; hâtez-vous, courez... par ici, vous la rejoindrez.

THÉOBALD. Soyez tranquille... (*A part.*) Ah! tu m'as piqué, toi; tu m'as abîmé de sarcasmes, tu me le paieras! (*Alfred le regarde.*) Je pars, restez. (*A part.*) Tu me le paieras, mari!

Il sort par le fond.

SCENE X.

ALFRED, *puis* Mme DARBERT.

ALFRED, *seul*. Et moi, je ne sais où j'en suis, je perds la tête; s'il me trahissait... eh! vite, Mme Darbert, ce billet qu'elle vient de m'écrire pour presser mon départ, elle m'attend, elle est compromise, perdue, je vais envoyer! envoyer! non; j'irai

moi-même, il faut que j'arrive avant eux, avant Mathilde. (*Il va pour sortir, Mme Darbert paraît.*) Ciel! vous, madame!

MME DARBERT, *s'appuyant sur la porte.* Oui, oui, monsieur, morte d'impatience et d'effroi.

ALFRED, *ouvrant la fenêtre et regardant en dehors.* Ma femme!

MME DARBERT. Elle est ici... oh! que je ne la voie pas, que je ne voie personne!

ALFRED, *à la fenêtre.* Non, madame, non, partie.

Il laisse un côté de la fenêtre ouvert.

MME DARBERT, *se laissant tomber dans un fauteuil près de la porte.* Oh! mon Dieu! je n'ai plus de forces, mon courage est épuisé; avec quelle anxiété je vous attendais chez cette femme, l'heure était passée!

ALFRED. Impossible, j'étais retenu par une visite de votre mari.

MME DARBERT. M. Darbert?

ALFRED. Qui m'amenait M. Lucien.

MME DARBERT, *se levant vivement.* Lucien! et mon mari, oh! monsieur, ils étaient ensemble, Lucien! c'est de lui que je viens vous parler.

ALFRED. Comment, de ce jeune homme que peut-être..?

MME DARBERT. Monsieur de Savenay, écoutez-moi. Long-temps, vous m'avez parlé de votre amitié, je l'ai crue, je veux la croire encore pure et sincère, j'avais besoin d'un appui, je n'ai vu que vous, et quand je viens me confier à l'honneur, à la loyauté d'un ami, vous ne voudrez pas que je sorte d'ici avec la pensée que vous n'étiez pas digne de m'entendre.

ALFRED, *à part.* Quel trouble! (*Haut.*) Je vous écoute, madame.

MME DARBERT. Lucien a été insulté hier à ma soirée. M. de Mauclair, votre ami, lui a fait un crime de sa naissance: cette querelle a jeté l'épouvante dans le cœur de sa mère.

ALFRED. Sa mère? Il ne la connaît pas.

MME DARBERT. Mais moi, monsieur, je la connais.

ALFRED. Vous?

MME DARBERT, *se reprenant.* Oui, je la connais, une amie de famille, de la vôtre, peut-être; oh! bien malheureuse; si vous saviez son anxiété, son désespoir, vous en auriez pitié comme moi.

ALFRED. Qui donc, madame, qui donc?

MME DARBERT. Ah! ne me demandez pas son secret, il ferait trop de malheureux; le coupable n'est plus, il y a long-temps; il a été rejoint dans la tombe par ceux qui ont trompé un honnête homme par leur silence; leur silence qu'elle a maudit. Aujourd'hui, elle expie le crime des autres, par ce secret qui doit mourir avec elle, et avec moi; jugez si elle y tient, si elle me supplie de le garder, en m'envoyant à vous, à vous que nous estimons toutes les deux, l'idée seule que mon mari puisse connaître le motif qui m'amène chez vous, que votre femme puisse l'apprendre, la tuerait!

ALFRED. Grand Dieu!

MME DARBERT. Oh! silence, n'est-ce pas?

AIR : *Fils d'un soldat.*

A votre cœur loyal et généreux
Lorsqu'une mère, aux larmes condamnée,
Ose livrer ses craintes et ses vœux,
Et dans vos mains mettre sa destinée,
Ami prudent et discret protecteur,
Ah! taisez-vous! c'est le secret d'un autre,
Cachez-le bien au fond de votre cœur!
C'est une femme enfin! et son honneur
Se met sous la sauve-garde du vôtre!..

ALFRED. Ah! madame, parlez, que puis-je faire pour son fils?

MME DARBERT. Il est seul, seul au monde, monsieur, il ne sait pas que sa mère veille sur lui; il doit l'ignorer à jamais; le ciel vient de lui enlever l'ami à qui sa jeunesse fut confiée.

ALFRED. M. Durville!

MME DARBERT. Dès lors, il n'y a plus personne qui puisse se placer entre sa mère et lui pour assurer son existence, pour veiller sur ses jours.

ALFRED. Mais vous, madame!

MME DARBERT. Moi! (*S'efforçant de sourire.*) Oh! elle ne le veut pas, elle craint mon mari, M. Darbert, que sais-je?.. une folie... mais c'est moi qui vous parlerai d'elle, de son fils, qui vous en parlerai souvent, si vous acceptez. Oh! oui, dites?.. vous ne refusez pas le service que je vous demande pour ces deux infortunés?

ALFRED, *lui tendant la main.* En doutez-vous, madame? Oui, je serai son ami, ma maison sera la sienne, je vous réponds de lui! mais cet intérêt qu'il vous inspire, M. Darbert l'éprouve aussi, madame, car il voulait ce matin l'éloigner de Paris.

MME DARBERT. Lucien!.. l'éloigner de sa mère qui ne le verrait plus! oh! non, non, monsieur, ne les séparez pas.

ALFRED. La querelle d'hier donnait des craintes.

MME DARBERT. C'est ce qui m'ép... (*Se reprenant.*) Ce qui nous épouvante toutes les deux, mais l'affaire s'est arrangée chez moi, on me l'a dit, et pourtant, je tremble encore; aussi, Lucien doit recevoir en ce moment un billet de... (*Se reprenant.*) Un

billet de sa mère, c'est le premier! Elle le prie à genoux de vivre pour elle! qui l'aime tant; mais qu'a-t-elle le droit d'exiger?

ALFRED. Rassurez-vous, M. de Mauclair est mon ami, je le verrai.

Mme DARBERT. Oh! oui, n'est-ce pas? car s'ils allaient se retrouver ensemble, une nouvelle provocation...

ALFRED, *écoutant*. Non; soyez sans crainte.

Mme DARBERT. Oh! vous avez compris les larmes, les prières que je vous ai apportées, et la reconnaissance.

ALFRED, *prêtant l'oreille vers le fond*. Écoutez!

DARBERT, *en dehors*. Merci, c'est inutile.

Mme DARBERT. Mon mari! je suis perdue!

ALFRED. Sortez, madame.

Mme DARBERT. Oh! qu'un secret inviolable...

ALFRED. Madame... (*La porte du fond s'ouvre.*) Il n'est plus temps.

Mme Darbert se jette dans l'embrasure d'une fenêtre, et fait tomber le rideau.

SCENE XI.

ALFRED, DARBERT, Mme DARBERT, *cachée.*

DARBERT. Je ne vous dérange pas?

ALFRED. Moi! (*Regardant autour de lui et ne la voyant plus.*) Ah! je respire.

DARBERT. Vous êtes étonné de me voir, mais je reviens de la banque, et je n'ai pas voulu passer si près de vous, sans vous donner un avis charitable. Eh! mais, vous avez l'air triste, préoccupé?

ALFRED. Du tout, du tout, je vous assure.

DARBERT. Vous m'avez rendu un service et je veux vous en rendre un autre; d'ailleurs, entre maris, il faut se protéger un peu, par esprit de corps.

ALFRED. Que voulez-vous dire?

DARBERT. Oh! c'est une rencontre que j'ai faite ce matin qui m'a donné ces idées-ci... Mon cher ami, il y a dans notre société un fat, M. Théobald, dont il faut se défier, entendez-vous; il est ridicule pour nous, mais il paraît que ces dames sont d'un autre avis. Je l'ai rencontré.

ALFRED. Avec ma femme?

DARBERT. Je n'ai pas dit cela.

ALFRED. Oh! je le sais.

DARBERT. Ah! c'est différent; dam! ça m'avait fait peur pour vous, un confrère! et comme votre femme est un peu jalouse, je voulais vous engager à ne pas trop l'irriter, parce qu'une colère de femme, voyez-vous, c'est terrible; mais puisque c'est vous qui l'avez confiée au bras de M. Théobald...

ALFRED. Et sans crainte, je vous assure.

DARBERT. A l'heure où elle devrait se reposer des fatigues du bal, comme ma femme! mais n'en parlons plus. Pendant que je suis chez vous, vous êtes libre, n'est-ce pas?

ALFRED. Parfaitement.

DARBERT. Vous allez me donner la lettre que vous m'avez promise pour votre beau-frère du Hâvre.

ALFRED. A l'instant. Si vous voulez passer dans mon cabinet, là.

DARBERT. Volontiers. (*Il fait quelques pas et revient.*) Elle me servira, je l'espère, quoique ce petit Lucien me fasse une peur en ce moment-ci...

ALFRED. Comment?

DARBERT. Que voulez-vous? ces diables de jeunes gens, ils vous échappent si vite; il est vrai que je ne l'aurais pas retenu malgré lui; je sais ce que c'est qu'une affaire d'honneur, une première affaire.

ALFRED. M. Lucien!

DARBERT, *allant vers le cabinet*. Il se bat aujourd'hui.

Mme DARBERT, *poussant un cri derrière le rideau*. Ah!

ALFRED, *effrayé*. Ciel!

DARBERT, *regardant*. Hein? qu'entends-je? (*Voyant remuer le rideau.*) Là... (*Regardant Alfred.*) Vous n'étiez pas seul?

ALFRED. Vous croyez... c'est possible.

DARBERT, *allant à la fenêtre*. C'est quelqu'un qui se trouve mal, monsieur.

ALFRED, *se jetant au-devant de lui*. Non, non.

DARBERT, *à mi-voix*. Alfred! ah! c'est mal. Une femme ici... et la vôtre, jalouse, monsieur, jalouse! vous ne savez donc pas ce que c'est que ce tourment-là?

ALFRED. Monsieur, monsieur, je vous jure sur l'honneur...

DARBERT, *baissant la voix*. Renvoyez-la, je vous en prie.

ALFRED, *le poussant vers son cabinet*. Oui, oui, je vous rejoins.

DARBERT, *élevant la voix*. Je vous attends.

Il entre à gauche, Alfred ferme la porte.

SCENE XII.

ALFRED, Mme DARBERT.

Mme DARBERT, *rejetant le rideau, et d'une voix étouffée.* Mon fils!.. Sauvez mon fils!

ALFRED. Madame...

Mme DARBERT. C'est mon fils.

ALFRED. Oh! plus bas.

Mme DARBERT. Sauvez-le! courez!.. il est temps encore. M. de Mauclair, il faut le voir, lui aussi, Lucien, dites que vous connaissez sa famille... sa mère, dites, dites qu'il ne se batte pas... ah! sauvez-le.

ALFRED. Madame, comptez sur moi, je vous en réponds, mais sortez, venez.

Mme DARBERT. Oui, oui, courez!

Il remonte la scène pour sortir. La porte s'ouvre violemment. Mathilde paraît, pâle, haletante, hors d'elle-même.

SCENE XIII.

Les Mêmes, MATHILDE *.

ALFRED. Mathilde!

Mme DARBERT, *appuyée sur le fauteuil.* Ciel!

MATHILDE, *sur le seuil de la porte.* Ah! chez moi! je m'en doutais.

ALFRED. Silence! (*à Mme Darbert.*) Rassurez-vous, madame.

MATHILDE. J'arrive bien mal, n'est-ce pas! Ah! je suis bien indiscrète.

Mme DARBERT. Oh! madame, je vous en supplie...

MATHILDE, *descendant brusquement la scène vers la droite.* Mais qu'elle sorte donc, monsieur! Dites donc à cette femme de sortir!

Mme DARBERT, *se cachant la tête dans ses mains.* Malheureuse!

ALFRED, *à Mme Darbert.* Allez, madame, comptez sur moi, sur mon respect.

MATHILDE. Du respect!

ALFRED, *à Mathilde, avec autorité.* Et sur le vôtre aussi.

Mme DARBERT, *du fond, en suppliant.* Monsieur de Savenay!..

Elle montre la pendule.

ALFRED. J'y cours, madame.

Mme Darbert disparaît.

* Alfred, Mathilde, Mme Darbert.

SCENE XIV.

MATHILDE, ALFRED, *ensuite* DARBERT.

MATHILDE, *prenant vivement Alfred par le bras.* Et où donc, monsieur, où courez-vous?

ALFRED. Silence! Laissez-moi... Pas un mot, pas un geste.

MATHILDE, *exaspérée.* Moi! me taire!.. quand vous êtes un ingrat, un infâme!

ALFRED. Mathilde!

MATHILDE. Oui, un infâme! ah! vous ne m'attendiez pas ici, vous me trompiez tous... mais enfin...

ALFRED. Rentrez, madame, rentrez.

MATHILDE. Laissez-moi.

DARBERT, *entrant par la gauche.* Qu'est-ce donc? ces cris...

MATHILDE, *avec stupéfaction.* Monsieur Darbert!

ALFRED, *cherchant à se contraindre.* Oh! rien... une supposition ridicule.

MATHILDE. Vous trouvez?

DARBERT. Je comprends, une personne qui était ici, n'est-ce pas? et qui vient de sortir... je sais. (*Bas à Alfred.*) Imprudent! que vous disais-je?

MATHILDE. Non, monsieur, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir...

ALFRED. Eh! de grâce!

DARBERT. Si fait, une ancienne cliente de votre mari, qui venait le consulter...

MATHILDE, *vivement.* Ce n'est pas vrai.

DARBERT. C'est moi qui l'ai amenée...

MATHILDE, *vivement.* Votre femme! (*Alfred saisit vivement le bras de Mathilde. Poussant un cri.*) Ah! vous me faites mal, monsieur!

DARBERT. Ma femme!

Il est pâle, défait, et les observe.

ALFRED. N'en croyez rien, monsieur, c'est de la démence, c'est de la folie... une passion effrénée qui causera le malheur de tous ceux qui l'entourent. (*A demi-voix, et jetant un regard à Mathilde.*) Leur mort!

Darbert passe entre eux.

MATHILDE, *que les regards terribles de Darbert épouvantent.* Oh! sans doute... une erreur... je ne sais pas, je n'ai pas vu... c'est impossible.

DARBERT, *allant à Alfred.* Ma femme!

ALFRED. Je vous jure...

DARBERT. Non, oh! non, je ne crois pas. Je... je vous reverrai... Ah!

Il sort vivement par le fond. Musique jusqu'à la fin.

SCENE XV.

ALFRED, MATHILDE.

MATHILDE. Alfred!

ALFRED. Vous triomphez, madame!.. vous nous avez tous perdus... tous!

MATHILDE. Grâce !.. c'est qu'aussi, c'est indigne, c'est affreux.... Alfred, où vas-tu?

ALFRED. Laissez-moi, mes instans sont comptés. Mme Darbert...

MATHILDE. Tu veux la rejoindre.

ALFRED. Que vous importe!.. laissez-moi.

MATHILDE, *se jetant sur la porte*. Non! tu ne sortiras pas!

ALFRED. Que dis-tu, Mathilde? Mathilde!

MATHILDE, *à l'autre porte*. Tu ne sortiras pas!

ALFRED. Rends-moi ces clefs.... ces clefs...

MATHILDE. Tu resteras!

ALFRED, *allant à elle*. Rends-les-moi à l'instant, je l'ordonne.

MATHILDE. Et moi.... je ne le veux pas!

Elle jette les clefs par la fenêtre.

ALFRED. Malheureuse!

Il secoue vivement la porte du fond.

MATHILDE. Non, je ne le veux pas! c'est trop souffrir... tu es sans pitié... Eh bien! moi aussi je serai cruelle, inexorable!... (*La porte cède.—Elle se jette après Alfred.*) Ah!

ALFRED, *la prenant par le bras et la ramenant sur scène*. Madame! laissez-moi... laissez-moi!.. Un homme meurt en ce moment peut-être... et c'est vous, vous qui l'assassinez!

Elle tombe à genoux, et Alfred sort précipitamment par la porte qu'il a brisée.

ACTE III.

Le théâtre représente un boudoir chez Mme Darbert. Entrée au fond. A droite, la porte de la chambre de Mme Darbert. A gauche, celle du cabinet de son mari. A droite, sur le premier plan, une toilette ouverte.

SCENE PREMIERE.

Mme DARBERT, JULIE, *puis* DARBERT.

Au lever du rideau, Julie range la toilette, Mme Darbert entre vivement et comme effrayée, elle a une robe pensée, garnie de fourrure, un voile blanc sur son chapeau.

Mme DARBERT, *entrant*. Julie, Julie! (*Elle lui jette son schall et son chapeau, et se laisse tomber dans un fauteuil devant sa toilette.*) C'est lui! à peine échappée aux poursuites de M. Théobald... et mon fils, mon fils!

DARBERT, *paraissant hors de lui, à la porte d'entrée, et s'arrêtant.*) Ah! (*Elle lui tourne le dos et s'occupe de sa coiffure avec calme; après un instant de silence, Darbert s'adresse à la cantonnade.*) Bien, monsieur, bien! attendez un instant, de grâce...

Mme DARBERT, *se retournant froidement*. C'est vous, mon ami?

DARBERT. Vous rentrez, madame?

Mme DARBERT. Moi? Julie me coiffait, j'allais sortir.

JULIE. Voici le chapeau de madame, je demande pardon à monsieur s'il n'a pas trouvé tout en ordre, mais madame ne fait que de se lever, et...

DARBERT, *les observant*. C'est bien, sortez.

Mme DARBERT. Oui, passez cela dans ma chambre, j'y vais achever...

Elle se lève.

DARBERT. Tout-à-l'heure. (*A Julie.*) Voyez, il y a là quelqu'un qui a besoin de vous... de Joseph... n'importe, allez!

JULIE, *allant à la porte*. J'y vais, monsieur. (*Au moment de sortir, à part.*) Tiens, M. Théobald! Ah! bon Dieu! il est donc tombé... et dans la rue encore! (*Darbert la regarde.*) Je suis à vous, monsieur.

Elle sort.

SCENE II.

DARBERT, Mme DARBERT.

Mme DARBERT. Je vous laisse, mon ami, j'ai à m'occuper.

DARBERT. De quoi donc? de votre toilette? mais non, elle est terminée... toilette du matin... (*Il examine sa toilette.*) Et quand vous seriez sortie...

Mme DARBERT. Oh! j'étais si fatiguée! mais vous avez des affaires...

DARBERT, *la retenant*. Non, rien, je vous assure; je ne suis pas fâché, au contraire, de me trouver avec vous un moment, car

je suis encore tout ému d'une scène dont je viens d'être témoin.

Mme DARBERT, *s'asseyant*. Vous! en effet, vous avez les traits altérés.

DARBERT. Vous trouvez? c'est possible; je sors de chez M. de Savenay... (*Elle se retourne du côté de la glace où il l'observe.*) De chez M. de Savenay, et sa femme vient d'avoir un accès de jalousie...

Mme DARBERT. Elle est jalouse! et sans doute à tort? C'est bien mal!

DARBERT. Vous trouvez... oui, vous avez raison; mais comment se défendre de ces soupçons qui vous déchirent?.. C'est la mort, mais une mort lente, horrible, qui vous arrache cent fois plus que le jour... oui, le bonheur, la confiance, le repos!.. c'est la perte de toutes les illusions! (*Avec explosion.*) C'est l'enfer, voyez-vous!

Mme DARBERT, *avec effroi*. Ah! vous me faites peur.

DARBERT, *se remettant*. Pardon, j'oubliais... je... moi, j'ai plaint cette pauvre Mathilde: elle aime tant son mari! Et si, en effet, elle était lâchement trahie, une pauvre femme sans défense, qui n'a que des larmes! (*S'échauffant peu à peu.*) Un homme, c'est différent, il se vengerait, lui! pour effacer tant d'infamie, il aurait du sang!

Mme DARBERT, *avec effroi*. Monsieur... (*Se remettant.*) Mais quelle apparence que M. de Savenay, si bon, si honorable, la trompe ainsi? Ce serait affreux!

DARBERT. Vous trouvez! Et pourtant il la trompe.

Mme DARBERT. Lui!

DARBERT. Oui, lui, c'est un infâme; il torture à plaisir ce cœur fidèle et tendre, et il se trouve dans le monde, dans notre monde à nous, une femme assez vile, assez misérable, pour accepter la complicité de son crime: vous la connaissez?

Mme DARBERT. Non.

DARBERT, *froidement*. Ni moi non plus; elle était chez lui ce matin, en même temps que moi, car... (*L'observant dans la glace.*) car je suis sorti... de bonne heure, avant vous.

Mme DARBERT. Avant moi! Mais...

DARBERT. Vous n'êtes pas sortie, c'est juste. Elle était chez lui... oh! je ne l'ai pas vue, moi; mais madame de Savenay l'a vue, ou plutôt elle a cru la voir, mais c'est de la folie! (*S'efforçant de rire.*) Vous ne devineriez jamais quelle personne elle a nommée dans son emportement.

Mme DARBERT. Ah! elle a nommé?..

DARBERT. Oui, une femme estimée de tous ceux qui la connaissent, adorée d'un mari qui, depuis quinze ans, achète, à force de soins, de confiance et de tendresse, un amour qui est pour lui le bonheur, la vie! une femme qui serait horrible, dont il faudrait briser le cœur, s'il renfermait tant de lâcheté et de perfidie; et cette femme qu'elle a nommée... (*La faisant tourner de son côté.*) Cette femme, c'est vous!

Mme DARBERT, *se levant*. Moi!

DARBERT. Oui, vous!.. cette femme! sa maîtresse! et...

Mme DARBERT, *l'arrêtant*. Monsieur! monsieur! à cela il n'y avait... il n'y a qu'une réponse possible, le silence et le mépris.

DARBERT. Madame!

Mme DARBERT. Pardon, mon ami, j'ai à sortir; je passe chez moi un instant... je suis à vous.

Elle rentre dans sa chambre.

SCENE III.

DARBERT.

Oh! non, non... avec cet air imposant, cette assurance... me tromper, elle! oh! non, il faudrait mourir! ou plutôt, le traître, l'infâme qui m'a rendu mes combats, mes tourmens, j'irais à lui, et tout son sang.... (*Se reprenant.*) Oh! du calme! j'ai failli me trahir, rougir à ses yeux de mon emportement, et pourquoi? quelles preuves, sur quels indices? faut-il en croire les transports d'une femme jalouse, insensée? et parce qu'un nom est échappé à sa fureur, un nom qu'ensuite elle a nié. Faut-il oublier quinze ans de vertu, de bonheur! faut-il... et pourtant, il était pâle, il tremblait de colère et d'effroi! et pourtant une femme... il y en avait une qui a tressailli à ma voix, là, chez lui, sous ce rideau... il fallait donc l'en arracher, la jeter palpitante aux pieds de son complice... et d'une main désespérée... (*Tombant assis.*) Ah! je m'égare, je suis fou! je me meurs!

SCENE IV.

DARBERT, THÉOBALD.

THÉOBALD, *en dehors*. Merci, mon cher, merci; cela suffit, c'est très-bien. (*Entrant.*) Scélérat de cabriolet, va! Mais je ne partirai pas sans remercier de sa généreuse hospitalité cet honnête M. Darbert...

DARBERT, *s'avançant à lui.* On m'a nommé!..

THÉOBALD, *l'apercevant.* Ah! c'est lui. Ma foi! mon cher monsieur, vous pouvez vous flatter d'avoir pour valet de chambre un drôle qui joue de la brosse d'une manière extrêmement distinguée. Voyez, il n'y parait plus, il m'a remis à neuf des pieds à la tête, car j'étais dans un état! éclaboussé sur toutes les coutures... (*Riant.*) Ah! ah! ah! infâme cabriolet, va! j'étais horrible, et quand j'ai voulu me jeter dans le café voisin, la limonadière a poussé un cri... (*Faisant la petite voix.*) Ah! mon Dieu! ah! fi! ah! l'horreur!.. (*Changeant de ton.*) Et elle m'a jeté la porte au nez, c'est à la lettre. Stupide cabriolet! je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas savoir son numéro.

DARBERT, *d'un air d'indifférence.* Il fallait le prendre.

THÉOBALD. Eh! parbleu! c'était bien mon intention; mais impossible, je n'y voyais plus, j'avais les yeux obstrués, et ce qui m'a molesté le plus profondément, c'est que le propriétaire de cet exécrable cabriolet riait aux éclats... (*Riant d'indignation.*) Ah! ah! ah! indécent cocher! mais je me vengerai, drôle... ou, dès demain... et nous verrons, je rirai, ah! ah! ah!

DARBERT, *le retenant.* Je suis bien aise, monsieur, d'avoir pu vous être utile; j'espère que vous serez moins malheureux.

THÉOBALD. Ma foi! je n'en sais rien, je suis en veine: chez vous cette nuit, et, ce matin, chez M. de Savenay.

DARBERT, *le ramenant.* M. de Savenay, ce matin? Que parlez-vous de M. de Savenay? vous l'avez vu?

THÉOBALD. Parbleu! et sa femme aussi. Voilà encore un ménage... ah! Dieu! si j'y remets jamais les pieds!..

DARBERT. Oui, une querelle, n'est-ce pas? une scène de jalousie?

THÉOBALD. Où je me suis trouvé englobé d'une manière atroce, le mari d'un côté, la femme de l'autre; l'un qui me fait taire, l'autre qui me fait parler, M. Alfred qui a un rendez-vous...

DARBERT, *vivement.* Chez lui!

THÉOBALD. Au contraire... c'est-à-dire, il n'en avait pas du tout; c'est égal, elle veut que je l'empêche d'y aller; lui exige que j'accompagne sa femme, laquelle veut arriver la première, tandis que, de son côté, le mari... est-ce que je sais? est-ce que j'y comprends quelque chose?

DARBERT. Mais enfin Mme de Savenay vous a dit...

THÉOBALD. Ah! oui, elle m'a dit... voilà le comique... Quand nous sommes arrivés, et qu'elle n'a trouvé personne chez la vieille, une pauvre femme, rue de Choiseuil; cent-vingt marches...avec une corde en forme de rampe... Moi, j'étais tout essoufflé; elle, ah bien! oui... elle était rouge, pourpre, cramoisie, ses yeux étaient en feu. Sortez, m'a-t-elle dit, à moi! à moi! Vous vous entendez avec mon mari, monsieur, vous me trompez, monsieur!.. Moi! je vous demande un peu, dans ma position!.. comme si, lorsqu'on fait la cour à une femme...

DARBERT. Vous dites?

THÉOBALD. Plaît-il? (*A part.*) Oh! qu'est-ce que j'ai dit là?

DARBERT. Achevez donc... Vous êtes revenu chez M. de Savenay?

THÉOBALD. Du tout; au contraire, c'est alors que j'ai rencontré ma robe pensée garnie de fourrure.

DARBERT. Hein?

THÉOBALD. Je dis garnie de fourrure. C'est la cause de mes malheurs. Oui, une belle dame qui, en passant près de moi, au coin de la rue de la Paix, m'a regardé et a poussé un cri, un petit cri... Ah!

DARBERT, *réfléchissant.* C'est singulier!

THÉOBALD. Oui, mais ce n'est pas désagréable.

DARBERT. Une robe pensée!..

THÉOBALD. Garnie de fourrure.

DARBERT. Et cette femme, vous l'avez vue!

THÉOBALD. Certainement, j'ai vu son pied, sa taille, sa tournure imposante; mais pour la figure...votre serviteur!..elle fuyait rapidement en retournant vers moi sa tête couverte d'un grand voile blanc.

DARBERT, *très-agité.* Un voile blanc!.. Après?

THÉOBALD. Moi, piqué au vif par les Savenay, et pressé de prendre une revanche, d'ailleurs naturellement aventureux, je m'élance sur les pas de la belle... Mais je m'amuse là à vous conter des vétilles...

DARBERT, *le retenant.* Du tout! continuez... Une robe pensée!

THÉOBALD. Garnie de fourrure. J'allais l'atteindre et la connaître, quand, tout-à-coup, elle se jette dans une citadine qui l'attendait, en me faisant un geste de...

DARBERT. D'effroi?

THÉOBALD. Ou d'amitié... comme ça... (*faisant un geste de la main*) ce qui semblait dire amour, discrétion, et une foule de choses pareilles. Pas d'autre voiture... heureusement j'ai du jarret, je la suis de loin. Mais jugez de ma contrariété quand

je la vois se diriger vers ce faubourg. J'ai cru un moment qu'elle allait sortir de Paris... qui sait? gagner la province... ça pouvait me mener loin.

DARBERT. Enfin, elle s'est arrêtée?

THÉOBALD. Un peu plus bas que votre rue, et quand j'y suis arrivé... bonsoir!.. mon inconnue avait disparu... et je cherchais sa trace, le nez en l'air et les mains dans les poches, quand ce cabriolet, cet imbécile de cabriolet m'a jeté un tombereau à la tête, sur le corps et partout... j'étais fait...

DARBERT, *à part*. Oh! mon cœur se brise...

THÉOBALD. C'est alors que vous m'avez ramassé, et que vos domestiques...

DARBERT. Et cette femme que vous avez vue... bien vue... si vous la retrouviez....

THÉOBALD. Je la reconnaîtrais tout de suite... il me semble la voir encore... avec sa robe pensée, garnie de fourrure... son grand voile blanc... et...

SCENE V.

LES MÊMES, Mme DARBERT, *elle paraît avec le costume qu'il vient d'indiquer.*

Mme DARBERT, *sortant de la chambre. — A la cantonnade*. Oui... je sors... pour une heure.

THÉOBALD, *l'apercevant*. Ah! mon Dieu!

Mme DARBERT, *à part*. * M. Théobald...

DARBERT, *les observant*. Ah!

THÉOBALD, *à part*. Mais c'est ça... c'est ça!

DARBERT, *s'efforçant de sourire*. Oui... n'est-ce pas? c'est singulier!

THÉOBALD, *stupéfait*. Mais non... je ne dis pas....

DARBERT. Si fait... si fait... exactement la même chose... robe pensée, garnie de fourrure... jusqu'au voile blanc. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

THÉOBALD. Eh! mais... (*A part.*) Comment, il rit!... il rit!...

Mme DARBERT. Pardon, messieurs, je sortais...

DARBERT, *à mi-voix, la retenant*. Encore...

Mme DARBERT. Monsieur...

DARBERT, *souriant*. Restez donc, madame, M. Théobald croirait que vous le fuyez...

THÉOBALD. Moi! par exemple... si j'ai seulement l'idée... (*A part.*) Encore un guêpier, et peut-être plus atroce que l'autre!

Mme DARBERT. Je ne comprends pas...

DARBERT. Non... c'est juste... vous ne pouvez comprendre... figurez-vous que vous faites sur lui l'effet d'une apparition... une dame qu'il a rencontrée ce matin, un instant avant mon retour... elle avait votre tournure, votre costume...

Mme DARBERT. En vérité...

THÉOBALD. Eh! non, pas tout-à-fait...la couleur et la fourrure... le... enfin... et puis... dam!... (*A part.*) Je suis en nage.

DARBERT, *riant*. Vous voulez me rassurer... à présent. Ah! ah! ah!

Mme DARBERT, *à part*. Oh! je me meurs!

DARBERT, *gaîment*. Le fait est que si je ne savais pas que ma femme, à l'heure de cette rencontre romanesque... était paisiblement couchée... dans sa chambre où je l'ai retrouvée endormie... tout-à-l'heure...

THÉOBALD. Bah! ah! ah! ah!

DARBERT, *riant plus fort*. A l'instant... Ah! ah! ah! (*S'approchant de Mme Darbert.—Bas.*) Mais, riez donc, madame... vous vous perdez!

Mme DARBERT, *s'efforçant de sourire*. Moi!.. monsieur, en effet, je...

DARBERT, *à Théobald*. Hein?... c'est fort plaisant... ah! ah!

THÉOBALD. Très-plaisant... ah! ah! (*A part.*) Cet homme a une manière de rire qui vous donne la chair de poule.

DARBERT. Eh bien! monsieur Théobald, vous nous quittez déjà... vous allez retrouver la trace de votre belle inconnue?

Il jette un regard sur Mme Darbert.

THÉOBALD. Non, non, j'y renonce... j'y ai perdu trop de temps et vous aussi... ce que je veux savoir maintenant... c'est le résultat de la rencontre de M. de Mauclair et du petit Lucien.

Mme DARBERT, *vivement*. Ah! monsieur. (*Terrifiée par un regard de Darbert.*) Déjà... ce matin... vous croyez...

THÉOBALD. Dam! il a voulu venger son honneur et le mien... sans cela, moi-même...

DARBERT, *à sa femme*. Quelle émotion! madame...

Mme DARBERT. Moi!

THÉOBALD. Qu'est-ce qu'il y a encore? je ne dirai plus rien!... je suis muet!...

ALFRED, *en dehors*. Venez, jeune homme venez!

THÉOBALD. Le voici.

Mme DARBERT. Ah!

DARBERT. Madame. (*Apercevant Alfred.*) C'est lui!...

Il se contient à peine.

* Théobald, Darbert, Mme Darbert.

SCENE VI.

LES MÊMES, ALFRED, LUCIEN.

ALFRED. Venez donc, que je vous rende à vos amis.

Mme DARBERT, *à part, avec joie.* Sauvé !..

THÉOBALD *. Ce cher M. Lucien. (*A Alfred.*) Vous étiez là?

ALFRED. Certainement, prêt à me battre s'il l'eût fallu.

LUCIEN. Ah ! monsieur !...

DARBERT, *regardant sa femme qui ne peut cacher son émotion.* Je comprends, alors !..

THÉOBALD. Cela nous regardait tous les deux ! il paraît que ce fat de Mauclair... a reçu son affaire... bravo ! ça lui apprendra à modérer ses gestes.. heureusement, il n'y a personne de tué.

ALFRED, *avec intention.* Ni de blessé...

Mouvement de joie de Mme Darbert; elle s'est assise.

THÉOBALD. Pas possible?...

LUCIEN. Ce n'est pas ma faute.

ALFRED. L'affaire a été arrangée... et honorablement puisque j'étais là.

DARBERT, *avec ironie.* En effet, c'est une garantie...

THÉOBALD. Arrangée? arrangée? Ah! mais, un instant... ça ne m'arrange pas du tout, moi.

LUCIEN. J'ai dû céder... hier, ce matin encore je ne l'eusse pas fait; la vie m'était à charge... la mort n'avait rien d'affreux pour moi... au contraire, je l'appelais de tous mes vœux... mais depuis une heure, mon sort est changé... l'espérance est rentrée dans ce cœur flétri... je ne suis plus seul au monde... je suis aimé... j'ai une mère !

DARBERT, *à part.* Est-ce qu'ils ne sortiront pas !...

LUCIEN. Une mère, qui m'a ordonné de vivre ponr réclamer des jours qu'elle veut embellir... une mère, que je verrai bientôt peut-être... oh ! je l'avoue, de ce moment mon courage a faibli... ma main a tremblé... j'ai craint la mort... Ah ! pardon, mes amis, pardon... ma mère ! j'embrasserai ma mère !

THÉOBALD. C'est bel et bon! mais permettez, il y a un soufflet de donné et même de reçu...

ALFRED. Qu'importe, puisque ce n'est pas lui ?

THÉOBALD. Mais c'est moi que ça touche... Ah! ah ! on fait des excuses à monsieur qu'on a insulté au moral... c'est bien il s'en contente... c'est très-bien... mais vous croyez que ça va me suffire, à moi, qui ai reçu la chose... au physique... tout le monde l'a vu et entendu ! j'ai cédé mon tour à monsieur parce qu'il y tenait... mais dès qu'il y renonce, je le reprends... je le reprends...

ALFRED. Eh ! non...

THÉOBALD. Eh ! si... eh ! si... allons donc ! l'affaire a eu du retentissement... il faut que mon soufflet soit lavé... il le sera, et tout de suite.

LUCIEN. Arrêtez ! si les excuses de M. de Mauclair ne vous suffisent pas... c'est moi.

Mme DARBERT, *se levant, à part, avec effroi.* Ah ! encore...

ALFRED. Eh ! messieurs, c'est de la folie...

DARBERT, *passant entre Alfred et Théobald.* Oui, de la folie sans doute, monsieur a raison ! vous battre, vous battre ! jeunes fous que vous êtes... parce qu'il a plu à un fat de jeter en l'air quelques paroles insolentes qui n'ont déshonoré que lui ; pour des mots, que sais-je ?... Il vous faut un combat... sans excuses, sans merci !... il vous faut du sang ! Eh ! que demanderiez-vous de plus si ce fat était un infâme... si sa faute était un crime ! que demanderiez-vous de plus... si cet homme s'était dit votre ami... vous avait serré la main comme un frère, et n'avait profité de votre confiance que pour vous arracher cent fois plus que votre fortune... que votre vie! le cœur qui était à vous... et l'honneur ! entendez-vous, jeunes gens, l'honneur? C'est alors qu'il faut un combat sans merci ! c'est alors qu'il faut du sang !... c'est alors que celui qui recule est un lâche... (*Serrant le bras à Alfred.*) N'est-ce pas monsieur ?

ALFRED. Monsieur Darbert...

Mme DARBERT, *se rapprochant.* Grand Dieu !

LUCIEN. Qu'est-ce donc?

THÉOBALD. Il a dit...

DARBERT. Mais pardon... je m'emporte sans motif, j'oublie que tout ceci n'est qu'un projet insensé... qui doit rester sans résultat... puisque des... excuses...

THÉOBALD. Je n'en veux pas... je les refuse.

DARBERT. A la bonne heure ! quant à vous, monsieur Lucien, attendez-moi dans mon cabinet... par là... et vous, madame...

LUCIEN.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Eh ! mais, de moi qu'est-ce donc qu'il réclame?

* Lucien, Théobald, Alfred, Darbert, Mme Darbert.

Pour le servir que puis-je en ce moment?

Mme DARBERT.

Ah! malgré moi, je tremble au fond de l'ame;
Mais il est là, je respire à présent.

THÉOBALD.

C'en est fait... contre un matamore,
Je vais me battre de nouveau,
Dussé-je recevoir encore
Une balle... dans mon chapeau.

Darbert montre à sa femme la porte de sa chambre; elle y entre lentement. Lucien va vers le cabinet, Théobald vers le fond.

ENSEMBLE.

DARBERT.

Rentrez chez vous, rentrez enfin, madame;
Qu'est-il besoin de sortir à présent?
A Lucien.
Attendez-moi, car ici je réclame
De vous, monsieur, un service important.

ALFRED.

Ah! quel regard il jette sur sa femme!
Par quel moyen le calmer à présent?
Je vois, hélas! au couroux qui l'enflamme,
Que tout pour elle est perdu maintenant.

Mme DARBERT.

Que lui veut-il? qu'est-ce donc qu'il réclame?
Oserait-il soupçonner cet enfant?
S'il faut qu'ici la colère l'enflamme,
Que sur moi seule elle tombe maintenant!

LUCIEN.

C'est un service aujourd'hui qu'il réclame,
De son appui, si doux, si bienveillant,
De l'intérêt que me porte sa femme,
Oui, montrons-nous au moins reconnaissant.

THÉOBALD.

Mais d'où vient donc le courroux qui l'enflamme?
Pourquoi prend-il cet air si menaçant?
Penserait-il que j'en veux à sa femme!
D'autres projets m'occupent à présent.

Théobald sort par le fond, Lucien par la gauche, Mme Darbert rentre chez elle, Darbert attend que toutes les portes soient fermées.

SCENE VII.

ALFRED, DARBERT.

DARBERT. Ah! j'ai su me contenir trop long-temps... cette femme a épuisé mon courage et ma pitié... mais à vous, je ne vous dois rien.

ALFRED. Que dites-vous, Darbert?

DARBERT. Rien, que le mépris et l'insulte...

ALFRED, *l'interrompant vivement.* Monsieur! monsieur..... tout autre que vous paierait de sa vie...

DARBERT. C'est la vôtre que je veux. (*Mouvement d'Alfred. Darbert reprend plus bas.*) Pas de bruit, pas de scandale... il faut que l'un de nous deux meure, voyez-vous? Il emportera le secret de l'autre... venez, venez à l'instant.

ALFRED. Mais c'est du délire... Darbert, écoutez-moi, je vous en supplie!

DARBERT. Je sais tout.

ALFRED. Non, vous ne savez rien... j'ai pu être léger, étourdi... mais coupable, jamais!.. et votre femme...

DARBERT. Silence! ne prononcez pas ce nom-là.

ALFRED. Mais je vous jure...

DARBERT, *d'une voix étouffée par la fureur.* Mensonge!.. elle n'était pas là..... chez vous, ce matin, niez-le donc.

ALFRED. Monsieur! (*A part.*) Oh! que dire! que faire!

DARBERT, *de même.* Ce n'est pas sa voix que j'ai entendue, ce n'est pas elle qui s'est échappée après mon départ; elle, que ce Théobald a rencontrée fuyant en criminelle devant moi... devant son juge?.. niez le donc!

ALFRED. Eh! qu'importe! si ce n'est pas...

DARBERT. Ce n'est pas elle que votre fèmme a nommée?.. mais niez-le donc!

ALFRED. Ah! n'en croyez pas les transports furieux d'une insensée!.. (*A lui-même.*) Mathilde! Mathilde!

DARBERT. Et voulez-vous, maintenant, que je traîne votre complice ici, devant vous... que je la force à avouer, la rougeur au front, sa honte et votre infamie?..

ALFRED. C'en est trop!.. vous repoussez ma parole avec mépris... vous me prodiguez l'outrage... et c'est moi qui, à mon tour, aurais le droit de vous demander raison.

DARBERT. A la bonne heure!

ALFRED. Ah! je m'égare!... Non, non, vous saurez... (*A part.*) Un secret confié à mon honneur... le livrer!.. jamais!

DARBERT. Mais viens donc!.. si après t'avoir dit: Traître!.. infâme!..

ALFRED. Monsieur!..

DARBERT, *se mettant face à face avec lui.* Tu ne veux pas que j'aie le droit de te dire: Lâche!

ALFRED. Arrêtez, un pareil mot veut du sang!

SCENE VIII.

LES MÊMES, THÉOBALD.

Il entre précipitamment, une boîte de pistolets à la main.

THÉOBALD*. Mme de Savenay! j'envoyais un billet... non pas un billet doux, parbleu! à M. de Mauclair qui va me rejoindre à deux pas, et je venais de prendre ces pistolets..... ceux du petit Lucien..... quand je l'ai aperçue, pâle, défaite, qui venait par ici.

* Darbert, Théobald, Alfred.

ALFRED. Mathilde !

THÉOBALD. Et moi qui crains toujours quelque bombe prête à éclater...

DARBERT, *redescendant la scène.* C'est elle ! silence ! (*A demi-voix à Alfred.*) Dans un instant... (*Montrant la fenêtre.*) sous ces arbres... vos armes... votre témoin... j'ai le mien.

ALFRED. J'y serai.

Il remonte la scène

THÉOBALD. Qu'est-ce qu'il y a encore... un défi... (*Darbert va vers son cabinet; Alfred, prêt à sortir par le fond, s'arrête tout-à-coup, profite du moment où Darbert va sortir, fait un signe de résolution, et entre précipitamment dans la chambre de Mme Darbert. Théobald qui l'a vu entrer.*) Bah ! dans la chambre de madame...

DARBERT, *se retournant et revenant à Théobald.* Hein ?.. qu'est-ce ?..

THÉOBALD. Rien..... rien..... (*A part.*) C'est qu'il y est ! Je suis anéanti !

Il tombe dans un fauteuil à droite.

SCÈNE IX.

DARBERT, MATHILDE, THÉOBALD.

MATHILDE, *entrant vivement.* Alfred !... mon mari !.... où est-il ? (*Apercevant Darbert qui va entrer dans son cabinet.*) Oh ! M. Darbert !.. (*Elle se précipite vers lui.*) Mon mari, monsieur, où est-il ? qu'en avez-vous fait ?

DARBERT. Moi, madame ?

MATHILDE. Oui, vous ! oh !.. j'ai bien vu, à la fureur qui brillait dans vos yeux... chez moi, ce matin... que vous ne vous quittiez que pour vous rejoindre... et puis, après, il m'a laissée... il m'a dit... je ne sais... je n'ai rien entendu !.. mais vous l'avez revu, n'est-ce pas ?

DARBERT. Que vous importe ! laissez-moi.

MATHILDE. Oui, vous l'avez revu... vous avez ajouté foi à des paroles insensées... à des folies... à ce nom qui m'est échappé... oh ! vous avez eu tort... je perdais la raison... je ne savais plus ce que je disais... j'étais folle... vous ne vous battrez pas !.. c'est moi qui vous aurais livré Alfred... mon mari !.. oh ! rendez-le-moi... il m'aime... il n'aime que moi... moi seule, je vous ai trompé... j'ai menti...

DARBERT. Il n'est plus temps, madame... vous avez enfoncé dans mon cœur un trait mortel... que vous n'en pouvez plus arracher !.. votre jalousie a rallumé la mienne... vous disiez vrai...

MATHILDE. Grand Dieu ! non, non... et votre femme aussi... elle est innocente... elle vous respecte... elle vous honore... vous ne me croyez pas... mais, si elle m'avait enlevé le cœur de mon mari, dirais-je tout cela ?..

DARBERT. Vous disiez vrai, madame, et je vous en rends grâce.

MATHILDE, *lui prenant la main.* Oh ! non..... ou plutôt..... pardonnez..... faites comme moi... je pardonne.

DARBERT. Pardonner !.. vous me faites pitié.

Il rentre, la porte se referme.

THÉOBALD. Il paraît que ça se complique.

MATHILDE. Monsieur ! (*Apercevant Théobald.*) Ah !..

SCENE X.

MATHILDE, THÉOBALD.

THÉOBALD, *à part.* A mon tour... elle va encore me faire parler...

Il va pour sortir.

MATHILDE, *d'une voix suppliante.* Monsieur Théobald... monsieur Théobald ! (*Il s'arrête.*) Quand tout le monde me fuit, m'abandonne..... me repousserez-vous aussi, vous ?

THÉOBALD, *revenant à elle.* Madame..... (*A part.*) Oh ! si elle prend sa petite voix...

MATHILDE. J'ai eu tort avec vous..... je vous en demande pardon, monsieur Théobald. (*Lui tendant la main.*) M'en voulez-vous encore ?

THÉOBALD, *s'attendrissant.* Pas le moins du monde.

MATHILDE. Vous savez où est mon mari ?..

THÉOBALD. Certainement. (*Se reprenant vivement.*) C'est-à-dire non... je ne crois pas... (*A part.*) Je suis repris.

MATHILDE. Oh !.. vous le savez... il court quelque danger.

THÉOBALD. Oh ! pour cela, je crois pouvoir vous assurer que non. (*A part.*) C'est plutôt l'autre.

MATHILDE. Ainsi on ne l'a pas provoqué... il ne doit pas se battre ?

THÉOBALD, *d'un ton solennel.* Je ne connais ici qu'une personne qu'on ait provoquée et qui doit se battre...

MATHILDE. Grand Dieu ! qui donc ?

THÉOBALD, *montrant ses pistolets et s'indiquant.* Voilà !

MATHILDE. Vous ?

THÉOBALD. Oui, moi... être sensible et vindicatif... qui ne peux supporter un affront, ni votre dédain... Oh ! je ne tiens plus à la vie... Qu'est-ce que la vie ?.... Adieu, madame... je vais mourir de mon amour... et d'une balle que m'enverra M. de Mauclair. (*Mathilde écoute au côté de la chambre de Mme Darbert.*) Si j'avais une larme de vous...

MATHILDE, *écoutant.* Silence !

THÉOBALD, *à part.* On dirait que ça lui fait quelque chose. .(*Haut.*) Si j'avais (*Ne la voyant plus, il se retourne et l'aperçoit écoutant à la porte de Mme Darbert, il va à elle.*) Une larme de...

MATHILDE, *écoutant toujours.* Mais c'est lui... c'est sa voix...

THÉOBALD, *à part, redescendant vers la droite.* Lui...elle y est... et si le mari vient, il croira encore que c'est moi... qui lui ai dit... ma foi, qu'ils s'arrangent... je m'évade... je... (*Sortant précipitamment.*) Je m'évade!

Il sort par le fond.

MATHILDE. Ah! c'est lui !

SCENE XI.

MATHILDE, Mme DARBERT.

Mme DARBERT, *paraissant à la porte de la chambre, à la cantonnade.* Allez, monsieur, allez... et plutôt mourir...

MATHILDE. Alfred!

Mme DARBERT, *l'apercevant.* Ciel!

Elles restent un instant muettes.

MATHILDE. Mon mari!.. il est là... chez vous!..

Mme DARBERT. Il sort... à l'instant...

MATHILDE. Chez vous!..

Mme DARBERT. Ah! madame, votre jalousie va faire couler bien des larmes!...

MATHILDE. Mais arrachez donc le doute qui est là!.. dites-moi donc... prouvez-moi donc qu'il n'est pas coupable!..

Mme DARBERT. Et, si du secret qui nous attire l'une vers l'autre, dépendaient mon honneur, ma vie... l'existence d'un malheureux!.. le repos de mon mari!.. si je ne cédais, en entrant chez vous, qu'à un sentiment pur et sacré?..

MATHILDE, *avec colère.* Eh! madame...

Mme DARBERT. Eh bien! oui, puisqu'il faut tout expier!.. j'allais porter à cet Alfred si généreux, si discret... les vœux d'une mère infortunée que vous voyez devant vous et qui ne peut presser dans ses bras un fils... dont les jours étaient en danger... et que lui seul pouvait sauver... il l'a sauvé, madame, et pour prix d'un service que je voudrais payer de mon sang, j'ai jeté le trouble dans sa maison... je vous ai rendus malheureux l'un et l'autre..... ah! pardonnez-moi, madame!.. je suis une pauvre mère, j'ai voulu sauver à la fois, et mon secret... et mon fils qui allait mourir...

MATHILDE. Votre fils!.. votre fils, et qui donc?.. quel mystère !

Mme DARBERT. Mystère affreux en effet! que ma famille a caché malgré moi comme un crime... qui pouvait la déshonorer et me perdre... aujourd'hui, je reste seule pour tout expier... seule et tremblante sous la colère de mon mari, dont vous avez appelé sur moi les soupçons et la vengeance!..

MATHILDE, *tombant à ses genoux en pleurant.* Ah! grâce, grâce à mon tour, madame, j'ai été fatale à tout ce qui m'environnait... mon amour est un amour qui tue!.. oh! ne me maudissez pas, madame!

Mme DARBERT, *la relevant.* Vous maudire!.. et Alfred m'a rendu mon fils... et en ce moment encore, peut-être, il affronte la fureur de M. Darbert!

MATHILDE, *se levant.* Que dites-vous?

Mme DARBERT. Oh! je lui ai rendu ses sermens, à moi seule la douleur et la honte! à moi seule la haine de mon mari.... mais en croira-t-il cette confidence, se laissera-t-il désarmer?

MATHILDE. Oh! je cours le fléchir; où sont-ils?

Mme DARBERT. Je ne sais... ici près... je crois, ils devaient se rejoindre; dans son délire, M. Darbert voulait se battre.

MATHILDE. Oh! venez, madame, venez! et s'il doutait encore, s'il...

On entend un coup de pistolet; elles s'arrêtent et se serrent la main en silence; on entend un second coup.

Mme DARBERT. O mon Dieu!

MATHILDE, *chancelant et tombant sur un fauteuil à gauche.* Alfred!

Mme DARBERT. Ah! courons!

SCENE XII.

LES MÊMES, ALFRED, *paraissant au fond.*

Mme DARBERT, *à Alfred.* Monsieur, monsieur, mon mari...

ALFRED. Il sait tout, madame; c'est vous qui l'avez voulu, et en ce moment, Lucien appelé près de lui...

Mme DARBERT. Près de lui! et cette arme, ce combat?..

ALFRED. Je ne sais, ce n'est pas nous... Ah! les voici... (*Apercevant sa femme.*) Mathilde!.. Mathilde!..

Il va lui donner des soins.

Mme DARBERT. Ciel!

Elle fait un mouvement vers le fond et recule en voyant entrer Darbert.

SCENE XIII.

LES MÊMES, DARBERT, LUCIEN, *puis* THÉOBALD.

LUCIEN. Monsieur, que voulez-vous de moi? quel air agité!..

DARBERT. Venez, venez... (*Il aperçoit Mme Darbert, s'arrête, redescend ensuite jusqu'à elle et lui dit d'une voix basse et émue**.) Madame, je sais tout!

Mme DARBERT. Vous ne me pardonnerez pas!..

DARBERT. Quoi donc?... un passé qui n'était pas encore à moi!.. la faute d'un lâche... ah! s'il vivait du moins... (*Musique jusqu'à la fin.*) Aujourd'hui... ma vengeance ne peut frapper que deux malheureux, et ma vengeance .. (*Se retournant vers Lucien.*) Lucien, embrassez votre mère!

LUCIEN. Moi! vous avez dit...

Mme DARBERT, *prenant la main de Darbert et s'inclinant.* Ah! monsieur, ma vie entière... celle de mon fils. (*Ouvrant les bras à Lucien.*) Mon fils...

Mathilde, ranimée par les soins de son mari, commence à revenir à elle. — Alfred s'approche de Darbert et lui serre la main.

LUCIEN, *s'y jetant.* Ma mère!..

ALFRED. C'est bien!

MATHILDE, *revenant à elle.* Mort! qui donc?.. (*Elle voit Lucien dans les bras de Mme Darbert, et Alfred et M. Darbert se serrer la main.*) Ah! que vois-je!... cette arme... cette explosion... oh! non, non!

Elle se lève, passe au milieu d'eux, les regarde, les touche en respirant à peine.

THÉOBALD, *il entre en riant, il a le bras en écharpe et vient se placer à gauche.* Ah! ah! ah! ah! il m'a blessé... le drôle!.. j'en étais sûr... mais c'est égal... je lui ai donné une fière leçon...

ALFRED, *pressant la main de Mathilde.* Une leçon...

MATHILDE, *poussant un cri.* Ah!..

Elle se jette au cou d'Alfred. — Darbert tend la main à sa femme, et Théobald les regarde avec étonnement. — Le rideau tombe.

* Mathilde, Alfred, Lucien, Darbert, Mme Darbert.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT LOUIS, AU MARAIS.

L'OMBRE DU MARI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Ch. Desnoyer et Du Puy,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 6 JUIN 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CLOVIS, clerc d'huissier..	M. LEVASSOR.	UN BRIGADIER de la garde municipale.............	M. SAINVILLE.*
FERDINAND LEMONNIER, sergent de génie...	M. L'HÉRITIER.	ADELE, mercière, femme de Ferdinand...........	Mlle AUGUSTINE.
RAGOT, portier..........	M. BOUTIN.	FANNY, sa cousine.......	Mme LEMÉNIL.

La scène se passe à Paris.

* M. SAINVILLE, pour empêcher que la première représentation de cette pièce fût retardée de quelques jours, a bien voulu se charger à l'improviste d'un rôle accessoire, dont il a fait un rôle important. Les auteurs lui en témoignent hautement leur reconnaissance.

Une chambre à coucher très-petite. Au fond une alcove et un lit. A la gauche du public, la porte conduisant à la boutique ; en face, une fenêtre, et sur le premier plan, à droite, une petite porte secrète.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe de nuit. Au lever du rideau, il y a une bougie sur la table.

FANNY, *seule*.

(Elle est assise devant une table, occupée à écrire sur un registre.)

Allons, la vente a encore été bonne aujourd'hui ; nous avons fait ce soir plusieurs livraisons assez conséquentes, qui ont joliment remonté la journée. (*Se levant.*) Ma cousine ne doit pas être fâchée de m'avoir donné la première place dans son magasin ; car, depuis ce moment-là, sa maison a fièrement prospéré, et elle peut se flatter maintenant d'être une des plus fortes mercières du faubourg Saint-Honoré. (*Apercevant Ragot par la porte du fond.*) Bonsoir, père Ragot!

SCÈNE II.

FANNY, RAGOT.

RAGOT, *entrant*. J'ai bien l'honneur, mamselle Fanny!

FANNY. Qu'est-ce que vous portez donc là?

RAGOT. C'est le journal du soir que je monte au propriétaire... Ah! s'il n'avait pas tous les jours son journal à lire après le dîner, pauvre cher homme! C'est comme le locataire du troisième, M. Varichon, il 'ne sortirait pas sans avoir lu sa Quotidienne : il ne saurait quoi dire de la journée.

Air du Baiser au porteur.

Vraiment, cela me tarabuste ;
Sans leurs journaux, ces braves gens
Ne pourraient pas savoir au juste
S'ils sont fâchés, s'ils sont contens ;
C'est le journal qui règl' leurs sentimens.
Comme ces gens qu'un' vaine crainte agite,

Qui de docteurs s'entourant pour un rien,
Chaque matin attendent leur visite,
Pour savoir s'ils se portent bien.

FANNY. Dam! on est bien aisé de connaître les nouvelles... Prêtez-le-moi donc un peu, votre journal?

RAGOT. Oh! je ne peux pas, mamzelle. Si le propriétaire savait qu'on se fusse permis de le lire avant lui...

FANNY. Il n'en saura rien.

(Elle lui arrache le journal de la main.)

RAGOT. Mamselle Fanny, rendez-le moi, je vous en prie! Vous allez me compromettre.

FANNY, *ouvrant le journal*. Tiens, il est taché.

RAGOT. Ah! oui, je sais ce que c'est.... c'est moi que j'ai laissé tomber du café dessus en le parcourant.

FANNY. Eh bien! à la bonne heure! j'aime beaucoup vos scrupules après cela.

RAGOT. A propos... et Mme Lemonnier, votre excellente cousine?...... comment se porte l'état de sa santé?

FANNY. Elle est plus triste que jamais.

RAGOT. Elle pense toujours à son défunt... Dieu de Dieu! il pouvait se vanter d'être cruellement aimé, celui-là.

FANNY. Aussi avait-il tout ce qu'il fallait pour plaire: grand, bien fait, un caractère admirable, un bon genre, et si vous ajoutez à cela son uniforme de sergent du génie qu'il portait à ravir, vous aurez une idée du mari que ma cousine regrette.

RAGOT. Que diable! alors, puisqu'il était adoré de sa femme et qu'il l'aimait de même, du moins je le suppose, pourquoi diantre va-t-il désalter?

FANNY. Pourquoi? pourquoi?.... parce qu'il avait donné un soufflet à son lieutenant à la suite d'un repas où la sobriété avait été un peu négligée.

RAGOT. Ah! dam! un soldat, ça ne devrait jamais se griser..... un portier, je ne dis pas, parce qu'il peut toujours allonger le bras jusqu'à son cordon.... et puis, s'il oublie quelques lettres, il les remet le lendemain..... ou le surlendemain; ça retombe sur le dos du facteur; mais dans le militaire, c'est que ça ne badine pas, voyez-vous?.. Alors je comprends: il s'a émigré, pour éviter le désagrément du feu de peloton.

FANNY. Sans doute; il a gagné un port de mer, et s'est jeté sur un bâtiment qui partait pour le Brésil... malheureusement le vaisseau a fait naufrage sur les côtes d'Amérique, et tout a été englouti, équipage et passagers.

RAGOT. Et depuis ce tems-là, la pauvre femme...

FANNY. Elle pense toujours à son mari; elle ne veut pas cesser d'y penser.

RAGOT. C'est une veuve bien rare entre toutes les veuves, mademoiselle Fanny.

FANNY. Et depuis quelque tems c'est bien pis: elle prétend qu'il lui apparaît pendant la nuit.

RAGOT. Ah bah! elle revoit feu son époux dans ses rêves! Quel affreux cauchemar!

FANNY. Oh! je ne plaisante pas là-dessus, moi..... je ne crois pas aux revenans, d'abord.

RAGOT. Vous êtes un esprit fort, vous, mamselle Fanny... écoutez, quinze jours après la mort de ma pauvre défunte, il y a trente-deux ans, elle est revenue trois fois de suite, et elle m'a dit que, si je ne voulais pas croire aux revenans, je la reverrais sans cesse, à chaque instant.... Ah! dam! alors, comme vous pensez bien..... je me suis dépêché d'y croire....... et depuis ce tems-là elle n'est pas revenue! Que le bon Dieu garde son ame!

FANNY. C'est bon.... c'est bon..... il y a dans les visions de ma cousine quelque chose qui n'est pas naturel...

RAGOT. Je crois bien, c'est le ciel qui lui envoie un avertissement...

FANNY. Nous verrons ça....... je ne sais pourquoi j'ai dans l'idée que ça ne vient pas tout-à-fait du ciel... et peut-être...

RAGOT, *à part*. Ah! mon Dieu! si elle allait découvrir le pot aux roses... (*Haut.*) Eh ben! mais je ne vois qu'un remède à tout cela, moi....... c'est d'en épouser un autre.

FANNY. C'est bien là mon avis; mais elle ne veut pas en entendre parler. Peut-être aussi ne trouve-t-elle pas un prétendant à son goût.

RAGOT. Elle n'en manque cependant pas; et, sans parler de beaucoup d'autres, pourquoi ne prendrait-elle pas M. Clovis? Hein, M. Clovis? C'est ça un bon parti: premier clerc d'huissier... deux clercs sous ses ordres, non compris l'invalide qui porte les copies.

FANNY. Il est gentil, votre Clovis!

RAGOT. Mais..... il n'est pas mal..... gai comme un pinson.

FANNY. Oui, et spirituel comme un serin.

RAGOT. Allons, allons, vous lui en voulez..... mais je m'amuse là à bavarder, et le propriétaire s'impatiente de ne pas voir arriver son journal... Au revoir, mamzelle Fanny.

FANNY. Bon soir, père Ragot, bon soir! aussi bien, v'là ma cousine.

(Entrée d'Adèle très-pâle et très-agitée.)

SCENE III.

FANNY, ADÈLE.

FANNY. Eh! mon Dieu! Adèle, qu'as-tu donc?...

ADÈLE. Ce que j'ai? ce que j'ai? tu vas encore te moquer de moi; et cependant tout à l'heure, à travers la montre...... il m'a semblé le voir regarder dans la boutique.

FANNY. Le voir!.... mais qui donc?

ADÈLE. Lui... Ferdinand.

FANNY. Ton mari?

ADÈLE. C'étaient ses traits, son regard...

FANNY, *à part*. Pauvre cousine!

ADÈLE. J'ai ouvert la porte... il n'y avait plus personne.

FANNY. Je le crois bien... Tiens, veux-tu que je te dise? je ne suis pas contente de toi; tu n'es pas raisonnable du tout. Qu'en pareil cas une veuve soit désespérée pendant trois jours, chagrine pendant trois semaines et mélancolique pendant trois mois; c'est très-bien, c'est naturel, ça se fait partout; mais pleurer son mari pendant quinze mois, ça ne se fait jamais, ce n'est pas dans les usages; je dirai même que c'est blesser toutes les convenances.

ADÈLE. Que tu es folle!

FANNY. C'est que je remarque que ton chagrin, au lieu de diminuer, va toujours en augmentant.... tiens.... surtout depuis une quinzaine de jours... depuis que tu as pris le demi-deuil, une toilette si gentille et qui te va si bien!

ADÈLE. Tu trouves?

FANNY.

AIR *du vaudeville de Préville.*

Le demi-deuil! moitié blanc, moitié noir!
Comme une veuve alors est embellie!
Tout à la fois un regret, un espoir
Se disputent le cœur d'une femme jolie.
A des désirs, des vœux irrésolus,
La belle en vain, cherchant à se soustraire,
Pleure d'un œil le bonheur qui n'est plus,
Sourit de l'autre à celui qu'elle espère.

Eh bien! toi, ce n'est pas du tout ça... Tu pleures encore des deux yeux!

ADÈLE. Ah! ce n'est pas sans raisons.

FANNY. Mais quelles sont ces raisons?

ADÈLE. Tu ris toujours quand je te les dis.

FANNY. C'est qu'elles sont si extraordinaires! une ombre, un spectre... des bêtises enfin.

ADÈLE. Tu vois bien.... je ne t'en parlerai plus.

FANNY. Aussi, c'est avec ces contes-là qu'on t'a bercée..... ma pauvre tante, je ne lui en veux pas; mais elle est la cause de tous les chagrins que tu éprouves aujourd'hui avec ta crédulité.... et puis, tu fais des lectures si agréables!..... tu passes ta vie avec les Enfans du mystère, les Fantômes de la caverne, et pour t'achever tu vas voir la *Nonne Sanglante* à la Porte-Saint-Martin.

ADÈLE. Eh! mon Dieu! je sais combien je dois te paraître faible, ridicule, extravagante; je m'en suis dit là-dessus plus que tu ne pourras m'en dire... je me promets toujours d'avoir plus de caractère, de vaincre ma faiblesse... Mais que veux-tu? c'est plus fort que moi... quand je te dis que presque toutes les nuits je le vois, lui, lui-même, Ferdinand, mon mari!

FANNY. En rêve?

ADÈLE. Non, ce n'est point un rêve; c'est bien sa voix qui me réveille; il est là, bien là, au pied de mon lit; il me parle...

FANNY. Il te parle! (*A part.*) Oh! décidément il y a quelque chose là-dessous. (*Haut.*) Et que te dit-il?

ADÈLE. Il me dit...

AIR : *Rose, l'intention d'la présente.*

Ici, pour essuyer tes larmes,
Je veux me voir un remplaçant.
La douleur flétrirait tes charmes.

FANNY.

Moi, j'suis d' l' avis du revenant.

ADÈLE.

Je l'exige, plus de veuvage,
Par toi je veux être obéi.

FANNY.

Une femme, lorsqu'elle est sage,
Doit obéir à son mari.

ADÈLE.

Ce n'est pas tout... déjà lui-même,
Ce remplaçant, il l'a choisi.

FANNY.

Même air.

Mais c'est d'une prudence extrême.
Dis-moi, ma chère, est-il gentil?

ADÈLE.

C'est, quel chagrin mon ame éprouve!
Un sot, Clovis, qu'il a choisi.

FANNY. Clovis!...

Un sot, c'est vrai, mais je l'approuve,
C'est ce qu'il faut... pour un mari.
L'expérience nous le prouve,
C'est excellent pour un mari.

(*Riant.*) Ah! ah! ah! a-t-on jamais entendu parler de maris qui soient revenus de l'autre monde, exprès pour se choisir des successeurs?..... comme si on avait besoin d'eux pour cela!

ADÈLE. Mais voyons, ne ris donc pas toujours.... conseille-moi. Est-ce qu'il faudra que je l'épouse?

FANNY. Silence! je crois que le voilà.

ADÈLE. Clovis?

FANNY. Lui-même; je crois que je l'entends.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CLOVIS.

CLOVIS, *à la cantonnade*. C'est bon, c'est bon, méchantes!... Eh! eh! eh! sont-elles méchantes!...

FANNY. A qui donc en avez-vous, monsieur Clovis?

CLOVIS. Ce sont ces demoiselles qui m'immolent au passage.

ADÈLE. Je leur ai cependant déjà défendu...

CLOVIS. Oh! ce n'est rien..... c'est Mlle Aglaé, qui prétend que j'ai la physionomie agréable.... comme une assignation.... à cause que je suis clerc d'huissier.... Le mot n'est pas mal... j'en suis assez satisfait.

ADÈLE, *bas à Fanny*. Et voilà celui qu'il faut que j'épouse!

CLOVIS. Vous le voyez, cruelle, malgré vos rigueurs, je reviens encore près de vous, plus amoureux, plus passionné que jamais... J'ai des rivaux, je le sais; mais appréciez-moi... voilà tout ce que je vous demande.

AIR *du Premier Prix*.

Le matin lorsque je me lève,
Je crois vous voir dans le brouillard.
Chaque nuit je vous vois en rêve,
Vous me donnez le cauchemar.
J'ai toujours vos yeux dans la tête,
Je dessèche pour vos attraits;
Enfin j'vous aim', que j'en suis bête,
Et je ne changerai jamais;
Non, non, non, non, je ne changerai jamais.

Appréciez-moi, vous dis-je, appréciez-moi!

ADÈLE. Me parlerez-vous donc toujours de cela?... Vous savez bien que c'est impossible.

CLOVIS. Je connais la raison que vous allez m'opposer; je sais que vous allez me dire que la mort de votre mari n'est pas authentique, que la preuve légale n'en existe pas... Mais je vous en préviens, le moyen est usé... il est usé jusqu'à la corde, le moyen.

ADÈLE. Que voulez-vous dire?

CLOVIS. Que demain, au plus tard, vous saurez officiellement à quoi vous en tenir.

ADÈLE. Demain?

CLOVIS. Oui, demain vous aurez l'extrait mortuaire de votre mari... Il est toujours agréable pour une femme de tenir l'extrait mortuaire de son mari... Eh! eh! eh! le mot est fort joli.... j'en suis très-satisfait.

ADÈLE. Monsieur!...

CLOVIS. Ah! pardon, pardon!

FANNY. M. Clovis ne sait ce qu'il dit, ma chère; toutes les démarches qu'on a faites à cet égard ont été infructueuses.

CLOVIS. Ah! je ne sais ce que je dis!... Eh bien! apprenez que c'est le secrétaire général du ministère de la marine qui me l'a promis.

FANNY. A vous?

CLOVIS. Oui, à moi... c'est-à-dire, pas à moi-même, mais à une jeune et jolie nymphe de l'Opéra, que je poursuis depuis quelque tems.

FANNY. Ah! vous poursuivez les nymphes!

CLOVIS. Certainement je la poursuis..... je la poursuis en paiement d'une somme

de 1500 fr., pour le prix d'un fusil de chasse et d'une paire de pistolets de combat.

FANNY. Un fusil! des pistolets!... à une danseuse!

CLOVIS. Oui.... C'est un présent qu'elle a fait à son cousin, qui est sapeur dans la garde nationale... Comme je sais qu'elle a beaucoup de crédit au ministère, je la ménage... je lui envoie des commandemens sous enveloppe, pour que ses domestiques ne sachent rien; et elle m'a bien promis que demain, au plus tard, et peut-être même ce soir, j'aurai la pièce en question.... Si vous le permettez, je vais lui envoyer un mot par le portier. (*Appelant par la porte du fond.*) Père Ragot! père Ragot!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, RAGOT.

RAGOT, *entrant.* Me voilà, me voilà, madame Lemonnier, prêt à vous servir, si j'en fusse capable.

ADÈLE. C'est M. Clovis qui a besoin de vous. (*A Clovis.*) Vous permettez, monsieur, que je vous quitte?

CLOVIS. Comment donc, madame, avec grand plaisir.

FANNY, *à part.* Le sot!

CLOVIS, *à part.* Je crois que j'ai dit une simplicité... Ah! bah!... elles n'y ont pas fait attention. (*A Adèle qui sort avec Fanny.*)

AIR *de la valse de Robin des bois.*

Au revoir, ma belle future.

FANNY, *à Adèle.*

Si les esprits te font frémir,
Épouse-le, va, je t'assure
Que tu ne saurais mieux choisir.
Et, s'il meurt, ne sois pas en peine;
Car, ma chère, après son trépas,
Tu peux en être bien certaine,
Son esprit ne reviendra pas.

CLOVIS.

Au revoir, ma belle future,
Exaucez mon plus cher désir;
Épousez moi, je vous assure
Que vous ne sauriez mieux choisir.

(*Sortie d'Adèle et Fanny.*)

SCÈNE VI.

CLOVIS, RAGOT.

CLOVIS. Eh bien! père Ragot, qu'y a-t-il de nouveau?

RAGOT, *regardant à la porte.* Plus bas, plus bas, monsieur, prenez donc garde! on pourrait nous entendre..... ah! enfin, les v'là dans la boutique, nous pouvons parler.

CLOVIS. Pourquoi donc avez-vous peur, père Ragot? je ne vous ai jamais vu si timide.

RAGOT. C'est qu'il y a du danger..... beaucoup de danger... j'ai peur qu'on ne parvienne à tout découvrir.

CLOVIS. Ça ne se peut pas.

RAGOT. Ça ne se peut pas! eh bien! si je vous disais que la veuve a parlé à ses demoiselles, qu'elle leux y a dit que son mari revenait toutes les nuits, et qu'elles n'ont pas voulu le croire, sa cousine surtout... la petite Fanny, qui était là tout à l'heure. Si la mercière vient à savoir la vérité, elle me fera mettre à la porte, il n'y a pas à dire... et comme je tiens à mon cordon.

CLOVIS. Père Ragot, est-ce que vous voudriez m'abandonner... après toutes les promesses... que je vous ai faites.

RAGOT. C'est pour ça..... je n'ai encore touché que dix francs sur les cent écus que vous m'avez promis, et c'est trop maigre, ça ne vaut pas la peine que je me prête à votre estratagème... à vos évolutions nocturnes.

SCENE VII.

LES MÊMES, FANNY; *elle entre sans être aperçue et reste à la porte qu'elle referme sur elle de tems en tems.*

CLOVIS. Tenez, père Ragot.

(Il lui donne de l'argent.)

RAGOT. Encore deux pièces de cent sous; merci... reste deux cents quatre-vingt fr.

FANNY *à part.* Deux cent quatre vingts francs!

CLOVIS. Laissez-moi faire le revenant une dernière fois...

FANNY. Le revenant!

CLOVIS. Une seule... je ne vous demande que ça.

RAGOT. Bien sûr?

CLOVIS. Bien sûr... et je la déciderai à m'épouser.

RAGOT. Et vous me paierez mes deux cent quatre-vingts francs?

CLOVIS. Je le jure sur votre tête.

RAGOT. Sur ma tête!

FANNY, *toujours à part*. Oh! les scélérats; le revenant, c'était lui!

CLOVIS. Oui, je veux venir la trouver cette nuit pour frapper un dernier coup.

RAGOT, *réfléchissant*. Sur ma tête!

CLOVIS. Et pour complèter l'illusion, je connais un fripier qui me procurera un uniforme pareil à celui du défunt. Heim! c'est là une idée!

RAGOT. Fameux! fameux!

CLOVIS. N'est-ce pas? eh, eh, le moyen est ingénieux, fort ingénieux, j'en suis très-satisfait.

AIR *de l'Héritière*.

S'il faut croire ce qu'on assure,
Le mort était joli garçon.
Comme lui j'ai de la tournure,
Le regard vif et l'air luron;
Sous l'uniforme j'aurai bonne façon.

RAGOT.

Certes, vous devez, mon cher maître,
Fort bien remplir vot' rôle ainsi.

FANNY, *à part*.

Oui, car il est taillé comme il faut l'être,
Pour faire une ombre de mari.

(De ce moment, le public ne la voit plus; elle ne reparaîtra plus qu'à la sortie des deux personnages.)

CLOVIS. Alors c'est entendu, père chose; vous me donnerez la clef de la resserre pour que je puisse m'introduire ici, comme de coutume, par cette petite porte.

(Il montre une petite porte perdue à la droite du public.)

RAGOT. Je ne demande pas mieux, monsieur Clovis; mais vous me promettez encore ....

CLOVIS. Votre argent? je vous le promettrai toujours. (*Il se met à écrire.*) Ah ça! il faudrait porter sur-le-champ ce petit mot-là chez cette danseuse où vous êtes allé l'autre jour.

RAGOT, *à lui-même, pendant que Clovis écrit*. Enfin c'est toujours dix francs, et cent sous qu'on me doit au troisième, avec ça je pourrai nourrir...

CLOVIS. Vos enfans?

RAGOT. Non, mes numéros; un terne sèche, que je poursuis... ah! le gredin!... si je l'attrape... il m'en a fait faire, des pas et des démarches!...

CLOVIS. Tenez, dépêchez-vous, car il se fait déjà tard.

AIR *du Royaume des femmes*.

Partons, mais au revoir!
Le sort nous est prospère;
Mon bonheur, je l'espère,
Sera fixé dès ce soir.
A ce soir! à ce soir!

(*Ils sortent par la porte du fond.*)

SCENE VIII.

FANNY, *seule*.

Ah! les monstres! c'est une horreur! c'est une infamie! c'est une abomination! j'en frémis lorsque j'y pense!.... oser se faire passer pour l'ame de ce pauvre Ferdinand! ah! ça crie vengeance!

AIR *du vaudeville de Mademoiselle Marguerite*.

Vit-on jamais pareille audace!
D'horreur j'en ai le sang glacé.
D'un époux prendre ici la place!
Et la place d'un trépassé!!
Faire le mort près d'une belle,
Certes c'est un trait révoltant...
Passe encore s'il eût auprès d'elle
Joué le rôle d'un vivant.

SCÈNE IX.

FANNY, ADÈLE.

FANNY, *à Adèle qui entre*. Ah! ma chère amie, si tu savais...

ADÈLE. Quoi donc?

FANNY. Tiens, je suis tellement en colère... je ne peux plus parler..... ça m'étouffe...

ADÈLE. Voyons, tâche de te remettre.

FANNY. M. Clovis...

ADÈLE. Il est parti.

FANNY. Je le sais bien, mais il va revenir.

ADÈLE. Non; la boutique est fermée.

FANNY. Ça n'y fait rien..... oh! je sais tout, ma chère.

ADÈLE. Tu sais tout?

FANNY. Si l'on a jamais vu avoir des pareilles inventions!

ADÈLE. Mais qu'est-ce qu'il te prend donc? as-tu perdu la tête?

FANNY Tu sais bien la petite resserre qui est là derrière ta chambre et qui a une sortie sur le jardin?

ADÈLE. Eh bien?

(Musique à l'orchestre.)

FANNY. Attends un peu... écoute...

ADÈLE. Quoi ?

FANNY. Je ne me trompe pas ; j'entends du bruit de ce côté.

ADÈLE. Ah ! mon Dieu !

FANNY. Ne crains rien..... je sais ce que c'est... c'est ton mari.

ADÈLE. Mon mari !

FANNY. Non, son ombre.

ADÈLE, *effrayée*. Fanny, ne plaisantons pas là-dessus.

FANNY. Je ne plaisante pas... je n'en ai pas envie. Oh ! le traître ! le scélérat ! l'infâme !

ADÈLE. Mais de qui parles-tu donc ?

FANNY. Viens, viens ! tu vas tout savoir. rentrons.... Oh ! ces monstres d'hommes ! c'est affreux, ma parole d'honneur !

(Elle l'emmène par la droite.)

SCENE X.

FERDINAND, *à la fenêtre*.

Personne !... (*Il saute sur le théâtre.*) Ma foi, mon cher Ferdinand, te voilà chez toi... ou plutôt chez ta femme.. .. Ah ! cette lumière... elle me trahirait peut-être... (*Il l'éteint. Retournant vers la fenêtre.*) Maudits agens de police ! comme ils me poursuivaient ! c'est égal, j'ai dépisté les chiens... et en deux tems, crac... par dessus le mur du jardin..... décidément la gymnastique est une belle chose... Mais que d'événemens, grand Dieu ! depuis quinze mois ! forcé de quitter la France ; sauvé par miracle d'un naufrage où j'ai vu périr tous mes compagnons de voyage, j'écris vingt fois à ma femme, et je ne reçois jamais de réponse... peut-être que la police a intercepté mes lettres, sans cela... mais j'y songe... si elle avait intercepté aussi celle qui annonçait à ma femme mon retour pour ce soir...

SCENE XI.

ADÈLE, FERDINAND.

ADÈLE, *avec intention*. Bonsoir, Fanny, bonne nuit !

FERDINAND, *à part*. C'est elle..... elle a reçu ma lettre.

ADÈLE, *à part*. Je sais tout à présent... ah ! monsieur Clovis !

(Ferdinand parle bas pendant toute cette scène, et, de tems en tems, regarde du côté de la fenêtre, comme s'il craignait d'être surpris.)

FERDINAND. Enfin, chère amie, c'est toi !... tu ne saurais croire avec quelle impatience je t'attendais !

ADÈLE, *à part*. Le misérable ! c'est qu'il imite jusqu'au son de sa voix.

FERDINAND. Approche donc, que je t'embrasse !

ADÈLE, *avec ironie*. Doucement, monsieur ! vous oubliez quel est ici votre personnage.

FERDINAND. Mon personnage !

(Il veut l'attirer à lui.)

ADÈLE. Ne me touchez pas ! ce serait manquer de présence d'esprit.

FERDINAND, *à part, étonné*. De présence d'esprit... Que veux-tu dire ?

ADÈLE. Si quelqu'un entrait...

FERDINAND. Il n'y a rien à craindre..... personne ne peut venir.

ADÈLE. Personne... si fait... car je vais appeler pour avoir de la lumière.

FERDINAND. Ce n'est pas la peine..... puisque tu es auprès de moi, que je te presse dans mes bras, je n'ai pas besoin de lumière... allons, allons, Adèle..... n'aie donc pas peur... embrasse-moi.

ADÈLE, *commençant à se fâcher*. Encore ! ah ça mais, voulez-vous bien me laisser, monsieur ?

FERDINAND. C'est comme ça que tu me reçois... moi, ton Ferdinand, ton mari, qui revient...

ADÈLE. Oh ! grâce au ciel, je ne crois plus aux revenans.

FERDINAND. Merci.

ADÈLE. Sortez, entendez-vous, sortez sur-le-champ, et que je ne vous revoie jamais.

FERDINAND, *à part*. Est-ce que par hasard j'aurais une fièvre cérébrale ? ou bien est-elle devenue folle ? (*Haut.*) Voyons, reviens à toi, chère amie, tu me prends pour un autre.

ADÈLE. Non, monsieur, je sais parfaitement qui vous etes.

FERDINAND. Et c'est ainsi que tu me traites !

ADÈLE. Cela vous étonne, après votre conduite ?

FERDINAND. Ma conduite !... si j'y comprends quelque chose...

ADÈLE. Allez, monsieur, c'est affreux !.. c'est indigne !..... s'introduire chez moi la nuit !...

FERDINAND. Le beau malheur ! il le fallait bien !

ADÈLE. Et par une porte secrète encore !

FERDINAND. Il n'est pas question de porte secrète ; c'est par la fenetre que je suis entré.

ADÈLE. Par la fenêtre !... Eh bien ! il ne manquait plus que cela... Et que voulez-vous qu'on pense de moi, si l'on vous a vu ?

FERDINAND. Parbleu ! on pensera... tout ce qu'on voudra.... Qu'est-ce que ça me fait... je suis ici chez moi.

ADÈLE, *furieuse*. Chez lui ! chez lui ! Pour la dernière fois, sortez, monsieur.

FERDINAND. Que je sorte !

ADÈLE. Et je vous le répète, ne revenez jamais... Votre amour m'est insupportable.

FERDINAND. Insupportable !

ADÈLE. Un autre a reçu ma foi, mes sermens.

FERDINAND. Un autre !...

ADÈLE. Et jamais je n'éprouverai pour vous ce que j'ai éprouvé, ce que j'éprouve encore pour lui.

FERDINAND. Et c'est à moi que vous faites cette jolie confidence ?... Ah ! j'étouffe de colère !

ADÈLE. Sortez ! monsieur, sortez par où vous êtes venu.

FERDINAND. Par la fenêtre !

(Adèle sort et lui ferme la porte au nez.)

SCENE XII.

FERDINAND, *puis un instant après*, CLOVIS.

FERDINAND. Eh bien ! faites donc quinze cents lieues, exposez-vous donc à être fusillé !... et cela pour apprendre de la bouche de votre femme qu'elle ne vous aime plus, qu'elle en aime un autre, et qu'enfin vous êtes..... Ah ! que ne suis-je resté avec les sauvages du Canada ! (*Musique à l'orchestre*.) Qu'est-ce que c'est ?. (*Clovis, grotesquement affublé d'un uniforme, entre par la petite porte*.) Un homme, je crois !... oui... un homme !... mon rival, sans doute !.... ah ! je le voudrais ! ça me ferait tant de plaisir d'assommer quelqu'un dans ce moment-ci !

CLOVIS. Eh ! eh ! eh ! me voilà encore une fois arrivé sans mauvaise rencontre... J'ai vraiment du bonheur ; jamais personne ne me voit entrer ici.

FERDINAND, *à part*. Si je ne me trompe, c'est un militaire... Eh bien ! tant mieux ! nous pourrons nous couper la gorge ensemble... ça me consolera.

CLOVIS. Il fait noir comme dans un four... Je crois que cette profonde obscurité pourrait bien me rendre téméraire.... Depuis que je m'introduis la nuit chez la charmante veuve, j'ai toujours été fort respectueux.

FERDINAND, *à part*. Hein ? qu'est-ce qu'il dit ? je n'entends pas...

CLOVIS. La faible clarté d'une veilleuse suffisait pour en imposer à ma timide flamme ; mais du moment qu'on n'y voit goutte, je ne réponds plus de rien. Eh ! eh ! eh ! (*Se dirigeant du côté du lit*.) Avançons vers cet asile du mystère.

FERDINAND, *à part*. Oui, avance, avance... tu ne te doute guères de ce qui t'attend dans l'asile du mystère.

(Il entre dans l'alcove et se cache derrière les rideaux.)

CLOVIS, *s'arrêtant*. Un instant !...... Je présume que j'allais faire une betise..... c'est étonnant, mais enfin c'est possible... Clovis, mon bon ami, rappelez-vous que vous n'êtes qu'une vapeur légère..... vous ne devez pas etre autre chose qu'une vapeur légère... ainsi n'allez pas, par une imprudente réalité, faire évanouir la puissance de l'illusion.

FERDINAND, *passant sa tête entre les rideaux*. Qu'est-il donc devenu ?... Ah ! le voilà qui vient.

CLOVIS, *s'approchant du lit*. Quand je pense que là, derrière ces rideaux, repose une intéressante créature douée de mille appas.

FERDINAND, *à part*. La peste te crève, animal, avec tes appas !

CLOVIS. Un ton modeste.

FERDINAND. Brigand, va !

CLOVIS. Un caractère doux.

FERDINAND. Comme je t'étranglerais de bon cœur !

CLOVIS. Un air de candeur, une vraie figure de vierge..... Allons, allons, chassons ces idées séductrices, et ne songeons qu'à bien jouer mon rôle.

FERDINAND, *à part*. Son rôle !

CLOVIS. Adèle !... dors-tu ? (*A part*.) Ah ! que je suis bete !... une voix sépulcrale.... Adèle !... dors-tu ?

FERDINAND, *maîtrisant un mouvement de fureur*. Je ne sais qui me retient...

CLOVIS. Elle a fait un mouvement... son sommeil est agité... elle rêve peut-être de moi... oui, j'en suis sûr, elle rêve de moi... Pauvre petite chatte!... c'est le moment de frapper son imagination par une apparition subite.

FERDINAND, *à part*. Armons-nous de patience, et tâchons de le faire jaser.

CLOVIS. Chère Adèle!...

FERDINAND, *prenant une voix de femme*. Qu'est-ce ?... qui êtes-vous?

CLOVIS. Ferdinand... ton mari.

FERDINAND, *à part*. Ferdinand!... Pourquoi donc prend-il mon nom, ce gaillard-là?...

CLOVIS. J'ai abandonné la demeure céleste des élus.. je viens des Champs-Elysées.

FERDINAND, *à part*. C'est bien possible; ils sont à deux pas d'ici.

CLOVIS. Hein!

FERDINAND. Hein!

CLOVIS, *à part*. J'ai cru qu'elle parlait.

FERDINAND, *de même*. J'ai cru qu'il disait quelque chose.

CLOVIS. Tu n'as pas oublié sans doute ce qui s'est passé entre nous la dernière fois que je suis venu te trouver.

FERDINAND, *à part*. Ah! bon Dieu! qu'est-ce qui s'est donc passé? (*A Clovis, avec la voix de femme.*) Qu'est-ce qui s'est passé?

CLOVIS. Comment! chère amie, tu ne te rappelles pas que tu as juré...

FERDINAND. J'ai juré?...

CLOVIS. D'être la femme de ce pauvre Clovis.

FERDINAND, *à part*. Mon gaillard se nomme Clovis.

CLOVIS. Un jeune homme charmant.

FERDINAND. Un sot.

CLOVIS. Hein!

FERDINAND. Un drôle.

CLOVIS. Madame!

FERDINAND. Un polisson!...

CLOVIS. Madame... madame... voilà des expressions..... (*A part.*) Elle a plus mauvais ton que je ne croyais...

FERDINAND, *d'une voix douce*. Mais dites-moi, mon ami...

CLOVIS. Ah! à la bonne heure... elle se radoucit... Eh! eh! eh! ça me fait un effet. (*Haut.*) Que me veux-tu, chère Adèle?

FERDINAND. Une chose m'étonne, c'est qu'après votre mort, vous soyez encore comme vous êtes... aussi...

CLOVIS. Aussi bien conservé, n'est-ce pas, aussi joli garçon..... eh! eh! eh! tu te souviens, tendre amie, de m'avoir vu à la simple lueur de ta veilleuse, et le fait est que la nuit, dans la demi-teinte, je ne suis pas mal...

FERDINAND, *s'approchant de Clovis*. C'est étonnant pour une ombre, un spectre...

CLOVIS. Ah! ne vous y trompez pas, madame; ce que vous entrevoyez n'est pas mon corps.

FERDINAND. Non?

CLOVIS. C'est une vapeur légère.

FERDINAND. Ah! c'est une vapeur? (*A part.*) J'te vas en donner d'la vapeur!

CLOVIS. Que vos yeux peuvent bien apercevoir, mais que votre main ne saurait atteindre.

FERDINAND, *à part*. Nous allons voir.

(Il lui donne un soufflet.)

CLOVIS. Hein! qu'est-ce que c'est?....... par exemple!... il est solide celui-là, pour un soufflet de femme.

FERDINAND, *le prenant à la gorge*. Misérable!

CLOVIS. Aie! aie! aie!

FERDINAND. C'est donc ainsi que tu trompes une pauvre femme!

CLOVIS. Ne serrez pas si fort... j'étouffe.

FERDINAND, *le tenant toujours à la gorge*. Qui es-tu? depuis combien de tems viens-tu ici? dis, réponds-moi!

CLOVIS. Comment... voulez-vous... que je réponde... vous m'étranglez.

(L'orchestre joue en sourdine l'air: *Garde à vous*.)

FERDINAND, *lâchant Clovis*. Quel est ce bruit?

CLOVIS. Ma foi, allez y voir si vous voulez, je ne suis pas curieux.

(Il veut s'échapper par la petite porte.)

FERDINAND, *se plaçant devant lui*. Tu ne sortiras pas d'ici.

CLOVIS. Mais c'est donc le diable que cet homme-là.

(Il va pour sortir par le magasin, il se trouve face à face avec un brigadier de la garde municipale.)

SÈNCE XIII.

Les Précédens, un Brigadier de garde municipale, FANNY, *une lumière à la main.*

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Halte là!

FERDINAND, *à part.* Les municipaux!... je suis flambé!

(Il se place derrière la porte, de sorte que Fanny ne le voit pas encore.)

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Camarade, j'aurais un mot à vous dire en particulier; si c'était un effet de votre complaisance de m'accompagner jusqu'au poste, je vous communiquerais ça en route.

CLOVIS, *lui présentant un siége.* Parlez, brigadier!... ne vous gênez pas..... certainement je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous être agréable..... De quoi s'agit-il?

LE BRIGADIER. J'ai ordre de vous arrêter.

CLOVIS. Qui ça?... moi!

LE BRIGADIER. Vous-même.. Ferdinand Lemonnier, sergent de génie.

FANNY, *à part.* Le voilà pris dans ses filets!

CLOVIS. Brigadier, votre jugement s'égare... je ne suis point Ferdinand Lemonnier.

LE BRIGADIER. Mon brave, si vous n'étiez pas le particulier en question, que feriez-vous donc ici?

CLOVIS. Ça, c'est une autre affaire... je causais bien tranquillement avec monsieur quand vous êtes entré.

(Il montre Ferdinand.)

FANNY, *reconnaissant Ferdinand.* Ah! mon Dieu!... est-il possible!...

FERDINAND, *bas à Fanny.* Silence!..... ou je suis perdu.

FANNY, *tremblante.* Je... je suis muette.

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Ah! ah!....... vous n'êtes pas seul....... (*A Ferdinand.*) Pourriez-vous me dire, monsieur, quelle affaire importante vous aviez à traiter ensemble à cette heure?

FERDINAND, *bas au brigadier.* Brigadier... ma position ici est extrêmement délicate... à cause... (*montrant Clovis*) à cause du mari...

LE BRIGADIER, *de même.* Ah! oui.... je comprends, je comprends..... à cause du mari..... Au fait, vous ne pouvez pas dire ces choses-là devant lui.

FERDINAND. Sans doute... ça serait trop fort.

LE BRIGADIER, *riant.* Pauvre diable..... il aurait mieux fait de rester où il était.

FERDINAND, *de même.* Ce n'était guère la peine de se déranger pour cela.

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Camarade, je suis vraiment bien fâché de ce qui vous arrive; mais vous connaissez les devoirs militaires aussi bien que moi... il faut que j'exécute mes ordres.

CLOVIS. Brigadier, je vous réitère que vous êtes dans une erreur excessivement profonde.

LE BRIGADIER. Minute, mon camarade, je connais mon affaire... vous êtes sergent du génie, pas vrai?

CLOVIS. Mais du tout!... c'est justement là ce qui vous trompe.... je suis clerc d'huissier... clerc d'huissier, ça n'a pas le moindre rapport avec le génie.

LE BRIGADIER. Voyons, voyons, mon brave, la feinte est inutile et superflue pour le quart d'heure; ainsi demi-tour à droite et en avant.

CLOVIS, *à part.* Est-il bête le brigadier avec son demi-tour!

LE BRIGADIER. Allons, allons, à l'Abbaye! à l'Abbaye!

SCÈNE XIV.

Les Précédens, ADÈLE.

ADÈLE. D'où vient donc tout ce bruit? ciel! mon mari!

(Elle tombe dans un fauteuil.)

CLOVIS. Moi! son mari!

LE BRIGADIER, *à Clovis.* Ah! vous voyez bien, madame vous a reconnu!

CLOVIS. C'est un peu fort, par exemple!

FANNY, *bas à Adèle.* C'est le seul moyen de le sauver.

CLOVIS. La voilà qui revient.... vous allez voir que je ne suis pas son mari.

ADÈLE, *se jetant dans les bras de Clovis.* Ah! cher époux, tu m'es donc enfin rendu!.....

CLOVIS, *cherchant à se débarrasser d'elle.* Hein!.... qu'est-ce que c'est que ça?.... en voilà bien d'une autre à présent! La mal-

heureuse est en délire... ne faites pas attention, brigadier; elle bat la campagne. Regardez-moi donc, madame, je suis Clovis, le malheureux Clovis. (*Il s'échappe de ses mains.*) Cette femme-là a une tendresse conjugale qui est bien insupportable.

LE BRIGADIER. Voyons, sergent, à quoi bon cette frime-là? Vous voyez bien que vous êtes reconnu.

FANNY. Ce pauvre cousin!...... il est reconnu.

FERDINAND. Allons, morbleu! il faut prendre votre parti en brave, puisque vous êtes reconnu.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, RAGOT.

RAGOT, *en entrant.* Il est reconnu monsieur, puisque vous êtes reconnu.

CLOVIS. Allons, à l'autre maintenant! Reconnu, reconnu.... reconnu pour quoi?

RAGOT. Dam!...... probablement pour un.....

CLOVIS. Imbécille!

RAGOT. C'est ce que je voulais dire, monsieur; mais n'importe! puisque vous êtes reconnu, voici la réponse de votre danseuse.

(Il lui remet une lettre)

CLOVIS. Eh! donne donc! (*Il ouvre la lettre et en retire un papier plié.*) Ah! tout va donc s'éclaircir..... vous prétendez que je suis Ferdinand Lemonnier, pas vrai?

TOUS. Eh! sans doute.

CLOVIS. Et voici son extrait mortuaire.

TOUS. Son extrait mortuaire! (*Il lit la lettre.*) « Mon cher monsieur, je ne puis » vous envoyer l'extrait mortuaire de » M. Lemonnier, par une bonne raison, c'est » qu'il n'est pas mort... » il n'est pas mort?

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah!

CLOVIS, *continuant de lire.* « On sait même » qu'il est à Paris, et il est probable qu'en » ce moment il est auprès de sa femme... » (*A part.*) Je suis atterré.

LE BRIGADIER. Vous voyez bien, reconnu!... reconnu!...

(Il veut l'entraîner de nouveau.)

CLOVIS. Attendez donc! il y a encore quelque chose. (*Il lit.*) « Mais le ministre, » désirant me prouver l'intérêt qu'il porte » à votre protégé, l'a compris dans une » ordonnance d'amnistie qui doit être pu- » bliée très-incessamment... Vous en trou- » verez ci-joint l'avis officiel. »

ADÈLE. Est-il possible!

FERDINAND, *arrachant l'avis des mains de Clovis.* Et c'est à vous, mon cher monsieur Clovis, que je suis redevable d'un pareil service! Ah! mon ami, mon cher ami... il faut que je vous embrasse.

(Il lui saute au cou.)

CLOVIS. Laissez-moi donc!...décidément cet homme-là finira par m'étrangler... (*A part.*) Allons, montrons de la grandeur d'ame! (*Haut.*) Mes amis..... mes bons amis..... je n'oublierai jamais les momens agréables que j'ai passés avec vous... et, s'il me faut renoncer à une espérance bien chère, j'aurai du moins pour me consoler ma conscience... et le plaisir d'avoir fait des heureux. (*A part.*) Le mot est fort touchant; j'en suis ému jusqu'aux larmes.

RAGOT, *le tirant par son habit.* Et mes 280 francs?...

CLOVIS. Je vous le répète, je vous les promettrai toujours...

CHŒUR.

AIR *de Jovial en prison.*

Allons, que chacun se retire,
Quand un mari revient de loin,
Il a toujours cent chos' à dire,
Qui se passent bien de témoin.

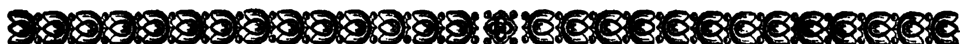
FERDINAND, *au public.*

AIR *d'Yelva.*

Sur votre appui tout mon espoir se fonde,
Vous seuls pouvez me tirer d'embarras.
Ah! quand ici je viens de l'autre monde,
Dans le néant ne me replongez pas.
Si votre arrêt ce soir nous est prospère,
Puisque de moi l'on fit un revenant,
Plus d'une fois je reviendrai, j'espère;
Puissiez-vous tous, messieurs, en faire autant!

FIN.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



LES

AMOURS DE FAUBLAS,

BALLET-PANTOMIME EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX,

de MM. M.******* et Léon,

Maître de ballets du théâtre de Marseille,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 12 JUIN 1835.

Musique de PICCINI, *

Costumes d'après les dessins de M. GIRAUD.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BARON DE FAUBLAS.....	M. HÉRET.	LA COMTESSE DE LIGNOLLE.	Mme FOURCISI.
LE CHEVALIER DE FAUBLAS, son fils..................	M. MARTIN.	JUSTINE, femme de chambre de la Marquise de B.......	Mme CAREY.
LE MARQUIS DE B..........	M. SIMON.	UN BAILLY..................	M. BERNARD.
LE COMTE DE LIGNOLLE....	M. MOESSARD.	UNE ROSIÈRE..............	Mme DUMAS.
ROSAMBERT, ami de Faublas.	M. CAREY, PÈRE.	SON FIANCÉ................	M. CAREY, je.
LE GOUVERNEUR de Faublas.	M. VISSOT.	DOMESTIQUES DU MARQUIS DE B., DOMESTIQUES DU COMTE DE LIGNOLLE, MASQUES, PAYSANS, etc.	
LA MARQUISE DE B........	Mme BERTRAND.		

DANSE.

PREMIER ACTE.	—	*Pas seul.*	—	M. CAREY, jeune.
—	—	*Gavotte.*	—	MM. CAREY, père, MARTIN, Mme BERTRAND.
—	—	*Pas de trois.*	—	M. CAREY aîné, MMmes BERTRAND, DÉSIRÉE LEROUX.
TROISIÈME ACTE.	—	*Pas de trois.*	—	M. MARTIN, MMmes FOURCISI, DÉSIRÉE LEROUX.
—	—	*Pas de deux.*	—	M. CAREY aîné, Mme BERTRAND.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

L'appartement de Faublas. Porte à droite, conduisant dans un cabinet. Porte au fond.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE FAUBLAS, FAUBLAS, SON GOUVERNEUR.

Le baron a fait choix pour son fils d'un gouverneur, et il entend que celui-ci entre immédiatement en fonctions.

SCENE II.

FAUBLAS, LE GOUVERNEUR.

Le jeune homme ne tarde pas à s'apercevoir de l'insuffisance du maître qu'on veut lui donner. Voici ce qu'il propose au précepteur : au lieu d'employer leur

* Pour hâter la représentation de cet ouvrage, M. BARONDEAU a bien voulu se charger de la composition d'une partie du troisième acte.

temps à des leçons inutiles, ils sortiront tous les jours : chacun s'en ira de son côté ; puis, quand la nuit sera venue, ils rentreront ensemble à l'heure dite. Après bien des refus et des menaces, le précepteur accepte et reçoit une bourse en échange de sa complaisance.

SCENE III.

FAUBLAS, LE GOUVERNEUR, ROSAMBERT.

Rosambert vient chercher son ami Faublas. Il s'agit d'aller passer la nuit au bal masqué. « Quel bonheur ! » s'écrie d'abord celui-ci ; mais le gouverneur fait observer que le baron ne le permettra pas. — « Eh bien! qu'est-ce que cela » fait? répond Rosambert. Nous sorti- » rons en cachette : personne n'en saura » rien.—Verrons-nous beaucoup de jolies » femmes à ce bal? demande Faublas avec » empressement? — Ah! espiègle, vous » brûlez d'entamer une intrigue.—Moi !... » oh! non! j'aime une jeune personne, » Sophie, que je dois épouser. Voici son » portrait : je l'ai toujours là, sur mon » cœur; il ne me quitte jamais. Que » m'importent les autres femmes? il n'y » en a qu'une pour moi au monde, c'est » celle-ci. » Il couvre le portrait de ses baisers, lorsque Justine paraît.

SCÈNE IV.

ROSAMBERT, FAUBLAS, LE GOUVERNEUR, JUSTINE.

Justine arrive essoufflée. Elle aperçoit Rosambert ; c'est lui qu'elle cherche dans cette maison où elle vient pour la première fois. Comme le baron pourrait monter chez son fils, on envoie le gouverneur se placer en sentinelle.

SCENE V.

FAUBLAS, ROSAMBERT, JUSTINE.

Voilà plus de deux heures que Justine court après M. Rosambert. Elle a sonné chez lui, dans dix maisons : personne; enfin, on lui a dit qu'elle le trouverait dans celle-ci, et elle demande pardon à Faublas de la liberté qu'elle a prise. Elle remet à Rosambert un billet : c'est de la part de sa maîtresse, la marquise de B. Voici ce dont il s'agit : Mme la marquise, pour se débarrasser de son mari, a prétexté un violent mal de tête, elle est allée se coucher, et pendant qu'on la croira endormie, elle ira au bal masqué, où Rosambert pourra la voir. Celui-ci ne paraît pas si transporté de cette heureuse nouvelle qu'il devrait l'être. C'est que la marquise est coquette, et si elle va à ce bal, ce n'est pas pour lui seul. — « Je ne peux pas entendre » de pareilles calomnies, » répond Justine, et elle veut sortir. Rosambert remarque le carton qu'elle tient à la main. — « Qu'y a-t-il là-dedans?—Une robe de » ma maîtresse. — Quelle idée! » s'écrie Rosambert. Il conjure Faublas de s'en revêtir. Ils iront ensemble au bal. Il le présentera comme sa parente; il se montrera empressé, la marquise en prendra de l'ombrage, elle deviendra jalouse... il l'espère du moins. Malgré l'hésitation de son ami et les refus de Justine de se prêter à une pareille ruse, il finit par les décider tous deux. — « Voici comme il faut mar- » cher, saluer, dit Justine à Faublas. Les » hommes vous feront la cour, vous répon- » drez ainsi, modestement. C'est bien. A » votre toilette, maintenant : passez dans » ce cabinet.—Je ne pourrai jamais m'ha- » biller seul. — Je n'irai cependant pas » vous aider. — Allons, dépêchons! dit » Rosambert. » Faublas prend le carton et court au cabinet.

SCENE VI.

JUSTINE, ROSAMBERT, LE GOUVERNEUR.

Au moment où Faublas disparaît, le gouverneur entre un peu inquiet, annonçant à Rosambert qu'un gros monsieur le suit, qui veut lui parler. Rosambert l'aperçoit dans la pièce qui précède, et le reconnaît : c'est le marquis de B. ! — « Re- » tenez-le un moment, dit-il au précep- » teur. — Comment l'éviter? s'écrie Jus- » tine : où me cacher? — Attends! dans » ce cabinet.—Et ce monsieur qui y est!... » — Que veux-tu y faire? — Il a à peine » eu le temps...—Ma foi! tant pis! rési- » gne-toi, ma pauvre Justine. Le voilà! » et il referme la porte du cabinet sur la femme de chambre.

SCENE VII.

ROSAMBERT, LE MARQUIS DE B.

Le marquis était sûr de trouver là Rosambert. Il n'en peut plus : il a été dans dix maisons avant de le rencontrer. Voici ce qui l'amène : sa femme, la marquise de B., est indisposée ; un violent mal de tête... elle est couchée ; elle dort ; lui s'est esquivé, et vient chercher Rosambert pour aller passer au bal une joyeuse nuit de garçon. — « Impossible, » lui répond celui-ci. Je veille auprès » d'un ami qui a reçu un coup d'épée, et » qui est fort malade. — Tu reviendras » demain : que diable ! il ne mourra pas » cette nuit, ton ami. Et d'abord où est-il? » — Là... dans ce cabinet. — Je vais lui » parler. — Arrêtez !... » Le marquis, en allant du côté du cabinet, aperçoit sur un fauteuil un mantelet qu'on y a oublié. — « Ah ! dit-il, ceci est à l'ami que tu veil- » les?... c'est différent!... Diable? je suis » fâché de vous avoir dérangés..... Je » comprends que tu ne puisses pas le » quitter ainsi... toute une nuit!... Pauvre » garçon!... il a reçu un coup d'épée ! » Et le marquis rit aux éclats. « Pardieu ! » je suis curieux de le voir dormir. » Malgré tous les efforts de Rosambert, le marquis est arrivé près du cabinet : au moment où il colle l'œil contre la serrure pour regarder, la porte s'ouvre violemment, et le marquis reçoit au front un coup qui lui arrache un cri.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ROSAMBERT, FAUBLAS, *en femme.*

Faublas a refermé vivement la porte. Il adresse au marquis de B. les plus pressantes excuses. — « Monsieur, combien je » suis désolé... Ah ! mon Dieu ! vous avez à » la tête une grosseur !.. mais attendez ?... » une pièce de monnaie..... n'ayez pas » peur... » Faublas applique la pièce sur le front du marquis avec tant de force, que celui-ci manque d'en tomber à la renverse, tant la douleur est vive. — « Assez ! merci, » dit-il. Diable ! pour une malade, made- » moiselle a le poignet ferme. Elle est » charmante, mon cher Rosambert, je » vous en fais mon compliment. Allons ! » je me résigne à aller seul au bal. — Et » comment vous déguiserez-vous ? lui » demande Rosambert, fort contrarié de » sa résolution. — Oh ! c'est un mystère ; » personne ne me reconnaîtra, et je sur- » prendrai plus d'un secret. — Diable ! » comment l'éviter? (dit à part Rosam- » bert) moi qui y serai avec sa femme ! » Le marquis prend congé d'eux en leur demandant pardon de les avoir dérangés. En passant auprès de Faublas, il lui prend la main et la lui baise en cachette, puis il sort de l'air le plus heureux du monde.

SCENE IX.

FAUBLAS, ROSAMBERT, JUSTINE, *sortant du cabinet.*

« Eh bien ! dit Rosambert à Justine, » tu as entendu? il va au bal, déguisé ! » comment nous défier de lui ? — Quelle » idée! soyez tranquille, » (s'écrie Justine en courant à la table, où elle écrit quelques mots sur un grand papier) « soyez » tranquille ! je réponds de tout. » Elle court après le marquis. — « Le portrait de » Sophie que j'oubliais, dit Faublas. » Il le met dans sa poche. Rosambert et lui s'éloignent sur les traces de Justine. Au moment où ils partent, le gouverneur entre. Il ne paraît pas médiocrement surpris de voir sortir deux femmes d'un appartement où il n'en était entré qu'une ; et quand il ne trouve plus son élève, il prend le parti d'aller se coucher, fort intrigué de savoir comment tout cela a pu se faire.

Deuxième Tableau.

Changement à vue. Une salle de bal étincelante de lumières. Une foule de masques. Les danses sont formées. — Danse.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE DE B., LA COMTESSE *et* LE COMTE DE LIGNOLLE.

La marquise et la comtesse se rencontrent; elles se saluent. — « Eh bien! monsieur, dit Mme de Lignolle à son mari, » qui rêve à ses charades, vous ne voyez » donc pas Mme la marquise? — Pardon, » je ne l'avais pas aperçue : j'ai la tête » si occupée!... » — Sa femme hausse les épaules. — « Est-ce que nous n'allons pas » nous coucher? demande tout bas M. de » Lignolle. — Pourquoi faire? répond sa » femme. Je me trouve bien au bal, et j'y » reste. — Cela suffit, cela suffit. » Et il offre son bras à ces deux dames, avec lesquelles il va s'asseoir un instant après sur un des côtés du théâtre.

SCENE II.

FAUBLAS, *en femme,* ROSAMBERT, LA MARQUISE DE B., LE COMTE *et* LA COMTESSE DE LIGNOLLE, *assis.*

L'arrivée de Faublas a fait événement dans le bal. Les hommes le regardent avec plaisir, les femmes avec un peu de dépit et de jalousie. Cependant la marquise de B. considère Faublas avec la plus vive curiosité. — « Quelle charmante enfant! dit-elle » à Rosambert. D'où la connaissez-vous? » — C'est ma parente. — Ah! je vous en » fais mon compliment. On n'est pas plus » jolie. — Bravo! dit à part lui Rosambert, » ça va bien. — Mais voyez donc comme » elle a l'air modeste! comme elle baisse » les yeux à chaque compliment qu'on » lui adresse!... Ne soyez donc pas ti- » mide comme ça. Vous m'inspirez un » véritable intérêt : je veux que vous » deveniez mon amie. » En disant cela, la marquise embrasse Faublas sur le front. Rosambert, un peu désappointé, tire son ami par sa robe. — « Que veux-tu que j'y » fasse? répond celui-ci. Il faut bien que je » joue mon rôle. — Venez vous asseoir ici, » près de moi, » dit à Faublas la marquise, qui ne s'occupe plus que de lui; et elle le conduit près de l'endroit où sont assis M. et Mme de Lignolle. Rosambert les suit; il commence à se repentir de sa ruse. Le comte de Lignolle l'arrête : il veut lui réciter une charade qu'il vient de composer. C'est la plus ingénieuse qu'il ait jamais faite. — « Pardon, répond Ro- » sambert; mais au milieu de ce bruit, je » ne pourrai guère saisir... — Parfaite- » ment. *Mon premier...* » Rosambert se dépite. La marquise de B. et Faublas causent avec un abandon de plus en plus inquiétant. Le signal de la danse a commencé : Rosambert saisit ce prétexte; il a invité quelqu'un... il échappe à M. de Lignolle. — « Esprit étroit! » pense celui-ci en le voyant s'éloigner ; mais comme, en se retournant, il trouve une autre personne à côté de lui, il lui continue sa charade : « *Mon second...* » Rosambert a couru inviter la marquise de B., enchanté de trouver une occasion de la séparer de Faublas. — « Invitez aussi votre parente, » lui dit la marquise avec empressement. Rosambert hésite ; mais Faublas, sans se faire prier, lui prend la main. Tous trois se placent.

Dans une gavotte en action, la situation de Rosambert devient de plus en plus critique. Faublas a beau s'observer, ses pas masculins se trahissent de temps en temps. La marquise a tout deviné. Elle a pressé la main de Faublas, et il lui a été répondu avec une vivacité qui ne lui laisse plus de doute. Rosambert voit tout ; il voudrait tout empêcher : enfin la patience lui échappe. « — Madame, dit-il tout bas à » la marquise, il est temps que je fasse » cesser une erreur qui pourrait vous » compromettre si elle se prolongeait... » Il lui raconte que cette prétendue demoiselle est un homme. — « Bon ! quelle » apparence ! s'écrie la marquise. — Je » vous jure que je dis la vérité, répond » Rosambert. — Quelle folie ! cela ne se » peut pas. Savez-vous ce qu'on pré-

» tend? dit en riant la marquise à Faublas, que vous êtes un homme. » Et elle se place de façon que Rosambert ne puisse remarquer la réponse. — « C'est » vrai, répond Faublas avec confusion... » — Je savais bien que c'était une plaisanterie, » s'écrie la marquise en se retournant vers Rosambert; et la danse continue. « C'est trop fort, » dit celui-ci hors de lui. Il pousse un cri. — Qu'y a-» t-il? — Son pied a tourné. » Pendant que Faublas est venu auprès de lui, et qu'il lui adresse les plus vifs reproches sur sa conduite, la marquise de B. est allée trouver Mme de Lignolle et l'a priée de la débarrasser un moment de Rosambert, qui l'obsède de ses poursuites. Celle-ci y consent, et Rosambert, quelque dépit qu'il en ait, est obligé, par politesse et dans la crainte du ridicule, de s'éloigner avec Mme de Lignolle.

La marquise de B. revient près de Faublas. Tous deux vont s'asseoir. — « O ma » Sophie!... » dit à part le chevalier, en tirant à moitié de sa poche le portrait qu'il a emporté. Sa conversation avec la marquise reprend plus vive et plus intime que jamais. Cependant les danses ont recommencé; les quadrilles se forment. Divertissement.

SCENE III.

Les Mêmes, LE MARQUIS DE B.

Quand les danses ont cessé, on entend tout-à-coup un grand bruit, des éclats de rire prolongés: et on voit arriver au milieu de la foule, qui se presse autour de lui, un masque habillé en fleuve, et portant au dos un écriteau sur lequel on lit: *M. le marquis de B. a une bosse au front.* Le marquis (car c'est lui) ne comprend rien à ce qui lui arrive. Tout le monde le reconnaît; on le tiraille en tous sens; il ne sait auquel entendre: il en perd la tête. Cependant la marquise, masquée, s'est glissée parmi la foule; elle a arraché l'écriteau. Le marquis, poursuivi par tous les masques, parvient enfin à leur échapper. Il se trouve nez à nez avec Faublas. « Eh! c'est vous, ma toute belle! lui dit-» il. Vous ici? seule? Qu'avez-vous fait de » Rosambert? — Il est par là... dans le « bal. — Et il vous laisse ainsi? c'est bien » imprudent! car enfin, avec d'aussi jolis » yeux, une tournure si gracieuse... il » pourrait se trouver des gens... » Ici le marquis, tout-à-fait revenu à son ton de galanterie habituel, commence une déclaration à laquelle Faublas ne peut échapper. Il se jette à genoux; sa femme, qui l'observait, le surprend dans cette position. Elle est démasquée. — « Ma femme! » s'écrie le marquis de B., qui croit rê-» ver. — A merveille, monsieur!... Pen-» dant que vous me croyez endormie, » c'est ainsi que vous vous conduisez!... » Je me doutais de pareils tours. Je vous » ai suivi. J'ai voulu vous surprendre. » C'est bien!...— Oh! oh! dit le marquis » en essayant de sourire pour se donner » de l'aplomb. — Cette petite demoiselle, » continue Mme de B., que me dira-» t-elle? Eh! mais! je la connais: c'est » la parente de M. Rosambert. Fi! mon-» sieur, n'avez-vous pas de honte de cher-» cher à séduire une jeune personne de » cet âge? C'est infâme! Remettez-vous, » mon enfant. Je vous prends sous ma » garde, je réponds de vous. Voici mon » bras, partons. Ma voiture est en bas. » C'est chez moi que je vous offre un » asile. Chez moi, dit-elle en se retour-» nant vers son mari, entendez-vous, » monsieur? Nous verrons si, sous mes » yeux, vous oserez abuser de son inno-» cence. — Mais, madame... dit le mar-» quis en les suivant...— Mais, monsieur, » je vous défends de nous suivre. Restez » au bal, puisque vous y êtes si bien... » — Un mot... — Laissez-moi, je ne veux » rien entendre..... » Elle sort avec Faublas.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS DE B.; *puis* ROSAMBERT.

« Cette femme est d'une jalousie! se dit » le marquis de B. resté seul. Après cela, » c'est assez naturel. Qui est le plus at-» trapé après tout?... c'est ce pauvre Ro-» sambert, à qui on enlève sa petite pa-» rente! Ah! ah! ah! » En ce moment, Rosambert revient. Il cherche partout Faublas et la marquise de B.

— « Je sais ce qui vous inquiète... la » petite demoiselle? — Oui. — Elle est » partie.— Comment! — Avec ma femme. » — Pas possible! Où ont-elles été? — » Chez moi. — Il faut courir après. — » Bah! elles sont déjà enfermées. — Je » suis joué. — Allons! mon pauvre Ro-» sambert..... qu'y faire? c'est contra-» riant... — Imbécile! qui a l'air de me » consoler! — Je ne peux pas le regarder

» sans rire. — A-t-il l'air heureux! comme » s'il n'était pas plus mystifié que moi. » — C'est charmant, d'honneur. — Il est » étonnant, en vérité. » Tous deux rient aux éclats en se regardant. Ils sont entourés par la foule des masques qui les entraîne au milieu d'un galop général. La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Le boudoir de la marquise de B.; à gauche, un canapé; au fond, une vaste armoire. Une psyché, pendule, glaces, etc.; à droite, une petite porte de sortie; grande porte au fond.

SCENE PREMIERE.

FAUBLAS, *en femme;* LA MARQUISE DE B., JUSTINE.

Justine achève d'arranger la coiffure de Faublas; elle tient à la main deux ou trois flacons d'essences dont elle l'inonde en riant, puis elle va les renfermer dans une armoire tellement remplie de parfums, de fioles, d'essences de toute espèce, que le chevalier ne peut s'empêcher d'en témoigner sa surprise et son admiration. Scène d'amour entre la marquise et lui, interrompue seulement par quelques espiègleries de Justine. On entend les pas du marquis de B. La femme de chambre emporte à la hâte le chocolat qu'elle avait servi, puis elle va ouvrir.

SCENE II.

LE MARQUIS DE B., LA MARQUISE, FAUBLAS.

« Monsieur, dit la marquise, on ne » vient pas d'aussi bonne heure chez des » femmes. — Il est midi, répond M. de » B. en montrant la pendule, et il me » semble qu'il est temps de déjeûner. A » propos! votre santé, comment est-elle ce » matin? » ajoute-t-il d'un air galant en baisant la main de sa femme. Celle-ci lui répond qu'elle n'est pas sa dupe, qu'elle sait fort bien que c'est à la présence de cette jeune demoiselle qu'elle doit attribuer sa visite empressée. Le marquis, tout en se défendant de cette inculpation, a essayé de prendre la main de Faublas, sans que la marquise s'en aperçût. Le chevalier s'est laissé faire. Le marquis, en continuant d'adresser à sa femme ses protestations, serre la main de Faublas. Celui-ci lui rend son serrement de main avec tant de cordialité, que le marquis en pousse un cri. — « Qu'y a-t-il? » demande la marquise de B., qui a tout remarqué et qui joue la surprise. — « Rien, » rien, » répond M. de B. Cependant il a tiré furtivement un billet doux de sa veste, et le plus adroitement possible il cherche à le glisser dans la poche de la robe de Faublas. Celui-ci l'a senti et a averti d'un regard Mme de B. Elle sourit de la ruse de son mari. Cependant le bras du marquis est arrivé au fond de la poche. Il y a déposé son billet; mais il a senti quelque chose, et il en retire un médaillon fermé. — « Un médaillon! » dit à part la marquise, qui a tout vu. Faublas ne s'est pas aperçu du larcin que le marquis vient de commettre. — « J'ai votre billet, dit-il » à M. de B. C'est bien : soyez tranquille. » — Charmant! pense le marquis; mais » je suis curieux de savoir ce qu'il y a » dans ce médaillon. — Que renferme-» t-il? se demande la marquise... Je le » saurai. »

SCENE III.

LE MARQUIS DE B., LA MARQUISE, FAUBLAS, UN DOMESTIQUE, *puis* ROSAMBERT.

Le domestique annonce M. Rosambert. — « Allez le recevoir, » dit à son mari la marquise, que cette visite met au supplice; mais Rosambert paraît. Après les saluts d'usage, celui-ci observe malignement qu'il gêne peut-être. — « Du tout! » répond le marquis de B. — « Comment ces dames ont-elles passé la nuit? » demande Rosambert. — « Parfaitement, » réplique le marquis. — « Ah! ma petite pa-

» rente s'en est allée du bal sans moi ! » elle s'est esquivée fort adroitement. Elle » a une pétulance, une vivacité dans le » caractère ! Il est vrai que madame l'a » un peu aidée... » Le marquis l'interrompt : — « T'es-tu amusé cette nuit? — » Pas précisément, et cependant il m'est » arrivé la plus drôle d'aventure ! Il faut » que je vous en fasse part. Écoutez : — » C'est inutile, monsieur, dit la marquise. » Je me sens indisposée... — Si madame » voulait se servir de ces sels? » répond Rosambert en présentant un flacon à la marquise : « ils sont souverains. — Merci, » monsieur. L'impertinent ! — Je conti- » nue... » En ce moment on annonce le déjeûner : le marquis invite ces dames à passer dans la salle à manger; mais la marquise fait observer que sa jeune amie est forcée de s'en aller. Elle a un père très-sévère, qui doit être inquiet déjà et qui se fâcherait. Elle sonne et charge Justine de reconduire la jeune personne. — « Allons, cher enfant, » dit en riant Rosambert à Faublas, « je suis peut-être » cause de votre départ; mais vous ne » m'en voudrez pas? » Il offre sa main à la marquise, qui n'ose la refuser. En passant auprès de Faublas, elle lui dit tout bas : « J'irai vous voir. » Pendant qu'elle s'éloigne avec Rosambert, le marquis les suit en faisant des signes d'adieu à la prétendue demoiselle : puis il lui montre sa poche : — « Vous avez ma lettre !... li- » sez-la, mon ange! adieu !... et il lui envoie un baiser.

SCENE IV.

JUSTINE, FAUBLAS.

Faublas est furieux contre Rosambert. Le forcer à partir !... Il lui en demandera raison. — « Savez-vous que pour une de- » moiselle, vous faites bien des armes, » lui dit Justine en le voyant s'escrimer. « Tenez : voici votre mantelet, vos gants. » — Laisse-moi tranquille : je ne m'en » vais pas; » et il s'asseoit sur le canapé. — « Vous ne vous en allez pas ? — Non; » et ne me taquine point, parce que je » suis d'une colère !... — Ah ! c'est que » je n'ai pas peur ! — Eh bien, tiens ! » dit-il en l'embrassant. — « Finissez, mon- » sieur. Et ma maîtresse ! c'est ainsi que » vous y pensez? —Oh! pardon! ta maî- » tresse, je l'aime bien, je te le jure; mais » je suis si malheureux de la quitter, que » je ne sais plus ce que je fais. — Voyez- » vous? Eh bien ! en attendant que vous » soyez un peu consolé, je ne vous ap- » procherai plus. — Je t'attraperai bien ! » — Oh! que nenni ! » Faublas court après elle; elle l'évite, jusqu'à ce que, ne sachant plus où se réfugier, elle ouvre la petite porte secrète et la referme sur elle. Justine a trouvé un asile; elle refuse de l'abandonner à moins d'une garantie. Cependant Faublas entend des pas : le marquis, la marquise et Rosambert reviennent; Rosambert, qui parlera peut-être, s'il le retrouve là. — « Ouvre-moi ! » crie-t-il à Justine : « voilà quelqu'un. » Celle-ci s'imagine toujours que c'est un jeu, et ne tient aucun compte de ses prières. — « Comment faire? où me fourrer? Der- » rière ce canapé ! » Il y court. Au moment où il se cache, Justine entr'ouvre la porte; elle n'a que le temps de la retirer sur elle en apercevant les personnes qui entrent.

SCENE V.

LE MARQUIS DE B., LA MARQUISE, ROSAMBERT.

Rosambert accompagne monsieur et madame de B. jusqu'à la porte. Il jette un coup d'œil dans la chambre : « En- » fin il est parti ! » se dit-il; puis il prend congé du marquis et de sa femme, et s'éloigne. Celle-ci paraît très-souffrante. Son mari veut appeler; elle le retient, le regarde un moment, puis s'écrie tout-à-coup en fondant en larmes : — « Ah ! que je suis malheureuse! » Le marquis paraît fort surpris : on lui dit d'aller fermer la porte, il obéit sans trop se rendre compte de ce qu'on lui veut. Madame de B. se livre alors à une excessive douleur. Il essaie de la consoler; mais elle le repousse.—« Vous ne m'aimez plus, lui dit- » elle; vous me ferez mourir de chagrin. » Perfide! nierez-vous que vous n'ayez » cherché à plaire à cette demoiselle » qu'imprudemment j'ai amenée chez moi? » nierez-vous que là, sous mes yeux, vous » n'ayez glissé un billet doux dans sa » poche? Mais il y a plus, monsieur, vous en » avez retiré un médaillon. — Aïe! Aïe! » —Son portrait sans doute? Asseyez-vous » là, près de moi. Je veux le voir : qu'en » avez-vous fait? — Je ne sais... je... — » Il est là... dans votre veste. — Vous » croyez? — Tenez ! le voilà... Ouvrez-le, » monsieur... — Mais... —Voyons !... ou- » vrez !» Le marquis obéit. «Une femme!»

s'écrie-t-il avec étonnement. — « Une » femme! » dit à part la marquise furieuse. Pendant tout ce temps Faublas cherche à deviner ce qui se passe sur le canapé. — « Eh bien! reprend monsieur de B., » ce n'est pas le portrait de cette demoi- » selle; vous aviez tort. — Donnez-moi » ce médaillon.—Non pas : il faut aupa- » ravant que j'aie obtenu mon pardon, » et j'en veux un gage, un baiser.—Finis- » sez donc, monsieur... Une pareille scène » entre gens mariés! ça n'a pas le sens » commun.—Mon médaillon est à ce prix. » —En vérité, monsieur le marquis, vous » devenez fou. » Tout en parlant ainsi elle résiste, mais ses forces la trahissent... le marquis lui abandonne le portrait. Faublas s'est bouché les oreilles de désespoir. En ce moment Justine ouvre bruyamment la petite porte. — « Impertinente! lui » dit le marquis.—Pardon : je ne savais » pas qu'il y eût du monde ici, » répond-elle en souriant. « Est-ce que madame est in- » disposée? — Ce n'est rien, répond mon- » sieur de B. Voulez-vous que nous re- » tournions au salon, mon amour? de- » mande-t-il à la marquise.—Volontiers, » monsieur. » Le marquis sort d'un air triomphant avec sa femme, qui, en passant près de sa camériste, lui dit avec un gros soupir : — « Ah! ma pauvre Justine! »

SCENE VI.

FAUBLAS, JUSTINE.

« Quelle trahison! quelle infamie! » s'écrie Faublas en quittant le canapé. Il est hors de lui. Cette femme qui prétend l'aimer! oh! ce n'est pas un cœur comme celui-là qu'il faut au sien. Sophie!... il s'en souvient alors... quelle différence! Justine rit de sa colère. En ce moment, la marquise de B. revient, demandant son mantelet, ses gants; elle va sortir... Elle aperçoit Faublas et reste stupéfaite.

SCENE VII.

FAUBLAS, LA MARQUISE, JUSTINE.

— « Vous ici, dit la marquise. — Cela » vous étonne, madame? je le conçois; » mais je ne suis pas sorti.—Et où étiez- » vous? — Là, madame... là... derrière ce » canapé. Vous ne vous en doutiez point, » n'est-ce pas? Perfide! C'est ainsi que » vous m'aimez! que vous pensez à moi! » Je pars... je ne veux rien entendre. — » Justine! fermez la petite porte, et pre- » nez-en la clef. » Justine obéit et sort par le fond. — « Vous m'écouterez, mon- » sieur, continue madame de B. : si j'ai » paru vous oublier, c'est que le marquis » tenait un médaillon que je voulais » avoir. Le voici. Il renferme un por- » trait de femme. Quelle est-elle? — Une » jeune personne que j'aime, que je dois » épouser, c'est vrai, madame. — Vous! » vous l'aimez!... mon Dieu! que je suis » malheureuse! » Elle pleure abondamment.

Faublas est touché de son désespoir; il revient à elle; il veut la consoler. Madame de B. pardonne, mais elle refuse de rendre le portrait. Justine reparaît alors, précédant à peine madame de Lignolle, qui entre vivement. La marquise n'a que le temps d'essuyer ses yeux : Faublas essaie de paraître calme.

SCENE VIII.

LA MARQUISE DE B., FAUBLAS, Mme DE LIGNOLLE.

« Eh! bonjour, ma toute belle! » dit madame de Lignolle à la marquise en entrant. Elle reconnaît la petite demoiselle qu'elle a vue au bal. — « Comme » vous avez toutes deux l'air triste! que » vous est-il donc arrivé? — Je me suis » trouvée indisposée. — Vous vous serrez » peut-être trop... En effet!... c'est cela » qui vous rend malade... Moi, je ne » pourrais supporter d'être ainsi à la » gêne : je suis toujours à mon aise... » tenez! » dit-elle à Faublas en lui faisant toucher la taille de sa robe. « Voyez! » la marquise a un mouvement d'humeur. — « Vous ne savez pas ce qui vient de m'ar- » river? continue madame de Lignolle. » Mon mari s'est avisé de vouloir con- » duire, et tout-à-l'heure, il nous a à peu » près versés sous vos croisées. Vous per- » mettez que je rarrange un peu ma » toilette? » Madame de Lignolle se place devant une glace, rajustant sa coiffure, s'impatientant, ôtant son mantelet, défaisant ses agrafes. — « Prenez garde! » lui dit la marquise. — « Trois femmes! il n'y » a pas d'inconvénient.— C'est que... cette » petite demoiselle est fort dévote, et...— » Vraiment? Rassurez-vous, ma mignon- » ne. » La marquise est au supplice, car madame de Lignolle accable Faublas d'a-

mitiés. Elle ne sait comment l'empêcher; elle se place entre eux. On entend du bruit. — « Grand Dieu! mon père!...... » s'écrie Faublas, qui a remonté le théâtre. — « Nous sommes perdus, » dit la marquise avec le plus grand effroi. — « Comment? Pourquoi donc? » demande madame de Lignolle étonnée. — « Ah! » c'est que mon père est d'une excessive » sévérité, répond vivement Faublas... il » ne sait pas que j'ai été au bal; il est » capable de me battre s'il me trouve » ici... — Pas possible? quelle horreur! » Il faut vous sauver. — Par où? La pe- » tite porte est fermée! Justine a empor- » té la clef. — Comment faire? cachez- » vous... Derrière ce canapé... — Là?... » non! je ne m'y mets plus. — Eh bien! » ici..... dans cette armoire..... Vite! » Faublas s'y jette à la hâte : seulement son entrée précipitée a fait tomber tous les flacons qui y sont renfermés. Ils se brisent avec fracas. Madame de B. est dans la plus grande agitation; madame de Lignolle est enchantée du tour qu'on va jouer au père, quand tout le monde entre.

SCENE IX.

LA MARQUISE DE B., Mme DE LIGNOLLE, LE MARQUIS DE B., ROSAMBERT, LE BARON DE FAUBLAS, M. DE LIGNOLLE, FAUBLAS *dans l'armoire*.

Le baron paraît de fort mauvaise humeur. Rosambert en entrant lui dit tout bas: — « Calmez-vous, monsieur, je vous » en prie. Il est venu ici en femme... ne » le trahissez pas! » Le baron salue ces dames : la marquise lui fait une profonde révérence, madame de Lignolle un salut très-sec. — « Enfin que cherchez-vous, » monsieur? » demande le marquis de B. au baron? Celui-ci tourne la tête du côté de Rosambert, qui lui fait des signes dans lesquels il le conjure de ne pas trahir le chevalier. — « Ma fille, répond-il » enfin. — Je respire! dit la marquise. — » Elle est partie, lui répond le marquis » de B. — J'en doute. — Elle est partie, » monsieur, ajoute la marquise. — Ce- » pendant... — Quand on vous dit qu'elle » est partie, reprend vivement madame » de Lignolle. — Madame, je vous en prie, » mêlez-vous de vos affaires. — Cela me » regarde aussi bien que vous, réplique » madame de Lignolle; a-t-on jamais » vu!... — Ah! je vous fais mon compli- » ment sincère, dit le marquis de B. au » baron, vous avez une bien jolie fille. — » Vous trouvez, monsieur?... » et le baron hausse légèrement les épaules. « Oui! » bien jolie, c'est possible : mais d'un » caractère, d'une étourderie qui me » causent bien des chagrins! — Vrai- » ment? est-ce que...? — Au lieu d'étu- » dier, de s'occuper comme elle devrait » le faire à son âge, elle va au bal, elle » monte à cheval, elle fait des armes. — » Comment! dit le marquis étonné... » Nouveaux signes de Rosambert au baron. — « Non : non : je me trompe, » reprend celui-ci; mais elle court à » droite, à gauche, je ne sais jamais où la » trouver. » Pendant que le baron énumère ses griefs, le marquis l'écoute attentivement, et monsieur de Lignolle, de l'autre côté, en ayant l'air de prêter attention, rêve à ses charades depuis le commencement de la scène. En ce moment Faublas, à qui l'odeur des parfums qu'il a répandus monte au cerveau, éternue dans l'armoire. Le marquis et M. de Lignolle saluent le baron, qui tout, occupé de sa mauvaise humeur, continue sans y faire trop attention. Les deux femmes ont eu un mouvement d'inquiétude. — « Je suis las de toutes ces folies, », reprend le baron; la patience m'échap- » pera quelque jour, et ma charmante » fille s'en ressentira. Qu'elle prenne » garde à elle! » Faublas éternue de nouveau. Même jeu de scène de la part des deux femmes. Le marquis et M. de Lignolle saluent encore le baron. — « Que diable » avez-vous? dit celui-ci impatienté : ce » n'est pas moi qui ai éternué. — Ce n'est » pas vous? répond le marquis : c'est donc » monsieur de Lignolle? — Je ne sais pas, » reprend ce dernier; je ne m'en suis pas » aperçu. Au fait, c'est possible. » Cependant les éternuemens recommencent, « Cette fois, ce n'est pas moi dit M. de Li- » gnolle. » La marquise est au désespoir : madame de Lignolle rit aux éclats. — « C'est » dans cette armoire qu'on éternue ainsi, » dit le baron. — Dans cette armoire? » réplique le marquis de B. Il y a donc » quelqu'un de caché? — Je ne sais pas, » monsieur, répond la marquise. — » Voyons! — Monsieur! monsieur! dit » madame de B. en suppliant. — Mala- » droit! » ajoute madame de Lignolle en faisant signe au marquis de se tenir tranquille. — « Je veux voir, reprend celui-ci. » Il ouvre la porte, Faublas sort : mouvement général. — « Oh! oh! dit le marquis, » je vous croyais loin, mademoiselle. Com-

» ment se fait-il que vous vous trouviez » dans une armoire? — Monsieur... dit » Faublas avec le plus grand embarras.— » Répondez, s'écrie le baron hors de lui. » — Je vous ai entendu venir, mon père, » la peur m'a pris, et je me suis fourré où » j'ai pu. » — Le baron, qui ne se connaît plus, a levé la canne sur son fils. Le marquis a fait un mouvement pour le retenir; la marquise s'est jetée au-devant de Faublas; monsieur de Lignolle est sorti de sa rêverie. Tout le monde est consterné ou suppliant; madame de Lignolle seule vient se placer devant le baron en croisant ses bras: — « Ah çà! monsieur, lui dit-elle, » aurez-vous bientôt fini? est-ce que vous » croyez que nous allons vous laisser faire, » et souffrir que vous traitiez cet enfant » comme on mène un soldat aux gardes, à » coups de canne? Fi! vous devriez rougir » de n'avoir pas plus d'empire sur vous à » votre âge! » Et là-dessus, elle fait au baron une scène affreuse; puis se tournant vers son mari: — « Comment? monsieur, » vous êtes homme, et vous souffrez cela? » Mais parlez donc aussi: vous restez là » immobile, comme un terme. — Au fait, » dit monsieur de Lignolle au baron, vous » êtes un peu vif, monsieur. Un revers » de main, une fois par hasard, à la bonne » heure... mais employer la canne avec » une demoiselle!... — Laissez-moi donc » tranquille: cette demoiselle, c'est... » Le baron va tout dire, mais la marquise s'est approchée de lui: — « Par pitié, mon- » sieur! pour moi! pour mon mari! » L'air suppliant de la marquise a éclairé le père: « Vous avez raison, madame... je me tai- » rai, soyez tranquille. » — Eh! bien? » cette demoiselle?... » demande avec curiosité le marquis de B., que le sens suspendu de tout-à-l'heure intrigue un peu. Pendant que le baron répond des choses vagues au marquis, qui l'écoute sans y rien comprendre, et qu'il s'en tire comme il peut, la marquise suit l'entretien avec l'anxiété d'une femme qui craint à chaque instant que la vérité ne se découvre, Rosambert comme quelqu'un qui veut éviter un éclat. De l'autre côté, madame de Lignolle a emmené Faublas dans un coin. Son mari est avec elle. — « Pauvre petite! » dit madame de Lignolle à Faublas, que » je vous plains d'avoir un pareil père! » C'est un monstre! mais soyez tranquille, » je vous protégerai. On ne vous maltrai- » tera pas devant moi, n'est-ce pas, mon- » sieur de Lignolle? — Non, certainement, » répond celui-ci. — Mais, monsieur, j'y » songe! il est capable de la battre quand » nous ne serons plus là. — C'est vrai, ré- » pond le mari. — Il faut la sauver. — Il » le faut. — Tout de suite. — Tout de » suite. — Restez ici... retenez-les... » Puis à Faublas: « Venez, sauvons-nous! — Com- » ment? — Avec moi, vite... — Mais... je » ne sais... — Il vous tuerait, mon enfant! » — Allez! allez! » leur dit monsieur de Lignolle, et ils s'esquivent rapidement. « Ma » foi! je ne comprends rien à ce que vous » me dites, répond enfin le marquis de B. » au baron. Plus je vous écoute, moins je » peux m'expliquer... Eh! bien! où est » donc votre fille? — Où est-elle? dit le » baron. — Où est-elle, dit la marquise? » — Chut! répond monsieur de Lignolle » d'un air mystérieux... Ne vous inquiétez » pas! attendez! un peu de patience. » (On entend partir une voiture.) « Elle s'est » sauvée. — Comment? — Avec ma fem- » me. » — Le baron, hors de lui, veut courir après. Rosambert le retient et le calme. La marquise ne peut contenir un mouvement de rage et de jalousie. Le marquis de B. voit avec peine s'éloigner de sa maison une si gentille personne. — « Elle sera à » merveille chez moi! » se dit M. de Lignolle en se frottant les mains. La toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Des jardins. A gauche du spectateur, une grotte tapissée de verdure, sur laquelle on lit : *Grotte des Charades*. Cascades, jets d'eau, etc. Une rivière dans le fond du paysage.

SCENE PREMIERE.

Mme DE LIGNOLLE.

Elle est seule ; elle attend Faublas : elle s'impatiente.

SCÈNE II.

Mme DE LIGNOLLE, FAUBLAS, *en jeune paysan.*

Faublas arrive enfin. « C'est vous ! lui » dit madame de Lignolle, et avec des » habits d'homme ! mais vous avez perdu » la tête. Que pensera-t-on en vous voyant » ainsi ? quelle imprudence ! — Ton mari » n'est pas ici, et, ma foi, mon costume de » femme commençait à me gêner. — Mais » si M. de Lignolle revenait?... — Bah ! » il est si occupé de ses charades, qu'il » ne s'apercevrait seulement pas de mon » travestissement. » Cependant, madame de Lignolle a des remords : elle se sent coupable. Elle a tout oublié pour Faublas ; et s'il la quittait un jour, elle en mourrait... Les sermens du chevalier la rassurent. — « Vois, lui dit-il, ces deux noms » que je trace avec la pointe de mon cou» teau sur cet arbre ; ils sont à jamais » unis comme nos cœurs, comme nos » existences. — Eh bien donc ! dit ma» dame de Lignolle en se jetant au cou » de Faublas, viennent tous les malheurs, » je les braverai tous maintenant, car » aucun ne pourra m'atteindre. » Tous deux ont gagné l'entrée de la grotte. Au moment où ils s'asseoient, M. de Lignolle paraît dans le jardin. Il est toujours occupé de ses charades ; et tout en rêvant, en cherchant, il se dirige vers la grotte où il trouve d'ordinaire ses inspirations. A l'aspect de sa femme et de Faublas en garçon, il recule fort étonné. Ceux-ci se sont levés à temps.

SCENE III.

M. et Mme DE LIGNOLLE, FAUBLAS.

« Un homme ! s'écrie M. de Lignolle... » Eh ! mais c'est la petite demoiselle que » nous avons ici !... Comment se fait-il » qu'elle soit en garçon ? — C'est que... » c'est que... répond Faublas dans le plus » grand embarras. — Eh bien ! — Eh » bien !... c'est pour vous. — Pour moi? » — Oui... Vous étiez parti ; mais nous » nous doutions que vous reviendriez pour » la fête d'aujourd'hui, et pour vous la » rendre plus agréable, nous nous étions » imaginés, madame et moi, de composer » une charade en votre honneur, et nous » la répétions dans cet endroit. — Bravo ! » bravo ! reprend en lui serrant la main » M. de Lignolle enthousiasmé. Continuez, » continuez. » Et il fait quelques pas pour s'éloigner. — « Je la devinerai, ajoute-t-il » d'un air de supériorité, en se rengor» geant. — J'espère que non, répond Fau» blas. — Ah ! vous aurez bien du bon» heur alors. Allez ! allez ! que je ne vous » gêne pas. » Et en disant ces mots, M. de Lignolle s'est retiré vers le fond, tournant le dos et attendant. Cependant, madame de Lignolle refuse de se prêter à cette plaisanterie. « Eh bien? » demande son mari. Elle accourt auprès de lui. — « Voyons la charade, dit-il ; jouez-la-moi. » Je brûle de la connaître. »

Malgré les instances de madame de Lignolle, Faublas commence : « Voici mon » premier. » Il se jette aux genoux de madame de Lignolle et lui peint son amour avec l'expression la plus passionnée. Celle-ci le prie de se lever, de ne pas continuer, et son trouble paraît à M. de Lignolle le résultat du rôle qu'elle joue. Il est tout entier à la scène. — « Voilà mon premier, » interrompt Faublas : suivez-vous bien? » —Parfaitement, parfaitement... je crois » que je devine. — Voici mon second, con» tinue le chevalier. » Il prend la main de

madame de Lignolle, qui résiste, qui se défend. « Je sais, dit-il, que la présence d'un » tiers vous embarrasse, mais vous m'aimez, » vous me le disiez ici tout-à-l'heure. Pour- » quoi n'osez-vous avouer devant un autre » ce que vous me répétiez il n'y a qu'un » instant?... Vous voyez bien que nous ne » courons aucun danger, que rien ne trou- » blera nos amours? » Madame de Lignolle, les yeux baissés, ne répond rien. «Allons! » dit Faublas, et son bras entoure la taille de madame de Lignolle. « Voilà mon » second, » ajoute-t-il en s'adressant au mari. — « Très-bien. —Et voici mon troi- » sième, » En disant cela, il a embrassé madame de Lignolle, qui s'est éloignée de lui avec colère et en rougissant. — « Eh » bien! y êtes-vous? demande-t-il à M. de » Lignolle. — Du tout, répond celui-ci... » Mais pas du tout. C'est-à-dire que c'est » on ne peut plus singulier... je n'y com- » prends rien. »

SCENE IV.

M. *et* Mme DE LIGNOLLE, FAUBLAS, PAYSANS, PAYSANNES, LE BAILLY, *conduisant avec pompe une rosière;* DOMESTIQUES *du château.*

Madame de Lignolle doit couronner la rosière. La cérémonie a lieu. Une forte émotion se peint sur son visage quand elle pose la couronne sur le front de la jeune fille. Elle regarde Faublas; elle semble se reprocher sa conduite. Des domestiques sont placés derrière elle, tenant sur des plateaux l'argent destiné à la dot de la jeune paysanne. Elle la lui remet en l'embrassant sur le front. — « Allez à » l'église, dit-elle à la rosière, que son fiancé » attend, puis vous reviendrez tous danser » ici ce soir. — Mais, observe M. de Li- » gnolle... —Mais, monsieur, je le veux! » Joie générale. — « Tu n'as pas payé ton » bail, dit à un fermier M. de Lignolle. » Tu me dois de l'argent: je te ferai pour- » suivre, prends-y garde... » Madame de Lignolle a entendu cela. Elle a glissé dans la main du fermier quelques rouleaux. — » Donnez-lui ceci, » lui dit-elle tout bas. Le paysan remercie d'un regard. — « Je » vous en apportais, monsieur, répond-il » à M. de Lignolle: en voilà. » — La comtesse congédie tout le monde. Pendant que quelques-uns se sont précipités sur ses mains qu'ils embrassent, une paysanne s'est approchée d'elle et lui a dit: *je voudrais vous parler, à vous seule ici.* Puis elle s'est détournée.

« Franchement, monsieur, observe en » riant Faublas à M. de Lignolle, je vous » conseille de ne plus penser à cette cha- » rade, vous ne la trouverez pas. — Ah! » vous croyez que c'est facile, vous? et je » parie que vous n'en devinerez pas une. » — C'est possible. — Vous allez voir... » Promenons-nous un instant ensemble... » prenez mon bras.—Non, non, je conviens » de mon peu de sagacité. — Vous allez » voir... » En disant cela, M. de Lignolle emmène Faublas, qui s'impatiente et qui témoigne par des signes à madame de Lignolle la contrariété qu'il éprouve.

SCENE V.

Mme DE LIGNOLLE, LA MARQUISE DE B.

Madame de Lignolle est restée seule: la paysanne a reparu. Elle s'est approchée, regardant autour d'elle avec précaution, puis elle est venue se placer devant madame de Lignolle. — « La marquise de » B.! s'écrie celle-ci. — Elle-même. — » Pourquoi ce déguisement, madame? » — Parce que je voulais cacher ma pré- » sence à tout le monde, et à vous d'a- » bord. Mais où est donc la petite demoi- » selle avec laquelle vous vous étiez si » adroitement enfuie de chez moi? de- » mande-t-elle avec la plus amère ironie. » Il est bien singulier qu'elle ne soit pas » ici, près de vous. » Madame de Lignolle baisse les yeux en rougissant. « Est-ce qu'elle aurait déjà cessé de vous » plaire, madame? — Pas plus qu'à vous, » madame. — Oh! moi j'aurais mauvaise » grâce à vouloir aller sur vos brisées, » madame. — Je crois pourtant que ce » n'est pas la bonne volonté qui manque » à madame. » Après ces mots échangés avec toute l'aigreur et l'ironie de deux femmes rivales, la marquise de B. reprend:

— « Je suis désolée, madame, de venir » troubler le bonheur dont vous jouissez » et que vous méritez à tant de titres; » mais vous-même, sans doute, ne vous » êtes pas flattée qu'il serait de longue » durée. J'ai écrit au père de Faublas: » il va venir. — Je vous reconnais là, » madame; mais vos efforts seront sans » résultat: Faublas ne me quittera pas. » — Il m'a bien quittée, moi... Il est vrai

» qu'il n'aura pas là, pour l'emmener, » une personne aussi séduisante que ma- » dame... mais n'importe, il partira. — » Pour vous suivre, peut-être, madame? » répond en souriant avec ironie madame » de Lignolle. — Oh! non, pas moi, ma- » dame... mais une autre peut-être... — » Une autre! demande avec le plus grand » trouble madame de Lignolle? une autre? » — Oui.—Cela n'est pas! cela n'est pas! » — Attendez! et vous me croirez alors. » Expliquez-vous; que voulez-vous dire? » Ne voyez-vous pas que vous me brisez » le cœur? Parlez! mais parlez donc! — » Ah! j'ai été malheureuse, et vous ne » le seriez pas à votre tour? Non; vous » pleurerez comme j'ai pleuré; et demain » vous serez aussi à plaindre que moi. — » Vous voulez vous venger, madame, et » vous prenez plaisir à me torturer. — » Aveugle que vous êtes! ce n'est ni vous » ni moi qu'il aime, c'est une autre; et » cette autre, la voici, ajoute-t-elle en » montrant le portrait. Elle est jolie, » n'est-ce pas? Oh! bien jolie! Vous la » voyez, la jeune fille à qui toutes deux » nous serons sacrifiées, car c'est avec » elle qu'il doit se marier : regardez, re- » gardez-la bien : c'est elle seule qu'il » aime véritablement. — O mon Dieu! » s'écrie madame de Lignolle en se tordant les mains avec désespoir... Puis elle se tait quelques instans, tant sa douleur est profonde et cruelle. Enfin, reprenant ses forces, elle ajoute : — « Soyez contente, » madame, vous m'avez tuée. Ce portrait, » je le garde : c'est l'unique faveur que » je vous demande. Il en aimait une au- » tre!... il m'a trompée!... » Puis, tout-à-coup : « Non, ce portrait ne vient pas » de lui... Vous avez inventé tout cela... » Vous avez voulu m'abuser... mais j'au- » rai déjoué votre ruse... je ne vous ai pas » crue... non, je ne vous crois pas. — In- » terrogez donc le baron de Faublas... » vous ajouterez foi à ses paroles, peut- » être... Le voici, il vous cherche. »

SCENE VI.

LE BARON DE FAUBLAS, *précédé d'un* DOMESTIQUE, *qui sort dès qu'il a vu madame de Lignolle et qu'il a annoncé le Baron.* Mme DE LIGNOLLE, LA MARQUISE DE B.

Madame de Lignolle, courant au baron, et avec le plus grand désordre : « Monsieur, » monsieur, vous ne me tromperez pas, » vous! vous voyez mon désespoir, et vous » en aurez pitié. Est-il vrai qu'il l'aime? » dites-le-moi. Ne me cachez rien. — Je » ne vous comprends pas, madame. — La » jeune fille dont on m'a remis le por- » trait..... Est-il vrai qu'il doive l'épou- » ser? — Cela est vrai, madame... — Oh! » vous voulez me tuer aussi!... Plus de » doute, tout est donc fini, mon Dieu! — » Madame... — Ah! c'est que je l'aimais, » voyez-vous! je l'aimais à lui sacrifier ma » vie; c'était une passion, un délire, un » culte..... Je croyais en lui comme en » Dieu; et il me trompait, moi, si con- » fiante! il me trompait pour une femme » qui ne l'aimera jamais autant que moi! » non, monsieur, jamais..... Cela n'est » pas possible... Oh! oh! mon Dieu!... » mon Dieu!... (et elle se jette dans les » bras du baron en sanglotant.) — Au » nom du ciel, calmez-vous, madame... » votre situation me désespère, et je vou- » drais y trouver un remède. — Il n'y en » a plus, monsieur, répond madame de » Lignolle en secouant tristement la tête. » — Eh bien! vous avais-je abusée? lui dit » la marquise de B. — Eh bien! vous voyez » que je sais me résigner, répond madame » de Lignolle en s'efforçant de paraître » tranquille; je suis calme; j'ai encore plus » de force que vous ne l'espériez... — Ce » courage vous est nécessaire en ce mo- » ment, car voici le chevalier de Faublas! » — Lui!... monsieur le baron, j'ai une » grâce à vous demander; c'est la der- » nière. L'aveu de son amour, de ce ma- » riage, que je l'entende de sa bouche!... » Oh! pardon! j'ai besoin de cette der- » nière preuve pour qu'il ne me reste plus » rien dans le cœur. — Je ne sais si je » dois... — Vous aviez pitié de mon dés- » espoir tout-à-l'heure... A genoux, je » vous en conjure à genoux, ne me refu- » sez pas!... Là, je serai là, j'entendrai » tout... Un mot, rien qu'un mot! il me » suffira... Le voici!... N'est-ce pas, n'est- » ce pas que vous m'exaucez? » Elle disparaît derrière des arbres. La marquise de B. se dérobe aussi à la vue de Faublas. Le chevalier paraît.

SCENE VII.

FAUBLAS, LE BARON.

Faublas s'est enfin débarrassé de monsieur de Lignolle. « J'en suis quitte, ma » chère amie... Mon père!... » et il reste

pétrifié devant lui. « — Vous vous attendez à de justes reproches, Faublas ; je » vous les épargnerai. Votre conscience » doit vous en dire plus que je ne vous » en dirais moi-même. Vous aimez madame de Lignolle... — Mon père... — » Vous l'aimez... vous le lui avez dit, du » moins ; pourquoi la tromper ? — Je ne » la trompe point, mon père, et j'atteste » le ciel que mon amour... — Vous avez » donc oublié Sophie, dont vous conserviez toujours le portrait sur votre cœur ? » que vous deviez aimer jusqu'à la mort ? » Vous avez donc renoncé à votre mariage ?... — Jamais, mon père... renoncer » à Sophie ? oh ! personne ne l'obtiendra » de moi... son souvenir est toujours » gravé dans ma pensée... — Assez, assez ! » monsieur, interrompt le baron en jetant » un coup d'œil d'intérêt et de pitié du » côté de madame de Lignolle. Je n'ai pas » besoin d'en savoir davantage. Ce soir, » vous me suivrez... — Mon père... — Silence. On vient. Continuez le rôle que » vous vous êtes fait ici. »

SCENE VIII.

LE BARON, FAUBLAS, MADAME DE LIGNOLLE, LA MARQUISE DE B. *parmi les Villageoises* ; M. DE LIGNOLLE, *avec* ROSAMBERT, *tous les* PAYSANS, *les* FIANCÉS.

Madame de Lignolle, dont la figure a peint le désespoir pendant la scène précédente, s'est glissée dans la foule sans être aperçue. Elle paraît au milieu de tout le monde. Sa physionomie a pris un caractère de gaîté convulsive, presque de folie. Elle va au baron : elle le reçoit avec grâce et empressement, comme si elle ne l'avait pas encore vu. « On ne » nous séparera pas, lui dit tout bas Faublas, sois tranquille. — Je le sais, » répond-elle en souriant. » Cependant son visage est si pâle et si étrange, que cela inquiète le chevalier ; mais il la voit présenter le baron à son mari avec tant d'amabilité, de tranquillité apparente, qu'il se rassure. — « Rosambert m'avait prévenu de l'arrivée de M. le baron, dit » M. de Lignolle ; qu'il soit le bienvenu. — » Allons, mes amis, s'écrie madame de » Lignolle en affectant une grande joie, » nous sommes tous heureux ici. Que les » danses commencent. Moi aussi, je pren» drai part à la fête... » La marquise triomphe.

Madame de Lignolle a dansé avec Faublas. A chaque instant sa rêverie, son désespoir ont percé à travers la danse gaie qu'elle exécute. Son mari ne peut assez s'extasier sur le nerf, la vigueur de mademoiselle de Faublas. Au premier entrechat, sa surprise et son admiration ont été au comble. Il les a témoignés au baron, qui sourit involontairement. Il y a eu un moment où madame de Lignolle, que sa force abandonne, s'est presque évanouie. Rosambert, qui se trouve auprès d'elle, et qui seul s'en est aperçu, la soutient et va appeler..... — « Silence, lui » dit-elle, monsieur ! en rappelant son » courage... Silence, je vous en conjure ! » Rosambert comprend qu'il y a là-dessous quelque mystère, lorsque, en se retournant, il se trouve nez à nez avec la marquise de B., qui s'était approchée de madame de Lignolle en voyant sa faiblesse. — « Oh ! dit-il, il se trame ici quelque com» plot. Madame de Lignolle en est victime, » je ne perdrai pas de vue la marquise. » et de ce moment, en effet, ses yeux ne la quittent plus.

Cependant le tonnerre, qui s'était déjà fait entendre avant la danse, éclate alors avec fracas. Des éclairs brillent de tous côtés, la pluie tombe par torrens. Tout le monde va chercher un abri, la plupart du côté du château, un ou deux seulement dans le lointain à gauche, sous des arbres. Madame de Lignolle a profité de la confusion générale pour se glisser dans la grotte. Faublas l'a cherchée, l'a cru partie, et s'est enfui avec les autres. Quand tout le monde s'est éloigné, elle sort de sa retraite à pas lents, toute entière à sa douleur, le front pâle, le regard fixe. Puis, après un instant de silence : « — Enfin ils sont partis, dit-elle ! » — Sa figure sourit : elle est seule, elle est heureuse. Elle va s'asseoir... Cette pluie lui fait du bien, elle rafraîchit sa tête qui brûle ; et en disant cela, elle a passé sa main dans ses cheveux qui retombent sans ordre sur ses épaules. Un coup de tonnerre affreux éclate en ce moment... Elle relève la tête et rit amèrement. Puis, ses sanglots la suffoquent..... ses idées se perdent..... Elle ne peut plus les rassembler... Il y a quelqu'un qui lui a dit qu'il l'aimait... qui lui jurait un amour éternel. « Son père la battrait, voyez-vous. » Il faut l'emmener... la sauver... avec » moi... venez avec moi... vite... vite, » fuyons... O mon Dieu ! vous m'avez

» trompée !... c'est un déguisement.... » vous n'êtes pas une femme... Oh ! ne » vous jetez pas à mes pieds, car moi aussi » je vous aime !... » Toujours ces pensées qu'elle voudrait chasser... « Allons ! il ne » vient pas ! se faire attendre !... Ah ! vous » voilà, monsieur ! c'est bien !. . » Elle écoute. « Vous dites que vous m'aimez?... » mais m'aimez-vous autant que je vous » aime, moi ?... vous répondez : Oui !... » O c'est que tu es ma vie ! »

Et en parlant ainsi elle est allée jusqu'à l'entrée de la grotte. Au moment de s'y asseoir, l'aspect de ces lieux lui a rendu sa raison.... elle voit tout.... elle se souvient de tout.... les larmes l'étouffent.... son regard redevient terne et fixe..... elle va lentement vers l'arbre où sont gravés les deux noms, elle les efface... puis elle revient, regarde autour d'elle comme si elle cherchait quelque chose... ses yeux se portent dans la campagne, où coule une rivière... elle paraît frappée d'une idée subite... elle lève ses regards vers le ciel... demande pardon à Dieu... et se dirige vers la rivière.

Les deux paysans quittent l'arbre sous lequel ils étaient cachés. Ils ont été effrayés de la pâleur et du désordre de madame de Lignolle quand elle a passé près d'eux. — « Où va-t-elle ainsi ? » En ce moment, Faublas revient du château, suivi de tous les paysans, de madame de B. et du baron.

SCENE IX.

Le BARON, LA MARQUISE DE B., FAUBLAS, Paysans et Paysannes, ROSAMBERT. *Tous sont dans la plus vive inquiétude.*

« Où est-elle ? s'écrie Faublas. On ne » l'a trouvée nulle part... ici peut-être ! » dans cette grotte ? sous ces arbres ? » non... personne... qu'est-elle devenue ? » mon Dieu ! — Madame de Lignolle ? » nous venons de la voir, dit la jeune » paysanne avec empressement. — Où ? » — Là-bas. Elle était pâle, égarée... elle » a passé près de nous sans nous voir... » puis elle s'est dirigée par-là... du côté » de la rivière. — Par là, mon père ?... » vous l'entendez !... Elle veut mourir !... » mon Dieu ! je l'ai tuée... courons tous... » — Mon fils ! — Faublas ! dit la mar- » quise !... — Laissez-moi, madame. C'est » vous, c'est votre présence qui nous a » perdus. C'est à vous qu'en resteront les » remords ; mais moi, je la sauverai, ou » je mourrai avec elle... » Il s'élance vers le fond du théâtre : plusieurs se précipitent sur sa trace, d'autres s'empressent autour du baron, que le désespoir de son fils épouvante. — « Je veux le suivre, je » le veux. — Calmez-vous... il n'est pas » seul, il reviendra. »

SCENE X.

Les Mêmes, M. DE LIGNOLLE *avec un parapluie, qu'il fait partager au* MARQUIS DE B.

La marquise est auprès du baron, dans la plus mortelle inquiétude. — « On m'a » assuré que ma femme était chez vous » déguisée, dit à monsieur de Lignolle » le marquis de B. — C'est vrai, reprend » celui-ci. — Et pourquoi ce déguisement? » — Je n'en sais rien ; mais tenez : elle » peut vous l'apprendre. La voilà. — C'est » bien, madame ! je vous trouve... me » ferez-vous savoir ?... — Laissez-moi, » monsieur ! ce n'est pas le moment. — A » la bonne heure ! voilà qui est commode ! » dit le marquis un peu déconcerté. » Monsieur de Lignolle, fermant son parapluie et s'adressant à Rosambert : — » Ah ! » Rosambert, expliquez-nous donc... — » Je ne sais rien, répond celui-ci ; ce n'est » pas le moment. » Monsieur de Lignolle et le marquis de B. se regardent tous deux avec étonnement. — « Ah ! çà ! » que diable ont-ils donc tous ? se demandent-ils. Je ne devine pas. »

SCENE XI.

Les Mêmes, FAUBLAS, Mme DE LIGNOLLE.

« La voilà ! la voilà ! » s'écrie Faublas, soutenant ou plutôt apportant madame de Lignolle presqu'évanouie. Les paysans qui l'avaient suivi rentrent avec lui. « La » voilà ! elle voulait mourir, mais je l'ai » retenue. » Le baron se précipite dans les bras de son fils. — « Qu'est-ce que » tout cela veut dire ? se demandent les » deux maris, qui sont seuls dans un coin » du théâtre ? — C'est peut-être une » charade, dit, frappé d'une si belle idée, » monsieur de Lignolle. — Laissez-moi

» donc tranquille, répond en levant les » épaules le marquis de B. Attendez!...» Et il emmène monsieur de Lignolle à l'entrée de la grotte. Tout le monde s'est empressé autour de madame de Lignolle, qui peu à peu revient à elle. — « Où » suis-je? demande-t-elle. — Près de » quelqu'un dont l'amour ne se démentira pas; qui ne vous quittera jamais, » répond Faublas en se mettant à genoux et couvrant sa main de baisers. Il tourne le dos à la grotte. — « Oh! mon pauvre » ami! » dit monsieur de B. en soutenant monsieur de Lignolle, qui se sent saisi d'une sueur froide, car il commence à comprendre. « Mon pauvre ami!... remet- » tez-vous. » Madame de Lignolle a reconnu Faublas. Elle s'est éloignée vivement de lui. — « Prenez garde, madame; » songez où vous êtes, lui dit le baron. — » Oui, monsieur, oui, reprend-elle en réu- » nissant toutes ses forces. Puis à Fau- » blas: Votre père vous attend. Partez: » suivez-le. — Moi! jamais! je ne vous » quitterai pas! — Il le faut. — Bien, » madame, lui dit le baron en lui serrant » la main. » Alors elle passe auprès de Faublas, et lui remettant en cachette le médaillon: « Tenez, ajoute-t-elle; ce por- » trait est celui de la femme que vous ai- » mez: soyez heureux... pour moi, je ne » vous reverrai plus. »

Le baron a pris la main de son fils, malgré la douleur et la résistance de celui-ci. Ils s'apprêtent à s'éloigner. La marquise a fait un mouvement vers Faublas, qui lui répond par un regard froid et dédaigneux qui la glace. Par ce mouvement, il a tourné le visage du côté de la grotte; le marquis de B. a reconnu la prétendue demoiselle qui était chez lui. La surprise lui fait faire un bond en arrière. — « Oh! mon pauvre ami! » lui dit monsieur de Lignolle en le soutenant. « Eh! oui!... vous aussi! c'est affreux!... — Oh! dit le » marquis qui suffoque... » Il se tourne vers son ami... Tous deux se regardent avec douleur un moment sans rien dire... puis ils se serrent la main, se jettent dans les bras l'un de l'autre. L'orchestre joue l'air : *L'hymen est un lien charmant.* La toile tombe.

FIN.

PARIS.— IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LE PORTE-FAIX,

OPÉRA-COMIQUE

EN TROIS ACTES,

Paroles de M. Eugène Scribe,

MUSIQUE DE M. GOMIS;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 16 juin 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
HELENA.	Mlle Prevost.	LE CORRÉGIDOR.	M. Victor.
CHRISTINA.	Mlle Camoin.	Soldats, Alguazils.	
TERESITA.	Mme Riffaut.	Valets en livrée.	
DON RAPHAEL.	M. Thénard.	Dames et Demoiselles espagnoles.	
DON RAMIRO.	M. Henri.	Porte-Faix.	
GASPARILLO.	M. Chollet.		

Costume espagnol de nos jours.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une maison de la ville de Grenade. — Une chambre très simple, au rez-de-chaussée. Porte au fond donnant sur la rue; deux portes latérales.

SCÈNE I.

GASPARILLO, TERESITA, Hommes et Femmes du Peuple.

Au lever du rideau, Gasparillo est assis près d'un buffet à droite, et boit : Teresita est debout à gauche, près d'une table, sur laquelle elle arrange plusieurs paquets de cartes. Les hommes et femmes du peuple l'entourent.

CHOEUR.

Savante devineresse,
Que mon sort vous intéresse,
Quel bonheur quel plaisir
De connaître l'avenir.

GASPARILLO, *à droite.*

Pour dissiper ma tristesse,
A longs traits buvons sans cesse;
Sur les maux de l'avenir
Tâchons de nous étourdir.

TERESITA, *à gauche, à part.*

Pour une devineresse;
Que d'honneur et de richesse!
Quel profit et quel plaisir
De lire dans l'avenir,

GASPARILLO, *à Teresita.*

Toi, ma femme, toi qui sais lire
Dans les cartes et dans les cieux,
Pour leur argent, daigne leur dire
Leur sort heureux ou malheureux.

CHOEUR D'HOMMES ET DE FEMMES.

Oui, daignez nous entendre;
Mon argent, le voilà,
Le voilà, le voilà,

TERESITA. C'est bien! c'est bien...

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Tout mon argent le voilà;
Je donnerais ce que j'ai pour apprendre
Ce qui m'arrivera.

TERESITA, *à Gasparillo.*

Le bon état que celui-là,

CHŒUR.

Savante devineresse,
Que mon sort vous intéresse!
Quel bonheur et quel plaisir
De connaître l'avenir.

TERESITA.

Pour une devineresse
Que d'honneur et de richesse!
Quel profit et quel plaisir
De lire dans l'avenir!

GASPARILLO.

Pour dissiper ma tristesse,
A longs traits buvons sans cesse;
Tachons de nous étourdir,
Sur les chagrins à venir.

Entrent plusieurs valets, en riches livrées, qui apportent des lettres que Gasparillo met sur la table.

PREMIER VALET, *à Teresita.*

C'est de la part de ma maîtresse.

TERESITA, *embarrassée.*

Je suis à vous dans un instant.

DEUXIÈME VALET.

C'est de la part de la duchesse.

GASPARILLO.

Il faut répondre sur-le-champ.

TERESITA, *à part.*

Mais comment faire? quel tourment!

Regardant autour d'elle avec inquiétude.

Que dire, hélas!
Il ne vient pas.

Dans ce moment entre un homme en noir, et Teresita dit avec joie:

Ah! c'est lui
Le voici!

L'homme en noir lui remet mystérieusement un papier, et sort sans lui rien dire.

GASPARILLO, *le regardant sortir, bas à Teresita.*

N'est-ce pas là cet alguazil
Si doucereux, et si subtil!..
Qui par état...

TERESITA, *de même.*

Tais-toi de grace.

GASPARILLO, *de même.*

Sait toujours ce qui se passe.

TERESITA, *à Gasparillo.*

Silence...

Aux valets et aux gens du peuple.

Laissez-moi méditer un instant.

Ils se retirent tous au fond du théâtre, elle reste seule sur le devant avec Gasparillo, à qui elle dit:

Voyons, voyons ce qu'il m'apprend.

TERESITA, *après avoir lu, à part.*

Très bien... m'y voilà... m'y voilà.
Je puis parler d'après cela.

A un des gens du peuple, lui faisant signe d'approcher.

C'est Mello, près d'Inès, jeune et gentille brune,
Couple amoureux.

MELLO *et* INÈS.

Quel sera notre sort?

TERESITA.

Dès ce soir vous aurez une immense fortune.

TOUS.

Une immense fortune!

TERESITA, *à part.*

Et vous vous marierez... D'hier son oncle est mort
Et nul, excepté moi, n'a pu l'apprendre encor.

MELLO.

Et ma fortune et ma maîtresse
Quelle grande devineresse.

TOUS, *l'entourant.*

Qu'ils sont heureux! et nous, et nous...

Dans ce moment on frappe à la porte en dehors.

TERESITA.

Silence!

GASPARILLO.

On frappe plus fort.

UNE VOIX, *en dehors.*

Ouvrez! c'est le corrégidor.

TOUS.

Le corrégidor.

CHŒUR, *à demi-voix.*

Ce magistrat sévère,
Ici que vient-il faire?
Et de trouble et d'effroi
Je tremble malgré moi.

Gasparillo va ouvrir.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE CORRÉGIDOR, DON RAMIRO, plusieurs Soldats.

LE CORRÉGIDOR.

On ouvre enfin.

GASPARILLO.

C'est le corrégidor.

LE CORRÉGIDOR, *à don Ramiro.*

Daignez entrer, seigneur.

GASPARILLO, *à Teresita.*

Vois, comme il le respecte!

TERESITA.

C'est quelque grand seigneur bien plus puissant encor

GASPARILLO.
Plus puissant qu'un corrégidor.
LE CORRÉGIDOR, *à don Ramiro.*
Voici cette maison qu'on nous a dit suspecte.
TERESITA, *et* GASPARILLO.
Ah! monseigneur!
DON RAMIRO.
Calmez-vous! nous verrons.
LE CORRÉGIDOR.
On prétend qu'il y vient dans un but qu'on ignore,
Et des conspirateurs, et même plus encore,
Des Français et des francs-maçons.
TERESITA, *et* GASPARILLO.
A tort on nous accuse hélas!
Visitez tout du haut en bas.
DON RAMIRO.
C'est ce que je veux faire, Allons, conduisez-nous.
TERESITA, *aux gens du peuple.*
Et vous, sans bruit, retirez-vous.
CHOEUR.
Pendant la sieste, et vers la deuxième heure,
Nous reviendrons dans sa demeure,
Elle a raison... sans bruit retirons-nous.
ENSEMBLE.
CHOEUR.
TERESITA, *et* GASPARILLO.
D'un magistrat sévère
Redoutons la colère,
Et sans savoir pourquoi
Je tremble malgré moi.
LE CORRÉGIDOR.
D'un magistrat sévère
Ne crains pas la colère,
Aux seuls méchans, je doi
Inspirer de l'effroi.
DON RAMIRO.
D'un magistrat sévère
Ne crains pas la colère
Aux seuls méchans je doi
Inspirer de l'effroi.

Tous les gens du peuple sortent par le fond; don Ramiro, le corrégidor et les soldats conduits par un domestique de Teresita entrent dans l'intérieur des appartemens par la porte à gauche.

SCÈNE III.

TERESITA, GASPARILLO.

TERESITA. S'ils examinent tout, là-haut, ils en ont pour long-temps... et que veut dire une pareille visite?

GASPARILLO. Est-ce que je sais!.. je te le demande, à toi qui es devineresse... ça te regarde... moi je suis tranquille.

TERESITA. Que trop, à ce que je vois... est-ce que tu vas rester là, les bras croisés, à ne rien faire?

GASPARILLO, *se rapprochant de la table, et se versant à boire.* Ne te fâche pas, ma femme, ne te fâche pas,

TERESITA. Eh bien... qu'est-ce que tu fais là?

GASPARILLO, *buvant.* Je m'occupe.

TERESITA. N'as-tu pas de honte de boire ainsi toute la journée? au lieu de régler nos comptes, d'écrire la recette du jour, au lieu de travailler, toi qui es fort, et vigoureux... toi qui gagnais à toi seul autant que tous les porte-faix du quartier.

GASPARILLO, *soupirant.* Oui, autrefois... mais depuis huit jours... je n'ai de cœur à rien.

TERESITA. Je m'en aperçois bien... l'autre semaine encore, vous étiez toujours content... toujours de bonne humeur... vous rentriez de l'ouvrage en chantant... et quoique marié depuis un an, vous étiez toujours aussi aimable que le premier jour... « Bonjour, ma petite femme... comme tu » me sembles jolie aujourd'hui»...

GASPARILLO. Qu'est-ce que cela prouvait?

TERESITA. Ça prouvait que vous me regardiez... et ça me faisait plaisir.

GASPARILLO. Ma chère femme...

TERESITA. Oui, monsieur... tout cela ne paraît rien... mais c'est cause que l'on fait bon ménage, que l'on prend de bonnes habitudes... vous aviez celle de m'aimer... c'était bien... il fallait continuer... cela valait mieux que de ne rien faire... ou de boire ainsi... vous surtout qui n'avez pas la tête forte... et qui, au premier verre de vin .. fi! c'est affreux... je déteste les ivrognes.

GASPARILLO. Et moi aussi... ceux surtout, qui boivent pour leur plaisir... c'est mal... c'est très mal... mais ceux qui boivent par raison... il faut les encourager.

TERESITA. Qu'est-ce que ça veut dire?

GASPARILLO. Que je bois... tu le vois bien... pour me consoler, pour m'étourdir... pour noyer mon chagrin.

TERESITA. Toi! des chagrins... quels sont-ils? dis-les-moi, de grâce.

GASPARILLO. Te les dire!.. c'est là le difficile... j'ai une jolie femme qui a un bon état... qui gagne de l'argent... et qui m'aime bien... qui me mène comme elle veut.

TERESITA. Est-ce que cela te fâche?

GASPARILLO Au contraire... tu as plus de tête que moi... c'est à toi de commander... et tu commandes... et j'obéis... et dans mon ménage, je suis heureux

me un roi... mais je suis amoureux comme un enragé... et c'est là ce qui me rend malheureux comme un diable.

TERESITA. Vraiment... amoureux... Pauvre garçon!.. eh bien, il n'y a pas de mal.., et je ne vois pas d'où vient ton chagrin, (*baissant les yeux.*) Car il ne me semble pas que je te désespère...

GASPARILLO, *s'attendrissant*. Toi! au contraire... tu es une bonne femme... une excellente femme, le modèle des épouses... ce n'est pas toi qui m'as jamais fait du chagrin... c'est une autre.

TERESITA. Qu'est-ce que cela veut dire? tu en aimerais une autre?

GASPARILLO. C'est ce qui me désespère... je m'en veux... je me battrais.

TERESITA. Et quelle est-elle?

GASPARILLO. Je n'en n'en sais rien.

TERESITA. Où est-elle!

GASPARILLO. Je te le demande; c'est l'autre jour, sous le pérystile de la cathédrale... c'est une marquise, une duchesse; elle avait de l'or, des diamans... deux pages qui la suivaient... et moi, j'étais là, à la porte de l'église, mon cabas sur le dos... son pied a glissé; je l'ai soutenue... moi, Gasparillo, le porte-faix... j'ai senti ma main pressée par une noble dame... et depuis ce moment, je ne puis pas te dire... ce que j'éprouve...

TERESITA, *pleurant*. Est-il possible!

GASPARILLO. Je t'aime tout de même... ça ne m'empêche pas de t'aimer... mais je ne pense qu'à elle... je la cherche partout... avant-hier, au combat du cirque, auprès de l'estrade du vice-roi, oh! oui, c'était bien elle... j'en suis sûr... je me suis élancé dans l'arène... j'ai voulu m'approcher d'elle...

TERESITA, *effrayée*. O ciel! et le taureau!

GASPARILLO. Il venait sur moi... et les tauréadors m'entouraient, il me repoussaient, ils me frappaient tous, du bois de leur lance... j'étais moulu, abîmé... tu le sais... j'en ai les marques... mais je ne sentais rien... je la regardais...

TERESITA, *pleurant*. Ah! que je suis malheureuse!

GASPARILLO. Pas tant que moi.

TERESITA. Et tu oses me l'avouer!

GASPARILLO. A qui veux-tu que je le dise... tu es, après moi, la personne que cela intéresse le plus... et puis, je te le demande... est-ce de ma faute? est-ce qu'on est maître de ça? tout ce que je peux faire, c'est de l'oublier... c'est de me guérir... et tu vois que j'y tâche...

TERESITA. Et si je faisais comme vous; si en attendant, j'en aimais un autre?

GASPARILLO. Un autre... toi, en aimer un autre! je te tuerais.

TERESITA. Bien vrai!

GASPARILLO. A l'instant.

TERESITA, *à part*. A la bonne heure, au moins, il m'aime encore un peu... (*Haut.*) Eh bien! prends garde à toi? il y a ici dans notre quartier, un jeune hidalgo qui, si je ne me trompe, est amoureux de moi.

GASPARILLO, *avec colère*. S'il osait te le dire.

TERESITA, *froidement*. Il me l'a dit; et si jamais j'ai une preuve de ton infidélité, je prendrai ma revanche.

GASPARILLO. Ma femme!

TERESITA. Ou plutôt je ne t'en préviendrai pas... tiens-toi pour averti... Silence! voici le corrégidor qui revient.

SCENE IV.

TERESITA, GASPARILLO, DON RAMIRO, *et* LE CORRÉGIDOR, *sortant de la chambre à gauche.*

QUATUOR.

DON RAMIRO, *au corrégidor et à Teresita.*

C'est bien, c'est bien, je suis tranquille,
Je n'ai rien vu dans cet asile.

Au corrégidor!

Qui confirme votre soupçon.

TERESITA *et* GASPARILLO.

Je vous l'avais bien dit,

LE CORRÉGIDOR, *avec humeur.*

C'est bon.
pourquoi donc, il faut qu'on réponde,
En ces lieux vient-il tant de monde?

TERESITA, *passant près de don Ramiro.*

Fort aisément, je puis, je croi,
Vous expliquer ici pourquoi.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Je promets sans cesse
A qui les voudra,
Bonheur et richesse:
Tiendra qui pourra.
J'annonce aux fillettes
D'éternels amours,
Et j'ai des recettes
Pour plaire toujours.
Voilà pourquoi
Tant de monde
A la ronde
Se rend chez moi.

DEUXIÈME COUPLET.

Sans nuire à personne,
Hormis aux jaloux,
Je reçois, et donne
Plus d'un billet-doux!
Protégeant les dames,
En tous temps, je suis
Du parti des femmes,
Contre les maris;
Voilà pourquoi
Tant de monde
A la ronde
Se rend chez moi.

DON RAMIRO, *souriant.*

Vraiment!

GASPARILLO.

Et pour prouver ici notre innocence,

Prenant sur la table, les lettres qu'on a apportées à la première scène.

De ce matin, seigneur corrégidor,
Voici notre correspondance,
Que nous n'avons pas lue encor.

LE CORRÉGIDOR, *prenant les lettres.*

Voyons,

TERESITA.

Que faites-vous?

LE CORRÉGIDOR.

Mon devoir; du silence.

DON RAMIRO *et* LE CORRÉGIDOR.

Tout observer avec prudence
Est le devoir d'un magistrat,
Et ces lettres peuvent, je pense,
Renfermer des secrets d'état.

GASPARILLO *et* TERESITA.

Il faut se soumettre en silence,
Point de murmures, point d'éclat,
Les lettres / billets d'amour, je le pense,
Ne sont point des secrets d'état.

Le corrégidor décachète les lettres, et les remet à mesure à don Ramiro qui les parcourt en riant.

DON RAMIRO, *jetant les yeux sur la lettre.*

La marquise de Villaflore,
Qui le croirait! ah! c'est charmant!

Prenant une autre lettre.

C'est de don Félix qui l'adore!
Ah! c'est vraiment très amusant.

LE CORRÉGIDOR, *riant.*

N'est-il pas vrai? c'est amusant!

DON RAMIRO, *lisant une troisième lettre.*

L'épouse de l'alcade!

LE CORRÉGIDOR, *riant.*

Est-il vrai!

La reprenant et d'un air grave.

C'est infâme!
La femme d'un magistrat.

DON RAMIRO, *en regardant une quatrième.*

Qu'ai-je vu! quel soupçon s'élève dans mon ame!
C'est l'écriture de ma femme!

TERESITA.

Est-ce quelque secret d'état?

DON RAMIRO, *sans lui répondre, s'avance au bord du théâtre, et lit la lettre à voix basse.*

« A deux heures, tantôt, soyez seule chez vous,
» On veut vous confier une importante affaire. »

A part, en froissant le papier dans sa main.

Quelle est-elle? et pourquoi m'en avoir fait mystère?
Deux heures, il suffit... allons, modérons-nous.

ENSEMBLE.

DON RAMIRO.

Et la fureur et la prudence
En mon cœur se livrent combat;
Je saurai punir cette offense:
Mais pour moi-même point d'éclat.

TERESITA *et* GASPARILLO, *entr'eux, et l'observant.*

Il tremble, il garde le silence,
Soyons discrets, et point d'éclat;
C'est quelqu'affaire d'importance,
Oui, c'est quelque secret d'état.

LE CORRÉGIDOR.

Tout observer avec prudence,
Est le devoir d'un magistrat;
Ce billet, j'en suis sûr d'avance
Contient quelque secret d'état.

Don Ramiro fait signe au corrégidor de le suivre, salue de la main Teresita et Gasparillo, et sort d'un air sombre et rêveur. — Teresita montre à son mari, son cabas qui est sur une chaise, lui fait signe de sortir, d'aller à son ouvrage, et elle entre dans la chambre à droite.

SCENE V.

GASPARILLO, *seul.*

Quelle bonne petite femme!.. un talent un esprit... elle en a plus que moi... il est vrai que je l'ai perdu... et dès que je suis seul, toutes mes idées, tous mes rêves me reviennent... Ah! si j'étais riche... si j'étais un seigneur en habit doré, j'aurais, comme tant d'autres, le droit de l'aimer... mais moi, un porte-faix... que lui offrir?.. ma misère... (*Regardant son sac.*) Et avec mon cabas... (*Le prenant et le jetant sur son dos.*) Allons donc... retournons à l'ouvrage et à la peine, puisque je ne suis bon qu'à cela.

AIR.

Chantant comme s'il appelait les pratiques.

Oh, oh, oh, oh!
Des fardeaux, des ballots,
V'là mes bras et mon dos.

D'un messager fidèle,
Vous connaissez le zèle ;
Où faut-il que je porte
La charge la plus forte ?
Cavalier, senorita,
Le porte-faix le voilà.
Voilà, voilà,
Ah !

Il va pour sortir et s'arrête.

Mais, dans l'ardeur qui me dévore,
De quel côté porter mes pas ?
Où trouver celle que j'adore...
Où rencontrer tant d'appas ?
A travers un voile infidèle,
Dès que j'aperçois une belle,
Aussitôt je me dis c'est elle,
Et soudain mon cœur bat... et bat.

Rejetant son cabas sur son dos.

Insensé ! ne rêvons plus d'elle,
Et ne songeons qu'à mon état.
Oh ! oh ! oh ! oh !

Des fardeaux, des ballots ;
V'là mon bras et mon dos.
Où faut-il que je porte
La charge la plus forte ?
Cavalier, senorita,
Le porte-faix le voilà.
Voilà, voilà,
Ah !

J'aperçois une fillette.
Ma belle, que voulez-vous ?
— Il me faudrait, en cachette,
Remette ce billet-doux.

Donnez.

Des pauvres, c'est l'économe
Qui vient de régler son mois.
Que d'écus ! ah ! le pauvre homme
Va succomber sous le poids.

Donnez.

Là, pour un couvent de moines,
Les provisions du jour,
Et le dîner des chanoines ;
Moi, je le sais, c'est bien lourd.

Donnez.

Et billets-doux, et dîner et trésor,
Donnez, donnez ; et s'il faut, plus encor.
Oh ! oh ! oh ! oh !

Des fardeaux, des ballots,
V'là mes bras et mon dos...
D'un messager fidèle
Vous connaissez le zèle ;
Cavaliers, senorita,
Le porte-faix, le voilà.
Voilà, voilà,
Ah

SCENE VI.

GASPARILLO, HELENA *couverte d'un long voile.*

GASPARILLO. Ah ! qui vient là, chez nous ?

HELENA. N'est-ce pas ici la demeure de Teresita, la devineresse ?

GASPARILLO. Oui, signora... C'est une pratique pour ma femme... (*regardant Helena.*) C'est étonnant !.. cette taille, cette tournure... Il est vrai que je la vois partout... et puis sans l'avoir entendue parler, il me semble que cette voix si douce doit être la sienne... (*Haut.*) Je vais avertir ma femme... j'y vais...

SCÈNE VII.

Les Précédens, TERESITA *entrant par la porte à droite.*

TERESITA, *apercevant Gasparillo.* Eh bien ! encore ici !.. et nous sommes déjà au milieu de la journée... Tu n'as pas honte, paresseux que tu es !

GASPARILLO. Je serais déjà à l'ouvrage, (*montrant Helena.*) Sans la signora... une dame du grand genre... qui te demande ; et à qui je fais compagnie.

TERESITA. C'est bon... laisse-nous.

GASPARILLO, *bas à Teresita.* Elle est très bien, cette femme-là... un air distingué.

TERESITA. Est-ce que tu dois voir ça ?.. Est-ce que cela te regarde ?

GASPARILLO. *la regardant toujours.* C'est étonnant... je n'aime maintenant que les femmes comme il faut.

TERESITA, *le menaçant d'un soufflet.* Prends garde.

GASPARILLO, *vivement.* Et les autres aussi... ne te fâche pas... adieu, femme... je m'en vais... adieu.

Il sort.

SCÈNE VIII.

HELENA, TERESITA.

HELENA, *levant son voile.* Enfin, il est parti !..

TERESITA, *avec joie, et courant à elle.* Que vois-je ! dona Helena, mon ancienne maîtresse !.. Vous que j'avais laissée à Madrid ; comment êtes-vous à Grenade ?.. qui vous amène chez moi.

HELENA. Est-ce que tu ne m'attendais pas?.. Est-ce que tu n'avais pas reçu une lettre qui te prévient de mon arrivée!

TERESITA. Non vraiment... pas encore.. mais qu'importe? vous voilà... je suis contente de vous voir...

HELENA. Ah! pourquoi m'as-tu quittée?

TERESITA. Il le fallait bien... ma tante qui n'avait que moi au monde, était souffrante, et me rappelait près d'elle au pays.. je l'ai trouvée ici, exerçant l'état de devineresse... un bon état... qu'elle m'a appris, et qui n'est pas difficile... elle me l'a laissé en mourant... je l'ai continué; et vous ne pouvez pas vous imaginer combien maintenant ma maison est achalandée.

HELENA. Vraiment.

TERESITA. Ce n'est pas étonnant... tant de gens sont mécontent du présent, qu'ils se rejettent sur l'avenir... et je l'ai à ma disposition.

HELENA. Tu es donc heureuse?

TERESITA. Ce matin encore je l'étais... je n'avais connu aucun chagrin... je m'étais mariée depuis un an, à un bon et honnête garçon... le porte-faix de Valence, que vous venez de voir, et qui m'adorait... mais les maris... voyez-vous bien... Ah! mon Dieu! vous soupirez... est-ce que vous connaîtriez cela?

HELENA. Hélas oui...

TERESITA. Vous êtes mariée?

HELENA. Quelques mois après ton départ de Madrid, mon père me présenta comme époux don Ramiro de Melendez, que le roi vient de nommer capitaine-général de cette province, et c'est dans cette qualité qu'il est arrivé ici, il y a huit jours, et nous a amenées avec lui, moi, et sa sœur, jeune personne qu'il m'a confiée...

TERESITA. Quoi!.. don Ramiro... ce chef si sévère, dont l'arrivée seule a fait trembler tout le monde?

HELENA. Que dis-tu?

TERESITA. Je sais cela par mes rapports... il veut tout connaître, tout voir par ses yeux... et maintenant que j'y pense, il se pourrait bien que ce fut lui dont ce matin, j'ai reçu la visite.

HELENA. Grand Dieu! s'il m'avait rencontrée!

TERESITA. Eh! bien... il n'y a pas de mal à cela.

HELENA. Il y en a toujours avec lui, qui, défiant, soupçonneux et jaloux, épie toutes mes actions... toutes mes démarches; et jusqu'à mes pensées.

TERESITA. Ma pauvre maîtresse!

HELENA. Je connais mes devoirs, je les remplirai... ils m'ôtent le droit de me plaindre... et je ne t'aurais pas confié mes peines, s'il ne s'agissait que de moi.

TERESITA. Que dites-vous?

HELENA. Que j'attends de ton zèle et de ton amitié, un service d'où dépendent mon repos et mon bonheur.

TERESITA. Parlez, de grace.

HELENA. Eh! bien... il est quelqu'un dont les assiduités peuvent me perdre... quelqu'un qui, par son rang et sa naissance, ne saurait long-temps se dérober aux regards de mon mari.

TERESITA. Pauvre jeune homme!.. il vous aime donc bien?

HELENA, *vivement.* Je n'en sais rien... je ne veux pas le savoir... mais ce que je ne puis ignorer, c'est que partout, il suit mes pas... que partout mes regards rencontrent les siens... Comment le supplier de me fuir, de m'éviter... moi, qui n'oserais lui parler, ni le voir... encore moins lui écrire... et cependant Teresita, il y va de ma vie... tu ne connais pas mon mari... au moindre soupçon, il le tuerait, j'en suis sûre... Va le trouver, je t'en supplie.... dis-lui que s'il m'aime... que si mon honneur lui est cher, il évite ma présence.

TERESITA. Oui, madame.

HELENA. Qu'il s'éloigne de ces lieux... qu'il quitte cette ville.

TERESITA. Oui, madame... je dirai tout ce que vous voudrez.

HELENA. Dieu! l'on vient.

TERESITA, *apercevant Christina qui reste timidement au fond du théâtre.* C'est une femme.

HELENA. Christina... la sœur de mon mari.

TERESITA, *à voix basse et sur le devant du théâtre.* Vôtre belle sœur!.. est-ce une ennemie!.. la craindriez-vous?

HELENA, *de même.* Je ne crains point son cœur qui est excellent; mais son indiscrétion .. car j'étais sortie à son insu... et je ne sais, elle-même dans quel motif?..

TERESITA, *montrant une porte à droite.* Entrez là... m'attendre au jardin, je vais la faire causer, et je saurai ce qui l'amène.

Helena qui a baissé son voile, entre dans le cabinet à droite.

SCÈNE IX.

TERESITA, CHRISTINA.

CHRISTINA, *au fond* Ah! mon Dieu!.. je n'ose avancer... et le cœur me bat... n'est-ce pas ici que demeure la signora

Teresita, cette grande devincresse... qu'on dit si savante.

TERESITA. Oui, segnorita... approchez, et n'ayez pas peur... (*A part.*) Elle est gentille, notre belle-sœur, et sa vue me prévient pour elle. (*Haut.*) Qui êtes-vous?

CHRISTINA. J'aimerais autant autant ne pas vous le dire... c'est un grand secret que je viens... Depuis huit jours... je n'entends parler que de vous... et je mourais d'envie de vous consulter... Aujourd'hui, par un grand hasard, mon frère, qui ne nous quitte jamais, était sorti... ma sœur venait de partir pour la messe... j'ai pris sur-le-champ ma résolution... je me suis enveloppée dans cette mante, et me voilà... Dépêchez-vous, pour que je puisse rentrer à l'hôtel, sans être reconnue de personne...

TERESITA. Excepté de moi qui sais tout, qui ai deviné sans peine dona Christina de Melendez.

CHRISTINA. Est-il possible... tout ce qu'on dit de vos talens est donc véritable... alors je n'ai pas besoin de feindre avec vous; vous savez ce qui m'amène... Tenez, (*lui donnant une bourse.*) Voilà tout ce que je possède... si ce que je désire doit arriver, dites-le-moi tout de suite, sinon, et si c'est impossible, ne me dites rien... pour que je puisse espérer toujours... eh bien! vous hésitez... O ciel!..

TERESITA, *à part.* Non, vraiment; pauvre jeune fille... je ne peux pas la tromper ainsi... (*Haut.*) Certainement, je sais ce qui vous amène mais pas aussi bien que vous... ainsi, dites toujours... mais dépêchez-vous parce que j'ai là du monde qui m'attend.

CHRISTINA. Ce ne sera pas long... (*Vivement.*) J'ai un frère, un grand seigneur; il a épousé une femme charmante, qui est ma compagne, mon amie.

TERESITA, *souriant.* Dona Helena.

CHRISTINA. Oui, vraiment... mais quoique ce soit un ange de bonté, son mari...

TERESITA. Est jaloux.

CHRISTINA, *étonnée.* Elle sait tout... (*reprenant vivement.*) Eh bien! oui, mon frère est jaloux... ce n'est pas sa faute; cela peut arriver à tout le monde... et cette jalousie-là est cause, que lors des derniers événemens, il nous a fait quitter Madrid, avec une escorte qui devait nous conduire dans un de ses châteaux.

TERESITA. C'était bien.

CHRISTINA. C'était mal... car dès le second jour attaquées par les soldats des *Cortès* qui ne ménagaient guère les personnes de la cour, c'en était fait de nous, si l'officier qui commandait le détachement, ne nous avait prises sous sa protection... Oh! quel bon et aimable jeune homme! Pendant un mois que nous avons été ses prisonières, que de soins! que d'égards pour ma sœur et pour moi!.. il de nous quittait pas d'un instant... si tu savais quels nobles sentimens! quel cœur généreux! quel amour pour la patrie... enfin, moi qui étais royaliste, je ne l'étais plus.

TERESITA. Est-il possible!

CHRISTINA. Il faut te dire que nous passions nos soirées ensemble... tous les trois, en tête-à-tête... nous faisions de la musique... et il a une si jolie voix... surtout, quand il chantait une certaine romane.

TERESITA. Et quelle était ce beau jeune homme? qui chantait de si jolies romance?

CHRISTINA. Son nom, tu le sais bien... ne me le demande pas... mais pour la romance la voici... je ne l'ai point oubliée.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Qu'elle tarde à paraître,
Celle que j'aime tant!
Lorsque sous sa fenêtre
Soupire un tendre amant.
Qui donc peut causer son absence!
Minuit sonne à la grande tour...
Voici la nuit et le silence,
La nuit, le silence et l'amour.

DEUXIÈME COUPLET.

Dès long-temps, sans paraître,
Isabelle écoutait;
On ouvre sa fenêtre
Et Fernand répétait;
Plus de crainte, plus de souffrance;
Tout mon bonheur est de retour.
Chantons la nuit et le silence,
La nuit, le silence et l'amour.

TERESITA. Il est de fait qu'un beau jeune homme qui chante des romances aussi expressives doit laisser des souvenirs... et depuis on apensé à lui, on s'en est occupé.

CHRISTINA, *baissant les yeux.* Comme tu devines!

TERESITA. C'est mon état. Et vous l'avez revu à Grenade?..

CHRISTINA. Deux fois par hasard... à la promenade.

TERESITA. Et vous voudriez savoir...

CHRISTINA. S'il pense à moi...

TERESITA. S'il vous aime?

CHRISTINA, *ingénûment.* Ah! mon Dieu oui... s'il sera mon mari.

TERESITA. Il ne vous l'a donc pas dit lui-même?

CHRISTINA. Impossible !.. il nous suit sans jamais nous parler... sans nous aborder jamais et si tu pouvais par ton art merveilleux... (*Regardant au fond don Raphael qui entre.*) Ah ! que je te remercie ! c'est lui, le voici...

TERESITA. Don Raphael !.. le fils du vice-roi...

CHRISTINA, *baissant son vaile.* Lui-même...

TERESITA. Allons... elle pouvait choisir plus mal !

SCÈNE X.

DON RAPHAEL, TERESITA, CHRISTINA.

TRIO.

DON RAPHAEL, *s'approchant de Teresita..*

Vous, dont on vante la science,

Montrant Christina.

Puis-je vous parler sans témoins ?

TERESITA, *montrant Christina qui se tient à l'écart.*

C'est une dame d'importance
Qui réclamait aussi mes soins.

S'approchant de lui.

Mais parlez-moi, parlez tout bas,
Elle ne vous entendra pas.

DON RAPHAEL, *à voix basse, et prenant Teresita à gauche du spectateur.*

Auprès de toi. l'amour m'amène,
C'en est fait de mes tristes jours,
Si tu ne viens à mon secours,

TERESITA, *souriant.*

Quoi ! la nouvelle est bien certaine ?
Vraiment, vous êtes amoureux ?

DON RAPHAEL.

Ah ! prends pitié d'un malheureux,
Et voit le trouble de mon ame.

TERESITA, *lui faisant signe de la main.*

Ah ! je reviens vous écouter...

Montrant Christina qui est au coin du théâtre à droite.

Laissez-moi dire à cette dame
De ne pas s'impatienter.

Allant à Christina, elle lui dit gaiment et à voix basse.

C'est l'amour qui chez moi l'amène,
Il dit qu'il est bien malheureux ;
Il prétend qu'il est amoureux.

CHRISTINA, *de même.*

Il serait vrai !

TERESITA, *de même.*

J'en suis certaine.

CHRISTINA.

Le ciel exauce donc mes vœux.

ENSEMBLE.

DON RAPHAEL.

A toi, qu'on dit si bonne,
Tout mon cœur s'abandonne ;
Prête-moi ton secours,
Protége mes amours.

TERESITA.

O hasard qui m'étonne !
Mais moi je suis si bonne,
C'est mon art qui toujours
Protége les amours.

CHRISTINA.

O divine Madone,
Ma fidèle patronne !
Prête-moi ton secours,
Protége mes amours !

TERESITA.

Je savais tout cela... je sais que dans la guerre,
Elle fut votre prisonnière.

DON RAPHAEL, *avec joie.*

Qui te l'a dit ?

TERESITA.

Et chaque jour,
Vous lui chantiez cette romance :
« Voici la nuit et le silence,
» La nuit, le silence et l'amour. »

DON RAPHAEL.

Je vois que l'on peut tout te dire,
Oui, tu sais pour qui je soupire,
Je l'adore, mais son époux...

TERESITA, *étonnée.*

Son époux ! que me dites-vous ?

DON RAPHAEL.

Oui, son époux est si jaloux.

CHRISTINA, *s'approchant de Teresita, à voix basse.*

Que dit-il ?

TERESITA, *lui faisant signe de s'éloigner.*

Rien ; taisez-vous.
(*A part.*) Dieu ! n'allons pas nous compromettre !
Ce n'est pas elle qu'il aimait !
C'est sa sœur.

DON RAPHAEL.

Il faut en secret,
Aujourd'hui même lui remettre
Ce billet.

TERESITA.

Qu'est-ce que je voi ?

DON RAPHAEL, *tirant une bourse.*

Accepte... et cet or est à toi.

TERESITA, *embarrassée et à part.*

Dieu ! que faire et quel parti prendre ?

Montrant la porte du cabinet où dona Helena est entrée.

Elle est là qui doit tout entendre.

DON RAPHAEL, *à gauche, lui présentant la bourse et la lettre.*

Accepte donc... comble mes vœux.

CHRISTINA, *à droite, et l'engageant à prendre la lettre.*

Accepte donc.

TERESITA.

Je ne le peux.

DON RAPHAEL *et* CHRISTINA.

Accepte donc, accepte donc,

TERESITA, *à part.*

Je ne demande pas mieux.

ENSEMBLE.

DON RAPHAEL.

Pourquoi se montrer si sévère
Quand tu pourrais combler mes vœux;
Accepte, ou bien crains ma colère,
Accepte... il le faut... je le veux.

CHRISTINA.

Pourquoi se montrer si sévère
Quand tu pourrais combler ses vœux,
Accepte, ou bien crains sa colère,
Il va devenir furieux.

TERESITA.

Mon Dieu! que répondre et que faire?
Montrant le cabinet à droite.
Celle qu'il aime est en ces lieux!
Et je voudrais, ô sort prospère
Je voudrais les servir tous deux.

En ce moment s'ouvre la porte du fond, et don Ramiro paraît.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, DON RAMIRO.

FINAL.

DON RAMIRO.

Elle est ici, j'en suis certain.

CHRISTINA, *l'apercevant.*

Dieu! c'est mon frère!

Elle s'assied près de la table à gauche, et Teresita debout devant elle, la cache en partie.

DON RAMIRO, *la regardant.*

A ce trouble soudain,
Je peux deviner qui m'offense.
Vainement sous le voile épais
Elle espère cacher ses traits,
Allant vers elle.
Je saurai bien dans ma vengeance...

DON RAPHAEL, *traversant le théâtre et se mettant entre don Ramiro et Christina.*

Arrêtez, je prends sa défense.

DON RAMIRO.

Et de quel droit?

DON RAPHAEL.

Je ne la connais pas;
Mais daignez accepter le secours de mon bras,
Et votre attente ici ne sera point trompée,
Tant que ma main pourra soutenir une épée...

DON RAMIRO, *regardant Raphael d'un air menaçant.*

Je connais donc enfin ce rival odieux!
Ma femme est sa complice...et je veux, tous les deux,
Les punir... (*A Raphael.*) Défends-toi, si tu n'es un infâme.

DON RAPHAEL.

Ton sang paira ce mot.

Ils croisent leurs épées.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, HELENA, *sortant du cabinet.*

HELENA.

Arrêtez!

TOUS.

Ah! grands dieux!

CHRISTINA, *étonnée et levant son voile.*

C'est ma sœur!

DON RAMIRO, *de même.*

C'est ma femme!

DON RAPHAEL, *de même.*

Celle que j'aime est en ces lieux!

ENSEMBLE.

DON RAMIRO.

Est-ce une erreur qui nous abuse?
Ma sœur et ma femme en ces lieux!
Peut-être à tort je les accuse.
Cachons mon trouble à tous les yeux.

DON RAPHAEL.

Est-ce une erreur qui nous abuse?
Celle que j'aime est en ces lieux!
Le ciel que mon amour accuse
Était près de combler mes vœux.

HELENA, *et* CHRISTINA.

Que lui dire! et par quelle excuse
Calmer ses transports furieux?
Malgré moi, mon trouble m'accuse,
Et je n'ose lever les yeux.

TERESITA, *regardant les deux sœurs.*

Ici, leur trouble les accuse,
Elles n'osent lever les yeux;
Tâchons du moins, par quelque ruse,
De les sauver toutes les deux.

DON RAMIRO, *à Helena et à Teresita.*

M'expliquera-t-on ce mystère?

HELENA, *et* CHRISTINA, *troublées.*

Seigneur... seigneur.

TERESITA, *bas.*

Laissez-moi faire,
Je vous sauverai du danger.

Haut, à don Ramiro dont elle s'approche, et montrant Helena.
Sachant que votre sœur, à ses soins confiée,
Devait, en grand secret, venir m'interroger,
Elle l'avait suivie et l'avait épiée
Montrant le cabinet.
Invisible et toujours prête à la protéger.

CHRISTINA, *se retournant vers Helena.*
Ah! ma sœur, que vous étiez bonne!
A don Ramiro.
Seule, j'ai mérité votre juste courroux
Que votre bonté me pardonne!

DON RAMIRO.
N'en parlons plus.

TERESITA, *bas à don Raphael.*
Retirez-vous.

DON RAPHAEL.
Me retirer... non pas encore ..
Regardant Ramiro, à part.
Voilà donc cet époux... ce tyran que j'abhorre
Sa vue a redoublé tous mes transports jaloux.

DON RAMIRO, *s'approchant de Raphael et lui montrant Christina.*
Vous, qui sans la connaître, aviez pris sa défense,
Daignez excuser mon erreur,
Noble cavalier;

DON RAPHAEL.
Non; après pareille offense
Cette excuse ne peut satisfaire mon cœur.
Se rapprochant de lui et à demi-voix.
Vous m'avez insulté, j'en demande vengeance.

DON RAMIRO.
Vous l'aurez.

DON RAPHAEL.
Parlons bas.

DON RAMIRO.
Dès demain

DON RAPHAEL.
En quels lieux?

DON RAMIRO.
Sous les murs du couvent de sainte Rosalie.

DON RAPHAEL.
J'y serai.

DON RAMIRO.
Moi de même.

DON RAPHAEL.
Enfin, j'aurai sa vie,
Ou bien je périrai.

DON RAMIRO, *regardant don Raphael.*
La mort pour l'un des deux.

HELENA, TERESITA, CHRISTINA, *les regardant, à part.*
Qu'ont-ils donc tous les deux,

ENSEMBLE.

DON RAPHAEL.
La fureur la vengeance
Sauront guider mon bras,
Comptez sur ma présence,
Je n'y manquerai pas,

HELENA.
Toi qui vois ma souffrance,
Toi qui vois mes combats,
Céleste providence
Ne m'abandonne pas.

DON RAMIRO
Je punis qui m'offense
Qu'il redoute mon bras,
Comptez sur ma présence,
Je n'y manquerai pas.

CHRISTINA.
Quelle douce espérance,
Avenir plein d'appas;
En toi j'ai confiance,
Ah! ne m'abuse pas.

TERESITA, *aux deux femmes.*
Mon zèle et ma puissance
Vous tirent d'embarras,
Gardez bien le silence,
Ne vous trahissez pas.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, Gens du Peuple, *puis* GASPARILLO.

CHŒUR.

INÈS *et* MELLO, *à Teresita.*
Quel bonheur! sa prophétie,
S'accomplit pour nous déjà;
Dès demain l'on nous marie,
Célébrons Teresita.

GASPARILLO, *à Inès et Mello.*
Quoi! vraiment, vous venez de faire un héritage!
Montrant Teresita.
Elle l'avait prédit: et votre mariage.
S'avançant et apercevant Helena.
Ah! grands Dieux! qu'ai-je vu!

TERESITA, *l'examinant.*
Qu'as-tu donc!

GASPARILLO.
Rien, ma femme.
A part, regardant Helena.
C'est elle... c'est bien elle!.. oui, c'est la noble dame.
Que, dans mes rêves amoureux,
Je cherchais en tous lieux.
Haut à Teresita, lui montrant Helena.
Qu'elle est belle!

TERESITA, *sévèrement.*
Où vas-tu?

GASPARILLO, *à part.*
Délices de mon ame.

Si je pouvais suivre ses pas!

TERESITA, *voyant qu'il veut sortir.*

Reste... tu ne sortiras pas.

GASPARILLO.

Et pourquoi?

TERESITA.

Je le veux.

GASPARILLO, *à part.*

Craignons sa jalousie.

DON RAPHAEL, *de l'autre côté du théâtre, bas à Don Ramiro.*

A demain.

DON RAMIRO.

A demain nous nous verrons tous deux.

DON RAPHAEL.

J'y serai.

DON RAMIRO.

Moi de même.

DON RAPHAEL.

Enfin, j'aurai sa vie,
Ou bien je périrai.

DON RAMIRO.

La mort pour l'un des deux.

HELENA *et* CHRISTINA, *à part.*

Qu'ont-ils donc tous les deux.

TERESITA, *de l'autre côté, à Gasparillo qu'elle retient.*

Reste ici, je le veux.

ENSEMBLE.

DON RAPHAEL.

La fureur, la vengeance,
Sauront guider mon bras.
Comptez sur ma présence
Je n'y manquerai pas.

DON RAMIRO.

Je punis qui m'offense,
Qu'il redoute mon bras;
Comptez sur ma présence,
Je n'y manquerai pas.

TERESITA.

Mon zèle et ma prudence
Vous tirent d'embarras;
Gardez bien le silence,
Ne vous trahissez pas.

CHRISTINA.

Pour moi quelle espérance!
Avenir plein d'appas!
Et toi j'ai confiance!
Ah! ne m'abuse pas.

HELENA.

Toi qui vois ma souffrance
Toi qui vois mes combats,
Céleste providence
Ne m'abandonne pas.

GASPARILLO, *regardant Helena.*

Grand Dieu! que d'élégance!
Que de grace et d'appas!
Douce et chère espérance
Ne m'abandonne pas.

CHŒUR.

Comme la providence,
Vous éclairez nos pas.
Notre reconnaissance
Ne vous manquera pas.

Teresita, que les solliciteurs entourent, retient toujours près d'elle son mari, qui suit des yeux Helena qui sort avec Christina et don Ramiro. Celui-ci serre la main de don Raphael, qui regarde encore Helena, et sort du côté opposé.

ACTE DEUXIEME.

La chambre d'Helena. — Une soirée espagnole. — Helena et Christina. — Plusieurs Dames, et jeunes filles assises, et occupées de différens ouvrages de femme. — A gauche, un large balcon dont les croisées sont ouvertes.

SCENE I.

HELENA, CHRISTINA, Dames.

CHŒUR.

Brise du soir, brise légère
Combien ton souffle a de douceur,
Reviens, à la nature entière
Rendre le calme et la fraîcheur.

CHRISTINA, *à Helena.*

Pour nous consoler de l'absence,
Moi d'un frère, toi d'un époux,
Ces dames, quelle complaisance,
Viennent passer la soirée avec nous.

HELENA, *à part.*

Ne pouvoir être seule...
Haut, à Christina, montrant son ouvrage.
Allons, que la veillée
A d'utiles travaux au moins soit employée.

CHRISTINA, *laissant tomber ses bras et son ouvrage.*

Délassons-nous plutôt de la chaleur du jour.

La nuit et les plaisirs sont enfin de retour.

CHŒUR.

Brise du soir, brise légère
Combien ton souffle a de douceur !
Reviens, à la nature entière
Rendre le calme et la fraîcheur.

On entend le son d'une cloche.

HELENA.

C'est l'angelus, entendez-vous ?
C'est l'heure de prier; mesdames, à genoux,

Toutes tombent à genoux.

CHRISTINA.

Vierge divine, en qui j'espère,
Par qui nos vœux sont exaucés,
Si je t'adresse ma prière
Ce n'est pas pour moi, tu le sais.

CHŒUR.

Vierge divine, en qui j'espère,
Par qui mes vœux son exaucés,
Daigne accueillir notre prière
Notre cœur est pur, tu le sais.

Les voix vont toujours en diminuant. Sur cette ritournelle, toutes les femmes sortent.

SCENE II.

HELENA, CHRISTINA.

HELENA. Enfin, elles s'éloignent.

CHRISTINA, *regardant autour d'elle.* Je n'en reviens pas encore de tous ces apprêts de voyage. Quoi vraiment, ma sœur, vous partez demain ?

HELENA. Tu vois que mes malles sont presque achevées... je vais passer quelques semaines en retraite au couvent Della Piéta !..

CHRISTINA. En l'absence de mon frère.

HELENA. Je ne partirai pas sans l'avoir vu. Les devoirs de sa place l'appelaient ce soir à quelques lieues d'ici, mais demain matin il revient...

CHRISTINA. A la bonne heure...

HELENA. En attendant, et comme nous ne sommes plus que des femmes dans la maison... prends bien garde...

CHRISTINA. Oui, ma sœur.

HELENA. Qu'on ferme bien toutes les portes... à commencer par celles de cet appartement.

CHRISTINA. Oui, ma sœur... mais pas encore.

HELENA. Et pourquoi ?

CHRISTINA. Je vais donner des ordres... tout surveiller... et puis je viendrai vous embrasser... car avant de vous dire bonsoir... j'aurais quelque chose à vous apprendre... à vous confier.

HELENA. A moi !..

CHRISTINA. Oui... adieu, je reviens.

SCÈNE III.

HELENA, *seule, et assise.*

Quelle journée ! j'ai cru qu'elle ne finirait pas... cette rencontre chez Teresita... ce Raphael que je retrouve partout... moi qui fais tout pour le fuir... et quand j'y parviendrais... le moyen de fuir son image... qui dans ce moment encore... est là devant mes yeux.... je partirai.... j'irai m'enfermer dans cette retraite, pour chercher aux pieds des autels, la force de l'oublier ! et si demain, à son retour, mon mari s'étonne de ce brusque départ... je lui dirai la vérité... je lui avouerai tout ce qui se passe dans mon cœur... oui, c'est le seul parti à prendre... et depuis que j'y suis décidée, me voilà plus tranqu'ille... je parviendrai peut-être ainsi à chasser ce souvenir qui me poursuit.

On entend sous le balcon à gauche un prélu de guitare.

Qu'entends-je !.. cette romance qu'autrefois nous chantions ensemble... allons, il faut, que malgré moi, tout me le rappelle... jusqu'à cet air, que le hasard fait sans doute jouer sous mes fenêtres.

RAPHAEL, *en dehors.*

Quelle tarde à paraître
Celle que j'aime tant;
Lorsque sous sa fenêtre
Soupire son amant.

HELENA, *s'éloignant de la fenêtre.* Grand Dieu ! c'est lui !.. gardons-nous de nous montrer.

DON RAPHAEL, *en dehors, achevant la romance.*

Rempli de trouble et d'espérance,
En attendant son doux retour;
Chantons la nuit et le silence,
La nuit, le silence et l'amour.

HELENA. Ah ! c'est se rendre coupable même de l'entendre; et je ne dois pas...

Elle court fermer la fenêtre; et en ce moment don Raphael, qui vient de monter sur le balcon, se présente devant elle.

SCÈNE IV.

DON RAPHAEL, HELENA.

HELENA. C'est fait de moi!

DON RAPHAEL, *à demi voix.* Ne craignez rien.

HELENA. Quelle imprudence! quelle audace! qui vous a donné ce droit?

DON RAPHAEL. Mon amour, et les tourmens que j'éprouve... je ne vous demande qu'un instant, et je pars.

HELENA. Vous me perdez... et mon mari...

DON RAPHAEL. Il est absent... je le sais... mes émissaires l'ont suivi jusqu'aux portes de la ville... la nuit est obscure, et dans cette ruelle écartée, où j'étais seul, personne ne m'a vu.

HELENA. Et mes femmes qui peuvent vous entendre!.. ma sœur, qui n'est pas encore rentrée dans son appartement.

DON RAPHAEL. Il faut cependant que je vous parle je n'en trouverai jamais d'autre occasion; car je vous vois ici pour la dernière fois peut-être.

HELENA. Que dites-vous?

DON RAPHAEL. Que demain j'aurai cessé de souffrir... demain mon sort sera décidé...

HELENA. Ne parlez pas ainsi, je vous en conjure... et si vous m'aimez... (*Ecoutant.*) Taisez-vous... on monte... c'est Christina... c'est ma sœur qui revient.

DON RAPHAEL, *montrant la porte à droite qui est ouverte.* Elle ne me verra pas... et cet appartement...

HELENA. Non, je ne le veux point... (*La porte du fond s'ouvre.*) C'est elle, il n'est plus temps.

Don Raphael qui est entré dans le cabinet à droite a poussé la porte, qui reste tout contre, et que de temps en temps on voit remuer.

SCÈNE V.

HELENA, CHRISTINA, DON RAPHAEL.

CHRISTINA. Me voilà... tout est exactement fermé... tout le monde est retiré; et nous sommes maintenant, dans ce logis, les seules à veiller.

HELENA. Oui... il est bien tard... et demain, Christina, demain tu me diras ce que tu veux me dire.

CHRISTINA. Impossible puisque vous partez demain... voilà déjà si long-temps que je remets de jour en jour... jamais je n'osais... mais aujourd'hui... mais dans ce moment... nous sommes seules... personne ne peut nous entendre... et puis mon frère est absent... cela me donne du courage; et j'ai tant à vous remercier de ce que, ce matin, chez la devineresse, vous étiez là, pour veiller sur moi, pour me protéger.

HELENA. Ne parlons plus de cela.

CHRISTINA. Au contraire... si j'ai commis une pareille imprudence.... c'était manque de confiance en vous... c'est parce que je n'avais osé vous avouer encore.. ce qui se passait dans mon cœur...

HELENA. Que veux-tu dire?

CHRISTINA. Qu'il y a quelqu'un au monde, dont jusqu'ici je ne vous ai jamais parlé... et n'est pas faute d'y penser; car toute la journée je ne fais que cela... et bien souvent la nuit encore.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Je me rappelle avec plaisir et peine
Son air, et ses moindres discours;
Il ne doit point venir, j'en suis certaine,
Et pourtant je l'attends toujours.
Je pense à lui, quand on me trouve belle
Il ne m'a pas hélas! promis sa foi;
Et je mourrais, s'il m'était infidèle,
O ma sœur, défends-moi;
Ma sœur protége-moi.

DEUXIÈME COUPLET.

Tous les plaisirs qui me charmaient naguère,
Loin de lui, causent mon ennui;
Qu'un autre amant s'efforce de me plaire,
Je me dis : » Ah! ce n'est pas lui.
Je veux tâcher de l'oublier... et même
De le haïr... mais malgré moi, je croi...
S'il était là... je lui dirais je t'aime
O ma sœur, défends-moi...
Ma sœur, protége-moi.

HELENA. Te défendre... te protéger... c'est donc un choix indigne de nous.

CHRISTINA. Oh! non... car le fils du vice-roi...

HELENA. O ciel! ce serait...

CHRISTINA. Don Raphael... est-ce que je ne vous l'ai pas dit?.. eh! mais! votre main tremble... qu'avez-vous donc?

HELENA. Moi, rien.

CHRISTINA. Si vraiment... vous me regardez avec colère... vous êtes fâchée contre moi!

HELENA. Nullement.

CHRISTINA. Est-ce ma faute à moi, si je l'aime ; si je n'aime que lui.

HELENA, *regardant la porte à droite.* Tais-toi... tais-toi, de grace.

CHRISTINA. Il n'en saura jamais rien... soyez tranquille... mais à vous, ma sœur, et mon amie, je puis bien tout avouer... eh bien, oui, je n'en aimerai jamais d'autre... et s'il n'est pas mon mari, je me mettrai dans un couvent.

HELENA. Y penses-tu?

CHRISTINA. Ou je mourrai de chagrin.. c'est comme vous voudrez... choisissez...

HELENA. Non, tu ne mourras pas... il est impossible qu'il ne soit pas touché d'un amour aussi vrai, aussi sincère, et je crois... j'espère qu'il t'aimera... oui, il doit t'aimer... et en t'épousant, il assurera notre bonheur à tous.

CHRISTINA, *avec joie.* Vous croyez...

HELENA. J'y tâcherai du moins, et de tout mon pouvoir... adieu, ma sœur, bonne nuit.

CHRISTINA. Je vous ai parlé, je m'en vais plus heureuse, plus tranquille.

HELENA. Ah! tu as raison... un amour pur et légitime est si doux, même quand il est malheureux... bonsoir, bonsoir... à demain.

Christina sort par la porte du fond, qu'on lui entend fermer aux verroux.

SCÈNE VI.

HELENA, DON RAPHAEL.

DUO.

HELENA.

Malgré moi, vous venez d'entendre
Les aveux que m'a faits ma sœur ;
Un cœur si naïf et si tendre
Ne dit-il rien à votre cœur?

DON RAPHAEL.

Je sais qu'elle est aimable et belle,
J'admire sa douce candeur,
Mais je le sens, ce n'est pas d'elle
Que peut dépendre mon bonheur.

HELENA.

Ah! si jamais je vous fus chère,
Si vous m'aimez encor...

DON RAPHAEL.

Eh! bien?

HELENA, *avec émotion.*

Qu'avec elle un hymen prospère
Fasse son bonheur... et le mien.

DON RAPHAEL, *étonné.*

O ciel!

HELENA.

Exaucez ma prière
Ecoutez la voix de l'honneur.

DON RAPHAEL.

Ah! je n'écoute que mon cœur.

ENSEMBLE.

DON RAPHAEL.

O maîtresse chérie!
Doux charme de ma vie,
Toi seule auras ma foi...
Vivre et mourir pour toi,
Je veux vivre et mourir pour toi.

HELENA.

Ah! je vous en supplie
Je serai votre amie,
Je vous rends votre foi!
De grace, oubliez-moi
Si vous m'aimez oubliez-moi.

HELENA.

Rappelez-vous le serment qui me lie.

RAPHAEL.

Rappelez-vous qu'en vous seule est ma vie.

HELENA.

Partez, alors, fuyez ces lieux ;
Partez, je ne puis vous entendre.

DON RAPHAEL.

Recevez mes derniers adieux.
Au combat où l'on doit m'attendre,
Demain, je ne veux pas défendre
Des jours qui vous sont odieux.

HELENA.

Quoi! demain un combat! que dites-vous, grands Dieux!

DON RAPHAEL.

Près du couvent de sainte Rosalie,
Mon sort s'accomplira ; mais si je dois périr...
C'est pour vous seule, ô mon amie,
Que sera mon dernier soupir.

ENSEMBLE.

DON RAPHAEL.

O maîtresse chérie!
Doux charme de ma vie,
Toi seule auras ma foi ;
Vivre et mourir pour toi,
Je veux vivre et mourir pour toi.

HELENA.

Ah! je vous en supplie!
Je serai votre amie,
Je vous rends votre foi
De grace, oubliez-moi,
Si vous m'aimez, oubliez-moi.

En ce moment, on entend frapper en dehors, dans la rue.

HELENA, *étonnée s'arrête.*

A cette heure, chez moi, qui frappe de la sorte?

DON RAPHAEL, *écoutant.*

C'est en dehors, c'est à la grande porte.

DON RAMIRO, *en dehors, à voix haute.*

Ouvrez, ouvrez... chacun déjà dort-il ici?

HELENA.

C'en est fait de nous, c'est mon mari.

ENSEMBLE.

HELENA.

De surprise et d'horreur
Je sens battre mon cœur;
Je tremble, et meurs d'effroi;
Mon Dieu, secourez-moi.

DON RAPHAEL.

Pour elle, de terreur,
Je sens battre mon cœur;
Ah! calmez cet effroi,
Grands dieux! inspirez-moi.

A la fin de l'ensemble on frappe encore.

HELENA, *regardant par la fenêtre.*

On s'éveille... on se lève, on ouvre...
Il me tuera, s'il vous découvre.

DON RAPHAEL.

Ne craignez rien, je pars.

Il s'approche du balcon et va descendre, il s'arrête.

O Dieu!
L'échelle est renversée,

HELENA.

Et comment, de ce lieu,
Sortir maintenant.

DON RAPHAEL, *courant à la fenêtre.*

Que m'importe?

HELENA, *d'un air effrayé et l'arrêtant.*

Y pensez-vous... trente pieds de hauteur!

DON RAPHAEL, *lui prenant la main.*

Et pourquoi trembler de la sorte?
Que m'importent mes jours, pour sauver votre honneur.

HELENA.

Ce n'est point le sauver; c'est attester ma honte.

DON RAPHAEL, *écoutant.*

Silence!

HELENA, *avec effroi.*

Entendez-vous? on monte.

DON RAPHAEL, *voulant retourner dans l'appartement à droite.*

Ah! cet appartement,

HELENA.

Arrêtez... c'est celui
Qu'habite mon mari.

DON RAPHAEL, *montrant la grande malle.*

Ah! ce coffre, du moins...

HELENA.

Je n'y puis consentir;
Vous n'y pourrez rester.

DON RAMIRO, *en dehors, à la porte de l'appartement.*

Ouvrez.

HELENA.

Je vais mourir.

ENSEMBLE.

HELENA.

De surprise et d'horreur
Je sens battre mon cœur...
Je tremble et meurs d'effroi,
Mon Dieu! secourez-moi.

DON RAPHAEL.

Pour elle, de terreur,
Je sens battre mon cœur,
Ah! calmez votre effroi!
Mon Dieu! seconde-moi.

A la fin de cet ensemble, don Raphael se cache dans le coffre, dont il referme le couvercle sur lui; et don Ramiro continue à frapper à la porte; Helena va ouvrir, don Ramiro paraît.

SCÈNE VII.

HELENA, DON RAMIRO.

HELENA. Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre.

DON RAMIRO, *la regardant attentivement.* Eh! mais... comme vous êtes émue!

HELENA. Le trouble d'une si brusque arrivée au milieu de la nuit.

DON RAMIRO. Oui : la nuit est fort avancée... comment, à une pareille heure, n'êtes vous pas couchée?

HELENA, *troublée.* Je lisais dans ma chambre... et je m'étais endormie... là, dans un fauteuil... lorsque j'ai été réveillée par vous en sursaut... cela ma causé une frayeur...

DON RAMIRO, *lui prenant la main.* Que vous avez conservée encore.

HELENA. C'est vrai.

DON RAMIRO. Je suis fâché que ma présence produise un tel effet.

HELENA. Monsieur...

DON RAMIRO. Je ne suis resté que peu de temps à Santa-Fé... le temps d'y donner les ordres nécessaires... et je me suis hâté de revenir... car j'ai demain, ici... au

point du jour, une affaire que je ne puis remettre.

HELENA. O ciel! quelque danger vous menace!

DON RAMIRO. Qui vous le fait présumer.

HELENA. L'air sombre dont vous m'annoncez cette nouvelle... et puis hier, chez Teresita... je vous ai vu parler à voix basse avec ce jeune homme.

DON RAMIRO, *d'un air méfiant.* Ce jeune homme! que vous ne connaissiez pas.

HELENA, *baissant les yeux.* Fort peu.

DON RAMIRO. Vous savez donc, comme je l'ai appris depuis, que c'est don Raphael... le fils du vice-roi.

HELENA. Oui, monsieur.

DON RAMIRO, *la regardant avec défiance.* Et il était là... par hasard!

HELENA. Pouviez-vous supposer qu'il y fut par mon ordre?

DON RAMIRO. Non; car sur-le-champ il eut payé de sa vie... du reste, et quoique son père soit rentré en grace; quoiqu'il commande en cette province, c'est une famille de traîtres et de rebelles... le fils surtout, qui a siégé dans l'assemblée des cortès... et je suis trop heureux de pouvoir le châtier... nous nous verrons demain.

HELENA, *avec effroi.* Quoi, c'est avec lui?

DON RAMIRO. Ne craignez-vous pas déjà pour ses jours?

HELENA, *avec indignation.* Ah! monsieur!

DON RAMIRO. Pardon! c'est vous outrager, je le sais... Helena je vous rends bien malheureuse... mais dites-vous par fois que mes tourmens sont plus cruels que les vôtres... et demain, si je succombe, ne haïssez pas ma mémoire.

Helena tremblante, cache sa tête dans sa main. Don Ramiro revient près de sa femme, lui prend la main, l'embrasse sur le front, puis rentre dans son appartement.

SCÈNE VIII.

HELENA, *seule.*

Il est parti... (*Appelant à voix basse. S'approchant du coffre qu'elle ouvre.*) Raphael, sortez sans bruit... ô ciel! sa main est glacée!

RÉCITATIF.

Mon Dieu! que puis-je faire?
Avec désespoir.
Raphael, Raphael! il ne me répond pas...
Que cette voix qui te fut chère
Dissipe ton sommeil et t'arrache au trépas.
Avec tendresse.
Reviens à toi mon bien suprême.
Avec délire, et à genoux près de lui.
Ecoute-moi... je t'aime... je t'aime...
Reviens entendre mon amour.
Se relevant et s'éloignant de lui.
Qu'ai-je dit... ô honte éternelle,
Je me rends criminelle.
Sans pouvoir lui rendre le jour.

AIR.

Je tremble, je frissonne,
Mon Dieu! n'est-il personne
Qui protége mon sort?
Hélas! tout m'abandonne,
Et partout m'environne
Ou la honte, ou la mort.
Hélas! sa perte est assurée
Il va mourir! je mourrai comme lui!
Oui, mais mourir déshonorée,
Et mes enfans, et mon mari!
Je leur laisse le droit de m'accuser toujours.
Ah! qui pourra venir à mon secours.
Je tremble, je frisonne,
Mon Dieu, n'est-il personne
Qui protége mon sort?
Hélas! tout m'abandonne,
Et partout m'environne
Ou la honte ou la mort.

On entend dans la rue et dans le lointain la ronde que Gasparillo chante au premier acte.

Oh! oh! des fardeaux
Des ballots.

HELENA, *écoutant.*

Qu'entends-je, et quel espoir en mon cœur vient (de naître?
Quelqu'un passe sous ma fenêtre.
Courant au balcon, et appelant à voix basse.
Ah! quel qu'il soit... Seigneur cavalier...

GASPARILLO, *en dehors dans la rue.*

Qui m'appelle?

HELENA.

Il y va de mes jours!
Le long de ce balcon relevez cette échelle,
Et par pitié venez à mon secours.
Il m'obéit... il monte...
Le voyant paraître au balcon.
O ciel qu'ai-je vu là!
C'est le mari de Teresita;
Je suis sauvée.

SCÈNE IX.

HELENA, GASPARILLO, *entrant dans l'appartement.*

GASPARILLO.

Où suis-je? et par quelle aventure?

HELENA.

Parlez bas, je vous en conjure.

GASPARILLO, *l'approuvant.*

Que vois-je! ai-je bien mes esprits!
Oui voilà celle que j'adore;
Un songe heureux m'abuse-t'il encore?
Anges du ciel! serais-je en paradis,

DUO.

HELENA.

De grace, parlons bas, *Teresita*, votre femme
M'est dévouée...

GASPARILLO.

Et je le suis aussi.

HELENA.

Vous pouvez me sauver.

GASPARILLO.

Commandez, me voici,

HELENA.

Ma fortune est à vous.

GASPARILLO.

Oh! non... non pas, madame,

Avec tendresse.

De mes désirs ce n'est pas là l'objet;
Et de choisir si l'on me laissait maître...

HELENA.

Mais avant tout, il faut être discret

GASPARILLO.

Je le serai.

HELENA.

Pour vous peut-être,
Ce n'est pas sans danger.

GASPARILLO.

Tant mieux.

HELENA.

Il faut du cœur.

GASPARILLO.

J'en ai pour deux.

ENSEMBLE.

HELENA.

C'est toi, Dieu tutélaire
Qui l'envoye en ces lieux;
Sensible à ma prière
Tu combles tous mes vœux.

GASPARILLO.

Parlez, que faut-il faire?
J'obéis à vos vœux;
Et si je puis vous plaire,
Je serai trop heureux.

HELENA.

Sachez qu'un cavalier... chez moi... pendant la (nuit
A mon insu s'est introduit.

GASPARILLO.

Je le tuerai...

HELENA.

Non pas, de grace.
Car il est là... presque mort... expirant...
En ce coffre, où, dans son audace
Il s'est caché secrètement.

GASPARILLO, *à part, avec colère.*

Quel soupçon...

HELENA.

Daignez, je vous prie
Ah! daignez le rendre à la vie!

GASPARILLO.

Qu'ai-je entendu!

HELENA.

J'implore ici votre secours.
C'est fait de mon honneur... et c'est fait de mes (jours,
S'il était vu chez moi... quoi votre cœur hésite?

GASPARILLO, *à part.*

Oui, de fureur mon cœur palpite!
Un homme ici!.. dans votre appartement.
Il vous aimait! c'est un amant.

HELENA.

Eh! bien, s'il était vrai?.. n'ai-je pas ton serment!

ENSEMBLE.

GASPARILLO.

Le dépit, la colère
Me rendraient furieux;
Ici, que dois-je faire!
Faut-il servir ses vœux?

HELENA.

C'est un Dieu tutélaire
Qui t'envoye en ces lieux;
Exauce ma prière
Et comble tous mes vœux.

GASPARILLO, *après avoir hésité.*

Puisqu'à vos vœux il faut que j'obéisse,
Je veux donc bien vous rendre ce service.

La regardant avec amour et jalousie.

Mais à condition.

HELENA, *vivement.*

Tout ce que tu voudras.

GASPARILLO, *avec joie.*

Serait-il vrai?

HELENA, *de même.*

Demande, et j'y souscris d'avance.

GASPARILLO.

Eh! bien donc, il me faut...

HELENA, *lui faisant signe de se taire.*

Silence.

Ecoutant du côté de la fenêtre.

Quel est ce bruit lointain?.. n'entends-tu pas?

On entend l'air militaire qu'on a entendu à la première scène, et dont le bruit augmente peu à peu.

Il faut partir; de peur qu'à ce bruit ne s'éveille...
Mon mari.

GASPARILLO.

J'entends à merveille.
Mais rappelez-vous bien ce qui me fut promis.
Je veux ce soir être votre complice ;
Mais dès demain... chez vous... de ce service
Je viendrai réclamer le prix.
Et si vous me trompiez?

HELENA.

Qui moi? vas, ne crains rien.

GASPARILLO.

Quel bonheur est le mien.

ENSEMBLE.

GASPARILLO, *à part.*

Pour moi, quel sort prospère,
Je serai donc heureux ;
Cette beauté si fière
Comblera tous mes vœux.

HELENA.

Sois mon Dieu tutélaire,
Daigne combler mes vœux ;
Exauce ma prière
Sors vite de ces lieux.

Le bruit de la ronde approche. Il augmente. Helena regarde avec effroi du côté de l'appartement de son mari, et reprend sur un mouvement plus vif, qui forme le stretto du duo.

ENSEMBLE.

HELENA.

Déjà le bruit augmente
Je frémis d'épouvante
Je crois, toute tremblante,
Entendre mon mari.
Quoi votre cœur hésite?
D'effroi, le mien palpite;
De grace, partez vite,
Eloignez-vous d'ici.

GASPARILLO, *à part, la regardant.*

Ah! qu'elle est séduisante!
En la voyant tremblante,
Mon ardeur s'en augmente,
Et je suis attendri!
D'amour... mon cœur hésite ;
Mais d'espoir il palpite...
J'obéis; au plus vite
Je m'éloigne d'ici.

En ce moment, on entend du bruit dans l'appartement à droite. — Helena souffle la bougie qui est sur la table, et s'élance dans la chambre de son mari. Gasparillo traine le coffre du côté de la croisée. La ronde militaire devient plus forte. La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Un jardin public. — A gauche, le palais de don Ramiro.

GASPARILLO et ses Compagnons *sont à droits sous un bosquet, et boivent; plusieurs sont couchés à terre, d'autres debout, d'autres assis.*

CHŒUR.

Buvons à tasse pleine
Et chantons tour à tour!
Oublions et la peine
Et les travaux du jour.

GASPARILLO, *buvant, et commençant à se griser.*

Je me sens une joie, une soif infernales
Dont rien ne peut tarir les feux...
Buvez tous... je le veux.

TOUS.

C'est donc toi qui régales.

GASPARILLO.

Oui, oui, j'ai mes raisons pour être généreux.

CHŒUR.

Buvons à tasse pleine,
Et chantons tour à tour... etc.

GASPARILLO, *chantant plus fort qu'eux, et comme un homme ivre.*

Tra, la, la, la, c'est une séguédille.
Ah! ça voulez-vous bien chanter?

TOUS, *chantant,*

Tra, la, la, la, la...

GASPARILLO, *les interrompant.*

Taisez-vous, taisez-vous... c'est tout seul que je [brille.

Avec colère.

Tra, la, la, la, voulez-vous m'écouter?

RONDE.

PREMIER COUPLET.

Une princesse de Grenade,
Aimait Pietro, le muletier.

TOUS, *en chœur.*

Une princesse de Grenade,
Aimait Pietro, le muletier.

GASPARILLO.

Un muletier bon camarade

Vaut souvent mieux qu'un cavalier.
Hé!
Elle était noble, il était beau,
Oh!
Et l'amour ici bas
Est de tous les états
Ah!

DEUXIÈME COUPLET.

Un jour qu'elle allait à la messe,
Et qu'il lui tenait l'étrier.

TOUS.

Un jour qu'elle allait à la messe,
Et qu'il lui tenait l'étrier.

GASPARILLO.

On dit que la belle princesse
Serra la main du muletier.
Eh!
Ah! qu'il était content Pietro!
Oh!
Car l'amour ici bas
Est de tous les états,
Ah!

TROISIÈME COUPLET.

Mais voilà que le roi son père
S'avise de les épier.

TOUS.

Mais voilà que le roi son père
S'avise de les épier.

GASPARILLO.

Et fait d'un coup de cimeterre
Perdre la tête au muletier
Eh!
Ça mit la princesse au tombeau,
Oh!
Car l'amour ici bas
Est de tous les états
Ah!

TOUS.

Bravo, Bravo
Buvons au muletier Pietro.

GASPARILLO, *tout-à-fait ivre, et avec colère.*

Je ne veux pas.

TOUS.

Pourquoi?

GASPARILLO.

J'en ai le droit peut-être,
Je régale, je suis le maître.
Buvons à nos amours.

TOUS.

Il a raison : buvons à nos maîtresses,

GASPARILLO.

Bourgeoises ou princesses,
N'importe, buvons toujours.

TOUS.

A la plus belle.

GASPARILLO.

C'est la mienne.

TOUS.

C'est la mienne, la mienne.

GASPARILLO, *d'un ton de maître.*

C'est la mienne.
Et quand j'en parle, chapeau bas.
Les menaçant.
Chapeau bas ou sinon.

TOUS, *riant.*

La sienne.
Il n'en a pas.

GASPARILLO, *avec colère.*

Je n'en ai pas.

UN PORTE-FAIX.

Non, sur mon ame;
Il n'a que sa femme.

TOUS, *riant et se moquant de lui.*

Ah! ah! ah! ah!

GASPARILLO, *en prenant un au collet.*

Par saint Jérôme tu sauras
Ce que pèse mon bras.

ENSEMBLE.

GASPARILLO.

Oui, c'est trop d'insolence :
Redoutez mon courroux;
Redoutez ma vengeance,
Car je vous brave tous;
Oui tous.

TOUS, *riant.*

Ah! quelle extravagance!
Il veut nous braver tous;
Tais-toi, tais-toi, silence
Ou crains notre courroux.

A la fin de cet ensemble, Gasparillo a pris au collet un de ses compagnons, qu'il a renversé et qu'il veut fouler aux pieds... On se jette entr'eux, et on les sépare.

TOUS, *à demi-voix.*

Téméraire, téméraire
Dans les jardins de l'Alhambra,
De Ramiro crains la colère
Regardant du côté du palais.
C'est sa femme, la voilà.
Voulant l'emmener.
Retirons-nous.

GASPARILLO.

Non pas, j'attends la signora.

TOUS.

Y penses-tu?

GASPARILLO, *se tenant avec peine sur ses jambes et tâchant de se relever.*

Moi je suis sûr de plaire
A toutes les beautés, dès que je le voudrai.
Regardant du côté du palais.
Et celle-ci me paraît à mon gré

TOUS, *voulant l'entraîner.*
Craignons pour lui les suites de l'ivresse.
Viens-t-en.

GASPARILLO.
Ah! ah! je n'ai pas de maîtresse...
Vous le disiez... eh! bien, je veux
Qu'elle m'accorde à l'instant... dans ces lieux
Un tête à tête.

TOUS.
Allons, viens-t-en.

GASPARILLO.
Je reste là.
Et l'on verra.

SCÈNE II.

Les Mêmes, HELENA, et Plusieurs de ses Femmes.

HELENA, *apercevant Gasparillo.*
C'est lui.

GASPARILLO.
La voilà.

ENSEMBLE.

HELENA.
Oui, c'est lui, c'est lui-même ;
Ah! je tremble d'effroi
Cachons le trouble extrême
Qui s'empare de moi.

GASPARILLO
Ah! quel bonheur extrême..,
C'estelle que je voi...
Aux porte-faix,
Allons, à l'instant même
Sortez tous, laissez-moi.

CHŒUR DES PORTE-FAIX.
Quelle surprise extrême...
A peine si j'y croi.
Sortons à l'instant même;
Je m'y perds sur ma foi.

GASPARILLO, *bas à ses compagnons.*
Vous allez voir.
S'avançant vers Helena un peu moins gris.
Pardon, signora, si je vien
Vous demander un moment d'entretien,
A vous seule.

LES PORTE-FAIX et LES FEMMES.
Quelle audace...

GASPARILLO, *à demi-voix.*
Vous m'entendez.

HELENA, *se retournant vers sa sœur et ses femmes.*
Il suffit.
Mesdames, laissez-moi, de grace...

GASPARILLO, *à ses compagnons.*
Eh bien, eh bien! ne l'avais-je pas dit?

ENSEMBLE.

LES PORTE-FAIX et LES FEMMES.
Quelle surprise extrême!
A peine si j'y croi ;
Sortons, à l'instant même,
Je m'y perds, sur ma foi.

HELENA.
Oui c'est lui, c'est lui-même,
Ah! je tremble d'effroi.
Cachons le trouble extrême
Qui s'empare de moi.

GASPARILLO.
Ah! quelle bonheur extrême...
C'est elle que je voi.
Aux porte-faix.
Allons, à l'instant même,
Sortez tous... laissez-moi.
Ils sortent tous en silence, et laissent Helena avec Gasparillo.

SCÈNE III.

HELENA, GASPARILLO.

HELENA, *après avoir regardé si tout le monde est sorti, se rapproche de Gasparillo, et lui dit à voix basse.* Quelle imprudence de me demander cet entretien devant mes femmes... devant tout le monde.

GASPARILLO. C'est vrai... mais il y allait de mon honneur.

HELENA. Et comment cela? (*le regardant.*) Ah! mon Dieu! dans quel état le voilà... (*Haut.*) Dis-moi vîte ce que tu avais à m'apprendre.

GASPARILLO. Il y a d'abord, que vos ordres ont été exécutés... j'ai reconduit notre jeune homme jusques chez lui.

HELENA, *effrayée.* O ciel! tu le connais.

GASPARILLO, Qui est-ce qui ne connaît pas le fils du vice-roi... un beau cavalier, vif, aimable, et léger... quand je dis léger, pas cette nuit... et quoiqu'il n'y ait pas loin de votre hôtel, aux portes du palais, ou je l'ai déposé...

HELENA. Achève, de grace... a-t-il repris ses sens?.. est il revenu à la vie?

GASPARILLO. Pour ce qui est de ça... il faut qu'il ne l'ait pas voulu, ou que décidément il y renonce... car j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir... j'avais même été quérir de l'eau à la fontaine... quoique l'eau, voyez-vous, je ne l'aime pas beaucoup.

HELENA. Eh bien?

GASPARILLO. Eh bien!.. je lui en avais déjà jeté à la figure, et j'allais recommencer, lorsque d'une rue voisine, débouche une escouade d'alguazils... de vrais algua-

zils, qui s'emparent de moi, en criant : à l'assassin... et qui m'emmènent au corps de garde de la place major.

HELENA. O ciel !

GASPARILLO. Ne vous effrayez pas encore... car, au coin de la place, il y a une allée obscure donnant sur une autre rue... cette allée-là, je la connais... c'est celle d'un marchand de vin... je m'y élance en courant, tandis que les manteaux noirs m'y suivent à tâtons, et en tremblant, parce que de sa nature, le véritable aguazil a toujours peur... ce qui fait que dix minutes après, j'étais chez moi... auprès de ma femme, qui m'a demandé en vain d'où je venais... parce que moi, vous me connaissez... je suis la fidélité, et la discrétion même.

HELENA. Je n'en doute pas... je t'en remercie... je dois t'en récompenser... tiens... prends cette bourse.

GASPARILLO, *refusant.* Une bourse ! à moi... non pas signora.

HELENA. Quoi ! tu me refuses ?.. pardon, je t'avais mal jugé... et puisque tu ne veux rien pour un tel service...

GASPARILLO. Je ne dis pas cela.

HELENA. Parle, alors... comment puis-je m'acquitter ?.. Eh bien !.. tu hésites... et pourquoi !

GASPARILLO, *à part.* Pourquoi ?.. c'est là le difficile.. quoique tout à l'heure j'aie bu de nouveau pour m'enhardir, je me doutais bien que jamais je n'oserais... dès qu'elle serait là... (*Essayant de lever les yeux.*) Pardon, signora... je veux, et je ne peux vous regarder... (*S'enhardissant.*) Mais je sais écrire, moi... je suis savant quoique porte-faix... et alors... je vous ai écrit...

HELENA, *avec impatience.* Donne donc vite.

GASPARILLO, *lui montrant un papier tout ouvert.* Ce papier, il est là... mais vous ne le lirez que quand je serai parti... (*En détournant la tête.*) Tenez, le voici... (*Il lui donne d'une main, et de l'autre il essuie les gouttes de sueur qui découlent de son front.*) Dans un moment, je viendrai ici prendre votre réponse... (*Cherchant à se donner du courage.*) Adieu, je reviens. Allons, le plus fort est fait.

Il sort sans la regarder.

SCÈNE IV.

HELENA, *seule tenant le papier à la main.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?.. il y a à travers son ivresse... un sentiment de crainte... de honte... et de respect... Lisons... (*Elle parcourt la lettre en tremblant, pousse un cri, et cache sa tête dans ses mains.*) Il ose m'aimer, me le dire... Ah ! malheureuse !.. et il va revenir... il m'en a menacée... Mon mari, et le corégidor !

SCÈNE V.

HELENA, DON RAMIRO, avec le CORRÉGIDOR et Plussieurs Alguazils.

LE CORREGIDOR. Oui, seigneur, nous ignorons encor si c'est une vengeance, ou un accident... mais on l'a trouvé cette nuit sans connaissance non loin du palais.

RAMIRO, *regardant avec attention sa femme.* Et moi qui soupçonnais son courage... moi qui l'accusais d'avoir manqué au rendez-vous où je l'attendais.

HELENA. Et qui donc ? mon Dieu !

RAMIRO. Don Raphael... mais qu'avez-vous donc ?

HELENA. La surprise... (*à part.*) Il est donc vrai.

RAMIRO, *au corrégidor.* A-t-on au moins quelqu'indice qui puisse faire découvrir le meurtrier ?

LE CORRÉGIDOR. Près de lui au moment où nos alguazils sont arrivés, était un homme dont il se sont emparés.

RAMIRO. C'est bien !

LE CORRÉGIDOR. Par malheur ! il paraît qu'au détour d'une rue il leur est échappé

RAMIRO, *aux alguazils.* Maladroits !

LE CORRÉGIDOR, *montrant les alguazils.* Mais ses traits leur sont tellement présens qu'ils le reconnaîtraient entre mille... n'est-il pas vrai ?

RAMIRO. Que l'on commence à l'instant les recherches les plus sévères... la haine même que je portais à don Raphael, à toute cette famille, me fait un devoir de ne rien négliger... car on doit justice à tout le monde... et surtout à ses ennemis.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, GASPARILLO.

HELENA, *l'apercevant.* C'est lui... je me meurs...

GASPARILLO, *à Helena.* Eh bien, ma souveraine je viens savoir votre réponse ?

Pendant ce temps, les alguazils qui ont examiné Gasparillo se font entr'eux des signes d'intelligence... puis le montrent au corrégidor, et lui parlent à voix basse.

DON RAMIRO. Qu'y a-t-il donc ?

LE CORRÉGIDOR, *à don Ramiro.* Il prétendent.. que le meurtrier de don Raphael... l'homme qui, hier, s'est échappé de leurs mains... est là... devant vos yeux.

TOUS, *étendant la main vers Gasparillo.* Oui... c'est lui.

HELENA. O ciel!

GASPARILLO, *se retournant, et apercevant les alguazils qu'il regarde en riant.* Tiens... ce sont mes manteaux noirs de cette nuit.

HELENA. Imprudent!

GASPARILLO. Est-ce que j'aurais dit une bêtise?

DON RAMIRO. Eh mais! n'est-ce pas cet homme que nous avons vu chez Teresita?.. n'est-ce pas le mari de la devineresse?

HELENA, *troublée.* Oui... je le crois comme vous.

DON RAMIRO. Moi, j'en suis sûr... et ce serait là le meurtrier de don Raphael dans quel but? dans quelle intention?

HELENA, *effrayée.* Oh! mon Dieu!

GASPARILLO, *passant devant elle, pour se rendre près de don Ramiro.* Ne craignez rien... je me tairai... mais vous savez à quelles conditions.

QUATUOR.

DON RAMIRO.

C'est donc toi, que la nuit dernière;
On a saisi?

GASPARILLO, *d'un air indifférent.*

Si cela peut vous plaire.

DON RAMIRO.

Tu t'es enfui,

GASPARILLO.

Si cela peut vous plaire?

LE CORRÉGIDOR.

Pourquoi t'enfuir?

GASPARILLO.

Il est bien curieux.

LE CORRÉGIDOR.

Réponds,

GASPARILLO.

C'est, si je veux.

TOUS.

Réponds, réponds, téméraire.

GASPARILLO.

Ce sont là mes secrets;
Et je ne les dirai jamais.
Regardant tendrement Helena.
Jamais! jamais! jamais!
Chantant l'air de la ronde de la première scène.
Tra, la, la, la, la.

LE CORRÉGIDOR, *à don Ramiro.*

C'est là le meurtrier... c'est de toute évidence.

DON RAMIRO.

C'est clair,

HELEÑA, *vivement.*

Ah! gardez-vous d'en croire l'apparence.

DON RAMIRO, *étonné.*

Comment, qu'en savez-vous?

HELENA, *troublée.*

Qui moi? je ne sais rien.
Mais il n'est pas dans son bon sens,

GASPARILLO.

C'est bien.
Elle veut prendre ma défense.
Chantant la ronde de la première scène.
Une princesse de Grenade,
Aimait Piétro, le muletier.

TOUS.

Réponds, réponds.

GASPARILLO, *de même.*

Un muletier bon camarade,
Vaut souvent mieux qu'un cavalier.

TOUS.

C'est lui, c'est lui, la chose est claire,
Par lui son crime est reconnu.

LE CORRÉGIDOR.

Dès demain, tu seras pendu.

GASPARILLO, *fumant son cigare.*

Si cela peut vous plaire.

ENSEMBLE.

GASPARILLO, *chantant.*

Une princesse de Grenade,
Aimait Piétro, le muletier,
Un muletier, bon camarade,
Vaut souvent mieux qu'un cavalier.
Et l'amour ici bas
Est de tous les états.
Ah! ah! ah! ah!

HELENA.

O moment de trouble et d'horreur!
D'épouvante je suis saisie
Si je me tais, il perd la vie;
Si je parle, je perds l'honneur.

LE CORRÉGIDOR, DON RAMIRO, *et les* **ALGUAZILS.**

Un meurtrier! ah! quelle horreur!
Mais son audace est inouie;
Gaîment il va perdre la vie,
Ah! je n'y conçois rien d'honneur!

DON RAMIRO, *au corrégidor.*

A l'instant même qu'on l'amène,
Dans cette salle souterraine
Du palais, et non loin de mon appartement
Je désire avant son supplice,
L'interroger encor... allez, qu'on le saisisse.

HELENA.

O ciel! arrêtez...

DON RAMIRO, *l'examinant.*

Qu'avez-vous?

HELENA.

De Teresita c'est l'époux
Et je vous supplie ;

GASPARILLO.

Oui : je veux prier madame,
De transmettre aujourd'hui mes adieux à ma femme
Si vous le permettez.

DON RAMIRO.

Va, soit ; je le veux bien.

Gasparillo s'avance avec Helena au bord du théâtre, et sans pouvoir être entendu de don Ramiro et des alguazils.

GASPARILLO, *toujours gris quoique un peu moins, à Helena.*

Je l'ai promis à vous, ma souveraine,
Je suis muet, et je ne dirai rien ;
Mais cette salle souterraine
Où l'on va m'enfermer.

HELENA, *tremblante.*

Eh bien ?

GASPARILLO.

Vous en avez la clé.

HELENA, *vivement.*

Pour te délivrer.

GASPARILLO.

Non.
Pour m'y venir trouver à l'intant, ou sinon...

Se retournant vers don Ramiro, et reprenant sa chanson entre ses dents.

Tra, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

GASPARILLO.

Une princesse de Grenade
Aimait Piétro, le muletier ;
Un muletier, bon camarade,
Vaut souvent mieux qu'un cavalier
Et l'amour ici bas
Est de tous les états.

HELENA.

O moment de trouble et d'horreur !
D'épouvante je suis saisie ;
Oui, s'il se tait, je perds la vie ;
Et s'il parle, je perds l'honneur.

LE CORRÉGIDOR, DON RAMIRO, LES ALGUAZILS.

Un meurtrier ! ah ! quelle horreur !
Mais son audace est inouie...
Gaîment, il va perdre la vie,
Ah ! je n'y conçois rien d'honneur.

Don Ramiro sort par le fond. Le Corrègidor entrainent dans le palais à droite, Gasparillo qui sort en faisant des signes d'intelligence à Héléna.

SCÈNE VII.

HELENA, TERESITA, *qui est entrée pendant ces derniers mots et qui s'est approchée d'Helena.*

HELENA, *les regardant sortir.* C'est fait de moi.

TERESITA, *qui est entrée à la fin du morceau précédent.* Pas encore.

HELENA. Que dis-tu ?.. est-ce que tu saurais ?..

TERESITA. A peu près ; car ce matin en entrant, mon mari m'a raconté, sans le vouloir, ses aventures de cette nuit... sa passion pour vous... il dit tout, quand il est gris.

HELENA. O ciel !.. et pour comble de malheur... il est là, en prison dans une salle basse du palais, don Ramiro veut l'interroger encore, et j'aime mieux d'avance, et de moi-même tout avouer.

TERESITA. Jamais, madame, jamais... il ne faut rien avouer aux maris... c'est leur rendre un mauvais service... même en leur disant toute la vérité, ils croient que nous leur en cachons la moitié... et pour leur bonheur, encore plus que pour le nôtre, il ne faut rien leur dire du tout.

HELENA. Et comment forcer plus longtemps Gasparillo à se taire ?.. Sais-tu à quel prix il met son silence ?.. Tiens, lis...

Elle lui donne le papier que lui a remis Gasparillo.

TERESITA, *parcourant la lettre.* Ah !.. l'horreur !.. si je m'en croyais.. je le laisserais pendre... pour lui apprendre... mais, non, il faut vous sauver en le forçant à se taire. Est-il quelque moyen de pénétrer dans sa prison ?

HELENA. Une salle basse du palais... Adresse-toi de ma part, au concierge qui m'est dévoué ; d'ailleurs, toi, sa femme, il ne te refusera pas.

TERESITA. C'est bien !

HELENA. Mais quel est ton dessein ?

TERESITA. Soyez tranquille... fiez-vous à moi... si je peux avoir une dernière preuve de sa trahison, je lui ferai une telle frayeur, que je vous réponds de lui et de son silence... mais, surtout, je vous le recommande : n'avouez jamais rien à votre mari.

HELENA. C'est lui !

TERESITA. Du courage, je vous laisse... Ah ! mon Dieu ! que les honnêtes femmes sont gauches.

Elle entre dans le palais à droite.

HELENA, RAMIRO.

SCENE VIII.

HELENA, *à part.* Qu'il a l'air sombre et rêveur. (*Haut.*) Eh bien, monsieur, quelles nouvelles?

DON RAMIRO. Plus j'y songe et moins je peux comprendre l'obstination de ce porte-faix à se dire coupable.

HELENA. Il ne l'est point, monsieur, j'en jurerais du moins...

DON RAMIRO. Et moi aussi... je suis même certain de son innocence; aussi, d ici à une heure, il sera en liberté.

HELENA, *avec joie.* Vraiment!

DON RAMIRO. Oui, je viens d'interroger, de voir, de comparer les différens rapports de la police... ceux du palais; et peut-être vous-même, si vous l'aviez voulu, auriez pu nous fournir quelques renseignemens qui eussent éclairé la justice.

HELENA, *effrayée.* Moi, monsieur!

DON RAMIRO. Il résulte de plusieurs témoignages que don Raphael a été vu hier soir, rôdant autour de notre hôtel... que dans la petite ruelle sur laquelle donne le balcon de votre chambre à coucher, on a trouvé une échelle renversée, et sur la terre, foulée en plusieurs endroits, on a trouvé ce ruban et ces deux croix de l'ordre d'Alcantara et de Charles III, dont Raphael était ordinairement décoré.

HELENA. Il n'est pas le seul en Espagne.

DON RAMIRO. C'est juste, je le sais... mais tout à l'heure quand vous avez appris sa mort... l'émotion que vous avez fait paraître...

HELENA. Etait toute naturelle... en apprenant que désormais je n'avais plus à craindre pour vos jours... car ce combat qui devait avoir lieu... ce rendez-vous au couvent de Sainte-Rosalie.

DON RAMIRO, *avec colère.* Au couvent de Sainte-Rosalie!.. et comment savez-vous que c'était là le lieu de notre rendez-vous? qui vous l'a dit?

HELENA, *tremblante.* Vous, apparemment.

DON RAMIRO. Jamais, j'en suis certain... c'était notre secret, je l'ai gardé... c'est donc par lui, par lui seul que vous avez pu savoir...

HELENA, *tremblante.* Et quand il serait vrai?

DON RAMIRO, *furieux.* Vous l'avez donc vu?.. hier soir, en mon absence, à ce balcon, et pourquoi? répondez, madame... pourquoi vous a-t-il parlé?.. pourquoi l'avez-vous vu?

HELENA, *à part.* Je me sens mourir.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, CHRISTINA, *entrant seule, pâle et tremblante.*

CHRITINA. Ah! ma sœur!... serait-il vrai?.. ce bruit qui se répand dans la ville, que don Raphael n'existe plus?

HELENA. Hélas!

CHRISTINA. Ah! mon malheur est certain! je n'y survivrai pas.

DON RAMIRO. Que dites-vous?

CHRISTINA. Que je l'aimais... je peux vous le dire maintenant, puisqu'il n'existe plus... Quelle que soit votre colère, je l'aimerai toujours... je n'ai jamais aimé que lui...

HELENA, *vivement.* Oui, monsieur; et vous connaissez maintenant le secret que vous me demandiez tout à l'heure avec tant d'instance. Toutes deux, autrefois, et pendant un mois entier, prisonnières de don Raphael, ma sœur et lui s'aimaient à votre insu... moi seule étais leur confidente; et hier soir, avant le fatal événement qui a mis fin à ses jours, il est venu sous mes fenêtres, me parler de son amour, demander ma protection; car il devait, ce matin, s'il échappait à ce combat, venir ici vous proposer une reconciliation, et vous demander la main de votre sœur.

DON RAMIRO, *d'un air de doute.* Bien vrai!

HELENA. C'était cette demande qu'il me suppliait d'appuyer aujourd'hui de tout mon crédit auprès de vous.

DON RAMIRO. Quoi, Helena, vous ne me trompez pas?.. ce n'est pas vous qu'il aimait... c'est votre sœur?

HELENA, *baissant les yeux.* Oui, monsieur.

DON RAMIRO. Et il devait ce matin venir la demander en mariage?

HELENA. Oui, monsieur.

DON RAMIRO. C'est bien la vérité?

HELENA. Oui, monsieur.

DON RAMIRO. Je le saurai, et dès aujourd'hui, par Raphael lui-même.

HELENA et CHRISTINA, *avec joie.* Don Raphael!

DON RAMIRO. J'ai appris au palais de son père, où il avait été transporté, qu'hier soir, en rentrant, surpris au milieu de la rue par une attaque, un coup de sang... il a perdu long-temps connaissan-

ce... ce n'est que ce matin qu'il est revenu à lui.

HELENA. En êtes-vous bien sûr?

DON RAMIRO. A n'en pouvoir douter; car, tout à l'heure, je voulais le voir, lui parler, il était sorti...

HELENA. O ciel! comment le prévenir.

SCÈNE X.

Les Mêmes, TERESITA.

TERESITA. Madame, madame, une nouvelle, dont je n'ai pu revenir... don Raphael...

HELENA. Eh bien?

TERESITA. Est dans le salon, qui demande à parler au seigneur Ramiro.

HELENA. Je suis perdue!

DON RAMIRO. Qu'il entre.

HELENA, *troublée*. Non pas... un instant...

DON RAMIRO. Et pourquoi donc? D'où vient votre trouble?

HELENA. Peut-être n'est-il pas convenable... qu'ici... devant ma sœur... Si nous lui parlions auparavant.

DON RAMIRO, *sévèrement*. Et pourquoi donc? puisqu'il devait, disiez-vous, venir ce matin demander la main de votre sœur; nous sommes tous disposés à le recevoir... entre nous... en famille.

CHRISTINA, *avec joie*.. Cela vaut bien mieux... Dis-lui vite de venir...

HELENA. Mais je vous atteste.

DON RAMIRO, *d'un ton sévère*. Qu'il entre... Vas Teresita... vas, dis-lui que je l'attends... (*Regardant sa femme*) Que nous l'attendons.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, *excepté* TERESITA.

CHRISTINA. En vérité, ma sœur, je ne te conçois pas, au lieu d'être joyeuse, te voilà toute troublée.

HELENA. C'est qu'il se peut que depuis hier... ses intentions aient changé... qu'il veuille différer (*Montrant Ramiro*), et les idées que monsieur a l'air d'y attacher, sont si singulières.

CHRISTINA. Quoi, vous le refuseriez?.. et votre haine pour lui...

DON RAMIRO. Non, rassurez-vous, quelles que soient nos inimitiés antérieure... je lui accorderai sa demande.

CHRISTINA, *vivement*. quel bonheur!

DON RAMIRO. s'il la fait, cette demande (*prenant Helena par la main, et à voix basse.*) Toutes deux, vous avez été ses prisonnières... il est une de vous deux qu'il aime... et si c'est pour vous qu'il, venait hier au soir... cette épée me vengera de lui, et de vous.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, DON RAPHAEL, amené par TERESITA, *qui lui fait signe d'entrer.*

FINAL.

DON RAPHAEL, *saluant d'abord les dames; puis don Ramiro dont il s'approche. — A don Ramiro.*

Au champ d'honneur, où vous daigniez m'attendre,
Un sort fatal m'empêcha de me rendre;
Et je viens.

DON RAMIRO.

Il suffit, seigneur.
Loin d'accuser votre valeur,
Je me plais à lui rendre un éclatant hommage.

DON RAPHAEL.

S'il est ainsi; je puis sans manquer à l'honneur
Et sans faire pár vous, soupçonner mon courage
Vous avouer ici le secret de mon cœur.

HELENA, *à part*.

Que dit-il?

DON RAMIRO, *à Raphael*.

Achevez.

DON RAPHAEL, *à Ramiro*.

Hier sans vous connaître
J'osais vous défier... hélas! pour mon malheur!
Car dès long-temps, j'adore votre sœur.
Et sans ce démêlé qu'un hasard a fait naître,
Je voulais aujourd'hui, tel était mon dessein,
Venir vous demander sa main

HELENA *et* RAMIRO, *à part*.

O surprise!

CHRISTINA, *courant à Ramiro*.

O bonheur! vous l'entendez, mon frère.

DON RAPHAEL, *pendant ce temps s'approche d'Helena et lui dit vivement.*

De mon amour c'est la preuve dernière...
Il fallait vous sauver...

HELENA, *étonnée et se tournant vers Teresita.*

Eh! mais... par quel mystère?

TERESITA, *à voix basse.*

N'étais-je donc pas là... j'ai su le prévenir.

DON RAMIRO, *qui a pris la main de Christina, tend l'autre à don Raphael.*

D'un injuste soupçon je saurai me punir.

ENSEMBLE.

TERESITA *et* CHRISTINA.

Ah! quelle ivresse, et quel bonheur!
Déjà le calme rentre en son/mon cœur.

DON RAMIRO *et* HELENA.

Quelle surprise! Dieu quel bonheur!
Déjà le calme rentre en mon cœur.

DON RAPHAEL.

J'ai dû te suivre, loi de l'honneur!
Déjà le calme rentre en mon cœur.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, GASPARILLO, *amené par les alguazils,* TERESITA.

DON RAMIRO, *l'apercevant.* Mais voilà le porte-faix, je veux au moins qu'il m'explique comment cette nuit... (*Aux alguazils.*) Laissez-le libre.

HELENA, *à part.* c'est fait de moi!

TERESITA, *à demi-voix pendant que Gasparillo descend lentement la scène.* N'ayez donc pas peur, il ne dira maintenant que ce qu'il faut dire.

DON RAMIRO, *à Gasparillo.* Puisque tu n'avais tué personne, pourquoi, ce matin gardais-tu le silence... pourquoi tenais-tu à être pendu?

GASPARILLO, *regardant au doigt d'Helena.* Parce qu'alors, je tenais à bien des choses, dont on rougit, quand l'ivresse est passée... et ma femme m'a fait comprendre...

DON RAMIRO. Quoi donc?

GASPARILLO. Elle ma donné à cause d'un certain hidalgo, des idées qui m'ont dégrisé... car j'étais gris et je ne le suis plus... mais de tout ce que j'ai rêvé... il n'y a qu'une chose de vraie, et celle-ci, je puis l'attester.

TOUT LE MONDE. Laquelle?

GASPARILLO. C'est que le malheureux jeune homme était mort! (*Il se retourne et aperçoit don Raphael.* O ciel! il est vivant!

Allons, allons, décidément
C'était un rêve, une folie...
Femme, femme, pardonne-moi,
Et désormais, toute la vie,
Je ne veux plus rêver... qu'à toi.

ENSEMBLE.

CHRISTINA *et* TERESITA.

Ah! quelle ivresse! ah! quel bonheur!
Déjà le calme rentre en mon cœur.

DON RAMIRO *et* HELENA.

Quelle surprise! Dieu quel bonheur!
Déjà le calme rentre en mon cœur.

DON RAPHAEL.

J'ai dû te suivre, loi de l'honneur,
Déjà le calme rentre en mon cœur.

ALGUAZILS *et* CORRÉGIDOR.

Ah! quelle ivresse! ah! quel bonheur.
Plus de tristesse, plus de frayeur.

GASPARILLO *et* TERESITA.

Ah! quelle ivresse! ah! quel bonheur?
Le calme rentre dans mon cœur.

Don Ramiro a unit Raphael et Christina. Il étend la main, en signe de réconciliation à sa femme, et Gasparillo est aux pieds de la sienne. La toile tombe.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.

ON NE PASSE PAS!

OU

LE POSTE D'HONNEUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. de Villeneuve et Masson,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 6 JUIN 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
FREDERIC-GUILLAUME II, roi de Prusse	M. DORMEUIL.	ULRIC, grenadier de la garde	M. LEMÉNIL.
CHARLES-FREDERIC, prince royal	M. WELSH.	UN CAPORAL	M. REMI.
LE COMTE D'HARTMANN	M. BOUTIN.	ÉDITH, jeune ouvrière	Mme LEMÉNIL.
		SOLDATS.	

La scène se passe à Berlin en 1732.

Le théâtre représente une partie du cours plantée d'arbres. A droite, le mur du jardin d'un hôtel. Au milieu de ce mur, se trouve une petite porte et près de la porte une guérite. A gauche, une maison formant le coin de la rue.

SCENE PREMIERE.

ULRIC *en faction*, QUELQUES OFFICIERS *causant en groupe au milieu du théâtre*, D'HARTMANN *sortant de l'hôtel*, *puis* LE ROI.

D'HARTMANN, *avec empressement*. Le roi! messieurs, le roi!

(Le groupe se sépare et les officiers viennent se ranger devant l'hôtel.)

LE ROI, *avec mauvaise humeur*. Oui, de par Dieu! Elisabeth-Christine, duchesse de Brunswick-Wolfenbuttel, votre affront sera vengé et vous serez notre bru, ou, s'il se refuse encore à vous épouser, je fais déclarer en cour souveraine maître Fritz, notre fils aîné, indigne de porter la couronne royale de Prusse et de s'appeler jamais Frédéric deux!

D'HARTMANN. Sire, votre état d'irritation m'afflige infiniment.

LE ROI. Vous êtes un imbécille conseiller et je vous conseille de vous taire... Cela me fait du bien; d'ailleurs pourquoi me gênerais-je?.. je ne suis pas de ces souverains de parade qui font de la royauté un rôle de comédie, et qui grimacent un sourire pour cacher leur mauvaise humeur... quand Frédéric Guillaume est en colère il veut qu'on le sache à Berlin... entendez vous!

AIR : *Vaudeville de l'Album.*

Je sais qu'on dit chez les rois mes confrères,
Qu'à l'étiquette, ici, je n'entends rien :
En beaux manteaux ils font mal leurs affaires. ..
Pour leur habit changerais-je le mien ?
Je me mets mal ; mais je gouverne bien.
Leurs septres d'or, qu'à bon droit je condamne ,
Assez souvent se brisent en éclats ;
Mon sceptre, à moi, le voilà... c'est ma canne,
Qui frappe, plie, et qu'on ne brise pas.

D'HARTMANN, *à part*. Il y aura des habits battus à la cour ce soir; pourvu que cela ne tombe pas sur le mien.

LE ROI. Et au fait, comment ne serais-je pas furieux?.. ma politique d'accord avec la raison me fait rechercher l'alliance de Ferdinand-Albert de Brunswick; sur la foi de ma parole royale, il envoie la princesse, sa fille, à Berlin, et voilà que monsieur mon fils, s'inquiétant peu de bouleverser tous mes projets, se permet de dire en ma présence, devant mes gentilshommes et presque au nez de sa future qui allait être présentée à la cour : « Ma foi, le roi mon père peut épouser Elisabeth-Christine si cela lui fait plaisir ; quant à moi, je refuse même de la voir... je n'aime pas les blondes... » (*Brandissant sa canne.*) On vous en donnera des brunes, mon gaillard.

D'HARTMANN. Le propos est léger; je le trouve même d'autant plus déplacé qu'on s'est empressé de le rapporter à la princesse, qui s'en est fort offensée, cela se conçoit: elle est jeune et jolie!

LE ROI, *marchant sur d'Hartmann qui recule*. Et quand elle serait vieille et laide! si je veux qu'il l'épouse, il l'épousera.

D'HARTMANN. Certainement, sire; l'obéissance n'en aurait même que plus de mérite; et si j'étais à la place du prince Frédéric...

LE ROI. Si vous étiez à sa place, comme vous n'êtes pas mon fils, vous seriez déjà fusillé!.. Ah! c'est-à-dire que j'aurai assemblé le conseil pendant quinze jours pour délibérer sur un mariage convenable?.. que j'aurai expédié vingt courriers de Berlin à Brunswick?.. qu'on aura crevé mes meilleurs chevaux et doublé les appointemens d'un ambassadeur?.. et quand tout est réglé, signé entre les deux cours amies, il faudra que je cède ensuite au premier caprice d'un fou; mais, pour me résister ainsi, on a donc oublié que j'ai battu le grand Charles XII à Stralsund, malgré mon estime pour cet illustre capitaine?.. que j'ai conquis la Poméramie en dépit de la Russie et de l'empire? et qu'enfin j'ai créé, par la seule puissance de ma volonté, une armée permanente de quatre-vingt mille hommes dans ce pays où l'on disait impossible de tenir plus de douze mille combattans sur le pied de guerre... Non! non! prince royal de Prusse, on ne vous souffrira pas une pareille insubordination. J'en ai fait plier sous la discipline qui avaient de plus grandes moustaches que vous.

D'HARTMANN. Il est vrai que les grenadiers de votre majesté sont connus pour les premiers automates de l'Europe. (*Désignant Ulric, qui depuis l'entrée du roi est resté les yeux fixes, le corps immobile devant la guérite en présentant les armes.*) Regardez celui-là, sire... il a l'air d'une bûche coiffée d'un chapeau.

LE ROI, *se tournant vers Ulric*. Grenadier! es-tu fatigué de présenter les armes? (*Ulric répond par un signe de tête.*) Oui!.. en ce cas attention au commandement... portez arme! arme au bras et promène-toi.

(Ulric exécute tous ces mouvemens avec précision et raideur.)

D'HARTMANN. C'est admirable, il a l'air d'être à ressorts.

LE ROI. Vous me disiez donc, conseiller d'Hartmann, que le prince Frédéric av essayé hier de quitter le village de Bucholz que je lui ai désigné pour son lieu d'exil?

D'HARTMANN. J'ai lu cela sur le rapport de mes agens.

LE ROI. Eh bien! je vous envoie pour le reste de vos jours dans la forteresse de Custrin.

D'HARTMANN. Moi, sire!

LE ROI. Oui, je vous y envoie, si maître Fritz rompt son ban et reparaît à Berlin sans que vos agens ne le prennent au collet et ne le conduisent au premier corps-de-garde, comme un vagabond sans aveu et sans asile.

D'HARTMANN. On se conformera aux intentions paternelles de votre majesté.

LE ROI. Mon intention!.. c'est qu'il ne reparaisse ni dans ma cour ni à la ville avant de m'avoir offert sa soumission.... bien mieux, je ne lèverai son exil que lorsqu'il m'aura fait présenter un écrit signé de la princesse Elisabeth-Christine qui me prouvera et le repentir de l'offenseur et le pardon qu'elle lui accorde.

D'HARTMANN. Alors, cela sera difficile; car la princesse est fort irritée et le prince est... enfin, il a du caractère.

LE ROI. Dites que c'est un entêté!... parbleu! avec la belle éducation qu'il s'est donnée: monsieur voit les savans, il étudie les astres, il joue de la flûte, il fait des vers et écrit à un certain Voltaire... ah! s'il était dans mes états celui-là... puisqu'il aime tant à faire du bruit dans le monde... j'en ferais un tambour de mes grenadiers et je lui donnerais de ma canne sur les doigts pour lui apprendre à tenir ses baguettes.

D'HARTMANN. Ça pourrait l'aider s'il n'a pas les dispositions nécessaires.

LE ROI Mais il se fait tard, rentrons au palais, messieurs. (*A d'Hartmann.*) C'est vous qui m'accompagnerez ce soir dans ma ronde de nuit... voilà trois jours que je n'ai rendu visite aux sentinelles... (*A un officier.*) Quant à cet hôtel, où j'ai logé la princesse Elisabeth-Christine et sa suite, je veux que demain à la grand'garde on choisisse les plus beaux hommes pour les mettre en faction à toutes les issues, même à cette petite porte du parc... c'est un poste d'honneur.

D'HARTMANN. Est-ce que votre majesté n'est pas contente du factionnaire qu'on y a mis ce soir.

LE ROI. Mais pas trop... (*A sa suite.*) Marchons, messieurs.

(Il sort avec d'Hartmann et les officiers.)

SCENE II.

ULRIC, *seul.*

Ah! il n'est pas content... il est bien difficile! je ne dis pas que je suis ce qu'il y a de mieux en fait de Prussiens; mais, enfin, j'ai mes agrémens physiques tout comme un autre, et la preuve c'est que j'ai plu... c'est que je suis adoré, c'est que j'épouserai ma petite Edith Nathaniel, la plus jolie ouvrière en modes de toute la confédération germanique; il ne me manque plus que deux choses pour ça: le consentement de son père, qui ne veut pas me l'accorder, et mon congé, que le colonel m'a déjà refusé trois fois... en v'là-t-il des obstacles? et dire que cette pauvre chère amie est sans doute à m'attendre auprès de la grande fontaine, comme de coutume, et qu'elle pleure, qu'elle se morfond là-bas tandis que je suis en faction ici, où je m'ennuie à en avaler le canon de mon fusil jusqu'à la crosse... chien de métier, va! ma foi, si le roi ne me trouve pas à son goût, je ne suis guère flatté de le servir non plus.

AIR *du Baiser au porteur.*

C'est un' parade ou bien c'est un service
Qui nous arrivent tour à tour;
On pass' tant d' temps à faire l'exercice,
Qu'il n'en reste plus pour l'amour.
On aim'.. bernique! on n' peut pas s'fair' la cour.
D'quitter l'uniforme je grille:
Le roi Guillaume a d'trop mauvais momens!
Il frapp' tout l' mond' dans sa famille,
Et nous traite comm' ses enfans.

Ah! si on osait lui parler à ce brutal de roi! je sais quelque chose concernant lui-même et feu défunt le caporal Ulric, mon brave homme de père... et peut-être bien que, si je le disais, ça pourrait me faire renvoyer du régiment avec honneur, et même lever les difficultés de mon mariage avec Edith... et bien oui; mais j'ai beau avoir mon secret au bout de la langue toutes les fois qu'il passe l'inspection... j'ai beau me dire je vas parler... quand il arrive devant moi, j'ouvre la bouche, je baisse les yeux, et puis j'aperçois sa grande diable de canne; crac, mon courage s'en va... je reste fixe, immobile avec un tremblement dans les jambes, un frisson sur l'estomac et des inquiétudes dans les épaules... allons, je vois bien qu'il ne faut compter que sur moi pour arranger mon mariage... mais j'entends marcher... eh vite! eh vite! mon poste!

(Il reprend son fusil et se place en sentinelle.)

SCENE III.

ULRIC, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *enveloppé dans un manteau, et entrant avec précaution.* Enfin, je suis en liberté, et en dépit du roi mon père, je lui échapperai encore cette fois.

ULRIC. Est-ce qu'il va s'établir ici ce particulier-là?..

FRÉDÉRIC, *à lui-même.* Ah! l'on veut que je m'humilie devant la princesse; que je lui demande pardon! lorsqu'elle vient à Berlin tout exprès pour détruire mes projets de bonheur... de célibat je veux dire... Si le roi mon père compte sur ma soumission, il a grand tort... dès demain matin je quitte la capitale, et dans trois jours je suis hors des frontières... une fois en France, je sais où trouver un asile; Voltaire n'habite-t-il pas Paris?

AIR: *Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.*

Je veux lui dire: à ton égal, je pense,
Que tu dois l'hospitalité,
Le génie est une puissance...
Je viens trouver mon frère en royauté.
Guide ma plume, à toi je m'abandonne;
Je puis passer inconnu comme roi;
Mais si je porte un seul jour ta couronne,
Le monde entier se souviendra de moi.

ULRIC, *à part.* Il paraît qu'il attend quelqu'un...

FRÉDÉRIC, *toujours à lui-même.* Une seule chose m'embarrasse... où me cacherai-je cette nuit?.. ma foi, il serait plaisant de choisir justement pour refuge cet hôtel, dont je connais tous les détours, et qui est habité par la princesse elle-même... ce n'est pas là qu'on viendrait me chercher... et puis le hasard pourrait peut-être servir ma curiosité, et me faire apercevoir ma future sans qu'elle se doute de ma présence chez elle... comme je suis bien décidé à ne pas l'épouser... je ne serais pas fâché de la connaître... mais cela présente quelques difficultés... toutes les issues sont gardées... on a même été jusqu'à établir un poste à cette petite porte du parc où il n'y avait pas de sentinelle autrefois.

(Il va vers la porte.)

ULRIC, *à part.* Il approche! attention à ma consigne ou gare la schlague. (*Haut et se plaçant devant Frédéric.*) Au large et passez votre chemin!

FRÉDÉRIC. Eh! mais, l'ami, tu es bien terrible!

ULRIC. Je suis comme ça. (*A part.*) C'est dur de faire le méchant quand on a un tempérament d'agneau.

FRÉDÉRIC. Comment! on ne peut pas même regarder ce mur

ULRIC, *d'un ton bref.* A cinquante pas... c'est la consigne.

FRÉDÉRIC. Ah! bah! laisse donc, elle n'est pas si sévère que cela ta consigne.

ULRIC. Au fait, si vous croyez savoir le service mieux que moi, que ne faites-vous la sentinelle à ma place?

FRÉDÉRIC, *à part.* Tiens, mais c'est une idée qu'il me donne là... (*Haut.*) Je te prends au mot, grenadier... Allons, ton fusil, ta giberne.

ULRIC. C'est sans plaisanterie que vous dites ça?..

FRÉDÉRIC. Sans plaisanterie! et la preuve, c'est que voilà un frédéric d'or que je te donne pour prix de l'échange.

ULRIC. En ce cas je dois répondre à votre politesse... une! deux! (*Croisant sa bayonnette sur le prince.*) Au large!

FRÉDÉRIC. Insol... (*A part.*) Qu'allais-je faire? m'exposer à être reconnu!

ULRIC. M'offrir de l'argent! à moi?.. un soldat! et en faction encore!.. ah ça! pour qui me prenez-vous?

FRÉDÉRIC, *à part.* Voyons un peu s'il ne ressemble pas à tant d'autres dont la fidélité ne dépend que du prix qu'on y met. (*Haut.*) Camarade, je t'ai offensé en te proposant un frédéric, j'en conviens; mais si je t'offrais la bourse tout entière?

ULRIC. La bourse!.. ah! c'est différent... je ferais feu, et pour vous le prouver...
(Il le couche en joue.)

FRÉDÉRIC, *reculant.* Mais c'est un diable sous l'habit de grenadier.

ULRIC. Ah! mon gentilhomme de nuit, voilà comme vous cherchez à séduire les grenadiers de Frédéric-Guillaume! mais vous seriez le prince royal, que je ferais feu tout d'même... attendu qu'il y va de la vie pour moi...

FRÉDÉRIC. Oh! le prince royal... tu n'oserais pas...

ULRIC. Je me gênerais.

FRÉDÉRIC.

AIR : *Si madame me voyait.*

Si j'étais le prince royal,
Je punirais ta résistance;
Crois bien que ce ton d'arrogance
Pourrait te devenir fatal!

ULRIC, *le regardant avec mépris.*

Ah! vous n'êt's pas le prince royal;
Il honore l'soldat fidèle,
Car il est juste... il est loyal!
Loin d'insulter la sentinelle,
Vous m'diriez : j'te fais caporal,
Si vous étiez le princ' royal.

FRÉDÉRIC. Tu as raison... te faire manquer à ton devoir... ce serait indigne de Frédéric, et je te remercie pour lui de la bonne opinion que tu as de sa loyauté.... (*A part.*) C'est un brave homme! (*Haut.*) Tiens, mon ami, cette bourse

ULRIC. Encore!..

FRÉDÉRIC. Tout-à-l'heure je te l'offrais comme le prix d'une trahison... accepte-la maintenant comme la récompense de ta fidélité.

ULRIC, *à part.* Moi qui ai promis depuis si long-temps un cadeau à Edith. (*Haut.*) En arrière, corps du diable! on ne prend rien, sous les armes.

FRÉDÉRIC, *jetant la bourse devant Ulric.* N'importe, elle est à toi... la discipline n'empêche pas de se baisser pour ramasser l'argent qu'on trouve sur sa route.

AIR : *Gais gymnasiens, remettons à quinzaine.*

Allons ailleurs pour chercher un asile;
A mes amis si je m'adresse en vain,
Je me dirai, tout en courant la ville :
J'ai fait au moins du bien sur mon chemin.

ULRIC, *regardant la bourse.*

C'est tout profit : je gagne à me défendre
Un' schlagu' de moins, une bourse de plus.

FRÉDÉRIC, *à Ulric.*

Garde cet or.

ULRIC.

Ah! je ne peux pas l'prendre
Avec la main... mais j'peux mettr' l' pied d'sus.
(*Il exécute le mouvement.*)

FRÉDÉRIC, *à part.*

Allons ailleurs pour chercher un asile.

ULRIC.

Qand par hasard l'argent vient, c'est facile
De fair' fortun' sans être bien malin,
Voilà comment plus d'un qui s'dit habile
Sans le vouloir dans c' monde a fait son ch'min.
(*Frédéric sort.*)

SCENE IV.

ULRIC, *seul, ramassant la bourse.*

Ça doit être un Anglais.... j'ai toujours entendu dire que ces gens-là avaient des bourses pleines d'argent qu'ils s'amusaient à jeter au nez du premier venu... c'est un préjugé national... il paraît que ça tient au climat... Diable! mais il y a tout une dot là-dedans... me v'là d'la fortune à présent... je pourrai aller tête levée trouver le père Nathaniel et lui dire : Saperlotte, papa!... j'aime votre fille... j'ai ce qu'il faut pour faire son bonheur et tout ce qui s'en suit. Quand je n'avais rien... c'est différent, c'était plus difficile à offrir; mais à cette heure...

AIR *du Piége.*

Je ne crains plus d'languir dans l'célibat;
J' peux épouser celle qui sut me plaire,
J'quitte l' service et je r'prends mon état
D'tailleur civil et militaire.
Grâce à c'te bourse et grâce à mes talens;
Je vas m'donner un' femme et d'la famille;
Et puis l'bonheur, la richess', les enfans,
Tout ça m'viendra d'fil en aiguille.

Ce que c'est que la destinée. (*On entend fredonner en dehors.*) On chante, y m'semble que je r'connais cette voix-là... eh! mon Dieu, oui... c'est elle!... c'est mon Edith.

SCENE V.

ULRIC, EDITH.

EDITH. Comment! vous êtes là... Qu'est-ce que vous faites dans c' quartier, plutôt que de venir au carrefour de la fontaine, comme nous en étions convenus?

ULRIC. Est-ce que je pouvais, puisqu'on m'a mis en faction ici, où je m'ennuie tout en pensant à toi?

EDITH. Vraiment, mon pauvre Ulric? et moi qui te soupçonnais...

ULRIC. Je crois bien, tu devais même joliment t'ennuyer aussi, à voir passer l'heure et couler l'eau de la fontaine.

EDITH. Sans doute, monsieur, et j'y serais encore si je n'avais pas eu à porter ce bonnet chez la princesse Elisabeth Christine, qui demeure ici près sur la grande place.

ULRIC. Dis donc... je suis sûr que chaque fois que tu apercevais, de loin, un militaire... un bel homme... ton petit cœur battait... et tu disais : C'est lui... mais pas du tout, le bel homme passait et ce n'était pas moi.

EDITH. Non, monsieur, mon cœur ne se trompe pas sur votre compte, et quand je vous attends, je verrais passer tous les beaux hommes de Prusse, que je ne dirais pas : C'est Ulric. Je te reconnais trop bien pour ça.

ULRIC. Est-elle gentille, mon Edith! Tu vas rester là, n'est-ce pas?... nous allons finir la faction ensemble... n'y en a plus que pour une heure et demie... Il fait peut-être un peu froid; mais c'est égal, nous parlerons de notre amour; je te prêterai ma capote, ça nous tiendra chaud.

EDITH. Rester là... mais c'est qu'il faut que tu viennes tout de suite avec moi, chez mon père.

ULRIC. Tout de suite... c'est donc bien pressé?

EDITH. Je crois bien... il s'agit de mon mariage!

ULRIC. Bah!... tu lui as donc parlé de moi?

EDITH. Certainement... et ils'est fâché... Il m'a grondée et m'a signifié que décidément je ne serais jamais ta femme.

ULRIC. Qu'est-ce que tu m'apprends là!...

EDITH. Tu sais bien qu'avec lui le dernier qui parle a toujours raison.... Bloum, le forgeron qui me faisait la cour, l'a emmené ce matin boire au cabaret... l'a grisé... et comme mon père a le vin sensible, il a été touché de son amour pour moi... Il a juré que Bloum serait son gendre... et c'est ce soir, à dix heures, qu'on va signer le contrat.

ULRIC. Comment! et tu viens m'apprendre ça tranquillement... mais v'là notre mariage flambé.

EDITH. Sans doute, il n'y aurait plus d'espoir si tu ne faisais aucune démarche auprès de mon père; mais en allant bien vite le trouver... en lui peignant ton désespoir... et surtout en le regrisant un peu...

ULRIC. C'est bien facile à dire ça... mais quand on est en faction...

EDITH. Songe donc qu'il s'agit de notre bonheur...

ULRIC. Ce n'est pas des raisons à dire au caporal... n'y a pas de bonheur qui tienne avec la consigne... on vous plante là... et puis, sois heureux si tu peux; mais promène toi... C'est ma faute aussi... dire... que je n'ai pas pensé une seule fois à conduire le père Nathaniel au cabaret... Ce n'est pas l'embarras... j'ai horreur du vin... je me connais.... je perds la tête pour un rien... et j'aurais peut-être fait quelques malheurs. Dieu! faut-il qu'un coup comme celui-là vienne nous frapper au moment où j'étais si content!

EDITH. Et content de quoi?

ULRIC. Parbleu! regarde... cette belle bourse, elle est à moi.

EDITH. Comment, une bourse pleine d'or... et de beaux frédérics tout neufs... Qu'est-ce qui t'a donné cela?

ULRIC. C'est un Anglais... encore s'il était resté là, cet honnête jeune homme, qui ne demandait pas mieux que de garder mon poste à ma place.

EDITH. Quel malheur que tu l'aies refusé!

ULRIC. Je le devais... il ne s'agissait que de ma fortune. Mais à présent, qu'il s'agit de mon Edith, c'est bien différent.

EDITH. Eh bien! mais attends donc... il y a un moyen.

ULRIC. Je n'en vois pas.

EDITH. Que ne me donnes-tu cette capote et ce fusil, à moi?

ULRIC. Par exemple, est-ce que tu saurais jamais?...

EDITH. Certainement; ne vais-je pas tous les dimanches voir manœuvrer les troupes sur la place du château... Tiens,

prête-moi ça, tu verras si je m'y prends bien.

ULRIC. Au fait, il ne passe personne, voyons un peu comment tu entends la manœuvre.

EDITH, *prenant le fusil.* Ce n'est pas si difficile... voilà d'abord comme on défile...

AIR : *Rapataplan, plan, plan.* (La Fille de Dominique.)

Rapataplan, etc.
Rester fixe, immobile,
Ecouter l'command'ment,
Et pour se montrer habile
L'exécuter viv'ment.

ULRIC. Une! deux! (*Elle porte l'arme.*) Très-bien.

EDITH.

Puis, quand bat la caisse,
Bien garder son rang,
S'mettre avec justesse
Au pas adroitement.
(*Elle marche de nouveau.*)
Rapataplan, plan, plan, plan, plan,
Renplan, pataplan, pataplan...
Je crois que c'est bien là vraiment!
La manœuvre du régiment.

ULRIC. Est-elle aimable! on dirait un vieux troupier... Continuons.

EDITH, *continuant de marcher au pas.*
Même air.

Rapataplan, etc.
Il faut encore qu'on sache
Faire la charge au pas
En relevant sa moustache;
Mais moi ça n'se peut pas.

C'est égal.

(Elle fait le geste de tirer et de friser sa moustache.)

A la moindre alarme
Baïonnette en jeu.

Croisez ette...

Aux chefs porter arme,

Une! deux!

Sur l'ennemi fair' feu.

Apprêtez armes!... en joue!... pan!

Elle se remet au mouvement d'arme au bras et continue à marcher.)

Rapataplan, plan, etc.
En ménage ou dans l'régiment,
V'là comme on march' militairement.

ULRIC, *qui a marqué le pas avec elle.* Bravo... Frédéric-Guillaume n'a pas de meilleur grenadier dans sa garde, et l'on peut sans danger te confier un poste.

EDITH. En ce cas, laisse-moi le tien...

ULRIC. Et tu crois que ton père consentira?

EDITH. Il ne s'agit que de le prendre par son faible...

ULRIC. Si ça ne tient qu'à ça, je le ferai tant boire qu'il en deviendra futaille... Mais, quitter mon poste, tu ne sais pas ce qu'il en retourne, toi?

EDITH. Si tu hésites!... demain je serai la femme d'un autre.

ULRIC. Ça me décide... après tout... qu'est-ce que je risque?.. de te perdre ou d'être fusillé... à mes yeux, l'un ne vaut guère mieux que l'autre... d'ailleurs, v'là la nuit, dans l'ombre on ne pourra pas distinguer. Ainsi je pars, mais sois tranquille, je serai de retour avant qu'on ne vienne pour relever la sentinelle.

(Il va pour sortir.)

EDITH. Eh bien! mais... et la consigne?

ULRIC, *revenant.* Ah! c'est juste!... te promener de long en large ou de large en long, à volonté... ne laisser sortir ni entrer personne par cette porte, et crier on ne passe pas, à tous les passans.

EDITH. Allons, c'est bien, va-t'en... du courage, mon Ulric!

ULRIC. Et à toi aussi, ma petite Edith. (*Il l'embrasse.*) Voilà pour nous en donner à tous les deux...

AIR : *Walse du duc de Reichstadt.*

J'vais travailler à not' bonheur,
Adieu, pas d'frayeur;
Songe à veiller avec ardeur
Sur l'poste d'honneur.
Qu'un galant porte ici ses pas,
Calme tes alarmes,
Et souviens-toi que t'as des armes
Pour défendr' tes appas.

ENSEMBLE.

ULRIC.

J'vais travailler, etc.

EDITH.

Va travailler à not' bonheur,
Moi j'n'aurai pas peur,
Je vais veiller avec ardeur

(*Ulric se sauve.*)

SCENE VI.

EDITH, *seule.*

Pourvu qu'il réussisse encore... car je peux le dire à présent, je fais un fier sacrifice... en prenant sa place... Tout-à l'heure je me donnais un petit air crâne pour l'encourager; mais, au fond, je n'étais pas trop rassurée... Ah! bah! qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour épouser celui qu'on aime?.. d'abord, moi, je serais capable de tout... ça n'empêche pas qu'un fusil c'est fièrement plus lourd qu'une aiguille... et puis il fait un noir ici... s'il faut que la place reste déserte, je va être toute tremblante... et, s'il passait quelqu'un après ça, j'aurais encore bien plus de frayeur.

AIR : *Le doux air de Venise.* (Panseron.)

Là, là, là, mon pauvr' cœur bat déjà...
La, la, la... peur commence à m'prendre;
Là, là, là, quand un passant viendra,

Ah, ah, il faudra p't'êtr' me défendre :
Et les modist's, oui-da,
N'ont pas c't' habitud' là !
(*Se promenant près de la guérite.*)
Mais il faut qu'on effraie
Dans le métier d'soldat.
En vain, moi, je l'essaie.
J'n'ai pas d'goût pour l'état.
J'aim' mieux tenir l'aiguille
Que d'avoir de la valeur ;
Et trembler comme un' fille
Que d'être laide à faire peur.

Ah ! mon Dieu ! je crois que je viens de voir un homme traverser le cours... c'est peut-être un voleur qu'on poursuit... il me semble que je vais me trouver mal...

(Elle s'appuie sur son fusil.)

Là, là, là, mon pauvre cœur bat déjà,
Là, là, là, la peur commence à m'prendre,
Là, là, là, etc.

SCENE VII.

EDITH, FRÉDÉRIC.

(On l'a vu traverser le cours et reparaître à la fin du couplet.)

FRÉDÉRIC, *à lui-même*. Je crois qu'ils ont perdu ma trace.

EDITH, *à part*. Je ne m'étais pas trompée... voilà un homme... s'il approche, je n'oserai jamais lui crier qui vive !

FRÉDÉRIC, *à lui-même*. Oh ! c'est une disgrâce en règle ; tous les espions de la police à mes trousses et pas une porte qui s'ouvre pour me recevoir... Me voilà revenu auprès de ce terrible factionnaire, et je ne tenterai pas une seconde fois de le séduire... il est bien trop incorruptible celui-là, on peut lui confier un poste... il ne l'abandonnera pas.

EDITH, *à part*. Je crois qu'il me regarde... il faut que je l'effraie. (*Elle tousse pour se donner de la contenance.*) Hum ! hum !

FRÉDÉRIC. Eh ! mais il me reconnaît ; je crois même qu'il m'appelle... est-ce qu'il serait devenu plus accommodant ?.. (*Edith recommence à tousser.*) Il n'y a pas à en douter... il veut me parler.

EDITH, *à part*. Tiens, ça ne lui fait pas peur... (*Haut.*) En arrière !

FRÉDÉRIC, *à part*. Eh ! mais ce n'est plus la même voix. (*A Edith.*) Dites-moi, l'ami...

EDITH. Je n'ai rien à vous dire ; allez vous-en ; ou... ou je me fâche.

FRÉDÉRIC. Ah ! vous vous fâchez... (*A lui-même, et revenant sur le bord de la scène.*) Voilà qui est singulier... cette menace si peu militaire... cette voix si douce... c'est une femme !

EDITH, *à part*. Je crois que ça l'a un peu intimidé.

FRÉDÉRIC, *revenant près d'Edith*. Ma belle enfant !

EDITH, *avec frayeur*. Dieu ! je suis reconnue !... ah ! je vous en prie, monsieur l'étranger, prenez par une autre rue...

FRÉDÉRIC. Impossible !... d'ailleurs, une sentinelle comme toi, ça donnerait envie de forcer la consigne.

EDITH, *à part*. Là... est-ce malheureux pour moi, de faire venir de pareilles idées. (*Haut.*) N'importe, je suis à un poste d'honneur, je ne le rendrai qu'à la dernière extrémité.

FRÉDÉRIC. Cela dépend de la manière dont tu seras attaqué, mon brave ! Nous autres militaires, nous changeons de tactique, selon l'ennemi que nous avons à combattre.

EDITH, *à part*. Bien, voilà qu'il va me mettre en état de siége à présent.

AIR *de Lestocq* (arrangé par Etienne Thénard.)

Je ne sais où porter mes pas.
Envers moi ne te montre pas
Sévère.

EDITH.

Je reste au poste, je le doi,
Ulric me l'a dit, c'est pour moi
La loi !

FRÉDÉRIC.

Nous sommes seuls... à ton secours,
Peut-être je devrai mes jours.
Vas-tu balancer un instant
Lorsque tu peux en me sauvant
Te taire ?

EDITH, *attendrie*.

Je sens s'affaiblir ma valeur,
Comment garder l'poste d'honneur ?
J'ai peur !

ENSEMBLE

EDITH.

Craignez d'exciter ma fureur...
(*Il l'embrasse.*)
Dieu !.. je sens palpiter mon cœur,
J'ai peur !...

(*On entend la ritournelle du chœur suivant.*)

FRÉDÉRIC, *regardant au fond*. Ah ! mon Dieu ! quelqu'un approche... pourvu qu'on ne m'ait pas vu commencer les hostilités !

EDITH, *cherchant à se remettre*. Oui... ça va donner une jolie idée des grenadiers du roi !..

FRÉDÉRIC, *écoutant*. Chut.. c'est une patrouille.

EDITH. Ciel !.. et moi qui ne sais pas le mot d'ordre... Ulric est parti sans me le dire...

FRÉDÉRIC, *à part*. Profitons de l'occasion... c'est le seul moyen de me sauver.. (*Haut.*) Comment ! il a eu l'imprudence de te mettre en faction à sa place, sans penser à l'essentiel ?

EDITH. Est-ce que vous croyez que ça peut le compromettre ?

FRÉDÉRIC. Il risque d'être fusillé.... rien que ça.

EDITH. Fusillé!.. oh! mon Dieu! comment nous tirer de là?

FRÉDÉRIC. Je ne vois qu'un moyen... c'est de me donner tes armes et ta capote... je répondrai pour toi à la patrouille.

EDITH. Vous savez donc le mot d'ordre, vous?...

FRÉDÉRIC. Sans doute. (*A part.*) J'ai bien fait de penser à m'en informer.

EDITH. Alors, prenez vite, car ils viennent....(*A part.*) Il a un air de s'y connaître qui me donne vraiment de la confiance.

FRÉDÉRIC, *à part.* A merveille, me voilà sauvé.

EDITH, *entrant dans la guérite.* Ah! qu'un poste d'honneur est difficile à garder.

SCENE VIII.

FRÉDÉRIC, *en sentinelle*, EDITH, *dans la guérite*; UN CAPORAL *et* QUELQUES SOLDATS, *composant la patrouille.*

CHOEUR DES SOLDATS.

Allons,
Marchons
Pour que tout soit tranquille.
Ne craignez rien,
Habitans de la ville,
Nous veillons bien.

FRÉDÉRIC. Qui vive!

LE CAPORAL. Patrouille!

FRÉDÉRIC. Avancez à l'ordre!

(Le prince et le caporal échangent tout bas le mot de passe.)

EDITH, *à part.* Ce pauvre Ulric, il est peut-être maintenant en train de se sacrifier pour moi... de boire avec mon père, il ne se doute pas à quoi je suis exposée.

FRÉDÉRIC. Eh bien! quoi de nouveau, caporal?

LE CAPORAL. On dit que le prince Frédéric est à Berlin... et qu'il sera arrêté cette nuit.

FRÉDÉRIC. En vérité!

LE CAPORAL. C'est impossible autrement... les ordres sont donnés pour que tout officier ou soldat s'empare de lui.

FRÉDÉRIC. Diable! que prétend-on en faire?

LE CAPORAL. Le conduire à la forteresse de Spandau, où, d'après l'ordre du roi, il restera trois ans sans communiquer avec qui que ce soit.

FRÉDÉRIC. Comment, tant de rigueur!

LE CAPORAL. Il y a une belle récompense pour celui qui le prendra.

FRÉDÉRIC. Eh bien! tâchez de ne pas le manquer.

LE CAPORAL. Ni vous non plus... bonne chance.

FRÉDÉRIC. Et vous aussi.

(L'orchestre exécute la marche. Le caporal et les soldats sortent.)

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, EDITH.

EDITH, *sortant de la guérite.* Ils sont partis... Ah! monsieur, que je vous remercie... vous m'avez sauvé là d'un grand embarras.

FRÉDÉRIC. Eh bien! mon enfant, à charge de revanche; et puisque tu peux à ton tour me rendre service...

EDITH. Je sais bien... mais c'est que je voulais vous adresser encore une prière...

FRÉDÉRIC. Laquelle?

EDITH. En promettant à Ulric de rester là jusqu'à son retour, je n'avais pas réfléchi que la princesse Elisabeth-Christine attend après ce bonnet et ces fleurs qu'elle m'avait chargée de lui porter.

FRÉDÉRIC. Ah! ah! tu vas chez la princesse de Brunswick...

EDITH. Est-ce que vous la connaissez?

FRÉDÉRIC. Non, pas précisément... mais on m'a assuré que c'était une grande blonde.... fade... bien fière, bien impérieuse...

EDITH. Elle?... Ah! si on peut dire... l'air si bon, les yeux si doux, et le plus gracieux sourire!.. Seulement, elle paraît être triste... et c'est bien naturel, depuis que ce mauvais sujet de prince ne veut pas l'épouser...

FRÉDÉRIC. Ah! oui... son orgueil est révolté, n'est-ce pas?

EDITH. C'est plutôt son cœur qui souffre; car je crois qu'elle aime le prince... la preuve c'est qu'en me quittant, elle m'a glissé une pièce d'or dans la main, et m'a répété ce qu'elle dit à tous ceux sur qui elle répand ses bienfaits: priez pour le bonheur de la Prusse et du jeune prince Frédéric.

FRÉDÉRIC. Tu te trompes... ce n'est pas de Frédéric de Prusse qu'elle a voulu parler.

EDITH. Si... car j'ai vu son portrait sur un médaillon qu'elle s'est empressée de cacher dans le tiroir de sa toilette, comme si elle avait eu peur de laisser deviner l'émotion qu'elle éprouvait en parlant de lui.

FRÉDÉRIC. Vraiment? elle était troublée à ce point... J'ai peine à le croire... (*A*

part.) Bien certainement, je ne céderai pas à la violence que mon père veut exercer contre moi... mais cependant je désire voir cette femme qui mêle mon nom à tous ses bienfaits... Ce que je viens d'apprendre sur son compte pique ma curiosité... décidément je la verrai...

EDITH. Eh bien ! consentez-vous à finir ma faction ?..

FRÉDÉRIC. Au contraire, mon enfant, je te prie de reprendre vite ton fusil et ton manteau. (*Il les lui rend.*) Car voici le moment de t'acquitter du service que je t'ai rendu.

EDITH. Et que puis-je faire pour cela ?

FRÉDÉRIC. Tu vas le savoir... Il faut d'abord regarder là devant toi... et me promettre de ne pas te retourner pour voir le chemin que je vais prendre.

EDITH. Mais c'est manquer à ma consigne.

FRÉDÉRIC. Si tu refuses d'obéir... je ne te dis pas le mot d'ordre : le danger que tu as couru tout-à-l'heure peut se renouveler... Dans ce cas, tout se découvrira... et ton amant sera fusillé...

EDITH. Ah ! mon Dieu, vous me faites trembler !.. J'obéis, monsieur... j'obéis... (*Se plaçant comme il le lui a indiqué.*) Tenez, suis-je bien ainsi ?

FRÉDÉRIC, *escaladant le mur.* A merveille ! (*A part.*) Me voilà sauvé...

EDITH. Dieu ! quelle position pour un grenadier !

AIR : *Ah ! Collin, je me fâcherai.*

Je dois me soumettre à cela
Par peur et par reconnaissance ;
Mais le mot d'ordre ?

FRÉDÉRIC, *sur le mur.*

Le voilà,
Mon enfant, c'est : Prusse et prudence...

EDITH, *se retournant, et apercevant Frédéric sur le mur.*

Grand Dieu ! que faites-vous là-haut ?

FRÉDÉRIC, *disparaissant.*

Silence sur mon escapade.

EDITH.

Ah ! pour mon honneur quel assaut,
Je suis prise par escalade. } (*bis.*)

Il a disparu... Passer par-dessus les murs !.. la nuit !.. quelle horreur !.. Ah ! si j'avais su ça, je me serais défendue jusqu'à la dernière extrémité... (*Elle monte sur un banc qui est près de la porte, et essaie de regarder par-dessus le mur.* (*Appelant.*) Monsieur !... monsieur !... Il ne répond plus... Que peut-il aller faire dans ce jardin ?..

SCENE X.

EDITH, LE ROI, D'HARTMANN, *tenant une lanterne, qu'il cache sous son manteau.*

(Ils sont suivis de quelques soldats qui restent dans le fond.)

LE ROI. C'est fort bien... je suis content... toutes les sentinelles sont à leur poste... il ne me reste plus qu'à inspecter celle-ci.

D'HARTMANN, *à part.* Voilà qui est étonnant.... il n'y aura personne de puni ce soir...

EDITH, *regardant toujours par-dessus le mur.* Si c'était un malfaiteur, ou un conspirateur...

LE ROI. Pourquoi donc ce soldat ne crie-t-il pas qui vive !

D'HARTMANN. C'est peut-être qu'il ne nous voit pas...

LE ROI. Parbleu, je m'en aperçois... puisqu'il nous tourne le dos...

EDITH. Et Ulric, qui ne vient pas me relever...

LE ROI. Levez donc un peu votre lanterne, conseiller... voilà un grenadier qui ne fait pas l'effet d'avoir la taille.

D'HARTMANN. Ça dépend de la perspective.

LE ROI. Mais du tout, approchez-vous donc.

D'HARTMANN, *à part.* Il fait de moi un fanal ambulant.

LE ROI, *criant aux oreilles d'Edith.* Grenadier !

EDITH, *se retournant avec frayeur, à part.* Encore un caporal.. je suis perdue !

LE ROI *à d'Hartmann.* C'est singulier, je ne lui vois pas de moustaches.

D'HARTMANN. Ça ne s'oublie pourtant pas à la caserne.

LE ROI, *à Edith.* Eh bien ! soldat, tu ne connais donc pas ton devoir ?

EDITH. Si fait ! (*A part.*) Que faire ? (*Présentant les armes.*) Qui vive ?

D'HARTMANN. Ah ! la drôle de petite voix.

LE ROI. Et la manœuvre aussi est singulière... Il se passe ici quelque chose d'étrange. Nous allons voir. (*Prenant la lanterne des mains d'Hartmann.*) Donnez-moi ça.

EDITH, *à part.* J'en ai le frisson... je vas me trouver mal.

LE ROI, *à Edith.* Avance ici, blanc-bec !.. (*La regardant avec sa lanterne.*) Le diable m'enlève, c'est une femme !

D'HARTMANN. Une femme !

LE ROI. Voyons, réponds, de quel sexe es-tu ?

EDITH. Du féminin, caporal.

D'HARTMANN. Caporal ! elle ne connaît même pas son roi.

EDITH, *tombant à genoux*. Le roi!.. Ah! sire, de grace !..

LE ROI. C'est bon... nous verrons ça... Avant tout, tu vas me dire de quel régiment tu fais partie.

EDITH. De celui des marchandes de modes, sire.

LE ROI. Et que faisais-tu là?.. surtout dis-moi la vérité, ou sinon...

D'HARTMANN. Pauvre petite! il est capable de la traiter militairement.

EDITH. Vous allez la savoir, la vérité, sire, et bien vraie... comme je suis une honnête fille.

LE ROI. Encore une fois, que faisais-tu là ?

EDITH. Je tenais la place de mon futur, qui est allé boire avec mon père pour décider notre mariage...

LE ROI. Un grenadier!... quitter son poste !..

EDITH. C'est moi qui l'ai engagé à le faire, sire... D'ailleurs, je le gardais si bien, que ça revenait absolument au même.

D'HARTMANN, *à part*. Il y paraît.

LE ROI. Ah ! voilà comme on observe la discipline... Cela demande un exemple.

EDITH, *à part*. Il me fait frémir. (*Haut*.) Si vous voulez, sire, je peux l'aller chercher ; ce n'est pas bien loin, chez mon père... il reprendra son fusil, et tout sera dit.

LE ROI, *sans l'écouter*. Conseiller, vous allez conduire ce soldat de contrebande au premier corps-de-garde ; et, quant à l'autre coupable, il s'expliquera demain devant le conseil de guerre que je présiderai moi-même.

EDITH. Moi, au corps-de-garde?.. lui devant le conseil de guerre ?.. Ah ! majesté, vous n'aurez pas assez mauvais cœur pour ça...

LE ROI. D'Hartmann, exécutez mes ordres : débarrassez-moi de cette jeune fille ; et, comme le poste ne peut rester inoccupé, c'est moi qui le garderai... Je suis bien aise de voir la figure que fera le déserteur quand il reviendra pour relever la sentinelle.

EDITH, *à part*. Et pas moyen de lui faire entendre raison!

D'HARTMANN. Comment, sire ! vous abaisser à remplir l'office d'un simple soldat!

LE ROI. Silence !

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de laurier.*

C'en est assez... taisez-vous, conseiller,
Vous avez dit une sottise énorme...
C'est pour prouver que je sais mon métier
Que l'on me voit tenir à l'uniforme...
Soit au conseil ou bien soit au combat,
En tous les temps je veux rester fidèle.
Malgré son titre, un roi n'est qu'un soldat,
Car pour veiller au repos de l'état
C'est la première sentinelle.

Vous m'avez entendu, éloignez cette petite.

EDITH. Mais, sire, écoutez-moi.

LE ROI. Pas de réplique... Conseiller, commandez vous-même ce peloton, et sortez...

D'HARTMANN. Oui, sire... (*A part*.) A présent il faut que je fasse le métier de caporal... Diable d'homme, il met les fonctionnaires à toutes sauces. (*Haut*.) Grenadiers... par le flanc gauche... droite... par file à droite... gauche... en avant, marche...

(Ils sortent.)

SCENE XI.

LE ROI, *puis* ULRIC.

LE ROI. Cet imbécille de conseiller, qui s'imagine que je compromets ma dignité... Et si je ne veillais avec grand soin au maintien de la discipline, que deviendrait donc ma belle armée?.. Oui ! oui ! ce soldat sera puni... je ne lui ferai pas plus grâce qu'à maître Fritz, ce mauvais sujet qui a osé braver ma colère et se soustraire à l'exil qu'il avait mérité... Mais attention, voici quelqu'un.

ULRIC, *rentrant un peu gris*.

AIR : *Faisons la paix*.

Enfin j'ai bu.
Je l'ai connu
Ce vin dont j'craignais la puissance.
D'quel préjugé j'étais imbu !
J'étais triste et voilà qu'tout danse.
C'est entendu,
Quand on a bu,
On dirait que tout l'monde a bu.

LE ROI, *à part*. Voilà un gaillard qui ne me paraît pas être à jeun.

ULRIC, *à lui même*. Je ne sais pas si c'est le vin qui fait tourner la ville, ou si c'est moi qui tourne autour du quartier ; mais voilà plus d'une heure que je cherche mon chemin sans pouvoir mettre la main dessus.

LE ROI, *à part*. Serait-ce mon coquin de soldat ?

ULRIC, *cherchant à s'orienter*. Oh ! mais j'y suis ; voilà le poste où j'ai laissé la jolie sentinelle que je viens relever de faction... Diable de père Nathaniel, avec son vin du Rhin... Je ne sais pas ce qui

me passe par la tête; mais pour un rien je ferais des folies indignes... Voilà ma petite Edith... attends... attends... nous allons rire.

(Il recule de quelques pas.)

LE ROI, *à part*. Il paraît que ce n'est pas lui ; n'importe, en voilà encore un qui couchera ce soir au cachot.

ULRIC, *qui a été à l'extrémité du théâtre, revient au pas de charge vers la guérite*. R'lan plan plan plan plan plan plan...

LE ROI, *à part*. Dieu me damne! il veut me prendre d'assaut.

ULRIC. Me voilà !

LE ROI. Hein ?

ULRIC. Oh ! comme tu as la voix fêlée! c'est le froid peut-être... tu as eu froid, mon pauvre petit chat.

LE ROI, *à part*. S'il savait à qui il parle!

ULRIC. Je te dirai donc que j'ai vu ton père, nous avons un peu bu, nous avons même trop bu, mais, enfin.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

C'bon pèr' Nathaniel,
Il fut doux comm' miel
Dès la première bouteille ;
Au second flacon
Y n'disait plus non ;
La troisième fit merveille.
Vient la liqueur,
En ma faveur
Il penche :
Y m'donne enfin
Ton cœur, ta main...
Si blanche !
Je puis aujourd'hui
T'embrasser ici :
Nous nous marierons dimanche.

LE ROI, *à part*. Nous verrons tout cela demain devant le conseil de guerre.

ULRIC. Il n'y a plus que la difficulté de mon congé.. mais, puisque le vin me rend si hardi, je m'en donnerai un jour à faire frémir, et puis, quand je me sentirai la tête bien tapée... enfin, quand je me verrai présentable... j'irai devant le roi comme je suis devant toi.

LE ROI, *à part*. Diable ! ceci devient curieux.

ULRIC. Et il aura beau rouler ses gros vilains yeux sur moi et lever la canne des grandes manœuvres, je lui dirai : Sire, un homme n'a que sa parole, et un roi doit être un homme, saperlotte !

LE ROI. *à part*. Où veut-il en venir?

ULRIC Voilà l'affaire en deux mots... tout prince que vous êtes, vous seriez mort et enterré, si un brave grenadier ne s'était jeté à Stralsund entre vous et le sabre d'un hussard du roi Charles XII...

LE ROI. Que dit-il ?

ULRIC. Vous aviez promis de vous souvenir du brave Ulric.

LE ROI. En effet.

ULRIC. A cette heure le pauvre bonhomme n'a plus rien à vous demander... puisqu'il est mort sur le coup... Il ne reste de lui que son fils qui est là devant vous... l'état de service de son père d'une main... et de l'autre sa demande de congé... voyons si vous avez de la mémoire.

LE ROI, *à part*. Oui... j'en ai, car je me rappelle parfaitement ce trait de courage.

ULRIC. Voilà ce que je dirai au roi; mais pour ça faudra que je boive. Qu'est-ce que tu crois qu'il me répondra ?

LE ROI, *avec sa voix naturelle*. Ce qu'il te répondra ?

ULRIC. Miséricorde! ce n'est plus Edith, elle a quitté le poste.

LE ROI. Tu veux le savoir ?

ULRIC. C'est le roi... Ah ! me voilà propre !

LE ROI. Que le roi accorde tout en reconnaissance d'un si grand service, tout, excepté la grâce d'un déserteur, quand même le coupable serait le fils du brave homme qui l'a sauvé.

ULRIC, *dans le plus grand trouble*. Oui, sire... oui.... oui, j'entends bien... c'est absolument comme s'il n'accordait rien du tout.

SCENE XII.

LES MÊMES, D'HARTMANN *accourant*.

D'HARTMANN. Ah ! sire, quelle nouvelle!

LE ROI. Eh bien ! qu'y a-t-il encore?

D'HARTMANN. On prétend qu'un homme s'est introduit par ce mur dans le parc, et qu'il a osé pénétrer jusque dans l'appartement de la princesse Elisabeth-Christine.

LE ROI, *menaçant Ulric*. Tu vois, misérable, ce que tu as causé en abandonnant ton poste.

ULRIC. Il est dit que je n'en réchapperai pas...

LE ROI. Et cet homme est-il pris ?

D'HARTMANN. Pas encore, sire ; mais je vais chercher du renfort.

LE ROI. Courez vite.

D'HARTMANN, *en sortant*. J'en aurai une pleurésie !

(Au moment où d'Hartmann sort, Frédéric parait par la petite porte.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *sortant*. Enfin !..

LE ROI, *lui barrant le passage*. On ne passe pas.

FRÉDÉRIC. Mon père !

LE ROI. Ah! ah! c'est vous, prince royal! enfin vous ne m'échapperez pas.

FRÉDÉRIC. Echapper à votre majesté ! Dieu me garde d'une pareille intention!.. le poste cette fois est trop bien gardé.

LE ROI. Me direz-vous, monsieur, ce que vous faisiez chez la princesse ?

FRÉDÉRIC. J'accomplissais vos ordres, sire.

AIR : *De ce moment commença ma souffrance.* (La Paysanne Demoiselle.)

Pour obtenir le pardon d'une offense,
J'ai dû forcer la consigne en ces lieux;
De loin pouvais-je implorer la clémence?.
A ses genoux j'ai su plaider bien mieux.
Oui, de l'amour j'ai senti le délire,
Mon éloquence a vaincu ses refus;
Je ne sais pas si je dois tout vous dire,
Mais je sais bien qu'elle ne m'en veut plus.

(*Lui présentant un papier.*)

Vous le voyez, ma grâce est signée de sa main.

LE ROI. C'est vrai, et vous consentez à l'épouser maintenant ?

FRÉDÉRIC. Ah !.. mon père, elle est si jolie !.. si bonne !

LE ROI. Il suffit.

ULRIC, *à part.* C'est ça, v'là le prince heureux; il n'y a que le pauvre soldat qui va payer pour tout le monde.

SCENE XIV.

LES MÊMES, D'HARTMANN, EDITH, OFFICIERS, SOLDATS.

CHOEUR.

AIR : *Honneur et Gloire.*

Le devoir nous appelle ;
Hâtons-nous d'accourir en ces lieux,
Pour montrer notre zèle
Et pour punir un grand audacieux.

D'HARTMANN. Sire, voilà le renfort que j'amène et cette petite dont je ne sais que faire.

ULRIC. Edith !

EDITH. Ah ! mon pauvre Ulric, tu dois bien m'en vouloir ; mais, va, ce n'est pas de ma faute, quand les rois font patrouille et que les marchandes de modes se trouvent sous les armes..:

ULRIC. Oui, je comprends... tu as été prise....

EDITH. D'assaut!

D'HARTMANN. Où faut-il poser des sentinelles, sire ?

LE ROI. Nulle part... le coupable est arrêté... ramenez cet enfant à son père, et que ce soldat soit conduit au cachot pour être jugé demain selon toute la rigueur des lois.

EDITH. Il est donc vrai !

ULRIC, *essuyant une larme.* Tu l'entends; il ne te reste plus qu'à commander ton deuil, ma pauvre veuve...

LE ROI. Prince Frédéric, pour vous récompenser de votre soumission, je vous laisse le droit de me demander une grâce ; mais, comme en même temps je ne saurais tolérer le moyen que vous avez pris pour pénétrer chez la princesse, vous irez, avant votre mariage, passer quinze jours à Spandau.

FRÉDÉRIC. J'obéirai, mon père, quoiqu'il m'en coûte maintenant de vivre quinze jours loin d'elle... mais avant de partir je vous demanderai la grâce de ce soldat... car je suis un peu cause de la faute qu'il a commise.

LE ROI. Hein ?.. (*A part.*) Il l'a dit... un homme et surtout un roi n'a qu'une parole. (*Haut.*) Accordé.

ULRIC. Plaît-il?.. j'ai ma grâce et mon congé?

LE ROI. Et ton congé, je devais bien quelque chose au fils du grenadier Ulric.

EDITH. Ah ! prince... ah ! sire ! ah majesté...

LE ROI. C'est bien... mais que désormais je ne rencontre plus en faction de soldat sous cet uniforme.

EDITH. Vous avez raison, sire... la sûreté de l'état serait trop compromise...

ULRIC, *à part.* Il me reste encore un petit étourdissement... faut en profiter bien vite. (*Avançant la main au chapeau.*) Sire, au nom de mon père... la grâce de votre fils.

FRÉDÉRIC. Que dit-il ?

LE ROI. Allons, il est dit qu'aujourd'hui je ne pourrai punir personne... je l'accorde; mais à l'avenir, respect à la discipline; car je ne pardonnerai plus.

ULRIC. Ça m'est bien égal... j'ai mon congé.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Final du premier acte du Hussard de Felsheim.*

Ici, notre reconnaissance
Doit éclater à tous les yeux.
Chantons sa gloire et sa clémence,
Il vient de combler tous nos voeux.

FIN

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

